

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*L'Artiste*, 1<sup>ère</sup> année, Bruxelles, 28 novembre 1875 – 31 décembre 1876 (n°1-52).

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 1.

28 NOVEMBRE 1875.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 fr. par an.  
Étranger . . . . . Id. (port en sus).  
Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 25 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

NUMÉRO SPÉCIMEN

#### SOMMAIRE

Notre programme. — Le prix de Rome. — Le Salon de 1875: Sculpture, Architecture. — *Courrier de France.* — *Courrier d'Angleterre.* — *Courrier d'Italie* — *Un Revenez-y du Salon de 1875.* — *Nos ateliers*: Baron, Toussaint. — *Causerie théâtrale.* Un regard sur le passé. — *Monnaie.* — *Théâtre des Fantaisies-Parisiennes.* — *Le Concert de l'Association.* — *Les Concerts populaires.* — *Les matinées dramatiques.* — *Chronique littéraire.* — *Les Aquarellistes.* — *Les Ventes*: La Galerie Everard. — *Histoire de rire.*

#### NOTRE PROGRAMME

Dans le prospectus que nous avons envoyé à MM. les Artistes et, en général, à toutes les personnes qui s'intéressent à l'art, nous avons fait ressortir le caractère indépendant de notre publication.

« Dans l'appréciation des œuvres qui nous seront soumises, disions-nous, nous nous dégagerons de tout préjugé d'école. »

Et plus loin : « Nous louerons toujours l'œuvre vraie et sincère, quelque soit l'homme qui l'aura conçue. »

Ces déclarations, nous les répétons aujourd'hui

dans notre premier numéro; elles nous serviront de programme.

Chaque fois que nous trouverons dans une œuvre l'observation franche, sincère de la nature, nous y applaudirons; c'est en effet en étudiant cette belle nature, si riche, si variée, si féconde que l'homme devient artiste.

La convention académique n'a rien de commun avec l'art, la nature seule et c'est assez : tel est notre credo.

Nous soumettons au public intelligent un *numéro spécimen* dans lequel nous nous sommes efforcés de mettre ces préceptes en pratique.

Afin que nos lecteurs puissent du premier coup connaître tous les éléments dont nous disposerons, tous les genres que nous traiterons, nous avons doublé le format de ce numéro.

Nous espérons que le monde artiste nous tiendra compte de nos efforts et qu'il voudra bien contribuer au succès de notre entreprise.

Nous n'avons d'autre ambition que de nous rendre utiles à l'art que nous défendrons toujours avec énergie et persévérance.

LA RÉDACTION.

## LE PRIX DE ROME

Après trois mois d'un mystérieux silence, le jury de composition musicale a rendu enfin son verdict : M. Devos a été proclamé lauréat.

On sait le bruit qui a accueilli cette décision, et tous les journaux ont publié la lettre que deux des concurrents ont adressée au Ministre de l'intérieur.

L'art. 20 de l'arrêté royal du 5 mars 1849 qui règle l'organisation des concours de Rome porte : « Tout concurrent qui se retire, sans faire la remise du manuscrit complet de son ouvrage, est considéré comme ayant renoncé au concours. »

C'est sur la non observation de cet article que MM. Tilman et Pardon ont fondé leur réclamation, qui attaque et la décision du jury et l'arrêté pris le 7 juillet 1875 par M. Delcour, à qui le jury, comprenant lui-même l'illégalité qui devait être commise, s'était adressé, arrêté autorisant l'admission au concours de l'œuvre incomplète de M. Devos. Nous regrettons de ne pouvoir partager sur ce point l'opinion du gouvernement, mais nous nous trouvons devant une question de fait qui doit primer toute autre considération. En donnant notre avis dans ce grave incident, nous ne prétendons pas que l'un des partis en présence puisse s'en servir comme d'un argument. Dans tout conflit, les interprétations personnelles sont assurément libres : nous donnons la nôtre en toute sincérité.

Toute convention réglant les conditions d'un concours doit être, à notre avis, une fois ce concours commencé, une chose acquise à ceux qui y prennent part, une loi immuable, étrangère à tout événement, à toute circonstance imprévue.

M. Devos est tombé malade en loge, il a remis son travail inachevé — peu importe le nombre de mesures qui manquent — il a oublié même de remettre un pli cacheté renfermant la devise et le nom de l'auteur, il s'est donc écarté de la stricte observation du règlement et son œuvre ne pouvait dès lors plus, sous aucun motif, être admise au concours. *Dura lex, sed lex* dont d'autres avant M. Devos ont déjà été la victime. Un journal citait tout récemment un cas analogue qui s'était présenté il y a une dizaine d'années, et l'opposition d'un seul candidat avait suffi pour empêcher de participer au jugement un concurrent tombé malade en loge.

Nous ne contestons pas le mérite de M. Devos, et nous comprenons parfaitement qu'une œuvre musicale remise inachevée, puisse valoir à son auteur le Prix de Rome, aussi nous gardons-nous bien de contester, en ce

qui le concerne, la justice du jugement qui le proclame lauréat, mais ce que nous considérons comme illégal, c'est l'admission au concours d'une œuvre inachevée. Malgré donc l'estime profonde que nous avons pour le talent de M. Devos et le respect que nous inspire le triste malheur qui l'a atteint, nous sommes forcé de contester la légitimité de sa participation au jugement, car il ne s'agit pas ici d'invoquer des considérations humanitaires ; il est certes malheureux, après avoir consacré toute sa jeunesse à l'étude, de se voir ainsi frappé au moment où l'on a l'espoir de recueillir le fruit de ses efforts et de son travail. Mais avant les indulgences d'humanité, il y a les droits de la justice et de l'équité et la raison, dans de pareilles circonstances, doit avoir plus d'autorité que le cœur.

Ce concours de Rome soulève du reste, tous les deux ans, d'énergiques protestations quant à la composition du jury, et ces protestations sont loin d'être sans fondement. Un jury qui doit se prononcer sur une question qui est pour les candidats le « to be or not to be » devrait, par sa composition, ne pouvoir pas seulement être soupçonné de partialité. J'ai pleine confiance en la parfaite honorabilité de tous les membres, mais enfin, chez quelques-uns le doute ne peut-il pas surgir quand on voit trois jurés présenter chacun un élève ? N'est-il pas de l'essence même de notre faible humanité que chacun de ces jurés, tout en se croyant équitable et impartial, soit mieux disposé en faveur de son élève qu'à l'égard de ses concurrents ? Il y a là une grande amélioration à apporter au règlement. Que l'on prenne pour membres du jury des musiciens qui n'ont aucun lien avec l'enseignement supérieur dans nos Conservatoires, et nous verrons tomber une protestation qui se renouvelle souvent et qui nous paraît digne d'être prise en considération.

Pour finir, je citerai une inconséquence du jury qui n'est rien moins qu'incompréhensible. M. Devos a obtenu le prix de Rome par quatre voix contre trois données à M. Blaes. On suppose que ce dernier va certainement remporter le second, mais, chose extraordinaire, le second prix est décerné à M. Tilman, qui n'avait obtenu aucune voix pour le premier. Les conséquences de cette étrange manière d'agir sont malheureusement désastreuses. M. Blaes, dans deux ans, aura atteint sa limite d'âge et ne pourra plus concourir.

Que dire encore après cela d'une organisation qui fait si bon marché de l'avenir de nos jeunes compositeurs, si ce n'est qu'il est profondément triste, dans un pays comme le nôtre, d'être forcé de réclamer la révision du règlement fantaisiste qui préside au grand concours de composition musicale.



## LE SALON DE 1875

## SCULPTURE

C'est avec grand plaisir que nous constatons ici le mérite réel de la généralité des œuvres de sculpture exposées cette année. Les artistes n'ont pas fait défaut et ont envoyé un nombre très-respectable de productions dont quelques-unes sont vraiment remarquables. Nous ne pouvons entrer dans une nomenclature complète de tous les travaux envoyés au Salon, le cadre relativement restreint qui nous est accordé ne nous permet qu'un exposé succinct, rapide, un adieu, en un mot, aux principales œuvres de l'exposition.

Si nous suivons l'ordre du catalogue, nous remarquerons principalement les ouvrages suivants :

— *Le Moïse sauvé des eaux*, de M. Barzaghi, est bien l'expression de l'art sculptural moderne en Italie, des réminiscences du bon temps où les maîtres étonnaient le monde, mais maintenant rien de plus que souvenirs et surtout regrets.

— Un bon *Faune*, de M. Braekvelt, rempli d'expression et de mouvement.

— Un excellent buste, terre cuite, et les *Pigeons de Saint-Marc*, deux productions de M. Brunin dont la dernière principalement très-remarquable.

— *Après le bain*, de M. De Kesel, est d'une bonne exécution, et cette femme a bien l'air de prendre toutes les précautions possibles pour ne point déchirer ses jolis bas.

— M. De Vigne a apporté (apporté est le mot puisque la malheureuse a perdu ses jambes) une *Domenica* très-bien exécutée, en ce qu'il en reste du moins.

— M. Dillens aime peut-être un peu trop à reproduire le même modèle. Le torse est bien campé, mais les jambes ne sont pas à l'échelle.

— Une statuette de M. Du Caju, représentant *S. M. le Roi Léopold II*, est d'un faire bien mou et a toutes les apparences d'un surmoulage.

— *Un pêcheur*, de M. Hambursin, est une bonne anatomie et une œuvre consciencieuse.

— M. Joris envoie une dame qui serait probablement charmante, si l'artiste l'avait délivrée de cette vilaine *araignée* qui la gêne tant, et lui donne l'air si malheureux.

— *Le Dis bonjour*, de M. Lambeaux, est rempli de mouvement, mais les attaches sont un peu vulgaires.

— Un beau groupe, rappelant un peu celui des comtes d'Egmont et de Hornes, est celui de M. Pickery,

*Jean Breydel et Pierre De Coninck*, dont l'effet est monumental.

— M. Samain a envoyé un groupe dont l'examen nous a donné beaucoup de mal. Au premier moment nous avons cru voir un éléphant muni de sa trompe, vérification faite, ce n'est que l'arrière-train d'un tigre agrémenté d'une queue formidable : beau motif pour jet d'eau.

Sa *Campagnarde Romaine*, est une œuvre remarquable et campée de main de maître, seulement nous craignons que la marmite qu'elle porte sur la tête ne vienne à tomber, ce qui arrivera infailliblement si l'on n'y prend garde.

Un bon *buste*, de M. Schoonjans, ainsi que son *Naufragé*, qui est très-nature.

— M. Van den Kerckhove (Godefroid) envoie un *Joueur de flûte*, d'une bonne facture qui, sans bouger, a trouvé le moyen de battre la mesure... Devinez de quelle façon? ..... Non?... c'est avec l'orteil du pied droit; c'est neuf, très-neuf, demandez plutôt à M. Gevaert.

— Un *Giotto* très-remarquable de M. Vinçotte.

Nous sommes obligé de nous arrêter dans cette revue, regrettant d'omettre une assez grande quantité d'œuvres remarquables. A la prochaine fois donc et bon succès à tous nos Phidias modernes.

Dans nos prochains numéros, nous nous occuperons aussi de nos graveurs et aquarellistes et nous signalerons les progrès réalisés en ces derniers temps par ces deux catégories d'artistes.

LUCIUS.

## ARCHITECTURE

Lorsque nous entrons dans la galerie d'architecture, nous sommes profondément étonné de la petite quantité d'artistes ayant pris part à l'Exposition. Sur 1850 numéros inscrits au catalogue, 25 seulement sont applicables à l'architecture, un peu plus de 1 pour cent. Nous ne rechercherons pas ici quels sont les motifs qui empêchent les artistes d'exposer, nous bornant simplement à constater l'abstention regrettable des architectes au Salon de cette année.

Les productions modernes, à quelques rares exceptions près, offrent un agréable mélange de tous les styles connus. A force de compiler les bibliothèques (ce qui cependant a son bon côté) de ne se permettre un parti, de ne produire un détail, qu'à la condition expresse de l'avoir déjà vu tiré à un nombre respectable d'exemplaires et de pouvoir citer la page de l'ouvrage d'où il a été tiré, ou le monument sur lequel on l'a copié, l'architecte perd sa faculté de créateur, ne compose

plus et ne reste qu'un plus ou moins habile copiste. D'autres, se lançant dans une voie tout opposée, cherchent le neuf en faisant le contraire de tout ce qui a été fait avant eux et croient faire de l'original en mettant à l'envers les œuvres de leurs devanciers ou de leurs collègues.

Les propriétaires aujourd'hui, nous parlons ici du propriétaire parvenu qui n'a pas grand goût et qui cependant est en grande majorité, donnent le ton à cet égard et tracent à l'architecte une ligne de conduite que celui-ci n'ose pas franchir. S'agit-il d'un château, d'une habitation de campagne ? La façade sera Louis XIII, le vestibule grec, la salle à manger Renaissance, le salon Louis XV, l'oratoire gothique, l'escalier Louis XIV, la chambre à coucher Louis XVI et le boudoir chinois. Maintenant, en façade il faut des tourelles, des clochers, complètement inutiles, et des grandes baies pour de petites pièces et vice-versa, tout cela en l'honneur de Sainte-Symétrie qui n'en peut mais. Les matériaux eux-mêmes prennent part à cette mascarade, la brique, le moëllon ont les apparences du marbre le plus rare, le bois est peint en fer et la pierre bleue en pierre blanche. C'est une charade perpétuelle.

Tant de styles nous sont passés par les mains que nous ne devons pas nous étonner outre mesure de ce gâchis. Puis l'esprit moderne, esprit d'investigation, qui, comme les enfants, demande un *parce que* à tous ses *pourquoi*, cherche, furète, se rend compte de tout, démolit quelque chose pour voir ce qu'il y a dedans et possède un bagage de connaissances tel, qu'ajouté à tous les nouveaux perfectionnements de l'industrie moderne et les progrès de l'art de bâtir, il ne sait comment coordonner le tout et en faire bon usage. Un jour viendra, peut-être bien proche, où l'architecture entrera dans une nouvelle voie, et où un nouveau style se fera jour, qui sera l'expression fidèle de nos mœurs, des exigences de notre civilisation et des moyens que la nature et l'industrie mettent à notre disposition.

Parmi les architectes qui ont envoyé les œuvres les plus remarquables, nous citerons :

M. *Blomme (Henri)*, qui a véritablement bien mérité sa médaille. Son Campo-Santo est une excellente étude très-consciencieuse. Nous ne pouvons en dire autant de son projet d'Arc de Triomphe, dédié à la Paix, dont le milieu est d'un mauvais effet.

M. *Blomme (Léonard-Joseph)* donne un projet de château d'un parti original, une église qui n'a rien de bien neuf et un hôpital-hospice, dont la façade est intéressante, mais dont le plan ne se tient pas.

La restauration de M. *Boonen (Louis)* est très-étudiée et d'un effet satisfaisant; la polychromie l'a un peu entraîné et nuit à l'aspect général de son travail.

M. *Carpentier* a exposé une façade monumentale, (Place de Brouckère); l'idée est bonne, mais l'étude

manque totalement; certaines parties même sont hors de proportion.

Les projets d'hôtels de M. *De Blois*, sont d'un aspect peu réjouissant qui ne donne guère envie d'y contracter un long bail. Que l'on prenne le dessin minuscule qu'il a envoyé, ou que l'on se reporte à l'exécution, on ne verra qu'un abus de lignes qui se croisent en tous sens sans idée arrêtée, que des silhouettes peu harmonieuses et une construction pêchant par bien des côtés; l'emploi de la pierre surtout ne répond nullement à sa destination. Loin de partager l'admiration de certains de nos confrères, nous affirmons, d'accord avec nombre d'artistes, que ces hôtels font aussi mauvaise figure au Salon qu'aux Augustins.

M. *De Larabrie* nous donne un projet de tribunal de première instance, auquel il ne manque qu'un peu d'étude pour être une bonne chose.

En qualité de Prix de Rome, M. *Dieltjens* nous devait un travail plus sérieux. Le plan de son projet d'Académie a de grandes qualités, mais l'étude fait partout défaut, défaut assez général du reste aux artistes de notre époque. Nous répétons encore une fois que cette œuvre n'est pas à la hauteur d'un architecte récompensé du grand Prix: c'est d'un bon élève, voilà tout.

M. *Dumortier* a fait ses preuves depuis longtemps, ce qui fait que nous adoucirons un peu l'âpreté de notre appréciation au sujet de son hôtel de ville, retour de Saint Nicolas. Il n'aurait pas dû envoyer un croquis aussi incomplet et qui, pour quelqu'un ne le connaissant pas, donnerait une fâcheuse idée de son talent. Espérons que la prochaine fois, M. Dumortier nous enverra un projet digne de lui, c'est-à-dire, bien.

Un certain style turc, on ne sait pourquoi, sert de décoration au Casino de M. *Hoste*. Son église est vraiment bien, quoique le clocher en soit un peu lourd.

Les projets de transformation de la Montagne de la Cour, sont toujours courus. M. *Jamaer* a fait le sien qui mérite d'être classé parmi les meilleurs; il est seulement regrettable que ce ne soit qu'une utopie; il y a quinze ans, c'était faisable, mais maintenant, la démolition d'un grand centre pareil serait bien hasardeuse. Son habitation particulière est plutôt d'un décorateur que d'un architecte, et n'aurait pas été déplacée à la section d'aquarelle.

M. *Lefebvre* a produit un projet de fontaine dont nous n'osons rien dire.

La façade en perspective du château de Willebroeck de M. *Seghers*, est très-sage et bien conçue; un peu d'étude et l'on aura un charmant château.

Nous ne quitterons pas cette énumération des œuvres d'architecture, sans dire un mot de la façade latérale de l'église Notre-Dame de Laeken, dressée par M. l'architecte *De Curte*. Nous sommes heureux de signaler

le talent avec lequel il s'est acquitté de cette lourde tâche et surtout le parti qu'il a su tirer de cette masse de matériaux abandonnés. Le public qui désespérait déjà de la vie du monument, sera certainement satisfait de voir continuer et surtout achever ces travaux et aura ainsi l'occasion de juger *de visu* le mérite réel du projet de M. De Curte

Telle est, en résumé, l'énumération des quelques œuvres qui composent le Salon d'architecture. Espérons qu'à la prochaine exposition, MM. les architectes voudront bien envoyer un peu plus de productions et surtout n'exposer que des projets sérieux et consciencieusement étudiés, sur lesquels la critique puisse s'arrêter et trouver prise à un jugement favorable ou non ; c'est ce qui n'a lieu que pour un nombre bien restreint d'envois cette année.

G. T.

Dans notre prochain numéro, par un article ayant pour titre « l'Ecole modèle de M. Ernest Hendrickx » nous inaugurerons une série d'études sur les nouvelles constructions de Bruxelles.



## COURRIER DE FRANCE

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.

Paris, le 24 novembre 1875.

Depuis quelques jours, on ne parle plus à Paris que de Rossi, qui brûle en ce moment les planches du Théâtre-Italien.

Ernesto Rossi est un artiste de beaucoup de talent, un véritable tragédien, disant admirablement, ne cherchant pas des effets dans de grands gestes, produisant, au contraire, de grandes émotions dans ses mezzo-voce et ses a-parte. Son succès dans *Othello*, notamment, a été éclatant. Il doit être satisfait de l'accueil qu'il a reçu, puisque, pour pouvoir rester cinq mois à Paris, il a consenti à payer à M. Grau, l'impressario de New-York, un dédit de 50,000 francs.

..

Comme vous l'avez appris déjà, nous avons eu récemment deux importantes premières : les *Scandales d'hier*, de M. Théodore Barrière, au Vaudeville, et *Ferréol*, de M. Victorien Sardou, au Gymnase.

Le sujet de la pièce de Barrière est peu compliqué : Un duc s'éprend d'une lectrice qu'il a rencontrée dans un salon et il l'épouse au grand mécontentement de sa noble famille. Mais Julie Tellier, c'est le nom de la lectrice, ne va pas tarder, grâce à ses nombreuses qualités, à conquérir l'amitié de sa nouvelle famille, quand

tout à coup une révélation vient y mettre un obstacle : on a vu, deux mois avant le mariage, le comte de Strade sortir la nuit de la chambre à coucher de Julie Tellier. C'est ici que l'intrigue se noue ; la jeune duchesse se défend de cette odieuse accusation, et, après bien des efforts, elle triomphe : il est reconnu que le comte de Strade n'avait fait que passer par sa chambre en sortant de celle de la marquise de Lepari.

La pièce est bien faite. Certaines scènes sont admirables, mais, par ci par là, il y en a quelques autres qui allongent la pièce mal à propos et qui font languir l'intérêt.

Le succès de *Ferréol* a été plus grand encore : auteur et acteurs ont droit aux félicitations les plus vives. Sardou est toujours Sardou ! Il n'y a que lui pour se retrouver dans ces intrigues embrouillées. Sa nouvelle pièce est pleine. elle aussi, d'intérêt et l'on y rencontre plusieurs situations très-dramatiques.

..

On prépare au Conservatoire pour les concerts qui auront lieu cet hiver, le drame lyrique, *Manfred*, de Schumann qui contient de fort belles choses, notamment l'ouverture qui est tout un poème et un scherzo ravissant de grâce et de légèreté. C'est un petit chef-d'œuvre auquel nous assurons un grand succès.

On répète aussi un concerto de Haendel pour orgue et orchestre. L'œuvre est très-belle et M. Guilmant, organiste de la Trinité, l'interprète d'une façon irréprochable.

..

Notre conseil supérieur des Beaux-Arts a statué sur la proposition de sa sous-commission, qui demandait que les expositions de peinture n'aient lieu que tous les trois ans. Il a décidé qu'elles continueront à être annuelles et que tous les cinq ans il y aura une exposition rétrospective. Chaque artiste ne pourra exposer que deux ouvrages. Le prix du Salon pourra être décerné soit à un peintre, soit à un sculpteur, soit à un graveur, soit à un architecte.

..

Un concours est ouvert à Provins (Seine-et-Marne) pour l'érection d'un Palais de Justice. Les projets devront être remis à la Préfecture de Melun avant le 15 mars prochain. Le devis ne devra pas excéder 200,000 francs. Les deux projets primés auront, le premier une allocation de 1,500 francs, le deuxième une prime de 1,000 francs ou l'exécution des travaux à 5 %.

Les architectes qui désiraient concourir sont priés d'écrire au préfet de Seine-et-Marne qui leur enverra les programmes du concours, les plans terriers, etc....

Ces jours derniers a eu lieu dans les ateliers de M. Charnod, fondeur à Montrouge, la coulée de la statue de Léopold I<sup>er</sup>, destinée à la ville de Mons. Cette fonte a complètement réussi. La statue pèse 2,400 kilogrammes, et a été payée à l'artiste 40,000 francs. Elle est l'œuvre du sculpteur Simonis et sera ciselée par M. Graux-Marly.

ALIQUIS.

## COURRIER D'ANGLETERRE

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.

Londres, 24 novembre 1875.

Les nouvelles artistiques que je pourrai vous mander à cette époque de l'année seront sans doute moins nombreuses et moins brillantes, que si la « saison » durait encore. Alors, outre tous les autres plaisirs fantaisistes auxquels l'art, j'entends l'art sérieux, est étranger, le monde élégant est inévitablement débordé par les solennités artistiques. Tantôt la Patti, la Nilsson ou la Krauss chantent le même soir dans trois théâtres différents, tandis que le « Royal Academy of painting » expose aux amateurs les œuvres des contemporains. — De nombreux particuliers admettent le public à visiter leurs galeries, enrichies chaque année de nouveaux trésors ; les concerts succèdent aux concerts, et la foule, après avoir entendu le Danois *Hans de Bulow*, sait encore applaudir le talent naissant de votre compatriote Henry Logé.

Mais la « saison » a pris fin depuis bientôt trois mois. Les Opéras ont fermé leurs portes ou transformé leurs salles en concerts populaires de musique assez peu classique. Les salons de l'Académie de peinture sont fermés jusqu'à mai prochain, et les collections particulières n'admettent plus le grand public à les visiter. Quant aux musiciens étrangers ils sont pour la plupart allés rafraîchir sous le ciel de la patrie, leur talent si rudement surmené pendant trois mois...

N'allez pas croire cependant, quoiqu'en puissent dire les chroniqueurs du *high-life*, que Londres soit en ce moment complètement dépourvu d'attractions. Sans doute les « performances » artistiques ne sont plus en aussi grand nombre que durant les mois de mai et juin ; mais, telles qu'elles sont en ce moment, elles pourraient encore ravir bien des Bruxellois. J'ai entendu la semaine dernière M<sup>me</sup> Nilsson — retour de Liverpool

où son succès avait été colossal ; — elle chantait dans un concert et non à l'Opéra qui a déjà fermé ses portes, comme je le disais plus haut.

Les concerts hebdomadaires d'Alexandra-Palace sont très-suivis ; on y exécutait samedi dernier *Esther*, oratorio de Haendel, dont l'exécution a été très-remarquable.

Mais je m'aperçois que, malgré le peu d'espace qui m'est réservé, ma lettre s'allonge démesurément. Je n'entrerai donc aujourd'hui dans aucun détail.

*Macbeth*, la sublime tragédie de Shakespeare, vient d'être montée avec luxe. M. Irving s'y fait applaudir à juste titre ; c'est un tragédien souple autant que profond et qui sait trouver l'accent noble sans tomber dans la déclamation.

Quelques peintres anglais ou étrangers ont exposé de nouvelles œuvres dans des expositions partielles. M. Alma Tadema est toujours à la mode. M. Gustave Doré abuse peut-être de la trop grande facilité de ce crayon magistral, qu'il a transformé en pinceau tout spécialement pour Messieurs les Londoniens.

Vous me demandez des détails sur la nouvelle salle d'Opéra ? Je suis obligé de renvoyer ce sujet à plus tard, en compagnie de beaucoup d'autres choses dont j'aurais voulu vous entretenir.

NOEL C. ROBIN.

## COURRIER D'ITALIE

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.

Bologne, 24 novembre 1875.

On se plaint beaucoup chez vous de la disette d'opéras nouveaux et de la nécessité où se trouvent vos impressarii de dérouler sans cesse aux yeux de leurs abonnés le même répertoire.

Quelle qu'en soit la cause, je ne veux pas l'approfondir pour le moment, je constate simplement que l'Italie l'emporte sur vous malgré « il dolce far niente » auquel par delà les Alpes on croit si enclins les habitants de la Péninsule. L'armée des compositeurs est relativement nombreuse et chaque année lui apporte un nouveau contingent. Certes, tous les travaux qui voient le jour ne sont pas des chefs-d'œuvre et j'ai vu moi-même tomber plus d'une production dès sa première représentation.

On n'atteint pas toujours à la perfection du premier coup, et je suis parfaitement convaincu que, si au lieu de décourager un auteur dès son début, fût-il médiocre, on l'exhortait à continuer ses travaux et à redoubler

d'efforts, on obtiendrait des résultats autrement heureux que ceux que l'on récolte d'ordinaire, par suite d'une intolérance outrée qui prouve bien plus souvent une ignorance absolue qu'un goût épuré et des connaissances vraies de l'art musical.

Comme exemple, je vous citerai M. Boito, qui vient de recueillir un réel et mérité succès avec son *Méphistophélès*, qu'il avait vu, il y a quelques années, échouer à Milan. Boito ne s'est heureusement pas laissé abattre par ce premier échec, et tous ceux qui, comme moi, ont entendu sa savante musique, doivent s'en réjouir.

L'œuvre de M. Boito restera, je n'en ai nul doute. Un public d'élite lui a fait un accueil enthousiaste et ce qui vous convaincra mieux que l'enthousiasme du public italien devant lequel vous m'avez souvent paru rester incrédule, c'est l'empressement qu'à mis M. Riccardi, l'important éditeur musical de Milan, à se rendre acquéreur de la partition du *Méphistophélès*. Le soir même de la première, M. Riccardi, qui est trop fin pour faire une mauvaise affaire, payait 30,000 francs l'opéra de M. Boito, tombé naguère à la Scala.

Je vous entretiendrai dans ma prochaine correspondance de la musique de Boito et du libretto auquel il attache la plus grande importance.

La société chargée de la direction du grand théâtre de Bologne, avait à son programme deux autres opéras nouveaux. L'un de M. Dall' Olio, intitulé *Ettore Fieramosca*, a déjà vécu; l'autre, dont le nom est *Luce* (*Lumière*) est écrit par M. Gobatti. Vous devez vous souvenir de ce nom qui est celui du jeune maître dont le début fut si heureux l'an dernier dans « I Gothi. » *La Luce*, en dépit de son nom, est encore dans les ténèbres et paraîtra seulement dans quelques jours. On attend impatiemment son apparition. De l'issue de cette épreuve dépendra l'avenir de Gobatti qui, si elle réussit, sera sur la voie si glorieusement parcourue par Bellini, Donizetti, Verdi et tant d'autres maîtres, tous enfants de l'Italie.

A. R.

## UN REVENEZ-Y DU SALON DE 1875

Depuis quinze jours a été prononcée son oraison funèbre. Quinze jours seulement et déjà l'on n'en parle plus!...

Les tableaux qui le composaient se sont éparpillés un peu partout comme les dernières feuilles jaunes aux bois.

Les uns s'en sont allés chez les amateurs fortunés; d'autres plus heureux — ou plus malheureux — ont trouvé leur retraite au Musée de l'Etat : *requiescant in pace!*

Les autres, la majorité, ont reconquis le coin familial de l'atelier natal où, comme sœur Anne, ils vont attendre... Nous

leur souhaitons une rapide place au soleil de quelque salon à la mode.

Voici venu le moment d'effeuiller quelques pâles immortelles sur la tombe « fraîche encore » de cette pauvre Exposition triennale.

Lecteur, mets ton crêpe, et suis nous!

Les derniers jours de son agonie furent pour elle bien sombres et bien amers : la toiture faillit s'envoler plus d'une fois et lui donner pour verrière — l'azur — bien noir à ces heures-là!

L'eau filtrait de ci, de là, et s'évaporait en fine buée qui matait supérieurement les tableaux, au grand désespoir des vernisseurs à outrance!

Les amateurs sincères qui ont rendu les derniers devoirs à la moribonde ont pu remarquer aussi le sans-gêne avec lequel on la traitait : de grandes places béantes à la rampe où l'on aurait pu loger à l'aise Chabry, Falguière, Richet, Henkès, Ter Linden, Van Camp et vingt autres sacrifiés.

Les cadres voisins, à peine remis d'équerre, déroutant l'œil par leur allure fantaisie. Enfin d'autres, d'abord à la cimaise, déplacés ensuite l'on ne sait pourquoi. Peut-être pour former le chapitre : les misères du déplacement comme suite à celui des misères du placement!

Bref, les choses les plus hétéroclites et qui seraient bien plaisantes, n'étaient les nombreux et justes intérêts mis en jeu. Car l'Exposition triennale est une des rares occasions offertes à l'artiste d'exhiber son œuvre au public; et combien de tableaux ne sont-ils pas annihilés par un placement inintelligent... (restons poli!). Il suffit de si peu pour « démolir » un tableau par le placement : le jour, certaine inclinaison, un reflet, un nuage qui passe, un rien, quoi!

Le *Camoëns*, lui, n'aura pas eu à se plaindre de sa place!

Aux derniers jours du Salon, il avait fini par prendre carrément pied en pleine rampe — où il aura dû être bien senti...

Les peintres du paysage l'emportaient de beaucoup en nombre, et je dois dire aussi en talent, sur les peintres de la figure humaine.

A quoi tient cet abandon du semblable? Est-ce paresse? Est-ce insouciance? Ou bien l'arbre est-il plus intéressant à contempler que le visage de Monsieur Tel ou Tel?

Quoi qu'il en soit, constatons le fait : le paysage tient la rampe et la figure humaine est bien délaissée. Les anciens, les vrais, ne pensaient pas de même, et cependant les passions couvent sous notre habit noir, comme elles couvaient sous la tige ou sous la cotte de mailles.

La vie moderne! voilà, jeunes débutants, où doivent tendre vos généreux efforts, là sont les plus belles palmes à cueillir.

Placez vos figures dans les paysages : le plein air assainit et illumine la palette.

Mais nous voilà bien loin du Salon et de sa tombe « fraîche encore »!

Il me semble aussi que le « Revenez-y » funèbre s'est assez prolongé, cher lecteur. Versons une larme suprême et sauvons-nous... à la Galerie Everard!

Artistes! Beaux peintres, grands sculpteurs et bons tailleurs d'images, nous vous serrons la main à tous en vous souhaitant pour la prochaine Exposition : cimaise, vente et pleins succès!



Nous espérons, en outre, que vos œuvres seront logées dans le nouveau Palais des Beaux-Arts, ce Messie en pierres — de taille! — qui doit terminer le règne des baraques sombres, laides et glacées. Nous le demandons par compassion aussi pour les pieds mignons, rien du *Camoens*, que tant de fois nous y avons vu battre la planche humide et pour tous les jolis petits nez que le froid, peu galant, y marbrait de ses roses hivernales.

Amen!

MARC VÉRY.

## NOS ATELIERS

I

### Baron. — Toussaint

Lecteur, le temps est incertain, les nuages galopent menaçants. Prends ton parapluie et relève ton collet. Nous allons faire un bout de chemin ensemble; ce n'est pas loin: à l'extrémité de la rue du Trône.

Nous prendrons le tram, s'il te convient.

Chut! nous allons surprendre dans leur atelier Baron, bon paysagiste, et Toussaint, son vaillant émule.

Nous voici rue de la Couronne, un nom prédestiné pour nos deux peintres! C'est là, à droite, la petite porte en bois; tournons la menotte. Ding! Ça y est. — Pénétrons dans le jardin au milieu duquel s'élève le sanctuaire.

Le jardinet, vert et souriant dans la belle saison, est aujourd'hui sombre et désert, mais quel beau panorama se déroule à nos yeux! Tout Etterbeek se profile au loin, estompé dans la brume de novembre; le bas-Ixelles étale ses toits rouges à nos pieds. Un grand ciel, des bouquets d'arbres pittoresques. L'on sent déjà l'artiste dans le choix de cet emplacement si propre à tenir toujours en haleine l'amour de la belle et saine nature.

Nous voici dans l'antichambre: gare à la trappe! L'atelier s'ouvre: nos peintres sont à leur chevalet. Baron, au poing sa vaste palette aux appétissants amas de couleur, ébauche en pleine et grasse pâte quelque panneau décoratif. — Toussaint, plus calme, retouche une étude carrément enlevée. A ses pieds ronfle Boull, son dogue favori. Un chien qui a le bitume en horreur et qui est dressé à dénicher les tubes de cobalt et de cadmium.

L'atelier est spacieux, bien éclairé, confortable, émaillé de porcelaines rares, zébré d'armes et bariolé de bibelots singuliers. Une vaste cheminée à la flamande dans le fond béant de laquelle nos deux peintres appliquent le soir le résidu des palettes, ce qui en fait une sorte de cuir de Cordoue... pour les myopes.

Au mur, des draperies, des études, des pochades, toutes taches de couleur saines et justes.

Dans un coin le paquet d'études que Toussaint vient de rapporter des bords de la Meuse. Etudes vaillantes et consciencieuses, grassement peintes, enlevées avec bonheur et largement vues par un œil de fin coloriste.

Sur chevalets, feu l'envoi de Baron au Salon.

L'on jurerait d'autres tableaux! C'est en ce moment qu'on juge combien l'artiste a été sacrifié par le placement!

Son grand *Été* qui, dans les frises du Salon, paraissait terne, mince et incolore, redevient ici ce qu'il est: bien vibrant, solide, d'une facture simple et nette, d'une coloration à la fois fine et mordante.

Son *Hiver*, si triste et si éteint dans son coin d'exposition, nous apparaît grand, lumineux, — presque gai!

Somme toute, Baron est celui d'entre les artistes sacrifiés qui a eu le plus à se plaindre du mauvais vouloir de ces Messieurs du placement. — Pourquoi? — Dans tous les cas, Baron reste Baron, c'est-à-dire, l'un de nos paysagistes les plus vrais, les plus personnels et les plus complets.

Mais laissons nos peintres à leur attrayante besogne. Arrachons-nous aux étreintes moelleuses du divan; donnons un dernier regard à l'atelier; saluons en passant le Héron (*Ardea Cinerea*, pour les animaliers!) qui, de son coin, pointe vers nous son bec acéré.

Et sauvons-nous, malgré la Vénus de Milo qui, de la grande cheminée encombrée de choses bizarres, nous tend ses tronçons de bras comme pour nous retenir...

Sauvons-nous, malgré la Vénus! Le tram est là qui fait grincer les échos de la place de la Couronne par son sifflet aigre et tremblotant.

Au revoir, cher lecteur, que le dieu des bons peintres te guide et te protège!

EDGARD MEY.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

### Un regard sur le passé.

Où riaient tant de fleurs, de sol-il, de galeté,  
Rien... plus rien... tout a fui comme un songe d'été.

L'hiver est là, terrible, avec ses froids et épais frimas, son ciel brumeux et sa morne tristesse!...

Nous n'irons plus aux champs cueillir la pâquerette;  
Le bluets qu'en couronne on se plaît à lier,  
Et le myosotis qui défend d'oublier!

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés, les arbres décharnés; et la riante mousse a disparu sous l'immense tapis des feuilles jaunes et mortes.

Adieu campagne!... Adieu tièdes et mélancoliques soirées!... Adieu folie!... bonheur!... amours!...

L'heure des longues veillées a sonné!... Elles ont aussi leurs charmes!

Sept heures sonnent à toutes les horloges, excepté à celle des Augustins

La soirée est froide et grise; la neige en gros flocons tourbillonne dans l'air, taquinée par la bise glacée.

Et pourtant les rues s'animent!

# L'HEURE de COROT.

A Camille Val Camp

L'arbre au coucher crissait d'embort : Comme une orange  
Et poula gigantesque au dos des rocs meurtris.  
La Meuse d'un dernier intèlement se bavage  
Fuir, calme et grande, coule en ses bords apombis.

Sur l'eau l'og voit monter la lune, paleme étrange  
Des beaux soirs, extirpant les horizons nourris.  
Le vaste tapis d'herbe aux mille fleurs échange  
Ses grands verts impudents et crus contre des gris

Bien plus simples, plus doux, - si fins ! Tout est silences !  
Peule Tu reconnais la voix claire s'éclaire  
Dans l'ombre et se meure aux romances du flot...

Revers inspire - toi ! Prends ton pincean cher Maître,  
L'étoile au ciel d'un bleu se meurant va paraître,  
La Poésie est là : c'est l'heure de Corot !

Amserenne.



Où court cette foule pressée qui roule et se précipite ? Ces messieurs enveloppés dans leurs immenses pelisses ? Ces petites dames frileuses qui trottinent, emmitonnées dans l'hermine, le visage emprisonné dans d'épaisses voilettes ?

Ces carrosses armoriés ? Ces fiacres numérotés ?

Tout cela court au théâtre, rire ou pleurer — mais toujours s'amuser.

Vous aussi, mes chers lecteurs, durant cette longue saison d'hiver, vous irez plus d'une fois demander aux récréations du théâtre, quelque distraction, quelques heures agréables. Il importe que vous sachiez toujours où l'on rit et où l'on pleure ; où l'on s'amuse et où l'on bâille ; où c'est bien et où c'est mal. Si vous le voulez donc,

Je serai votre guide  
Dans ce monde splendide.

Maurice Georges — permettez que je me présente moi-même — mettra ses petites connaissances et sa vieille expérience au service de ses chers lecteurs.

Il les conduira partout, leur montrera tout et leur dira toujours la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Et il saura pour cela résister aux grâces des ingénues et des balleuses !

Vous souriez, mais j'ai fait mes preuves : pas plus tard qu'hier, la sémillante petite chose m'envoyait sa carte avec ce mot : « Dis, Maurice, tu parleras de moi ? » J'ai refusé, mais c'était dur...

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu  
A faire ainsi cascader la vertu ?

La reprise de *la Belle Hélène* au théâtre des Fantaisies Parisiennes était un événement. L'Alcazar, depuis le début de la saison, n'avait fait encore que repasser son vieux répertoire — sans faire beaucoup de frais. *La Belle Hélène* était sa première bataille. L'a-t-il gagnée ? Oui et non !

Oui, au point de vue de la mise en scène : elle était digne des précédents, digne de M. Humbert. Non, au point de vue de l'interprétation, à part de rares exceptions. Si je me permets ici une appréciation aussi tardive, c'est qu'elle renferme de précieux enseignements pour l'avenir. Beaucoup d'acteurs le jour d'aujourd'hui préfèrent aux bravos intelligents du public connaisseur, les trépignements — succès faciles — au paradis et de l'amphithéâtre. Les pièces représentées en souffrent horriblement : on compromet l'effet de scènes entières en donnant quelquefois à certains mots une importance qu'ils ne méritent pas et qui n'a qu'un but, celui de provoquer dans certains groupes de spectateurs une hilarité exagérée. L'acteur alors, aiguillonné par les rires, se figure que plus il sera drôle, plus il aura de succès et ainsi enfin, à force de vouloir être drôle, il devient tout bonnement bête — permettez-moi l'expression. — Telle *la Belle Hélène* a été interprétée cette année.

Cette jolie opérette qui jadis nous avait procuré tant de beaux soirs aux Galeries et à l'Alcazar même, nous a désillusionné un peu, servie par les Fantaisies Parisiennes en véritable pochade.

Heureusement que ce théâtre vient de nous faire oublier tout cela en remportant avec *Madame l'Archiduc* la plus éclatante des victoires.

Le Parc a ouvert sa campagne avec Marie Laurent, il ne pouvait le faire sous une plus favorable étoile.

*La Voleuse d'enfants* et *la Poissarde*, deux drames d'un puissant intérêt ont fourni à la grande artiste une nouvelle occasion de faire apprécier son beau et sérieux talent.

Madame Agar n'y a passé qu'un soir ; le lendemain elle n'était déjà plus ! La grande tragédienne est toujours passagère, ceux qui désirent l'entendre et l'applaudir doivent s'efforcer de la saisir au vol.

Aujourd'hui c'est le *Panache* de M. Gondinet qui occupe la scène de la rue de la Loi. On sait le succès qu'il y a remporté.

La pièce est un de ces longs éclats de rire que l'on ne saurait réprimer, tant la gaieté qu'elle produit est naturelle.

Là, rien de forcé ni d'exagéré ; c'est du meilleur esprit parisien comme on en fait trop peu et trop rarement. La mise en scène est luxueuse et l'interprétation dans son ensemble est réellement satisfaisante.

Le Théâtre Molière, autrement dit la Bonbonnière d'Ixelles a eu cette année quelques bonnes reprises.

La charmante querelle de ménage que M. Paul Ferrier a intitulée *chez l'Avocat* a eu beaucoup de succès. Il en a été de même du *Bonhomme Jadis* d'Henry Mürger ; des *Droits de l'Homme*, une spirituelle comédie hérissée de quelques difficultés, des *Gardes Forestiers* de Dumas père, et plus récemment des *Lionnes pauvres*, des *Gueux de Béranger* et de *l'Aieule*.

*Le Tour du Monde* ne veut décidément pas abandonner l'affiche des Galeries. Rien de neuf donc pour le moment.

Nous aurons à juger bientôt *les Scandales d'hier*, une comédie de Barrière, qui a remporté l'autre soir quelque succès au Vaudeville et *Ferréol*, la nouvelle pièce de Victorien Sardou.

J'ai eu le bonheur d'entendre, il y a quelques jours, M<sup>lles</sup> Dulait et Thais, deux premiers prix des derniers concours du Conservatoire qui se destinent au théâtre. Toutes deux, on le sait, sont élèves de M<sup>lle</sup> Tordeus.

M<sup>lle</sup> Dulait a en elle tout ce qu'il faut pour devenir une tragédienne.

Son physique agréable ne manque pas d'une certaine énergie. Son geste est naturel, toujours bien compris. Sa prononciation est très pure, sa voix très forte et riche en cordes vibrantes qui lui permettent dans les moments d'émotion de produire les plus saisissants effets.

Il faut espérer du reste que le public aura bientôt l'occasion de pouvoir la juger lui-même. Il y a quelques jours déjà, elle se faisait entendre au Cercle de l'Émulation à Liège.

M<sup>lle</sup> Thais possède un talent d'un tout autre genre. Elle détaille tout ce qu'elle dit avec une supériorité remarquable qui ne laisse échapper aucun trait, aucune finesse d'esprit. Jeune et spirituelle, elle ne peut manquer avec ces qualités de donner aux ingénuités toute la naïveté que ces rôles réclament. Nous la verrons du reste bientôt à l'œuvre. Engagée par MM. Delvil et Candéilh, elle débutera sous peu au théâtre des Galeries, probablement dans « *La Joie fait peur* ». Je lui souhaite un grand succès, certain d'avance qu'elle le remportera.

MAURICE GEORGES.

## THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE

L'arrivée de M<sup>lle</sup> Pauline Lucca étant ajournée au mois de janvier, la direction de la Monnaie ne pouvait remettre à cette époque la reprise de *l'Africaine*, sans s'exposer à perdre le fruit des nombreuses répétitions qui avaient été faites et elle s'est décidée à confier le rôle de Selika à M<sup>lle</sup> Vanden Berghe.

Bien des chanteuses, avant M<sup>lle</sup> Vanden Berghe, se sont essayées dans ce rôle, et bien peu sont parvenues à rendre exactement le personnage si étrange de Selika chez qui deux sentiments sont toujours en opposition. Ainsi le quatrième acte restera comme type de contraste dramatique et il est regrettable que M<sup>lle</sup> Vanden Berghe, après avoir chanté convenablement le deuxième, ait échoué si malheureusement dans l'interprétation de ces scènes si importantes, qui ne souffrent pas la médiocrité.

M. Devoyod chante Nelusko en grand artiste, seulement il nous semble que plusieurs morceaux gagneraient à être chantés avec un peu moins de voix et avec un peu plus de mesure. Quand on possède un talent aussi complet que le sien, on a tort de recourir à ces petits moyens qui n'ont du reste d'effet que sur une partie des spectateurs.

M. Sylva a repris dimanche dernier le rôle de Vasco tenu jusqu'ici par M. Warot, et y a retrouvé le succès obtenu dans *Robert*. Comme grandeur du sentiment dramatique aussi bien que comme chant, le rôle de Vasco après Robert est celui qui lui convient le mieux. L'interprétation de M. Warot, tout en étant différente de celle de M. Sylva, n'en est pas moins excellente, et les deux artistes donnent chacun un caractère particulier à Vasco, tout en restant l'un et l'autre dans les limites de l'interprétation exacte qu'exige le rôle.

M<sup>lle</sup> Hamaekers est toujours charmante dans celui d'Inès.

Nous regrettons de ne pouvoir consacrer dans ce numéro que quelques lignes à la reprise du *Pré aux Clercs*, qui a eu lieu jeudi dernier, car cette partition si gaie, si fraîche, demande à être feuilletée; ces détails, ces petites reprises d'une facture si élégante, ces petits airs sans prétention, tout y est charmant et du reste bien rendu par M<sup>lles</sup> Dérivis (Isabelle), Renaux (Marguerite) et Reine (Nicette) d'un côté et par MM. Bertin (Mergy), Morlet (Comminge) et Guerin (Cantarelli) de l'autre.

M<sup>lle</sup> Renaux qui paraît pour la première fois dans un opéra-comique, devra soigner sa diction et surtout s'efforcer de parler un peu plus haut, au moindre bruit qu'on fait dans la salle, on ne l'entend plus. A part cela, nous devons la féliciter, ainsi que M<sup>lle</sup> Dérivis qui a bien chanté son air du second acte. Il faut tirer de pair M<sup>lle</sup> Reine, qui a enlevé à son profit une grande partie du succès. Quelle crânerie, et quelle verve dans les couplets du troisième acte, chantés avec beaucoup d'esprit. Pauvre M. Giroit, sera-t-il à plaindre d'avoir une femme aussi gentille qui, malheureusement, n'aura pas le temps de parler à son mari.

MM. Bertin et Morlet ont beaucoup de distinction dans leur rôle, et nous sommes obligés de reprocher le contraire à M. Guerin, qui y remédiera facilement par une étude approfondie du sien.

L'orchestre et les chœurs ont contribué pour une large part à la réussite du *Pré aux Clercs*.

P. S. Jeudi 2 décembre, le *Requiem* de Verdi, chanté par MM. Léon Achard, ténor, Povaleri-Paride, basse, M<sup>me</sup> Barlone-Dini, mezzo-soprano et M<sup>lle</sup> Duval, soprano.

MILCA.

## THÉÂTRE DES FANTAISIES PARISIENNES

*Madame l'Archiduc*

opéra-comique en 3 actes, par Albert MILLAUD, musique de J. OFFENBACH

Le livret de M. Millaud n'est extraordinaire ni comme conception, ni comme esprit; c'est une page assez indigeste qui a besoin d'énormément de condiments. Les rares endroits à effets, manquent encore de naturel; on se figure M. Millaud chauffant à toute vapeur son imagination pour en tirer quelque chose d'extraordinaire: ne forcez point votre talent, vous ne ferez rien avec grâce.

La musique est de l'Offenbach fatigué qui ne nous rappelle que de loin ses opérettes du temps passé. Malgré cela, il y a encore par ci, par là un air à retenir, un couplet qui deviendra populaire, quoiqu'ils paraissent plutôt encore de timides réminiscences que de glorieuses trouvailles.

La mise en scène et l'interprétation sont heureusement venues donner au libretto et à la partition un appui tel, qu'un franc succès a été en somme le couronnement d'un opéra-comique, qui, au point de vue de l'art, n'aura pas à se vanter de lui avoir donné un bien fameux coup de collier.



Madame Théo — c'est le cas où jamais de dire: elle seule et c'est assez — est pour tout dans ce succès

Le public bruxellois s'est épris, en effet, tout d'un coup de cette séillante petite parisienne

Ce n'est pas que Madame Théo soit, au point de vue du théâtre, une artiste bien supérieure, non! et nous sommes certain qu'elle n'a pas cette prétention, mais elle est jolie comme un ange, spirituelle comme une parisienne et câline comme un bébé. Il faudrait être de marbre pour rester insensible à ses manières mutines, à ses sourires fripons et à ses grâces ingénues.

Un filet de voix qu'elle a trouvé on ne sait où, mais qu'elle

n'avait certes pas l'an dernier, lui a procuré dans les nombreux couplets du libretto de Millaud, les applaudissements et les rappels les plus enthousiastes.

Comme elle dit bien :

« Allons fair' nos paquets, bonsoir,  
Bonsoir, les amis, au revoir. »

et

« Vous vous embrassiez comme des fous,  
Eh bien ! ça s'gagne, ça s'gagne, voyez-vous. »

Quelle crânerie et quel dédain dans le « petit bonhomme » pas plus haut qu'ça. »

Et enfin quelle friponnerie et quelles audaces dans « Il n'a pas eu ça, pas ça. pas ça. »

M<sup>lle</sup> Poncer est un excellent capitaine de dragons, mais elle serait un bien mauvais capitaine de pompiers, car elle ne saurait éteindre les flammes avec autant de facilité qu'elle sait les allumer.

Mais elle n'a fait que passer comme les roses : le lendemain déjà elle était remplacée par M<sup>lle</sup> Elise Roudel que beaucoup ont déjà pu applaudir au Cercle des Arts de Schaerbeek où, sous une modeste initiale, elle a remporté de brillants succès. Jouant au pied levé, elle s'est acquittée de son rôle avec conscience et talent. Aujourd'hui M<sup>lle</sup> Poncer, remise d'une légère indisposition, a repris son brillant uniforme.

M. Pagès est un bon Giletti et M. Chambéry un intelligent archiduc. Quand nous aurons félicité MM. Humbert et Warnots, l'orchestre et les chœurs, nous aurons tout dit et tout le monde saura que les Fantaisies Parisiennes tiennent un succès et que l'on peut y passer une adorable soirée.

MAURICE GEORGES.



### LE CONCERT DE L'ASSOCIATION

Nous voici entrés dans la période des concerts. Cette année, c'est l'Association des Artistes musiciens qui l'a inaugurée de la manière la plus heureuse, et nous souhaitons aux nombreuses séances musicales qui vont se succéder pendant quelques mois, de réunir d'aussi bons éléments et des artistes aussi distingués que ceux qui se sont fait entendre au concert du 13 novembre.

Est-ce à l'émotion, où plutôt au remaniement qu'a dû subir au dernier moment le programme, qu'il faut attribuer l'indécision avec laquelle M<sup>lle</sup> Ida Servais a chanté l'air de *Mireille* ? Heureusement que dans la scène des bijoux de *Faust*, aussi bien que dans l'air de *Jeannot et Colin*, la jeune artiste avait repris possession de tous ses moyens, et qu'elle a pu faire constater les progrès sérieux qu'elle a faits depuis quelque temps comme sûreté, style et expression.

M<sup>lle</sup> Servais a partagé avec M. Devoyod les honneurs de la soirée. Notre excellent baryton a chanté avec la puissante voix qu'il possède, l'air de *Galathée* et les *Rameaux* de Faure.

M. Poncelet a prouvé que la clarinette peut parfaitement tenir son rang dans un concert aussi bien que les instruments que l'on y entend d'habitude. Il est vrai que si on ne l'utilise pas plus, c'est qu'on ne trouve pas souvent un exécutant de la force de M. Poncelet.

Enfin l'orchestre, sous la vaillante direction de M. Dupont, a interprété magistralement l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* de Wagner, l'*Abendlied* de Schumann, charmante mélodie qu'a très bien chantée le violon de M. Hermann, et le chant des

*Guelfes* de Litolf, page émouvante, quoique confuse, dont les idées peu originales étaient heureusement rachetées par une orchestration des plus brillantes.



### CONCERTS POPULAIRES

Le premier concert populaire de la saison a eu lieu dimanche dernier, avec le concours de M<sup>me</sup> et M. Jaëll.

Grand succès pour la bonne exécution de la septième symphonie de Beethoven, composant la première partie. Cependant nous nous permettrons de faire une petite observation. Nous voudrions entendre plus nettement les notes graves du cor dans le trio du scherzo. C'est un détail, si l'on veut, mais c'est par ces petits riens que l'on manque tout l'effet d'une phrase. Nous recommandons également à M. Dupont, les violons qui ont été un peu à la débandade dans le final de la symphonie.

Le concerto en *mi bémol* de Listz, ouvrait la deuxième partie. M<sup>me</sup> Jaëll a joué ce concerto avec beaucoup de maîtrise. M<sup>me</sup> Jaëll possède un mécanisme d'une force étonnante et il est regrettable que les morceaux qu'elle a choisis, ne nous aient permis que de la juger à ce point de vue. Ainsi le *toccatto* et les variations de Brahms, peuvent être très-difficiles, et d'une exécution qui demande un grand développement du poignet, mais, qu'on nous le passe, nous n'y avons vu que de jolis tours de force, et fort peu de mélodie.

M<sup>me</sup> et M. Jaëll ont enlevé avec beaucoup de brio les variations (un peu trop de variations) sur un thème de Beethoven, par Camille Saint-Saëns. Les duos au piano plaisent rarement, et il faut des artistes aussi remarquables pour calmer les crispations d'un auditeur nerveux.

Pour finir, l'orchestre nous a donné la première exécution d'une ouverture de Ferdinand Hiller, pour le Demetrius de Schiller.

On nous promet six concerts populaires; espérons que dans ceux qui vont suivre, on trouvera une petite place pour la musique indigène.

B. B.



### LES MATINÉES DRAMATIQUES

Bruxelles va suivre l'exemple de Paris et créer à son tour des matinées dramatiques à prix réduit.

C'est à la direction du théâtre du Parc que reviendra l'honneur de cette innovation. La *Maîtresse légitime*, un des grands succès de la campagne dernière, est inscrite dès à présent au programme du premier jour. Le public et la presse ne sauraient assez encourager une institution qui présente de si nombreux avantages. Que de gens, en effet, par ces sombres et pluvieuses journées d'hiver, qui ne savent où aller passer le dimanche leur après-dîner ? Que d'ouvriers surtout qui seront heureux d'aller en famille goûter eux aussi les joies du théâtre après une semaine de laborieux travail ? Que de provinciaux enfin qui, ne voulant pas passer une nuit hors de chez eux, pourront venir sans grands frais prendre leur part des nouveautés théâtrales ?

Le public, nous n'en doutons pas, donnera par sa présence un puissant soutien à la nouvelle entreprise, et nous espérons que l'Administration communale de Bruxelles tiendra également à honneur de lui accorder son appui.

M. G.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*La Revanche du Mari*, par GEORGES VAUTIER.

Un collier de nouvelles charmantes, écrites avec esprit. — La plupart de ces nouvelles ont vu le jour dans l'*Office de Publicité*. M. G. Vautier, a eu l'excellente idée de réunir en un volume ces petites scènes d'intérieur, bien observées.

M. Vautier, qui s'est lancé jadis dans le roman de cape et d'épée, roman à pétards, à poisons lents, à lanternes sourdes, à trappes profondes, nous semble bien plus à l'aise dans son habit à lui que dans le pourpoint de Ponson du Terrail.

La « *Revanche du Mari*, » est un livre à l'usage des gens d'esprit et de goût. Peut-être ne sera-t-il pas lu avec plaisir par les philosophes austères, les académiciens rigides qui réprouvent toute phrase de moins de dix lignes.

Eh! qu'importe, nous ne croyons pas que l'auteur ait voulu plaire aux collets-montés!

Il a réuni quelques tableaux colorés, délicats, il les offre au public, qui leur fait le meilleur accueil, et c'est justice.

Nous recommandons spécialement à nos lecteurs, la nouvelle intitulée « les Noix, » pleine de détails piquants et de mots heureux. — Nous ne nous souvenons pas de l'avoir lue dans l'*Office de Publicité*, et c'est grand dommage.

Il y a là une douzaine de pages que l'auteur de « *Monsieur, Madame et Bébé*, » signerait des deux mains.

C'est assez en faire l'éloge.

M. G. Vautier est un de nos écrivains les plus connus. Il a eu le rare courage de vouloir vaincre l'indifférence que les Belges montrent pour la littérature.

Nous lui souhaitons grand succès dans sa nouvelle tentative. Peut-être nos compatriotes reconnaîtront-ils un jour qu'il ne faut pas être né aux Batignolles pour écrire en français.

L.

## LES AQUARELLISTES

Nous venons de recevoir le dernier exposé de la situation de la Société royale belge des Aquarellistes. Nous constatons avec plaisir la prospérité toujours croissante de cette institution artistique qui compte aujourd'hui plus de vingt années d'existence.

L'exposition de 1875, bien que s'étant faite dans des conditions désavantageuses, à cause du court délai qui la séparait de l'exposition triennale de peinture, a pourtant obtenu beaucoup de succès: en effet, nous lisons dans l'exposé que 157 aquarelles ont été envoyées tant par les membres effectifs que par les membres honoraires; il s'en est vendu 41, pour une somme globale de 19,750 francs. Enfin, 8,000 personnes

ont visité l'exposition et 7,055 billets de la tombola ont été placés.

Nous félicitons la Société des Aquarellistes, et nous l'engageons à persévérer dans cette voie de prospérité. L'intérêt artistique qu'elle poursuit, nous fera un devoir de l'appuyer chaque fois qu'elle nous en fournira l'occasion.

M.

## LES VENTES

La Galerie Everard

C'est joyeusement toujours que l'on prend le chemin de la Galerie Ghémar. Cette fois encore, la visite en est agréable et instructive, car Everard, de Londres, est un maître homme, chacun sait ça, pour choisir ses tableaux: chez lui l'on peut acheter de confiance!

La salle est claire, souriante et bien chauffée.

Entrons.

Ici nul jury de placement: ça se sent dès l'abord.

Aucune toile médiocre à la rampe, mais il faut dire également qu'elles sont fort peu nombreuses à « l'étage. »

De grands noms, de très-grands noms, éteints hélas! aujourd'hui. Troyon, Corot, Rousseau, De La Roche, Decamps, Dupré, Millet, Fortuny, représentés par des œuvres belles et puissantes, saines et viriles.

Des paysages très-mordants de Daubigny; de Diaz un effet de pluie largement compris. Des effets de neige justes et personnels de Denneulin. Un Dansaert très-couleur et très-spirituel. Des Portaels robustes. Une réduction du: Egmont et de Hornes de Gallait. Des Romains de Gérôme. De ravissantes Italiennes de Piot. Des roses de Robie. Une *Nuit orientale* bien étrange du comte de Nouy. Un chien superbe de Rosa Bonheur. Des vaches de De Haas et de Maris, des moutons de De Beul. Des paysages aquatiques de Gabriel pas déplacés du tout et « *tenant* » au milieu de leurs redoutables voisins. Un grand *Escaut* de Clays, une *Solitude* de Lacomblé, majestueuse et mélancolique.

Puis les peintres de la vie élégante: Stevens, De Jonghe, Willems, Toulmouche, Bakalowitz, Lecadre.

Puis l'Ecole italienne si jeune, si étincelante, si étourdissante de verve et d'esprit, représentée ici par une phalange nombreuse et bruyante.

Citons: Faostini, Egusquiza, Escosura, Boldini, chatoyant et prestigieux; Cazanova: *Elle va venir*, toile microscopique très-lumineuse, plein soleil; il fera chaud tantôt quand *Elle* sera venue! Puis Cortazzo: *Avant le concert*, le plus grand tableau *italien* de la galerie... Bref, il faudrait tout citer. Heureux les amateurs qui pourront accrocher aux murs de leurs salons quelques-uns de ces joyaux de l'art!

Allons, gens de fortune et d'intelligence, donnez-vous rendez-vous à la salle Ghémar, entre 10 et 12 heures, pour faire quelque noble acquisition — avant la poire et le fromage!

MARC VERY.

## HISTOIRE DE RIRE

### I

La neige tombait « à gros flocons » comme elle tombe dans les romans poncifs, et l'estimable M. Pane, horloger scrupuleux, faisait son tour de pendules.

Il marchait comme un homme qui connaît le prix du temps. — Au coin de la Place royale et de la Montagne de la Cour, son nez, d'une belle venue, tenta de s'introduire dans un gilet inconnu : M. Pane, qui était la politesse même, se confondit en excuses, mais le propriétaire du gilet, apparemment distrait, n'y prit garde et lui tourna le dos, sans aigreur.

M. Pane demeura interdit, et, comme il faisait passer ses scrupules avant ses pendules, il négligea ses clients et suivit son homme.

— Qui sait? se dit-il — mot profond qui ne veut rien dire, mais dont M. Pane se contentait pour le quart d'heure.

Le monsieur, qui avait d'ailleurs une mise décente, remonta la rue Royale, et, arrivé à la hauteur de la colonne du Congrès, obliqua.

M. Pane crut devoir obliquer.

Le monsieur reçut sans le rendre le salut du gardien et se précipita dans le monument, comme un train dans un tunnel.

M. Pane en fit autant, mais comme il était la politesse même, il rendit le salut du gardien.

Au plus haut de son ascension, il s'assit pour souffler et tout en soufflant tâcha de surprendre les intentions du monsieur déceint mis.

Alors il le vit poser son parapluie dans un angle, coiffer de son chapeau la couronne royale, ôter sa montre et la glisser dans le parapluie.

Cet acte de pure délicatesse toucha le cœur de l'horloger qui dès lors se jura d'empêcher ce monsieur de mettre un pied de plus dans la tombe — car il en avait déjà mis un.

— Pardon, monsieur, s'écria-t-il en s'accrochant à la jambe intérieure, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais...

— Mais quoi? moi non plus, monsieur, et je n'en ai nulle envie; vos manières ne me conviennent pas.

— Je le regrette vivement, Monsieur, mais j'en appelle à ma conscience qui me défend de vous laisser poser un acte dont vous pourriez vous repentir plus tard.

— Vous venez de dire une bêtise.

— Et vous, Monsieur, vous allez en faire une.

— C'est mon affaire, passez votre chemin.

— Je ne me le pardonnerais de ma vie.

— Voulez-vous lâcher cette jambe, je vous prie?

Ceci fut dit avec une courtoisie parfaite.

— Non, Monsieur, je la tiens; mais je suis tout disposé à la rendre quand vous serez plus raisonnable.

— Vous avez une belle âme, Monsieur, je n'en doute pas, mais je vous ferai observer, en outre, que cette colonne est un monument élevé à la liberté et que vous attendez à la mienne.

— Monsieur, je respecte comme vous la Constitution, j'ai des principes libéraux.

— Je m'en moque comme de la vie!

M. Pane voyant que sa parole n'était pas écoutée, chercha un biais.

— Je veux bien lâcher votre jambe, dit-il, mais laissez-moi vous donner un conseil.

— Faites vite.

— Ouvrez seulement votre parapluie en vous jetant dans l'abîme.

(M. Pane avait lu qu'un abbé s'était laissé choir d'une tour à Montpellier, tenant en main un parachute qui l'avait simplement déposé dans la rue.)

— Le monsieur répondit gravement : Il y a dans l'histoire des mots heureux qui ont sauvé la vie à leur auteur; — il n'en sera pas de même de celui-ci.

Alors s'engagea, sous l'œil sévère du vieux roi, une lutte terrible qui, pendant une seconde, suspendit M. Pane entre la vie et la mort.

— Je suis marié! hurla l'horloger.

— Vous êtes marié, reprit le Monsieur adouci par cet aveu; en ce cas, vous allez me comprendre.

— Ah! je ne demande pas mieux, fit M. Pane absorbant une grande quantité d'air, pourvu que vous vous expliquiez de ce côté-ci de la balustrade.

Le monsieur mit fin aux angoisses de l'horloger en prenant pied sur le balcon et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Comment est-elle, votre femme?

— Une petite grosse.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, est-ce une fleur, est-ce un fruit?

— C'est une fleur qui a porté ses fruits.

— Alors ce n'est plus une fleur.

— C'est-à-dire, permettez...!

— Je ne permets rien du tout.

Est-ce que nous allons recommencer? se demanda intimentement M. Pane.

Le monsieur reprit :

— Je ne sais pas si vous me « saisissez », car vos facultés me paraissent relatives, en un mot, votre femme est-elle jeune, aimable, prévenante, — touche-t-elle du piano?

— Oui, Monsieur, elle a un si bon professeur!

— Parfait, nous y sommes, nous pouvons nous donner la main.

— Ah! je ne demande pas mieux, répondit l'horloger considérant cet acte comme un signe de paix.

Je vois, dit le monsieur, avec un sourire exquis, que vous prenez la chose autrement que moi; chacun est libre, ajouta-t-il, en enjambant de nouveau la balustrade.

— Mais que faites-vous? demanda M. Pane terrifié.

— Ce que vous êtes à même de faire aussi bien que moi; seulement moi, je prends la chose de plus haut.

— Je ne vous comprends pas, fit M. Pane, sans pourtant chercher à retenir son homme.

« Ah! ça, il ne montera donc personne, se demandait M. Pane, en proie à de nouvelles inquiétudes. Si c'était si bien un dimanche... »

— Je consens à m'expliquer encore une fois, mais que ce soit une fois pour toutes...

La pensée de M. Pane reprenait son travail de déductions : « le dimanche je sors avec ma femme, et je n'aurais pas pu le suivre; ma foi! j'aurais aussi bien fait. »

— Vous m'avez dit que votre femme vous trompait.

M. Pane fit un bon.

— Moi, Monsieur, je n'ai pas pu vous dire cela.

— Enfin, vous m'avez dit quelque chose d'approchant.

Cet homme-là est à moitié fou, pensa l'horloger.

— Vous m'avez dit qu'elle était prévenante, aux petits soins pour vous, aimable enfin, et vous m'avez ainsi fait le portrait de la mienne — or, la mienne me trompe.

— Permettez, ce n'est pas une raison.

— Je ne permets rien, c'est bon pour vous — et vous croyez que la vôtre ne vous a pas trompé?

— Non, Monsieur, pas encore! répliqua M. Pane avec tout l'orgueil qu'il possédait.

— Cela viendra.

— Jamais, Monsieur, je la rends trop heureuse.

— Elle ne l'est pas moins que la mienne.

M. Pane croyant que cet homme était tout à fait fou, trouva un nouveau biais qui fut d'abonder dans son sens; il comptait ainsi gagner du temps.

L'autre continuait: Prenez si vous voulez la chose à l'amiable, mais moi, je suis catégorique.

— Raisonnable, répondit sérieusement l'horloger, je vous rends à l'abîme si vous me donnez des preuves.

— Je n'ai pas de preuves, mais j'ai des doutes, ces doutes ont commencé à partir du jour où ma femme ne m'a plus fait de scènes. Si l'espoir vous fait vivre, vous, moi le doute me tue!

L'autre jambe allait y passer.

Arrêtez! cria M. Pane, une minute encore, qu'est-ce qu'une minute en face de l'éternité?

Cette fois-ci, le monsieur ne desserra plus les dents, mais redescendant sur le balcon, il prit l'horloger à bras le corps et allait terminer avec lui cette discussion dans un autre monde, lorsque le chapeau qui n'avait pas encore été dérangé, le fut pendant cette lutte suprême, dégringola plus vite que la pensée, et fit, en route, la rencontre d'un autre chapeau qu'il invita à se rouler avec lui dans la neige.

Le monsieur rendit aussitôt la vie à M. Pane et se mit à courir des yeux après son chapeau. — Cependant le passant, décoiffé par un chapeau tombé des nues, les ramassait tous deux, les examinait rapidement, faisait son choix et passait son chemin.

— Mais c'est mon chapeau qu'il emporte, s'écria l'autre du haut de la colonne, et, se tournant vers M. Pane un peu démoli: Vous laisseriez faire, vous, avec votre système, mais moi je n'admets pas cela, je suis catégorique! Voyons, par où prend-il?... très-bien... je le rattrape et je reviens... j'espère, Monsieur, qu'à mon retour je n'aurai plus l'avantage de vous revoir, sinon je me verrai forcé de retenir la colonne, ajouta-t-il, avec une tranquillité parfaite.

## II

Il ne neigeait plus, et M. Pane, horloger à scrupules, se dit ceci:

— Voilà vingt ans que je remonte les pendules et pareille chose ne m'est jamais arrivée, c'est la première fois que je suis inexact... inexact, c'est vrai, à mes pendules, mais exact à mes devoirs. — Il a dit qu'il reviendrait. Eh bien! je l'attends, je ne bouge plus d'ici, je serai de bronze comme Léopold I<sup>er</sup>. — S'il le faut, je me ferai monter à dîner du restaurant!

Les nues s'étant remises à secouer leurs neiges sur l'humanité, M. Pane avisa le parapluie oublié par son protégé, mais aussitôt ses scrupules mirent opposition sur le parapluie et il ne l'ouvrit qu'aux trois quarts. Mais il ne put s'empêcher d'examiner la montre en connaisseur.

Le boîtier en aluminium eut bien vite conquis son mépris. Il prit même sur lui d'affirmer que ce monsieur n'était pas un homme d'ordre ni d'économie, puisqu'il n'avait pas su économiser de quoi se payer une montre véritable.

— Une montre en or est la première des nécessités de la vie et le premier des devoirs de l'homme, pensa le moraliste.

— Je lui en vendrai une, pensa l'horloger.

Comme la neige tombait dru, M. Pane tenant tête à ses scrupules, se décida à ouvrir le parapluie.

Il se mit à marcher en rond jusqu'à ce que ses pieds fussent remontés au-dessus de zéro, alors il entra dans la niche pour en ressortir dès que la température de ses pieds tendit à baisser.

Ce manège dura assez longtemps, de sorte que M. Pane avait un peu l'air, avec son parapluie, de ces petits pantins barométriques qui font la pluie et le beau temps.

Il songeait aux conséquences funestes qui résulteraient de tout cela: au moins quarante pendules s'en ressentiraient. Puis, pour varier ses préoccupations, il faisait un calcul de tête tendant à établir ce que pouvait rapporter, en moyenne, au gardien, l'usufruit de la colonne.

Enfin, comme il faisait le relevé de ce que le monsieur lui avait dit sur l'amabilité des femmes, il aperçut la sienne.

— « Quelque instinct secret l'aurait-il guidée?... Mais comme elle est petite, je ne la croyais pas si petite ». Ce disant, comme il ne neigeait plus, l'horloger ferma le parapluie.

En regardant bien il s'aperçut que sa femme venait droit sur la colonne et qu'elle n'y venait pas seule.

— Mais, c'est monsieur Edmond! Tiens! il aura sans doute offert son bras pour la colonne, pourtant elle ne lui donne pas le bras, — c'est une manière de parler. Cela tombe bien, je reconduirai ma femme et je le prierai de me relever de ma faction en le mettant au courant...

Ici le drame cesse et tourne au vaudeville.

## III

M. PANE (*prêtant l'oreille dans l'obscurité de l'escalier*). — Ils montent. Le son monte aussi, on entend intelligiblement ce qu'ils disent. C'est ma femme qui parle... « Vous n'êtes pas raisonnable. » On ne répond pas; il n'aura rien trouvé, ce n'est cependant pas l'esprit qui lui manque, — ... je ne saisis pas. — Ah! M. Edmond, il se décide à parler: « De quoi avez-vous peur? votre mari ne peut nous voir ». — Qu'entend-il par là? c'est sans doute une finesse de langue.

Qu'est-ce qu'elle dit: « Monsieur, mon mari peut voir tout ce que je fais. » — Ah! voilà qui est bien tapé. — Ils s'arrêtent... la fatigue... hein! qu'est-ce que j'entends! on dirait quelqu'un qui embrasse... oh! la main, sans doute; c'est une habitude de M. Edmond. — Deux fois..., sapristi!..., heureusement que c'est un ami!

Je vais leur faire une farce! se dit M. Pane en se cachant derrière la colonne.

Et le dialogue suivant s'engagea sous l'œil sévère du vieux roi:

MADAME. — Je n'en puis plus! quelle idée vous avez eu de me donner un rendez-vous sur cette colonne?

M. EDMOND. — Pour que vous soyez plus près du ciel et plus loin du monde.

MADAME. — Encore avec vos idées! Quel singulier garçon vous faites!

M. Pane ayant cru comprendre que ce n'était pas lui qu'on était venu chercher, au contraire, se tint coi, n'eut plus l'envie de faire des farces, et profita d'une si belle occasion de s'instruire.

MADAME. — Est-ce que ce sublime spectacle ne vous dit rien?

M. EDMOND. — Non, sans vous, tout cela me laisse froid.

MADAME. — Pourtant la neige, comme c'est beau, ... comme c'est blanc!



M. EDMOND. — Je préfère la blancheur de votre visage, blanc comme la collerette des marguerites.

M. PANE (*à part avec satisfaction*). — Bien tourné!

MADAME (*riant*). — Oh! par ce froid, je dois plutôt être violette que marguerite.

M. PANE (*à part avec admiration*). — Ca, c'est encore mieux!

M. EDMOND (*avec amertume*). — Oh! vous pouvez vous moquer, vous l'avez facile, je suis devenu bête à force de vous aimer, cela devrait pourtant vous convaincre?

M. PANE (*à part*). — Comment il aime ma femme!

MADAME. — Non, M. Edmond, finissez, devant mon mari ça ne signifie rien, mais ici!... le monde est si méchant!

M. EDMOND (*avec éclat*). — Que m'importe le monde!

MADAME. — Faisons le tour, voulez-vous? c'est si intéressant!

Ils tournent autour de la colonne et M. Pane tourne au fur et à mesure.

MADAME. — Mais à quoi bon me parler toujours de cela?

M. EDMOND (*avec feu*). — De quoi vous parlerais-je, sinon de mon amour? Car je vous aime, vous le savez, Madame, et s'il y avait d'autres mots pour l'exprimer, je les choiserais, mais il n'y en a qu'un!

M. PANE (*avec regret*). — La langue française est si pauvre!

MADAME. — Encore une fois, à quoi bon? D'autres mots n'y pourraient rien — d'ailleurs je suis mariée.

M. EDMOND (*avec pitié*). — Un mari comme le vôtre serait une excuse.

MADAME. — Ah! je conviens qu'il n'est pas si beau garçon que vous, mais que voulez-vous, ce n'est pas sa faute, c'est la nature qui est coupable.

M. PANE (*à part et avec amour-propre*). — Je ne suis pas beau, je ne suis pas beau, mais je voudrais bien le voir ce M. Edmond avec sa beauté et une montre en main, je le défie bien de la faire aller si elle ne va pas.

M. EDMOND (*brochant sur le même thème*). — Un être vulgaire et incapable d'être sublime seulement pendant cinq minutes!

M. PANE (*à part*). — Voilà un mauvais sentiment qui gâte tout!

MADAME (*avec conviction*). — Oh! oui, incapable!

M. PANE (*à part*). — Elle a tort!

MADAME. — Enfin n'importe ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas, avant tout c'est mon mari et cela doit me suffire.

M. PANE (*à part*). — Elle a raison!

M. EDMOND (*froidement*). — Vous l'aimez?

MADAME. — Je le respecte.

M. EDMOND (*avec agitation*). — Alors, madame, il faut en finir.

MADAME. — Oui, finissons-en, cela vaudra mieux, oublions tout et... laissez-moi descendre.

Ici le vaudeville cesse et le drame reprend.

M. EDMOND (*froidement*). — Un instant! Vous m'avez demandé tout à l'heure pourquoi je vous avais fait venir au haut de cette colonne? — Vous allez le savoir!

MADAME. — Vous me faites peur!

M. EDMOND (*avec un sourire amer*). — Laissez donc. On ne meurt qu'une fois, comme on aime!

MADAME. — Malheureux, qu'allez-vous faire?

M. EDMOND (*enjambant la balustrade*). — La mort n'est qu'une métamorphose.

M. PANE (*à part et en proie à de nouvelles angoisses plus*

*compliquées que les anciennes*). — Est-ce qu'elle va le laisser faire?

M. EDMOND (*exalté par le vide*). — Ma vie ne tient qu'à un de vos cheveux. Ma vie dépend d'un mot de vos lèvres, m'aimez-vous?

MADAME. — Oui!... Je vous aime... en amie.

M. EDMOND. — Dérision!

MADAME. — Je serai l'amie la plus sincère, la plus dévouée.

M. EDMOND. — Donnez-moi un seul mot d'espoir et je descends.

MADAME. — Je vous le donnerai, mais descendez! — Je ne puis vous répondre le couteau sur la gorge.

M. PANE (*à part*). — C'est vrai!

M. EDMOND (*avec âme*). — Promettez-moi de m'appartenir un jour.

MADAME. — Je ne puis vous promettre une chose pareille.

M. PANE (*à part*). — Dieu! que cette femme est entêtée! — Promettez et tenir sont deux!

M. EDMOND (*mesurant l'espace*). — Une fois... deux fois...!

— Imprudent! s'écria brusquement M. Pane, intervenant et s'accrochant à la jambe de M. Edmond, comme il avait fait pour l'autre, sans moi, vous alliez briser votre avenir!

Puis se tournant vers sa femme:

— Et toi aussi, qu'avais-tu besoin de pousser à bout ce jeune homme? Il fallait jurer, je t'aurais dégagée de ton serment!

— J'ai froid, répondit Madame à son mari, votre bras? Je vais me mettre au lit.

— Impossible, ma bonne, le devoir me retient ici.

— C'est inutile, Monsieur, je suis à votre disposition, répliqua M. Edmond.

— Mais non, vous ne me comprenez pas, ah! que vous êtes jeune! — vous ne savez rien au fait: figurez-vous, mon ami... mais je n'ai pas le temps, l'autre n'a qu'à revenir. Je vous dirai cela plus tard. Reconduisez ma femme. Du reste, je tiens à ce que vous la connaissiez, car si vous la connaissiez mieux... M. Pane ajouta, à part lui: « Si je laissais ici M. Edmond avec cet autre monsieur, ils seraient capables de se jeter tous deux en bas, bras dessus, bras dessous. »

A ce moment reparaisait le monsieur déceint mis. — M. Pane se campa devant lui, implacable comme un terme.

— Vous êtes encore ici, vous?

— Je vous attendais!

— Vous êtes bien bon... J'ai rattrapé mon chapeau et je suis allé chez moi me donner un coup de brosse. (Ce détail de toilette rassura l'horloger.) Ma femme prenait sa leçon Elle m'a engagée à retrouver mon parapluie et voilà une heure que je le cherche.

L'horloger le lui tendit.

— Je vous le rends, dit-il, mais je garde votre montre, elle a besoin de réparations. Quant à vos idées de suicide, c'est bien fini, n'est-ce pas?

— Oui.

— A la bonne heure!

— Je vous ai dit tout à l'heure que je voulais en finir, parce que j'avais des doutes.

— En effet, et maintenant vous n'en avez plus?

— Non, et vous?

— Moi non plus.

PIERRE OU PAUL.



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 2.

12 DÉCEMBRE 1875.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 fr. par an.

Étranger . . . . . Id. (port en sus).

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**AVIS.** — Nos abonnés sont prévenus que la première année ne finissant qu'au 31 décembre 1876, les premiers numéros du journal ne paraîtront que de quinze en quinze jours.

#### SOMMAIRE

*Merci!* — *Huberti.* — *Le Requiem de Verdi.* — *Portrait et autographe de Virginie Déjazet.* — *Etudes sur les nouvelles constructions de Bruxelles.* (Ecole modèle de M. E. Hendrickx). — *Courrier d'Italie.* — *Quelques mots sur la littérature indigène.* — *Causerie théâtrale.* — *Concerts populaires.* — *Nouvelles à la main.*

#### MERCI!

Notre numéro spécimen a reçu partout le meilleur accueil.

Nous remercions les artistes qui ont compris l'importance d'une publication indépendante, vouée à la défense de leurs intérêts et à la diffusion des progrès de l'art.

Nous remercions le public amateur qui s'intéresse à la prospérité artistique de la Belgique.

Nous remercions aussi nos confrères de la presse qui nous ont secondés de leur précieux appui.

Et dans cette dernière expression de notre gratitude, nous comprenons — sans rancune — un vieux (!) critique de trente ans qui a reproché à certains d'entre nous d'être jeunes !

C'est trop peu pour que nous croisions le fer. Les jeunes de *l'Artiste* sont trop raisonnables pour en vouloir à leur vieux (!) confrère, et l'opinion des vieux qui prêtent au jeune journal leur talent et leur expérience est résumée dans cette parole, que l'un d'eux disait ces jours derniers, en donnant pourtant de sages conseils :

Les vieux, mes chers amis, sont étrangement faits !  
Ils sont pleins de défauts, et vous veulent parfaits.

Ainsi donc, vieux (!) confrère, les vieux et les jeunes de *l'Artiste* vous la serrent de cette même main qu'ils tendent aux artistes, aux amis de l'art, à leurs frères de la presse, en disant encore à tous :  
MERCI !

## HUBERTI

Un artiste bien vengé de l'indifférence — restons civil — qu'on professe pour lui dans les « hautes sphères gouvernementales », c'est Huberti.

Certes, lundi passé, il n'aura pas regretté le bout de ruban rouge, — ce minuscule coquelicot des boutonnières tant couru aujourd'hui! — il aura plutôt béni l'injustice qui lui procurait l'occasion de juger combien en lui on chérit et vénère l'homme, combien plaît et est admiré son talent si sympathique et si personnel.

Quatre-vingts artistes, tant peintres que sculpteurs et hommes de lettres, ont tenu à protester, par leur présence au banquet, contre l'inexcusable « oubli » du gouvernement.

Naguère semblable manifestation se fit en France pour Corot, victime, lui aussi, d'un manque persistant de mémoire de la part de son gouvernement. Les âmes intelligentes et les cœurs généreux l'en ont bien vengé!

Huberti, comme feu le grand maître français, a du talent, — qualité essentielle pour être oublié en haut lieu! — un talent discret, sobre et consciencieux, sans intransigeance, sans pétarades; son esprit est jeune comme son œuvre, délicat et modeste idéalement.

Voyez au *Cercle artistique* les vingt-deux toiles exposées dans le petit salon. Tout Huberti est là.

Huberti aime la nature en artiste; il l'aime sans emportement brusque, d'une façon calme, discrète, mystique, dirai-je! Il l'aime sans fougues, presque timidement. Très-impressionnable, il est dominé et se laisse conduire par elle; de là son apparente timidité: il la veut rendre comme elle est, comme elle se fait sentir à lui, vraie, émue, parlante, et il lui donne en plus son âme d'une sensibilité exquise, son cœur jeune et vibrant toujours!

Vrai tempérament d'artiste, paysagiste convaincu, il suit la nature pas à pas dans ses phases les plus variées, dans toutes ses intéressantes métamorphoses. Il assiste joyeux à son réveil, au Printemps; sacrifie en Juillet des tubes d'émeraude sur ses verts autels, incendie sa palette d'ors et de pourpres en Automne et se trouve encore à son blanc chevet quand elle agonise en Hiver! Car Huberti, loin de faire comme bon nombre de ses confrères (je parle des gros bonnets de l'art (?) de ceux que le gouvernement n'oublie pas!) loin de faire comme ces messieurs de la martre qui, aussitôt qu'ils se jugent « propres » à composer un *tableau d'amateur* dans leur atelier, d'après une demi-douzaine d'études prises un peu partout — ou ailleurs —

ferment à jamais leur boîte de campagne et l'accrochent au mur avec la gourde et le grand parasol, — triomphalement et prétentieusement!

Non, Huberti travaille encore et toujours d'après nature, son seul but, son seul guide; et c'est par ce commerce intime et quotidien avec la *Grande Maîtresse* qu'il arrive à cette vie, à cette fraîcheur, à cette vérité qui en font l'un de nos poètes du pinceau les plus sympathiques et les plus charmeurs.

Il aime surtout les larges horizons aux vastes ciels satinés et lumineux, fouettés de rose, pommelés de nuages gris et blancs. Il cherche les grandes plaines uniformes, où les vieux saules morts montrent encore au ciel leur poing fantasque, les marécages tapotés de mille couleurs où des herbes folles hérissent, bizarres, leurs grêles linéaments. Il chérit les landes campinoises qu'empourpre la bruyère, et les lointains de dunes blondes que constellent de séduisants toits rouges.

Comme Corot, il a les notes tendres, argentines, idéales. Comme lui, il laisse aux peintres d'antan le vulgaire repoussoir: ses accents, dont il est très sobre, sont disséminés partout dans ses toiles et quoique discrets toujours, ils ont une justesse de portée extrême: ils ne disent que ce qu'ils doivent dire. Moins estompé, moins vaporeux que Corot, il a plus la recherche de la silhouette. Voyez les arbres d'Huberti, ils sont d'un dessin serré et consciencieux, amoureux suivi par une pointe souple et nerveuse. Personne mieux que lui n'excelle à jeter sur un ciel limpide de grandes silhouettes élégantes d'arbres sveltes aux ramures bizarres et délicates. Huberti sait son arbre, et son ostéologie n'a pour lui nul mystère.

La ligne surtout l'impressionne, il l'aime, il la caresse, ses tableaux nous le prouvent: toutes grandes lignes d'horizons, vues par un œil sain et rigoureux, châtiées, suivies comme par le crayon d'un gothique.

Huberti n'est pas né d'hier, c'est un des vétérans — connus et choyés — de nos Expositions: toujours sur la brèche, son pinceau jeune et délicat à la main! Chacun connaît son œuvre; l'homme est aimé et estimé de tous.

Voilà pourquoi la belle et généreuse manifestation de lundi, si réussie à tous égards, a été acclamée par tout ce qui a cœur et intelligence; voilà pourquoi le grand dispensateur des rubans et des croix est allé se consoler de la nique d'artiste qu'on lui faisait — fourchette en main — en vidant, lui aussi *des yeux* et jusques à la lie la *Coupe de l'Amitié*..... au Musée de l'Etat!

MARC VÉRY.

## LE REQUIEM

de Verdi.

L'idée d'exécuter de la musique religieuse au théâtre est assez récente, et, il faut en convenir, elle n'est pas heureuse; ce n'est qu'une faute de lieu, si l'on veut, mais qui a pourtant son importance. Là, où le spectateur voit tous les soirs représenter des opéras dont les beautés musicales et dramatiques réclament encore le relief d'une mise en scène soignée, l'auditeur n'a plus rien qui fixe son attention, et qui captive son esprit; au lieu du catafalque surmonté des emblèmes de la mort, au lieu de la pénombre mystérieuse du temple, il se trouve dans une salle brillamment décorée et éclairée où la toilette mondaine semble faire un fâcheux contraste avec la mélodie qui va terminer tantôt le chant funèbre.

La musique religieuse commande le recueillement, ce n'est pour ainsi dire que dans des circonstances données que l'on peut véritablement en apprécier la grandeur, et certes, le théâtre est bien la place qui convient le moins pour aider l'auditeur à se pénétrer de son sujet. Ce n'est pas à dire que le *Requiem* n'ait pas obtenu à Bruxelles le succès qu'il mérite, loin de là; et si le public est resté froid pendant les premiers chants, il a bien vite été entraîné par ce coloris que Verdi a donné à son œuvre. Nous sommes persuadé cependant qu'exécutée sous les voûtes majestueuses de quelque basilique, soutenue par la voix puissante et imposante de l'orgue, la messe aurait eu sa véritable et naturelle interprétation et qu'elle eût produit sur le public une impression vraiment grandiose, telle que l'a conçue Verdi. Maintenant il y a des précédents, et sans remonter bien loin, il suffira de rappeler qu'il en a été de même de plusieurs partitions écrites pour des circonstances exceptionnelles, telles par exemple que le *Stabat* de Rossini, composé en l'honneur de Manzoni, et le *Miserere* de Donizetti qui, après avoir été entendus à l'église, encadrés de toutes les pompes du culte, n'en ont pas eu moins de succès au théâtre, dans les grandes capitales de l'Europe, tout aussi bien que le *Désert* de Félicien David, l'*Enfance du Christ* de Berlioz, et d'autres œuvres remarquables à bien des titres.

En écrivant le *Requiem*, Verdi a livré une bataille décisive, cette fois, pour sa réputation, en supposant bien entendu que la *Traviata*, le *Trouvère* et *Aïda* n'aient pas suffi à sa renommée; à ceux qui lui niaient le don de la mélodie, à ceux qui lui reprochaient la sécheresse, le manque de nuances dans les accompagnements, à ceux enfin qui ne lui reconnaissaient pas les ressources harmoniques du contrepoint et de la fugue, Verdi a répondu victorieusement par une œuvre splendide qui lui survivra et qui marquera l'époque où l'école italienne franchit en quelque sorte une étape nouvelle, pour se rapprocher de sa sœur germanique par le travail des combinaisons harmoniques, tout en restant fidèle à son glorieux passé, quant à la mélodie et à l'originalité.

Quelques auditeurs se sont étonnés à tort de ce que

Verdi n'ait pas fait d'introduction à sa messe, ils oublient sans doute qu'en général ce genre de composition n'en exige pas, et Verdi n'a pas cru devoir s'écarter de ce principe; il entre donc d'emblée dans son sujet par le chœur « *Requiem æternam dona eis, Domine* » qu'accompagnent très-délicatement les instruments à cordes. Ce morceau est d'une simplicité naïve et touchante, c'est bien la première prière adressée à l'Éternel, et qui nous amène tout naturellement au *Kyrie Eleison*, chant à quatre voix attaqué avec beaucoup de vigueur par le ténor et la basse; le thème est ensuite continué par le soprano et le mezzo-soprano pour être repris par le quatuor dans un ensemble final. Ce premier morceau produit peu d'effet, et Verdi qui s'est ingénié à faire coudoyer les contrastes dans son *Requiem* nous paraît avoir donné à dessein une facture aussi simple à ce morceau pour faire ressortir avec plus d'éclat les grandes combinaisons harmoniques qu'il a réunies dans le *Dies iræ*.

*Dies iræ, dies illa*, jour de colère et de vengeance..., chant terrible dans sa sublime grandeur. Ici le compositeur se surpasse, le travail de l'instrumentation vient en aide à l'inspiration; il y a à la fois quelque chose de terrifiant et de solennel dans cette entrée des cuivres alternant avec les coups répétés de la grosse caisse et formant un crescendo superbe. Nous voici au *Tuba mirum*: c'est le signal de la résurrection; l'orchestre et les chœurs s'unissent pour exprimer ce chaos du dernier jour de l'humanité; l'espoir chez les uns, la confusion chez les autres et pour tous un trouble immense. L'appel des trompettes du jugement dernier retentit, l'effet de ces sons partant de l'orchestre d'abord, de l'estrade ensuite est magnifique; les trompettes dominent tout l'orchestre, et là encore Verdi a interprété fidèlement l'esprit du texte.

Les autres morceaux de la première partie ont moins d'importance. Signalons l'accent déchirant qui domine dans le *Mors stupebit*, la coupure habile du *Liber scriptus* par la fugue de la première phrase du *Dies iræ*, le trio calme et touchant *Quid sum miser*, dans lequel l'homme avoue sa faiblesse et implore la pitié du Seigneur. N'oublions pas le remarquable final du *Rex Tremendæ*, le chant suave du *Recordare*, tranchant si nettement avec le chœur précédent tant par le rythme que par l'accompagnement. Le verset *Lacrymosa* termine heureusement la première partie; après l'air large et expressif du contralto, repris par les solistes, le chœur achève dans un decrescendo très-réussi sur les paroles: *Requiem æternam dona eis Domine*.

Ce sont encore les instruments à cordes qui accompagnent le *Domine Jesu*, premier morceau de l'*Offertoire*. Le violoncelle débute par un solo, le thème est attaqué ensuite par les violons et le soprano auquel se réunissent les chœurs avec un intervalle pour permettre au ténor de chanter « *Hostias et preces* ».

Après le *Sanctus*, fugue à deux chœurs d'une coupe très-hardie mais qui malheureusement a été fort mal interprétée, nous arrivons à l'*Agnus Dei* qui est peut-être la plus belle page mélodique de la messe de Verdi, et auquel le public a fait le meilleur accueil. Le soprano et le contralto chantent à l'octave une phrase très-originale que reprend ensuite le chœur, le duo est chanté ensuite en mineur pour descendre encore d'une gamme à la troisième reprise. Le verset

PAULINE - VIRGINIE DÉJAZET

NÉE A PARIS

LE 30 AOUT 1798



MORTE A PARIS

LE 1 DÉCEMBRE 1875

La France artistique, littéraire et dramatique est en deuil : Virginie Déjazet, la grande, bonne et spirituelle artiste qui charma plusieurs générations est morte !

Tout le monde sait ce que le cœur de Virginie Déjazet renfermait de bonté et de tendresse, tout le monde sait aussi l'acharnement que le sort impitoyable a mis à tourmenter les dernières années de sa vie. Nous publions ci-dessous quelques fragments d'une lettre intime adressée en ces derniers temps, avant sa maladie, à des amis de Bruxelles. Elle reflète bien les trésors du cœur de la pauvre femme, et cette misère — triste couronnement d'une carrière de triomphes et de gloire — qui a fait si cruellement souffrir la grande artiste.

M. G.

*Lyon 19 oct. 1872.*

.....  
Mon séjour à Lyon  
sera long encore, un mois  
ou deux ! Est-ce vous dire  
que mon succès est grand.  
il est seulement fâcheux  
que le théâtre soit très  
petit et me fait payer  
deux fois plus cher  
ce que me rapporte

un autre. Apportez la lettre  
le chapitre des fautes  
qui tombent de temps en  
temps dans mes papiers.

Et vous voyez, cette fleur  
de lys et M<sup>lle</sup> vraiment plus  
de France! enfin que  
voulez-vous!

Le voyage ne me manque  
pas mais si l'universel  
peut être à l'œuvre les  
cornes du diable!

En attendant, je me bats  
franchement avec lui!

Si vous un de vos  
moments perdus, vous voyez  
bien M<sup>lle</sup> que quel que  
signe de son M<sup>lle</sup> voyage  
une véritable joie!

Adressy tout simplement  
au M<sup>lle</sup> du gymnas  
adieu je presse vos  
si M<sup>lle</sup> bien affectueux

Dejazet

*Lux aeterna luceat eis*, chanté pendant la communion a un caractère mystique; le chrétien est plus calme, il a foi en la miséricorde du Seigneur.

Le *Libera me* qui termine la messe est d'un effet admirable : le début est un chant scandé du soprano « *Libera me de morte aeterna* », le chœur poursuit et les dernières notes du soprano n'appartiennent pour ainsi dire plus au chant, il n'y a là plus rien d'humain, c'est le dernier souffle, l'expression suprême de la dernière espérance.

L'exécution du *Requiem*, comme on devait s'y attendre du reste, n'a pas été irréprochable; cependant il y a lieu d'en être satisfait si l'on tient compte surtout du petit nombre de répétitions que l'on a pu donner aux chœurs. L'orchestre a mieux rempli son importante partie.

M<sup>mes</sup> Léon Duval et Barlani-Dini se sont distinguées par la pureté de la voix, par une émission correcte et surtout par une expression remarquable. M<sup>lle</sup> Léon Duval ferait bonne figure à la scène, ce que nous ne dirons pas de M<sup>me</sup> Barlani dont la voix montre plus de dispositions pour le chant de l'*oratorio*, et qui nous semble ne pas avoir la souplesse désirable pour résister aux difficultés du chant lyrique.

MM. Achard et Povoleri ont peu de choses à chanter. La voix de M. Achard, d'ordinaire si pure et si claire, semblait voilée et fatiguée, et puis il chantait depuis fort peu de jours seulement la partie du ténor tenue précédemment par un chanteur italien. M. Povoleri n'avait que deux morceaux de peu d'importance *Mors stupebit* et le *Confutatis* qu'il a rendus assez convenablement.

MILCA.

## ÉTUDE

### SUR LES NOUVELLES CONSTRUCTIONS DE BRUXELLES

#### I

#### L'École Modèle de M. E. Hendrickx

Nous venons de faire une visite à la nouvelle *École modèle*, qui a été inaugurée il y a quelque temps, et qui est l'œuvre de M. Ernest Hendrickx, architecte. Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant quelques détails sur cet édifice.

Un vestibule d'entrée — à gauche le concierge, à droite le parloir et l'entrée particulière du directeur — précède une immense salle ayant une superficie d'environ 400 mètres; de chaque côté elle donne accès à 3 classes; au fond, à un grand escalier pour les élèves et aux privés. Cette grande salle, couverte au moyen de fermes système Polonceau, sert de préau couvert lorsque le mauvais temps ne permet pas aux élèves de prendre leurs récréations dans les deux jardins situés à droite et à gauche des classes et qui ont chacun environ 600 mètres de superficie; elle peut aussi être utilisée

pour les distributions des prix, ou réunions quelconques.

Au premier étage, 6 classes au dessus des 6 du rez-de-chaussée; une grande salle de dessin, prenant toute la largeur de la façade et une galerie, qui tourne autour du préau couvert et dont la construction est d'un excellent effet et d'une étude très-sérieuse.

Chaque classe contient 33 élèves. Les dimensions de chacune d'elles sont de 8<sup>m</sup>,50 × 6<sup>m</sup>,50 et 5<sup>m</sup>,75 de hauteur.

Au deuxième étage, en façade, l'habitation du directeur composée de : salon, salle à manger, chambres à coucher, cuisine, office et privés; le tout sous la même clef est rendu complètement indépendant du reste de l'école au moyen de l'escalier dont le départ est près du parloir.

N'oublions pas qu'à l'entresol, sur le boulevard, se trouve le logement du concierge.

Pour réaliser le plus d'économie possible, l'architecte n'a pas élevé cet édifice sur caves, dans la totalité de la surface. Les parties en façade, en sont seules pourvues. Un grand couloir dont le sol recouvre l'égoût principal, se trouve dans l'axe du bâtiment, sert aux réparations qui peuvent être nécessaires au dit égoût, et permet le transport du charbon. Le reste du sous-sol est en terre plein.

La façade, style Roman, dans sa simplicité, est très-heureusement conçue.

Le rez-de-chaussée et l'entresol forment un soubassement comprenant la hauteur de la grande porte d'entrée, et sont accusés nettement. La salle de dessin du premier étage est reconnaissable à ses trois arcades qui annoncent bien une grande salle; puis vient l'étage du directeur, avec ses fenêtres rappelant l'échelle de l'habitation particulière.

La partie inférieure de cette façade est en roche de Lérouville. Le reste est en pierre de St-Waast.

Ce qui frappe le plus particulièrement dans cet édifice, c'est qu'aucun ornement, aucun détail n'est superflu; chaque chose est bien à sa place et n'est que la conséquence d'une construction très-étudiée. Nous signalons tout spécialement à nos lecteurs, la galerie qui pourtourne la grande salle intérieure. Il y a là une étude sérieuse des matériaux employés, et l'ornementation des abouts de solives en fer posées en bascule sur lesquels viennent s'accrocher les pilastres de la balustrade, est d'un excellent effet. C'est un motif tout-à-fait neuf. Le système de ventilation opérée par la chaleur des calorifères fonctionne d'une façon régulière. L'air chaud entre dans les classes par le haut, et l'air vicié s'échappant par le bas, est entraîné par la chaleur du conduit de fumée au moyen d'une double enveloppe jusque sur les toits. — Bien d'autres détails seraient à signaler, nous croyons que ceux d'entre nos lecteurs,

qui désireraient faire plus ample connaissance avec l'*École modèle*, feraient bien de la visiter en détail, persuadé que nous sommes, qu'ils ne regretteront pas leur temps et verront beaucoup d'agencements tout-à-fait inédits.

Le grand point à réaliser était surtout une extrême économie; aussi l'architecte, tout en donnant au gros-œuvre tous les soins nécessaires, sans lésiner aucunement, a établi les parties pouvant se détériorer facilement et qui, dans un édifice de ce genre, sont appelées à être souvent refaites, avec le moins de dépense possible.

La dépense totale est de 180,000 fr., la surface des constructions est de 1,100 mètres. C'est donc à environ 175 fr. que revient le mètre superficiel de construction, certaines parties, comme le préau couvert, coûtant bien moins.

Nous félicitons vivement M. Hendrickx de son *École modèle*. C'est une œuvre franche qui est faite avec grand soin et dont aucun détail n'est négligé; de plus elle a le grand avantage de coûter relativement peu. Les œuvres de ce genre sont assez rares pour que, lorsque nous en rencontrons une sur notre passage, nous fassions notre possible pour la signaler aux artistes.

Nous souhaitons que, fidèle à son titre, elle devienne le modèle de beaucoup d'autres écoles.

G. T.

## COURRIER D'ITALIE

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.

Florence, le 7 décembre 1875.

Le gouvernement italien se dispose à frapper de nouveaux impôts les artistes dramatiques. Ce projet, comme bien l'on pense, a soulevé mille protestations.

\*.\*

Il est question d'établir à Rome un théâtre qui, à l'instar du Théâtre-Français, deviendrait une gloire nationale, en même temps qu'un foyer de noble émulation. Ce serait très-heureux pour l'avenir de la littérature dramatique.

\*.\*

Les dernières représentations de l'œuvre de Boito, dont je vous parlais dans mon dernier Courrier, n'ont fait qu'accroître le succès des premières soirées. L'opéra du compositeur milanais a réellement de sérieuses qualités.

On y rencontre d'étonnantes beautés d'harmonie, et il révèle des combinaisons d'accords de l'effet le plus heureux et d'une expression frappante. Citons particulièrement un quatuor au second acte. Comme le chef de l'école allemande actuelle, Boito, qui est aussi poète, a écrit lui-même le libretto de sa partition. Il a tenté de résumer en quelques pages le vaste thème de Goëthe, et il l'a fait en vers très-habiles. La jeune

prima dona, M<sup>lle</sup> Borghi Mammo, le principal interprète de l'œuvre, a contribué puissamment à son succès.

\*.\*

La *Luce* de Gobatti, si impatiemment attendue, n'a pas satisfait les nombreuses espérances que sa sœur aînée avait fait concevoir. La *Luce*, à part quelques passages d'une valeur réelle, est inférieure à « *I Goti* ».

AMO RIDERE.

## QUELQUES MOTS SUR LA LITTÉRATURE INDIGÈNE

Nous nous proposons de consacrer chaque semaine quelques lignes à la littérature indigène, malheureusement reléguée aujourd'hui au dernier plan.

Cette littérature mérite de sérieux encouragements parce qu'elle vaut mieux que sa réputation.

Il suffit qu'un livre paraisse en Belgique, et soit l'œuvre d'un auteur de notre pays pour que personne ne l'achète, ni le lise. Mais que X. de Montépin ponde un de ses romans indéchiffrables, ou que Ad. Belot jette en pâture au public une *Femme de feu*, ou une *Mademoiselle Giraud*, tout Bruxelles court au libraire et dévore avec avidité de pareilles insanités littéraires.

Peu importe que le style en soit bon, pourvu que des situations invraisemblables s'y rencontrent.

Quoi d'étonnant, dès lors, au nombre restreint d'œuvres qui paraissent. Est-il, croyez-vous, beaucoup d'hommes qui consentent à braver l'indifférence, et existe-t-il un moyen de forcer à vous lire?

Les écrivains s'abstiennent. Aux yeux de ceux qui portent intérêt à l'art national, ils ont tort, mais il y aurait mauvaise grâce à ne point reconnaître que la coupable indifférence du public provoque cette abstention.

La poésie, dit-on, est fille d'autres climats que le nôtre. Faut-il donc rappeler des noms tels que ceux d'Édouard Waeken, de Th. Weustenraad, de Charles Froment, pour répondre à de pareilles absurdités.

M<sup>me</sup> Caroline Gravière, M<sup>m</sup>. Émile Leclercq, Camille Lemonnier, Georges Vautier, Xavier de Reul, ne prouvent-ils pas que le roman belge est possible?...

Que l'on cesse donc de formuler ces aveux de stérilité. — Nous avons aujourd'hui une pléiade de jeunes écrivains qui ne demandent qu'un peu d'encouragements de la part de leurs compatriotes.

Il y aurait honte à les leur refuser. Pour notre part, nous les leur prodiguerons toujours avec plaisir.

L. F.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

Bruxelles, le 9 décembre 1875.

Le mercure des thermomètres promenait son ménisque au dessous du zéro et l'on inaugurerait les matinées dramatiques.

Jamais plus heureuse coïncidence ne saurait se présenter. Les matinées trouvaient là sans peine, dans la rue, le plus puissant argument qui puisse être invoqué en leur faveur. Pensez donc: pouvoir s'arracher aux habitudes monotones du foyer sans devoir pour cela braver les intempéries hivernales; pouvoir fuir l'ennui de ces heures si longues des dimanches d'hiver, sans s'exposer à ce froid qui vous glace, à cette neige qui, cinglée par la bise, vous fouette le visage!

Aussi quel bien-être, quelle vie l'on ressentait, quelles sen-



sations calorifiques, quelles émotions joyeuses l'on éprouvait ces deux derniers dimanches après midi, dans la charmante salle du théâtre du Parc — bien chauffée —.

Belle et intelligente innovation que cette création des matinées dramatiques ! Elle fera honneur à M<sup>me</sup> Micheau qui la première a tenté l'entreprise.

Le public était clair-semé le premier jour, il était nombreux le second, et vous verrez que dimanche prochain il y aura foule.

Vous verrez aussi, que bientôt encouragés par le succès de M<sup>me</sup> Micheau, les autres directeurs bruxellois voudront à leur tour introduire chez eux ces matinées dramatiques qui répondent à un véritable besoin.

Le premier jour on reprenait la *Maitresse Légitime* de Davyl, qui nous avait procuré tant de belles soirées l'hiver dernier. Le succès cette fois encore a été très-grand.

La *Maitresse Légitime* est une de ces pièces faites pour le public. C'est une comédie doublée de quelques scènes dramatiques d'un intérêt assez puissant. On y rencontre quelques mots bien ronflants, quelques tirades morales, il n'en faut pas plus pour empoigner le spectateur. Il est vrai que l'interprétation était très satisfaisante.

M<sup>me</sup> Rivière, qui jouait le rôle de Marthe, la maîtresse légitime, a fait depuis un an des progrès surprenants. Elle a su défendre avec énergie son honneur outragé et elle était admirable d'indignation quand Boulmier, le vil parvenu, voulait l'acheter à prix d'or pour l'éloigner de son amant.

M<sup>me</sup> Hélène Emma a fait valoir dans le rôle sympathique de Geneviève, sa diction d'une pureté irréprochable, ses grâces mutines et ses gracieuses manières.

MM. Garnier, Barbe et Tony-Riom, ont interprété leurs rôles à la satisfaction de tous.

Dimanche dernier, l'on jouait au Parc l'amusante pièce de Gouffé : *Gavaut, Minard et Cie*. Le public a très bien goûté cette joyeuse comédie, qui a du reste été interprétée d'une façon très convenable.

Les différents artistes ont été chaleureusement applaudis.

Le *Panache* quittera l'affiche demain soir. Samedi, nous irons voir le *Procès Veauradioux* et *Denise*, le nouveau drame de notre confrère G. Du Bosch.

Les occasions de juger des œuvres belges sont rares, aussi ne manquerons-nous pas d'aller voir *Denise*, dont nous donnerons dans notre prochain numéro un compte-rendu détaillé.

Nous pourrions dès à présent donner une analyse et une appréciation de cette pièce, mais nous préférons ne pas anticiper sur le jugement du public. Bornons-nous à dire aujourd'hui que le drame de M. Du Bosch, renferme deux ou trois situations émouvantes, y compris le dénouement qui a été changé au cours des répétitions. Cela devait finir d'abord par un coup de poignard, mais l'auteur a préféré y substituer comme dans le *Sphinx* un empoisonnement. D'importants remaniements ont du reste déjà été apportés à *Denise* depuis que cette pièce est entrée en répétitions et telle qu'elle sera présentée au public, elle aura déjà cette qualité d'être courte, ce qui empêchera l'intérêt de languir. Les deux rôles principaux sont tenus par M. Barbe et M<sup>me</sup> Rivière.

Quand *Denise* aura quitté l'affiche, nous aurons au même théâtre, l'*Étrangère*, de M. Dumas fils, et M<sup>me</sup> Coverley, de MM. Labiche et Émile Augier.

Le théâtre des Fantaisies Parisiennes a dû interrompre en plein succès les représentations de *Madame l'Archiduc*, pour permettre à la gracieuse M<sup>me</sup> Théo, de prendre quelque repos.

On a joué entre temps deux fois la *Belle Hélène* et on a repris *Fleur de Thé*.

Nous avons parlé de la *Belle Hélène* dans notre dernière causerie et la nouvelle épreuve à laquelle nous avons assisté, ne nous permet malheureusement pas de retrancher un mot de notre sévère mais juste critique.

*Fleur de Thé* n'a pas eu plus de succès. Portée sur l'affiche *ex abrupto*, elle ne possédait aucun élément de réussite. Les artistes n'étaient pas sûrs d'eux-mêmes et la mise en scène était peu soignée.

On comprendra aisément que dans ces circonstances, c'était trop peu des quelques passages intéressants de la partition de Lecocq, pour faire digérer le libretto que vous connaissez.

M. Humbert a eu tort de compromettre ainsi une opérette qui, convenablement montée et mieux interprétée, eut pu faire un très respectable trait d'union entre *Madame l'Archiduc* et « le succès » qui est appelé à la remplacer sur l'affiche.

Mais n'en parlons plus ! M<sup>me</sup> Théo est reposée, et vite elle a fait oublier le passé.

Comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro, M<sup>lle</sup> Dulait, premier prix du Conservatoire de Bruxelles, s'est fait entendre à Liège, avec son professeur, M<sup>lle</sup> Jeanne Tordeus, dans les locaux de la Société d'Émulation et de la Société Franklin.

M<sup>lle</sup> Tordeus y a recueilli les bravos que son beau talent soulève partout où elle se fait entendre, et sa brillante élève a par tagé son succès avec beaucoup de mérite.

MAURICE GEORGES.

## CONCERTS POPULAIRES

M. Wieniawski était le *great attraction* du deuxième concert populaire.

L'excellent professeur de notre Conservatoire a exécuté le concerto de Beethoven, une des meilleures compositions du grand maître. Cette page grandiose demande une grande puissance de sonorité et une justesse irréprochable, qualités qui ont paru manquer un peu à M. Wieniawski.

Nous nous souvenons d'avoir entendu exécuter ce concerto par Joachim à la Grande Harmonie, et franchement, son interprétation était de beaucoup supérieure à celle de M. Wieniawski. Emprisons-nous cependant d'ajouter que ce dernier s'est surpassé dans les morceaux de la seconde partie, l'andante de Rubinstein, un peu long peut-être, et un Scherzo de sa composition qui est une avalanche de difficultés. Nous ne parlerons guère des ouvertures jouées par l'orchestre, il faisait si froid, que le succès tapageur qu'ont obtenu les morceaux inscrits au programme est dû en grande partie à la température sibérienne qui régnait dans la salle de l'Alhambra.

B. B.

## NOUVELLES A LA MAIN

Aux approches des bals, l'annonce d'une belle valse sera sans doute bien venue, aussi recommandons-nous à l'attention de nos lecteurs « *Souvenir* » grande valse de M. Eugène Brassiné dont la maison Nachtshheim vient de publier la seconde édition et qui a été exécutée plusieurs fois cet été avec grand succès par la musique des Grenadiers. Nous souhaitons bonne chance au jeune compositeur qui nous paraît doué de qualités sérieuses. M. Brassiné est du reste un travailleur : outre plusieurs morceaux de danse qu'il doit faire paraître sous peu, il a sous presse une *Ouverture de concert* qui nous permettra de le juger dans un genre plus sérieux. Nous engageons fort M. Brassiné à cultiver ses moyens et nous lui conseillons de ne pas s'inspirer outre mesure des œuvres des maîtres — déplorable système qui malgré vous, vous conduit à des réminiscences qu'il faut tâcher d'éviter —.

M.

Nous avons reçu de M. H. Boland, publiciste à Verviers, une petite brochure de 50 pages, intitulée : *Premiers rayons*.

Sous ce titre un peu prétentieux, figurent une rêverie : *Ombre et Fumée*, une conférence sur l'emploi du temps, et *Rose*, simple histoire.

Tout cela est sobrement écrit, et mérite d'être lu.

Espérons que M. Boland s'essaiera dans des ouvrages plus étendus où il pourra mettre à profit ses sérieuses qualités.

L.



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 3.

26 DÉCEMBRE 1875.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 fr. par an.

Étranger . . . . . Id. (port en sus).

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

*L'Art en province. — Le concours des constructions des nouveaux boulevards. — Une traduction (lettre de Londres). — Denise. — Causerie théâtrale. — Théâtre de la Monnaie. — Concert de l'Association. — Concerts populaires. — Concert de Henry Logé. — Exposition des Beaux-Arts de Mons. — Nouvelles à la main.*

## L'ART EN PROVINCE

L'on nous envoie de Mons — en Hainaut — l'avis qu'une Exposition générale des Beaux-Arts s'ouvrira le 11 juin 1876, premier jour de la fête communale et finira le 18 juillet suivant.

Honneur aux bourgmestre et échevins de la ville de Mons qui placent au programme des fêtes communales une Exposition des Beaux-Arts.

C'est une entreprise belle et noble à laquelle nous souhaitons de tout cœur succès brillants et complète réussite.

L'on ne saurait trop encourager ces expositions de province si propres à former le goût du public et à développer en lui le sens du Beau.

Les petites villes, en général, sont injustement sevrées des choses de l'Art : Bruxelles est grand accapareur sur ce point !

Et cependant, à notre avis, les vastes expositions de la « Capitale » ne sont pas les plus aptes et les plus propices au développement du sens artistique dans le public ; il y a débauche de cadres, orgie de toiles et le pauvre homme déjà peu sûr de lui dès l'entrée, s'en échappe avec des éblouissements, des torticolis et des migraines !

Le menu de ces grandes exhibitions est loin aussi d'être toujours de premier choix. La majorité des toiles, — médiocrités naturellement, — se pavane d'ordinaire en pleine rampe, sans pudeur, et le public, par cela même, se croit autorisé à admirer de confiance...

Puis la pléiade des poncifs, des tableaux à clichés, des cadres de vente, des envois gouvernementaux, les historiens de l'âge de la pierre, les décorés à chic et à ficelles, les paysagistes d'avant 1830 et s'obstinant à nous rabâcher chaque année leur cascade figée ou leur chêne de carton-plâtre... J'en passe et des pires !

Mais en voilà assez pour se demander anxieusement comment, avec de pareils éléments faits plutôt pour fausser le goût, le public peut s'instruire ou se faire éclore le sens idéal ?

Non! pour diriger cet instinct du Beau, pour l'entretenir et pour le développer, il ne faut pas un si grand nombre de toiles. Car les œuvres belles et saines sont noyées, pour l'œil non prévenu, dans le flot toujours envahisseur des navrantes médiocrités.

La quantité tue la qualité.

Voilà pourquoi les minuscules expositions, les expositions partielles me semblent être d'un enseignement plus fructueux et produire une plus féconde influence sur l'esprit du public, cet enfant terrible!

Rappelez-vous l'Exposition de Termonde!

Peu nombreuse mais choisie : l'on était frappé dès l'entrée par l'air de jeunesse, de fraîcheur et de bonne santé de toutes les toiles! L'on avait bientôt, en si gentille compagnie, oublié les jus, les sauces et les épices classiques de nos froides et solennelles Expositions! Toutes œuvres dignes d'être vues, classées avec un goût certain et une entente parfaite; peu de médiocrités, qu'un placement intelligent rendaient inaperçues. L'on passait dans les salons de l'Exposition une heure agréable et bien instructive et l'on en sortait sans fatigue et sans dégoût. Aussi un entier succès a-t-il récompensé les efforts de la Commission directrice, et la ville de Termonde, elle aussi, peut mettre le fleuron artistique à sa couronne.

Nous souhaitons à l'Exposition montoise un succès non moins grand et non moins beau que celui de Termonde. Nous espérons que les artistes sincères et consciencieux y enverront des œuvres belles et dignes.

Pour l'éducation du Public, s'il vous plaît!

MARC VÉRY.

## LE CONCOURS DES CONSTRUCTIONS

### des Nouveaux Boulevards.

Le conseil communal de Bruxelles dans sa dernière séance, a nommé le Jury chargé de décerner les prix aux constructions des nouveaux Boulevards.

Ce jury est ainsi composé :

MM. Schadde, architecte à Anvers; Polie, architecte à Gand; Rémond, architecte à Liège; De Rongé, conseiller à la Cour de cassation et vice-président du Cercle artistique; Van Moer, artiste peintre et G. Geefs, statuaire.

Nous remarquons avec plaisir qu'aucun artiste bruxellois n'entre dans la composition de ce jury : c'est une garantie en faveur de l'impartialité qui doit présider avant tout au jugement.

M. Anspach a proposé aussi un crédit supplémentaire de 35,000 francs pour un nouveau concours à ouvrir pendant trois ans entre les constructeurs des futures maisons à élever sur les nouveaux boulevards. Ce crédit a été voté à la presque unanimité.

Nous comprenons peu de semblables concours qui, se déguisant sous les apparences d'un encouragement à l'architecture et aux arts industriels qui en dépendent, n'est en réalité qu'un stimulant pour engager les constructeurs à bâtir à grands frais et dans un espace de temps donné.

Nous ne croyons pas, pour nous, que l'architecture consiste à faire une plus ou moins belle façade surchargée d'ornements et ne répondant nullement aux dispositions et à la décoration de l'intérieur. C'est ce qui est arrivé à la plus grande partie des maisons des nouveaux boulevards. Les constructeurs, alléchés par une prime mirifique, s'en sont donné à cœur joie, n'ont rien épargné pour tenter de remporter l'un des prix, et ont reporté sur la façade la somme que leur budget leur accordait pour la décoration de la totalité de leur œuvre. On est bien étonné dans certaines habitations de voir la pénurie qui a présidé à l'achèvement des intérieurs. On y sent la plus stricte économie, d'autant plus choquante qu'on s'est figuré, sur la foi du contenant, un contenu ne laissant rien à désirer et parfaitement en harmonie avec l'extérieur.

Outre ce défaut d'unité, il est un autre point auquel l'administration communale n'a peut-être pas assez réfléchi.

Tout ce luxe, toutes ces dépenses doivent être payées par quelqu'un. Est-ce le propriétaire qui, dans le louable but de doter la ville de Bruxelles d'un édifice qui soit leur honneur à tous deux et l'admiration de l'étranger, va supporter cette dépense? Non, certainement : c'est le locataire qui paiera.

Les loyers sont déjà assez chers, et cette augmentation n'est pas près de s'arrêter en aussi beau chemin, puisqu'un nouveau concours va stimuler à nouveau la prodigalité des constructeurs. Sans nul doute il est à désirer que ces nouveaux boulevards soient aussi beaux que possible, mais est-il bien raisonnable de les rendre aussi inabordables; ils ont déjà bien assez de peine à prendre par eux-mêmes, sans encore faire fuir le locataire par le prix exagéré des locations. Certes, celui qui désire s'installer dans tout ou partie de ces habitations, est très-flatté de demeurer dans un palais au petit pied; seulement, lorsqu'il apprend à quel prix on lui en accorde l'accès, il se hâte de se sauver vers des parages moins civilisés et partant plus abordables.

Nous espérons voir s'élever sur les nouveaux boulevards, et le concours passé, des constructions plus modestes et plus en rapport avec les bourses ordinaires. Ce nouveau concours va encore nous doter d'une cer-

taine quantité de paravents splendidement décorés, et qui cacheront encore une fois une misère relative.

Les loyers loin de diminuer vont monter, monter toujours, et chacun s'empressera de fuir les nouveaux boulevards, les commerçants surtout, ce qui en fera le pendant de l'ancien boulevard du Prince-Eugène à Paris, aujourd'hui boulevard Voltaire, où le public peut faire de très-belles études sur la façon de disposer des pancartes ayant pour titre ; *Magasin à louer, Grands et petits appartements à louer*. Cela dure depuis près de dix ans.

Et s'ils commencent à voir entrer dans leurs murs quelques rares locataires, c'est que les heureux possesseurs de ces splendides immeubles, lassés de faire comme *Sœur Anne*, ont coupé en deux les prix de location et retirent environ 2 ou 2 1/2 pour cent de leurs dépenses ; ajoutez à ceci le prix de dix années d'intérêt perdues, et vous aurez une idée de la bonne spéculation qu'ils ont faite. Voilà où conduit la manie de faire des palais.

Bonne chance aux constructeurs, et qu'ils réussissent, c'est notre meilleur vœu ; leur devise est maintenant : « Tout pour la façade, façade *for ever!* »

G. T.



## UNE TRADUCTION

Londres, 21 décembre.

Les nouvelles artistiques n'abondent pas cette semaine dans la capitale des brouillards ; je me bornerai donc à vous parler d'une brochure, publiée du reste avec grand luxe, qui m'a été remise l'autre matin. C'est une traduction en vers français de la belle élégie de Gray, « écrite dans un cimetière de village » ; mais, si jamais le dicton italien *traduttore traditore* a pu être appliqué en toute justice, c'est dans le cas qui nous occupe.

M. J. Roberts, agrégé de l'Université de Cambridge, et membre d'un jury gouvernemental pour l'examen en langue française des aspirants-diplomates, n'a sans doute jamais lu *La Fontaine* ; tout au moins a-t-il oublié qu'il ne fallait pas *forcer son talent*, fût-ce pour faire imprimer de la poésie française (!) en caractères de deux couleurs et sur papier teinté.

L'élégie de Gray a 130 vers environ ; le sentimentalisme n'y est pas trop échevelé et l'on y remarque des beautés poétiques de premier ordre, — beautés que l'on chercherait en vain à travers le patois de notre traducteur. Dix vers à peine dans l'œuvre tout entière peuvent passer pour français, mais alors même

que la tournure du vers est tolérable, le sens n'est pas *bien* rendu.

Le poète anglais commence ainsi son œuvre :

The curfew tolls the knell of parting day...

L'image est belle, et pourrait peut-être se traduire ainsi :

Le son du couvre-feu, comme un funèbre glas,  
Du jour agonisant annonce le trépas.

Monsieur Roberts écrit :

Le jour mourant *s'en va*, le couvre-feu gémit.

Et cependant il est si sûr de sa fidélité au texte qu'il a placé le vers anglais en regard de sa traduction !

Mais je ne poursuivrai pas la tâche trop aisée de rechercher les défauts de chaque vers. Qu'il me suffise de vous en exposer quelques-uns dans leur beauté native :

Chacun pour tout jamais mis dans son lit étroit,  
Dorment d'un long sommeil les aïeux du vilage.

∴

Peut-elle l'urne riche ou le buste imposant  
Renouveler aux morts inanimés la vie.

∴

Il fut récompensé par le ciel équitable  
Qui lui combla les vœux en donnant un ami.

Mais il me faudrait citer tout le morceau, et je suppose que ces échantillons suffiront à le faire apprécier. Ne dirait-on pas les vers latins ou grecs d'un élève de quatrième !

Je n'aurais certes pas entrepris cette critique facile du travail *français* d'un étranger, si la position particulière que l'auteur occupe dans les jurys d'examens du « Civil service », ne lui imposait le devoir rigoureux de bien connaître notre langue. Je voudrais que nos amis les Anglais pussent savoir à quoi s'en tenir sur la science de ceux qui président à leur enseignement. La langue française est encore langue diplomatique ; que dirait-on de protocoles ou de dépêches rédigés dans l'idiome barbare dont je vous ai donné des échantillons ?

N. C. R.



## CAUSERIE THÉÂTRALE

## DENISE

Drame en 4 actes, de M. Georges Du Bosch.

L'action se passe.... où vous voulez !

Denise est la femme de Marcel Lorrain, un homme jeune et intelligent, ce qui ne l'empêche d'avoir pour amant M. de Chambourey, un ami de son mari.

Tous deux font partie d'une conspiration — tramée contre un gouvernement quelconque — dont Marcel Lorrain est le chef et de Chambourey — connu dans la bande sous le nom de Marius — l'un des plus redoutables affiliés.

La conspiration a été découverte. La justice informe et des perquisitions vont être faites chez Marcel Lorrain. Marius qui sait tout, vient prévenir sa maîtresse et l'engager à fuir le toit conjugal. Denise résiste d'abord... elle croit que ses devoirs, dans ce moment fatal, la retiennent au foyer de son mari.... Mais M. de Chambourey lui dit que le salut de Marcel Lorrain est au prix de cette fuite.... Denise le croit.... elle fuit!.... tandis que l'exécuteur des décrets de la justice entre par une porte et son mari par l'autre.

Le représentant de la loi exhibe un mandat d'arrêt et Marcel Lorrain se constitue prisonnier sans opposer la moindre résistance.

..

Le second acte nous amène au cabinet du juge d'instruction. Après quelques réflexions philosophiques d'un greffier sur l'inégalité des conditions sociales, M. le juge d'instruction Derblay, vient occuper son fauteuil. Après l'examen du dossier de l'affaire Marcel Lorrain, et l'interrogatoire d'une couple de témoins, le prévenu est introduit. Calme et digne, il oppose aux affirmations de la justice la négation la plus formelle. « Certes, il n'est pas l'ami du gouvernement, mais peut-on baser un crime sur l'interprétation seule de ses opinions? » Le juge lui demande s'il ne connaît pas un certain Marius, qui doit occuper aussi un rôle important dans cette association de conspirateurs. « Non, Marius est le nom d'un héros de roman, d'un personnage imaginaire.... » M. Derblay l'arrête.... il va le confondre en lui mettant sous les yeux une correspondance amoureuse saisie chez lui et adressée à sa femme par un certain Marius.

Cette révélation aussi terrible qu'inattendue, fait naître dans le cœur de Marcel Lorrain, la haine et le désir de la vengeance. « Le traître, s'écrie-t-il, je le tuerai!... Ah! Marius est l'amant de ma femme. Oh! je me vengerai! »

Le magistrat que cette scène a ému, le conjure de livrer le nom de ce misérable. Il lui promet la liberté en échange de son secret. Ah! quelle vengeance facile et terrible!... Un mot!.... L'homme qui a séduit sa femme, outragé son honneur, sera livré.... et lui, sera libre! Ce mot, il ne le prononcera pas. « Non! dit-il, je ne veux pas de la vengeance au prix de la trahison. »

Mais il n'aura pas moins sa liberté! Le juge se dit que libre, il ira à la recherche de son ennemi, et mettra ainsi sans le savoir la justice sur ses traces. S'avançant vers Marcel Lorrain, il lui dit : « Sous l'enveloppe du magistrat, il y a chez moi le cœur de l'homme! Vous êtes libre! » — « Merci », répond Marcel, et la porte de la prison s'ouvre....

..

Le troisième acte se déroule dans une chambre d'auberge où l'odieux Marius a installé l'adultère épouse. Il est là, lui, au lever du rideau, recevant des mains d'un notaire, l'argent de la conspiration.... qui ne lui appartient pas.... qu'il vole! La porte du fond s'ouvre, et Marcel Lorrain paraît!

Il va sans doute se jeter sur le misérable séducteur de sa femme et lui imprimer au visage le stigmate de la honte.... Non! il oublie son honneur outragé devant le vol que Marius est en train de commettre.... Après, seulement.... il lui dit qu'il sait tout... Marius tire son revolver et le couche en joue... Denise entre effarée... « Voyez votre amant, Madame, vous en avez fait un escroc, vous allez en faire un meurtrier! » « Voleur! » crie Denise. Le bras de Marius tombe. Les deux hommes échangent un regard et sortent pour se battre, sourds aux supplications, aux pleurs, aux cris de Denise.

..

Au quatrième acte, Marcel Lorrain est rentré chez lui, en proie à la plus profonde tristesse. Son foyer où jadis il avait connu l'amour, est désert... Il est seul!... « Pauvre homme » dit un serviteur qui, lui est triste aussi. « C'est tout ce qui me reste, dit Marcel... l'amitié d'un... valet! »

Le docteur Lamarche vient troubler ce silence : « Marius est mort! » Marcel pleure... C'est le souvenir des heures de l'amitié qui fait couler ces larmes. « Allons du courage, dit le docteur, songez à l'avenir. » — « Mon avenir est solitude et remords! »

Un domestique vient annoncer que Denise est là, qui demande à lui parler encore une fois! Il ne veut pas.... mais le docteur insiste.... Il consent. Denise entre.... pâle.... en deuil!....

Elle pleure... elle se jette à genoux... elle supplie, au nom de leur amour passé... son pardon! Marcel résiste... Elle met plus de feu dans ses prières, plus d'amertume dans ses larmes et plus de force dans ses sanglots... rien n'y fait. Epuisée, elle tombe... Marcel se précipite... Il la tient dans ses bras... Elle se tord dans les convulsions de l'agonie... tuée par le poison qu'elle a pris avant de rentrer au foyer conjugal.... décidée à mourir, mais au moins.... pardonnée!

Le docteur accourt! « Sauvez-la, crie Marcel! »

« Peut-être! » dit le docteur Lamarche avec bien peu d'espoir. Denise, relevant la tête et ouvrant les yeux, s'écrie avec cette force qui comme un éclair traverse le râle de la mort. « Il faut vivre alors!... » Et la toile tombe!

..

Parcourons maintenant en critique le drame de M. Du Bosch. Le thème est vieux, usé, plein de situations rencontrées déjà un peu partout. Ici, les effets de *Patrie* nous rappellent

BLANKENBERGHE L'ETAT CIVIL RECONNAISSANT

TRAIN DES MARIÉS.

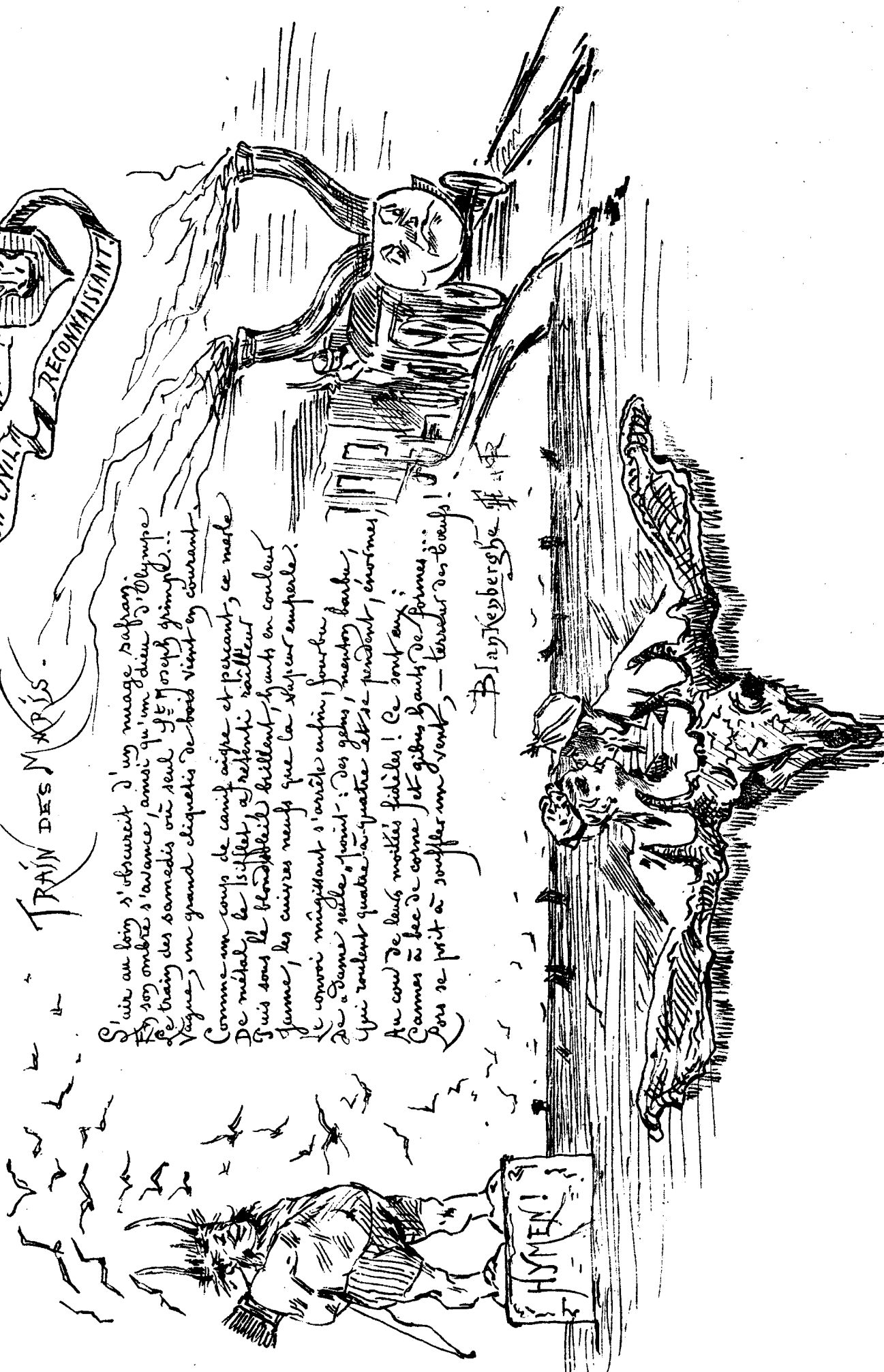
S'air au loing s'obscureit d'un mage safang.  
 Par son ombre s'avance, ainsi qu'un dieu d'Olympe  
 Le train des samedis où seul Joseph grimpe...  
 Vague, un grand cliquetis de bois vient en courant.

Comme un cours de canif aigre et perçant, ce marte  
 De métal le sifflet a retenti railleur  
 Puis sous le boudoir brillant, hauts en couleur  
 Femme, les cuivres neufs que la vapeur emperle.

Le corvici mugissant s'arrête enfin, fourbu  
 De sa dame telle point : des gens, menton barbu,  
 Qui veulent quatre à quatre et se pendont, écorchés,  
 Au cou de leurs moitiés fidèles ! Ce sont eux !

Comme à bec de corne jet gibus hauts de formes...  
 Lors se prit à souffler un vent, — terreur des bœufs !

Blankenberghe



Victorien Sardou, là, d'autres scènes sont calquées sur un roman de Jules Claretie, *le Beau Solignac*, jusqu'au dénouement qui nous réédite la mort de *Froufrou*. Joignez à cela la conspiration, le vol, la prison, l'adultère, le duel, et vous verrez que l'auteur de *Denise*, s'il n'a pas réussi, n'a pas du moins négligé l'exploitation de tous ces grands coups de théâtre du mélodrame. Si encore ils étaient appliqués à une circonstance bien définie, si au moins le public savait où la scène se passe? Contre qui et pourquoi l'on conspire? Mais non! toutes ces circonstances de lieu, de personnes, sont autant d'énigmes indéchiffrables.

Voyez, par exemple, cette scène du premier acte: *Denise* apprend que la justice est à la porte de son hôtel, dont elle va franchir le seuil pour arrêter son mari, et elle fuit.... pourquoi?... Pour le sauver(!)....

La scène entre le juge d'instruction et Marcel Lorrain, qui est certes la meilleure de la pièce est aussi invraisemblable qu'elle est pleine d'énergie et de vie. Je n'admets pas qu'un magistrat, dont le calme doit être le plus beau prestige, se passionne pour un prévenu qu'il interroge jusqu'à aller se lever de son siège et venir gesticuler et discourir avec lui au milieu de son cabinet.

Je ne relèverai dans les deux derniers actes ni ces mots d'une énergie par trop exagérée, ni cette phraséologie emphatique qui a provoqué à plus d'un passage, le rire de l'auditoire. Il faut se garder, sous prétexte de vouloir empoigner son public, d'accumuler dans certaines scènes ces mots ronflants et ce larmoyant pathos. Ce sont des armes dangereuses avec lesquelles il ne faut pas jouer, elles ont blessé trop souvent déjà des écrivains qui avaient l'habitude pourtant de les manier.

De dénouement il n'y en a pas! *Denise* vivrait-elle ou serait-elle morte? Qu'est devenue la conspiration?... On se le demande!

Mais où donc est l'intérêt dans le drame de M. Du Bosch?

Nous l'avons cherché en vain. Ce n'est pas dans *Denise*, à coup sûr, la femme adultère qui fuit avec son amant au moment où l'on vient arrêter son mari!

Rien donc n'a pu sauver l'œuvre de notre compatriote, qui n'a plus qu'à tenir bonne note des observations justes et raisonnées qu'elle a soulevées partout autour d'elle, pour se remettre courageusement à l'œuvre et tâcher de se relever de cette regrettable défaite.

On nous reprochera peut-être notre sévérité. Nous eussions pu, il est vrai, user de plus d'indulgence envers un écrivain belge, doué, d'ailleurs, d'excellentes qualités, et juger l'œuvre d'un journaliste sous l'impression d'une bienveillance confraternelle, mais nous sommes de ceux qui pensent que le chauvinisme et les succès d'estime sont choses bien plus préjudiciables aux jeunes auteurs que les observations sévères, mais justes et sincères, d'une critique loyale.

Il y a du reste dans *Denise* des dialogues vifs et animés; le style de l'auteur est correct... irréprochable. En un mot, tout cela est bien écrit, cela ne demande qu'un peu moins de prétentions, un peu plus de jugement et de connaissances scéniques. Car, en somme, *Denise* n'est pas une pièce: quatre tableaux, quatre scènes découpées, esquissées à toute vapeur, ne peuvent pas constituer une œuvre sérieuse.

Aussi M. Du Bosch doit-il avoir à cœur de faire oublier

bientôt son récent échec. Et en attendant qu'il nous fournisse l'occasion de l'applaudir, nous ne lui adressons pas moins aujourd'hui nos félicitations les plus chaleureuses. Il a osé braver l'indifférence que rencontre chez nous, et surtout dans nos théâtres la littérature indigène! C'est assez pour mériter notre appui et nos encouragements. Il y a peu d'écrivains en Belgique! Et quand de temps en temps — *rari nantes* — il s'en trouve qui osent prendre l'âme, il faut savoir leur en tenir compte.

Aussi, au nom de la littérature dramatique belge, nous remercions M. Du Bosch de ses courageux efforts et nous lui assurons qu'il ne tient qu'à lui de prendre une éclatante revanche.

Les jours se sont suivis et ils se sont ressemblés! Heureusement que demain ils ne se ressembleront plus!

Le Parc donne les dernières représentations de *Denise* et du *Procès Veauradieux*. Nous avons longuement parlé de l'œuvre de notre confrère Du Bosch, disons aussi un mot de la comédie de notre compatriote Hennequin.

Cette dernière pièce — on le sait — n'a pas toujours porté le nom qu'elle étale aujourd'hui sur l'affiche. Primitivement appelée *les Terreurs de M. Duplessis*, elle avait reçu de la part du public un accueil douteux, mais aujourd'hui que M. Delacour y a introduit en prodigue sa verve gauloise, elle a, sous le nom de *Procès Veauradieux*, remporté la plus éclatante victoire.

Eclat de rire franc, naturel, prolongé pendant trois longs actes, elle formait avec *Denise* qu'elle suivait sur l'affiche, le plus heureux contraste. L'interprétation était de plus, irréprochable. MM. Garnier, Tony-Riom et Monroy, ont fait des personnages de Fauvinard, Tardivaut et Gatinet, les types les plus amusants qu'il soit possible de rêver; M<sup>me</sup> Rivière est vraiment très à l'aise dans le boudoir de Césarine où elle joue son rôle avec beaucoup de naturel et de talent; la naïve Fanchette, un rôle effacé, trouve dans M<sup>lle</sup> Hélène Emma, des qualités trop vraies, des mutineries trop pleines de grâce et de gentillesse, des petites manières trop mignonnes, pour passer inaperçue. En somme, une bien excellente reprise.

..

Peut-être que bientôt, nous serons appelés à aller juger au Parc une nouvelle pièce belge.

Le manuscrit est remis, il n'attend plus que l'avis de ces Messieurs du comité de lecture.

Le titre : *Le Grand Père*.

Le sujet : Un drame intime.

L'auteur : Un écrivain sans prétention, qui ne cherche pas à être extraordinaire, mais qui tient à être vrai.

L'action se déroule en un acte. Je ne puis qu'en féliciter l'auteur. Il faut qu'il soit bien mauvais et bien lourd, l'acte qui ne se digère pas! Le thème exploité est bon: c'est une scène populaire qui n'a rien de l'imagination, mais qui tous les jours est réalité dans nos cités ouvrières. Le dénouement, comme la pièce, est moral; à côté des natures brutales et matérielles, l'auteur a placé de grands et nobles caractères.

Espérons que le succès couronnera ses efforts!

Le théâtre des Galeries et celui des Fantaisies-Parisiennes vont nous donner aussi l'occasion de nous occuper d'eux. M<sup>me</sup> Théo... file bientôt, emportant les regrets des Bruxellois, et le *Tour du Monde* — que nous venons d'aller revoir une dernière fois pour y applaudir M<sup>me</sup> Thais dans le rôle de Néméa, — agonise!

On me dit à l'instant que la jeune élève de M<sup>lle</sup> Tordeus doit débiter *sérieusement* vendredi prochain. Nous lui souhaitons, pour ses étrennes, une bonne et heureuse... carrière..

MAURICE GEORGES.

### THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE

Après les nombreux succès obtenus cette année par l'opéra-comique, notamment dans *Mireille*, le *Pardon de Ploërmel* et le *Pré-aux-Clercs*, la reprise du *Prophète* vient de son côté d'assurer une victoire importante à la troupe de grand opéra. Outre le talent réel des artistes, il faut bien dire que les soins apportés à la mise en scène ont contribué dans une certaine mesure au succès du chef-d'œuvre de Meyerbeer.

La direction a fait des frais considérables pour la remonte de cette pièce; plusieurs décors détériorés et usés ont été renouvelés, des costumes d'une grande richesse viennent remplacer ceux que l'on aurait dû mettre depuis longtemps déjà hors d'usage; en un mot tous les détails ont été soignés, aussi le public semble-t-il accorder à la mise en scène une part des applaudissements qui suivent la marche du sacre.

L'interprétation a été parfaite, on peut même dire irréprochable. Si la première représentation a accusé des défaillances chez quelques-uns, celles qui ont suivi ont bien vite réparé cette faiblesse toute accidentelle et passagère.

Les chœurs ont été remarquables d'ensemble; ils se sont acquittés de leur lourde tâche à la satisfaction générale, mention honorable pour la justesse avec laquelle les enfants de chœur ont fait leur partie au 4<sup>e</sup> acte; quant à l'orchestre, il est parvenu à donner, pour la première fois peut-être, les véritables mouvements à bon nombre de passages; aussi son habile chef, M. Dupont, a-t-il le droit de revendiquer pour lui une bonne part du succès de cette reprise.

Parmi les interprètes du *Prophète*, il faut citer d'abord M<sup>me</sup> Bernardi qui nous a révélé une fois de plus ses brillantes qualités de chanteuse et de tragédienne dans ce rôle éraçant de Fidès, qu'elle abordait pour la première fois. M<sup>me</sup> Bernardi possède l'accent dramatique, mais il ne faut pas vouloir le forcer, l'artiste se laisse quelquefois entraîner, et son jeu manque alors complètement de correction. Mais où M<sup>me</sup> Bernardi se montre grande artiste, c'est dans le second tableau du 4<sup>e</sup> acte, quand elle vient de reconnaître dans le Prophète, ce fils qu'elle croyait perdu, et assassiné par les anabaptistes.

Le théâtre offre peu de situations plus pathétiques, plus émouvantes que celle où Fidès renie son fils pour lui sauver la vie, après avoir passé en quelques instants par tous les sentiments d'espérance, de désillusion et même d'humiliation.

Par contre, au 3<sup>e</sup> acte, M<sup>me</sup> Bernardi laisse quelque peu à désirer, elle devra revoir avec beaucoup de soin les couplets: *Comme l'éclair*.

M. Warot nuance le rôle de Jean de Leyde avec beaucoup de délicatesse, les parties dramatiques comme celles où le sentiment domine, sont rendues par lui avec un soin recherché et il est regrettable que l'organe de M. Warot ne soit pas assez puissant dans certains passages. M. Sylva, au contraire, possède l'ampleur qui convient pour le rôle du Prophète, et outre cette voix chaude et puissante, M. Sylva joue en tragédien consommé; aussi la représentation de mercredi dernier a-t-elle été pour lui un véritable triomphe. Tous les récitaifs sont chantés avec une largeur et une ampleur sans pareille. L'hymne du *Roi du Ciel et des anges*, lui a valu un triple rappel. Le nom de Sylva restera désormais attaché au rôle de Jean de Leyde.

M<sup>lle</sup> Hamackers a fait preuve d'une grande complaisance en se chargeant du rôle de Bertha qui doit être tenu par la falcon et qui ne convient guère à la voix de la chanteuse légère.

Il faut avoir le talent de M<sup>lle</sup> Hamackers pour en tirer parti, toutefois on pourrait demander à notre prima donna d'être un peu plus dramatique au dernier acte.

MM. Echetto, Libert et Mechelaere, qui remplissent les rôles des anabaptistes ont chanté avec beaucoup d'ensemble le trio du 1<sup>er</sup> et du 3<sup>e</sup> acte.

Le ballet est très-bien réglé par M. Lamy. La scène des patineurs offre toujours un élément de succès au corps de ballet. M. et M<sup>me</sup> Lamy dansent la Munstérienne avec beaucoup de grâce. Signalons aussi M<sup>mes</sup> Viale, Mauri et Zuliani dans le pas de la *Frileuse*.

MILCA.

### LES CONCERTS

#### 2<sup>e</sup> CONCERT DE L'ASSOCIATION

En thèse générale, nous ne sommes guère partisan des longs programmes; deux heures de bonne musique suffisent amplement pour satisfaire l'auditeur dont l'oreille a été charmée, soit par le gazouillement d'une chanteuse à roulades, soit par la chanterelle si expressive d'un Wieniawski.

Le second concert de l'association était donc, court et bon. — Pas de grands morceaux d'orchestre, quelques perles cueillies dans le riche écrin de Beethoven et de Bach et une ouverture — il en faut toujours — du *Carnaval romain* de Berlioz, le tout exécuté avec cette précision et ces nuances d'expression auxquelles M. Dupont nous a accoutumés depuis qu'il dirige ces concerts.

En fait de solistes, les deux premiers sujets de notre opéra comique, qui y ont obtenu un succès aussi mérité qu'au théâtre, M<sup>lle</sup> Dérivis dans l'air des *Puritains* et M. Bertin, dans la charmante romance de *Marie d'Héroid*, et dans l'air de *Joseph*. Les deux artistes se sont rendus sans peine à la prière du public qui réclamait à force d'applaudissements une seconde audition du duo de *Don Pasquale*, interprété si finement par M<sup>lle</sup> Dérivis et M. Bertin.

La réputation de la *Société Chorale* est si bien établie, que le nom seul de cette Société inscrit sur un programme suffit pour attirer un public nombreux et sympathique. Aussi n'ayant plus à faire son éloge, nous nous contenterons de dire que cette excellente phalange artistique, dirigée par M. Fischer, a chanté d'une manière irréprochable et avec un fini parfait l'*Hymne du matin*, de Hanssens, et le *Réveil*, une des meilleures compositions que Gevaert ait écrites pour les masses chorales.

MILCA.

L'*Union scientifique et littéraire* de Bruxelles, donne aujourd'hui dimanche dans les locaux de la Société royale de Zoologie, une soirée musicale et littéraire, avec le concours de



M<sup>lle</sup> Victorine Dujardin, cantatrice; M<sup>lle</sup> Adeline Dulait, 1<sup>er</sup> prix de déclamation du Conservatoire royal de Bruxelles; MM. Th. Herrmann, premier violon-solo au théâtre royal de la Monnaie, Henry Logé, pianiste et Van Cotthem, membres d'honneur du Cercle; MM. Hoton, violoncelliste; Peusens, ténor et Guelton, chanteur de genre. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

MILCA.

### CONCERT DE HENRY LOGÉ

Très-joli, le concert donné jeudi dernier, à la Grande Harmonie, par M. Henry Logé. Salle comble et toilettes charmantes. Vaillamment secondé par M<sup>lle</sup> Gabrielle Logé, MM. Herrmann et Van Cotthem, il nous a exécuté avec beaucoup de brio et d'entrain, une ballade de Chopin, une fantaisie sur *Rigoletto* de Liszt, et quelques morceaux de sa composition. Il s'est tiré à son honneur de cette lourde tâche, et si nous avons une petite critique à faire à son égard, c'est de ne pas avoir conservé intact le mouvement, qu'il avait pris pour le chant à la main gauche du quatuor de *Rigoletto*, puis quelques défaillances dans les octaves du finale de la ballade de Chopin, morceau, du reste, hérissé de difficultés. Sauf ces petites observations, nous devons dire qu'il a eu un bon et franc succès.

M<sup>lle</sup> Logé a fait des progrès sérieux depuis un an; la voix est plus assurée, le chant plus moelleux et plus expressif. La jeune artiste, sous le coup de l'émotion, n'a pas interprété le *O Salutaris* de Pergolèse, avec autant de charme qu'elle en a mis dans la charmante romance de Scudéri « Dormi pure » et dans la sérénade de Gounod, morceaux qui lui ont valu un rappel très chaleureux.

M. Herrmann est toujours le même, c'est-à-dire, qu'il a exécuté de main de maître, une Berceuse de De Bériot et une cavatine de Raff, qui lui ont valu un rappel bien légitime. N'oublions pas non plus M. Van Cotthem, toujours sur la brèche et s'acquittant en musicien consommé de sa tâche.

C'est en somme un beau concert, qui fait honneur à M. H. Logé et qui, nous l'espérons bien, ne sera pas le dernier.

Le scherzo de sa composition est d'un charmant effet, mais sent d'un peu trop près la musique de Chopin, c'est un bon maître à suivre, mais non de trop près.

G. T.

### CONCERTS POPULAIRES

Nous n'avons jamais entendu interpréter avec plus de sentiment le concerto en mi mineur de Chopin, que par M<sup>lle</sup> Anna Mehlig, au troisième concert populaire. Cette jeune fille, qui semble avoir hérité de M<sup>me</sup> Pleyel le toucher délicat et le velouté plein de grâce qui distinguaient la grande pianiste, joue simplement, sans affectation et sans chercher le moins du monde à faire ressortir les difficultés qu'elle parvient à vaincre avec tant d'aisance.

M<sup>lle</sup> Anna Mehlig a également montré les qualités les plus sérieuses dans la *Polonaise* de Weber, et dans un thème de Paganini, arrangé par Listz.

La partie symphonique offrait moins d'intérêt.

L'orchestre a donné la première exécution d'une symphonie de Raff, qui manque principalement de coloris. Signalons cependant le *Larghetto*, admirablement exécuté par les violons. Le Scherzo de M. Van den Eeden, est plus brillant comme orchestration que comme idée; somme toute, le succès revient encore à l'ouverture des *Maîtres chanteurs* de Wagner, où les combinaisons harmoniques sont des plus heureuses et des plus variées.

MILCA.

### Exposition des Beaux-Arts de Mons.

Le Collège des Bourgmestre et Échevins de la ville de Mons porte à la connaissance des artistes les dispositions suivantes :

ART. 1<sup>er</sup>. — L'exposition des Beaux-Arts de 1876 commencera le 11 juin, premier jour de la fête communale, et finira le 18 juillet suivant.

Elle est ouverte aux œuvres des artistes vivants, belges ou étrangers.

ART. 2. — Les objets envoyés à l'exposition devront être adressés, avant le 20 mai, au secrétaire de la commission du musée (M. A. Demarbaix, secrétaire communal), et accompagnés d'une lettre indiquant exactement le nom et le domicile de l'artiste, ainsi que l'explication à insérer au catalogue.

ART. 3. — Nul objet ne peut être retiré avant la clôture de l'exposition.

ART. 4. — Une Commission, composée de membres des commissions de surveillance du Musée et de l'Académie des Beaux-Arts, est chargée de l'examen des objets d'art présentés à l'exposition; elle admet ceux qu'elle juge dignes d'y figurer.

ART. 5. — La Commission ne reçoit que des tableaux, aquarelles, statues, bas-reliefs, dessins, gravures, médailles et lithographies;

Elle refuse toute copie, tout tableau non encadré, ainsi que tout objet qui aurait déjà paru dans une exposition à Mons.

ART. 6. — Aucune œuvre ne sera exposée que du consentement de l'auteur.

ART. 7. — La Commission choisira, parmi les objets exposés, ceux à acquérir pour être tirés au sort entre les membres de la Société d'encouragement du Musée, conformément à l'art. 26 du règlement de cet établissement;

Enfin elle est chargée d'organiser des souscriptions particulières pour l'achat et le tirage au sort d'objets choisis, à cet effet, parmi ceux exposés.

ART. 8. — Les artistes qui désireront vendre leurs tableaux doivent en indiquer le prix à la Commission.

ART. 9. — Il sera fait des démarches près du Gouvernement, à l'effet d'obtenir, pour les artistes dont les œuvres seront les plus recommandables, soit des subsides, soit des commandes.

ART. 10. — La Commission prend à sa charge les frais de transport sur tout le territoire belge, tant pour l'aller que pour le retour; les colis expédiés de l'étranger devront être affranchis jusqu'à la frontière belge.

ART. 11. — La Commission veillera à ce que le débarras et le remballage soient opérés avec le plus de soins possible. Néanmoins, elle n'assume à cet égard aucune responsabilité et ne répond d'aucune avarie éventuelle, quelle qu'en puisse être la cause.

### NOUVELLES A LA MAIN

On nous écrit de Paris :

M. Steveniers, professeur au Conservatoire de Bruxelles, a donné mercredi, un concert dans lequel se sont fait entendre M. Aug. Steveniers, violoniste, M<sup>lle</sup> M. Steveniers pianiste et M<sup>lle</sup> P. Derette, cantatrice. — Un concert essentiellement belge, comme vous voyez.

Ces jeunes artistes ont obtenu le plus vif et le plus légitime succès. Le public a surtout applaudi le brillant mécanisme et le profond sentiment musical de M. Aug. Steveniers.

..

BRUXELLES-POLKA par M. E. Lauweryns. — Tel est le titre d'une nouvelle danse qui vient de paraître et qui est appelée à avoir grand succès auprès des jeunes pianistes pour sa facilité d'exécution, et pour la simplicité du motif.

Pour rappel, aujourd'hui à une heure et demie, au Palais Ducal, exécution de *l'Elie* de Mendelssohn par la société de musique, sous la direction de M. Warnots. Les solistes sont M<sup>les</sup> Vergin (soprano) et Asmann (alto, MM. Silva ténor, et Heuschel (baryton).



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 4.

8 JANVIER 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

### ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 fr. par an.  
Étranger . . . . . Id. (port en sus).  
Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

*La Littérature nationale.* — Architecture : Un mot sur l'enseignement académique. — A propos de la traduction française de l'élegie de Gray. — A Anseremme, un jour d'hiver. — Courrier d'Angleterre. — Causerie théâtrale. — Concerts. — Théâtre flamand. — Nouvelles à la main.

## LA LITTÉRATURE NATIONALE

Nous vous avons promis de parler souvent de la littérature nationale et de vous faire connaître les œuvres belges qui paraîtront. — C'est une promesse que nous tiendrons.

Nous croyons qu'il serait bon, pour l'édification du lecteur, de constater rapidement, au courant de la plume, la situation actuelle de notre littérature, et de jeter un regard en arrière. Cet examen donnera peut-être à réfléchir à ceux qui ne se lassent point de dire qu'il n'y a jamais eu de belles-lettres belges.

Comme nous l'écrivions dernièrement, il faut avoir perdu le souvenir d'hommes tels qu'Edouard Waeken, Th. Weustenraad et Ch. Froment pour soutenir que la littérature indigène est un mythe.

Edouard Waeken, si tendre, si mélancolique; Weustenraad, si énergique, si vigoureux; Charles Froment, si fin, si spirituel, sont des noms qui affirment notre littérature et l'honorent.

Mais il paraît de bon goût de nier l'évidence et de prétendre que le peuple le plus spirituel de la terre a seul le privilège de vivre en bonne intelligence avec les Muses.

Cela est tellement entré dans nos mœurs qu'un livre belge ne réussit que s'il est édité à Paris. L'estampille française est la première condition du succès, et nous, nous ne consentons à goûter un roman qu'après Paris, tout comme ces soldats défilants qui faisaient boire l'aubergiste avant eux de peur d'être empoisonnés.

Au lendemain de notre révolution, le public encourageait davantage les hommes de lettres. Aussi fut-elle brillante, cette époque, où tout ce que la nation contenait de jeune, et de généreux, animé par le souffle puissant de la révolution littéraire française, se livrait aux travaux de l'imagination.

Van Hasselt, Lesbroussart, Buschman, J. Gamet, R. Mahanden, poètes oubliés aujourd'hui, jetaient au peuple qui les lisait avec ferveur, des vers énergiques, tendres ou satiriques.

Beau temps, hélas disparu, où le pays tout entier, sortant d'une grande lutte, sentait le be-

soin d'affirmer son indépendance en protégeant les arts.

La Belgique se faisait gloire alors d'encourager les productions de l'intelligence, elle voulait prouver à l'Europe combien elle était digne d'être libre.

Secondé par le public, l'homme de lettres sentait grandir son talent; il travaillait avec ardeur.

Aujourd'hui la matérialité a tout envahi. « La Belgique n'a déjà que trop de gloires, dit-on, pourquoi veut-elle aussi la gloire littéraire? Passionnons-nous pour les querelles politiques, mais soyons indifférents aux manifestations de la pensée. Elevons sur le pavois le général ou l'orateur, mais repoussons l'écrivain. »

Et l'écrivain repoussé, découragé, meurtri, brise sa plume et s'écrie: « Jeunes gens qui pourriez être un jour tentés d'ajuster deux rimes, résistez à la tentation. Il vaut mieux, dans notre beau pays qui marche, comme vous le savez, à la tête des nations, vendre du 3 p. c. que de faire des vers. Je le sais par expérience. »

Et ces jeunes gens retiennent le conseil et évitent avec le plus grand soin le sentier épineux de la poésie, ils prennent l'asphalte pour arriver plus vite à la fortune.

Quelques-uns — on les compte — ne se laissent point décourager, ils continuent à écrire — les malheureux! Encore si le gouvernement faisait quelque effort pour remédier à cette situation... mais non. Il a institué le prix quinquennal et le prix triennal de littérature dramatique, puis s'est reposé, croyant avoir tout fait.

Encore a-t-il mis à l'admission aux concours toutes les entraves possibles.

Il faut absolument que le sujet traité soit emprunté à l'histoire ou aux mœurs nationales. Le gouvernement croit peut-être de bonne foi qu'il suffit de transporter l'action du drame en Belgique pour que ce drame soit belge; c'est tout aussi ridicule que de prétendre que Fénelon a fait de la littérature grecque parce qu'il a écrit « Télémaque ».

L'initiative privée a mieux compris les véritables intérêts des lettres. Certains cercles intelligents, tels que le Comité des soirées populaires de Verviers, la Société Franklin de Liège ont institué des concours littéraires, sans imposer aux concurrents des conditions absurdes. Que l'œuvre soit bien écrite, qu'il s'en dégage une idée morale, voilà le programme de ces concours.

Aussi le succès a-t-il couronné ces efforts. Dans un prochain article, nous aurons l'occasion de vous montrer tout ce que l'initiative d'hommes d'élite a pu produire dans notre pays, nous vous montrerons aussi comment ces hommes sont parvenus à galvaniser, à faire revivre en province une littérature agonisante.

L. F.

## ARCHITECTURE

### UN MOT SUR L'ENSEIGNEMENT ACADÉMIQUE

Parmi la quantité énorme de constructions civiles ou religieuses élevées pendant ces derniers temps, soit à Bruxelles, soit dans les autres villes de la Belgique, combien en est-il qui puissent être admises pour des œuvres sérieuses de conception et d'étude!

Beaucoup d'entre elles se font remarquer par un certain cachet d'originalité qui repose l'œil des poncifs académiques; mais si nous voulons examiner en détail, si nous épluchons l'œuvre en la prenant par un coin pour l'analyser morceau par morceau, nous sommes bien vite forcés de reconnaître qu'il y manque presque toujours une chose capitale: l'étude.

Dans la production d'une œuvre d'art quelle qu'elle soit, il est un principe reconnu par tous les maîtres et que l'on ne saurait impunément écarter: ce principe, cette règle première, c'est l'unité.

Lorsqu'un artiste commence une œuvre, il part d'une idée primitive qu'il doit développer, et dont il ne doit jamais s'écarter, sous quelque prétexte que ce soit.

Dans le cours de l'étude de son projet, il arrive souvent que l'architecte entraîné par les mille petits détails qui surgissent à chaque instant, s'écarte de la ligne de conduite primitive qu'il s'était tracée et ferait forcément une œuvre disparate, s'il n'avait toujours devant lui le but qu'il s'est proposé d'atteindre et auquel il doit avant tout se rallier.

Nous devons à la vérité de dire que l'enseignement académique qui nous est offert dans la bonne ville de Bruxelles est tout à fait nul et ne peut en aucune façon donner la science de l'étude aux élèves qui en suivent les cours.

Lorsqu'on leur a fait copier, revoir et corriger Vignole, Palladio ou Scamozzi pendant quelques mois, au lieu de les laisser marcher suivant leur inspiration qui ne demande qu'à se développer sous l'influence de conseils intelligents, on les remet au même travail en leur disant: hors le classique pas de salut.

Nous pourrions citer le nom de ce professeur de l'Académie de Bruxelles qui a laissé tomber un jour ces paroles mémorables, tout un poème: « Vouloir faire à Bruxelles autre chose que du classique, c'est vouloir mettre un paysan en sabots et en sarreau dans un salon. »

Ceci peut donner amplement une idée de la façon dont ces messieurs comprennent l'art architectural. — De la copie, du pastiche et rien de plus. Si la hauteur

de votre fenêtre n'a pas deux fois et demie la largeur, vous êtes perdu.

Avec un enseignement pareil, que nous ne pouvons mieux comparer qu'à un gigantesque éteignoir, il est évident que les jeunes architectes belges ont toutes les chances possibles pour ignorer totalement les principes de leur art, pour ne jamais savoir créer, ni étudier puisqu'on ne leur en apprend pas le premier mot.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de rencontrer à chaque pas des constructions où l'idée cherche à se faire jour, mais où l'étude et le détail manquent totalement.

Tant que l'Académie sera ce qu'elle est, il n'y aura rien à faire, à moins que quelques architectes dévoués à leur art, qui ont généralement fait leurs études autre part qu'à Bruxelles, se décident à ouvrir des ateliers. C'est ce qui pourrait bien arriver si nous en croyons certains bruits, mais alors, gare à l'Académie, il n'y aura plus qu'à lui réserver une place d'honneur au Musée de la porte de Hal.

G. T.

### À PROPOS DE LA TRADUCTION FRANÇAISE de l'Élégie de Gray.

Le journal anglais de Bruxelles, *The Belgian News*, du 1<sup>er</sup> janvier, a consacré un long article à la dernière lettre de notre correspondant de Londres sur une traduction en vers français. L'auteur de l'article en question approuve entièrement la manière de voir de notre collaborateur; il termine en citant le vers d'Ovide : *Est deus in nobis*, etc., et en se demandant quelle divinité a pu décider M. Roberts à écrire des vers français, et à compromettre ainsi à l'étranger la gloire du poète Gray et la réputation de science linguistique que devraient posséder les examinateurs du *Civil service* ?

∴

Au moment de mettre sous presse, nous recevons le *Belgian News* de ce jour, et nous y lisons une réponse assez spirituelle, ma foi, plus spirituelle que juste à son article de samedi dernier sur la traduction de M. Roberts. Comme en cette occasion nous avons « attaché le grelot », et qu'il nous convient du reste d'assumer notre part de responsabilité dans l'affaire en question, nous répondrons en quelques mots et *currente calamo* à la lettre publiée par notre confrère.

D'abord nous sommes heureux d'apprendre que M. Roberts est examinateur en grec et latin, et non en langue française, comme la lettre de notre correspondant londonien nous l'avait mandé. Notre article n'en reste pas moins debout; il suffira d'effacer le mot *français* à la suite d'examineur, et nous sommes persuadés que « pour la gloire du poète anglais Gray et la réputation linguistique du *civil service* », M. Roberts,

membre du jury, aurait mieux fait en ne publiant pas sa laborieuse traduction.

Notre correspondant avait attiré l'attention sur le mot *s'en va* employé dans la traduction de Gray. Le critique du *Belgian News* avait à ce propos, fort justement remarqué que le verbe *s'en aller* était peu poétique, et certainement pas du style soutenu. Aujourd'hui son « lecteur assidu » le renvoie à Musset et à La Fontaine.

Il cite de Musset le vers bien connu :

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore.

Mais ce vers est tiré de la « Mi-Carême » pièce de circonstance où il ne faut pas chercher le *fini* des poèmes d'un ordre plus élevé. Du reste, tout en rendant pleine justice à la verve poétique de Musset, nous ne pensons pas qu'il doive être cité comme modèle de correction. On lui a souvent et à juste titre reproché des négligences.

Passons au fabuliste. Le « lecteur assidu » de notre confrère se croit sans doute un bien grand homme pour avoir trouvé la citation suivante : « Va t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! » et l'avoir appliquée au critique ? Mais, cher Monsieur, il ne nous déplaît pas d'être comparé au moucheron de la fable; heureux si comme lui nous parvenons à troubler le repos du Lion, — sans doute M. Roberts !

D'ailleurs, ouvrons le dictionnaire philosophique de Voltaire à l'article Fable; nous y trouvons que ce compétent critique reproche à La Fontaine « son grand nombre de fautes contre la langue et contre la correction ». Il dit aussi : « c'est un défaut très remarquable en lui de ne point parler correctement la langue ».

Les exemples sont donc mal choisis et ne prouvent pas que *s'en aller* soit poétique et du style soutenu.

Le correspondant du *Belgian News*, nous apprend qu'il y a 128 vers et non 130 dans l'élégie ! *Verba et voces*... qu'est-ce que cela prouve ?

Quant à la citation latine, elle n'est pas de notre collaborateur; mais le mot Horace au lieu d'Ovide m'a bien l'air d'un simple lapsus calami. En continuant la lecture des *Fastes* d'Ovide, le lecteur du journal anglais verra :

Impetus hic sacro semina mentis habet.

Il ne songera sans doute pas à appliquer ce passage à M. Roberts. Du reste, tout en plaidant les circonstances atténuantes, il reconnaît avec nous que la traduction manque entièrement de fidélité et d'élégance.

C. W.

### A ANSEREMME, UN JOUR D'HIVER

Anseremme, 6 janvier 1876.

Neuf heures du matin sonnent à la vieille horloge de chêne, dont le tic-tac monotone a sans doute bercé plus d'une génération. C'est l'heure du travail.

La boîte à peindre est là, béante, l'on achève sa

palette : de friands amas de pâtes constellent déjà la planchette de noyer qui semble attendre le poing, impatientement. Les brosses blanches et souples dorment sous le chiffon encore immaculé. Les tubes resplendent.

Clic ! clac ! la boîte se ferme, la boîte est close, puis va retrouver instinctivement sa place familière à l'épaule.

O la douce et fidèle compagne que la boîte du paysagiste !

En route ! La journée sera belle. Combien sont agréables ces folles courses de janvier, boîte au dos, par les sites pittoresques du pays de Meuse. On a l'espace, on a l'air, on a l'imprévu ! Le talon flagelle, sonore, le grès durci des routes ; les derniers oisillons, ceux qu'hiver n'a pas fait fuir, volètent à vos côtés en piaillant, frileux et affamés.

L'on va le cœur gai, libre, insoucieux ; nez au vent en quête du motif rêvé, faisant de ses deux mains des cadres aux paysages, — au grand *ebaubissement* du brave campagnard qui vous prend pour un *mesureu'* cet être idéal — au village !

Là-bas, bien loin, se déroulent les horizons grisés de brume ; les grands rochers majestueusement assis au bord des routes vous regardent, roides dans leur cravate de brouillard. Le fleuve se couvre d'un long voile de buées sous lequel il scintille comme un collier de nacre.

C'est en hiver, gens de brosses et de crayon, qu'il faut courir à la Meuse : Décembre, Janvier, voilà le vrai temps des sites rocheux !

Anseremme, ce paradis du paysagiste, a revêtu sa robe hibernale. Plus de ces verts criards de l'Été, plus de ces pétards de l'Automne si chers aux *pinxit* de la routine ! De grands tons sobres et vigoureux, des masses grandioses d'un caractère farouche et puissant. Adieu le poli, le clinquant : l'on est *empoigné*, c'est l'heure du beau, c'est l'heure du grand !

Les roches formidables, sourdes et noires, calcinées au baiser mortel des autans, se profilent presque sinistres sur des ciels vastes et robustes. Les broussailles fauves et violettes hérissent leurs flancs rugueux qu'effritent les gelées. Des gramens mordorés, des mousses aux verts intenses plaquent de taches vibrantes leurs pieds gigantesques.

Les fonds s'éteignent à perte de vue dans l'azur des brumes. Les noyers imposants silhouettent sur le ciel blanc leurs ramures sombres et vigoureuses ; les bouleaux en robe de soie détonnent dans l'ombre des vallées ; les saules, ces fantasques végétaux, troncs éventrés, tordus, déchiquetés, s'alignent au long des berges, secouant dans l'air humide leur tête échevelée.

La Meuse, la belle Meuse, s'étale majestueuse sur l'herbe jaunie des prés riverains et galope, bruyante,

réfléchissant dans ses flots superbes, roches, noyers et ciel immense.

Et toutes ces beautés sont au paysagiste !

Libre à lui de planter sa chaise où il veut : aux rives vibrantes que la Meuse écumante ourle de dentelles ; au pied des rocs altiers où les corbeaux planent noirs et croassant ; où dans les pleines grises qui se perdent tout là-bas dans les monts qu'estompent l'haleine d'hiver et que les frimas poudrent à blanc.

Le site est choisi.

L'on ouvre le pliant, la toile appétissante tend bientôt la joue au pinceau impatient. Le fusain crayonne une silhouette rapide, puis la palette accrochée au pouce se couvre de couleurs où la brosse s'épâte voluptueusement pour s'abattre fiévreuse sur la toile qui s'anime. La brosse va, vient, elle a des ailes ! Le couteau à palette lance des éclairs, actif et souple il fond les pâtes, l'étude se sabre, le *feu sacré* est allumé !.... La bise a beau siffler alors, elle est impuissante : le paysagiste insensible a le diable au corps !...

L'étude est terminée.

Triomphante, la boîte se reprend à l'épaule et, satisfait, l'on regagne le gîte hospitalier où vous attend un beau feu qui flambe gaillard dans la vaste cheminée rustique où pend le traditionnel bavolet à ramages qu'ont ourlé nos mères-grand' !

MARC VÉRY.

## COURRIER D'ANGLETERRE.

Londres, 6 janvier 1875.

Vous n'attendez pas de moi, j'espère, des détails sur le *Merry Christmas*, de la vicille Angleterre ; ce sujet, dès longtemps épuisé, n'offre pas d'éléments nouveaux au chroniqueur. Les véritables festivités se passent du reste à l'intérieur des familles, et, après Dickens, qui voudrait essayer de peindre un foyer anglais pendant les fêtes de Noël ? Je préfère renvoyer vos lecteurs aux *Christmas Carols*.

Les *pantomimes* qui se reproduisent périodiquement dans divers théâtres, à l'époque de Noël, sont plutôt de mon sujet. Ces pantomimes ne sont autres que de grandes féeries, où tout intérêt se rapporte à la richesse des décors et à la variété des trucs employés. Jadis les allusions politiques y étaient fréquentes, mais elles tendent à disparaître sous la férule du Lord Chamberlain, notre censeur tout puissant. On y rencontre parfois des couplets bien tournés qui se chantent généralement sur un air d'Offenbach ou de Lecocq.

Le sujet des pantomimes est toujours un conte de fée populaire, auquel s'ajoutent des épisodes plus ou moins burlesques, — le tout entremêlé de tours de force et des bouffonneries gymnastiques de clowns anglais, véritables hommes-caoutchouc.

Le théâtre de Covent-Garden a choisi comme thème de

pantomime notre vieille amie *Cendrillon*. Le corps de ballet est excellent, et le public ne manque jamais de bisser une danse de matelots exécutée par de ravissantes fillettes en travesti.

Le succès n'est cependant pas comparable à celui de *Whittington and his cat*, à Drury Lane. Un sultan de Zanzibar y joue un rôle proéminent, et la récente visite de cet Africain en Angleterre l'été dernier, donne de l'intérêt au personnage.

Rien de bien important dans les autres théâtres. En dépit du *Tour du Monde*, nous n'avons pas eu de pièces géographiques.

Les journaux belges vous auront sans doute appris que le Duc d'Édimbourg avait posé la première pierre de notre nouvel Opéra national. A ce propos, un détail assez curieux : la première pierre des fondations, la *première des premières*, avait été posée en septembre dernier par M<sup>lle</sup> Titiens, la cantatrice. Le fils de la Reine n'a eu que le second rôle.

L'Opéra de Londres ne sera pas comme celui de Paris, une riche pièce montée d'architecture, et ne coûtera que 200,000 livres sterlings, environ cinq millions de votre monnaie.

On y jouera l'opéra italien pendant la *saison*, et le répertoire anglais tout le reste de l'année. Que sera ce répertoire anglais ? L'événement nous l'apprendra, mais à en juger par les échantillons qu'il m'a été permis d'entendre, la musique britannique ne brillera pas par l'originalité. Un de mes amis comparait les romances anglaises souvent lourdes et fades à de la musique sacrée abâtardie. Quelques ballades méritent d'être distinguées, mais la musique en est généralement ancienne, et nos compositeurs actuels dédaigneraient ces airs faciles et naturels.

N. C. R.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DES GALERIES SAINT-HUBERT. — *Les Scandales d'hier*, comédie en 3 actes, de M. Th. Barrière. — Notre correspondant de Paris en nous annonçant le dernier succès du Vaudeville, nous a fait de la nouvelle pièce de Barrière une analyse qui, pour être courte n'en est pas moins suffisante pour donner au public une idée du sujet. Nous croyons donc inutile de refaire l'historique des *Scandales d'hier*, qui n'ont pas été trop mal accueillis à Bruxelles. C'est une pièce qui tient le milieu entre la comédie et le drame — se rapprochant peut-être plus du dernier genre. — Elle est bien charpentée et les situations différentes qui s'y rencontrent si nombreuses, sont toutes parfaitement amenées. Le dialogue est vif et plein d'intérêt. D'autre part, les *Scandales d'hier* ne nous révèlent aucun caractère particulier, nous n'y trouvons pas une seule de ces figures qui font impression, qui comme *M. Alphonse*, par exemple, constitue l'incarnation d'un type. Il est vrai que l'absence même de ce personnage principal, fait que la pièce de Barrière diffère un peu de ce qui se voit généralement au théâtre. Ici, tous les détails ont quelque importance et presque tous font l'objet d'un développement particulier.

Dans tous les cas, si Th. Barrière a remporté quelque succès, il le doit à la graduation intelligente de l'intérêt. Le premier

acte est réellement ennuyeux et je ne lui pardonnerai jamais ces scènes confuses et interminables : on doit pouvoir intéresser son public même dans l'exposition de son sujet ; le second acte se digère très-facilement et le troisième est admirable. La fin justifie les moyens ! Julie Letellier défendant son honneur injustement outragé a fourni à Barrière le thème d'une scène sublime traitée avec grandeur, pleine d'attachement, d'intérêt, de réelle émotion. Il fallait cette situation pour sauver les *Scandales d'hier*, mais avouons qu'il eût été difficile de les sauver mieux.

Le dénouement n'est pas complètement de notre goût. Après avoir dépeint M<sup>lle</sup> Letellier avec le caractère le plus honnête, le plus noble et le plus généreux, fallait-il encore lui conserver jusqu'au bout ces qualités et ne pas couronner ces vertus par cette accusation contre M<sup>me</sup> de Lipari, que l'auteur a fait tomber de sa bouche.

L'interprétation des *Scandales d'hier* n'a pas été suffisante. Tout le monde a consciencieusement rempli son rôle, il est vrai, mais un théâtre aussi important que celui des Galeries-Saint-Hubert devrait avoir à sa disposition une troupe irréprochable, capable d'interpréter la comédie sans faiblesses et sans défaillances.

..

M<sup>lle</sup> Thaïs qui a passé sans trait d'union de la classe de M<sup>lle</sup> Tordeus à la scène des Galeries, a paru cette dernière quinzaine dans le *Bonhomme Jadis*. Comme nous le prédisions en annonçant son engagement, la jeune débutante promet au théâtre une ingénue possédant toutes les qualités de son rôle. Elle a révélé dans la charmante œuvre de Murger, beaucoup d'esprit et de naïveté, il ne lui reste plus qu'à soigner sa diction et à acquérir cette assurance que seule l'habitude des planches peut donner.

..

La *Boule* de MM. Meilhac et Halévy a obtenu un nouveau succès de fou rire. C'est décidément une œuvre pétillante d'esprit que cette pièce, sans intrigue, mais bourrée de situations burlesques, d'événements bizarres, de mots humoristiques et nouveaux. Comme tout cela reflète bien les allures et les mœurs d'un certain monde parisien !

..

La *Joie de la Maison* qui devait passer ces jours-ci, a dû être remise par suite d'une indisposition de M<sup>lle</sup> Thaïs. Il paraît même qu'à cause de cela, la jeune débutante a déjà eu quelques difficultés avec ses directeurs. Quelle adorable carrière !

THÉÂTRE DU PARC. — *L'Article 47*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, de M. Ad. Belot. — *L'Article 47* d'Adolphe Belot qui est et restera son chef-d'œuvre, a trop fait parler de lui déjà comme pièce et comme roman, pour que nous songions encore à en faire l'analyse. Il constitue un drame plein des situations les plus émouvantes, et si l'auteur nous promène pendant trois longs actes à travers une suite de péripéties invraisemblables certainement trop longue, il fait vite oublier le temps perdu dans cette sublime scène où la folie vient

frapper l'ancienne maîtresse de Georges Duhamel, surtout quand elle trouve pour interprète une comédienne aussi accomplie que M<sup>lle</sup> Rousseil.

L'éminente artiste a fait du rôle de Cora une étude sérieuse et le désir de la vengeance chez la créole défigurée est aussi incarné dans elle, que la jalousie de la maîtresse abandonnée.

Rarement au théâtre, on a l'occasion de dépenser toute son admiration et tous ses éloges, mais vraiment, à certains passages de cet *Article 47*, nous nous sommes sentis empoignés et nous avons salué des bravos les plus frénétiques le rappel bien mérité de M<sup>lle</sup> Rousseil, quand la salle entière l'acclamait après ce quatrième acte qu'elle a rendu avec un réalisme saisissant.

Dans toute la pièce du reste, elle a montré ses sérieuses qualités. Voyez la plutôt devant cette cour d'assises assemblée pour juger Georges Duhamel; elle n'a presque rien à dire, mais elle écoute et comment? elle ne perd pas un mot de ce qui se dit, pas un mouvement de ce qui se fait. La moindre parole, le moindre geste font tressaillir son cœur, son âme, sa vie, dont les sensations se reflètent aussitôt avec une expression toujours juste, toujours vraie, sur son visage pâle et mouvementé, dans son regard tantôt railleur, tantôt farouche.

Comme elle rend bien la passion féroce, brutale, qui remue toutes les fibres de son âme! Comme elle comprend et son jeu toujours calculé et son geste toujours mesuré! Comme enfin elle sait vous captiver, vous émouvoir, vous empoigner, vous abattre dans ces élans effrayants de réalité où elle remue jusqu'aux cordes les plus sensibles de la passion et de la vie!

Il est regrettable seulement qu'un talent aussi accompli ait à lutter contre une nature un peu massive qui paralyse quelquefois, malgré tous ses efforts, la grâce et la souplesse des mouvements.

..

Dans notre prochain numéro, nous aurons à vous dire ce que M<sup>lle</sup> Rousseil aura été dans *le Cid*, ce chef-d'œuvre de Corneille dont elle a interprété le rôle de *Chimène* avec un talent hors ligne, à la Comédie Française et plus récemment au Théâtre Historique.

..

Nous avons parlé d'un drame intime qu'un jeune auteur belge se proposait de faire représenter au théâtre du Parc.

Nous avons été heureux d'apprendre que « *le Grand'Père* » avait été primé par le Comité de lecture. Espérons que M<sup>me</sup> Micheau, qui est toujours prête à encourager les débutants, accueillera, elle aussi, avec bienveillance l'œuvre en question, et qu'elle mettra le public à même de pouvoir la juger.

THÉÂTRE DES FANTAISIES PARISIENNES. — M. Humbert nous a donné cette dernière quinzaine quelques heureuses reprises qui nous permettent d'attendre sans trop d'ennui *la Mandragore* de Littolf.

*Le Chalet* nous a permis d'applaudir MM. Géraizer, Raoult, qui ont joué la pièce à Paris, et M<sup>lle</sup> Luigini, dont on ne se

lasse d'admirer la jolie voix. Plusieurs passages ont obtenu beaucoup de succès et notamment l'air d'entrée: « Arrêtons-nous ici. »

*Les rendez-vous bourgeois* ont été très-convenablement interprétés, et *le Ministre malgré lui*, une petite pièce désopilante, n'a pas manqué cette fois encore de provoquer des accès de fou rire.

*La Fille de Madame Angot* n'a pas encore perdu toute sa vogue. M. Raoult, en chansonnier du Directoire, est un Ange Pitou très-convenable, et M<sup>lle</sup> Gayet s'est acquittée avec talent du rôle de M<sup>lle</sup> Lange auquel cependant conviennent mieux les formes plantureuses de Desclauzas qui était bien la maîtresse de Barras la plus accomplie.

On dit que M<sup>me</sup> Théo revient nous donner une dizaine de représentations... Allons, tant mieux! *Madame l'Archiduc* fera encore salle comble à l'Alcazar. Ce que c'est pourtant que le public? Tandis qu'ailleurs l'opérette d'Offenbach rencontre l'accueil le plus antipathique, elle parvient, grâce à M<sup>me</sup> Théo, à mettre les Bruxellois en délire. Car la pièce est tombée partout et notamment dans tous les départements français. A Nancy, le public en sortant de la première s'écriait: « Quel froid! » A Besançon il y a eu quatre représentations, et les comptes-rendus nous disent « que le public s'est montré d'une froideur désespérante, que si ce maudit opéra eût continué à tenir l'affiche, le chemin du théâtre n'eût pas tardé à se changer en un sentier désert. » A Brest les reporters appellent *Madame l'Archiduc* « une insanité », la musique « nulle » et le libretto « rien moins que drôle »... etc.

A Bruxelles, cette pièce si malmenée partout, a fait passer des soirées adorables, et on attend... M<sup>me</sup> Théo, avec une joie bien difficile à contenir.

MAURICE GEORGES.

## LES CONCERTS

### LE CONCERT DE LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE.

La *Société de Musique* a donné pour son premier concert annuel, une excellente exécution de l'oratorio *l'Elie*, de Mendelssohn. Il y a quatre ans, la *Société de Musique*, encore à ses débuts, s'était déjà essayée à la principale œuvre du grand maître, mais soit manque d'étude, soit défaut de style chez les chanteurs, l'oratorio avait paru incompris par ceux qui devaient l'exécuter, et les solistes eux-mêmes peu habitués du reste à interpréter ce genre de composition, n'avaient pas observé avec le soin voulu les nuances délicates qui distinguent la musique de Mendelssohn. Depuis, les chœurs ont fait des progrès sérieux; grâce au zèle et à la persévérance de M. Warnots, ils en sont arrivés à surmonter les nombreuses difficultés du chœur sacré; loin de se rebuter à la peine, ils s'y sont aguerris, et après la remarquable audition de *Faust*, *l'Elie* de Mendelssohn achève pour tout de bon la réputation de la jeune Société.

Il y a peu d'œuvres d'un style plus délicat et plus élégant

que l'*Elie* de Mendelssohn, toutefois on pourrait lui reprocher de ne pas avoir su assez varier son style ; on cherche en vain dans la partition, ces effets d'orchestration dont Beethoven, Bach et Haendel possédaient si bien le secret et qui venaient à un moment donné, encadrer une phrase mélodique d'une facture trop simple ou qui servaient encore à couper harmonieusement les développements quelquefois trop longs d'une fugue.

Mendelssohn s'est pourtant inspiré de ces deux grands maîtres de l'oratorio, Bach et Haendel, et si la mort n'était pas venu l'enlever au milieu de sa carrière, nul doute qu'il serait parvenu à les égaler. L'*Elie* ne comporte pas une analyse détaillée, nous nous contenterons de citer les passages les plus remarquables dans lesquels Mendelssohn, ce fin poète, a mis le plus de charme et de délicatesse.

L'oratorio débute par une ouverture très-simple des instruments à cordes ; puis vient le duo très-expressif *Grâce, Seigneur, entends-moi*, accompagné par le chœur. Le récitatif d'Abdias est peut-être trop dramatique. La scène d'Elie avec la Veuve est mieux réussie et M<sup>lle</sup> Vergin a eu des accents très-touchants pour exprimer la douleur de cette mère désespérée devant le cadavre de son enfant. C'est ici surtout que nous avons signalé le manque de ces effets dont nous parlons plus haut. Il semble que Mendelssohn aurait dû accentuer avec plus d'énergie la phrase : « En toi maintenant, je vois l'élu du Tout-Puissant. Les trois chœurs des prêtres de Baal en crescendo, forment une opposition très-heureuse avec la prière touchante et presque naïve d'Elie. Pour le rythme et le travail d'orchestration, le chœur qui termine cette première partie, est un vrai chef-d'œuvre.

La seconde partie est plus dramatique et plus émouvante ; outre le récitatif et le grand air du soprano, elle contient les deux airs principaux pour Elie : *Ah ! c'en est fait, Seigneur, retire-moi du monde* et l'aria : *Les montagnes chanceleront*. Le trio des anges sans accompagnement a été parfaitement chanté ainsi que le *Sanctus* dont l'orchestration est remarquable. Signalons pour terminer, le quatuor et le chant final à grand orchestre avec accompagnement d'orgue.

L'orchestre a bien rempli sa partie ; seulement le quatuor des instruments à cordes était trop faible pour les masses chorales ; et, dans plusieurs passages, le dessin caractéristique a été tout à fait perdu.

Parmi les solistes, il faut placer en première ligne l'excellent baryton Henschel qui a chanté le personnage d'Elie avec beaucoup de distinction ; sa voix peu assurée encore il y a quatre ans est tout à fait posée aujourd'hui pour le chant classique. M. Sylva n'avait que fort peu de chose à chanter, et il est superflu de dire qu'il a été remarquable. Quant aux dames solistes, M<sup>lles</sup> Assmann et Vergin, l'une a la voix excellente, mais une prononciation vicieuse ; l'autre a les registres du médium bien faibles pour certaines parties de l'oratorio.

La Société de musique peut se féliciter de son succès. M. Warnots en la fondant, a eu en vue de nous initier à la musique d'ensemble qui semblait devoir être la propriété exclusive de nos voisins du Rhin ; à voir le public qui accourt à chacune des séances de la Société de musique, on peut dire que M. Warnots a réussi complètement et que grâce à lui, le chant classique est en progrès en Belgique.

MILCA.

## LA MESSE DE M. WOUTERS.

La deuxième exécution de la Messe de M. Wouters a eu lieu le jour de la Noël à Ste-Gudule. Passons en revue cette belle œuvre qui est faite sous tous les rapports d'après les règles de l'art.

L'unique motif du *Kyrie* (en fa), se développe très-clairement dans les tonalités qui engendrent le ton primitif. Le *Gloria* et le *Quoniam* (en fa), trouvent leur source dans quatre notes en style fugué. Le *qui tollis* (en ut min.), très mélodique contraste heureusement avec la première partie du *Gloria*. De même que Cherubini, Hummel et Gounod, l'auteur a écrit son *Credo* avec une basse mouvementée, et il répète dans *Et resurrexit* la première partie de son *Credo*, ce qui est toujours d'un bon effet, car l'abondance de motifs nuit à une composition de cette nature.

L'erreur qui se trouve dans quelques messes d'auteurs modernes ne se reproduit pas dans celle-ci. Bien des compositeurs ignorent que le *Sanctus* et le *Benedictus* ne font qu'un morceau, et par conséquent doivent commencer et finir dans le même ton.

L'*Agnus dei*, dans le ton relatif mineur du *Kyrie* et finissant par son premier motif, termine cette belle messe, qui se distingue, comme on le voit, par une sobriété de motifs, un beau travail, et ce qui n'est pas un défaut, la durée ne dépasse pas les limites qu'il faut observer pour ce genre de musique.

Le succès que M. Wouters a obtenu parmi les connaisseurs, prouve qu'une œuvre bien faite trouve toujours une juste appréciation.

B.

## THÉÂTRE FLAMAND

Le théâtre actuel ne nous présente depuis longtemps que des pièces plus ou moins malsaines où la gaudriole domine. Une partie du public en est venue à s'imaginer qu'un ouvrage dramatique n'est bon qu'à la condition de contenir des farces dignes des foires, ou bien une situation scabreuse quelconque.

Le grand cheval de bataille est l'adultère.

Eh bien, en créant à Bruxelles un théâtre flamand, M. Van Driessche prouve à son public, que cette opinion est erronée.

Il fait représenter des œuvres morales et obtient un franc succès de gaieté. Donc, il a raison ; on peut s'amuser et rire sans que la décence soit blessée.

Les pièces sont gentilles, les acteurs bons, et les mises en scène soignées.

Le théâtre flamand prend pour devise : *En avant !*

La mère peut y conduire sa fille.

L. D.



## NOUVELLES A LA MAIN

M. Georges Cabel donnera jeudi prochain 15 janvier une grande séance musicale et littéraire, dans laquelle se feront entendre toutes les pensionnaires de l'Institution lyrique et dramatique de S. M. le Roi des Pays-Bas. Nous donnerons dans le prochain numéro, un compte-rendu détaillé de cette importante solennité artistique.

Nous avons reçu de Mons, le programme du premier concert annuel de l'Académie de musique.

Cette séance comprend une ouverture de Mozart, sur la *Flûte enchantée*; des mélodies de M. Huberti, chantées par M<sup>lle</sup> Biemans; un concerto de Raff, pour violoncelle et orchestre et l'exécution d'*Egmont* dont les soli seront chantés par M<sup>lle</sup> Biemans et dont le texte sera déclamé par M. A. Clesse.

Nous rendrons compte de ce concert qui, nous n'en doutons pas, fera honneur à la vaillante école musicale dirigée par M. Huberti.

A un concert donné récemment par la Société royale d'Harmonie d'Anvers, plusieurs de nos artistes bruxellois se sont fait entendre et ont obtenu le plus grand succès. Voici en quels termes, le *Précurseur* parle de M<sup>lle</sup> Ida Servais et de MM. Jokisch, Rummel et Fischer :

M<sup>lle</sup> Ida Servais est une charmante cantatrice. Sa voix est souple et agréable, bien timbrée, et la jeune artiste reste dans les bonnes traditions lyriques. Elle a eu tout le succès possible dans trois morceaux bien faits pour mettre en relief le talent d'une cantatrice : l'air de grâce de *Robert le Diable*, l'air d'*Hamlet*, et l'air de *Robin des bois*.

M. Jokisch est un violoniste d'une belle force et d'une grande pureté d'exécution, et il a trouvé en M. Rummel, pour le piano, un partenaire d'égale valeur. Ensemble ils ont exécuté une sonate pour piano et violon d'un auteur peu connu jusqu'à présent, M. Grieg, en en faisant ressortir avec un soin extrême toutes les nuances.

M. Jokisch s'est distingué dans l'*andante* et le *finale* du concerto de Max Bruch, œuvre hérissée de difficultés, et dans la *Sicilienne*, *Prélude* et *Gavotte* de Bach.

M. Rummel a attaqué la *Sonate* de Beethoven et a triomphé brillamment des *Gondoliera* et de la *Tarentelle* de Liszt.

M. Fischer nous a fait entendre le *Concerto en la mineur* de Saint-Saëns, et la *Fantaisie polonaise* de Servais. Son jeu est très correct, très nuancé. Il émeut et impressionne. Le concerto de Saint-Saëns était exécuté pour la première fois à Anvers, et ce compositeur distingué a trouvé en M. Fischer un interprète d'élite.

M. Maurice Hageman, dont nous avons entendu plusieurs compositions cet été au Jardin Zoologique, vient de revenir d'une tournée artistique en Hollande, où il a obtenu les plus grands succès. Tous les journaux parlent avec beaucoup de

faveur du talent correct, du jeu sympathique de M. Hageman, et font le plus grand éloge de ses compositions. A La Haye et à Groningue le succès a surtout été très-vif et on a fait plusieurs ovations chaleureuses à l'éminent artiste.

Espérons que nous aurons également le plaisir de l'entendre cet hiver à Bruxelles.

La maison Schott, vient de publier quatre charmantes mélodies de M. Edgard Tinel, lauréat de la classe de piano de M. Dupont. M. Tinel est un débutant qui veut faire du nouveau et qui mérite d'être encouragé.

Ses compositions sont bien travaillées; au point de vue harmonique elles sont irréprochables. Nous recommandons surtout, sous ce rapport, l'*Automne* et *Bel Enfant, souris-moi*.

Le *Journal des Débats* parle en termes très-flatteurs de notre compatriote Henry Logé et il rémémore à propos du dernier concert donné à la Grande Harmonie par notre jeune pianiste, les succès qu'il a remportés jadis devant les habitués de la salle Erard.

Henry Logé est parti il y a quelques jours pour Londres où il doit donner plusieurs concerts avant d'entreprendre une tournée en Ecosse, en Russie et en Allemagne.

L'espace nous manque pour publier la correspondance d'Italie, toutefois, nous en détachons les lignes suivantes qui concernent les débuts d'une élève de M. Georges Cabel.

« M<sup>lle</sup> Chastel est appelée à un bel avenir au théâtre, son talent de chanteuse ne le cède en rien à son jeu dramatique; en un mot, elle possède ce qu'il faut pour réussir au théâtre. Après avoir subi avec grande distinction l'épreuve décisive dans la *Somnambule*, elle a débuté dans le rôle de Mathilde de *Guillaume Tell*, et tous les journaux de Plaisance consacrent de longs articles à son éloge. Elle doit paraître sous peu dans *Faust*. »

*Concours de Rome.* — Le grand concours annuel, dit concours de Rome, sera ouvert en 1876 à la peinture, à l'Académie royale des Beaux-Arts, à Anvers. Il est accessible à tout artiste belge par la naissance ou la naturalisation et âgé de moins de 30 ans le jour de l'ouverture. Le lauréat recevra pendant quatre ans une pension de 4,000 francs pour continuer ses études à l'étranger. Le jury pourra en outre décerner un second prix et une mention honorable. Le second prix consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 francs, il pourra être accordé en partage, ainsi que la mention honorable.

Six concurrents, seulement, seront admis au concours.

L'ouverture du concours, aura lieu le lundi 27 mars 1876, à midi, à l'Académie royale des Beaux-Arts, à Anvers.

742



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 5.

23 JANVIER 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

### ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 fr. par an.

Étranger . . . . . Id. (port en sus).

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

### AVIS

A partir du 20 février prochain, L'ARTISTE paraîtra tous les huit jours.

### SOMMAIRE

*L'institution lyrique et dramatique de S. M. le Roi des Pays-Bas. — En 1827! Aux mânes de Navez! — Causerie théâtrale. — Pauline Lucca. — Les Concerts. — Poésie : Le Pendu. — Nouvelle à la main. — Correspondance.*

### L'INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

de S. M. le Roi des Pays-Bas

Nous avons assisté samedi dernier à une soirée très-intéressante à l'institution lyrique et dramatique de S. M. le Roi des Pays-Bas, soirée dans laquelle tous les élèves pensionnaires se sont fait entendre et ont obtenu beaucoup de succès.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant quelques renseignements sur cette belle institution, due à l'initiative et à la munificence d'un Souverain qui, non content de suivre d'une manière très-attentive le progrès des arts chez son peuple, s'attache à encourager généreusement les premiers

pas dans la carrière artistique de jeunes gens doués de dispositions spéciales, en subvenant personnellement à toutes les dépenses de leur éducation.

Le Roi Guillaume III comprend l'art dans l'acception la plus élevée et la plus large du mot; protecteur aussi magnifique qu'éclairé, il ne recule devant aucun sacrifice pour assurer l'avenir des jeunes artistes auxquels il veut bien accorder son patronage. Il ne se borne pas à leur procurer les moyens d'acquérir une éducation musicale de premier ordre, il veut aussi que ses jeunes protégés reçoivent une instruction littéraire aussi complète qu'on peut le désirer. Pour réaliser ces intentions si bienveillantes, S. M. le Roi des Pays-Bas a fondé une institution d'une nature toute spéciale dont il a fixé le siège à Bruxelles, ville dans laquelle se trouvent réunis des moyens d'instruction particulière qui ne se rencontrent guère dans les cités néerlandaises.

S. M. a confié la direction de cet établissement unique en Europe à un homme d'esprit et de cœur, M. Georges Cabel, dont le talent sérieux et profond est si apprécié, et qu'une réputation bien assise depuis longtemps, tant à Bruxelles qu'à Paris, appelait tout naturellement à ces éminentes et difficiles fonctions.

De plus, le Roi Guillaume a chargé un de ses commissaires, M. Van der Does, musicien érudit, de

la haute direction de l'établissement ; c'est lui qui fait subir aux candidats l'examen préalable à l'obtention du titre de pensionnaire ; mais les demoiselles ont encore à faire un stage de six mois à l'institution de Bruxelles, et ce n'est qu'après un rapport de M. Cabel sur le résultat des études préalables et une appréciation favorable de leur avenir artistique, que les jeunes personnes ont droit au titre de pensionnaire de deuxième classe ; plus tard, et en raison des progrès réalisés, elles peuvent prétendre à la première classe.

La durée des études est fixée à trois ans, ce qui nous paraît un laps de temps relativement assez court pour former complètement une artiste et lui composer un répertoire suffisant pour débiter au théâtre. On comprend cependant que, sans nuire au succès et sans dénaturer en quelque sorte le but de l'établissement, on ne pourrait les y garder davantage. Aussi notre observation ne vise-t-elle que le répertoire à former, car pour le reste, quelque variées et quelque approfondies que soient les études, celles-ci sont dirigées avec tant de soin et d'intelligence, que l'éducation artistique est entièrement terminée après trois ans d'un travail sérieux.

Du reste, après leur sortie de l'Institution, les demoiselles pensionnaires qui s'y sont distinguées reçoivent encore une bourse qui leur permet de se rendre en France, en Allemagne et en Italie, pour entendre, comparer, étudier les grands artistes, en un mot, pour prendre modèle, quant à la diction et au jeu scénique, sur les plus grandes célébrités musicales.

Le programme comprend, outre le chant, le piano, l'art déclamatoire, la théorie musicale et l'harmonie, l'étude de la langue française et de l'italien. Enfin, les élèves suivent un cours de maintien, très-utile pour donner de la grâce aux mouvements, ce qui manque à tant de débutantes.

En ce qui concerne la vie intérieure, les demoiselles sont sous la direction constante de M<sup>me</sup> Vande Velde, qui préside aux repas, les accompagne en promenade, en un mot, qui leur prodigue des soins tout maternels.

Les élèves pensionnaires ont à leur disposition une bibliothèque musicale des plus complètes, et les meilleurs ouvrages littéraires et historiques dont l'étude est indispensable pour le succès final des études artistiques élevées.

On peut voir, par ces quelques renseignements recueillis à la hâte et par conséquent encore fort incomplets, de combien de soins le Roi des Pays-Bas entoure cette institution où sont attachés nos meilleurs professeurs. Autant pour stimuler le zèle des élèves que pour se rendre un compte exact des études, M. Cabel est chargé d'adresser un rapport mensuel très-détaillé sur les progrès réalisés par chaque pensionnaire.

De plus, désirant juger par lui-même de la valeur

relative de chacune d'elles, S. M. en appelle tous les ans et à diverses reprises un certain nombre à La Haye, où elles se font entendre devant la Cour.

Il ne faut pas croire que la bienveillance du Roi s'arrête à l'institution de chant lyrique établie à Bruxelles : deux pensionnaires suivent actuellement les cours à Cologne et à Berlin : enfin tout récemment, S. M. Guillaume III a créé une distinction toute spéciale destinée aux artistes, et pour l'obtention de laquelle on exige un mérite exceptionnel et un talent réellement accompli. Cette décoration artistique est désignée sous le nom de *médaille de mérite*. La grande cantatrice, M<sup>me</sup> Miolan-Carvalho et l'éminent chanteur Faure, viennent de l'obtenir. Une décoration d'une distinction inférieure est réservée expressément aux pensionnaires : deux jeunes filles de l'Institution, M<sup>lles</sup> Timmers et Van Eps-Reering, doivent concourir sous peu pour la *médaille de Malibran*.

Outre les demoiselles pensionnaires pour l'art lyrique et dramatique, trois jeunes filles, élèves de M. Van der Does, suivent actuellement au Conservatoire de Bruxelles les cours de M. A. Dupont, et quelques jeunes gens, externes, sont placés spécialement sous la direction de MM. Wieniawski et Servais.

Nous ne saurions terminer cet aperçu rapide, sans faire l'éloge de ce Roi, qui protège les arts d'une manière si intelligente à la fois et si grandiose, et qui se trouve suffisamment récompensé des sacrifices considérables qu'il s'impose avec tant de générosité, par les succès artistiques de ses jeunes protégées. Aussi, cette récompense, si chère aux âmes d'élite, ne lui fait-elle pas défaut ; en ce moment, plusieurs ex-pensionnaires brillent avec éclat sur des scènes de premier ordre, notamment en Allemagne et en Italie.

Maintenant que nos lecteurs sont au courant et des éléments et du but de l'Institution, nous dirons quelques mots de l'audition de samedi dernier.

C'est M. le baron Gericke de Herwynen, Ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, qui a reçu les invités au nom de S. M. ; il était aidé par Madame la baronne Gericke de Herwynen et par Madame la comtesse de Béthune, qui ont fait les honneurs de la soirée avec une grâce charmante.

La salle de spectacle est des plus coquettes ; la scène toute mignonne est aménagée avec tout le confort désirable, et on avait remplacé le vilain trou du souffleur par un massif de fleurs courant le long des becs de gaz de la rampe. Le coup d'œil de la salle était ravissant, de splendides toilettes rivalisaient de goût et de richesse avec celles des demoiselles pensionnaires ; au fond se détachait le buste du Roi Guillaume au milieu de drapeaux disposés en trophée.

Un vrai public d'élite assistait à la fête : on y remarquait presque tous les Ambassadeurs et Ministres

accrédités près la Cour de Bruxelles, en tête desquels était M. D'Aspremont-Lynden, Ministre des affaires étrangères; M. le Prince de Caraman-Chimay, membre du comité du Conservatoire était également présent, ainsi que M. Gevaert, Directeur du Conservatoire, et beaucoup d'artistes distingués, parmi lesquels nous citerons MM. A. Dupont, Servais, Mailly, Hageman, etc.

Le concert a commencé par le beau trio de Mendelssohn, interprété par M<sup>lle</sup> J. Kühne et MM. Schnitzler et Bouman. M<sup>lle</sup> J. Kühne, élève de M. Van der Does, et depuis de M. Dupont, joue avec sentiment, justesse et expression. Sans être prophète, on peut lui prédire un bel avenir. MM. Schnitzler et Bouman se sont également distingués. Ces trois jeunes artistes ont été chaleureusement applaudis et ce n'était que justice.

M<sup>lle</sup> Monis, qui ne fréquente les cours que depuis trois mois, a chanté très-correctement l'*Arioso* du *Prophète*.

M<sup>lle</sup> De la Mar, une des meilleures élèves de l'Institution, s'est fait entendre dans le duo du *Domino Noir*, et dans *les Noces de Figaro*. Elle a donné parfaitement la réplique dans une scène de *la Papillonne*, ce charmant à-propos de Victorien Sardou, et s'est acquittée à merveille du rôle de Dorine dans une scène de *Tartuffe*.

M<sup>lle</sup> De la Mar chante avec autant d'expression qu'elle récite avec talent. La voix est pure, bien posée, très-agréable, la diction est nette et la prononciation irréprochable.

M<sup>lle</sup> Born est un soprano aigu, dont le registre élevé est pur et sympathique. La manière distinguée dont elle a chanté l'air de *Guillaume Tell : Sombre forêt* et le duo de *Così fan tutte* de Mozart, avec M<sup>lle</sup> Timmers, lui a valu de chaleureux applaudissements.

M<sup>lle</sup> Timmers, qu'un enrouement subit a empêché de chanter le grand air d'*Hamlet*, a pu néanmoins se faire juger et apprécier dans les duos de *la Juive* et de *Così fan tutte*, ainsi que dans une scène de *Judith*. M<sup>lle</sup> Timmers a une voix de soprano très-dramatique qu'elle manie déjà en artiste.

M<sup>lle</sup> Degroot dit avec correction le récitatif; la voix est claire et très-pure. Elle a obtenu un très-joli succès dans l'air de *Richard Cœur de Lion*, et a donné très-convenablement la réplique dans la scène de *Tartuffe*.

M<sup>lle</sup> Van Eps-Reering a été très-gracieuse dans *la Papillonne*, pièce désignée par le Roi lui-même; son jeu est naturel et sa diction élégante, sauf les consonnes sifflantes qu'elle n'accentue pas assez, défaut important dont elle doit absolument se corriger; on peut prévoir qu'elle jouera les grandes coquettes avec beaucoup de distinction. M<sup>lle</sup> Van Eps-Reering a chanté mezzo-voce le grand air du *Pré-aux-Clercs* et le duo de *la Juive*. Nous sommes moins satisfaits de la voix qui, d'après ce que nous avons appris, a été mal dirigée à Paris, et qui subit en ce moment une transformation. Espé-

rons qu'à la prochaine audition cette jeune fille, qui a une nature d'artiste, se sera dé faite du petit défaut que nous avons signalé, et que sa voix sera redevenue naturelle.

M<sup>lle</sup> M. Kühne est douée d'un sérieux mécanisme; son jeu est simple et correct. Elle a exécuté, à la satisfaction de tous, une romance de Schumann et la *Danse aux Tambourins*, de M. Dupont, dont une belle composition ouvrait la seconde partie du concert. Nous n'avons plus à faire l'éloge de l'excellent professeur: disons simplement que son *Impromptu pour piano et violon*, a été apprécié à juste titre par tous les connaisseurs. M<sup>lle</sup> Bouwmeester et M. Kes, l'ont bien interprété

M. Cats a exécuté avec un véritable talent une *Fantaisie-caprice* de Vieuxtemps. L'élève de M. Wieniawski paraît avoir hérité de plusieurs qualités de son professeur, surtout comme ampleur et expression. Nous n'avons que des compliments sincères à adresser à M. Massagé, qui a accompagné tous les morceaux; nous faisons même une mention toute spéciale pour le grand air du *Pré-aux-Clercs*.

La seule critique importante que nous ayons à faire, concerne la gesticulation, qui est marquée avec trop de raideur, et qui est faite — comment dirai-je — avec une sorte de régularité mécanique. Nous demandons donc un peu plus d'aisance et de naturel dans les gestes; le temps et l'habitude corrigeront du reste ces légers défauts, bien pardonnables à de jeunes personnes qui paraissent pour la première fois en public.

En somme, la soirée a pleinement réussi, et le succès est d'autant plus flatteur pour les professeurs comme pour les élèves, que les applaudissements et les éloges ont été décernés par des juges d'élite, dont le savoir et la compétence sont bien connus.

MILCA.

EN 1827

#### AUX MANES DE NAVEZ!

J'ai mis la main — j'ai parfois la main heureuse! — sur un bouquin minuscule fort intéressant: le livret de l'Exposition des Beaux-Arts de l'an 1827.

Callewaert, l'éditeur élégant, n'éditait pas encore! Le livret, au physique, est peu agréable... au moral, c'est différent. Il se compose de septante-et-une feuilles d'un papier au teint vaguement bitumineux comme les tableaux qu'il chante, cousues en travers par un bout de fil gris et *serties* dans une modeste couverture de papier Joseph d'un bleu moribond.

Mais toute piteuse d'aspect qu'elle soit, cette naïve brochure, relique d'un art qui s'en va, ferait le bonheur et l'extase de plus d'un *Pinxit* chauve qui broie encore les terres de Sienne — calcinées on non — en l'honneur de ce dieu aussi décoré que démodé!

O Peinture en robe à gigots!

Avec tout le respect que l'on doit à la vieillesse, levons la couverture d'un bleu moribond et jetons un regard sur la première page... Ci-git :

Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts,  
instituée à Bruxelles.

Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, dessin et gravure, exécutés par *des auteurs vivans*, et exposés au Salon de 1827.

En épigraphe, un alexandrin de circonstance :

Les arts sont un besoin de l'esprit et du cœur.  
DEMOUSTIER.

Puis l'indispensable mention :

Prix : 30 cents,  
au profit des Beaux-Arts.

Heureux Beaux-Arts! *O terque, quaterque beati!*

Suit en cul-de-lampe une corbeille remplie de fleurs et de fruits surmontant la finale obligée :

BRUXELLES;  
de l'imprimerie de J.-J. Vanderborght,  
Marché aux Poulets, n° 1271.

Voilà assurément un respectable numéro de maison!

Passons à la seconde page qui a le sourire bien candide :

Les amis des arts qui voudraient faire partie de la Société, sont priés de s'adresser au secrétaire.

La souscription est de 40 fl. des Pays-Bas par an : on peut élever cette somme... à volonté!

Des tableaux seront achetés au profit des membres de la Société, et distribués par la voix du sort.

J'espère que c'était alléchant!

Suit un extrait du procès-verbal du 21 août 1821 :

Pour éviter toute erreur, accélérer la marche des écritures et rendre le catalogue plus simple, on n'y donnera à MM. les artistes aucun titre ou qualification honorifique.

Heureuse façon d'éviter toute erreur! Aujourd'hui, c'est juste le contraire, et la plupart des noms, au catalogue, ont l'air d'être accompagnés d'une épithète — du genre gai!

Les pages suivantes jusqu'à la treizième contiennent les noms des membres souscripteurs et des membres honoraires de la Société en 1827.

De la page 13 à la page 17, sont catalogués les « objets d'art appartenant à la Société. » On y trouve :

PICOT, de Paris. *La rencontre d'Énée et de Vénus*. Prix de 1813...

Peut se voir aujourd'hui dans les frises du Musée, au Palais-Ducal.

NAVEZ, de Charleroi. *Agar dans le désert*; hommage de l'auteur à la Société.

Visible tous les jours, de 10 à 3 heures, au Musée sus-nommé.

Les pages 18 et 19 nous donnent le « Jugement du concours, rendu le 31 octobre 1824 », qui débute ainsi :

39 artistes, dont 13 de Bruxelles et 26 du dehors, avaient été invités à former le jury de peinture et des autres branches du dessin : 20 seulement sont présents.

Pour l'architecture, 9 juges, dont 3 de Bruxelles et 6 externes sont invités; 7 assistent au jugement, dont 4 du dehors.

Ils se faisaient bien prier en 1824, MM. les artistes invités à faire partie du jury. Ce n'est plus aujourd'hui qu'il leur faut tirer l'oreille... ô Midas!

Laissons dormir les tableaux d'histoire éternellement les mêmes et passons à la « Conversation », c'est plus aimable : « Prix : 500 fl. La palme est votée par 18 voix sur 20 à l'auteur du tableau n° 14, Charles Brias, de Malines. » A la page 27 nous trouvons l'explication de ce tableau *palme* :

14. — *La Chanson*.

Tandis qu'une campagnarde explique le sens d'une chanson qu'elle a rapportée du marché, un espiègle glisse une grenouille dans son panier.

Devise : Persévérance.

C'est bien là de l'imagination; de la vraie!... O jeunes intransigeants de 1876, à qui les *Patres conscripti* du grand art reprochent constamment la dèche de vos conceptions, inspirez-vous des lauréats de cette féconde époque!

Lisez et retenez le n° 12 :

Cinq enfants réunis près d'une bonne : l'un d'eux en suce le vin avec une paille, tandis que les autres attendent impatiemment leur tour.

Savourez également le n° 11 :

Une dame essayant des souliers que le cordonnier vient de lui apporter.

Marque : un œil (risquons-en deux!)

Devise : Voilà mon juge.

Le n° 15 est à méditer :

*L'atelier d'un peintre*.

Un peintre est enlevé par une mort prématurée à une épouse inconsolable de sa perte. Des amateurs de l'art viennent d'offrir à la jeune veuve leurs condoléances.

Hum!

Devise : Souvent on n'apprécie le mérite des hommes que lorsqu'ils ne sont plus.

Un philosophe à l'huile de lin, celui-là!

Mais laissons tomber la « Conversation » et prome-nons-nous — tant que Baron n'y est pas! — par les paysages folâtres et musqués, primés en l'an d'art 1827.

Un accessit est voté par 15 voix sur 20 à Philippe Callens,

de Bruxelles, élève de Gelissen, pour sa *Vue prise près de Thuin* : on voit l'entrée d'un bois et d'un ruisseau venant le long d'une clairière, où un berger paît ses brebis.

Ce berger qui paît ses brebis valait, à coup sûr, les 500 florins donnés en prix à J.-B. De Jonghe!

Le n° 19 :

*Entrée d'une forêt*, avec une mare, des bestiaux, et dans le fond une maison de campagne,

méritait pareillement les 500 florins pour sa poétique devise :

L'art de la peinture qui fait mon seul bonheur,  
Me fait lutter ici dans la lice d'honneur.

Permettez-moi de vous présenter un second concurrent qui se servait aussi de la queue de sa brosse pour griffonner des distiques :

26. — *Site romantique*, découvert, offrant un pont, cinq figures et beaucoup de bestiaux.

Devise :

Surtout dans vos tableaux révérez la nature :  
C'est elle qui toujours doit guider la peinture.

Peut-être était-ce un Réaliste du temps ! Mais son *site romantique* me chiffonne ! Je préfère le n° 16 :

Paysage avec deux fabriques sur un grand chemin à l'issue d'une forêt,

dont la vaillante devise était :

La nature seule pour guide.

La nature seule... et les deux fabriques?... Enfin n'oublions pas que nous sommes en 1827 !

Bon ! voici venir le mouvement flamand de l'époque : Le n° 17, en effet, arbore la devise : « Uit liefde tot kunst... »

C'est la *Vue d'un village sur un fleuve*, pris vers la mi-août, au déclin du jour ; une autre commune paraît dans le lointain.

J'espère que les brosses flamingantes de 1827 étaient assez minutieuses du mois et de l'heure : « vers la mi-août, au déclin du jour... »

Nous voici à la Sculpture.

29. — *Le Guide de Bélisaire en pleurs*, en plâtre.

*Accessoires* : Les attributs de la gloire et des infortunes de l'illustre proscrit.

*Marque* : une coupe antique.

Pauvre guide ! non-seulement en pleurs, mais en plâtre?...

Et cette *marque* : une coupe antique. Sans doute celle que Bélisaire a vidée jusqu'à la lie !

33. — *Ariane*, statue en plâtre, rougie.

*Devise* : l'amante abandonnée, etc.

Pourquoi cet *etc.* irritant ? Après tout, la devise était peut-être trop... et le Canaert d'alors... signe du temps ! Et c'est pour tout cela que la « statue en plâtre rougit ! »

A MM. les architectes maintenant !

N° 34. — Cinq cadres rouges.

Rouges ! C'est Frédéric-Guillaume qui ne devait pas être content !

Puis cette marque cabalistique :

Quatre cercles qui s'entrecourent.

Mystère !

N° 41. — Cinq dessins sur autant de papiers.

Voilà qui est autrement clair et précis !

Au chapitre *Dessin* nous trouvons au n° 53 :

*Conversation, au crayon noir*, avec cette devise :  
J'aime les arts.

Bizarre conversation !

J'ai gardé pour la bonne, pour la fine bouche, le paysage n° 20 de la page 29 :

*Vue prise dans les Ardennes* : une vallée boisée et sauvage qu'un ciel nébuleux rend encore plus mélancolique, est enrichie de trois figures et de divers bestiaux, ainsi que d'un ruisseau qui semble murmurer sur les cailloux, et d'une chapelle placée entre trois hauts peupliers.

Nous voilà, ô paysagistes indépendants d'aujourd'hui, bien loin de vos sites aux lignes simples, de vos coins sans intérêt ni surprises, de vos paysages sans complication et sans double-fond... A cette époque bénie, le bon paysagiste se donnait la peine de chercher et d'ordonner son tableau, il savait le trouver et l'enrichir de figures, de bestiaux, de ruisseaux, de chapelles... et de plus, il maniait la plume aussi bien que la brosse. Il pouvait donner une légende à ses envois au Salon.

Aujourd'hui, hélas ! la brosse et la plume s'en vont à la dérive, l'imagination meurt étouffée sous l'accumulation des pâtes ; le couteau à palette et la truelle brutale règnent en maîtres... Hélas ! hélas !...

Mais où sont les neiges — de 1827 ?...

P. S. — Nous voici arrivés, page 34, au Salon proprement dit ; nous en remettons l'étude au prochain numéro.

MARC VÉRY.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

Théâtre royal du Parc.

L'Idole, DE MM. STAPLEAUX ET CRISAFULLI.

C'est avec plaisir que le public est allé revoir la pièce de notre compatriote. *L'Idole* est décidément une œuvre de valeur. A côté de défauts dont aucune production n'est exempte, viennent se grouper plusieurs situations très-dramatiques et très-émouvantes, placées avec intelligence et de façon à ne pas fatiguer l'esprit du spectateur. Le dialogue, intéressant toujours, est mené rondement, sans défaillances.

Le quatrième acte — l'acte pathétique — a mis en relief les belles qualités de M<sup>lle</sup> Rousseil... La maîtresse de Réginald de Thérigny, éloignée de lui depuis quelque temps par la

maladie de son mari, accourt pour lui annoncer la mort de l'homme dont elle portait le nom et lui offrir sa liberté. Elle arrive en deuil chez son amant, dont depuis longtemps déjà, elle n'a plus eu de nouvelles.

De Thérigny n'est pas chez lui et elle se décide à l'attendre. Pendant qu'elle est là, on apporte la corbeille de mariage que Réginald destine à sa fiancée. Cette situation produit un saisissant effet. Andrée, c'est le nom de l'amante de Réginald, saisit dans ses doigts crispés par la colère, le voile destiné à sa rivale, voile dont la blancheur produit avec les vêtements de deuil qu'elle porte, le plus effrayant contraste.

De Thérigny, rentre chez lui sur ces entrefaites, et trouve son ancienne amante — oubliée.

Andrée tâche de maîtriser sa fureur, et avec une émotion qu'elle ne saurait dominer, mais que lui, n'a pas encore remarquée, elle lui dit : « Réginald, mon mari est mort ! je suis libre ! je serai désormais tout à toi et nous pourrons jouir en paix d'un bonheur que l'inquiétude tourmentait quelque peu autrefois ! »

« C'est impossible, Andrée, répond Réginald, je vais me marier ! »

Cette révélation qu'elle connaît déjà, lui produit plus d'effet sortie de la bouche de son amant. « Ah ! voilà comme vous êtes bien tous, dit-elle, vous prenez notre amour et notre honneur et quand un jour nous devenons libres, vous ne voulez plus de nous et vous vous contentez de nous répondre : je me marie ! Et dire qu'il n'y a pas de lois pour punir de pareils hommes ? »

Cette scène est sublime et M<sup>lle</sup> Rousseil y révèle tout son talent. La colère et la vengeance se lisent dans ses traits contractés, on voit grandir ces sentiments dans chaque mot, dans chaque regard qu'elle lance jusqu'au moment où, au paroxysme de la fureur et de la rage elle plonge dans son sein un poignard et tombe en adressant à son amant cette dernière parole dans laquelle elle met toute sa haine : « Voilà mon cadeau de noces ! »

L'ensemble de l'interprétation a été satisfaisant. MM. Barbe et Lebrun méritent de sincères éloges ; M. Tony-Riom paraissait mal à l'aise dans le rôle de diplomate et M<sup>lle</sup> Hélène Emma était ce qu'elle est toujours — une ravissante personne et une gracieuse actrice.

#### \* \* \*

#### Le Cid, TRAGÉDIE DE CORNEILLE.

La tragédie n'est pas aussi morte qu'on le dit, et le public éprouve encore quelque plaisir à assister à l'interprétation des chefs-d'œuvre de ces génies dramatiques qui ont illustré le théâtre français.

Il y avait foule aux représentations du *Cid* ; la salle était bondée de spectateurs qui n'ont pas ménagé les applaudissements. Il est vrai que toutes les tragédies n'ont pas la valeur du *Cid* qui restera le chef-d'œuvre de son auteur. Et puis, Corneille a su, dans tout ce qu'il a produit, introduire ce quelque chose qu'on ne saurait définir, qui intéresse et qui captive. Qui a pu comme lui, il est vrai, mettre au service de sa plume tant de talents réunis, l'art, la force, le jugement, l'esprit ! Quelle noblesse dans ses sujets ! Quelle véhémence dans ses passions, quelle vérité dans ses caractères !

M<sup>lle</sup> Rousseil s'est faite la vaillante interprète des sentiments si divers qui se rencontrent dans le rôle de Chimène. Tour à tour aimante et haineuse, elle est parvenue à mettre dans ce contraste un art prodigieux et une noblesse remarquable ; elle a su, ce qui est toujours difficile, contenir, quand il le fallait, les élans de ses fougueuses passions.

Le public l'a rappelée plusieurs fois, et l'œuvre de Corneille elle-même a eu ses applaudissements, notamment après ces vers que tout le monde connaît et qui ont été écrits avec cette emphase romanesque de l'époque :

.....  
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des années.  
.....  
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.  
.....

Le dialogue entre Chimène et Rodrigue, un des plus beaux et des plus pathétiques du théâtre a été également fort applaudi. Corneille, est le seul tragédien qui ait fait dialoguer ses personnages, et l'on peut dire qu'il a poussé dans ce genre la force, la vivacité et la justesse jusqu'au plus haut degré de la perfection.

Le récit du combat de Rodrigue contre les Maures a eu encore beaucoup de succès. Il est vrai que ce morceau est un modèle de narration.

En résumé, je le répète, le public a parfaitement goûté la tragédie de Corneille, et à tel point qu'il faut regretter qu'il n'ait pas plus souvent l'occasion de s'initier aux productions de pareils génies littéraires.

MAURICE GEORGES.

## PAULINE LUCCA

Nous avons le bonheur de posséder en ce moment, au théâtre de la Monnaie, une gloire de l'art du chant et une étoile de premier ordre de la scène lyrique.

Pauline Lucca complète, avec la Patti et la Nilsson, une trinité incomparable des plus grandes cantatrices de l'époque. Leur talent, né pour ainsi dire le même jour, et en quelque sorte par l'effet du hasard, se maintient depuis vingt ans dans tout l'éclat du premier jour, sans que l'étoile ait pâli une seule fois. Toutes trois se valent et pourtant leurs natures artistiques diffèrent essentiellement de caractère ; tandis que la Patti appartient au genre italien pur, la Nilsson a le caractère de l'école allemande, et la Lucca possède un talent qui est plutôt la combinaison des deux genres. La nature et l'éducation artistique de la Lucca en sont les véritables causes.

Née à Vienne, de parents italiens, Pauline Lucca fit d'excellentes études au Conservatoire de la capitale de l'Autriche, sous la direction de Huffman. Elle débuta très-jeune encore à Olmutz dans l'*Ermani* de Verdi ; la *Norma* et les *Huguenots* qu'elle chanta avec succès, l'année suivante au théâtre de Prague, décidèrent de son avenir. Meyerbeer qui l'avait entendue, la fit admettre immédiatement à l'Opéra de Berlin, qu'elle ne quitta qu'en 1874 pour se rendre en Amérique, où son triomphe fut complet.

La Lucca est de petite taille, très-gracieuse et fort bien faite de sa personne. Le physique est expressif, les traits réguliers, le regard doux et vif à la fois ; dans les situations dramatiques et passionnées ses yeux s'animent et son visage à l'apparence si calme, change de physionomie et reflète avec vérité tous les sentiments de l'âme.

Sa voix, toujours pure et paraissant n'avoir jamais subi de fatigue, est un mezzo-soprano d'une force étonnante, d'une ampleur et d'une souplesse rares. Dans le récitatif le chant est généralement large et soutenu, parfois aussi les intonations sont sourdes pour augmenter l'accent de la phrase ; enfin elle fait grand usage de ces sons inarticulés que l'on désigne sous le nom de hoquets dramatiques ; dans le dialogue, la voix est tantôt brève, incisive, mordante, tantôt simple, douce et presque suppliante.

Voilà pour la cantatrice.

Comme tragédienne, la Lucca serait sans rivale si elle ne forçait la note, si elle n'exagérait pas les mouvements. Par moments, le genre de la Lucca appartient plus au mélodrame qu'au genre tragique proprement dit. Son jeu trop marqué, en voulant produire de l'effet, dépasse le but ; de plus, quelquefois le succès de la chanteuse est sacrifié à celui de la tragédienne. Ces mouvements, pleins d'originalité et inhérents à la nature de l'artiste, trouvent admirablement leur place dans le personnage quelque peu sauvage de Séliska, mais nuisent au caractère si doux de Marguerite et à la simplicité de Valentine.

L'interprétation de Séliska par la Lucca est une véritable création, l'emportant de beaucoup sur toutes celles que nous

avons entendues. Elle a trouvé des accents et des effets auxquels aucune de ses devancières n'avait songé, pas même la créatrice du rôle, M<sup>me</sup> Sass. Il ne faut pas du reste oublier qu'elle a commencé l'étude de l'*Africaine* sous la direction de Meyerbeer, qui y avait introduit certains changements expressément pour elle.

Le quatrième acte de l'*Africaine* est le grand triomphe de l'artiste, la lutte de la passion et du devoir est rendue avec un sentiment dramatique très-élevé. Le jeu est terrible et grandiose à la fois, et quand Vasco vient lui avouer son amour, la passion qu'elle a cherché à contenir si longtemps, éclate avec une impétuosité et une violence inouïes. Ici, les gestes brusques et sauvages que nous désapprouvons dans *Faust* et dans les *Huguenots*, deviennent naturels et lui donnent un caractère splendide. Nous étions accoutumés à une Sélika plus ou moins instruite et par le fait assez méfiante, la Lucca nous en donne une vraie, hardie et originale même dans sa simplicité naïve.

Le public qui était resté froid et réservé jusque là, n'a plus ménagé les applaudissements à la grande artiste et à la fin de l'acte, la Lucca a été appelée trois fois. Ce succès du premier jour a été aussi grand à la représentation de *Faust* et des *Huguenots*.

Tandis que la Patti mettait de la coquetterie à remplir le rôle de Marguerite, la Lucca le joue avec un art plus sérieux, mais un peu trop dramatique pour le personnage; aussi son interprétation y a-t-elle été inférieure à celle de la chanteuse italienne, parce qu'elle cherche à trop accentuer et à s'écarter de la tradition pour des scènes bien définies et qui exigent plutôt un sentiment délicat que de grands mouvements passionnés. Elle a en moins cette simplicité touchante de la Patti et de M<sup>me</sup> Miolan dans la *Ballade du roi de Thulé* et dans la scène des bijoux. Dans *Faust* comme dans les *Huguenots*, on retrouve toujours l'ardente Sélika.

C'est surtout dans la scène de l'église que l'on remarque cette exagération de sentiments, la douleur de Marguerite est trop étudiée pour rester naturelle, et bien que la situation se prête admirablement à tout ce qu'il y a d'émouvant, elle n'en frise pas moins le gros mélodrame, comme nous disions tout à l'heure.

Le caractère de Valentine est moins poétique, plus résolu que celui de Marguerite, et la Lucca s'y est trouvée supérieure sans atteindre pourtant la perfection sublime que l'on a tant applaudie dans l'*Africaine*.

Le 4<sup>e</sup> acte a été pour l'éminente artiste une suite d'ovations les plus chaleureuses. Une remarque à faire: c'est dans les scènes muettes, où l'artiste n'a à s'occuper que du geste, que la Lucca se montre surtout supérieure. Dans la scène des conjurés, il n'y a rien de plus beau à observer que cette physiologie mobile, qui paraît tantôt désolée aux accents terribles de son père pour se rassurer complètement par les nobles paroles de son époux; plus tard quand, invisible, elle assiste à la dernière réunion des catholiques, elle court, se traîne, se tord dans cette impuissance où elle se trouve d'empêcher l'horrible massacre qui va se commettre, sa figure se transforme et s'illumine dans le duo d'amour récité à pleine voix par la Lucca, et dans laquelle M. Warot s'est véritablement surpassé et a eu également sa part de succès comme dans l'*Africaine*.

M<sup>me</sup> Lucca a fait quelques coupures importantes dans *Faust* ainsi que dans les *Huguenots*; elle a notamment supprimé plusieurs passages de grande difficulté dans le grand duo. Une artiste d'un talent aussi accompli devrait être fidèle au texte, surtout quand on possède un organe aussi souple que le sien.

Si on admet cette exception en faveur de la Lucca, ce qu'on ne peut lui pardonner c'est d'altérer le rythme et la mesure des morceaux; l'artiste, quelque fort qu'il soit, doit rester l'esclave du temps marqué par l'auteur et c'est ce que M<sup>me</sup> Lucca perd de vue au commencement du duo: *Ah! l'in-grat*. Enfin l'intonation est toujours prise en dessous et les *portamenti* dont on doit se montrer sobre, sont trop fréquents chez elle.

Ces simples observations faites, nous n'en admirons pas moins la Lucca, qui marquera à côté de la Patti et de la Nilsson, pour une des plus grandes artistes de notre époque.

Tout fait espérer que la Lucca se fera encore entendre deux fois avant son départ; dans ce cas, elle chantera le *Trouvère* et l'*Africaine*.

MILCA.

## LES CONCERTS

### Concert de l'Union Scientifique et Littéraire.

L'Union scientifique et littéraire de Bruxelles a donné il y a quelques jours, dans les salons de la Société royale de Zoologie, un concert qui a pleinement réussi, grâce au talent distingué des artistes qui y ont prêté leur concours.

MM. Herrmann, premier violon solo du théâtre royal de la Monnaie, Henry Logé, Van Cotthem, Peusens, Hoton et Guelton, ont recueilli les applaudissements les plus mérités. L'abondance des matières ne nous permet pas de nous étendre sur le talent de chacun de ces artistes. Nous ne nous appuierons que sur les qualités de deux charmantes jeunes filles aussi bien douées sous le rapport de la grâce et de la beauté que sous celui du talent, et qui ont contribué pour la plus grande part à la réussite du concert: M<sup>lles</sup> Victorine Dujardin et Adeline Dulait auxquelles on peut prédire à coup sûr un bel avenir artistique.

M<sup>lle</sup> Dujardin, formée à l'école de M. Cabel et appelée à tenir un beau rang au théâtre est une excellente chanteuse légère qui vocalise et trille à merveille. Quel charme et quelle souplesse dans ces notes perlées qui se succèdent en cascades harmonieuses. La jeune artiste est parvenue, malgré la mauvaise acoustique de la salle à chanter à ravir l'air de l'opéra de Ricci, *Crispino e la Comare* et le grand air du *Pré-aux-Clercs*, accompagné par le violon de M. Herrmann.

M<sup>lle</sup> Adeline Dulait, premier prix de déclamation de la classe de M<sup>lle</sup> Tordeus, a dit avec un grand sentiment dramatique *Aymerillot*, une des bonnes poésies de V. Hugo, et le premier acte de *Phèdre*, dans lequel M<sup>lle</sup> Mahieux lui a donné la réplique avec beaucoup d'intelligence. M<sup>lle</sup> Dulait, quoique bien jeune encore, est douée déjà d'une énergie peu commune, elle possède un timbre de voix très-sympathique et très-puissant. Quand la jeune fille sera devenue femme, et que toutes ses qualités auront acquis leur développement, nous sommes certain qu'elle saura briller dans le genre difficile qu'elle a choisi et son triomphe alors sera d'autant plus beau que le nombre des artistes qui parviennent à briller dans la tragédie est petit.

MILCA.

### Le Concert populaire.

Le quatrième concert populaire n'a pas présenté beaucoup d'attraits. Le programme se composait de quelques morceaux symphoniques, mais la pièce de résistance manquait. M. Edouard Remenyi, qui nous était arrivé ici, précédé d'une grande réputation artistique, a joué le *Concerto* de Mendelshon et un *Chaconne* de Bach.

Dans le premier de ces morceaux, le violoniste a montré de prime abord son défaut principal: un manque total de style. Jamais de mémoire d'homme on n'a entendu exécuter plus cavalièrement, plus irrespectueusement la délicieuse composition du maître. Pressé d'en finir, probablement, M. Remenyi a joué l'*allegro* dans un mouvement beaucoup trop vif; en revanche — et par remords peut-être — il a gémi l'*andante*. Dans l'exécution du final nous n'avons trouvé ni l'éclat, ni la délicatesse de toucher qui conviennent.



N'appartenant à aucune école, M. Remenyi s'est formé lui-même, il possède ce que l'on appelle en Allemagne un *tempérament d'artiste* et, par suite, il donne une interprétation trop personnelle à ce qu'il joue. Pour notre compte, à un violoniste doué comme M. Remenyi, d'un *tempérament d'artiste*, nous préférons de beaucoup un virtuose formé à bonne école et dont le style conserve les traditions des grands maîtres. Ce n'est pas à dire que nous demandons une interprétation servile, loin de là; et, sous ce rapport, nous ne citerons que M. Wieniawski, qui tout en restant correct et en rendant dans la perfection la pensée de l'auteur, parvient néanmoins à donner dans l'exécution un cachet qui lui est particulier. Voilà, à notre avis, comment il faut comprendre l'originalité dans le style et nous sommes persuadé que tous les artistes pensent comme nous.

Le succès de M. Remenyi n'en a pas moins été fort vif. A quoi l'attribuer?

D'abord à une sorte de virtuosité factice, à une certaine facilité qui jette de la poudre aux yeux; et secondement — il faut bien le dire — à la nationalité étrangère de l'artiste. Je pose en fait, que si un élève du Conservatoire de Bruxelles, défigurait comme M. Remenyi l'a fait, le *Concerto* de Mendelssohn on le chuterait infailliblement. Mais un Hongrois on l'accueille. Le jour où un violoniste de la tribu des Visages pâles viendra au *Concert populaire*, on le portera en triomphe eût-il joué *faux comme Basile*.

M. Remenyi s'est un peu relevé dans la *Chaconne*, où il a fait preuve de mécanisme.

L'orchestre a supérieurement marché. L'*Ouverture* de Dietrich ne manque pas de qualités — Le *Scherzando* de notre compatriote Emile Matthieu, est une œuvre distinguée dont les idées sont fraîches et développées avec art.

La *Rapsodie hongroise* (n° 2) ne vaut pas la première à notre avis, mais on y retrouve encore l'abondance des motifs et ce diable au corps qui caractérise Liszt.

L'*Ouverture du Carnaval romain* et la *Fest-Marsch* de Lassen complétaient le programme.

C'est une bien belle chose que cette *Fest-Marsch*; plus on l'entend, plus on l'admire. C'est cependant l'œuvre d'un petit belge... « Il déroge » disent les grincheux.

L. F.

### 1<sup>er</sup> Concert annuel de l'Académie de musique de Mons.

Ce concert a remporté un grand et légitime succès. La musique écrite par Beethoven sur la tragédie *Egmont* de Goethe, constituait le principal intérêt du concert, et nous croyons ne pas nous tromper en disant que le public a été vraiment ému par cette œuvre si belle et si grande. Nous ne pourrions entreprendre ici une analyse complète de cette admirable page, que le grand symphoniste a colorée des tons si chauds de sa palette, mais nous citerons toutefois l'ouverture, les deux lieds de Claire et les entr'actes, comme de vrais bijoux musicaux.

Quant à la *Mort de Claire*, c'est tout simplement un chef-d'œuvre!

L'exécution a fait pleinement ressortir tous les détails de cette composition si inspirée, M<sup>lle</sup> Biemans, dont le talent s'adapte complètement au personnage si poétique de l'amante d'Egmont, a dit d'une jolie voix et d'un style très-pur, les solis écrits par Beethoven pour l'héroïne du drame. C'était très-senti et très-juste, et nous ne pouvons qu'applaudir sans réserve à une telle interprétation.

Notre populaire chansonnier, Antoine Clesse, s'était chargé de déclamer les vers qui relient entre eux les divers fragments musicaux de l'ouvrage et s'est acquitté de cette tâche d'une façon fort distinguée.

Quant à l'orchestre, sans chercher çà et là quelques très-légères petites taches, nous n'avons que des éloges à lui adresser.

X.

## LE PENDU

A FÉLIX BOURÉ.

*Au poing sanglant d'une potence,  
Le chanvre au col, un vieux pendu,  
Pour les corbeaux maigre pitance,  
Tristement était appendu.*

*La bise, avec des cris sinistres,  
Sifflait dans ses côtes à jour;  
Les grands hiboux aux ailes bistres  
Le contemplaient avec amour;*

*Et les chauves-souris funèbres,  
Par bandes folles, en grinçant,  
Faisaient des ronds dans les ténèbres  
Autour du pendu grimaçant.*

*Le ciel était lugubre et morne...  
Soudain de la voûte de plomb  
La lune fit percer sa corne,  
Et son regard tomba d'aplomb*

*Sur cette curée infernale,  
Argentant de pâles clartés  
La fantastique saturnale  
De ces pillards déshérités.*

*Du fond de la tour vieille et chauve.  
Par douze fois minuit râla...  
A grand bruit d'ailes l'essaim fauve  
Avec mille cris s'envola!*

*Le pendu, comme d'un long somme  
S'éveillant, se frotta les yeux,  
Etendit ses bras secs et, comme  
S'il s'ennuyait, bailla, joyeux...*

*De se voiler Phœbé s'empresse...  
Mais déjà le ressuscité  
S'est rendormi tout d'une pièce  
Du sommeil de l'éternité!*

T. H.

## NOUVELLE A LA MAIN

Nous sommes heureux d'annoncer que M. Alfred Cabel s'est établi à Bruxelles comme professeur de chant et de déclamation lyrique. M. Cabel suit dans l'enseignement du répertoire français, italien et anglais la même méthode que celle suivie par son frère à l'institution dramatique et lyrique établie à Bruxelles sous le patronage de S. M. le Roi de Hollande, et cela avec une autorité que justifient des connaissances sérieuses et une longue expérience.

Nous qui avons pu juger par des résultats déjà obtenus la méthode du savant professeur, nous sommes certains de ne pas nous tromper en prédisant à la nouvelle école de M. Alfred Cabel une brillante renommée artistique.

Pour les conditions et renseignements, s'adresser n° 1, Galerie du Roi, à Bruxelles.

M. G.

## CORRESPONDANCE

A UN ABONNÉ TRÈS-SYMPATHIQUE. — *Il sera pris bonne note de votre observation.*

\* \*

*Nous recevons malheureusement en retard le BELGIAN NEWS de ce jour. Nous devons remettre au prochain n° la réponse à une lettre plus grossière qu'intéressante et vraie qui lui est adressée à propos des observations de notre correspondant d'Angleterre sur la traduction de Gray.*

\* \*

*Nous avons reçu de Mons un recueil de poésies dues à la plume de M. Emile Valentin. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.*



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 6.

6 FÉVRIER 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 fr. par an.  
 Étranger . . . . . Id. (port en sus).  
 Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU  
 libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales  
 et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de  
 rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*Le Salon des inondés. — Les primes accordées aux maisons  
 des nouveaux boulevards. — L'Art Roi! — Causerie  
 théâtrale. — Causerie Littéraire. — Les Concerts. —  
 Correspondance. — Le Belgian News.*

LE SALON DES INONDÉS

Sous ce titre lugubre s'est ouvert lundi — fort  
 gaîment du reste : le soleil était de la fête! — dans  
 le majestueux cercueil de l'exhibition triennale, une  
 Exposition-tombola doublement intéressante.

Elle s'adresse non seulement aux amateurs de  
 l'art mais encore, et particulièrement, aux âmes cha-  
 ritables, aux cœurs nobles, qui se font un devoir —  
 et un plaisir — de venir en aide aux misères, de  
 soulager les infortunés.

Ce Salon s'est ouvert pour nos voisins du Midi,  
 tant éprouvés dans les épouvantables inondations  
 de la Garonne. Cette Exposition-tombola est due à  
 l'initiative des artistes anversois, comme le dit le  
 catalogue: « Lorsque dans les derniers jours de  
 juin 1875 on apprit par les journaux les terribles  
 inondations qui désolaient le Midi de la France, un  
 comité s'organisa immédiatement à Anvers, sur la

demande de plusieurs artistes, pour venir en aide  
 aux victimes d'une catastrophe presque sans précéd-  
 ent. Un appel fut adressé aux artistes de tout le  
 pays, ainsi qu'aux musiciens, qui s'empressèrent  
 en nombre considérable, d'envoyer leur adhésion à  
 cette œuvre de bienfaisance internationale. Une  
 Exposition-tombola put ainsi s'ouvrir à Anvers  
 le 1<sup>er</sup> novembre dernier. »

Or, c'est, amateurs d'art et vous, cœurs chari-  
 tables, cette même Exposition-tombola dont le succès  
 fut si vif et si légitime, rue des Douze-Mois à  
 Anvers, qui vous attend aujourd'hui dans le local de  
 feu le Salon de 1875, place du Petit-Sablon, mis  
 obligeamment à la disposition du comité par le  
 Gouvernement.

L'Exposition vaut certes la peine d'être vue —  
 et revue. Ce qui doit en doubler le mérite, c'est son  
 but essentiellement philanthropique. Aussi espé-  
 rons-nous que le public ne sera pas moins généreux  
 que ne l'ont été MM. les artistes, qu'il rivalisera  
 de zèle et que chacun apportera son obole pour  
 nos malheureux voisins.

Quatre cent cinquante artistes belges ont répondu  
 à l'appel du comité anversois.

Faisons gaîment, et sans peur de migraine, le  
 tour des salles d'exposition où sont appendus leurs  
 dons artistiques. Saluons en passant les visages amis.

A droite, en entrant dans le premier salon, de *Struys*, une grande étude anatomique (n° 263) *Martelaar van het vreijs gedacht*. Nous voyons un malheureux, rivé mi-nu au mur nu de son cachot. C'est un beau morceau de couleur, largement brossé à plein poing dans une pâte grasse et onctueuse, tenue dans une gamme d'ocres lumineux très-distingués.

*Courtens* (47 et 48). *Paysages*. A le sentiment du plein air, mais nous semble, en ne tenant pas compte des valeurs, courir à la décoloration du ton... « Se défier de la farine, jeune homme. ne pas mettre l'art dans le pétrin! » murmure derrière moi un gros monsieur décoré — de l'Observatoire, sans doute.

M<sup>lle</sup> *R. Venneman* (309). *La Bergère*. Voici la note grise colorée! Quelle discrétion et quelle distinction! Comme est bien baignée d'air et de lumière la fillette qui tricote en gardant ses vaches qui s'épâtent là-bas dans l'herbe grasse. Comme le coup de soleil qui frise toute sa svelte personne est vibrant et vrai!

*R. Moles* (198). *La gare du Pays de Waes*. Juste d'effet, délicat, sobre; fouillis de personnes fort dextrement rendu.

*Hermans* (146). *La Dame à l'éventail*. Silhouette élégante, tonalité harmonieuse et discrète d'un gris chatoyant très-distingué, d'un faire onctueux et sûr à la fois, enveloppé. L'éventail ouvert est un délicieux morceau de couleur: gourmet et raffiné.

*Crépin* (49). *Bassin des pêcheurs à Ostende*. Etude à la diable, un peu saucée peut-être pour l'atmosphère marine et pour la ville des dunes blondes.

*Linnig, Junior* (184). *La sonate pathétique*. Fort amusant ce bonhomme qui racle son violoncelle en fouillant d'un œil convaincu le vieux cahier de musique aux pages jaunies et maculées où s'aligne follement la sonate pathétique.

C'est peint avec humour, mais pourquoi reserrer les contours dans un trait de bistre rigide comme le fil de fer des gothiques?

*G. Speechaert* (259). *Fleurs*. Roses trémières remplies d'excellentes intentions, mais figées pour ainsi dire par trop de roideur dans la touche et trop de froideur dans le ton.

Ce n'est pas à *X. de Cock* (64), que l'on reprochera la froideur du ton: son coup de soleil cuit dans les arbres verts, laissant pleines de fraîcheur les ombres d'avant-plan où broutent des moutons — le plus naturellement du monde.

M<sup>me</sup> *L. de Franchimont* (667), nous offre des *Fruits* parfaitement modelés et d'un arrangement... de femme; mais se mettre en garde contre le poli, le joli et le précieux dans l'exécution qui ôtent la vie et changent en pierre les objets, aussi sûrement que la tête de Méduse.

*D. Col* (45). *Le Dégustateur*. Dans la cave où se pré-

lassent d'antiques futailles, le verre légèrement incliné par un mouvement habile, en face de la baie lumineuse qui « enchasse un rubis dans la pourpre du vin, » de quel air connaisseur ce vieux en casque-à-mêche scrute la rouge liqueur et déjà la déguste de l'œil!

Bien observé et spirituellement traduit.

*A. Vervée* (323). *Etalon au pâturage*. Modelé avec une science parfaite et peint dans des notes grises, fines, satinées, il se détache en vigueur sur un ciel profond et clair au bas duquel s'amoncellent les nuages du soir, ronds et dorés. O le friand et savoureux régal de coloriste!

*J. Rosseels* (241). *Paysage*. Etude enlevée en quatre coups d'une brosse large, puissante et colorée. D'une grande justesse d'impression... « Trop sommaire et d'un déplorable exemple — pour un directeur d'Académie, » re-murmure derrière moi le gros monsieur déjà cité... Gros Monsieur, n'oubliez pas que vous êtes à une tombola!

*Meyers* (194). *Temps couvert sur l'Escaut*. Etude intime et délicate. Notes argentines prises à une palette fraîche qui s'émeut.

*Asselbergs* (9). *La Meuse aux environs de Maestricht*. Toile ultra-claire. Par un ciel de turquoises fondues s'éparpillent de lumineux nuages — joyeusement. La Meuse bleue et vibrante roule dans ses berges aux verts intenses baignés d'air pur et de lumière! O la belle matinée de juillet, rayonnante et gaie! Qu'il devait faire bon peindre là!

*Delperée* (76). *Fleurs et accessoires*. Il y a dans cette étude d'excellentes qualités de lumière et de couleur. C'est vaillamment attaqué et peint avec entrain.

*Le Mayeur* (177). *Sur l'Escaut*. Le ciel, l'eau et une voile rose, — exquise, voilà le tableau! Fraîche symphonie en gris majeur... et quel gris! délicat, savoureux, harmonique: voilà bien l'Escaut sous son voile de discrètes buées.

*Frans Vinck* (324). *Pour les inondés*. Une dame en noir — charmante — nous tend avec confiance un plateau d'argent:

Allons, Messieurs, allons, Mesdames,  
Aux aumonières, au gousset!  
Donnez tous, donnez, bonnes âmes:  
Pour les inondés, s'il vous plaît.

*L. Dubois* (109). *Sœur Juliette*. Etude pleine de robustesse et de santé, d'un coloris puissant. Peinture large, toute d'une coulée en pâtes riches et plantureuses; polies et sculptées çà et là par un couteau à palette manié par des doigts de maître.

*Les frères Verhas* (314 et 315) nous montrent des études de Blankenberghe, franches et limpides, baignées d'air et de lumière. Se défier de l'escamotage des valeurs dans les chairs qui pourrait bien les rendre transparentes.

*Madou* (186). *Personnage de la fin du siècle dernier*. Habilement et spirituellement... Madou !

*Les frères Oyens*, deux études très-observées, drôles et amusantes comme toujours, hautes en couleur et grassement exécutées. Je doute que les dames aiment follement l'*Amateur de tableaux* (116) qui leur tourne aussi... carrément son dos éléphantique ! Quant à la *Compagne de l'artiste*, elle me semble avoir le visage bien violacé. Est-ce le froid ? Son compagnon, l'aquarelliste, pourrait bien « jeter un chaud. »

*Van Havermaet* (294). *Mijn troost*. Très-consciente étude de rides. Si « la plus petite ride — comme a dit Th. Gautier, — peut servir de fosse au plus grand amour » ce doit être un cimetière que le visage de cette vieille, qui prend comme consolation suprême — le moka !

*Den Duyts* (84). *Son paysage*, par la « navrante mélancolie « du site et du ton local, par les arbres dessinés au jus ou enlevés à la pointe dans les pâtes fraîches nous fait assez l'effet d'un grand petit-Fritz... *Tu quoque !*

Le Salon des inondés nous révèle toute entière, — entre deux portes, — « la vengeance de Fritz » comme l'a annoncé son historien : Sa mère et sa sœur ont vaillamment saisi feu son couteau à palette, ses brosses magiques, ses minuscules panneautins et ont manié le tout — d'emblée — avec une adresse, une rouerie, une dextérité, une science des trucs, un raffinement de ficelles qui laissent le visiteur ahuri et pétrifié. Quant à nous, nous jurons ne voir aucune différence, — aucune, aucune, aucune, — entre les trois panneautins exposés : même tonalité bitumineuse dans tous et procédés identiques. Pourquoi Madame et Mademoiselle Fritz ne signent-elles pas elles-mêmes leurs panneautins ?

Etrange épidémie à l'huile de lin qui s'est abattue sur la *Maison de Bruges !...* Mais c'est encore la faute à Rousseau !...

*Leemans* (174). *Effet de lune*. Atmosphère des nuits heureusement rendue, sans noirs, fluide, argentine et discrète.

*Verhaert* (313). *Priant pour les inondés*. Vieille aux lèvres béatement plissées, à face parcheminée comme les pages d'un missel gothique et aux doigts noueux égrenant un chapelet interminable. Que sa prière soit entendue... ici-bas !

*Herbo* (144). *Sauvée !* Encore un tableau de circonstance : Une malheureuse mère vient d'échapper aux enlacements mortels de l'onde. L'expression de la tête est belle et bien sentie. Mais pourquoi cette infiltration de noir dans les tons ? Voilà une palette qui se trouverait bien de quelques fulgurantes études en plein air.

*Heymans*. Ce n'est pas au n° 148, *Souvenir de Calmpthout*, que l'on reprochera des noirs. Tudieu ! quels flots de lumière blonde ! Quelle palette saine et

matinale ! Comme sont délicatement rendus les derniers rayonnements discrets de l'aube, car le soleil va bientôt jeter son masque de brouillard.

*Lambrichs* (169). *Coquetterie*. C'est une femme au miroir — naturellement ! Etude franche et savante. *Profil perdu... trouvé*.

*Claus* (42). *Trop bien goûté*. Un mignard enfançon a roulé — sous la table — absolument comme un grand ! — après avoir *trop bien goûté*. Œuvre correcte et propre qui doit assurément plaire aux dames.

*Hagemans* (141). *Paysage, vue prise aux environs de Chimai*. Après la pluie. Ciel bizarre et mouvementé où s'éparpillent une infinité de petits nuages ardoisés à travers lesquels filtrent de pâles rayons qui baignent tout le paysage dans une lumière oblique et jaune parfaitement observée et rendue avec grande vérité.

*Agneessens* (1). *Tête de femme*. Excellente étude, grassement peinte et modelée avec amour dans une gamme de tons un peu sourde peut-être, mais bien harmonieuse.

Nous voici dans le salon réservé aux dessins, plâtres, photographies, gravures, eaux-fortes, aquarelles...

*Eug. Dubois* (106). *L'étang de Boitsfort*, un peu confus ; nous préférons sa *Tête d'homme* (107), bien exécutée.

*Stroobant* (262). *Ruines de l'Abbaye de Villers* : Aquarelle habile et perlée.

*De Wust*, *Un paysage*. Juteux : à l'aquarelle c'est roide !

*Uitterschot* (273). *Paysage enlevé en pleine eau à la pointe du pinceau par grands tons plats — sans ficelles*.

*De Famar-Testas* (65). *Scène d'Orient*. Spirituellement touché.

*Bocks* (24). *On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même* Une servante, fort jolie, ma foi ! — a pendant l'absence de ses maîtres, ouvert l'armoire aux douceurs ; puis, souriante et paresseusement étendue dans le fauteuil de Madame, elle déguste un biscuit rougi... Mais le châtement arrive, il est là : Madame passe la tête — et quelle tête ! — à la porte du fond...

*H. De Braekeleer* (58). *Chambre à louer*. Très-fort, coup de lumière juste.

*Stacquet* (260). *Vue prise aux environs de Tamise*. Bien lavée, claire et saine.

*Smits* (256). *Tête de jeune fille*. Dessin. Profil ravisant, d'une coloration exquise, d'une facture souple et légère d'un laisser aller plein de grâce.

Des eaux-fortes remarquables de M<sup>me</sup> *Rolin-Jacquemyns* et de *L. Baes*.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en répétant ici au Public ce que le Président de l'œuvre, Victor Lynen, dans son discours d'ouverture disait si bien aux artistes :

« Vous guérirez bien des douleurs, vous consolerez

bien des misères. Nous en avons pour garants la valeur et le nombre des œuvres qui nous entourent, l'émotion communicative causée par l'empressement et l'ampleur de votre concours, le désir si naturel de tous, de s'associer à votre œuvre. »

MARC VÉRY.

## ARCHITECTURE

### Primes accordées aux Maisons des nouveaux boulevards.

Dans l'une des dernières séances du Conseil communal de Bruxelles, M. Anspach a donné connaissance des primes décernées aux constructions des nouveaux Boulevards, et dont voici la liste :

Première prime, 20,000 frs, boulevard du Nord, 1, *M. Beyaert*, architecte. — 2<sup>e</sup> prime, 15,000 frs, rue de la Bourse, angle du boulevard Central, *M. Janlet*, architecte. — 3<sup>e</sup> prime, 10,000 frs, place de Brouckere, 19, *M. Janlet*, architecte. — 4<sup>e</sup> prime, 8,000 frs, boulevard du Nord, 30 et 32, *M. Vanderheggen*, architecte. 5<sup>e</sup> prime, 6,000 frs, boulevard Central, 3, *M. De Keyser*, architecte. — 6<sup>e</sup> prime, 5,000 frs, boulevard Central, 101 et 103, *M. Flanneau*, architecte. — 7<sup>e</sup> prime, 4,000 frs, boulevard du Nord, 9, 11 et 13, *M. Laureys*, architecte. — 8<sup>e</sup> prime, 4,000 frs, boulevard du Nord, 41, *M. Almain Dehase*, architecte. — 9<sup>e</sup> prime, 3,000 frs, place de Brouckere, 5, *M. Maquet*, architecte. — 10<sup>e</sup> prime, 3,000 frs, boulevard du Hainaut, 13, 15, *M. Abeels*, architecte. — 11<sup>e</sup> prime, 3,000 frs, boulevard de la Senne, 37 et 37<sup>A</sup>, *M. De Keyser*, architecte. — 12<sup>e</sup> prime, 3,000 frs, boulevard Central, 12 et 14, *M. Samyn*, architecte.

Les huit dernières de 2,000 frs., dans l'ordre suivant : Place de Brouckere, 17, *M. Bordieau*. — Boulevard Central, 105<sup>A</sup>, *M. Verdussen*. — Boulevard du Nord, 107, 109 et 111, *M. Pauwels*. — Boulevard du Nord, 108, *M. Van Autgaerden*. — Boulevard Central, 93, *M. Olive*. — Boulevard de la Senne, 43, *M. Samyn*. — École modèle, *M. E. Hendrickx*. — Place de Brouckere, 11, *M. Hanicq*.

Nous ne pouvons qu'applaudir au choix du jury à l'égard de la première et de la seconde prime, mais plus on avance vers la vingtième et plus on est étonné de voir certaines constructions dignes d'un bon rang et reléguées là-bas, là-bas tout au bout de la terre.

Comme il fallait s'y attendre, du reste, il y a des mécontents ; les uns acceptent leur évincement avec courage, résignation ; d'autres crient leurs plaintes à

tous les échos du bocage et n'ont pas assez d'expression pour décrier la décision du jury.

Parmi ces derniers, nous remarquons tout spécialement le *Moniteur des Travaux publics*, qui est plongé dans un état d'ahurissement bien drôle.

Il reconnaît, lui aussi, que les deux premières primes sont bien données, mais, où le bât le blesse, c'est lorsqu'il voit que M. Schoy n'a rien.

Il parle d'abord d'une façon très-amusante du jugement de M. *Tout le monde*, qui avait, paraît-il, accordé une des premières primes audit M. Schoy. *M. Tout le monde*, étant un être très-vague, peu défini et qui surtout est très-difficile à rencontrer, nous ne pouvons contrôler le dire du *Moniteur des Travaux publics*. Seulement, dans notre petite jugeotte, nous pensons qu'une commission composée d'artistes spéciaux, étrangers à la localité, agissant par conséquent en toute liberté de conscience, a beaucoup plus de chances de formuler un jugement sérieux que la collection de rentiers, de magistrats, de boulangers et de charcutiers, ayant l'insigne honneur de représenter *M. Tout le monde*.

Le *Moniteur* n'est pas content, et nous comprenons pourquoi : il lui eût été bien doux d'enregistrer un succès du fait de M. Schoy. Le jugement est plus ou moins bien rendu, cela n'est rien : mais M. Schoy n'a rien obtenu : pas même la vingtième prime ! pensez donc, c'est épouvantable, et l'on ne sait pas ce que va devenir le grand art, on se le demande.

Ce qui nous fait plaisir, par exemple, c'est lorsque le *Moniteur*, persuadé que M. Schoy n'est pas tout-à-fait aussi connu que le loup blanc, nous dit, afin que nous n'en ignorions, qu'il est « architecte », ça nous l'espérons bien, « professeur à l'Académie d'Anvers, » et surtout qu'il « n'est pas le premier venu. »

Voyons, est-ce assez amusant ?

Voilà un journal qui s'attache tout d'abord à démontrer que le jugement ne vaut rien, puisque la construction de M. Schoy n'est pas portée sur la liste des heureuses, puis craignant avec juste raison que le public ne soit un tantinet ignorant sur la personne de M. Schoy, nous énumère ses titres et qualités. Or, le beau de l'affaire, c'est qu'en tournant la page, on voit un splendide article signé A. Schoy, lequel au moyen de périphrases s'acharne à inculquer à ses lecteurs l'idée qu'en dehors des « constructions en pierre bleue, aux saillies accusées, à l'aspect pittoresque, dont le moindre mérite est la savante stéréotomie, » il n'est point de salut ; que le reste, œuvre des « raboteurs parisiens, » a été jugé à sa juste valeur et flétri du fait des rapins de l'École des *Beaux-Arts*, du nom de *Style Badinguet*.

Le bout de l'oreille passe par trop et l'article n'est en somme qu'un « prenez mon ours » formidable. Nous

osons même dire que c'est d'un goût légèrement douteux.

Ce pauvre M. Hendrickx qui a eu le malheur d'édifier son *Ecole* juste en face de la maison de M. Schoy, attrape une bonne partie de la sauce : son œuvre, au point de vue artistique, est comparée aux cabanes en chaume des temps primitifs et le *Moniteur* ne comprend rien à cette prime.

Dussions nous recevoir toute l'averse des malédictions du *Moniteur des Travaux publics*, nous disons hautement que M. Hendrickx méritait mieux du jury, et qu'il y a plus de vrai talent dans un brin de son *Ecole modèle* que dans toute la façade de M. Schoy.

Le jury a laissé celle-ci de côté et il a bien fait.

G. T.

## L'ART - ROI !

La dernière livraison de la *Revue d'Edimbourg*, contient un article fort intéressant sur : « Wagner et la théorie moderne de l'art musical. » Les dimensions de ce travail ne nous permettent pas de le reproduire, ni même d'en donner aujourd'hui une analyse complète; nous en conseillons vivement la lecture à tous ceux que séduisent les essais — théoriques ou pratiques — du *musicien de l'avenir*. Plus tard, nous reviendrons à ce sujet, si nos lecteurs veulent bien s'y intéresser; pour le moment qu'il nous suffise de dire quelques mots sur l'Introduction, où le Critique, énonçant des considérations générales sur l'Art, dans son acception la plus large, fait une incursion, fantaisiste peut-être, à travers le domaine du paradoxe. Il est vrai que « le paradoxe est l'âme de la discussion », et quel champ plus vaste que les théories esthétiques pour discuter utilement?

L'histoire de l'Art, dit l'auteur du travail que nous avons sous les yeux, n'est autre que l'histoire de certaines époques de créations artistiques. Chaque époque a donné naissance à l'un des Arts, ou tout au moins lui a fourni l'occasion d'atteindre à son plus haut degré de développement. La sculpture régna sans rivale dans la Grèce ancienne; le moyen âge religieux produisit l'architecture; tandis que la peinture fut portée à son apogée pendant la Renaissance. Du reste ces périodes de gloire artistique ont généralement peu de durée, et disparaissent ensuite pour ne plus revenir. L'auteur ne peut s'empêcher de croire « que la découverte d'un nouveau mode de transmission porte le sentiment à se manifester avec plus de force et augmente par conséquent la production artistique. Une réaction s'ensuit naturellement, et le génie des arts, fatigué « sans doute de son nouveau masque, retombe dans une « inaction relative ».

C'est en ces termes que débute notre critique. Si j'entends bien sa pensée, il est d'avis que jamais plus on ne façonnera le marbre avec le talent de Praxitèle, que jamais on ne construira des édifices qui égaleront en mérite les cathédrales du quatorzième siècle, que jamais les peintres contemporains ou à venir n'égaleront les maîtres du temps des Médicis! Quel

sera donc l'Art moderne? Quelle sera la forme vraiment contemporaine des manifestations du sentiment? Telle est la question que se pose tout naturellement le critique écossais, et à laquelle il répond sans hésitations apparentes : « La « musique est maintenant de tous les arts le seul qui résulte « d'un sentiment vraiment particulier aux temps modernes. »

Ainsi donc vous tous, peintres, sculpteurs, poètes, retirez-vous et laissez le champ libre à la mélodie, ou plutôt à « l'absence de mélodie » qui, d'après la *Revue d'Edimbourg*, doit constituer la musique de l'avenir. Malheureusement notre théoricien oublie de motiver suffisamment sa proposition. La musique serait-elle l'Art moderne par excellence parce qu'elle est *vague, obscure, indéterminée dans ses effets*? Tels sont les caractères que lui attribue Victor Cousin, tout en lui accordant la faculté d'agir puissamment sur l'imagination. On a dit souvent que l'homme moderne cherchait sa voie; à ce compte le vague et l'indéterminé devraient en effet lui convenir. Mais l'humanité ne cherchait-elle pas déjà sa voie au temps des grands artistes de la Grèce, alors que Platon, jetant les bases de la philosophie moderne, s'arrêtait, tremblant, devant le grand Inconnu? C'était cependant là l'âge d'or de la sculpture, cet art positif entre tous.

Si l'espace dont nous disposons n'était pas si limité, nous aurions encore bien des choses à dire sur l'opinion de la *Revue d'Edimbourg*. Nous laissons à nos lecteurs le soin de l'apprécier; s'ils jugent à propos de nous communiquer leurs sentiments, les colonnes de l'*Artiste* leur seront ouvertes.

C. W.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

### Théâtre royal de la Monnaie.

La Lucca a obtenu dans la *Favorite* et dans le *Trouvère* un succès complet, je dirai plus, un véritable triomphe! Le public, si difficile à satisfaire et à charmer, s'est laissé subjugué par la Lucca, dont le succès va crescendo à chaque représentation. Après l'*Africaine*, *Faust* et les *Huguenots*, on discutait avec animation son talent de chanteuse et de tragédienne; on la comparait, l'opposait aux autres gloires de la scène lyrique; on cherchait le côté faible que l'on croyait avoir trouvé dans la manière d'émettre le son qui diffère de beaucoup avec celle des grandes cantatrices, Patti et Nilsson. Depuis, comme tous les grands artistes, la Lucca s'est imposée avec l'autorité que lui donne un talent exceptionnel de tragédienne servi par une voix dont l'intonation sonore ne fléchit jamais.

Comme pour l'*Africaine*, l'interprétation de la *Favorite* et du *Trouvère* par la Lucca est une véritable création. Ici encore, elle est sur son véritable terrain; ces situations si émouvantes, si dramatiques que l'on rencontre dans la *Favorite* et dans le *Trouvère* servent merveilleusement à faire valoir ses grandes qualités. Elle émeut et charme à la fois dans ces scènes où la passion domine. Après les trois premières représentations de la Lucca, on était en quelque sorte d'accord pour donner la palme à l'interprétation de Séliska, aujourd'hui on se trouve en présence de trois rôles joués d'une manière irréprochable, et on serait très-embarrassé de faire un choix. Toutefois, il est préférable qu'il en soit ainsi.

Le 4<sup>e</sup> acte de la *Favorite* et du *Trouvère* — est-il besoin

de le dire — n'a été qu'une suite d'ovations pour la grande artiste. Jamais on n'a entendu le *Miserere* chanté avec autant de sentiment ; aussi la Lucca et son partenaire M. Sylva ont-ils été rappelés trois fois à la fin du morceau. Puis, quelle puissance dans l'air « Sauvé », et dans le grand duo du dernier tableau !

Demain, pour sa représentation d'adieux et à son bénéfice, la Lucca jouera *Fra Diavolo*, avec le dialogue en français et le 2<sup>e</sup> acte de *Faust*.

Jeudi a eu lieu la première représentation de *Carmen*, de Georges Bizet, ce jeune compositeur enlevé si malheureusement à la fleur de l'âge, au moment où il allait recueillir les fruits d'une jeunesse laborieuse et quand le plus bel avenir lui était réservé. Par son talent si sérieux, Georges Bizet était appelé à devenir un des chefs de l'école française et à succéder dignement à cette pléiade de compositeurs illustres dont Gounod est le dernier représentant aujourd'hui.

La partition de *Carmen* est une véritable œuvre d'art, pleine de finesse, d'originalité et d'élégance, s'adressant seulement à la partie du public qui comprend l'art dans ce qu'il a vraiment de beau. *Carmen* plaira-t-il au public ordinaire ? Oui, mais pas de suite ; il lui faudra le temps de se retrouver dans cette harmonie si fraîche, si pure, exempte de ces grands effets d'orchestration qui ont tant de pouvoir sur la foule.

La partition de *Carmen* est, comme le disait un bon musicien, une fine broderie, une véritable ciselure.

Le premier acte est le plus réussi, l'ouverture est écrite sur un rythme bien cadencé, le chœur des ouvrières est très-travaillé, enfin il y a le duo entre Don José et Carmen. Au second, la chanson du toréador et le grand duo d'amour ; au troisième, un peu long, un très-joli trio bien enlevé par M<sup>lles</sup> Derivis, Reine et Delanoue, enfin au quatrième, l'air de ballet.

A part quelques chuts, aussitôt couverts par de nombreux applaudissements, on peut dire que *Carmen* a eu le plus grand succès jeudi. Quantité de morceaux ont recueilli, non des applaudissements de commande, mais des bravos de bon aloi. Chose rare à la Monnaie, un chœur chanté par des enfants au premier acte a été bissé. Voici, en quelques mots le sujet de la pièce.

Don José, bon Navarrais, aimant Dieu, sa mère et Micaëla, se laisse prendre dans les filets de Carmen, qui ne tarde pas à exercer sur lui le plus grand pouvoir. Après avoir tiré le sabre contre son supérieur, — car Don José est sergent aux husards, — il déserte et devient contrebandier. Mais bientôt Carmen est fatiguée de Don José et voudrait s'en débarrasser au profit d'Escamillo le toréador qu'elle aime. Don José, jaloux, provoque Escamillo qui sauve Carmen ; à ce moment arrive Micaëla, qui emmène don José au lit de mort de sa mère et don José quitte les contrebandiers pour revenir, peu de temps après à Séville, au moment même où son rival se fait remarquer dans l'arène par son adresse et son courage.

Don José dont l'éloignement n'a pu calmer sa passion pour Carmen, la rencontre et la supplie de ne pas résister à un amour qui lui a fait oublier tous ses devoirs. Sur le refus de Carmen, don José furieux, la frappe d'un coup mortel. La foule sort du cirque, et le rideau tombe sur ces paroles de don José :

Vous pouvez m'arrêter : c'est moi qui l'ai tuée,  
O ma Carmen, ma Carmen adorée.

L'interprétation a, en général, été satisfaisante, bien que le rôle de Carmen ne soit pas du tout dans la voix de M<sup>lle</sup> Derivis. Du reste, il nous a paru que Bizet a écrit toutes les parties pour voix de femmes une quarte trop bas. M. Bertin a parfaitement chanté le duo du premier acte et celui du second avec M<sup>lle</sup> Derivis ; par contre, il a eu des faiblesses au quatrième, fatigue probablement dont il ne paraîtra plus à la seconde représentation.

M. Neveu a peu de choses à chanter dans le rôle de Ziniga ; M. Guérin a mis beaucoup d'entrain et a réussi à faire un bon bandit. M. Morlet, Escamillo, chante à ravir la romance du toréador.

M<sup>lles</sup> Reine, Renaux et Delanoue ont de très-petits rôles, dont elles s'acquittent fort bien.

MM. Stoumon et Calabresi ont mis un grand luxe dans les décors et les costumes qui sont de la dernière fraîcheur. N'oublions pas de mentionner l'orchestre, les chœurs et surtout M. Dupont, qui a droit à une part du succès de *Carmen*.

MILCA.

### Théâtre des Fantaisies-Parisiennes.

Il y a fort peu de choses à dire sur la nouvelle pièce de MM. Brésil et Litoff, *la Mandragore*, si ce n'est qu'il est regrettable qu'une musique aussi fine et aussi jolie soit brodée sur un canevas aussi insignifiant que le livret de M. Brésil. Pas de situations émouvantes qui caractérisent le drame lyrique : de temps en temps, un bon mot au milieu de scènes assez ennuyeuses et trop monotones ; ne serait la musique de M. Litoff, on craindrait beaucoup que la *Mandragore* n'exerçât, avec trop de facilité, son pouvoir narcotique sur le public.

La mise en scène est très-soignée, les décors et les costumes sortent de la maison des bons faiseurs ; quant à l'interprétation, elle est vraiment très-bonne et sauve, en quelque sorte, la *Mandragore* du sommeil éternel, tant le narcotique est fort et puissant. L'orchestre et les chœurs, qui ont été renforcés, ont marché avec un excellent ensemble et il faut signaler, outre les pensionnaires de M. Humbert, M<sup>me</sup> Morlet — charmante Graziella qui dit fort bien le couplet, — M<sup>lle</sup> Olga Lewine et M. Falchieri qui ont été engagés spécialement pour la *Mandragore*.

Après la première représentation, quelques coupures faites très-heureusement rendent le livret plus supportable. Et puis la musique de Litoff mérite bien que l'on se dérange pour aller l'entendre.

MILCA.

### Théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert.

*Ferréol*, comédie en 4 actes de M. V. Sardou.

Sardou est toujours Sardou ! disait notre correspondant de Paris lors de l'apparition de *Ferréol* sur le théâtre du Gymnase. Il n'y a que lui pour se retrouver dans ces intrigues embrouillées. C'est pourtant vrai ! Un homme a commis un crime, on en accuse et on condamne un autre, voilà toute l'action ! Cela suffit à Sardou, il prend sa plume de Tolède et vous groupe autour de cet incident mille autres situations — quelquefois émouvantes, quelquefois au contraire, très gaies — toujours absurdes et invraisemblables.

Le grand rôle de la pièce, est celui du capitaine Ferréol de Mairan dont M. Montlouis — engagé spécialement *ad hoc* — a fait une étude très-consciencieuse. Ferréol soupire aux pieds de Madame de Boismartel — la femme du Président des assises d'Aix — pendant que Martial, son garde chasse, assassine l'usurier Dubouscal sous les fenêtres mêmes du château. Ferréol qui vient de quitter la marquise a été témoin de ce crime que l'honneur d'une femme ne lui permet pas de dénoncer. Il s'expatrie et revient précisément le jour où un de ses amis, le jeune d'Aigremont, est assis sur les bancs de la Cour d'assises pour avoir à y répondre de l'assassinat de Dubouscal. On se figure la situation du pauvre Ferréol. Que fera-t-il ? Sauvera-t-il son ami et perdra-t-il la marquise ou trahira-t-il celle-ci pour délivrer celui-là ? Terrible et cruelle attente pendant laquelle le jury délibère et rapporte un verdict de culpabilité. D'Aigremont est condamné à vingt ans de travaux forcés. Le cœur de Ferréol est torturé et lui inspire un généreux dévouement. Il s'accuse d'être lui-même l'auteur du

crime poursuivi. Mais pendant un interrogatoire qu'on fait à ce propos subir à Martial, celui-ci se trahit, est arrêté et..... se fait justice dans sa prison.

On peut juger par ce résumé rapide de l'intérêt qui s'attache à certaines situations. La pièce est menée rondement, l'intérêt n'a pas le temps de faillir et Sardou y a prodigué à foison les ressources de ce pathos qui empoigne les publics, de ces cordes sentimentales qu'il sait si bien faire vibrer.

MAURICE GEORGES.

### Théâtre Royal du Parc.

Les *Deux Comtesses*, comédie en 3 actes de M. Eugène Nus.

Une petite première en attendant *Madame Caverlet* et les *Danicheff*. L'histoire des *Deux Comtesses* est celle d'un Monsieur qui s'est remarié croyant tout bonnement sa première femme morte. Le voilà un beau jour deux fois mari et deux fois père — chacune de ses épouses lui ayant donné un fils. — Grand embarras du Monsieur qui ne sait réellement que faire. Une jeune américaine vient améliorer sa position en épousant son bâtard et en l'emmenant avec elle aux Etats-Unis.

La pièce de M. Nus n'est pas méchante comme on le voit et réellement elle fait plaisir à voir.

Tout le succès a été pour la jeune Américaine, pour sa prononciation anglaise gracieusement imitée et pour sa ravissante et tapageuse toilette. M<sup>lle</sup> Hélène Emma a du reste contribué cette année pour une large part au succès des différentes pièces représentées jusqu'ici au théâtre du Parc.

MAURICE GEORGES.

### LE PRIX DES PLACES AU THÉÂTRE.

*La Chronique* trouvait exorbitant l'autre jour le prix des places au théâtre et elle donnait la raison du peu d'empressement que le public met à s'y rendre. Nous partageons entièrement sa manière de voir à ce sujet.

On monte des nouveautés tous les jours; plusieurs des dernières pièces étaient pleines d'intérêt et d'émotion, et pourtant le public fait défaut. J'ai assisté dernièrement à une représentation de *l'Article 47*, dont M<sup>lle</sup> Rousseil interprète pourtant avec tant de talent le rôle de Cora, et les stalles étaient presque vides.

Il est temps que les directeurs s'occupent de la question. Leur intérêt du reste est le premier en jeu. Il y a des places absolument inabordables pour certaines gens qui, par la position qu'ils occupent dans le monde, doivent se placer convenablement et qui n'ont pas pour cela, comme le disait notre confrère, douze ou quinze mille francs de rente.

M. G.

### CAUSERIE LITTÉRAIRE

#### CHAPUIS

DRAME DE M. E. BAUVIN.

L'œuvre de M. Bauvin s'inspire d'une noble et patriotique pensée. Faire revenir un instant sur la scène le type glorieux de Chapuis, ce martyr des idées libérales, est certainement une excellente idée. — On ne saurait trop exalter ces hommes courageux qui ont sacrifié leur vie à la défense d'une sainte et grande cause. A ce titre, l'auteur a droit à toutes nos félicitations.

Le drame en lui-même mérite-t-il des éloges sans réserves, mérite-t-il les mêmes félicitations? Nous ne le croyons pas.

Il y a certainement dans ces cinq actes des scènes fort pathétiques, de généreuses pensées, des vers bien frappés; mais l'action, cette chose indispensable qui constitue tout entière le drame; cet intérêt qui doit s'accroître à chaque pas, captiver l'auditeur, l'émouvoir, le faire palpiter d'inquiétude, de crainte, d'espérance, manque totalement.

La pièce se déroule tranquillement, sans force, sans énergie; le dialogue — souvent bien coupé — se poursuit dans une gamme sourde. Les personnages parlent, ils n'agissent pas. Chapuis péroré — fort éloquemment peut-être, mais il ne vit pas. — Le public entend tomber de sa bouche de fières paroles, il préférerait lui voir accomplir, sur la scène, sous ses yeux, de fières actions. Voilà le défaut de Chapuis.

..

La forme de ce drame semble révéler une grande rapidité d'exécution. M. Bauvin doit avoir conçu et écrit sa pièce en peu de temps, avec précipitation.

Son style s'en ressent, il est lâché, le vers a assez bonne tournure, mais il est souvent incorrect.

Revu, corrigé avec soin, le drame pourrait acquérir plus grande valeur littéraire. Que M. Bauvin — suivant le précepte de Boileau — remette sa pièce sur le métier, qu'il la caresse avec amour mais sans faiblesse; c'est un bon conseil à lui donner.

Il n'en a pas moins le mérite d'avoir fait une bonne action et d'avoir abordé les hasards et les dangers de la scène. C'est une bonne note dont on lui tiendra compte. Qu'il ne se décourage pas, le succès l'attend s'il persévère.

### Eaux-Fortes et Pastels, POÉSIES PAR ÉMILE VALENTIN.

M. Emile Valentin — un poète belge — n'est pas le premier venu. Il y a dans son volume quelques pièces fort bien faites, écrites sobrement et sans prétention. L'inspiration, le sentiment poétique s'y rencontrent, malheureusement la forme ne répond pas à l'idée. — Elle est souvent pénible et quelquefois triviale, vulgaire — ce dernier coup de pinceau qui termine une peinture sans la lécher, sans en amoindrir la vigueur et le coloris manque à presque toutes les productions de M. Valentin.

Dans la chaleur de la composition, sans doute, il laisse échapper des vers malheureux qu'un examen attentif aurait pu lui faire corriger.

J'en cite un au hasard :

\* Tout était souriant dans la calme demeure,  
\* Le père, un blond enfant, la mère, un grand garçon.

Evidemment, à la lecture, ce qu'il y a de comique dans ce dernier vers ne sautera point aux yeux, mais à l'audition — précisément à cause de la césure — on rira fort de ce père, blond enfant et de cette mère, grand garçon.

Ce sont là des imperfections que l'on peut éviter.

M. Valentin me semble plus disposé à l'épigramme qu'à l'ode et au sonnet. J'en pourrais citer deux ou trois dont la queue est bien aiguisée, entre autres :

#### Entre amies.

\* N'entendtes-vous jamais faire  
\* Mon propre éloge, Miss? — Je ne dis jamais rien  
\* En ma faveur. — Très-chère,  
\* N'insistez pas, je le crois bien ;  
\* C'est plus aisé que le contraire!

« Le Gredin de lettres » est une bonne satire.

M. Valentin n'est pas aussi bien dans son élément quand il manie le style dithyrambique, témoin son *Hymne de l'Université de Louvain*. Qu'il retourne à la poésie facile, qu'il traduise en quatre vers une pensée fine, un trait d'esprit, et on ne manquera pas de l'applaudir.

L. F.



## LES CONCERTS

## Concert de l'Association des Artistes Musiciens.

Au 3<sup>e</sup> concert de l'Association des Artistes Musiciens, un jeune violoniste de 17 ans, a émerveillé l'auditoire par un jeu correct et plein de grâce. M. Ysaye, élève au conservatoire de Liège, a exécuté le 4<sup>e</sup> concerto de Vieuxtemps, avec une virtuosité remarquable. A part quelques imperfections bien pardonnables à un débutant, il n'y a que des éloges à prodiguer à ce jeune artiste qui promet de faire un jour honneur à l'école belge.

M. Sylva et M<sup>me</sup> Bernardi ont été très-applaudis, le premier dans la *Prière de Rienzi* et l'air de la *Reine de Saba*, la seconde dans la *Sérénade Valaque* de Braga et l'air d'*Orphée*.

L'orchestre, sous la vaillante direction de M. Joseph Dupont, a exécuté plusieurs morceaux parmi lesquels nous citerons principalement nt une bourrée de Baels, transcrite avec talent par M. Gevaert.

## Concert du Cercle d'Hiver.

Le Cercle d'Hiver de la Société royale de Zoologie, est en pleine voie de prospérité. Nous avons assisté, il y a quelques jours, à un brillant concert dans lequel plusieurs artistes bien connus se sont fait entendre. Le succès le plus complet était assuré d'avance aux organisateurs, qui avaient réuni des éléments tels que MM. Dumon, Duhem, Steengers, Tilman, Saemen, Hemelsoet et Lecercf pour la partie instrumentale, M<sup>les</sup> Depature, Nicolet et M. Wicart pour la partie vocale.

Un public fort nombreux et composé en grande partie d'artistes, a rendu pleine justice au talent de tous les exécutants. Les honneurs de la soirée ont été pour M<sup>lle</sup> Depature et son professeur M. Wicart, qui ont chanté à ravir le grand duo du 4<sup>e</sup> acte des *Huguenots*. On était curieux d'entendre M. Wicart qui, après avoir brillé avec tant d'éclat, il y a quelque vingt ans à la Monnaie, s'est voué tout entier à l'enseignement. M. Wicart a su charmer par une voix encore très-agréable conduite avec un talent réel.

M<sup>lle</sup> Depature peut affronter sans crainte la scène, où elle est appelée à un brillant avenir. La voix est pure, fraîche, très-forte et maniée avec une véritable virtuosité. M<sup>lle</sup> Depature a été également très-applaudie dans l'air de la *Reine de Saba* et l'*Ave Maria*, de Gounod, chantés avec beaucoup d'expression et de justesse. Nous apprenons avec plaisir que la jeune artiste vient d'obtenir un très-vif succès à un concert donné par la Société royale d'Harmonie de Diest.

## Le Concert populaire.

Grand succès très-mérité pour M. Brassin au 5<sup>e</sup> concert populaire. L'excellent professeur de notre Conservatoire a joué avec une virtuosité finie, un sentiment délicat et un goût parfait la *Belle Polonoise* de Chopin et le concerto de Robert Schumann. *L'Allegro vivace* surtout a été exécuté avec un entrain et un brio remarquables. M. Brassin a été très-applaudi et rappelé à plusieurs reprises après chacun de ces morceaux.

A l'orchestre, très-joli programme venant un peu trancher avec la monotonie des derniers. La symphonie de Franz Schubert formait la première partie du concert; l'orchestre a interprété l'œuvre du maître allemand, en observant toutes les nuances de style; mention spéciale pour le scherzo. Enfin deux nouveautés pour le public bruxellois: les fragments de la deuxième sérénade de Jadassohn et l'ouverture de l'opéra *Dimistri Donskoi*, de Rubinstein.

MICA.

## NÉCROLOGIE

Le monde artistique, littéraire, dramatique est de nouveau en deuil. Deux coups irréparables en deux mois! Deux génies dramatiques fauchés par la mort: Déjazet, hier! Frédéric-Lemaître aujourd'hui! Tous deux frappés au même âge!

Frédéric-Lemaître a parcouru une carrière longue, rencontrant partout et toujours les mêmes succès et la même gloire. On peut dire qu'avec Talma, il est parvenu à la plus puissante et à la plus grandiose interprétation de l'art dramatique.

Son talent possédait toutes les qualités. Son geste toujours noble, grand, majestueux; son expression toujours juste, vraie, puissante, sa voix toujours pure, belle, pleine d'autorité; tout cela contribuait à produire sur les spectateurs l'effet réel et sublime que son génie artistique mettait dans l'expansion de ses sentiments et de ses passions. Et comme il savait manier ces cordes vibrantes qui électrisent, empoignent, saisissent et terrifient!

Avec Frédéric-Lemaître disparaît aussi de la scène, toute cette école romantique si palpitante à la fois d'intérêt et d'émotion.

M. G.

## CORRESPONDANCE

L'article de notre collaborateur Milca sur l'institution lyrique et dramatique, établie à Bruxelles, par S. M. le Roi des Pays-Bas et l'appréciation élogieuse qu'il a cru devoir donner du talent des élèves pianistes, n'a pas eu l'heur de plaire à un *artiste abonné*, qui nous adresse à ce sujet une longue épître, que nous ne pouvons malheureusement pas insérer faute de place et d'intérêt pour nos lecteurs. Toutefois, comme il se plaint amèrement des injustices qui se commettraient au Conservatoire au détriment des élèves belges, nous extrayons de la lettre le passage suivant, dont bien entendu nous n'assumons pas la responsabilité et qui, nous l'espérons pour l'honneur de notre Conservatoire musical, recevra bientôt de la part de la direction un démenti formel.

« Puisque j'en suis à parler de ces demoiselles du Conservatoire hollandais, je ne puis m'empêcher de vous dire, mon cher rédacteur, les craintes que m'inspire le malheureux engouement du public belge pour ces jeunes étrangères qui font une concurrence désastreuse à nos compatriotes, élèves du Conservatoire de Bruxelles. Pensionnaires de S. M. de Hollande et élèves de Bruxelles, ont les leçons en commun et seront appelés au concours cette année. Or, dès à présent, il y a une préférence marquée vis-à-vis des premières, tandis que l'on semble vouloir décourager les secondes. Et c'est ici que je vois un grand danger. Ces préférences me donnent singulièrement à réfléchir, car elles se manifesteront sans doute lorsqu'il s'agira de choisir les élèves qui doivent concourir. Il ne faudrait donc pas s'étonner si l'intelligente et patriotique direction du Conservatoire, se basant sur ce fait que les pensionnaires de l'Institut de Hollande ne peuvent y rester plus de trois ans, les faisait concourir au préjudice incalculable des élèves belges. Il faut que l'on sache dès maintenant ce qui se prépare. »

## LE « BELGIAN NEWS »

Plutôt que d'infliger à nos lecteurs une nouvelle dose de traductions anglaises, d'expressions plus ou moins poétiques, et en général d'opinions dignes de M. Prudhomme, nous avons répondu *in extenso* dans le *Belgian News* du 29 janvier, à l'attaque dont nous avons été l'objet. Inutile de reproduire ici notre longue « tartine »; bornons-nous à faire remarquer que le journal anglais, donnant raison à nos conclusions, a déclaré les débats clos. Nous avons ainsi le dernier mot, et nous ne voulons pas abuser du « lecteur assidu » en renouvelant ici l'attaque.

Le numéro de ce jour préconise une œuvre que nous recommandons, c'est le rapatriement des jeunes Anglaises attirées ici sous le prétexte fallacieux d'un engagement théâtral.

c.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 7.

20 FÉVRIER 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 fr. par an.

Étranger . . . . . Id. (port en sus).

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

*Les étrangers au Conservatoire de Bruxelles. — Quelques mots sur les concours publics d'architecture. — Causerie théâtrale : Carmen ; Madame Caverlet. — Une pleine neige. — Courrier de Paris. — Eucharis, poésie. — Visite de LL. MM. le Roi et la Reine au Conservatoire. — Les Concerts. — Les livres : Wintering at Menton by Alex. M. Brown. — Nouvelles à la main. — Correspondance.*

**AVIS.**

Nous rappelons à nos abonnés qu'à partir de ce jour l'Artiste paraîtra régulièrement toutes les semaines jusqu'au 31 décembre prochain. Nos abonnés auront donc à cette date la collection des 52 numéros formant le volume de la première année. Nous les prévenons également que nous ferons sous peu toucher le montant de leur abonnement.

**LES ÉTRANGERS AU CONSERVATOIRE DE BRUXELLES**

Dans notre dernier numéro, un *artiste abonné* appelait toute notre attention sur de prétendues injustices commises au Conservatoire de Bruxelles, au profit des jeunes Hollandaises de l'institution Cabel qui suivent les cours de M. Dupont. Nous n'avions pas voulu assumer sur nous la responsabilité de ces faits, et nous avons espéré pouvoir les démentir aujourd'hui ; mais le silence de M. Gevaert et les

nouvelles instances de l'*artiste abonné* nous obligent à parler. En fondant l'Artiste, nous avons voulu en faire une publication vouée tout entière à la défense des intérêts de l'art national, et le fait incriminé par notre correspondant est de ceux qui lèsent notre enseignement musical au plus haut degré. L'artiste qui nous a mis au courant de cette situation est venu nous trouver dans nos bureaux pour nous répéter de vive voix ce qu'il nous avait écrit et nous dire qu'il acceptait d'avance toutes les conséquences de ses graves révélations.

Le fait actuel est un pendant à l'affaire Wieniawski qui a ému à si juste titre il y a très-peu de temps le monde artistique musical. En prenant le soin de livrer à la publicité de pareils actes et d'en demander justice au nom de nos compatriotes, nous obéissons à un sentiment trop naturel pour avoir besoin même de dire à M. Cabel et à ses pensionnaires que nous les mettons tout-à-fait hors la question. C'est à qui de droit que nous nous adressons.

Au dire de notre correspondant, il y a *deux mois et demi* que M. Dupont s'occupe exclusivement de ses élèves Hollandaises, et cela pour les préparer aux auditions de M. Cabel. Son cours se borne à faire jouer et répéter à ces demoiselles les morceaux qu'elles doivent exécuter à ces soirées. Des élèves belges, il ne s'occupe, paraît-il, pas plus que si elles

n'assistaient pas à ses leçons. Si ce fait est vrai, et notre correspondant nous l'affirme de la façon la plus catégorique, il y a là un criant abus auquel il importe de mettre un terme, surtout si l'on songe que les parents qui envoient leurs enfants au Conservatoire sont, pour la plupart, des gens sans fortune qui attendent avec impatience le moment où ils pourront retirer du talent de leurs enfants quelque soulagement à leur misère. C'est d'une voix indignée que nous protestons contre une pareille injustice.

Et, à propos des soirées si intelligemment organisées par M. Cabel, nous demanderons à la direction du Conservatoire pourquoi elle ne fournit pas plus souvent à ses élèves ces occasions de se familiariser avec le public. Il n'y a pas encore eu de concert au Conservatoire cette année, et, s'il faut en croire les bruits qui circulent, il n'y en aurait qu'un seul. La distribution des prix elle-même vient d'être retardée. Quel sera le résultat de tout cela? C'est que les concours arriveront, que Mesdemoiselles les Hollandaises se présenteront devant leurs juges, familiarisées avec le public, tandis que nos jeunes filles seront, comme toujours, paralysées par la timidité. Il y a là encore pour elles des conditions absolument injustes et défavorables. Il y a là un intérêt pour notre art musical qui mérite de ne pas être négligé.

Ce qui préoccupe encore notre *artiste abonné*, ce sont les prochains concours. Il n'est pas difficile, nous dit-il, de voir dès à présent que ces demoiselles Hollandaises qui ne peuvent rester que trois ans dans l'établissement de M. Cabel, seront désignées pour concourir, plutôt que les élèves belges. On sait que M. Gevaert a décidé que quatre élèves de M. Dupont entreraient en lutte cette année : si, dans ce nombre seront comprises les protégées du Roi de Hollande, il n'y aura donc qu'une élève belge qui pourra paraître devant le jury

Et voilà des faits que l'on nous dit vrais, indéniables! Pourrait-on, quand on apprend de pareilles choses, laisser rouiller sa plume et ne pas les signaler au public? Il faut absolument que tout le monde sache ce qui se passe dans ces établissements que nous entretenons de nos deniers, pour qu'on y donne convenablement à nos enfants l'instruction qu'ils vont y chercher. Nous avons trop de souci de notre art musical pour le voir sacrifier ainsi par ceux-là mêmes que nous payons pour le faire prospérer. Nous nous efforcerons toujours de relever ces abus, et si nos efforts demeurent stériles, nous n'en aurons pas moins fait œuvre de justice et de patriotisme!

V. R.

## QUELQUES MOTS

### SUR LES CONCOURS PUBLICS D'ARCHITECTURE

Dans un de ses derniers numéros, l'*Émulation*, sous la rubrique « A PROPOS DES CONCOURS », recherchait les causes du peu de succès des architectes belges au concours de Charleroi et à divers autres concours publics.

Ne considérant que le fond de l'article, nous devons dire qu'il apprécie avec beaucoup de sincérité le talent des architectes nationaux et celui des architectes étrangers.

Il reconnaît également l'infériorité de nos compatriotes à l'égard des architectes français, lorsqu'il s'agit de concours et cherche les moyens d'obvier à cette situation.

Mais où nous ne sommes plus d'accord, c'est lorsqu'il vient proposer comme seul et unique moyen de sortir de cette impasse, l'exclusion temporaire des architectes français jusqu'à ce que les artistes belges soient en état de lutter à armes égales.

Certes, nous sommes tout à fait d'avis que les nationaux, à mérite égal, doivent passer les premiers, mais nous ne croyons pas qu'en laissant les jeunes architectes de notre pays lutter seulement entre eux, on arrive à un bon résultat.

Une lettre fort sensée adressée à l'*Émulation*, en réponse à son article précité, est de notre avis, et croit qu'il vaut mieux laisser les concours accessibles à tous; de cette façon, l'*Émulation*, sans vouloir faire un mot, se mettra de la partie et stimulera le travail des jeunes artistes. Ce qu'il faut avant tout, et nous ne saurions trop le répéter, c'est un enseignement sérieux, et puisque nos édiles font la sourde oreille, c'est à nous de faire tous nos efforts pour remédier à ce mal. Que les jeunes gens désireux de parvenir un jour, se groupent, cherchent des professeurs qui leur donnent de bons conseils, et il n'en manque pas, bientôt ils verront le succès couronner leurs efforts et l'inégalité qui existe entre eux et les architectes français s'annihiler peu à peu. Vouloir faire autrement que par l'étude, c'est se boucher les oreilles pour ne pas entendre.

N.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

## Théâtre royal de la Monnaie.

Le succès de *Carmen* ne fait que grandir à chaque représentation; il est vrai de dire qu'aujourd'hui l'interprétation ne laisse plus rien à désirer, que tous les artistes s'acquittent très-consciencieusement de leur rôle et concourent avec le meilleur ensemble à la réussite de l'œuvre. Ce succès est plus mesuré et modéré qu'enthousiaste, mais il est d'autant plus vrai et réel. Le public de Bruxelles juge l'œuvre de Bizet en vrai connaisseur, il admire cette nouvelle manière d'écrire, simple, originale, parfois naïve, mais toujours belle et élégante. Quel charme dans ces introductions du deuxième et du quatrième acte, quelle poésie dans la romance de Micaëla au troisième acte, et aussi quelle énergie dans le duo final entre José et Carmen. Là encore, l'auteur s'est retenu, il a voulu rester dans le cadre qu'il s'était imposé; tandis qu'au premier acte, au contraire, quel abandon dans ce charmant chœur de gamins et dans l'Habanera, chanson pleine d'originalité; ici Georges Bizet s'est laissé aller à l'inspiration, aussi y a-t-il plus de poésie dans ce premier acte que dans les trois autres.

M<sup>lle</sup> Dérivis, dans un rôle écrit spécialement pour M<sup>me</sup> Galli Marié, fait preuve d'une grande virtuosité, et joue le personnage de Carmen avec distinction, en mettant en relief le caractère singulier de cette bohémienne. M<sup>lle</sup> Renaux remplit avec beaucoup de grâce le rôle de Micaëla, elle chante avec goût et expression la romance du troisième acte.

M. Bertin a gagné l'assurance qui lui manquait à la première représentation, et M. Morlet est parfait dans le rôle d'Escamillo, quand il se donne la peine de chanter juste et d'écouter l'orchestre.

M<sup>me</sup> Nilsson ne viendra décidément pas en représentations, elle sera remplacée par la Ferrucci qui est venue chanter les *Huguenots* l'an dernier, à la représentation gala, donnée en l'honneur du prince de Galles; de plus on annonce l'Albani, le célèbre soprano de Covent-Garden.

Le *Philtre* serait remis à la campagne prochaine; par contre la direction donnera la *Reine de Saba*, la *Traviata* et le *Postillon de Lonjumeau*, un des succès de M. Bertin au théâtre de Gand.

MILCA.

## Théâtre royal du Parc.

*Madame Caverlet*. — QUATRE ACTES D'EMILE AUGIER.

*Madame Caverlet* est un plaidoyer éloquent en faveur de cet antidote du mauvais mariage que le législateur français ne veut pas introduire dans son Code.

Avocat de l'opinion publique qu'il représente à la barre du Parlement de France, Emile Augier s'est fait le défenseur convaincu du divorce.

Nous allons assister aux pénibles et touchants débats de

cette cause à laquelle il a apporté son sentiment le plus vrai et son éloquence la plus pathétique.

Les débats sont ouverts:

M<sup>me</sup> Merson a épousé un mari viveur qui dissipe avec de folles maîtresses, qu'il affiche un peu partout dans Paris, la fortune de sa femme. Après beaucoup de souffrances supportées avec un grand et magnanime courage, la pauvre femme, qui est aussi deux fois mère, succombe sous le poids de sa douleur et de sa honte. Voulant du moins soustraire ses enfants aux pernicious exemples de leur père, elle demande la séparation.

Merson est accablé par l'arrêt de la Justice, la séparation est prononcée et la mère éplorée à qui le tribunal a permis de garder ses enfants, se retire avec ces pauvres petits êtres chez une de ses parentes à Avranches . . . . .

M<sup>me</sup> Merson rencontre à Avranches, un M. Caverlet, un homme qui a toutes les qualités sans avoir un seul défaut. M. Merson et lui, en un mot, constituent les antipodes de l'échelle humaine. L'épouse séparée se met à aimer ce chevaleresque personnage à qui elle livre son cœur et ses enfants. La tante indignée lui reprend l'hospitalité qu'elle lui avait donnée sous son toit. Monsieur et celle qui se fait appeler madame Caverlet vont habiter,

Loin des bruits de la vie  
Loin des regards jaloux...

Lausanne, près du lac de Genève . . . . .

Quinze ans se sont passés!

Quinze ans de bonheur pour ce faux ménage. Caverlet n'a pas trompé celle qui lui a donné son cœur, il a été l'ami le plus tendre et le plus dévoué. Henriette Caverlet — puisque M. Augier lui fait porter ce nom — a été, de son côté, un ange de douceur, d'amour et d'affection. Les enfants ont grandi: Henri et Fanny Merson sont deux adolescents qui croient leur père anglais, leur mère divorcée, et Caverlet son nouvel époux..... Merson est toujours à Paris où il poursuit le triste cours de sa vie dissipée.

Mais hélas! le glas funèbre de leur bonheur à tous a sonné et ce passé plein de félicité et d'heureux souvenirs va s'évanouir tout à coup comme un mirage, sous le souffle de l'atroce réalité . . . . .

M. Bargé vient demander à M. Caverlet, pour son fils Reynold, la main de Fanny. Les deux enfants s'aiment d'un amour chaste et pur et l'accomplissement de leur parfait bonheur n'attend plus que le consentement de leurs parents. A ce moment suprême M<sup>me</sup> Caverlet aperçoit tout entière l'atrocité de sa situation. Elle n'est que la maîtresse de celui qu'on croit son mari! « C'est l'expiation, dit-elle, qui commence! » Caverlet, lui aussi, a conscience de cette position, et, pour la première fois depuis quinze ans, il s'aperçoit que l'amitié qui le liait lui et les siens à M. Bargé, lui commandait de dire tout à ce brave homme. Il prend son courage à deux mains et il parle! Le résultat de cette révélation? M. Bargé ne consent pas au mariage de son fils avec M<sup>lle</sup> Merson.

C'est ici que le drame va entrer en plein dans l'action.

La tante d'Avranches est morte, laissant à sa nièce un héritage d'un million! Merson, par le son métallique alléché,

vient tomber comme la foudre au sein de la famille Caverlet.

Il vient reprendre sa femme, ses enfants..... le million et réhabiliter sa famille à son foyer.

Il tombe sur son fils, à qui, sans ménagements, il dit toute la vérité et les intentions qui l'amènent. Henri se laisse prendre aux généreux sentiments que son père se prête sans façon et il fera tout pour forcer sa mère à rentrer à Paris.

Ici se placent des scènes sublimes, déchirantes, que la plume d'un critique ne saurait retracer.

Henri Merson, dans une scène forte, puissante, accable Caverlet qu'il hait autant qu'il l'a aimé. — Henriette se retrouve en présence de son mari et cette terrible confrontation lui rappelle en un moment tout son passé, toutes ses douleurs et toute sa honte. — Elle voit son fils qui rougit devant elle, sa fille qui ne comprend rien, son amant qui comprend trop!

Bargé vient proposer à M. et M<sup>me</sup> Caverlet le seul salut qu'il soit encore possible d'accorder à leur honneur et à leurs enfants : la séparation! Scène cruelle, horrible, que le déchirement de ce lien! M<sup>me</sup> Caverlet sanglotte, son amant est abattu... Ils veulent se suicider!....

*Much noise for nothing!* Reynold accourt essoufflé. Il apporte le dénouement. Merson n'est pas méchant! Il veut bien, pour 500.000 francs, laisser en paix sa femme, ses enfants et Caverlet! Il achètera une propriété en Suisse, se fera naturaliser et le divorce sera prononcé, et M. Caverlet épousera M<sup>me</sup> Caverlet et Reynold épousera Fanny.

Comme c'est simple pourtant, ces histoires-là, quand on s'appelle Emile Augier.

La nouvelle pièce de l'illustre académicien, est une œuvre saine et forte, bien pensée et bien écrite, rondement menée et solidement charpentée.

A ce titre elle a droit à la critique et à une critique sévère.

La thèse, nous la devons prendre telle qu'elle est! *De legibus non disputandum!* Mais ce que nous voulons faire et ce que nous devons faire, c'est enlever à l'héroïne de M. Augier, cette auréole du martyr qui plane sur sa tête et cette couronne de vertu qui ceint son front. Il y a vers la fin de la pièce une scène où M<sup>me</sup> Caverlet, qui comprend bien tout le poids de sa faute et du déshonneur qu'elle a imprimé au nom de ses enfants, trouve le besoin de raconter à sa fille la prétendue histoire d'une de ses amies qui, séparée de son époux, a cohabité avec un autre, cachant au monde sa coupable liaison. Et l'enfant, avec sa candeur ingénue, de dire à sa mère: « Ton amie n'avait donc pas d'enfants? — Si, elle en avait! — « Elle ne les aimait donc pas alors! » Eloquentes paroles qui renferment toute la moralité de la pièce.

Voilà pourquoi M<sup>me</sup> Caverlet ne fera pas, malgré ses larmoyantes jéréemies, verser une larme à ceux qui raisonnent et qui comprennent!

Oh! j'excuse l'amour naturel, je ne bannis pas toujours les aspirations généreuses et les sentiments élevés, qui poussent une jeune fille à aimer un jeune homme en s'affranchissant de vues étroites, mesquines, entachées d'intérêts souvent plus mesquins alors.

Je ne livre pas à la réprobation publique, l'épouse qui — là où le divorce n'existe pas — se crée une existence qui relève plus de sa conscience et de son cœur, mais je condamne sans pardon une mère qui ne trouve pas dans le cœur de ses enfants assez de consolation à ses peines, et dans son

cœur à elle, assez d'amour pour ceux à qui elle a donné le jour. La femme qui efface de sa vie le nom du père de ses enfants est une folle, une paria et une infâme et M<sup>me</sup> Caverlet brisant l'existence d'Henry et de Fanny Merson est pour moi tout cela.

Quant au dénouement de la pièce, il est trop facile et il est trop indigne. M. Merson, après sa scandaleuse existence, n'avait plus qu'un port de salut, le suicide, et si le courage lui eut manqué pour armer son arme, M. Augier n'avait qu'à charger le remords d'en lâcher la détente. Mais se vendre ainsi quand on vient d'entrevoir sa fille et d'embrasser son fils après 15 ans de séparation, c'est trop triste et trop immoral. On me dira que le suicide aussi est immoral. Eh bien! immoralité pour immoralité! j'aime mieux celle où il y a du courage que celle où il y a de la lâcheté.

L'interprétation de l'œuvre d'Augier a été ce qu'elle pouvait être, rendue par une troupe de second ordre — quant aux rôles principaux.

M. Châtillon n'est pas l'homme de la situation. Est-ce lui qu'il faut accuser? Non! M. Châtillon est un acteur qui a du mérite et qui est consciencieux, mais le rôle qu'il devait remplir était, convenons-en, trop au-dessus de ses forces. Et puis, je ne sais si c'est Goyens qui lui a fait sa tête, mais là, vrai, si j'étais M. Châtillon, je réclamerais à son auteur des dommages et intérêts. M. Garnier est un Merson parfait, qui joue avec art et parvient à faire oublier par de sérieuses qualités, le dégoût qu'inspire son personnage. Barbe — pour ceux qui raffolent de son talent — a été très-satisfaisant. Lebrun s'est montré aussi plein de bonhomie sous l'habit de juge de paix que sous le *panache* de préfet. Tony-Riom a été très-amusant dans le pantalon à papa. M<sup>me</sup> Duplessy n'est pas M<sup>lle</sup> Rousseil et M<sup>lle</sup> Hélène Emma qui, avec Garnier, remporte la palme, s'est montrée dans son angélique candeur, ingénue aussi innocente qu'elle avait été ailleurs, soubrette sémillante.

En somme, *Madame Caverlet* est une vraie pièce qu'il faut voir. Elle est digne de celui qui a signé de son nom la *Cigüe*, *Gabrielle*, le *Gendre de M. Poirier*, les *Lionnes Pauvres*, les *Effrontés* et *Paul Forestier*. C'est une œuvre qui a sa place marquée dans les productions de cette école du bon sens dont M. Ponsard fut encore l'un des chefs. Le style en est brillant et marqué au coin de cette phraséologie emphatique moderne dont Sardou tient aussi les ficelles et dont Dumas est le grand chef.

MAURICE GEORGES.

*P. S.* — A l'heure où paraîtront ces lignes, le Théâtre du Parc donne la première représentation du *Prix Martin*, la nouvelle pièce d'Emile Augier et de Labiche. Cette soirée est donnée au bénéfice de M<sup>lle</sup> Hélène Emma. Nous sommes certains qu'il y aura eu foule pour applaudir la gracieuse et sympathique artiste qui a su conquérir cette année l'une des premières places dans le répertoire du théâtre du Parc. Nous parlerons de cette soirée dans notre prochain numéro.

M. G.

## UNE PLEINE NEIGE

—  
SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR !  
—

A Madame V. de M.

Vos pieds aristocratiques sur les chenêts étincelants, la tête languissamment renversée sur le dossier capitonné de votre berceuse dont la frange s'emmêle aux cheveux follets de votre nuque ambrée, vous contemplez, Madame, — d'un air assez distrait, je dois dire, — la plus brillante des toiles qui illuminent votre salon. C'est un Effet de neige, paraphé *Baron*, l'un de nos plus saisissants interprètes de l'Hiver.

Soupeçonnez-vous, Madame, ce qu'il en coûte pour peindre cette neige si belle et si appétissante, cette neige, idéale toison, l'effroi de vos exquis babouches ? Car nous autres, — *Jeunes*, — naïfs sincères qui croyons que c'est arrivé, nous affrontons bravement cette neige que vous n'avez jamais vue qu'à travers les tièdes croisées de vos salons ou les glaces biseautées de votre coupé ! Nous ne la peignons pas comme Monsieur Tel ou Tel (décoré), d'après une nappe et un bouquet de graminées, — au coin du feu ! Non, nous peignons la neige d'après la neige et dans la neige.

Faut-il vous énumérer le nombre de catarrhes, bronchites, rhumes, rhumatismes pris en hiver aux bois, aux champs, en face de l'impassible chevalier ? Non. Vous en laisseriez choir votre mignonne boîte à pastilles pectorales et ce serait pécher, car une toux, même aristocratique, jamais ne sied à ravir !...

Il a neigé toute la nuit. Aussi le peintre-naturaliste ira-t-il joyeusement « broyer du blanc » dans les plaines emmitouflées tandis que « broient du noir » dans l'atelier propre et surchauffé les peintres chenus dont les productions démodées s'étalent en pleine rampe — parbleu ! — à nos expositions officielles !

L'heure du départ va sonner. Or, pas plus qu'avec l'Amour, on ne badine avec le traifi : un être brutal par excellence !

L'on fait invasion dans le compartiment roulant, boîte au dos, pique en main, au grand émoi des gens paisibles déjà casés le plus chaudement possible, le nez dans l'écharpe, les mains dans les poches, les pieds dans le foin... Car nous sommes *en troisième*, Madame, ne vous déplaie ! *La troisième* n'est-elle pas *la première* de l'artiste — en excursion — qui se respecte ? Une boîte à peindre sur les divans capitonnés des *premières* produit le même effet qu'une tache d'huile sur vos plus riches robes de soie, Madame !

Le sifflet grince, la locomotive éternue, puis le lourd

chapelet des voitures s'ébranle bruyamment. Le paysan d'en face, un gros rougeaud, mange de l'œil mes bottes de *Réaliste* ! Une jeune villageoise écarquille ses prunelles glauques et cherche sous mon feutre — peu romantique — les mèches de tradition, absentes ! Un *piou-piou*, retour au pays, grave avec l'ongle, sur le givre qui étame la vitre, des cœurs enflammés. Une bonne vieille, ma voisine immédiate, gare ses côtes des caresses inconscientes de ma boîte aux coudes pointus !

Et le train roule toujours tintamarant et nous cahotant de ci de là, le plus moelleusement du monde. Les tubes et les pinceaux dans la boîte à peindre rendent un tapotis répété et monotone qui agace les nerfs... voisins et fait claquer les dents... voisines !

Le train s'arrête.

Nous voici dans les plaines blanchies de Watermael-Boitsfort.

Là-bas, bien loin et comme fondue dans les brumes opaques, se profile la grande silhouette des bois de Rouge-Cloître et de Tervueren : Bleu linéament découpé sur l'horizon et qui semble former un trait d'union bizarre entre le ciel d'argent bruni où galopent d'immenses nuages aux flancs gros de neige et la plaine étincelante se déroulant à perte de vue calme et majestueuse.

Un groupe de saules évidés par les ans, déchiquetés par les tourmentes, hérissent dans l'air froid leurs branches grêles et dépouillées, où se balance maint oisillon frileux et criard. Les yeuses ébouriffent gaillardement leurs grosses têtes rousses poudrées à frimas. Le lierre soutache de vert leurs troncs rugueux et gercés que le pic affamé martèle de son bec d'acier.

Les ruisselets figés, rubans de moire ourlés de neige et que constellent les pieds étoilés des corneilles, ont tû leurs romances buissonnières. C'est vainement que le héron au vol majestueux s'y abat : les grenouilles chaudement blotties dans la vase sont muettes et dorment — sans crainte — d'un étrange sommeil !

Des roseaux en larges touffes fauves et dorées, où la brise fraîche se glisse en bruissant, coupent de leurs zones aux molles ondulations la blanche monotonie des espaces neigeux.

Le moelleux duvet des routes craque et cède sous le pied — délicieusement ; chaque pas abandonne des semelles d'argent !

L'œil du peintre s'allume et cherche le site, l'imagination frappée s'éveille, le cœur s'émeut, s'échauffe.

Aussi va-t-on joyeux, narguant la froidure et sans souci de la neige qui vous blanchit les jambes, ni du baiser hivernal qui vous empourpre la joue !

Pelotonnée dans sa fourrure d'hiver, la nature, abandonnant toute coquetterie, a délaissé « ses plus brillants atours » : les paysages, hier encore bariolés de tons infinis et tapageurs, se sont simplifiés : plus de

cliquant, plus de papillotages ! De grands tons plats, intimes et délicats, des taches sobres et harmonieuses : idéales symphonies en blanc majeur !

Parfois un brouillard monte de terre et voile subitement l'horizon ne faisant plus du ciel et du sol confondus qu'une masse d'un bleu-gris ultra clair, fuligineux parfois, d'une profondeur factice étonnante et d'une prestigieuse finesse ! Mais la brise vient-elle à souffler, — magiquement le brouillard glacé s'évanouit. Il se déchire, il s'éparpille comme un voile immense qui nous dérobaient les lointains violâtres sous le ciel brillant que fendent d'une aile lourde, en croassant, les corbeaux noirs et voraces.

L'étendue peu à peu s'est dégagée de ses vapeurs nacrées et les derniers nuages s'enfuient, rapides, de l'horizon. L'azur resplendit et le soleil inonde de ses rayons stridents la nappe miroitante des campagnes, un éblouissement ! Les arbres nus et rêveurs, les côteaux toisonnés s'allongent en ombres bleues, fantasmagiquement bleues, sur l'hermine étourdissante des terrains engourdis.

L'œil de l'artiste que blessent ces rutillements, ces vibrations intenses, ces scintillements de facettes et de paillons, se clôt d'instinct ; l'imagination reploie désespérément les ailes et redemande les grands ciels gris si simples, si délicatement fondus, satinés et perlés... O la neige en plein soleil ! Vision dure, aigre, inharmonieuse et, pour la palette, de l'ingratitude la plus... blanche !

Mais sauvons nous de ce « charlatan de soleil ! »

Non loin, sur la côte lumineuse, dans un bouquet d'arbres — en filigrane d'argent, ô givre magique des pays enchantés ! — se blottit, humble et gibbeuse, une chaumine hospitalière.

La cheminée basse, effritée par le Nord, s'empanache d'une allègre fumée qui monte en spirale bleuâtre pleine de promesses.

Entrons !

C'est là, Madame, si vous le permettez, que l'artiste, avant de se mettre à l'œuvre, ira déguster dans le verre trapu et sans pied l'élixir incolore des paysagistes ! L'aïeule est près du feu, qui tourne son rouet mélancolique ; la ménagère, que pourchassent en riant trois mioches, têtes blondes et roses, vaque à son ménage. Sur la cheminée haute s'alignent, brillant, les inévitables étains et les faïences naïvement fleuries, du siècle dernier. Sur la fenêtre étroite végète un pot de géraniums, souvenir des beaux jours ! Au dehors, les ceps tordus et dénudés d'une vigne folle lui forment un encadrement bizarre.

De cette fenêtre le regard plonge sans contrainte sur les paysages tout blancs. Aussi, plus d'un se contenterait-il de cette facile échappée sur la campagne glacée et peindrait là maint effet de neige, près du verre

trapu, — ce compagnon muet ! — les pieds sur la maîtresse-bûche qui flambe gaie en crépitant !

Mais l'étude s'en ressentirait singulièrement ! Jamais dans ces conditions, elle ne sera ce que l'on appelle *enlevée*, ni peinte avec cette fougue impérieuse, cette verve inconsciente, cette santé et cet entrain indéfini que, malgré soi, l'on possède en plein air. Le peintre n'étant pas *empoigné*, les fibres de son cœur, les cordes intimes de son âme resteront assoupies et sans voix.

Car il faut être dans le milieu même, dans cette neige qui grise, baigné d'air ambiant qui vous flagelle la joue et vous émotionne si étrangement. Alors seulement on sent, alors on vibre, alors on s'émeut !

Voilà, Madame, ce qui doit vous faire comprendre la différence — très-juste — qu'un rapin établissait l'autre soir entre les *Jeunes* et les *Vieux* : « les *Jeunes*, disait-il, ont des rhumatismes, les *Vieux* n'en ont pas ! »

Mais le soleil turbulent va disparaître de l'azur qui peu à peu s'est calmé. Sur un ciel de turquoises en fusion, lamé de citrins affadis, glacé de pourpres aériennes, s'éparpille un vol de petits nuages ronds et dorés aux suprêmes rayons du grand astre qui roule incandescent et va s'endormir derrière l'horizon bleui.

La plaine blanche se teinte, se fonce, se plonge dans une gamme sourde, perlée et fine ; éteinte dans les fonds, elle s'irise aux crêtes et aux mamelons de lueurs nacrées. Les arbres, comme une dentelle noire, découpent sur l'or pâli du ciel leurs ramures sveltes et élégantes.

Les lointains assombris ont des profondeurs mystérieuses.

C'est l'heure !

Déjà la boîte à peindre est ouverte et la toile attend les caresses vibrantes du pinceau. L'on se cale de son mieux. L'étude bientôt se masse, se sabre, se truelle : le panneau prend vie ; les tubes de blanc se vident... Mais, hélas ! le ciel soudainement s'est assombri. Une froide buée, haleine des soirs, a monté de terre, enveloppant la plaine nacrée et l'horizon muet d'un linceul opalin. De lourds nuages sombres surgissent du fond du ciel, pleins de menaces. Mais déjà la neige tombe, tombe : lente d'abord, sourde, têtue ; puis follement tourbillonne au gré des souffles aériens. Sous les chiquenaudes de la bise les arbres voient se briser leur fragile cuirasse de givre et tomber leur blanche toison qui s'envole çà et là en épais flocons.

Hélas ! il faut alors — et vite ! — replier le châssis, fermer la boîte et s'en aller tristement, l'étude inachevée !...

Voilà ce qu'à l'atelier nous appelons, Madame, une « journée croquée ! »

MARC VÉRY.



## COURRIER DE PARIS

Paris, jeudi soir.

Mon cher rédacteur,

Les exigences de la presse contemporaine ont une influence étrange sur la rapidité de travail des critiques. A peine une première a-t-elle eu lieu, alors que le vrai public, encore ébloui de la fantasmagorie de personnages, de toilettes, de tirades et de mots, à laquelle il vient d'assister, cherche en vain à caser dans sa mémoire les divers éléments de la pièce, — à ce moment précis, les grands prêtres du journalisme ont déjà pondu une appréciation raisonnée, et discuté sous toutes ses faces l'œuvre qui vient de se produire. Certes, je vous envie, Messieurs de la critique, mais hélas! je ne puis vous imiter. J'avais assisté lundi aux débuts de l'*Etrangère*, sur notre première scène littéraire, et je dois même avouer que le spectacle de la salle où se pressait une foule d'*illustrations*, m'avait souvent distrait de ce qui se passait sur les planches. Je cherchais depuis lors à me faire une idée assez nette du rôle de Mistress Clarkson et de la duchesse de Septmons; et j'en étais venu à la conclusion qu'une seconde audition me serait nécessaire pour pouvoir vous donner un compte-rendu bien pensé. L'œuvre me semblait, en effet, trop multiple, la part qui y est faite aux idées trop considérable pour pouvoir encore la discuter sérieusement.

Cependant, le courrier m'apporte la critique que Lapommeraye consacre, dans votre *Echo du Parlement*, à la nouvelle œuvre de Dumas; je ne puis que m'incliner devant ce maître et reconnaître la sûreté de son analyse et le bon goût de ses appréciations. Je ne vous raconterai donc pas la pièce; je ne pourrais le faire sûrement d'après mes propres impressions, et je vous laisserai le soin de fouiller vous-même dans les revues déjà publiées.

L'impression ne m'a, du reste, pas été aussi favorable qu'au correspondant de l'*Echo*. Sans doute, l'*Etrangère* est de Dumas: on y retrouve son agencement merveilleux des situations dramatiques et ses discours habituels de morale physiologique. Mais pourquoi un dénouement aussi brutal? Pourquoi tuer ce duc de Septmons, homme mauvais, sans doute, mais que l'amour eût peut-être pu sauver, comme M. de Birac? Je répugne malgré moi à la violence sur le théâtre, et j'aime à relire les paroles de Dumas fils lui-même dans la préface de la Princesse Georges: « Tuer le prince eût été une complaisance illégitime, une pâture grossière jetée à quelques tempéraments et à quelques appétits qui voudraient voir exterminer dans le monde fictif ceux qu'ils ne peuvent atteindre dans le monde réel. » Et puis, Coquelin avait prêté à ce pauvre duc son type bonhomme et ses allures finement naïves; on ne pouvait trop en vouloir à la victime de l'Américain Clarkson!

Vous me demanderez peut-être si la pièce est morale....? Que répondre? Dumas entend la morale à sa manière, et, sous ce rapport, à moins d'être son confident, je n'oserais juger ses œuvres.

L'*Etrangère* joue grand jeu: elle veut prendre à la fois à M<sup>me</sup> de Septmons son mari — le présent — et son ex-fiancé Gérard — un passé qui devient le futur. Du reste, elle ne réussit pas et chacun devine que, le duc mort, sa veuve épousera Gérard, qu'elle aime plus que jamais.

Le type du bourgeois théoricien, père de la duchesse, est bien rendu par Thiron: bon homme, d'ailleurs, mais dont les raisonnements pèchent par la base.

M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt et Mounet-Sully jouent aussi naturellement que si la *Fille de Roland* n'avait jamais vu le jour. M<sup>lle</sup> Croizette est très-bien; quelles toilettes! que d'élégance et de richesse! M. Carolus Duran a passé par là.

Premier prix d'américanisme à cet excellent M. Febvre, qui personnifie Clarkson, l'époux divorcé devenu l'associé de sa femme.

En résumé, l'*Etrangère* est un succès, quoiqu'on en dise; faut-il en faire honneur exclusivement à M. Dumas? Je ne le crois pas: les excellents comédiens ordinaires du Septennat y ont une large part. La pièce sera discutée, mais chacun reconnaîtra et applaudira le talent des interprètes.

ALTIQUIS.

## EUCHARIS

*Charmante, — et la gorge en avant,  
Sans s'inquiéter des œillades  
Ni des madrigaux, fleurs malades  
Que vont effeuillant devant  
Elle une meute de vieux fades,*

*Sans cure de ces chiens d'amour,  
Elle allait, preste et tapageuse,  
De sa folle trame orangée  
Qui gronde et chante tour à tour  
Balayant leur tourbe rageuse!*

*Sa tête souple transparait  
Sous le tulle à perle irisée,  
Mais si blonde, mais si rosée,  
Que, sur l'âme, l'on jurerait  
Fleur d'églantine en la rosée.*

*Sertie en cuirasse citron  
Où le jais court en arabesques,  
Fleurs des caprices pittoresques  
Et qui luit comme le plastron  
D'or des hauts temps chevaleresques,*

*Elle se cambre fièrement,  
Valeureux croisé de Cythère!  
Sa robe fourreau, sans mystère,  
Plaquant ses courbes très crûment  
Déshabille sa forme altière.*

*A sa ceinture pend, brillant,  
Un éventail, joujou d'ivoire,  
Qui fait miroiter sur la moire  
Son aile de papillon blanc  
Où les folles brises vont boire!*

*Gantés de Suède, — gai linceul,  
Ses doigts pressent l'en-cas à pomme  
D'argent bruni, ciselé comme  
Benvenuto Cellini, seul,  
En a ciselé, le maître homme!*

*Elle s'en va, la joue en fleur  
Où tout incessamment flamboie;  
Et dans son long sillage ondoie  
Un air aux parfums de primeur...  
C'est Avril en robe de soie!*

T. H.

## VISITE DE LEURS MAJESTÉS AU CONSERVATOIRE

Le Roi et la Reine ont visité ces jours derniers le Conservatoire.

A cette occasion l'orchestre et les chœurs sous la direction de M. Gevaert ont exécuté l'*Antienne Royale* de Haendel et l'hymne de *Judas Machabée* du même auteur; la classe d'ensemble instrumental sous la direction de M. Colyns a interprété l'ouverture de *Léonor*



de Beethoven et M. Warnots a dirigé la classe de chant d'ensemble qui a fait entendre le chœur de *Colinette à la cour* de Grétry. Tous ces morceaux ont été exécutés avec un fini et une perfection remarquables. Après le Concert qui a pu faire juger l'excellente sonorité de la salle, Leurs Majestés ont parcouru les seize classes du Conservatoire dans lesquelles se donnent plus de soixante cours. Dans les classes principales quelques élèves se sont fait entendre. M. Tinel de la classe de M. Brassin a été félicité chaleureusement pour sa brillante exécution. M<sup>lle</sup> Beumer de la classe de M. Chiaramonte a chanté avec grande expression et méthode un air italien et enfin le jeune Lichtenberg, élève de M. Wieniawski, a enlevé un caprice de Vieux-temps. L'illustre maître, qui était présent, a vivement félicité le professeur et l'élève.

Après une visite à la bibliothèque musicale et à la collection très-curieuse des vieux instruments, le Roi et la Reine se sont retirés enchantés.

A l'occasion de cette visite le Roi a nommé chevaliers de son ordre MM les professeurs Bernier, Duhem, Colyns et... Wieniawski. Le soir un banquet réunissait le corps professoral. L'harmonie la plus parfaite n'a pas cessé, dit-on, d'y régner.

Il avait été un moment question, d'inviter à cette fête l'élève-moniteur de chaque classe, mais ce projet si heureux a été abandonné.

MILCA.

## LES CONCERTS

Nous n'avons eu qu'un Concert cette semaine, mais la qualité supplée aisément à la quantité quand le programme porte des noms tels que ceux de MM. Brassin, Wieniawski et Servais. Cet illustre trio s'est fait entendre dans les salons du Cercle artistique et littéraire.

Le trio en *si* hémol de Schubert, qui servait d'*andante* à cette audition musicale a été exécuté avec une fidélité irréprochable qui a pu faire apprécier une fois de plus le mérite de cette poétique composition. La sonate en *ut* mineur de Beethoven a trouvé dans MM. Brassin et Wieniawski des maîtres pour en rendre les effets grandioses.

M. Brassin dans des compositions de Chopin, pleines de sentiment et de grâce, a prouvé décidément, qu'il n'est pas seulement un mécanicien habile mais encore un poète du piano. On sentait réellement vibrer jusque dans ses doigts les cordes sensibles de son âme. M. Wieniawski dans un rondino de Vieuxtemps a déployé ces qualités si personnelles que l'on connaît au célèbre virtuose.

Le trio en *fa* de J. Raff était le bouquet de cette belle soirée. On ne pouvait mieux choisir. Ce trio est en effet une œuvre musicale des plus sérieuses où l'imagination du grand compositeur a déployé les richesses les plus variées et les plus fécondes.

Vrai régal de gourmet que ce concert et nouveau triomphe pour ces excellents interprètes de musique de chambre.

V. R.

## LES LIVRES

**WINTERING AT MENTON** BY ALEX. M. BROWN.

London et and A. Churchill.

Heureux ceux qui, pendant un hiver comme celui dont nous jouissons (?), peuvent visiter en touristes les bords de la Médi-

terrannée! Il paraîtrait cependant que cette année ils n'ont pu échapper aux frimas, mais, quoi qu'il en soit, qui de nous ne les envie? Quant à moi, je ne puis me distraire de la neige fondante qu'en lisant avec amour les descriptions les plus variées des pays où fleurit l'oranger:

*Kenst-du das Land, etc.*

C'est ainsi que j'ai rencontré un volume nouveau recommandable à juste titre aux mortels fortunés que le climat de Menton, les fêtes de Nice ou la roulette de Monte-Carlo entraînent vers le Midi.

M. Brown a réuni dans ce livre élégant ses impressions de voyage le long de la Riviera. Rien n'est délaissé: descriptions appétissantes, légendes naïves, conseils aux voyageurs et aux malades. La science même n'est pas oubliée, et je recommande aux membres du Congrès triennal préhistorique le chapitre des Troglodytes! L'auteur sait raconter; c'est ce que chacun reconnaîtra en lisant son livre. On pourrait peut-être reprocher à son style d'être un peu fouillé; la forme est toujours savante et les idées abondent. En un mot, ce n'est pas un *compagnon de voyage* ordinaire, quoiqu'en dise l'auteur; et toujours on se sent en société intellectuelle.

Nous recommandons l'ouvrage à ceux de nos lecteurs qu'intéressent les œuvres anglaises. Si l'auteur le fait traduire, notre approbation ne lui fera pas défaut.

N. C. R.

## NOUVELLES A LA MAIN

Un de nos meilleurs violonistes, M. Alfred Vivien, vient de se faire entendre à Aix-la-Chapelle, où il a obtenu le plus brillant succès. Applaudissements enthousiastes après le concerto de Paganini et la gavotte de Léclair, triple rappel après la polonaise de Wieniawski, exécutée avec le talent sérieux qui distingue M. Vivien. Avant de partir pour l'Amérique, où un brillant engagement l'appelle, M. Vivien doit encore faire une tournée artistique en Allemagne.

En juin 1877 sera célébré le 300<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Rubens. On se propose à cette occasion, de réunir à Anvers dans une seule exposition toutes les œuvres du grand maître, aujourd'hui dispersées dans le monde entier.

Si ce projet est réalisable, nous verrons accourir en Belgique des amateurs d'art de tous les coins de l'univers.

L'exposition annuelle des Arts plastiques s'ouvrira dans les salons du Cercle Artistique de Bruxelles, le 1<sup>er</sup> juin prochain.

La Chambre des Représentants s'est occupée il y a quelque temps de la discussion du budget de l'Intérieur. Au chapitre des Beaux-Arts, M. le Ministre a fait savoir que le gouvernement étudiait la question de l'ajournement de la prochaine exposition de peinture à l'année 1880. A cette époque le palais des Beaux-Arts sera terminé. Des négociations sont entamées avec les villes de Gand et d'Anvers dans le but de changer la date des expositions qui doivent avoir lieu dans ces deux villes.

Une vente importante vient d'avoir lieu à la salle Drouot à Paris. Un tableau de Gallait: *Godefroid de Bouillon proclamé empereur de Constantinople* a produit 4,020 francs; une œuvre du baron Leys, *L'Atelier de Rembrandt*, a atteint 1,920 francs; un violon de Stradivarius, portant la date de 1702, avec archet monté en argent a été payé 6,000 francs.

## CORRESPONDANCE

*A Monsieur A. L., rédacteur du POSTILLON DE LESSINES.*  
Le Comité de rédaction de l'Artiste n'a pas agréé votre demande.

749



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 8.

27 FÉVRIER 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 fr. par an.  
 Étranger . . . . . Id. (port en sus).  
 Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU  
 libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

*Le Centenaire de Rubens. — Encore une victime! — La Musique chez les Grecs. — Les Théâtres : La Cruche cassée; Le Prix Martin; La Petite Mariée. — Les Concerts : Concert de la Société Chorale. — Ombres chinoises : Stances Jaunes. — La Mare aux Grenouilles : Poésie. — Nouvelles à la main. — Correspondance.*

**LE CENTENAIRE DE RUBENS**

Les journaux nous annoncent qu'en juin 1877, le trois-centième anniversaire de la naissance de Pierre-Paul Rubens sera célébré à Anvers avec une magnificence digne de ce peintre qui vécut comme un roi, — j'entends un roi qui vit bien. Rien de mieux, sans doute, et chacun doit applaudir à un projet qui honorerà dans la personne du maître Anversois, l'Ecole flamande tout entière, et contribuera grandement à rehausser la gloire artistique de notre pays. Comme le dit fort bien quelque part Gustave Planche, Rubens fut le premier qui chercha la grandeur et la beauté ailleurs que dans

l'idéalisation de la partie harmonieuse et sainte de la figure humaine, et voulut tirer de la réalité tout ce qu'elle pouvait contenir de majestueux et de saisissant. A ce titre il est un des précurseurs et des modèles de l'Ecole moderne... Quoiqu'il en soit, personne ne songera à nier son génie, et à méconnaître l'utilité d'une célébration glorieuse de son centenaire.

On se propose, paraît-il, de réunir à Anvers, en une seule exposition, toutes les œuvres du maître, dispersées un peu partout, d'une extrémité de l'Europe à l'autre. S. M. Léopold II a daigné s'entretenir longuement de ce sujet avec le vice-président de l'Exposition des Inondés, lors de la visite qu'il a faite mardi au « cercueil du Salon triennal. » Le Roi trouve le projet grandiose, mais d'une exécution difficile; et nous sommes heureux que nos idées coïncident avec l'opinion royale! Nous n'hésiterons même pas à qualifier d'insurmontables les difficultés dont il s'agit. En effet, quel est le conservateur de Musées ou de collections particulières qui voudrait, sans abdiquer son titre, exposer ses tableaux les plus précieux aux risques d'un transport souvent

long et difficile, et d'un séjour, de quelque durée qu'il soit, dans une ville étrangère?

Nous ne croyons pas que des idées pratiques aient encore été mises en avant sur le projet qui nous occupe. Il faudrait, ce nous semble, le concours d'une formidable compagnie d'assurances; mais où trouver une société qui consentit à aventurer ses capitaux dans une entreprise aussi colossale! Les riches amateurs d'art devraient s'unir pour fonder de leurs deniers cette compagnie trop peu *limited* pour avoir des chances de réussir. La décision que prendra le gouvernement français pèsera sans doute dans la balance; mais, quelque généreuse que soit la France, elle a trop besoin de ses richesses pour oser les aventurer témérairement.

Du reste, une exposition universelle des Rubens, ailleurs qu'à Paris, ne serait-elle pas considérée par les Parisiens comme un acte de décentralisation artistique? « Le cerveau du monde, » si cher à Victor Hugo, consentira-t-il à abandonner, même pour un mois, son autocratie? Du côté de la France donc, peu de chose à espérer.

Toutes ces questions ont leur importance, et nul prophète n'oserait les résoudre avant l'événement. En attendant, ne convient-il pas de chercher s'il existe un autre moyen — pratique et moins dangereux — de réunir sinon l'œuvre même du maître, au moins un équivalent sérieux.

Il n'est pas besoin de dire aux amateurs de tableaux que l'art de la copie a atteint un remarquable degré de perfection : trop souvent ils ont pu l'apprendre à leurs dépens! Dans tous nos musées nous voyons des artistes, plus ou moins convenables, reproduire avec une fidélité prodigieuse l'œuvre des plus grands maîtres anciens. Pourquoi ce talent des copistes ne pourrait-il pas être utilisé en vue du prochain centenaire? L'on obtiendrait ainsi de véritables fac-simile des belles toiles de Rubens, et l'on réunirait, à défaut d'*originaux*, d'excellentes copies qui pourraient faire embrasser d'un coup d'œil, les phases diverses du talent de l'illustre anversois.

Cette idée qui, à première vue, fait sourire peut-être bien des lecteurs sérieux, aurait encore un incontestable avantage : elle permettrait d'utiliser le pinceau d'un grand nombre de peintres qui ne savent souvent comment employer avec fruit leur talent. Fournir une occupation sérieuse et rémunérée, à ceux

qu'entraîne la vocation de la peinture, ce serait honorer de la manière la plus intelligente et la plus digne la mémoire de Rubens, homme magnifique et bienfaisant, s'il en fût. Copier Rubens ne vaudrait peut-être pas l'occupation rhumatismale que Marc Véry appelle « broyer du blanc dans les plaines de Watermael, » mais nous ne pensons pas que les peintres employés pussent se plaindre qu'on leur fasse « broyer du noir. »

On nous objectera l'énormité de la dépense, et nous avouons que l'argument est spécieux. Cependant, il n'y a point de doute que le monde artistique tout entier ne soit prêt à y contribuer; de leur côté, le gouvernement belge et la ville d'Anvers ne peuvent s'arrêter à la question d'argent quand il s'agit d'une acquisition permanente, et qui doit les honorer.

Depuis deux ou trois ans et grâce à l'initiative de M. Charles Blanc, le Musée des copies a droit de cité dans Paris; quelques journaux furent d'abord à son égard d'une grande sévérité, mais on ne tarda pas à rendre hommage à la pensée libérale qui avait présidé à cette nouvelle création. Or, dans Anvers, un Musée de copies des tableaux *absents* de Rubens aurait certes sa raison d'être et le centenaire prochain fournirait une occasion unique de réaliser cette conception moins fantaisiste qu'on ne le pense.

Il est clair qu'une collection de copies ne remplacera qu'imparfaitement les originaux, les efforts des amis de l'art belge doivent donc tendre à faire réussir le projet primitif présenté au Conseil communal d'Anvers. Mais, quelque soit le succès des diverses démarches à tenter, l'on ne pourra réunir la totalité des œuvres du maître; nous n'hésitons donc pas à proposer que l'on comble les lacunes, en exposant des copies aussi fideles que possible, des tableaux manquants.

Si notre idée n'est pas trop mal accueillie, nous étudierons prochainement, à un point de vue plus pratique, les moyens de la mener à bonne fin.

---

### ENCORE UNE VICTIME!

Plusieurs journaux ont déjà protesté contre l'incompréhensible nomination dans l'Ordre de Léopold, d'un étranger, professeur au Conservatoire depuis un an seulement. — Nous n'y revenons aujourd'hui que pour

signaler une criante injustice qui vient de se commettre à cette occasion et que nous ignorions lorsque notre dernier numéro a paru. Il s'agit de M. Neumans, un des plus respectables professeurs du Conservatoire. Il y est entré à 17 ans comme professeur de basson et il compte « vingt-huit » années d'enseignement ! Depuis longtemps déjà le gouvernement aurait dû reconnaître le dévouement et les profondes connaissances de cet estimable artiste.

Au lieu de la récompense qu'il avait si bien méritée, il vient de se voir préférer... M. Wieniawski, c'est-à-dire, un étranger, professeur d'élèves étrangers, nommé depuis douze mois à peine !

Nous attendons la réparation de cette injustice et nous réclamons à notre tour, au nom de droits noblement acquis et indignement méconnus, contre cet intolérable abus.

VINDEX.



## LA MUSIQUE CHEZ LES GRECS

### I. — Les Trois Genres.

Les suppositions les plus hardies concernant la musique primitive doivent s'arrêter à Terpandre, qui, selon l'opinion généralement reçue, vivait dans la 33<sup>e</sup> olympiade. Nous ne trouvons avant lui qu'un dédale inextricable de fables et de traditions ou invraisemblables ou controvées. — La lyre était connue à l'époque de Terpandre et n'était encore montée que de quatre cordes qui constituaient le *tétracorde*. Au tétracorde qui composait la lyre primitive Terpandre, en ajouta un second, *conjoint* ; en sorte quela corde la plus aigue du premier devenait la plus basse du deuxième. C'était l'heptacorde. Voici les noms des sept cordes : l'hypate, *mi* ; la parhypate, *fa* ; le lichanos, *sol* ; la mese, *la* ; la trite, *si* ; la paranese, *ut* ; la nese, *ré*.

Dans la musique des Grecs on appelait *genres* les diverses manières d'accorder les quatre cordes, — de partager l'étendue de la quarte.

En général, on pouvait opérer ce partage de trois façons et ainsi se formaient les trois genres principaux : le *Diatonique*, le *Chromatique* et l'*Enharmonique*.

Le Genre Diatonique était produit par la modulation d'un demi-ton, un ton, et un autre demi-ton. C'est celui que l'homme rencontra naturellement le premier.

Venait ensuite le Genre Chromatique où la modulation était faite par deux demi-tons et une tierce mineure. Les Grecs appelaient ce genre « Chromatique », c'est-à-dire, « Coloré », parce que l'on y rencontrait en quelque sorte des nuances de sons. — Entre deux sons nettement accusés, il y en a un qui tient des deux et n'est pas franchement déterminé. Rousseau, dans son dictionnaire de musique, émet une autre explication de ce mot : il viendrait, selon lui, de ce que « les tonalités chromatiques étaient diversement colorées ». — Le moindre défaut de cette explication est d'être incompréhensible. — L'homme ne parvint à ce genre, moins naturel, que progressivement.

Enfin, le genre « *Enharmonique* », bien lié, — bien joint — procédait par deux quarts de ton et une tierce majeure. Le progrès de la modulation était en quelque sorte dissimulé et presque insensible par suite de la succession d'intervalles très-rapprochés. — Ce genre était le plus compliqué. — D'une appréciation difficile à l'oreille, sa formation exigeait plus de connaissances. — Aussi fût-il inventé en dernier lieu. — Les Grecs en attribuaient l'origine à Olympe, qui l'aurait le premier apporté d'Asie en Europe. Selon les Grecs, son invention remonte donc à plusieurs siècles avant la guerre de Troie.

Ce genre était fréquemment employé par les musiciens de la première antiquité.

Mais, dans la suite, il fut abandonné et les genres Diatonique et Chromatique subsistèrent seuls.

Le cadre de cet article ne nous permet pas de nous étendre sur les genres secondaires, d'ailleurs inusités. — Au dire de Quintilien Arist (L. I.) il y en avait six.

Les uns remplissaient toute l'étendue de l'octacorde ; d'autres la dépassaient, d'autres enfin ne l'atteignaient pas.

Ces genres étaient : le Lydien, le Dorien, le Phrygien, l'Ionien, le Mixolydien, le Syntonolydien.

La grande division musicale était, comme nous venons de le voir, la division en trois genres bien distincts.

Les différents genres donnèrent naissance à des nômes différents.

Le mot nôme signifie littéralement loi, règle, distribution. Chez les Grecs, il avait le sens du français « air » soit chanté, soit exécuté sur un instrument. Chaque nôme ou *air* avait un ton à lui spécialement affecté.

Les musiciens considéraient ces tons comme absolument invariables et nécessaires. et s'y conformaient scrupuleusement.

Ces nômes étaient, selon toute probabilité, des cantiques en l'honneur des Dieux.

On ne peut douter que ce ne fussent des pièces assez longues, puisque plusieurs auteurs, entre autres Pol-lux, les divisent en sept parties.

Dans un prochain numéro nous examinerons en détail quelques nômes célèbres.

VINDEX.

---

## LES THÉÂTRES

---

### Théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert.

---

#### LA CRUCHE CASSÉE

Il s'agit de la légende du tableau de Greuze :

La loi du village confie à chaque jeune fille une cruche qu'elle doit remettre intacte le jour de ses fiançailles.

Collette est sur le point de se marier, et, fidèle aux exigences de cette loi, elle pourra montrer sa cruche sans trace de la moindre fêlure... Malheureusement, au dernier moment, un fâcheux accident lui arrive...

Elle a rencontré sur son chemin un jeune et pimpant chevalier qui voulant... l'embrasser (!) l'a fait tomber sur le gazon et... dame!... sa cruche s'est cassée... Son fiancé ne veut naturellement plus la marier, et le bailli du village condamne le trop galant chevalier à épouser la campagnarde. Ce ne serait pas la première fois que l'on verrait des princes épouser des bergères. Notre chevalier, cependant, n'entend pas de cette oreille. Heureusement tout finit par s'arranger. Le premier amoureux revient sur sa décision, épouse Collette et oublie... sa cruche cassée. Tout est bien qui finit bien!

Voilà une scène pastorale qui paraît digne de figurer à côté des Bucoliques, dans les églogues de Virgile. Tout paraît y être : simplicité, douceur, naïveté de la vie champêtre.

Il n'en est pas ainsi pourtant.

Ce récit qui semble si innocent est bourré de ces situations scabreuses qui constituent les productions de ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit gaulois. Des légèretés nullement voilées, des pensées à double fond, des mots à double entente viennent émailler ce rustique tableau.

C'est le cas ou jamais d'appliquer ces vers de Boileau :

Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois,  
Jette là de dépit la flûte et le hautbois,  
Et, follement pompeux dans sa verve indiscrete,  
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.

La musique de Vasseur est un décalque parfait du libretto de MM. Noriac et Moinaux.

Tour à tour simple, légère, vive, pétillante, elle reflète merveilleusement les côtés naïfs et scabreux. Mais les situations... légères ne produisent pas le même effet en musique. Là où le libretto souvent effarouche de pudiques oreilles, la musique ne fait que les caresser agréablement.

Madame Chaumont nous est revenue ce que nous l'avons toujours connue. Son gracieux talent n'a rien perdu de sa mutinerie et de son pétillant esprit. C'est toujours avec la même intelligence et la même friponnerie qu'elle détaille ses croustillants couplets.

En somme, *la Cruche cassée* est un succès qui marque le réveil de l'opérette au théâtre des Galeries où elle a fait retentir jadis des légitimes applaudissements.

---

### Théâtre Royal du Parc.

---

#### LE PRIX MARTIN

Peu de monde à la première du *Prix Martin* pour applaudir la bénéficiaire, M<sup>lle</sup> Hélène Emma.

La *Cruche Cassée*, les bals de l'Harmonie et de la Philharmonie avaient dispersé un peu les nombreux admirateurs du talent de la gracieuse artiste.

Mais en revanche il y avait des fleurs. Ceux qui n'avaient pu offrir leurs bravos avaient tenu à envoyer leur bouquet. Vraie fête, en somme, dont l'héroïne ne perdra pas le souvenir.

Le *Prix Martin* est dû à la collaboration de MM. Augier et Labiche (!).

O décadence de l'Académie! Augier signer le *Prix Martin* après *Madame Caverlet*!... C'est impossible! Ce n'est pourtant que trop vrai!

Madame Martin, l'héroïne de la pièce, est une femme jeune, belle et... naturellement coquette qui a le désagrément d'être unie à un vieux mari. Elle s'en soucie, du reste, fort peu et cherche sa consolation dans le sein d'un ami dévoué : Agénor Montgommier.

Celui-ci pourtant se sent un jour pris de remords et cède sa place à Hernandez Martinez, un cousin de M. Martin. Celui-ci surprend son parent occupé à embrasser sa femme et ne tarde pas à infliger aux coupables une *punition sévère*. Il ordonne à sa femme de partir avec son amant et pour se consoler... il joue au bezigue avec Agénor. « Coupe », lui dit-il, et la partie commence.....

Mais le *Prix Martin*, me direz-vous?

Nous y voilà! Un prix sera donné chaque année à l'auteur du meilleur ouvrage « sur l'infamie qu'il y a à prendre la femme de son ami. »

Le premier acte est incontestablement le meilleur, les autres ne valent pas lourd. Toute la pièce n'est au fond qu'une grotesque farce.

Certains passages sont pleins de vivacité et d'esprit et, à côté de ces traits fins, humoristiques, il y a des brutalités d'un réalisme trop peu voilé.

L'interprétation était très-satisfaisante. MM. Garnier, Lebrun et Monroy ont fait de leurs rôles des types réussis.

Mademoiselle Hélène Emma a fait du sien une excellente création et, après avoir joué la soubrette et l'ingénue avec un égal talent, elle a porté avec désinvolture les riches toilettes de la grande coquette dont elle a rendu les allures avec infiniment de crânerie.

— Charmante toujours du reste — elle a recueilli, samedi dernier, dans les bravos et les fleurs de son public, la meilleure preuve de l'intérêt qu'il lui porte et du plaisir qu'elle lui procure.

### Théâtre des Fantaisies-Parisiennes.

#### LA PETITE MARIÉE

La place qui m'est encore réservée ne me permet pas de m'étendre longuement aujourd'hui sur la nouvelle œuvre de Lecocq.

Celui qui a écrit *La Fille de Madame Angot* et *Giroflé-Girofla* est enfin parvenu à retrouver cette route parsemée de lauriers et de fleurs dont le *Pompon* l'avait écarté un instant.

La musique de la nouvelle opérette est exempte de ces bruyants effets qui fatiguent et qui ennuiant. C'est une œuvre de valeur, agréable à entendre, dont la simplicité charme et captive.

Le livret est amusant et les auteurs, MM. Leterrier et Vanloo ont droit à une part de nos éloges.

C'est, en somme, un riche écrin que cette *Petite Mariée* et il renferme de bien jolis bijoux.

L'interprétation dans son ensemble est satisfaisante. La *Petite Mariée* a trouvé dans une débutante, M<sup>lle</sup> Harlem, le type le plus parfait que l'on ait pu rêver.

M<sup>lle</sup> Harlem, en se révélant tout d'un coup comme une véritable artiste, fait honneur à l'école belge, dont elle est l'une des plus brillantes élèves.

A des qualités physiques réellement charmantes, elle joint un sérieux talent car elle est aussi habile et agréable chanteuse que bonne comédienne.

La mise en scène — décors et costumes — est somptueuse. M. Humbert a gagné là une bien belle bataille et nous sommes heureux de lui adresser nos félicitations.

MAURICE GEORGES.

### LES CONCERTS

#### Concert de la Société Chorale

La Société Chorale de Bruxelles a donné mardi dernier dans la salle de l'Alhambra un grand concert au profit des victimes de la catastrophe de Frameries, avec le concours de plusieurs artistes distingués. L'excellente musique du 1<sup>er</sup> régiment des guides qui s'était également mise à la disposition des organisateurs, a exécuté d'une manière brillante l'ouverture de Maximilien Robespierre de Littolf et la rapsodie hongroise (n<sup>o</sup> 2) de Listz.

M<sup>lle</sup> Hallez, cantatrice, premier prix du conservatoire de

Bruxelles, MM. Maréchal, ténor et Mercier, pianiste, ont été très-applaudis dans différents morceaux.

Les honneurs de la soirée ont été pour l'excellent violoniste Alfred Vivien, qui a exécuté une sonate de Beethoven et la fantaisie-caprice de Vieuxtemps, avec une précision, une ampleur et une pureté de son remarquables. Aussi le public ne lui a pas ménagé les applaudissements et après un triple rappel, M. Vivien a joué un morceau hérissé de difficultés, arrangé par lui sur un thème de Léonard; nous citerons surtout la variation aux doubles sons harmoniques, dont l'exécution demande à la fois tant de correction et de finesse.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de la Société chorale qui a interprété dans la perfection, sous la direction de M. Fischer, la *Grande Route* de Gevaert et les *Navigateurs* de Boulenger.

N'oublions pas de dire qu'il y avait foule à cette fête de charité, que la recette a dû être belle et qu'elle viendra apporter une large part de soulagements aux malheureux de Frameries.

MILCA.

### OMBRES CHINOISES

#### STANCES JAUNES

C'était vers minuit, l'instant des nocturnes ténébres que toujours j'affectionnai singulièrement. L'heure fantasque où la nuit n'est pas encore le jour, où le jour est la nuit encore... Heure indéfinissable, indécise et flottante, où les sensations extérieures laissent inertes nos sens fatigués et endoloris, où l'esprit, anxieusement détendu, ne sait s'il doit dormir ou veiller toujours !

Seul, — j'errais par de longues rues d'ombre, de silence, de solitude. Parfois s'éveillaient les échos au murmure cadencé de ma semelle martelant les grès ensommeillés.

Quelques réverbères, de ci, de là, piquant les ténébres, papillotaient, montrant leur poing blafard à la lune ronde et triomphante qui, des plaines éthérées et lumineuses semblait narguer leur rouge et maussade reflet.

∴

Done, solitaire, je vaguais par les rues droites que le gaz piteusement constelle, par les ruelles obscures et tortueuses où les maisons basses et louches s'alignent pittoresques, laissant filtrer un pâle rayon par leurs volets découpés d'un tréfle. Les oiseaux nocturnes, charmés et fascinés par cette lumineuse bée, battaient l'air d'une aile joyeuse et affairée ou buttant et cognant lourdement aux murs leurs corps fauves et lugubres.

La voix plaintive des nuits pleurait et râlait aux corniches; sous l'âpre chiquenaude de la bise criaient désespérément les aigres girouettes, rouillées.

Quelque triste fille de joie, blême, fardée sous sa voilette aux douteux scintillements, parfois surgissait, balayant de sa traîne cynique les dalles humides pour s'évanouir bientôt, suspecte apparition, dans les brumes mystérieuses et discrètes de la nuit.

Et je me glissais, silencieux, le long des murs phosphorescents, sous les rayons moqueurs de la lampe des nuits qui fixait à mes pas, ô mon ombre, un page de couleur!

..

J'allais, songeant à la toute chère, à la toute belle, à la toute fière aimée qui planta son étendard dans mon cœur pantelant... Et ma plainte, et mes baisers, et mon soupir se mêlaient dans l'air morne aux gammes stridentes des chats querelleurs rôdant et s'ainiant par les froides gouttières.

Au loin, le hoquet funèbre d'un ivrogne battant les murailles plaquées d'ombres ou barbotant au ruisseau qui soutache le grès noir de sa miroitante arabesque.

J'errais, l'âme épanouie et hantée par les pensers radieux; mon cœur où chantaient de vivaces ressouvenirs s'éveillait et vibrail sous les sourires des étoiles aux verts clignotements.

A mes oreilles tendrement charmées éclatait encore la prestigieuse symphonie des rires argentins sur le clavier mignon des dents ivoirines et chéries; — la reconfortante, la dive musique de la voix chère aimée, cette mélodie exquise aux intimes, aux infinies béatitudes; — la vivifiante et magique sérénade du baiser retentissant ou perlé pris à deux lèvres fraîches, écarlates, rebondissantes et voleuses de leur pulpe saine et rouge aux chairs sanguinolentes des fermes cerises.

Et là haut, Cynthia, de ses domaines constellés, suivait ma course fantasque, se servant parfois d'un nuage pour cacher un sourire bizarrement moqueur, — puis remontrant, froide et sceptique, sur la crête des nues son masque blême, — blême implacablement!

..

Songeant à la chère créature, mon cœur débordait d'indicibles ivresses: l'âme se livrant aux rêves ailés, la bête machinalement, — d'instinct, — avait repris la route quotidienne... Délicieuse promenade! Course exquise au réduit discret et charmant où l'on arrive avec une espérance et d'où l'on sort avec un souvenir... Espace si impatientement franchi avant l'heure charmeuse des rendez-vous! Je l'avais donc refaite, cette route tant sue, sans y songer, sans le savoir — et maintenant je me trouvais sous la fenêtre bénie!... Sa lampe brûlait encore: « Elle veille... elle songe à moi, à moi sans doute... me désirant peut-être... ô la plus chère, ô la plus douce, ô la plus constante compagne!... »

Mais soudain une silhouette — bizarre — se découpa, brutale et noire, sur la virginale blancheur des rideaux flottants: deux ombres, — ombres chinoises... ombres révélatrices! — tendrement enlacées et perdues dans un baiser vertigineux...

Je m'enfuis, — sentant pour quelles inénarrables causes Phœbé, ronde et triomphante, roulait par les plaines éthérées et lumineuses sa face — cette nuit-là — si moqueuse et tant sceptique!

Je m'enfuis, — les yeux désespérément rivés au sol pour ne pas voir l'astre gouaillieur qui, front échancre par un nuage cruellement indiscret, pointait maintenant vers moi deux cornes railleuses, fatales, acérées, étincelantes!...

EDGARD MUY.



## LA MARE AUX GRENOUILLES

*Au milieu des landes sans fin  
Où grince l'aigre sauterelle,  
Où, comme un papillon d'or fin,  
Le genêt étale son aile,*

*Où le lézard, sous les gramens,  
Vers le ciel lance un regard morne,  
Parmi les plaines de lichens,  
Horizons maigres et sans borne,*

*Dans une gerçure du sol,  
Vrai soupirail de l'enfer sombre,  
Sous un if, triste parasol  
D'où descendent le froid et l'ombre,*

*Croupit une mare au flot noir  
Comme ceux du sombre rivage.  
En ce satanique miroir  
L'if contemple son port sauvage.*

*Quelques brins d'herbe rabougris  
Trempe dans l'eau leurs cheveux rêches,  
Tigrant l'onde de vert-de-gris,  
Les lemna surnagent, revêches.*

*L'yeuse et l'orme sur ces eaux  
Courbent gauchement leurs fronts chauves,  
Et maintes touffes de roseaux  
Dardent en l'air leurs sabres fauves.*

*Sur ces bords que l'ocre rougit  
La bise plaintivement brame  
Comme sur le marbre au Ci-gît,  
Où les ronces tissent leur trame.*

*Et l'azur semble avec effroi  
Lamer de bleu la morne nappe,  
Le soleil en grand désarroi  
D'un rayon incertain la frappe.*

*Dans ce fantastique séjour  
Quand l'astre brille, rien ne bouge ;  
Mais le dernier regard du jour  
S'est-il clos à l'horizon rouge,*

*Tout prend le plus bizarre aspect  
Sous le crépuscule fantasque,  
Et l'on voit dans ce col suspect  
Se métamorphoser la vasque !*

*L'onde se trouble et sourdement  
Bouillonne... De brillants globules  
S'élançant et, perles d'argent,  
Viennent là haut crever en bulles.*

*Ce sont, quittant leurs sombres trous,  
Les reines de ce coin du globe :  
Les grenouilles aux gros yeux roux,  
Les grenouilles en verte robe !*

*Sur les lemnas, les nénuphars,  
Elles sautent par bandes folles  
Et vont mirant aux flots blafards  
Leur face en angle aux mines drôles.*

*Parmi les nuages de jais  
La lune roule, diligente,  
Et de ses magiques reflets  
Baise leur frange qu'elle argente.*

*Par rafales souffle le vent  
Qui verse une bruine froide,  
Mais les grenouilles vont bravant  
L'onde qui tombe en flèche roide.*

*Sur les lichens glacés d'argent  
Et dans la mousse drue et haute  
Toute la croassante gent,  
Gaie à cette heure, joue et saute.*

*Puis, formant un immense chœur  
Sur les bords de la flaque glauque,  
Vers le ciel en accord vainqueur  
Leur chant s'envole, faux et rauque ;*

*Et, dans cet hymne délirant,  
Elles acclament la nuit brune,  
La pluie âpre et vont célébrant  
Leur astre aimé, — la blesme Lune !*

T. H.

## NOUVELLES A LA MAIN

La Chapelle de l'église Saint-Boniface (Ixelles) a exécuté dimanche dernier, une magnifique messe de notre célèbre compositeur François Riga. Cette œuvre avait déjà été interprétée avec orchestre à Sainte-Gudule et à Laeken ; les deux auditions obtinrent un grand et légitime succès. Réduite pour orgue, chœurs et voix d'hommes, elle n'a rien perdu de son caractère grandiose et profondément religieux. Nous citerons comme particulièrement remarquables : le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei* et tout spécialement le « *Dona nobis pacem* ».

Nos félicitations à la Chapelle de Saint-Boniface et à son excellent chef, M. Victor Ceuppens, pour l'interprétation consciencieuse donnée à cette œuvre magistrale.

INDEX.

..

Nous croyons pouvoir annoncer l'exécution prochaine d'une œuvre nouvelle de M. Joseph Dupont, pour chœurs et orchestre.

Au dernier concert populaire, le 19 mars, nous pourrions, paraît-il, apprécier cette composition dont on dit dès à présent le plus grand bien.

..

Avis important et officiel aux néophytes de l'Art fossile :

*Règlement du grand concours de Rome.* — En exécution de l'arrêté royal du 22 mai 1875 portant réorganisation des grands concours de peinture, de gravure, d'architecture et de sculpture, le *Moniteur* publie un arrêté ministériel approuvant le règlement d'ordre des grands concours qui se succéderont dans l'ordre suivant, établi par périodes de 13 années : 1876, peinture ; 1877, sculpture ; 1878, peinture ; 1879, architecture ; 1880, peinture ; 1881, gravure ; 1882, sculpture ; 1883, peinture ; 1884, architecture ; 1885, sculpture ; 1886, peinture ; 1887, gravure ; 1888, architecture ; 1889, peinture ; 1890, sculpture ; 1891, peinture ; 1892, architecture ; 1893, peinture ; 1894, gravure ; 1895, sculpture ; 1896, peinture ; 1897, architecture ; 1898, sculpture ; 1899, peinture, 1900, gravure, 1901, architecture.

Allez-y, peuple de la Routine !

..

La collection particulière de S. M. Léopold II, vient de s'enrichir d'une importante esquisse de Rubens : *Le Triomphe du Christ sur la Mort et le Péché*.

Sa Majesté possédait déjà une esquisse célèbre du même maître, la première étude du magnifique tableau que l'on admire au Musée d'Anvers et qui représente *Sainte Thérèse implorant le Christ pour les âmes du Purgatoire*.

..

La collection de gravures du comte Bernard de Bus, s'est vendue il y a quelques jours. La Bibliothèque Royale a acheté pour 2,200 francs la gravure du portrait de Van Dyck, et pour 660 francs celle du portrait de Pierre Breughel, le jeune, et pour 2,050 francs celle du portrait de Philippe le Bon. Le Conseil communal a acheté pour 200 francs une vue du canal de Willebroeck, prise en 1564, et pour 330 francs une gravure de la même année représentant l'inauguration de ce canal.

..

La distribution des prix aux élèves du Conservatoire aura lieu probablement dimanche prochain.

Voici le programme de cette intéressante cérémonie :

1° Ouverture de Prométhée par l'orchestre.

2° Chœur d'Alceste avec solo par M<sup>lle</sup> Ida Servais.



3<sup>o</sup> Chœur des Bohémiens (Schumann).

4<sup>o</sup> Concerto en *ut* (Beethoven) exécuté par M<sup>lle</sup> Ruytincq avec la cadence écrite par M. A. Dupont pour le concours d'excellence de 1875.

..

Le célèbre tragédien Rossi donnera deux représentations à l'Alhambra, les 8 et 10 mars.

..

M<sup>lle</sup> Judith David, qui a obtenu de si grands succès à Turin, vient d'être engagée comme première danseuse au théâtre de la Monnaie. M<sup>lle</sup> David est cousine de feu la grande Rachel : rapport mystérieux de la chorégraphie et de l'art tragique !

..

Enfin... ! Les numéros gagnants de la tombola organisée à l'Exposition des Beaux-Arts, sont connus.

Les voici :

3,006	15,722	25,415
3,680	18,860	25,882
5,943	20,740	30,358
6,548	21,001	30,614
7,287	21,413	31,680
8,031	22,641	31,718
10,241	23,354	33,367
13,142	23,741	33,436
13,191	23,987	33,846

Heureux possesseurs de ces numéros, ayez soin d'aller avant le 1<sup>er</sup> avril, de 11 heures à midi, au musée royal de peinture, réclamer l'œuvre d'art que vous avez gagnée.

..

Le Gouvernement japonais a demandé au gouvernement italien trois professeurs d'architecture, de sculpture et de peinture ornementale. L'engagement est de 5 ans, à 20,000 francs l'an ; de plus les frais de voyage seront payés.

..

Une exposition des beaux-arts sera organisée à Reims, en 1876, par les soins de la *Société des Amis des Arts*.

Cette exposition sera ouverte le 17 avril et close le 15 juin.

..

Un concours de sociétés chorales, de musiques d'harmonie et de fanfares sera ouvert dans la même ville, sous les auspices de l'administration municipale.

Il aura lieu pour les sociétés chorales, le dimanche 4, et pour les musiques d'harmonie et de fanfares, le lundi 5 juin.

Toutes les sociétés belges et françaises sont invitées à y prendre part.

..

Nous apprenons que la musique du 1<sup>er</sup> régiment des guides est partie pour Rotterdam, où elle est appelée à donner deux concerts.

..

#### Les patins à roulettes.

Nos lecteurs n'ignorent pas que depuis quelques années, le fameux ballet des patineurs, du *Prophète*, a été imité et grandement perfectionné dans la vicieuse : ce n'est plus seulement en Angleterre que les Rinks ou salons de patineurs font florès, mais à Paris même, à Vienne et dans les autres capitales. Bruxelles ne restera sans doute pas en arrière ; ne possédons-nous pas, d'ailleurs, le local établi au rond-point de l'avenue Louise, et qui, depuis peu, sous la direction d'un comité composé d'Anglais de distinction et présidé par S. Exc. M. Savile

Lumley, est devenu un véritable club où personne n'est admis sans ballottage.

Mais il y a patins et patins... tous à roulettes s'entend, ce qui ne les empêche pas d'être fort différents en mérite. Récemment encore, le procès de deux inventeurs, Plimpton contre Malcomson, a fait sensation chez nos amis les Anglais. Le premier de ces messieurs reprochait à l'autre d'avoir copié son système ; après de longs débats, il obtint gain de cause, mais les degrés de juridiction ne sont point épuisés. Nous empruntons à un journal anglais la substance d'un article intitulé « *Skates and Skating-Rinks* », où les mérites des divers systèmes sont examinés en conscience.

Après avoir étudié les patins à roulettes de Plimpton, de Malcomson, de Multon (rien du drame de l'Ambigu!) de Spiller et de Goddard, l'écrivain poursuit en ces termes :

« Le modèle dont M. Bennet, de Brighton, possède le brevet est certainement le plus simple, et aussi le meilleur qui ait été mis sous les yeux du public, s'il faut s'en rapporter à des juges compétents et impartiaux. Les patins en question reposent sur deux lingots de fonte-à-canon, dont un côté sert de support, tandis que l'autre est creusé de manière à former cavité. Au fond de chacune des deux cavités se trouve de la gutta-percha, sur laquelle est pressé l'essieu qui fixe les roulettes ; celles-ci sont donc maintenues contre la gutta-percha par l'essieu que tiennent en place les deux parois de la cavité. Il y a quatre roulettes, deux attachées au lingot de l'avant, et deux au lingot de l'arrière. La pression du pied sur une extrémité du patin fléchit légèrement l'essieu et rapproche de ce côté les roulettes, ce qui facilite tous les genres d'évolutions que peut désirer faire le patineur. D'autre part, la gutta-percha empêche que le poids du corps ne cause les vibrations désagréables dont se plaignent ceux qui emploient les patins d'autres systèmes. La simplicité de l'invention Bennet, jointe à la solidité du patin, garantit la sécurité et l'économie. C'est un perfectionnement réel aux autres systèmes en usage. »

Pardonnez-nous, lecteurs, ces détails techniques, mais utiles pour faire ressortir le mérite de l'invention. Remarquons encore, avec un célèbre organe médical de Londres, que l'exercice du patin à roulettes est excellent pour la santé, surtout en plein air, comme au Rink du rond-point. Les locaux fermés ne peuvent être suffisamment ventilés, et les refroidissements sont fréquents pour ceux qui viennent d'y patiner.

Quant aux accidents survenus à des patineurs, ils sont bien peu nombreux, si l'on songe qu'en Angleterre presque tout le monde patine — à roulettes. Les patins Bennet dont nous avons parlé offrent, du reste, les meilleures garanties de sécurité.

#### CORRESPONDANCE

— *A Madame C. R.* — Non, Madame, le traité de *Peinture sur porcelaine* dont vous parlez, n'a pas encore paru. Dès qu'il paraîtra, nous vous le ferons savoir.

— *A Monsieur V. à Gand.* — Le *blanc de zinc* est préférable au *blanc de plomb*. Il est plus siccatif, jaunit moins vite à l'air et possède l'avantage de ne pas noircir par l'action de l'hydrogène sulfuré. Le *blanc de zinc* en sa qualité d'oxyde (ZnO), est naturellement plus stable que le *blanc de plomb*, la céruse du commerce, qui est un carbonate hydraté (O<sup>2</sup>, PbO + HO).

Voilà, Monsieur !

— *A M<sup>lle</sup> L. G. à Verviers.* — Le *bitume*, Mademoiselle ! Le *bitume*, qu'est-ce que c'est que ça?... J'y suis ! Noé s'en est servi pour vernir son arche. Mais cet enduit préhistorique n'est plus employé que par quelques paysagistes antédiluviens, ou par les rares incurables du portrait — sérieux — cherchant les fonds « à la Van Dyck, » lui qui a donné son nom à un *brun* que je vous recommanderai de préférence au *bitume*, même de *Judée*...

Mais, quoi ! Mademoiselle, venez plutôt « broyer du rose » dans nos bureaux.

MARC VÉRY.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 9.

5 MARS 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50 "

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*La Réorganisation de l'Art musical. — Encore le centenaire. — La Musique chez les Grecs : les nômes (suite). — Les Théâtres : les Danicheff ; le Postillon de Lonjumeau. — Croquis à la plume : le Croquemort ; la Laitière. — Sonnet : Carême. — Poésie et... Spéculation. — Les Concerts : La Loge des vrais amis de l'union et du progrès réunis ; la Société néerlandaise de bienfaisance ; le Cercle artistique et littéraire.*

LA RÉORGANISATION DE L'ART MUSICAL

Il y a quelques jours, dans un article consacré au Conservatoire, nous demandions à M. Gevaert d'user de toute son initiative pour parvenir à multiplier les auditions publiques de ses élèves. Nous n'espérions pas recevoir une réponse aussi prompte et aussi favorable. Le *Moniteur* de vendredi nous a apporté un rapport adressé sur ce sujet au Ministre de l'intérieur par le Directeur du Conservatoire, rapport qui constitue une étude sérieuse du projet que nous n'avions fait qu'indiquer, et dont les dispositions, approuvées par la Commission de surveillance de notre école musicale ont déjà été adoptées par le Ministre.

L'importance de ce document, au double point de

vue des intérêts de l'art musical et des artistes qui ont abordé cette carrière, nous engageant à mettre sous les yeux du public les principaux passages du rapport en question.

Seul, peut-être, dit M. Gevaert, parmi tous les établissements du même genre qui existent en Europe, le Conservatoire de Bruxelles se trouve aujourd'hui doté, par la munificence du gouvernement, d'un local construit pour son usage spécial et parfaitement approprié à sa destination. Cette situation exceptionnelle lui permet, en même temps qu'elle lui commande de développer son programme, d'étendre sa sphère d'action, en un mot de se rapprocher, plus qu'aucun institut analogue, du but idéal qui lui est assigné.

En ouvrant des écoles d'art avec leurs compléments, l'Etat a évidemment en vue, non seulement de former des artistes habiles dans leur spécialité, — peintres, sculpteurs, architectes ou musiciens — mais aussi d'élever le niveau intellectuel de la nation, de la faire participer aux nobles jouissances de l'esprit.

Ces deux buts connexes sont atteints, en ce qui concerne les arts plastiques, à l'aide d'une série d'institutions qui se rattachent les unes aux autres, de manière à former un organisme complet :

C'est d'abord l'*Académie*, ensuite le *Musée* et enfin les *Expositions*.

Le programme de la musique est infiniment plus

vaste que celui de tout autre art : il embrasse à la fois la composition et l'exécution ; il touche, par sa partie théorique, aux sciences physiques et mathématiques ; par quelques-unes de ses applications pratiques, aux plus hauts domaines de la littérature. Et cependant, il n'existe, pour un art aussi complexe, aucun ensemble d'institutions comparable à celui qui vient d'être constaté pour les arts plastiques.

A la vérité, le premier degré de la pédagogie musicale est représenté, dans l'économie de notre système, par les *Conservatoires* qui, à ce point de vue, répondent assez exactement aux académies de peinture. Mais en est-il de même pour le degré supérieur de l'éducation musicale ? Existe-t-il, je ne dirai pas en Belgique, mais dans toute l'Europe, aucune institution musicale analogue aux nombreux musées de peinture et de sculpture, une institution où le jeune compositeur trouve à nourrir son imagination et à échauffer son génie...

Le prix de Rome, d'après M. Gevaert, ne peut pas être considéré comme remplissant cette mission.

Autrefois, oui, l'Italie était le centre de tous les arts, mais aujourd'hui, les mêmes œuvres musicales s'exécutent partout. Et puis le prix de Rome ne profite qu'à un seul lauréat et les termes de son programme excluent certains genres de composition, comme la musique religieuse et la musique instrumentale. En somme, les bibliothèques musicales sont à présent les seules et trop minimes gardiennes des monuments du passé.

L'audition directe peut seule assurer à la musique des avantages comparables à ceux dont jouissent les autres arts. Organisons donc non seulement des concerts et des festivals, mais encore des représentations d'œuvres dramatiques et de concerts historiques.

Tout cela est bien pensé et bien dit. L'idée est grande et elle a le mérite d'être réalisable.

Avant de poursuivre ce résumé, une petite question à propos du prix de Rome. M. Gevaert, dans la suite de son magnifique rapport, montre une touchante affection pour les auditions publiques de ses élèves. Pourquoi alors, en attendant la réalisation de son vaste projet, s'être opposé toujours — et malgré les réclamations du public et de toute la presse — à l'exécution publique du Concours de Rome. C'eût été pourtant un premier pas dans cette voie nouvelle qu'il indique aujourd'hui !

Mais nous ne voulons pas nous appesantir sur ce point, trop heureux que nous sommes de voir que l'avenir donnera raison aux idées que nous avons toujours défendues et réalisera nos espérances les plus chères.

Dans notre prochain numéro nous résumerons la seconde partie du rapport de M. Gevaert qui est réellement remarquable.

Nous regrettons que le format de *l'Artiste* ne nous permette pas de le reproduire entièrement, mais nous engageons fortement ceux que la chose intéresse, à se procurer le *Moniteur* de vendredi. Ils y trouveront une sérieuse étude de l'organisation de la musique sur des bases analogues à celles sur lesquelles reposent aujourd'hui

d'hui les différents arts plastiques et la possibilité de sa réalisation par le Conservatoire de Bruxelles

V. R.

## ENCORE LE CENTENAIRE !

Nous nous sommes occupés, la semaine dernière, de l'exposition universelle des tableaux de Rubens que l'on se propose d'inaugurer en juin 1877. La ville d'Anvers n'entend pas cependant borner à cette idée grandiose la manifestation de son enthousiasme ; nous lisons, en effet, que le conseil communal a décidé la mise au concours d'une histoire de l'école anversoise de peinture. — Un prix de 3,000 francs sera décerné au meilleur ouvrage présenté. Jusqu'ici, tout est bien ; la pensée est généreuse, l'œuvre sera utile, les champions accourront nombreux pour disputer la palme de la victoire... Mais, hélas ! nous comptons sans le mouvement flamand, ou plutôt sans un nouveau mouvement, sorte de quintessence du premier... notez en effet qu'il s'agit dans l'espèce d'un flamand perfectionné, relevé, que sais-je ? Voici ce que dit le projet : « les ouvrages présentés au concours devront être écrits en langue *néerlandaise*. » Cela sera du goût de nos voisins d'outre-Moerdyk, bien plus encore que des vrais flamingants, s'il faut en croire le Dictionnaire : « *Néerlandais* : qui appartient aux Pays-Bas. Voir Hollandais. » Vrai ! c'est à se croire en l'an de grâce 1828, alors que Guillaume régnait ! Nous voulons bien admettre, cependant, que l'édilité anversoise n'a pas eu l'intention d'instituer un concours au profit des sujets de la maison d'Orange ; supposons qu'au lieu de langue néerlandaise, il faille lire langue flamande, — la condition imposée n'en serait pas moins à blâmer. Elle tend à diviser le monde artistique belge en deux camps distincts qui s'habitueront bientôt à ne plus rien avoir en commun ; les sentiments seront différents, comme les langues.

Ces Messieurs de la Régence, comme on dit à Anvers, veulent que les livres présentés au concours contiennent « outre des notices biographiques sur les principaux artistes, des considérations sur l'élévation, la prospérité et la décadence de l'art aux différentes époques de son existence. » Or, s'imaginent-ils que parmi les auteurs belges, qui auront étudié ces questions et seront à même de les exposer avec talent, la majorité soit composée de flamands ? Et quand bien même la situation serait telle, devrait-on pour cela exclure du concours tous ceux qui n'ont pas le bonheur de parler la langue chère aux nouveaux habitués de l'Alhambra ?

Si le livre couronné était écrit en français, le bourg-

mestre d'Anvers pourrait toujours, s'il en éprouvait le besoin, transformer au profit d'une partie de ses administrateurs.

Il est peu probable, cependant, que le conseil communal revienne sur sa décision, et permette l'entrée de la lice aux œuvres en langue française. Dans ce cas, nous oserons recommander aux aspirants-lauréats de ne pas se décourager. Qu'ils écrivent d'abord leurs travaux, comme ils l'entendent; ils pourront ensuite s'adresser à un traducteur *néerlandais*....

Pour terminer, un mot de remerciement à M. Elskamp, qui a eu l'honneur de proposer l'emploi de la langue française au même titre que le flamand pour la rédaction du livre à primer. La proposition de l'honorable membre a été rejetée par 28 voix contre 2 (hélas!), mais la reconnaissance de *l'Artiste* et de tous les amis de la liberté littéraire lui demeurera acquise.



## LA MUSIQUE CHEZ LES GRECS

(SUITE).

### II. — Les Nômes.

Les auteurs sont généralement d'accord pour attribuer à Terpandre l'invention des Nômes. Ces airs, considérés comme les modèles obligés, s'exécutaient sur les deux instruments connus : la cythare et la flûte. Jetons un rapide coup d'œil sur les Nômes Terpan driens.

Il y en avait huit : le Béotien, l'Eolien, le Trochaïque, l'Orthien, le Cépionien, le Terpan drien, le Tétraédien et l'Aigu.

Le *Béotien* et l'*Eolien*, comme leur nom l'accuse, étaient originaires de la Béotie et de l'Eolie. On croit qu'ils étaient très-usités dans ces pays.

Le Rythme donnait leur nom aux Nômes *Orthien* et *Trochaïque*. Celui-ci était spécialement écrit pour servir d'accompagnement à une poésie chantante. Le Trochée (- v) étant le pied dominant, donnait une cadence légère et sautillante à la pièce.

L'Orthien était très-employé. Homère, Euripide, Aristophane et d'autres en font souvent mention. Sa tonalité était très-aigue. Son usage était surtout fréquent dans la guerre : les Grecs utilisaient son rythme entraînant pour encourager les soldats. Homère, (Iliade L. XI), nous montre la Discorde se servant du Nôme Orthien pour exciter les Grecs au combat. Hérodote nous apprend qu'Arion le chantait sur la poupe du vaisseau, lorsqu'il se précipita à la mer. Cet air s'exécutait d'ordinaire sur la flûte et n'était pas destiné à accompagner la voix. Il devint populaire et Polymnestre y adapta une poésie conforme au Rythme,

qui, d'après tout ce que nous savons, se composait de brèves. Les paroles se chantaient alors à l'unisson ou à l'octave de l'air. C'est ce que l'on fait encore de nos jours en appliquant des paroles aux airs tombés dans le domaine public. Souvent pour conserver la musique intacte, on est forcé d'estropier les mots. Les anciens, plus difficiles à contenter que nous, ne toléraient pas cette licence. L'union entre la poésie et la musique était si intime que la cadence de l'une devait absolument suivre le rythme de l'autre.

On possède peu de notions sur l'*air aigu*. Il appartenait de droit au mode Lydien, c'est-à-dire, à l'harmonie que les Grecs considéraient comme efféminée.

Le *Terpan drien* devait son nom à Terpandre. On n'est pas fixé sur sa nature. Le *Cépionien* était dû à Cépion, élève de Terpandre et très-habile dans la composition des airs pour la cythare et la flûte.

Le *Tétraédien*, comme son nom l'indique, était un « air à quatre chants ou strophes » se jouant sur des modes différents mais que l'on ne peut déterminer avec certitude.

Ces compositions et quelques autres de moins d'importance furent les premières connues en Grèce. L'exemple de Terpandre et de ses disciples trouva de nombreux imitateurs.

Nous ne citerons que Clonas, d'après Plutarque, auteur de trois Nômes célèbres pour la flûte : l'*Apothetos*, le *Schenion*, le *Trimelès*.

Les historiens anciens donnent plusieurs interprétations au mot *Apothetos*. Pollux en parle, mais sans en établir ni l'origine ni la nature. La meilleure explication selon nous, est celle tirée de l'étymologie. L'*Apothetos* serait un air solennel, peut-être national, certainement distingué, réservé aux cérémonies extraordinaires et aux fêtes de premier ordre. Il existe une autre opinion assez soutenable du reste, qui tend à démontrer que les *Apothetoi* étaient des poésies ou des hymnes dont le sujet était pris dans de vieilles traditions presque oubliées, ou dans des fables toutes primitives. Cette interprétation se fonde sur l'analogie de ces « *Apothetoi Nomoi* » avec les « *Apothetoi Mathoi* », par lesquelles on entendait des fables surannées et secrètes sur les héros et les Dieux.

Le *Schenion*, au sens même du mot, se distinguait par un caractère mou, lâche, sans énergie. La musique en était rompue, brisée, selon Platon. Les notes n'étaient pas pleines et cette composition était tout-à-fait dépourvue de gravité. Il y avait peut-être là ce que nous appelons des *diminutions*. Le peuple devait aimer ce genre qui charmait ses oreilles sans parler beaucoup à son âme. Plutarque applique à cette musique l'épithète de *Kotile*, c'est-à-dire, babillarde, gazouillante, faisant sans doute allusion aux roulades et aux fioritures qui y dominaient.

Le *Trimelès* était un air à trois couplets, dont la première strophe était écrite sur le mode Dorien, la deuxième sur le Phrygien et la troisième sur le Lydien. Ces trois changements de tonalités expliquent suffisamment le nom de *Trimelès* donné à ce Nôme.

Il nous reste à examiner le *Comarchius* et le *Ténédien*.

Le *Comarchius* doit son nom au dieu *Comus*. Ce dieu, bon vivant et grand viveur, était de droit président de toutes les débauches. En grec *Kômos* a plusieurs significations. En général il désigne une *orgie*. C'était aussi une *flûte* dont les sons très-perçants excitaient les ivrognes à la boisson. C'était encore une *danse*... peu décente qui se faisait au son du *Komos*, signifiant dans ce cas l'air sur lequel on dansait. De là on peut naturellement considérer le *Comarchius* comme un *air joyeux et gai* spécialement affecté aux festins et aux assemblées de débauche (c'est le mot de Platon), qui étaient presque une institution nationale chez les Grecs.

Le *Ténédien* prit son nom de la ville de *Téos* en Ionie, célèbre dans l'histoire de la musique pour avoir été la patrie du poète lyrique *Anacréon*.

Avant de clore cet article nous dirons quelques mots des airs *Polymnestriens*, postérieurs à ceux de *Clonas*.

*Polymneste* était né à *Colophon* en Ionie. Dès sa jeunesse il s'appliqua à la composition d'airs pour la flûte, auxquels il a laissé son nom. On ignore la valeur de ces pièces. Le seul renseignement que l'histoire nous donne à ce sujet, c'est que l'expression : « *imiter Polymneste* » était prise en mauvaise part.

Toujours est-il qu'il fut l'auteur de deux Nômes : le *Polymnestus* et le *Polymnesté*, composés pour les gens à marier.

« En effet, dit M. Burette, *Polymnestus* est un homme recherché en mariage par plusieurs femmes et *Polymnesté* une femme qui a plusieurs soupirants. »

*Polymneste* a probablement choisi ce singulier sujet à cause de sa relation avec son nom.

Ces airs se chantaient avec un accompagnement de flûte à l'unisson.

(A continuer.)

VINDEX.

## LES THÉÂTRES

### Théâtre Royal du Parc.

#### LES DANICHEFF

Madame la Comtesse *Danicheff* n'a qu'un fils — dernier descendant d'une illustre famille. — Ce fils s'est épris d'une jeune serve que sa mère a recueillie et élevée comme sa fille. Quoi de plus naturel ! *Wladimir Danicheff* est un tout jeune homme qui s'est abandonné sans aucune réflexion aux impressions

enthousiastes d'un premier amour. *Anna Ivanovna* est une charmante personne qui, aux qualités du monde qu'elle fréquente, joint celles de celui auquel elle appartient. Mais cet amour partagé blesse la Comtesse mère dans sa fierté aristocratique, et c'est avec colère qu'elle reçoit de la bouche de son fils l'aveu de son profond amour. « Tu partiras de suite pour *Moscou* », lui dit-elle, et le jeune homme opposant à cet ordre une résistance désespérée, elle trame contre lui un infernal projet. Elle lui fait jurer qu'installé à *Moscou*, il fréquentera assidûment le salon du prince *Walanoff* et fera tout ce qu'il pourra pour aimer sa fille, la princesse *Lydia*, et oublier *Anna*. « Si, dans un an, lui dit-elle, tu n'y es pas parvenu, je consens à ton mariage avec *Anna Ivanovna*. » — « Tu me le promets, dit le jeune homme. » — « Je te le jure. »

*Wladimir* part.... et à peine a-t-il franchi le seuil du château maternel, que la Comtesse *Danicheff* met entre son fils et *Anna* une barrière désormais infranchissable. Elle oblige la pauvre fille, et malgré ses prières, ses touchantes supplications, à épouser *Osip*, son cocher.

Le second acte se déroule à *Moscou* dans les salons du prince *Walanoff*, dont sa fille fait les honneurs.

Nous assistons à une suite de conversations qui ont pour but de nous faire connaître les mœurs des Russes et les réflexions qu'elles inspirent aux Français représentés par un spirituel attaché d'ambassade, *M. Roger de Taldé*.

Nous y rencontrons le Comte *Wladimir Danicheff*, toujours insensible à l'amour que lui porte la belle *Lydia*. Cet acte n'est qu'un tableau — fort bien rendu — où l'esprit de ces dames et celui du jeune diplomate se livrent à des chassés-croisés qui viennent interrompre le cours de l'action. Celle-ci ne se renoue qu'à la fin de l'acte. — Madame la Comtesse *Danicheff* vient d'arriver pour embrasser son fils, au moment où celui-ci apprend de la bouche de *M. de Taldé* le mariage d'*Anna* avec le cocher *Osip*.

Ici vient se placer la scène la plus forte de la pièce, l'entrevue entre *Wladimir* et la Comtesse. Il lui reproche sa conduite en termes indignés. Dans sa folie et dans sa rage, il oublie à qui il parle; effaré, il s'enfuit en criant à sa mère : « Adieu, Madame. » — « Que vas-tu faire ? » — « Les tuer tous les deux et me tuer après. »

Au troisième acte, nous sommes chez *Osip*. Il est là près de sa femme, et tous deux paraissent goûter le parfait bonheur... *Wladimir*, comme un coup de foudre, vient tomber dans ce paisible intérieur, et, après un terrible regard lancé à *Anna*, il lève sa cravache sur *Osip*. « Si vous frappez, dit celui-ci, vous vous en repentirez toute votre vie : je ne suis pas coupable ! » Et il se met à raconter à son maître que par reconnaissance pour ses bienfaits passés, il a gardé *Anna Ivanovna* comme un dépôt sacré, il n'a été pour elle qu'un frère et il la lui rend pure et sans tache. Le divorce existe en Russie, il y aura moyen de l'obtenir, dût-il pour cela laisser peser sur lui les plus terribles accusations.

Mais l'Empereur — influencé par les démarches vindicatives de *Lydia* — n'accorde pas le divorce.

Tout semble donc perdu quand *Osip*, pris d'un dévouement sublime, consent à quitter le monde et à entrer dans un couvent.

La loi russe dit que si l'un des époux embrasse la vie monastique, le mariage est rompu. Le Comte *Wladimir* épouse donc

Anna Ivanovna avec le consentement de la comtesse Danicheff et la bénédiction du nouveau religieux.

Telle est l'analyse — pâle et décolorée — de la comédie de P. Newski (Pierre de Corvin et Alexandre Dumas).

La pièce elle-même échappe à la discussion. Si vous trouvez de l'exagéré, de l'in vraisemblable, de l'impossible, on vous répond que l'action se passe en Russie et que là on rencontre de pareils caractères et de pareils dévouements. Admettons donc que tout cela soit ainsi!... Après tout, le froid sibérien qui règne dans ce pays est peut-être l'explication de cette communauté fraternelle d'Osip et d'Anna que nous comprenons si difficilement ici.

Toujours est-il que dans les *Danicheff* il y a deux choses(!): l'originalité de M. de Corvin et l'esprit de Dumas. Ces deux collaborations se coudoient dans toute l'œuvre, se croisent, se mêlent parfois, mais ne se confondent jamais.

Il suffit d'avoir lu une page de l'auteur de l'*Étrangère* pour savoir élaguer des *Danicheff* toute la brillantine dont les saupoudrés son pétillant esprit. Comme c'est bien Dumas qui, dans le salon du prince Walanoff, sous les traits de Roger de Taldé, donne son avis sur les femmes: Il n'en connaît que deux catégories, les extraordinaires — des héroïnes — qui s'appellent Jeanne d'Arc, Charlotte Corday, M<sup>me</sup> de Sévigné, Georges Sand... etc., et les ordinaires — ma cousine, ma voisine, ma... cuisinière — qui se nomment M<sup>me</sup> Chose et M<sup>lle</sup> Machin. Cela fait beaucoup rire ces dames de Moscou, y compris ce vieux ramolli de prince Walanoff qui ne cesse de répéter avec son rire hébété: « il les connaît! il les connaît! »

M. de Corvin possède un talent plus sobre, plus modeste. Il se révèle dans plusieurs scènes des *Danicheff* comme un observateur habile et un reporter fidèle.

Ainsi le départ de Wladimir pour Moscou, le mariage d'Osip et d'Anna, l'entrée dans les ordres de l'ancien cocher de la famille Danicheff constituent de curieux et intéressants tableaux des mœurs russes, peints sans prétention, avec un pinceau consciencieux qui vise plus à la vérité qu'à l'effet, qui attache plus d'intérêt à l'exactitude des contours et des lignes qu'à la richesse du coloris. Aussi est-ce grâce à la perfection que M. de Corvin possède dans ce genre que la nouvelle œuvre garde sa couleur locale au travers même du vernis de M. Dumas.

Mais il n'y a pas que de l'intérêt dans les *Danicheff*, il y a aussi de l'émotion. Plusieurs scènes sont vraiment attendrissantes.

Les sanglots qui oppressent la poitrine de la pauvre Anna quand elle se traîne aux pieds de la Comtesse Danicheff pour la supplier de ne pas la livrer à un homme qu'elle n'aime pas, ont trouvé de l'écho dans bien des cœurs et bien des paupières se sont mouillées en voyant couler des larmes si naturelles.

L'entrevue de Wladimir et de sa mère, au second acte, est empoignante aussi. La fureur exaltée du jeune comte, l'explosion nerveuse de la sauvage vengeance qu'il médite et la sincérité de sa navrante douleur ne sauraient laisser le spectateur indifférent. Cette situation est pleine d'une émotion qui fait mal, tant elle vous remue et vous abat.

L'interprétation de ce chef-d'œuvre est bonne — pourquoi ne dirions-nous pas très-bonne? — Chacun a sérieusement étudié son rôle et l'ensemble laisse peu à désirer.

M. Barbe est un bon Osip. M. Tony-Riom a fait beaucoup de

progrès dans la diplomatie. Il a gagné en distinction depuis que nous l'avons quitté attaché d'ambassade dans l'*Idole* et c'est avec énormément d'esprit qu'il s'est fait l'interprète de la collaboration de Dumas. Le comte Wladimir a trouvé dans M. Martin un jeune homme qui a du nerf, des cordes vibrantes et une diction irréprochable. Quand M. Martin aura plus brûlé les planches et qu'il aura acquis l'habitude du théâtre, il aura perdu cette gêne dans la tenue, ce manque de distinction si communs aux débutants. C'est un acteur qui, dans bien peu de temps, fera parler de lui, s'il veut suivre les conseils qu'on lui donne. M. Lebrun a fait un type du vieux Zakaroff, un Fouquet russe, qui pratique la fraude sur une grande échelle.

Disons en passant que nous l'avons trouvée un peu longue, l'histoire de ses trois cent cinquante cabarets nouveaux pour écouler son genièvre.

Madame Lyon s'acquitte très-bien du rôle ingrat de la comtesse Danicheff. Elle rend parfaitement la fierté aristocratique et dédaigneuse. C'est bien là le langage bourru de ces gens qui n'ont jamais obéi, mais toujours commandé. C'est bien là leur cœur glacé, indifférent que rien ne peut échauffer ni émouvoir.

M<sup>lle</sup> Caron a révélé un talent qu'on ne lui soupçonnait pas. C'est qu'elle est irréprochable dans ses transports d'amour et de douleur. Son organe convient à sa douleur concentrée. M<sup>lle</sup> Duplessy tient avec succès un rôle secondaire. M<sup>es</sup> Pommeret et Buguet ont donné de la vie à ces deux « vieux lambris » qui passent leur temps à baiser la robe de leur maîtresse, à lui prodiguer leurs louanges et leurs basses salutations, à remplir tous les coins de leur bavardage et de leur caquet.

M<sup>lle</sup> Clotilde Colas qui remplit le rôle de la princesse Lydia est une artiste en représentations — peu connue chez nous. C'est une très-jolie femme — bien en chair — qui saura trouver ici autant d'admirateurs que dans les salons de Moscou. Elle joue à merveille son rôle de grande coquette et elle porte à ravir ses riches toilettes. Nous aimons mieux la voir sourire dédaigneusement aux traits d'esprit de M. de Taldé que de la voir pleurer au départ du jeune comte Danicheff. Les larmes ne sont pas aussi bien dans sa nature que les francs éclats de rire.

La mise en scène des *Danicheff* est très-soignée. C'est un vrai succès qui fait honneur à la direction du Théâtre du Parc et qui fera — nous n'en doutons pas — courir tout Bruxelles.

MAURICE GEORGES.

### Théâtre royal de la Monnaie.

#### LE POSTILLON DE LONJUMEAU

Nous avons eu vendredi une reprise du *Postillon de Lonjumeau*, reprise malheureuse qui ne fera guère les affaires de la direction. — Mal montée, interprétée avec peu de soin, la pièce bien vieillotte d'Adam, avec la musique surannée et son poème naïf, n'a pas eu l'heur de plaire au public très-clairsemé qui assistait à la représentation.

Ce public s'est même montré un peu grincheux en sifflant

impitoyablement une interprétation défectueuse sans doute, mais pas absolument mauvaise.

M<sup>lle</sup> Reine ne nous paraît pas à l'aise dans son rôle de Madeleine — qu'elle a cependant chanté avec distinction.

M. Bertin — qui a obtenu un véritable triomphe à Gand, dans le rôle du Postillon — ne nous semble pas appelé à cueillir ici les mêmes lauriers. Il montre dans ce rôle les mêmes imperfections que dans *Carmen*, peu de sûreté dans la voix et une façon de dire agaçante.

M. Chapuis croit être comique dans le rôle d'Alcindor, malheureusement il n'est que grotesque.

M. Guérin — un chevalier de la cour de Louis XV — a le tort de prendre son rôle au sérieux... Nous préférons beaucoup le Remendado.

En thèse générale, nous recommandons également à ces artistes de ne point charger les rôles. Cela amuse peut-être une certaine partie du public, mais à coup sûr cela irrite celle qui sait faire une distinction entre l'opéra-comique et l'opérette.

L'orchestre — sous la molle direction de M. Souveine — a manqué de nerf.

La mise en scène nulle. — Et voilà !

Il nous reste à peine de la place pour signaler le succès remporté par M. Herrmann, dans les soli de l'*Ondine*.

L. F.

En dépit des charmes de *Carmen* et de ses mélodies coquettes, le Roi-prophète Sylva semble toujours tenir le sceptre du succès sur notre scène musicale. La foule se rend à l'appel des Anabaptistes :

*Iterum ad salutare undas  
Ad nos venite, populi;*

et le fait est qu'entre les gaités (?) du carnaval, les grivoiseries de la *Cruche Cassée*, les gentils refrains de la *Petite Mariée*, on éprouve comme un besoin de se retremper aux ondes salutaires — ondes sonores ! — de la musique de Meyerbeer. L'hymne au Roi du Ciel a toujours les honneurs de la soirée, et le public des galeries supérieures, toujours plus nombreux que le beau monde des loges et des balcons, se laisse aller sans arrière-pensée aux fascinations de la Marche triomphale. Sylva est encore excellent ; mais sa voix paraît se ressentir des fatigues d'une longue campagne. Son jeu n'est pas parfait toujours ; serait-ce le costume un peu lourd de Jean de Leyde qui lui raccourcit apparemment les bras ? M<sup>lle</sup> Hamackers chante à ravir — je n'en disconviens pas, — mais de grâce charmante Berthe, un peu plus de passion... C.

## ÉCROQUIS À LA PLUME

### I

#### Le Croque-Mort.

*Un irrémédiable bon-vivant, celui-là : posthume ironie !*

*J'aime à le voir — aux grands jours, — sombre majestueux au haut de son char macabre tendu de noir, trônant sur la fatale banquettes d'où, souverain et blasé, il domine la mort..*

*Grave fantasquement, il tient la tête haute sous la claquette fati-*

*dique encocardé et perdu dans un flot de crêpe comme dans une sinistre toile d'araignée.*

*Avec quelle consciencie gravité sa main funèbrement gantée mène à pas comptés ses rosses empanachées et long-voilées. Il a peur de verser : « Ça porterait malheur au bourgeois, » ricane-t-il dans son tulle mortuaire, cyniquement !*

*Eh ! qu'importe pour lui, riche d'insouciance et de santé, le roulant catafalque jaune et noir qu'il conduit, impassible ? Que lui font ces anges sculptés aux coins de son char, en pleurs, agenouillés, ailes rabattues ? — Les urnes symboliques, les flambeaux éteints et renversés sont des énigmes pour son cœur d'airain. — La grande impitoyable faux, l'inexorable sablier ont-ils une signification pour ce bonhomme sinistre qui, l'œil émerillonné, la bouche lippue, le nez constellé de bachiques rubis, savoure déjà, en humant l'air des nécropoles, du haut de son siège funéraire, la chose horrible qu'il va boire tantôt — après — à la santé de ses froids, de ses blêmes clients ?...*

*Il marche, stoïque, austère et rubicond, en tête du funèbre cortège qui sème la désespérance sur son passage et évoque les papillons noirs le long des routes...*

*Lentement suit le sombre et long chapelet des voitures de deuil où les parents pleurent — et rient, — où les amis s'en-tassent, indifférents...*

### II.

#### La Laitière.

*La grand-ville sommeille encore.*

*L'aube déjà rougeoit au fond des cieux discrètement voilés.*

*Un bruit joyeux, flic, flac ! sonore et cadencé, éveille les grès des rues assoupies.*

*Ce sont les retentissantes sandales de buis de la jeune et gentille laitère : — flic ! flac !*

*Elle s'avance, accorte et radieuse ; la joue fraîche, rouge, appétissante comme la pomme mûre des vergers flamands !*

*La gorge ronde, ferme, sculptée, enflée et triomphalement repousse la cotonnade en fleurs du corsage rustique.*

*Voilant la nuque grasse et souple, sur sa tête brune volète au souffle des brises matinières le mouchoir écarlate à ramages fous, et qui flamboie aux premiers éclairs du jour comme les rutilantes visions des campagnes en septembre.*

*Elle s'avance fière, cambrée, souriante, flic ! flac ! — saine et robuste comme ces plantureuses nymphes des champs tant aimées et si gaillardement peintes par Jordaëns.*

*Hardiment le poing est campé sur la hanche charnue qui fait saillir et onder la basque bleu-profond, la basque des dimanches !*

*Le cotillon pourpre aux plis droits, exigus et mouvants, laisse voir sans honte, moulée et nerveuse, la jambe — solide comme les jeunes chênes des forêts.*

*Elle s'avance, flic ! flac ! la jeune et gentille laitère, éclatante dans les ruissellements de l'aurore, bruyamment suivie de son char minuscule aux voyantes couleurs, ébouriffé de paille fraîche, ambrée, odorante, où s'entrechoquent en heurts joyeux les éblouissantes amphores de cuivre, polies et ensouillées par des bras robustes et patients !*

EDGAR MEY.

## CARÊME

Dénouez les cordons du masque,  
O vous Pierrettes et Pierrots!  
O Chicards, dégrafez le casque,  
Toi, Folie, à bas tes grelots!

Le punch bizarre éteint ses flammes,  
Carnaval s'est fait repentant.  
Le ciel est d'un gris pénitent :  
La bruine perce nos âmes...

Aux églises, — front alourdi, —  
Les débardeuses du Mardi  
Vont cueillir la croix matinère...

La Faim va nous montrer au doigt :  
Voici venir Carême, froid,  
Un Sauret à la boutonnière!

Mercredi des Cendres.

T. H.

## POÉSIE ET... SPÉCULATION

Allons, écrivassiers de toutes couleurs, vous dont le bon sens public a déjà fait justice, ne vous découragez pas ! L'heure a sonné où votre voix jusqu'ici méconnue va retentir par toute la terre !

Le jour de gloire est arrivé!

Le concours poétique de Bordeaux... est ouvert!

Mais... qu'est-ce donc que le 16<sup>e</sup> concours poétique de Bordeaux? Comment, vous ne savez pas? Ecoutez donc et... *erudimini*.

Pourquoi nous gêner? Le comité des concours poétiques nous a envoyé ses prospectus, apparemment c'est pour le faire connaître et comment mieux y réussir qu'en reproduisant quelques extraits de la jolie et naïve circulaire que nous avons reçue! A l'œuvre donc! Voici :

## Appel aux Poètes

16<sup>e</sup> concours poétique, ouvert à Bordeaux,  
sous les auspices (!!) de

M. EVARISTE CARRANCE

Docteur en Droit de la Faculté de Philadelphie (*sic!*), Commandeur des Ordres de Saint-Georges et de Saint-Sauveur, Chevalier de l'Ordre de la République de Saint-Marin, Président de la Société humanitaire et scientifique, Correspondant des Académies de Genève et de Florence (!), Citoyen honoraire (!) des villes de Gimigliano, Nicotera et Philadelphie, Officier de l'Ordre de la Croix-Rouge, Correspondant de la Société libre de l'Instruction populaire Membre de la Société l'Amour fraternel de Belgique, Président d'honneur de la Ligue nationale de Catane (!), Président d'honneur du Circolo Scientifico de Lagouero, Membre de l'Institut national de Philadelphie, etc., etc...

Ouf!! en voilà des titres ronflants!

Mais... (c'est ma toquade à moi, la curiosité), qu'est-ce donc que la « Faculté de Philadelphie?... » Qui a établi les Ordres de Saint-Georges et de Saint-Sauveur? Où est située la République de Saint-Marin?... *Risum teneatis amici!*

On ne s'arrête pas en si bon chemin. Voici les conditions du concours :

» Envoyer *franco*, avant le 1<sup>er</sup> Juin 1876, les manuscrits, écrits très lisiblement et d'un seul côté (*sic*). Joindre au manuscrit (*Hem!*) en un mandat-poste ou en timbres-poste, le montant de l'insertion, calculée à raison de dix centimes la ligne, en comprenant comme ligne, les *titres*, *épigramme*, *dédicace*, *autographe* et *signature*. Souscrire pour un exemplaire au moins, au volume qui contiendra les poésies et portera ce titre : « *Le Lien des peuples*. » Ce volume se vendra 4 fr. pour la France et 4 fr. 50 pour l'étranger. 25 exemplaires sur papier

vélin teinté, édition splendide, seront à la disposition des collaborateurs... au prix de « 12 fr. l'exemplaire. » Joindre au manuscrit le prix du volume. »

Très-avantageux tout cela, n'est-ce pas, cher lecteur!

Et les prix? Car un concours sans prix pêcherait contre les bonnes traditions. Soyez tranquille; écoutez plutôt :

## PRIX (Poésie).

*Prix exceptionnel (!)* : Une magnifique médaille en vermeil, offerte par Evariste Carrance (*connu!*).

1<sup>er</sup> prix : Une médaille en argent avec le nom du lauréat et la date du concours.

2<sup>e</sup> prix : Id., petit module.

3<sup>e</sup> prix : Médaille de bronze.

4<sup>e</sup> prix : Id., petit module.

5<sup>e</sup> prix : Id. id.

*Premier accessit* : Id., offerte par M. Léon Dupré (*lequel?*).

2<sup>e</sup> accessit : Une médaille de bronze, offerte par M. Maurice-Evariste Carrance fils.

La valeur n'attend pas le nombre des années.

3<sup>e</sup> accessit : *Les Exilés*, par Th. de Banville, offert par M. Denis Ginaux (*connais pas!*), membre d'honneur (*voir plus bas les conditions*) du Comité Poétique.

4<sup>e</sup> accessit : Les Œuvres de M<sup>lle</sup> Emma Coeckelbergh, offertes par l'auteur, membre d'honneur, etc. (*id.*), etc., etc.

Cinq mentions très-honorables, cinq mentions honorables et quatre prix pour la prose, même répétition.

Quelle institution remarquable! Comment ne pas l'encourager? Voici précisément un petit articulet pour les encouragements :

Les littérateurs qui voudront encourager l'œuvre décentralisatrice et *souscriront à cinq exemplaires* du volume « *Le Lien des peuples*, » recevront le diplôme de membre d'honneur des concours poétiques de Bordeaux.

Impossible d'hésiter devant un diplôme...

Mais,

*Finis coronat opus,*

Voici la perle :

Les biographies des poètes des concours poétiques de Bordeaux pourront être publiées à la fin du volume « *Le lien des peuples* » à des conditions spéciales.

Le moyen est tout trouvé, pour arriver d'un coup à la célébrité! Adressez-vous à M. Evariste Carrance; il se charge, « à des conditions spéciales » de vous hisser sur un piédestal bien doré! — d'autant mieux doré que les conditions seront « *plus spéciales*. » — Du reste, vous pouvez écrire vous-même votre biographie et alors, si vous avez suivi le proverbe : « *Nosce te ipsum* » comment ne pas réussir! Une fois hissé sur ce piédestal doré par les soins de M. Evariste, tâchez d'y rester et... le tour est joué.

Nous allons oublier de faire mention d'un petit papier violet (quelle touchante modestie!) joint à la circulaire en question. C'eût été vraiment dommage; heureusement il n'est pas trop tard et nous copions textuellement :

SECRÉTARIAT DU COMITÉ

des

CONCOURS POÉTIQUES

7, rue Cornu (!?)

Le Secrétariat du Comité des Concours Poétiques adressera *franco*, à toutes les personnes qui lui feront parvenir 1 fr. 25, la photographie de M. EVARISTE CARRANCE, Président-Fondateur de l'œuvre décentralisatrice.



Le portrait de l'auteur des *Nuits d'Automne*, avec signature autographiée, aura 17 centimètres de hauteur et 11 centimètres de largeur.

Il sera expédié dans les huit jours qui suivront la demande.

Envoyer 1 fr. 25 à M. le Secrétaire des Concours Poétiques, Hôtel du Comité, 7, rue Cornu, à Bordeaux.

Voudrait-on se passer du « facies » de ce bon M. Carrance? 1 fr. 25 — prix fixe. — Enfoncé, Jules Klein! Enfoncé!!

Et voilà comment on trafique de tout! On se pose en protecteur éclairé des Arts et des Lettres et, pour quelque menu argent, on publiera « sur papier vélin teinté » toutes les insanités que les rimeurs aux abois, les cervelles creuses enfanteront pour « le lien des peuples. » Arrière, comédiens sans pudeur!

VINDEX.

## LES CONCERTS

### Concert de la loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis.

Les bravos et les rappels n'ont pas manqué, samedi 26 février, au Concert de Bienfaisance donné par la loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis. C'est un vrai régal de gourmet que l'on a servi à la foule brillante réunie sous la voûte constellée de la grande salle de la loge.

L'auditoire nombreux, émaillé de rubans de toutes les nuances, a applaudi chaleureusement M<sup>lle</sup> Bernardi, qui a chanté de sa voix vibrante, pleine d'une souplesse nerveuse, le *Sancta Maria* de Faure et le *Brindisi de Lucrezia Borgia* de Donizetti.

Les variations des *Diamants de la Couronne*, cascades de notes, gerbes de roulades, ont été détaillées avec justesse et netteté par M<sup>lle</sup> Hamaekers.

M. Warot, indisposé, était remplacé par M. Sylva qui a déployé dans l'air de la *Reine de Saba* une ampleur qui nous a paru trop forte pour les dimensions de la salle. MM. Devoyod et Sylva, dans le duo de la *Reine de Chypre*, ont enthousiasmé la salle par leurs voix chaudes et par la façon magistrale dont ils ont interprété cette belle page musicale.

Le jeune Isaye, dont le talent naissant nous donne pour l'avenir de brillantes promesses, a d'abord exécuté une Ballade et Polonaise du maître Vieuxtemps, ballade d'une simplicité artistique et d'une naïveté touchante. Il y a montré une virtuosité entraînant et une charmante suavité.

Il a escaladé ensuite, avec une légèreté gracieuse, les difficultés du Souvenir de Haydn, de Léonard. Nous conseillons pourtant à M. Isaye de délaïsser ces morceaux qui ont épuisé toute leur vogue et qui, aujourd'hui, ne produisent plus l'impression étonnante que l'archet de Léonard lui-même avait su produire jadis.

L'orchestre, sous la direction habile de Dupont, a déroulé avec une finesse discrète la trame tenue et délicate de la valse des Sylphes de Berlioz, puis il a scandé la bizarrerie étrange d'une danse bohémienne très-originale de Stadtfeld. Il a exécuté avec sa supériorité habituelle les ouvertures du *Tanhauser* et de la *Flûte enchantée*.

En somme, excellente et superbe soirée qui, certes, ne pouvait manquer d'obtenir un splendide succès, placée, comme elle l'était, sous l'égide de la bienfaisance.

PROSPERO.

### Concert du Cercle artistique et littéraire.

Les soirées brillantes se succèdent sans relâche au Cercle artistique et littéraire; mais rarement nous avons assisté à une séance aussi bien composée et aussi réussie que le der-

nier concert donné mercredi dernier par MM. Brassin et Wieniawski avec le concours de MM. Servais et Kes.

Jamais nous n'avons entendu avec plus de plaisir le célèbre quatuor de Schumann. L'exécution en a été parfaite à tous égards, et nous sommes véritablement embarrassé de décerner la palme à l'une ou l'autre partie de l'œuvre. Cependant, — *Primi inter pares*, — nous faisons une mention toute spéciale pour le *Scherzo molto vivace* et l'*Andante cantabile*.

Le *Rondeau* pour piano et violon, de Schubert, exécuté par MM. Brassin et Wieniawski, a obtenu un très-vif succès. — La teinte poétique de cette composition devait la faire goûter de tous, et les précieuses qualités des exécutants se trahissaient à chaque mesure. Aussi le public a chaleureusement applaudi.

M. Wieniawski s'est ensuite fait entendre seul, et a exécuté avec une pureté de son, une ampleur et une finesse rares l'*Air varié* (en ré) de Vieuxtemps. Enfin, pour couronner cet admirable concert, MM. Brassin et Wieniawski ont exécuté le grand *Trio* (si bémol) de Beethoven. — La musique douce, claire et toute sentimentale de l'immortel Beethoven, ne pouvait trouver de meilleurs interprètes.

Cette soirée marquera comme l'une des plus belles dans les annales des concerts de cet hiver.

VINDEX.

### Concert de la Société Néerlandaise de Bienfaisance.

L'élite des membres de la Colonie Néerlandaise établie à Bruxelles, un grand nombre d'artistes et d'amateurs distingués se pressaient samedi dernier dans la salle de l'Alhambra, pour assister à la fête de charité organisée par la Société Néerlandaise de Bienfaisance.

Les artistes du « Nationaal Toneel » ont ouvert cette intéressante cérémonie par un vaudeville de leur répertoire, « *de Slaapmuts* », qu'ils ont très-bien joué.

L'orchestre du théâtre, sous l'habile direction de M. Nazy, a ensuite fait entendre la « marche aux flambeaux » de Meyerbeer.

Grand succès pour MM. Kats, Kes et Schnitzler, qui ont exécuté avec une extrême finesse et une rare précision le « trio d'Hermann » pour trois violons.

Mais les honneurs de la soirée reviennent, sans contredit, à M<sup>me</sup> Rosa de Vries, qui a chanté avec beaucoup de méthode et d'expression l'air « Ah! perfido! » de Beethoven et l'air de « Sémiramide » de Rossini.

M. Martin Lazare a brillamment exécuté deux morceaux de sa composition: un arrangement sur « l'andante final de Lucie » et une « paraphrase de Concert sur l'Invitation à la valse de Weber ». M. Lazare est un pianiste de la bonne école: son jeu est élégant, précis et nuancé; son mécanisme remarquable et sans aucune affectation.

Le programme annonçait M. Wieniawski. Mais celui-ci a fait défaut. Aussi a-t-il été rappelé et chaleureusement applaudi de Paris, il a, au dernier moment, informé la Société Néerlandaise qu'il ne pouvait pas prêter son concours à la fête de charité.

M. Bouman, violoncelliste, pensionnaire de S. M. le Roi de Hollande, a généreusement accepté de remplacer à l'improviste M. Wieniawski.

Il a interprété avec un sentiment exquis un concerto de Servais. Aussi a-t-il été rappelé et chaleureusement applaudi.

Enfin, la section chorale des « Jonge Tooneellichebbers » a chanté deux chœurs: « Morgenlied » et « Twee tot een vermolten », dont les paroles, écrites par M. J. Nolet de Brauwere van Steeland, ont été adaptées aux airs nationaux Belges et Hollandais.

Une comédie flamande, jouée par les artistes du théâtre, a terminé cette belle fête qui fait honneur à la Société Néerlandaise de Bienfaisance.

VINDEX.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N<sup>O</sup> 10.

12 MARS 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
 Étranger . . . . . 12 frs 50  
 Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU  
 libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales  
 et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de  
 rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*Les étrangers au Conservatoire. — Toujours des victimes!*  
 — *Simple question. — Nos ateliers : Périclès-Pantazis.*  
 — *Toujours le Centenaire. — La musique chez les Grecs :  
 les Nômes (Suite). — Distribution des prix aux élèves du  
 Conservatoire. — Poésie : Chinoiserie. — Le masque  
 rose. — Les Concerts : Concert du Cercle artistique et  
 littéraire. — Nouvelles à la main.*

LES ÉTRANGERS AU CONSERVATOIRE

La Fédération Artistique d'Anvers, sous la signature de Gustave Lagye, a reproduit notre article intitulé : *les Etrangers au Conservatoire de Bruxelles*, en le faisant suivre de la question suivante :

« Est-ce que cet article, restera sans réponse, comme tous ceux dans lesquels la presse a demandé compte à M. Gevaert de la manière dont il comprend ses fonctions officielles? Et faudra-t-il remplacer sur la façade de la rue de la Régence, les mots de *Conservatoire royal de Belgique*, par ceux-ci bien autrement exacts : *Auberge musicale internationale?* »

Hélas! oui, cher confrère, notre article est resté sans réponse, et nous savons qu'on a tout fait pour en empêcher la propagation. Voilà où nous en

sommes aujourd'hui avec ces *grands hommes* auxquels nous escomptons notre argent pour qu'ils servent nos intérêts. Si nous avons le malheur de leur demander le moindre compte, de leur faire la moindre observation, ils nous couvrent de leur mépris, et — tyrans orgueilleux — ils prennent des airs de matamore et nous toisent du haut de leur grandeur. Et dire que quoiqu'ils fassent ils jouissent de l'impunité!

Eh bien! il ne nous plaît pas pourtant de garder le silence. Nous crierons s'il le faut, mais nous voulons qu'on nous compte pour quelque chose et surtout qu'on nous réponde.

Nous n'avons pas voulu produire dans le monde artistique et musical une émotion stérile, mais nous avons voulu connaître la vérité sur des faits parvenus à notre connaissance et cette vérité nous l'exigeons.

Nous avons espéré longtemps recevoir de M. Gevaert une protestation contre l'accusation grave qui a paru dans nos colonnes, nous étions presque certains d'en voir du moins atténuer la portée. Nous n'avions jamais entendu mettre en doute l'impartialité de M. Dupont, pour qui nous avons toujours eu une profonde estime et il nous eût été si agréable de pouvoir donner un démenti aux affirmations de notre *artiste abonné*. Mais non! on n'a pas donné signe de vie!

Eh! bien soit! vous avez été accusés et vous ne vous êtes pas défendus! Vous supporterez la responsabilité de votre déplorable conduite, et tout le monde saura comment vous dirigez notre enseignement musical et comment vous traitez nos enfants. Il arrivera un jour — nous l'espérons — où notre voix justement indignée trouvera quelque écho en haut lieu et alors on vous demandera compte de vos actes et de vos partialités.

En attendant nous ne perdrons pas courage! Toujours sur la brèche, nous combattons sans relâche, l'injustice et l'iniquité. Les nombreuses preuves d'intérêt et d'encouragement que nous avons reçu ces jours derniers, nous prouvent assez que cette conduite a su mériter l'estime et l'approbation du monde artistique.

M. Gevaert a voulu se venger de notre franchise en ne nous invitant pas à la distribution des prix du Conservatoire. Il aura néanmoins été très-étonné en voyant la rédaction de l'*Artiste* assister au grand complet à cette solennité. *Vindex* nous en donne ci-dessous le compte-rendu.

v. r.

### TOUJOURS DES VICTIMES!

Dernièrement nous réclamions pour un professeur du Conservatoire qui compte vingt-huit années d'enseignement, la croix de l'Ordre de Léopold. Nous avions oublié M. Steveniers qui, lui aussi, — victime de la protection et du favoritisme — attend la récompense due à son talent incontestable et à ses longs et mérités services.

Mais parlez donc de la reconnaissance qu'exigent les services rendus, à l'homme qui chassa impitoyablement du Conservatoire M. Bosselet dont la mémoire crie encore vengeance!

v. r.

### SIMPLE QUESTION

Nous croyons savoir que M. Servais, professeur de violoncelle au Conservatoire, partira sous peu pour l'Italie, où il a obtenu de nombreux et brillants engagements. — Nous félicitons sincèrement l'éminent professeur et nous ne doutons pas qu'il n'obtienne tout le succès que son beau talent mérite.

Mais... le voyage doit, paraît-il, durer plus de deux mois! Et, s'il en est ainsi, que deviendra pendant ce temps la classe de violoncelle? Elle ira comme tout va... au Conservatoire! Nous approchons à grands pas

de l'époque des concours et les élèves ne doivent pas être bien charmés de voir disparaître leur guide officiel, au moment où ses conseils et ses leçons leur seraient si utiles! — C'est trop bien mettre en pratique le mot fameux : *surtout, pas de zèle!* — Nous en demandons un peu plus.

v.

### NOS ATELIERS

II

#### Périclès-Pantazis

Pantazis!.. Nom bizarre! Musique étrange et qui évoque tout un monde merveilleux.

Pantazis, en effet, nous vient de la belle, de la noble, de la riche patrie de Zeuxis et d'Apelles.

Enfant de la riante Athènes, il a déserté ses ciels bleus, ses plaines dorées, pour nos brouillards, nos bruines et nos sites glacés. Mais il a emporté de là-bas — dans un coin de sa vive prunelle — un brin d'azur et de soleil dont son imagination grecque égaie, échauffe, enflamme nos paysages.

Grand, robuste, doué d'une âme fière et fine, doux et puissant, il semble un guerrier de l'âge héroïque, descendu des frises du Parthénon pour combattre les fervents de l'art fossile et renverser leurs prétentions rancieuses, leurs bitumineux complots!

Ceux qu'il combat le craignent : au dernier Salon, — comme les vrais maîtres, — n'a-t-il pas eu des tableaux refusés!

Pourquoi? Parce que ces tableaux étaient en guerre ouverte avec tous les préjugés d'école et les principes en fleurs, — tristes fleurs! — dans nos Académies où l'Art met un faux nez!

Pourquoi? Parce que Pantazis se promène, palette au poing, dans des routes à lui, bien loin des sentiers battus de la routine et des conventions.

Pourquoi? Parce que son individualité portait un coup trop direct et trop rude à la majorité... Eh! n'est-ce point le fort des cerveaux faibles de vouloir qu'on les copie, qu'on les imite? Or, un véritable artiste n'imité jamais : il est *lui*. C'est l'*originalité*.

*Originalité!*.. Epouvantail des vernisseurs chenus, des *confectionneurs* décorés... Qualité inhérente au talent de Pantazis.

Mais pénétrons dans son atelier.

Ici, point de ces mille et une superfluités qui distraient l'œil et qui *posent* dans les ateliers coquets de nos peintres de salons. Ici nous sommes dans le sanctuaire d'un pur artiste : nulle concession aux inutilités en vogue, nulle faiblesse pour la mode.

Aux murs sont appendues des études *en train*, des esquisses, des pochades : toutes révélations! Quelques têtes au fusain, grandes et simples, suivies gothiquement à la manière de Hans Holbein, le maître allemand, dont maintes

reproductions de dessins célèbres brillent non loin, sobres et sévères. — Des châssis, des toiles, des tableaux partout, car Pantazis est ardent travailleur : rien ne l'arrête, ni la pluie, ni le soleil, ni la neige.

La neige !

Il faut voir ce que l'inerte tube de blanc devient sous le couteau à palette du maître ! Quelle magie !

Nous avons revu là les grands monts d'Anseremme, emmitoufflés dans leur hermine d'hiver, les berges de la Meuse tendues de blanc, ses routes rocheuses, poudrées à frimas...

Pantazis fait la neige blanche comme il la voit, — comme elle est. — Nombre de paysagistes, et des bons, *corsent* la neige de parti-pris, pour arriver ainsi plus aisément à l'effet : les uns la bleuissent, d'autres la *saucent*, d'autres encore l'interprètent en notes violacées... Moyens artificiels dont se passe notre peintre. Pantazis la voit blanche, il nous la montre dans son implacable virginité, mais avec toute sa gamme discrète de tons nacrés et de finesses perlées.

La Campine a tenté son pinceau chercheur, la Campine avec ses larges étendues qu'ensanglantent les bruyères, avec ses vastes ciels par lesquels roulent follement, comme un troupeau fuyant quelque incendie, les nuages aux flancs gris, farouches ou majestueux.

Il a dressé son cheval vainqueur le long de l'Escaut aux flots argentins, aux calmes rideaux d'arbres s'allongeant bleus à l'horizon où flamboient les tuiles rouges des maisonnettes flamandes.

Il a planté sa chaise de paysagiste par les berges fleuries de la Meuse, s'inspirant au chœur des brises buissonnières qui chantent à l'unisson du flot charmeur, peignant à l'ombre des yeuses rouillées, des saules argentés ou des noyers gigantesques.

Et chaque fleuve, sous sa brosse saine et voulue a pris sa physionomie propre : l'Escaut ses brumes, la Meuse son sourire !

Amoureux fidèle et sincère de la Nature, il la suit attentivement pas à pas dans toutes ses phases, dans toutes ses métamorphoses. Et jamais il n'est banal, jamais il n'a de redites. Car la Nature, cette *grande maîtresse*, très-réservée et très-froide pour les âmes fuites et superficielles, possède des charmes infinis, des trésors secrets, des beautés intimes qu'elle ne révèle qu'aux esprits vrais et consciencieux, esprits d'élite qui pensent et qui observent. N'est-ce pas, en effet, plutôt au travail et à la réflexion, qu'à la seule imagination, que l'on doit la variété dans l'œuvre ?

Or Pantazis travaille et réfléchit.

Il aborde tous les genres : autour de nous, dans ce calme atelier, par terre, contre les murs, dans les coins brillent, rayonnent, étincellent des paysages, des fleurs, des fruits, de la nature morte, des marines, des animaux, de la figure, du *nu* même... tous les genres, en un mot ! Car, esprit fécond et indépendant, notre peintre ne veut point se parquer dans une spécialité comme tant d'autres « qui ont trouvé leur voie » — !

Il peint et comprend la figure d'une façon bien à lui, bien personnelle, sans s'inquiéter des recettes académiques, des trucs en vogue, des ficelles vantées.

Il aime surtout l'enfant des rues, — le gamin, — sans doute parce qu'il l'a le plus facilement sous la main, — et il le

traduit tel qu'il est : gouailleur, débraillé, niais ou rusé ; s'en allant au hasard du ruisseau, hâve, la joue terreuse et la tignasse ébouriffée, terreur du bourgeois glabre !

Comme il arrive à tous les chercheurs patients et convaincus, la figure en plein air l'a séduit : il a transporté ses petits modèles à la campagne ; et magistralement il les a brossés, éclairs blonds et roses, dans les vertes fulgurations des sous-bois ensoleillés.

Pantazis a un talent qui ne procède que de lui-même, il n'est d'aucune école, d'aucune coterie : la Nature seule le guide et l'inspire. Prime-sautier et personnel, il a toujours l'idée neuve, la ligne originale.

Sa facture est grande, large, ferme ; coulée en pâtes claires, saines, vibrantes. Il est l'un des plus fervents adeptes du couteau à palette ; dans ses doigts puissants, qu'il a très-habiles, cette lame d'acier devient une révélation : elle possède des ressources inouïes, des magies inconnues ! Elle effile, tord, fouille les branches d'arbres avec l'audace, la verve et l'adresse du martre le plus fin, le plus roué ! Pantazis modèle un œil, accroche une oreille, cisèle une bouche — en maître — à la seule pointe du couteau !

La lame, agile et souple dans ses doigts entendus, vaut le meilleur pinceau : elle donne la profondeur aux ciels, la transparence à l'eau, le velouté aux fruits, la vie aux chairs ; elle frappe, étend, pétrit, glace, émaille, sculpte... c'est prestigieux ! Ce n'est pas à Pantazis que l'on reprochera les empâtements rugueux !

Et moins encore, osera-t-on lui reprocher le poli et le cassant des peintures jaunes et vitrifiées de nos *faiseurs* d'antan.

Sa peinture à lui, le maître grec, possède l'éclat et la robustesse du marbre : elle ira, ample et solide comme les bas-reliefs de Sparte et d'Athènes, porter aux siècles futurs ce nom bizarre, ce nom aux mélodies étranges : — ΠΑΝΤΑΖΙΣ !

MARC VÉRY.

## TOUJOURS LE CENTENAIRE

En même temps que *l'Artiste* du 25 février s'occupait du projet d'exposition de l'œuvre de Rubens, la plume autorisée de M. Ruelens traitait le même sujet dans *l'Art universel*.

Le savant écrivain n'hésite pas à déclarer l'idée complètement inexecutable, et il ne s'arrête pas comme nous l'avions fait, à la possibilité d'une réalisation partielle. Nous aurions voulu qu'on réunisse le plus grand nombre de *Rubens* authentiques, et qu'on suppléât par des copies intelligemment faites aux tableaux que l'on ne pourrait se procurer. Tout l'œuvre du maître aurait pu de cette manière être présenté au public, et les copies, reproductions fidèles de la pensée du peintre, auraient servi, par opposition, à faire ressortir la largeur de dessin et la puissance de coloris des originaux.

L'idée de M. Charles Ruelens est plus pratique que

la nôtre, moins coûteuse évidemment, et du reste tout à fait digne d'un bibliophile. Il demande que l'on reproduise par la photographie toutes les œuvres de Rubens — avec catalogue raisonné — et qu'on « constitue ainsi un album officiel, qui serait le plus noble monument que l'on puisse élever en l'honneur de l'artiste. »

L'écrivain expose son projet avec la lucidité d'un savant, habitué à fouiller les manuscrits, et il détermine même la dépense probable — avec le coup d'œil d'un vrai connaisseur en ces sortes de choses. Nous avouons que le côté pratique de ce projet nous a séduit d'abord, et que nous faisons des vœux pour que l'édilité anversoise le prenne en considération; mais à titre accessoire seulement et sans abandonner le projet primitif, plus ou moins amendé.

En effet, un album, quelque beau qu'il soit, ne pourra intéresser le gros du public; les connaisseurs feuilletteront l'album, et apprécieront les reproductions, mais le public ne se décidera pas à examiner attentivement des photographies — obscures et incolores — et quand bien même il les examinerait quel intérêt trouverait-il à ces tonalités foncées. Il lui faut de la couleur... n'en fut-il plus au monde! Alors il se dérangera, il viendra en curieux d'abord, puis qui sait, en admirateur peut-être. La manière de Rubens lui deviendra familière; les vocations artistiques pourraient surgir nombreuses d'une grande exposition. Je me rappelle à ce propos une gentille nouvelle de Ouida, la « romancière » anglaise; elle imagine un jeune paysan, aux instincts artistiques, qui tombe en extase devant la « Descente de Croix, » du maître anversoise, et meurt dans la contemplation. Le fait est possible, bien qu'il soit relaté dans un conte; or, pensez-vous qu'une photographie, quelque fidèle qu'elle soit, puisse jamais éveiller à ce point l'instinct du beau?

En résumé, malgré l'utilité du projet Ruelens, pour le monde savant des bibliothèques et des ateliers, j'estime qu'il n'y a pas lieu de renoncer à une exposition, — fût-elle en partie composée de copies.

## LA MUSIQUE CHEZ LES GRECS

### II. — Les Nômes.

(SUITE).

Nous avons exposé jusqu'ici les Nômes communs à la flûte et à la cythare. Passons maintenant à ceux qui étaient spécialement destinés à la flûte.

Le plus ancien est le « *Cantique Polycéphale*. » On n'est pas d'accord sur son origine. Les uns le font

remonter à Olympe le Phrygien qui l'aurait composé en l'honneur d'Apollon. D'autres lui assignent Cratès (1), poète-musicien, pour auteur. Pindare fait mention de ce cantique et voici la légende qu'il applique à son origine. Minerve l'inventa en même temps qu'elle fabriqua la célèbre « flûte de Pallas » pour simuler les gémissements des sœurs de Méduse, après le crime de Persée.

Quant à sa dénomination assez étrange à première vue (litt. *Cantique à plusieurs têtes*), on en trouve des raisons plausibles. Un commentateur de Pindare donne celle-ci : les serpents qui couvraient la tête de Méduse sifflaient dans des tons distincts, et la flûte imitait ces différents sifflements dans le cantique en question. De là son nom de Polycéphale. Une autre opinion est que ce Nôme était exécuté par cinquante musiciens. Enfin le mot « *têtes* » a été compris comme désignant les préludes des différentes strophes du cantique. Les auteurs qui ont ainsi interprété « Polycéphale » lui donnaient Olympe et non Pallas pour auteur. En même temps que ce cantique, les Grecs connaissaient le Nôme « *Harmatios* ». On est presque généralement d'accord pour l'attribuer au premier Olympe, disciple de Marsyas. Son usage seul est incertain. Les uns prétendent que c'est un air de flûte que les Phrygiens exécutaient pour accompagner la marche de la « Mère des Dieux » que l'on promenait processionnellement sur un char. Ne serait-ce pas plutôt un air destiné aux cérémonies nuptiales, où, comme on sait, la mariée était solennellement conduite sur un char?

Le *Cradias* était aussi un nôme très ancien. Il était consacré à la « Procession des victimes expiatoires » qui étaient, dit-on, immolées à Athènes aux Thargélies (2). Quelques explications à ce propos intéresseront sans doute le lecteur. Ces victimes expiatoires, — deux hommes, ou un homme et une femme, — s'appelaient « *Pharmacoi* » et « *Katharmatà* ». On connaît l'histoire de Pharmacus, lapidé pour avoir volé les vases sacrés du temple d'Apollon. Le nom des victimes vient de là. On les conduisait solennellement au bûcher, après leur avoir mis dans les mains des branches de figuier (*Kradé*) et suspendu à leur cou des colliers de figues sèches. En outre pendant toute la marche, on les frappait avec des branches de figuier sauvage. L'usage que l'on faisait du figuier et de son fruit, fit donner le nom de *Cradias* à l'air que l'on exécutait pendant ces sacrifices humains : c'était « *l'air des figuiers* ». L'invention en est attribuée à Mimnerme de Colophon qui fut contemporain de Solon.

Les *Hyporchèmes* étaient des poésies chantées pen-

(1) Ce Cratès peu connu dans l'histoire, n'est pas le philosophe cynique qui vivait 334 ans Av. J.-C.

(2) Les « *Thargélies* » étaient des fêtes en l'honneur du Soleil et des Heures. Elles se célébraient le 6 et le 7 juillet « *Thargelion*. »

dant la danse. Voici un passage de Lucien (*de Salt*), qui traite de ces Nômes :

« A Délos, il n'y avait pas de sacrifice sans danse, « tous se célébraient avec de la musique et des danses. « Les jeunes gens se rassemblaient en chœur : les uns « dansaient entre eux au son de la flûte et de la cythare, « d'autres, plus expérimentés *dansaient*, à l'écart, *aux* « *chansons*. Or les chansons composées pour ces sortes « de ballets s'appelaient *hyporchèmes*, c'est-à-dire, « *danses aux chansons*. Les poètes lyriques sont rem- « plis de ce genre de poésie. »

Ménandre estime que les hyporchèmes étaient sacrés à Apollon de même que les Péans dont nous parlerons bientôt. La seule conséquence de cette assertion est que les hyporchèmes auraient eu un caractère de gravité et de noblesse comme tous les airs destinés au culte; mais les auteurs ne sont pas de cet avis (1) puisqu'ils considèrent « la danse *hyporchématique* » comme légère et badine, ayant beaucoup d'analogie avec le « *Cordax* » (2), (Ath. Liv. XIV.)

Les « *Parthenies* » étaient des cantiques composés pour des chœurs de jeunes filles (*Parthenoi*) qui ne les chantaient qu'à certaines grandes fêtes. Alcman, Pindare et Simonide en écrivirent plusieurs. L'origine des parthenies remonte à la victoire remportée sur les Eoliens par les Béotiens. Polematas, chef de ces derniers, voulant remercier les dieux, de la protection qu'ils avaient témoignée à son armée, institua une fête qui fut religieusement observée et pour laquelle furent composées les premières parthenies.

Clonas est l'auteur des *Prosodies*. C'étaient également des cantiques à l'adresse des divinités. Cependant le mot *prosodie* se prend dans deux acceptions différentes. Il importe de bien établir la distinction entre ces deux sens. D'abord c'est un « chant qui accompagne le son de quelque instrument ». Il désigne ensuite un hymne en l'honneur d'une divinité « vers l'autel de laquelle on marche processionnellement ». Au dire de Pollux les prosodies s'adressaient en même temps à Apollon et à Diane.

Nous voici arrivés aux fameux « *Péans* » dont Homère, Thucydide, Xénophon et les autres historiens parlent si souvent.

(1) On n'ignore pas que la danse était aussi en usage et aussi respectée dans l'Antiquité que la poésie et la musique. Il y avait entre elles un lien intime et elles étaient presque inséparables. La danse était comme la poésie et la musique, un moyen de traduire des pensées, d'imiter des choses, de représenter des scènes de la vie. Les poètes enseignaient eux-mêmes les danses à ceux qui devaient les exécuter. Ils leur indiquaient les poses et les gestes qui exprimaient le mieux la poésie. Nous aurons peut-être à revenir plus longuement sur ce sujet, dans la suite de notre étude. Pour le moment il nous suffit de rappeler que les danses sacrées se faisaient autour de l'autel de la divinité pendant que le feu consumait la victime.

(2) Le Cordax était la plus licencieuse de toutes les danses. Ses poses étaient tellement lascives que personne n'eût osé s'y livrer de sang-froid et que pour se les permettre il fallait pouvoir prétexter l'échauffement et l'excitation du vin.

Primitivement, consacrés à Apollon et à Diane, c'étaient des cantiques de supplication, que l'on chantait dans les calamités publiques et plus particulièrement dans les temps d'épidémies, pour obtenir la cessation du fléau qui, dans l'idée des Grecs, était un châtement imposé par la colère des dieux. Mais ils ne tardèrent pas à devenir des hymnes de guerre. Au commencement du combat on les chantait pour se rendre Mars favorable; lorsque la victoire était décidée le vainqueur entonnait le péan en l'honneur d'Apollon. Jusqu'alors les Péans n'étaient adressés qu'aux dieux. Il y eut plus tard de ces cantiques, faits pour honorer des hommes éminents ou célèbres, tels que Lysandre le Lacédémonien et Cratère le Macédonien.

Le mot Péan vient de « *Paia* » surnom d'Apollon, qui exprimait la puissance de ses traits (« *Paiein*, » frapper).

Ce qui distinguait ces cantiques c'était une sorte de refrain qui se reproduisait dans tous et dont le sens était à peu près équivalent de ces mots : « *décoche tes flèches* ».

Plutarque dans les *Symposiaques*, Homère, Aristophane et une foule d'auteurs anciens parlent fréquemment des « *chansons de table* » des Grecs. On a voulu les prendre pour ce que nous appelons des « *chansons à boire* »; mais c'est une erreur complète. Elles n'avaient pour sujet que les louanges des dieux, l'éloge des grands hommes, des railleries, des maximes et des sentiments amoureux : aucune n'a jamais traité des plaisirs de la table. Sans entrer dans de longs développements, esquissons l'histoire de ces chants. Elle se divise en trois époques. Les convives réunis en commun dans le « *Triclinium* » (1), chantaient d'abord tous ensemble des cantiques en l'honneur des dieux. C'étaient originairement des Péans. Il ne peut y avoir de doute à cet égard; le terme employé par Plutarque est formel. « *Paianisontes* ».

Dans la deuxième époque les convives ne chantent plus en *chœur*, mais *successivement* et en tenant à la main une branche de myrthe.

Différentes transformations, d'importants changements surviennent dans les chansons. Elles se perfectionnent mais aussi elles se compliquent. Le vulgaire ne les apprend plus que difficilement et n'est plus en état de les dire : elles sont du domaine des érudits et des poètes. Dès lors elles s'appellent « *Scolies* » du grec « *Scolios* » dont le sens est « *embrouillé* ». Ce sont donc d'après l'étymologie, des *airs difficiles*. On pourrait admettre à la rigueur l'opinion de Suidas qui, se basant sur ce que *Scolios* signifie aussi : *oblique, détourné*, explique comme suit, le mot *Scolies*. On ne

(1) Il ne faut pas oublier que les anciens prenaient leurs repas couchés sur des lits à trois places, et généralement au nombre de trois. Il y avait ainsi neuf convives. La salle des repas s'appelait le « *Triclinium* ».

passait pas, à la suite la branche de myrthe, mais aux plus habiles chanteurs. Ceux-ci étant placés au hasard la branche faisait des *détours*, avant de leur parvenir. Plusieurs autres explications ont été données. Bornons-nous à en citer deux : — celle de Phyllis, musicien, et celle de Proclus. — Suivant le premier, les Scolies tiraient leur nom des cérémonies nuptiales où les convives placés sur plusieurs lits autour de la table et tenant à la main la traditionnelle branche de myrthe, devaient chacun à son tour, chanter une sentence ou une poésie amoureuse. Or, on sait que la disposition du lit était *oblique* par rapport à la table. La ronde se faisait donc obliquement (*Scolios*).

L'explication de Proclus est assez originale. Nous ne la donnons qu'à ce titre.

Après le repas, lorsque les convives commençaient à être dans l'ivresse, on leur passait à tour de rôle une cythare. Sous l'influence de la boisson leurs mains étaient naturellement mal assurées et leur voix hésitante. Ils se courbaient sur l'instrument pour s'accompagner, et ils chantaient... de « *travers* » (*Scolios*). On a appliqué alors à la chanson elle-même, un qualificatif que les chantes ivres méritaient seuls.

(A continuer.)

VINDEX.

#### DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE

La distribution des prix aux élèves du Conservatoire a eu lieu dimanche dernier dans la nouvelle salle. Pas de discours officiel cette année. Il a été ingénieusement remplacé par un piteux coup de sonnette (exécutant : M. Guillaume) suivi du glacial et traditionnel « la Séance est ouverte. »

L'orchestre n'a pas fait merveille dans l'ouverture de Prométhée. C'était froid, sans couleur et presque défiguré. — Par contre, le chœur d'Alceste de Gluck a été très-correctement interprété et a produit le plus grand effet sur l'auditoire.

M. Sons, premier prix de la classe de M. Colyns, a exécuté avec beaucoup de délicatesse et de fraîcheur l'allegro du concerto en *mi* de Vieuxtemps. Des applaudissements enthousiastes ont été accordés à ce jeune artiste dont la « *maestria* » nerveuse promet de beaux succès.

La regrettable manie qui règne dans les hautes régions du Conservatoire, le culte du classique, coûte que coûte, a fait une victime de plus.

M<sup>lle</sup> Ida Servais, qui a si brillamment obtenu le prix d'excellence au concours de cette année, a dû chanter une scène d'Alceste de Gluck, beaucoup trop élevée pour elle. — Les sons étaient forcés et produisaient

une impression pénible. Sacrifiée comme tant d'autres au parti pris, la charmante cantatrice a néanmoins fait preuve d'une irréprochable méthode et partout où elle n'a pas dû dépasser le registre de sa voix, elle a été remarquable.

Le premier allegro du concerto en *ut mineur* de Beethoven a été exécuté par M<sup>lle</sup> Elisa Ruytinck, prix d'excellence de M. Auguste Dupont. Nous ne contesterons pas à M<sup>lle</sup> Ruytinck un fort beau mécanisme; mais, nous sommes peinés de le dire, son jeu est dépourvu de vie. — C'est automatique et cela manque d'âme. On sent trop que le cœur ne parle pas. La cadence, écrite par M. Auguste Dupont, pour le concours de 1875, est une œuvre digne de son auteur. Elle a parfaitement mis en relief la souplesse et la vitesse du jeu de M<sup>lle</sup> Ruytinck et lui a valu de chaleureux applaudissements.

Le chœur des *Bohémiens*, l'une des plus ravissantes compositions de Schumann a obtenu un légitime succès. — L'interprétation en a été excellente.

Les violons de la classe d'ensemble ont brillamment clôturé la cérémonie. Ils ont exécuté avec un prodigieux ensemble et une parfaite netteté le « mouvement perpétuel de Paganini. » — Le public a été littéralement *enlevé* et leur a fait une véritable ovation.

VINDEX.

#### CHINOISERIE

*J'ai sur ma table une potiche  
Chinoise et du goût le plus fin,  
Qu'avec l'extase d'un fétiche  
Plus d'un contemplerait sans fin!*

*L'Astre aime ce fils de la Chine :  
Toujours maint rayon caressant  
Enchasse en son front lactescent  
Une perle d'opale fine.*

*Sur ses flancs polis et bleutés  
Vient s'épanouir une flore,  
Belle de fantasques beautés  
Qu'un caprice étrange colore ;*

*L'œil découvre parmi ces fleurs  
Qui vont fardant l'azur des grèves  
Les monstres entrevus en rêves :  
Dragons hagards, sphynx persifleurs,*

*Folles chimères, oiseaux gauches  
Et fantastiques papillons,  
Assistant, froids, à ces débauches  
D'indigos et de vermillons...*

*Là-bas la vie est certe en rose !  
Partout des pagodes d'or fin,  
Des tourelles de kaolin  
Qu'une onde merveilleuse arrose.*

*Oh! parmi les senteurs de thé,  
Sur les flots bleus aux riches faunes,  
Combien je voudrais habiter  
La jonque des mandarins jaunes!*

*Oui, dans ce féérique séjour  
Plaise au Destin sourd que je vive,  
Aux pieds d'une Chinoise olive,  
Grisé d'opium et d'amour!*

T. H.

## LE MASQUE ROSE

On peut sans être sculpteur, aimer la sculpture, sans être musicien, se laisser cependant profondément toucher par la musique, sans être artiste peintre, donner parfois un bon coup de pinceau, et sans être exclusivement amant des muses, balbutier quelques bons vers. Celui que l'amour du beau, dans quelque art particulier que ce soit, passionne vivement, enfin cet amateur de tous les beaux-arts en général, est ce que j'appelle un fantaisiste.

J'ai un ami de ce genre nommé Charles B...

## I.

Il y a deux ou trois mois il achetait par goût romantique, un vieux château en ruines à quelques centaines de pas du petit village de M... et je reçus en même temps de sa part une invitation à une fête champêtre qu'il allait y donner.

Cette fête fut splendide, il m'en reste un souvenir confus de promenades, jeux, festins, fleurs, jeunes filles belles et charmantes, bois, prairies soyeuses, château grandiose, aux vastes murs blanchis par le temps et se dressant encore sur le bord des fossés avec tout l'orgueil des chevaliers de fer dessinés sur les panneaux intérieurs.

Le soir lorsque les groupes joyeux se furent éloignés, que les derniers chants, les derniers reflets des lanternes vénitienes, étoiles aux milles couleurs, se furent évanouis dans le lointain, Charles B... qui avait retenu une chambre à l'auberge du village, revint sur ses pas pour jouir encore du spectacle poétique du vieux château se couvrant avec mystère des ombres de la nuit. Il reprit le sentier tortueux qui le ramenait à ces ruines majestueuses. La bise du soir grinçait entre les rameaux des buissons et courbait comme une main invisible la tête des noirs sapins. Quelque arbre desséché se dressant comme un fantôme du milieu des taillis étendait vers le ciel ses bras noueux et crispés. Déjà l'astre des nuits s'élevait dans le dôme des cieux, cachant en partie son front cuivré sous le voile déchiré des nuages et dorant de sa vaporeuse lumière les murs du vieux château. Charles passa le pont, entra dans les galeries et se dirigea vers la tour de l'Ouest. De ce côté, le groupe harmonieux des sombres rochers, les bois qui bornaient l'horizon et la rivière, miroir magique de ses bords offrait un tableau admirable.

A quelques pas de là, il s'arrêta devant une de ces fenêtres taillées dans un mur épais, bardée de fer et par laquelle les rayons blafards de la lune éclairaient les profonds corridors.

La douce rêverie vint s'emparer de son âme, il se prit à songer au temps des anciens preux, au temps où la jeune femme maîtresse de ces domaines était venue comme lui en ce moment, s'appuyer derrière ces rudes barreaux pour voir si du sommet des montagnes n'accourrait pas son jeune époux arraché trop tôt de ses bras pour voler à une guerre lointaine. Elle aussi, les yeux pleins de larmes contemplant, dans ses nuits solitaires l'étoile d'or riant au front des cieux. Il lui semblait entendre le frôlement de sa robe soyeuse, il cherchait à distinguer sa voix dans les vagues murmures de la bise...

Tout-à-coup il entend le bruit d'un pas léger et voit

au fond de la galerie traverser une ombre blanche..... il s'effraya d'abord, mais attribuant cette sorte de vision à son état rêveur et à l'excitation assez vive de son imagination par le vin et les plaisirs de la journée, il se décida à passer toutefois par la tour de l'Ouest avant de quitter le château.

Mais il avait à peine fait quelques pas dans ce sens, que dans un de ces moments de silence nocturne et solennel, un bruit semblable à celui d'une porte ou de planches que l'on renverse retentit sonore sur les dalles.

Alors sans doute, son cerveau agité se remplit d'une foule d'idées bizarres et tumultueuses qui lui causèrent une soudaine terreur. Il prit ses jambes à son cou, se précipita hors du château, descendit le sentier rocailleux et s'enfuit dans la plaine.

## II.

Carnaval est de retour.

Le bal était superbe. Les groupes de pierrots, pierrettes et arlequins, emportés dans un tourbillon vertigineux décrivaient, en tournoyant ainsi qu'un serpent bigarré au milieu de la salle aux reflets magiques, les spirales fantaisistes de la danse.

Charles B... appuyé avec une pose un peu humoristique contre une colonne enlacée de fleurs, regardait avec avidité le tableau miroitant qui se déroulait devant lui.

Quand soudain, une jeune et jolie fille portant une sorte de costume féérique, en satin bleu, chaussée de brodequins brodés d'or serrant une jambe bien cambrée et un pied mignon, une main douce et blanche, une tête gracieuse et deux yeux comme des saphirs brillant sous un petit masque rose qui faisait encore ressortir la blancheur immaculée d'un cou de lys, passa légère et vint, en courbant avec grâce sa tête charmante, regarder malicieusement mon ami Charles.

Celui-ci, surpris, la suivit du regard lorsqu'elle s'éloigna dans la foule joyeuse.

Il l'avait perdue de vue depuis quelque temps, quand il vit de nouveau le petit masque rose aux yeux de perles et à la voix riieuse scintiller devant lui. Elle s'enfuit, encore incertaine, comme un mystérieux papillon, puis revint une troisième fois, et abordant décidément mon ami :

— Bonsoir, mon beau poète rêveur, lui dit-elle de sa voix câline.

— C'est moi, gentil masque, que vous appelez de ce nom? demanda Charles.

— Mais oui... vous aimez les promenades solitaires sous un ciel étoilé, dans le silence profond d'un vieux château... n'est-ce pas, votre château de M...; par exemple, mais vous n'aimez pas les scènes étranges et émouvantes et vous préférez prendre la fuite, Monsieur Charles, fit-elle avec un petit éclat de rire argentin et moqueur.

— Comment, vous connaissez cette aventure, mais vous êtes donc réellement une petite fée des nuits, répondit Charles intrigué.

— Une petite fée, soit... et une petite fée qui vous aime beaucoup, Monsieur Charles. Au revoir!

— Une petite fée qui m'aime, dites-vous, mais ne fuyez donc pas alors....

— Oh! mais comme la fée je n'apparais qu'un



instant, d'ailleurs, vous me reverrez peut-être un jour... et puis, je le dois, vous me reconnaitriez; et elle s'enfuit.

Charles avait dans le cœur un amour de jeunesse. Il aimait Caroline de Dreuil, compagne de ses jeux d'enfance, et il était l'ami de son frère Gaston. Mais cette affection secrète les deux jeunes gens ne se l'étaient jamais avouée si ce n'est par un regard, un sourire, etc... langage de la timidité, langage enfin d'un premier amour.

Le lendemain du bal, il apprit avec étonnement du frère de Caroline le nœud de l'intrigue. Caroline de Dreuil aimait la peinture. Elle s'était rendue avec son frère au château de M... pour prendre la vue de la tour de l'Ouest.

Elle était occupée lorsque, au moment où Gaston s'était un peu éloigné, elle entendit derrière elle un bruit de pas; elle voulut se retirer, mais en se levant avec précipitation elle heurta du pied le chevalet, lequel dégringola avec bruit sur la boîte à couleurs, et ce bruit sonore, répercuté par les voûtes du château, avait produit l'étrange vacarme, cause de la frayeur de Charles.

Son frère Gaston qui était à quelques pas de là crut reconnaître son ami dans la personne qui fuyait, il en acquit la certitude quand à la ferme voisine on lui apprit que Charles y était allé en promenade.

C'est sur ce, que Mademoiselle de Dreuil combina son intrigue de bal.

Heureux de cette nouvelle, dès qu'il fut rentré chez lui, Charles B... prit sa carte, y écrivit en tête: « Au gentil masque rose », puis la mit sous enveloppe et l'envoya à Mademoiselle Caroline.

On rit beaucoup de cette aventure dans la famille de la jeune fille. Après l'aveu un peu imprudemment fait à Charles, mais quelle avait espéré plus ou moins voiler, le premier pas était fait dans le chemin des amours.

Aujourd'hui mon ami est l'heureux époux de la petite fée au masque rose.

G. B.

*L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le compte-rendu des représentations données à l'Alhambra à Bruxelles par M. Ernesto Rossi, et au théâtre de la Monnaie par M<sup>lle</sup> Ferruci.*

## LES CONCERTS

### Concert du Cercle Artistique et Littéraire.

La soirée musicale, organisée par M<sup>lle</sup> Staps, avec le concours de MM. Jokisch, Jacobs et Blauwaert, a pleinement réussi.

Le trio en *fa* (Schumann), très-brillamment interprété par M<sup>lle</sup> Staps, MM. Jokisch et Jacobs a obtenu un vif succès. M. Jokisch s'est surpassé dans la *Chacone* de Bach, qu'il a exécutée avec une grande délicatesse et une très-belle qualité de son. Grand succès aussi pour M. Blauwaert. L'air de Faust (Schumann) surtout, a été très-applaudi.

M<sup>lle</sup> Staps a exécuté une « *Gavotte de Gluck* » (Brahms) et une « *Danse Hongroise* » (Brahms). — A un jeu moelleux et délicat, elle joint une grande sûreté du rythme, bien nécessaire pour interpréter la musique originale de Brahms. — La « *Suite*, » de Goldmark, pour piano et violon, a clôturé le concert. *L'andante sostenuto* et *l'allegro molto* ont valu de chaleureux applaudissements aux exécutants.

INDEX.

## NOUVELLES A LA MAIN

On a vivement applaudi dernièrement, au Cercle d'hiver, dans le *Châlet* et *Avant la noce*, un jeune artiste d'un talent réel, M. Jules de Lausnay, un des meilleurs élèves de M. Alfred Cabel. M. de Lausnay, qui possède une diction facile, une intonation juste, un timbre agréable et avec cela une charmante voix de ténor déjà très-cultivée, pourra d'ici à peu de temps débiter au théâtre, grâce aux excellentes leçons de M. Cabel.

Nous profitons de l'occasion pour faire connaître aux jeunes gens désireux de suivre les cours de déclamation et de chant lyrique, que l'institution de M. Alfred Cabel est située rue du Parchemin. (Salle Kevers.)

Au Concert que l'Association des Artistes Musiciens a donné hier, a été exécutée la « Scène maritime » pour chœurs, solis et orchestre, de notre compatriote M. François Riga. — Nous publierons dans notre prochain numéro une appréciation détaillée de cette œuvre. Bornons-nous à dire, dès à présent, que l'éminent compositeur s'est surpassé et que sa « Scène maritime » a dépassé toutes nos espérances si grandes qu'elles fussent.

Nous apprenons qu'un nouveau cercle symphonique va se fonder à Bruxelles. Composé d'élèves du Conservatoire et de jeunes amateurs, la nouvelle symphonie compte s'inspirer surtout des idées musicales modernes et se vouer presque entièrement à l'interprétation des œuvres de nos jeunes compositeurs. C'est une généreuse et louable pensée que nous sommes trop heureux d'encourager. Le classique sied mal à des natures jeunes et enthousiastes et nous avons appris avec plaisir que les jeunes musiciens du nouveau cercle ont compris leur véritable rôle.

Ils seront dirigés par un jeune compositeur, élève de M. Constantin Bender, M. Eugène Brassine, dont nous avons recommandé déjà les charmantes productions. Nous espérons que M. Brassine saura tenir le bâton de chef d'orchestre avec la même vigueur que son maître.

Nous croyons que le nouveau cercle n'a pas encore fait choix d'un titre. A sa place, nous prendrions celui de « *Cercle Bizet*. » Ce serait honorer la mémoire de celui qui a le mieux compris jusqu'ici cette musique jeune et vraie qui convient à notre siècle.

Quoiqu'elle fasse de ce conseil, nous souhaitons à la future symphonie grands succès et longue vie.

Il y aura bientôt deux ans on se pressait dans les salons de l'exposition de l'Académie royale de peinture, à Londres, pour contempler un chef-d'œuvre du grand peintre Millais, représentant trois demoiselles jouant au volant dans une serre. C'était le riche financier Walter Armstrong qui semait à cette époque l'or à pleines mains et avait fait peindre ses trois filles pour la légère somme de 125,000 francs.

Aujourd'hui, Armstrong est banqueroutier, et, samedi dernier, on a vendu aux enchères sa jolie collection de tableaux. Le plus intéressant était l'œuvre de Millais, qui n'atteignit que le chiffre de 33,000 francs.

Le jeune violoniste Ysaye, ancien élève du Conservatoire de Liège, qui a récemment obtenu de si brillants succès aux concerts de l'Association et de la Loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis, vient d'entrer dans la classe de M. Wieniawski au Conservatoire de Bruxelles.

Sous peu paraîtront chez l'éditeur Nagant quatre morceaux de danse de M. Th. Herrmann, qui ont obtenu quelque succès l'été dernier au Waux-Hall, notamment *Tourbillon* et *Bouquet de Violettes*.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N<sup>O</sup> 11.

19 MARS 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50 "

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO. 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

Ernesto Rossi. — *La Réorganisation de l'Art musical* (suite et fin). — *En 1827 : Aux mânes de Navez* (suite et fin). — *En Carnaval : Impressions nocturnes.* — *Théâtre royal de la Monnaie : M<sup>lle</sup> Ferrucci ; la Juive et les Huguenots.* — *Les Concerts : l'Association des artistes musiciens ; le Cercle artistique et littéraire ; le British charitable Fund.* — *Nouvelle à la main.*

ERNESTO ROSSI

Nous avons assisté à des victoires ! Nous venons d'assister à un triomphe ! Et quel triomphe ! Jamais nous n'aurions cru le public bruxellois capable de s'abandonner à un enthousiasme aussi admirable. Nous ne pourrions nous en faire une idée si nous n'avions vu les spectateurs qui se pressaient dans la vaste salle de l'Alhambra acclamer Ernesto Rossi, debout, agitant leurs mouchoirs, jetant des couronnes et des bouquets, lui prodiguant les bravos, les hurrahs et les rappels avec une animation comparable seulement au délire qui provoque les ovations sur les scènes de Naples ou de St-Petersbourg. Mais

aussi que ce succès était mérité ! Rossi est un des plus grands génies dramatiques que le théâtre ait connus — le plus grand, à coup sûr, que notre siècle ait enfanté — et son talent est sans reproche ! Il a du classique ce qu'il faut pour dire qu'il eût été pour Talma un rival dangereux, il a du romantique assez pour voir son nom égalé à celui du héros de cette école et il est le seul qui soit parvenu à rendre avec un naturel aussi étonnant le réalisme du théâtre de Shakespeare.

On l'a vu dans *Othello* sauvage, farouche, tenir suspendue à ses lèvres, à son moindre geste, toute une salle terrifiée, frémissante. On l'a vu se transformer, devenir bestial, matériel. On avait peur quand on a vu cette virilité, cette force et cette énergie ; on frissonnait quand sa main féroce tenait Desdemona anéantie sous cet oreiller qui devait l'étouffer ; on tremblait et on se sentait terrassé quand, blessé par les flèches d'Iago, il poussait ses sinistres rugissements. Rossi a fait du rôle de cet Africain farouche une incarnation d'un réalisme saisissant, qui a produit les émotions les plus fortes. Mais dans cette sauvage figure il ne pouvait montrer qu'une des phases de son merveilleux talent. Le rôle d'*Othello*, en effet, commande dans presque toutes les situations du drame les mêmes instincts de cruauté et les mêmes colères rageuses et féroces.

Ernesto Rossi, dans le rôle plus complet et plus varié d'*Hamlet* devait trouver un triomphe plus grand encore.

Tout le monde connaît le sujet de cette lugubre et fatale tragédie. Shakespeare qui aimait à trouver la fatalité jusque dans le cœur humain, et qui l'y poursuivait, a développé son plan avec toute l'originalité et toute la hardiesse de son audacieux génie.

Voyons la manière dont Ernesto Rossi a interprété le rôle du prince de Danemark et la vérité qu'il a mis à reproduire les diverses sensations que les événements variés qui s'y succèdent devaient produire sur son esprit et dans son âme.

Son génie dramatique a commencé à se révéler tout entier dans son célèbre monologue : être ou ne pas être (*to be or not to be*). Quelle beauté dans cette triste page et quels cris d'admiration cela vous arrache !

Avec quelle intelligence aussi il fait remarquer le contraste de ses sentiments pour Ophélie ! Amoureux d'abord, il se montre tendre et aimant, puis, dès qu'il a appris le crime qui a tué son père, il devient indifférent, plaisant, ironique.

Avec quel esprit encore il donne aux comédiens des conseils sur leur art, et comme l'on remarque que toutes ces qualités que Shakespeare exigeait, il les possède, lui, au suprême degré.

Mais nous voici à l'une des plus belles pages du drame ! La Cour est assemblée pour assister à la représentation de « la mort tragique de Gonzague. » Hamlet aux pieds d'Ophélie joue avec son éventail. Il fait remarquer le meurtrier qui a empoisonné Gonzague pour lui ravir le trône et l'amour de sa femme. Le roi se lève tout troublé et se retire au milieu de l'émotion que son départ produit sur la Cour.

C'est alors qu'Hamlet, persuadé que le roi est l'assassin de son père, se relève en proie à une douleur féroce. Un éclair qui glace d'épouvante, traverse son regard, il pousse un cri sourd, s'élance avec fureur sur les marches du trône, brise l'éventail d'Ophélie et tombe brisé, épuisé, terrassé sur le siège du Roi. Cette scène a été rendue d'une manière sublime et a provoqué des tonnerres d'applaudissements.

Ernesto Rossi y déploie une souplesse et un naturel étonnants. Il intéresse déjà, quand aux pieds d'Ophélie il badine encore et ricane. Dans cette position, il diffère de tous les Hamlet que nous avons connus. Faure par exemple, dont personne ne peut contester le talent de comédien, s'efforçait surtout de mettre dans cette pose, de la grâce et de l'élégance. Chez Rossi rien de tout cela, il ne cherche pas à produire un bel effet, mais un effet vrai, réel.

Tout est sacrifié au naturel, mais aussi quelle émotion cette vérité lui permet-elle de produire, quelles sensations elle provoque et quelle admiration elle excite !

L'entrevue d'Hamlet et de sa mère a été rendue avec beaucoup de force. Hamlet, là encore, a trouvé dans son cœur des accents convaincus pour reprocher à sa mère sa coupable conduite ; il l'a supplié avec ardeur de chercher son pardon dans un sincère repentir. Cette scène a produit une émotion moins forte mais non moins sentie. C'est là que l'on a pu voir que le talent d'Ernesto Rossi était complet. On oubliait les rugissements de fauve d'Othello, en voyant Hamlet non plus emporté, fougueux, mais calme, réfléchi, faire trembler pourtant sa mère.

Ces mêmes qualités se sont accentuées dans la scène du cimetière. Là encore, Rossi a su donner à l'action un caractère imposant. Son jeu était devenu d'une sobriété excessive, et c'est avec un calme remarquable qu'il a fait ses réflexions sur les crânes mis à découvert par les fossoyeurs.

L'enterrement d'Ophélie a été très émouvant, il l'eût été plus encore, si la musique funèbre eût été plus de circonstance. La poignante douleur d'Hamlet a produit une impression de tristesse pénible ; impression qui est redevenue de l'émotion saisissante, quand en présence de Laërte, il a retrouvé ses fureurs tragiques.

Le dénouement où tout le monde meurt — chose difficile au théâtre et qui tourne si souvent au grotesque — a trouvé dans la souplesse étonnante et merveilleuse du grand tragédien, un interprète irréprochable.

Comme il se sentait à l'aise dans son combat avec Laërte ! quel jeu naturel et dégagé ! Quel réalisme il met à tuer le roi : on voit vraiment l'épée lui traverser le corps ! quelle simplicité enfin dans sa mort même, quelle sobriété de gestes, un léger tremblement convulsif, puis la tête tombe : il est mort ! Mais cette dernière contraction, si simple, est à elle seule un chef-d'œuvre. Il serait impossible de mettre dans ce dénouement plus de naturel et de vérité.

En résumé, l'impression que nous a laissée Ernesto Rossi a été bien grande, et nous ne croyons pas qu'il puisse en exister de plus grande. Il serait difficile aussi d'être plus parfait. Au physique, il est constitué de façon à pouvoir par sa nature, contribuer au succès de son art. Il a de plus, au suprême degré, l'intelligence de la scène : ses gestes, ses coups de théâtres, tout est calculé habilement, et il n'ajoutera rien qui ne soit absolument nécessaire. Il est doué enfin, d'une extrême sensibilité qui contraste même avec sa nature robuste, sensibilité qui lui permet quand il aborde un rôle, de vivre de la vie du personnage qu'il représente et de s'y incarner complètement.

Aussi attachera-t-il aux œuvres du grand Shakespeare, un nom immortel et le souvenir d'un talent qui, croyons-nous, ne sera jamais surpassé !

## LA RÉORGANISATION DE L'ART MUSICAL

(SUITE ET FIN.)

Dans notre avant-dernier numéro, nous avons résumé la première partie du remarquable rapport adressé récemment par M. Gevaert, au Ministre de l'Intérieur. Nous donnons aujourd'hui quelques extraits de la seconde partie de ce travail qui examine le projet en question, au point de vue de sa réalisation par le Conservatoire de Bruxelles :

Dans l'état actuel du système d'enseignement, c'est-à-dire avec l'obligation stricte pour tout élève parvenu à un certain âge et à un certain degré de maturité de participer aux classes d'ensemble, la création d'*exercices publics* d'élèves ne présente aucune difficulté sérieuse. Nous disposons d'un orchestre à peu près complet et d'un chœur suffisant pour le genre de séances dont il s'agit.

Les différentes classes nous fournissent, d'une manière permanente, un certain nombre de chanteurs et d'instrumentistes assez avancés pour se produire avec avantage devant un auditoire qui soit moins avide de rechercher une perfection impossible dans de pareilles conditions, que soucieux de constater et d'encourager les progrès des élèves.

Le concours obligatoire des exécutants ne donnant lieu à aucune rémunération, les dépenses qui résulteraient des auditions et des exercices dramatiques se réduisent aux frais de copie, de décors et de costumes de théâtre. Toutefois, le nombre de ces séances sera forcément limité par la préoccupation de ne pas distraire les élèves de leurs études régulières, et c'est pourquoi il serait téméraire de le porter à plus de quatre ou cinq par hiver.

L'organisation des *concerts* proprement dits offre plus de difficultés.

Quelle part de concours le Conservatoire est-il en mesure d'apporter à ces fêtes de l'intelligence ?

Un orchestre composé des professeurs et de quelques élèves choisis, et un chœur formé de l'élite de la classe d'ensemble vocal : voilà, en réalité, de quoi se compose son contingent. Jusqu'ici l'orchestre et le chœur ont été renforcés par un certain nombre d'auxiliaires pris en dehors de l'établissement. Mais cet élément manque de cohésion et de stabilité.

Cet inconvénient peut disparaître par la formation d'un véritable *orchestre* et d'un véritable *chœur du Conservatoire*, comprenant, outre les professeurs, des membres associés assimilés à ceux-ci et recrutés de préférence parmi les lauréats de l'établissement.

Quant aux solistes, au premier abord rien ne semble plus naturel que de recourir, pour les concerts, au talent des professeurs, comme on compte sur celui des élèves pour les exercices et les auditions. Il y a pourtant à établir entre les moyens, comme nous l'avons fait pour le but de ces deux genres d'exécutions, une différence absolue. Dans une organisation rationnelle des concerts du Conservatoire, le point de départ n'est plus l'intérêt qui s'attache à tel ou tel virtuose ; c'est le *programme* qui domine et détermine

tous les éléments qui lui sont nécessaires. Il suit de là que le solo instrumental n'y peut occuper qu'une place très-restreinte ; car les instruments à clavier possèdent seuls une littérature étendue d'œuvres de concert.

Ce n'est donc qu'à très-loin que l'on peut avoir l'occasion de faire appel à la complaisance de quelques-uns des professeurs de classes d'instruments. Mais où trouver les chanteurs et cantatrices indispensables à l'interprétation des œuvres classiques ?

Il en résulte que, même en assurant une rémunération légitime à ceux de ces artistes dont le concours est jugé nécessaire, l'organisation des concerts du Conservatoire n'en reste pas moins subordonnée, dans une certaine mesure, aux éventualités du moment.

Je dois ajouter qu'à l'heure actuelle, l'absence d'un orgue dans la nouvelle salle élimine des concerts les œuvres de Bach et de Haendel qui, dans les solennités de ce genre, sont nécessairement appelées à occuper une place très-considérable (1).

Pour maintenir entre les divers modes de manifestation publique que je viens d'analyser la ligne de démarcation établie plus haut, il est indispensable que les *concerts* proprement dits restent complètement distincts, même par leur désignation, des *exercices et auditions*. A cette condition seulement, l'on est en droit d'attendre et d'exiger que le public ne se place pas au même point de vue pour apprécier des débuts d'élèves et des productions de maîtres.

A cet effet, il conviendrait d'établir, pour les séances publiques du Conservatoire, un double mode d'abonnement, correspondant à la division qui vient d'être signalée entre les *concerts* et les *exercices d'élèves*.

La première mesure à prendre pour maintenir l'équilibre du budget des concerts est l'élévation du prix de l'*abonnement ordinaire* qu'on pourrait, sans inconvénient, porter pour chaque concert de 3 fr. 75 c. à 5 francs par stalle.

Quant aux baignoires et aux loges de premières, contenant quatre places, le prix en serait fixé à 25 francs par concert ; celui des loges de secondes, également de quatre places, serait de 12 francs.

Un second mode d'abonnement que sa nature permet de désigner sous le nom de *patronat*, comprendrait, outre les concerts, les répétitions générales, les auditions et exercices, les concours et la distribution des prix, en un mot toutes les séances organisées par le Conservatoire. Le patronat serait impersonnel comme l'abonnement ordinaire. Dans ce système, le prix des places serait de 150 francs par an pour les loges de rez-de-chaussée et de premières, de 80 francs pour les loges de secondes, et de 30 francs pour les stalles.

Il est seulement essentiel que le gouvernement admette comme un principe auquel il ne sera jamais dérogé, que la nouvelle salle de concert restera à la disposition exclusive du Conservatoire.

Tel est le résumé succinct du rapport de M. Gevaert. Nous pensons comme lui que des exercices publics souvent répétés sont d'un puissant intérêt pour les

(1) Nous sommes curieux de voir si, lorsqu'il s'agira de l'achat de cet orgue, on saura faire preuve de patriotisme.

élèves de notre Ecole musicale, et nous avons si peu l'occasion d'être de son avis, que nous saisissons celle-ci avec empressement pour prouver que nous ne marchandons pas nos éloges quand on sait les mériter.

EN 1827

### AUX MANES DE NAVEZ

Cher lecteur, les temps sont venus, je pense, de te servir la fin de cette bitumineuse brochure en robe — à gigots — de papier Joseph d'un bleu moribond, dont notre n° 5 t'a présenté les folles prémices.

Nous sommes arrivés, page 34, au Salon proprement dit.

Doux et patient lecteur, si tu le veux, nous allons parcourir gaiement ensemble — bras dessus, bras dessous — cette folâtre galerie.

Ne crains point les migraines et les torticolis du dernier Salon bruxellois où les « œuvres d'art » au nombre formidable de 1,850 — mille huit cent cinquante — se disputaient tes regards et ton attention... dois-je dire « et tes éloges? » — Non!

En 1827, le Salon était plus *Salon* et moins *bazar*, du moins pour la quantité: en effet, il ne se composait que de 320 — trois cent vingt — toiles, plâtres, dessins, etc.

Si en l'an (de quoi?) 1923, le nombre des œuvres d'art au Salon triennal aura gardé la proportion croissante de 1827 à 1875 — nous plaignons profondément les cerveaux des amateurs qui visiteront cette exubérante exhibition!...

Mais sans doute — ce que nous souhaitons de toute l'âme, n'y aura-t-il plus à cette époque bénie de ces vastes exhibitions officielles où l'Art n'est qu'un prétexte, et les artistes, libres, unis et forts, feront-ils eux-mêmes — enfin — leurs Expositions.

Jetons donc, cher lecteur, un rapide regard sur les plus « marquantes » de ces 320 productions artistiques.

Pénétrons dans le Salon, en ayant soin d'observer sa « Police. » Est-il « dix heures? » « LL. MM. ou la famille royale ne l'honorent-ils pas de leur présence? » N'avez-vous pas de « canne ou parapluie? » « Etes-vous sous-officier ou soldat? » En ce cas, « déposez vos armes entre les mains de la garde; Messieurs les officiers pourront conserver leur épée. » — « Il est sévèrement défendu de toucher à aucun des objets exposés au Salon. Des commissaires y sont journellement établis

et sont spécialement chargés du maintien de l'ordre et de la « décence. »

Vous voilà prévenu, chaste lecteur. — Entrons.

Quel est ce singulier tableau d'accessoires? Ah! n° 58.

Nous lisons au catalogue :

Stevens, *peintre, près de l'hospice Pachéco, à Bruxelles.*

58. Un déjeuner avec un bonnet, une palette, etc.

Voilà un bien maigre déjeuner: — vrai manger de carême!

Coene, père, *place des Wallons, à Bruxelles*, expose quatre paysanneries. C'est bien un peu de monotonie dans l'envoi, mais quels frais d'imagination dans la rédaction des étiquettes :

66. Scène populaire.

67. Fête villageoise.

68. Réjouissance rustique.

69. Divertissement champêtre.

Voici venir un animalier J. A. Knip (*chez M. Van Bedaff, à Bruxelles*), qui ne met pas moins de diversité dans ses légendes :

88. Plusieurs variétés de brebis avec un pâtre. Le fond représente une vue de la Meuse, près Namur.

89. Des moutons de diverses races et d'autre bétail, près les tours de Monfort.

Le chevalier Odevaere, *peintre d'histoire.*

105. Les derniers défenseurs de Missolunghi préférant la mort à l'esclavage.

L'évêque de Roges met lui-même le feu aux poudres dans le souterrain où les Turcs le poursuivent, ainsi que ses héroïques compagnons. (Petites figures).

Corbleu! Monsieur le Chevalier, voilà une parenthèse pour le moins injurieuse...

Une miniature de D. Ducaju, *peintre à Gand.*

Cornélie pleurant sur les cendres du grand Pompée.

A chaudes larmes sans doute, pour rallumer le feu qui couve sous les cendres.

Encore des miniatures! Autissier, *peintre, Longue rue Neuve, vis-à-vis le Boulevard, à Bruxelles.*

142. Madelaine; miniature originale.

143. Réminiscence en miniature du portrait de M<sup>me</sup> Pradher née Moore.

Voilà une *réminiscence* non moins *originale!*

M. de B., *à Bruxelles.*

144. La victoire de Waterloo, *à l'aquarelle.*

Qui donc a dit que l'aquarelle ne devait être qu'une goutte d'eau colorée sur un coup de crayon?

Quel dommage que cet aquarelliste « d'histoire » soit si nébuleusement indiqué.

J. De Meulemeester, *peintre à Anvers.*

1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> livraisons des Loges de Raphaël, dessinées à l'aquarelle sur les lieux, par cet artiste et gravées par lui. (Douze numéros).

L'on y trouve :

139. Moïse sauvé des eaux, en noir.

Ah ! ça, Moïse était-il juif ou nègre ?

J. J. Smachtens, *rue de l'Étuve, n° 1453, à Bruxelles.*

164. Démonstration de la perspective, dans une boîte de verre.

Boîte de verre?... Dans une serre sans doute, moins poétiquement.

De M. Esman, *peintre à Hilversum, une nature morte, composée avec étrangeté.*

172. Faisan d'or, pampre et compotier.

Eeckhout, *peintre, rue des Pierres, n° 1059, à Bruxelles.*

Une veuve de Scheveningen... — dont le mari a péri dans les flots.

Le *sine qua non* à l'huile de son veuvage.

De M<sup>me</sup> De la Tour, née Simons, *deux miniatures pendans.*

186. Une dame et un officier se préparant à faire de la musique.

187. Une femme de chambre et un nègre faisant du punch.

Très-gaie de brosse, M<sup>me</sup> De la Tour, née Simons !

Non moins gai, le peintre Thomassin (*Rue de la Bergère n° 1233, à Bruxelles*), dans ses « deux portraits à l'aquarelle. »

189. Une jeune dame à mi-corps.

O Thomassin, dis-le nous, où niches-tu le mi-corps ?

190. Une dame tenant le plan de la journée de Palambang.

Certes, c'est là de l'originalité — de la vraie. Voilà comment je comprends l'*Histoire* !

Chapeaux bas, voici le Messie du Réalisme en 1827, *Eeckhout* déjà nommé. Il expose..... Je ne sais, Mesdames, si je de dois ... Baste !

195. Un ivrogne mené sur une brouette.

Nous espérons que les *Conservateurs* et les *Observateurs* d'alors auront pris leurs jambes à leur cou et leur vol vers l'atelier de l'impudent, rue des... Pierres. . pour la lui jeter !

Mais soyons sérieux : Voici M. P. Janssens, *pensionné civil du gouvernement.*

198. Vue de la salle de spectacle de Bruxelles, avec les alentours...

Un tableau à double fond probablement.

Du même :

199. Vue de la porte Guillaume et de la place d'Anvers, également telles qu'elles se trouvent.

Nous l'espérons bien ! Un pensionné civil du gouvernement doit avoir de la bonne foi et de la conscience en tubes.

Edouard Autrique, *de Bruges, peintre à Paris.*

201. Vieux paysan avec une jeune campagnarde.

Chantant l'éternelle chanson sans doute...

202. Une odalisque, aussi à l'huile.

Sultan cher, gare aux taches !

De Langhe, *élève de Paelinck.*

206. Portrait en pied de S. M. le Roi, assis.

*En pied... assis... ces rois ont toujours joui de sur-humains privilèges !*

D. Vincent, *élève de Navez.*

212. Jeune Grec vainqueur, avec son amante; *étude d'après nature.*

D'après nature nous semble « ruisselant d'oléagineux inouïsme ! »

Rittweger, *de Francfort, peintre de fleurs, etc.*

219. Oeufs, orange et autres fruits...

Des fromages, sans doute !

Chut ! encore un peintre d'histoire : Le Borne, *au Canal de Louvain, à Bruxelles.*

244. François 1<sup>er</sup> jouant avec son fils que tient la reine, et à qui il donne un fruit de l'oranger qui existe encore à Versailles sous son nom. Marguerite, sœur du roi, contemple cette scène intéressante.

Et nous parions un Stevens contre un Coomans, que M. Le Borne a acheté son orange deux sous à la fruitière du coin... Fiez-vous aux peintres d'histoire.

M<sup>lle</sup> Jos. De Noter, *chez son père.*

291. Bouquet renversé, formé de capucines, d'une nêfle et d'autres fruits.

Bouquet fantasque ! Un espalier, plutôt.

Ducorron, *paysagiste, à Ath.*

303. Vue de La Roche, au soleil couchant ; des paysans y cherchent des écrevisses.

L'utile à l'agréable !

Navez, *peintre d'histoire, à Bruxelles.* D'une gravité si académique toujours et si « peintre d'histoire, » le maître austère avait parfois le pinceau folichon, témoin le n°

313. Une vieille femme amusant un enfant avec une petite trompette, tandis qu'une jeune joue du tambourin.

*Histoire... de rire, comme on voit !*

J. B. C. Kops, *peintre à Bruxelles.*

328. Site peint sur le lieu, à Marsin, près Huy...

Peut se passer de commentaire senti, n'est-ce pas !

J. De Koninck, *peintre en bâtiments* (s'il vous plaît !) *rue de Laeken, à Bruxelles.*

245. Un lion imitant l'or, tableau de bas-relief.

Voilà un lion faussaire qu'on enverrait aujourd'hui imiter l'or — au bain !

Encore un peintre d'histoire ! François, *à Bruxelles.*

375. Les adieux d'Hector et d'Andromaque, au moment où Hector voulant prendre son fils, ce jeune enfant effrayé à la vue du panache du héros se jette sur le sein de sa nourrice.

Ce n'est plus aujourd'hui que « le panache » cause tant de terreurs ! Il est vrai qu'il n'y a plus d'enfants — dit-on ! — et il ne reste plus guère que le *piou-piou* pour « se jeter sur le sein des nourrices. »

Mais il me semble, doux et patient lecteur que j'abuse de votre bonne volonté et que c'est vous tenir trop longtemps déjà dans ce Salon exhumé.

Je quitte donc votre bras complaisant et vous laisse libre jusqu'à une prochaine exhibition.

Je suis à vos ordres — n'allez pas oublier mon nom :

MARC VÉRY.

## EN CARNAVAL !

### IMPRESSIONS NOCTURNES.

Partout la marotte de la Folie agite ses fantasmagories grelots !

Nargue aux soucis : Carnaval rayonne !

Les hommes graves — espèce rare ! — sortent clandestinement de leurs austères demeures, couverts d'oripeaux excentriques, bizarrement drapés dans des loques inouïes.

Nouveaux Triboulets, ils courent chercher dans les tourbillons orgiastiques, dans les saturnales carnavalesques, dans ces banquets géants et ces soupers mignons — souvenirs du champagne de Trimalcion ou de la Régence — une heure folle de jeunesse, de vie, d'ivresse !

Nos matrones même — si sévères, — et leurs filles — si rougissantes — en cachette vont, elles aussi, prendre part à ces démoniaques ébats. Élégamment serties dans de discrets dominos de satin — noir, rose ou bleu — leurs têtes mignonnes emprisonnées dans le classique et peu gracieux camail à capuchon, leur visage coupé aux lèvres par un loup minuscule, les vierges inconsciemment folles sont tout heureuses d'aller cueillir quelques fruits à cet espalier défendu... Coup de dent émancipateur ! Elles ont entendu parler des folles joies de ces nuits d'amour où les castes sociales se coudoient et se confondent et — petites curieuses, comme le sont du reste toutes les femmes — elles veulent voir à leur tour.

C'est ainsi qu'au cœur de ces veillées immondes où la débauche cyniquement s'étale, où les passions honteuses débordent partout furieuses, indomptables, déréglées et brutales — s'écrierait un sombre moraliste ! — nous voyons quelquefois apparaître comme une rose au milieu des funestes épines, un ange vertueux, aux traits purs, candides et ravissants sur lequel notre regard fatigué, notre âme ahurie, hébétée, viennent — comme dans un virginal oasis — se reposer un instant et puiser un rayon réparateur.

J'ai pu — le carnaval passé — apprécier le bonheur que l'on ressent dans ce milieu délétère, quand tout autour de vous s'agite et s'émeut en proie à une fièvre folle, à se voir auprès d'un masque mignon que l'on

sait abriter sous son velours discret un minois qui séduit, ravissant de fraîcheur et de vertu.

Blasé comme on l'est quand on a tout vu et tout goûté, la vie infernale vous agace et l'on retourne heureux et content à ces plaisirs modestes où l'esprit traversé par les éclairs du passé, occupé des rêves de l'avenir, se ranime au contact des souvenirs et des espérances, se sent revivre d'une nouvelle existence qui rend si vite au cœur sa tendresse et ses chastes émotions.

C'est pourquoi ces jours derniers, tandis que tant d'autres recherchaient les bruits de la vie, je dansais innocemment dans l'un des plus agréables salons de Bruxelles.

La valse, cette bacchante de nos bals, comme a dit si bien l'un de nos écrivains dramatiques les plus spirituels, nous emportait sur les ailes de son rythme harmonieux et divin, tandis qu'une main légère s'appuyait mollement sur mon épaule et qu'une bouche adorable murmurait gracieusement à mon oreille d'affectueuses et douces paroles auxquelles répondait comme le tic-tac du moulin, les battements de mon cœur.

Plaisir suprême, quand l'être charmant que la danse vous permet d'enlacer dans vos bras sait trouver dans sa conversation autre chose que ces stupides banalités qui se résument ordinairement dans une uniformité immuable que l'on pourrait appeler la thermométrie de nos salles de bals !...

J'étais au Paradis ! Et je ne serais certes pas descendu aux enfers, si le masque mignon que j'avais au bras n'avait manifesté le désir de profiter de son strict incognito pour s'initier aux mystères de ce carnaval bruyant qu'à Bruxelles l'on fête entre minuit et six heures du matin aux abords de notre opéra et qu'à Paris depuis Louis XV, on appelait *la descente de la Courtille*.

Le spectacle que j'eus sous les yeux, je l'avais vu cent fois, mais jamais cet horrible mélange, ces mascarades de gens avinés et enroutés, n'avaient produit sur moi, l'impression d'un dégoût aussi écoeurant. Placé entre le vice qui s'étalait honteusement devant moi et la vertu qui tremblait à mon bras, je sentais trop l'horreur de celui-là et j'admirais tant la beauté de celle-ci.

L'orchestre des bals publics venait de lancer les dernières notes de ses quadrilles échevelés et les masques fatigués venaient couronner dans les cafés à la mode leurs orgies éhontées. C'est l'heure où toute pudeur est morte ! La licence ne connaît plus de frein à ses débordements et rien ne saurait arrêter son flot impétueux. Jetons un regard dans ce gouffre infernal !

Là, un pierrot creux et niais, au visage enfariné, à la large veste blanche garnie de boutons écarlates, au vaste pantalon, aux allures tantôt solennelles, tantôt bouffonnes provoque le rire de quelques débardeuses en se livrant à des ébats chorégraphiques agrémentés de poses plastiques et gestes incohérents.

Plus loin, un arlequin — mime en haillons — avec son habit collant, court — mosaïque de drap aux mille couleurs, — ses souliers sans talons, sa tête rase couverte d'une étroite calotte et sa batte de sapin, dort lourdement, le corps appuyé sur les genoux à paillettes de sa Colombine dont les propos cyniques semblent amuser la galerie.

Là, une enfant délicate, aux joues amaigries, *tous-saille* — elle a seize ans à peine; — elle fume et semble défilier avec sa cigarette une Margoton plantureuse au double masque: velours et plâtre.

Là bas, un ivrogne — habillé en femme — debout sur un escabeau, chante, bouffarde aux dents, quelque chanson malsaine dont « les amis » répètent en chœur le croustillant refrain.

Là encore, un crevé stupide, aviné, tente une intrigue, d'une voix enrouée, entre-coupée par les hoquets de l'ivresse.

Mais je n'en finirais pas, si je devais sonder ainsi tous les coins et fouiller toutes ces horreurs, si je devais tracer le portrait de tous ces êtres sans respect, sans dignité, qu'à ces heures de licence vous voyez défilier devant vous, vous adressant leurs quolibets grossiers, vous lançant leurs ceillades de provocation et de défi, si je devais enfin arracher tout à fait le voile qui couvre ces scènes d'orgies et ces dégradantes débauches.

Quittons vite ces antres malsains et fuyons pour ne plus revenir!

Il était six heures du matin! L'Aurore secouait l'or pâle de sa blonde chevelure et semait de rubis le chemin du soleil, quand je cherchais encore l'oubli de ce sinistre tableau dans le regard pur d'un ange et dans ses paroles naïves et pleines de candeur, quand je pressais sa main tremblante sur mon cœur palpitant, quand enfin je me purifiais au contact d'un chaste et enivrant baiser...

Divine extase! Volupté suprême, tu ne pouvais durer!... L'heure de la séparation forcée avait sonné... tard et... trop tôt! Une porte se referma sur moi — impitoyable! Elle s'envola comme un sylphe et à deux pas, dans la fange du ruisseau vint s'épâter un masque titubant — ivre-mort — qui s'accrocha en m'injuriant au bras que je lui tendis pour se relever...

Ainsi va la vie infernale!...

PAUL AUBRY.

## LES THÉÂTRES

Théâtre royal de la Monnaie.

M<sup>lle</sup> FERRUCCI

LA JUIVE ET LES HUGUENOTS

Nous avons eu à la Monnaie, deux représentations de M<sup>lle</sup> Ferrucci — étoile de quatrième grandeur — impatientement attendue depuis un mois. On se souvenait bien de l'avoir entendue il y a quelque temps, mais on n'avait pu guère la juger au milieu du bruit et des distractions d'un spectacle gala. — L'apparition de M<sup>lle</sup> Ferrucci sur notre scène a donc eu tous les attraits d'une nouveauté.

La cantatrice est une jolie femme, trop petite de taille malheureusement.

Sa voix, très-belle et très-pure dans les notes élevées, est beaucoup plus faible et plus incertaine dans le médium et les cordes graves.

M<sup>lle</sup> Ferrucci manie cette voix avec talent, elle dit bien le récitatif, elle vocalise facilement: en un mot, ce n'est pas la première venue. — Mais son talent de chanteuse ne présente aucun côté bien remarquable.

Comédienne, elle ne l'est guère, elle manque de chaleur,

d'abandon, de passion. — L'instinct dramatique lui fait défaut. Son geste est toujours le même — approprié à toutes les situations. — Qu'il s'agisse du duo du troisième acte des *Huguenots*, ou du duo du quatrième acte; qu'il faille exprimer la terreur que les projets du roi font naître dans son cœur ou l'ivresse que provoque l'amour de Raoul, M<sup>lle</sup> Ferrucci entr'ouvre ses bras — très-beaux d'ailleurs — puis les ramène sur sa poitrine.

Nous avons entendu l'artiste dans la *Juive* d'abord, puis dans les *Huguenots*.

La chanteuse réalise physiquement le type de Rachel, elle a le profil qui caractérise les enfants d'Israël; malgré cet avantage, elle est bien faible dans ce rôle, qu'elle ne sent pas, qu'elle ne dessine pas avec assez de vigueur et dont elle n'indique pas les grandes lignes avec assez de netteté. Elle le chante sans éclat et le joue sans âme. — Dans les ensembles sa voix faiblit, on l'entend à peine. — Elle a cependant bien dit le duo du deuxième acte.

M. Sylva — remplaçant M. Warot indisposé — n'est pas précisément un Eléazar idéal. — Nous ne voulons pas juger cet artiste par comparaison, il aurait trop à y perdre.

Il a chanté fort convenablement la Pâque — réprimant autant que possible les éclats de sa voix puissante.

Nous l'aimons beaucoup moins dans l'air du quatrième acte, qu'il s'est permis de transposer quelques demi-tons plus bas.

Qu'un artiste transpose d'un demi-ton, rien de mieux; ce changement peut faciliter et surtout amener la bonne exécution d'un morceau, mais il faudrait se garder de tomber dans l'exagération. Halévy a écrit l'air d'Eléazar pour un ténor et non pour un ténor *barytonant*.

Le système de transposition à outrance est facile; il permettra un jour à M. Echetto de soupirer « Plus blanche que la blanche hermine » et à M. Bertin de chanter Figaro.

Pour le reste, l'interprétation de la *Juive* a été bonne.

M<sup>lle</sup> Ferrucci s'est relevée dans les *Huguenots*, où elle a pris presque une revanche.

Dans le duo du troisième acte, elle a obtenu un succès mérité.

Le grand duo du quatrième acte, cette belle page du chef-d'œuvre de Meyerbeer — a laissé beaucoup à désirer. Cette scène émouvante, pathétique, où tour à tour la terreur, le devoir, l'amour éclatent, a été rendue froidement, sans passion. — M. Doria — un ténor gantois qui chante du nez — est pour beaucoup dans cette exécution incolore. Jamais on ne vit Raoul plus momifié — toujours effaré, les bras tombant le long du corps, les jambes tremblantes, les yeux hagards, mais ne vivant pas plus son personnage que le vieux canapé qui *orne* la salle de l'Hôtel de Nevers.

M<sup>lle</sup> Ferrucci — continuellement en contact avec ce ténor sibérien n'a pu faire autrement que d'emmitoufler ses beaux épaules dans d'épaisses fourrures dont ils ne sont pas sortis.

Nous aurons encore quatre représentations de M<sup>lle</sup> Ferrucci; nous attendrons pour prononcer un jugement définitif.

*Carmen* — le délicieux opéra de Bizet — continue à faire salle comble. Il faut bien cela pour consoler la direction de l'échec du *Postillon*.

L. F.

## LES CONCERTS

Concert de l'Association des Artistes Musiciens.

L'Association des Artistes musiciens a donné samedi son dernier concert. Le programme était bien fait pour y attirer un public d'élite. — Nouveau triomphe pour M. Jaëll. — Son jeu, d'une douceur et d'un fini incomparables, a brillé dans l'exécution gracieuse et délicate de plusieurs morceaux de



styles différents. Le *quatrième concert* de Raff a été enlevé avec un indicible brio qui a provoqué les plus vifs applaudissements.

Mais soit manque de répétitions suffisantes, soit négligence, l'accompagnement de l'orchestre n'a pas été très-conscientieux. Les nuances n'ont guère été observées et dans les passages en syncopes MM. les violonistes ont été à la débandade.

M<sup>lle</sup> Hamackers a été ce qu'elle est toujours : c'est-à-dire, ravissante. Elle a divinement détaillé les variations des *Diamants de la Couronne*. Son succès a été très-grand dans l'air de la *Reine de Saba*. — Chaleureusement rappelée elle a chanté à la perfection la charmante valse de *Mireille*.

L'Air du sommeil de la *Muette* a valu un grand succès à M. Bertin, dont la voix fraîche et bien conduite est toujours si agréable.

L'orchestre a fait entendre les ouvertures de la *Flûte Enchantée* et de *Ruy Blas*. L'ouverture de *Ruy Blas* tout particulièrement a été enlevée avec une énergie qui fait bien volontiers pardonner les quelques défaillances que nous avons signalées plus haut.

Mais la pièce capitale du concert était la *Scène maritime*, pour chœurs, solis et orchestre, composée par notre compatriote François Riga. La *Société Chorale*, cette vaillante pléiade artistique, que M. Fischer dirige avec tant de zèle et de succès, s'était généreusement chargée d'interpréter les chœurs et elle est restée à la hauteur de sa grande et belle réputation. — Les solis ont été fort bien chantés par MM. Bertin et Mechelaere. — Il nous a paru que souvent l'orchestre a manqué de nerf et de sûreté. Les répétitions ont été insuffisantes. Une œuvre aussi remarquable d'un *Belge* méritait plus d'égards et deux répétitions ne pouvaient évidemment pas suffire.

La *Scène maritime* se divise en trois parties qui forment une action complète. — La première partie, toute empreinte d'une douce poésie, exprime la gaieté tranquille des pêcheurs appareillant à l'aurore et leur confiante sécurité. M. Riga a parfaitement traité cette phase de la *Scène maritime*. — Une instrumentation savante mais judicieuse et pleine de couleurs, une manière large de traiter les chœurs, accusent bien vite une inspiration sûre, secondée et dirigée par une science des plus vastes. — Comme le calme est bien rendu par cette phrase fraîche et tendre du hautbois, reprise et développée par les cors pour arriver au chœur et à la Barcarolle !

La seconde partie nous montre le départ des pêcheurs. — La mer est calme d'abord, mais peu à peu le vent s'élève, une tempête s'annonce pour éclater bientôt furieuse et terrible. Cette partie de l'œuvre est d'un effet saisissant.

La prière, et l'invocation, interrompues par les roulements sourds et fugitifs de la foudre sont des morceaux remarquables où le cœur de l'artiste n'a pas moins parlé que son imagination. Cependant, le calme se rétablit ; aux terreurs qu'inspire le danger succède l'espérance qui se trahit dans un magnifique chœur, final de la deuxième partie.

Enfin le calme est complètement revenu et les pêcheurs rentrent au port.

Le chœur du retour, final — un peu trop long — de la troisième partie, est magistralement écrit. L'orchestration riche et puissante, soutient dignement l'admirable chant des pêcheurs de retour au port.

Le public a fait à cette œuvre l'accueil qu'elle méritait.

VINDEX.

#### Concert du Cercle Artistique et Littéraire.

Avant d'entreprendre la tournée artistique que nous annonçons dans notre dernier numéro, M. Servais a donné un splendide concert d'adieu au Cercle Artistique, avec le concours de M<sup>lle</sup> Ida Servais, de MM. Wieniawski, Rummel, Arnouts, Jacobs et Bouman.

M<sup>lle</sup> Ida Servais, la gracieuse cantatrice, a obtenu une large part des honneurs de cette belle soirée. — Sa voix fraîche, délicieusement pure et d'une justesse remarquable ; sa diction si naturelle et si correcte ; sa méthode parfaite ont soulevé

les applaudissements les plus sincères et les plus enthousiastes, dans l'air des *Bijoux de Faust*, dans une charmante mélodie de Léon Jouret : *le Printemps* et dans la *Sérénade de Schubert*. C'est une éclatante revanche, prise par la jeune et sympathique artiste, et qui justifie pleinement l'observation que nous faisons récemment à propos de la *Scène d'Alceste*, chantée par M<sup>lle</sup> Servais, à la distribution des prix au Conservatoire.

Le *Trio* (ré majeur) de Beethoven, a été interprété à la perfection par MM. Franz Rummel, Wieniawski et Servais. — M. Servais a encore déployé la puissance de son merveilleux archet dans une fantaisie sur *Lestocq* et dans la *Sarabande et Gavotte*, de Bach. — Tour à tour calme, passionné, fougueux et sentimental, son jeu se plie admirablement à toutes les phases de la passion.

M. Servais et trois de ses plus brillants élèves, MM. Arnouts, Jacobs et Bouman, ont exécuté avec la plus grande précision et une expression finement nuancée la *Sérénade* pour quatre violoncelles de Fr. Lachner.

La réputation de M. Franz Rummel n'est plus à faire. — Élève favori de M. Brassin, il a suivi les glorieuses traditions de son maître. — C'est assez dire que la « *Gandoliera* » et la « *Tarentella* », de Liszt, ont été triomphalement exécutées.

VINDEX.

#### Concert du British Charitable Fund.

Beaucoup de monde jeudi, au concert de la société anglaise de bienfaisance ; la foule — d'apparence essentiellement britannique — qui remplissait la salle de la Grande-Harmonie, était venue voir chanter Lady Lamb, arrivée de Londres expressément pour la circonstance... La fête était d'ailleurs pour les yeux autant que pour l'ouïe, mais il ne rentre pas dans nos attributions d'écrire des madrigaux, ni même de dépeindre une toilette.

Lady Lamb a chanté divers morceaux, et le public lui a fait fête après une Sérenata italienne, comme après le trio de « Jérusalem. »

Un des succès de la soirée fut pour la romance que la noble musicienne avait, elle-même, composée sur des paroles de Swinburne.

We're in Love's land to-day,  
Where shall we go....

n'est qu'une imitation de la fameuse barcarolle de Théophile Gautier : « Où voulez-vous aller » qu'Offenbach a mise en musique, après Gounod ! La composition de Lady Lamb, sans faire oublier les maîtres cités, a du rythme et de la distinction. Ne quittons pas Lady Lamb sans la remercier, au nom de tous les assistants, d'avoir chanté « Home, sweet home. » *A ballad is so refreshing after classical music !*

Que dire des autres exécutants dont le talent est connu ? M<sup>me</sup> Stanley a comme toujours fait preuve d'un grand dévouement et si nous parlons encore du violon de M. Herrmann, il nous reprochera d'employer des « vieux clichés. » MM. Gangler et Stengers sont d'excellents artistes et M. Edgard Tinel a beaucoup d'avenir. Mention honorable aussi à MM. Tollenboom et Del Bruyère.

En résumé, le public ne regrettera pas les deux heures passées à la Grande-Harmonie.

c.

On nous prie de faire savoir que la romance anglaise « *We're in love's land* », dont le vrai titre est *L'Amour en mer*, est en vente chez Armes, 2, rue de Namur ; à la maison Beethoven, chaussée d'Ixelles, et chez M. Musch, rue Royale, qui avait fourni au concert l'excellent piano d'Erard.

#### NOUVELLE A LA MAIN

Nous apprenons avec plaisir que M. Maurice Hageman qui nous avait quitté pour donner une série de concerts dans le Nord, rentrera à Bruxelles dans les premiers jours d'avril.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 12.

26 MARS 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

Lutwig Wihl. — *La musique chez les Grecs*, suite : III. — *les Modes Dorien, Phrygien et Lydien*. — *Notes d'un paysagiste : Fin d'hiver*. — *Là bas : Poésie*. — *Au Cercle artistique et littéraire, conférences de la quinzaine : Charles De Coster et Eugène Garcin*. — *Les Théâtres*. — *Les Concerts : Concert populaire ; le Cercle artistique ; le Cercle Bizet ; Correspondance de Namur*. — *Nouvelles à la main*. — *Correspondance*.

**LUTWIG WIHL**

Qui d'entre vous n'a rencontré par les rues de Bruxelles, le vieux poète allemand, et ne s'est arrêté instinctivement pour le voir passer? Son aspect pittoresque et grave à la fois, son air de patriarche ou de rabbin ont dû vous frapper certainement. Le visage, coupé de rides, s'encadre d'une barbe longue, touffue, inculte; l'arcade sourcilière est profonde, et les rayonnements de l'œil vif et intelligent sont presque voilés par les sourcils aux touffes pendantes.

Malgré des vêtements peu soignés, son aspect a une certaine majesté qui captive de primesaut

et vous inspire le respect. Il va par les rues peuplées. — alerte, — mais isolé au milieu de la foule, sans voir, seul en lui-même, tout entier à ce travail intérieur, — délices d'une âme active!

Cet homme, jadis célèbre et dont le nom figure avec éclat dans les fastes littéraires de l'Allemagne, habite depuis six ans parmi nous — connu seulement d'un petit cercle d'amis, et vivant en misanthrope plutôt qu'en artiste. La misère a frappé le poète sans abattre son orgueil... Il enseigne à des élèves (trop peu nombreux) la langue allemande dans ses rudiments arides plus souvent que dans ses beautés, — mais l'élève, tout en lui payant son travail, est amené à croire qu'il reçoit une faveur du pauvre grand homme.

Vapereau nous apprend que Wihl est l'auteur ingénieux des *Hirondelles*, du *Pays Bleu*, et du *Mendiant pour la Pologne*, — trois recueils où le lyrisme se confond étrangement avec l'humour. Il dut quitter l'Allemagne en 1848, à la suite d'une polémique qu'il soutint dans un sens trop socialiste; puis vécut en France jusqu'à la dernière guerre. Chassé de Paris par le siège il se réfugia alors dans notre hospitalière (?) patrie. Jusqu'en 1874 il vécut d'une rente que le gouvernement français lui servait à titre de demi-solde, comme professeur de l'Université. Quand J. Simon quitta le ministère, cette pension de

15 à 1600 francs, fut supprimée comme onéreuse pour l'État ; et le poète, fier — de la vraie fierté — refusa noblement un équivalent qui lui fut offert par ses anciens élèves de Paris.

Que fait-il depuis lors ? Il s'est remis avec une nouvelle ardeur à l'enseignement de la langue et de la littérature allemande... Mais, hélas ! les élèves sont rares, car Wihl a horreur de la réclame, et les cafés recueillent le bénéfice de ses nombreux loisirs. C'est là qu'il passe ses après-dîner, lisant, écrivant, composant — car il n'a pas délaissé la muse, cette suprême consolatrice. L'inspiration n'est sans doute plus aussi brillante qu'aux jours du *Pays Bleu* ; mais les traits de génie se présentent, nombreux, parmi les vers qu'il confie au papier, avec une rare prodigalité.

Du reste, notre héros vit beaucoup d'espérance, et, comme tout poète, il est souvent dans un monde imaginaire de gloire et d'adulations. Il se voit volontiers fêté par les étudiants allemands qui chantent encore ses *lieder* ; il contemple même, à l'avance, le jour où Bismarck le tout-puissant rappellera l'Exilé pour le combler d'honneurs.

En résumé, Lutwig Wihl est un type véritable, — un *homme*, d'après les Romains, un *caractère*, selon l'expression anglaise. C'est là chose rare dans nos temps d'abâtardissement, et nous devons à bon droit hommage au poète qui vit parmi nous.

Wihl dédaigne justement l'appréciation de ce qu'il appelle encore les « Philistins », comme aux bons temps du romantisme ; mais, mieux que personne, il aime la sympathie de tous ceux qui touchent à l'art ou à la littérature.

c.

## LA MUSIQUE CHEZ LES GRECS

### III. — Modes Dorien, Phrygien et Lydien.

(SUITE).

Au début de cette étude nous avons exposé les différents *genres* et nous les avons considérés comme des manières diverses de partager l'étendue de la quarte.

Dans la suite de nos articles, plusieurs fois déjà nous avons été amenés à faire mention sans les expliquer, des modes Dorien, Phrygien et Lydien.

En quoi ces modes se distinguent-ils ?

La tension plus ou moins forte des cordes de la lyre produit un accord plus ou moins aigu. Les peuples n'accordaient pas tous la lyre de la même façon. Le ton fondamental du tétracorde variait suivant la nation.

Ainsi les Doriens accordaient la lyre un ton plus bas que les Phrygiens et ceux-ci un ton plus bas que les Lydiens. De là viennent les dénominations des modes Dorien, Phrygien et Lydien.

La corde la plus basse du tétracorde Dorien était *mi* ; pour le tétracorde Phrygien c'était *fa dièze*, pour le Lydien *sol dièze*.

Les modifications que la musique reçut successivement amenèrent la création d'un grand nombre de modes. Mais ces innovations ne subsistèrent pas et selon Arist. Quint. et Euclide il ne faut finalement admettre que treize modes classés comme suit, par ordre chromatique :

Hypodorien . . . . .	si.
Hypophrygien <i>grave</i> . . . . .	ut.
Hypophrygien <i>aigu</i> . . . . .	ut dièze.
Hypolydien <i>grave</i> . . . . .	ré.
Hypolydien <i>aigu</i> . . . . .	ré dièze.
Dorien . . . . .	mi.
Ionien . . . . .	fa.
Phrygien . . . . .	fa dièze.
Eolien ou Lydien <i>aigu</i> . . . . .	sol.
Lydien <i>grave</i> . . . . .	sol dièze.
Mixolydien <i>grave</i> . . . . .	la.
Mixolydien <i>aigu</i> . . . . .	la dièze.
Hypermixolydien . . . . .	si.

Quel était le caractère de chacun des modes Dorien, Lydien et Phrygien ?

En général, on peut considérer la musique Lydienne comme tendant extrêmement à l'aigu et aux sons pleureurs. La musique Dorienne avait beaucoup de noblesse et de gravité. La Phrygienne était très entraînant et particulièrement propre à la guerre.

Platon (de Rep.) excluait la musique Lydienne. Il rejetait toutes ses espèces et n'acceptait même pas la manière Ionienne. Son opinion est que « la musique Lydienne molle et plaintive ne peut être cultivée par des hommes et qu'elle n'est même pas digne des femmes honnêtes. » La musique Ionienne, selon lui, ne pouvait qu'encourager l'ivrognerie et exciter à la débauche.

Il n'admet dans sa République que l'harmonie Dorienne et l'harmonie Phrygienne, « celle-ci parce qu'elle imite la voix et les accents de ceux qui marchent au combat, qui affrontent sans craintes, les périls, les blessures, la mort et qui soutiennent constamment les plus violents assauts de la fortune ; celle-là parce qu'elle représente l'homme dans un état de tranquillité où il s'occupe à instruire et à persuader les autres, où il adresse à la divinité des vœux et des prières, où il sait jouir de ses avantages avec modestie, tempérance et fermeté ! »

Plutarque dit que l'harmonie mixolydienne était *pathétique*.

Ce mode qui s'appelait aussi *hyperdorien* était d'un demi-ton plus haut que le Lydien.

On sait, d'après ce qui précède, que le Lydien était destiné aux plaintes et aux lamentations à cause des sons aigus dont il était composé.

Par conséquent, le mode Mixolydien dont les sons étaient plus aigus encore, pouvait mieux exciter la pitié. Il était donc très-propre à la tragédie.

Nous avons expliqué dans un article précédent le *Trimèlès*, ce chant, dont les couplets étaient écrits sur les trois harmonies. La question de savoir comment il était possible d'accompagner ce chant sur la cythare ou la flûte, puisque chaque strophe exigeait un accord différent et que les instruments n'étaient montés que pour certains modes, se pose naturellement. Aristide Quintilien nous apprend que les accompagnateurs avaient sous la main plusieurs cythares ou flûtes accordées chacune pour un mode distinct et qu'ils pouvaient très-aisément substituer l'une à l'autre. Platon (*Républ.*) dit « qu'en bannissant la plupart des modes la lyre aura moins de cordes. » Ce passage montre à toute évidence que l'on multipliait les cordes selon le nombre des modes. Enfin Athen (*Liv. XIV*), parle de l'invention d'un musicien « qui plaça sur les trois faces d'un trépied mobile, trois lyres montées l'une sur le mode Dorien, la seconde sur le Phrygien, la troisième sur le Lydien. A la moindre impulsion le trépied tournait sur son axe et procurait à l'artiste la facilité de parcourir les trois modes sans interruption. La difficulté pouvait donc être surmontée de ces trois manières.

(A continuer.)

VINDEX.

## NOTES D'UN PAYSAGISTE

### Fin d'Hiver.

Voici des nouvelles des forêts et du Renouveau.

Evohé ! le paysagiste désengourdi va reprendre sa vie « d'homme des bois ! »

Lundi dernier, 20 mars — date officielle ! — le Printemps est sorti « de son chou ».

Et mardi, le soleil est venu rendre ses radieux hommages au nouveau né. La bise se fit galante pour la frêle créature et souffla amicalement du Nord-Est. Le ciel arbora son azur des beaux jours.

Et moi aussi je fus de la fête ! Je courus plein de joie adorer le jeune Printemps sur ses rayonnants autels de Boitsfort.

L'hiver enrhumé, mis enfin en déroute, fuyait en soufflant dans ses doigts blêmes.

O les troublantes premières effluves !

Combien la forêt est belle étrangement quand le chœur des brises attiédies recommence ses tendres susurrements !

Sous mon pied libre et joyeux, craquait la feuille fauve avec de délicieux frous-frous.

De ci, de là, dans les fonds pleins d'ombre et de silence, aux pentes des talus rêveurs, de grandes plaques de neige scintillaient encore. On eut dit que la terre, ressuscitée et rajeunie aux caresses vivifiantes du grand astre, avait déchiré son suaire hivernal pour en éparpiller ensuite les blancs morceaux.

Le Printemps va faire sa palette !

L'explosion des bourgeons bientôt se produira, radieuse, folle et triomphante ! Déjà les chèvrefeuilles, capricieusement enroulés aux troncs lisses des ormeaux, s'ébouriffent des premières houppes vertes. Les saules font étinceler dans la lumière blonde leurs fleurons d'argent, illumination des halliers !

Le noisetier sauvage accroche ses pendeloques de chatons empourprés, qui secouent dans l'air attiédi le pollen enflammé... par qui, plus tard, vous irez — tant que le loup n'y sera pas — cueillir la noisette au bois, gentes jouvencelles !

La ficaire, sans attendre, arrondit ses feuilles luisantes au flanc des berges humides et victorieusement épanouit ses jaunes fleurettes. Les pâquerettes se haussent dans l'herbe et, pleines d'espérances, lèvent leur tête d'or, si virginale, dans la collerette blanche et fraîche d'hier. Sur les feuilles mortes qu'empourpre le soleil, les fraisiers déploient, ouvrent, étalent leurs feuilles pubescentes et allongent bien loin leurs rameaux vagabonds, pleins de promesses... nous irons en Mai cueillir la fraise, ô gentes jouvencelles !...

Les pierrots babillards, volètent à l'aventure comme s'ils faisaient l'école buissonnière ! Les mésanges bleues se suivent gaîment, par files stridentes dans les buissons ensoleillés. Les geais bruns disputent et criaillent au cœur des plus hauts arbres. Dans les sombres et froides ramures des pins, les ramiers plaintifs reprennent leurs longs roucoulements.

Les corbeaux — grains de beauté de l'éblouissante toison d'hiver — viennent tacher la neige sans doute pour la suprême fois.

Les mousses resplendissantes tapissent les creux des talus de grands verts émeraudins. La rouille va quitter les chênes rajeunis, et les lichens fantasques vert-de-grisent les hêtres aux stipes d'acier bruni.

Parfois, au bruit de mes pas, un lièvre se montrait — effaré, pour disparaître aussitôt, éclair roux, au travers des taillis. Les chevreuils timides fuyaient bondissants, légers et pleins de grâce dans l'ombre des

bas-fonds, laissant au sol blanchi des empreintes fourchues.

Oh ! que l'on a bientôt oublié parmi ces chants et ces sourires, au sein de cette poésie qui se réveille aux bois, si jeune et si vibrante, toutes les proses tristes, toutes les désespérances de la ville.

Et, plein d'espoirs charmeurs, je revins, messager des jours bleus, portant, comme la colombe de l'arche, un rameau verdoyant — à la boutonnière !

MARC VÉRY.

## LA-BAS

*Là-bas, à l'ombre des yeuses,  
Dort un lac aux ondes crayeuses,  
Où le saule toujours en pleurs  
Eprend ses muettes douleurs.*

*Au sein du roseau qui frissonne,  
Tristement la brise résonne ;  
L'on ne voit errer nuls goujons  
Sous les lemnas, sous les ajoncs.*

*Nulle fleur ne brode la moire  
De cette onde immobile et noire :  
Ni nénuphar, ni fauve iris,  
Ni fiàèle myosotis ..*

*Seule, une timide ancolie,  
Emblème de mélancolie,  
Penche son front pâle et craintif  
Sur le flot au roulis plaintif.*

*Nul chant d'oiseau, ni la voix rauque  
De la grenouille à veste glauque,  
Nul bruit, — un silence de mort  
Y plane, froid comme un remord !*

*A l'heure où Cynthia la blonde  
Argente le cristal de l'onde,  
Où l'étoile qui brille aux cieux  
Mire son front capricieux ;*

*C'est là que mon âme s'élance  
Et vient, dans l'ombre et le silence,  
Au milieu des âcres parfums,  
Réver à mes amours défunts.*

T. H.

## AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

CONFÉRENCES DE LA QUINZAINE

I

Charles De Coster

UN PRÉDICATEUR COMIQUE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

C'était un personnage bien bizarre et bien triste que ce « Prédicateur comique au XVI<sup>e</sup> siècle » présenté — avec des pincettes — aux dames par Charles De Coster.

Le Père Cornélius — *Bøer Adriaensens Cornelis* — comme l'appelaient ses farouches contemporains, était un prédicateur au rire brutal et sanguinaire.

Volontiers il « colorait » ses sermons haineux et furibonds au moyen des mots les plus crus, les plus plats, des termes les plus vulgaires et des phrases les plus triviales : puisant à à plein poing dans les ruisseaux, ornières, bourniers — et pis !

C'est d'ailleurs ce qui fit son succès... Douce époque ! C'est à Bruges qu'il « expectora » ses premiers prêches, en l'an de fanatisme 1566.

Son plus pur bonheur était « d'engueuler » du haut de la chaire le magistrat brugeois. C'était l'exorde de rigueur ! Ce magistrat ne s'était-il point permis de l'envoyer à Ypres pour avoir — bon Père, va ! — en plein bal, embrassé l'une de ses jeunes et jolies pénitentes ?...

A l'arrivée du duc d'Albe, ce prédicateur « comique » cesse complètement d'être drôle : il fait jeter en prison, hisser à la potence, monter au bûcher, hommes, femmes, enfants, dont le seul crime était de « croire librement ! »

Somme toute, comme on voit, le P. Cornélius était un personnage fort peu respectable et point sympathique, de forme ni de fond.

Au Cercle, il a cependant eu l'heur de plaire aux dames — grâce à la forme humoristique et neuve de sa présentation. Mais quel dommage que le conférencier fut — par respect pour les mœurs — obligé de mettre une sourdine à sa verve et un collet — très-monté ! — à ses mystiques citations... La *litote* ne lui va guère. Ces réticences forcées, cette gaze pudique aux phrases nous semblaient refroidir singulièrement l'entrain gaulois du crâne auteur, du père déboutonné d'Uylen-spiegel !

II

Eugène Garcin

LE ROMANTISME DANS SES TROIS GRANDES PHASES.

1815 — 1830 — 1851

L'orateur n'a pas complètement rempli les espérances de son public, public difficile s'il en fut ! — Peut-être M. Garcin avait-il été trop annoncé...

Le conférencier a commencé par féliciter la Belgique sur ses libres institutions. Il a recherché ensuite l'étymologie du mot *Romantisme*, puis les causes de ce « mouvement », puis les effets qu'il produisit dans les lettres.

Dans l'énoncé des causes, l'orateur nous a semblé prolix et trop longuet, aussi n'a-t-il eu guère le temps d'arriver au cœur même de son sujet. Car, en somme, il a fort peu parlé de Lamartine, de Hugo et de Musset — surtout des deux derniers.

Ce fut plutôt un éreintement — très-facile, du reste — de l'abbé Delille, et un panégyrique — non moins aisé — d'un nommé Voltaire.

M. Garcin nous semble abuser volontiers des ressources oratoires : éclats de voix, poses de tête, gestes de bras, froncements de sourcils... *O sancta simplicitas!* Nous nous sommes souventes fois attendu à voir l'orateur terminer sa période par le retentissant : « *A la chaudière!* »

Et de fait, l'on aurait pu y envoyer bon nombre d'auditeurs (?) à qui la causerie littéraire n'avait pas l'heur de plaire et qui ne se gênaient nullement pour détailler à haute voix leurs impressions — des plus spirituelles!

Pour Dieu! Mesdames — et Messieurs — si c'est pour ne pas écouter, mais pour troubler vos voisins, pourquoi venir aux conférences? Gardez plutôt vos lares en filant de la laine, Mesdames. Et vous, Messieurs, allez griller un pur havane dans la tabagie, mais à pas plus discrets que vous ne les faites d'ordinaire quand vous quittez la salle en pleine conférence — ce qui, d'ailleurs, n'est aucunement de bon ton.

J'ai dit.

EDGAR MEY.

## LES THÉÂTRES

### Théâtre Molière.

Nous avons assisté à la reprise de la *Famille Benoiton*, pièce qui jadis a eu, on se le rappelle, un succès fou au théâtre du Parc.

Je l'avouerai, je ne m'attendais guère à une aussi bonne interprétation.

M. Darmand, remplissant le rôle de Champroisé, a joué à merveille.

Cet artiste consciencieux et méritant quittera sous peu le Molière pour aller au Parc, où il a pris engagement, ce qui, entre parenthèse, est une perte sérieuse pour le théâtre de la porte de Namur.

M<sup>me</sup> de Lavaux, qui a su gagner toutes les sympathies du public, a obtenu un succès mérité; à son entrée, elle a été acclamée, et durant toute la pièce, le public a, par des applaudissements réitérés, exprimé sa satisfaction.

M<sup>lle</sup> Leblanc a bien joué Théodule, ce type de nos fruits secs d'universités.

Le fils Formichel prend trop son rôle au sérieux et y met un peu trop de raideur et d'exagération.

Le Petit Paul-Louis dans Fanfan Benoiton a été remarquable.

M. le régisseur ne pourrait-il donner des leçons de maintien à M. Henriot, toujours embarrassé et ne sachant que faire de ses bras. Cet artiste, dont je ne veux pas discuter la bonne volonté et l'intelligence, manque complètement d'initiative et gêne souvent les autres.

La direction ne fait guère de frais pour le renouvellement et l'entretien des décors et du mobilier. La *Famille Benoiton* demande un luxe effréné de toilettes et une mise en scène de meilleur goût.

RACSO.

## LES CONCERTS

### Le Concert Populaire.

Le sixième et dernier concert populaire a eu lieu dimanche et a obtenu un grand succès. Ce n'est pas que tout ait été irréprochable dans l'exécution de la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven, et dans le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn : il s'en faut de beaucoup, mais l'impression générale produite par ce concert a été bonne.

La cinquième symphonie de Beethoven, l'une des plus remarquables du grand maître, n'a pas été rendue avec cette variété de couleurs et ce fini nécessaires à la musique descriptive et poétique. On reconnaissait à peine dans cette exécution molle et languissante, parfois même inexacte et incorrecte, la musique « merveilleuse et enchanteresse » de Beethoven.

L'*Allegro con brio* a manqué d'enchaînement et l'*Andante con moto* a fourni à MM. les violonistes une nouvelle occasion de se signaler pour l'indéchiffrable imbroglio qu'ils en ont fait. Toujours les mêmes ces messieurs!

Le *finale* a été plus convenablement interprété. Ne soyons pas trop sévère et disons qu'il a réconcilié le public avec l'orchestre mais il était bien temps!

Le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn formait, avec la *Rapsodie Hongroise* n° 2 de Liszt, la deuxième partie du concert. — La musique écrite par Mendelssohn pour la belle éerie de Shakespeare, a été particulièrement goûtée et applaudie.

C'est une bien belle œuvre que le *Songe d'une nuit d'été*. — Le génie du compositeur s'y révèle tout entier. Les idées sont neuves, originales et abondantes; l'instrumentation, riche et soigneusement travaillée, possède un coloris plein de grâce et d'une constante variété. Mendelssohn est généralement vapoureux et froid dans ses œuvres dramatiques, mais ici, tout est clair et empreint d'un sentiment véritable.

L'orchestre a dignement interprété le *Songe d'une nuit d'été* et nous pourrions dire qu'il a été parfait si nous n'avions à lui reprocher quelques hésitations dans l'*ouverture*, l'une des parties les plus remarquables de l'œuvre.

La *Marche nuptiale*, si connue et toujours si applaudie,

a été enlevée avec une grande vigueur; de même que la *marche des Sylphes*. — Le *Nocturne* malheureusement, a été défiguré. Les nuances et le rythme ont été sacrifiés. Les *chœurs* et solis ont été supérieurement bien interprétés par les demoiselles élèves de la classe de chant d'ensemble du Conservatoire.

Grand succès pour la *Rapsodie Hongroise*; c'est, du reste, une œuvre très-belle et du plus grand effet; mais il nous semble qu'on la prodigue trop.

Les artistes de l'orchestre ont fait une brillante ovation à M. Joseph Dupont et lui ont offert une magnifique couronne. Le public s'est associé de tout cœur à cette manifestation qui honore autant ses auteurs que l'homme éminent auquel elle s'adressait.

Un mot seulement avant de terminer cet article. — Il y a eu six concerts populaires: combien d'œuvres belges y avons-nous entendues? — Nous espérons que l'année prochaine il y aura un peu plus de place accordée à nos compatriotes, et que l'étranger ne viendra plus remplir presque entièrement le programme.

VINDEI.

#### Concert du Cercle Artistique et Littéraire.

M. Ch. de Bériot a donné mardi dernier, un splendide concert au *Cercle Artistique et Littéraire*, avec le concours de MM. Cornélis et Bouman.

M. Ch. de Bériot, qui venait à Bruxelles précédé d'une grande réputation, n'a pas démenti la haute et légitime idée que le public bruxellois s'était faite de son talent. — Il a brillé à la fois, comme compositeur et comme exécutant. Ses œuvres d'un style excellent, ont été très-applaudies; mais l'exécution irréprochable de la *Sonate* de Rubenstein et de la *Rapsodie Hongroise* n° 2 de Listz lui ont valu son grand succès. Son mécanisme est admirablement développé et son jeu est délicat et gracieux. Aussi le public ne lui a-t-il pas ménagé les applaudissements les plus chaleureux.

MM. Cornélis et Bouman, ont beaucoup contribué au succès de la soirée. — Nous tomberions dans les redites s'il nous fallait énumérer toutes les qualités dont les deux excellents artistes ont encore fait preuve cette fois-ci.

VINDEI.

#### Le Cercle Bizet.

Nous avons été heureux d'apprendre que le nouveau cercle symphonique, dont nous avons annoncé la création, est à cette heure parfaitement constitué. Les exécutants — amateurs et lauréats du Conservatoire — sont déjà au nombre de 45 et les premières répétitions dirigées par M. Eugène Brassiné — un artiste qui fait de son art un agrément — promettent de beaux succès. Le public pourra du reste juger bientôt la jeune phalange musicale. Nous savons en effet, que le *Cercle Bizet* — c'est le nom qui, suivant nos conseils, a été choisi — donnera très-prochainement un concert.

En attendant, nous avons été convié à une audition de l'orchestre et des principaux solistes, audition à laquelle assis-

taient encore plusieurs personnes qui s'intéressent beaucoup à la prospérité du nouveau cercle. C'est avec plaisir que nous avons vu aux pupitres, des artistes tels que MM. Baudot, Haupt, Arnouts., etc.

La symphonie marche très-bien déjà et dans les morceaux qu'elle a exécutés devant nous, nous avons remarqué une observation fidèle des nuances, une grande justesse et une excellente idée de l'ensemble; nous sommes certains qu'elle parviendra à conquérir une place respectable parmi nos phalanges artistiques.

MM. Baudot et Haupt se sont fait entendre à notre intention.

M. Haupt est un excellent piston-solo. Il possède un son très-pur et très-moelleux. Nous avons remarqué dans un morceau qu'il a exécuté avec accompagnement d'orchestre des notes filées réellement avec perfection.

Nous avons entendu M. Baudot l'été dernier, au Waux-Hall, et nous nous souvenons bien du succès qu'il y avait remporté dans l'*Appassionata* de Vieuxtemps. Cette fois nous avons pu apprécier le brillant talent de l'artiste dans des compositions bien différentes l'une de l'autre, et réclamant chacune des qualités particulières.

Dans le *septième concerto* de Bériot, il fait preuve d'un sérieux mécanisme, d'une justesse parfaite, d'une précision irréprochable et d'une virtuosité fouguese.

Dans la *romance en fa* de Vieuxtemps, il révèle au contraire un sentiment exquis. Son violon *parle* et nous *dit* ce que son imagination pense et ce que son cœur ressent.

M. Baudot nous a joué encore une *Fantaisie de Concert*, hérissée de quelques difficultés. Cette fantaisie a été composée sur les motifs de *Souvenir*, la grande valse d'Eugène Brassiné, qui a fait retentir cet hiver, dans plusieurs de nos salons, son rythme harmonieux, son chant plein de fraîcheur et de grâce. Et enfin, il a terminé cette brillante audition par l'exécution d'une *Polonaise en mi mineur* de sa composition. Ce morceau d'une difficulté inouïe est écrit avec beaucoup de verve. Il est très remarquable au point de vue du rythme et de la mélodie. Les modulations et les combinaisons harmoniques les plus heureuses y sont réellement prodiguées. M. Baudot a exécuté son œuvre avec cette puissance de son qui est la qualité caractéristique de son talent.

Le jeune virtuose nous a procuré beaucoup de plaisir. C'est du reste, l'élève favori de Vieuxtemps et nous nous rappelons que lorsqu'il remporta son premier prix au Conservatoire, l'illustre maître l'embrassa avec effusion en présence du public et lui fit cadeau de son violon. Si Vieuxtemps a pour son élève cette admiration, quelle ne doit pas être la nôtre?

Maintenant que l'on sait de quels éléments dispose le *Cercle Bizet*, on comprendra que nous ayons pu lui souhaiter et lui prédire des succès.

MAURICE GEORGES.

On nous écrit de Namur :

Nous avons en ces jours derniers, un magnifique concert, dans lequel se sont fait entendre d'excellents artistes.

La partie vocale, confiée à la direction habile et savante de M. Louis Cabel, professeur au Conservatoire de Gand, a été

particulièrement remarquable. On sait du reste, que M. Cabel, enfant de Namur, a mis depuis longtemps toutes ses connaissances et tout son dévouement au service de ses compatriotes en leur procurant des auditions correctes de grandes œuvres.

Les chœurs ont fait entendre la *Création* de Haydn et la *Colinette à la Cour* de Grétry. L'œuvre de Haydn a surtout été applaudie pour le brio et la netteté de l'exécution. Chœurs, solistes et orchestre ont droit à de sincères félicitations.

Les solistes étaient M<sup>me</sup> Gérard-Thonar, qui s'est fait applaudir dans le charmant duo de *Philémon et Baucis*, dans la cavatine de *Robert* et dans le sextuor de *Lucie*. M<sup>me</sup> Gérard-Thonar possède une voix pure et bien timbrée que beaucoup de nos prima dona envieraient; MM. Wesmael-Charlier et Gilliaux, des amateurs qui peuvent sans crainte se dire artistes. M. Wesmael a secondé M<sup>me</sup> Gérard-Thonar dans les morceaux que nous avons cités et M. Gilliaux a chanté l'air des *Noces de Jeannette*.

La symphonie dirigée par M. Gilis a fait entendre les ouvertures du *Domino noir* et de *Zampa* avec beaucoup de succès.

M<sup>lle</sup> Riveleois, du Conservatoire de Gand, élève de M. Cabel et M. Maurice Leenders, directeur du Conservatoire de Tour-nai, prétaient encore leur concours au concert.

M<sup>lle</sup> Riveleois a chanté avec élégance l'air des pages des *Huguenots* et les variations des *Diamants de la Couronne*. La jeune cantatrice possède une voix pure, d'une belle étendue, ne manquant pas de cordes vibrantes. Elle vocalise avec une facilité étonnante.

M. Leenders est un maître, il l'a prouvé dans ses charmantes compositions, où le caprice, la fantaisie se mêlent aux plus grandes difficultés. Son jeu tantôt sobre, tantôt brillant a soulevé des applaudissements enthousiastes.

De telles soirées honorent ceux qui les organisent. Nous sommes souvent, du reste, conviés à pareille fête.

## NOUVELLES A LA MAIN

Nous apprenons que MM. Alfred Vivien et Vital Mercier donneront, le samedi 1<sup>er</sup> avril, un magnifique concert dans la salle de la *Société Royale de la Grande Harmonie*.

M<sup>lle</sup> Leslino, MM. Dumon, Duhem, Steengers et M<sup>lle</sup> Le-maire, harpiste, prêteront leur concours à cette solennité musicale.

Le talent des organisateurs et les nombreuses sympathies dont ils jouissent, promettent à ce concert une foule nombreuse et une réussite complète.

*Ordre de Léopold.* — Par arrêté royal du 11 mars, M. Alfred Michiels, homme de lettres à Paris, auteur de l'*Histoire de la Peinture flamande*, est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

## Tableau des Expositions.

*Salon de Paris.* — Ouverture, 1<sup>er</sup> mai. Dernier délai pour l'envoi des tableaux: peinture, 20 mars; sculpture, 5 avril.

*Exposition universelle de Philadelphie.* — Ouverture, 10 mai.

*Exposition des Beaux-Arts à Rotterdam.* — Ouverture, 4 juin. Dernier délai pour l'envoi des tableaux, 20 mai.

*Exposition des Beaux-Arts à Mons.* — Ouverture, 11 juin. Dernier délai pour l'envoi, 19 mai.

*Exposition au Palais de Cristal de Munich.* — Ouverture, 15 juin.

*Exposition à Cologne.* — Ouverture, 1<sup>er</sup> juillet.

*Exposition triennale à Anvers.* — Ouverture, 13 août.

## Ventes artistiques.

On se préoccupe beaucoup à Bruxelles de la vente importante d'objets d'art et de curiosité qui doit s'y faire sous la direction de M. H. De Loecker.

Nous avons pu jeter un coup d'œil sur les merveilles qui seront sous peu de jours dispersées aux enchères, et nous recommandons tout spécialement aux collectionneurs, des faïences de Delft, de Rouen, de Strasbourg et de Nevers, des cuivres antiques de toute beauté, des groupes en Saxe ayant une origine célèbre et des meubles anciens admirablement conservés. Tout ce que Bruxelles et la province comptent de vrais amateurs se donnera rendez-vous les 20, 21, 22 et 23 courant, à l'hôtel *Saint-Michel*, rue des Pierres, chez M. De Loecker, le directeur de ce vaste établissement.

Tous nos marchands d'antiquités et nos amateurs de bibelots se rencontreront, à Paris, les 3, 4 et 5 avril prochain, pour assister à une vente exceptionnelle d'objets d'art et d'ameublement provenant du château de Vaux-Praslin. Ils y trouveront en quantité des porcelaines de toutes provenances, des bronzes d'art, des tapisseries anciennes et des meubles de diverses époques, d'un goût et d'une conservation parfaite.

Cette vente importante se fera par le ministère de M<sup>e</sup> Ch. Pillet, commissaire-priseur, assisté de M. Ch. Mannheim, expert.

Dans peu de jours, Léopold Flameng, l'éminent graveur de la *Pièce aux cent florins* et de la *Ronde de nuit*, va faire paraître les *Syndics* et la *Leçon d'anatomie*.

Les gouvernements français et belge ont souscrit à ces deux planches, qui justifieront une fois de plus les titres de L. Flameng à être appelé le graveur de Rembrandt.

Une question d'art a préoccupé récemment la Chambre des députés belge.

A propos de l'article Beaux-Arts, M. Jottrand rapporte que la gravure de la *Mort de Didon*, œuvre de M. Stallaert, a été confiée à un artiste qui a mis si peu de soins et de talent à son travail que la gravure a dû être refusée et que le peintre n'a



pas encore la reproduction de son œuvre; de leur côté, les souscripteurs attendent toujours la gravure qui leur est due depuis le mois d'août dernier.

Et cependant, le gouvernement a payé au graveur incapable le prix de la gravure.

A cette révélation, M. le ministre de l'intérieur a opposé l'argument que voici : le graveur chargé du travail était connu et admis, dit-il, par l'auteur du tableau. Dès lors, le peintre est au moins aussi coupable que l'administration des Beaux-Arts, qui sera plus sévère à l'avenir.

Il est regrettable que dans ce débat personne n'ait songé à demander à M. Delcour si le graveur, dont le travail a été refusé, restituera le prix qu'il a touché pour ainsi dire d'avance ou bien si ce sera le gouvernement qui payera deux fois.

Il est un peu tard, sans doute, pour parler de la dernière soirée dramatique que les artistes — amateurs du *Cercle d'Hiver* — ont offerte à leurs habitués; aussi, malgré le succès qu'elle a obtenu, la passerions-nous sous silence, si notre devoir de reporter ne nous obligeait à dire quelques mots d'un monologue en vers inédit, qui y a eu les honneurs de la rampe. — « Je vivrai », tel est le titre de l'œuvre de M. Aug. Paer, jeune poète qui débute sous les plus favorables auspices.

Cette petite pièce, qui révèle de sérieuses qualités, tant au point de vue scénique que sous le rapport de la forme, a été accueillie avec une grande sympathie, et nous nous faisons un véritable plaisir d'être l'écho de l'auditoire, en adressant nos sincères félicitations à son auteur.

Une exposition d'aquarelles est ouverte dans la *Dudley Gallery*. L'*Athenum* et le *Builder* émettent à son sujet le même jugement : peu d'œuvres très-remarquables, mais une bonne moyenne de talent.

Le *Burlington Fine Arts Club* vient d'organiser une exposition de verrerie artistique (Saville Row).

M. Wynn Ellis a légué sa collection de tableaux anciens à la *National Gallery* et a fait, en outre, un legs de 2000 l. st. pour la restauration de la cathédrale de St-Paul.

MM. les artistes qui se proposent de prendre part au concours ouvert au palais de cristal à Sydenham, sont informés que si leurs tableaux sont prêts ils peuvent, dès maintenant, les expédier en se conformant au prospectus.

Un riche amateur russe, établi à Bruxelles et qui va s'installer à Paris, M. le baron Jules de Hauff, fera vendre publiquement, dans un délai rapproché, sa riche collection de tableaux

modernes par les soins de M. Etienne Le Roy, commissaire expert des musées de Belgique.

## CORRESPONDANCE

Nous avons reçu un article signé *Noël Yoveled*, qui donne l'explication du départ de M. V. Petit, ancien élève du Conservatoire de Bruxelles, pour les États-Unis au mépris d'engagements contractés.

Nous en extrayons les passages suivants :

« M. Strakosch avait contracté avec M. Petit un engagement brillant, mais l'entreprise de l'impressario n'ayant pas eu le succès d'argent qu'il en avait espéré, il signifia à M. Petit l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de tenir sa parole et il lui rendit sa liberté.

M. Petit, plein de confiance, ne songea pas à demander par écrit la résiliation de son contrat et se croyant dégagé, il accepta un nouvel engagement qui lui fut proposé par M. Vizentini, promettant, s'il venait à le rompre, de payer au directeur du Théâtre lyrique un dédit de 30,000 francs.

Ces faits étant parvenus à M. Strakosch, celui-ci prétendit que M. Petit avait mal interprété ses paroles, que le contrat qui les liait n'était pas rompu et qu'il se proposait au contraire de s'embarquer avec lui pour l'Amérique où les attendait une fructueuse tournée. C'est alors que M. Petit ne sachant plus que faire, lié qu'il était par deux engagements, résolut de quitter Paris et de suivre M. Strakosch aux États-Unis. »

Telle est la communication qui nous est faite. Nous l'insérons pour donner satisfaction à son auteur qui est un ami de M. Petit, qu'il croit coupable de légèreté et victime de sa bonne foi.

*A Monsieur J. Van B., chef de musique à La Haye.* — Nous sommes à votre entière disposition, à condition, bien entendu, que l'artiste en question connaisse aussi un instrument de symphonie — ce qui est de rigueur.

*A Monsieur P. B. à Anvers.* — Oui, Monsieur, vous trouverez dans l'excellent *Traité d'instrumentation* de M. Gevaert, les renseignements que vous nous demandez. L'espace très-restreint réservé à la correspondance ne nous permet pas de vous les donner ici. — Toujours à votre service.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 13.

2 AVRIL 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
 Étranger . . . . . 12 frs 50 "

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

*A nos lecteurs.* — *L'Exposition rétrospective des arts industriels.* — *La Musique chez les Grecs (suite : IV. l'Education musicale).* — *Sonnets: Avril, I à Anseremme, II, à Bruxelles.* — *Courrier d'Angleterre.* — *Les Théâtres* — *Les Concerts.* — *Nouvelles à la main.*

**A NOS LECTEURS.**

Vers la fin de novembre dernier, après avoir adressé à nos amis — et aux amis de l'art — un appel qui ne resta pas sans réponses, nous fîmes paraître le premier numéro de notre journal. Dès lors, nous continuâmes régulièrement notre publication, fortifiés par les encouragements qui nous arrivaient de toutes parts, — et nous efforçant, à mesure que nous avançons, de nous perfectionner et d'affirmer de plus en plus l'indépendance de notre position.

Aujourd'hui, nous sommes arrivés au second trimestre de notre existence littéraire; l'Artiste a conquis droit de cité dans le monde des arts, et nous

pouvons désormais compter sur l'avenir. C'est le moment — croyons-nous — de remercier nos abonnés pour le concours qu'ils nous ont prêté. Nous leur ferons parvenir bientôt une eau-forte, qui leur sera servie gratuitement à titre de première prime. Toutes les personnes qui s'abonneront avant le 15, auront droit également à cette prime gratuite, dont la valeur couvrira la moitié du prix de l'abonnement annuel.

Quant à notre programme, inutile de dire qu'il est ce qu'il a toujours été: tout pour l'art et par l'art — abstraction de tous préjugés d'écoles — liberté entière d'appréciation à chacun de nos collaborateurs. Nos lecteurs ont néanmoins pu s'apercevoir que nos sympathies nous entraînaient souvent vers les *jeunes*, en nous éloignant de l'art « bureaucratique ». Ce n'est que justice, du reste, et nous ne considérons pas comme un reproche l'imputation de jeunesse qui nous fut faite, à notre apparition, par un critique autorisé. La théorie de l'art — l'esthétique — c'est la science du Beau, la partie véritablement aimable de la philosophie. N'est-il pas juste que la jeunesse s'occupe de ces choses, pendant que les

hommes faits discuteront les questions qui se rattachent plus spécialement à la *logique* et à la *morale*? Les *jeunes* ont joué le grand rôle à toutes les époques artistiques, dans les temps de la Renaissance, comme aux grandes luttes romantiques de 1830. Nous promettons dans notre programme de louer « l'œuvre vraie et sincère »; si nous louons plus souvent les œuvres *jeunes*, c'est que nous y trouvons apparemment plus de sincérité.

Les lecteurs de l'*Artiste* ont pu apprécier l'indépendance de notre conduite, à propos des articles que nous avons consacrés à l'administration d'une de nos grandes écoles artistiques... Nous avons lieu de croire que notre voix a été écoutée; quoiqu'il en soit, nous avons trouvé une récompense dans les adhésions qui nous sont venues de toutes parts, après nos dires relatifs au Conservatoire.

Notre chroniqueur musical, Milca, a quitté la rédaction, il y a quelques semaines. Il a, du reste, été remplacé immédiatement par Vindex, dont nos lecteurs ont pu apprécier les connaissances sérieuses et la sûreté de jugement.

L'ère des Expositions va bientôt s'ouvrir: l'*Artiste* sera à son poste — au *Cercle artistique* de Bruxelles comme au Salon de Paris. Nous nous sommes assuré un correspondant à l'Exposition de Philadelphie; et l'un de nos rédacteurs nous enverra de Bayreuth un compte-rendu détaillé du triple-opéra de Wagner.

Du reste, nous ne nous occupons en général de l'étranger qu'en tant que les questions à traiter soient, pour ainsi dire, d'intérêt belge. Notre patrie est assez féconde en richesses artistiques, pour que nous trouvions toujours belle et ample moisson dans les divers sujets qui doivent attirer notre attention.

Sur ce, l'*Artiste* salue ses lecteurs; comme *Dupuis et Cottonnet*, de légendaire mémoire, « il prie les Dieux immortels de les bénir, — et de les préserver de la lecture des romans nouveaux. »

c.



#### L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DES ARTS INDUSTRIELS

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons une excellente nouvelle. Le Ministre de l'Intérieur s'est justement ému de l'impression défavorable qu'avait produite dans le public la décision du Gouvernement

concernant le local à affecter à l'Exposition rétrospective des arts industriels.

Dans un conseil des ministres tenu hier au département de l'Intérieur, le Gouvernement a jugé bon de revenir sur sa décision. Le Palais Ducal sera mis à la disposition des organisateurs dans un bref délai, toutefois si aucun autre local ne semble convenir mieux ou aussi bien à l'exhibition dont il s'agit. A cet effet, une Commission a été nommée avec charge d'étudier la question et de présenter un rapport endéans les quinze jours.

Ont été appelés à faire partie de cette Commission :

MM De Rongé, président du Cercle artistique et littéraire.

Mignot - Delstanche, Secrétaire général de la dernière Exposition des arts industriels.

E. Hendrickx, architecte.

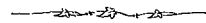
Th. Snyers fils, et Tasson, industriels

Nous sommes heureux de constater une fois de plus que satisfaction a été donnée aux réclamations et aux protestations de la presse.

Le public apprendra avec plaisir la détermination prise en dernier lieu par le Gouvernement. L'Exposition des arts industriels est appelée en effet à contribuer puissamment au progrès de notre industrie artistique.

Dans notre prochain numéro, nous étudierons également la question soumise à la Commission ci-dessus nommée, et nous convions les personnes qui auraient à ce sujet des opinions à nous communiquer, à le faire dans le courant de la semaine. C'est du choc des idées que jaillit la lumière!

V. R.



#### LA MUSIQUE CHEZ LES GRECS

—

##### IV.— L'Éducation musicale.

Avant d'aborder toute théorie musicale, les Grecs considéraient comme essentiel de connaître au moins par routine la tablature d'un instrument. Ils enseignaient d'abord le mécanisme d'habitude; après quoi ils donnaient les leçons théoriques. Ils appelaient cette partie rudimentaire de l'éducation musicale la « *pratique de l'instrument* ». On corrigeait ensuite le toucher et l'on perfectionnait la mesure. Le jeu que l'élève avait obtenu ainsi par une simple routine lui facilitait singulièrement l'intelligence des principes qu'il observait sans s'en douter. — La « *pratique du chant* » venait en second lieu. La même méthode était employée ici

que pour la pratique de l'instrument. Le musicien instruisait ses élèves en donnant devant eux l'intonation des divers sons du morceau. C'était une question d'ouïe et les élèves devaient s'efforcer de répéter et de reproduire les mêmes sons. Lorsqu'ils y étaient parvenus, le maître perfectionnait la justesse de l'intonation et de la mesure en chantant l'air avec ses élèves.

« *L'exercice qui donne l'habileté du sentiment* », est la troisième phase de l'Éducation musicale. L'expression que nous employons ici est de Plutarque. Elle est assez vague et demande quelques mots d'explication. Il faut entendre ici la finesse de l'ouïe qui devient une espèce de jugement *à priori*. C'est une aptitude infailible de l'organe par laquelle l'oreille apprécie d'une façon absolument certaine et sans le secours de la raison, la justesse de l'intonation des sons, de l'accord des cordes ou des tuyaux des instruments, de l'exactitude de la mesure ou de la cadence. Cette habileté s'exerce non seulement à l'audition et à l'exécution, mais aussi à la mélodie (1).

Il faut, en effet, que le compositeur choisisse « la belle et juste modulation » et qu'il y applique la mesure convenable.

Comment s'acquiert cette qualité précieuse ? L'exercice est le moyen le plus naturel, c'est peut-être le meilleur. Mais il faut, en outre, que le musicien possède un goût naturel et qu'il connaisse « *la Rhythmique* » et « *l'Harmonique* ». Ces deux sciences constituent le quatrième degré du développement des connaissances du musicien.

L'Éducation pratique est terminée. L'élève entre dans la théorie en abordant l'étude du rythme et de la science harmonique.

En général, « le rythme est un mouvement successif soumis à certaines proportions ». — Il n'est pas d'action qui n'ait son rythme propre : il est de l'ordre matériel et de l'ordre intellectuel. Le vol d'un oiseau, par le battement symétrique de ses ailes ; les périodes d'un discours par la position et les proportions de ses parties, et même les pulsations des artères, par leur mouvement constant et régulier, sont soumis à des rythmes particuliers. Le rythme poétique est la durée relative des instants nécessaires à la prononciation des syllabes d'un vers. Le rythme musical est la durée relative et proportionnelle des sons qui composent un air. — A l'origine, l'union entre la musique et la poésie était si intime que les rythmes étaient presque exactement les mêmes (2). En grec, les syllabes sont toutes ou longues ou brèves ; il faut une fois l'unité de temps pour prononcer une brève et deux fois

(1) On appelait *Mélodie* la composition d'un chant et, par suite, la composition d'une poésie chantante. Nous savons, en effet, que l'une n'allait guère sans l'autre.}

(2) Platon compare la poésie dépouillée du chant à un visage qui perd sa beauté et sa vie en perdant la fleur de la jeunesse.

pour prononcer une longue. Le *ped* est composé par la réunion de plusieurs syllabes longues ou brèves. Le *vers* se forme par la réunion de plusieurs *peds*. Il y a un mouvement, un rythme pour chaque *ped*. Ce rythme se divise en deux temps : l'un pour le *frappé*, l'autre pour le *levé*.

Nous ne pouvons nous étendre longuement sur l'histoire des développements du rythme. Après des innovations nombreuses, le rythme qui, primitivement, se bornait aux six pieds du vers héroïque, fut divisé en trois espèces principales. « Dans la première, le levé est égal au frappé : c'est la mesure à deux temps égaux. Dans la seconde, la durée du levé est double du frappé : c'est la mesure à deux temps inégaux ou à trois temps égaux. Dans la troisième, le levé est, à l'égard du frappé, comme 3 est à 2, c'est-à-dire, qu'en supposant les notes égales, il en faut 3 pour un temps et 2 pour l'autre.

Voici selon Aristote (Probl.) comment le rythme était indiqué : des lignes placées en tête d'une pièce de musique en indiquent le rythme. Le Coryphée (1) du lieu le plus élevé de l'orchestre (2) l'annonce aux musiciens et aux danseurs attentifs à ses gestes. Les coryphées battaient la mesure tantôt avec la main, tantôt avec le pied. Pour rendre la mesure bien sensible et la faire exactement suivre, ils allaient parfois jusqu'à couvrir de fer leur chaussure. En battant la mesure avec le pied, ils produisaient ainsi une bruyante percussion.

La science harmonique embrasse la connaissance des genres, des modes et des notes. En un mot, tout le système harmonique, la mélodie et la modulation. « La science harmonique, selon Plutarque, se propose de faire connaître les divers genres d'harmonie, les intervalles, les systèmes, les sons, les tons ou modes et les *nuances* ou changements systématiques. »

La théorie musicale comprenait en outre :

1° « *La théorie concernant le jeu des instruments.* »

C'est la lecture des notes en caractères destinés à la tablature de la musique instrumentale. Cette connaissance permettait au musicien d'exécuter à première vue toutes sortes de musiques sur les divers instruments.

2° « *La théorie concernant la diction.* »

Il s'agit du chant des paroles écrites sous les notes musicales.

(A continuer.)

VINDEX.

(1) Le *Coryphée* était le chef du chœur dans les tragédies. Il était placé au milieu du chœur, dans une situation élevée d'où il pouvait être facilement vu et entendu. Il entonnait le chant d'une voix forte et marquait la mesure.

(2) L'*Orchestre* chez les Grecs était originairement le lieu où les da. ses s'exécutaient. Dans la suite, on désigna par orchestre la deuxième partie du théâtre destinée aux acteurs, aux chœurs et aux musiciens.

## AVRIL

## I

## A Anseremme.

*Les monts ont dépouillé l'hermine  
Dont la neige enserrait leur flanc ;  
Le fauve hiver fuit en soufflant  
Dans ses doigts qu'Eole carmine.*

*Le chêne rouillé fait la mine  
Aux fleurs du saule étincelant,  
Le muguet souple émerge, blanc,  
De la mousse qui s'illumine.*

*Les merles, gais dans les massifs  
Verdis, se lutinent lascifs.  
Le cœur reprend ses chaudes fièvres :*

*C'est qu'Avril rieur est debout !  
Aux bois vibrants la sève bout  
Et le baiser remonte aux lèvres.*

## II

## A Bruxelles.

*Au Parc rajeuni d'hier le mioche  
Gai, folâtre autour des bassins ;  
Sous les arbres qu'Avril guilloche  
On revoit des yeux assassins.*

*Nos gandins mignons font la roue  
Aux longs boulevards repeuplés,  
Où le moineau très-franc se joue  
Des carrosses ensoleillés.*

*Les femmes en robes mi claires  
Passent d'un pas délibéré,  
Adorables incendiaires !...*

*Gaillards, les lions de Bourré,  
Sur leurs fûts de pierre-de-taille,  
Ont quitté leurs antres de paille.*

T. H.

## COURRIER D'ANGLETERRE

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

Londres, jeudi.

L'épidémie des Rinks continue à sévir en Angleterre, et semble même devenir funeste aux choses de l'art. Les journaux de Liverpool m'apprennent, en effet, que la Société Royale des Aquarellistes n'a pu prendre possession du local qui depuis nombre d'années servait à ses expositions : les patineurs l'avaient envahi ! D'autre part, s'il faut en croire le « World », trop spirituel pour être toujours véridique, la grande salle de concert Albert-Hall serait sur le point d'être transformée également en Temple du pseudo-patin.

Les concerts deviennent vraiment trop nombreux pour le budget des familles et la tranquillité des reporters. Vendredi dernier, M. Henry Leslie abusait du Carême pour nous convier à entendre de la musique sacrée. Le « Judica me, Deus » de Mendelssohn a été bissé, très-justement ; Palestrina, Bach, Haendel et bien d'autres figuraient au programme avec Mendelssohn.

M<sup>me</sup> Schumann, la grande pianiste, a fait sa réapparition devant une foule idolâtre, le 18 mars, au concert populaire, et jeudi dernier à la Société de Philharmonie. Beaucoup d'autres concerts *sans importance* comme les seigneurs dans les « Brigands ».

Vous savez qu'un comité s'est formé, il y a quelque temps, pour élever un monument national à la mémoire de Byron, — à qui les Anglais commenceraient à pardonner ses vers sur le « Cant ». Ce comité *vient* de décider que les sculpteurs étrangers seraient admis à concourir avec les nationaux. C'est là une nouvelle qui me ferait bondir d'aise — si j'étais sculpteur étranger ; quel plus beau sujet que Byron pour tenter un ciseau ?

A propos de sculpture, on vient d'inaugurer à Londres deux nouvelles statues, de feu le prince Consort et de lord Palmerston, son illustre contemporain. La première, placée sur le socle multicolore du Memorial de Hyde-Park, est comparée par un journal satirique à du pain d'épices doré — idée plus juste que neuve ! Le « vieux Pam » est mieux réussi et ne fait pas trop mauvais effet au centre de Parliament-square, Westminster. Il est en bronze — métal symbolique de son caractère ; on n'a pas eu l'idée de le dorer comme Albert de Saxe-Cobourg.

Les expositions s'ouvrent, ou sont près de s'ouvrir ; je vous en parlerai prochainement.

Il y a beaucoup de ventes artistiques à Londres en ce moment. Les tableaux — surtout les tableaux de genre — se paient bien en Angleterre, et les peintres français en profitent pour couvrir la place de leurs productions. Quant aux Belges, je ne sais pourquoi ils ne mettent pas le même empressement.

La Saison promet d'être brillante, malgré l'absence, fort critiquée, de la Reine.

L'un des Opéras italiens s'est rouvert hier par « Guglielmo Tell », mais j'ai été empêché d'aller entendre encore les mélodies de Rossini. Le théâtre rival « Opéra de Sa Majesté à Drury-Lane » fera son ouverture le 25 avril.

N. C. R.

## LES THÉÂTRES

## Théâtre royal de la Monnaie.

## LA REINE DE SABA

Opéra en 5 actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de Charles Gounod.

Cet opéra fut représenté pour la première fois, à l'Opéra de Paris, le 28 février 1862 et joué l'année suivante à Bruxelles.

C'est à Gérard de Nerval, que les auteurs du livret ont emprunté le sujet de leur pièce bizarre.

La reine de Saba, Balkis, visite les travaux d'art que Soliman fait exécuter. — Le chef de ces travaux, Adoniram, inspire à Balkis un amour passionné. Il ose braver le roi lui-même, il enlève la reine de Saba — ou plutôt se laisse enlever par elle. Ils fuient, ils portent leurs pas vers le ravin de Cédron. Ils vont jouir en paix de leur amour, quand trois ouvriers d'Adoniram qui se sont mis en grève — pour abaissement de salaire sans doute — se vengent en assassinant leur maître. Ce dénouement est tellement absurde que Balkis elle-même ne peut y croire et qu'elle ne voit dans la mort d'Adoniram qu'une lâche vengeance de Soliman.

Voilà, en deux mots, cette donnée incolore, qui n'a pu inspirer ni les poètes ni le musicien.

MM. Barbier et Carré nous avaient habitués à des livrets intéressants, habilement appropriés à la musique, élégants et corrects de forme, aussi agréables à la lecture qu'à la scène. La fable absurde de la reine de Saba semble avoir paralysé leurs moyens. — Comme l'a dit un critique : « Le plus sage des rois a été transformé par eux en une espèce de Cassandre aussi niaise que crédule. La reine de Saba n'est plus cette grande figure mystique que nous trouvons dans les livres saints, c'est une créature qui ne se distingue que par sa bassesse et par sa fourberie ».

Une pareille pièce, aussi maladroitement charpentée, aussi invraisemblable, ne contenant aucune situation dramatique, et dans laquelle la passion est muette, aurait pu, à la rigueur, servir de thème à un oratorio, à un opéra, jamais.

Aussi Gounod ne s'est-il pas senti à l'aise en présence de son livret.

Le musicien des sentiments vifs, irrésistibles, le poète de l'amour ardent, celui qui chanta si bien les amours de Faust et de Marguerite, de Roméo et de Juliette, de Vincent et de Mireille, a été impuissant en présence de la reine de Saba et d'Adoniram, deux personnages aussi peu intéressants que possible.

L'on retrouve encore dans toute la partition de la *Reine de Saba*, la main du musicien exercé, main savante et ingénieuse; mais ce souffle que l'on était habitué à sentir dans les œuvres antérieures du maître, cette inspiration puissante manque et est remplacée, trop souvent, par le procédé, le système.

C'est plutôt à ces causes qu'au règne de l'opérette et aux

succès de la Schneider, qu'il faut attribuer l'accueil que l'on fit à la pièce à Paris.

Au surplus, l'interprétation n'était pas excellente. L'Adoniram de l'Opéra — Gueymard — n'était pas l'idéal, et il fallut tout le talent de Belval, dans le rôle de Soliman et de M<sup>me</sup> Gueymard dans celui de Balkis, pour sauver du désastre une partition qui contient des beautés de premier ordre.

Un chœur dialogué — plein de grâce et de fraîcheur — chœur qui ouvre le troisième acte eut seul un peu de succès.

Parmi les morceaux remarquables de la *Reine de Saba*, nous citerons l'air d'entrée d'Adoniram :

Inspire-moi, race divine!

La scène du quatrième acte entre Soliman et Adoniram, l'air de celui-ci au dernier acte et enfin le chœur dont nous venons de parler. — Ça et là, au cours de la partition, on rencontre encore quelques belles pages, noyées malheureusement dans un flot de choses peu intéressantes.

Il est inutile — croyons-nous — de s'étendre plus longuement sur l'opéra lui-même qui ne passionnera personne et venons-en à l'interprétation.

Les débuts de M<sup>lle</sup> Montoya ont une importance considérable pour nous, puisque l'on parle d'un engagement pour la saison prochaine. — La question est celle-ci : la débutante est-elle capable de tenir l'emploi de chanteuse Falcon pendant toute une campagne théâtrale ?

Nous répondrons : non.

M<sup>lle</sup> Sylvie de Montoya a fait un tour d'Europe avec M. Strakosch. Elle a recueilli, dit-on, pas mal de lauriers à Amsterdam, à Copenhague, à Stockholm, etc.

Voilà ses antécédents; c'est bien peu de chose pour supporter gaillardement pendant huit mois — tout le poids d'un répertoire écrasant.

M<sup>lle</sup> Montoya a pour elle deux grandes qualités, elle n'a que vingt-trois ans et elle est fort jolie. Elle a donc tout le temps qu'il faut pour se faire à la scène.

Chose bien nécessaire, car la première chose qui frappe chez elle, c'est une grande inexpérience, elle tremble de tous ses membres, sa poitrine est haletante, son cœur doit battre bien fort, elle n'ose ni se retourner, ni avancer, ni reculer, ni rire, ni pleurer, à peine ose-t-elle chanter. C'est une véritable élève de Conservatoire.

Elle n'osait guère chanter — je viens de le dire — il nous est assez difficile par conséquent de dire quelque chose de sa voix. Le timbre en est agréable, elle est pure et juste dans le médium surtout. Les notes aiguës laissent un peu à désirer. — M<sup>lle</sup> Montoya dit bien, avec méthode, avec respect et dans un bon style.

Quand elle sera familiarisée avec le public bruxellois, qui lui fait si grand peur, la jolie cantatrice jouera son rôle, la voix sera plus étendue, plus franche, et peut-être alors, pourrions-nous applaudir Balkis. Pour le moment, tout ce que nous pouvons faire, c'est d'encourager les débuts d'une chanteuse d'avenir.

Des amis maladroits de M. Sylva, avaient annoncé longtemps à l'avance un succès éclatant pour le puissant ténor. — D'après eux, M. Sylva ne pouvait échouer dans un rôle où il faut crier fort.

Il faut en convenir, leur attente n'a pas été déçue :

M. Sylva a eu du succès. Il chante d'ailleurs le rôle d'Adoniram d'une façon satisfaisante, qui ne fera pas oublier cependant Robert et Jean de Leyde.

M. Echetto — dans le rôle absurde mais important de Soliman — n'a pas réussi du tout. Il a fait — je ne dirai pas ce qu'il a pu, car il nous a prouvé qu'il peut mieux — mais ce qu'il était possible de faire d'un rôle qui n'est pas dans ses cordes.

M<sup>lle</sup> Reine a convenablement chanté les jolis couplets du premier acte :

Comme la naissante aurore, etc.

mais dans le *Hosannah*, holà !

MM. Devoyod, Neveu et Libert, se sont acquittés fort bien de leurs rôles de grévistes farouches.

Signalons encore quelques défaillances dans les chœurs, félicitons l'orchestre pour sa consciencieuse exécution, et terminons par cette remarque générale qu'une dizaine de répétitions de plus n'auraient pas été inutiles pour assurer une interprétation très-bonne de la *Reine de Saba*.

L. F.

Le samedi 25 mars a été donnée au théâtre de la Monnaie une représentation au bénéfice de M<sup>lle</sup> Bernardine Hamaekers. Le spectacle était composé de *Lucie de Lammermoor* et de la *Poupée de Nuremberg*.

A son entrée en scène, M<sup>lle</sup> Hamaekers a été accueillie par des applaudissements frénétiques et prolongés ; des acclamations enthousiastes ont éclaté dans la salle entière et une moisson de fleurs et de couronnes est venue transformer le décor sombre du premier acte en un luxuriant jardin.

L'interprétation du rôle de Lucie a valu, d'un bout à l'autre, à la grande artiste, une suite de rappels et d'ovations ; après la scène de « la folie », que l'actrice a surtout exprimée d'une façon supérieure, le rideau a dû se lever à plusieurs reprises.

Le triomphe de M<sup>lle</sup> Hamaekers est de ceux qui marquent dans une carrière artistique. Ce succès, en effet, dans la circonstance actuelle, a une signification qui ne peut échapper ; à la veille d'une nouvelle saison théâtrale, le public bruxellois a voulu témoigner à Messieurs les directeurs de la Monnaie, le prix qu'il attache au réengagement de son enfant gâtée.

Au surplus, cette sympathie est, pour plusieurs raisons, bien naturelle et légitime.

En tout premier lieu, on tient à rendre hommage à un talent hors ligne et incontesté. Ensuite, on reconnaît les services rendus : M<sup>lle</sup> Hamaekers n'est pas seulement artiste par le talent, elle l'est aussi par le cœur.

On ne peut pas oublier qu'en maintes circonstances elle a mis son admirable voix au service d'œuvres artistiques et de bienfaisance, et pour n'en citer qu'une, nous nous bornerons à mentionner l'« œuvre de l'Association des Artistes Musiciens », à laquelle M<sup>lle</sup> Hamaekers a tant de fois prêté son concours entièrement désintéressé.

L'Association, du reste, a tenu, lors de son dernier concert, à donner une preuve de sa sympathie à la charmante cantatrice, en lui offrant une couronne.

La direction de la Monnaie, en réengageant M<sup>lle</sup> Hamaekers,

répondrait donc au vœu ardent et très-accentué du public, et nous serions heureux de pouvoir applaudir à une détermination aussi souhaitée.

Cependant s'il faut en croire les on-dit, notre diva aurait l'intention de renoncer au théâtre. *Lugete veneris... musæque!*

A. T.

### Théâtre du Parc. — Théâtre des Galeries Saint-Hubert.

Nos théâtres de « genre » se reposent sur.... j'allais dire leurs lauriers, mais en toute sincérité, puis-je prononcer ce mot ? Je ne le crois pas quand je regarde bien en arrière et que je me souviens des succès d'il y a quelques années. Ce n'est pas la faute des directeurs, ils font tout ce qu'ils peuvent, j'en conviens, pour satisfaire le public, ils s'imposent de grands sacrifices et il n'est que juste de savoir leur en tenir compte.

Nous avons eu plusieurs nouveautés cette année et des nouveautés de quelque mérite, mais chaque fois la presse s'est presque trouvée unanime pour critiquer l'interprétation. *Madame Caverlet* au Parc, les *Scandales d'hier et Ferréol* aux Galeries, pour ne citer que ces trois pièces, n'ont pas réussi à cause de l'insuffisance des artistes chargés de les jouer. Il y a certainement à cette insuffisance des exceptions manifestes que nous avons du reste signalées lors des représentations, mais, en général, les acteurs que les théâtres de Bruxelles possèdent en ce moment ne sont pas à la hauteur de leurs rôles. A quoi faut-il attribuer cette décadence ? C'est ce que nous ne voulons pas approfondir aujourd'hui, nous réservant peut-être d'y revenir plus tard. Constatons seulement pour le moment que nous n'avons plus réunie sur une même scène une pléiade d'artistes comme celle qui, il y a quelques années, brûlait les planches du théâtre des Galeries. C'était le bon temps alors ! L'opérette avait M<sup>me</sup> Delvil, Edouard Georges, Juteau, Fraissant... et tant d'autres. La comédie trouvait ses héroïnes dans une Desclée, une Hélène Petit, secondées par un Calvin. On se réjouissait alors aux flots flots de la *Belle-Hélène* et de la *Vie parisienne* et on savourait les beautés littéraires de Scribe, d'Augier et de Dumas. Que les temps sont changés !

Nous sommes ramenés ainsi au théâtre de MM. Delvil et Candeilh qui représente en ce moment *Madame Caverlet*, qu'une interprétation déplorable a dû faire disparaître trop tôt de l'affiche du théâtre du Parc. Nous avons revu avec plaisir le dernier chef-d'œuvre d'Augier et nous n'avons rien à retrancher de l'admiration qu'il nous avait inspiré lors de son apparition. C'est une œuvre saine et vraiment littéraire qui, à notre avis, — et nous savons qu'il est partagé — demeurera le *pompon* de cette campagne.

L'interprétation des Galeries vaut-elle mieux que celle du Parc ? Oui, quant aux deux rôles principaux ; non, quant aux rôles secondaires.

M<sup>me</sup> Doche qui n'est pas une inconnue pour nous — loin de là — donne au personnage de Madame Caverlet son vrai caractère. Ses accents contenus, de douleur, de crainte, sont fidèlement rendus et nous font voir sous le jour qui leur convient plusieurs passages importants de l'œuvre qui avaient

passé inaperçus sur la scène du Parc. Mais M<sup>me</sup> Doche à elle seule — malgré son incontestable talent — ne peut nous dérober ce qu'il y a de faible dans l'ensemble de l'interprétation. M<sup>lle</sup> Despretz pourtant, mérite d'être tirée de pair. On était heureux de revoir la charmante ingénue qu'une cruelle maladie a tenu longtemps éloignée de la scène et, disons le de suite, M<sup>lle</sup> Despretz n'a rien perdu de ses qualités pendant cet armistice forcé. Le rôle de l'ingénue dans *Madame Caverlet* est donc rempli avec autant de bonheur, qu'il le fut au Parc par M<sup>lle</sup> Hélène Emma. Cette dernière jouait toutefois plus consciencieusement et avec moins de distractions.

La gracieuse ingénue du Parc a décidément des qualités nombreuses. C'est elle en ce moment qui joue la grande coquette dans les *Danicheff* dont la vogue ne semble pas près de s'épuiser. M<sup>lle</sup> Clotilde Colas a quitté Bruxelles — emportant bien des regrets — cédant ses titres de noblesse à M<sup>lle</sup> Emma. La nouvelle princesse Lydia, qui fait tous les soirs fureur au milieu des lambris dorés des salons de Moscou, donne à son rôle une interprétation toute distincte de celle de sa devancière.

M<sup>lle</sup> Colas avait certes un port de reine qui convenait admirablement aux allures que son rôle commandait. M<sup>lle</sup> Emma est moins belle femme, mais elle est plus gracieuse, et comme la plus jolie femme ne peut donner que ce qu'elle a, M<sup>lle</sup> Hélène Emma nous donne toute sa grâce. Elle joue à merveille et il n'est pas difficile de voir qu'elle a sérieusement étudié son rôle.

Elle y met beaucoup de naturel et beaucoup d'esprit. L'indignation qu'elle témoigne au sujet des polissonneries de M. de Taldé est bien vraie et la douleur — compliquée d'idées de vengeance — qu'elle ressent lorsqu'elle apprend que Wladimir Danicheff ne l'aime pas et va quitter Moscou pour ne plus y revenir, a été bien comprise et bien rendue. Nous félicitons sincèrement M<sup>lle</sup> Emma et si les *Danicheff* tiennent encore longtemps l'affiche, elle pourra se vanter d'avoir contribué à leur succès.

Mais qu'entends-je ? Partout des bruits de sinistre présage ! La campagne touche à sa fin ! Les théâtres vont fermer leurs portes ! Faut-il redemander ici ce que d'autres demandent tous les ans, ce que le public demande depuis si longtemps, que l'on laisse au moins un théâtre ou deux ouverts pendant l'été. Cette année c'est plus qu'un désir, c'est une nécessité.

L'Exposition d'hygiène et de sauvetage attirera à Bruxelles un grand nombre d'étrangers, il faut que l'administration communale avise à des moyens pour les retenir le plus longtemps possible dans nos murs ; aussi espérons-nous que la nouvelle donnée il y a quelques jours par un de nos confrères se réalisera, et que Bruxelles sera cet été une capitale vraiment digne de recevoir les hôtes qui ne manqueront pas d'y affluer.

MAURICE GEORGES.

P. S. La question suivante figurait hier à l'ordre du jour du conseil communal : Théâtres : propositions de M<sup>me</sup> Micheau et de MM. Humbert et Delvil. Nous ferons connaître dans notre prochain numéro la décision qui aura été prise.

### Théâtre Molière.

Le drame a encore repris place sur la scène du Molière ; vendredi passé on donnait le *Diable ou le Comte de St-Germain*, en 5 actes, au bénéfice de M. Sicard.

L'excellent artiste n'a pas fait une énorme recette, la salle était très-peu garnie pour le dernier bénéfice de la saison.

Le drame de Delacour et Thiboust a été bien joué par les artistes principaux. Le rôle gai et plaisant de Papillon a été on ne peut mieux rendu par Lerieux, l'intelligent régisseur dont il est inutile de faire ici l'éloge, tant l'acteur est connu et justement apprécié ; le personnage de Jeanne, rôle difficile échu à M<sup>lle</sup> Georges, ne pouvait être mieux interprété et la direction, en chargeant cette artiste de le remplir, en a vraiment compris toute l'importance.

RACSO.

## LES CONCERTS

### Concert du Cercle d'Hiver.

Le Cercle d'hiver de la Société royale de zoologie a donné jeudi dernier, un brillant concert qui clôture dignement la série des fêtes si nombreuses et si attrayantes, données par le Cercle pendant cette saison.

Plusieurs fois déjà, nous avons eu le plaisir de mentionner dans nos colonnes les grands succès obtenus par M<sup>lle</sup> Depature ; mais jamais nous n'avons assisté à un triomphe plus éclatant pour la jeune cantatrice qu'au concert de jeudi. Nous n'avons plus à nous étendre sur toutes les qualités de la brillante élève de M. Wicart. La méthode irréprochable dont elle fait preuve, fait le plus grand éloge de son excellent maître.

*L'air de la Norma* et *l'air de Robert le Diable* ont été interprétés à la perfection. M<sup>lle</sup> Léontine Depature a aussi fait entendre une délicieuse composition de M. Alfred Tilman *Fleur et Papillon*. Cette œuvre, pleine de vie et de grâce, est écrite avec cette manière savante et large qui caractérise les compositions de M. Tilman. — Aussi a-t-elle été extrêmement goûtée et applaudie par le public qui, dans un même rappel, a fait une véritable ovation au compositeur et à l'interprète.

M. De Ligne a chanté une autre pièce de M. Tilman, intitulée « Les blés sont murs ». M. De Ligne possède une belle voix de baryton qu'il conduit avec infiniment de goût et de méthode. Il a obtenu un grand succès dans ce morceau ainsi que dans la mélodie de Salomon « l'Extase ».

Nous avons entendu avec beaucoup de plaisir un élève de M. Dumon, M. Bernheim, lauréat du Conservatoire au concours de l'année dernière ; ce brillant artiste promet de suivre noblement les traces de son maître. Les grandes qualités de son jeu se sont parfaitement fait valoir dans un *solo de flûte* de Doppler et dans un *morceau de concert* de Demerssman.

La Société chorale les *Artisans* de Saint-Josse-ten-Noode, avait gracieusement prêté son concours à cette intéressante soirée musicale. Sous l'excellente direction de son chef, M. Merlier, elle a chanté avec un ensemble parfait et beaucoup



de délicatesse, deux chœurs de De Rillé : *Concordia* et les *Martyrs aux arènes*.

Il nous reste à féliciter de tout cœur M. Lecerf, qui a tenu le piano avec son talent et sa modestie habituels.

VINDEX.

## NOUVELLES A LA MAIN

Aujourd'hui dimanche aura lieu à Ixelles, dans l'ancienne Salle Molière, un concert au bénéfice de la Crèche et des pauvres de la commune, que nous recommandons aux amateurs de musique et aux âmes charitables. Cette fête de bienfaisance est organisée par l'Union musicale des Ateliers du Luxembourg qui, sous la direction de M. Pierre Van Cotthem, son excellent chef, y fera entendre plusieurs chœurs.

M. Vivien, violoniste prête également aux organisateurs le généreux concours de son brillant talent. On entendra encore à ce concert deux élèves de M. Alfred Cabel et d'autres artistes distingués.

\*  
\*\*

On nous écrit d'Amsterdam : « Au dernier concert du Parc (18 mars), deux artistes belges, M<sup>lle</sup> Leslino et M. Alfred Vivien, se sont particulièrement distingués. Ce n'est pas pour la première fois qu'on y entendait le violoniste Vivien, dont le talent est fort apprécié chez nous. Il a joué en maître un *concerto* de Léonard, un *adagio* de Vieuxtemps et une *polonaise* de Wieniawski. »

\*  
\*\*

M. Krein vient d'être nommé sous-directeur de la musique de S. M. le Roi des Belges.

\*  
\*\*

Nous apprenons avec plaisir que le conseil communal de Bruxelles vient de charger M. Vinçotte d'exécuter la statue de Godecharle.

\*  
\*\*

Dimanche dernier s'est ouverte au Cercle artistique d'Anvers une exposition des œuvres de Louis Van Kuyck. Marc Véry, notre critique vagabond, en ce moment en villégiature, rendra compte de cette exposition dans un prochain numéro.

\*  
\*\*

On annonce qu'un Concert populaire — *extra ordinem* — aura lieu le 23 avril et que Rubinstein s'y fera entendre. Cet artiste est en ce moment à Cologne où il a joué le 21 mars.

\*  
\*\*

Le journal *la France* propose qu'une exposition universelle soit ouverte à Paris en 1878. *Cui bono?* Une exposition pourrait-elle jamais réussir mieux qu'en 1867; or, en 1867 la manifestation était plus *foraine* qu'artistique ou utilitaire.

\*  
\*\*

Liszt est attendu mardi prochain à Bruxelles où il est appelé, dit-on, par S. M. Léopold II.

Nous apprenons que le grand artiste vient de terminer un oratorio intitulé « Légende de Sainte-Cécile » qui va être publié à Vienne.

Il vient aussi d'écrire au ministre des arts, en Hongrie, pour offrir son concours dans le concert qui sera donné au bénéfice des inondés du Danube.

## Les Musées.

MM. Slingeneyer et Fétis ont acheté, pour compte du Gouvernement belge, trois tableaux qui sont destinés à orner le Musée royal, — à la vente de la collection de Lissingen, de Vienne, de l'hôtel Drouot. « Un intérieur de ferme, » de Camphausen, a été payé 6,720 francs, les « Environs de Scheveningen », par Koninck, 2,020 francs, « un intérieur d'Eglise », de De Witte, 14,300 francs.

La galerie de sculpture antique de Sanley vient d'être rouverte au Louvre, pour la première fois depuis la dernière guerre.

Elle contient maintenant le Monolythe que M. Clermont-Ganneau trouva en Arabie, il y a 2 ans, et que le Louvre acheta pour 12,000 francs. Ce monument est couvert de caractères hébraïques relatant les guerres des Moabites contre le peuple de Dieu, 900 ans avant Jésus-Christ.

On vient de découvrir à Abydos (Haute-Egypte), les ruines d'un mausolée que l'on suppose être celui du fameux Osiris.

## Nos confrères.

Les journaux de Lille annoncent qu'on vient de découvrir ou plutôt de reconnaître, sans doute, dans l'église de Lannoy un tableau authentique de Van Dyck.

M. Jean Rousseau publie dans *l'Art* une intéressante étude sur les œuvres du sculpteur Carpeaux. Cette étude est illustrée de reproductions finement rendues par M. Lançon.

*L'Art universel* nous parle de la photochromie, photographie perfectionnée qui reproduit la couleur en même temps que la ligne. C'est là une grande et utile découverte.

Le même journal met en avant une idée déjà émise par Paul Lacroix et Burger, le critique hollandais, — c'est la création d'une bibliothèque à côté de chaque musée. Cette bibliothèque comprendrait les livres, brochures, revues et journaux relatifs aux arts.

*L'Artiste* ne peut que s'associer à son confrère, et faire des vœux pour que cette idée excellente soit promptement mise à exécution.

Le journal « *La Belgique* » nous apprend par quels procédés les fresques de Portaels, qui se trouvaient dans l'école des frères, au quartier Notre-Dame-aux-Neiges, ont pu échapper aux démolisseurs. M. Pelle les a fait détacher des murs au moyen d'une scie; et l'on a pu ensuite les transporter sur toile.

## Nécrologie.

Nous apprenons la mort de M. Isidore Devos, le lauréat du dernier concours de Rome, décédé à Gand, à la suite de la longue maladie qui le minait depuis longtemps et qui ne laissait déjà plus d'espoir à ses amis au moment où le jeune artiste remportait le prix du concours officiel.

M. Isidore Devos était appelé, de l'avis unanime des artistes à l'école desquels il avait grandi, à parcourir une brillante et sérieuse carrière; la mort qui le frappe dans la fleur de l'âge, pour ainsi dire adolescent, n'avait pu devancer l'éclosion de son talent.

Le caractère de M. Devos était à la hauteur de ce talent. Sa modestie, sa bonté et son obligeance lui avaient mérité toutes les sympathies et le rendaient l'objet de l'affection générale.

Ce regrettable événement arrive au moment où le Conservatoire de Gand allait faire entendre l'œuvre couronnée à son prochain concert annoncé pour le 4 avril prochain.

On annonce la mort de M. Charles Larivière, peintre d'histoire, dont les principaux tableaux sont à Versailles.



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 14.

9 AVRIL 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50 "

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

#### SOMMAIRE

*Avis.* — *L'Architecture moderne.* — *Les Français et la Belgique intellectuelle.* — *Lettres d'un paysagiste, I.* — *Les Théâtres : Rossi dans Kean. Théâtre du Parc : le Thé de la comtesse* — *Les Concerts : le Concert du Conservatoire ; Concert de l'Union musicale des ateliers du Luxembourg ; Concert organisé par MM. Vivien et Mercier* — *Nouvelles à la main.*

#### AVIS

Nous avons promis à nos abonnés et aux personnes qui s'abonneraient avant le 15 avril une eau-forte — prime toute gratuite.

Nous avons le plaisir de leur annoncer que M. Théodore Hannon a bien voulu se charger de son exécution.

M. Hannon est un jeune artiste appelé à un brillant avenir et la « Fédération artistique » lui prodiguait encore ses éloges dans son dernier numéro à propos d'une eau-forte faite pour la Société internationale des Aquafortistes.

#### L'ARCHITECTURE MODERNE

Depuis longtemps on se plaint parmi nous, de la façon servile dont les architectes modernes copient les œuvres des anciens maîtres, sans chercher à déguiser l'emprunt qu'ils leur font. Ce reproche, qui est parfaitement fondé du reste, est expliqué par l'instruction qui est donnée à nos jeunes architectes

d'une part, et par les besoins de notre civilisation moderne.

L'instruction, telle qu'elle est comprise aujourd'hui au point de vue architectonique, n'a aucune des qualités indispensables à la formation d'un artiste de science et de talent.

Au point de vue scientifique elle est complètement nulle et les quelques cours ayant trait à la partie pratique de notre art sont traités au pied levé, sans la moindre idée théorique pouvant rester présente à l'esprit de l'élève et lui permettant de cette façon de reconstituer plus tard, lorsqu'il a quitté les banes de l'école, les éléments pratiques qui lui sont nécessaires à chaque instant, et de trouver par lui-même des formes ou des moyens de construction nouveaux. L'idée théorique manquant, la pratique ne peut se mouvoir hors d'un cercle vicieux de formules empiriques, de données toutes faites et de vieux poncifs.

Les anciens étaient plus jaloux de l'honneur de notre art que nous ne le sommes à l'époque actuelle. Certaines questions, qui cependant sont bien simples aujourd'hui, ont été longtemps l'objet de controverses sérieuses de la part des vieux maîtres. Il n'y avait rien de trop petit pour eux et chaque chose concernant l'art architectural était retournée sous toutes ses faces jusqu'à ce que bien connue, bien

étudiée sous ses différents aspects, elle devenait une simple question à classer dans les rudiments. Si nous voyons, par exemple, la façon dont un auteur du XVI<sup>e</sup> siècle entretenait ses lecteurs au sujet de la façon de *compasser la volute ionique comme il faut*, nous serons étonnés de l'importance et de la gravité avec laquelle il finit sa leçon.

Après avoir dit que le tracé que Vitruve en avait fait est perdu, il ajoute : « tellement qu'il a falu que plusieurs ayent travaillé à la compasser et arrondir. « Leon Baptiste Alberti (que je sçache) a esté le premier qui est entré en ce combat, en son septième « livre de l'Art de bien bastir. Albert Durer a été le « second qui est entré en lice, *tous deux braves guerriers*. Le dernier de tous *qui s'est attacqué à ce « monstre*, ç'a esté Sebastien Serlio qui est celui qui « m'a appris les premiers rudiments de cet art, et « lequel on pensait bien qu'il en deust venir à bout. « Mais après avoir baillé beaucoup d'atteintes à ce « monstre, si l'a-t-il laissé encor respirant et levant « ses membres, quoy qu'à peine, si que si on le laisse « ainsi, il est à craindre qu'il ne se relève, et se roidisse, et se vante que jusques icy il n'a peu estre « compassé (1). »

Lorsque l'on voit des esprits éminents, des savants, parler ainsi d'une question tout à fait matérielle et relativement de peu d'importance, on sent combien ils devaient étudier leurs travaux et combien ils devaient réfléchir, tourner leurs programmes avant de mettre la main à l'œuvre.

Aujourd'hui il faut établir de larges voies, couvrir de grands espaces avec le moins de point d'appui possible — et surtout faire vite. L'architecte actuel qui n'a pas les connaissances scientifiques nécessaires, est obligé de faire des constructions adaptées à l'esprit moderne, avec des matériaux modernes, aidé d'engins modernes en rapetassant du vieux classique, expression de la construction en pierre monolithe et des vastes forêts des combles moyen-âge.

Tant que l'éducation artistique ne se mettra pas au niveau de la science et de l'industrie modernes ; tant que les jeunes architectes, désireux de produire des œuvres de bon sens et de bon goût, ne se mettront pas fermement au travail ; tant enfin qu'on continuera à regarder en arrière pour copier servilement tel ou tel motif, telle ou telle idée, et non l'esprit, la manière de faire qui ont présidé à ce motif, à cette idée ; tant donc qu'on ne voudra pas devenir soi et faire de l'art appuyé sur la raison, on continuera à voir s'étaler dans nos villes ces produits hybrides sans caractère juste, sans originalité vraiè, dont les idées sont pillées de ci, de là

(1) Marc Vitruve Pollion, mis de latin en françois par Iean Martin, secrétaire de Monseigneur le Cardinal de Lenoncourt. — Au roy tres-chrestien Henry II.

et dont le moindre défaut est de ne pas répondre en quoi que ce soit aux besoins actuels.

Nous ne pouvons mieux comparer ce qui se passe en architecture qu'à des hommes, des femmes se promenant dans nos villes, costumés en Grecs, en Romains ou en seigneurs moyen âge ; en carnaval seul cela se fait, en architecture le joyeux temps de s'esbattre dure du premier janvier à la Saint-Sylvestre et cela, craignons-nous bien un peu, pour longtemps.

G. T.



### LES FRANÇAIS ET LA BELGIQUE INTELLECTUELLE

Je dois vous avouer, cher lecteur, que j'aime beaucoup les journaux et les revues, — plus encore ceux qui datent de quelques années que nos honorables contemporains. L'esprit d'une époque ou d'un pays se trouve là condensé, et fait, pour ainsi dire, vivre le curieux des sentiments et des aspirations d'un temps qui n'est plus. Et puis, que de choses intéressantes on retrouve dans ces pages jaunies, mine inépuisable pour le chroniqueur !

C'est ainsi qu'en feuilletant la *Revue de Paris* — livraison d'octobre 1836 — j'ai mis la main sur une étude, bien écrite, d'ailleurs, de « l'Etat intellectuel de la Belgique ». L'auteur est M. Victor Schœlcher, devenu depuis homme politique et proscrit du 2 décembre.

M. Schœlcher avoue qu'il *injurie* beaucoup les Belges, confession superflue, d'ailleurs, pour celui qui a lu son travail. Il ne leur pardonne pas la contrefaçon littéraire : c'est l'introduction et le thème de son travail. Le sentiment est pardonnable peut-être chez un Français de 1836 ; nous regrettons seulement qu'il ait souvent pesé sur les jugements formulés.

Après avoir fustigé les contrefacteurs en général — tout en reconnaissant qu'ils ont parfois fait œuvre utile pour la divulgation de la science et des arts — l'auteur s'arrête à ce pauvre M. de Reiffenberg qui, non content d'*éditer* des œuvres françaises, s'était avisé de vouloir en corriger les fautes. Notre compatriote avait peut-être, dès 1836, prévu *l'Homme qui rit*, car il reprochait, paraît-il, à Victor Hugo de ne savoir parler français ! Il s'était permis aussi de faire insérer des extraits de ses œuvres à lui, Reiffenberg, dans les *Leçons de littérature*, par Noël et De la Place ; et le critique ne peut lui pardonner cette petite vanité.

Mais passons à des griefs plus sérieux et plus nationaux : « Si les Belges nous copient, c'est qu'ils sont dans une position à ne pouvoir faire mieux. Ils manquent d'imagination, etc. ». Il est clair que M. Schoelcher n'en manquait pas, quand il avançait cette thèse hardie.

Il recherche alors les causes de notre infériorité, et s'arrête au « manque de langue nationale, et au sentiment que doivent avoir les auteurs belges qu'ils ne s'adressent pas aux *masses*, comme leurs confrères parisiens. » M. Schoelcher pensait-il donc qu'un paysan du Languedoc et de l'Auvergne fût mieux à même de comprendre un poète français que des Gantois ou des Brugeois !

Vient ensuite le reproche de *loquacité* excessive adressé à nos avocats et à nos prédicateurs ; de la part de nos voisins du midi, l'accusation est au moins étonnante ! A cette loquacité se joignent des « idiotismes barbares », une « prononciation abominable » et l'« accent belge, ce grognement trivial ».

Le critique français avoue cependant qu'il y a une *sorte* de mouvement littéraire ; il cite même le nom de Van Hasselt, pour dire que dans ses œuvres les idées spéculatives priment le sentiment poétique.

Voilà pour la littérature, où, comme on le voit, la part ne nous est pas faite belle. La question des Arts se présente alors, et M. Schoelcher se départit ici de sa sévérité. Il reconnaît notre individualité artistique, nos gloires passées et même nos gloires de 1836 : Geefs, Verboeckhoven — « arrivé jusqu'au Louvre » — Wappers et surtout Madou. Mais, comme si la louange lui pesait, il abandonne bien vite ce sujet fécond, pour parler de notre caractère « lourd, mais bienveillant et affectueux, » de notre presse « qui n'entre pour rien dans le mouvement littéraire, » de nos mœurs « religieuses et plus encore superstitieuses, » de nos partis politiques, et enfin de notre prospérité industrielle. Ici se place une parenthèse sur les chemins de fer, encore inconnus en France à cette époque. Nos contemporains s'amuseront des considérations que soulève un trajet d'Anvers à Bruxelles en deux heures, « célérité *prodigieuse*. »

Mais l'espace nous manque pour entrer dans des détails à propos de ces divers sujets.

L'auteur termine en déclarant qu'il ne croit pas à la nationalité belge et en affirmant que les petites nations doivent se fondre dans les grandes. Nous ne dirons pas : ainsi soit-il.

Ce travail a dû soulever bien des colères à son apparition ; aujourd'hui il n'a plus pour nous que le mérite de la curiosité. La contrefaçon littéraire n'existe plus, et nos anciens détracteurs ont appris à mieux nous juger. Le rôle que la Belgique a joué dans les diverses expositions françaises, les progrès de notre presse et de notre littérature, de notre théâtre même ont dû faire disparaître bien des préjugés ; — tandis que notre conduite envers les blessés de 1870 aura fait ressortir de plus en plus la *bienveillance* de notre caractère.

c.

## LETTRES D'UN PAYSAGISTE

## I

Hastières, 5 avril.

Le soleil bientôt va s'endormir derrière les monts.

Il secoue une suprême fois dans l'air calme, sa chaude, sa rayonnante crinière et d'un éclair dernier ensanglante les horizons muets, mordore les grands arbres et met en fusion la Meuse vagabonde.

Heure ineffable ! Heure charmeresse des belles vespées d'Avril !

C'est l'instant où le paysagiste heureux et satisfait — parfois ! — nettoie sa palette en regardant l'étude qu'il vient de terminer. Il essuie ses brosses, les emmaillotte dans le chiffon bariolé, puis la boîte se ferme avec un joyeux cliquetis ! Chevalet et pliant se replient, se casent : le peintre s'en retourne, content et libre, savourant l'intime jouissance de l'œuvre créée.

Le pas vibre allègrement sur la route blanche et sonore qui court côte à côte avec la Meuse vers les horizons embrumés.

La roche grandiose se dresse des deux côtés. Tantôt sombre et surplombante, tantôt rieuse et déjetée, vous apportant par tièdes bouffées la senteur pénétrante des buis en fleurs. — Déjà paysans et paysannes reviennent des rochers avec l'ample moisson toujours verte que bénira le vieux curé au jour *des Rameaux* et qui pieusement s'éparpillera dans les chaumières, ornement printanier des brillants crucifix de cuivre jaune.

La brise des crépuscules nouveaux rôt et chante par les monts nous caressant le visage de son souffle lascif.

Les anémones referment leurs blancs pétales et penchent leurs têtes candides et somnolentes vers le sol pâmé. La pervenche épanouie d'hier mi-clôt son doux œil bleu et la primevère égrène sur le velours des côteaux ses corolles d'or pâli.

Sous l'herbe rajeunie que parfument les premières violettes, le lézard scintillant fuit en mignonne cuirasse. Le crapaud, ce paria, saute, réjoui, par les ornières en faisant tinter sa langue métallique.

Les corneilles babillardes ont tu leurs cris discordants et restent à cette heure blotties — chez elles — dans les rochers. Les chouettes, du fond de leurs bées ténébreuses, s'éveillent et modulent leurs plaintes stridentes auxquelles viennent parfois se mêler les râles des oisillons que déchire leur rostre sanguinaire.

Mille bruits singuliers, sons étranges, cris bizarres, dans les monts assoupis, sur la Meuse qui s'endort, derrière les taillis somnolents, — partout — se heurtent, se croisent, s'entrechoquent doucement et com-

posent cette chanson des beaux soirs si mystérieuse et tant troublante !

Du haut de la montagne, tâtant d'un pied bizarre le ruban rocailleux, descend à pas lents et roides, tête droite, bras inertes, le vieux berger d'Hastières, l'aveugle au manteau bleu ! Ses moutons le précèdent bondissant, grelot au col, et tintinnabulant, gais par les mauvies broussailles.

Ils broutent en passant les mouchetures vertes des jeunes mélèzes que les bonnes femmes couperont en mai pour égayer leurs chaumes quand naïvement défilent par les rues ensoleillées les processions aux criardes couleurs.

Le scleil a roulé, fulgurant, au versant des grands rocs agenouillés à l'horizon bleu qui baigne une atmosphère discrète d'ombres buées.

Toute la lumière chante dans le ciel qui éclate dans les ors et les pourpres du couchant ; la Meuse qui les reflète en resplendit et roule, silencieuse, ses lames rutilantes que tache fantastiquement un sombre vol de chauve-souris.

Sous les vieux noyers qui se massent majestueux sur ses bords, les vaches viennent gravement faire les longues lampées du soir. Elles s'en retournent, lourdes et brusques, en poussant leurs sourds benglements qui réveillent au loin les échos ensommeillés. Le jeune bouvier suit ses bêtes familières à pas déhanchés, en sifflant, et de sa branche de houx fouettant distraitemment leurs croupes anguleuses.

Hastières, au pied de la côte rocheuse, se drape dans les ombres du soir : quelques toits d'ardoises s'illuminent encore d'un reflet. Tout se fond, tout se perd, tout s'estompe. La clochette de l'église tinte, — sa voix grêle s'élève gaiment dans le grand recueillement de la Nature.

De ci, de là, les lampes s'allument au cœur des chaumines et trouvent l'obscurité naissante de leurs papillonnants rayons : points d'or des halliers assombris du roc, elles semblent des lucioles géantes !

Une fumée pleine de promesses s'envole des cheminées basses et béantes où se pose parfois un hibou frieux : elle monte droite et bleue dans l'air calme, se mêler aux brumes du soir descendu.

C'est l'heure du souper !

Le village retentit de cris d'enfants.

Le paysagiste affamé va caser son artistique bagage pour entrer dans les proses — utiles ! — de la vie.

Et nous irons ainsi encore, par la grâce du Dieu des bons peintres, demain, après et toujours ! — tant qu'il y aura du bleu dans le ciel et du cobalt dans nos tubes !

MARC VÉRY.

## LES THÉÂTRES

ROSSI DANS KEAN

Rossi, après nous avoir rendu dans toute sa fidélité le réalisme de Shakespeare, a déployé dans la comédie de Dumas une distinction irréprochable, une sensibilité extrême et une souplesse étonnante.

L'Othello jaloux, au front brûlant et basané, le Hamlet désespéré, au visage sombre et pâle, s'est transformé tout à coup. Kean n'était plus le même homme, mais il avait toujours le même talent.

L'œuvre de Dumas, qui fut représentée pour la première fois aux Variétés, le 31 août 1836, était peu connue du public bruxellois, aussi n'apprendra-t-il pas sans intérêt le sujet de cette étrange comédie.

Kean a été appelé le roi des tragédiens, passés et futurs. Ce n'est donc pas une personnalité ordinaire que Dumas a mise en scène. Il fut l'idole du public, l'ami des rois... et des femmes. C'est ainsi que la comtesse Elena de Koefeld s'est éprise de lui pendant une représentation d'*Hamlet* à Drury-Lane. Le premier acte se passe chez le comte de Koefeld qui, imitant l'exemple du prince de Galles, a invité Kean à dîner. Il est donc attendu quand une lettre vient apprendre que l'illustre acteur, retenu par une affaire des plus sérieuses, ne pourra accepter. Le prince entre sur ces entrefaites pour annoncer que Anna Damby, qui devait se marier ce jour là avec Lord Mewill, a disparu, enlevée par Kean. On comprend l'effroi que cette nouvelle produit sur Elena quand soudain Kean apparaît ; une circonstance inattendue est venue changer ses projets arrêtés, et il accourt répondre à l'invitation du comte et se justifier des bruits qui circulent. Il n'est pas le ravisseur d'Anna. Celle-ci est venue chez lui et ne l'ayant pas trouvé, lui a laissé une lettre. Cette lettre, Kean ne veut la montrer qu'à Elena : « un secret, dit-il, duquel dépend le bonheur. l'avenir et peut-être l'existence d'une femme, ne peut souvent être révélé qu'à une femme. » La comtesse en prend lecture, et au verso elle trouve une page de la main de Kean... par laquelle celui-ci lui demande un entretien d'une heure dans sa loge à Drury-Lane.

Le second acte se passe chez Kean et la scène présente toutes les traces d'une orgie. Le grand acteur dort sur une table tenant encore d'une main une bouteille de rhum. Il a passé la nuit avec quelques misérables cabotins qui se sont endormis dans l'appartement de leur amphytrion Kean, à son réveil, reçoit la visite d'un saltimbanque faisant partie d'une troupe à laquelle il a été attaché lui-même et qui vient lui demander d'être le parrain du treizième enfant de son patron. L'illustre tragédien accepte avec empressement. Sur ces entrefaites, nous voyons arriver Anna qui, fiancée à un homme qu'elle déteste et méprise, a résolu de fuir et de se destiner au théâtre. Elle vient faire part de son projet à Kean qui parvient à l'empêcher de le réaliser.

Le troisième acte se passe dans une taverne. Lord Mewill, le fiancé d'Anna, informe le propriétaire qu'une jeune fille viendra dans la soirée lui demander une chambre, il le prie de la recevoir avec les plus grands égards. Il rencontre dans la taverne un marin auquel il demande un petit bâtiment, bon voilier, qu'il puisse affréter pour huit jours, dans le but, naturellement, d'enlever Anna. Lord Mewill est à peine sorti que Kean entre, vêtu en matelot. Il vient assister au baptême du

petit saltimbanque; Anna arrive bientôt aussi. Kean, étonné, demande ce qui l'amène. « Votre lettre, dit-elle ». « Je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire, répond Kean » En effet, la lettre est fautive et Lord Mewill est le faussaire. Aussi, quand ce dernier vient, masqué, chercher Anna, il trouve à qui parler. Kean le provoque, et comme il refuse de se battre, il appelle tous ceux qui se trouvent dans la maison, et en leur présence, il arrache le masque de Lord Mewill et l'humilie publiquement.

Le quatrième acte nous transporte dans la loge de l'acteur où Elena vient lui rendre visite. Leur entretien est interrompu par l'arrivée du prince de Galles et du comte de Koefeld; Elena s'enfuit par une porte que Kean lui indique. Le comte trouve malheureusement l'éventail oublié par sa femme et se promet d'éclaircir le mystère que lui révèle cette trouvaille. Il sort et Kean reste seul avec le prince de Galles. Il profite de ce tête à tête pour lui demander comme preuve d'amitié, de ne plus se montrer au théâtre, dans la loge d'Elena. Le prince sorti, Gidsa, la suivante d'Elena, vient chercher l'éventail que sa maîtresse a oublié et qui est, dit-elle, un présent du prince de Galles. L'éventail ne se retrouve naturellement pas. Mais l'heure de la représentation approche, et Kean se livre aux derniers préparatifs de sa toilette, quand il apprend de la bouche de Darius, son coiffeur, que le comte de Koefeld est sorti, emportant un éventail. Songeant aux conséquences de cette trouvaille, Kean perd la tête. Il arpente sa loge en tous sens pendant que le public s'impatiente dans la salle et que le régisseur le presse de se dépêcher. Kean, impatienté, se met en colère et refuse de jouer. Après une discussion très-agitée, il revient sur sa décision et consent à paraître en scène. La représentation pourtant, ne doit pas se passer sans nouvel incident. Kean aperçoit le prince de Galles à l'avant-scène, près d'Elena, il s'arrête, vient se poster les bras croisés devant la loge et la regarde fixement. Le régisseur accourt en scène, mais il est trop tard, Kean ne saurait plus être calmé, son esprit se trouble, et, dans un délire saisissant, il insulte le prince de Galles et lord Mewill.

Cette scène produit dans la salle un scandale inouï, on entraîne l'acteur épuisé, et le régisseur vient annoncer que la représentation ne peut continuer. « Le soleil de l'Angleterre s'est éclipsé : le célèbre, l'illustre, le sublime Kean est fou. » A ce mot un cri douloureux part de la loge de la comtesse de Koefeld.

Le cinquième acte est une suite de scènes diverses nécessaires au dénouement. Le prince de Galles qui n'a rien à refuser à son ami Kean, même après l'insulte dont il a été l'objet de sa part, va tout arranger. Le comte de Koefeld vient demander raison à Kean à propos de l'éventail de la comtesse trouvé dans sa loge, mais une lettre du prince apprend au mari que cet éventail a été oublié par le prince lui-même qui l'avait emprunté à la comtesse pour en faire faire un pareil à la duchesse de Northumberland. Quant aux six mois de prison infligés à Kean pour insulte publique, ils seront convertis en une année d'exil. Il partira avec Anna Damby pour New-York où ils donneront des représentations.

Telle est la donnée de cette pièce étrange.

Dumas, cela est facile à voir, a eu plutôt en vue de dépeindre ce type d'un acteur qui a produit en Angleterre une sensation extraordinaire, que d'imaginer une intrigue. Ce ne sont en effet que des scènes détachées où Kean se révèle dans diverses situations, qu'il est assez difficile de réunir en un tout homogène et nous avouons que nous avons éprouvé quelque difficulté à résumer l'œuvre du grand écrivain français.

La pièce, sinon, est essentiellement française, les idées sont modernes et il était curieux de voir Rossi abandonner la réalité saisissante de Shakspeare qui a trouvé en lui son interprète le

plus grand et le plus vrai, pour aborder les étonnantes comédies du monde contemporain et surtout une création de Frédéric-Lemaître, dans laquelle, lui non plus, n'a pas connu de rival.

Nous n'avons pas vu le chef de l'école romantique dans ce rôle curieux, mais Rossi nous y a paru irréprochable et nous ne nous attendions certainement pas à voir un Italien comprendre, comme il a su le faire, l'esprit d'une pièce qui l'écartait, il faut le dire, de son véritable terrain. Ernesto Rossi a décidément couronné son triomphe et il quittera Bruxelles où il a produit une impression indéfinissable en y laissant de son immense talent un ineffaçable souvenir.

Ses scènes d'amour avec Elena, ses conseils à Anna, son mépris profond pour lord Mewill, ses audacieuses insultes enfin, lancées au prince de Galles, ont tour à tour révélé sa tendresse, sa compassion, son orgueil et son autorité avec une perfection imposante.

Quoiqu'il en soit pourtant, Rossi ne nous a pas enlevé dans Kean comme il avait su le faire dans le Théâtre de Shakspeare.

A part les scènes à effet que nous avons signalées, Kean n'offre pas au talent du vaillant interprète, des ressources dignes de lui. Tout son rôle a été marqué d'un cachet de distinction délicat qui est une des plus précieuses qualités au théâtre, mais la nature du grand tragédien réclame surtout des effets grandioses. C'est là qu'il trouve ses plus beaux succès. Il lui faut la vie, l'action, la fureur, la folie. C'est alors surtout qu'il est sublime quand il peut tenir son public terrifié, hâletant, en proie aux émotions poignantes du drame. C'est alors que Rossi s'efface complètement, l'acteur devient homme, il est aux prises avec la vie, il s'incarne dans elle et ses tableaux les plus étranges, les plus inconcevables deviennent, sous les puissants effets de son merveilleux génie, des réalités si vraies qu'elles frappent tous les esprits quelles que puissent être leurs préventions.

\*\*\*

Rossi nous a fait ses adieux devant une salle comble. Tous ceux qui avaient eu le bonheur de le voir dans *Othello*, dans *Hamlet*, dans *Kean*, sont revenus le dernier jour pour l'acclamer encore avant son départ. Jamais une salle de spectacle n'a retenti chez nous de bravos aussi frénétiques que ceux que le grand tragédien a recueillis vendredi; jamais succès aussi enthousiaste n'a été décerné à un artiste; espérons que Rossi emportera en quittant Bruxelles autant de satisfaction qu'il y laisse de regrets. Confiants dans cet espoir nous lui crions : Au revoir!

MAURICE GEORGES.

### Théâtre Royal du Parc.

#### LE THÉ DE LA COMTESSE

On joue en ce moment au théâtre du Parc un lever de rideau d'un jeune auteur belge. C'est son premier début et, comme tel, le *Thé de la Comtesse* mérite d'être signalé. L'intrigue n'est pas de grande importance : Gabrielle de Valrieux a été séparée de M. Léon de Cardis par un grand voyage que celui-ci a fait. A son retour, M. de Cardis croit retrouver les mêmes affections chez Gabrielle, mais celle-ci a fait faire entretemps son portrait par M. Henri Robert, un jeune peintre, et elle s'est prise à l'aimer. M. de Cardis en venant faire sa première visite à Gabrielle, entend prononcer par un domestique le nom de son rival; de suite il se doute de la chose et se propose d'éclaircir ce qui

n'est encore qu'un mystère pour lui. C'est ce but qui forme l'objet d'une longue scène avec Gabrielle et qui constitue le fond de la petite pièce. La vérité se fait et Gabrielle deviendra M<sup>me</sup> Robert.

Cela est correctement écrit et constitue un lever de rideau très convenable. Nous conseillons pourtant à l'auteur d'éviter, autant que possible, dans les œuvres qu'il produira dans la suite, de faire de la morale au moyen de maximes et de proverbes « vieux comme le monde. » Il y a deux détails encore que nous lui recommandons de changer. La lettre qu'il fait écrire au début de sa petite pièce à Gabrielle est réellement trop longue et le portrait de son héroïne vraiment trop fantaisiste. Ce n'est pas sans provoquer l'hilarité du public que M. de Cardis est forcé de le trouver on ne peut plus ressemblant.

Un public sympathique a fait bon accueil à cette petite comédie. On a demandé l'auteur et M. Paggi, descendant à la rampe, a nommé M. Adolphe Leclercq.

M. G.

## LES CONCERTS

### Le Concert du Conservatoire

Nous n'avons pas été invités, cela va de soi! *L'Artiste* est un organe indépendant et ses collaborateurs peuvent heureusement se passer de la bienveillance de M. Gevaert dont ils ont osé attaquer les actes injustes et antipatriotiques.

Or, M. Gevaert n'aime pas à ce que les yeux d'Argus pénètrent chez lui. Mais ce qui contrarie un peu l'*illustre* directeur de notre Conservatoire, c'est que les portes de celui-ci ne sauraient se fermer sur Vindex. A bon entendeur, salut! Que l'on juge donc de l'effet que doivent produire sur nous les mesquineries dont nous sommes l'objet.

Le concert—excellent d'ailleurs— a eu lieu devant un public privilégié d'invités. N'ayant pas reçu d'invitation, nous ne savons si celles-ci portaient : « Les contribuables de Bruxelles prient M. de \*\*\* de leur faire l'honneur d'assister « à l'œil » au concert qu'ils ont organisé de leurs propres deniers... etc »

Aucun nom du Conservatoire ne figurait au programme. Quoique possédant des artistes de grand mérite, M. Gevaert s'est payé fort cher — toujours de nos deniers — le concours de M<sup>lle</sup> Battu et de M. Devoyod.

Mais venons-en au compte-rendu du concert. Après les réserves que nous avons faites, la critique doit se taire et faire place à l'admiration la plus complète. La *Symphonie pastorale* de Beethoven formait la première partie.

Rarement il nous a été donné d'entendre l'œuvre du maître interprétée avec une aussi grande perfection.

La scène champêtre, l'idylle au bord d'un ruisseau, la danse villageoise, l'orage, la prière d'actions de grâce, qui forment les différents épisodes de la symphonie, sont des chefs-d'œuvre où l'imagination capricieuse de Beethoven a suivi ses mille fantaisies.

La musique est descriptive au plus haut point et l'imitation, que l'école allemande essaie vainement depuis vingt-cinq ans de substituer à l'inspiration poétique, a été traitée par le maître de façon à désespérer tous ses imitateurs maladroits. Nous n'en voulons pour preuve que l'imitation du chant de la caille et les prodigieux effets de tonnerre obtenus par les contre-basses.

L'air de ballet de *Prométhée* a obtenu un vif succès. Le premier acte et des fragments d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck avec M<sup>lle</sup> Marie Battu et M. Devoyod pour interprètes, ont produit sur l'auditoire une grande impression.

M<sup>lle</sup> Battu possède une connaissance sérieuse et une intelligence parfaite du drame musical.

Est-il étonnant que sa voix si belle, si expressive et si admirablement conduite ait soulevé des tonnerres d'applaudissements?

La solennité s'est terminée par la marche d'*Olympie* de Spontini que l'orchestre a bravement enlevée.

VINDEX.

### Concert de l'Union musicale des Ateliers du Luxembourg.

L'Union musicale des Ateliers du Luxembourg, que M. Van Cotthem dirige avec tant de talent et de zèle, a donné dimanche dernier un fort beau concert, au bénéfice des pauvres et de la crèche d'Ixelles. L'éminent violoniste Vivien a généreusement prêté son concours à cette fête de charité. Une foule d'élite a répondu à l'appel des organisateurs du concert et la recette des pauvres a dû être abondante. Nous avons eu plusieurs fois depuis quelque temps l'occasion d'entendre M. Vivien; mais jamais, pas même à la soirée organisée samedi à la Grande Harmonie par MM. Vivien et Mercier, où son succès a été si complet, nous ne l'avons vu déployer une aussi admirable délicatesse et un fini aussi parfait dans tous les détails. Le son est riche, et d'une ampleur peu commune, d'une extrême pureté. Le sentiment n'est aucunement affecté ni exagéré.

La *Fantaisie Caprice* de Vieuxtemps, et la *Fantaisie* de Wieniawski ont été exécutées avec un brio sans pareil. Rappelé avec un enthousiasme indicible, M. Vivien s'est encore fait entendre et n'a pas moins charmé le public, que dans les deux premiers morceaux.

La soirée de dimanche comptera parmi les plus beaux triomphes remportés par M. Vivien.

L'*Hymne du matin* de Hanssens, a été interprétée d'une façon qui fait réellement honneur à l'habile chef de l'Union musicale. Les solis étaient chantés par MM. Neury et Galesloot, élèves de l'institution lyrique et dramatique de M. A. Cabel, et par MM. Henkes et Minten.

La voix de M. Henkes a été très-appréciée mais le solo principal était dévolu à M. Neury.

Ce jeune artiste excelle réellement dans tous les genres qui font l'objet de ses études. Maintes fois, nous avons pu applaudir son remarquable talent de violoniste. Dimanche dernier il s'est révélé à nous, comme un excellent ténor léger appelé sans nul doute à de grands succès. M. Neury possède une voix fraîche, d'un registre élevé, d'un timbre agréable. Sa diction ne laisse absolument rien à désirer. M. Galesloot, que nous avons déjà entendu souvent à Bruxelles, s'est beaucoup perfectionné depuis qu'il suit les leçons savantes de M. Alfred Cabel. On reconnaît bien vite en lui la main du maître. Sa voix, fort remarquable et très-pleine dans les notes basses, manquait de netteté et de justesse dans les notes élevées. Aujourd'hui ce défaut est totalement corrigé.

Ces deux brillants élèves font le plus grand honneur à M. Cabel, et nous sommes heureux de constater une fois de plus les succès croissants qu'il obtient dans l'enseignement.

M. Dedoncker est un chanteur dont la réputation est suffisamment établie.

Bornons-nous à signaler le succès qu'il a obtenu particulièrement

rement dans le *Sancta Maria* de Faure, où le violon de M. Vivien est venu enrichir de ses merveilleuses broderies un chant gracieux autant que grandiose.

Une charmante cantatrice dont nous regrettons de ne pouvoir faire connaître le nom, a chanté à la perfection, le grand air de *Mireille*. Au moins, qu'elle nous permette de lui adresser nos plus vives félicitations.

Le sextuor de *Lucie* a été très-applaudi.

L'interprétation en a du reste été on ne peut meilleure.

M. Neury a dit avec âme la cavatine de *Mireille*, et cette fois encore les applaudissements ne lui ont pas fait défaut.

N'oublions pas M. Guelton le spirituel chanteur comique dont les chansonnettes ont été très goûtées du public, et M. A. de C... baryton, qui a cueilli une abondante moisson d'applaudissements.

VINDEX.

### Concert organisé par MM. Vivien et Mercier.

Un très brillant concert a été organisé ces jours derniers par MM. Alfred Vivien, violoniste, et Vital Mercier, pianiste. Cette fête musicale avait attiré dans la salle de la Grande Harmonie, un auditoire considérable et désireux d'entendre des artistes bien connus et appréciés; au programme, figurait en effet, outre les noms des organisateurs, celui de M<sup>lle</sup> Leslino, cantatrice, de M<sup>lle</sup> Lemaire, harpiste, de M. Dumon, flûtiste, de M. Duhem, cornetiste, de M. Stengers violoncelliste, et enfin de MM. Van Cotthem et de Nœufbourg, accompagnateurs.

Chacun de ces musiciens a été très favorablement accueilli par le public.

Le morceau d'ouverture était le quatuor de *Rigoletto*, transcrit d'une façon fort intéressante pour flûte, piston, piano et harmonium par Louis Hemelsoet, pianiste-compositeur dont on connaît le mérite.

MM. Dumon, Duhem, Mercier et Van Cotthem, ont rendu cette œuvre avec beaucoup d'ensemble.

Venait ensuite une sonate de Nils Gade, pour piano et violoncelle, exécutée par MM. Mercier et Stengers.

On a surtout apprécié le talent de ces deux instrumentistes dans un « Larghetto » au « 9/8 », où vient s'intercaler un « Scherzo » d'un piquant effet.

La *Danse des Sylphes* pour harpe, a valu un franc et légitime succès à M<sup>lle</sup> Lemaire; elle joue de ce poétique instrument avec un toucher et une grâce remarquables.

Nous avons été agréablement surpris en constatant le développement et l'ampleur que gagne la voix de M<sup>lle</sup> Leslino. Cette cantatrice a chanté l'air du *Mancenillier* de l'*Africaine*, avec succès; la faveur de la foule s'est manifestée plus encore, après l'air des *Bijoux*, auquel M<sup>lle</sup> Leslino donne un cachet gracieux et distingué.

Que dire de MM. Dumon et Duhem, qui n'ait été répété bien des fois? Il n'est plus besoin de faire l'éloge de ces deux habiles virtuoses; faisons remarquer cependant dans le talent de ces artistes, un côté que l'on rencontre rarement chez les instrumentistes de ce genre; nous voulons parler de la manière de phraser et d'exprimer avec style la pensée musicale. Si l'on ajoute à ces qualités le mécanisme merveilleux que possèdent MM. Dumon et Duhem, l'on n'aura qu'à constater un grand succès de plus, cette fois encore, et l'ajouter aux précédents.

M. Mercier a fait entendre deux œuvres de caractère différent: *Nuit d'été*, sérénade gracieuse de M. Dupont, et une fantaisie sur *Lucie de Lammermoor*, de Prudent. Pour le premier de

ces morceaux, M. Mercier, en intelligent interprète, a su tirer de l'instrument une sonorité moëlleuse et toute aimable; dans le second il a montré une articulation et un mécanisme rares; les difficultés de clavier qu'offre l'exécution de cette fantaisie ont été vaincues avec une remarquable dextérité par cet habile pianiste: l'auditoire a couvert celui-ci de longs applaudissements.

C'est dans l'interprétation du « Concerto » de Léonard et du « Capriccio » de Wieniawski, que le violoniste Vivien est venu recueillir le chaleureux et légitime succès adressé à son talent de tout premier ordre. C'est là un instrumentiste d'école et de la grande. Archet puissant dans la phrase large, souple et piquant dans la note gracieuse, distingué, partout, M. Vivien possède de plus, — ce qui est plus rare, — l'expansion vibrante et communicative du cœur. Tempérament fin et sentimental, il intéresse et captive.

Alfred Vivien doit se rendre à Paris sous peu, paraît-il, afin d'y donner quelques concerts. On peut assurément lui prédire des lauriers nouveaux.

Nos vœux les plus sympathiques accompagnent cet artiste aimé, en attendant qu'il nous revienne, pour être, à nouveau, fêté chez nous.

Avant de finir, n'oublions pas de rendre justice aux utiles services rendus par deux musiciens distingués, MM. Van Cotthem et de Nœufbourg, dans le rôle difficile d'accompagnateurs.

A. T.

## NOUVELLES A LA MAIN

### Peinture.

La prochaine Exposition des Beaux-Arts à Bruxelles sera-t-elle vraiment retardée jusqu'en 1880? *L'Indépendance* ne veut pas croire qu'on osera de la sorte faire attendre les artistes; ce journal demande très-sensément qu'on pousse les travaux du nouveau palais des Beaux-Arts, travaux qui sont commencés depuis un an.

### Musique.

Sous le titre: « Artistes musiciens belges à Paris », la *Fédération artistique* donne une intéressante nomenclature dont voici le résumé. Sans compter les De Bériot, les Vieuxtemps, les Servais, les Artot, les Demunck, les Reichert, les Godefroid, les Massart, les Léonard, etc., Paris possède en ce moment M<sup>lle</sup> Soubre et M. Bouhy, qui chantent dans le *Déluge* de St-Saens, — M. Lhérie, à l'Opéra-Comique, — M. Van Waefelghem, alto-solo, et le violoniste Mauhin aux Concerts populaires, — MM. Marsuk et Van der Gucht, — M<sup>me</sup> Allard Gueritto, M<sup>lle</sup> Singelée, le harpiste Godefroid, le violoncelliste Fischer, etc. Sylva, on le sait, est belge aussi.

L'école musicale de St-Josse-ten-Noode organise un grand concert qui sera donné à l'Alhambra le lundi de Pâques, 17 avril, à 1 heure et demie.

Le produit du concert est destiné aux orphelinats de St-Josse-ten-Noode et Schaerbeek. Le programme se compose d'œuvres de maîtres; M. Henry Warnots dirigera les chœurs.



Empruntons à l'*Echo Musical* le relevé des concours et festivals de l'été prochain :

21 mai.	Handsame (festival, harmonies, fanfares).
28 mai.	Adinkerke ( id. id. id. chœurs).
4-5 juin.	Reims (concours, id. id. id. ).
25 juin.	Cortemark (festival id. id. id. ).
16 juillet.	Thourout ( id. id. id. ).
23 juillet.	Bomalle s'Ourthe (festival, harm., id. ).
6 août.	Clermont Oise (concours, id. id. chœurs).
13 août.	Dijon ( id, id. id. id. ).
En juin.	Ostende (concours et festival, id. id. id. ).

\*  
\*\*

Le quatrième concert de l'Union instrumentale qui devait avoir lieu jeudi dernier, est ajourné à une date non encore déterminée.

\*  
\*\*

On nous écrit de Gand : « Le dernier concert du Conservatoire, sous la direction de M. Ad. Samuel, a été splendide. La cantate couronnée de feu M. Devos « De Meermin », était le grand attrait de la cérémonie. C'est une œuvre large, pénétrante, sincère, en tous points digne de la distinction dont elle a été l'objet; on ne s'apercevait point qu'elle fût inachevée; il n'y manquerait, *dit-on*, que quelques mesures d'instrumentation. M. et M<sup>me</sup> Jaëll ont aussi été fort applaudis, surtout dans des *Variations* de St-Saens sur des thèmes de Beethoven.

« M. Aug. Dupont s'est fait entendre avec succès l'autre soir à la Société littéraire. Le *Roman en dix pages* est une œuvre d'infiniment de charmes. »

\*  
\*\*

Les journaux de Bruges nous apprennent que M<sup>lle</sup> Adeline Dulait s'est fait entendre, il y a quelques jours, à l'Union musicale de cette ville. Ils ajoutent qu'elle a déclamé plusieurs morceaux avec le plus grand succès et qu'elle a été chaleureusement applaudie.

Nous avons eu déjà l'occasion de témoigner à la sympathique élève de M<sup>lle</sup> Tordeus toute l'admiration que son talent nous inspire, il paraît qu'en ces derniers temps la jeune artiste a fait encore de grands progrès, ce qui ne nous étonne guère : nous avons toujours prédit à M<sup>lle</sup> Dulait un brillant avenir, et nous sommes heureux de pouvoir constater qu'elle y marche rapidement.

\*  
\*\*

Le *Progrès* d'Ypres consacre à M<sup>lle</sup> Ida Servais, notre charmante cantatrice, les lignes suivantes à propos d'un concert au Cercle Philharmonique de Poperinghe, dans lequel elle s'est fait entendre :

« Les honneurs de la soirée ont été incontestablement pour M<sup>lle</sup> Servais, prix d'excellence du Conservatoire de Bruxelles.

« Toute sa personne, dont la simplicité la plus exquise relève encore le rare mérite, prévient déjà en sa faveur, et elle a tenu la salle entière sous le charme de sa voix, où la puissance, la justesse, le sentiment et la douceur brillent d'un si vif éclat.

« Et comment n'aurait-elle pas électrisé la réunion, cette belle jeune fille qui porte, avec tant de distinction, la triple couronne de la jeunesse, de la grâce et du talent? »

\*  
\*\*

### Sculpture.

Les artistes qui désirent prendre part au concours ouvert à Londres pour élever une statue à Byron, sont priés d'envoyer le dessin de leur projet (2 pieds de dimension), avec tous les détails nécessaires, à :

RICHARD EDGUMBE, Esquire,  
*Honor. secret., to the Byron memor. fund,*  
*Grafton club,*

W. London.

et ce avant le 1<sup>er</sup> octobre prochain.

(Communiqué.)

\*  
\*\*

Le nouveau directeur des fêtes à Spa, nommé en remplacement de M. Kirsch, est M. Le Maire, de Warzée, dont la nomination a causé une vive satisfaction parmi les Spadois.

\*  
\*\*

Les sociétaires de la Comédie française sont en ce moment au nombre de 20, dont voici les noms et la date d'admission :

MM.	Got et Delaunay,	1850.
	Marchant et M <sup>lle</sup> M. Brohan,	1852.
	Bressant et M <sup>lle</sup> Favart,	1854.
M <sup>me</sup>	Guyon,	1858.
M	Talbot,	1859.
M <sup>lle</sup>	Jouassain,	1863.
MM.	Coquelin et M <sup>me</sup> Riquier,	1864.
	Febvre et M <sup>me</sup> Provost Poncin,	1867.
M <sup>me</sup>	Dinah Félix.	1870.
M.	Thiron et M <sup>lle</sup> Reichemberg,	1872.
M <sup>lle</sup>	Croizette,	1873.
MM.	Mounet-Sully,	1874.
	Laroche et M <sup>lle</sup> S., Bernhardt,	1875.

Les sociétaires partagent entr'eux les bénéfices du théâtre. Leur part annuelle est parfois de 15 à 20 mille francs. Coquelin cadet a quitté la Comédie française l'an dernier, parce qu'on lui avait préféré M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt dans l'élection à un poste de sociétaire.

### EXPOSITION DE PHILADELPHIE.

Le *Moniteur* vient de publier les noms des membres du jury belge pour l'Exposition de Philadelphie.

Il y en a cinq, dont *pas un seul pour les beaux-arts*.

Seront représentés : la chimie appliquée à l'industrie : les armes; les matériels des chemins de fer; les mines; la mécanique, ou travail des métaux.

Quant aux peintres, aux sculpteurs, aux architectes, etc., ils n'ont qu'à se fouiller.

Il faut tout dire : le gouvernement belge n'est pas coupable. C'est le gouvernement américain qui a désigné aux Etats exposants les produits du travail qui exigeaient des représentants. On voit bien que le Yankee est plus industriel qu'artiste, et plus terre à terre qu'il n'est permis de l'être.

(Chronique.)

### Nécrologie.

M. von Fürich, peintre d'histoire et fondateur de l'Ecole nazaréenne aux tendances moyen-âge, est mort à Vienne à l'âge de 76 ans.

\*  
\*\*

On annonce également la mort du sculpteur français Jacques, et de l'italien Fontana, le dessinateur bien connu de divers journaux illustrés.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 15.

26 AVRIL 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50  
Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO. 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*A propos d'Expositions. — L'Exposition rétrospective. — Queue de poisson. — Le Centenaire de Rubens. — Lettre d'un paysagiste, II. — Sonnets Mystiques. — Les Théâtres: Rigoletto, M<sup>me</sup> Favart. — Les Concerts. — Nouvelles à la main.*

A PROPOS D'EXPOSITIONS

Les Expositions de Beaux-Arts seront nombreuses cette année dans notre petit pays. Nous avons publié, il ya trois mois environ, le programme de l'Exposition de Mons; l'Union des Artistes, de Liège, organise de son côté une exhibition d'œuvres de peinture et de sculpture pour le 1<sup>er</sup> mai prochain; enfin, le 13 août, s'ouvrira la grande Exposition triennale d'Anvers. N'oublions pas le Cercle artistique de Bruxelles qui réunira, comme d'usage, une brillante collection d'œuvres jeunes et vaillantes.

Le moment semble donc bien choisi pour communiquer à nos lecteurs une remarque que nous avons faite touchant ces fêtes de l'art. Notre remarque s'applique avant tout aux grandes Expositions, si fati-

gantes pour le public, et partant, si peu aptes à réaliser le véritable but de leurs organisateurs — qui est ou doit être de développer dans les masses le sens du Beau.

Et d'abord, nous ne sommes pas de ces classificateurs enragés qui veulent absolument placer les divers arts par ordre de mérite; le but de la sculpture et de la peinture est le même sans doute, mais leurs moyens d'action sont bien différents, et l'on ne peut, en toute justice, chercher à établir que l'une a plus de puissance ou plus d'influence que l'autre.

Il faut avouer cependant que pour la foule la toile peinte a plus d'attraits que le marbre sculpté; les sujets traités sont nécessairement plus variés et, de prime abord, plus compréhensibles; puis, il y a cette étrange fascination de la couleur qui agit sur tout individu et attire forcément ses regards. La sculpture est une Muse austère, nous dit M. Cousin; et de fait, les habitués des grandes Expositions de Beaux-Arts ont pu se convaincre à maintes reprises que la foule hantait de préférence les Salons de peinture — sorte de boudoirs à côté du temple des statues.

Mais la raison de cette indifférence ne git pas exclusivement dans l'austérité des grâces sculpturales; la fatigue y a une grande part. D'ordinaire, le curieux

commence, en effet, sa visite par les tableaux, guidé par cette préférence naturelle dont j'ai parlé plus haut ; puis, après une heure de pérégrinations à travers une orgie de couleurs, les yeux se voilent et les muscles du cou ont une tendance à se contourner. Restent à voir les salles consacrées à l'art statuaire, mais l'attrait n'est pas assez considérable pour contrebalancer la fatigue. C'est en intéressant le public, en l'amusant pour ainsi dire, qu'il faut le mettre au courant des choses de l'art, et arriver à lui inspirer un goût raisonné des beautés artistiques. Or, les œuvres de sculpture, quelque belles et attrayantes qu'elles soient en elles-mêmes, manquent souvent ce but à cause de la multiplicité des toiles. Il y a certes de sages *dilettanti* qui mesurent leur temps à chaque visite et parviennent à réserver pour le marbre ou le plâtre une partie de leur admiration. Mais c'est là l'exception ; en thèse générale, on peut dire que l'inconvénient dont nous parlons existe partout.

C'est là sans doute une injustice de la part du public, et les sculpteurs doivent en souffrir à plus d'un point de vue, tant pour eux-mêmes que pour l'art dont ils sont les prêtres. Comment remédier à cet état de choses ? Voici le moment d'émettre une idée ! Quant à nous, il nous semble qu'on arriverait peut-être à une solution satisfaisante, en séparant complètement les Expositions de sculpture des Expositions de peinture. Elles devraient se faire à des époques différentes ou, au moins, dans des locaux séparés. Le public irait aux Salons de sculpture parce qu'il va à toutes les exhibitions. Ses goûts préconçus n'auraient pas ici la même influence. Seulement, il y arriverait frais, dispos, et ne serait pas si enclin à établir des parallèles — à son point de vue — entre les deux arts frères, quoique rivaux. Il examinera plus attentivement, et l'admiration sera énormément facilitée. Petit à petit, il prendra goût à la sculpture, comme il a pris goût à la peinture ; il jugera plus sûrement, il apprendra à connaître le but et les moyens, et..... tout sera pour le mieux.

En résumé, si notre idée était mise à exécution, chacun y gagnerait ; le public, dont l'éducation artistique deviendrait plus complète, et les sculpteurs, qui seraient mieux compris et plus appréciés.

### L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

La nouvelle annoncée dans le n° 13 de l'*Artiste* n'était, hélas ! qu'un « poisson d'avril », comme vous le verrez plus loin ; M. le Ministre Delcour n'était pas revenu sur sa décision anti-artistique et anti-industrielle, et l'Exposition demeurait forcément remise

« malgré le succès que lui garantissait le concours dévoué de nos principaux collectionneurs ». Le moment était bien venu cependant pour exhiber les merveilles de feu notre industrie artistique ; que d'inspirations auraient pu être puisées dans ces merveilles d'élégance et de bon goût, — aujourd'hui surtout, que « l'article Paris » étale en maître ses grâces de mauvais aloi ! Quelques bons *faiseurs*, comme Barbedienne et parfois les frères Susse, cherchent leurs modèles aux grandes époques, mais à côté de leurs candélabres, de leurs presse-papiers, etc., que d'œuvres abâtardies et franchement laides ! Le goût doit être régénéré, comme chacun peut s'en convaincre, s'il visite les collections de bibelots anciens ; l'Exposition rétrospective des arts industriels aurait fait faire un large pas dans cette voie féconde.

Tout n'est pas perdu cependant, et nous sommes heureux d'apprendre qu'une Exposition partielle aura lieu.

Le Comité général s'est réuni le 6 avril au *Cercle artistique*, et s'associant aux sentiments exprimés par la Commission directrice, a décidé qu'on organiserait dès cette année une Exposition de *reproductions* — et aussi une Exposition de tissus anciens (broderies, brocarts, tapisseries, dentelles, cuirs pressés, etc.).

C'est avec une vive satisfaction que nous enregistrons cette nouvelle ; le Comité a fait preuve de courage et d'initiative dans cette protestation de fait contre le mauvais vouloir du Gouvernement. Nous nous rappelons avec plaisir l'Exposition de tissus anciens qui eut lieu en 1874 au palais de l'Industrie, à Paris ; la foule se pressait pour admirer ces merveilles, et les résultats furent être féconds. Espérons qu'il en sera de même pour l'Exposition à établir au Petit Sablon, car c'est à la baraque planchée que le Comité s'est vu forcé d'arrêter son choix.

G.

### QUEUE DE POISSON

Dans notre avant-dernier numéro, suivant en cela l'exemple de tous nos confrères de la presse, nous avons risqué, nous aussi, notre poisson d'avril. Mais jamais nous n'avions pensé avoir besoin de démentir aujourd'hui une nouvelle si dépourvue de vraisemblance. Nous avons reçu cette quinzaine une dizaine de lettres nous communiquant des idées au sujet de l'Exposition rétrospective des Arts industriels. Chacun a trouvé son petit local. Il y a même un monsieur qui signe « un architecte » et qui propose d'établir l'exhibition, devinez où ?... à la Porte de Hal, au dernier étage. « Il y aurait peu à faire pour cela, dit-il, il suffirait d'enlever une partie du toit actuel et de le remplacer momentanément par un toit vitré. » Très-pratique

« l'architecte » dont nous regrettons de ne pouvoir vous donner le nom. Ce serait plaisant si ce n'était si triste !

Un membre de la Commission fantaisiste que nous avons fait nommer en conseil des ministres est venu sérieusement nous affirmer que notre nouvelle était dénuée de fondement. Il avait, dit-il, reçu un grand nombre de cartes de visite et il s'était empressé de courir au ministère vérifier la véracité de nos dires. On lui avait naturellement ri au nez et il s'était fait un devoir de nous apporter des renseignements officiels. Merci bien !

En présence de ces faits, nous nous voyons donc obligés de prévenir le public que la nouvelle que nous avons donnée n'était malheureusement qu'un poisson. Tant pis pour ceux qui l'ont avalé !

v. r.



## LE CENTENAIRE DE RUBENS

Les journaux d'Anvers nous apprennent que la Régence commence à s'occuper pratiquement du projet grandiose et difficile de réunir, en une Exposition, les œuvres de Rubens. En effet, deux des conseillers communaux, MM. Nauts et Marguerie viennent de partir pour Paris, Madrid et Rome ; et deux autres, MM. Van den Nest et De Winter pour Berlin, Dresde, Munich et Vienne, — avec mission de se rendre compte des dispositions des gouvernements et des musées étrangers au sujet de l'envoi des tableaux de Rubens à l'Exposition de 1877.

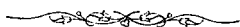
Ces Messieurs, se sont, comme on le voit, partagé l'Europe d'une manière toute ethnographique : à l'un les races latines : Français, Italiens, Espagnols, — à l'autre les Germains : Autrichiens, Bavares, Saxons et Prussiens. Il sera intéressant de comparer les résultats de leurs voyages ; si tous les Latins acceptaient et si tous les Germains refusaient, cela ne pourrait-il amener de *casus belli* entre les grandes races..... ? Je crois, quant à moi, que la réception sera la même, à Paris comme à Berlin, à Vienne comme à Madrid. Nos agents diplomatiques feront grand accueil aux délégués anversoises, car ceux-ci ont eu soin d'emporter des lettres d'introduction. On parlera sans doute beaucoup de Rubens — ambassadeur, lui aussi, à ses heures perdues, — on banquettera, on fraternisera ; puis se feront les présentations aux autorités compétentes. Celles-ci brilleront par leur politesse, et feront quelques promesses vagues, infailliblement.

Nous souhaitons, du reste, bonne chance à MM. Nauts, Marguerie, Van den Nest et De Winter. Si le résultat de leurs démarches était heureux, notre joie serait sincère.

Nous renvoyons à nos précédents articles ceux qui désireraient connaître notre opinion sur la fête projetée pour 1877.

c.

Nouveau centenaire à l'horizon, celui de Goethe en Allemagne. Chronologistes, à vos pièces, pour nous en préparer encore !



## LETTRES D'UN PAYSAGISTE

II

Mons, 12 avril.

Route de Mons!...

Mais rassure-toi, cher ami, je suis seul — et ne me rends point, « le cœur ému d'un vague trouble », à l'*Hôtel de la Couronne* : Je n'ai pas de fleurs d'oranger à effeuiller...

Ma seule compagne est cette fidèle boîte à peindre qui s'étale là, devant moi, cuir ballant et tubes cliquant, sur la banquette rembourrée.

J'ai pris l'*express* de Bruxelles pour Pâturages, en pays borain.

Mais le wagon tintamarrant a plutôt l'air de rouler vers quelque blanche Sibérie que vers le pays du charbon.

Il fait morne : la lanterne là-haut, rougeoit tristement, les vitres bruyantes sont matées par une buée de novembre : Avril en fleur n'est plus !

Au dehors il neige. La bise chasse les flocons horizontalement et les plaque à tout ce qu'elle rencontre ; cette neige d'avril, triste et froide, se mêle à la neige odorante des cerisiers frais-épanouis.

Les plaines fuient en robes de mariées (route de Mons!), les arbres défilent en scintillantes cuirasses au long des berges emmitouffées. Pas un être vivant dans la campagne. Seul parfois, un pauvre garde-barrière, blanc de neige, en faction, drapeau rouge au poing, apparaissait comme un éclair.

Le remorqueur mugissant courait, crachant la suie. La bise rabattait son long panache de vapeur que l'air glacé condense et qui se mêle au sol, à la neige tourbillonnante.

Brrr ! Le vol bruyant des wagons s'éparpillait dans de blanches ténèbres.

Et je me drapai fileusement dans la chaude couverture de voyage, le dos à la cloison capitonnée, les yeux clos, et me ressouvenant...

Il y a trois jours, je quittai Hastières et ses sourires, ses folles montagnes où les brises aux tièdes parfums et les oisillons charmeurs reprenaient le doux chant du Renouveau. J'avais laissé le cher fleuve aux romances printanières, la Meuse, dont les ronds nénuphars vont bientôt oceller la robe céruléenne. J'avais laissé les noyers superbes et les chênes majestueux à l'ombre desquels on est si bien pour peindre.

Je revoyais la ville.

Mais le beau soleil était resté là-bas, dans les monts reverdis...

O cher ami, combien la ville est nulle et maussade

quand l'on revient des féeriques campagnes, pleines de joie, baignées d'air et de lumière, où passent, gailardes sous les caresses flamboyantes du soleil, les vigoureuses, les belles paysannes.

Au lieu des grands bois remplis de chants, de tendres cris et d'éblouissements, les malingres végétaux des squares, les arbres fripés des boulevards où nos freluquets exsangues jacassent, babillent, ronronnent; où nos jeunes vierges de salons, en cuirasse et en robe fourreau, passent roides et guindées, se haussant, fières, sur leurs talons fantasquement échafaudés.

Mais la machine roulante ralentit sa marche, le sifflet aigre déchire l'air froid, la cheminée secoue une dernière fois sa crinière blanchissante. Un heurt suprême et s'arrête la file tapageuse des voitures.

Mons!

Une vague odeur d'orangers effeuillés me monte aux narines . . . . .

La rafale neigeuse a cessé. Cà et là, une lézarde d'azur dans le firmament gris.

Je descends, joyeux, du sombre compartiment et fais mon entrée dans la ville bruyante : « ceux du Haynault chantent à pleynes gorges » disait déjà Marot!

Trois jets-d'eau hérissent avec grande conviction leur humide chevelure autour d'un haut piédestal encore inhabité. Je m'informe du futur locataire. . .

Ce piédestal — me répond un homme jeune encore, et que son air bizarre me fait prendre pour un artiste — ce piédestal servira, pendant notre Exposition du mois de juin, de *piéd-à-terre* aux membres de la commission de placement du dernier Salon bruxellois.

On verra ça!

Le carillon du beffroi fait entendre sa joyeuse sonnerie qui réveille en moi étrangement un monde disparu... les preux, hallebarde au poing, faisant le guet aux créneaux; le troubadour aimé grattant sa lyre et roucoulant sous les hautes fenêtres en ogive; la châtelaine langoureuse rêvant beau chevalier à son balcon découpé de trèfles à jour...

Mais les exigences impérieuses d'un gosier à jeun, me rappellent à la réalité de l'heure présente et je cours humer, dans le grand verre à côtes, les vivifiantes senteurs de houblon, la mousse ambrée et titillante de la *brune* du bon pays wallon.

Je salue en passant le dôme antique de l'Hôtel de ville, décapité par l'ouragan, puis me voici, après avoir erré par quelques ruelles désertes et tortueuses, dans le « jardin suspendu » d'où s'élance la masse imposante et splendide du beffroi.

Ce jardinet est dûment encuirassé de murs épais avec bastions et poterne et fait partie des fortifications. Mais le 12 mars passé, le fameux Nord-Ouest en

fit le siège et d'un souffle, en renversa un énorme pan — sans tambour ni trompette!...

A mes pieds, s'étale d'un côté la ville étageant, pittoresque, ses toits d'ardoises sombres et de tuiles claires, hérissant ses tourelles et ses clochetons bizarres. Au fond, s'élève, faisant le gros dos à l'horizon, le mont Paniselle empanaché de son arbre solitaire.

De l'autre côté, s'étendent les campagnes verdoyantes que la blanche giboulée a poudrées et où fuit, droit et brillant entre ses berges assombries, le canal de Condé moucheté de ses bateaux charbonniers.

Je quittai ce jardin fortifié, que les giroflées jaunissent et m'en retournai — après avoir fait mes humbles dévotions d'artiste à Sainte-Waudru la gothique — vers la gare où m'attendait, écumant, le monstre aux poumons d'acier qui devait m'entraîner vers Pâturages, la verte boraine.

MARC VÉRY.

## SONNETS MYSTIQUES

### I

*Aux églises toujours l'on voit quelque fantasmie  
Vieille, œil blanc, front béant d'extase, parchemin  
Où la griffe d'airain du temps s'émousse, masque  
Idiot dont le rictus béat brille au Chemin*

*De la Croix. Doigts jaunis et palmés à la vasque  
Où l'eau sainte mpsit; spectre sans lendemain  
Prodiguant les derniers feux de sa lèvres flasque  
A la muette croix qui tremble dans sa main.*

*Aux pieds du Christ son œil mort, des filles de joie  
Prend l'âpre ardeur: son âme, oiseau de nuit, déploie  
Son aile et va butter aux voûtes du Saint Lieu.*

*Du temple et de l'autel, ô toi. Lais fumeste,  
Ta posthume hystérie offre ton cœur à Dieu...  
Demain le ver de terre en mangera le reste!*

### II

*J'aime au soir parcourir les vieilles cathédrales.  
Sur le grès noir les pas tintent lugubrement:  
On semble ouïr des cris étouffés et des râles  
S'échapper des tombeaux sous les dalles dormant.*

*Un reste d'encens monte en plaintives spirales  
Aux nefs où l'orgue éteint son grand mugissement.  
La cire en vain combat les ombres sépulcrales  
Des piliers gris où naît plus d'un spectre alarmant.*

*Que j'aime, quand la lune argente ces ténèbres,  
Voir des vieilles, le front sur les marbres funèbres,  
Incruster dans tes chairs leurs ongles de hiboux,*

*O Christ! — mais à tes pieds plus blêmes que les cierges,  
Si je vois les baisers, les pleurs des tendres vierges,  
Je suis jaloux de toi, beau Juif aux cheveux roux!*

En Semaine Sainte.

T. H.

## LES THÉÂTRES

## Théâtre royal de la Monnaie.

## RIGOLETTO

La reprise de l'opéra de Verdi a été retardée de quelques jours par suite d'une indisposition de notre excellent ténor Warot. Enfin, mercredi dernier, l'on a pu donner *Rigoletto* avec M. Warot dans le rôle du duc de Mantoue. Le public a été péniblement surpris en entendant la voie affaiblie du sympathique artiste. Quelques spectateurs — oubliant les bonnes soirées qu'il nous a fait passer — ont même manifesté leur mécontentement; le régisseur général a dû venir réclamer l'indulgence du public pour M. Warot, imparfaitement remis de sa maladie. La représentation s'est achevée tant bien que mal, et avec quelques coupures.

Nous avons tout lieu de croire que deux ou trois jours de repos auraient rendu tous ses moyens à notre ténor et que nous aurions encore le plaisir de prodiguer nos bravos à l'acteur accompli, au consciencieux artiste qui a fait, pendant de longues années, les délices des bruxellois; mais nous avons appris que malheureusement il a sollicité de la direction la résiliation de son engagement. Il a demandé seulement la faveur d'un bénéfice, que nos directeurs se sont empressés de lui promettre.

La première s'est un peu ressentie des défaillances du duc de Mantoue: les autres acteurs ordinairement soutenus par lui, ont été faibles. Les représentations suivantes ont été meilleures. M. Bertin a chanté par complaisance, samedi au bénéfice de Jean, le rôle de M. Warot, et — nous devons lui rendre cette justice — il s'en est fort bien acquitté. Il a bien dit les couplets du 1<sup>er</sup> acte, qui lui ont valu de sincères applaudissements; nous voudrions qu'il mit plus de passion dans le duo du 2<sup>e</sup> acte avec Gilda, et qu'il accentuât moins durement les couplets du 4<sup>e</sup> acte, qui doivent, comme ceux du 1<sup>er</sup> acte, être dits avec grâce et légèreté.

M. Devoyod est de tous points excellent sous l'habit grotesque de Rigoletto; il a composé avec beaucoup d'art ce personnage avili, qui sert de jouet à une cour corrompue. Il joue sans exagération et s'est bien gardé surtout de faire de Rigoletto un polichinelle affreux, sorte de Quasimodo à la deuxième puissance. Il se contente d'être bossu et cagneux, ce que les Rigoletto n'ont pas toujours fait.

Il a dit très spirituellement la phrase ironique du 1<sup>er</sup> acte, à l'entrée du comte de Monterone. Le duo entre Rigoletto et sa fille, au 2<sup>e</sup> acte, un des plus beaux morceaux de la partition, a laissé à désirer. M. Devoyod y montre un défaut que nous avons souvent remarqué chez lui, et qui atténue singulièrement sa valeur. Je veux parler du mouvement musical, que notre baryton ne respecte pas; souvent même il n'est pas d'accord avec la mesure; il semble vouloir imposer et le mouvement et la mesure à l'orchestre. Nous engageons vivement M. J. Dupont, qui est un musicien consommé, à réprimer vigoureusement ces tentatives.

Ainsi l'andante du duo dont nous parlons a été chanté beaucoup trop lentement, ce qui fait que l'allegro qui suit

immédiatement — chanté dans le mouvement voulu par M. Devoyod — paraît être trop accéléré. C'est passer de la marche funèbre au galop échevelé, et c'est du plus mauvais effet. Cela dit, M. Devoyod a bien chanté ce duo, où des notes inquiètes se marient aux gracieuses cantilènes de Gilda.

M. Devoyod est irréprochable dans le 3<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> acte, qu'il joue et chante en artiste.

M<sup>lle</sup> Hamaekers remplit le rôle de Gilda, qui n'est cependant pas dans ses cordes; bonne musicienne, douée d'une voix pure et vibrante, habile chanteuse, vocalisant avec éclat, M<sup>lle</sup> Hamaekers obtient de légitimes succès dans les rôles de reines, rôles dignes et froids; mais où le souffle de la passion doit passer, où le sentiment doit être vif, ardent, elle réussit moins. Question de tempérament! Cependant elle fait une Gilda très-satisfaisante. — Une bonne note également pour le quatuor.

M<sup>lle</sup> Bernardi — qui remplit le rôle effacé de Madeleine — chante convenablement sa partie dans le quatuor.

M. Echetto — toujours la mine furieuse — fait un Sparafucile farouche. Brrr!

Bien les chœurs et l'orchestre. Et voilà!

L. F

## Théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert.

M<sup>me</sup> FAVART

J'ai été fort peiné ces jours derniers, en voyant M<sup>me</sup> Favart déployer les ressources de son talent hors ligne devant une salle vide. Il est pénible, en effet, de constater une pareille indifférence ou plutôt une préférence regrettable pour un genre qui n'a plus rien d'artistique. Conviez en effet le public aux merveilles de mise en scène du *Tour du Monde*, aux coups de feu des *Pirates de la Savane*, aux bouffonneries de l'opérette, aux fantasmagories de la féerie, aux gaudrioles de M<sup>me</sup> Chaumont ou aux excentricités exagérées de Jolly, et le public accourra en foule applaudir ces insanités littéraires... mais ces merveilles de décors, de costumes, tout ce tape à l'œil enfin, d'art seul dépourvu.

Mais conviez ce même public à une représentation de M<sup>me</sup> Doche, à une audition de M<sup>me</sup> Favart, cette illustre étoile de la Comédie française; offrez-lui ces beautés littéraires signées Emile Augier, de Girardin, Scribe, Octave Feuillet, Dumas; donnez le même soir *l'Eté de la Saint-Martin*, le *Supplice d'une femme* et *Paul Forestier*, le public restera chez lui, sans se déranger le moins du monde.

Voilà où nous en sommes! L'opérette, la féerie, le ballet triomphent! A eux, les applaudissements, les succès, la foule! Quant à cette littérature saine et correcte qui, transportée sur le théâtre, nous représente entre les quatre murs d'un salon quelque scène de la vie réelle, elle est vaincue — vaincue implacablement. La moralité de tout cela n'est-elle pas bien triste, comme je le disais en commençant; tout pour les yeux, rien pour l'esprit, rien pour le cœur.

M<sup>me</sup> Favart, que Jules Janin en 1854, lors de son entrée à la Comédie française, appelait déjà « la fleur du panier de la comédie », a débuté dans *Paul Forestier*, l'une des œuvres les plus puissantes et les plus belles d'Augier. Le rôle de Léa

convient à sa nature, il lui conviendrait mieux assurément si des ans irréparable outrage ne commençait à creuser dans les traits de la vaillante et éminente artiste ses ingrats sillons — sillons qui, du reste, sont les stigmates glorieux d'une carrière longue toute de succès et de triomphes. De pareilles femmes devraient pourtant toujours rester jeunes. De pareils talents sont trop beaux pour ne charmer qu'une génération. Nous avons vu ce rôle de Léa interprété jadis par cette pauvre Desclée — une autre héroïne de théâtre aussi, celle-là — et ce n'est pas sans un serrement de cœur que le souvenir de l'adorable femme et de la grande artiste nous est repassé dans l'esprit.

M<sup>me</sup> Favart, comme Desclée, a été superbe dans ce rôle tout de souffrances et de luttes.

Tout le monde connaît la pièce et se souvient surtout des beautés scéniques de son troisième acte. Disons que M<sup>me</sup> Favart a été à la hauteur de cette situation. Elle a été sublime ! Il n'y a rien de plus énergique et de plus beau. Mais aussi c'est tout un drame, que cette femme : elle a la voix, le geste, l'accent, la douleur, la pitié, elle a tout ce qui fait la comédienne qui souffre, sent et pleure et qui peut faire aussi sentir et pleurer les autres. Aussi la salle a retenti d'applaudissements unanimes et mérités.

La grande artiste était, du reste, bien secondée. M<sup>lle</sup> Pazza est la plus agréable et la plus piquante des ingénues, et elle a notamment très-bien rendu au dernier acte sa scène douloureuse d'abord et joyeuse ensuite. « Combien sont douces, a dit un grand critique, les larmes de la jeune femme, larmes printanières de la vigne coupée, et qui ne demandent qu'à s'arrêter ! » Dans *Paul Forestier*, elles ne coulent heureusement pas longtemps, et chacun s'est senti heureux quand M<sup>lle</sup> Pazza a reconquis le bonheur avec l'amour de son mari. « Sourires mouillés ! »

M. Montlouis donnait convenablement la réplique ; M. Deschamps était un De Beaubourg bien « gommeux » et M. Harville secondait ses partenaires de son mieux.

Le *Supplice d'une femme* a donné également à M<sup>me</sup> Favart l'occasion de déployer ses grandes qualités. Le rôle de la femme adultère dans cette pièce est d'une difficulté inouïe, et il faut réellement, pour parvenir à le rendre, un talent supérieur. Ses sanglots, son désespoir inspirés par la plus grande des hontes, ont été interprétés par M<sup>me</sup> Favart avec un réalisme émouvant. Il faut voir cette femme en proie à de pareils sentiments pour se faire une idée des émotions qu'elle peut produire. Sa voix est forte, ses cris quelquefois sauvages, ses gestes larges, son jeu souple, l'expression de sa physionomie toujours vraie dans les scènes à grands effets comme dans les passages calmes, tout d'amour et de poésie.

M. Candeilh a puissamment contribué au succès de M<sup>me</sup> Favart. Nous regrettons de ne pouvoir en dire autant de M. Montlouis. Il est vrai que ce n'était pas là précisément le répertoire du sympathique artiste qui a brillé jadis au premier rang dans la *Jeunesse du Roi Henri*. M. Montlouis a dû apprendre tous ses rôles de comédie un peu à la fois, et il est juste de savoir, à cause de cela, lui accorder quelque indulgence.

*Julie*, de Feuillet, a remporté un succès depuis longtemps établi. C'est là une œuvre vraiment puissante qui renferme plus d'un passage terrifiant, notamment la grande scène du 3<sup>e</sup> acte où Julie meurt coupable, écrasée sous le poids de sa

honte. M<sup>me</sup> Favart a remué son auditoire dans cette chute sublime précédée de terribles élans de passion et d'effrayants cris de douleur. Pour du réalisme, c'en était, et du vrai !

Que ne pouvons-nous garder longtemps dans nos murs la grande artiste. On parle déjà de séparation — et prochaine, malheureusement. Toutefois, les bons bourgeois qui veulent pleurer pour leur argent verront encore M<sup>me</sup> Favart dans *Adrienne Lecouvreur*, ce drame empoignant qui a déjà fait couler tant de larmes.

On avait parlé aussi de la *Conscience*, drame d'Alexandre Dumas père, dont la valeur est discutée et qui fut écrit pour Laferrière. Son rôle, en effet, constituait à peu près la pièce entière. Il est vrai de dire qu'il est très-beau, plein de mouvements précipités, de troubles, d'éclats, d'emportement, de délire.

Nous ne croyons pas pourtant que M<sup>me</sup> Favart choisisse la *Conscience* pour nous faire ses adieux, les rôles de femme tenant peu de place dans la pièce.

Coquelin viendra, dit-on, prendre sur la scène des Galeries la place laissée vacante par sa camarade et co-sociétaire de la Comédie française.

Allons, tant mieux ! Puissent-ils y passer tous !

Brasseur et toute la joyeuse bande du Palais-Royal arriveront jeudi au Parc. Pour peu que cela continue, nous allons avoir tout Paris-théâtre dans Bruxelles, et je crois que personne ne se plaindra !

MAURICE GEORGES.



## BRUITS DE COULISSES

On répète en ce moment au théâtre des Fantaisies-Parisiennes la *Reine des Amazones*, de M. De Nuytter, musique de M. Legoux. On ne dit pas trop de bien de cette nouveauté, et il est même plus que certain que la pièce, quoiqu'entrée en répétitions, ne sera pas représentée.

On parle déjà d'engagements pour la campagne prochaine :

Madame Lyon, du Parc, prendra aux Fantaisies-Parisiennes la place laissée vacante par le départ pour Paris de M<sup>me</sup> Delorme.

MM. Barbe, Garnier, Monroy, du Parc également, sont définitivement engagés aux Galeries. Ces artistes joueront le *Tour du Monde* à l'Alhambra pendant la période d'été, Barbe remplira le rôle de Philéas Fogg et Garnier celui de Passe-Partout.

M. Lebrun et la charmante Hélène Emma restent pensionnaires de M<sup>me</sup> Micheau.

M. Darmand quitte le Molière pour le Parc.

À la Monnaie, la troupe sera presque entièrement renouvelée. M<sup>lle</sup> Hamaekers quitte, paraît-il, définitivement ; Warot a résilié, Sylva est rappelé à Paris, mais ce que l'on apprendra avec plaisir à Bruxelles, c'est l'engagement de M. Salomon.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des engagements nouveaux à mesure qu'ils parviendront à notre connaissance.

M. G.



## LES CONCERTS

## Concert de l'Union scientifique et littéraire.

Les élèves de l'École lyrique et dramatique de M. Alfred Cabel se sont fait entendre il y a huit jours à la Soirée intime de l'Union scientifique et littéraire. Ils y ont remporté un succès d'autant plus beau, qu'il leur a été fait par un public essentiellement connaisseur.

MM. Delaunay, Galeslout et Neury se sont fait entendre successivement dans le duo du *Châlet*, dans le 1<sup>er</sup> acte de *Faust* et dans les *Deux Vieillards*, de Grétry — duo charmant et plein d'originalité.

M. Delaunay est déjà un chanteur accompli. Il manie fort bien sa puissante voix de ténor « barytonnant » qui rappelle un peu la voix de Sylva — l'excellent chanteur de la Monnaie. C'est un des meilleurs élèves du cours et il fera sans nul doute grand honneur à son excellent professeur.

M. Neury a une voix excessivement sympathique qui demande encore à être travaillée. M. Cabel saura certes en tirer un bon parti.

M. Galeslout a fait depuis peu des progrès énormes, disait à cette même place, il y a huit jours, mon ami et confrère Vindex. Je partage cet avis entièrement et j'ajouterai même que je n'ai jamais vu, en si peu de temps, une transformation pareille — aussi évidente — dans la voix d'un chanteur. M. Galeslout possède une voix de basse d'une puissance rare. Mal guidée, nous n'avions jamais entendu cette voix produire les effets qu'on était en droit d'exiger. M. Galeslout chantait sans méthode, l'organe abandonné à ses caprices. Aujourd'hui l'on s'aperçoit vite que le chanteur est à bonne école, les plus grands défauts n'existent plus et l'on remarque dans les moindres de sensibles améliorations. Le registre élevé, jadis vague, voilé, s'est perfectionné tout à fait, a gagné en clarté et en justesse. C'est un beau succès obtenu et nous en félicitons sincèrement le professeur.

La nouvelle école Cabel fera bientôt parler d'elle et l'art lyrique lui devra, nous n'en doutons pas, des interprètes savants.

M. Cabel, en effet, est non seulement professeur de chant, mais personne mieux que lui encore ne s'y connaît en déclamation dramatique, en maintien scénique, en mimique, etc. C'est un grand avantage pour ses élèves, aujourd'hui que tant de chanteurs éminents sont de détestables comédiens.

M. Delaunay a chanté encore l'air de la *Traviata*; M. Neury, la romance de *Martha* et M. Galeslout, l'air de *Jérusalem*. Ils ont déployé dans ces pages musicales les qualités de sentiment propres à chacune d'elles et l'auditoire les a rappelés par des bravos frénétiques.

MM. Van Cotthem et Neury, dans les duos du *Trouvère* et de *Guillaume Tell* pour piano et violon, ont mis tout leur talent, et l'exécution *con brio* de ces morceaux d'opéras a été irréprochable.

Félicitons encore M. Van Cotthem comme accompagnateur. Nous ne lui connaissons pas de rival dans cette partie si difficile et si ingrate, indispensable dans toute fête musicale.

M. Corbisier, l'aimable chanteur comique, avait bien voulu jeter dans ce classique programme la note si gaie du genre dans lequel il excelle.

MAURICE GEORGES.

P. S. Les élèves de M. Cabel se sont encore fait entendre au concert donné mardi dernier par l'Union fraternelle de Bruxelles, où ils ont remporté les honneurs de la soirée. Ils se distinguent tous, nous écrit-on, par une diction nette et correcte; la voix est admirablement posée et les sons s'émettent avec une facilité, une pureté étonnantes. M. Delaunay,

dans deux duos de *Faust* a fait admirer une charmante voix de ténor barytonné. M<sup>lle</sup> Delaunay a parfaitement secondé son frère dans le duo du deuxième acte de *Faust* et a fait preuve d'un talent plein de promesses. Nous devons aussi des éloges à M. Galeslout, pour l'excellente manière dont il a chanté la partie de basse dans le duo du premier acte de *Faust* et pour son air de *Galathée*, qu'il a fort habilement enlevé. La voix de M. Galeslout n'est pas entièrement formée encore, mais on pressent ce qu'elle pourra devenir sous l'habile direction du maître. Une jolie petite opérette en un acte, *Avant la noce*, jouée avec beaucoup de talent par M. et M<sup>lle</sup> Delaunay, a terminé cette soirée qui laissera, nous n'en doutons pas, d'agréables souvenirs.

## Soirée musicale de MM. Ed. Samuel et E. Mathieu.

Un public peu nombreux, mais choisi, se pressait le 7 avril dans la salle de la loge des Amis Philanthropes. MM. Edouard Samuel et Emile Mathieu conviaient le public à une audition de leurs œuvres. Les deux jeunes compositeurs sont trop connus du monde musical pour que j'aie besoin de faire ici l'apologie de leur talent. Elevés tous deux à une école saine et forte, ils continuent les traditions de leurs illustres maîtres. M. Samuel nous a fait entendre d'abord une composition en trois parties : *Invocation*, *Idylle* et *Scherzo*; une *Sonate* pour piano et violon; une œuvre divisée en *Prélude*, *Élégie* et *Scherzo-Impromptu*, et enfin une admirable transcription de concert pour deux pianos de l'*Invitation à la Valse* de Weber. M. Samuel déploie dans ces différentes pages les connaissances d'un talent sérieux et varié dont l'extrême délicatesse, l'irréprochable distinction constituent le principal cachet. Aussi le public *dilettante*, qui était accouru pour l'entendre, n'a-t-il pas ménagé ses applaudissements et ses rappels. Nous mêlons notre voix à la *vox populi* pour féliciter M. Samuel et comme auteur et comme exécutant.

M. Mathieu a dignement secondé son vaillant partenaire en faisant admirer un talent bien poétique dans ses mélodies, écrites sur deux ballades de Goëthe : *Le Roi de Thulé* et *Le Pêcheur*. M. Blauwaert, le savant et sympathique professeur de chant au Conservatoire de Mons, s'est fait l'intelligent interprète de ces compositions sentimentales en y apportant l'appui de sa belle voix. M. Blauwaert s'est fait souvent entendre à Bruxelles, mais rarement, je crois, il nous a fait autant de plaisir, et nous avons applaudi de grand cœur l'expression touchante qu'il a su donner aux productions de M. Mathieu.

MAURICE GEORGES.

## Concert des Marchambrances.

Rarement nous avons assisté à un concert où la note gaie ait été plus prodiguée qu'à la fête de charité, organisée par les « Marchambrances », au bénéfice des familles nécessiteuses de Molenbeek-Saint-Jean, victimes de l'inondation.

La vaste salle de l'Alhambra regorgeait littéralement de monde. Notre rôle de chroniqueur *musical* ne comprenant pas l'appréciation des excentricités joyales de cette soirée, nous passons outre et nous abordons la partie musicale.

M. Gourdon, des Galeries St-Hubert, M. Leroy de l'Alcazar, MM. Marechal, Cools, Joly, Rademakers, Haes, Charles et Gustave et Seure, lauréats du Conservatoire de Bruxelles, prétaient leur bienveillant et généreux concours à ce concert.

L'orchestre de l'Alhambra, sous l'impulsion énergique de son chef M. Nazy, a enlevé avec brio plusieurs ouvertures du répertoire. Bon point pour l'ouverture de Guillaume Tell.

M. Rademakers, violoniste, et M. Cools, saxophoniste, se sont fait entendre avec succès.



Les chansonnettes comiques, toujours si spirituellement dites par M. Gourdon, ont beaucoup plu au public, qui a témoigné sa satisfaction par des applaudissements... un peu trop vigoureux. Mais les honneurs de la soirée reviennent d'un avis unanime à MM. Haes frères, et Joly.

M. Gustave Haes, est un hautboïste remarquable. Son exécution est nette et brillante et sa qualité de son pure en même temps que volumineuse. Il joue avec légèreté et dans les passages qui exigent beaucoup de douceur, il ne lui arrive jamais d'octavier, défaut malheureusement commun même chez les meilleurs hautboïstes. L'expression et l'accent sont variés à l'infini. En un mot, le jeu de M. Haes respire une fraîcheur et une perfection extrêmes, et témoigne d'un instinct musical et d'un goût qui font les grands artistes.

Son frère, M. Ch. Haes, est également un virtuose accompli. Sous son archet, qu'il manie avec une grande souplesse et une dextérité étonnante, le violoncelle chante et gémit comme la voix humaine. Le son est pénétrant et possède une ampleur rare, spécialement sur la 4<sup>e</sup> corde. Les difficultés n'existent pas pour M. Haes. Son style est gracieux et sa manière distinguée. Ajoutons à ces précieuses qualités, une finesse de tact peu commune et nous aurons donné une idée du talent admirable de M. Ch. Haes.

Ces deux brillants artistes ont véritablement été acclamés.

M. Joly a encore une fois enlevé les plus légitimes applaudissements. Le public bruxellois connaît de longue date cet excellent piston que l'on retrouve partout où il y a une bonne œuvre à accomplir. Nous avons surtout remarqué avec quel art M. Joly sait modifier la douceur et la force des sons et la précision qu'il met dans l'exécution des traits les plus difficiles.

On le voit, le concert des « Marchambrances » a pleinement réussi et la recette apportera sans doute un grand soulagement à bien des misères.

VINDEX.

*L'abondance des matières nous oblige à remettre à huitaine le compte-rendu d'un magnifique concert donné ces jours derniers à Ypres par la Société des chœurs, pour clôturer la série de ses fêtes d'hiver.*

*Nous avons reçu aussi de Paris une lettre — Ventes de tableaux et la Jeanne d'Arc de Mermet — que nous devons renvoyer à la semaine prochaine.*

## NOUVELLES A LA MAIN

### Musique.

M. Eugène Baudot, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, à propos du *Cercle Bizet*, fera prochainement une tournée artistique en Hollande, où il donnera une série de concerts. Cet excellent artiste a obtenu les plus brillants engagements chez nos voisins du Nord. Nous ne doutons pas que son remarquable talent n'obtienne le plus grand succès. — Nous le lui souhaitons de tout cœur, et nous espérons qu'il nous reviendra couvert de nouveaux lauriers.

On annonce pour mardi, 18 avril prochain, dans la salle de la *Grande Harmonie*, un concert des plus remarquables, donné par M<sup>lle</sup> Beumer, cantatrice, avec le concours de plusieurs professeurs du Conservatoire et d'artistes très-distingués. — Les sympathies si légitimes que M<sup>lle</sup> Beumer a su conquérir dans le monde des arts et le talent supérieur qu'elle possède, nous font espérer que le public se rendra en foule à la splendide soirée organisée à son bénéfice.

Un magnifique concert vocal et instrumental sera donné

demain lundi, 17 avril, à 1 heure 1/2 précises au théâtre de l'Alhambra, au profit des orphelinats de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeck, par l'école de musique de ces communes, sous la direction de M. Henry Warnots, avec le généreux concours de M<sup>lles</sup> El. Warnots et Marie Gaucet, et de MM. Maurice Devries et Charles de Bériot. (*Pour rappel.*)

Mardi prochain, 18 avril courant, il y aura une séance de musique au *Cercle Artistique et Littéraire* de Bruxelles, dans laquelle se feront entendre MM. Charles de Bériot, Alex. Cornelis et Bouman.

Nous apprenons que le Sultan et son tributaire, le Khédive d'Égypte, ont pris, l'un dix et l'autre cinq billets — au prix élevé que l'on sait — pour la cérémonie Wagnérienne de Bayreuth. Dans la position financière turque actuelle, cela peut passer pour de l'extravagance.

### Peinture.

M. Thomas, le peintre *sacré* bien connu, est, dit-on, occupé à faire le portrait de Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine.

Un arrêté royal du 30 mars nous indique la composition du jury chargé de juger le grand concours de peinture ouvert cette année à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers. Sont membres MM. De Keyser, Slingeneyer, Stallaert, Thomas, Guffens, Canneel, De Raye, Wauters, Chauvin et Legendre; suppléants, MM. De Braeckekeer et Van Severdonck.

L'élément *jeune* n'aurait-il pu être un peu plus représenté?

L'Exposition de peinture et de sculpture organisée par l'Union des Artistes de Liège, sous les auspices du Conseil communal de cette ville, s'ouvrira le 1<sup>er</sup> mai au Foyer du Théâtre Royal. Dernière date d'envoi: 22 avril. La Commission prend à sa charge les frais de transport aller et retour, et se réserve un dixième en cas de vente.

La *Fédération artistique* publie les principales dispositions de l'Exposition nationale d'Anvers, 1876. C'est la vingt-et-unième Exposition triennale; elle sera ouverte du 13 août au 1<sup>er</sup> octobre. Aucun ouvrage ne sera reçu après le 20 juillet, au local de la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts, rue de Vénus, Anvers.

Douze toiles de Vertunini, le grand paysagiste italien, sont exposées au Cercle artistique d'Anvers, à qui M. Is. Van Montnaecken les a obligeamment prêtées.

L'Exposition des Aquarellistes s'ouvrira lundi prochain, à 1 1/2 heure, au Palais-Ducal. La séance d'ouverture, réservée exclusivement aux membres et aux personnes invitées, sera honorée de la présence de LL. MM. le Roi et la Reine.

Trois études peintes par Rubens pour son tableau du musée d'Anvers, l'*Adoration des rois Mages*, ont été vendues mardi à l'hôtel Drouot. Elles étaient dans un rare état de conservation.

Le *Mage grec* a été vendu 46,500 francs. Le *Mage asiatique* 30,600 francs. Le *Mage d'Éthiopie*, 10,600 francs.

Une *Fête flamande*, par Teniers, a été achetée 23,000 francs; une *Prise de ville*, par Wouwermans, 32,000 francs.

L'on voit que la vente Schneider, a mis les amateurs en goût!

L'*Aube*, la belle toile du peintre Hermans, a été exposée avec grand succès dans la capitale de l'Autriche.

949



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 16.

29 AVRIL 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**  
 Belgique . . . . . 10 francs par an.  
 Étranger . . . . . 12 frs 50 "

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*Le Salon des Aquarellistes. — Autrefois, Aujourd'hui. — Poésie : Par la pluie. — Lettres d'un paysagiste, III. — Notes Parisiennes. — Le Troubadour, rêverie romantique. — Les Théâtres : la Traviata; Aux avant-postes; les Fumeurs de Kiff; M<sup>me</sup> Favart. — Les Concerts. — Nouvelles à la main.*

LE SALON DES AQUARELLISTES

Leurs Majestés le Roi et la Reine ont ouvert lundi dernier le dix-septième Salon des Aquarellistes en présence d'un public venu plutôt pour se faire admirer que pour admirer les œuvres exposées. Public dilettante au reste, et privilégié!

Le petit Salon de cette année, qui renferme 148 aquarelles, est réellement très-intéressant, très-agréable à visiter et nous a paru révéler de grands progrès dans un art qui, décidément, occupe dans notre pays une place de quelque importance.

A la tête de cette vaillante école de la « peinture à l'eau » figure, comme toujours, le spirituel Madou — de plus en plus jeune et gracieux. Autour de ce

glorieux vétéran des Salons aquarellistes, viennent se grouper avec honneur : Becker qui expose un *Retour du Lac* plein de vérité ; Cipriani — un roi, celui-là — avec ses types italiens si riches d'éclat ; Clays et ses marines lumineuses ; De Haas, en progrès, que le Roi eût bien voulu féliciter pour ses *Dunes*, mais que la mort récente de sa mère retenait éloigné ; Dell'Acqua qui expose un *Grec* très-vrai ; Hennebicq, dont le *Chantre* est plein de qualités ; Hermans — le héros du dernier Salon de Peinture — très-entouré lundi et avec qui le Roi s'est entretenu pendant une dizaine de minutes. « Son jeton de présence », comme il appelait sa *Voisine*, a été très-admiré ; le capitaine d'artillerie Hubert, dont les trois œuvres resteront, sans aucun doute, les plus précieuses de l'exposition actuelle ; Huberti, de plus en plus grand ; Pecquereau ; Puttaert ; M<sup>me</sup> Ronner, dont le *Moment critique* est habilement enlevé ; Stortenbeker, très-poétique dans son *Crépuscule* ; Tusquets et ses aquarelles d'un fini remarquable ; Uytterschaut, rempli de jeunesse... et tant d'autres enfin, dont le nom se trouvera certainement sous notre plume quand nous détaillerons les œuvres que

renferment les trois petits salons établis au Palais-Ducal.

Le Roi et la Reine, dont la visite a duré plus de deux heures, ont vivement félicité tous les artistes et ils se sont entretenus avec la plupart d'entr'eux. Leurs Majestés ont longtemps causé aussi avec le ministre d'Espagne et S. E. M. Savile Lumley. Elles ont même reproché au ministre d'Angleterre de n'avoir rien exposé. « Il n'est pas permis, a dit la Reine, de s'abstenir quand on a, comme vous, tous les talents. »

En somme, le petit Salon des Aquarellistes mérite d'être vu. Mare Véry commencera samedi prochain son compte-rendu. Il nous dira si réellement l'aquarelle est en progrès et il rendra hommage au talent de ceux qui y auront contribué.

V. R.

### AUTREFOIS, AUJOURD'HUI

L'espèce, jadis fort rare, des artistes gens du monde (*Rapinus sociabilis*) semble de jour en jour se répandre davantage; les sculpteurs et les peintres, voire même les poètes — *rari nantes* — éprouvent moins de dédain pour l'habit noir, les diners de cérémonie et les soirées de bonne société. Ils ont même des talents mondains, jouent la comédie comme des attachés d'ambassade, et surpassent au jeu du fleuret les meilleurs tireurs. N'avons-nous pas vu tout récemment encore M. Carolus Duran, un artiste-type cependant, accourir de Paris à notre Fencing-Club des Galeries Saint-Hubert et, son visage pictural couvert d'un masque de fer, se mesurer noblement avec des prévôts d'armes? Chose utile, au reste, que de pouvoir défendre ses toiles et ses opinions, la rapière à la main; c'est là du réalisme, du vrai!

Et cependant, pour nous qui, bien avant la réalité de la vie, nous étions créés un artiste imaginaire d'après les chroniques de 1830, les récits d'Ourliac et d'Arsène Houssaye, il y a dans tout cela matière à regrets. Qu'étes-vous devenus, jours de fantaisie dorée, où les rapins parisiens formaient avec les gens de lettres, ces cercles originaux à la manière de Callot qui se réunissaient à l'hôtel Pimodan ou dans la vieille maison de la rue du Doyenné, dont aimait à parler le pauvre Gérard de Nerval! Quelle dépense de talent et de génie se faisait chaque jour parmi ces fantasques compagnons! L'orgie y prenait un caractère artistique, et les privations même étaient matière littéraire. On médissait

des Philistins et des classiques, et cela, tout en produisant par douzaines des œuvres qui, pour n'avoir pas été conçues dans les salons mondains, n'en étaient ni moins saines, ni moins pittoresques.

Il existait alors entre les artistes et les gens du monde une sorte de défiance et d'antipathie; ceux-là dédaignaient ceux-ci, et ceux-ci craignaient ceux-là. *Le Lycanthrope* Petrus Borel florissait en ce temps, faisant trembler les bourgeois au bruit de ses excentricités... On se racontait tout bas d'horribles choses sur les assemblées des hommes de plume et de pinceaux, cénacles mystérieux où l'on se réunissait la nuit, comme les chrétiens au siècle de Néron.

D'ailleurs, les gens du monde n'en voulaient pas à l'art même; ils respectaient cette chose auguste et croyaient peut-être pouvoir parodier le mot profond de Pascal sur la philosophie, en disant: « Mal parler des artistes, c'est déjà faire de l'art! » Quant à ces artistes et à ces littérateurs, dont on parlait si mal, ils se sentaient fiers de ne plus être comme au XVII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle, les commensaux de la noblesse et les bouffons de la finance. En gueux véritables, ils étaient heureux dans leur Bohême, désormais légendaire; et ils n'épargnaient aucune des gloires mondaines de l'époque dans leurs épigrammes et leurs caricatures.

Aujourd'hui, tout est bien changé. L'homme du monde est devenu plus artiste sans doute; mais, d'autre part, n'est-il pas à craindre que l'artiste ne s'*embourgeoise*? Passe encore si la transformation se bornait à ce qu'il mit plus d'ordre dans ses affaires... et dans son accoutrement; mais vivant comme le commun des mortels, sera-t-il aussi apte que jadis à recevoir dignement l'inspiration, cette muse saintement adorée? Nous ne le pensons pas. Il devait y avoir dans les cercles dont nous avons parlé une atmosphère en quelque sorte sacrée et qui favorisait l'éclosion des œuvres de génie. Continuellement les idées s'échangeaient, les critiques s'entrechoquaient, l'esprit arrivait à s'identifier au milieu de l'artistique fantaisie dans laquelle on vivait. A cette époque, éloignée de huit lustres à peine, aurait dit Boileau, la production littéraire et plastique était plus considérable qu'aujourd'hui; et nous ne doutons pas que les agglomérations d'artistes vivant en communion de sentiments, n'aient eu une grande influence sur la multiplicité des œuvres. Il y aurait peut-être là un beau sujet d'études comparatives; quant à nous, cher lecteur, nous voulions seulement vous faire part d'une simple réflexion. Pourquoi n'essaierait-on pas — *reservatis reservandis*, bien entendu — de ressusciter ces réunions purement artistiques et interdites à tout profane? Ce serait raviver de véritables foyers d'inspiration et de goût.

c.

## PAR LA PLUIE

A. Th. Baron.

*Sur la ville triste et maussade  
Le ciel est bien triste aujourd'hui,  
Et sa coupole où rien ne luit  
Verse l'onde à pleine rasade.*

*Des toits l'eau jaillit en cascade  
Et clapote sur les pavés.  
Les paras tendent leur arcade,  
Tous les collets sont relevés...*

*Mais moi, je cours, la joie en l'âme,  
Vers votre atelier conquérant  
Chercher le soleil et sa flamme  
Dans vos tableaux, — ô maître grand!*

T. H.

## LETTRES D'UN PAYSAGISTE

Pâturages, 19 avril.

## III

Des ciels gris, toujours des ciels gris!...

Le cobalt et l'outre-mer dorment tranquilles dans leurs tubes d'étain neuf.

Ici d'ailleurs, cher ami, tout est gris. Le noir et le blanc, — ces « pâtes-de-touche » du coloriste! — sont les dominantes de la palette boraine.

Les chemins poudrés à noir par le charbon, s'allongent au loin, rubans de deuil, par les champs vert-de-grisés. Les arbres dont les *malingres fondaisons* boivent cet air morne et froid végètent et croissent fantastiquement.

Les frênes, noués d'enflures grotesques, se tordent au bord des routes grises; les peupliers rabougris et plaqués de sombres lichens, grimacent dans les plaines embrunées; les chênes rugueux et convulsés, les saules éventrés défilent en se contournant, baroques, au long des berges que vainement blanchit la paque-rette.

Les champs creux se bossèlent de vastes amas charbonniers: les noirs *terris* où fourmille étrangement le monde blême et misérable des *ramasseuses*

grouillant et fouillant au cœur des sombres monceaux...

Par les campagnes mornes, hérissées des hautes cheminées fumeuses des houillères, s'en vont, silencieux, raveline sur l'épaule et calotte de cuir dans la nuque, les hâves *carbeniers*, allègrement suivis des gentes *carbenières* chantant d'une voix rauque, et si drôles dans leur mince coutil masculin.

Tous les borains sont noirs, (je parle du physique!) peu de blonds: le teint hâlé, les cheveux très-bruns, la taille trapue. Leur pose habituelle, je parle des vrais borains, de ceux qui vont « à fosse » est la pose accroupie! Ils peuvent rester ainsi des journées entières: songeant, buvant, devisant ou jouant aux cartes.

J'ai parlé du physique — noir! — quant au moral, il l'est également, s'il faut en croire certains prêtres venus en mission pendant la semaine sainte. Ils sont partis, les Parthes! après avoir annoncé officiellement du haut de la chaire, que Pâturages « était maudit, trois fois maudit! » Ces messieurs, — noirs — arrivés pour le très-noble sacrement de confession, avaient, assuraient-ils, la « manche large »: ils pouvaient pardonner aux pêcheurs endurcis — il y en a donc encore! — qui ne se seraient plus bué la conscience depuis... vingt-cinq ans!... Mais il paraît que leur endurcissement est plus ancien encore, car personne ne répondit à leur mystique appel. *Inde ira* et le triple anathème... Brrr!

O symphonies boraines en noir majeur!

Les rues et les ruelles du village sont plus gaies. C'est en effet là que se sont réfugiées les couleurs les plus voyantes de la palette. Autant la campagne est sombre, terne, sévère, autant les chaumines sont joyeuses, riantes et folles

Les tintamarrantes façades détonnent bleues, écarlates, oranges, cœur endiablé où hurlent les bruyants volets vert-pomme, jonquilles ou céruléens!

Il n'est pas jusqu'aux briques des trottoirs dont on ne farde la joue; aussi comme ils rayonnent dans leur toilette de vermillon vif...

Ma boîte de paysagiste produit le plus singulier effet par ces rues bizarres!

Les bons naturels se mettent aux fenêtres, « s'accroupent » sur leurs portes bariolées, me regardant passer et se livrant aux suppositions les plus abracadabrantes.

Ma boîte ouverte, leur étonnement redouble: « Jésus! faut-il que l'bon Dieu ait donné de l'malice à l'gens! » s'exclame une vieille femme en levant aux ciels gris ses palmes ridées. « Un *dépeintreux*..... c'est peut-être Van Dick! » s'écrie un jeune borain débraillé, pas plus haut que ça! Un de ses camarades comptant mes tubes: « Qué dé sortes de couleurs,

hein ! » — « A belle, s'il faisait l'descente de croix !.. » lui répond d'un air crâne l'étonnant marmot...

Mais, cher ami, j'ai eu le plaisir, dans ce pays anti-artistique de faire la connaissance d'un amateur d'art sérieux et intelligent : le docteur Louis Malengreaux, chevalier de l'ordre de Léopold. Il possède une galerie de tableaux anciens fort beaux, ma foi, pour la plupart, surtout trois Teniers, le jeune, certainement authentiques, dont l'un « les joueurs de boules » est superbe dans ses tons argentins, son arrangement pittoresque et sa belle conservation. Il est signé en toutes lettres. Les deux autres, qui forment pendants, représentant des « fumeurs au cabaret » sont marqués au monogramme du maître : un T dans un D.

L'aimable docteur qui se fait une fête de nous montrer sa galerie, se voit forcé de quitter sa maison. Construite sur un terrain miné par les houillères, l'effondrement lent du sol l'a fortement crevassée et lézardée et en a fait un véritable casse-cou aux plafonds de Damoclès ! Mais notre docteur désirerait ne plus transporter avec lui sa galerie de tableaux et ses meubles anciens : il voudrait trouver un amateur sérieux. Avis aux gens bien avisés qui souhaitent se composer d'emblée une galerie ; avis aussi aux villes de province sans Musée : occasion rare, il y a là le germe d'un beau salon de peinture.

Le docteur Malengreaux travaille à sa collection depuis tantôt cinquante ans...

C'est de préférence dans le petit bois d'Eugies, non loin de Pâturages, que j'installe ma boîte et mon pliant. C'est un bois charmant qui s'ébouriffe aux flancs d'une vallée où luit, collier de nacre au fond d'un vert écrin, un ruisseau qui serpente babillard : les oiseaux printaniers y viennent follement tremper leurs ailes et leur joyeuse romance.

Des chênes majestueux y vont haussant par dessus les halliers verdoyants, leurs branchages tordus et puissants. Les bouleaux font scintiller dans l'ombre des fourrés l'éclat de leur robe de satin blanc. Des cerisiers sauvages secouent leurs têtes fleuries, et mêlent dans l'herbe vibrante la neige de leurs pétales parfumés, à la neige des fraîches anémones.

C'est le « bois-l'Evêque ».

Et c'est à Monsieur de Fénélon — par qui Calypso ne pouvait... etc. — qu'il doit son épiscopale appellation : « En ce temps là » Monseigneur prit sa crosse, coiffa son bonnet aux pointes flamboyantes et vint confirmer les mioches d'Eugies — alors française. La commune, pour témoigner sa reconnaissance à l'Evêque, lui fit cadeau de toute la futaie de son bois. Mais — ici se montre l'homme d'église ! — le « Cygne de Cambrai » s'empara également du terrain : il mit religieusement sa crosse sur le contenu et le contenant !

Ainsi le bois d'Eugies devint le bois-l'Evêque.....

Le soir ? — Le soir, mon cher ami, tout est calme ici, tout est noir (toujours !) : le réverbère est inconnu ! Aussi faut-il errer à l'aveuglette, marcher à tâtons, heureux si en rentrant « chez soi » l'on ne va pas s'emparer misérablement à quelque brancart homicide, — comme cela s'est vu. — A quand ce pal rustique pour un membre de l'administration communale ? Alors enfin Pâturages aura ses réverbères — peut-être !

Le soir donc, l'on somnole agréablement au cabaret en fumant, en buvant la pinte de *brune*, assis en rond autour des charbons du crû, qui flambent géants et vous rôtissent les tibias.

Ces soirées sont bien délicieuses et bien patriarcales !

Et c'est à La Bouverie, hameau voisin, que l'on va, joyeux, cueillir la fleurette — blanche ! — des galanteries boraines...

A toi !

MARC VÉRY.

## NOTES PARISIENNES

Deux événements artistiques à noter dans la première quinzaine d'avril : la vente Schneider et la *Jeanned'Arc* de Mermet.

La galerie de M. Schneider a été vendue à l'hôtel Drouot, au milieu d'un concours immense d'amateurs français et étrangers. Les deux vacations ont produit le total de 4,303,250 francs — somme assurément considérable, d'autant plus que l'authenticité d'un grand nombre de toiles était sérieusement contestée.

Parmi les gros chiffres, citons à la première vacation un *Intérieur de maison hollandaise*, de P. De Hoogh, adjudgé 135,000 francs à Lord Dudley ; et le *Moulin à eau* d'Hobbema, que le Musée d'Anvers a payé 100,000 francs. *L'Enfant prodigue* de Teniers a atteint 130,000 francs ; ce chiffre a, du reste, été presque égalé par le *Cabaret* de Van Ostade.

A la seconde vacation, les prix ont été moins importants. Notons, toutefois, une *Tête de jeune fille*, de Greuze, 53,000 francs ; un *Paysage*, de J. Wynants, 37,000 francs, et deux portraits attribués à Rembrandt, l'un 65,000 francs, et l'autre, 50,000 francs. Plusieurs toiles, d'une authenticité douteuse, se sont bien payées, entr'autres une *Immaculée Conception* attribuée à Murillo, 22,000 francs.

47 dessins ont produit ensemble plus de 31,000 francs.

Samedi se vendra la collection du chevalier de Miller. On y remarque six *Troyon*, un *Couture* et un *Isabey*, plus divers chefs-d'œuvre de l'Ecole italienne.

La nouvelle œuvre qui vient de se produire sur notre première scène lyrique n'a pas répondu à l'attente des admira-

teurs de M. Mermet. Un critique autorisé déclare la *Jeanne d'Arc* « absolument indigne de notre première scène musicale, de son passé, de ses traditions et du grand goût dont elle est dépositaire ». Ce jugement est malheureusement vrai ; la musique du nouveau drame lyrique est incolore, quoique bruyante, et l'inspiration absente y est remplacée par un bruit assourdissant de voix et de fanfares. Le livret est peu poétique, dans les détails comme dans l'ensemble ; le spectateur, tout familiarisé qu'il est avec la légende de la Pucelle, éprouve de grandes difficultés à suivre la marche adoptée par le poète. Du reste, hâtons-nous de dire que M<sup>me</sup> Krauss, Faure..., les décorateurs et les metteurs en scène ont fourni à M. Mermet l'élément de succès. La marche du sacre, ou plutôt le défilé, car je ne parle point de la musique, présente un coup d'œil vraiment féerique.

L'ouverture de l'Opéra italien aura lieu le 22 avril, par *Aïda*, grand opéra, de Verdi, en 4 actes et 7 tableaux. Les principaux artistes engagés pour la saison sont M<sup>mes</sup> Stolz et Waldman, MM. Masini, Medini et Pandolfini. Ce n'est pas bien brillant, quand on compare ces noms à ceux qui figurent au programme des deux Opéras italiens de Londres.

Il faut que je vous dise deux mots de *Piccolino*, l'œuvre de M. Guiraud, dont le tout-Paris des premières a constaté en pleine Semaine-Sainte le succès à l'Opéra-Comique. Le musicien *nouveau* est un prix de Rome de 1859, dont le talent ne s'est heureusement pas épuisé pendant les longues années d'attente et de luttés. La partition de *Piccolino* est des mieux réussies, et M. Guiraud y a fait preuve d'autant de science musicale que d'esprit primesautier. L'instrumentation est particulièrement soignée ; c'est là chose rare chez les quasi-débütants qui ne savent pas toujours mesurer leurs effets. En résumé, succès de première classe, et cela sur la scène de l'Opéra-Comique, démodée en dépit de *Carmen*.

Le peintre Manet, dont les deux toiles ont été refusées au Salon, nous convoque pour samedi à une exposition privée dans son atelier. L'une des toiles est un portrait ; l'autre, intitulée *le Linge*, représente, paraît-il, le jour du blanchissage dans un jardin de Paris. M. Manet a, paraît-il, cette fois exagéré sa devise : FAIRE VRAI.

ALTIQUIS.

## LE TROUBADOUR

RÉVERIE ROMANTIQUE

Déjà le roi du jour a couvert sa lumière  
Du voile que la Nuit sur la terre a jeté....  
Votre haleine enivrante assoupit ma paupière,  
Brises du soir, parfums d'été!

Ah! si j'étais né dans cet âge,  
Age lointain et glorieux,  
Quand au foyer j'aurais pu, jeune page,  
Oùir les hauts faits des aïeux.

Où j'aurais pu, dans la fête brillante,  
Suivre tant de jeunes beautés,  
A la chasse guider leur troupe étincelante  
Dans des bois enchantés;

Et lâcher le faucon et descendre de selle  
Ces anges souriants,  
Et recevoir pour prix de tant de zèle  
Bien des baisers enivrants.

Gai troubadour, prends ta frêle guitare,  
Mêle ta voix aux murmures du vent,  
Chante l'ivresse où mon âme s'égaré,  
Que mon rêve d'amour soit bercé par un chant.

» Je me suis vu dans la fontaine  
» Et j'ose aimer avec espoir.  
» Ah! viens, ma douce châtelaine,  
» Errer dans les ombres du soir.

» Songe, ma belle,  
» Qu'Amour t'appelle  
» Passé minuit.  
» Qu'à la touelle,  
» Amant fidèle,  
» Ivan te suit.

» Vois, par mes larmes,  
» Et sans faits d'armes,  
» Preux chevalier,  
» Je l'ai conquise,  
» Et la marquise  
» Veut t'oublier.

» Ah! chère amante,  
» Ta main charmante  
» Me conduira.  
» Ta bouche fine,  
» Beauté divine,  
» Me sourira.

Quel fantôme dans la nuit sombre  
Guide vers moi ses pas errants.  
Eh quoi! c'est elle... elle, dans l'ombre,  
Vient en silence écouter mes accents?...

Approche donc, ô ma douce maîtresse,  
Je lis ta secrète tendresse

*Dans le regard de ton œil bleu,  
Penche vers moi ta bouche rose,  
Viens, que ton amant y dépose  
De son amour un doux aveu.*

*Soudain de ma guitare une corde se brise,  
Je tressaille et m'éveille... ô douleur, l'aube a lui!  
Où sont-ils donc ? Mon château, ma marquise !  
Hélas ! mon rêve s'est enfui !*

G. B.

## LES THÉÂTRES

### Théâtre royal de la Monnaie.

Première représentation de la *Traviata* (reprise). Premières représentations de : *les Fumeurs de Kiff*, ballet en 1 acte et 3 tableaux, musique de M. EMILE MATTHIEU; et de *Aux avant-postes*, opéra-comique en 1 acte, de MM. G. OHNET et JOSEPH MICHEL.

Le *Prophète* et *Carmen* avaient fait jusqu'ici tous les frais de la saison théâtrale. Au dernier moment, la direction a songé à nous offrir du nouveau. Coup sur coup, en moins de huit jours, nous avons eu deux premières représentations et une reprise importante.

Il faut avouer que l'idée de reprendre la *Traviata*, n'est pas heureuse. *Violetta* est certainement la partition la plus pauvre, la plus ennuyeuse, la plus incolore qui soit sortie de la plume de Verdi. La mélodie y est beaucoup moins abondante que dans les autres œuvres du maître, l'orchestration en est nulle, et la vulgarité y domine. Erreur d'un homme de talent, cette *Dame aux Camélias*, servie à la mode italienne ne devrait plus être jouée sur une scène comme celle de Bruxelles, d'autant plus qu'il est dans le répertoire moderne des œuvres estimables, faciles à remonter sans grands frais. Mais il paraît qu'au théâtre royal de la Monnaie la direction propose — et M<sup>lle</sup> Dérivis dispose. C'est notre chanteuse légère qui a voulu jouer ce rôle de Lolo poitrinaire; la critique a donc le droit de se montrer plus sévère.

M<sup>lle</sup> Dérivis est pleine de bonne volonté, rien ne l'effraie, et elle aborde, le sourire aux lèvres et l'âme tranquille, les plus grandes difficultés. Elle se donne, — nous en sommes certains — des peines inouïes pour les vaincre. Malheureusement ses forces la trahissent et elle échoue comme elle vient de le faire dans *Violetta*.

Le rôle de la *Traviata*, demande au premier acte une grande virtuosité, dans les trois derniers beaucoup de sentiment. Pour faire valoir quelque peu cette pièce sans aucun intérêt, il faut que l'interprétation soit excellente.

M<sup>lle</sup> Dérivis ne possède aucune des qualités nécessaires pour assurer cette parfaite interprétation. Outre le défaut d'émission de la voix que nous avons déjà constaté chez elle, elle a un vice rédhibitoire pour toute chanteuse italienne : elle ne sait pas vocaliser.

Ses traits sont durs et âpres comme un sonnet de Chapelain. Ils sont exécutés sans grâce, le son est sec au lieu d'être perlé. Rien ne ressemble moins au murmure du ruisseau ou au chant du rossignol que ces notes qui s'entrechoquent violem-

ment. Aussi dans le premier acte, M<sup>lle</sup> Dérivis est-elle tout simplement mauvaise.

Ce qu'elle a dit de mieux, c'est le quatrième acte, elle s'est tirée très honorablement de la romance et du duo final.

M. Bertin est décidément en progrès. Il y a — croyons-nous — pour lui, un bel avenir dans ces rôles de demi-caractère. Sa voix est agréable et bien timbrée, il dit agréablement et quand il se sera débarrassé d'une émission gutturale trop fréquente, il aura de véritables et francs succès. Il compose un Rodolphe aussi satisfaisant qu'on peut le désirer.

M. Morlet marche sur les traces de M. Echetto, il devient farouche; son entrée au second acte de *Violetta*, vous donne froid dans le dos. Ce n'est pas un père qui vient faire de tendres reproches à son fils égaré, c'est un huissier qui vient opérer une saisie. Et quelle tête ! Cela dit, il chante avec beaucoup de talent son duo avec Rodolphe et le finale du troisième acte.

Les rôles secondaires sont assez mal tenus.

Les chœurs et l'orchestre font vaillamment leur devoir. En résumé, cette reprise de la *Traviata* n'est pas un succès — ce qui n'a rien d'étonnant. Une musique vulgaire, écrite sur un livret ridicule, et interprétée médiocrement ne peut intéresser personne.

Venons-en maintenant aux nouveautés. A tout seigneur tout honneur : et commençons par les *Fumeurs de Kiff*, ballet de M. Emile Matthieu.

Voici en deux mots quelle en est la donnée :

La scène se passe en Orient, dans un de ces endroits où l'on fume le haschich, le kif, l'opium et, en général, toutes ces substances narcotiques qui provoquent les rêves dorés, et... l'abrutissement. Un pauvre hère, sans sou ni maille, entre dans un de ces établissements, demande une pipe, s'installe sur un divan. Bientôt la fumée monte en spirales bleues, il en respire avec délices l'odeur enivrante, sa tête s'alourdit, ses yeux se ferment et le rêve commence. Le fumeur se trouve transporté dans une forêt magnifique où il assiste à des danses d'almées, et de houris... — Il se réveille enfin, il retombe dans la triste réalité, il se retrouve dans le même réduit, assis sur le même divan; et il n'a pas de quoi s'acquitter envers le patron qui menace d'aller chercher la garde. Le pauvre diable est rossé, mais parvient enfin — sans payer — à se soustraire aux coups.

Tout cela n'est pas bien neuf, et peut-être trouverait-on dans les contes fantastiques des Mille-et-une Nuits quelques pages qui ont pu inspirer l'auteur du scénario. Mais qu'importe, ce ballet, réglé avec beaucoup de talent par M. Lamy, exécuté au son de la musique de M. Matthieu, a une originalité, une saveur particulières.

La partition des *Fumeurs de Kiff*, est l'œuvre d'un musicien pour qui l'orchestration n'a pas de secrets. C'est fouillé, trop fouillé peut-être. Les développements de l'idée mélodique sont travaillés avec un soin, un art remarquable. C'est de la dentelle musicale. L'instrumentation est discrète et savante, la recherche des sonorités et des rythmes ont vivement préoccupé le compositeur, qui est arrivé à d'excellents effets. Tous les morceaux ont une couleur orientale bien accusée.

Voilà enfin une œuvre de véritable valeur, écrite par un homme de talent, œuvre honnête et savante qui lui fera le plus grand honneur.

Le succès des *Fumeurs de Kiff*, n'a rien qui doive étonner ceux qui ont entendu, il y a trois ans, la cantate qui valut à M. E. Matthieu le second Prix de Rome. Cette cantate était pleine de promesses, M. Matthieu les a tenues, il vient de réus-

sir au théâtre. Nous espérons bien avoir l'année prochaine le plaisir de saluer de nos applaudissements et de nos bravos une œuvre de longue haleine, un opéra dans lequel il fera valoir ses nombreuses qualités.

Comme nous l'avons dit plus haut, M. Lamy a fort bien réglé les diverses parties de ce ballet. Le succès a été tout droit à M<sup>me</sup> Viale qui a exécuté à ravir, le charmant *pas de l'Abeille*. M<sup>me</sup> Lamy, dans différentes figures, et M<sup>me</sup> Mauri, dans le *pas de la Cruche* ont recueilli une large part d'applaudissements.

Nos félicitations au corps de ballet qui s'est vaillamment comporté. — Les *Fumeurs de Kiff* sont, en résumé, un succès, un véritable succès.

Nous avons eu jeudi dernier la première représentation d'un petit opéra-comique en un acte : *Aux Avant-postes*, paroles de M. Georges Ohnet, musique de M. Joseph Michel, compositeur liégeois.

La scène se passe sur la frontière, la veille de la bataille de Fontenoy ; il y a là une duchesse de je ne sais quoi, et un comte de je n'en sais pas davantage, qui se rencontrent dans une chambre de couvent on ne sait pourquoi. Le hasard — ce farceur — fait que le comte est le neveu de la jeune duchesse ; ils mettent une demi-heure à s'en apercevoir.

La connaissance faite, les affaires vont vite, le dragon est amoureux, la duchesse ne demande pas mieux que de l'être, ils se marieront... et auront beaucoup d'enfants.

M. J. Michel — qui a fait déjà deux opéras : la *Meunière de Saventhem* et les *Chevaliers de Tolède*, a écrit sur ce libretto, une petite musique sans prétention. La partition renferme sept morceaux : une ouverture un peu languette, deux duos, une chanson, des couplets, une valse. L'ouverture n'a rien de bien remarquable, l'orchestration est pauvre, mais il y a de l'intention et de la bonne volonté.

Le succès a été pour la valse, très-joliment chantée par M<sup>lle</sup> Reine, et pour la chanson du dragon, qui n'est pas mal troussée.

Par exemple, en écoutant la musique de M. Michel, ne vous avisez pas de saluer au passage toutes vos vieilles connaissances.

Les réminiscences sont nombreuses ; le compositeur est — je crois — accompagnateur au théâtre de Liège. Cela se sent, on entend qu'il est habitué à jouer beaucoup la musique des autres.

Ce n'est pas encore *Aux Avant-postes* qui fera oublier *Richard Cœur de Lion*, *l'Amant jaloux*, ou le *Tableau parlant*, mais c'est un petit opéra de salon.

A la rigueur, on pourrait le jouer dans les pensionnats de demoiselles en supprimant certaine déclaration par trop passionnée du dragon. Peut-être le jouerait-on bien aussi au théâtre des Fantaisies-Parisiennes où nous lui prédisons du succès.

M<sup>lle</sup> Reine et M. Morlet, jouent très-agréablement ce petit opéra-bouffe. La duchesse est charmante, dans son costume Louis XV, le comte n'est pas mal dans son habit de dragon. Ils chantent bien tous deux. Le premier soir l'orchestre était très-indiscipliné, c'est peut-être la faute du chef M. Souveine, qui décidément n'est pas l'idéal du capellmeister.

L. F.

### Théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert.

M<sup>me</sup> FAVART dans *Adrienne Lecouvreur*.

M<sup>me</sup> Favart a été sublime dans *Adrienne Lecouvreur*, et son génie s'est manifesté par des éclairs dans chacune des grandes situations.

C'est surtout dans cette scène admirable où elle récite quelques vers de *Phèdre* et dans tout le dernier acte, si effrayant de réalité, qu'elle a provoqué l'admiration — traduite en applaudissements bien nourris. Ce dernier acte est difficile. Mourir en scène a toujours été au théâtre, d'une difficulté inouïe. Pousser le réalisme jusque dans ses brutalités, ne commande pas seulement du talent, mais exige du génie. Et l'on sait s'il en faut dans cette mort d'Adrienne Lecouvreur — cette tragédienne illustre, vaincue par les ruses de la vengeance féminine la plus atroce.

M<sup>me</sup> Favart n'a pas été un seul instant au-dessous de la situation. Elle est toute à ce trouble, à ces éclats, à cet emportement, à ce délire, à ces souffrances, à cette agonie et à cette mort.

Je ne crois pas que l'on puisse mettre dans ces élans plus de dignité et en même temps plus de désordre dans les effets du fatal poison qu'elle a respiré, dans ces combats contre la mort, dans ces intolérables souffrances.

Cette mort est saisissante, trop saisissante pour nous arracher des larmes ; c'est de l'effroi que l'on ressent. Le cœur est attaché par toutes ses fibres à la scène transformée en tombeau. On se regarde terrifié, et c'est à peine si l'on entend un souffle sortir de ces angoisses, mais quand le rideau tombe et que M<sup>me</sup> Favart n'est plus là, le public haletant éprouve le besoin de respirer ! Ce sont des émotions vraies, mais ces émotions-là font mal et nous n'engageons pas les natures trop sensibles à s'y exposer.

Au Parc, Brasseur et sa joyeuse suite provoquent chaque soir de francs éclats de rire. Nous parlerons la semaine prochaine de cette spirituelle troupe — transfuge du Palais Royal.

MAURICE GEORGES.

## LES CONCERTS

On nous écrit d'Ypres :

La *Société des Chœurs* vient de clôturer la série de ses fêtes d'hiver par un brillant concert. Il est regrettable seulement que les sociétés d'Ypres n'aient pas à leur disposition une salle assez vaste pour contenir la foule qui se presse à leurs festivités artistiques.

Le petit orchestre qui s'est fait entendre au dernier concert, dirigé par M. Beyer, a fait réellement merveille. L'interprétation d'œuvres de Rossini et de Weber, ont montré que nos artistes amateurs passent avec facilité, du grave au doux, du plaisant au sévère. C'est un honneur pour M. Beyer d'être parvenu à un pareil résultat. *L'Obéron* de Weber a été interprété notamment avec beaucoup d'originalité. Chef et orchestre ont recueilli aussi de chaleureux applaudissements.

Les chœurs, dirigés par M. Devos, ont obtenu un égal succès. Les *Emigrants* de Gevaert ont été vaillamment enlevés. Quelques émotions — légères du reste — dans les adieux, mais



comment ne pas être ému quand il faut se séparer? Ce qui a surtout été remarqué, c'est la justesse d'intonation et la perfection de l'ensemble.

M. Fivé est un excellent chanteur. A une voix sympathique il joint une expression intelligente. Il est facile de voir qu'il a été à bonne école. Il connaît les principes de l'art et sait les mettre en pratique. Aussi est-ce avec méthode et grâce qu'il nous a chanté *Marcel* et le *Carillonneur de Bruges*. Dans l'*Insensé* son succès a été plus grand encore. Ses *smorzando* et ses *crescendo* qu'il aurait pu accentuer plus encore, ont néanmoins été bien observés.

M. Rappé, professeur au Conservatoire de Gand, n'était pas encore connu à Ypres, mais les succès obtenus par ses élèves Vanden Eeden et Van Acker étaient une garantie de son talent. Elève de l'immortel Servais, M. Rappé en possède le style large et puissant. A une énergie magistrale, il joint une délicieuse suavité de son; mais sa qualité dominante est la correction, la justesse que les difficultés les plus ardues ne peuvent affaiblir. M. Rappé possède réellement la prosodie de l'archet — il ne joue pas, il chante; son jeu franc, net, exprime supérieurement la pensée du langage musical. On sent que M. Rappé envisage l'art d'un point de vue élevé. La fantaisie de son maître Servais est piquante par la variété des pensées musicales et précieuse par la multiplicité des traits ingénieux qu'elle contient. La *Tarentelle* et la *Berceuse* de Dunkler, l'une aux notes gaies et railleuses, l'autre aux accents plaintifs et rêveurs nécessitent une habileté de mécanisme et un sentiment du beau qu'un maître seul peut posséder. Aussi les bravos et les rappels n'ont pas manqué à M. Rappé après chacun de ces morceaux.

Les variations du 5<sup>e</sup> *quatuor* de Beethoven ont été interprétés par MM. Beyer, Rappé, Ligy et Gaimant, avec un sentiment parfait. On pouvait admirer tour à tour la voix melliflue du violon, les sons posés de l'alto et la gravité de la basse. Dans la *sérénade* de Haydn, M. Beyer a fait pleurer son public par un excès de sentiment d'une délicatesse remarquable. Le *menuet* de Bocherini a été aussi très-applaudi.

M. Vermynen, bien connu du public bruxellois, a dit avec grâce et élégance trois chansonnettes de son nombreux répertoire. En définitive, un concert n'est pas une cérémonie du culte et les plus austères adorateurs de Beethoven ne peuvent refuser au public après les émotions d'une pareille soirée, quelques francs éclats de rire. Et M. Vermynen a fait rire. C'est le succès de la chansonnette.

Nous terminons en félicitant encore tous les interprètes et en remerciant les organisateurs.

M. T.

*L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro, le compte-rendu de plusieurs concerts.*

## NOUVELLES A LA MAIN

M. Maurice Hageman qui, pendant son séjour hivernal dans notre ville, a su conquérir tant d'amis, s'exile décidément de la Belgique. Il est appelé en Hollande à créer une école de musique à Leeuwarden.

Nous souhaitons à M. Hageman une complète réussite, et nous espérons que son exil ne sera pas définitif.

\*\*

Nous avons eu l'occasion d'examiner une production d'un

jeune compositeur, M. Mulheim. C'est une valse intitulée « Mille fleurs » assez coquettement troussée. La partie harmonique est cependant assez faible et la phrase généralement languissante. Si nous avons un conseil à donner à M. Mulheim, c'est de viser moins à l'effet et de travailler plus « ses » idées.

Cette composition témoigne, somme toute, de bonnes qualités mélodiques qu'il suffirait de conduire mieux.

\*\*

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que l'institution lyrique et dramatique dirigée par M. Alfred Cabel, et dont le nom s'est si souvent déjà trouvé sous notre plume, vient d'être l'objet d'une distinction flatteuse. Son Excellence M. Savile Lumley, ministre de S. M. Britannique, vient d'autoriser l'intelligent directeur à placer sa vaillante école sous son illustre patronage. M. Savile Lumley, après différentes visites aux cours de M. Cabel, a témoigné au savant professeur toute son admiration; il l'a félicité sur son excellente méthode et n'a pas hésité enfin à patroner une institution si digne à tous égards de sa protection.

La marque de bienveillance donnée à M. Cabel par Son Excellence M. Lumley fera, nous n'en doutons pas, briller son école d'un nouvel éclat. Le nom de M. Lumley, en effet, est bien celui qui peut figurer avec le plus d'honneur au frontispice de toute institution artistique.

Artiste lui-même, il excelle dans toutes les branches de l'Art, et, en musique comme en peinture, ses appréciations et ses conseils sont toujours marqués au coin d'un esprit sérieux auquel s'attache une incontestable autorité. Ces conseils seront précieux pour les élèves de M. Cabel et contribueront pour une large part au succès d'une école qui occupera bientôt une des premières places dans l'enseignement musical.

\*\*

Les sculpteurs anglais exposeront fort peu à Philadelphie cette année. La raison de cette abstention est que les membres de la commission de transport ont refusé d'assurer les statues, comme ils avaient assuré les toiles. Il y a trois ans, une indemnité énorme avait été payée au statuaire anglais Acton Adams, dont une œuvre était arrivée en pièces à l'Exposition de Vienne.

\*\*

Le journal *The World* se demande ce que deviennent les innombrables tableaux que nous voyons chaque année dans les diverses expositions. A part certaines exceptions, la plupart des toiles semblent disparaître à jamais; certes elles ne se vendent pas toutes, et si les artistes les conservaieut, ils seraient bientôt débordés par le nombre.

Ne serait-ce pas une statistique intéressante que de rechercher ce que sont devenues les 1,380 toiles de notre dernier Salon triennal? Combien sont enfouies dans les géhenues artistiques!

\*\*

*Blandine*, jolie bluette écrite par M. Jules Toussaint sur des vers de Van Hasselt. Phrase gracieuse, mouvement soigné. Maison Beethoven, chaussée d'Ixelles.

\*\*

Les œuvres suivantes ont été acquises par le Roi à l'exposition des aquarellistes:

*La lecture*, par A. Cluysenaar; *Le saut de la haie*, par A. Hubert; *La Vallée de Josaphat*, par E. Huberti; *Arabe*, par E. Tusquets; *Chemin creux à Boitsfort*, par V. Uytterschaut; *Souvenir d'Egypte*, par E. Wauters, et *L'ancienne Poste à Bruxelles*, par M. Wylie.

LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre ont également visité l'exposition et y ont acquis une aquarelle de M. Hubert, intitulée: *Repos*.

748



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 17.

30 AVRIL 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
 Étranger . . . . . 12 frs 50 "

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*Exposition des Aquarellistes.* — *Molière, étude inédite.* —  
*Étranger : Notes parisiennes ; Courrier de Londres.* —  
*Les Théâtres.* — *Les Concerts de la quinzaine.* — *Nouvelles à la main.*

XVII<sup>e</sup> EXPOSITION ANNUELLE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DES AQUARELLISTES

L'aquarelle est-elle en progrès ?  
 L'aquarelle est-elle en décadence ?  
 Question pleine d'intérêt que nous traiterons dans un article spécial, *post-scriptum* obligé de notre compte-rendu.  
 Les œuvres exposées -- au nombre reposant de 148 -- sont intelligemment classées dans trois salons coquets.  
 Ici point de migraines, ni de torticolis à redouter !  
 Dès l'entrée on reçoit la plus agréable impression : tout est clair, vibrant, perlé, tout est riant. — Exposition juvénile et printanière, s'il en fut, elle nous

arrive avec les premières feuilles, avec les fleurs frais-écloses !

Sympathique lecteur, accepte mon bras et faisons ensemble, gaîment, le tour des salons.

Commençons par le premier. Et d'abord honneur à l'un des lions incontestés de l'Exposition, Alfred Hubert dont l'artistique envoi est l'un des plus complets. Dans le salon d'entrée se trouvent deux de ses œuvres : *Le saut de la haie* et *la Vedette*. Les jockeys sont enlevés en pleine lumière, avec un rare bonheur, une crânerie et un brio prestigieux ! Et quelle science de dessin, quelle entente des raccourcis ! C'est frais, lumineux, gai, aérien, complet en un mot.

55. *La Vedette.* — Comme il est rudement campé sur son cheval impassible, ce hussard roide et sérieux, mousqueton à la cuisse, plongeant, là-bas, bien loin, son fixe regard, et baigné dans les premières lueurs de l'aube qui argente l'horizon. Une teinte mélancolique pleine d'un charme vague qui vous pénètre est répandue par toute cette page.

Léon Becker s'est surpassé. Les *Marcassins* (3), sont robustement travaillés et leurs masses brunes tachent avec grande vérité la neige que çà et là leurs groins blessés ont ensanglantée.

*Le Retour du lac* (2), bien observé, est fidèlement traduit. Elles reviennent du bois, les jolies patineuses :

les roses de l'hiver sur la joue et les patins cliquetant au poing. Elles vont, les mains frileuses blotties au manchon, martelant gaîment de leurs talons mignards la neige durcie. L'une regarde en avant avec de grands yeux fripons, tandis que l'autre jette sur le Lac un long et dernier regard.

24. De Beeckman. *Environs de Spa*. Effet de soir où l'obscurité tombante est rendue avec justesse. La masse d'arbres, d'un vert assombri se décliquetant sur le ciel violâtre lamé de citrins pâles, possède une fine tonalité. L'absence de marge blanche nous semble nuire à ces finesses.

108. Springer. *Vue d'Enkhuyzen*. D'un faire trop minutieux. Lumière trouble. A quoi bon saucer ainsi l'aquarelle — qui devrait rayonner — de ces retouches brunes, désagréables.

123. M<sup>lle</sup> G. J. Van de Sande-Backhuysen. *Dernières roses*. Pourquoi les mettre dans une feuille de chou ? Peinture coquette qui doit plaire aux « amateurs. »

124. J. Van de Sande-Backhuysen. *Vue de ville, hiver*. D'un charme pénétrant : c'est bien là un jour de décembre, gris et morne quand la neige va tourbillonner et que souffle la bise rude. Le fouillis des personnages de gauche est dextrement croqué.

Borio a, dans le premier salon, deux études naïvement comprises et rendues simplement. La *Vallée d'Aoste* est lavée dans une tonalité un peu voilée mais qui ne manque pas d'un certain attrait. Son *Keienberg* (8) se coiffe d'un joli ciel d'hiver.

Clays, (18) *le Wael*, (19) *la Tamise*. Lumineux et solide, trop solide : à quoi bon ces plâtrages de gouache qui assomment net l'inspiration ? Habile énormément... trop habile ; l'aquarelle doit être simple, naïve et point pédante : une goutte d'eau sur un trait de crayon !

Roelofs le sait — et de reste ! Regardez (98) ses *Etudes d'après nature* ! Voilà bien l'aquarelle dans sa fraîche essence : libre d'allure, limpide, mouillée, franche, intime, parlant sa langue — sans prétention ! Aussi comme ces coins verts sont mordants, sains et vrais ; c'est la nature qui vit, qui parle, sourit et vous émeut.

31. M<sup>me</sup> De Rothschild n'a pas eu le pinceau aussi heureux cette année. Ses vues de ville ont presque le joli-joli et la couleur lustrée des chromolithographies.

114. Tusquets. *M'aime-t-il?...* Question précieuse ! Mais il faudrait être un monstre (selon la formule !) pour ne pas vous aimer, ô grande, belle, jeune Italienne... D'une étourdissante habileté. La robe de satin est splendidement drapée et superbement exécutée dans une gamme de gris délicieux, mauves dans les plis et d'argent aux cassures. C'est précis, presque minutieux mais avec cela d'une ampleur de touche et d'une remarquable audace ! La tenture du fond est prestigieuse.

7. Blommers. *Le réveil*. Est-il adorable ce rose enfançon qui s'éveille et tend, rieur, ses petits bras potelés pour appeler sa mère. L'aube luit à peine, le chien, gardien fidèle, ronfle encore au pied du berceau ; la chambre est plongée dans des ombres pleines de charme et de mystère.

17. Cipriani *La mère*. Sujet agréable traité précieusement avec une dextérité et une richesse tout — italiennes.

84. Pecquereau. *Paysage* lavé en pleine eau avec un pinceau large et dextre. C'est long comme la main et malgré cela d'une ampleur et d'une maîtrise qui causent un tort « sensible » au *Clair marais* de son voisin Francia (44), qui lui, s'obstine à chercher des sujets compliqués. Or, l'aquarelle n'en a que faire : c'est de l'instantanéité qu'il lui faut.

101. Smits. *Le portrait*. Finesse et distinction — comme toujours. Smits est un peintre élégant. Les accessoires d'atelier sont bien en place et bien touchés. La jeune femme en rose-thé qui contemple *le portrait* se profile en une silhouette exquise.

143. Wylie. *Route de la Corniche, San-Remo*. Ne manque pas d'un certain grandiose qui empoigne, mais la vibration du ton local fait défaut.

132. Verveer. *L'automne*. Vieux loup-de-mer en retraite faisant sa provision de bois pour l'hiver qui accourt : le sarment qui flambra, joyeux, dans l'âtre ou qui s'allumera, sinistre, au haut des falaises quand hurlera la tempête.. D'une facture un peu tripotée et papillotante, cette étude pleine de caractère gagnerait en grandeur par plus de simplicité.

72. Robinson. *Réverie*. Ne manque pas de talent. Mais comme c'est précieux et guindé : Déplorable résultat du fini et du « poussé » dans la peinture à l'eau. Allons-nous revenir aux laborieuses miniatures des patients bénédictins ? Je ne dirai pas *Amen* !

67. Ligny, Ch. *Temple de la Sibylle*. Savamment traité, mais c'est vu par le petit côté, puis, pourquoi le soleil — qui donne la vie — est-il absent de ce grand ciel bleu ?

Puttaert est en incontestable progrès. Il a la volonté et la conscience. Son *Canal de Charleroi* (85) est laborieux encore, mais on y sent une sérieuse et louable recherche de la lumière, de la sincérité et du caractère.

Les *Bords de la Senne* (86) sont plus libres, l'air et la lumière y circulent plus à l'aise.

94. Roschussen. *Rotterdam investi par Frans de Brederode*.

De l'histoire... à l'aquarelle ? Soit !

Mais elle ne porte pas bonheur au peintre hollandais : la couleur est absente, c'est une froide grisaille. Les figurines encuirassées sont lestement campées.

Zichy, le peintre russe, envoie deux *sépias* (146 et

147) qui forment pendants. C'est énormément habile, d'un dessin très-correct, mais c'est bien froid.

4. Bles. *Sieste*. Les parents — deux respectables têtes — digèrent au coin du feu en somnolant dans la calme pénombre encore chargée de succulents fumets... La jeune fille — qui n'a rien à digérer, vivant d'amour! — glisse un billet doux par la fenêtre auprès de laquelle elle brode innocemment au métier.

Scène finement observée et composée avec beaucoup de grâce et d'humour.

131. Verdyen. *Dame musulmane*. La figure coupée aux pommettes par un tulle discret qui estompe finement le bas du visage et grise les roses éclatants du corsage, la jeune musulmane vous regarde avec de grands yeux noirs, que le K'hol avive, de grands yeux noirs, profonds, troublants, sérieux...

P. Pio Joris. *Ancienne maison à Tivoli*. Traitée avec une excessive virtuosité. Mais tous les détails, hommes et pierres, ont trop la même importance: on dirait une photographie. La petite fille de gauche qui épiluche les grains d'or du maïs est charmante.

28. De Haas. *Dans les Dunes*. Deux vaches se promènent côte-à-côte en philosophant, sans doute, sous le chaud soleil des dunes. Belle étude exécutée avec bonheur dans une gamme ambrée d'une douce harmonie blonde rehaussée çà et là de points de gouache du plus piquant effet.

Cabianca nous promène dans les antiques moutiers d'Italie. Le *Supérieur* (12) lit son bréviaire en se promenant, austère dans son froc, à l'ombre de la vigne folle qui s'étale au-dessus de sa tête blanchie. Dans le fond un soleil torride rôtit les murs blancs de la terrasse.

*La Supérieure* (11). Ruine aussi vénérable que celle de son couvent. Elle se traîne grotesque, sur sa béquille et fait sa visite quotidienne à ses mystiques pigeons — des petits-fils du S'-Esprit, sans doute!

129. Van Seben. *Patinage*. Grand, large, plein d'air. Le ciel est très-coloré dans son bleu profond et délicat. La glace, ridée par l'acier, est rendue avec une rare vérité. Mais les deux personnages de gauche assis sur la barque, forment un coin un peu noir qui ne reflète ni ciel, ni neige.

139. Weissenbruch. *Plage*. Largement et légèrement lavée dans des tons sobres d'une extrême finesse. Une lumière fluide, argentine, nacrée, baigne toute la plage, — discrètement.

34. Adolphe Dillens. *La glace au Zuyderzée*. Est-ce encore de l'aquarelle? C'est une peinture mixte qui n'est ni à l'eau, ni à l'huile... Comme résultat, c'est assez agréable, pourtant — mais ce procédé n'est pas à encourager.

Et voilà fait le tour du premier Salon, lecteur ami! Je lâche votre bras complaisant et le réclame toutefois

— en y mettant les formes! — pour dimanche prochain.

Au revoir!

MARC VÉRY

## MOLIÈRE

ETUDE MÉDICALE inédite DU DOCTEUR A. M. BROWN (1).

### I

Riches à la fois et variés sont les travaux littéraires que la France a consacrés à la mémoire de son grand Comique. L'intérêt qu'a de tout temps excité le Poète, les recherches faites sur tout ce qui se rattache à lui, laissent peu de champ libre aux explorateurs; sa vie est devenue la propriété du monde entier, comme ses ouvrages mêmes; il est pour nous un ami, bien que nous ne soyons pas toujours dans sa confiance.

Mais si l'on peut contester certains points obscurs de sa vie et se méprendre sur quelques-unes de ses idées, tous les critiques sont pourtant d'accord sur ses opinions à l'égard de la médecine. Toujours Molière a dénoncé les prétentions outrées de l'art des guérisseurs; et ses fidèles trouveront dans cet ordre d'idées un sujet intéressant d'études spéciales. La sévérité de ses appréciations est sans doute excessive; elle nous amène à rechercher si les dogmes souvent illusoire de la médecine ont pu justifier ses préjugés ou s'il faut en chercher la raison dans les particularités de son génie et de son caractère. C'est là une question difficile à résoudre, qui peut donner lieu à bien des recherches dans le domaine de la biographie comme dans celui de la critique.

Pour se faire une idée bien nette de la position respective de Molière — le comédien — et de la profession qui est en butte à ses attaques directes, que le médecin de nos jours se transporte en esprit au Paris de 1669. Membre de la vénérée corporation des médecins et chirurgiens, d'ailleurs praticien actif, il connaît Guy Patin, doyen de la Faculté et de plus épistolier célèbre, même à cette époque qui ne sera plus égalée en gloires littéraires françaises. Tout comme cet homme illustre, il ne peut visiter les théâtres, grâce au caractère sacré de sa profession. Cela ne l'empêche pas de s'intéresser au mouvement littéraire; il a entendu parler d'un certain Molière, comédien excommunié comme tous ses pareils, valet de chambre du Roi, et auteur de quelques pièces de théâtre, immorales disent les uns, sublimes de l'avis de Boileau. Comme Guy Patin, il a peut-être eu en mains ces pièces fameuses; dans une préface restée célèbre il a même pu rencontrer dix lignes apologétiques: « J'avoue « qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue,

(1) L'auteur de ce travail intéressant a bien voulu nous le communiquer avant sa publication. Croyant qu'il plairait à nos lecteurs, notre collaborateur C. l'a traduit de l'anglais et se propose d'en faire paraître des extraits ou des parties entières dans l'*Artiste*.

« et qu'est-ce donc le monde qui ne se corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les Hommes ne puissent porter du crime ; point d'Art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons, et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les Hommes..... » Ce passage une fois lu, *Tartuffe* est mis de côté ; le docte lecteur remarquera peut-être que l'écrivain est un misérable barbouilleur de papier, puis il ne lui accordera plus une pensée.

Tout est bien changé maintenant ; le médecin de nos jours connaît les écrits de Molière comme ceux du satirique Patin. Qui des deux s'est le mieux immortalisé dans la triple capacité d'écrivain, de critique, d'éducateur ? Molière sans doute. Et voilà comme le temps a marché. La période de progrès avait déjà commencé cependant avant que Poquelin jeune n'eût changé son nom, et n'eût consacré à la cause même de l'avenir son génie d'écrivain et ses talents d'artiste.

A son entrée dans ce sacerdoce, la France était en paix, et Mazarin se reposait dans le tombeau ; la noblesse domptée entourait son jeune et brillant monarque de ce dévouement exalté, de cette admiration confiante qui distinguèrent dès lors la cour de Louis XIV. La littérature et les arts favorisés par la prospérité nationale, contribuaient à embellir un règne dont ils furent le plus grand charme. Tandis que les courtisans flattaient le Roi et se disputaient ses faveurs, les hauts fonctionnaires s'enrichissaient ; la magistrature, au lieu de distribuer la justice, la vendait fort souvent ; les grandes dames s'occupaient d'amour et faisaient un art de la galanterie. La rudesse quasi-barbare des siècles précédents n'existait plus à cette époque, mais on ne jouissait pas encore, comme nous, d'une uniformité presque insipide de civilisation. Déjà commençaient à poindre les rivalités terribles qui devaient séparer l'opulence bourgeoise et la morgue des gens titrés ; les usages modernes de coquetteries, de frivolités, de modes à jamais changeantes commençaient à remplacer la prudence et la simplicité, jadis héréditaires ; à tous les degrés de l'échelle sociale chacun cherchait à s'élever au dessus de son rang, tout en blâmant chez les autres les dispositions qu'il partageait lui-même. De là dans toutes les relations de la vie, une foule de contrastes, de situations vraiment dramatiques par leur opposition — mine inépuisable pour la satire et la muse comique.

Il en était de même dans le monde des sciences. L'esprit d'induction dans la philosophie et les méthodes expérimentales cherchaient activement, mais sous d'autres noms, à prendre pied parmi les savants. Au dehors les pionniers de l'idée moderne savaient les bases établies de l'ordre scientifique, tandis qu'à l'intérieur, les universités se faisaient entre elles la guerre. Établissant un criterium de certitude, Descartes énonçait sa magnifique démonstration de la personnalité, et ses recherches s'étendaient à d'autres problèmes de l'ordre physique et de la morale ; Gassendi, plus positif et plus pratique dans son enseignement opposait un contrepois salutaire aux abstractions et aux tendances géométriques de son glorieux rival. La doc-

trine d'Aristote, jadis dominante, est dès maintenant en danger ; déjà Montpellier a rejeté le joug, et la Sorbonne même s'engage, quoiqu'à regret, dans les voies nouvelles.

Cependant l'attention des savants ne se borne pas aux choses spéculatives ; la physiologie les occupe aussi, la physiologie dont Descartes peut être considéré comme le fondateur. Tous les ouvrages qui se rapportent à cette classe des sciences, quelque mince que soit leur volume, traitent la physiologie en même temps que l'anatomie, dans les limites du savoir de cette époque. On examinait librement les mystères de la vitalité ; personne alors ne songeait à séparer absolument l'étude de l'esprit de celle de la matière, et à établir de la sorte une distinction entre deux choses inséparables. Le spiritualisme, certain de lui-même, ne connaissait pas les alarmes des modernes ; comme le disait Bossuet, les deux extrémités de la chaîne étaient tenues d'une main trop ferme pour que les anneaux intermédiaires vinssent à se disjoindre. Les savants craignaient seulement de se trouver en opposition avec l'antiquité, dont l'autorité était encore sans rivale ; on traitait à son point de vue les nouvelles découvertes, et cette méthode était considérée comme sacrée.

(A continuer.)

D<sup>r</sup> A. M. BROWN.

## NOTES PARISIENNES

26 avril.

Beaucoup de musique sacrée pendant les derniers jours de la semaine sainte, au Conservatoire, au Cirque sous la direction de M. Pasdeloup, etc. Parmi les morceaux entendus et applaudis, citons l'*Enfance du Christ*, de Berlioz, le *Jugement dernier*, de Félicien David, le *Déluge*, de Saint-Saëns, le *Requiem*, de Gounod, pour les modernes ; et le *Stabat* de Pergolèse, pour les anciens. Gounod a dirigé lui-même l'exécution de sa belle œuvre funèbre ; on lui a fait une ovation et c'était justice. Le *Quid sum miser tunc dicturus*, arrangé en quatuor, est du plus bel effet.

..

Décidément, nous aurons une Exposition universelle en 1878 ; espérons que ce sera un succès et que le monde artistique et industriel de notre pauvre Paris en recueillera des fruits durables. M. Viollet-le-Duc a déposé un rapport au nom de la Commission : il conclut à ce que le Champ-de-Mars soit, cette fois encore, choisi comme emplacement, avec le Trocadéro comme annexe.

Les beaux-arts formeront le premier groupe de l'Exposition, installé au centre du vaste bâtiment du Champ-de-Mars. Tous les objets d'art dus à des maîtres des écoles modernes de tous les pays, des modèles et des dessins d'art plus spécialement affectés à l'industrie seront admis. Il y aura peut-être une Exposition rétrospective.

..

Vous savez déjà sans doute que notre Musée du Luxembourg vient de s'enrichir d'une œuvre précieuse. Le richissime M. Stewart, de New-York, qui avait payé 300,000 francs le 1807 de Meissonnier, a eu l'heureuse idée de le léguer par testament au Louvre de la rive gauche.

Dimanche, ouverture du Salon; j'espère voir arriver l'ami Marc Véry.

\*  
\*\*

Offenbach part décidément pour Philadelphie. Moins spartiate que Verdi, il n'a pas dédaigné les conditions splendides qui lui étaient faites: 30 concerts à 5,000 francs, plus tous frais de voyage payés pour lui-même, un secrétaire et un médecin. Très-pratiques les Américains, et pas chiches de leurs dollars.

\*  
\*\*

Le succès de *Piccolino* s'accroît, et l'air de M<sup>me</sup> Galli-Marié: *Sorrente, Sorrente*, devient décidément populaire.

Dans l'empressement que je mets à résumer les nouvelles de nature à vous intéresser, j'allais oublier l'événement du jour, l'éclatant succès d'*Aïda* à l'Opéra italien. Un public d'élite a fait samedi une ovation enthousiaste au maestro Verdi et à sa nouvelle œuvre, si riche de couleur... Certaines parties ont enlevé la salle, notamment le finale splendide du deuxième acte qui contient une marche vraiment brillante, et dont le strette, repris par les chœurs et tous les instruments, est déclaré par les connaisseurs un chef-d'œuvre d'orchestration. Notons aussi qu'*Aïda* n'a pas d'ouverture; comme dans quelques drames lyriques du siècle dernier, les violons débutent par un simple prélude au lever du rideau. L'interprétation était amplement satisfaisante et M<sup>mes</sup> Stolz et Waldmann — deux noms bien germaniques pour des chanteuses de la Scala — ont recueilli ample moisson de bravos et de rappels. Quant au libretto, sachez qu'*Aïda* est une esclave aimée du guerrier qui l'a faite captive; du reste, le sujet est égyptien et tant soit peu hiéroglyphique.

ALIQUIS.

## COURRIER DE LONDRES

Mercredi.

L'événement de la semaine dernière a été la représentation au « Lyceum theater » du poème dramatique que Tennyson, notre poète-lauréat, a consacré aux amours de la Reine Marie. On ne connaissait jusqu'ici de la fille de Catherine d'Aragon que son fanatisme et ses cruautés... Le drame nouveau a obtenu un succès d'estime de la part de la presse, et un succès de mise en scène et d'interprétation de la part du grand public.

Quant aux représentations de Rossi, elles n'ont pas eu jusqu'ici l'heur de plaire aux critiques influents qui reprochent au tragédien sa déclamation italienne et son infidélité à la tradition shakespeareienne. Une extinction de voix, résultat naturel de nos brouillards, paralysait d'ailleurs une partie de ses moyens.

Beaucoup de concerts toujours, passés, présents et futurs; mais rien de remarquable. M. Ganz organise pour le 10 mai

une séance musicale au bénéfice de la veuve de feu Pâque, le violoncelliste belge, de la chapelle de la Reine.

Mais passons à la peinture.

L'Académie royale des Arts ouvrira lundi prochain au public son exhibition annuelle, qui promet d'être exceptionnellement brillante. Les amateurs ne sont pas oisifs, du reste; sans compter les ventes des collections Philippe Burty, Lévy et Burleigh James, ils trouvent un digne sujet d'admiration dans les tableaux exposés à la société des *French Artists*, New Bond street. Il y a là de beaux Corot, entr'autres *Biblis* et un *Clair de Lune à Auvers*; notons aussi *Nuit étoilée* de Millet, et la *Lisière de Clairbois (Fontainebleau)*, de T. Rousseau. Citons encore *Une jeune Paysanne* de Breton, le peintre-poète, *Un Cuirassier* de Detaille, auteur du *Régiment qui passe*, et un joli *Portrait* de Carolus Duran.

J. G. Lough, le sculpteur bien connu, auteur de la statue de la Reine qui décore notre *Exchange*, est mort la semaine dernière.

N. C. R.

## LES THÉÂTRES

### Théâtre royal de la Monnaie.

*Faust*, AU BÉNÉFICE DE M. WAROT.

La représentation donnée jeudi au bénéfice de M. Warot, avait attiré une foule énorme, foule sympathique et reconnaissante. Elle a fait au bénéficiaire une suite d'ovations dont celui-ci a le droit d'être fier. Au lever de rideau, la salle entière l'a applaudi et acclamé avec une véritable frénésie, puis l'a littéralement écrasé sous les couronnes. Cette ovation enthousiaste a vivement ému le sympathique ténor. Les mêmes démonstrations se sont reproduites après la cavatine du second acte, et, après la chute du rideau, à la fin de la représentation.

Le public, en agissant ainsi, n'a fait que payer sa dette de reconnaissance au vaillant artiste qui a tenu pendant huit ans, au théâtre de la Monnaie, le rôle difficile de premier ténor de Grand-opéra.

Ce public s'est souvenu des bonnes soirées que le bénéficiaire lui avait fait passer.

Les adieux ont été touchants et M. Warot peut être certain qu'il emporte avec lui dans sa retraite l'estime de tous ceux qui l'ont entendu.

M. Warot — malgré l'affection dont il est atteint depuis quelque temps — a joué le rôle de Faust en grand chanteur.

Malheureusement il a été très-mal secondé par M<sup>lle</sup> Dérivis et par M. Neveu.

M<sup>lle</sup> Dérivis est une Marguerite aussi peu idéale que possible. Elle interprète ce rôle tout-à-fait au rebours, et elle le chante en dépit du sens commun.

L'air des bijoux a été une véritable Saint-Barthélemy de notes; la scène du jardin, la ballade du roi de Thulé un miaulement perpétuel et agaçant.

Que notre première chanteuse légère renonce décidément à ce rôle de Marguerite qui l'écrase.

M. Neveu fait un Méphisto grotesque qui chante faux et qui dit mal. La nature lui a heureusement donné une belle voix.

En somme, mauvaise représentation!

L. F.

### Théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert.

M<sup>me</sup> FAVART dans le *Genre de M. Poirier*.

En 1854, MM. Emile Augier et Jules Sandeau — deux écrivains d'un genre bien différent — faisaient représenter pour la première fois sur la scène du Gymnase le *Genre de M. Poirier*. Le succès fut colossal, et un seul cri d'admiration, écho d'unanimes bravos, consacra à la chute du rideau le triomphe des auteurs.

Tous ceux qui depuis, ont eu le plaisir de faire la connaissance de cette curieuse famille Poirier, ont ressenti pareille impression; telle était celle encore produite sur le public qu'elle avait attiré dimanche dernier aux Galeries. Et M<sup>me</sup> Favart ne nous en voudra pas de ravir, en faveur des intelligents écrivains dont elle interprétait l'œuvre avec un talent supérieur, une parole du bruyant succès qui l'a acclamée.

Le *Genre de M. Poirier* est, en effet, une de ces comédies spirituelles et à la fois touchantes, qui ont le rare bonheur de reposer l'esprit du spectateur après l'avoir tenu en éveil. C'est ainsi que dans une même pièce, nous voyons succéder les « folichonneries » du vaudeville aux situations les plus pathétiques du drame. Heureux accouplement, quand il a su être inspiré par la communauté d'un Gaulois comme Augier et d'un rêveur comme Sandeau.

Faut-il dire encore que M<sup>me</sup> Favart a rempli avec un talent hors ligne, le rôle d'Antoinette Poirier — dans lequel Rose Chéri avait su conquérir jadis un nom immortel? — Non, n'est-ce pas! Le génie de l'illustre comédienne possède cette souplesse qui lui permet de se plier à tous les rôles, quelque différents qu'ils soient, d'exprimer les plus divers sentiments et de refléter les passions les plus opposées — qualité qui fait les grands artistes.

Au début de la pièce, M<sup>me</sup> Favart a su donner à son personnage ce caractère honorable, courageux et loyal que doit posséder Antoinette, en butte aux bassesses et à la lâcheté de son mari, aux gredineries de son père. Mademoiselle Poirier est là pour sauver ces situations où deux êtres qui doivent lui être également chers, trafiquent de tout ce qui est bon et honorable. Et M<sup>me</sup> Favart les a sauvées, ces situations, avec un incontestable talent.

Mais c'est surtout dans le dénouement que ses grandes qualités trouvent leur véritable terrain. L'action, en effet, résumée jusque là en quelques hors-d'œuvre d'importance relative, entre complètement dans le drame, et Antoinette va pouvoir donner à celui dont elle porte le nom, quelques leçons d'honneur, sévères mais justes.

Elle est convaincue, la comédienne, quand elle oppose à la phraséologie emphatique de M. le marquis de Presle, pour qui le grand mot d'honneur est bien facile à prononcer, sa petite probité à elle, probité d'honnête femme, vraie celle-là et digne de respect. C'est cette probité qui lui fait déchirer une lettre compromettante pour son mari, c'est cette probité encore, qui épargne à M. de Presle, le scandale qu'il a mérité, c'est cette probité enfin, qui ne lui fait que mépriser sa rivale.

Mais elle exige pourtant une réparation, et cette réparation elle la veut terrible pour celui qu'elle frappe. Elle l'atteindra dans son honneur. Le marquis de Presle doit se battre pour la rivale de sa femme. « Vous ne vous battez pas, M. de Presle, dit Antoinette, et vous ferez des excuses à M. de Pongibaut; rengainez votre épée, soyez humble, soyez modeste, soyez bourgeois, M. le marquis, je le veux! »

Avec quelle autorité M<sup>me</sup> Favart a-t-elle su imposer cette horrible humiliation. Avec quelle fierté elle regarde son mari

quand il est là à ses genoux, les mains jointes, humilié, écrasé, vaincu! Il fera des excuses ce *courageux* marquis!

Je ne saurais dire l'attention que partout, dans la salle, on témoigne à ce moment et l'effet que produit ce dénouement inattendu. Antoinette, émue, pardonne et embrasse. « Va te battre! », dit-elle. Cette sublime parole, M<sup>me</sup> Favart l'a dite avec force et conviction, et la salle entière « électrisée » a donné libre cours à son enthousiasme. C'est un nouveau triomphe pour la grande artiste — et un triomphe bien mérité.

### Théâtre Royal du Parc.

LA TROUPE DU PALAIS ROYAL.

J'ai promis la semaine dernière, de parler aujourd'hui des artistes du Palais Royal et je m'exécute.

J'ai vu le *Panache* (qui ne connaît aujourd'hui cette spirituelle « pochade » de Gondinet?) et *Loulou*, le dernier acte de MM. Meilhac et Halévy, ces Siamois du théâtre.

*Loulou* est une jeune femme charmante, qui se trouve un instant à la tête de quatre amants. L'un, son médecin, dont le petit nom est « Edouard »; l'autre, un coureur qui, « depuis 35 ans va chez les jolies femmes »; les autres, deux crevés « ficelés » à la mode du jour. Il arrive un moment où tous les quatre sont dans le boudoir de *Loulou*, l'un caché dans une armoire, l'autre dans un placard..... Edouard seul est aux pieds de celle qu'il aime, roucoulant son amour.....

Mais les amants cachés finissent par s'impatienter et sortent l'un après l'autre de leur sombre réduit. Tableau et désespoir d'Edouard!

C'est ici que vient se placer la moralité de la pièce, car, dans cette désopilante bouffonnerie, il y a un fonds vrai, très-vrai!

*Loulou* parvient à persuader à son cher « Edouard » que l'un se trouvait là à son insu, ce que l'imbécile avoue par amour pour elle. L'autre est là pour la soubrette qui se laisse gronder de bonne grâce. Et Edouard se déclare satisfait. Mais quand le troisième sort de son placard, ses inquiétudes renaissent en redoublant, il se lamente, se fâche. Quand il est arrivé à peu près au paroxysme de la colère, *Loulou* s'écrie avec joie: « Il est jaloux! il est jaloux! » et elle raconte à Edouard qu'elle adore les hommes jaloux, qu'elle a usé de ce stratagème pour savoir s'il l'était et que maintenant elle est au comble du bonheur. Edouard, encore une fois, se laisse persuader qu'il est le seul amant de *Loulou*.

N'avais-je pas raison de vous dire que dans cet acte hilarant, il y avait un fonds d'implacable vérité? Combien n'y a-t-il pas de ces « vieux ramollis » auxquels les femmes font croire tout ce qu'elles veulent et qui « ne voient que du feu » dans les situations les plus étranges!

Maintenant que nous avons dit un mot du répertoire — dont la mère ne peut certes permettre le spectacle à sa fille — peignons d'un trait de plume les joyeux interprètes de ces « gaularies ».

Brasseur est le chef de la troupe. Il est fâché qu'il le sache trop et qu'il abuse de la situation. Nous avons souvent parlé d'un mal qui, comme une épidémie, cause au théâtre, parmi les artistes, de nombreux ravages. Tous ne succombent pas, mais beaucoup sont frappés. Je veux parler de cette exagération déplorable que des acteurs mettent dans l'interprétation de leurs rôles. Cela est profondément déplorable! Brasseur, le gai Brasseur, n'a pas été épargné et il est devenu tout bonnement insupportable. Ce n'est pas mon humble avis, mais tout le monde le disait l'autre soir autour de moi. L'intelligent

acteur que tant de fois déjà nous avons applaudi, qui a provoqué en sa vie tant de francs éclats de rire, est devenu réellement agaçant : il pousse à l'extrême toute chose, se permet de descendre à cent coudées au-dessous du naturel et de la vérité. Nous engageons fortement l'excellent artiste à s'observer, et l'estime que nous avons pour lui nous a autorisé à lui faire part franchement de l'effet qu'il a produit sur un grand nombre de personnes.

Lassouche est tout bonnement désopilant dans *Loulou*, et Numa y a montré des allures typiques très-amusantes.

Mais du côté des dames est la toute puissance !

Marie et Louise Magnier, Georgette Ollivier sont toutes trois jeunes et jolies. M<sup>lle</sup> Marie Magnier a parfaitement rendu le rôle de Lucrece dans le *Panache*. C'est une artiste très-sympathique qui possède au suprême degré cette crânerie parisienne dont nous sommes si avides.

M<sup>lle</sup> Georgette Ollivier est, ce qui s'appelle une belle nature. Très à l'aise et très-naturelle, elle a rempli aussi bien le rôle d'Aménaïde dans le *Panache* que celui de *Loulou* dans la « farce » de MM. Meilhac et Halévy.

M<sup>lle</sup> Louise Magnier est une soubrette « à croquer » : Joli minois, manières coquettes, diction correcte, sourire fripon, tout ce qui constitue enfin le charme de ses rôles.

Les artistes du Palais Royal sont bien secondés par plusieurs de nos pensionnaires, à la tête desquels brillent toujours Monroy, Lebrun, Tony-Riom, Mesdames Caron et Hélène Emma.

#### Théâtre des Fantaisies - Parisiennes.

Le théâtre des Fantaisies-Parisiennes poursuit l'ère de ses bénéfiques. Le répertoire n'est pas changé : la *Petite Mariée* tient toujours l'affiche et M<sup>lle</sup> Harlem se fait applaudir chaque soir. L'autre jour nous avons eu une reprise des *Cent Vierges*, dont la « great attraction » était la réapparition — trop courte hélas ! — de Mario Widmer. Le sympathique artiste a reçu du public bruxellois, qui l'a applaudi si souvent jadis, un très-chaoureux accueil.

MAURICE GEORGES.

### LES CONCERTS DE LA QUINZAINE

#### Concert de charité donné au bénéfice des pauvres et des inondés de Laeken.

Le Comité des inondés et le Cercle des Philanthropes de Laeken ont organisé un grand concert qui a attiré tout ce que Bruxelles compte de *dilettanti*. Les artistes les plus en renom avaient bien voulu prêter leur concours et l'excellent corps de musique du régiment des Grenadiers contribuait pour une large part au programme. LL. MM. le Roi et la Reine, toujours prêts à encourager les arts et à participer à toutes les bonnes œuvres, ont assisté à la fête.

Nous avons entendu avec admiration, nous n'hésitons pas à le dire, la musique des Grenadiers, et c'est avec une vive satisfaction que nous la proclamons sans rivale dans l'armée. Son chef, M. Constant Bender, peut se flatter de l'avoir amenée à une perfection rare.

L'ouverture du *Pardon de Ploërmel*, dont l'exécution par une harmonie est un véritable tour de force, a été enlevée avec un brio remarquable. Nous n'avons jamais vu observer aussi scrupuleusement les moindres nuances. Et l'on sait s'il est difficile

de nuancer quand on n'a à sa disposition que des cuivres et des bois ! Comme justesse et comme sonorité c'est irréprochable !

Un morceau plus compliqué encore ouvrait la seconde partie du concert : nous voulons parler de l'ouverture du *Tannhauser*. Il n'existe point d'œuvre plus difficile et, par là même, plus apte à faire apprécier la valeur d'une harmonie. Il n'y a pas longtemps, nous l'avons entendue interpréter par la musique du régiment des Guides, mais l'impression qu'elle nous avait produite n'était pas bonne. L'exécution sentait la peine, le difficile perçait de toutes parts. Au concert de samedi les Grenadiers l'ont exécutée avec cette fouge électrisante et ce fini extrême qu'ils savent seuls y donner. Aussi l'auditoire a-t-il été enlevé comme un seul homme et a-t-il fait connaître son jugement par des tonnerres d'applaudissements. Nous ne citerons, à titre de beautés de détails, que la manière distinguée et pure dont les trombones, et à leur tour les bassons, chantent cette phrase sublime du *Chœur des Pèlerins*, et la délicatesse avec laquelle les clarinettes brodent leurs capricieuses arabesques dans l'accompagnement. Les accords des cuivres sont d'un effet saisissant et toujours d'une justesse incomparable. — Mention spéciale pour le premier piston et le trombone-solo. — Ces deux splendides ouvertures ont amplement suffi à faire juger à sa juste valeur la musique du régiment des Grenadiers et il n'est pas douteux que dorénavant le public ne lui décerne la première place parmi les musiques militaires belges. C'est mon opinion personnelle depuis longtemps et je n'hésite pas à la déclarer sincèrement.

Grand et légitime succès pour la *Marche nuptiale* dédiée à S. M. la Reine des Belges, à l'occasion du mariage de S. A. R. la princesse Louise.

Cette œuvre savante et grandiose est due à M. Constant Bender. C'est une de ces productions qui attestent de grandes qualités. Le public a compris comme il le devait, cette brillante marche et lui a fait un succès non ménagé.

La musique des Grenadiers a aussi fait entendre une *Danse caractéristique* d'un de nos concitoyens M. Jean Heymans, intitulée : *Démons et fées*. C'est une composition pleine de mérite, orchestrée avec finesse et originalité et qui tiendra une place très-honorable dans le répertoire si choisis des Grenadiers.

M. et M<sup>me</sup> Morlet ont délicieusement chanté le duo de Lacantoni : *Une nuit à Venise*. L'*Aragonaise du Domino noir* a valu un franc succès à M<sup>me</sup> Morlet et l'air du *Nouveau seigneur du village*, très convenablement interprété par M. Morlet, l'a beaucoup fait applaudir.

M. Bertin, dont la voix n'est décidément pas faite pour les personnes nerveuses, a bien dit la romance de *Mignon* et la jolie romance de Rupès, *Rappelle-toi*. Avec M. Morlet pour partenaire il a chanté le beau duo de *Richard Cœur de Lion*. Ici son succès a été mieux mérité. M. Jacobs, l'excellent violoncelliste a cueilli une bonne part d'applaudissements. C'est, du reste, un artiste consommé dont la réputation n'est plus à faire. Le *Concerto militaire* de Servais et le *Nocturne* de Chopin lui ont mérité les honneurs d'une flatteuse ovation.

En résumé : Concert ravissant, public nombreux et choisi (comme veut le cliché) et applaudissements enthousiastes.

#### Concert du Cercle artistique et littéraire.

M. Ch. de Bériot a donné une seconde séance de musique ces jours derniers au Cercle artistique et littéraire. Il s'était adjoint le concours de MM. Cornélis et Bouman. Le succès des trois artistes n'a pas été moins vif cette fois que la précédente. Le *trio* (ut mineur) de Mendelssohn a été exécuté d'une façon tout-



à-fait irréprochable. M. Ch. de Bériot s'est ensuite fait entendre dans une série de morceaux de style et de caractère différents qui ont fait valoir les diverses qualités de son jeu et lui ont valu de chaleureux applaudissements — En somme, excellente soirée.

### Concert de l'Ecole de musique de St-Josse-ten-Noode.

Les concerts n'ont pas fait défaut cette quinzaine et la qualité ne l'a cédé en rien à la quantité. Le concert de charité donné au profit des orphelinats de St-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek par l'Ecole de musique de St-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. H. Warnots, avec le généreux concours de M<sup>lles</sup> El. Warnots et Marie Gaucet et de MM. Maurice Devries et Ch. de Bériot, a été réussi de tous points. A ces noms d'élite ajoutez un programme admirablement choisi et l'on comprendra que la vaste salle de l'Alhambra ait été pleine d'auditeurs.

L'orchestre s'est bravement conduit et nous ne craignons pas de dire que l'ouverture de *Ruy-Blas* a été enlevée comme jamais. Dans les accompagnements l'orchestre a parfaitement tenu son rôle sans chercher à dominer les voix. — Demandez à M. Joseph Dupont si c'est chose aisée à obtenir. Les chœurs qu'élèves de musique a chantés ont montré une fois de plus ce que peut obtenir un directeur aussi zélé et aussi savant que M. Warnots. — L'ensemble, la netteté, la correction, la diction, tout est parfait.

Le chœur sans accompagnement *Adieux à la forêt*, de Mendelssohn, quoique écrit avec un peu de mollesse et de tiédeur, a été très-applaudi, grâce surtout à l'excellente interprétation qui lui a été donnée.

Le chœur du *Messie* (n° 13) avec orchestre, le chœur de Schumann, *Ferme les yeux*, ont aussi obtenu beaucoup de succès. Mais les chœurs les plus goûtés ont été ceux du finale de *Loreley* de Mendelssohn et le ravissant chœur de *Colinette à la Cour*, de Grétry. M<sup>lle</sup> Gaucet a chanté à ravir le solo de *Loreley*. Cette jeune cantatrice possède une voix admirable assurément bien guidée.

L'air des *Mousquetaires de la Reine* et les *Variations* de Rode ont valu un grand succès à M<sup>lle</sup> Warnots, dont la jolie petite voix est pleine de charmes. M. Devries a eu sa part d'applaudissements dans l'air de *Zaire* et l'air de *Galathée*, chantés avec une belle voix manquant peut-être de puissance. Le pianiste Ch. de Bériot, a encore une fois obtenu un véritable triomphe. Son concerto en *ré* mineur, œuvre des plus remarquables et d'une exécution des plus difficiles et la *Rapsodie Hongroise* (encore toujours la *Rapsodie Hongroise*) ont électrisé la salle et c'est par trois rappels successifs que l'auditoire a témoigné au brillant artiste son admiration.

Ce splendide concert, dû à l'initiative généreuse de M. Warnots, aura produit une belle recette pour l'œuvre des orphelinats et laissera une excellente impression à tous ceux qui y ont assisté !

Si, après tant d'éloges, il est permis d'adresser à M. Warnots une observation, nous l'engageons à utiliser désormais comme solistes aux concerts de son Ecole de musique, les nombreux éléments qu'elle renferme dans son sein, au lieu de les chercher parmi ses élèves particuliers.

VINDEX.

### NOUVELLES A LA MAIN

M. Eugène Brassiné vient de nous envoyer à l'analyse, toute une bibliothèque musicale. Les œuvres du jeune compositeur

respirent heureusement un parfum de fraîcheur et de jeunesse qui en rend l'examen très-agréable.

La *Marche nuptiale*, à grand orchestre et réduite pour piano, est une œuvre très-sérieuse, d'un style large et puissant. Elle dénote chez son auteur, de grandes qualités de composition. Bien rythmée, elle produira à grand orchestre un effet magistral et solennel.

La *Romance sans paroles* est marquée d'un cachet plus classique. Le chant en est admirable. Les mélodies les plus gracieuses s'y mêlent aux sentiments les plus suaves et les plus touchants. C'est le cœur qui parle, qui raconte ses rêves et fait part de ses espérances de bonheur. Il y a notamment une phrase d'un effet charmant qui se répète agrémentée de variations très-agréables.

La *Polka de concert*, gentille, vive, enjouée, est également très-dansante.

La *Marche des grenadiers belges* (allegro militaire), nous était déjà connue. Nous l'avions entendue jouer par l'excellente musique militaire, pour qui elle a été composée, et que dirige M. Bender. Beaucoup de nos régiments de ligne la jouent du reste également. Au point de vue du rythme, c'est une œuvre parfaite. Son chant, déjà populaire, est très-entraînant. C'est, en somme, une œuvre martiale d'une virilité incontestable.

*Ich traue dir*, est une mazurka dont la grâce déborde. Au point de vue harmonique, la variété des basses est remarquable.

La *Polka pour petite flûte* est très-mélodieuse, mais d'une exécution bien difficile. Elle ne pourra faire partie du répertoire des débutants. C'est aux artistes qu'elle s'adresse, et nos flûtistes en renom y trouveront un morceau à succès.

On le voit, Eugène Brassiné est un travailleur infatigable, un compositeur fécond. Et s'il continue à persévérer dans cette voie qu'il a si brillamment inaugurée, il sera un jour aussi un artiste de grand talent.

\*

\*\*

Notre confrère anversois, la *Fédération artistique*, nous apprend qu'un projet de loi déposé à la Chambre, demande 300,000 francs pour l'ameublement du Conservatoire de musique, et 500,000 francs pour « Expositions publiques ».

\*

\*\*

Une exposition d'Arts industriels s'ouvrira le 1<sup>er</sup> août prochain, à Utrecht. Un bon point de ce chef à nos voisins d'outre-Moerdyck! Les personnes qui désireraient se renseigner au sujet des conditions, sont priées de s'adresser à M. Barbanson, Bassin du commerce.

\*

\*\*

MM. De Winter et van den Nest, les conseillers-voyageurs d'Anvers, ont été reçus à Berlin, par le comte d'Usedom, commissaire des musées, et sont en ce moment à Dresde. Le *Précurseur* laisse entendre que jusque-là les promesses (?) qui leur ont été faites, sont fort vagues!

\*

\*\*

Dimanche dernier, 23 avril, a eu lieu la première exécution d'une messe à 4 voix d'hommes avec accompagnement d'orgue, composée par M. Louis Maes, organiste.

Cette œuvre écrite dans un style sévère, a été bien appréciée.

\*

\*\*

A la suite de l'Exposition de Santiago (Chili) une médaille de 1<sup>re</sup> classe, la plus haute distinction accordée, a été décernée à la Manufacture générale d'instruments de musique de C. Mahillon, 21, Chaussée d'Anvers à Bruxelles, pour l'excellence de ses instruments en bois et en cuivre.

\*

\*\*

Un arrêté royal du 22 avril, nomme M. Théodore Snyers fils, industriel à Bruxelles, membre du jury international des récompenses, institué par la Commission du centenaire des Etats-Unis, pour le groupe des ameublements et objets d'usage général dans la construction et dans les demeures.

C'est là un choix très-heureux auquel nous applaudissons.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 18.

7 MAI 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50 "

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

*A propos du Salon de Paris. — Exposition des Aquarellistes (2<sup>e</sup> article). — Étude musicale et critique sur Berlioz. — Le Pays Bleu du poète Wihl. — Un mot sur l'affaire Carolus. — Conférence de M. Bergé au Cercle. — Théâtres et Concerts. — Nouvelles à la main.*

**À PROPOS DU SALON DE PARIS**

La « Première » du Salon annuel parisien, a eu lieu dimanche passé pour le public privilégié — et lundi pour le public... à tête de veau, comme l'a irrévèrement nommé Fernand Desnoyers.

Il est du devoir de tout journal d'art qui comprend sa mission, de tenir ses lecteurs sans cesse dans le « mouvement ». *L'Artiste* est de ceux-là!

Le catalogue parisien enregistre 4,000 — quatre mille — numéros..... Un nombre gros de migraines et de torticolis! Comme cette fabuleuse exhibition est des plus importantes au point de vue de la marche de l'art, de ses manifestations, de ses tendances chez nos voisins, et des plus intéressantes dans ses comparaisons avec l'Art belge, *L'Artiste* se fait un devoir et un honneur d'envoyer son critique à Paris.

Marc Véry — toujours aimable — fera faire commodé-

ment à nos aimés lecteurs — dans leur fauteuil — le tour gigantesque du Salon parisien.

*L'Artiste* commencera sous peu cette étude pleine d'intérêt et d'actualité.

Le sacerdoce du chevalet et les saintes exigences des Expositions de Juin, retiennent notre critique à Bruxelles pour quelques jours encore.

Une oreille à ciseler, un tronc d'arbre à modeler, et Marc Véry, laissant les brosses pour la plume, prendra gaiement son vol vers Paris, la Grand'ville!

O gué!

LA RÉDACTION.

**XVII<sup>E</sup> EXPOSITION ANNUELLE**

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE  
DES AQUARELLISTES

II<sup>E</sup> SALON.

Lecteur aimable, je suis à vous. Prenez mon bras sans façon, nous allons faire ensemble le tour du salon des aquarelles.

119. Guillaume Vander Hecht. Son *Hiver*, (le plus complet du triple envoi de l'artiste), nous montre une neige en plein soleil. La route s'allonge

blanche, zébrée d'ombres bleues. Une paysanne en corsage rouge, amphore de cuivre sur la tête, regagne sa chaumière poudrée à blanc et qui se pelotonne là-bas sous le grand chêne, au bas du chemin.

La neige ensoleillée est sentie, le ciel d'hiver gaiment traité.

La facture se montre large, nette, harmonieuse — ce qui manque un peu à celle de son *Printemps* (120), bien minutieux et presque cru.

81. Morin. *L'Avenue du Bois de Boulogne. Paris.* Voici l'aquarelle parisienne dans toute son exubérance de verve, dans sa scintillante couleur, dans son esprit qui tapage ! Chevaux, voitures, amazones, cavaliers lancés à fond de train, sont d'un jet habile, coquet et preste, d'un dessin élégant et pittoresque.

Kathelin a délaissé ses intérieurs de synagogues. Il passe du « sévère au plaisant » en trempant sa palette devant les tréteaux forains, si intéressants de mœurs et d'aspects.

63. *Le Boniment.* Le chef de « l'établissement » présente à la foule, ses jeunes élèves bariolés. L'un regarde, effaré, ceux qu'il doit amuser, l'autre ouvre un œil morne et navré. Ils ont faim sans doute, pauvres enfants ! Le barnum, lui, vit bien : il a le nez rouge !

C'est pris sur nature et mené dans une gamme sobre, un peu étouffée, d'une touchante harmonie :

62. *Dans l'attente du public,* est d'un pinceau plus large et d'une eau plus colorée. Scène empreinte d'un sentiment triste, qui navre et vous pénètre : hissés sur la haute chaise à exercices, deux saltimbanques en herbe, attendent anxieusement le public — qui ne vient pas ! Le tambour silencieux et le porte-voix muet gisent à leurs pieds. Les malingres enfants se serrent, frileux, l'un contre l'autre, les bras croisés et rougis par le froid. Leurs yeux hagards regardent en avant désespérément. Gagneront-ils leur souper ? On les battra sûrement ce soir ..

Pauvres enfants pâles !

Ducker, avec ses *études de Capri* (36, 37, 38) représente l'école de Dusseldorf au Salon des Aquarelles. Sa manière est habile et précise, nette et robuste ; son dessin, d'un châtié qui semble parfois devoir tourner à la sécheresse. La note locale, un peu trop sourde peut-être dans ses harmonies, est montée de ton et bien originale.

Huberti, toujours ému, jeune et poète, expose une exquise trinité de paysages.

Son *Etang* (58). *Effet de matin*, a la poétique rêveuse et le flou mystérieux des heures matinales qu'emperle la rosée. Page suave limpide mouillée — dans des larmes, dirait-on ! tant elle est troublante et charmante !

56. *Paysage.* Chaude journée de juillet quand tout se tait et repose, excepté la cigale, dans les sillons.

Les arbres immobiles plaquent de verts poussiéreux le ciel d'un bleu indéfini où vaguent des nuages blancs, gris, saumonés...

57. *La Vallée de Josaphat.* Qui ne reconnaît le chemin ombreux qui conduit à la Fontaine d'amour.. Tressaillez, jeunes couples, qui sous ces verts ombrages avez bu de son eau fidèle dans la coupe de vos doigts entrelacés !

Huberti a rendu avec émotion ce coin charmant en y ajoutant les magies de son pinceau et la poésie de son crayon sensible.

137. Wauters. *Souvenir d'Egypte.* Scène arabe : désert et chameau — naturellement Le soleil « tape », le sable cuit, le ciel barré de jaune et de gros bleu, flamboie. C'est jeté avec hardiesse et succès.

Mellery, un débutant qui donne plus que des promesses, expose (78) une jeune enfant qui tricote les *bas de la poupée* qu'elle tient mi-renversée dans ses petits bras nus.

La candide fillette vous regarde sans peur avec ses beaux yeux d'enfant, francs ouverts, limpides et naïfs. Portrait d'une exécution sûre, large et précise à la fois. Savamment modelé avec une conscience toute gothique dans une gamme grise un peu éteinte, mais très-colorée.

Talent original et bien portant.

112. Toovey. *Vue prise dans le North Devon.* D'un coloris de nacre vieillie assez agréable. Techniquement composé par un exécutant de première force, mais dont la trop laborieuse précision nuit au côté grandiose des rochers et du site.

89. Riccardi. *Paysage* — trop couleur : gare à l'imagerie !

26. De Famars-Testas. *Boutique de Barbier au Kaire.* Intérieur turc coquettement ciselé. Dans un clair-obscur — fort juste — un grand diable de barbier en pantalon blanc bouffant aux chevilles, rase avec toute la gravité y nécessaire, les crânes luisants de ses patientes « pratiques ».

145. Zichy. *Fantaisie sur la boîte à couleurs.* Fantaisie ultra-fantaisiste. C'est ingénieux, adroit et d'un « gentil » qui doit plaire aux demoiselles.

Mais l'aquarelle n'a rien à y voir.

Madou (69, 70, 71), partout et toujours sur la brèche depuis tant d'années, loin de donner le moindre signe de fatigue ou d'affaiblissement nous apparaît plus juvénile et plus fin que jamais ! Quel crayon original et pittoresque ! que d'humour, de bonne humeur et d'esprit, de naïve observation dans son trio d'amoureux transis ou confus !

83. Pecquereau. *Etude du vieux Bruxelles.* Prise d'assaut sur nature et dans le vif. Les maisons délabrées poussent en l'air la mêlée de leurs toits rouges ensoleillés qui éclatent sur les bleuissantes pâleurs

d'un ciel embrumé par l'haleine active de la grand'-ville.

82. *Le quai du Rosaire, à Bruges*. D'une sincérité étonnante et d'une complète exactitude de détails.

Lestement buée à grande eau et en pleine clarté, elle rayonne, vraie dans sa gamme de tons amusants et jaseurs.

Mais voici venir l'un des poètes les plus exquis de l'aquarelle : Mauve le hollandais.

75. Sa *Bergerie* nous montre des moutons pittoresquement groupés dans une pénombre chaude délicatement fondue. La fenêtre ouvre sa bée lumineuse sur un ciel tout blanc qui s'éveille.

76. *Coupe de bois*. Interprétée dans un sentiment triste et mélancolique qui plaît : journée d'hiver, terne et sans neige. C'est lavé librement dans une gamme discrète et fleurante de gris-verts argentins.

77. *Paysage*. Une perle fine ! La plaine se déroule, nue et grisâtre, close au morne lointain par un linéament d'indigo. De ci, de là, se hérissent de maigres bouleaux qui détonnent, blancs, dans la mélodie sourde du paysage. Le ciel humide a de suaves traînées d'un bleu pâlisant qui s'acièrent à l'horizon plein de vagues sourires.

Le charretier, le cheval et la charrette sont gouachés de rehauts délicieux — harmoniquement.

De feu Lauters, l'aquarelliste vaillant et sympathique, une *Vue prise en Ardenne* (66) et un *Paysage, bords du Demer* (65). Son site ardennais, du plus grand caractère, est puissamment charpenté. C'est fort consciencieusement peint dans des colorations robustes et montées.

Le ciel est d'un beau mouvement.

Les *Bords du Demer* sont plus éclos d'un jet et font ressortir davantage la verve et l'habileté habituelles, la sûreté de touche et la liberté d'allure du maître regretté.

103. Smits. *Etudes*. Trois lèches du pinceau, deux coups de crayon, ça y est ! Voilà l'aquarelle ! C'est vivant, alerte, entendu. Tout l'effet est dans l'illusion produite : en art, souvent, qui dit le moins dit le plus.

102. *Regard sur la campagne*. Nonchalamment adossée au mur que le soleil égratigne et que verdit un bout de pampre, la jeune Italienne jette un « regard sur la campagne » : viendra-t-il ?

Son profil mutin se détache, rosé, sur l'embrasement d'un ciel céruléen frappé en trois touches bien amusantes. Les rouges et les noirs du costume sont fins et colorés, robustement attaqués et lestement enlevés en pleine eau. Le tablier gros-bleu historié d'arabesques est un morceau savoureux de ton et d'allure.

5. Bles. *Le Don Juan de Village*. Moins bon que sa *Sieste* du salon d'entrée. Enfumé et lourd ; ne sent pas l'aquarelle. L'expression ahurie et scandalisée des deux vieilles est réussie.

16. Cipriani. *Les Fiancés*. Par cette atmosphère endiablée, que d'incandescentes choses doivent se murmurer ces deux amoureux ! Le soleil leur allume la joue, l'amour leur enflamme le cœur... Derrière eux la montagne d'un vert indigo d'une formidable intensité bossèle l'horizon et se reflète dans le fleuve qui roule ses flots en fusion. Par le ciel d'un azur violent flottent pesamment de longs nuages chargés d'électricité...

Roelofs a les deux autres pages de son envoi dans le salon qui nous occupe. Toutes deux sont superbes en leur facture large, souple, sommaire ; toutes deux sont d'une grande puissance de lumière et de coloration.

99. *Paysage aux environs de La Haye*. Une bande tapageuse de canards vient de quitter, effarée, sa flaque d'eau et fuit en barbotant dans l'herbe drue et haute, aux verts solides et vibrants. Le ciel est clair, animé, profond, d'un bleu mourant où se dispersent de légers nuages gris, écrêtés de chaudes blancheurs.

97. *Paysage en Gueldre*. Sous le grand dôme ensoleillé s'étendent à perte de vue de plantureuses prairies où s'aligne une haie de saules fantasques. Un berger et ses moutons animent cette splendide immensité verte.

105. Spangenberg. *Temple de Jupiter, Athènes*. Belle photographie coloriée.

122. M<sup>lle</sup> Van de Sande-Bakhuyzen. *Tulipes et primevères*. Traitées avec plus de liberté que ses *Dernières roses* du premier salon. Le fond, trop bien peigné, manque un peu d'« exécution ».

Les tulipes roses sont charmantes.

135. Vianelli. *Plombières* (Vosges). Paysage qui ne manque pas d'élégance, mais d'une bien chétive tonalité.

21. Cluysenaar. *La lecture*. Ruine humaine superbe ! Visage ridé, fouillé en maître dans une note claire, rose et grise, soutenue par les noirs et les blancs — splendides — du costume. Dessin d'un serré précis n'excluant nullement la liberté et l'ampleur.

C'est de la grande aquarelle.

110. Stortenbeker. *L'après-midi*. Pâteux, avec une infiltration de noir dans les verts fort désagréable.

64. Kuhn. *La hutte dans la clairière*. D'un faire petit et laborieux. Soleil sans couleur et sans chaleur.

115. Tusquets. *Une rue de Terentino*. Voilà le soleil chaud et coloré. La rue coude, pittoresque, dentelant sur le ciel d'un bleu profond ses toits plats jaunissants.

C'est d'une trop prodigieuse rouerie — pour l'aquarelle — toute d'ingéniosité et de spontanéité.

10. Borio. Feu l'*Etang d'Ixelles*. Agréable souvenir ! Aquarelle sincère, mais un peu confuse dans l'exécution.

115. Gabriel. *Vue prise dans les Polders de la Hollande*. La plaine glauque et violacée s'ouvre, scindée par une flaque d'eau répercutant les turquoises exquises du ciel traversé d'un long nuage éblouissant sur lequel

se découpent en X à jour les ailes d'un moulin autour duquel se groupent quelques toits rouges. Etude limpide, souple et pleine d'air. Les avant-plans, d'un sentiment trop roux peut-être, ne me semblent pas en complète harmonie avec les fluidités du ciel et les moires de l'eau.

29. Dell'Acqua. *Grec. Marchand de cabans* Facture correcte, dessin précis, type irréprochable — sans doute... Rien d'imprévu!

20. Clays. *La Tamise, Londres*. Le fleuve s'agite, formidable, et secoue un steamer qu'il bat avec fureur. L'infortuné bateau crache désespérément sa suie qui lui fait déjà un long crêpe de deuil..

Le ciel et l'eau sont d'un mouvement superbe.

60. Israëls. *Portrait* magistralement sabré à grands coups de pinceau. Etonnant d'allure et d'audace. Plaqué de gouaches hardies de l'effet le plus crâne.

C'est robuste et bien vivant.

136. Von Rosen. *Ashaverus* contemplant dans sa folle course un arbre de Noël. . Sombre chromolithographie du Juif-Errant... J'en cours encore!

49. Hermans. *La voisine*. Délicieuse apparition! Voyez-là, légère et coquette dans sa pose d'oiseau prêt à s'envoler au premier bruit... Combien est juste et gracieux le mouvement du bras nu qui retient les flots de la robe lumineuse! Elle est charmante; aussi le « Monsieur d'en face » soulève-t-il discrètement son rideau pour la contempler...

C'est limpide et blond. Jailli du jet d'un pinceau jeune, sincère et gai. Le dessin est riche en finesses dans la silhouette élégante et harmonique.

130. Verdyen. *Dame Druse*. Malgré ses qualités de style et de couleur, elle paraît presque froide et bien compassée près de sa sémillante voisine, *La voisine!*

127. Van Everdingen. *Paysage hollandais...* décoloré; pinceau timide, palette malade.

13. Cagianca. *Un canal à Venise*. OEuvre italienne délicatement ciselée dans une gamme pleine de souplesse et d'harmonie. Le canal, moucheté de gondoles, s'ouvre en face, arrondissant son arche rose sur le ciel bleu — traité en maître — qu'estompent à l'horizon des fumées violettes.

Il nous reste à parcourir, cher lecteur, le troisième et dernier salon. Nous en remettons la visite à dimanche prochain.

Bien à vous.

MARC VÉRY.

## NOTICE HISTORIQUE ET CRITIQUE

### SUR BERLIOZ (1)

Nous ne dirons pas que nous sommes grands admirateurs de Berlioz. Sa musique est presque tout entière incompréhensible, souvent grotesque à force de vouloir être neuve. Il n'y a là rien de surprenant. Berlioz a passé sa vie à « chercher. » Il a voulu s'affranchir complètement des règles de la composition, et voulant être neuf, il est devenu nuageux et inintelligible. C'est l'écueil ordinaire. Si Berlioz s'était contenté de son immense génie inventif, s'il s'était attaché à poursuivre ce véritable but de la musique, qui est de charmer et de captiver le cœur au lieu de tenter sans cesse des effets d'harmonie imitative, de substituer le calcul froid, glacialement mathématique, aux chaudes effluves de l'inspiration, nul doute qu'il n'eût obtenu les plus beaux lauriers. Aujourd'hui, grâce à ce courant malsain qui se décore volontiers du nom de romantisme et que j'appellerais volontiers aussi le mauvais réalisme, Berlioz a trouvé des admirateurs acharnés.

Nous n'essayerons pas de les dissuader et nous ne contesterons pas que Berlioz ait produit des chefs-d'œuvre. La seule chose que nous lui reprochons, c'est d'avoir complètement méconnu la véritable doctrine de l'art. La musique n'est pas et ne peut pas être une *photographie* des bruits divers de la nature. C'est une erreur qui a maintes fois été combattue et victorieusement renversée. Berlioz s'est trouvé dès l'abord au sein de la guerre qui a surgi entre le classisme et le romantisme dans toutes les branches de l'ordre artistique et intellectuel. Le romantisme, avec ses séductions devait plaire à l'esprit novateur de Berlioz et au sein de cette grande révolution artistique, il n'était pas possible qu'il restât neutre. Berlioz rejetait les règles de la composition. Une voie s'offrit à lui où il crut pouvoir faire école. Il y entra résolument et l'obstination courageuse qu'il montra jusqu'au bout dans ses idées esthétiques, alors que la foule se mettait contre lui, la conviction sincère et profonde avec laquelle il servit des principes qui écartaient de lui les applau-

(1) Hector Berlioz naquit le 11 décembre 1803, à la Côte-St-André (Isère). On sait que son père, en fidèle disciple d'Esculape, voulut que son fils étudiât la médecine. Mais Hector Berlioz ne fréquenta pas longtemps les cours de la Faculté. Entraîné par son goût effréné pour la musique, il entra au Conservatoire, où il suivit pendant quelque temps les leçons de l'illustre Reicha. Berlioz se crut bientôt suffisamment instruit pour se passer des leçons de Reicha : il le quitta et abandonna les idées théoriques qui lui avaient été enseignées, pour ne plus suivre que les siennes. — Cette indépendance d'esprit, Berlioz la conserva toute sa vie : il ne voulut jamais s'appuyer que sur lui-même. C'est là, la source des erreurs nombreuses que l'on rencontre au sein même des magnificences de son immense talent.

dissements et les triomphes méritent d'être admirés. Il pouvait aisément obtenir des succès en sacrifiant aux vieilles idées. Il préféra un labeur ingrat et servit fidèlement et fièrement les idées nouvelles. Mais ne nous y trompons pas : tout en voulant tracer une voie nouvelle, Berlioz a souvent cotoyé l'ornière commune et son immense talent, quoique fréquemment égaré par une imagination fantasque et capricieuse, n'a pas pu se débarrasser des règles tracées par les grands maîtres. C'est que ces règles sont vraies et qu'à son insu même le plus grand génie se laisse guider par elles. Mais si Berlioz a été l'un des plus fervents adeptes du romantisme de 1830, il a cependant eu le rare bonheur de ne point tomber dans toutes ses exagérations et il n'a pas complètement sacrifié l'idée mélodique aux tentatives de l'imitation.

Le but que Berlioz voulait atteindre était de rendre « sensibles à l'esprit » toutes les parties d'un programme donné. Son moyen était la combinaison la plus hardie, — et la moins musicale — des sonorités. Berlioz oubliait ainsi sa véritable tâche, qui est d'émouvoir et il empiétait sur le domaine de la littérature en s'adressant plus à l'intellect qu'au cœur. Ce n'est pas qu'en thèse générale, le musicien ne puisse prétendre toucher l'esprit : souvent c'est son rôle, mais s'il comprend bien son art il ne voudra arriver à l'esprit qu'en passant par le cœur. Berlioz visait droit à l'intelligence et c'est là son capital défaut.

La musique de Berlioz fut très-mal accueillie en France. Le public la déclara inintelligible. La presse attaqua ouvertement l'audacieux novateur. Mais celui-ci répondit à la presse par la presse et trouva dans plusieurs grands journaux des défenseurs dévoués. Il est vrai que ces organes n'étaient pour lui qu'une forteresse où il s'était réfugié et d'où il combattait lui-même. Car il n'est pas douteux que Berlioz ait collaboré comme critique musical à la *Revue de Paris*, à la *Revue Européenne*, au *Courrier de l'Europe*, à la *Gazette musicale de Paris* et au *Journal des Débats*. La lutte était devenue passionnée et Berlioz travaillait sans relâche à la composition. Nous ne nous étendrons pas sur les productions nombreuses que le compositeur mit au jour pendant cette époque de combat. C'est alors qu'il écrivit l'ouverture du *Carnaval Romain*, œuvre bizarre autant que descriptive. Le premier grand échec que Berlioz eût à subir, fut la chute de *Benvenuto Cellini*, opéra en 2 actes (1838).

L'intrépide musicien ne se découragea pas. Voyant que ses compatriotes repoussaient ses théories il voulut les montrer à l'Allemagne qui les lui avait inspirées. Un accueil magnifique fut fait à l'opéra qui avait échoué à Paris et, dès ce moment, l'admiration des Allemands pour Berlioz n'eût plus de bornes. C'était un encouragement. Berlioz continua, sans craindre la

raillerie du public français, à poursuivre une voie qu'il considérait comme la seule véritable. En 1846, il fit exécuter dans la salle de l'Opéra-Comique la *Damnation de Faust* (que la *Société de musique* de Bruxelles doit interpréter le 15 courant). Nous croyons que c'est ici le moment de répéter ce que disait un auteur autorisé des tendances de l'Ecole romantique : « Dans quel labyrinthe, au fond de quelles ténèbres ne nous conduiraient pas les sectateurs médiocres de cette doctrine aussi éloignée du sentiment de la nature que du pur idéal ! Tout peindre, tout exprimer avec le plus de réalité possible, photographier les impressions morales (nous ajouterions : et leurs causes même les plus mystérieuses) dissiper la pénombre qui enveloppe toujours un peu les sentiments humains, encombrer le tableau d'une foule de détails accessoires et minutieusement indiqués, tel est le point de départ et le programme de la symphonie romantique. Au fond, c'est une hérésie matérialiste. Mais il ne suffit pas de formuler un programme, il faut l'exécuter et ici se manifeste une contradiction bien singulière. Nos musiciens se mettent à l'œuvre. Ils répudient comme insuffisant l'héritage de Haydn, de Mozart, de Gluck et de Beethoven. Ils sont si riches de leur propre fonds ! Ils démolissent l'édifice harmonique et quand tous les matériaux sont à leurs pieds ils tentent de le reconstruire d'après un nouveau plan. Mais ils ont négligé de numéroter les pierres, de sorte qu'au lieu d'un édifice bien ordonné, ils reviennent fatalement à une architecture primitive, fantaisiste et naïve, mais point belle. Ils cherchent la vérité d'expression et ils trouvent l'hyperbole. Les contrastes naturels sont remplacés par des antithèses outrées et la lumière sereine par un jour blafard. A l'idiome de l'art, à la langue sacrée, se substitue un vocabulaire polyglotte dont les initiés possèdent seuls la clef. Les tonalités sont décousues, les relations et les affinités détruites : C'est le chaos. »

C'est parler d'or et il n'est pas possible de dire mieux. Mais si Berlioz a souvent essayé d'exprimer dans une langue musicale baroque toutes espèces de sentiments, il ne faut point en conclure que toutes ses œuvres soient obscures. La *Damnation de Faust* est à notre avis le chef-d'œuvre de Berlioz. L'oreille, l'intelligence et le cœur y ont tous leur part de satisfactions ; l'originalité sans afféterie, venant dessiner ses rêves indécis sur un canevas bien clair, donne une teinte un peu vague à la musique et la rend plus charmante. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux le livret de cette brillante épopée : I<sup>re</sup> partie : *Les plaines de Hongrie*, pastorale ; *Faust seul*, *Ronde de paysans*, chœur, récitatif ; *Marche Hongroise*, orchestre seul. II<sup>e</sup> partie : *Faust dans son cabinet de travail*, récitatif sur une fugue instrumentale ; *Hymne de la fête de Pâques*, chœur, récitatif ;

*Cave de Leipzig*, chœur des buveurs; *Chanson de Brander ivre*, *Chanson de Méphisto*, *Bosquets et prairies du bord de l'Elbe*, *Sommeil de Faust*, *Chœur de sylphes et de gnomes*, *Ballet des sylphes*, récitatif; *Chœur de soldats*, *Chanson latine d'étudiants*, la chanson et le chœur ensemble. III<sup>e</sup> partie : *Retraite militaire*, orchestre seul; *Faust dans la chambre de Marguerite*, air; *Le roi de Thulé*, chanson gothique; *Marguerite seule*, *Récitatif de Méphisto devant la maison de Marguerite*, *Evocation*, *Danse de follets*, orchestre seul; *Sérénade de Méphisto*, finale; duo, trio, chœur; Marguerite, Faust, Méphisto, bourgeois et artisans. IV<sup>e</sup> partie. Air : *Marguerite seule*, récitatif mesuré avec le chœur des soldats et la retraite; *Forêt et cavernes*, *Faust seul*, *Invocation à la nature*, *Récitatif de Méphisto*, chœur et orchestre; *Pandæmonium*, *Chœur infernal*, épilogue; *Sur la terre et dans le ciel*, récitatif à six voix; *Chœur d'esprits célestes*, *Apothéose de Marguerite*.

On le voit, la *Damnation de Faust* est une œuvre gigantesque. Les difficultés nombreuses de l'exécution ne permettront pas à la *Société de musique* de la donner en entier. Il en restera toujours suffisamment pour nous faire apprécier l'œuvre colossale de Berlioz. La musique est souvent d'un goût exquis et plusieurs morceaux sont de tous points remarquables.

Un excellent musicien définissait dernièrement devant nous la musique de la *Damnation de Faust* par un mot pittoresque qui nous a paru très-heureux en ce sens qu'il dépeint fort bien l'effet qu'elle produit sur les auditeurs : C'est, disait-il, de la musique à « *tréfoilllements*. » Bientôt les lecteurs de *l'Artiste* qui assisteront au deuxième concert de la *Société de musique* jugeront par eux-mêmes et se souviendront du mot *tréfoilllement*. Rien de plus passionné et de plus descriptif que l'air : « Ange adoré dont la céleste image » la délicieuse sérénade de Méphistophélès, l'air de Marguerite au rouet et le chœur des esprits célestes. Espérons que l'interprétation en sera bonne. Nous reprendrons la plume après le concert et nous dirons si, nous aussi, nous avons éprouvé le fameux *tréfoilllement* annoncé.

VINDEX.

## LE PAYS BLEU DU POÈTE WIHL

Voilà six semaines écoulées, chers lecteurs, que j'eus l'honneur de vous exposer dans *l'Artiste*, le portrait rapidement esquissé de Wihl, le vieux barde german. Je ne connaissais alors de ses œuvres poétiques que des extraits trop à l'étroit dans les grandes anthologies allemandes, par exemple, dans le remarquable recueil de Scherr : *Littérature du monde*. C'était assez sans doute, pour me fier aux éloges des critiques d'outre-

Rhin, et admettre avec Heinrich Kurtz, que notre poète était, en Allemagne, l'un des maîtres du genre moderne, riche en rythme et fécond en digressions humoristiques; mais ce n'était pas assez pour que je puisse porter un jugement sérieux, en toute connaissance de cause.

Depuis lors, j'ai pu me procurer le *Pays bleu* — un in-12, que Wihl publia en 1865 avec la traduction française littérale en regard des strophes allemandes. Beau titre du reste, que « *Das blaue Land* » pour une effusion poétique ! Monté sur son hippogriph, le poète s'élance dans le « royaume de l'avenir », comme il nous le dit lui-même; et dans sa course, du haut de ces espaces « où tout est bleu sauf les étoiles d'or », il contemple les intrigues terrestres et donne libre cours à sa verve railleuse ou lyrique. Dans ces temps malheureux, qui n'envieraient au barde en exil « son coursier ailé, » à la marche rythmée, mélodieuse comme un chant de Hafis, le poète persan ? Qui de nous ne voudrait voyager avec lui dans un monde idéal ?

Le *Pays bleu* comprend deux parties : les *Dieux scandinaves*, poème épique, et la *Reine de Madagascar*, poème humoristique. Malgré les différentes qualifications que Wihl a données à ces deux œuvres, elles sont semblables à bien des points de vue : par le mode de traiter les sujets, comme par la forme toujours riche et musicale du vers. Sans doute une part plus large est faite à l'*humour* dans la seconde partie, mais on ne peut appeler strictement épique, un poème où le pastoral Berthold Auerbach et la *Gazette de la Croix* sont l'objet de spirituelles railleries, habilement mêlées au récit des amours mythologiques. Ce qui, à mon avis, caractérise ici le génie de Wihl, c'est qu'il n'oublie jamais son individualité; il ne lui suffit pas de peindre, il veut figurer dans le tableau; son genre est avant tout lyrique et ses vers sont l'effusion d'un sentiment personnel. Il serait d'ailleurs malaisé d'avoir à classer nettement l'œuvre que nous avons sous les yeux; c'est un mélange d'épopée, de satire, et même d'apologues, — produit d'un esprit qui trouve dans l'enchaînement de ses pensées, même les plus ordinaires, matière à rimer. De là ces digressions agréables qui, sur un autre mode, rappellent certaines poésies de Musset, — *Mardoche* ou *Namouna*, par exemple.

Je n'entreprendrai pas une analyse raisonnée des *Dieux scandinaves*; vous y verrez comme quoi la déesse Freya aime un berger et repousse le divin Thias qui se venge cruellement. Cette déesse Freya serait-elle déesse de la liberté, comme la similitude de son nom avec l'allemand *frei* et l'anglais *free* pourrait le faire supposer ? Je ne crois pas d'ailleurs que les étymologistes admettent cette parenté de mots, qui eut pu donner un sens emblématique aux amours champêtres de l'héroïne.

Il y aurait ici beaucoup à citer si je devais dénombrer tous les morceaux dignes de remarque. Notons en passant la chanson des Trois Princesses, joliment cadencée et d'un ton de ballade.

Dans la *Reine de Madagascar*, le poète est toujours en scène : « Ma barbe et mes cheveux sont blancs comme la neige dit-il, mais rouge est mon cœur comme la rose et l'œillet. Le tronc est sain et les branches pleines de sève, mais hélas ! les feuilles se fanent. » Plus loin, s'adressant à l'Allemagne qui a mérité des reproches : « Si je te voyais encore avec mon cœur juvénile t'élancer vers le progrès, brûlante du feu de la liberté, les cordes de ma lyre, ô patrie, ne cesseraient pas de vibrer pour ta gloire. » Et puis encore : « La vie n'est pas une comédie, comme le prétend Rabelais; c'est une tragédie, et pour ne pas y perdre son cœur, il faut n'en point avoir. » Mais l'espace nous manque pour transcrire les citations qui se présentent trop naturellement à notre plume.

J'ai déjà parlé de l'hippogriph de Wihl; la description en est remarquable, riche en couleur, et du reste pleine d'humour.

C'est un morceau capital que je voudrais avoir le loisir de comparer aux essais similaires des poètes anciens et modernes.

Quelques lecteurs trouveront que l'auteur du *Pays bleu* abuse du réalisme quand il parle du « stockfish hollandais » ou des « cigares de Rothschild. » Il ne m'appartient pas de juger si le poète a poussé à l'excès une qualité réelle, car j'avoue un grand penchant pour le réalisme, en littérature comme dans les arts.

Ce serait un lieu commun que de remarquer ici combien la poésie perd dans la traduction même littérale; sans doute l'idée est rendue avec les images qui l'accompagnent, mais on cherche en vain cette musique puissante du vers allemand qui donne un si beau vernis à l'original. On peut traduire en allemand une poésie étrangère en lui conservant sa forme même et son rythme; mais jusqu'ici les Français ne sont pas aussi avancés. Il est vrai que notre langue est en progrès; elle gagne chaque jour en souplesse, et bientôt peut-être, elle pourra, comme sa sœur teutonique, se plier aussi aux difficultés des vers étrangers. Amen!

c.

Nous avons vu cette semaine chez le photographe Günther, 23, rue Neuve, un fort beau portrait du poète dont nous avons examiné l'œuvre. Vraiment artistique cette image, en même temps que correcte au point de vue de la ressemblance! Les rayons lumineux, trop ardents sans doute dans leur direction oblique, ont exagéré, en les accentuant, les rides du front. On ne peut s'empêcher d'admirer « cette tête de patriarche ou de Rabbïn » qui se détache si vraie dans une magnifique pénombre à la Rembrandt.

## UN MOT SUR L'AFFAIRE CAROLUS

Nos lecteurs connaissent déjà, sans doute, l'arrêt Gantois qui est soumis en ce moment à l'appréciation de la Cour de Cassation; tous les journaux se sont occupés récemment des considérants et de la teneur de cette décision si importante pour le monde artistique. Il ne nous appartient pas de discuter, au point de vue du droit strict, la jurisprudence en cette matière; cela nous entraînerait du reste trop loin, contentons-nous aujourd'hui de remarquer à quelles conséquences désastreuses la lacune qui existe dans nos lois, sur ce point de propriété, pourra exposer nos amis les artistes.

Il est constant, aux termes mêmes de l'arrêt, que le peintre qui vend son tableau, sans réserves formelles, transfère à l'acheteur le droit de le reproduire et d'en vendre des copies, même signées, et du reste en tout semblables à l'original. Or, la Cour a-t-elle considéré le dommage qui s'ensuivrait d'un tel fait pour la réputation de l'artiste dont le tableau est copié? Les acheteurs croiraient posséder un original, alors qu'ils n'auront acquis qu'une copie, plus ou moins fidèle, souvent mal faite, peu artistique, brossée dans un style bien inférieur à celui du peintre signataire. Cette copie, placée dans une collection, sera examinée, critiquée par un nombre considérable de curieux et d'amateurs qui considéreront les défauts du copiste comme propres à l'artiste même. De là, dans un cercle peut-être important, un tort considérable fait à la réputation du peintre — et une dépréciation sérieuse de la valeur vénale de ses œuvres.

Les gens de loi nous diront que c'est la faute de l'artiste, qu'il pouvait stipuler une réserve dans le contrat de vente, etc. Mais pourquoi, messieurs de la robe, rendez-vous ces formalités nécessaires dans une question d'équité pure et simple? Pourquoi astreindre les gens de l'art à s'occuper de chicane? Il y a dans la législation à cet égard une lacune grave à combler.

Au surplus nous reviendrons plus longuement sur ce sujet à propos de la décision de la Cour suprême. Pour le moment il appert que M. Fiévez, marchand de tableaux, a usé de son droit en mettant en vente pour deux mille francs, une copie signée et pouvant passer pour l'original du tableau de M. Carolus: « Le départ des jeunes mariés ».

c.

## AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

CONFÉRENCE DE M. BERGÉ

### *Effets calorifiques et lumineux de l'étincelle électrique*

Bien amusante et bien instructive à la fois, la conférence scientifique donnée mardi dernier au Cercle artistique et littéraire par notre éminent vulgarisateur, le professeur Bergé.

Le sympathique et savant causeur développa d'une façon claire, heureuse et concise, les étranges propriétés de l'électricité dynamique, ses origines, ses applications aux arts et à l'industrie.

Il accompagna agréablement ses démonstrations d'expériences toutes très-intéressantes et parfaitement réussies. Sa voix vibrat au milieu des éclairs! La bobine de Ruhmkorff grondait, l'étincelle stridente pétillait transperçant, déchirant papiers et cartons, enflammant poudre et fulmi-coton et, lorsque au coup de sonnette du maître le gaz se voila, plus d'une dame frémit, anxieuse, se croyant transportée tout-à-coup dans un monde surnaturel!

La figure énergique du physicien apparaissait, magiquement reflétée aux lucurs phosphorescentes des tubes de Gessler et sa voix surgissait, bizarre, du sein de ces ombres fantastiques chargées d'ozone.

Aussi lorsque cette obscurité, — qui mettait les expériences en lumière, — se fut dissipée, l'on put ouïr un long, un profond soupir — féminin — de soulagement et d'ardente satisfaction!

L'orateur, dans sa foudroyante péroraison, pulvérisa « ceux » qui tentent d'amasser les haines inconscientes sur la tête sacrée des savants en les appelant « matérialistes. »

« Les matérialistes, s'écria-t-il, sont ceux qui s'opposent à la vraie science en prêchant l'ignorance! »

Un tonnerre d'applaudissements — sincères s'il en fut! — fit revenir l'orateur à l'estrade où, après son remerciement ému, on lui fit une nouvelle, longue et chaleureuse ovation.

Toute la salle à ce moment était électrisée!

EDGARD MEY.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

### Théâtre Molière.

Un regard en arrière!

Après le *Filleul de Pompignac*, comédie d'Alphonse de Jalin et le *Camp des Bourgeoises*, pièce si frappante d'actualité, nous avons eu le *Courrier de Lyon*, ce fameux drame historique qui a déjà fait couler tant de larmes.

La direction ne soigne pas assez la distribution de ses rôles, toujours mal ordonnée. M. Lerieux, dont je ne conteste pas le talent d'artiste, n'est pas un régisseur irréprochable.

Cette semaine encore *Lazare le Pâtre* aurait pu remporter un succès plus grand, si l'interprétation avait été plus intelligemment organisée.

Il y a là pour l'avenir du coquet théâtre de la Porte de



Namur une amélioration sérieuse à apporter dans son organisation.

— Nous souhaitons qu'elle la réalise!

RACSO.

### Concert du Cercle artistique et littéraire

— Nouvelle soirée des plus charmantes au Cercle artistique et littéraire jeudi dernier. Le programme était alléchant pour tous les amateurs de bonne et saine musique; le concert a obtenu un grand succès. Du reste, les interprètes étaient bien dignes de la musique qu'ils exécutaient: MM. Louis Brassin, Auguste Wilhelmy, J. Servais, A. Cornelis et Heimendahl. Le quatuor pour deux violons, alto et violoncelle, de Beethoven a été aussi parfaitement exécuté que possible. Les deux parties de violons étaient tenues par MM. Wilhelmy et Cornelis — deux artistes qui se valent bien et qui ont fait preuve tous deux d'un très-beau talent. M. Cornelis — l'artiste aimé du public bruxellois — est suffisamment connu et sa virtuosité assez appréciée pour que nous nous dispensions d'énumérer encore une fois tout ce que son jeu et sa manière ont de gracieuse beauté. M. Wilhelmy dont le nom seul vaut plus que tous les éloges, s'est tenu au niveau de sa grande réputation. C'est surtout au point de vue du phrasé et du sentiment que nous l'avons admiré dans la *Romance* de sa composition, œuvre délicate et touchante, et dans la paraphrase de la *Romance* du concerto en *mi mineur* de Chopin. La *Chaconne* de Bach — que par parenthèse on donne un peu trop fréquemment — a bien fait valoir le mécanisme et la maestria de l'excellent violoniste.

La *Grande sonate* de Raff — que nous avouons très-humblement ne pas comprendre fort bien — a été très-bien arrachée par M. Wilhelmy avec M. Brassin au piano. Décidément nous aimons mieux la *musique du passé* et même la musique des trépassés, que la *musique de l'avenir*. Que voulez-vous? Nous sommes ainsi faits, que nous ne voyons pas, mais absolument pas dans les ténèbres! Tout ce brave monde qui applaudit à outrance a sans doute le bonheur de ne point connaître l'obscurité! Heureuses gens, va! Comme nous aimons mieux les *variations* de L. van Beethoven — un vieux toujours jeune celui-là! — C'est bien cette musique claire et limpide, même dans ses effroyables cascades de notes, cette musique coulante et unie, émouvant l'âme sans lui donner de frissons, qui est digne de l'éminent pianiste. La grâce infinie de son jeu s'y révèle tout entière, tandis qu'elle se heurte bien souvent dans les sentiers étroits et rocailleux que trace ce Victor Hugo de la musique qui a nom J. Raff. Après cela il ne nous reste qu'à tirer l'échelle. Ce que nous faisons au plus vite pour éviter l'anathème.

INDEX.

### NOUVELLES A LA MAIN

Nous avons réuni en une brochure les deux compte-rendus de Marc Véry, déjà parus dans *l'Artiste*, et celui qui paraîtra dimanche prochain, de l'Exposition d'Aquarelles établie en ce moment au Palais Ducal. Cette brochure constitue un guide très-commode pour ceux qui désireraient faire une visite à cet intéressant Salon. Nos lecteurs qui voudraient se la procurer, n'ont qu'à faire parvenir au bureau du journal, leur nom, adresse et cinquante centimes en timbres-poste.

— Les membres du Jury de l'Exposition internationale de Philadelphie, se sont embarqués mercredi dernier, pour les Etats-Unis. Parmi les personnes à bord se trouvait le correspondant de *l'Artiste*. C'est donc à double titre que nous souhaitons aux passagers une heureuse traversée.

— Nous croyons savoir que des démarches sont faites pour obtenir que la musique du Régiment des Carabiniers participe au grand Concours de Reims au mois de Juin. Il est à souhaiter que ces démarches aboutissent. L'excellente fanfare des Carabiniers, si bien dirigée par M. Labory, n'a certes que des succès à attendre. Dans ce cas, on peut dire sans crainte de se tromper, que le passé est garant de l'avenir.

— *Frasquita*, polka-mazurka pour piano, dédiée à M<sup>lle</sup> Julia Reine, du Théâtre royal de la Monnaie, par M. Zénon Etienne.

Composition gracieuse et sans prétention renfermant quelques motifs très-dansants.

— La Monnaie s'est fermée jeudi. Voici les derniers bruits de coulisses que nous avons pu recueillir: M<sup>lle</sup> Julia Reine quitterait, paraît-il, notre Opéra. M<sup>lle</sup> Hamaekers serait réengagée sur l'instante demande de L.L. Majestés le Roi et la Reine.

La saison prochaine serait prolongée d'un mois.

Espérons que ces deux dernières nouvelles sont seules vraies et que la première sera bientôt démentie.

— Nous avons parlé de l'Exposition rétrospective des tissus, tentures et reproductions; elle s'ouvrira dans le local — éternellement provisoire — du Petit Sablon le 1<sup>er</sup> août prochain, et se fermera le 15 octobre. Des comités locaux seront organisés dans les principales villes du pays; leur réunion formera le comité général présidé par le prince de Ligne. L'administration sera confiée aux membres de la commission directrice et à son président, M. le bourgmestre Anspach; sous sa direction une tombola sera probablement organisée.

S'adresser, avant le 1<sup>er</sup> juin, pour les adhésions et demandes d'admission, à M. Mignot-Delstanche, secrétaire général. 31, rue Caroly.

— Le 15 mai prochain, à 8 heures, dans la salle de la Grande-Harmonie, concert de la Société de musique de Bruxelles. On y entendra, pour la première fois en Belgique, la *Damnation de Faust* de Berlioz auquel Vindex consacre plus haut un article intéressant. La *Nuit de Walpurgis*, de Mendelssohn formera la seconde partie du concert. Les soli sont confiés à MM. Prunet, ténor, et Maur. Devries, baryton. Répétition générale le 14 mai, à 1 heure.

Les membres protecteurs sont priés de retirer leurs cartes chez M. Becquet, président de la Société, 7, rue de Luxembourg.

— Les œuvres de feu Carpeaux, qui sont exposées à la Galerie Ghémar, ne brillent pas par la quantité: les sujets de la fontaine du Luxembourg, ceux du groupe de la Danse, une *Mater dolorosa*, dont l'ébauche est pleine d'expression, un *Figaro* assez bien venu, une petite Ève légère... d'exécution et de tenue; puis c'est presque tout. Notez un Chinois *très-fort*, quelques bachchantes avinées et railleuses, et le Génie de la Danse, dans ses diverses incarnations. On peut passer une demi-heure agréable parmi ces terres cuites; les favorisés du sort pourront même enrichir leur collection de statuettes « d'un prix modéré.»

— Le *Moniteur* du 3 mai publie un arrêté royal qui met à la disposition de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts, et de l'Académie de médecine, le Palais-Ducal, qui s'appellera désormais *Palais des Académies*. Les locaux actuellement occupés, place du Musée, par les Académies, seront affectés à la galerie des tableaux modernes et aux services dépendant de la Bibliothèque.

— Mercredi prochain, à 1 heure, dans la grande salle au Musée, séance publique de la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale. M. Ch. Faider parlera des discours politiques de Léopold 1<sup>er</sup>; M. Wagner s'occupera ensuite de la morale de Plutarque. Enfin, Rapports des jurys quinquennaux d'histoire nationale et des sciences morales et politiques, et proclamation des résultats des concours et élections.

— La soirée musicale et littéraire donnée par MM. Félix Pardou et de Roddaz, aura lieu le lundi 8 mai, à 8 heures, à l'ancien Théâtre des Nouveautés, boulevard d'Anvers.

— On nous écrit de Londres: Cette semaine doit s'ouvrir une Exposition d'artistes belges dans Bond street. Plusieurs de vos compatriotes sont, du reste, représentés à la Société internationale des artistes étrangers, Conduit street; on y remarque, entr'autres, les *Barques hollandaises*, de Clays, le *Port d'Anvers*, de Leemans, la *Toilette*, de Goupil et De Noter, un *De Haas*, etc. A l'Exposition du Palais de Cristal, la seconde médaille a été accordée à M. Hennebicq qui est, je crois, directeur de l'Académie de Mons, pour son *Doge Foscari*.

— L'Exposition du *Royal Academy of painting* s'est ouverte cette semaine à Londres; on la dit fort belle. Nous reviendrons, du reste, sur ce sujet.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 19.

14 MAI 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50 "  
Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU  
libraire, Galeries-St-Hubert.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales  
et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de  
rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

Exposition des Aquarellistes (3<sup>e</sup> article). — Molière, étude inédite. Suite. — La musique chez les Grecs. Suite : L'Education musicale. — Poésie. Feuilles vertes. — Théâtres : Monnaie : Clôture de la saison théâtrale. Parc : Poste restante, Turgotin; Molière. — Courrier de Londres. — Nouvelles à la main. — Correspondance.

XVII<sup>e</sup> EXPOSITION ANNUELLE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE  
DES AQUARELLISTES

III<sup>e</sup> SALON.

121. G. Van der Hecht. *L'Automne*, Paysage sévèrement fouillé, empreint d'une robuste grandeur. Les vieux chênes, plaqués de mousses intenses, se tordent bien dans le caractère voulu. Les rochers sont solides, clairs et puissants.

Uytterschaut expose deux cadres d'études et un *Chemin creux à Boitsfort*. Il est un des rares exposants qui comprennent et font vraiment de l'aquarelle sincère. Il a horreur de la convention, du maniéré et des retouches.

Son pinceau abrège, dit vite, prend des notes : trois taches et son aquarelle vit, parle, respire. Sa page est toujours lavée en pleine eau, légère, naïve, point besogneuse et sans rehauts.

Son *Chemin creux* (116) d'un dessin correct est sain et vrai. Les *Environs de Bruxelles* (117) sont enlevés avec crânerie et bonne humeur. Les *Environs de Delft* (118) ont d'étonnantes finesses, de l'allure et de la limpidité.

59. Israëls. *Intérieur*. L'aube va luire. Ses premières blancheurs filtrant par la haute fenêtre aux vitres plombées, vont chasser le chœur des ombres qui valse encore par la chambre lugubre. Dans l'alcôve assombrie gît un moribond. Au pied du lit une femme trempe son tablier rude de ses larmes silencieuses. Près d'elle repose le missel à tranche rouge où elle puisait les encouragements derniers... Bientôt elle y suivra l'office des morts...

OEuvre grande et forte, empreinte d'une mélancolie triste, pleine d'un charme bizarre qui vous captive et vous émotionne.

134. Vianelli. *Un canal à Rotterdam*. Pochade enlevée avec bonheur : air et vie.

79 Mellery. *Le sommeil du bébé*. Il dort — depuis longtemps — le bébé de carton, roide dans sa robe rouge, sur les genoux de la brune fillette qui le regarde doucement et n'ose bouger. Elle s'est ados-

sée au lambris dans une pose enfantine et charmante.

Mêmes sérieuses qualités de dessin suivi et de coloration originale — mais moins développées — que dans le *Bas de la poupée*, du premier salon.

95. Roschussen. *Maximilien de Hennin s'empare de Rotterdam*. Seconde page historique du maître Néerlandais. Les vainqueurs, arme au poing, font irruption dans la ville. Scène d'un beau mouvement, figurines guerrières habilement et lestement mises sur pied dans une tonalité un peu étouffée.

72. Maris. *Paysage*. O le coin intime et ravissant! Printanière symphonie en vert majeur! L'eau coule fraîche et limpide parmi les élégants roseaux, sous les voluptueux ombrages. Des canards y prennent leurs gais ébats.

Dessous de grands tons plats, frôlés de gouaches vibrantes, mais posées avec une telle liberté qu'elles ne choquent aucunement. C'est savoureux, plein d'air tiède et de radieuse lumière. La cane et ses canetons jaseurs sont prestigieux : l'on voudrait être canard pour « barboter avec » dans ce vert friand et ragoûtant!

113. Tusquets. *L'Arabe*. D'aucuns l'ont proclamé la perle et le joyau de l'Exposition. C'est ruisselant, scintillant, rutilant, aveuglant — habile énormément.... Mais n'est-ce pas trop exiger de l'aquarelle, cette ingénue? Pour mener une chose à un tel degré de fini et de précieux, n'est-il pas préférable de prendre le panneau d'acajou et le tube à l'huile? L'aquarelle prime-sautière essentiellement, ne détaille ni n'achève, elle effleure, elle abrège. Devant toutes les minutieuses orfèvreries exposées par les maîtres italiens, l'on regrette davantage Rossi aux fleurs vivantes et fleurantes, aux tons éclatants et harmonisés. L'on regrette ses bouquets faits du coup, hardiment, en pleine eau, sans faiblesse et sans hésitation, ses couronnes exquises, enlevées avec un rare bonheur, riches de vie et d'entrain et toujours d'un goût si parfait.

138. Weissenbruch. *Canal en Hollande*. Côté grand bien observé. Ciel d'un beau mouvement — mais nuage de ouate. Les terrains de droite sont modelés sobrement dans des tons solides. Le coup de lumière sur l'eau est compris.

144. Wylie. *L'ancienne poste, rue de la Montagne, à Bruxelles*. Dévoile un grand esprit d'observation. C'est plein d'humour et de couleur locale. Le dessin, amusant, est typique. Mais la tonalité générale est bien sombre pour de la neige — même en ville.

88. Riccardi. *Paysage*, aux tons mal harmonisés. Site pittoresque mais couleur.

100. M<sup>me</sup> Ronner. *Un moment critique*. Très-critique, en effet! Un lièvre fuit ventre à terre, poursuivi furieusement par une meute de chiens. La scène se

passer sur une étroite passerelle : l'un des chiens s'est jeté à la rivière. un autre va s'y lancer. Le lièvre est près d'être atteint, moment critique! Sa mine effarée est bien amusante.

C'est plein de verve, d'entrain et de mouvement, l'on est essoufflé en contemplant cette folle course!

Le dessin est correct : M<sup>me</sup> Ronner *sait* son chien.

42. 43. Francia. *Vue prise des hauteurs d'Ambleteuse, près Boulogne et Bautre Bay, en Irlande, le soir*. Que dire de ces dessins? En aquarelle il y a papier peint et... papier peint.

128. Van Seben. *Les Dénicheurs...* de rhumes, sans doute!

Le site blanc a une certaine grandeur qui empoigne.

Le coup de soleil sur la neige du second plan a de l'éclat et de la vérité. OEuvre puissante et voulue.

68. Ligny. *La loge de monsieur...* Monsieur qui?... Horreur! le voilà qui passe son groin à travers l'une des fentes de sa loge.

Etude de planches consciencieusement détaillée dans des notes un peu sourdes. *Senti*.

1. Allebé. *La famille du lion*. L'on s'attendait à mieux — et l'on en avait le droit, de la part du peintre des *Hiboux* et des *Flammants*. Le faire, pour avoir gagné en précision, a bien perdu en vie et en ampleur. Le ton même, jadis si plein et si entier, s'est délayé étrangement. Allebé, l'animalier « à l'eau », a une revanche à prendre.

84. Mertens. *Hommage à la Vierge; Saint-Marc, Venise*. 73. *Le dernier moine du couvent*. Voici venir l'aquarelle religieuse.

Le peintre aurait-il trempé ses pinceaux dans l'eau bénite? Le fait est qu'il n'a pas été heureux dans ses mystiques compositions.

Charette. 14. *Fleurs et fruits*. 15. *Glaïeuls et marguerites*. Bouquets brillants, d'un bel arrangement, mais rendus sans vie par les caresses trop précieuses du blaireau.

Egelhardt expose trois aquarelles (39 *Vue de Suisse*, 40 et 41 *Bords de rivière*) habiles et correctes : du genre ennuyeux.

32. M<sup>me</sup> De Rothschild. *Portail de l'église de Béost, Basses-Pyrénées*. Lavis supérieur aux vues de ville du deuxième salon. Le ciel surtout est fouetté avec succès et fait du coup.

109. Stortenbeker. *Crépuscule*. D'une tonalité brune déplaisante : crépuscule d'atelier.

111. Stroobant. *Vue de Prague*. Dessin ayant toute l'habileté roide des architectes. Le soleil frigide semble pleurer ses rayons sur les toits décolorés.

140. Wust. *Paysage. Amérique du Nord*. Fouillis sauvage d'arbres hétéroclites emmêlés de lianes.

Couleur étrange, manière bizarre .. Est-ce décidé-

ment l'idéal rêvé que de faire de l'eau le trompe-l'œil de l'huile?

80. Mesdag. *Marine*. Un peu froide dans les noirs, mais largement enlevée en pleine eau, sans retours et sans repentirs. C'est là de la vraie aquarelle.

46. Goethals. *Souvenir de Hollande, étude*. Dessin à la plume, lavé de teintes plates. C'est fidèlement observé et rendu avec une certaine saveur personnelle.

30. Demol. Expose des peintures décoratives d'un jet agile et entendu. *Panneau central : Bacchante ; sur les côtés : Cérès et Bacchus*.

47. Hennebicq. *Le chantré de la paroisse*. Un type celui-là? Le braillard sacré est debout dans sa loge de chêne noirci, la bouche torse et grimaçante, grande ouverte, beuglant en conscience son latin de sacristie. Il est en surplis blanc, les mains croisées sur son maigre abdomen qu'il presse — pour « pousser la voix » aux grands moments.

C'est l'œuvre d'un exécutant d'esprit et qui sait son aquarelle. L'on regrette qu'un artiste aussi goûté n'ait pas exposé davantage : talent oblige, M. Hennebicq !

48. Herkomer. *La mort du Braconnier*. Il a trouvé la mort dans ses montagnes chéries et git au fond du précipice. Scène dramatique bien menée et peinte avec habileté dans un sentiment tout personnel.

44. Hubert. *Repos*. Les fantassins debout, couchés, étendus, sur le flanc, sur le dos, digèrent l'exercice dans la plaine claire et nue. Les cantinières circulent et ont du succès. C'est spirituellement emporté dans un ton un peu clairnet. Tableau observé et vécu.

25. De Beeckman. *Environs de Spa*. Les premières ombres sont descendues. Le soleil se couche ; sa dernière lueur rouge frange l'horizon. Crépuscule intime et sincère. Mais pourquoi le priver de la marge blanche qui ferait valoir et chanter les délicatesses du ton ?

6. Blommers. *Consolation*. La mère se meurt. Sa tête pâle et souffrante repose sur l'oreiller. Sa fille lui lit la Bible béante devant elle.

Œuvre d'une tonalité sobre et robuste, peinte avec science et conscience. Mais est-ce là le rêve de l'aquarelle, cette fille de l'improvisation et de la naïveté? Une suprême fois, je demande le panneau et les brosses pour les sujets à effet et les laborieuses compositions. Eh ! que veut l'aquarelle? Des taches ! des taches ! des taches !...

J'ai fini la mienne !

Madame, Monsieur, savant lecteur, charmante lectrice, à vous mes plus pittoresques, mes plus profonds salamalecs !

MARC VÉRY.

## MOLIÈRE

ÉTUDE MÉDICALE inédite DU D<sup>r</sup> A. M. BROWN

I

SUITE. — (Voir L'ARTISTE n<sup>o</sup> 17).

Parmi les arts et les sciences, la médecine avait plus que tout autre à craindre les tendances dominantes, et la révolution intellectuelle qui menaçait de se produire au sein d'une institution puissamment organisée. Les *Catégories* aristotéliennes et les *formes de la substance* étaient encore en honneur dans cette fameuse Faculté de Paris, — ce qui ne doit pas nous surprendre ; on comprend dès lors comment devaient y être accueillies les brèches que faisaient les découvertes nouvelles dans un système consacré par la voix des siècles. Les théories mystiques perdaient régulièrement du terrain, à mesure que les doctrines de Hervey, d'Aselli et de Picquet se faisaient jour ; les chimistes abandonnaient l'alchimie ; le Monde Ancien, comme le Nouveau, fournissait aux médecins des remèdes inédits.

Un changement tendait à se produire dans les mœurs et usages des praticiens comme dans leurs idées ; on demandait à grands cris une réforme médicale... Les chirurgiens prétendaient à l'indépendance qu'on leur avait si longtemps refusée en dépit de leurs mérites, les *barbiers* élevaient la voix pour réclamer de nouveaux droits, les apothicaires mêmes montraient qu'ils se sentaient méconnus. Dans cet ordre d'idées comme dans beaucoup d'autres, une révolution pouvait seule redresser les griefs existants ; au reste, la lutte de l'ancienne école et de la nouvelle nécessitait des réformes immédiates qui étaient partout déjà en voie d'exécution.

Dans cette joute des deux partis, au point de vue intellectuel comme sous le rapport social, Molière fut, à son insu peut-être, un des champions les plus actifs de la cause du progrès. Il stigmatisa des notions que la tradition seule justifiait, et aussi ce verbiage scientifique que les pédants de l'École persistaient à employer, bien que partout ailleurs il fut en désuétude. Les docteurs en philosophie pouvaient reconnaître dans ses comédies la manie qu'ils avaient d'appeler à tout propos les formes logiques à l'appui de leurs dires les plus ordinaires ; tandis que le respect outré des médecins pour Galien ou Hippocrate était également ridiculisé de main de maître. Les *Diavoires* et consorts étaient d'ailleurs pour Molière des antagonistes dignes de sa colère ; leur esprit de corps étroit et exclusif, leur jargon maccaronique, leur mode de procéder, tout cela était beau sujet à philippiques pour la Comédie. Ce n'était point assez cependant. Bientôt Poquelin s'attaque aux représentants mêmes de la Faculté et les prend pour modèles ; il *croque* leurs particularités, et, dans cette esquisse, l'Ordre tout entier se trouve en butte à ses railleries. Ne dirait-on pas qu'il avait une sorte de vengeance à satisfaire, en même temps que des comédies à écrire, lorsqu'on voit les portraits qu'il trace des guérisseurs attitrés ?

D'après ce que nous connaissons sur les praticiens

du XVII<sup>e</sup> siècle, et leurs habitudes en matière médicale, il serait difficile d'affirmer que Molière dût être taxé d'exagération dans les sentiments qu'il montre à cet égard et dans la façon dont il les exprime. Cependant, éloignés comme nous le sommes de cette époque, nous pouvons, sans craindre le reproche de partialité, essayer de rendre justice à nos dignes prédécesseurs, — objets de la satire du comédien. Saluons en passant les représentants des idées de progrès et d'avenir; nous en trouvons d'aucuns au sein même de la Faculté, conservatrice d'essence; leurs efforts sincères, quoique peu éclairés, constants et significatifs quoiqu'isolés, tendent à une réforme qu'on ne pourra plus éviter. Les partisans obstinés de l'opposition à ces tendances viennent ensuite; c'est en conscience qu'ils gardent une immobilité systématique, et toujours ils sont honnêtes en dépit de leurs défauts. A les voir, luttant courageusement pour défendre un système en décadence, on se sent naturellement porté à l'indulgence. Nous ne comprenons plus ni leurs opinions, ni leur pratique, — nous nous étonnons de leurs idées stéréotypées, de leurs jalousies mesquines; et cependant il y a dans tout cela une simplicité si naturelle qu'elle nous dispose en leur faveur. Ils nous font rire, lorsque nous les voyons sur les planches, mais nous trouvons en même temps un certain charme à leur société et nous désirons les revoir.

Dans ses premiers essais dramatiques nous entrevoyons, il est vrai, le *médecin ridicule*; mais les plus belles de ses grandes comédies furent écrites avant sa veine anti-médicale. Il faisait paraître alors au feu de la rampe, tour à tour savantes et précieuses, bourgeois et courtisans, — cherchant plutôt à rendre ses personnages amusants qu'à se montrer sévère pour les vices inhérents à une position sociale. Peut-être eût-il pu stigmatiser davantage les courtisans; mais on remarque à son honneur que, bien qu'il fréquentât l'antichambre du Grand-Roi, et fût estimé de lui, jamais il ne se montra partisan des distinctions de castes. Le sentiment démocratique n'était pas non plus dans sa nature; il était plutôt de ces bourgeois frondeurs qui ne sympathisaient guère avec les restes de la féodalité, mais qui trop souvent manquaient de grandeur d'âme et de dignité. Le rôle de Cervantès lui eut convenu, si la France avait senti le besoin d'un « *Don Quichotte* ». Mais en humiliant la noblesse et en établissant sur des bases solides le pouvoir royal, Richelieu avait rendu une telle œuvre inutile; les instincts chevaleresques ne subsistaient ni en fait, ni même dans les esprits. Le génie de Molière ne trouvait donc guère occasion de s'exercer sur les seigneurs de l'époque, et ils n'eurent pas trop à souffrir de ses attaques, réservées, au reste, comme nous l'avons vu, pour une autre classe de personnes: celles qui s'entêtaient dans les usages d'un temps qui n'était plus. La Faculté de médecine, sa méthode, son esprit, ses us et coutumes, toutes ces choses qui n'avaient plus de raison d'être, devaient fournir au grand comique un sujet bien digne de ses talents. Elles lui donnèrent, en effet, maintes occasions de mettre son esprit à l'épreuve. D'abord, les ridicules des médecins lui sont sujets à caricatures: puis, poussant plus loin ses attaques, il s'en prend à leur art et à leurs doctrines. Ici sa tactique change: la satire est directe et continue; comme si son esprit se trouvait sur le terrain d'une

antipathie favorite, il se délecte aux plaisanteries et aux sarcasmes dont il émaille son sujet, et prend plaisir à créer des situations sans utilité pour l'intrigue, mais propres à veiller l'hilarité moqueuse d'un auditoire.

Néanmoins, Molière n'est pas toujours conséquent avec lui-même; on croirait parfois qu'il n'est pas convaincu de ce qu'il avance si hardiment. A diverses reprises, comme nous le verrons plus loin, il s'abandonne passivement au traitement des médecins et à toute la sévérité d'un régime régulier. Il comptait d'ailleurs parmi ses amis et confidents des membres de la Faculté qui le mettaient au courant des mots techniques dont il fait usage si à propos. Ces faits et d'autres semblables sont du domaine de la biographie; leur véracité est incontestable, et ils sont importants à connaître pour l'enquête à laquelle nous nous livrons. La gravité des faits à reprocher au comédien en sera singulièrement diminuée pour ceux qui, malmenés par lui sur la Scène, voudront à leur tour être critiqués.

Mais nous devons continuer maintenant l'examen de sa vie et de son caractère, au point de vue médical. Considéré de la sorte, Molière est un sujet intéressant pour les pathologistes comme pour les psychologues; cette étude est même essentielle à une compréhension complète de ses ouvrages. On reconnaît, en effet, que dans le choix des sujets et la manière de les traiter, la disposition d'esprit et les conditions physiques de l'auteur se trahissent généralement. Or, pour les comédies où la médecine et les médecins sont entraînés aux feux de la rampe, il est aisé de se livrer à ce genre d'observations. C'est là, du reste, le sujet qui doit seul, dès à présent, nous occuper.

D<sup>r</sup> A. M. BROWN.

(A continuer).

## LA MUSIQUE CHEZ LES GRECS

### IV. — L'Education musicale

SUITE. — (Voir L'ARTISTE n<sup>o</sup> 13)

La théorie du chant des paroles écrites sous les notes musicales comprend deux parties: c'est d'abord l'intonation exacte de la note, et, en second lieu, la prononciation correcte de la syllabe correspondante à la note.

Avant de pouvoir chanter les paroles, il fallait naturellement être parfaitement sûr des notes. Ici se place une question: celle du *sofège* des Grecs. Comment solfiait-on? La chose est aisée dans la musique moderne. Les notes ont pour noms des monosyllabes, mais chez les Grecs, les noms des notes étaient très-longs: « hypates, parhypates lichanos, netes ». On ne pouvait donc solfier aisément, à moins d'avoir recours à d'autres dénominations. Il y en avait quatre que l'on répétait dans chaque tétracorde. C'étaient quatre voyelles, le bref, l'a, l'é grave, l'ó long, précédées de la consonne *t*, TE, *si*; TA *ut*; TÈRé; Tò, *mi*; on retranchait le premier

de ces monosyllabes quand on rencontrait un son commun à deux tétracordes.

C'est la solmisation telle que nous l'employons aujourd'hui.

Les Grecs notaient leur musique au moyen des lettres de leur alphabet différemment combinées.

On comprend, à cause de la diversité des modes, qu'il fallût un grand nombre de notes. Les positions et la configuration usuelles de l'alphabet n'étant pas suffisantes, il a donc été nécessaire d'imaginer des positions nouvelles, des combinaisons et des renversements, des modifications dans le dessin même des lettres. Les lettres étaient tracées horizontalement sur une seule et même ligne. Elles correspondaient exactement aux syllabes des mots écrits sous elles. Les lettres étaient entières ou mutilées. Chacun connaissant le signe appliqué à la note, cette notation n'offrait guère de difficultés. Mais elle était défectueuse et insuffisante. Ses défauts étaient bien connus des Grecs, mais ils ne voyaient pas le moyen d'y remédier. Aristoxène et d'autres auteurs les exposent clairement. En résumé, on a négligé d'adapter une lettre à chaque son de la voix humaine et à chaque corde de la lyre. Il en résulte que le même caractère, étant ainsi commun à des cordes qui appartiennent à divers tétracordes, ne saurait spécifier leurs différents degrés d'élévation et que les notes du genre diatonique sont les mêmes que celles du genre chromatique et de l'Enharmonique.

Les opinions diffèrent quant au nombre des notes employées par les Grecs. Un auteur qui fait autorité, M. Burette, et après lui, Rousseau et Duclos ont soutenu que les anciens avaient 1620 notes, tant pour la tablature des voix que pour celle des instruments. Il fallait donc plusieurs années d'études avant de pouvoir solfier sur tous les tons et dans tous les genres. Pour arriver à ce chiffre énorme de 1620 notes distinctes, voici probablement le calcul que M. Burette a fait. Il part de l'époque où les Grecs connaissaient 15 modes. Chaque mode donnait 18 cordes à la lyre. Chaque corde de la lyre était affectée de deux notes, l'une pour la voix, l'autre pour l'instrument, en sorte que chaque mode avait 36 notes. Pour avoir le total des notes, il ne reste qu'à multiplier par le nombre de modes ce qui donne 540 notes. Mais suivant qu'un mode était exécuté dans l'un des trois genres, il avait des notes différentes. Il faut donc encore multiplier 540 par 3 : soit 1620 notes.

Nous n'examinerons pas la controverse de cette opinion. On pourrait avec raison lui objecter que dans une lyre de 18 cordes, il y a 8 cordes stables et par conséquent affectées des mêmes signes sur quelque genre que la lyre fut montée.

Quoiqu'il en soit, on est étonné du grand nombre de signes autrefois employés et l'on comprend aisément

que la mémoire ait besoin d'un temps assez long pour se les assimiler complètement.

Mais il ne faut pas cependant s'en effrayer. Notre musique moderne ne comprend-elle pas aussi une quantité énorme de signes? Nos clefs d'*ut*, *sol* et *fa* de diverses espèces, nos dièzes, bémols, doubles dièzes, doubles bémols, etc., etc., ne changent-ils pas à l'infini la valeur d'une note posée sur chaque ligne et dans chaque intervalle? Et cependant nous nous familiarisons bien vite avec toutes les formes du langage musical.

(A continuer.)

VINDEX.

## FEUILLES VERTES

*Comme en mon cœur qui va chantant,  
Comme en mon âme ensoleillée  
Aux prés Mai sourit éclatant,  
Et la forêt s'est réveillée!*

*Que j'aime la senteur des bois  
En Mai, subtile et capiteuse...  
Par tous les pores je la bois,  
Mon âme s'y grise, chanteuse!*

*Aux pointes des gramens le pleur  
De l'aube irise son globule;  
Dans la mousse, velours en fleur,  
Le clair muguet tintinnabule.*

*Par les méandres enfiévrés  
De la forêt d'amour tant pleine  
Se lutinent énamourés  
Le papillon et la phalène.*

*La brise au frais susurrement  
Fripe la naïve fleurette  
Qui se penche amoureusement,  
Et sous cape conte.. fleurette!*

*Au sein des vertes frondaisons  
L'oiseau chauffe à blanc son oiselle  
Qui se sert à ses pamoisons,  
Comme un éventail, de son aile...*

*Emu, je fuis sous les arceaux  
Ombreux d'où me siffle le merle,  
Ce Démocrite des oiseaux!  
Dans l'herbe en pleurs mon pied s'emperle...*

*J'ai des éblouissements verts!  
La feuille implacablement brille...  
Et, railleur, le merle me trille :  
« Viens-en donc la voir à l'envers! »*

T. H.

## LES THÉÂTRES

## Théâtre royal de la Monnaie.

Clôture de la saison théâtrale.

— Une bonne représentation de RIGOLETTO. —  
Bénéfices et adieux.

Le théâtre de la Monnaie a fermé ses portes; les derniers accents de la musique de Meyerbeer se sont fait entendre jeudi 4 mai, au coup de minuit; les abonnés et les habitués ont traversé tête baissée les longs couloirs, après avoir jeté un dernier et douloureux regard sur la salle. Tout est fini jusqu'à l'automne prochain. Il ne reste d'autre ressource aux amateurs de musique que d'aller aux concerts du Waux-Hall... quand la température le permet.

La dernière semaine théâtrale n'a pas été brillante; il faut cependant reconnaître que la troupe de grand opéra a fait à la dernière représentation de *Rigoletto* des prodiges de valeur. Cette représentation a été une des meilleures de l'année.

M<sup>lle</sup> Hamaekers, MM. Devoyod et Bertin ont été vraiment très-bons. Notre baryton surtout a été superbe. Le public a témoigné son contentement en rappelant ces trois artistes après chaque acte.

M. Devoyod a eu son succès tout spécial le samedi suivant.

On donnait — à son bénéfice — *l'Africaine*, M<sup>me</sup> Acs-Devoyod jouant le rôle de Sélika.

L'entrée de Nélusko en scène a été un véritable triomphe; couronnes et bouquets ont été remis à l'excellent artiste. Cette ovation montre combien le public bruxellois attache de prix au réengagement de M. Devoyod. La direction tiendra-t-elle compte de ces manifestations? Nous osons l'espérer, bien que partout nous entendions dire que notre baryton nous quittait.

M. Devoyod a — comme d'habitude — fort bien chanté son rôle.

M<sup>me</sup> Acs-Devoyod n'ayant joué qu'exceptionnellement, nous n'avons pas à la juger. Constatons seulement que la salle lui a fait un très-vif succès après la berceuse du second acte et après la scène finale du cinquième acte.

\*  
\*\*

La dernière représentation de la *Reine de Saba* a été donnée pour les adieux de M<sup>lle</sup> Reine. C'est une bien singulière idée que d'imposer à une artiste, pour sa représentation d'adieux, un des rôles les moins bons de son répertoire. Pourquoi ne pas donner plutôt une représentation de la *Poupée de Nuremberg*, de *Bonsoir Voisin*, ou même des *Avant-Postes*; là, notre charmante dugazon aurait pu faire apprécier encore sa virtuosité et sa grâce, tandis que dans le rôle travesti de l'opéra de Gounod elle n'a pu que nous montrer, hélas! combien ce rôle lui convient peu. Malgré cela, on a fait un succès très-sincère à la sympathique chanteuse qui a tenu pendant plus d'un an — avec distinction — l'emploi de première dugazon.

M<sup>lle</sup> Reine n'a pas seulement été une excellente artiste, elle a été une artiste complaisante. MM. les directeurs lui ont fait chanter des rôles qui sont en dehors de son emploi, elle ne s'est jamais refusée à le faire.

C'est là une chose que nous ne devons pas oublier. M<sup>lle</sup> Reine n'est pas réengagée, nous espérons cependant que la direction se raviserait et qu'elle nous rendra l'an prochain le délicieux Chérubin, la gracieuse Bertha, la piquante Frasquita.

Nous avons eu le plaisir d'entendre les *Fumeurs de Kiff*, l'avant-veille de la clôture; il est vraiment dommage que ce ballet ait été représenté vers la fin de l'année théâtrale seulement. Nous espérons bien que l'on remontera l'œuvre de M. E. Mathieu au mois d'octobre prochain.

\*  
\*\*

C'est jeudi, comme je le disais au début de cette courte revue, que le théâtre a fermé ses portes. L'on a donné *Carmen* et le troisième acte du *Prophète*, au bénéfice de M. Lapissida, régisseur général.

Selon l'usage antique et solennel, l'entrée en scène de chaque acteur a été saluée par des applaudissements; M. Mechelaere — l'agréable troisième basse que vous connaissez, hélas! — a même eu une ovation enthousiaste. M. Bertin seul n'a pas été applaudi. Peut-être l'a-t-on accueilli si froidement parce qu'il est — avec M. Morlet — un des meilleurs artistes de la troupe d'opéra-comique.

Cette représentation de *Carmen* a été une des plus mauvaises. M<sup>lle</sup> Dérivis n'a pas été à la hauteur de son rôle. Je n'en dirai pas plus; il y a deux mois que je m'évertue à dire combien cette artiste est insuffisante.

Certains admirateurs de la *Carmencita* ayant voulu lui faire un triomphe, quelques chuts bien sentis et même quelques coups de sifflet ont fait bonne justice de cet enthousiasme intempestif. M<sup>lle</sup> Dérivis aura bien difficile à se faire accepter l'année prochaine. Le public bruxellois en a assez des miaulements et des vocalises ridicules de la prima-donna. Si M<sup>lle</sup> Dérivis voulait retourner — retourner est-il bien le mot? — pendant deux ou trois ans, à un Conservatoire quelconque, elle parviendrait peut-être à se faire applaudir... comme duègne.

\*  
\*\*

M. Sylva a été salué — à son entrée en scène — par les acclamations frénétiques d'une foule en délire. Le ténor bruyant et barytonnant a joué mieux que jamais le rôle de Jean de Leyde. M. Sylva a certainement une des voix les plus tonitruantes qu'il soit possible d'entendre.

Et puis, c'est tout!

L. F.

## Théâtre Royal du Parc.

POSTE RESTANTE, 3 actes de MM. DELACOUR  
ET HENNEQUIN.

D'aucuns disent que c'est un succès. Notre confrère Charlot, dans un élan d'enthousiasme incompréhensible, trouve même que c'est le plus grand succès de l'année (!) Je suis forcé d'avouer que mon opinion diffère totalement des précédentes.

*Poste Restante* n'est qu'une pochade, non une de ces pochades vives et spirituelles, mais une farce assez plate indigne des auteurs et de leur réputation.

La pièce est tombée implacablement à Paris. Quand l'on pense que depuis elle a été revue et corrigée on comprend aisément qu'elle n'ait pu plaire au peuple le plus spirituel de la terre. »

Le sujet est difficile à expliquer. C'est une suite inextricable de situations burlesques qu'il faut voir mais qu'on ne saurait raconter. Il s'agit d'un nommé « Jefke » qui arrive à Paris pour

recueillir un héritage, mais avant de pouvoir le réclamer, il faut qu'il trouve un mari à sa fille. La succession est à ce prix.

Le « Jefke » est un naturel de Steenokerzeel qui s'exprime dans ce marollien rendu célèbre par Van Coppernolle.

M. Hennequin, un Belge, eut pu se passer à mon avis de mettre en scène et de jeter en pâture la physionomie d'un pareil compatriote, à ce public parisien qui ne saisit que trop souvent l'occasion de rire à nos dépens.

En dépit de tout cela, *Poste Restante* fera de l'argent. On n'ira pas voir la pièce de MM. Delacour et Hennequin, mais on ira voir Brasseur, Lassouche, Numa, l'amusant trio du Palais-Royal.

Brasseur a notamment fait un type admirable d'imitation de ce marollien Jefque. Il y met sa verve intarissable et ses excen- tricités hilariantes.

Les dames — comme dans ce genre de pièces d'ailleurs — ont des rôles insignifiants. On a revu avec un bien grand plaisir M<sup>me</sup> Mondelet, applaudie jadis au Parc dans les *Deux Orphe- lines*. M<sup>lle</sup> Hélène Emma n'a rien perdu de sa grâce et de sa gentillesse habituelles. M<sup>lle</sup> Caron, enfin, est une jeune fille à marier qui n'a que son « papa » pour obstacle à son bonheur.

Et voilà !

J'oubliais pour vous donner une idée du goût de la pièce de vous citer le couplet final familier aux habitants de la rue Haute !

Rose ! Rose ! etc...

\*  
\*  
\*

#### TURGOTIN, UN ACTE INÉDIT.

La pièce est faite pour Brasseur. Eût-elle été mauvaise elle aurait encore eu du succès grâce aux travestissements que Brasseur doit y subir. Mais heureusement elle est bonne. C'est une bluette sans intrigue mais assez spirituelle et très-amu- sante. Un duel, voilà le sujet ! Les adversaires sont sur le ter- rain quand Turgotin-Brasseur, artiste-peintre et ami de l'un d'eux se propose de les réconcilier. Il se déguise successivement en vieux docteur, en paysan et en gendarme.

Sous ces trois détroques il vient tour à tour décrire l'atrocité des blessures que peuvent produire le fleuret et le pistolet, réclamer une indemnité comme propriétaire du terrain de la lutte et enfin faire respecter l'autorité et la loi. Le duel finit comme ils devraient finir tous, par l'échange d'une cordiale poi- gnée de main entre les adversaires et par un succulent dé- jeûner.

Brasseur a été étourdissant de verve, surtout dans le rôle du gendarme alsacien. Lassouche est un type on ne peut mieux réussi de vieux soldat retraité et Numa un « avocat en herbe » très-réel.

Le public a fait à l'œuvre un succès bruyant — trop bruyant ! *Turgotin* est une bonne blague mais ne vaut assurément pas quatre rappels. On a demandé l'auteur, Brasseur est venu le nommer à la rampe et cinq minutes après l'affiche portait le nom de Georges Du Bosch. Il ne nous reste plus qu'à applau- dir à notre tour la bluette de notre confrère.

MAURICE GEORGES.

#### Théâtre Molière.

Mardi a été donnée à ce théâtre la représentation au bénéfice de la Société Française de bienfaisance.

Beau et nombreux public composé en grande partie de dames.

On jouait le *Roman d'un jeune homme pauvre*, pièce à émotions où Maxime Odier, le héros, est représenté avec un de ces cœurs chevaleresques, une de ces natures nobles et grandes qui exci- tent l'admiration, tant de pareilles physionomies sont rares de nos jours. On a fait au *Roman d'un jeune homme pauvre* son succès habituel.

RACSO.

## COURRIER DE LONDRES

Jeudi, 11 mai.

Le jury d'admission à l'Exposition du *Royal Academy* avait à se prononcer sur plus de 5,000 toiles, dont 1,500 seulement, soit moins du tiers, ont été admises. Pour consoler les pauvres refusés, un industriel annonce dans le *Daily Telegraph* qu'il achète les tableaux non admis. — peut-être pour l'exportation en Amérique ! Quant aux artistes admis, il serait fort difficile de porter un jugement impartial d'ensemble sur leur œuvre ; les peintres d'histoire ont une grande ressemblance avec Stal- laert et Thomas, pour citer des noms belges, et les paysagistes sont dans le goût de Van Luppen. De réalisme, peu ou point.

Alma Tadema est un des héros du Salon, et l'*Audience chez Agrippa* est peut-être le tableau le plus entouré ; il y a parmi nous beaucoup d'amateurs d'antiquités classiques, et ils aiment la vérité de détails qui distingue votre semi-compatriote.

Les autres noms remarquables sont ceux de Leighton, de Poynter et de Millais, — une trinité d'académiciens. Le dernier expose des portraits et un paysage qui n'est pas sans accointances avec l'Ecole photographique. *Daphnophoria*, procession de porteurs de lauriers, par Leighton, est admirable sous le rapport décoratif ; on y remarque, du reste, une grande finesse de touche. *Atalanta* est le succès de Poynter : ce tableau repré- senta la belle Grecque, courant dans le stadium, et se penchant pour ramasser les pommes d'or données par Vénus au concurrent heureux qui doit la vaincre à la course avant de l'épouser. Les figures — nombreuses — sont vigoureusement dessinées et témoignent d'un grand travail.

Citons encore quelques noms. Brett et ses paysages un peu emphatiques, Hook qui réussit à merveille les bords de l'Océan, Leslie dont les « Arlésiennes » sont remarquables, Frith et Fildes, peintres de genre, etc.

\*  
\*\*

L'ouverture de la saison est le signal d'une irruption d'artistes de tous pays. Parmi les pianistes, Rubinstein brillera en première ligne ; autant on l'a mal reçu à sa première visite, autant on est disposé à le fêter aujourd'hui. C'est maintenant le moment des concerts particuliers et des bénéfices des artistes ; ils abondent réellement.

Il est difficile de juger encore les troupes des Opéras italiens ; les étoiles de première grandeur commencent seulement à se montrer à l'horizon : Nillson, dans *Faust*, et Titùens, retour d'Amérique, dans *Sémiramide*. Les Anglais — ces originaux — semblent prendre goût à la musique de l'avenir, car on vient de reprendre avec succès *Lohengrin*, en attendant *Tann- hauser*.

\*  
\*\*

Une importante collection de tableaux et de gravures est en vente chez Sotherly, Wilkinson et Hodge ; elle appartenait à feu le colonel Francis Cunningham, homme de lettres distingué et grand connaisseur en fait d'arts.



Humbert nous est arrivé avec sa joyeuse bande, et la *Petite Mariée* a eu un succès d'enthousiasme. Tout le monde est unanime pour faire fête à la toute gracieuse M<sup>lle</sup> Harlem.

N. C. R.

## NOUVELLES A LA MAIN

### La messe de M. Victor Ceuppens.

La chapelle de l'église St Boniface (Ixelles) a interprété dimanche dernier, à 10 heures, la *Messe solennelle* composée par son excellent chef, M. Victor Ceuppens, pour orgue, voix d'hommes et quatuor. Parmi les innombrables compositions religieuses qui voient le jour actuellement, on rencontre rarement des œuvres qui aient un véritable caractère religieux. En général, les musiciens écrivent pour l'Eglise de la musique de grand opéra. Ils cherchent les effets et les combinaisons et ne s'inquiètent guère du cachet grave et sévère qui doit distinguer la musique sacrée. Il est vrai que ces productions prétentieuses et maladroites ont souvent pour elles la faveur d'une foule ignorante. Mais les compositeurs soucieux de leur dignité et de leur réputation, refusent ces succès aussi passagers que faciles. M. Ceuppens est de ceux-là, et sa messe nous l'a prouvé. On n'y rencontre ni surcharges ni prétentions : l'idée est grande et belle, largement conduite. Son développement est nourri par l'accompagnement : il n'est pas étouffé. Pas de fard : nous sommes au temple et non au théâtre. La simplicité naïve et solennelle de la prière : voilà tout. Les voix sont fort bien traitées et le quatuor, mêlant ses mâles broderies aux chants, atteste la science et le goût. Nous ne pouvons — faute d'espace — analyser en détail, comme nous le voudrions, l'œuvre de M. Ceuppens. Bornons-nous à dire que l'inspiration — de bon aloi, celle-là — s'est soutenue jusqu'au bout.

Composition consciencieuse, travaillée avec soin, cette messe doit faire beaucoup espérer de son auteur. Nous aimons à féliciter M. Ceuppens, et nous sommes persuadés que le public ratifiera notre appréciation et notre jugement.

VINDEX.

Expositions publiques ouvertes en ce moment ou devant s'ouvrir prochainement :

Reims : du 17 avril au 15 juin.

Paris : du 1<sup>er</sup> mai au 20 juin.

Philadelphie : du 10 mai au 10 novembre.

Rotterdam : du 4 juin au 4 juillet.

La *Fédération artistique* va entrer dans une voie toute nouvelle. La société qui exploitait cette publication ayant été dissoute, M. Gustave Lagye, l'infatigable écrivain, en a repris la propriété. C'est assez dire que des améliorations importantes vont être apportées à cet intéressant journal. Nous souhaitons à notre confrère toute la réussite que méritent son talent et ses efforts.

La maison Félix Callewaert père s'occupe en ce moment de l'impression de 3 octaves de sonnets, précédées d'une eau-forte humoristique, vers et cuivre de M. Th. Hannon. Les lecteurs de *l'Artiste* connaissent les poésies de M. Hannon, aussi espérons-nous qu'ils feront bon accueil au bulletin de souscription que renferme le numéro de ce jour.

Nous avons appris ces jours derniers une nouvelle qui nous a procuré un grand plaisir. M<sup>lle</sup> Adeline Dulait, élève de M<sup>lle</sup> Tordeus, vient d'être attachée à la Comédie Française, où elle débutera au mois de septembre prochain. D'ici là elle apprendra son répertoire sous la direction de son excellent professeur. Cet engagement fait honneur à la Belgique et n'étonnera pas ceux qui ont eu le plaisir d'entendre M<sup>lle</sup> Dulait. Nous la prions d'accepter nos plus vives félicitations.

Nous recevons une lettre parisienne sur le Salon, de notre correspondant ordinaire ; mais, comme Marc Véry se dispose à partir lui-même pour Paris et à nous adresser de là un compte-rendu spécial, nous croyons ne pas devoir publier les notes, spirituelles du reste, d'Aliquis.

Signalant une innovation musicale pour laquelle on peut prévoir des destinées éminemment artistiques, *l'Echo musical* publie l'article suivant que nous reproduisons avec empressement parce qu'il est l'organe de notre propre opinion.

« Un habile compositeur belge, dont les nombreuses productions obtiennent un succès marquant, a entrepris la tâche difficile de populariser, par des transcriptions pour instruments à vent, l'une des conceptions les plus vastes qui existent dans le genre de la musique religieuse. Tout artiste consciencieux reconnaîtra que pareille tentative doit amener de féconds résultats au point de vue de l'art musical ; aussi engageons-nous vivement les chefs de musique à seconder les louables efforts de M. Franz van Herzele, en mettant aux mains des instrumentistes les *Chorals de la Passion*, de J. S. Bach, transcrits pour bugle ou cornet, alto, trombone et tuba.

M. Van Herzele joint à une connaissance sérieuse de l'instrumentation, la science que donne l'analyse approfondie des œuvres de maîtres. Notre compatriote donne de nouvelles preuves de ces précieuses qualités dans ses quatuors pour instruments de cuivre, quatuors destinés à initier nos nombreuses sociétés aux beautés magistrales de l'ouvrage du célèbre compositeur allemand. »

Outre les *chorals* indiqués plus haut, nos renseignements nous permettent d'annoncer que M. Van Herzele, continuant ce genre de travail si méritoire, vient encore de terminer, pour paraître bientôt plusieurs *septuors classiques* tirés des œuvres de Beethoven, Mozart, Haydn, Gluck, Weber et Schuman.

Ces morceaux sont transcrits pour bugle, piston, alto, baryton, trombone et tuba.

L'un de nos collaborateurs nous envoie, trop tard pour être inséré aujourd'hui, un article *A propos de fleurs*, inspiré par le dernier Salon de Flore. C'est une historiette d'amour et, chose rare, une historiette vraie !

A la semaine prochaine, donc !

L'Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts a tenu cette semaine sa séance annuelle. Nous en publierons le compte-rendu dans notre prochain numéro.

## CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur,

Dans un des premiers numéros de *l'Artiste*, vous avez fait allusion à une affaire Bosselet, à propos de M. Gevaert. — Vous obligeriez beaucoup de vos lecteurs en voulant bien exposer dans les colonnes de *l'Artiste* toute cette malheureuse affaire dont le public ignore généralement les détails les plus graves.

Espérant que ce désir sera réalisé, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Un abonné.

Nous attendons des renseignements qu'on nous a promis. Dès qu'ils nous parviendront, nous satisferons à votre désir.

\*\*

A M. G. C. et C<sup>ie</sup>. Très-drôle ! Le reporter musical dont parle votre lettre est un collaborateur... spirite !

\*\*

Monsieur le Rédacteur,

Il y a trois mois que *l'Exposition des Inondés du Midi* a terminé ses opérations... A quand le tirage de la tombola ? Le bon public qui a payé voudrait bien être renseigné à ce sujet.

Agréer, etc.

P. DE B...

Le *Salon des Inondés* n'a nullement terminé ses « opérations ». Il voyage, faisant partout appel à la charité. En ce moment il implore, pour les tristes victimes de l'inondation française, la pitié des Liégeois. Quand il aura donné tout ce qu'il peut donner, aura lieu le tirage de la tombola. Patientez donc et espérez !



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N<sup>o</sup> 20.

21 MAI 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
 Étranger . . . . . 12 frs 50  
 Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU  
 libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales  
 et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de  
 rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

*Avis.* — *L'Aquarelle.* — *Le Salon de Paris.* — *Variétés :*  
*A propos de fleurs.* — *A l'Académie.* — *Poésie : Vingt*  
*ans.* — *Concert de la Société de musique.* — *Nouvelles à*  
*la main.*

**AVIS**

Nous prévenons ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore  
 payé le montant de leur abonnement, que nous ferons toucher  
 à domicile dans le courant du mois. Au cas où ils devraient  
 s'absenter, nous les prions de vouloir bien laisser des  
 fonds chez eux, pour nous éviter la peine de nous représenter  
 plusieurs fois, — ce qui occasionne des frais supplémentaires.

A propos de l'eau-forte-prime, M. Hannon nous prie  
 d'annoncer à ceux de nos abonnés qui font comme sœur  
 Anne, que les préparatifs d'Expositions lui ayant pris jus-  
 qu'ici tout son temps — il va maintenant, son *cuivre* sous le  
 bras, songer au bord de la Meuse à nos aimables lecteurs.  
 Nous pourrions donc bientôt leur expédier l'eau-forte pro-  
 mise.

**L'AQUARELLE**

A LA XVII<sup>e</sup> EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
 BELGE DES AQUARELLISTES.

L'aquarelle se meurt !  
 J'entends l'aquarelle naïve et primesautière, car  
 elle a cédé la rampe à un produit mixte qui n'est

plus l'eau — qui n'est pas l'huile encore ! L'aquarelle,  
 cette fleur de l'improvisation et de la spontanéité se  
 meurt, non pas noyée, l'eau étant sa vie, mais  
 étouffée par la gouache et ses crayeux empâtements.

Elle aussi a suivi le Progrès — en dégénéral !  
 Pour plaire au public blasé elle s'est mise à la mode  
 du jour : en couleurs voyantes, en grands falbalas !  
 Elle s'est guindée, fardée, pommadée ; elle muguète  
 et fleure le patchouli !

Au lieu de cueillir en un champ voisin ses plus  
 beaux ornements, de superbes rubis elle charge sa  
 tête... comme a fait rimer je ne sais quel parnassien  
 convaincu... Elle hante les boudoirs et met de  
 la poudre de riz !

Moins modeste en ses goûts, elle s'enfle, et se  
 veut loger comme sa consœur, la grande peinture ..  
 Au lieu de la simple baguette et de la feuille de  
 bristol il lui faut les lourdes torsades d'or et les  
 cadres massifs — qui finiront par faire ressembler  
 le Salon des aquarelles à des réclames d'enca-  
 dreurs !

O décadence !

Aussi, la pauvre enfant ! comme elle s'est méta-  
 morphosée, défigurée : la voilà presque mécon-  
 naissable. Elle cherche la page à sensation, traite  
 des sujets ; elle ose s'attaquer à l'histoire même,  
 Roschussen me pardonne !

Et la voilà dépaycée! Dell'Acqua ne lui fait-il pas parler le grec?

D'aucuns, les tapageurs à effet, la datent d'Epinal, elle, la coloriste par excellence! Et qu'a-t-elle à gagner, je vous prie, à tant de travail, à tant de recherche? Revêt-elle donc si bien la défroque de l'histoire ou s'accommode-t-elle à ravir des sujets à détente et à double fond?

Non, l'aquarelle, de son essence, simple et sans prétention, veut-être traitée librement et familièrement. Foin du cherché, du précieux et du prétentieux : laissons-les au laborieux chevalet.

Il faut qu'en face de l'aquarelle on ne songe plus à l'atelier, à ses travaux, à ses fatigues, mais qu'on y trouve l'artiste dans ce qu'il avait de plus ingénu, de plus personnel, de plus quintessencié.

Eh! la fleur de beauté de l'aquarelle n'est-elle pas de ne rappeler en rien la peinture à l'huile; son charme ne consiste-t-il point à faire oublier les labeurs et le métier?

C'est la goutte d'eau colorée tombant du pinceau — bien en place et juste au ton. Là est la difficulté, et la grande! là est l'aquarelle!

Mais combien peu lui sont demeurés fidèles aujourd'hui? Il est plus facile cent fois de « signoler » un lavis que de l'enlever à la pointe du blaireau en pleine onde, sans retours et sans repentirs.

La plupart des aquarellistes dissimulent l'insuffisance de la « tache » par un dessin ponctuel et précieux qui peut amuser l'œil et occuper l'esprit de l'amateur superficiel, mais qui n'a nul mérite pour le véritable artiste.

Patients laveurs d'images, pourquoi ne pas imiter tout-à-fait les Anglais, vos maîtres? Après avoir bouleversé complètement l'aquarelle, ils ont créé un genre à part — dans lequel ils excellent! Leur procédé a la solidité et le « mat » de la fresque. Ces ingénieuses productions s'encadrent comme le panneau : sans marge blanche et sans verre. Cette peinture, qui obtient en Angleterre le plus grand succès, est tout ce que vous voudrez : huile, gouache, fresque portable... tout — hormis de l'aquarelle.

Mais les Anglais, gens d'initiative, ont remplacé chez eux les Expositions d'aquarelles, ces impressions en couleur, par des Expositions de dessins, ces impressions au crayon noir, dites Expositions de « Blancs et Noirs. »

On y retrouve les qualités voulues et cherchées dans l'aquarelle : la souplesse, l'ingénuité, le sans gêne et la liberté d'allure.

Ces exhibitions qui produisent les meilleurs résultats chez nos voisins, devraient bien passer dans nos mœurs. Pourquoi le *Cercle artistique* n'organiserait-il pas de temps à autre quelque Exposition de « Blanc et

Noir? » Personne assurément ne trouverait à s'en plaindre.

J'ai dit que l'aquarelle n'est que la goutte d'eau colorée tombant bien en place et juste au ton.

C'est sembler dire qu'elle vit d' « à peu près » et qu'elle se trouve aisément satisfaite. Là git le danger, là se montre l'écueil! Car n'allez pas croire, Messieurs du putois et de la palette de faïence, qu'il suffise, pour faire une aquarelle, d'étaler des taches plus ou moins vibrantes et mordantes sur du papier rugueux ou lisse, vergeté ou grenu... Non!

L'aquarelle doit être sommaire, il est vrai, rapide, légère, mais elle doit tout dire d'une touche, d'un ton, sans s'appesantir — et là est le grand art. Toute d'improvisation et de spontanéité, elle dit vite, abrège, prend des notes : c'est de la sténographie en couleur!

Nous finirons cette causerie aquatique en répétant à MM. Hermans, Hennebicq, Cluysenaar, Wauters — et à d'autres! que talent oblige et que lorsqu'on possède un « nom » il faut le soutenir et envoyer au Salon autre chose que des « jetons de présence », comme disait l'un d'eux fort spirituellement!

Nous félicitons aussi la Société du choix de ses deux nouvelles recrues : M. Mellery, au pinceau savant et patient; et M. Uytterschaut, le naturaliste verveux et sain : ils ne peuvent qu'étendre encore la renommée des *quarante*... de la couleur moite!

EDGAR MEY.

## SALON DE PARIS

LES BAGATELLES DE LA PORTE

Paris, vendredi soir.

Ce matin, vers dix heures — instant officiel et précis où, moyennant vingt sous, le Parisien est admis à faire de l'esprit dans les salles du Palais de l'Industrie, devant les 4,033 productions artistiques du Salon de 1876 — je descendis béatement la rue de Rivoli en mâchant une cigarette (le cigare vaut ici son pesant d'or), et, me garant des voitures, des filous et des fontainiers qui abattaient au moyen de leur lance à eau, la poussière blanche et fine de l'asphalte.

Le ciel est bleu, le soleil brille et enivre, la brise susurre des mots drôles... Les promeneurs flânent sous les arcades ombreuses le long des magasins aux rutilants étalages. Les carrosses défilent, rapides et légers, les omnibus — complets — roulent avec tapage, — lourdement.

Cohue éblouissante! brouhaha charmant!

Et puisque nous sommes dans le « cerveau du monde » constatons en passant que sa pulpe se trouve dans un fier état d'ébullition!

Mais voici le jardin des Tuileries ... Ding! ding!.... Quels sont ces grelots joyeux? Ce sont les pittoresques marchands de coco... « Merci : c'est trop doux! » Les flâneurs et les Parisiennes « ces passantes exquisées » — comme a dit justement Ernest d'Hervilly, un Athénien de Paris, celui-là! — commencent leurs sentimentales pérégrinations sous les allées ciselées que Mai a reverdies.

Tout est clair, tout est frais, tout est riant! *Enée* portant son père *Anchise*, semble aller d'un pas tout guilleret; le *Laocoon* lui-même fait une grimace moins épouvantable! Chacun dans cette ville endiablée semble tout aise de pouvoir « se balader » sous des arbres verts par ce printemps charmeur.

La dernière grille franchie, je débouche sur la féerique place de la Concorde. L'Obélisque montre le ciel bleu de son doigt de granit rose. Les puissantes fontaines de bronze pleuvent bruyamment.

Là-bas, par dessus les blanches girandoles des marronniers en fleurs, apparaît le dôme brillant du Palais de l'Industrie, but de ma course sacerdotale....

Car, lecteur ami, j'ai pour mission, dans ce Paris capiteux, mission grave et délicate, de vous promener un brin par ce gigantesque édifice. Nous allons visiter ensemble, si vous le voulez bien, ses multiples salons et son jardin carré où brillent — toiles et plâtres — les gloires artistiques présentes et futures

Je traverse lestement et sans heurt la grande allée des Champs - Elysées — passage dangereux pour l'humble piéton qui doit se faufiler à travers voitures bruyantes, calèches rapides, lourds omnibus, et faire des miracles « d'insinuations » pour n'être pas aplati ou du moins diminué de quelque membre!

C'est là, au milieu des jardins fleuris, que s'élève le Palais.

Je suis bientôt devant l'entrée principale que m'indique en grasseyant un grand diable porteur de claque, et je pénètre dans l'antre splendide de l'art!

Mon carton adoucit les cerbères: Cric! crac! le tourniquet a grincé, et j'escalade le grand escalier de pierre blanche, jetant en courant un regard distrait sur les antiques tapisseries dont les murs sont ornés.

Nous voici dans les salons... Eblouissement! stupeur! ahurissement! Quel feu d'artifice que l'art français aujourd'hui!

Que de coups de pistolet dans cette Exposition!

Bon! le catalogue — coût: dix sous! — mais l'on a du papier pour son argent. C'est un fort bouquin qui rappelle à mon biceps le temps — lointain déjà! — des compositions latines: un vrai dictionnaire, ce *livret*!

MM. de l'Artiste auraient dû m'allouer une esclave pour le promener à ma suite!

Je cherche le salon n° 4, afin de procéder par ordre, car c'est à s'y perdre: la mer à boire — en peinture, heureusement.

Des groupes jaseurs stationnent devant les toiles à « sensation. » Ça et là brillent les crânes chauves ou empennés de quelques célébrités de tout sexe.

Sur les divans circulaires se prélassent les visiteurs harassés et les exposants inquiets qui regardent la foule qui regarde les tableaux, qui...

Je cours, fiévreux de salle en salle, c'est du délire! Pif, paf! du jonquille, de l'outre-mer, du rouge... et encore du rouge. Ces diables de peintres possèdent ici une laque de garance d'une bien redoutable intensité! O mes yeux! Je les rafraîchis en contemplant — avec un plaisir neuf — l'*Aube* de notre compatriote Ch. Hermans... que d'aucuns ont plus ou moins abimé. Injustement, ce me semble, car il « tient, » ma foi, fort bien près de ses fulgurants compagnons de panneau. Le seul tort qu'il ait, c'est d'être aussi haut juché!

Je vais ça et là par les groupes folâtres et spirituels — naturellement! Les dames en lisses cuirasses et déshabillées en leurs longs fourreaux à nœuds et à cocardes guignent les tableaux du coin de l'éventail et fuient en laissant derrière elles un sillage de patchouli...

J'ai les nerfs agacés, la tête en feu, les yeux troubles; mes jambes flageollent... C'est ainsi que j'arrive dans le suprême Salon... Sauvé mon Dieu!

Me voici dans le jardin riant, sous le grand ciel bleu, à l'ombre des tendres feuilles vertes!...

« Et les tableaux? » me direz-vous peut-être, lecteur impatient, curieuse lectrice.

Les tableaux? Plus souvent! J'ai juré en prenant ma plume que je ne vous en dirais pas un mot aujourd'hui, et pour cause! J'ai une migraine atroce et d'inénarrables torticolis.

Je veux laisser à mes idées le temps de se rasseoir et de sortir de leur effroyable chaos, à mon opinion le loisir de se former claire et saine. Pour le moment je suis ébloui, ahuri, hébété.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que mes compatriotes et confrères font belle figure et ont une crâne contenance parmi leurs terribles voisins, terribles par l'esprit, terribles par la couleur.

A dimanche prochain les détails — sérieux.

MARC VÉRY.

## VARIÉTÉS

### A PROPOS DE FLEURS !

Tandis qu'une bise glaciale, un temps morne, un froid noir contrastaient ironiquement ces jours derniers avec le réveil du printemps, Bruxelles avait un coin béni où la nature s'étalait riante, charmeuse, éblouissante.....

Flore trônait, resplendissante de fraîcheur et de beauté, au milieu d'un superbe jardin où les plus riches et les plus pompeux trésors de la botanique — les fleurs — étalaient leurs corolles épanouies, répandant les plus suaves senteurs.

Quel étourdissant et quel sublime spectacle! mais que d'émotions aussi peut-il nous faire ressentir? Émotions douces souvent, pénibles parfois.....

Il nous retrace de riants images, mais il nous rappelle aussi de bien tristes tableaux.

Oh! il est heureux celui qui n'y revoit que ses juvéniles conquêtes, commencées par une corolle épanouie, séchée et conservée religieusement dans un livre, dans un médaillon, sur le cœur, et qui ont abouti au bonheur le plus complet, le plus enviable, le plus idéal. Mais qu'il est malheureux celui dont il rouvre les blessures à demi cicatrisées, celui à qui il rappelle des déceptions amères: espérances déçues, illusions évanouies, rêves éteints, bonheur brisé.....

Ah! si vous m'aviez vu l'autre jour sortir ému du Salon floral, l'œil mouillé et le cœur oppressé! J'avais revu dans ces parterres coquets et riants, dans ces fleurs fraîches et colorées, ma pauvre histoire d'amour perdu, et, au contact de ce pénible souvenir, je m'étais pris à pleurer.

Il y a dans la vie de ces heures que jamais l'on n'oublie, qu'on ne saurait plus oublier! Il est de ces blessures qui laissent éternellement au cœur leur horrible cicatrice; les souvenirs de la joie sont éphémères, mais les sillons que creuse la douleur plus jamais ne s'effacent. Le malheur frappe sans pitié, sans remords, implacablement..... pour toujours!

Mes souvenirs sont douloureux, ils se rattachent aux jours de ma jeunesse. J'étais entré dans la vie, protégé par la plus élémentaire des étoiles, j'étais né pour être heureux. Mon berceau avait été le témoin muet de tant de joies!

Mais toute cette félicité s'est dissipée un jour et n'a eu que d'amers échos. La fatalité a tranché de sa redoutable faux le fil de mes rêves les plus chers; les rires ont fui tout à coup, chassés par les larmes, et mon cœur, miné sourdement, a souffert autant qu'il est possible de souffrir. Le temps a calmé un peu ma douleur, il ne la terrassera jamais!

J'avais douze ans à peine quand commença cette histoire dont je vous parlais plus haut et qui devait finir si tôt et si lugubrement.

Ma mère avait l'habitude de me conduire tous les ans passer un mois de l'année chez un de mes oncles qui habitait une charmante villa au cœur de ces pittoresques Ardennes à la fois si sauvages et si poétiques. Je passais dans ce riant séjour quelques semaines heureuses en compagnie d'une petite cousine un peu plus jeune que moi — charmante enfant qui, au milieu de cette nature silencieuse, était toute la vie et toute la joie.

Nous parcourions ensemble les campagnes, les bois; nous grimions aux collines, aux rochers; nous nous amusions de ces plaisirs naïfs dont on se souvient agréablement toute sa vie avec un si naturel regret.

Ma tante et ma mère voyaient d'un œil content cette liaison innocente et, dans leur légitime orgueil maternel, elles se disaient qu'un jour peut-être nous pourrions nous aimer d'un sentiment plus étroit et plus intime. Aussi me disait-on souvent: « Paul, offre ton bras à Marie et va dans les blés lui cueillir un bouquet. »

Je m'exécutais alors en rougissant, et ma petite cousine suspendait au mien son petit bras rose et potelé, puis nous courions vers la campagne. Nos parents nous suivaient des yeux et de loin prenaient part à nos ébats enfantins.

Marie aimait les fleurs et son plaisir était de tresser en couronnes celles que je lui cueillais, ou bien elle en faisait de petits bouquets qu'elle conservait alors avec un soin minutieux, et que plusieurs jours après elle me montrait avec quelque orgueil, encore frais et parfumés. Elle mettait dans l'entrelacement de ces fleurs un goût ravissant: elle mariait avec un vrai bonheur l'éclat bleu si pur des bluets à la pourpre éclatante du coquelicot. Courant au bois, elle allait y cueillir quelque timide et modeste violette cachée humblement sous la mousse humide et, protégée par quelques clochettes de muguet, la posait dans sa couronne. Au jardin elle complétait cette fraîche guirlande de fleurs en y ajoutant encore quelques branchettes de lilas, puis elle me demandait de la poser sur sa chevelure blonde et triomphalement — elle, toujours à mon bras — nous rentrions à la villa où aussitôt la joie de nouveau éclatait.

Ces innocents plaisirs duraient depuis plusieurs années déjà. Chaque été, je courais heureux chez mon oncle. Mais les petits enfants avaient grandi..... Marie reflétait les charmes de son seizième printemps, et moi j'allais dire à la vie de collège mon dernier adieu. L'amitié qui nous avait liés — cimentée par nos jeux enfantins — ne pouvait plus se briser et au lieu de diminuer avec le temps, elle devait grandir avec lui.

Un jour — celui de mon départ — car je venais encore de jouir pendant quelques semaines de l'hospitalité charmante de mon oncle, Marie me parut triste. Le soir, je lui offris mon bras et nous dirigeâmes nos pas vers le jardin, comme nous avions coutume de le faire. Je ne savais à quoi attribuer son chagrin et il me tardait de le savoir. « Marie, lui dis-je, en trompant le silence que nous gardions tous deux, comment se peut-il que toi, toujours si gaie, si riante, tu sois si sombre aujourd'hui? Es-tu triste?..... Souffres-tu?..... ». « Non, me dit-elle, mais je pense à ton départ. Il est bien décidé que vous partez demain?..... » En me disant cela, elle s'efforça de retenir une larme, mais son cœur trahit sa volonté, et je la vis perler sur sa joue. Mon oncle nous rejoignit à ce moment et je n'eus plus l'occasion de reprendre cette conversation dont le début m'avait ému fortement et troublé..... Le lendemain, je partis. En la quittant, Marie me glissa furtivement dans la main une enveloppe dans laquelle je trouvai une pensée avec ces trois mots: « Pense à moi! »..... M'aimait-elle déjà ou n'était-ce qu'un de ces caprices de vierge — fous et irrésolus?.....

Quand je revins au printemps prochain, elle me reçut, rou-

gissante, et dans le baiser que j'imprimai sur ses lèvres, je les sentis frémir — frémissements divins auxquels répondaient les tressaillements de sa poitrine et les battements de mon cœur. Je ne pouvais plus douter: Marie m'aimait et je sentais dans mon âme vibrer l'amour que j'avais pour elle.

Dès lors commença pour nous l'existence la plus belle que mon imagination ait pu concevoir. Bonheur sans nom que l'on peut se figurer mais qu'on ne saurait jamais peindre! Nous avions mûri déjà nos petits projets et l'espérance qui nous restait après tous nos rêves allait nous permettre de vivre heureux jusqu'au jour, où mes études terminées, auraié pu s'unir nos deux cœurs. Nous continuâmes nos promenades auxquelles désormais s'attachait un intérêt nouveau et mon oncle dû nous faire observer que nous dévastions trop ses parterres. Je savais que Marie adorait les fleurs et chaque jour je lui en cueillais de nouvelles. Puis, assis dans l'herbe, nous les réunissions en bouquet et dans nos amoureux entretiens, souvent nous oubliions l'heure et le crépuscule venait nous surprendre.....

Mais à ces jours de bonheur, il y avait des lendemains moins heureux, ceux qui nous séparaient. Je me souviens encore du dernier jour que je passai, cette saison, chez mon oncle. J'étais au jardin, où je rêvais seul à mes amours, quand Marie vint m'y trouver. « Tu pars demain, me dit-elle, mais avant de nous quitter, nous allons consulter l'oracle. » Elle tenait dans ses doigts roses une humble marguerite qu'elle me proposa d'effeuiller. Tremblant, j'arrachai un à un chaque pétale..... « Passionnément! » répondit l'oracle et mon oncle me surprit volant un baiser à ma cousine. « Brigand » me dit-il, en me tirant l'oreille.....

Je partis le lendemain, consolé par le souvenir que j'emportais avec moi. Depuis lors je ne songeai plus qu'au jour heureux où Marie deviendrait ma femme. Je rêvais! et dans mes rêves je la voyais déjà aux pieds des autels, belle dans sa blancheur virginale, le front ceint d'une couronne d'oranger — auréole de candeur et de virginité.....

Mais ce bonheur, ces projets n'étaient que rêves, abandonnés aux mille caprices du sort — comme la feuille au vent! Un rien pouvait tout briser! Hélas!... mon bonheur se brisa!.....

L'on m'annonça brusquement que Marie était dangereusement malade.

Elle avait pris froid, son état s'était aggravé et elle demandait à me voir... Je ne pus plus cacher à ma mère un amour, que depuis longtemps elle avait deviné et je partis immédiatement... J'arrivai dans un triste moment: le médecin venait de sortir, très-inquiet, laissant tout le monde en pleurs... Marie avait eu une crise terrible et mon nom avait été prononcé au milieu des convulsions brûlantes de sa fièvre.....

Je courus auprès d'elle, elle était très-calme en ce moment et en me voyant elle fondit en larmes... La pauvre fille était presque méconnaissable pour celui qui ne l'avait plus vue depuis quelques mois. Son teint était d'une pâleur mortelle, ses joues amaigries, ses yeux affaiblis, enfoncés et cerclés. « Paul, me dit-elle, prie pour moi; je sens que je vais mourir et pourtant je n'ai rien fait au bon Dieu! » Je baisai ses paupières humides et je mêlai mes prières à ses larmes; je pressai ses mains brûlantes contre mon cœur en suppliant le Ciel d'avoir pitié de nous.....

J'étais depuis deux mois et demi chez mon oncle et la maladie avait fait d'effrayants progrès — progrès désespérants! Il ne restait plus rien de cette juvénile beauté que j'avais connue si peu de temps auparavant. Quelquefois cependant une lueur d'espoir apparaissait: sa joue pâle reprenait quelque couleur et elle pouvait alors reparler de ce passé si près de nous encore, de ce bonheur si tôt brisé!.....

Un jour, elle demanda à voir le dernier bouquet que je lui avais donné et qu'elle avait religieusement conservé. Elle m'y montra une rose fanée en me disant: « Ma destinée devait être celle de cette fleur, Paul, le même jour m'aura vu naître et mourir. » Puis, prenant un rameau de myosotis desséché, elle me le donna en me suppliant par des larmes de ne pas l'oublier! Je l'embrassai et je quittai sa chambre... Cette scène avait produit sur moi une impression pénible, indéfinissable...

Pendant quelque temps, son état avait été relativement satisfaisant et déjà l'on entrevoyait un léger espoir de guérison, mais ces maladies cruelles ne pardonnent pas et l'heure de trêve qu'elles permettent n'est jamais qu'une lueur trompeuse — dernière ironie d'un sort injuste et ingrat. C'est ainsi qu'un jour on vint nous prévenir que la pauvre malade avait eu une crise subite aussi effrayante qu'inattendue... Nous trouvâmes la pauvre fille dans un état d'abattement désolant... Je saisis ses mains, elles étaient froides; j'embrassai ses lèvres décolorées, elles ne frémissaient plus; je posai mon oreille sur son cœur et je n'en entendais plus les battements... un soupir — soupir profond — vint cependant soulever sa poitrine; elle releva la tête brusquement, rouvrit ses yeux mourants et me regardant: « Paul, » cria-t-elle, tandis que de ses bras roidis par l'agonie, elle cherchait encore à m'enlacer. Elle retomba lourdement, vaincue par ce suprême effort! Ni mes larmes, ni mes prières, ni mes baisers ne purent plus la ranimer!.....

Les fleurs qu'elle avait tant aimées étaient mortes aussi!

Je ne pus déposer sur son cercueil en attendant le prochain printemps, qu'une couronne d'immortelles!

PAUL AUBRY.

## À L'ACADÉMIE

Il est peut-être un peu tard pour parler de la séance publique que nos académiciens donnèrent le 10 mai au Musée Royal; mais bast! quand on est immortel, on a le temps pour soi.

Au bureau siégeaient M. Faider, président de l'Académie et M. le général Liagre, secrétaire perpétuel, l'un portant sa Grand-Croix, l'autre son uniforme de petite tenue. L'auditoire était presque entièrement composé d'immortels aux cheveux blancs ou absents, et de dames, venues là pour applaudir; les journalistes étaient bien peu nombreux:

Dans cet ensemble magnifique  
D'académiciens..... pas verts,  
A la grand'salle académique  
Nous n'étions que deux reporters!

M. Faider a lu d'abord une étude sur les Discours politiques de Léopold 1<sup>er</sup>, étude solide au fond sans doute, mais

d'une forme un peu monotone : « En 1831, le Roi prononça ces *paroles* mémorables.. En 1840, il dit ces *paroles* devenues historiques... En 1848 il laissa échapper ces *paroles* intéressantes..... » et comme cela pendant une heure! Il a été question du *sieur* Proudhon, et les confrères de M. Faider ont souligné de leurs applaudissements cette manière de désigner un homme qui n'était d'aucune académie. L'étude aurait d'ailleurs dû porter le titre d'*Eloge biographique de S. M. Léopold 1<sup>er</sup>, enrichi d'extraits de ses discours*; tel était le sujet traité par M. le Président — qui avait récemment reçu la plaque de l'Ordre de Léopold.

Plus littéraire et plus neuf à la fois était le travail de M. Wagener sur « les opinions politiques de Plutarque ». Le savant professeur a voulu justifier l'Empire romain et prouver que, pour les Provinces surtout, c'était une forme de gouvernement préférable à la République du temps de Verrès. Plutarque, philosophe, provincial, et investi de fonctions administratives pensait à peu près ainsi, C. Q. F. D.

La proclamation du résultat des concours — et aussi des élections, était ensuite inscrite au programme. M. le juge Faider, fils de l'honorable président, a reçu des mains de son père, le papier attestant qu'un prix était accordé à son travail sur le *Droit de chasse*. Un autre monsieur a reçu un prix pour une étude dont je n'ai pu retenir le nom. Et, à ce propos, je demanderai une fois encore pourquoi l'Académie ne met pas au concours des sujets intéressants, ou au moins intelligibles? Ce serait le seul moyen d'attirer beaucoup de concurrents, et de recevoir des travaux sérieux.

Concours quinquennaux : L'annonce du prix accordé à la belle œuvre de M. Laurent, de Gand : *Principes du Droit civil*, a été reçue par les applaudissements sincères et unanimes de l'assemblée. Pour les sciences historiques, le prix a été accordé... à M. Th. Juste! Les applaudissements n'étaient ni aussi sincères ni aussi unanimes que pour M. le professeur Laurent; cela ne doit étonner personne. Mais pas de commentaires.

Parmi les élections, notons celle de M. Egide Arntz, professeur à l'Université de Bruxelles, comme membre correspondant.

c.

## VINGT ANS!

*Dans mon cœur bat le Printemps :*

*J'ai vingt ans!*

*Renouveau, ta sève vibre!*

*Je sens tes jeunes ardeurs,*

*Tes verdeurs*

*M'enflammer la moindre fibre.*

*J'ai vingt ans! c'est le soleil!*

*C'est l'éveil*

*De la nature en extase.*

*Le Printemps au fol émoi*

*Scande en moi  
Sa mystérieuse phrase.*

*A moi ses neuves chaleurs*

*Et ses fleurs,*

*Ses tièdes nuits étoilées,*

*Ses caresses de zéphirs,*

*Ses soupirs*

*Et ses ombres long-voilées!*

*Arrière, chagrins rancis*

*Et soucis!*

*Arrière, vertus qu'on prône!*

*Que sur mon front oubliant*

*En riant*

*L'amour pose sa couronne...*

*Dans mon cœur bout le Printemps!*

*J'ai vingt ans!*

*Un doux rêve où je m'entête.*

*Idéal, je te poursuis*

*Car je suis*

*Vierge — des pieds à la tête!*

T. H.

## CONCERT DE LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE

La *Société de musique* a donné lundi son deuxième concert, dans la salle de la Grande-Harmonie. Le public était nombreux et composé de la presque totalité des artistes et des musiciens de Bruxelles. Nous avons même remarqué dans l'auditoire, des *illustrations* de la province. C'est qu'en vérité, les concerts de la *Société de musique* deviennent de véritables solennités tout-à-fait dignes d'un public d'élite.

Le grand attrait de la soirée était l'exécution des deux premières parties de la *Damnation de Faust* de Berlioz. Dans l'avant-dernier numéro, nous avons jeté un coup-d'œil très-succinct sur la musique de Berlioz en général, et nous devons aujourd'hui au lecteur une appréciation plus spéciale de l'œuvre que nous avons entendue lundi. — C'est ce que nous allons essayer de faire.

La légende de Faust est trop connue pour que nous la reproduisions ici. Une quantité d'oratorios plus ou moins heureux ont été écrits sur les idées de cette légende. Berlioz a choisi dans Goethe plusieurs scènes; mais la plus grande partie du texte lui est due. — Nous n'insisterons pas sur le *libretto* que nous avons déjà analysé en entier dans notre notice sur Berlioz.

Les scènes les plus émouvantes, les plus passionnées, se trouvent dans les troisième et quatrième parties. Malheureusement elles n'ont pas pu être données et le public n'a en somme entendu qu'une *Introduction* — assez longue il est vrai. — Les

pages sublimes que renferment les scènes entre Faust et Marguerite, la *Chanson gothique*, qu'il eût été si intéressant de comparer avec celles que Gounod et d'autres ont écrites dans le même style et sur le même sujet, l'*Air de Faust* dans la chambre de Marguerite, en un mot, les perles sont restées dans l'écrin

Quoi qu'il en soit, la *Société de musique* nous a suffisamment fait connaître et goûter Berlioz.

La musique de la *Damnation* se distingue par une originalité piquante, une verve hardie et féconde en idées riches et nouvelles. — Voilà pour l'invention. — L'orchestration est d'une richesse inouïe, abondante en formules neuves et en finesses savantes. — La mélodie est rythmée avec une grâce tout-à-fait favorable à l'expression dramatique. Berlioz, persuadé qu'il était possible de rendre sensibles toutes les phases du poème, a dirigé tous ses efforts vers ce but et dans la limite du possible, on peut dire qu'il a réussi. Il ne règne aucune obscurité dans l'assemblage des idées mélodiques : tout est clair et parfaitement compréhensible. Comment donc expliquer la froideur, le mépris même qui a accueilli cette œuvre lors de sa première exécution à Paris ?

L'école romantique se formait : le public, accoutumé à entendre de la musique faite pour *émouvoir*, devait résister aux efforts d'une musique faite pour *être comprise*. — La musique qui se proposait d'*exprimer* des situations ne pouvait pas être goûtée par la foule qui ne cherchait que l'*émotion*. — C'est une question de pure sensibilité musicale.

L'oreille n'était pas apte à apprécier un genre de musique revêtu de toutes les formes scientifiques. — Depuis lors, nous avons en quelque sorte fait notre apprentissage : Listz et Wagner s'en sont chargés et nous percevons plus aisément des sensations auxquelles nous nous sommes habitués peu à peu. — Et encore aujourd'hui faut-il que nous nous défilions des préventions. — Ne soyons pas toujours sur la piste de quelque in-correction, de quelque licence qui ne nous déplaît peut-être que parce que nous ne la comprenons pas. — Si l'on se méfiait des préjugés d'école, on éviterait bien des jugements erronés. — Pour nous, nous persistons à considérer la *Damnation* comme un véritable chef-d'œuvre. Certes il n'y a point là une inspiration tout-à-fait supérieure et soutenue sans défaillance ; mais on ne peut nier qu'il y ait une infinité d'idées neuves et que les modes d'instrumentation ne soient d'une prodigieuse beauté. Le travail opiniâtre, stimulé par l'opposition trop systématique que Berlioz avait à subir, a laissé ses traces — glorieuses sans doute — dans l'œuvre ; et s'il fallait prononcer un jugement général, on pourrait, ce nous semble, considérer que la musique est surtout remarquable par le coloris instrumental, par les procédés nouveaux, par les détails bizarres, en un mot, par la science unie au travail. — La première partie débute par une *pastorale* empreinte d'une fraîcheur touchante et qui a été fort bien modulée par l'orchestre. — Il nous faudrait citer tous les morceaux si nous voulions énumérer ceux à succès, car tous ont été aussi bien appréciés les uns que les autres par le public. La célèbre *marche de Rackoczy*, orchestrée magistralement et martialement avec des ajoutes brillantes a produit une vive impression. — L'*Hymne de la fête de Pâques*, d'un caractère grandiose et énergique, tranchant admirablement avec le récitatif sombre et pénétrant de *Faust dans son cabinet de travail*, est une page sublime et noblement inspirée. — Mais le *ballet des Sylphes et des gnomes* a séduit tous les auditeurs. Rien de plus vaporeux, de plus aérien et de plus délicieux que cette musique douce appliquée par Berlioz au moment où « les esprits de l'air se balancent quelque temps en silence autour de Faust endormi et disparaissent peu à peu ». — L'orchestre a été tout bonnement admirable dans l'exécution de ce finale de la deuxième partie.

Après ce rapide examen, venons-en à l'interprétation. On avait annoncé pour le rôle de Faust « M. Prunet de Paris ». Mais à la répétition générale M. Prunet a fait défaut. La situation était donc difficile et on n'entrevoit guères le moyen de pourvoir au remplacement du ténor. Heureusement il s'est trouvé un artiste assez complaisant et assez dévoué à la *Société de musique* pour se charger, à la veille du concert, des rôles de Faust et de la *Nuit de Walpurgis*. Cet artiste n'est autre que l'excellent violoncelliste M. Jacobs, qui a ainsi conquis de nouveaux titres à toutes les sympathies. Nous aurions certes des critiques à faire quant à l'interprétation donnée au rôle de Faust. Mais en présence de l'extrême complaisance avec laquelle M. Jacobs a accepté deux rôles très-difficiles, nous nous abstenons. — La voix de M. Jacobs, d'un timbre assez agréable du reste, n'a pas encore reçu une culture suffisante pour lui permettre d'aborder sans danger les grandes œuvres. — On pourrait lui reprocher une certaine dureté et l'effort. — Une qualité sérieuse rachète cela, c'est la justesse. —

M. Maurice Devries s'était chargé du rôle de Méphistophélès et s'en est acquitté sans faillir. — Sa voix est ample et pure, et à ces qualités. M. Devries joint une excellente méthode et une diction irréprochable. C'est un élève brillant qui fait grand honneur à M. Warnots. — Les chœurs se sont vaillamment comportés et ont droit à tous les éloges.

En somme, l'interprétation a été relativement bonne.

On a dit que la *Damnation* aurait exigé un plus grand nombre de voix et une *masse* orchestrale plus considérable. — C'est une erreur complète. Berlioz *lui-même* a fixé le nombre d'exécutants pour *chaque partie* de son œuvre et la *Société de musique* s'est conformée strictement au vœu de l'auteur. À notre avis elle ne pouvait mieux faire.

La deuxième partie du concert comprenait la *Nuit de Walpurgis* de Mendelssohn. — L'idée de placer au programme, après la *Damnation*, l'œuvre de Mendelssohn, n'est pas heureuse. — Comment voulez-vous que cette musique d'une couleur douce et tendre paraisse après le grand brouhaha de tout à l'heure ! Le public a écouté l'ouverture comme si on lui administrait une douche d'eau froide, et la *Nuit de Walpurgis* a paru décolorée, pâle, sans vie — N'avions-nous pas raison de dire que l'oreille se fait à tout ! Cependant le public connaissait cette œuvre. La *Société de musique* l'avait interprétée déjà avec un immense succès. — Que voulez-vous ! la mode ! — Un bon petit détail à noter cependant : Berlioz assista en Allemagne à la première exécution de la *Nuit de Walpurgis*, et il déclara que c'était la plus parfaite des œuvres du maître. — Et voilà !

VINDEX.

## NOUVELLES A LA MAIN

Un magnifique concert a été donné ces jours derniers à Namur. Nous regrettons que faute d'espace nous ne puissions en publier le compte-rendu. Disons seulement que les chœurs dirigés par M. Cabel, l'habile professeur du Conservatoire de Gand, ont chanté avec un rare ensemble les *Adieux à la mer* de Gevaert et le *Sextuor de Jérusalem*. Tout dans cette exécution était, paraît-il, supérieur : nuances, mouvement, accents, couleur..... Aussi les applaudissements n'ont pas manqué, et M. Cabel peut s'en attribuer la plus large part.



Le jury du Salon de Paris s'est-il montré cette année plus rigide que les précédentes ? Loin de là. Sa sévérité, un peu plus accentuée en 1875 qu'en 1874, s'est très-sensiblement atténuée en 1877. — La proportion des œuvres admises par rapport aux œuvres présentées donne en effet les résultats ci-après :

1874 . . . . .	51,66	%o.
1875 . . . . .	51,20	%o.
1876 . . . . .	57,90	%o.

Les œuvres des femmes qui ont exposé cette année au Salon de Paris, se répartissent comme suit :

Peinture . . . . .	120
Dessins, cartons . . . . .	220
Sculpture . . . . .	26
Gravure en médailles . . . . .	2
Gravure et lithographie . . . . .	9

377

Le Précurseur d'Anvers annonce que les délégués de cette ville, MM. Nauts et Marguerie, ont obtenu l'adhésion officielle du Gouvernement français au projet de la grande exposition des œuvres de Rubens, et qu'ils sont en ce moment en pourparlers avec le Gouvernement italien, à Rome.

Le Salon de Paris de 1876, est composé de 4,033 œuvres, divisées comme il suit :

Peinture, 2,095 tableaux; dessins, cartons, miniatures, pastels, émaux, vitraux, porcelaines et faïences, 934; sculpture, 621; gravure en médailles et sur pierres fines, 43; architecture, 51; gravure, 236; lithographie, 24.

École des Beaux-Arts de Paris. — Prix de Rome : Section de peinture. — Les concurrents sont entrés en loges. Le sujet donné cette année est : *Priam demandant à Achille le corps d'Hector*.

Exposition des aquarellistes. — La clôture de l'exposition aura lieu jeudi 1<sup>er</sup> juin. Il sera procédé le même jour au tirage de la tombola.

L'Exposition de Philadelphie (pays protestant) sera fermée le dimanche.

On a commencé à placer les peintures dans les galeries le 28 avril. C'est l'Angleterre qui était la première à l'œuvre.

Le steamer *Kenilworth*, par lequel est partie la commission belge pour l'exposition de Philadelphie, est heureusement arrivé à New-York avant-hier.

La vente d'*Eaux-fortes en premières épreuves*, par M. Maxime Lalanne a eu lieu ces derniers jours. Cette audacieuse tentative a été couronnée de succès et peut servir d'exemple à d'autres aquafortistes, jusqu'ici plus timorés. Le total de la vente s'est élevé à 6,586 francs pour 151 numéros. Quelques épreuves d'artistes de M. Lalanne ont atteint 90, 100 et 150 francs. L'*Ancien Paris* de M. Martial, a été adjugé à 400 et 405 francs; les *Lettres sur les Salons de peinture*, du même artiste, ont atteint 205 francs.

Vente Liebermann. — Quelques prix :

Une *Rue de Naples*, d'Achenbach Oswald, 10,200 francs. — La *Demande indiscreète*, de Barkerkorff, 2,500 francs. — Le *Départ pour la promenade en gondole, à Venise*, de Boldini, a été acheté par Faure, moyennant 6,000 francs. — Les *Faneuses*, de Jules Breton, pour 17,000 francs, à M. Guilhermoz, agent de change. — Les *Ruines d'un temple en Italie*, de Calame, 2,150 francs. — Un *Paysage*, de Corot, 2,205 francs, à M. Albert Wolff. — Une *Armée en marche*, de Decamps, 7,150 francs. — La *Défense d'un château*, d'Eugène Isabey, 7,200 francs. — Un *Port de Bretagne*, du même, 2,450 francs. — Le *Joueur d'orgue*, de Knaus, 26,500 francs, à M. Guilhermon.

Le paysage de Meissonnier (*Vue d'Antibes*) a été vendu 21,000 francs; une figure du même peintre, 27,000 francs, un Troyon, 35,200 francs; un Rousseau, 28,200 francs; un Vautier, 38,000 francs.

Total de la vente: 546,985 francs.

Mlle Marie Leslino, MM. Alfred Vivien et Franz Rummel ont donné ces jours derniers à Verviers un magnifique concert. Mlle Leslino a été très-applaudie après l'air des bijoux de *Faust*, un air de Bellini, et le grand air de la *Reine de Saba*. M. Vivien a exécuté le 4<sup>e</sup> Concerto de Léonard et la Fantaisie-caprice de Vieuxtemps, avec tout le charme et toute l'éminente virtuosité que possède ce remarquable violoniste. M. Franz Rummel dans le *Nocturne*, l'*Impromptu* et une *Valse* de Chopin; dans deux pièces de Liszt (*Chant d'Amour* et *Polonaise*) a montré une fois de plus ses merveilleuses qualités de son et de mécanisme.

M. Campocasso est nommé directeur du Grand-Théâtre de Marseille, avec une augmentation de subvention de 40,000 fr., qui porte le total de la subvention à 230,000 fr.

La ville de Paris vient d'ouvrir un concours pour la composition d'une ode — symphonique avec soli et chœurs.

On a voté une somme de 10,000 francs.

La Société royale *la Legia*, qui d'abord comptait célébrer en 1878, le 25<sup>e</sup> anniversaire de sa création, a décidé qu'elle avancerait d'un an les fêtes à donner à cette occasion, pour les faire concorder avec la célébration du 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du Conservatoire de musique.

M. Gevaert est en Hollande où l'a appelé une invitation du Roi. On sait que de grandes fêtes musicales ont lieu en ce moment au château de Loo.

Le *Faust* de Goethe a été représenté en entier à Weimar, avec une musique nouvelle de M. Edouard Lassen. Cette exécution a obtenu un succès dont notre compatriote peut à bon droit se montrer fier.

\*

\*

*Subsides aux jeunes artistes. — Demandes de subsides. — Avis.*

Le gouverneur de la province de Hainaut a l'honneur de rappeler aux administrations communales l'article 175 de l'instruction générale du 18 mai 1859, relatif aux demandes de subsides sur les fonds provinciaux, pour l'étude des beaux-arts, avec prière d'inviter les intéressés à faire parvenir immédiatement leurs requêtes, afin que la Députation permanente puisse répartir, en temps utile, le crédit de fr. 5,000 inscrit à l'article 61 du budget provincial de l'exercice courant.

Mons, le 15 mai 1876.

Prince de CARAMAN-CHIMAY.

Une exposition est ouverte au local du *Cercle artistique* d'Anvers, depuis dimanche dernier 14 mai.

## NÉCROLOGIE

Le dernier numéro de la *Fédération artistique* publie le texte des discours qui ont été prononcés sur la tombe du peintre Wüst, mort le 3 mai. Au nom du *Cercle artistique* d'Anvers, M. Verhoeven Ball, président de la section des Arts plastiques, a rendu hommage au talent du peintre défunt, qui par ses tendances appartenait à l'école réaliste; il a rappelé les succès que Wüst avait remportés à Bruxelles, à La Haye, à Brème et à Londres; puis a cédé la parole à M. V. Lynen, qui parla au nom de la Loge-maçonnique.

Un des maîtres de l'École de Dusseldorf, Wilhelm Volhart est mort dernièrement. Il brilla comme peintre d'histoire et comme portraitiste.



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 21.

28 MAI 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
 Étranger . . . . . 12 frs 50 \*  
 Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU  
 libraire, Galeries-St-Hubert.

**UN NUMÉRO: 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales  
 et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de  
 rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

Salon de Paris : Sculpture. — Propos d'artiste. — L'Imagination et le Beau dans les Arts, I. — L'art décoratif. — Michelet. — Poésie: Près du Foyer. — Concerts. — Nouvelles à la main.

SALON DE PARIS

I

SCULPTURE

Paris, Vendredi matin.

Cy va prendre commencement notre pèlerinage au Salon parisien de l'an de garance 1876.

Cher lecteur, nous vous engageons fermement à vous munir de lunettes à verres enfumés, car nombre de tableaux (de bengale) pourraient vous nicher dans l'œil des rayons pourpres et des points oranges qui vous empêcheraient de voir et de juger sainement les toiles voisines moins hautes en couleur — préférables généralement.

Mais, rassurez-vous pour aujourd'hui: nous commencerons notre promenade-critique (sans jeu de mot!) par le jardin riant et fleuri, où se dresse au

milieu des joyeux pétards de fleurs et de verdure exotiques, le peuple éblouissant des statues.

Et de fait, le jardin de sculpture mérite l'honneur de notre première visite, car c'est la partie la plus belle, la plus grande et la plus vraiment complète de l'Exposition: les sculpteurs l'emportent cette année sur les peintres, l'ébauchoir est vainqueur du pinceau!

Les différentes tendances de l'art sculptural moderne peuvent facilement être suivies dans cette galerie. L'on y trouve d'excellentes et typiques productions de chaque école en vogue: il y a lutte encore, lutte ardente entre les continuateurs plus fermes et plus résolus que jamais du grand Art des Rude et des David d'Angers — dont Ernest Christophe est le plus crâne représentant — et les novateurs, ceux qui poursuivent la couleur en sculpture, voulant faire parler au marbre la langue du panneau. Falguière peut être pris pour type de ces coloristes de la glaise qui cherchent au pouce les masses et les lumières comme dans l'ébauche à l'huile.

Arrivent enfin, Paul Dubois en tête, les intermédiaires, les tailleurs de Carrare alliant la grandeur, la simplicité antiques à la vie, à la vérité modernes.

Paul Dubois expose deux des quatre statues destinées au monument que la ville de Nantes érige au

général La Moricière. L'une, le *Courage militaire*, l'autre, la *Charité*.

C'est un guerrier assis et songeur qui symbolise le *Courage militaire*. La tête est sérieuse sous le casque, hantée par l'essaim des mâles pensées. Le bras droit s'étend à la cuisse et la main gauche s'appuie fièrement sur la poignée du glaive.

On a reproché à ce guerrier de rappeler le *Penseur* de Michel-Ange; ce n'est guère que par la façon dont sont posées les jambes — et encore!

La tête est fine, énergique et fière. Le corps, d'une crâne allure: c'est bien la personnification de la bravoure et du courage militaire.

Que de grandeur de conception, que de poésie et de touchante vérité dans cette paysanne qui a recueilli deux pauvres enfants, et nous représente la *Charité*. Les deux enfants nus, groupés dans une pose charmante et modelés dans un sentiment exquis, sont étendus sur la robe d'étoffe grossière, l'un d'eux boit à la puissante mamelle, l'autre est plongé dans un calme sommeil.

La tête de cette femme des champs a la puissance et la simplicité des types de Millet. Les mains, trop effilées, sont peut-être bien aristocratiques pour une campagnarde, et le seul reproche qu'on puisse faire au sculpteur — reproche de détail — c'est d'avoir trop insisté à l'ébauchoir pour nous montrer que la robe est d'une bure grossière. Coulée en bronze, la statue, par ce travail minutieux, pourrait bien perdre de cette grandeur factice que lui donne aujourd'hui le rayonnement du plâtre.

Quoiqu'il en soit, le *Guerrier* et la *Paysanne* de P. Dubois, comptent — et l'avis est unanime, — non seulement parmi les œuvres les plus grandes et les plus complètes du Salon, mais aussi parmi les plus belles manifestations de l'Art moderne.

Falguière n'a pas été aussi heureux cette année avec son buste de Carolus Duran et sa statue de Lamartine, commandée par la ville de Mâcon.

Le buste du peintre est pétri au pinceau un peu mollement, les cheveux manquent peut-être de « voulu » dans l'exécution et le modelé des chairs n'est pas des plus consciencieux. Ce bronze, toutefois, a de l'allure et de la crânerie.

Son Lamartine est campé avec grande hardiesse; mais le coup de vent dans le vaste manteau est d'un aspect désagréable: l'œil s'éborgne aux angles et ne se repose pas sur ces plis multiples.

Puis, quelle bizarre façon de faire porter le laurier symbolique au poète... il a l'air de vouloir s'asseoir dessus... Les muses le lui pardonnent!

Voici venir Ernest Christophe avec sa statue en marbre, le *Masque*. C'est une grande et superbe femme debout et mi-nue. Le bras, replié au dessus de la tête,

tient un masque souriant qui, vu à droite, semble, par un caprice du sculpteur, être la figure joyeuse de sa statue. A gauche s'aperçoit le visage réel: la tête se replie désespérément en arrière, contractée par la douleur et la souffrance.

C'est là, sans contredit, une œuvre de premier ordre!

Ernest Christophe est élève de Rude, et le maître en faisait si grand cas qu'il a signé son monument de Cavaignac: « Rude et son jeune élève Christophe. »

M. Christophe continue les saines traditions du style et du beau. Son marbre a l'ampleur et la majesté des marbres antiques: bien des statues voisines paraissent mesquines, maniérées, tourmentées... Ses confrères deviennent des sculpteurs spirituels!

Malgré ses goûts et ses attaches classiques, Ernest Christophe appartient naïvement à son époque par l'âme et le sentiment. Voyez l'expression de souffrance de cette femme, c'est bien l'expression de la souffrance moderne tout entière!

C'est l'œuvre d'un grand maître. Et combien paraissent pygmées à côté de ce géant, tous ces ciseleurs de marbre, dont l'école mère est en Italie, et dont l'idéal rêvé est le trompe-l'œil en marbre, la juste et fidèle reproduction de la texture d'une étoffe ou d'un métal; combien sont effacés ces ingénieux artisans qui rendent au ciseau, dans la pierre rigide, les plis moelleux du velours, la cassure de la soie. Heureusement que l'avenir — et le présent — appartiennent aux Christophe et aux Paul Dubois!

Cyprien Godebski expose une puissante allégorie: *Odium*. La Haine est représentée par un énorme buste de guerrière, casque en tête. C'est bizarre et joli d'ajustement. La tête est du plus beau caractère. Le sculpteur accompagne *Odium* d'un autre buste, le portrait de M. \*\*\*. bien massé par plans larges et entendus.

De Léon Perrey une *Jeune moulinière, souvenir de Villerville*. La fillette est courbée en deux dans une pose gracieuse et cueille des moules. C'est d'un ensemble harmonieux, d'un mouvement plein de naturel et d'une friande simplicité dans les lignes.

M. Ringel nous montre Sarah Bernhardt, — l'héroïne du Salon de 1876! — dans son costume gothique de la *Fille de Roland*. Elle tient la fameuse Durandal... Mais pourquoi le sculpteur — ô cruel! — a-t-il percé les yeux de son modèle avec une vrille?...

Parmi les « fauves » du jardin... de sculpture, l'on remarque surtout une *Famille de tigres*, groupe en bronze d'Auguste Cain. La tigresse apporte en pâture un paon à ses petits. Cette mère a un superbe mouvement de col tendu. C'est nerveux, puissant et sculptural, compris dans le sentiment de Barye.

Parmi les études de nu qui se distinguent par les

finesses de la ligne et les délicatesses du modelé il faut citer un *Après le bain* de Paul Noël, une *Jeune fille au bain* de M<sup>me</sup> Bertaux, l'*Hésitation* de M. Schœnewerk. Gustave Deloge a envoyé le buste de M. Littré... il serait plus juste de dire : les rides de M. Littré ! C'est un Quentin Metsys en terre cuite.

La *Pieta* de M. Sanson obtient du succès, mais c'est d'un art régulier et bien froid.

M. Vasselot expose un *Christ au tombeau*, savamment modelé. Le christ est en bronze et les draperies qui le recouvrent sont en marbre noir : d'un heureux arrangement.

Le plâtre à succès, — succès de curiosité et d'étrangeté, s'entend ! — est assurément l'*Après la tempête* — de la très-originale artiste Sarah Bernhardt.

Une vieille femme ridée, cassée, décharnée, vient de recueillir sur la plage, après la tempête, une épave humaine, un jeune enfant. C'est pétri et tripoté au moyen des plus singuliers procédés. Les jambes du jeune noyé sont traitées avec grande sincérité.... J'entends murmurer autour de moi que ce pourrait bien être un moulage sur nature... mais le public parisien est si terrible!...

Si terrible!... Aussi faut-il en savoir d'autant plus gré aux rares sculpteurs belges qui ont affranchi les critiques parisiennes — injustes ou inconscientes bien souvent!

Un Liégeois, Léon Mignon a envoyé un *Chien danois* (plâtre) et un *Taureau romain* (bronze). Son chien est d'un modelé savant. Son taureau fouillé avec audace et grandeur, a du caractère et de la vérité.

MM. Samain et Vinçotte font excellente figure au milieu de leurs redoutables concurrents, le premier avec sa *Femme de la campagne de Rome*, le second avec son marbre du *Giotto* qui conserve toutes ses qualités de style et d'ingénuité.

Paul De Vigne a un double envoi : une *Pompéienne*, buste en bronze d'un grand sentiment et d'une robuste facture. *Poverella*, une jeune Italienne, son violon sur les genoux, endormie dans une pose charmante remplie de grâces enfantines. Tout le corps est d'une silhouette délicate et harmonieuse, pleine d'une exquise mièvrerie.

Par Phidias ! cher lecteur, voici écrémée la blanche exhibition des bustes et des statues. A dimanche prochain notre descente au rutilant Salon de peinture.

MARC VÉRY.

## PROPOS D'ARTISTE

J'ai eu l'occasion de parler incidemment à cette même place, de la grande famille artistique de 1830, de ces jeunes extravagants, gloires futures du Romantisme, qui vivaient entr'eux, dans la haine des bourgeois à menton glabre et l'éloignement des cercles frivoles de la bonne société.

Que de figures intéressantes et belles nous trouvons parmi eux, et que j'aurais de plaisir à vous dépeindre les membres du petit cénacle ; Gautier, ce novateur modèle, romantique jusque dans sa longue chevelure, et qui voulait révolutionner le costume même ; — Célestin Nanteuil, l'homme gothique que nous trouvons décrit dans les *Jeune France*, et qui mourut depuis, Directeur d'Académie à Dijon ; — Devéria qu'une seule toile rendit célèbre ; — Gérard de Nerval, esprit charmant qui fut trop modeste pour arriver à la gloire ; — Bouchardy, dramaturge compliqué ; Eugène Delacroix, Petrus Borel, bien d'autres encore qui faisaient au maître Hugo une garde d'honneur sans pareille.

Tous ces artistes, peintres ou littérateurs, — que je connaissais déjà, soit par leurs œuvres, soit par les chroniques ou bulletins littéraires, épars dans divers journaux, — tous je viens de les voir revivre à l'appel de la plume vaillante d'un des leurs, de Théophile Gautier. J'avais ouï médire de l'*Histoire du Romantisme*, œuvre posthume de ce littérateur fécond, et j'avais jusqu'à présent négligé de la lire ; c'était un tort, et je viens de le réparer en parcourant, plutôt en étudiant ces feuilletons charmants, où le railleur des *Jeune France* est redevenu sérieux pour célébrer ses anciens compagnons de fantaisies, de luttes et de victoires. L'œuvre manque peut-être d'unité, en ce sens que les morceaux qui la composent, écrits à diverses époques et dans divers journaux, n'étaient pas, ce me semble, destinés à former un livre, et surtout une Histoire du Romantisme... Mais la lecture de chaque fragment est si intéressante qu'on ne songe pas à se plaindre du manque de cohésion.

Il y a une idée-mère cependant : décrire et louer les champions de la jeune école, tous ces hommes qui comprirent si bien la fraternité des Arts et aussi des Artistes. Hélas ! leur race est presque disparue, et la plupart des feuilletons de Gautier sont des notices nécrologiques ; Gautier lui-même est allé rejoindre ses anciens compagnons, les peintres énergiques et novateurs, et les poètes rimeurs de ballades ou *sonnets*, comme disait Ronsard ou quelqu'un de ses disciples. Que la terre leur soit légère, et que leurs noms restent chers à tous les amis de l'Art.

Je viens de dire que la jeune Ecole comprenait à merveille la fraternité des arts, et, à ce propos, je me permettrai de vous citer cinq lignes de Gautier, dans le livre que j'ai sous les yeux. Il commence ainsi la notice consacrée à Louis Boulanger, le peintre de *Mazeppa* et l'intime de Hugo : « A cette époque les peintres et les poètes vivaient familièrement ensemble, et c'étaient d'un art à l'autre d'incessants et profitables échanges. Le poète prenait quelquefois le crayon et le peintre la plume. On causait vers dans l'atelier, et tableaux dans le cabinet. »

Le fait que rapporte ce passage est peut être ce qui m'a le plus frappé dans l'histoire du Romantisme; Théophile Gautier avait débuté par la peinture, Petrus Borel était architecte, Boulanger faisait des vers, et l'olympien Victor maniait avec grâce les crayons et le pinceau. Ceci nous montre que les novateurs d'alors, dédaigneux cependant des théories anciennes, comprenaient vraiment l'esthétique; ils savaient que tous les arts ont un même but et procèdent d'une même source; l'esprit, pour pouvoir exprimer dignement le Beau et le Vrai, doit chercher sa voie, et ne négliger aucun des modes d'expression. C'est le seul moyen de ne pas faire fausse route.

Mais nous ne voulons pas tomber ici dans les subtilités; la thèse que nous avons énoncée pourrait être l'objet d'une étude spéciale et prêterait sans doute à de nombreux développements. « Les échanges d'un art à l'autre », dont il est ici parlé, avaient un résultat bien autrement pratique et immédiat : c'était d'entretenir entre les disciples des Muses, comme dirait un classique, ces liens de confraternité, rompus ou tout au moins relâchés aujourd'hui, et qui sont pourtant d'une nécessité si absolue..... Le Romantisme, si attaqué à l'origine, ne tarda pas à remporter d'éclatantes victoires; son triomphe fut bientôt un fait accompli, et ce, non seulement parce que les théories défendues étaient bonnes, mais parce qu'elles étaient présentées à la fois et avec un ensemble frappant, dans toutes les branches de l'Art par des hommes unis dans la même idée. Si nos contemporains, les *jeunes*, les réalistes, si vous voulez, suivaient l'exemple de leurs aînés, les romantiques de 1830, — s'ils agissaient de concert et se prêtaient mutuellement aide et assistance, — les conquêtes seraient moins lentes à venir, et leur système serait déjà moins critiqué et mieux compris.

Vous trouvez peut-être que j'abuse de la digression, et de fait, voulant vous faire connaître le livre posthume de Gautier, je me suis égaré à vous parler d'union artistique. Mais je ne regrette pas mes paroles, et je souhaite ardemment qu'elles ne soient pas « perdues pour tout le monde ». Et maintenant, permettez-moi de prendre congé de vous, bons lecteurs, car celui qui veille à la *mise en pages* de l'*Artiste*, m'en voudrait

d'empiéter sur l'espace laissé à mes aimables collaborateurs.

Valete!

c.

## L'IMAGINATION ET LE BEAU

DANS LES ARTS (1)

### I

Que nos lecteurs ne s'effraient pas en lisant le titre de cet article : nous n'avons pas voulu faire une étude purement psychologique, et les idées que nous exposons ci-dessous sont plus pratiques que beaucoup se l'imaginent.

En effet, on ne peut jeter le plus mince coup-d'œil sur le monde des arts et des lettres, sans être étonné et saisi de la grande lutte qui se livre entre les partisans des systèmes si nombreux et si opposés touchant le Beau dans les arts. Et si l'on veut examiner sagement les uns et les autres, peser avec justesse et impartialité ce qu'ils ont de favorable et de défavorable, il faut préalablement se rendre un compte exact de la faculté essentielle aux arts, c'est-à-dire, l'imagination. Nous entendons l'imagination artistique et poétique. Quel est le rôle de l'imagination? L'imagination donne une forme sensible à l'intelligible, elle le revêt d'un caractère qui excite en nous ce sentiment supérieur qu'on nomme le sentiment du Beau.

Les objets, tels qu'ils se présentent pour nous dans la nature, ne peuvent nous donner que des notions sensibles et restreintes qui constituent en quelque sorte la forme donnée par la raison à l'élément intelligible.

En effet, une œuvre d'art n'est pas une œuvre de pure imagination : le monde extérieur et la raison y concourent pour une part fondamentale, le premier, en y donnant la forme, la seconde, en y consacrant l'idée. L'imagination, par un travail merveilleux et d'une mystérieuse grandeur, réunit dans une union profonde et intime l'idée et la forme. On voit assez que le sentiment contribue puissamment à rendre cette union harmonieuse et féconde. Aussi n'y a-t-il point d'œuvre

(1) Nous inaugurons avec le présent numéro une série d'articles philosophiques touchant quelques problèmes intéressants. Ce travail nous est communiqué par un de nos abonnés. Au début de cette étude, nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs que l'*Artiste* est une tribune libre où toutes les théories honnêtes et sagement défendues ont le droit de se produire. C'est assez dire que la rédaction ne prend pas la responsabilité de toutes les idées émises par Paul Vlinsi. N.D.L.R.

d'art conçue dans le calme et le sang-froid. Pour qu'il y ait œuvre d'art, il faut l'inspiration. L'inspiration ! mot qui définit parfaitement cette force incompréhensible qui entraîne l'artiste ! L'inspiration donne à l'artiste le type idéal qu'il tentera de reproduire. Son travail est donc un travail d'imitation : et l'œuvre sera d'autant plus parfaite qu'elle exprimera mieux l'idéal donné par l'inspiration.

Il résulte clairement de ce que nous venons de dire que la condition première pour qu'une œuvre d'art soit belle, c'est qu'elle soit l'expression aussi fidèle que possible de l'idéal. Cette ressemblance d'expression dépend du talent de l'artiste qui réalise plus ou moins bien la conception idéale de l'imagination ; jamais, cependant, le talent ne reproduira l'idéal dans toute sa splendeur : nous comprenons, nous concevons le Beau, mais nous ne l'atteignons pas ; bien plus, nous ne pouvons ni le définir, ni dire en quoi il consiste réellement. Qu'est-ce que le Beau ? Cette question a reçu toutes espèces de solutions, par les mille et un systèmes philosophiques que l'esprit ou la bêtise humaine a inventés. Les uns ont prétendu que ce qui constitue le Beau, c'est l'agréable ; d'autres, poussant plus loin les conséquences du principe, ont dit que l'utile seul est beau. Enfin une théorie plus noble a voulu que le Beau fût le vrai et le bien.

Le temps et l'espace nous manquent pour examiner longuement ces opinions. Le Beau n'est pas l'agréable : car l'agréable en soi ne nous donne jamais un sentiment : il produit en nous une sensation et le sentiment du Beau, — l'expérience nous l'atteste, exige l'excitation préalable d'un acte spirituel. Si le Beau était l'agréable, il faudrait admettre que les animaux qui connaissent l'agréable ont le sentiment du Beau : absurdité qui se réfute d'elle-même. Le Beau est-il l'utile ? Encore une fois, non. Comment apprécions-nous l'utilité d'une chose ? Est-ce que nous avons cette idée de prime abord, sans réflexion, comme l'idée du Beau qui surgit en nous sans aucun travail de notre part et comme par intuition ? Evidemment non : ce n'est que par un acte de raison, par un jugement, que nous déduisons l'utilité d'une chose. Et dès lors, comment deux idées aussi diverses dans leur origine pourraient-elles être si intimement liées que l'une soit en quelque sorte la cause de l'autre.

Bien plus : tous les objets utiles nous paraissent-ils beaux ? Tous les objets beaux sont-ils utiles ? L'expérience de chacun répond à cette question. Le vrai et le bien contribuent certainement à rendre une chose belle ; mais ils n'y suffisent pas seuls ; il faut pour engendrer l'idée du Beau que le vrai et le bien se manifestent dans une sorte de splendeur — pour employer l'expression de Platon. — Cette splendeur illumine l'esprit et lui procure une certaine jouissance. L'idée

du Beau s'éveille alors sans que l'esprit participe activement à sa formation.

La matière en soi n'est pas belle : elle est indifférente et il faut que l'idée lui donne une forme resplendissante pour qu'elle soit belle. En quoi consiste donc cette forme que l'idée donne à la matière ? L'idée intervenant dispose et arrange les parties dans un ordre harmonieux : elle donne à l'objet sensible un reflet intelligible. Dès lors, la matière devient l'expression de l'intelligible. Elle est en quelque sorte un miroir où l'intelligible se reflète soit comme idée de grandeur, de puissance de force, soit comme idée de raison, etc.

C'est ainsi seulement que nous pouvons dire qu'une statue est belle, qu'un arbre est beau, etc. On le voit, le Beau exige l'unité et la variété. L'unité et la variété, unis par un lien mystérieux dans une harmonieuse grandeur et resplendissante, engendrent l'idée du Beau.

(A continuer.)

VLINSI.

## L'ART DÉCORATIF

M. Gustave Lagye consacrait, il y a quelques semaines dans la *Fédération Artistique*, un excellent article à l'art décoratif qui, pour n'être qu'une branche secondaire des arts plastiques ne doit pas moins mériter notre admiration.

Nous nous associons sans réserves aux idées émises par notre estimable confrère, et comme lui nous pensons que le décorateur est souvent un véritable artiste qui, par son talent, a le droit de réclamer une des premières places dans la grande famille artistique.

Si nous examinons, en effet, toutes les connaissances que doit posséder un peintre décorateur, nous n'hésiterons pas un seul instant à lui accorder un titre que justifie, non pas une routine de métier, mais des aptitudes naturelles et souvent même un véritable génie.

L'art décoratif est plus exigeant qu'on ne le croit généralement, et pour cette raison, il mérite aussi plus d'estime qu'on ne lui en témoigne.

Le décorateur doit avoir avant tout, énormément de goût, chaque jour il est appelé à travailler d'après des styles qui lui sont imposés par l'ameublement, et il importe qu'il sache apporter dans ses exécutions, l'harmonie que celui-ci lui commande ; il doit posséder une science très-complète du dessin, qui lui permette de rendre ses idées d'une manière irréprochable ; il faut qu'il soit aussi à la fois, peintre et sculpteur ; il doit avoir étudié les règles de la perspective afin de pouvoir disposer, grouper convenablement ses ornements ; il doit enfin avoir une imagination active, car souvent ses travaux s'appliquant à l'embellissement de fêtes, de

cérémonies, exigent une grande variété et toujours du nouveau, de l'imprévu.

C'est une science artistique quasi-universelle qu'il doit donc acquérir après avoir reçu de la nature des dispositions, des qualités naturelles.

Le passé, du reste, est fertile en grands hommes — peintres décorateurs. Il en est qui ont laissé dans l'histoire des arts, des noms immortels.

Balthazar Preuzzi, à Volterre, en Italie; Parigi, à Florence; Bibiena, à Rome ont illustré l'art décoratif. Servandoni, après avoir élevé à Paris, le beau portail de Saint-Sulpice, montra aussi sur le vaste théâtre des Tuileries tout ce que pouvait faire naître la baguette du peintre décorateur. Cicéri encore était un maître : c'est lui qui embellit l'ancien Opéra de Paris, de toutes les illusions de son étonnant pinceau.

Mais pourquoi remonter si haut? De nos jours, et dans notre pays, n'avons-nous pas des décorateurs-artistes? Charles Albert; Tony Marin; Meyer; Gustave Janlet, pour ne citer que quelques noms qui ont brillé d'un vif éclat à l'Exposition des Arts industriels de 1874, et au talent desquels M. Lagye a rendu alors un légitime hommage dans l'intéressant ouvrage qu'il a publié.

Il y a quelques semaines encore, il donnait en termes enthousiastes dans la *Fédération Artistique* un compte rendu des décorations exécutées au *Café du Long-champs* à Anvers, par M. Vankemmel, compte-rendu que nous ne pouvons nous dispenser de reproduire :

Les décorations de la salle du rez-de-chaussée, disait notre confrère, rentrent dans la catégorie des travaux à effet, destinés surtout à être vus à la lueur du gaz.

Le plafond, à gites de bois recouverts de plâtre moulé, encadre une série de peintures brillamment teintées et dont les sujets sont empruntés au répertoire ordinaire en pareil cas : les arts, les jeux et les plaisirs. Deux grands panneaux longs, qui se font pendant, représentent l'un un banquet dans les nuages, où des amours roses et blonds consomment joyeusement des oiseaux de Paradis, arrosés de champagne céleste, l'autre une partie de musique, sans doute à cause du voisinage du kiosque, autour duquel, les jours fériés, la population anversoise va s'enivrer de bruyantes sonorités.

La première rangée de petits panneaux, toujours à bases d'amours modernisés, personnifie les diverses combinaisons aléatoires, au moyen desquels l'homme arrive à faire supporter ses consommations par son semblable : palet, billard, cartes, boules, dominos, quilles, arbalète, etc. Quatre panneaux, coupés en quart de rond, entourant la rosace à jour, représentant la *Bière*, le *Vin*, l'*Amour* et le *Tabac*, soit une volupté de plus que celles célébrées par le beau Max du *Châlet*. La *Bière*, c'est un Cupidon altéré, orné de feuilles de houblon et tenant à la main un bock qui mousse plus abondamment que le savon des familles; le *Vin*, un petit Bacchus exprimant dans un cratère le jus d'une grappe vermeille; l'*Amour*, un baiser jeté dans l'espace, à l'adresse d'un cœur

traversé d'une flèche; le *Tabac*, un nègre fumant gravement son tchiboucq, en s'évantant d'une feuille.

Ces différents panneaux sont encadrés dans cinq tons de métaux rehaussés de filets d'ors verts, jaunes et rouges. La double bordure, en relief, formée par les caissons est d'un ton plus vigoureux, quoiqu'appartenant à la même gamme. Elle est étoilée de boutons apparents, imitant le bronze florentin, d'une teinte plus lourde que le reste et qui imprime à l'ensemble plus d'élévation et de légèreté.

Les consoles, surmontant les glaces, portent chacune l'écusson d'une des neuf provinces qui, par ses couleurs tranchées, rappelle l'éclat des peintures du plafond. Les panneaux de la muraille, en marbre vert Campan et Napoléon, ressortent dans une monture imitation bronze, s'harmonisant avec les boutons de la bordure. Cet ensemble très-coquet et d'un éclat réjouissant, est relevé encore par des lambrequins et des banquettes — tapisseries d'un ton fin et d'un dessin plein de distinction.

M. Vankemmel a exécuté encore à Anvers, plusieurs autres décorations importantes, entr'autres celles des salons de M. Louis de Winter, conseiller communal, celles de la maison du peintre Lamorinière, etc. C'est lui aussi qui est l'auteur des peintures du *Café Suisse*, de Bruxelles. Nous regrettons que le format de notre journal ne nous permette pas de reproduire, à propos de ces différents travaux, la description qu'en fait M. Lagye, mais nous nous occuperons dorénavant plus souvent de l'Art industriel, qui a le rare mérite de joindre l'utile à l'agréable et dont, à cause de ce double avantage, les applications sont multiples.

Aussi l'*Artiste* sera à son poste à toutes les exhibitions d'arts industriels et notre correspondant à Philadelphie nous a promis sur ce sujet d'intéressantes relations.

V. R.

## MICHELET

Les funérailles de Michelet, dont le corps avait été transféré à Paris, ont eu lieu le 48 mai au milieu d'une foule immense et sympathique, accourue pour rendre hommage à la mémoire du grand écrivain, de l'historien éclairé qui avait si bien chanté les gloires de la patrie.

Le génie dont Michelet fait preuve dans son *Histoire de France* est d'un caractère éminemment descriptif. Malgré certaines tendances de jeunesse pour les théories de Vico, il ne se montre guères partisan de l'école philosophique et scientifique qui considère tous les faits de l'histoire comme les conséquences nécessaires et prévues d'autres faits, et voudrait les rattacher l'un à l'autre par des formules, à la manière des algébristes. Son style était puissant, original parfois, toujours élégant; le Tableau de la France, qui sert comme d'introduction à son grand livre, suffirait à le placer parmi les maîtres de la langue et de la pensée.

Ses derniers ouvrages, pages arrachées pour ainsi dire au grand livre de la Nature, sont aussi bien attachants. *L'Insecte*, *L'Oiseau*, *La Mer*, etc., révèlent un esprit savant et poétique, observateur délicat des merveilles du monde.

Le nom de Michelet est de ceux que ne peut oublier qui-conque s'intéresse aux choses de l'intelligence.

c.

## PRÈS DU Foyer

*Jeune fille assise, rêveuse,  
Près de l'écran doré par les feux du brasier,  
N'entends-tu pas la voix mystérieuse  
Des fantômes du foyer ?*

*Voix qui dans l'âtre semble rire  
Comme un écho des chants d'été,  
Quand Jeunesse court en délire  
Au fond des bois réveiller la Gaieté.*

*Voix qui parfois vague et plaintive,  
Meurt et renaît en gémissant,  
Comme un regret d'une autre rive,  
Lointain soupir d'un cœur absent.*

*C'est, jeune fille, alors que les songes éclosent,  
Ton beau front soucieux se penche sur ta main...  
Sur le coussin brodé nonchalamment reposent  
Tes petits pieds frileux blottis dans le satin.*

*Vois-tu la course furibonde  
Des jets de feu dansant la ronde ?*

*Vois-tu sur les charbons ardents,  
Flammes bleuettes qui scintillent  
Comme les papillons qui brillent  
Au sein des roses du printemps ?*

*Leur groupe entier semble en détresse,  
Il meurt et renaît tour à tour,  
Comme on voit varier sans cesse  
Nombreux caprices de l'Amour.*

*Puis une ardeur nouvelle excite  
Leurs rangs de feux évanouis,  
Quand le tison qui les irrite  
Verse ses perles de rubis.*

*Ah ! que de rêves en notre âme  
Près du foyer viennent surgir,  
Quand on croit lire dans sa flamme  
Le mot magique : Souvenir !*

G. B.

## LES CONCERTS

### Au Jardin zoologique.

Le Jardin zoologique a commencé la série de ses concerts. On a abandonné la symphonie qui avait fait ses *preuves* l'année dernière, et c'est une harmonie qui donne le concert deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche. Le mardi a été réservé aux excellentes musiques militaires de la garnison.

L'organisation de ces concerts, la formation de l'orchestre a été confiée à un musicien d'élite, M. Cleemann, chef de musique dans la garde civique, directeur de la société *l'Union musicale* d'Ixelles. Les efforts de M. Cleemann ont obtenu un succès complet : il a réuni un orchestre nombreux, et, ce qui mieux est, un orchestre discipliné composé d'excellents artistes. Sous son habile direction, l'harmonie nouvelle est déjà arrivée à un certain degré de perfection, et il n'est pas douteux que bientôt elle soit irréprochable. Le programme est formé avec goût et intelligence : du classique pour les *sérieux*, du léger pour les autres... et ils sont nombreux, ceux-là ! Il semble — et c'est fort heureux — que le monde reprend déjà le Jardin en amitié.

Malgré le temps qui est toujours bien maussade, un assez grand nombre de personnes assistent aux concerts qui ont lieu à 7 1/2 heures pour se terminer généralement vers 10 heures.

Les plaisirs musicaux n'abondent pas en été, et nous croyons que les concerts du Jardin, grâce à la nouvelle impulsion qui leur est donnée, prospéreront pour la grande satisfaction du public et de MM. les actionnaires de la Société.

### Messe de M. De Pauw.

Une messe de M. De Pauw a été exécutée jeudi par la chapelle de l'église St-Boniface. Malheureusement, notre jeune organiste n'a pas fort bien réussi dans cette composition. Ni le fonds, ni la forme ne sont neufs, et contrairement à l'habitude, le cachet sévère est absolument exagéré. En cherchant à écarter les moyens prétentieux, M. De Pauw a aussi écarté la mélodie — qui manque presque complètement dans sa messe. Arrivée à ce point d'*austérité*, la musique n'est plus qu'un baragouin qui ne s'adresse plus à l'âme et qui est loin de la soutenir dans sa prière. Elle produit sur les oreilles une sensation vague et indécise qui tient du malaise. *Ne quid nimis*. M. De Pauw, excellent organiste, a voulu faire briller son instrument, et il a donné à l'orgue un rôle prépondérant et persistant.



Pour être justes, nous devons reconnaître dans l'*Agnus Dei* de réelles beautés. C'est un morceau plein de mérites et qui prouve que M. De Pauw peut mieux que ce qu'il nous a donné.

A bientôt la revanche, sans doute ?

VINDEX.

## NOUVELLES A LA MAIN

..... S. M. le Roi de Hollande, voulant récompenser les grands services rendus par M. Auguste Dupont dans l'enseignement musical qu'il donne au Conservatoire de Bruxelles aux élèves de l'institution Georges Cabel, a promu l'excellent professeur au grade de commandeur de la Couronne de Chêne.

M. Gevaert — retour du château de Loo — a, paraît-il, rapporté de Hollande à M. Joseph Dupont, frère du précédent, la nouvelle de sa nomination dans le même ordre.

Nous nous empressons de féliciter les deux frères de cette heureuse rencontre que le *hasard* leur a procurée sur le chemin de la Croix.

..... Par arrêté royal du 24 mai, est approuvée l'élection, faite par la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie de Belgique, de M. J.-F.-J. Heremans, en qualité de membre titulaire de ladite classe.

..... La Société internationale des Aqua-Fortistes, sous la présidence d'honneur de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre, ouvrira une exposition de gravures à l'eau-forte, le 9 juillet 1876, dans le local et sous le patronage du *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles.

Voilà une excellente idée à laquelle nous applaudissons.

Aqua-Fortistes, à vos cuivres !

..... L'exposition annuelle des Arts plastiques au *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles ne s'ouvrira que le 15 juin.

..... Le Théâtre-Français vient de jouer avec succès une comédie en vers de M. Coppée, le *Luthier de Crémone*, et un acte en prose de MM. Legouvé et Labiche, la *Cigale chez les Fourmis*.

..... Quelques prix de la vente Christophe Rhaban Ruhl:

David Teniers, le jeune. <i>Le déjeuner flamand</i> . . . . .	1,926	thalers.
Le même. <i>La Fileuse</i> . . . . .	3,230	»
Andreas Achenbach. <i>Paysage montagneux</i> . . . . .	3,500	»
Eugène Verboeckhoven. <i>Brebis et chèvres au repos</i> . . . . .	430	»
Albrecht Devriendt. <i>Sainte Elisabeth</i> . . . . .	750	»
Juliaan De Vriendt. <i>Sainte Cécile</i> . . . . .	75	»
Wilhelm, de Cologne. <i>La vénération de Sainte Marie</i> . . . . .	3,010	»
Claes Pietersz. <i>La grotte des Pâtres</i> . . . . .	2,150	»
Govert Camphuysen. <i>Intérieur de chaumière</i> . . . . .	1,500	»
Albert Cuyp. <i>Paysage au déclin du jour</i> . . . . .	2,200	»
Jan Van Goyen. <i>Vue de rivière à Dordrecht</i> . . . . .	2,000	»
Bartholomeus Van der Helst. <i>Portrait</i> . . . . .	3,100	»
Melchior De Hondcoeter. <i>Combat entre un oiseau de proie et un coq</i> . . . . .	3,600	»
Salmon Koninck. <i>Jésus chassant les marchands du Temple</i> . . . . .	1,000	»
Aart Van Den Neer. <i>Hiver en Hollande</i> . . . . .	2,501	»
Willem Van De Velde, le jeune. <i>Combat naval</i> . . . . .	2,000	»
Jan Wynants et Joannes Lingensbach. <i>Retour de la chasse</i> . . . . .	2,000	»

..... On sait qu'une souscription a été ouverte par la ville de Valenciennes, pour élever un monument funèbre à Carpeaux. Cette souscription a déjà produit 13,718 francs.

..... La famille du regretté Vincent Devos annonce qu'elle vendra, de gré à gré, les richesses artistiques délaissées par le défunt. Les tableaux et études ont, en grande partie, été peints en Italie, lors du séjour que M. Devos y fit de 1869 à 1871.

..... Une exposition des Beaux-Arts aura lieu à Spa, sous les auspices du Gouvernement et de l'Administration communale. L'exposition aura lieu du 16 juillet au 20 septembre.

Les exposants n'auront à supporter aucuns frais de transport sur le territoire belge.

Le nombre d'objets de même nature que chaque artiste est admis à envoyer à l'Exposition, est limité à deux.

Une tombola sera organisée.

..... Grand succès à Paris, à l'Opéra-Comique, pour la reprise de *Philémon et Baucis*, de Gounod.

..... M<sup>lle</sup> Pauline Thys a composé la musique de : *Un mariage de Tabarin*, en 3 actes.

Il y a eu une audition de cette pièce, à Paris, sous la direction de M. Maton, artiste belge.

..... *Turgotin*, la bluette de notre confrère Georges Du Bosch, va être jouée à Paris, au Palais-Royal.

..... Le premier concert de J. Offenbach, à Philadelphie, a rapporté la somme de 40,000 francs.

..... M. Vieuxtemps vient d'être promu au grade de commandeur de la Couronne de Chêne.

..... Le mauvais temps a empêché jusqu'ici le public de se porter en foule au Waux-Hall.

L'orchestre, dirigé par MM. Dupont et Buziau, est toujours excellent.

Nous rendrons compte de quelques nouveautés musicales qu'il doit exécuter prochainement.

..... L'Exposition de Philadelphie a été ouverte, le 10 mai, par le président Grant, en présence de l'empereur et de l'impératrice du Brésil, des ministres, des juges et des membres du Congrès, des autorités civiles et militaires et de plus de 50,000 spectateurs.

Nous attendons des détails de notre correspondant.

..... La ville de Paris va élever une statue équestre à Philippe-Auguste: la statue devra être terminée en 1878.

..... L'Académie des Beaux-Arts de Paris rappelle que le prix d'architecture fondé par M. Duc est un prix biennal, de la valeur de 4,000 francs. Ce prix ayant été décerné cette année le 8 avril, le concours est de nouveau ouvert, et il ne sera clos que le 1<sup>er</sup> avril 1878.

Le programme est à la disposition des intéressés, au secrétariat de l'Institut.

..... *Les étrangers au Salon de Paris. — Statistique moyenne des années 1874, 1875 et 1876 :*

Les États-Unis sont représentés au Salon annuel par . . . . .	66	peintres.
L'Autriche par . . . . .	38	»
L'Italie par . . . . .	35	»
La Suisse par . . . . .	35	»
La Belgique par . . . . .	33	»
La Hollande par . . . . .	30	»
L'Espagne par . . . . .	28	»
L'Allemagne par . . . . .	14	»
La Russie par . . . . .	12	»
La Suède par . . . . .	6	»
La Grèce par . . . . .	4	»
Le Danemark par . . . . .	2	»



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N<sup>O</sup> 22.

4 JUIN 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50  
Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, et chez SARDOU  
libraire, Galeries-St-Hubert.

#### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales  
et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de  
rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

#### SOMMAIRE

*Les étrangers hors du Conservatoire.* — *Salon de Paris, II, Peintres français.* — *Lettre de Ludwig Wihl.* — *Molière, étude inédite, (3<sup>e</sup> article).* — *Poésie : Caprice.* — *Concerts.* — *Nouvelles à la main.*

#### LES ÉTRANGERS HORS DU CONSERVATOIRE

L'Artiste sortait de presse dimanche dernier, au moment où nous recevions, trop tard malheureusement pour être insérée, une nouvelle de la plus grave importance et tellement inattendue, que nous n'y aurions certainement pas ajouté foi, si elle ne nous avait été apportée par une personne à même d'être bien informée.

Un ordre officiel venait d'être donné et annoncé dans toutes les classes du Conservatoire de Bruxelles : LES ÉLÈVES HOLLANDAIS NE SERAIENT PLUS ADMIS DÉSORMAIS A FRÉQUENTER LES COURS. Des vides sensibles allaient donc se faire dans les classes de MM. Wieniawski, Dupont, Servais...

Cette nouvelle avait pour nous un intérêt particulier. Seuls dans la presse, nous avons en effet attaqué franchement les déplorables abus commis à

notre Ecole musicale. Nous avons protesté contre l'envahissement sans cesse plus grand, de l'élément étranger dans un établissement essentiellement national; nous avons osé critiquer ouvertement la conduite antipatriotique de M. le Directeur Gevaert.

Dans ces attaques, nous nous sommes montrés impitoyables, certains qu'un jour satisfaction serait donnée à nos trop justes et trop loyales réclamations.

Seuls, disions-nous, nous avons soutenu cette lutte avec ardeur et confiance. Il serait ingrat cependant, de notre part, de ne pas remercier notre estimable confrère M. Lagye, d'avoir bien voulu en nous reproduisant dans ses colonnes, donner à notre voix plus d'écho et plus d'autorité. Nous sommes certains, du reste, de mériter son puissant appui chaque fois qu'il nous arrivera de devoir flétrir l'injustice commise en faveur d'artistes étrangers, au détriment de compatriotes.

L'expulsion du Conservatoire des élèves Hollandais est donc une grande satisfaction donnée à nos réclamations incessantes et un brevet d'autorité donné à nos critiques et à nos discussions. C'est ce que nous ont fait comprendre les félicitations nombreuses que nous avons reçues de toutes parts, tant au début de la lutte que nous avons entreprise,

qu'aujourd'hui où une victoire éclatante est venue couronner nos efforts.

Mais maintenant que cette satisfaction a été donnée, il importe que nous sachions aussi, par qui a été provoquée cette équitable et patriotique mesure.

Malgré toutes les peines que nous nous sommes données, il nous a été impossible d'éclaircir ce mystère, et à l'heure actuelle nous en sommes réduits encore aux hypothèses.

Espérons pourtant que nous saurons bientôt à qui doivent s'adresser nos éloges et nos remerciements.

Serait-ce M. Gevaert, qui, pris d'un remords tardif, a senti subitement l'énormité de ses fautes et le poids de sa responsabilité? Nous le voudrions bien, ne fût-ce que pour avoir une fois, le plaisir de lui adresser nos félicitations sincères.

Mais nous n'osons le croire!...

M. Gevaert faisant du patriotisme! Allons donc!

Il est si rare de voir de *grands* hommes, des personnalités éminentes renier dans un bon mouvement toute une vie, tout un passé! Et nous sommes forcés d'avouer que nous ne croyons pas M. Gevaert capable de ce bon mouvement. Il nous est resté sur le cœur quelques paroles prononcées il y a des années, par le Directeur du Conservatoire *Royal*, dans une circonstance que nous ne rappelons qu'à regret, tant son souvenir nous est pénible.

M. Gevaert était alors à Paris et fort bien en Cour, paraît-il. Un jeune Belge, de passage dans le « cerveau du monde », cher à Victor Hugo, alla voir l'auteur de *Quentin Durward*. La conversation roula, paraît-il, sur notre pays en l'avenir politique duquel M. Gevaert montra fort peu de confiance... On dit même que dans cette conversation il n'épargna pas lui, enfant de Gand, « les petits Belges » et il alla jusqu'à offrir à son jeune compatriote ses services influents pour le pousser dans la carrière administrative *française*.

Ceux qui nous ont raconté cet incident ne prenaient pas les mêmes ménagements que nous..... Mais nous ne voulons pas nous appesantir davantage sur le passé, — nous avons trop à dire du présent. Passons donc, et revenons à nos hypothèses :

Nos révélations laissées sans réponse par M. Gevaert et ses amis de la Couronne de Chêne seraient elles peut-être parvenues à émouvoir ceux de qui l'illustre directeur du Conservatoire tient son mandat, ceux par conséquent à qui il doit rendre compte de ses actes.

C'est ce que nous ne savons pas non plus. Mais ce que nous savons, c'est qu'il est en Belgique un homme haut placé, on ne peut plus haut placé même, Belge de naissance et Belge de cœur, que ne laissent indifférent aucune des manifestations du monde artistique, que passionne l'intérêt des artistes et qui tient au respect de leurs droits autant qu'à la gloire de son pays. Si c'est

cette autorité là qui a parlé, elle aura ajouté un fleuron de plus à sa couronne et elle verra grandir encore sa légitime popularité.

Ou bien enfin, serait-ce S. M. le Roi des Pays-Bas, qui, ne voulant plus que ses protégés puissent nuire aux intérêts des jeunes artistes d'un pays ami, aurait donné à ses compatriotes l'ordre de quitter le Conservatoire? Cela ne nous étonnerait pas, la mesure en question ne frappant que les élèves hollandais.

Quoi qu'il en soit, et peu importe du reste d'où il parte, l'ordre donné est un premier pas fait dans la réhabilitation de notre enseignement musical national.

Le Conservatoire *Royal* a pour mission de former des Artistes *Belges* qui iront plus tard à l'étranger faire briller la gloire artistique de leur pays, et non des artistes *étrangers* qui ne nous tiendront plus tard aucun compte de l'hospitalité que nous leur aurons donnée dans nos écoles.

Le premier pas dans cette voie patriotique c'est l'ARTISTE qui l'aura fait faire. Aussi ce succès saura nous encourager à persévérer dans la lutte que nous avons loyalement, sincèrement entreprise contre l'injustice et les criants abus que des gens dépourvus de fierté nationale commettent impunément tous les jours.

Nous ne réussissons pas toujours comme nous venons de réussir. Mais toujours, nous serons contents d'avoir rempli notre devoir, dussent nos efforts et nos peines ne nous mériter que l'estime et la considération du monde artistique, vraiment national.

V. R.

## SALON DE PARIS

### II

#### LA PEINTURE

#### Maitres Français

Paris, Vendredi soir.

A la porte du Salon, sous le vestibule tendu de merveilleux gobelins, les cartons de M. Puvis de Chavannes, occupent un immense panneau, devant lequel le public ordinaire — plaignons-le — passe indifférent pour courir d'instinct vers « tout ce qui reluit. »

Ces cartons grandioses sont appelés à décorer le Panthéon et représentent diverses scènes de la vie de Ste-Geneviève.

Nous voici assurément devant l'une des plus superbes pages du Salon de 1876. C'est du grand art; c'est presque l'art primitif dans toute son harmonieuse simplicité, il est là tout entier sans recherche et sans fatigue, robuste, sévère, naïf! (Signe des temps : M. Puvis de Chavannes n'a pas été médaillé.)

Combien tintamarre et pétarade près de cette majestueuse série de dessins mystiques, l'interminable toile de Gustave Doré : *Entrée de N. S. Jésus-Christ à Jérusalem*. D'une inénarrable couleur et d'un dessin d'une mollesse inexcusable chez l'illustre illustrateur de Cervantès et de Rabelais. La tête du Christ m'a paru moins inspirée que celle de son ânesse — il est vrai que les palmes qu'elle piétine sont d'un vert (de Paris) si appétissant !...

Ce gigantesque pan de toile semble être le résumé des poncifs employés depuis dix ans par le maître.

En face de cette fausse grandeur et de cette maladive exubérance de lignes et de tons devant lesquelles d'aucuns, pâmés, ont évoqué Michel-Ange, n'est-ce pas le moment de rééditer le mot — méchant peut-être, — de l'auteur de la *Vie des peintres*, Théophile Sylvestre : « Doré est à Michel-Ange ce que Lécotard est à Rossi... »

Pendant que nos regards planent par les vastes pages, arrêtons-nous un brin devant le *Mahommed* de Benjamin Constant.

Le Sultaa vainqueur fait son entrée triomphale dans Constantinople par la porte Saint-Romain, entouré de ses vizirs, de ses pachas et de ses gardes. L'avant-plan est jonché de cadavres du plus grand sentiment. Mahommed II est à cheval, il agite fièrement en l'air son drapeau surmonté du croissant. Au fond s'ouvre le ciel bleu brouillé des fumées rousses de l'incendie...

C'est l'œuvre d'un rude brosser, — pâte et patte, — qui a l'œil coloriste et qui sait, et ose, camper une figure en action... Le peintre de Mahommed ne s'est-il pas souvenu un tantinet de Henry Regnault ?

De J. J. Henner un délicieux portrait de musulmane, Mme Karakéhia. Le modèle, un peu mûr déjà, vous regarde sous la dentelle noire qui coupe en deux son front pensif, avec des yeux fixes, profonds et singuliers. C'est une œuvre vivante, savamment modelée dans des pâtes souples et fondues.

La même souplesse et les mêmes qualités de dessin et de modelé ont présidé à la « création » de son *Christ mort*. Le beau juif est étendu livide sur le marbre. La Vierge éplorée va baiser son visage glacé. La Madeleine inonde de ses cheveux flamboyants les saints genoux blémis qu'elle entoure de ses bras...

C'est une œuvre exquise du plus haut style. Le ton a la robustesse et la distinction des vieux maîtres.

Voici venir l'une des premières médailles, M. Joseph Sylvestre. Et de fait son envoi, tout académique qu'il soit, compte parmi les plus étonnants du Salon : *Locuste essaye en présence de Néron le poison préparé pour Britannicus*. M. Sylvestre eut pour maître Cabanel (bien piteusement représenté cette année !) et fut l'un des plus brillants élèves de l'École des Beaux-Arts de Paris.

Comme couleur, son tableau est peut-être sourd et noir — mais combien ici ce ton est dramatique, et partant soutenable : — *Le beau est ce qui convient*. — Quelle science de dessin suivi, quelle étude sérieuse de l'anatomie, quelle entente des raccourcis : l'esclave qui se tord par terre sous les regards froids et curieux de Locuste et de Néron, est prodigieux de ligne et de modelé.

Si M. Sylvestre parvient à se débarrasser du relent académique en conservant ses qualités de dessin et sa tenace volonté,

il deviendra un maître. Mais qu'il n'aille pas maintenant s'endormir sur la médaille !

Tony Robert Fleury obtient un succès de sujet et de public avec sa grande toile : *Pinel, médecin en chef de la Salpêtrière, eu 1795*. Le célèbre praticien, debout au milieu des aliénés, leur fait enlever les fers. Les pauvres folles délivrées tombent aux genoux de leur bienfaiteur et le remercient. A droite et à gauche, des cages de fer dans lesquelles hurlent et trépignent menaçantes, des femmes encore chargées de chaînes.

*La lutte de l'Ange et de Jacob* n'a pas pieusement inspiré M. Bonnat qui a interprété en gladiateur ce mystique pugilat. Ce sont deux hercules forains qui veulent « se tomber. » L'un d'eux a des ailes, — ce qui doit le gêner beaucoup !

C'est d'un dessin sûr et savant, d'un coloris puissant, mais...

Falguière est d'un plus beau sentiment dans l'interprétation de *Cain et Abel*. Le fratricide emporte sa victime inerte et pâle sur ses épaules. Groupe superbe de ton et d'allure. Décidément M. Falguière est, cette année, plus sculptural en peinture qu'en sculpture !

Autre tailleur de Paros, non moins heureux à la brosse qu'au ciseau, j'ai nommé Paul Dubois, l'un des lions du double Salon. Le sculpteur expose le portrait de ses enfants : debout, sans recherche, ils se tiennent par la main. Que de charme pénétrant et doux, que de grâce touchante et naïve dans cette peinture d'une délicatesse exquise, d'un sentiment si intime, si vrai, si tendre...

De même que sa *Charité* est l'un des plus friands morceaux de sculpture, ses portraits d'enfants sont l'un des plus friands morceaux de peinture du Salon. Aussi le jury lui a-t-il accordé une médaille de première classe. Un bon point au jury !

Paul Dubois est un maître homme qui prouve aux spécialistes myopes que l'artiste véritable réussit également dans toutes les branches de son art.

Etant donné — et accepté — que l'Histoire n'est pas morte et qu'elle trouve encore aujourd'hui des fidèles, on ne peut voir sans l'admirer longuement la manifestation historique de Jean-Paul Laurens : *François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal*. Certes c'est là le meilleur, et de beaucoup ! d'entre les tableaux « d'histoire » du Salon présent. François de Borgia fut chargé par Charles-Quint d'accompagner à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle. Après la solennité des funérailles, il fit ouvrir le cercueil, afin de reconnaître le corps de sa souveraine défunte... C'est ce moment que le peintre a choisi.

Le cercueil est ouvert : la morte apparaît dans une saisissante réalité. A côté, sur des coussins de velours, gisent — vaine fumée ! — sa couronne impériale, ses bijoux et son sceptre. François de Borgia salue d'un geste superbe plein de noblesse et de vénération ce corps livide qui fut une reine. C'est crâne et voulu, d'un dessin nerveux et hardi, d'une coloration sobre et robuste.

Le peintre a joint son portrait à l'envoi de cette toile historique digne des musées : L'artiste est jeune encore et vous regarde en souriant. La tête, bien dessinée, est savamment modelée, peinte avec énergie dans une gamme sobre un peu juteuse aux ombres.

Un chercheur à qui l'on ne reprochera pas « le jus ni la sauce » c'est à Henri Gervex, le jeune et heureux peintre de *l'Autopsie à l'Hôtel-Dieu*.

Le « sujet » s'étale sur la table vert-de-grisée de l'amphithéâtre. Un carabin à barbe rousse tâte l'épiderme exsangue que va fouiller le scalpel ; son copain roule froidement une cigarette en le suivant du regard. L'aide attend, en contemplant d'un œil blasé la tête violacée du cadavre.

Ce sujet réaliste n'a pas l'heur de plaire aux gentes parisiennes... Mais quel beau succès d'artiste ! Le tableau est d'une frappante vérité. Sans recherche de pose, sans prétention, fait simplement, pris sur nature — évidemment. Toute la composition est tenue dans une tonalité grise, lumineuse et colorée, le dessin en est souple, sincère et personnel. Aussi M. Gervex a-t-il eu, de par le jury, un rappel de médaille — très-mérité.

*Le St-Jean Précurseur*, de Léon Perrault, a fait obtenir à son auteur la médaille de seconde classe. Cette récompense lui était due : son petit *St-Jean*, campé dans une pose pleine d'allure et de caractère, possède de réelles qualités de modelé et d'originalité. Comme couleur, il est assurément préférable à la *Pieta* de M. Bougereau (de l'Institut), dont il est élève. *Pieta* est une composition qui n'existe pas comme couleur, mais qui a de jolies finesses de dessin. Succès de public qui aime la pâte propre et lustrée et la peinture facile à digérer... bon public qui, lorsqu'on lui dit : « Manet », s'enfuit en ajoutant « Thécel, Pharès !... »

Des femmes nues — tant chères à l'Institut — il y en a de quoi se bâtir un Olympe... Des blondes, des brunes, des lactées, des ambrées, des roses, des bleues, des violettes, des vertes mêmes ! Mais elles n'arrêtent guère que le lycéen qui pressent, ou les crânes chenues qui se ressouvient !

MM. Parrot, Paul Ruffio, James Bertrand, Nemoz, Morot (3<sup>e</sup> médaille), Perrault, ont surtout contribué à peupler ce séraïl peu vêtu, dont M. Cabanel doit être le sultan...

Beaucoup de portraits et de bons portraits. Celui de M. Emile de Girardin, par Carolus Duran, est un des portraits les plus « courus ». Le grand publiciste est à sa table de travail et cherche l'idée quotidienne. La tête est vivante d'expression : sous le crâne on sent sourdre le travail intime de la pensée. C'est peint largement dans des pâtes vibrantes, riches de vie et de santé.

J'aime moins son portrait de *M<sup>me</sup> la marquise Anforti*, où se trouvent pourtant de grandes qualités de style et de lumière, mais cette grande toile me paraît d'un ensemble un peu froid — ne sais pourquoi.

De M<sup>me</sup> Abbema, l'une des élèves de Carolus Duran, un superbe portrait de Sarah Bernhardt.

L'intéressante sociétaire de la Comédie française est debout, vue en profil, vêtue d'une robe noire à traîne et se détache en une silhouette remplie de grâce et de sveltesse, sur un rideau vert-tapageur brossé à grands coups. Ce portrait, plein d'élégance dans les lignes et de charme dans la couleur, est de beaucoup plus sympathique que le second portrait de Sarah Bernhardt — déjà nommée — par M. Clairin, qui en a presque fait une caricature, grâce à d'inconcevables exagérations.

La peinture de Ribot continue à horripiler — signe excellent pour l'artiste ! — l'aimable public qui se livre à toutes sortes de jeux d'esprit (?) devant les deux toiles magistrales du Ribera français.

Son *Portrait de M<sup>me</sup> Gueymard-Lauters* est une œuvre forte et marquante. La tête modelée en pleine lumière, sans le

grand parti-pris d'ombre habituel au peintre, se détache en ses rougeoisements exquis de la chair sur une draperie de couleur claire, autre rareté chez un maître qui affectionne particulièrement les fonds sombres et chauds. Outre le portrait de l'éminente cantatrice, Ribot — expose — groupée dans une loge sa famille sous ce simple titre : *Portraits*. Les têtes aux ombres puissantes, voulues, sont étonnantes de vie et de crânerie. Elles rayonnent superbement frappées dans ces « rosés blanchissants » chers au maître si fougueux et si viril.

M. Paul de Pommeyrac a envoyé au Salon le *Portrait du colonel marquis de Puységur* (un alexandrin, s'il vous plaît !) portrait d'une intéressante brutalité.

M. Renard débute par un merveilleux (je n'en retrancherai rien) portrait de vieille femme : *la Grand'mère*. Etude sentie et consciencieuse, d'un dessin serré et personnel, sculpté à plans précis et voulus, dans une gamme grise et lumineuse de la plus intime finesse. Ces yeux de vieille bridés, rouges, usés, sont prestigieux, la prunelle décolorée a une vie étonnante... A valu la médaille de 3<sup>e</sup> classe au jeune débutant.

Les portraits de M. Paul Baudry, l'éminent décorateur du foyer de l'Opéra, ont de la vie, de la distinction et de la couleur, surtout celui de M. E. H. Mais sa palette n'a-t-elle pas une tendance à devenir métallique ?

De M. Bertin, un *Portrait de M<sup>me</sup> X*, d'une tonalité grise qui s'empourpre dans les chairs. La robe blanche du modèle est charmante en sa gamme laiteuse. Mais le fond bleu tendre sur lequel se détache cette délicate silhouette, semble nuire à la finesse et à l'harmonie des tons.

M. Vibert, avec de belles qualités de style et de couleur, est un peu sec dans son *Portrait de M<sup>me</sup> D.*, qu'il nous montre descendant son escalier — absolument comme la *Dame en blanc* de Carolus Duran... Serait-ce un genre ?...

Benjamin Constant, outre son immense toile du Mahomed II, expose le portrait d'Emmanuel Arago. Le visage est peint par grands plans, d'une coulée, en pâtes fermes et colorées. Les mains sont superbes.

D'une tonalité charmeresse et d'une grâce bien intime, la jeune fille qui cueille les *Pivoines*, de M. Duez. C'est l'œuvre d'un coloriste délicat et raffiné. Le sentiment du plein air est finement compris et interprété. Toute cette page si fraîche est brossée avec souplesse et liberté : c'est jeune et viril à la fois.

Son portrait de M. A. B., si crânement campé dans sa vaste « gâteuse », possède les mêmes qualités.

Certes, l'envoi de M. Duez compte parmi les meilleurs et les plus originaux du Salon parisien... Et pas le plus petit coin de médaille pour un talent aussi sincère et aussi personnel !

De M. Boutet de Monvel un charmant *Portrait d'enfant* blond, tenu en une harmonie sobre et distinguée, finement modelé dans la tête et largement brossé dans les étoffes.

*Daudet*, par Feyen-Perrin. Portrait d'une haute habileté et d'une belle prestance, fort bien enlevé dans une tonalité un peu trop terreuse peut-être pour de la chair.

M. Paul Mathey expose le portrait d'Ernest Duez. Le peintre des *Pivoines* est nonchalamment étendu dans l'angle d'un canapé. Sa main gauche joue avec un pince-nez, la main droite est étendue sur le dossier capitonné. C'est franchement peint, la pose est naturelle et sans prétention.

J'ai gardé pour la bonne bouche le *Portrait de M. Wallon*, par M. Bastien-Lepage.

La tête fine de M. Wallon est pétrie amoureusement dans une pâte superbe que vient baigner une lumière grise et délicate. Le modelé et le dessin en sont irréprochables. Les noirs du costume sont fort distingués et les mains — cette pierre de touche du talent — sont de la plus grande vérité.

Voilà, sans contredit, l'un des plus beaux et des plus complets, si pas le plus beau et le plus complet des portraits du Salon parisien de 1876.

(A continuer.)

MARC VÉRY.

**Erratum.** A la fin de mon compte-rendu de la sculpture au Salon de Paris, les compositeurs m'ont fait dire « qu'il fallait savoir gré aux rares sculpteurs belges qui ont *affranchi* les critiques parisiennes, » — c'est *affronté* qu'il faut lire. M.V.



## LETTRE DE LUDWIG WIHL (1)

La légende a tué l'histoire; l'histoire se venge en tuant la légende.

Mon cher ami, si j'avais encore le plaisir de te voir auprès de moi, je ne me serais certes pas laissé aller à la paresse. Tu m'aurais forcé la main; je n'aurais pas seulement pensé mes lettres, je les aurais écrites.....

Les péchés contre l'esprit de ta belle langue me seraient insupportables, mais que veux-tu? Accorde-moi ton indulgence, car ce n'est pas chose facile que d'habiller à la française mes pensées germaniques.

Bruges, que nous avons visitée ensemble, est une veuve délaissée à laquelle le souvenir seul reste. Bruges est une Jérusalem catholique; ce ne sont partout que reliques magnifiques qui nous enchantent, mais qui s'accordent mal avec l'esprit de notre époque, et causent un sentiment pénible. La splendeur des dehors, la beauté de la forme ne peuvent nous satisfaire; quand nous pensons au mal qu'elles produisent. Elles me font l'impression de blasons d'anciens preux, transformés maintenant en poussière. On y adore ce que nous brûlons. Nous comprenons presque les communards de la Réforme, et aussi Moïse qui défendit « de représenter les Royaumes de Dieu »....

Les poètes, ces fantaisistes, sont également dangereux : ils font des images, mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi dangereux que les peintres ou les statuaires. Leurs images parlent, en effet, plus à l'âme qu'aux yeux ; on a le temps d'y réfléchir et de ne pas se donner tout de suite à l'Esprit de la Séduction mauvaise, — comme le Docteur Faust, que le fantaisiste Goethe a transformé en héros moderne.

Ce que je viens d'exprimer, cher ami, est une grosse banalité, — je ne le nie pas ; mais la vérité, quoique banale, reste la vérité. Le mérite de la philosophie actuelle est précisément d'être banale ; sa pauvreté est sa richesse, ses haillons sont sa

pourpre. Au reste, nous croyons, nous, les gueux, que le néant vaut mieux que le faux. Il n'existe plus d'autorité pour nous ; nous sommes devenus individuels, — gardons-nous de devenir égoïstes.

Les gueux dont je parle ont un porte-drapeau, Victor Hugo, fantaisiste gaulois. C'est un aigle qui chante comme un rossignol, et sa voix a une telle puissance magique qu'elle est capable de faire trembler et chanceler la chose même la plus solide et la plus sacrée, — la justice. On a beau dire qu'il demande l'impossible, qu'il déplace et confond des données réelles avec des idées irréalisables ; il nous enchante, il nous captive, comme les voyants de l'Ancien Testament. Je t'engage à relire Hugo jusqu'à son *Année terrible*.

Lorsque nous étions en admiration devant le tableau du grand Memling, à Bruges, tu t'es attaqué au spirituel Fromentin, parce qu'il avait passé sous silence un des triptyques du maître. Mais tu ne t'es pas attaqué seulement à ce critique, tu pris aussi à partie la gloire, comme si la gloire de Memling dépendait d'un tableau ou d'un jugement de Fromentin. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Si tu veux savoir ce que vaut Memling, prie notre ami Barbey d'Aurevilly de te lire ses pages admirables sur ce grand génie de l'Ecole flamande.

Tu te moques de la gloire? Sais-tu ce que c'est que la gloire à mes yeux? La gloire est la poésie de l'histoire; sans elle l'histoire n'est plus qu'un champ de morts, sans elle, je me borne à dire : *Requiescat in pace*. La gloire a produit plus de choses magnifiques que la vertu elle-même. Le vieux Cicéron avait raison quand il disait : « Même ceux qui se glorifient de leur modestie tiennent beaucoup à écrire leurs noms sur leurs œuvres. » La gloire est une colonne de feu qui sort du sous-sol des temps ensevelis, — colonne qui nous montre, en nous éclairant, le chemin de l'avenir : beaucoup de tristesse, mais en même temps beaucoup de jouissance; tantôt l'hiver, tantôt le printemps.

A travers la confusion des éclairs d'un génie qui nous effraie et nous élève, même le plus grand sceptique a des moments de défaillance qui le rendent confus et prosterné devant cette énigme. Oui, je devine une unité et une cohérence dans les choses les plus diverses et éparées, et on ne peut l'attribuer au Hasard borgne. Aussi, lorsque je touche à ces questions insondables, je voudrais imiter l'orateur qui, avant de parler, pria les dieux de l'empêcher de contredire la vérité.

Le temple de l'histoire n'est pas seulement restreint à la terre; il s'étend jusqu'aux voûtes du ciel qui en forment la coupole. Tu le vois, je reste toujours spiritualiste, malgré le singe primitif de l'Ecole moderne, car si ce singe est assez habile pour devenir homme, il vaut mieux qu'un homme, même qu'un académicien. En effet, sans avoir étudié le grec et le sanscrit, il les invente!.....

Cette légende va admirablement à la brosse de Courbet ; elle n'a rien d'attrayant pour moi ; je la trouve même moins vraisemblable que la légende biblique. Oui, j'admettrais plutôt, s'il fallait croire de telles choses, la célèbre baleine qui a hébergé trois jours le prophète Jonas sans le croquer. Aussi un membre de l'Académie de Belgique — hélas ! j'ai oublié son nom — n'a pas hésité à la prendre sous sa haute et savante protection. Mais qu'est-ce que cela prouve? Un académicien est capable de tout, il marcherait même à quatre pattes, au besoin, pour ne pas être suspecté de *Voltaireanisme*. J'ai dit que je

(1) Une indiscretion nous a mis en possession d'une lettre que le poète adressait en français, il y a peu de jours à un ami de Paris. Elle contient des idées originales et caractéristiques qui nous ont semblé devoir intéresser les lecteurs de l'Artiste. Inutile d'ajouter que M. Wihl est seul responsable de ses opinions.

préfèrais la légende biblique sur l'origine de l'homme. Ici, au moins, bat un cœur humain; la femme sent l'éreintement de l'amour, mais elle le sent pudiquement, elle ôte les branches vertes d'un arbre pour couvrir ce qui la rend séduisante et exhale un parfum de coupable innocence. Elle me paraît une rose blanche que l'amour transforme en rose rouge. Je ne connais rien qui exprime mieux ce que Goëthe appelle l'éternel féminin.

Au fond, c'est plus poétique que vrai, car le premier homme, ou plutôt les premiers hommes — Adam est une notion collective — vivaient comme les *bushmen*. Ils étaient incultes, comme la nature elle-même; la culture est le produit des temps, que nous devons acquérir avec la sueur de nos fronts. Nous-mêmes ne serons — proportions gardées — aux yeux de nos petits-fils, que des incultes. L'homme aux bottes de sept-lieues est la personnification de l'humanité. L'histoire tue la légende et elle n'a pas dit encore son dernier mot; pour le moment, eile donne une conférence au Grand-Turc, auquel je souhaite un Bismarck, mais cette conférence embrouille joliment mes cartes; je ne sais à quel saint me vouer; je ne sais si je dois jouer à la hausse ou à la baisse, et mon courtier — décoré — attend mes ordres dans l'antichambre de ma résidence d'été à Ixelles.

*Ad crastinum seria!*

LUDWIG WIIHL.

---

## MOLIÈRE

ÉTUDE MÉDICALE inédite DU D<sup>r</sup> A. M. BROWN

### II

SUITE. — (Voir L'ARTISTE n<sup>o</sup> 19).

Molière ne devait pas grand'chose à l'influence que le foyer paternel peut exercer sur un enfant élevé dans un milieu intellectuel; c'est du reste un point de ressemblance entre l'auteur du *Misanthrope* et beaucoup d'autres célébrités artistiques. On peut dire en toute sincérité qu'il trouva sa voie en dépit de sa famille, car le caractère honnêtement bourgeois de ses parents, et leurs préjugés contre les belles-lettres n'étaient pas de nature à éveiller son génie, ou à l'entretenir. La vie de collège fut mieux en rapport avec ses sentiments et ses inclinations; il trouva sur les bancs une charmante réunion de jeunes gens sympathiques et comme lui destinés à la gloire.

Comme ils étaient brillants, les écoliers qui suivaient alors les leçons de Gassendi et qui eût été plus digne de les instruire que ce savant philosophe! Poquelin se distingua parmi ses condisciples, Chapelle, Bernier, Cyrano de Bergerac et Armand de Bourbon, prince de Condé, tous comme lui favoris du maître; le dessein qu'il eut de traduire Lucrèce, dessein qu'il exécuta d'ailleurs en partie, nous montre la profonde impression que les doctrines du professeur avaient produite sur lui, et qui devait même se faire sentir plus tard.

Ce fait n'est pas sans importance, quand on considère les tendances spéculatives du philosophe français et du poète latin; peut-être même serait-il intéressant

d'examiner les affinités qui, à quinze siècles d'intervalle, rapprochaient ces deux auteurs.

*L'auteur examine alors la philosophie que professait Gassendi et donne sur divers points des aperçus nouveaux et intéressants. Nous eussions voulu publier in extenso cette partie importante, mais on nous fait observer avec raison que L'ARTISTE n'est pas la REVUE DES DEUX-MONDES, et qu'une critique de système philosophique serait un peu indigeste pour nos aimables lecteurs.*

Ses études terminées, il ne s'occupait plus de philosophie ou d'auteurs classiques; le moment était venu pour lui de prendre une décision sur son avenir et le choix était difficile, comme il arrive souvent pour les hommes de génie. Ni le commerce, ni le barreau — qui lui fut ouvert — ne paraissaient convenir à ses goûts et à ses penchants. Poussé par une sorte de vocation pour la carrière théâtrale, un esprit aventureux et peut-être, comme on l'a dit avec vraisemblance, par amour pour la Béjart, il quitta le Palais, où, du reste, il n'avait jamais plaidé, pour les planches et les coulisses qu'il ne devait plus quitter. A l'âge de vingt-deux ans, il entra dans la troupe de l'illustre théâtre aux fossés de la porte de Nesle et se mit à gravir la route escarpée qui conduit à la gloire.

L'heure semblait bien choisie. et le théâtre était encore dans son enfance. Corneille en France, comme Shakespeare, en Angleterre, avaient donné à l'art dramatique une vigoureuse impulsion et l'avaient en toute vérité tiré de la barbarie; mais pour compléter la formation de l'art, il fallait à la fois un comédien et un grand poète. Or, Molière était l'un et l'autre, et ce, à un degré merveilleux.

Peu d'années s'étaient écoulées depuis l'époque où une troupe de comédiens s'établissait à Paris d'une manière permanente, grâce au cardinal de Richelieu. Le puissant ministre lui-même cultivait les muses et Bois-Robert, comme Collet, l'aidait à faire des vers; il faut reconnaître cependant qu'il réussit mieux dans les choses politiques, où cependant il n'avait pas de collaborateurs. Si Richelieu ne produisait rien en littérature qui fût digne de son nom, il n'en était pas moins sévère pour les autres au point de vue critique, surtout s'il faut croire ce qu'on rapporte de la jalousie montrée à l'égard du *Cid* même par le vainqueur de la Rochelle. Son influence fut néanmoins favorable à la littérature; son goût pour le théâtre fit progresser l'art dramatique français et améliora le goût public. Les spectacles devinrent ainsi un des passe-temps favoris des classes éclairées, parmi lesquelles Poquelin jeune avait fait d'abord briller ses talents.

(A continuer.)

D<sup>r</sup> A. M. BROWN.

---

## LES CONCERTS

**Théâtre du Parc.** — Nous avons assisté samedi dernier au bénéfice de M. Talbot. Nous ne voulons pas laisser passer la partie musicale de cette soirée, sans dire un mot des deux élèves de M. Alfred Cabel, qui s'y sont fait entendre. M. et Mlle De Lausnay, très avantageusement connus déjà à Bruxelles, ont joué *Avant la Noce*, la charmante opérette de Jonas.

Ils sont doués chacun d'une très-jolie voix, et ils possèdent de plus une diction correcte, un maintien dégagé et une assurance extraordinaire chez d'aussi jeunes artistes. Ils ont chanté encore la *Sérénade de Gounod*, le *Duo de la Filleule du Roi* et la romance de *Violetta* de Verdi avec un égal talent qui fait honneur aux interprètes et à leur excellent professeur.

\* \*

**Waux-Hall.** — Le public a profité des premiers beaux soirs. Beaucoup de monde ces jours-ci au Waux-Hall et excellente musique. Un grand nombre d'artistes assistent à ces concerts de *dillettanti*. Nous y remarquons chaque soir le trio de la Couronne de chêne : Gevaert et les deux frères Dupont.

Un de nos amis, M. Zénon Etienne, a fait exécuter cette semaine *Frasquita*, la polka-mazurka dont nous avons dit un mot dernièrement.

Cette œuvre très-dansante produit à l'orchestre un excellent effet. C'est de la musique simple, facile, sans prétentions, conçue dans une gamme très mélodieuse. *Frasquita* est orchestrée de main de maître. Le triangle et les castagnettes varient très-agréablement les motifs.

En somme, la mazurka de M. Etienne, a été très-bien accueillie.

\* \*

**Jardin Zoologique.** — Puisque Vindex m'a cédé la plume cette semaine, je profiterai de l'occasion rare qui m'est offerte d'écrire sous cette rubrique, pour dire que je ne suis nullement de son avis à propos de son appréciation sur notre Jardin Zoologique. Je ne veux pas discuter le plus ou moins de mérites que possède l'orchestre de M. Cleemann, et cela pour une raison assez sérieuse, c'est que je n'ai pas encore eu le plaisir de l'entendre. Je crois cependant que Vindex s'est laissé influencer quelque peu par des sentiments d'estime personnelle en appelant M. Cleemann un *artiste d'élite*. Je crois le nouveau directeur des concerts de la Zoologie un homme très-modeste, musicien consciencieux, qui se donnera beaucoup de peines pour parvenir à mériter les applaudissements du public, mais je crains fort que son harmonie ne puisse rendre au Jardin toute la prospérité sur laquelle on semble compter.

Le but que la Zoologie a à poursuivre par ces chaudes soirées d'été, est de faire au Waux-Hall une concurrence sérieuse. On était en bonne voie l'année dernière; pourquoi ne pas avoir continué? L'orchestre de MM. Dumon et Duhem a été supprimé au moment même où il allait pouvoir rendre le plus de services. Et cela pour économiser au budget quelques milliers de francs, que compensait certainement la recette des soirées où MM. Dumon et Duhem abandonnaient le bâton de chef d'orchestre pour leur instrument respectif.

Je me rappelle que ces excellents solistes ont attiré plus d'une fois la foule au Jardin, l'été dernier, et je crains fort, que malgré toute la bonne volonté de M. Cleemann, son orchestre ne puisse jamais atteindre un pareil résultat.

La symphonie Dumon et Duhem avait fait ses preuves, disait Vindex. C'est ce qui, à mon avis, aurait dû décider l'administration du Jardin Zoologique à la réengager.

V. R.

\* \*

#### Concours de Reims. — LA RÉPÉTITION DE LA Chorale

Décidément, les gars de la *Chorale*, Fischer *duce*, barytonnement du gosier avec une crânerie et une assurance remarquables. Ils méritent certainement de glaner les lauriers dorés qu'offre en son tournoi pacifique, Reims, la pétillante Champenoise.

Vendredi dernier, ils ont, dans la grande salle de la Philharmonie, supérieurement phrasé avec délicatesse, ensemble et *mæstria*, les chœurs qu'ils exécuteront au concours.

La *Caravane perdue*, chœur à effet dramatique, à oppositions d'ombres et de lumières, d'harmonies douces et d'élan passionnés, parfois d'un coloris un peu terne. Les *Soldats de Gédéon*, chœur guerrier plein d'attaques puissantes, d'éclatante fougue, d'emphase martiale et de sonorités vibrantes. Il y a cependant des accords un peu durs dans le *Cri de guerre*.

Les valeureux chanteurs ont ensuite parcouru le sinueux sentier du *Sabbat*, sentier fantasque, tour à tour bacchique, amoureux, religieux : ils en ont victorieusement franchi les obstacles multiples et les difficultés sans nombre.

Nos vœux les accompagnent dans cette expédition, que nous leur souhaitons glorieuse !

PROSPERO.

Notre collaborateur L. F. donnera dimanche prochain un compte-rendu détaillé du concours de Reims.

## CAPRICE

*Nous nous sommes aimés huit jours,  
Vous en souvenez-vous, Madame ?  
Huit jours?... Ce sont là pour votre âme  
Déjà de fort longues amours...*

*Restons étrangers l'un à l'autre  
Et fermons notre œil ébloui,  
Car ce fol amour enfoui  
Au fond de mon cœur et du vôtre*

*Est un livre aux feuillets fermés,  
Une harpe silencieuse,  
Une fleur morte insoucieuse,  
Une lampe éteinte à jamais.*

*Et je n'ai nul désir, Madame,  
De rouvrir le livre muet  
Ni même d'un souffle discret  
Raviver la lampe sans flamme*

*Pas plus que ne veut votre main  
Réveiller la lyre endormie  
Ou placer dans une onde amie  
La fleur desséchée en chemin...*

*Tous deux nous tenons trop, Madame,  
Aux quiétudes de ce jour  
Et nous savons qu'avec l'Amour  
Il n'est point de calme dans l'âme!*

T. H.



## LES THÉÂTRES

*Monnaie.* — Réengagements : M<sup>mes</sup> Hamaekers, Bernardi, Dérivis et Reine. MM. Devoyod, Echetto, Bertin, Morlet, Guérin et Chapuis.

Engagements nouveaux : Mlle Duval (falcon). MM. Tournié, Dauphin et Laurent.

La Monnaie débutera, soit par *l'Etoile du Nord*, soit par *Guillaume Tell*.

Pendant l'année, nous aurons probablement en représentations Faure, Capoul, la Nilsson et la Lucca.

Parmi les nouveautés, on songe sérieusement à *l'Aïda*, de Verdi ; au *Piccolino*, de Guiraud ; au *Roi la dit*, de Delibes, et, peut-être, au *Dimitri*, de Joncières. (*Chronique*).

M. Théodore Warnots, chef d'orchestre de l'Alcazar, vient d'être engagé au théâtre de la Monnaie en qualité de second chef.

\*  
\*\*

*Galleries.* — Mardi, première représentation de la *Périchole* avec Dupuis et Paola-Marié. La *Périchole* sera jouée en 3 actes; l'acte nouveau a obtenu à Paris un vif succès.

\*  
\*\*

*Fantaisies Parisiennes.* — M. Alexandre Lagye, parent de notre confrère de la Fédération Artistique, vient d'être nommé chef d'orchestre à l'Alcazar. M. Lagye tenait l'an dernier le bâton de sous-chef au théâtre de Gand.

Mmes Anna Van Gheel et Aline Duval ; MM. Urbain et Pescheux, arriveront le 20 courant à l'Alcazar, représenter la *Reine Indigo*, l'opéra bouffe de Strauss. Le célèbre musicien viennois viendra lui-même diriger la mise en scène de son œuvre. Décors et costumes seront ceux du théâtre de la Renaissance où la *Reine Indigo* a été créée.

## NOUVELLES A LA MAIN

Nous lisons dans la *France* qu'une commission déléguée par le conseil communal de Bruxelles, et présidée par M. Funck, est à Paris, dans le but d'acheter au Salon des œuvres d'art jusqu'à concurrence de 150,000 francs.

Nous ne voulons pas supposer que ce « joli denier » doive être consacré à l'achat d'œuvres françaises, quelque méritantes qu'elles soient. Nos édiles sont trop patriotiques pour vouloir employer les ressources du budget des Beaux-Arts à autre chose qu'à favoriser l'art national et les artistes nationaux.

Quoiqu'il en soit, nous devons constater que le choix du président de la commission paraît... bizarre aux artistes qui ont lu la nouvelle de la *France*. On répétait autour de nous les vers bien connus :

Il fallait un calculateur :  
Ce fut un danseur qui l'obtint.

c.

Des auditions musicales et dramatiques et un concours pour l'obtention du prix Malibran viennent d'avoir lieu au château du Loo (Hollande). Deux concurrentes de l'institution Georges Cabel avaient été admises à se disputer la médaille frappée à l'effigie d'une des plus grandes artistes qui aient brillé au théâtre : Mlles Van Erps-Reerinck et Catherine Timmers. C'est Mlle Timmers qui est sortie victorieuse de cette lutte. Le jury était composé de MM. Fr. Liszt, Batta, Vander Does et Hartogh. Indépendamment des deux concurrentes pour le prix Malibran, se sont fait entendre encore les élèves qui ont suivi jusqu'aujourd'hui les cours de notre Conservatoire, les violonistes Kes, Cats et Schnitzler ; les pianistes de la classe de M. Aug. Dupont, Mlles Jeanne et Marguerite Kühne et Mlle Bouwmeester ; M. le violoncelliste Bouman enfin, élève de M. Servais.

A cette occasion, S.M. le Roi des Pays-Bas a fait tomber une véritable pluie de décorations. Nous avons déjà publié une première liste de boutonnières nouvellement enrubanées. Voici la seconde : M. Georges Cabel, déjà officier de la Couronne de

Chêne, est créé chevalier de l'Ordre du Lion d'Or de Nassau. MM. Massagé, Zani de Ferranti et de Pouilly, professeurs de l'institution lyrique et dramatique de la rue Ducale, ont reçu chacun la croix de chevalier de la Couronne de Chêne. M. le compositeur hollandais Edouard de Hartogh, résidant à Paris, a été nommé chevalier de l'Ordre du Lion d'Or de Nassau et a reçu en même temps, puisque l'occasion s'en présentait *les boutons du Loo* (!). A quand la troisième liste ?

Un grand festival, consacré à l'interprétation d'ouvrages de compositeurs belges, sera donné à Bruxelles, dans la salle de l'Alhambra, vers la fin d'août. Des œuvres de MM. Gevaert, Van den Eede, Benoît, Demol y seront exécutées par un personnel choral de plus de cinq cents voix, sous la direction de M. Warnots.

On nous communique une nouvelle pénible. L'exposition rétrospective des Arts industriels est forcément remise jusqu'au jour où Bruxelles possèdera un local suffisant.

La baraque du Petit Sablon semblait convenir à merveille, mais l'exposition de Flore a nécessité l'enlèvement de nombreuses cloisons etc., et a rendu le local insuffisant au point de vue de l'aménagement et de la décoration.

Des expositions d'arts industriels ont, du reste, lieu cette année à Paris, à Orléans, à Cologne, à Munich, etc.

Un projet de monument funéraire à élever à la mémoire de François Deak est mis au concours dans la capitale de la Hongrie, à Bude-Pesth. Les artistes du pays comme ceux de l'étranger sont admis à y prendre part.

Les frais de construction du monument ne devront pas dépasser la somme de cent mille florins, valeur autrichienne, ou 250,000 fr.

Trois prix, le premier de 2,500 fr., le second de 1,500 et le troisième de 1,000 fr. sont destinés à récompenser les meilleurs projets.

Les bonnes relations qui existaient entre S. M. le Roi des Pays-Bas et M. Wieniawski sont rompues. Les élèves qui fréquentaient le cours de l'illustre violoniste suivront désormais les leçons du célèbre Joachim. Cet avis a été transmis au professeur du Conservatoire de Bruxelles sur *papier de Hollande*. *Sic transit gloria mundi* !

Nous avons dit qu'une exposition d'eaux-fortes s'ouvrirait le 9 juillet de cette année au *Cercle Artistique de Bruxelles*.

L'exposition se divisera en deux sections : la première se composera de quelques œuvres choisies datant du commencement du siècle ; la seconde contiendra les œuvres produites depuis 1830.

La Société se charge des frais de transport et veillera à la parfaite conservation des épreuves qui lui seront confiées, sans toutefois assumer la responsabilité des accidents. Les œuvres doivent être adressées au *Cercle Artistique et Littéraire*, et seront reçues à partir de ce jour jusqu'au 30 juin.

En publiant les noms des nouveaux crucifiés de S. M. le Roi des Pays-Bas, nous avons oublié M. Servais, qui a été nommé officier et M. Van Lamperen qui a été créé chevalier.

Nos lecteurs nous pardonneront cet oubli : les crucifiés étaient si nombreux !

SALON DE PARIS. — *Médaille d'honneur* : M. Paul Dubois.

*Prix du Salon* : M. Sylvestre

*Peinture* : Médailles de 1<sup>re</sup> classe : MM. Paul Dubois, Lematte, Pelouse, Sylvestre.

Citons parmi les médailles de 2<sup>e</sup> classe : MM. Mols, Benjamin Constant, Gervex et Wouters.

*Sculpture* : 1<sup>re</sup> classe : MM. Coutan, Marqueste et de la Vingtrie.

*Architecture* : 1<sup>re</sup> classe : MM. Hermant et Thomas.

*Gravure* : Seule médaille de 1<sup>re</sup> classe : Notre compatriote M. Biot.

Il est question, paraît-il, de donner cet été des concerts dans le local de l'Exposition d'Hygiène et de Sauvetage. La direction en serait confiée à M. J. Dupont.

Cette nouvelle ne nous étonne pas. *La musique adoucit les mœurs* et rentre donc parfaitement dans le programme de la prochaine exposition.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 23.

11 JUIN 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ECRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
 Étranger . . . . . 12 frs 50 "  
 Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

UN NUMÉRO . 20 CENTIMES

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

Salon de Paris, III : Peintres français (suite et fin). —  
 Lettres de Philadelphie, I. — On lit dans l'Événement.  
 — George Sand. — Les Professeurs du Conservatoire.  
 — Concours de Reims. — Correspondance. — Nouvelles  
 à la main

SALON DE PARIS

III

Maitres Français

Voici l'un des plus importants tableaux de genre du Salon parisien :

*Intérieur d'atelier*, par M. Munkacsy. On y voit l'artiste, palette au poing, auprès de sa compagne assise sur l'inévitable chaise de cuir à clous dorés, contemplant un tableau sur chevalet. C'est largement traité par une brosse vigoureuse et coloriste, habile énormément. Mais pourquoi ce sur-lavage à la suie et cette infiltration de noir, qui font que le peintre et son modèle ont plutôt l'air de faire de la peinture en cave, que d'être dans un intérieur d'atelier.

Quittons cette sombre atmosphère, presque maussade, et mêlons-nous aux groupes joyeux de la *Kermesse au moyen âge*, d'Adrien Moreau. Ces danseurs n'ont du reste

d'archaïque que le costume : paysans et paysannes en coquets atours sautent gaiment en pleine herbe fleurie. Dans le fond, sur une estrade et sous les arbres verts, les musiciens enflent leurs cornemuses et machonnent leurs clarinettes avec forte conviction. Le bal pétille de vie, de soleil et d'entrain. Les types sont spirituellement croqués et groupés... Art faux — et charmant.

Autre scène en plein air, car elles abondent au Salon et sont, pour la plupart, également bien comprises et bien interprétées. *Une noce bourguignonne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par Aimé Perret. Les gens de la noce, précédés des jeunes mariés qui s'entre-regardent amoureuxment, défilent deux par deux sur la route blanche et ensoleillée, en costumes aux voyantes couleurs. Un vieux laboureur appuyé sur sa charrue les regarde passer en souriant.

La composition a de la saveur et de l'originalité. Le parti pris de plein air et de pleine lumière est poussé très-loin et fort bien établi.

C'est avec succès que M. Camille Pabst nous montre dans une cuisine alsacienne une jeune fille charmante, faisant les *noud'les*. C'est M<sup>lle</sup> Mina, du conte *Les noud'les* de E. Siebecker : « Elle avait jeté sur la table la première pelotte de pâte, sur laquelle elle passait légèrement le rouleau, en la saupoudrant sans cesse de farine. La pâte, d'un beau jaune d'or, palissait doucement et s'étendait en cercle... »

Nous voici à *Villerville (Calvados)*, avec Auguste Burtin et ses *Femmes au cabestan*. Il faut haler le bateau. Le temps est à l'orage ; la mer furibonde, hurle et mugit sous

le grand ciel de plomb. Les femmes sont attelées à la manivelle tournante avec une simplicité héroïque de pose et d'allure. Peinture robuste et sobre, d'un haut style.

Plus riant et plus gai, le *Bouquet du fiancé*, de M. Ballavoine. Une vierge blonde offre son bouquet blanc à sa patronne. Scène candide peinte dans des notes délicates fort agréables. Au pied de l'autel brillent des Azalea ravissants de touche et d'esprit.

Mais voici venu le Xavier de Montépin de la peinture à l'huile dans la personne de M. Vely !

Deux jeunes gens, jeune premier et jeune première dans le costume mignard de l'emploi, — sont en face d'un ruisseau qu'il faut traverser. C'est le *premier pas* de la belle qui hésite et « fait des manières ».

Couleur jolie, dessin coquet, exécution habile. Peinture où l'art n'a rien à voir, peinture de chic et d'atelier, mais très-séduisante en somme et, partant, dangereuse dans sa facilité à fausser le goût du public.

Vibert tient l'un des succès de rire et de gauloiserie du Salon : *l'Antichambre de Monseigneur*.

Une jeune paysanne, fort appétissante, ma foi ! attend son tour d'audience. Elle est assise sur un banc ; sur ses genoux s'ouvre un panier hors duquel se dresse la tête éveillée d'un coq que lutine de son doigt replet un bon gros moine à face réjouie. Il regarde tendrement en dessous la jolie campagnarde, tandis qu'au fond de la salle un autre porte-froc, délaissant un moment son bréviaire, se tourne vers son confrère d'un air peu rassuré...

Détail-Vibert : sur l'un des panneaux peints qui décorent l'antichambre, Monseigneur a fait coller des affiches picuses. L'une d'elle s'est détachée en un coin et, contraste bizarre ! sous le texte mystique laisse voir, rose et potelé, un petit cul nu d'amour !...

Autre scène où le froc austère est porté non moins joyeusement : M. Frappa nous fait assister au jeu de *la main chaude* dans un couvent. Un jeune novice, la tête perdue dans les genoux d'un père à barbe blanche, attend les claques, ses mains larges-ouvertes sur le dos : un moine retrousse sa manche d'un air gaillard et s'apprête à leur donner du plat de sa sandale !

Les types sont étudiés et nature, les physionomies bien expressives, sont amusantes et sincères.

Avant de quitter les couvents, arrêtons-nous un moment devant *le portrait du vieux supérieur*, — il en vaut la peine, — ce Stanislas Torrents. Le vieux supérieur malade est étendu sur une chaise longue ; à ses côtés veille un frère dévoué. Un moine assis devant une table de chêne sculpté transformée en chevalet, fait le portrait de son supérieur moribond.

M. Torrents est un coloriste original ; sa pâte est sobre et puissante dans ses gammes sourdes et voilées.

Les blancs des frocs sont superbes et ont l'air de dater du siècle dernier tant ils ont de solidité, d'ampleur et d'émail !

Gare aux rhumes ! M. Joseph Chelmonski nous fait voyager en pleine neige et nous arrêter devant *le maire, hiver en Ukraine*. Les voyageurs sont descendus de traîneau et exhibent leurs papiers à M. le maire d'un village perdu dans les steppes neigeuses.

C'est d'une étourdissante habileté. M. Chelmonski est doué

d'une mémoire prodigieuse vraiment artiste. Ses compositions, d'une verve étonnante, — écloses complètement dans l'atelier — semblent enlevées en pleine neige et d'après nature !

Dans son *dégel en Ukraine*, on remarque un coup de soleil sur la neige qui est ce que l'on peut voir de plus vivant et de plus vrai.

M. P. Billet nous présente des paysannes qui lavent à une source à Yport. C'est sobre, naïf, harmonieux et d'une certaine grandeur de lignes qui fait songer à son maître, Jules Breton.

M. Louis Capdevielle possède la personnalité du dessin et du style. Son *Remouleur* dans l'exercice de ses bruyantes fonctions, est pétri en une pâte à la fois souple et robuste, d'une vie et d'une observation surprenantes. Son *Prix d'excellence*, fillette en blanc couronnée de laurier et tenant dans ses bras un grand livre vert-pomme, doré sur tranche, a de la naïveté et de la distinction.

Passons aux peintres chauvins : MM. Protais, Dupray, Detaille, patriotique trinité !

Dupray nous montre dans la neige salie, *Un régiment de hussards de marche dépassant les convois pour se porter en avant. Épisode de la campagne de 1870-71*.

C'est fait de rien, et ça y est... Art spirituel et charmeur que celui de M. Dupray !

Chaque jour le public court en pèlerinage au tableau de Detaille : *En reconnaissance*. La photographie et la gravure s'en sont emparé. Chacun en sait le sujet : Un combat d'artillerie vient d'avoir lieu. Au premier plan la masse sinistre d'un uhlan tué et de son cheval abattu. A gauche un gendarme français blessé qu'on ramasse, à droite un uhlan blessé — qu'on ne ramasse pas. Au centre un jeune paysan indique du doigt à quelques volontaires de l'avant-garde le chemin suivi par l'ennemi. Au fond, par toutes les rues débouche le gros du régiment.

Un autre tableau, — très-pacifique, celui-là ! — devant lequel s'arrondissent non moins de dos — des deux sexes ! — c'est le *Quai aux fleurs*, de Firmin Girard... Où sont nos lunettes à verres enfumés ?...

L'on dirait d'une photographie colorisée : Tous les détails ont la même et irritante importance. Le moindre pavé est aussi fouillé et ciselé que les figurines des poupinettes en ruolz qui vaguent par ce quai métallique aux fleurs de verre filé et qui miroitent désagréablement sous les rayons stridents d'un soleil électrique... Fuyons ! les yeux se brûlent à ce kaleïdoscope.

Combien sont plus simples, plus naïfs et plus vrais ses confrères, les autres chantres des coins parisiens. Car il y en a toute une pléiade au Salon, pléiade exquise et remplie d'intérêt. Car Paris est riche en ressources pour le peintre d'intérieurs de ville : la lumière y est blonde, fine, idéale ; l'architecture splendide ; les types sont pittoresques, toujours délicats et charmants.

En tête de ces minuscules peintres d'histoire contemporaine, brille Joseph de Nittis, qui a envoyé une reproduction exacte de la *Place des Pyramides*, un jour de pluie.

C'est une instantanéité à l'huile. La foule s'agite pleine de vie et d'entrain. Les parisiennes exquises vont et viennent, suivies par les beaux messieurs, le cigare aux lèvres et le carreau dans l'œil. Les omnibus roulent gaîment par la pluie.

Tout y est, depuis la marchande d'oranges rutilantes jusqu'aux ballons rouges des « grands magasins du Louvre », et que les jolies femmes portent au poing — comme autrefois les châtelaines portaient le faucon ! Le palais des Tuileries hérissé dans le fond, à droite, ses sombres échafaudages ; au centre de la Place, Jeanne d'Arc cambre son torse de bronze sur le ciel gris qui s'illumine à l'horizon...

C'est enlevé avec une verve, un esprit et une virtuosité imaginables — qui en font un tableau observé et vécu.

Le dessin en est plein de coquetterie et de légèreté. M. de Nitlis, né à Barletta — est Parisien jusqu'au bout des ongles !

Comme pendant à sa *Place des Pyramides*, une autre toile éblouissante de clarté : *Sur la route de Castellamare*. Des rôdeurs de route et des muletiers se sont arrêtés et assis au bord de la route blanche, sous le ciel bleu qui brille et qui rôtit. C'est fin, délicat, baigné d'air et de lumière, et d'un faire prestigieux.

M. Beraud nous fait assister au *Retour de l'enterrement* : les amis du défunt s'en reviennent à pied chacun de leur côté. Ils détachent leurs silhouettes noires sur le fond gris et charmant des boulevards et des maisons aux toits luisants, car il a plu : l'asphalte est trempé et reflète les groupes en deuil, croqués avec humour et bonne humeur dans une gamme argentine très-sympathique.

M. Lépine a envoyé le *Quai d'Ivry, à Paris*, étude blonde et lumineuse pleine d'harmonie et de distinction. Sa *Rue de Caen, un jour de neige*, possède les mêmes qualités de finesse et d'entrain, mais un peu alourdis.

Parmi ces chercheurs de Paris, il faut noter encore Luigi Loir pour sa *Porte des Thermes*, et son *Kiosque de la place de la Bourse*.

La *Porte des Thermes* faite de rien, sommaire et très-réussie ! Des taches dans lesquelles sont cherchées — et trouvées — les formes par un simple trait de bistre. Le ciel marche, les gens marchent, l'air circule... c'est léger, frais et vivant.

Son *Kiosque*, emmitoufflé d'une neige savoureuse et pas plus grand que ça, est une vraie perle !

Une perle aussi le *Port St-Nicolas, à Paris*, de Ch. Lapos-tolet. Le matin s'éveille, les brumes bleuâtres de la Seine montent, estompant l'horizon dentelé. Au second plan, un steamer à contre-jour sur lequel se détachent en contours lumineux les marins et les ouvriers du port. Au milieu de la toile, sur l'eau, une audacieuse clotte de blanc, jetée avec bonheur, accroche la lumière tombant d'en haut et produit un effet « épataant » !

Non loin, du même, la *Seine vue à Rouen*. Le temps est à l'orage. Le ciel est sombre, la Seine plombée. Sur l'horizon menaçant, la ville se détache en une violente strie blanche, éclairée par les rayons singuliers d'un soleil de pluie.

C'est brossé librement dans une tonalité grise, vigoureuse et colorée.

M. Delpy nous découvre *Un coin de la rue des Martyrs*, par un jour d'hiver. C'est joli, fin et vibrant. Sur le ciel embrumé de décembre se détache le dôme historié du cirque Fernando.

La rue des Martyrs s'ouvre tendue d'une neige épaisse où trottent frileuses deux adorables Parisiennes... Où vont-elles seulettes par ce froid de loup?... Gare au mari jaloux, mesdames!...

La neige sa'sit comme un moule  
L'empreinte de ce pied mignon  
Qui, sur le tapis blanc qu'il foule,  
Signe à chaque pas votre nom...

Les paysagistes sont fort peu représentés cette année au Salon.

Daubigny — père et fils — nous présentent de grandioses verdures.

Daubigny, le père, expose un *Verger* du plus superbe caractère. C'est de la grande et saine peinture. Les pommiers, chargés de fruits, forment sur la prairie aux verts souples et solides des ombres puissantes et douces, reposantes : véritable oasis au milieu des toiles criardes et pétaradantes qui détonnent dans les frises — et parfois à la cymaise !

Karl Daubigny tient de son père la palette saine et robuste, l'ampleur de touche dont il fait preuve dans sa vaste page : *La ferme St-Siméon, à Honfleur*, vue par un soleil couchant finement coloré dans ses notes éclatantes qui s'orange et s'empourprent.

Dans la *Pêche à la Seine, à Cancale*, l'eau bleue est de la plus puissante intensité ; le soleil va disparaître à l'horizon pâli. Dans la demi-teinte des avant-plans s'agit un groupe de pêcheurs énergiquement compris et peint sans défaillance.

Pelouse allume également un coucher de soleil dans sa *Coupe de bois à Senlis* (Seine-et-Oise). Bouleaux élégants et chênes altiers découpent sur l'or en fusion d'un ciel crépusculaire leurs grandes silhouettes. Au premier plan, dans les ombres chaudes du soir qui descend, un bûcheron achève de sa hache un troc à moitié entamé.

Les arbres sont amoureux dessinés dans le caractère qui leur est propre. La tonalité du tableau est puissante, montée et d'un grand effet.

M. Pointelin nous fait gravir les plus hauts sommets : reposons-nous un instant sur son *Plateau du Jura, l'Automne*. Les terrains aux végétations malingres étalent au loin leur sauvage nudité. Quelques squelettes d'arbres se détachant sur les claires grisailles du ciel, coupent seuls cette majestueuse monotonie.

Le paysage est large, sévère ; modelé dans une gamme de gris aériens empreints d'une grande distinction dans ses valeurs sobres et fluides.

M. Alex. Légié a peint les *Ajoncs en fleurs*, un paysage superbe noyé d'air où le jeu de la lumière diffuse est rendu de main de maître... Mais pourquoi les *Ajoncs*?...

Le Français, né malin, n'est pas né botaniste : Ces ajoncs sont des genêts — du plus pur cadmium !

Il y a de jolies finesses de coloration et des gris bien friands dans la *Pluie* de M. Alex. Bouché. Peinture naïve et saine et vue par un bon œil.

Après la pluie, le beau temps avec le *Jour d'été* de M. Charles Yon. Paysage vivant et gai, l'on s'y grise d'air et de rayons. C'est touché avec science et habileté : M. Yon fut graveur sur bois et il en a conservé ses qualités de dessin serré et suivi.

Qu'il fait délicieux sur la *Plage de Berck*, de Louis Boudin ! Quel sentiment exquis de plein air ! Quelle palette perlée et raffinée ! Comme les jeunes pêcheurs qui chargent de poissons leur charrette, sont lestement enlevés en trois touches pleines d'entente et d'humour !

Autre marine, Lansyer *fecit* : *Un grain sur la côte du Finistère*. La mer déferle, écumante et blanche, trop blanche !

contre les farouches rochers; le ciel d'une crâne allure roule ses nuages et possède d'amusantes finesesses. J'aime moins son autre paysage: *La mort du chêne*, — un chêne déraciné qui manque de voulu et de caractère.

Harpignies est éblouissant dans sa *Prairie du Bourbonnais par un effet de matin*. L'effet est d'une surprenante vérité: c'est dessiné sec et peint nerveux.

Un Suédois, M. Wilhem de Gegerfelt, expose un effet de neige: *Vue prise en Suède*, d'un ragout délicieux et fort original. Mais combien c'est tripoté, combien c'est cuisiné!

M. Pierre Damoye a mis de la poésie dans son *Chemin vert à Mortefontaine*: le chemin s'allonge à travers les verdure scintillantes des champs, une ligne d'arbres assombris termine l'horizon. C'est clair, vibrant et nature. Ses *Prairies du Midi en hiver* ont de la souplesse et de la distinction dans leur harmonie grise.

*Les Falaises de Berneval*, de Léon Flahaut, s'alignent roides et crayeuses sous leurs gazons roux et pelés. La mer s'est retirée, formant un linéament bleuâtre à l'horizon et laissant à sec la plage rosée que verdissent des varechs échoués. Peinture délicate, interprétée avec bonheur dans des notes fines et blanches du charme le plus pénétrant.

Parmi les peintres de fleurs, on remarque M. Eugène Petit avec un volumineux bouquet de chrysanthèmes roses et jaunes, superbement brossées et jetées avec un goût parfait de ligne et de couleur.

M. Ernest Quost expose deux pages rayonnantes: *Fleurs de mai* et *Fleurs de juillet*, bouquets riches et harmonieux.

Philippe Rousseau reste toujours le maître incontesté avec un merveilleux feu d'artifice de pavots blancs et rouges.

M. Jeannin a envoyé les deux plus grandes toiles fleuries du Salon: *La Boutique de fleurs* et la *Provision de fleurs*. C'est frôlé librement, d'une touche adroite un peu lâchée mais vibrante, vivante et bien juste d'aspect.

M. Berne-Bellecour exhibe une magistrale accumulation d'accessoires: *la Desserte*, où l'on remarque surtout un service à thé, en vermeil, ciselé dans des pâtes exquises avec un voulu et un sentiment prodigieux.

Germain Ribot boit dans le verre — enfumé — de M. son père... Ses deux tableaux d'accessoires où l'on remarque de sérieuses qualités de ton robuste et d'arrangement pourraient être signées Théodule Ribot...

Ah! combien il est terrible d'avoir un père qui a du talent!

(A continuer.)

MARC VÉRY.

## LETTRES DE PHILADELPHIE

### I

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

Philadelphie, le 24 mai 1876.

Je vous envoie dans ces quelques lignes, la relation de ma première visite à l'Exposition et spécialement au pavillon des Beaux-Arts, auquel il vient d'être joint une annexe.

Ce bâtiment appelé *Art gallery*, est entièrement construit

en marbre blanc et est destiné à devenir plus tard un musée d'art industriel. Sans examiner si la disposition de ses salles convient à cette destination, je dois avouer, dans tous les cas, qu'elles ne conviennent nullement à l'exhibition actuelle.

Le jour est excessivement mauvais, et les salles sont ou trop grandes ou trop petites. On y a élevé des cloisons qui les transforment en de longs couloirs dans lesquels il est complètement impossible de juger de l'effet d'un tableau.

C'est dans l'un de ces « boyaux » que sont logées les sculptures belges et les faïences.

Les tableaux belges sont tous dans l'annexe où les salles sont mieux disposées, mais où le jour est encore plus mauvais — si c'est possible!

La plupart des installations ne sont pas encore terminées. La France, par exemple, a à peine trente ou quarante toiles exposées parmi lesquelles *Respha défendant les corps de ses fils contre les oiseaux de proie*, de M. Becker.

Ce tableau que nous avons vu à Bruxelles au Salon dernier est à la rampe et touche le plafond. Vous pouvez, par cet exemple, vous rendre un compte exact de la hauteur des salles.

L'installation des tableaux belges est complètement terminée et, à première vue, je dois déclarer que la plupart des toiles sont bien placées; comme toujours il y a quelques sacrifiés, mais ils sont peu nombreux et plusieurs n'ont que ce qu'ils méritent. L'ensemble des tableaux belges est satisfaisant quoiqu'on ne remarque aucune toile attirant particulièrement l'attention. Il y a bien *la Cave de Diomède* (épisode de la destruction de Pompéï) de Stallaert, mais à mon avis, le gouvernement aurait beaucoup mieux fait de laisser cette toile accrochée dans son coin du Palais-Ducal.

Vous ne pourriez croire le déplorable effet que produit ce tableau jauni et vieilli au milieu de l'exubérance et de la vitalité qui se détachent des toiles environnantes. J'ai pensé involontairement à des tableaux de Navez entourés d'œuvres modernes. En effet, à gauche et à droite de *la Cave*, j'aperçois Coosemans et Smits fraternisant avec Fourmois, Bossuet, de Schampheler, tous, par leur vérité et l'éclat de leurs couleurs fraîches, viennent contraster avantageusement avec l'œuvre de Stallaert.

Ce n'est certes pas pour critiquer le travail du commissaire chargé du placement, M. Van Bree, que je formule cet avis: il a fait tout ce qui était possible pour arriver à un bon résultat et il n'y a absolument que des éloges à lui adresser. Je dois reconnaître également qu'il a fait preuve à mon égard d'une grande amabilité en me facilitant l'entrée des salles non encore terminées.

D'après ce que j'ai pu voir, il se passera bien encore quinze jours avant que tout soit en ordre dans cette partie de l'exposition, et, chose singulière, ce sont les Etats-Unis qui seront prêts les derniers. Ils ont du reste une façon toute particulière de comprendre l'art et la nationalité d'un artiste.

Ainsi, ils exposent dans la galerie des Beaux-Arts, des statues articulées en cire, représentant des « Vénus » plus ou moins fardées et des amours en perruques rousses. Ces statues qui rappellent le musée Tussaud de Londres, roulent des yeux de verre, battent de l'aile, montrent des seins d'albâtre qu'un doux mécanisme fait se soulever et s'abaisser avec un naturel... charmant pour des Yankees.

Quant à la nationalité des artistes, c'est bien autre chose : ils revendiquent par exemple Van Moor comme un des leurs ; ils exposent ses toiles, en le cataloguant sous le nom de Moor, mort en... (La date manque, et c'est bien heureux pour lui.)

C'est un bien singulier peuple. Les américaines arrivent à la Galerie des Beaux-Arts, se pâment d'admiration devant un tableau et grattent la couleur avec leurs bâtons ferrés, pour voir ce qu'il y a dessous.

C'est ce qui a nécessité la fermeture de la galerie autrichienne, pour cause de réparations à deux ou trois toiles.

Ou bien encore, elles cassent un doigt ou un pied à une statue quelconque, en marbre blanc s'il vous plaît, histoire de voir ce qu'il y a dedans.

Le cas s'est présenté pour les statues italiennes qui sont, entre parenthèses, au nombre de quatre à cinq cents. — Une vraie fournée !

Les tableaux belges, heureusement, ont été respectés par ces amateurs d'un nouveau genre et des mesures sont prises pour que les curieux soient dorénavant plus circonspects.

Il n'y a malheureusement que des curieux et jusqu'à présent, aucune offre n'a été faite à la commission pour l'achat de tableaux.

Il y a en Amérique comme en Europe, une crise qui sévit et l'on parle beaucoup plus d'affaires, genre T'Kint, que d'autres.

Je vous écrirai prochainement, quand toutes les installations seront terminées et que la comparaison sera possible. Dans tous les cas, la Belgique, malgré l'abstention des grands maîtres (?), fera bonne figure — les jeunes en tête, ce qui ne gêne rien.

THÉO.

## ON LIT DANS L'ÉVÉNEMENT

Oh ! les Belges !  
On dit de certaines gens qu'ils ne font rien comme les autres.

Les Belges font tout comme les autres.

Ils ont en ce moment à Bruxelles une exposition de peinture, comme à Paris.

Ils ont, en outre, un Paul de Saint-Victor, comme à Paris — c'est-à-dire un *salonnier* coloriste, pittoresque, outrancier, dont les articles rivalisent de trompe-l'œil avec les tableaux qu'ils décrivent.

Le pastiche de l'auteur d'*Hommes et Demi-Dieux* ne saurait être poussé plus loin.

Jugez-en par ces quelques extraits :

« *Vue prise dans les Polders de la Hollande.* La plaine « glauque et violacée s'ouvre scindée par une flaque d'eau « répercutant les turquoises exquises du ciel traversé d'un long « nuage éblouissant, sur lequel se découpent en X à jour les « ailes d'un moulin, autour duquel se groupent quelques toits « rouges. Etude limpide, souple et pleine d'air. Les avant- « plans, d'un sentiment trop roux peut-être, ne me semblent « pas en complète harmonie avec les fluidités du ciel et les « moires de l'eau.

« *Paysage aux environs de La Haye.* Une bande tapageuse « de canards vient de quitter, effarée, sa flaque d'eau, et fuit en « barbotant dans l'herbe drue et haute, aux verts solides et « vibrants. Le ciel est clair, animé, profond, d'un bleu mou- « rant, où se dispersent de légers nuages gris, écrétés de « chaudes blancheurs. »

L'effet est complet. Théophile Gautier dirait :

Il ne manque vraiment au tableau que le cadre  
Avec le clou pour l'accrocher.

Un peu plus loin, M. Marc Véry, le *salonnier* en question, dit d'une *Coupe de bois* : « C'est lavé librement dans une gamme discrète et fleurante de gris-verts argentins. »

*Fleurante* est heureusement trouvé : *fleurante* me ravit !

Et encore d'une *jeune Italienne* adossée à un mur ensoleillé : « Son profil mutin se détache, rosé, sur l'embrassement d'un « ciel céruléen frappé en trois touches bien amusantes. Les « rouges et les noirs du costume sont fins et colorés, robuste- « ment attaqués et lestement enlevés en pleine eau. Le tablier « gros-bleu, historié d'arabesques, est un morceau savoureux « de ton et d'allure. »

— Que vous disais-je ?

N'est-ce pas tout à fait du Paul de Saint-Victor — à la mode de Belgique ?

*Parfaitement.*

Marc Véry, *salonnier* indigne, envoie en rougissant ses remerciements à son humoristique confrère de l'*Événement* pour sa comparaison trop flatteuse — malgré ses restrictions éminemment *parisiennes*. Il y a des expositions de peinture à Bruxelles — comme à Paris (Pourquoi pas ? Les plus belles toiles du Louvre ne viennent-elles point de ce bon pays de Belgique ?) et il y en aura encore et Marc Véry continuera à s'y promener, carnet en main — pastichant Paul de Saint-Victor, *salonnier* coloriste, dont il n'a lu aucun Salon... il l'avoue à sa honte ! Mais il y a de ces sympathies, de ces intuitions, de ces affinités bizarres encore inexplicables... En attendant le mot de l'énigme, Marc Véry, le *salonnier* bruxellois, adresse au feuilletonniste trop parisien, Charles Monselet, une vigoureuse poignée de main — à la *brabançonne*, *Suvez-vous !*

## GEORGE SAND

L'auteur d'*Indiana*, de *Lélia*, d'*André*, du *Marquis de Villemer*, de cinquante autres romans remarquables par le charme du style et la nouveauté des théories, George Sand, de son vrai nom Aurore Dupin, veuve Dudevant, vient de mourir à l'âge avancé de 72 ans.

C'est là une perte sérieuse pour les lettres françaises, dont George Sand restera une des gloires durables, en dépit de l'amertume de Veillot, des réticences de Pontmartin et des attaques jalouses de bien d'autres critiques.

Son style était harmonieux et beau, malgré des tendances à l'enthousiasme, d'aucuns ont dit à l'enflure ; toujours pur d'ailleurs, mélodieux et vrai dans les descriptions.

Henri Heine, cet Allemand qui compte parmi les aristarques parisiens, a sans doute forcé la note en avançant que George Sand était le plus grand écrivain de France ; au reste, la forme de son étude nous montre qu'au moment où il écrivait, il pensait plus à la femme « d'une beauté remarquable » qu'à la romancière.

Nous avons parlé de la *femme* ; sa vie fut à elle seule un roman, et l'on sait que Paul de Musset en a traité un épisode *Lui et Elle...* Mais ceci n'est point de notre sujet. Elle prit le pseudonyme de Sand, parce que c'était la première syllabe du nom de Sandeau, son premier *cavalière servante*, comme dit Heine déjà cité.

Depuis nombre d'années, elle écrivait presque exclusivement pour la *Revue des Deux-Mondes* et gagnait ainsi près de 50.000 francs par an. Chose étrange! au moment où elle s'éteint, le grand-prêtre Buloz est, paraît-il, aussi à l'extrémité, et la *Revue* est menacée de perdre son directeur en même temps que son meilleur écrivain.

L'influence de George Sand sur la littérature française fut considérable, mais on ne peut dire qu'elle ait fait école. On a cherché à l'imiter dans quelques-unes de ses créations, mais dans l'ensemble de ses écrits elle reste une et puissante.

Hier on enterrait Michelet; aujourd'hui George Sand est dans la tombe. Ce sont deux forces de la pensée, deux amants de la nature, deux écrivains énergiques qui manqueront au génie de la France.

c.



### LES PROFESSEURS DU CONSERVATOIRE

Différents organes de la presse ont, à bon droit, protesté avec nous contre les congés longs et fréquents accordés à MM. les professeurs du Conservatoire royal de Bruxelles.

Ces absences sont regrettables et portent un grand préjudice aux études et partant, aux progrès de l'art musical.

Il est évident que les maîtres absents, les élèves ne font rien. Quand le chat est parti, les souris dansent! Une telle situation est déplorable surtout lorsqu'elle se produit à la veille des concours, au moment où les élèves ont besoin des conseils et des leçons de leurs maîtres.

Etant donnée cette situation, nous sommes d'avis que le traitement de certains professeurs est réellement exagéré, tandis que celui de certains autres est trop minime. Car enfin, il faut que le public sache que ces longs congés, ces mois entiers de *far niente* ne sont réservés qu'à une catégorie de professeurs, ceux dits de « première classe ».

Celle-ci comprend les professeurs de contre-point, d'harmonie, de piano, d'orgue, de chant, etc..., et de tous les instruments à cordes, y compris la contrebasse.

Les professeurs d'instruments à vent font partie de la « seconde classe ». Or, jugez de la position qui est faite aux professeurs de cette division *inférieure*.

Leurs appointements sont bien moindres que ceux de la première catégorie. Il en est dans cette dernière qui reçoivent un traitement triple.

Les professeurs de seconde catégorie sont astreints de plus à jouer à toutes les répétitions et séances musicales du Conservatoire. Ils rendent donc des services précieux.

Remarquons qu'en dehors de leurs travaux à l'École de musique, ils ne peuvent guères donner de leçons.

Leurs instruments ne sont pas précisément des instruments de société et l'on ne voit pas tous les jours exécuter dans un salon un solo de basson ou de trombone.

Les professeurs de piano, de violon ou de chant peuvent se faire au contraire, un revenu fort respectable.

Et dans leurs classes, quelle satisfaction peuvent trouver les professeurs de « seconde catégorie » au point de vue artistique? Généralement il ne se présente chez eux que des élèves pour l'éducation desquels tout est à faire et qui souvent sont moins doués que ceux des classes de piano, de violon, etc...

Ajoutons que d'année en année, le nombre des jeunes gens qui se font admettre dans les classes d'instruments à vent, diminue. C'est logique! Ils voient la position médiocre faite à leurs professeurs et ne peuvent espérer un avenir brillant.

Du reste, si une place de professeur devient vacante, on s'empresse d'y nommer un étranger. C'est là un système récemment introduit et auquel s'était toujours opposé l'illustre et regretté prédécesseur du directeur actuel.

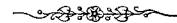
En présence de cet état de choses, on a le droit de se demander pourquoi cette distinction dans le corps professoral du Conservatoire, pourquoi l'on semble considérer les professeurs d'instruments à vent comme des artistes de peu de mérite.

Nous protestons, dans tous les cas, contre cette manière d'agir, parce que la place d'artistes tels que MM. Dumon, Duhem, Neumanns, Pletinckx, Merck, Poncelet, etc., est incontestablement au premier rang.

Ces noms sont connus ailleurs qu'en Belgique: nous nous bornerons à dire que M. Dumon, par exemple, a parcouru avec succès toute l'Europe et que M. Duhem a fait consacrer sa réputation en Amérique.

Egalité pour tous, telle est notre conclusion et nous osons espérer que le jour est proche où au Conservatoire de Bruxelles, il n'y aura plus pour tout le monde qu'une même balance, mêmes poids et mêmes mesures.

AMEN.



### LE FESTIVAL DE REIMS

(Correspondance particulière de L'ARTISTE.)

Cent et quarante sociétés de chœurs, d'harmonies et de fanfares de France et de Belgique ont pris part au grand festival qui a eu lieu dimanche et lundi derniers dans la ville de Reims.

Je ne crois pas qu'il soit bien intéressant de donner aux lecteurs de *l'Artiste* des renseignements sur les innombrables sociétés françaises. Il me suffira de dire quelques mots des sociétés belges.

Le concours de chant d'ensemble a présenté un vif intérêt,

quoique dans certaines divisions la lutte ne fut pas égale.

Quatre sociétés de notre pays, la *Société Chorale* et le *Cercle Choral* de Bruxelles, les *Enfants de Ste-Barbe* de Frameries et la *Lyre ouvrière* de Hodimont ont pris part au combat. Les trois premières ont remporté — comme vous le savez déjà sans doute — un triomphe complet.

La société de Frameries se compose de 65 exécutants, presque tous ouvriers mineurs. M. G. Quintens, leur chef, est parvenu, à force de travail, de patience et d'énergie, à discipliner sa petite armée, à lui donner de la cohésion. Concourant contre le *Choral de Sarcelles* (France), la société belge n'a guère eu de peine à remporter la palme. *L'Orage* de Salomon était leur chœur imposé. Je ne puis rien vous en dire, ne l'ayant entendu qu'une seule fois.

Dans la division supérieure c'est le *Cercle Choral* de Bruxelles qui a vaincu l'*Union musicale* de Paris. « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, » il est vrai !

Le *Cercle Choral* est devenu excellent. Je me rappelle l'avoir entendu, il y a deux ans, c'était mauvais, très-mauvais. Aujourd'hui M. Goossens a fait de cette phalange d'artisans une excellente société de chœurs, pleine d'intelligence, de bonne volonté. Les voix ont moins de dureté, les nuances sont mieux observées, l'ensemble est très-satisfaisant. — Le *Cercle Choral* a tiré tout le parti possible du chœur imposé : *Les voix de la Nature* de Th. Dubois, — chœur aussi inepte que possible, rempli de banalités et même de choses ridicules. — M. Goossens a su donner beaucoup de relief à cette œuvre absurde et mal écrite.

Le grand attrait du concours était la lutte entre la *Société Chorale* de Bruxelles, dirigée par M. Fischer et les *Enfants de Paris*, dirigés par M. Lesec — un Belge.

Ici la bataille a été rude, les adversaires — forts et vigoureux tous les deux — ont fait des prodiges de valeur.

La *Société des enfants de Paris* a chanté la *Caravane perdue* de J. Massenet, mieux que sa concurrente — il faut bien le dire ; — elle a très-bien exécuté également le chœur au choix, *Les Navigateurs* de Boulenger. Après l'audition de cette société, les Bruxellois n'étaient pas sans inquiétude sur l'issue de la lutte. Ces craintes redoublèrent encore après que la *Chorale* eût chanté la *Caravane* ; elle avait baissé d'un demi-ton dans le finale. L'exécution de la *Nuit du Sabbat* d'Amb. Thomas décida de la victoire.

Il est vrai qu'il est impossible de rendre avec plus de perfection cette œuvre étrange, hérissée de difficultés. M. Fischer — l'incomparable chef — a donné à la *Nuit du Sabbat* une interprétation excellente, colorée. Ce chœur a été fouillé jusque dans ses moindres détails mis en relief par l'habileté du chef.

Nous ne saurions trop féliciter M. Fischer et ses deux auxiliaires MM. F. Riga et Van Loo qui ont dirigé les répétitions partielles : il revient certainement à ces deux derniers une part de l'immense succès de Reims.

Les deux chœurs imposés aux sociétés dans la division d'excellence étaient la *Caravane perdue* de J. Massenet et les *Soldats de Gédéon* de C. Saint-Saëns.

Le chœur de Massenet est une œuvre de grande valeur, il y a là de l'inspiration, de la science, du travail, de la couleur.

Le chœur de C. Saint-Saëns est également très-réussi.

Le concours de Reims a prouvé, une fois de plus, la grande supériorité des sociétés chorales belges sur les sociétés chorales françaises. Il serait injuste cependant de ne pas signaler un progrès très-marqué chez nos voisins du Midi.

Jadis les sociétés belges battaient sans aucune difficulté leurs concurrentes françaises, aujourd'hui le combat est plus rude, la lutte est moins inégale, aussi les triomphes sont-ils plus éclatants et les défaites moins honteuses.

Je ne vous dirai que quelques mots des sociétés d'harmonie et de fanfares qui ont été généralement mauvaises. *L'Harmonie de Lodelinsart* seule mérite de vives félicitations. Ce corps de musique de 62 exécutants, sous la direction de M. Rasquin, est certainement un des meilleurs du pays. Je n'hésite pas un instant à le placer sur la même ligne que la musique des grenadiers. Le chef est un homme intelligent, excellent musicien, qui sait conduire son orchestre avec talent.

L'exécution de la *Marche aux flambeaux* de Meyerbeer a été irréprochable. Nous signalerons surtout la grande discrétion des cuivres et le respect des mouvements, deux qualités que nous n'avons pas retrouvées dans les deux sociétés de fanfares qui concouraient dans la division d'excellence.

Les *Fanfares de Fourmies* (France) ont haché une fantaisie sur le *Barbier de Séville* qui a dû faire frémir Rossini dans sa tombe ; les *Fanfares de Soignies* ont exécuté la *Schiller Marsch* de Meyerbeer dans des mouvements tout à fait fantaisistes. Entre deux maux le jury, par 17 voix contre 14, a choisi le pire en donnant le prix à la société française. Grand bien lui fasse !

C'est le seul insuccès que la Belgique ait eu à Reims.

Dans tous les autres concours nos compatriotes ont vaillamment soutenu la vieille renommée artistique de notre pays. Nous les en félicitons chaleureusement et leur souhaitons pour l'avenir de nouveaux et éclatants triomphes.

L. F.

## CORRESPONDANCE

Bruxelles, le 8 juin 1876.

Monsieur le Rédacteur de l'*Artiste*,

Permettez-moi de vous demander accès dans vos colonnes pour vous exposer le résultat du concours de Reims.

Tous les journaux font l'éloge de la *Société Chorale*, et semblent oublier une autre non-moins méritoire, j'ai nommé le *Cercle Choral*. Ce cercle, uniquement composé d'éléments ouvriers vient de remporter en division supérieure, le premier prix et, dans le concours international, le prix d'honneur.

C'est grâce à l'assiduité de ses membres et à leur zèle qu'il est parvenu à exécuter avec une grande perfection qui a même fait l'admiration de toutes les sociétés chorales françaises présentes à ce concours.

Il est inutile que je vous parle du talent de notre directeur, M. Goossens, ses succès précédents prouvent qu'il a puissamment contribué à notre réussite. D'ailleurs, les félicitations que lui a adressées M. Ambroise Thomas, président des jurys réunis, sur son intelligente direction et sur la bonne interprétation des chœurs, prouvent que le *Cercle Choral* a bien mérité de l'estime publique.

Espérant trouver un accueil favorable pour ma missive, je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur, les sentiments de reconnaissance du Cercle que je représente, et l'assurance de ma considération distinguée.

Le Secrétaire,

L. MIGER.

(Signature presque illisible.)

Nous insérons cette lettre avec plaisir, trouvant parfaitement juste l'observation qu'elle renferme et nous nous associons de grand cœur aux éloges mérités que notre collaborateur L. F. adresse dans sa correspondance, au *Cercle Choral* et à son vaillant chef.



## NOUVELLES A LA MAIN

On a repris cette semaine aux Galeries, la *Périchole* de Meilhac, Halévy et Offenbach. Tout Bruxelles connaît la *Périchole*, aussi croyons nous inutile d'en refaire le compte-rendu. Constatons seulement le succès remporté par Dupuis et la toute charmante Paola-Marié.

Un de nos collaborateurs nous apporte un article: *De l'influence des demi-pintes sur le journalisme local*; mais nous croyons devoir en ajourner la publication.

Nous nous étonnons qu'aucun de nos confrères de la presse bruxelloise n'ait mentionné l'importante nouvelle que nous commentions dimanche dernier: l'élimination du Conservatoire des élèves hollandais. Plusieurs d'entr'eux doivent pourtant savoir de *première source* l'émotion que cette mesure a causée dans le personnel que régit M. Gevaert. Vaut-il mieux faire le mort que risquer de se brûler les doigts? Nous ne le croyons pas, et nous préférons *donner sur les doigts* à qui le mérite.

L'orchestre chargé d'interpréter la *Reine Indigo*, sera dirigé par M. Paltzer — avec M. Parsy, comme second chef.

S. M. le Roi des Pays-Bas vient d'instituer, pour le prochain concours d'octobre 1877, qui aura lieu au château de Loo, une médaille d'or de grand module à l'effigie de Franz Listz, destinée aux pensionnaires de la classe de piano.

C'est décidément le Roi de Hollande qui a défendu à ses protégés de fréquenter encore les cours du Conservatoire de Bruxelles.

Nous comprenons la légitimité des sentiments qui ont décidé S. M. le Roi des Pays-Bas à prendre cette mesure, et nous ne pouvons que l'en féliciter sincèrement.

Ils l'auront!... Ils ne l'auront pas!... Telle est la *grave* discussion qui trouble en ce moment le repos d'un certain nombre d'artistes du monde musical.

Il paraît que MM. Dupont et *tutti quanti* se seraient décorés avec un peu trop de précipitation. Et S. M. le Roi des Pays-Bas ne serait pas, à ce que l'on assure, disposé à jouer ce rôle de prodigue ridicule qu'on lui avait attribué. En un mot, les soi-disant décorés ne recevraient pas leur croix! Vous voyez d'ici leurs têtes! Et dire que j'en connais qui avaient déjà fait faire leurs cartes de visite en accolant à leur modeste nom, celui plus glorieux de leur nouveau titre!

O mes amis! *ω οια νηφαλη!*

Nous avons annoncé déjà que des pourparlers avaient eu lieu entre la Commission de l'Exposition d'hygiène et de sauvetage et M. Joseph Dupont, pour l'organisation de concerts à donner pendant la durée de l'Exposition, dans son vaste local.

Nous avons appris depuis qu'il s'agit d'engager l'orchestre du théâtre royal de la Monnaie au grand complet. La question financière n'est pas encore résolue.

C'est la Belgique qui par le nombre des exposants tient le premier rang parmi les étrangers du Salon de Paris actuel.

Elle y compte 44 représentants et laisse derrière elle 27 autres nations, parmi lesquelles de bien grand pays. Décidément la Belgique artistique est féconde

Le conservateur du musée de Versailles, M. Eudore Sardou, est mort ces jours derniers. Selon toutes probabilités, c'est M. le comte Clément de Ris, conservateur-adjoint des peintures au Louvre, qui le remplacera.

Des démonstrations ont été faites ces jours derniers à Londres, par plusieurs milliers de personnes, dans le but d'obtenir que la Galerie nationale de peinture et le British Museum soient ouverts au public le dimanche.

Les dernières nouvelles de M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt sont un peu meilleures.

Nous lisons dans une correspondance adressée de Genève au *Belgian News*:

« Les grandes fêtes de Morat commenceront le 20 juin et dureront plusieurs jours. Ce sera un spectacle des plus intéressants. A 400 ans de distance, on va ressusciter le passé, et donner aux Suisses du XIX<sup>e</sup> siècle le spectacle « exact » de ce qu'était l'armée Helvétique qui a battu le Téméraire sous les murs encore intacts de Morat. Ce sera la même artillerie, religieusement conservée, les mêmes armes, armures et costumes de toutes sortes, scrupuleusement copiés et renouvelés, quand ils ne seront pas authentiques. Ce qui donnera prestige à la chose aussi c'est que beaucoup des chevaliers et personnages historiques, ayant joué quelque rôle dans cette bataille, seront représentés par des descendants de ces mêmes nobles familles. Toute la jeunesse noble de la Suisse s'est fait inscrire pour prendre part au cortège. »

« Par un sentiment très-délicat et en même temps très-artistique, à mon avis, les vaincus, c'est-à-dire, les Bourguignons et la suite du Téméraire n'y seront point représentés. Et, en effet, quelle pose aurait-on pu donner à notre époque à ces brillants vaincus? Il ne sera donc pas question d'eux mais uniquement de l'armée suisse et de ses chefs »

« M. Francis de Jongh, fils de l'ancien colonel du régiment suisse à Naples, et aïeul de notre compatriote Henry Logé a été désigné par le Conseil Fédéral comme président de la Commission des fêtes de Morat. »

Exposition des Aquarellistes. — *Tirage de la tombola*. — Voici la liste des numéros gagnants :

Tombola spéciale des membres associés: le n<sup>o</sup> 176 gagne l'aquarelle de M. Cipriani: *La Mère*, n<sup>o</sup> 17 du catalogue

Tombola générale: le n<sup>o</sup> 992 gagne *L'étang, effet du matin*, par M. E. Huberti; 1198 id. *Le quai du Rosaire à Bruges*, par M. A. Pecquereau; 1989 id. *Le temple de la Sibylle à Tivoli*, par M. C. Ligny; 2402 id. *Le chœur de la paroisse*, par M. A. Hennebicq; 2656 id. *L'Enfant égaré*, par M. H. Van Seben; 2673 id. *Vue dans le North Devon*, par M. E. Toovey; 2950 id. *Bords de la Senne*, par M. Puttaert; 3182 id. *Environs de Spa*, par M. Fernand de Beeckman; 3245 id. *L'Automne*, par M. G. Vander Hecht; 3950 id. *Retour du lac*, par M. Léon Becker; 5391 id. *Fleurs et fruits*, par M. F. Charette; 5430 id. *Un moment critique*, par M<sup>me</sup> H. Ronner; 5650 id. *Bergère*, par M. A. Mauve.

Ces jours derniers a eu lieu l'assemblée annuelle de la *Société des Artistes dramatiques*, sous la présidence de M. le baron Taylor.

Le rapport présenté par le secrétaire, nous apprend que 5,000 comédiens desservent les théâtres de Paris, des départements et de l'étranger. La Société compte 2,736 membres payant une cotisation mensuelle d'un franc. La recette totale de 1875 s'est élevée à fr. 211,037. C'est une institution utile, digne d'encouragements.

Il paraît absolument certain que M. Faure quitte définitivement l'Opéra.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 24.

18 JUIN 1876.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 30, RUE DE L'INDUSTRIE, 30, BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ECRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique . . . . . 10 francs par an.  
Étranger . . . . . 12 frs 50 "

Les abonnements sont reçus, RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

**UN NUMÉRO. 20 CENTIMES**

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*Au Cercle artistique: Ouverture de l'exposition annuelle des Arts plastiques. — Le Salon de Paris: les maîtres belges. — Exposition des Beaux-Arts de Mons. — Propos d'Artiste. — Lettre de Ludwig Wihl. — Molière, étude inédite (suite). — Poésie: Le Hibou. — A la Fédération Artistique. — Nouvelles à la main.*

**AU CERCLE ARTISTIQUE**

La quatrième Exposition annuelle du *Cercle Artistique et Littéraire* s'est ouverte jeudi avec tout le cérémonial habituel: A midi et demi fit sa solennelle entrée le Roi, accompagné du lieutenant-général Renard, aide de camp de service, et de M. Chrétien, capitaine-commandant des grenadiers, officier d'ordonnance de Sa Majesté.

Le Roi a été reçu par M. Vervoort, président du *Cercle* et par les membres de la Commission directrice qui l'ont accompagné dans son auguste promenade à travers les Salons.

Deux grands escogriffes tout habillés de rouge et marqués au chiffre du Roi, suivaient, faisant leur tour

d'Exposition et dévisageant les tableaux d'un air entendu...

Voilà pour la partie officielle.

Bon! j'allais oublier la classique présentation d'une douzaine d'artistes exposants. Je ne sais plus lequel d'entre eux a eu l'impertinence de dire à Sa Majesté, que la seule peinture religieuse avait encore chance de succès par cette époque bizarre...

Au dehors le soleil brillait. Au dedans beaucoup de monde, le monde choisi des premières artistiques: Des dames en éblouissantes toilettes, de jolis messieurs en gants beurre-frais félicitant par-ci pour débiter par-là. L'aspect du Salon était charmant — côté des dames!

Quant aux tableaux, je vous avouerai tout bas à l'oreille que certaine toque campée crânement sur noire et lourde torsade captiva toute mon attention.

Du reste, cela regarde Marc Véry, notre salonnier, qui va vous égréner le chapelet — à l'huile — des perles exposées.

Puis il ne me pardonnerait jamais si j'allais m'épâter dans ses plates-bandes, moi,

EDGAR MEY.

## SALON DE PARIS

## IV.

## Maîtres Belges.

La Belgique artiste aurait pu, ce me semble, être représentée cette année d'une façon plus sérieuse et plus nombreuse au Salon français... Que lui a-t-il manqué pour cela ?

L'audace et l'initiative.

Pourquoi les maîtres, ceux qui brillent à nos expositions locales, n'envoient-ils pas leurs œuvres à Paris ? Est-ce indifférence chez les uns, appréhension chez les autres ? D'aucuns se laisseraient-ils rebuter par un premier échec ? Ou bien est-ce l'amour du *at home* et préfère-t-on garder l'atelier ?...

S'il en est ainsi, la Belgique ne figurera bientôt plus à aucune Exposition étrangère, elle qui a cependant de si brillantes pages dans son histoire de l'Art : Noblesse obligé, MM. les artistes !

Les tableaux belges — *apparent rari nantes* — sont un peu effacés et perdus dans le tohu-bohu des toiles qui constellent les panneaux et il faut presque un cœur de frère, un œil de confrère pour les dénicher au milieu du déconcertant brouhaha des cadres scintillants, des toiles ruisselantes.

Mettons-nous gaîment à leur recherche et que le dieu des bons peintres nous assiste !...

A tout seigneur, tout honneur ! *L'Aube* de M. Ch. Hermans a été chaudement discutée et critiquée énormément — c'est déjà un vif succès : des choses médiocres la critique n'a cure. Plusieurs l'ont même débinée avec un trop vert entrain, ne tenant nul compte du placement malheureux qui plonge tout le tiers supérieur de la toile dans un impitoyable reflet.

Malgré ce désavantage, le tableau conserve ses qualités de ligne, de style et d'exquise harmonie, et *L'Aube* demeurera l'une des plus sérieuses et l'une des plus neuves manifestations artistiques de notre époque de routine.

Le *Portrait d'enfant*, d'Émile Wauters, reste entier, mais semble d'un art un peu vieillot auprès des jeunes et franches tentatives de ses confrères parisiens. Puis, faut-il répéter ici ce qu'on dit là-bas ? Le portrait manquerait de personnalité : c'est un enfant de Velasquez, brossé par Frans Hals.

Quoiqu'il en soit M. Wauters, par un rappel du jury, a tenu son rang de médaillé de seconde classe.

Sur l'un des immenses panneaux du salon de sortie, la *Rade d'Anvers* de R. Mols s'allonge, s'allonge, s'allonge... M. Mols a le mérite et l'honneur de la difficulté vaincue : faire de ce gigantesque décor un tableau élevé.

Mais l'œuvre est bien froide et presque triste dans sa tonalité sourde et demi-deuil : Anvers ne possède point ce morne aspect.

Le moindre rayon de soleil aurait animé cette vaste revue d'architecture. — Mais lorsqu'une ville vous commande pareil tour de force, c'est déjà un mérite que d'oser le tenter.

Combien je préfère à cette interminable page le *Quai des Chartrons à Bordeaux*. M. Mols a laissé cette fois sa gamme un peu métallique et devient doux, ombré, presque chaud. Les maisons s'alignent blanches et grises sur le quai déhanchant sur le grand ciel aux teintes d'ardoise leurs silhouettes accidentées. L'eau glauque est chargée de vaisseaux et de bateaux marchands dont l'inextricable fouillis est habilement et nerveusement rendu.

M. Mols qui avait mérité la médaille de troisième classe, il ya trois ans, a obtenu cette année la médaille de seconde classe.

Victor Papeleu nous montre le *Port intérieur de Gand*, en hiver et à l'heure où le soleil « part pour se coucher ».

Un grand ciel noir répercuté par l'eau noire. La strie ardente du soleil qui s'endort coupe la toile en deux. Les arbres et les toits chargés de neige déchirent les ombres brumeuses du ciel.

Ce tableau ne manque pas d'une certaine grandeur, mais la touche est restée partout bien froide et l'artiste a manqué de ce diable au corps qui produit les grandes œuvres.

Les toiles d'Artan et de Bouvier comptent parmi les meilleures marines du Salon.

La *Plage de Berck* de L. Artan, placée si haut qu'on y sent presque le mauvais vouloir, n'est pas dans son jour du tout. C'est à peine si l'on y peut distinguer la mer descendue après une forte marée et quelques flaques d'eau sur la plage, reflétant les bleus superbes du ciel en mouvement. Il y a là d'indéniables qualités d'air et de coloration à la fois fine et montée.

La *Brise sur l'Escaut* de A. Bouvier a été plus favorisée par le placement. Cette toile a les honneurs de la rampe, honneurs bien mérités.

Elle est conçue dans une gamme blonde, souple, harmonieuse.

Le ciel bleu rayonnant a des fluidités exquises, l'Escaut des nacres ravissantes. C'est charmant de vie, de joie et de lumière.

La *Lune de Miel* et *A l'arbalète* de Aug. Serrure, lissés à pinceaux menus, d'une harmonie argentine et distinguée sont un peu décolorés par leurs voisins tapageurs, mais conservent leur délicatesse de ligne et de style.

Le *Portrait de M<sup>me</sup> Rosa Spanoghe* — A. Van Hammée *pinxit*, — par son arrangement et son interprétation, par son cadre noir et or et son inscription néer-

landaise, est un pastiche réussi du portrait mystique des siècles derniers. La figure, béate sous la guimpe, est modelée par plans serrés d'un dessin consciencieux, dans une pâte claire et vibrante sur les ombres du fond.

Coosemans a délaissé Tervueren et ses verts ombrages pour les rochers et les chênes séculaires de la forêt de Fontainebleau : il expose l'*Entrée de la Gorge-aux-Loups* et le *Chemin de la Mare aux Fées*, sites grandioses, pris tous deux dans l'antique forêt — et tous deux à la cymaise.

Coosemans est toujours le naturaliste sain, sincère et coloriste. Ses tendances du moment le poussent au fini dans le dessin... Serait-il oiseux de rappeler au maître de Tervueren que du fini à la recherche il n'y a qu'un pas — vite franchi ?

Asselbergs a fait comme son confrère en naturalisme : il a déserté nos dunes et nos plaines pour les paysages de Fontainebleau. Il nous en montre *Une mare* l'hiver. La campagne étend au loin sa nappe blanche. Au premier plan, sous un bloc de rochers poudré à blanc, une mare prise par la gelée fait sa tache assombrie. Un chêne moussu et encuirassé de givre tord dans l'air froid ses branches vigoureuses.

La neige est nature, savamment modelée et le chêne d'un dessin correct et plein de caractère.

Les frères Verwée obtiennent un succès bien légitime.

Louis, toujours en progrès, avec sa *petite tricoteuse*, — une jolie fillette blonde qui tricote en se rendant « gentiment » à l'école, — et *la Revue* : une dame et son enfant regardant d'un balcon le défilé des pantalons-garance.

Alfred, l'animalier, obtient non moins d'éloges avec son site *En Hollande*, paysage superbe où paissent des vaches du plus beau style, grassement brossées dans des pâtes robustes et vibrantes.

Cette saine robustesse et cette vibration manquent complètement à la palette de Gustave Den Duyts. Sa technique est « pourrie de chic, sa tonalité sourde, louche, boueuse.

Ah ! combien quelques éblouissantes études dans les dunes blondes ensoleillées assainiraient sa palette et y mettraient une étincelle, un rayon !

Le peintre gagnerait aussi à ne plus se servir, pour dessiner ses arbres, d'un fil de fer trempé dans du brun de Bruxelles, de Florence ou d'autres lieux.

De même, je recommanderai une hécatombe de tubes de blanc — en plein soleil — à Léon Herbo, qui ferait œuvre pie en jetant une bonne fois aux orties de l'*Observatoire* son bitume et son saucier.

Les deux figures : *l'Espiègle* et *Eveillée*, ont de délicates qualités de dessin et d'arrangement, mais les chairs sont veules et terreuses avec des noirs (toujours eux !) dans les ombres...

Pendant que nous sommes dans le pot au noir, occupons-nous un peu du cas de M. Lamorinière.

Chacun a vu au dernier salon triennal son *Automne dans l'île de Walcheren*... Cette page juteuse est décidément la négation complète de l'air et de la lumière. Cela rappelle les paysages roussis, rancis, noircis, des maîtres anciens — moins le style !

Cet *Automne* possède la rigidité et la sécheresse des sites gothiques : c'est un grand paysage ogival !

Voici un maître paysagiste à qui, certes, l'on ne reprochera point l'absence d'air et de lumière : Xavier De Cock. Tudieu ! quels rutillements de fraîches frondaisons, quels éblouissements verts dans son intérieur de *Forêt* où les halliers poussent si crânement en l'air leurs branchages ensoleillés où bout et chante la jeune sève de Mai !

Dans son second envoi, *les Vaches*, la rayonnante prairie s'étale coupée d'un rideau d'arbres à l'ombre duquel les vaches paissent, ruminent, digèrent.

M<sup>lle</sup> C. Beernaert, *Dans l'île de Walcheren*, et *Vieux Chênes de l'île de Walcheren*... Mais non ! si j'en veux parler, la galanterie et la vérité vont se trouver aux prises... or, je veux que la galanterie l'emporte !

Le *Paradis perdu*, de M. Van Kiersbillek, continue à être perdu... dans les frises. Adam et Ève persistent à rester « emparadisés » dans les bras l'un de l'autre, sous l'œil jaloux et phosphorescent du grand diable qui se tord les mains à l'entrée de leur alcôve rocheuse.

De Vriendt (Juliaan) obtient un assez beau succès de sujet avec son *Baudouin à la hâche*. Il faut voir de quel œil mouillé les visiteurs du dimanche contemplent la face éplorée de la jeune victime...

Le drame plaira éternellement à la masse, que la manière de peindre intéresse assez peu, d'ailleurs.

Edouard Van den Bosch obtient un succès non moins vif — mais de meilleur aloi — avec son humoristique poème *le Chat s'amuse*, que chacun a remarqué au dernier salon bruxellois.

C'est, sans contredit, l'un des meilleurs tableaux de genre de l'Exposition parisienne. Son heureux auteur vient d'en faire la reproduction sur cuivre, ce qui lui a valu le premier prix dans un récent concours d'eaux-fortes.

Jan Van Beers, pour plaire au goût parfois excentrique de certains Parisiens, a hissé son chevalet sur des tréteaux et crevé pas mal de tubes de chrome sur son *Gamin aux échasses*. Le jeune peintre anversois a beaucoup de verve et d'étonnantes facilités, mais qu'il s'en défie !

Je préfère à cette pochade fleur-de-genêt *le bon Curé*, plus simple et plus entier dans sa tonalité sobre et tranquille.

Van Seben a exposé l'original à l'huile de son aquarelle de la dernière exposition de mai : *L'attache des*

*Patins*. Tableau clair, sain, limpide, et qui « tient » auprès de ses confrères parisiens.

Gabriel reste aérien, distingué dans les fines harmonies grises et fluides de *l'Aube dans les Polders de la Hollande*, tableau déjà exposé avec succès à Bruxelles.

De Winne, de par ses vivants portraits d'Emile Breton et de Firmin Rogier, compte au nombre des meilleurs portraitistes du Salon parisien.

Clays n'a pas été des plus heureux dans le choix de ses marines d'exposition. Sa *Vue du lac d'amour, à Bruges*, est bien papillotante et sa *Mer du Nord* par trop cotonneuse. Il y a là une éclatante revanche à prendre !

Charles Bagniet, en progrès, a exposé son *Petit neveu*, campé dans une allure pleine de charmante crânerie et dessiné parfaitement.

Autre enfant : de Jan Verhas, celui-ci. Mais vous connaissez la fillette : elle entr'ouvre la porte et dit si gracieusement « *Puis-je entrer ?* » Tout en conservant ses qualités de ligne et de coloration, ce tableau m'a paru un peu sec à Paris.

Langerock nous fait assister à un *Rendez-vous des cigognes dans une forêt de l'Alsace*. C'est d'un aspect agréable et bien composé — mais dans des données trop décoratives, peut être ; c'est de l'art de salon.

*L'artillerie à cheval*, du capitaine Hubert, lutte avantageusement avec les scènes militaires de ses confrères parisiens. Sa toile, si habile et d'une si amusante allure, obtient le plus vif succès d'artiste et de public.

Le *Triomphe de Galathée*, gravure au burin d'après Raphaël, a fait décrocher à Gustave Biot la seule première médaille qui ait été accordée à la gravure

M. Biot a bien mérité du burin et de la patrie !

*Dixi.*

MARC VÉRY.

## SALON MONTOIS

Dimanche passé, 11 juin, premier jour de la fête communale de Mons, a eu lieu l'ouverture de l'Exposition des Beaux-Arts.

Elle s'est faite sans cérémonie, en famille, entre deux bouffées de musique : les voix sacrées des cuivres de la procession du *Car d'or* et les accords profanes de l'orchestre accompagnant les évolutions fameuses du *Lumçon*.

Onze heures sonnaient à S<sup>te</sup>-Waudru, le Collège des Bourgmestre et Echevins, les commissions de surveillance et de direction du Musée communal, de l'Académie des Beaux-Arts et les artistes exposants, firent solennellement la navette entre le Musée, au Parc, et l'Académie de musique, rue de Nimy.

Car l'exposition montoise occupe deux locaux. Le jury de placement aurait dû en prendre trois pendant qu'il y était. Rue de Nimy, il y a jusqu'à quatre étages de tableaux... Vous voyez d'ici — ou plutôt vous ne voyez pas — la moue de ces

peintures « si bien élevées ! » Au Musée les étages ne sont pas si nombreux, mais il y a les recoins ombreux, puis certaine cloison médiane sur laquelle la lumière tombe verticale. Elle abat ainsi l'ombre portée des cadres sur les toiles et les plonge dans cette douce obscurité favorable aux amants peut-être, mais à coup sûr éminemment défavorable aux tableaux.

Parmi les sacrifiés de cette cloison, l'on remarque M. Omer Cambier avec sa trinité d'aquarelles d'une grande finesse de ton, enlevées franchement en pleine lumière et vues par un œil sain ; Félix Cogen qui expose *La femme du pêcheur* ; Emile Hoeterickx avec *Une fileuse* d'un ton corsé, puis M<sup>lle</sup> Sembach et ses *camellias*, charmante aquarelle, lavée savamment.

Je ne sais quel Pompée (*de l'Observatoire !*) a frappé de son talon le sol montois, mais toute une légion de peintres fossiles et préhistoriques, de fanatiques du jus et du figolé a surgi soudainement et a « assombri » les murs du Musée et de l'Académie de musique...

Peintres sincères, ennemis de la convention et des routines, réalistes purs, mes frères, je vous le dis en vérité, nous aurons bien encore à combattre et à couvrir bien des pans de toile avant de voir l'art débarrassé de son faux-nez académique et de son fard de Sienna et de Judée !

J'ai noté en m'enfuyant les toiles franches et saines qui détonnent dans cette ronde classique de tubes de bruns.

D'Alp. Asselbergs, trois tableaux vrais, vivants et personnels : *Un hiver en Campine*, *Un beau jour d'hiver*, et *Les rochers de Champale*, déjà vus au dernier Salon de Gand.

*Une plage lumineuse* de J. Binder.

De Th. Bogaert *Un hiver* souple et distingué.

Des paysages remarquables d'André Sodar.

M. A. Bourlard a huit toiles — huit grandes toiles.

M. Hennebieq huit toiles également, dont six portraits fort goûtés.

Charles Brunin, un autre « enfant de Mons » expose de la sculpture. Sa *Statuette-baigneuse* est d'un réalisme bien compris et son *Buste portrait* a d'amusantes qualités de modelé sincère.

Coosemans ne brille pas : son *Paysage* est dur et papillotant.

Fraus Courtens nous montre une *Froide matinée sur l'Escaut*. Effet de neige aux blancs très-fins, sous le grand ciel gris, où perce avec peine un soleil pâle qui argente quelques saules estompés dans la brume d'hiver.

Son *Petit trophée* est brossé dans une pâte souple et ferme d'une entière vérité.

M. A. Danse a envoyé des eaux-fortes, des fusains et des gravures d'un dessin pur et correct, d'une haute saveur de coloration dans les ombres et d'un grand mordant dans les lumières.

Des eaux-fortes encore de L. Dolez où l'on trouve d'excellentes qualités, puis, du même, d'intéressants lavis sur faïence.

Des paysages — honnêtes — de A. de Biseau.

M. E. Goors expose l'une des bonnes natures-mortes : *Après dessert*. Mais pourquoi ce fond opaque et noir. Est-ce dans une cave que fut pris ce dessert ?

Sa *Femme turque* a de la vérité, une certaine ampleur de touche, mais vise à la dureté.

Léon Herbo a quatre tableaux. *Sa nouvelle intéressante,*

deux politiques perdus dans le vaste journal, est d'un ton moins noir et plus sincère que d'habitude.

Huberti est on ne peut mieux représenté au Salon montois. Son *Entrée de bois* est une friande étude de verts, très-printanière et qui fait rêver hannetons! Son *Hiver* est pétri dans une gamme laiteuse, onctueuse, savoureuse; on en mangerait! Cette neige doit être à la vanille. Sa *Campine* est connue et a été admirée à notre dernière exhibition triennale.

Leemans, fidèle à ses clairs de lune sur l'eau, expose une *Marine, effet de lune*, très-fluide, et d'un grand brillant.

M. Lenain a envoyé une série d'eaux-fortes réussies et un dessin, la *Fécondité*, d'après Jordaens; déjà vue au dernier Salon bruxellois.

M. Mellery n'est pas heureux cette fois: son *Italienne* s'est bien l'école et la convention.

Franz Meerts nous fait voir en *Répétition* un bonhomme jouant de la clarinette devant une table chargée de musique. — C'est peint à coups menus avec humour et gaieté.

*Sous les pommiers*, de Jules Montigny, gambadent des chevaux savamment modelés dans une pâte souple, riche en clartés.

De Musin — père et fils — de grandes marines... pour qui les aime!

Pantazis, le maître grec, nous promène l'*Hiver* par les plaines blanches de la Campine. C'est une toile claire, vibrante, pleine d'air et fort distinguée dans ses colorations charmantes.

Emile Sacré nous fait refaire connaissance avec un tableau déjà connu: *Au restaurant*, mais sous ce nouveau titre *Premier soupçon*.

Voici assurément la meilleure étude de fleurs: les *Pivoines*, de Jules Ragot. La botte des fleurs roses éclate sur une chaise de cuir sombre, elle est jetée avec goût et peinte savamment dans des valeurs claires, fines et souples.

Au n° 252 du catalogue (qui renferme bien des *coquilles* par parenthèse) nous lisons: *Le Simoun ou le danger de voyager dans le désert...*

Est-ce une fable? un roman? un drame? — Non, c'est un piètre tableau de M. J. Starck qui s'intitule tout du long: «peintre d'histoire.»

De F. Stroobant une bien médiocre *Vue prise à Bruges*.

Les *Papillons* de Frans Van Leemputten ont certaines qualités de ton et de plein air.

De M<sup>lle</sup> Anna Van Sandick un délicieux *Paysage arbreux*.

Van Seben a envoyé sa *Belle matinée* qui eut tant de succès au dernier Salon. Il y a joint *Les petits maraudeurs surpris*, effet de neige souple et mordant.

M. Vogels a la gamme des tons un peu froide dans son chemin creux à Boitsfort.

G. Walkeniers expose une *Cour de ferme à Isque*, où l'on remarque des qualités de lumière, mais l'ensemble papillote et fatigue par le fini égal de tous les détails.

L'*Aveugle* de P. Verhaert a un air de famille avec les portraits de Ribot qui ont un air de famille avec ceux de Ribera, lesquels...

Ne pas pousser ça trop loin, M. Verhaert!

Et voilà!

N, i, ni, c'est fini!

MARC VÉRY.

## PROPOS D'ARTISTE

J'avais l'intention de vous dire quelques mots cette semaine de la propriété artistique, propriété dont le moindre défaut est de n'enrichir jamais les artistes. Le sujet est vaste, mais la température a été depuis quelques jours, vous le savez, lourde, malsaine et peu favorable à l'inspiration: aussi ai-je poussé un soupir de soulagement en trouvant une idée toute faite dans un numéro incomplet du journal: *la Semaine parisienne*. Je ne sais si cet organe existe encore; le numéro que j'ai devant moi ne porte pas de date, mais il renferme un portrait de la diva Judic, et cela suffit à prouver qu'il n'est pas bien ancien.

L'auteur du «*Courrier artistique*,» auquel j'emprunte une idée est M. F. de Gantès; il constate d'abord que grâce aux prix incroyables atteints par certaines toiles dans les ventes de l'hôtel Drouot, nous avons dépassé la mesure de ce mot que l'on considérait autrefois comme une figure: *Couvrir un tableau de pièces d'or*. Mais de ces monceaux de mille francs, que revient-il à l'artiste, auteur du tableau, ou à sa famille? Rien, sans doute, et voilà l'injustice. Tel tableau de Delacroix, payé dernièrement vingt mille écus, a été vendu à grand-peine par l'artiste au prix de trois cents francs; le fameux portrait de la duchesse de Devonshire, par Gainsborough, qu'un spéculateur vient d'acquérir à Londres pour un nombre incalculable de livres sterling n'a sans doute pas enrichi celui qui l'a conçu. Mais pourquoi multiplier les exemples? Revenons à nos moutons, et à l'idée de M. de Gantès.

«Il est juste, dit-il, que le commerçant et l'amateur profitent, dans une mesure sage, du marché qu'ils ont fait; mais ne serait-il pas plus juste encore qu'un droit de dix pour cent, par exemple, soit rendu à l'artiste à chaque vente publique où son tableau dépasse le prix pour lequel il s'en est primitivement défait. Et je ne crois pas que les gens qui vendent ces tableaux puissent déceimment se plaindre d'une semblable loi. Le talent est assez difficile à acquérir et à faire constater pour qu'il ait son entière récompense. D'un autre côté n'est-il pas naturel de faire un peu rendre gorge aux usuriers du talent dans la misère?»

Eh bien, Messieurs du pinceau, de la brosse ou du couteau à palette, la chose ne vaut-elle pas la peine d'être prise en considération? Les artistes devaient agir, faire jouer les influences dont ils disposent, mettre tout en œuvre pour arriver à un résultat sérieux; encore devraient-ils pour cela parvenir à une entente, se fédérer pour ainsi dire, et, mettant de côté les considérations personnelles, former une union véritable, cimentée par l'intérêt commun. Nous sommes, il est vrai, en l'an de grâce 1876, et l'union n'est pas à l'ordre

du jour des Beaux-Arts... Mais je n'en dirai pas plus sur ce sujet, car je me laisserais aller à mon *dada favori*, la ligue de la plume et du pinceau, et je ne veux pas *mécaniser* mes lecteurs, — comme dirait Boileau, — plus qu'il n'est nécessaire.

c.

LETTRE DE LUDWIG WIHL

II

Mon cher ami, tu as mordu, je te tiens à mon hameçon et tu n'es pas le seul, car, par une indiscretion franchement avouée, mon hameçon s'est glissé dans *l'Artiste*, entre un compte-rendu du Salon de Paris et une étude sur Molière, du Dr Brown. Partout on en a parlé, excepté dans les journaux aux trompettes grandes et petites avec lesquelles ils tâchent de faire tomber les murailles de la nouvelle Jéricho. Ces derniers se taisent et je regarde leur silence comme un succès; car ils parlent ordinairement des vérités les plus simples du monde, du temps beau ou mauvais, et nous épargnent la peine de regarder le baromètre et le thermomètre, de sorte qu'en quittant notre maison, nous savons s'il faut prendre canne ou parapluie, et la police n'a pas besoin de s'informer si nous appartenons à la race des stockslagers, ou des bourgeois à parapluies.

Tu es Parisien, mon ami, et tu ne sais probablement pas que le peuple belge est divisé d'abord en cléricaux et libéraux à millé nuances, suivant leurs convictions *anti-philosophiques*; ensuite en fransquillons et flamingants, suivant leur prétendue généalogie; et qu'ils se groupent aujourd'hui sous l'enseigne d'un gourdin et d'un parapluie.

De même que l'Angleterre eut la guerre entre la rose blanche et la rose rouge, de même que la Suède eut la guerre entre les bonnets et les chapeaux, nous aurons ici la guerre entre les gourdins campagnards et les parapluies des citadins.

Les élections ont eu lieu ces jours-ci, et tu auras appris le nom des vainqueurs.

Moi, je suis pour les parapluies; s'il pleut, je puis m'abriter sous eux, et au besoin m'en servir comme d'une arme.

Entre nous, ils sont ennuyeux les uns et les autres, mais placé entre Charybde et Scylla, je préfère Charybde.

Ne me reproche pas de n'appartenir à aucun parti; tu te tromperais à cet égard, je m'appartiens à moi, et par conséquent j'appartiens au parti des honnêtes gens. Mon métier ressemble à celui du jardinier, qui a le lourd devoir de sarcler les mauvaises herbes partout où elles poussent; et il ne ménage pas celles qui se trouvent dans *son* jardin, car elles ne deviendraient pas meilleures pour cela.

Mais, diras-tu, n'y a-t-il pas de grands hommes en Belgique comme ailleurs?

Oui, il y en a, en petit nombre, sur les places publiques, en plâtre, bronze ou marbre. Le peuple les regarde avec respect, comme des saints laïques, mais les savants théologiens leur tournent le dos en déclarant que notre époque est stérile en grands personnages canonisés, parceque l'instruction nivelle toutes les couches sociales, et tue ainsi l'aristocratie et la hiérarchie.

Que dirait-on si un professeur quelconque de botanique, soutenait que l'odeur des roses et des œillets se perdrait par la culture de plantes moins odoriférantes, que celles-ci absorberaient celles-là? On le croirait difficilement; on lui tiendrait sous le nez une rose ou un œillet fraîchement cueillis et s'il ne sentait pas les parfums qu'ils exhalent, on ne manquerait pas de lui faire sentir qu'il a un rhume de cerveau ou d'âme. Mais ce procédé de professeur ne ressemble-t-il pas à celui qui est en vogue aujourd'hui, alors que le premier venu avance hardiment que la puissance créatrice s'amointrit, en proportion du nombre des esprits inférieurs qui s'alimentent à cette source. Ici on ne peut pas, comme en botanique, mettre la rose ou l'œillet sous le nez de ce premier venu; il est capable d'ajouter que nous mêmes comptons parmi ces esprits inférieurs. Mais parce qu'il ne peut pas fermer les yeux aux inventions visibles et invisibles de la science, il borne l'application de sa thèse aux créations poétiques et artistiques seules. Pour moi cette assertion a quelque chose d'arbitraire; pouvoir être n'est pas être, et le royaume des hypothèses n'a pas de bornes: à mes yeux cette hypothèse vaut autant qu'une autre, par exemple, si quelqu'un voulait dire que, parceque Galilée naquit le jour même de la mort de Michel-Ange, et parceque ce même Galilée mourut le jour de la naissance de Newton, les esprits des premiers avaient transmigré dans le nouveau-né.

On fête les sciences et on a raison, mais si on les sépare de ce qu'on appelle la poésie, si on chasse la folle du logis, dans les sciences même on reste terre-à-terre, on éloigne la grâce et on tue le génie. Heureusement le vrai génie est indestructible comme la nature elle-même.

Selon moi, l'effet est contraire. Si la belle et profonde observation de Kant est vraie, que dans une forêt les arbres se forcent l'un l'autre, en se dérochant air et lumière, à chercher l'air et la lumière au-dessus d'eux, et qu'en les cherchant ils arrivent à obtenir une tenue plus belle et plus droite, tandis que ceux qui grandissent en pleine liberté, séparés les uns des autres, peuvent étendre leurs branches selon leur plaisir, et deviennent boiteux, obliques et courbés.

On dit que Pan est mort et que les dieux s'en vont. C'est selon moi une demi-vérité qui louche comme toutes les demi-vérités. Oui, les personnages mystiques ont pris la fuite devant la pensée, mais l'idée elle-même, l'idée de la divinité n'a pas perdu un pouce de terrain dans le domaine de notre conscience. Lorsque tous les temples du paganisme antique ou moderne seront démolis, on verra s'élever sur leurs décombres la Poésie elle-même dans la grande figure d'un Jérémie de l'avenir. — Celui-ci n'aura aucune ressemblance avec le musicien de l'avenir qui fait tinter les cloches en son honneur, comme s'il était son propre petit neveu, — à Bayreuth où reposent les cendres de notre grand et modeste Jean-Paul Richter.

Ce prophète de l'avenir chantera des soupirs et des larmes qui feront épanouir les roses et éveilleront le rossignol. Oui, le génie de cet homme à figure *ravinée* sera hanté d'aspirations ardentes, comme l'automne à l'heure du soleil couchant. Tu es jeune, mon ami, et tu pourras avoir la chance de le rencontrer; exprime lui mes hommages et mes respects.

LUDWIG WIHL.

## MOLIÈRE

ÉTUDE MÉDICALE inédite DU D<sup>r</sup> A. M. BROWN

## III

SUITE. — (Voir L'ARTISTE n<sup>o</sup> 22).

Quelle serait intéressante, l'histoire des débuts de Molière dans la carrière dramatique! Quels trésors d'anecdotes, de faits pittoresques ou navrants n'y trouverions-nous pas! Il mène dans le Midi une existence voyageuse, et nous le voyons durant de longues années errer de ville en ville, s'escrimant devant un auditoire provincial, soutenu parfois par l'espérance du succès, toujours par l'intérêt qu'il prend à la prospérité de sa troupe — sachant enfin se plier aux exigences et aux expédients des comédiens ambulants, sans jamais se laisser abattre. Molière était l'enfant des circonstances qui développèrent son génie et y mêlèrent l'esprit d'aventure; nous comprenons dès lors l'éminence à laquelle il parvint bientôt dans les farces françaises, et dans les comédies italiennes qui formaient son répertoire. Nous pouvons imaginer sa joie, digne d'un Bohème, lorsqu'il voyait le succès couronner ses compositions éphémères, premiers essais du génie, ouvrages de peu de valeur sans doute, s'il faut en croire les chercheurs, quoique renfermant peut-être à l'état brut, les bijoux littéraires que nous verrons briller plus tard dans ses comédies. Mais avant d'arriver au succès, pendant combien d'années longues et ardues ne devra-t-il pas continuer cette vie de cabotinage, lui qui avait le cœur si tendre, et qui devait pourvoir encore à l'entretien de sa Compagnie dans la fortune adverse? Qui de nos contemporains, voudrait à ce prix échanger sa position contre le nom de Molière, et l'espérance de la gloire pourrait-elle toujours soutenir un homme dans ces rudes épreuves? Sans doute que le vide de sa caisse, ou plus encore l'absence totale de spectateurs le forceraient à abandonner la lutte, alors que Molière eut préféré la mort à la désertion. Nous ne pouvons du reste envisager avec regret cette période d'épreuves, surtout si nous sommes persuadés que la haine active de Molière contre les médecins fut pour l'humanité un véritable bien.

Après ses essais dans les provinces, notre héros revint à Paris — chargé de plus de matériaux dramatiques que n'en demandaient les besoins de sa troupe. « On ne lui a jamais donné de sujets, dit M. de la Martinière; il avait un magasin d'ébauches par la « quantité de petites farces qu'il avait hasardées dans « les provinces. » Nous savons qu'il parut pour la première fois devant le public parisien dans le *Docteur amoureux*; au surplus, son répertoire contenait bien d'autres pièces dont les titres seuls nous sont parvenus. L'*Étourdi* nous est connu, mais n'avait-il pas écrit également les *Trois Docteurs amoureux*, les *Trois Docteurs-rivaux*, le *Médecin volant*, le *Fagoteux*, le *Médecin par force*, le *Grand Bénit fils*, et bien d'autres pièces que nous ne mentionnerons pas, car elles n'ont aucun rapport avec notre étude. Une liste composée d'éléments aussi nombreux à base médicale nous paraît significative; elle nous montre que dès le prin-

cipe ce genre de sujet avait pour lui un charme remarquable. Cependant l'amour de la tradition des théâtres provinciaux le guide seul jusqu'ici; il semble affectionner particulièrement les vieux types de comédie populaire. Avant de donner champ libre à sa propre inspiration, il prend plaisir à travailler sur les canovas connus. Telle fut l'origine de ses premiers succès; ces esquisses d'intrigues et de personnages, il les reprend du reste plus tard dans la maturité de son génie. Atténuant alors, pour ainsi dire, l'élément grotesque et bouffon qui les distinguait, il y ajoute les grandes idées de philosophie et de morale que nous retrouvons dans toutes ses créations.

Plus tard il devait associer à ses travaux de véritables médecins, mais à l'époque dont nous parlons c'était dans une autre classe de prétendants à l'art de guérir qu'il trouvait des amis et pour ainsi dire des maîtres. Qu'il ait reçu des leçons du fameux Scaramouche, comme on l'a cru, cela n'a rien d'impossible; mais ses professeurs ordinaires, ses modèles véritables étaient les charlatans des théâtres forains. Les exigences de sa profession, plus encore qu'un penchant naturel, le mettaient en rapport avec des troupes ambulantes, dont le répertoire comique, dans le genre de Tabarin, de Gautier-Garguille, des Turlupin et autres semblables, renfermait des scènes bouffonnes, caricatures extravagantes des Docteurs et des Apothicaires. Les principaux artistes se posaient en empiriques rivaux; au son des fifres et des tambourins, ils débitaient leurs onguents, leurs pommades, leurs emplâtres, le tout avec accompagnement de saillies du domaine de la farce et de plaisanteries qui n'étaient pas destinées aux esprits délicats. C'était là un moyen peut-être heureux de faire aux médecins légitimes une sérieuse concurrence.

(A continuer.)

D<sup>r</sup> A. M. BROWN.

## LE HIBOU

*Seule, elle s'en allait par le bois déjà chauve,  
Car l'Ange de l'hiver y râlait sa chanson.*

*Sous son pied indécis craquait la feuille fauve  
Dont la rouille tigrerait le flanc vert du gazon.*

*« Hélas! soupirait-elle, ha! Pourquoi suis-je laide?  
Tout le monde me fuit... pourtant, mon cœur, tu bats!... »*

*Mais un hibou, du fond d'un vieil if au crin raide,  
Ricana : « Du tombeau le ver ne fuira pas. »*

*Seule, elle s'en allait par le bois déjà chauve...*

T. II.



## A LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE

La *Fédération Artistique*, annonçant d'après *l'Artiste*, l'exclusion du Conservatoire des élèves hollandais, fait suivre cette nouvelle de quelques commentaires auxquels est acquise notre entière approbation.

Mais il est un point de notre article contre lequel notre confrère proteste — en termes très-flatteurs pour nous, du reste.

Après avoir rappelé le scandale provoqué dernièrement à propos de la coupable partialité d'un professeur du Conservatoire de Bruxelles pour des élèves étrangers, il continue en ces termes :

« *L'Artiste dénonça courageusement cette conduite peu patriotique ; — car il faut un certain courage pour s'attaquer à l'autocratie qui régit à Bruxelles les choses d'art. — Nous sommes accourus à la rescousse de notre jeune confrère, ce dont il nous remercie. Seulement, en prétendant que nous nous sommes bornés simplement à lui servir d'écho, il commet une erreur qu'il voudra bien rectifier.*

« *Avant même que l'Artiste n'existât, nous nous sommes élevés, non-seulement dans ces colonnes, mais dans celles de la Gazette, contre les passe-droits faits au Conservatoire de Bruxelles en faveur d'élèves étrangers. Nous avons protesté à plusieurs reprises contre les tendances par trop hospitalières de M. Gevaert, et surtout contre le régime autoritaire auquel il veut asservir tout ce qui touche de près ou de loin au mouvement musical bruxellois. Si donc l'Artiste a fait lever un lièvre que nous lui avons aidé à relancer, il nous fera la grâce de reconnaître que depuis un temps déjà, nous étions entrés en chasse et avions, à nous tout seul, abattu quelque gibier.*

« *Cette rectification, dictée par la vérité, n'enlève rien au mérite de notre jeune confrère, qui a bien certainement le droit de s'applaudir du résultat de nos efforts collectifs* »

Nous répondrons à cela qu'il n'est jamais entré dans nos vues de nous couronner seuls des lauriers d'une victoire que nous avons remportée à deux. Nous savons que la *Fédération Artistique* a toujours, et longtemps avant nous, puisqu'elle est notre aînée, battu en brèche le despotisme outré de ces ambitieux qui, pour parvenir, foulent aux pieds, sans vergogne, les intérêts les plus sacrés de l'art et de leur patrie. Aussi, en disant que nous avons trouvé dans les colonnes de la *Fédération* un puissant appui, nous ne voulions pas dire qu'elle n'avait été que l'écho de notre indignation dans toute cette grande lutte que nos efforts communs livrent ouvertement à l'administration du Conservatoire.

Mais nous nous félicitons seulement d'avoir les premiers, lors des injustices commises par M. Auguste Dupont en faveur des élèves hollandaises qui suivaient son cours, engagé l'escarmouche dans laquelle nous venons de remporter une victoire si complète.

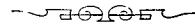
Notre confrère a parlé aussi de la *Gazette*, et, à ce propos, il nous tardait de saisir l'occasion de manifester l'étonnement que nous inspire le silence que toute la presse locale a gardé sur les événements qui nous occupent. Jadis, la petite presse, qui tous les jours ne manque pas de s'écrier qu'elle est instituée pour protester surtout contre les abus de tous genres, pour stigmatiser les administrations trop autocrates, aurait bondi d'indignation à la suite de révélations aussi graves que celles que nous avons livrées à la publicité. Elle nous aurait donné le plus sérieux appui. Aujourd'hui, elle paraît indifférente et se tait ! Pourquoi ? Nous avons le droit de nous en étonner.

Quoiqu'il en soit, nous ne désertons pas la lutte. Avec la *Fédération Artistique*, puisqu'elle seule en a le courage, nous marcherons dans cette voie de révélations que nous avons entre-

prise, et nous irons jusqu'au bout, c'est-à-dire, jusqu'au jour où satisfaction nous aura été donnée sur tous les abus que nous aurons signalés.

Ce jour-là seulement nous déposerons la plume.

V. R.



## NOUVELLES A LA MAIN

Nous avons dit que la ville de Bruxelles avait envoyé à Paris une Commission présidée par M. Funck dans le but d'acheter pour 150,000 francs d'œuvres d'art.

On sera assez curieux d'apprendre que la ville de Paris ne consacre que 80,000 francs au même but.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre à la semaine prochaine la suite de l'intéressante étude de M. Paul Vlinsi sur l'Imagination ou le Beau dans les Arts.

Ce fut à Rome, l'an 146 avant J.-C., qu'eut lieu la première exposition des beaux-arts.

Le *Polyeucte*, de Ch. Gounod, ne sera donné qu'en 1878.

Le 10 juin, au Père Lachaise, a eu lieu l'inauguration du tombeau élevé à la mémoire de Georges Bizet, le jeune maître mort si prématurément dans la fleur de sa vie et de son talent.

ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS. — Aux termes du règlement de l'Académie, trois concours sont ouverts, chaque année, aux élèves-peintres habitant Bruxelles ou sa banlieue, quelle que soit leur école, pourvu qu'ils fassent preuve de capacité.

A chacun de ces concours une prime de deux cents francs est allouée au premier et une prime de cent francs au second.

Des artistes étrangers à l'Académie participent au jugement de ces concours.

Cette année, le premier de ces concours (Torse), aura lieu du 26 juin au 1<sup>er</sup> juillet ; le deuxième (Figure), du 10 au 15 juillet ; le troisième (Composition), du 24 au 29 juillet.

Les inscriptions se feront au local de l'Académie, rue du Midi, de 9 heures à midi.

Pour le 1<sup>er</sup> concours, le 22 juin.

— 2<sup>e</sup> — 6 juillet.

— 3<sup>e</sup> — 20 juillet.

Nous avons reçu ces jours derniers d'un de nos abonnés, un article qui apprécie à un point de vue général, les actes administratifs de M. Gevaert, le savant directeur du Conservatoire de Bruxelles. Cet article qui répond à nos idées et à nos nos sentiments, recevra dans nos colonnes l'hospitalité qu'il mérite.

C'est à cause des exigences que nous imposent les Salons de peinture ouverts en ce moment que nous en retardons momentanément la publication.

Un poète belge qui a eu son heure de célébrité, Adolphe Mathieu, est mort le 13 juin à Ixelles, âgé de 72 ans.

Adolphe Mathieu aura sa place avec Van Hasselt, Maurage, Wacken, Charles Froment, et les autres dans une étude sur les poètes belges que nous publierons prochainement.

142



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 25.

25 JUIN 1876.

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an. . . . .	fr. 10 "
Id. six mois. . . . .	6 "
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id. six mois. . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne. . . . . 25 centimes  
 Réclames, id. . . . . 2 francs.  
 On traite à forfait.  
 Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 25.

**UN NUMÉRO . 20 CENTIMES**

En vente: chez MUCQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

IV<sup>e</sup> Exposition annuelle du Cercle artistique et littéraire, 1<sup>er</sup> article. — Lettres de Philadelphie, II. — L'imagination et le Beau dans les Arts, II. — Poésie: Pluie de Juin — Blanc et noir. — Nouvelles à la main.

**AVIS**

Pour répondre au désir exprimé par un grand nombre d'artistes et de lecteurs de notre journal, nous avons décidé que des abonnements de six mois seraient reçus à partir d'aujourd'hui, au prix de 6 francs pour la Belgique et de 7 francs pour l'étranger

Ces nouveaux abonnés recevront également l'effort que nous avons promise et qui sera distribuée sous peu... Enfin! Ils pourront aussi se procurer les numéros parus depuis le commencement de l'année, moyennant un supplément de 4 francs; ils auront de cette manière la collection qui formera un recueil de bibliothèque très-complet des diverses

manifestations de l'Art. C'est à cette intention que nous avons fait numérotter les pages.

Nous profitons de cette annonce administrative pour rappeler qu'en matière d'art, nous suivrons toujours cette grande loi qui veut que tout marche en avant, que le passé soit mort et que le présent et l'avenir seuls soient la vie et l'espoir.

LA RÉDACTION.

**IV<sup>e</sup> EXPOSITION ANNUELLE**

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Bourgeois et manants, chapeaux bas! voici les chercheurs, voici les militants, voici les amoureux fidèles et chauds de la seule nature, la grande saine Maîtresse!

Contemplez leur œuvre: comme elle rayonne vraie, juvénile et printanière! Que de sincérité partout! Voyez l'aspect du Salon: que de lumière et

de vibration, de joie qui éclate et de sève qui bout!

En entrant vous monte aux narines la capiteuse senteur des bois pleins d'ombres, des champs pleins de rutillements. Quelle fanfare ardente et originale! Ces vertes symphonies, c'est le glas qui tinte pour l'Art vieillot et cacochyme, c'est le tocsin qui sonne pour les faiseurs surannés, pour les routines, les préjugés et les conventions.

Ici point de ces toiles prévues — et obligées — des encombrantes expositions gouvernementales : ni le portrait officiel, ni le paysage de Nuremberg avec étoffage à ressorts, ni le traditionnel tableau de genre attrappe-niais, ni la zoologie en bois peint, ni la botanique de faïence... J'en passe et des plus drôles.

Chacun au *Cercle* — cela se voit, cela se sent — se laisse guider par sa propre inspiration, sans se soucier de Pierre, de Paul ou de Pierre Paul. En face de la nature, c'est l'âme, le cœur, le sentiment de l'artiste qui commandent.

A l'*Observatoire*! les traditions d'école, les ficelles — de pendu, les trucs éventrés, les recettes et les formules!

Point de maître, la nature seule : tout pour elle, tout par elle. Sincérité et conscience, voilà leur devise à ces vaillants trouveurs.

Nous commencerons notre étude, si vous le voulez, lecteur, et vous le voudrez, par les peintres de la figure humaine, série des plus intéressantes et trop peu nombreuse au *Cercle*, où le paysage semble devoir envahir peu-à-peu la totalité des panneaux, depuis la cymaise qu'on envie jusqu'aux frises qu'on redoute.

Est-ce paresse ou manque d'études qui motive ce *pseudo* dédain de la figure humaine? Je l'ignore, mais je vois fermement qu'il faut déplorer cette prédominance du végétal sur l'homme. La vie moderne est pourtant si intéressante à traiter, il y a là tant d'études neuves à suivre, tant de choses originales à découvrir. O l'éternel masculin!...

Passons donc en revue le grave bataillon des portraitistes.

## I

L. Dubois, Cluysenaar, Lambrichs,  
L. Speeckaert, Wauters, Pantazis, Mellery, E. Charlet,  
V. Fontaine, A. Hennebicq.

Je ne sais rien de plus délicat, de plus raffiné que la *Petite blonde* de maître Louis Dubois.

La tête dans ses fraîches carnations, vibre sur les ombres incertaines du fond; le sang circule clair sous la pulpe savoureuse des chairs. Les ondes soyeuses des cheveux viennent blondir le col et semer sur le masque mutin des reflets d'ambre que font valoir encore les bleus splendides du corsage.

Où chercher plus de grâce et d'attrait? L'artiste lui-même fut pris au charme, aussi n'a-t-il pas osé — ni voulu — compromettre ces qualités primesautières de vie et de distinction, en poussant plus loin le modelé de ces chairs rosées, ni laisser là les pâtes idéales dont sa palette était illuminée...

Alfred Cluysenaar nous présente M. *Auguste de Laveleye*. Le modèle est assis, vu de face, vous regardant, sérieux et songeur. Les mains reposent — sans prétention sur quelque numéro du *Précurseur*. — C'est un portrait savant et mûri, modelé par plans précis et sincères dans une gamme étouffée et mate, d'une complète distinction.

La courbe et le mouvement des épaules trouvés avec bonheur sont pleins de naturel et de vérité. Les mains dont l'ossature est trop visible et le ton un peu mince peut-être sont groupés sur le journal d'une façon charmante et pittoresque.

En contemplant l'*Inquiétude* d'Edmond Lambrichs, il semble que le peintre ait voulu sacrifier quand même sur les autels de la convention..... Cette dame en costume bizarre, qui joint aristocratiquement les mains en regardant le ciel de plomb, est un assez banal prétexte pour nous montrer une grande science, un talent nourri des saines traditions des maîtres anciens. Mais cette science, cette préoccupation de faire bien, ont empêché l'artiste de prendre feu en peignant son personnage et son *inquiétude* ne nous gagne aucunement.

Quoiqu'il en soit, sa dame inquiète est un superbe morceau de coloration, supérieurement exécuté dans une tonalité sobre, entière, puissante, empreinte d'un grand caractère et d'une forte personnalité.

Dans son *Portrait de M<sup>me</sup> A. R.*, la pâte est étendue en une belle coulée ambrée et chaude. Le cou pêche peut-être par le modelé et semble se lignifier par la trop sèche âpreté de la touche.

Léopold Speeckaert expose une œuvre de haut style : *La femme en veston rouge*. C'est sculpté et comme pétri au pouce par larges plans sobres et savants dans une pâte saine et vigoureuse qui donne à ce portrait l'ampleur et la solidité des beaux marbres.

Que de personnalité dans la conception si simple à la fois et si grande, que d'originalité dans l'exécution! C'est vu et voulu, riche de science et de conscience. Le fichu blanc se déroulant sur le veston rouge forme une harmonie singulière qui vous charme étrangement.

M. A. Hennebicq n'est pas heureux dans son envoi et se trouve mieux représenté en ce moment au Salon montois.

Dans son *Portrait de M<sup>me</sup> F. H.*, tout est un peu brossé de la même manière, étoffes et chairs. La figure lissée à coups secs — trop secs — manque de saveur et de vie. Les épaules tombent et sont sans épaisseur.

Le peintre des *Travailleurs de la campagne romaine* se devait plus à lui-même... et aux autres!

Le *Portrait de M<sup>me</sup> de l'Opéra*, par Emile Wauters, est fortement attaqué par les uns, défendu avec acharnement par les autres.

C'est l'esquisse du portrait de Devoyod dans le rôle de St-Brice, des *Huguenots*.

La main droite campée sur la hanche, la main gauche tenant la toque noire emplumée, la cuisse légèrement infléchie, l'acteur vous regarde fièrement..... La pose est bien théâtrale, a-t-on dit,.... mais quoi d'étonnant quand l'on peint l'un des princes de l'art dramatique?

Pantazis s'est campé devant une glace, palette au poing, et a modelé sa tête puissante et douce à son image et à sa ressemblance.

Son large chapeau d'artiste en tête, le maître grec vous regarde mi-souriant, de son œil clair et fin. C'est délicatement fondu dans des pâtes rosées aux lumières, violettes aux ombres, onctueusement étendues par touches adroites et voluptueuses. Le fond sombre encadre et rehausse ce portrait, un vrai portrait d'artiste, plein de charme et de ragoût.

X. Mellery expose le *Portrait de M<sup>me</sup> Servais mère*. Le type est naïvement et consciencieusement fouillé jusques en ses rides les plus menues, dans une gamme intime et reposante qui possède les rosés-jaunissants des vieux parchemins. La pâte un peu mate et trop clairette a des aspects de gouache.

Les blancs du bonnet et les noirs du châle fleuroné de mouchetures claires sont d'une bizarre et calme harmonie.

Ludwig Wihl, le vieux poète allemand, le chantre original des *Hirondelles* et du *Pays Bleu*, — que chacun connaît, — a posé pour Emile Charlet.

M. Charlet a été troublé, intimidé, et n'a pas su rendre complètement la majesté de son modèle. Il a un peu bourgeoisement interprété cette grande et noble figure qui demandait plus de fougue et d'emportement dans la touche, plus de vibration et d'audace dans la pâte: M. Charlet a hésité....

Quoiqu'il en soit, la tête chante bien dans son cadre de cheveux d'argent et de barbe neigeuse. L'œil penseur, vif et profond, vous darde et vous scrute sous l'arcade aux sourcils joviens. La bouche imperceptiblement dresse un coin des lèvres d'un air railleur et amer à la fois. Le nez juif busqué indique une volonté et un orgueil de race.

Emile Charlet a fait un grand pas en peignant le poète — et non point « l'alchimiste des tableaux de Rembrandt, en rupture de musée, » comme l'écrivait joyeusement jeudi dans l'*Evénement*, Charles Monselet, en parlant de l'ingénieux auteur du *Voyage au Pays Bleu!*

## II

Agneessens, Verdyen, E. Sacré, Wulfaert, Philippet, Ringel, Verhaeren, Blanc-Garain, Sembach, Robert de Pauw, Reinheimer, G. Wilson.

Bien étrange et bien personnelle la *Fantaisie* d'Agneessens. C'est une grande diablesse de femme, à l'air fantasque, presque farouche, assise l'on ne sait sur quoi, et caressant d'une main le museau d'un grand lévrier blanc; l'autre main pend avec une grâce nonchalante, tenant les gants et le chapeau. Un châle de cachemire s'étale sur ses robustes genoux: c'est un robuste et savoureux morceau de coloriste. La tête brune et sanguine est d'un puissant caractère. La silhouette en est crâne, riche, neuve et remplit bien cette vaste toile.

Est-elle en plein air la *Jeune fille* de E. Verdyen? Le fond opaque laisse des doutes à cet égard. Quoiqu'il en soit, la tête, haute en couleur, est baignée par une atmosphère chaude que le soleil égaie. Les cheveux en cascade sur le dos, un éventail japonais à la main, la jeune fille vous regarde avec de grands yeux mutins et la bouche rieuse s'épanouit comme quelque provocante fleur rouge... Le ton de la chair brune et ferme a du piment et du mordant.

*La Modiste* d'Em. Sacré a « le bras long » — surtout à gauche! Les accessoires, fleurs et rubans, éparpillés sur la table sont amusants et vrais. La tonalité générale est distinguée mais un peu froide dans ses gris. La tête pétrie dans des pâtes claires éclate bien dans la lumière.

M. Sacré est un chercheur; et qui cherche, trouve...

H. Wulfaert nous exhibe un type aussi étrange que déplaisant — en nature et en peinture. Le rustre au profil bestial, aux mèches « en escalier » et collées aux tempes, est assis, coude sur table et pipe aux lèvres, près d'un verre de je ne sais quel sanguinolent breuvage. Ce bonhomme, épouvantail des dames, et que son traducteur à l'huile appelle *Un fumeur*, doit être un rôdeur de barrières ou quelque habitué — connu — des bals de la Reine-Blanche, dont les accroche-cœurs se sont défrisés aux chabuts!...

Superbement campée la *Victoria* de Léon Philippet. L'opulente romaine se cambre, poussant en avant sa gorge splendide. Elle vous darde à longs yeux noirs, prometteurs et singuliers.

Le peintre liégeois a de l'audace et de la crânerie. Sa brosse a grande allure et sait camper un personnage: chacun se souvient encore de ses compagnons de St-Georges du dernier Salon triennal.

*Victoria* est traitée un peu en décor; le bas de la robe, les mains et les fleurs, dans leur tonalité quelque peu crayeuse, ont les harmonies plates de la fresque.

Ringel plaque ses personnages dans des pâtes

solides, qui prennent leur vibration à des fonds trop noirs et opaques de parti-pris. Son *Vieux blagueur* est amusant et possède de sérieuses qualités de vérité dans le ton et de robustesse entendue dans l'exécution.

*Fantasia* est un profil de jeune femme en corsage rosé. La tête a de grandes saveurs de coloris et de la finesse dans l'expression ; mais pourquoi cette infiltration de noirs dans le front et les joues ?

Le ton rose-fané de la robe et la cocarde bleue du corsage forment un séduisant bouquet de coloration, sobre et robuste.

D'Aug. Sembach une *Tête d'étude*, profil féminin brossé avec largeur et franchise.

C'est vu par un œil sain et qui voit juste.

Alfred Verhaeren a maçonné sa *Tête d'étude* dans des ocres qui rougeoient, d'une grande puissance de coloration et d'une entière vérité.

C'est brossé avec fougue et crâne volonté.

Robert de Pauw a beaucoup d'honnêteté et de sincérité. Son *Halte-là!* est consciencieusement peint et possède d'amusantes naïvetés.

J'aime moins son portrait de M<sup>r</sup> M. E. P. qui est bien roide dans sa redingote et me semble de bien mauvaise humeur dans son froncement de sourcils... M<sup>r</sup> M. E. P. s'occuperait-il de politique ?

La *Jeune femme* de M. Blanc-Garain, qui fait la chasse aux feuilles mortes dans sa jardinière, a de l'élégance en sa silhouette, mais le ton des chairs manque de sève et me semble terreux aux ombres et presque fer-blanc dans les lumières.

*Au Boulevard*, de Reinheimer, nous montre un bonhomme assis et adossé à la balustrade du Jardin botanique. On y sent une profonde recherche de la vérité mais l'aspect est morne pour du plein air : la coupole du Jardin manque de luisant, le ciel et les arbres, traités en fresque, sont dépourvus de vibration.

Son *Portrait de M. Ch. P.* est peint dans une pâte grasse, bien modelée, mais à reflets métallisés.

G. Wilson s'est laissé tenter par le pittoresque joueur d'orgue de la place. Il a saisi ses plus larges broches, les a trempées dans des pâtes vibrantes et robustes, puis a enlevé son musicien ambulancier avec audace, volonté et bonheur.

C'est d'un séduisant réalisme et d'une amusante brutalité.

A Paris, M. Wilson compterait du coup parmi l'intéressante et glorieuse phalange des intransigeants !

(A continuer.)

MARC VÉRY.

## LETTRES DE PHILADELPHIE

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

### II

Philadelphie, le 6 juin 1876.

Les installations de la galerie des Beaux-Arts sont presque terminées. La France seule est en retard. Nous pouvons cependant déjà nous permettre une appréciation générale sur l'ensemble.

Le *New-York Herald*, dont je partage entièrement l'opinion, s'exprime ainsi à ce sujet (je traduis librement) :

« Les peintres Européens, dont nous avons pu admirer le grand talent, savaient que nous payions largement les œuvres d'art qu'il nous plaisait d'acquiescer et leurs productions trouvaient un grand débouché chez nous. Nous ne sommes pas de grands connaisseurs, cela est vrai, mais de là à n'être que des sauvages, il y a loin. Or, ces messieurs n'ont daigné nous envoyer de leurs productions que celles qu'ils n'avaient pas trouvées à vendre ailleurs, et nous les en remercions. Oui, nous les remercions de grand cœur, car ils n'ont pas voulu écraser notre jeune école, et nos amateurs d'œuvres d'art pourront se permettre, en comparant, l'achat de plus d'un des tableaux de nos peintres nationaux. »

Et le journal américain a raison : toutes les écoles sont faibles : sauf de rares exceptions, rien n'est saillant.

J'ai examiné deux des salles consacrées à la Belgique, et je vais vous citer les tableaux les plus remarquables : la Belgique est, du reste, comme je vous l'ai dit déjà, l'un des pays les mieux représentés.

Le *Fumoir*, de Cardon. Bonne tonalité bien soutenue ; le dessin du fumeur laisse à désirer, la pose qu'il occupe ne permet pas de comprendre le sentiment qui le fait agir. Pourquoi le faire fumer debout, le chapeau sur la tête et le poing au côté ?

*Au feu*, de T. Schaggeny, qui était l'année dernière au Salon de Bruxelles, n'a rien gagné ici. Il ressemble plus à de la chromolithographie qu'à de la peinture. Que j'aime mieux l'*Étalon des Flandres*, du même, d'un dessin hardi, bien campé et se dressant sur les pieds de derrière en agitant son ondoyant crinière. C'est bien là l'expression de vos étalons flamands.

*Plage de Flandre au lever du soleil*, de Bouvier. Assez mal placé. Ce n'est, du reste, pas une des meilleures toiles du maître. Ce soleil m'a fait l'effet de se lever en retard. En somme, pourtant, bonne impression : bien senti et bien rendu, quoiqu'un peu sombre.

L'*Attente*, de Cogen. Femme de pêcheur du Zuyderzée, regardant la mer. Tableau conçu dans une gamme sobre, bien étoffée. Sentiment juste. Mais quelle singulière idée de ne faire souffler le vent que dans les cheveux de la femme. Il doit pourtant souffler dans tout le tableau, me semble-t-il ?

*Soleil couchant*, de Coosemans. Vu à Anvers, il y a trois ans. Son tableau du dernier Salon de Bruxelles, traité dans le même genre, était incontestablement

mieux. Quelle hardiesse pourtant dans le tordu de ces saules, et quelle vigneur dans tout l'ensemble.

Le *Dôme des Invalides*, de Mols (Robert). Quelle exquise finesse de ton et quel talent précis et net. Le *Dôme des Invalides* est une des perles de l'exposition belge.

Le *Matin*, de Portaels. Ciel rose et jeune fille rose enrubannée de rose ; sur son épaule un vilain coq tout plat poussant son « cocorico ». La jeune fille a des ombres bien noires dans les yeux ! Aussi les pudibondes américaines se voilent-elles leurs ravissants visages, en rougissant. Peut-être est-ce pour rester dans la même gamme

Le *Matin au bord de Koenigsbec*, de Roffiaen. Un des meilleurs peintres qui ne réussit jamais, aussi bien que lorsqu'il s'essaye aux effets tendres et suaves du matin.

Un léger brouillard que le soleil levant cherche à percer ; l'air qui s'imprègne de parfums balsamiques ; l'eau du lac qui scintille et miroite verte et bleue ; voilà tout le tableau. Mais quel charme répandu partout, et qu'il doit être bon de vivre et d'aimer dans ce coin de terre bénie.

Deux Stroobant, comme tous ceux que l'on a déjà vus ; mais l'un, *Dordrecht*, avec des maisons et des arbres de Nuremberg et un ciel d'Italie en Hollande, le tout, sec, sans harmonie. Ce n'est pas du soleil, c'est de la couleur.

Combien les trois de Schampheleer rendent mieux la nature hollandaise. Allez voir le Moerdyk, l'île de Walcheren, et vous retrouverez dans ses tableaux l'impression que vous aurez ressentie. Il est lui-même et sa manière change avec le site qu'il reproduit, car la note locale est toujours bien rendue.

Un Flamand encore que Georges de St-Cyr ! *Sentinelles à l'entrée d'un harem*. Haut en couleur, hardiment campé, il veille. La couleur morte des chairs du mulâtre bien rendue, et l'expression de la figure en font une œuvre estimable. Quel dommage que la peau de tigre qui couvre le sol manque un peu de perspective. En somme, il y a là des promesses et de l'avenir, avec du travail.

*Deux chiens d'arrêt*, de Pratière.

Superbement compris et brossés de main de maître. Gare au gibier, car ils sont sur la piste et prêts à s'élaner ardents et vigoureux. Une des meilleures toiles du Salon.

Je ne citerai que pour mémoire : Goemans, De Heuvel, De Meester, Huygens, Jacobs-Jacobs, Madiol, Wagner, toujours les mêmes avec leurs qualités et leurs défauts, reproduisant toujours leurs mêmes tableaux, sans progrès appréciables ; mais je ne dirai rien de Simpel, de Guffens, de Witskamp, de Speckaert (Gustave) de Meyers, de Barnaba..., etc., pour ne pas en dire du mal.

Pourtant, je veux encore consacrer quelques lignes à Gérard Joseph<sup>1</sup>, qui expose un *Potier antique*, tableau dans lequel des poteries habillées contempnent des pots qui ne le sont pas, et à Stallaert, dont je vous ai déjà parlé dans ma dernière lettre. Il a retouché la *Cave de Diomède*. Inutile de vous dire que ces retouches sont d'un effet désastreux. Tous les tons rouges de l'éruption ont été refaits ; il semble qu'un maladroit ait pris à plaisir de frotter de la sanguine sur la toile, même là où il n'y avait rien primitivement. Il est regrettable

que le gouvernement belge permette un pareil travail, qui a enlevé à cette œuvre les quelques qualités qu'elle avait précédemment.

Je continuerai ma visite à l'Exposition dans quelques jours. Pour le moment, je vous dirai encore que le jury a commencé à fonctionner. Voici quelle est sa composition pour la peinture :

MM. Carl Schlesinger, Allemand.

Arbo, Norvégien.

Guglielmo de Sanctio ((Italie<sup>1</sup>), et

J. E. Von Heemskirek von Beest (Hollande)...

Comme vous le voyez, les Américains, en fait de peinture, ont reconnu leur complète insuffisance, et ils ont laissé aux jurés étrangers le soin de décerner les récompenses.

Encore un mot ! En visitant l'Exposition, j'ai trouvé exposé dans le compartiment anglais un tableau de Verdyen, exposé par le *Graphic*, de Londres.

L'agent du *Graphic* m'a dit que c'était un tableau anglais. Vous comprenez que je n'ai rien eu de plus pressé que de le désabuser : je lui ai fait remarquer que le tableau était assez connu et que beaucoup de personnes ne manqueraient pas de le reconnaître.

Quoiqu'il en soit, c'est un honneur pour Verdyen. Cette toile, très-bonne, représente *Une jeune fille donnant la becquée à de petits oiseaux*.

THÉO

## L'IMAGINATION ET LE BEAU

### DANS LES ARTS (1)

#### II

Nous entrons ici dans le domaine de l'Esthétique. Notre incursion sur ce terrain — j'allais dire sur ce champ de bataille — ne pouvant être longue, nous tâcherons d'examiner brièvement les théories qui se trouvent en présence. Et comme il ne suffit pas de démolir, mais qu'il faut aussi édifier, nous essaierons de montrer comment l'art doit être compris et quelles sont ses conditions.

La théorie du réalisme est la première que nous envisagerons. Qu'est-ce que le réalisme ?

C'est la doctrine qui prétend que le but de l'art est de copier, d'imiter la nature. Vindex a énergiquement combattu cette doctrine dans un précédent article à propos de la forme qu'elle prend dans l'art musical, sous le nom de romantisme.

Nous ajouterons quelques mots à cette réputation. D'abord, entendons-nous sur ce principe : l'art doit rechercher le *beau*. Si l'art ne tend pas au *beau*, la discussion devient inutile, car il n'y a dès lors plus d'art.

(1) Nous rappelons encore à nos lecteurs que nous n'assumons pas la responsabilité des idées émises dans cet article.

Copier la nature pour la copier, nous semble puéril : à quoi bon copier une chose qui est toujours sous nos yeux ? Encore si la copie était fidèle, mais examinez ces produits de l'école réaliste, visitez les expositions de peinture et dites-nous si vous avez rencontré un tableau copiant *exactement* la nature. Nous avons dit *exactement*. Ce mot est nécessaire ; car, partant du principe de l'école, plus la copie de la réalité sensible sera parfaite, plus l'œuvre d'art sera réussie. Non, jamais l'art n'atteindra la nature et toujours il restera au-dessous du modèle. D'ailleurs, quelle étrange contradiction ! Quelle est la source de l'art ? N'est-ce pas l'*idéal* ? et dès lors, comment vouloir substituer la réalité toujours incomplète et finie à l'idéal parfait et infini ?

Nous savons qu'il y a eu, qu'il y a encore des peintres qui ont nié et qui nient l'idéal. A ceux-là nous ne nous adressons pas : s'ils ont nié l'idéal, c'est qu'ils ont été incapables de le concevoir. Leur incapacité n'a pas engendré de doctrine ; et les efforts qu'ils ont faits pour ériger en système leur impuissance native et en génie leur esprit defectueux, n'ont pas entraîné le sens commun. Nous nous souvenons — en pensant à eux — de cette fable du « Renard à qui l'on a coupé la queue » et qui s'en va bravement conseiller à tous ses semblables d'abandonner un objet qu'il considère comme incommode, ou tout au moins inutile.

« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile  
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?  
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :  
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.  
— Votre avis est fort bon, — dit quelqu'un de la troupe,  
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. »

Le réalisme rabaisse l'art et fausse l'idée même de l'art.

Imiter la nature en y laissant la vie, le reflet de l'idée supérieure que nous appellerons l'idée divine, tel serait le réalisme bien compris. Et ainsi pratiqué, il ne serait que louable. Qu'est-ce en effet qui rend la nature belle ? Est-ce simplement cet amas de matière, cette pure réalité qui tombe sous nos sens sans rien dire à notre cœur ? La nature, en tant qu'amas de matière, n'est point belle. Elle ne le devient que si l'idée supérieure s'y révèle, que si l'on y cherche un élément intelligible, une réalité aussi mais supra-sensible, telle que la manifestation d'une force intelligente, d'une cause raisonnable, et, pour prononcer ce mot qui effraie beaucoup de gens parce qu'ils ne le comprennent pas, la manifestation vivante de Dieu, de sa puissance et de sa grandeur. Voulez-vous un exemple du rôle immense que joue l'idée supérieure à la matière dans une œuvre d'art ? Prenez un tableau qui ne représente qu'un paysage — si paysage il peut y avoir à ce prix — dépourvu de toute trace humaine, ou même animale, sans la traditionnelle chaumière ; que ce paysage soit

une copie fidèle autant que possible de la nature ; dans l'impression que vous éprouverez devant ce tableau, y aura-t-il la moindre place pour une jouissance de l'esprit ? Mais faites intervenir l'homme au milieu de cette image morte, rendez l'élément vivant à cette nature insensible et l'esprit aura la satisfaction à laquelle il a droit. Copier la nature sans rendre au moins dans une ressemblance d'expression le sentiment supérieur à la matière qui la rend belle, c'est nier l'art. La photographie serait dans ce cas le dernier mot de l'art, la perfection même.

Est-ce à dire que le réalisme tout entier soit condamnable ? Cette théorie n'a qu'un seul point vrai. Il n'est pas permis de défigurer, de travestir la nature. L'art doit observer les lois des êtres, et à aucun prix il ne peut les enfreindre. Cousin l'a dit : « L'Art est la reproduction libre du Beau, non pas de la beauté naturelle, mais de la beauté idéale, telle que l'imagination la conçoit à l'aide des données que lui fournit la nature. »

Pour nous, nous croyons que la vérité artistique se trouve sous l'étendard de la vérité religieuse.

L'homme doué de rationalité a le droit, peut-être le devoir, de rechercher où se trouve l'une et l'autre.

Mais il ne peut en tous cas nier, pour peu qu'il réfléchisse, que la vérité artistique coudoie de bien près la vérité religieuse. L'art vrai — le seul dont nous ayons à nous occuper — requiert, selon nous, trois qualités essentielles. Si l'une d'elles manque, l'art tombe des splendeurs du vrai dans l'abîme insondable des erreurs et des préjugés. L'art doit être *spiritualiste*. L'homme n'est pas que matière. Il a une âme, et une âme spirituelle, dont l'idéal est le Beau. Et comment les écoles philosophiques qui assimilent l'homme à l'animal et ne reconnaissent aucun principe spirituel, peuvent-elles admettre l'existence même de l'idée du Beau. Mais si l'homme n'est que matière et sensation, pourvu qu'il se rencontre un être dont la sensibilité tienne le beau pour laid et le laid pour beau, il n'y a plus ni beau, ni laid.

Les dispositions humaines sont variées à l'infini : ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre ; on peut dire avec certitude qu'il n'est rien qui ne plaise à quelqu'un. Il s'en suit — si l'on rejette la spiritualité de l'âme, que tout est *indifférent* ici-bas, et, nouvelle et étrange contradiction, on en arrive presque au subjectivisme ! Mais il ne suffit pas que l'art soit spiritualiste : il faut plus. L'art, nous l'avons vu, requiert l'idéal. Or, qu'est-ce que l'idéal, sinon « une conception de l'esprit qui surpasse la *beauté réelle* des choses et s'élève plus ou moins jusqu'à la perfection de leur nature ? Le suprême idéal, c'est Dieu, en qui se trouvent éminemment les types de toutes choses. L'idéal est un rayonnement de la beauté divine. »

Citons encore l'éminent philosophe V. Cousin. « Dieu, dit Cousin, se manifeste à nous par l'idée du Vrai, par l'idée du Bien, par l'idée du Beau. Chacune de ces trois idées nous mène à Dieu parce qu'elle en vient. La vraie beauté est la beauté idéale et la beauté idéale est un reflet de l'infini. »

Il nous est donc permis de conclure que l'art doit être *religieux*. Nous dirons aussi qu'il doit être *moral*. C'est la conséquence de ce qui précède. L'art s'inspire des idées du vrai, du beau et du bien; il les reçoit comme les reflets de Dieu; sa mission est d'ennobler les âmes et de les élever. Or, comment parviendra-t-il à remplir cette grandiose mission, s'il oublie la condition même de son existence? L'art doit donc être moral; il ne peut jamais exciter en nous de passions mauvaises, et c'est une funeste et honteuse erreur que celle qui tend à matérialiser l'art. Si l'art ne s'adresse plus à l'esprit et au cœur, s'il s'applique à chatouiller les sens, il trahit sa noble mission, il abandonne lâchement son rôle et il ne s'appelle plus l'art! Il ne sert plus qu'à amollir les cœurs, à effacer les saintes affections et à substituer aux douces joies de l'intelligence les honteuses satisfactions de la chair!

(A continuer).

PAUL VLINSI.

## PLUIE DE JUIN

*A l'horizon plein de sourires,  
Comme un sylphe pâle et léger  
Sur l'aile des tièdes zéphires  
Fuit le nuage passager...*

*Viens dans l'herbe où la pure ondée,  
O ma belle, a mis des joyaux,  
Embrumer ta robe brodée,  
Verdir tes petits pieds royaux!*

*Allons-en battre la campagne,  
Dans les bois l'amour est vainqueur :  
Cherchons les châteaux en Espagne  
Que je fis hier sur ton cœur.*

*La dernière goutte de pluie,  
Comme un diamant qui se fond,  
Glisse de la feuille qu'essuie  
Des brises le souffle fécond.*

*Et, mêlée à ses sœurs timides,  
La pervenche au regard ami  
Entr'ouvrant ses lobes humides,  
Relève sa tête à demi.*

*Vois dans le sillon qui bouillonne,  
Miniature de torrent,  
La fourmi d'une fleur mignonne  
Se faire un esquif odorant.*

*Mainte perle liquide brille  
Au sein des roses, frais écrins,  
Où viennent nouer leur quadrille  
Les phalènes aux yeux sereins.*

*Vois, sur la branche ensoleillée,  
Comme un éventail le pinson  
Étale son aile mouillée  
Et reprend sa vive chanson.*

*De la nue ouvrant notre marche,  
Ruban géant et gracieux,  
L'arc-en-ciel arrondit son arche  
Qui réunit la terre aux cieux!*

*Le beau soleil après l'ondée  
Lance de plus suaves traits,  
Et la nature fécondée  
Possède de nouveaux attraits...*

*De même après ces douces larmes  
Qu'à tes longs cils boit mon baiser,  
Ton ris possède plus de charmes  
Et ton œil sait mieux m'embraser!*

T. H.

## NOIR ET BLANC

Dans un article sur l'aquarelle, — voir n° 20 de *l'Artiste* — notre collaborateur Edgar Mey, s'exprimait ainsi : « Les Anglais, gens d'initiative, ont rem-  
« placé chez eux les expositions d'aquarelles, ces  
« impressions en couleur, par des expositions de des-  
« sins, ces impressions du crayon noir. Ce sont les  
« expositions de « Noir et Blanc. » On y retrouve les  
« qualités voulues et cherchées de l'aquarelle : la sou-  
« plesse, l'ingénuité, le sans-gêne et la liberté d'allure.  
« Ces exhibitions qui produisent les meilleurs résultats  
« chez nos voisins, devraient bien passer dans nos  
« mœurs. »

Le souhait d'Edgar Mey semble aujourd'hui en voie de s'accomplir, et grâce à l'initiative intelligente de M. Durand-Ruel, les Parisiens auront cet été une exposition de Noir et Blanc, internationale. Elle comprendra les dessins au fusain, au crayon noir, à l'encre de chine, à la plume, à la mine de plomb, à la sépia, les eaux-fortes, gravures, dessins sur bois, épreuves de lithographies originales et de gravures sur bois.

Toutes ces choses intéressantes seront à voir dans les



excellentes galeries Durand-Ruel, 11, rue Le Peletier à Paris, du 1<sup>er</sup> au 31 juillet prochain, et devront parvenir à l'adresse indiquée avant mercredi prochain 28 juin. Les œuvres des artistes habitant la Belgique pourront être remises rue de la Violette, à Bruxelles, chez M<sup>lle</sup> Adèle Deswarte, qui se chargera de l'emballage et de l'expédition. Les dessins d'architecture et de machine, les photographies, graphotypies ou autotypies ne seront pas admis.

Nos vœux les plus sincères sont acquis à M. Durand-Ruel pour la réussite de son artistique entreprise.

\*  
\*\*

Précisément notre correspondant londonien nous envoie quelques notes sur la quatrième exposition de *Black and White*, ouverte en ce moment à la Galerie Dudley. Notre ami ne nous en voudra pas de ne pas reproduire *in extenso* ses notes qui n'ont trait qu'à des œuvres d'artistes anglais. Bornons-nous à enregistrer le succès obtenu par les dessinateurs du *Punch*, Charles Keene et Du Maurier qui traitent si spirituellement — au crayon — la peinture de genre.

Notre correspondant nous dit en même temps le mode employé pour graver sur bois les dessins du *Punch*. Ces dessins sont reproduits en photographie sur le bois même, de sorte que l'œuvre de l'artiste ne doit plus comme jadis être taillée en pièces pour les nécessités de la gravure.

L'exposition parisienne de Noir et Blanc initiera sans doute les profanes aux innovations mises ou à mettre en usage pour les divers arts qui sont de son ressort.

*Utile dulci.*

c.

## NOUVELLES A LA MAIN

La maison Félix Callewaert père, vient de faire paraître le premier numéro d'une publication appelée à un grand succès. Les *Annales de l'Imprimerie* se proposent de recueillir tous les faits concernant l'Imprimerie et les arts ou professions connexes. Elles exposeront les découvertes et les innovations utiles au progrès de cette industrie, et elles font appel, pour réussir, à tous ceux qui pensent que les professions relevant de l'Imprimerie ont intérêt à ne pas abandonner le domaine de l'art.

Ce domaine est grand, si l'on pense surtout aux progrès accomplis dans cette vaste branche industrielle depuis le XV<sup>e</sup> siècle, alors que Gutenberg, Fust et Schoeffer produisirent les premiers effets de leur gigantesque invention. Depuis, que de noms illustres l'histoire de l'Imprimerie n'a-t-elle pas eu à consigner : Elzévier, Estienne, Morel, Plantin, Vitré, Bodoni, Baskerville, Barbou, Didot, Crapelet, etc., jalons vivants qui nous rappellent les progrès successifs d'un art qui, arrivé presque à son apogée, travaille sans cesse à s'élever encore.

Les *Annales de l'Imprimerie* constituent un vrai chef-d'œuvre d'impression. Il serait impossible, croyons-nous, d'arriver à un degré de perfection plus grand.

La nouvelle publication se présente très-coquettement quoique le caractère de fantaisie en ait été complètement banni.

Le papier, légèrement teinté, fait ressortir très-clairement l'impression, et l'encadrement rouge des pages produit le plus favorable effet. C'est une merveille d'art industriel qui fait honneur à la maison Callewaert.

\* Nous souhaitons à notre nouveau confrère le succès auquel il a droit à si juste titre.

..... WAUX-HALL DU PARC. — Tous les soirs, à huit heures, concert de symphonie par l'orchestre du théâtre royal de la Monnaie, dirigé par M. Joseph Dupont. Tous les jeudis, concert extraordinaire.

..... Une institution digne d'être encouragée et de trouver des imitateurs vient de se fonder à Paris.

La *Société d'audition* a pour but de faire connaître les œuvres littéraires et lyriques destinées à la scène française et écrites par les jeunes auteurs.

..... Ils l'ont!...

MM. Auguste et Joseph Dupont ont reçu la croix de la Couronne de Chêne.

Que son poids leur soit léger!

..... La *Société Arti et Amicitia* d'Amsterdam organise pour le 22 octobre 1876, une exposition générale des Beaux-Arts, ouverte aux productions des artistes vivants, hollandais et étrangers.

Les objets destinés à l'Exposition, doivent être adressés à la commission directrice de l'Exposition générale de la *Société Arti et Amicitia* à Amsterdam. Les objets seront reçus du 2 jusqu'au 11 octobre. Nul ouvrage ne sera exposé sans l'autorisation écrite de l'artiste.

Seront exclus les tableaux, dessins, gravures, dépourvus de cadre, ainsi que les objets jugés moins propres à l'exposition.

Les envois doivent être faits franco à la Société.

La Société se charge des frais du retour jusqu'aux frontières hollandaises.

Les artistes qui désirent se servir de l'intermédiaire de la commission pour la vente de leurs œuvres, feront connaître le prix qu'ils en demandent.

En cas de vente, la Commission opérera une retenue de 5 %, au profit des veuves et des orphelins de la Société.

..... L'Exposition des Beaux-Arts, au palais des Champs-Élysées à Paris, a été close le 20 juin.

MM. les artistes sont avertis que leurs ouvrages devront être retirés dans le courant du mois qui suivra la clôture et que ces ouvrages ne seront rendus que sur la présentation du récépissé.

S'adresser au palais des Champs-Élysées, porte n<sup>o</sup> 9, de 10 h. à 4 h.

..... On vient de découvrir un tableau inconnu de Raphaël à Lavagnola (Ligurie). Il s'agit d'une *Sainte Famille*.

..... Nous apprenons avec plaisir que M. Franz Van Herzelee vient d'être nommé directeur de l'orchestre du théâtre national de Gand.

..... Une Exposition de peintures, dessins, sculptures et projets d'architecture sera ouverte à Amiens du 8 juillet au 16 août. Les ouvrages doivent être envoyés au musée de Picardie, à Amiens, le 28 juin au plus tard.

..... Exposition des Beaux-Arts à Spa, du 16 juillet au 20 septembre. Dernier délai d'envoi à la commission directrice : 1<sup>er</sup> juillet prochain.



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 26

2 JUILLET 1876.

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an. . . . .	fr. 10 "
Id, six mois. . . . .	6 "
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id, six mois. . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.  
**Annonces**, la ligne. . . . . 25 centimes  
**Réclames**, id. . . . . 2 francs.  
 On traite à forfait.  
 Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

*Avis.* -- Exposition annuelle du Cercle artistique (2<sup>e</sup> article).  
 -- Lettres de Philadelphie, III. -- Littérateurs belges. --  
 Variétés : Exposition d'hygiène et de sauvetage. --  
 Théâtres : la Reine Indigo. -- Musique religieuse. --  
 Nouvelles à la main.

Nous profitons de cette annonce administrative pour rappeler qu'en matière d'art, nous suivrons toujours cette grande loi qui veut que tout marche en avant, que le passé soit mort et que le présent et l'avenir seuls soient la vie et l'espoir.

LA RÉDACTION.

**AVIS**

Pour répondre au désir exprimé par un grand nombre d'artistes et de lecteurs de notre journal, nous avons décidé que des abonnements de six mois seraient reçus à partir d'aujourd'hui, au prix de 6 francs pour la Belgique et de 7 francs pour l'étranger.

Ces nouveaux abonnés recevront également l'eau-forte que nous avons promise et qui sera distribuée sous peu.... Enfin! Ils pourront aussi se procurer les numéros parus depuis le commencement de l'année, moyennant un supplément de 4 francs; ils auront de cette manière la collection qui formera un recueil de bibliothèque très-complet des diverses manifestations de l'Art. C'est à cette intention que nous avons fait numérotter les pages.

**IV<sup>e</sup> EXPOSITION ANNUELLE**

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

2<sup>e</sup> ARTICLE

Nous voici arrivés aux peintres du Genre et de la Modernité.

III

C. Van Camp, L. Verwée,  
 E. Smits, E. Sacré, De La Høese, C. Meunier,  
 Blanc-Garin, Glibert.

Van Camp est un chercheur — heureux — car il trouve! C'est le peintre des aspects riants et gais, élégant toujours dans la forme et raffiné dans la

couleur. C'est un artiste qui sent et sait rendre son impression : il vous la fait partager telle qu'il l'a ressentie, l'une des belles magies de l'Art!

Comme l'œil se repose enchanté sur sa *Promenade à deux*, délicate symphonie de printemps! Une jeune mère tenant en ses bras son nourrisson ensommeillé, s'avance dans le soleil. Derrière elle éclate le feu d'artifice bizarre d'un parasol japonais qui plonge dans une ombre colorée la tête exquise de la mère, le groupe charmant du bras et du baby et vient griser les roses distingués de la robe et des rubans.

Les verts du gazon et des massifs sont fins et vrais. Toute la toile, qui produit la plus délicate émotion, vibre bien enveloppée d'air pur et baignée de lumière intense; le dessin en est souple et serré, plein de saveur, la silhouette d'une extrême élégance.

Autre gracieuse et fraîche impression : le *Printemps* de Louis Verwée, qui fait un pas nouveau — en avant — à chaque exposition. Une jeune femme, remplie de nonchaloir, rêve près de la fenêtre ouverte. Elle aspire les premières senteurs printanières et écoute les jeunes chants d'oiseaux qui s'aiment dans les lilas en fleurs. C'est limpide et lumineux. Mais pourquoi avoir autant sacrifié la jeune femme au paysage vu par la fenêtre ouverte? Paysage délicieux, du reste, plein de charme et de ragoût où les toits rouges et gris ensoleillés chantent bien parmi les arbres où s'allume la jeune sève de Mai ...

Combien est exquise la *Perdita* d'Eug. Smits, l'amoureux des finesses, des distinctions et des élégances!

La jeune fille debout, en corsage rose décolleté en carré, ceinture à cocarde jaune sur la hanche et en jupon de satin blanc aux cassures brillantes — amusante harmonie! — ouvre son éventail noir en regardant de côté d'une façon distraite et charmeresse. La pâte idéalement colorée est jetée sur la toile à petites touches spirituelles et sans gêne..... Délicate primeur de gourmet!

Décidément E. Saeré a la spécialité des bras longs. Après sa *Modiste*, sa *Liseuse*! Dessin à part, sa *liseuse* est conçue dans une gamme grise, claire et souple, bien entendue.

L'*Etude* de C. Meunier sent la longue contemplation des maîtres anciens. Les personnages de Meunier se meuvent dans l'atmosphère ambrée et chaude des vieux tableaux. Sa palette est sobre et robuste. Le virtuose a la tête expressive, bien modelée, dans des pâtes vibrantes et corsées, mais pourquoi cette oreille demesurée?... Il est vrai qu'un musicien doit avoir de l'oreille ..

Sa *Fantaisie*, fière brune qui se dresse pleine d'allure et de cranerie, drapée dans sa robe jaune et noire d'une puissante harmonie, est un superbe morceau de coloration.

Toile éminemment parisienne que celle de Blanc-Garin. *Pour un baiser*. Un jeune homme, dans une pose assez bizarre pour être embrassé, veut donner — pour un baiser — une grappe de raisin à une grande fille qui se cambre coquettement, et fait des manières : ils sont trop verts! C'est ce que trouve aussi la vieille mère qui est accourue à son balcon et s'y époumonne — en vain!

De La Hæse — en progrès — nous fait voir sous le titre *L'ouze paresse*, une belle enfant nonchalamment allongée dans un fauteuil de satin jaune et se regardant dans une glace. Un bras replié sous la tête, elle tient de ses doigts coquets l'écran japonais aux folles brises. Fantaisie d'un amusant et pittoresque fouillis de lignes d'une coloration agréable, mais un peu bien froide d'exécution : l'artiste aurait-il été sous l'influence du doux *far niente* de son modèle!

A. Glibert lisse à martres menus de gentilles poupinettes de bois ou de porcelaine! habileté et patience, telle est sa devise. Nous conseillons à M. Glibert d'attacher dorénavant une loupe à ses cadres. L'extrême ténuité de sa touche ne peut être appréciée qu'ainsi. C'est de l'art d'homme propre et besogneux : c'est peint en manches de lustrine.

Sa *Fantaisie* (elles abondent cette année au *Cercle*!) est bien fantaisiste. . Un grand paravent plein de mystère, un meuble... singulier, une jeune personne pâle..., M. Purgon a-t-il passé par là?....

#### IV

Herwig, Ter Linden, Raeymaekers, E. Kathelin, Taelmans, Philippet, Jean Stobbaerts, Les frères Oyens, Impens, Th. Gérard, E. Charlet, Cardon, X. Mellery, L. Herbo, Frans Meerts, Clémence Van Den Broeck.

M. Herwig, dans son *Rêve de jeunesse*, a traduit en belle et bonne huile le fameux vers de Musset :

On est si bien tout nu dans une large chaise!

Un brun jouvencau, « nu comme un plat d'argent » s'est endormi dans un large fauteuil. Il rêve... gloire, fortune, plaisirs : le laurier symbolique au front, dans les doigts des roses effeuillées et des louis d'or tintinnabulant... Un singe — philosophe — enfile des bulles qui vont crever au nez du jeune rêveur.

Etude de nu grassement peinte, sobre et puissante. Les noirs opaques du fond auraient pu s'éviter en étendant des deux côtés du fauteuil la tenture grise, charmante et colorée.

La *fête des cabanes* d'E. Kathelin ne nous satisfait guères. L'artiste n'a pas été inspiré réellement : la couleur étendue sans émotion est frigide et bien sèche. C'est peint avec une habileté grande — mais dange-reuse.

Frans Meerts est aimé du public que charment les joyusetés de ses compositions et la façon heureuse dont il interprète ses sujets. Sa *Pétition* est bien amusante : le scribe rustique, casque à mèche bleu ramené en arrière, s'allonge sur sa chaise dans une pose inspirée et taille sa plume d'oie avec conviction et complète confiance ; le papier s'étale immaculé devant lui.

Les accessoires habilement peints, sont bien à leur plan et ne disent que ce qu'ils doivent dire.

Dans sa *Rue de Rome*, minutieusement exécutée, nous voyons un moine « jeune encore » en quête de provisions pour son couvent, arrêté devant l'étalage resplendissant de deux légumières qui l'observent d'un air moqueur.

Les physiologies sont amusantes et bien expressives.

L. Herbo persiste à tremper ses pinceaux dans la bouteille à l'encre... Serait-il incurable? Nous espérons fermement que non ; il possède de trop réelles qualités de dessin et d'arrangement pour continuer plus longtemps à se rire des tons francs et lumineux.

Le *Pifferare* de X. Mellery est d'un faire habile et savant, mais l'émotion lui manque, aussi nous laisse-t-il froid... Peut-être encore parce que son ciel d'Italie est une feuille de marbre bleu à veines blanches.

Philippet cherche l'originalité quand même. Ça le mène loin. voyez son *Filo-Marino* — il a plutôt l'air d'une peinture sur porcelaine, ou d'une aquarelle en train.

Jan Stobbaerts, le robuste Anversois, a exposé une toile pleine de vie et de lumière : *Après le repas* .. des animaux, c'est le cas ! Une grosse et rougeaude maritorne « ôte le couvert » de ses trois chiens repus. Scène réaliste bien comprise, peinte avec science et grassement dans des pâtes baignées d'air et de rayons étincelants.

Jan Stobbaerts boit dans son verre : un solide verre à côtes flamand !

Les deux Oyens boivent aussi dans leur verre. — je dirai presque dans le même verre — mais entre frères...

David nous fait voir un vieux Monsieur chauve — décoré — qui doit regagner quelque train et veut quitter la table malgré les instances de son amphytrion. Il refuse, résiste, mais déjà s'entr'ouvrent ses doigts posés sur son verre : il va se laisser tenter ! La physiologie des deux buveurs est très-réussie ; la face du jeune-homme, violacée aux fumées du bourgogne, contraste avec les blancheurs parcheminées du vieux monsieur décoré.

C'est enlevé à brosses larges et spirituelles, mais traité un peu trop en ébauche cependant.

Son *Coin d'intérieur* est d'un haut ragoût et d'un bel humour de touche... Mais la perspective?... D'aucuns prétendent que le parquet fait la montagne russe.

Pierre Oyens agrandit son format — mais nous le préférons dans ses petites scènes. *Une fantaisie* est une fantaisie noire et presque brutale. Dans son *Bonnet japonais* s'admire surtout le groupe de la main, des manchettes et du bonnet, qui forment un savoureux bouquet de colorations.

Tandis que Ch. Léon Cardon s'attarde aux fins de cinquième acte des marches guerrières, son voisin de cymaise F. Taelmans, prend les sujets autour de lui, il peint le milieu dans lequel il vit, ce qu'il voit tous les jours, ce qui l'émeut.

*A l'atelier* est compris dans un sentiment intime et doux. C'est l'atelier d'un travailleur, nul bibelot inutile, nulle superfluité à la mode, un violon seul pend à la muraille grise. Des dessins, des études par terre, dans les coins des châssis et de la toile roulée. L'artiste, cigarette aux lèvres, contemple une étude qu'il vient d'exhumer du grand carton.

C'est observé, peint avec conscience dans le ton juste, d'un dessin sûr et suivi.

Impens nous semble devenir dur et métallique.

L'on connaît, du reste, ses paysans et paysannes en costumes voyants, rouges ou bleus exagérés, brillant ou jouant dans des intérieurs au bitume... Art faux.

Revenons à l'art vrai ! Un plein air de Raeymackers : un *Pèlerinage en Campine*. L'aube se lève argentant le brouillard qui baigne la bruyère immense. Les pèlerins défilent béats et silencieux dans l'air calme, allongeant leurs ombres sur le chemin emperlé de rosée...

Du haut du ciel bleuissant, la lune blanche leur fait des cornes.

La file des rustiques pèlerins est simple et heureusement ordonnée, bien dans l'air et la lumière avec l'intérêt qui leur convient.

Autre toile, A. M. D. G. de M. Wylie qui nous promène dans l'*Intérieur de l'église dite de Jérusalem, à Bruges*. Coin mystique religieusement interprété. L'ombre mystérieuse et vague des hauts piliers gris est bien comprise. La fenêtre, un vitrail gothique, est supérieurement exécutée et produit un effet prestigieux.

M<sup>lle</sup> Clémence Van Den Broeck nous introduit dans *L'atelier d'un sculpteur*. Chacun y reconnaît Julien Dillens nonchalemment accoudé sur la selle où s'allonge son *projet de fontaine* exposé au *Cercle*.

L'artiste a fait un rude pas en avant. Sa personnalité se dégage et s'accroît, sa manière a laissé ses entraves, sa touche est sûre, large, colorée.

M<sup>lle</sup> Van Den Broeck n'a plus qu'à étendre les ailes...

Voici assurément l'une des toiles les plus complètes de l'Exposition : *Débris* de Ter Linden.

Une vieille marquise ruinée descend l'escalier « de

ses pères ». Sa main sèche, décharnée mais aristocrate toujours, écarte d'un mouvement superbe la tenture décolorée qui pend jusqu'aux dalles en débris.

Peinture savoureuse frappée à coups amples et solides dans une tonalité sobre et puissante, personnelle et pleine d'émotion. Cette toile empreinte d'un charme singulier vous remue étrangement.

La *Tannerie* d'Emile Charlet est traitée en ébauche d'académie. Bizarre accouplement : un sujet réaliste, une interprétation classique ! Mais cela prouve que M. Charlet fait de sérieux efforts pour rompre ses lisières d'antan : il a sucé son premier lait à la mamelle inféconde des académies et il s'aperçoit — à temps — qu'il est d'autres sources vives où l'art doit puiser.

(A continuer.)

MARC VÉRY.

### LETTRES DE PHILADELPHIE

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

#### III

Philadelphie, le 16 juin 1876.

Le jury des Beaux-Arts travaille, et la Belgique a déjà été examinée. Les Américains sont revenus sur leur première décision quant à la formation de ce jury. Ils ont adjoint aux membres étrangers dont je vous ai donné les noms, deux généraux, un colonel et un major, tous choisis parmi leurs compatriotes.

Il y a 80 médailles destinées aux artistes et j'espère pouvoir à la fin de cette lettre vous dire exactement quels sont les Belges qui auront été jugés dignes de recevoir une distinction.

Dans tous les cas, je tiens à vous prévenir dès maintenant de la partialité dont le jury fait preuve. Et puis les Américains ne savent pas juger le paysage. Les seuls tableaux qui offrent quelque intérêt pour eux, sont les portraits et les relations de batailles. C'est assez vous dire que nos peintres n'auront pas à se glorifier des décisions du jury, les paysagistes formant la grande partie des exposants belges.

Jusqu'à présent rien encore n'a été vendu à l'Exposition que deux plats en faïence de Tourteau. Je ne sais si je vous ai dit qu'une des plus belles plaques de Demol est arrivée entièrement brisée. Cet artiste expose quatre faïences peintes, dont trois *Bacchantes*. C'est la *Eacchante assise jouant du tambourin* qui est brisée.

Il a encore quatre plaques en faïence dont deux très-belles, l'*Automne* et le *Printemps*, exposées comme

application de faïence à l'ameublement. Elles se trouvent sur deux des meubles exposés par la maison Snyers-Rang de Bruxelles. Ces meubles, merveilles d'art industriel, sont très-remarqués à l'Exposition où ils remportent un succès mérité.

Un seul aquarelliste a exposé à Philadelphie. C'est De Beeekman qui a envoyé deux aquarelles. L'une, la *Reine Blanche à Fontainebleau* est très-mauvaise. L'artiste paraît avoir renversé sur son papier une tasse de chocolat et avoir sur un pareil terrain planté quelques vieilles branches d'arbres morts. *Les vieux charmes à Tervueren* du même sont beaucoup plus heureux comme effet, et le faire en est très-large.

Il y a aussi un dessin au pastel, rehaussé de touches à l'aquarelle, de Robinson, mais ce n'est là qu'une miniature dont l'effet serait charmant sur une boîte de dragées.

Van Luppen, que je crois avoir oublié, a trois tableaux. C'est l'un des rares artistes qui ne se soient pas contentés d'envoyer à Philadelphie des œuvres secondaires.

Smits est mal représenté. *La guerre* est une fantaisie qui ne brille que par l'excentricité.

Asselbergs a deux bons tableaux dont l'un surtout, le *Ravin près de Mont-Aigle* est plutôt un tableau de chevalet, trop sombre pour une exposition et surtout trop haut placé.

M<sup>lle</sup> Beernaert a deux toiles d'un faire un peu mou, et qui sont loin d'être à la hauteur de ce que cet artiste a produit récemment.

Bossuet a une *Vue de Rome* et une *Vue de Grenade*, toutes deux très-bonnes et ruisselantes de lumière. Celle de *Grenade* me paraît un peu crue d'effet et d'un faire trop sec.

Col est toujours spirituel. *Dans les vignes du Seigneur*, tel est le titre du tableau qu'il a envoyé. La scène se passe dans une cave, mais le jour est du premier étage. Voilà une erreur qu'un artiste de valeur ne peut commettre.

Meerts a toujours ses *moines*; ils me paraissent avoir une certaine tendance à l'embonpoint. Seraient-ce des moines belges ?

De Keyser a un grand tableau : *Dante et les jeunes filles de Florence*, qui ne me plaît que médiocrement. J'aime beaucoup mieux sa *Rebecca*, une des meilleures toiles du Salon belge et une des meilleures aussi qu'il ait produites.

Legendre a exposé une *Clytie qui se traîne sur la terre par suite de l'abandon de son amant Phœbus*. La nymphe me paraît bien coquette. Ce tableau ne vaut pas le *petit baigneur* du même, qui était au dernier Salon de Bruxelles.

Voilà à peu près tout ce qu'il y a dans le Salon Belge.

Le reste est médiocre. J'excepte pourtant Robbe et Weber que je m'aperçois avoir oubliés.

Les plats de Tourteau vendus sont l'*Enfant Jésus*, et la *Danse*.

Aujourd'hui, la Commission du musée de Pensylvanie a visité la galerie des Beaux-Arts. Elle a acquis encore des œuvres de Tourteau : *Amour moissonnant* et *Vénus*, plaques, ainsi que l'*Enfant au papillon*, plat du même.

Ce musée est en voie de formation. Il ne dispose pas de fortes sommes d'argent, aussi n'achète-t-il en ce moment que des œuvres de peu de valeur.

Les Italiens ont, au détriment de l'art bien entendu, une collection de 400 statues. Quatre cents statues, figurez-vous ce fouillis? Aussi je ne m'étendrai pas longuement sur cet amoncellement de marbres. Mais en parcourant cette exposition, j'ai pu me rendre un compte exact de l'influence d'une couverture en sculpture.

Vous vous souviendrez de la statue de Vella, *Napoléon mourant*, exposée par cet artiste en 1867, à Paris.

Quel est le bourgeois qui ne s'est pas pâmé d'admiration, non pas devant la superbe tête du héros, mais devant la couverture de laine qu'il tenait sur les genoux et qui était traitée superbement.

Eh bien! depuis ce jour, chaque sculpteur italien a voulu à son tour s'essayer à la reproduction d'un tissu quelconque. On ne voit que cela dans leur compartiment. Tous les tissus, toutes les étoffes sont représentées au Salon de Philadelphie.

Les Phidias italiens ne s'occupent donc plus que des étoffes qui recouvrent leurs modèles. Leur but est atteint, leur idéal s'est réalisé quand ils ont réussi à reproduire en marbre une impression de soie ou de laine.

En un mot, la galerie de sculpture italienne renferme une collection superbe de tous les tissus fabriqués aujourd'hui.

#### DERNIÈRES NOUVELLES :

Les membres du jury ont proposé pour la Belgique deux médailles! Deux médailles, entendez-vous! Van Luppen et De Keyser d'Anvers.

Naturellement, la Commission s'est émue de ce fait : elle proteste ou protestera, elle essaiera d'obtenir davantage, mais il faudra attendre.

Vous pouvez être certain du fait, attendu que je suis parvenu à connaître officiellement ce beau résultat dont j'ai informé de suite M. Van Brée. Il faut espérer que pour l'honneur de l'École Belge, qui certainement mérite beaucoup mieux, relativement aux autres pays, les membres du jury proposeront à la Commission supérieure plusieurs autres de nos artistes.

#### P. S. SONT ENCORE PROPOSÉS POUR LA MÉDAILLE :

MM. Wiener, le graveur, pour ses médailles; Fraikin, pour un marbre exposé — il y a sept ans, je crois, — au Salon de Bruxelles et Labaer, à Anvers, pour ses plats en cuivre ciselé.

Les membres du jury vont faire une nouvelle tournée à l'Exposition Belge, sur les instances officielles de M. Van Brée.

THÉO.

#### LITTÉRATEURS BELGES

La *Chronique* publiait ces jours derniers une lettre de M. Emile Leclercq, qui n'est certes pas faite pour raviver l'espérance au cœur naïf de nos rares gens de lettres. Voici l'une des premières phrases : « Ecrire un bon roman, c'est « bien difficile, mais le publier, c'est presque impossible — en « Belgique. » Hélas! cher monsieur, chacun doit convenir que vous dites vrai, trop vrai malheureusement! L'indifférentisme pour la littérature nationale tend à devenir chronique; il suffira bientôt qu'un livre soit signé par un Belge, pour que le public lecteur s'abstienne d'en découper les pages.

Rechercher l'origine et le *pourquoi* de ce triste état de choses serait œuvre assez compliquée; nous nous verrions en présence de causes objectives et de causes subjectives. Mais ni le mauvais vouloir des libraires, ni l'insuffisance possible des écrivains, ni la pauvreté des sujets, ni le goût blasé du public n'expliquent suffisamment, selon moi, l'apathie de notre littérature. Tout cela y contribue bien un peu, chaque chose dans une certaine mesure; mais nos hommes de lettres devraient pouvoir résister aux obstacles et triompher par la volonté et l'union.

Et tenez! dans la lettre que j'ai citée, Leclercq nous parle de la *Société des gens de lettres* de Paris, qui monopolise le feuillet de nombreux journaux tant en Belgique qu'en France.

Pourquoi ne formerions-nous pas en Belgique une Société de gens de lettres, destinée à propager les œuvres belges et à les protéger? Les journalistes — souvent doublés de littérateurs — ne manqueraient pas d'en faire partie, et seraient amenés à donner à des œuvres signées d'un nom belge, l'hospitalité de leurs colonnes. Sans doute les commencements seraient difficiles, comme tous les commencements; mais peu à peu la clientèle de la société s'agrandirait, et s'il se produisait quelqu'œuvre de sérieuse valeur, nous verrions peut-être nos voisins du Midi nous l'emprunter et y prendre goût. Quoiqu'il en soit, les romans belges verraient le jour, se feraient connaître, et qui sait? les lecteurs nationaux pourraient sentir vibrer la corde patriotique et oublier leur mépris de convention pour tout ce qui ne porte pas l'estampille de Dentu ou de Calmann Lévy.

Mon idée n'est pas neuve — je le suppose; elle est trop simple pour viser à la nouveauté, mais elle est susceptible d'être mûrie et augmentée. Alors nous ne verrons plus un écrivain comme Emile Leclercq forcé de tenir ses romans sous le boisseau; alors l'*Indépendance* recherchera peut être des œuvres belges, au lieu de nous servir en feuilleton le réchauffé de la *Revue des Deux Mondes*; et l'*Etoile* ne devra plus pour intéresser ses lectrices, leur servir des imitations anglaises dans le goût du « Crime du capitaine » et de « La rose et la clef ».

Mais encore une fois l'initiative individuelle ne peut rien. Il

faut une *Société* qui tout en protégeant les écrivains, sache mettre en relief les meilleures œuvres, et élever le niveau moral de notre littérature.

## VARIÉTÉS

### EXPOSITION D'HYGIÈNE ET DE SAUVETAGE

#### Avant-Propos

L'Exposition d'hygiène et de sauvetage a été ouverte lundi dernier par S. M. le Roi, en présence des délégués des nations étrangères et de toutes les autorités belges.

Cette Exposition curieuse, utile et humanitaire a réussi au delà de toutes les espérances, et ses organisateurs peuvent se féliciter d'avoir remporté un immense succès après avoir surmonté des difficultés inouïes.

Certes il n'entre pas dans notre cadre de rendre compte de semblables exhibitions, mais quand l'on réfléchit au but louable et généreux que l'Exposition actuelle poursuit, on se demande, puisque tout homme y est intéressé, s'il n'est pas du devoir de tout organe de la presse d'encourager une œuvre aussi belle et aussi méritoire.

Si l'on songe qu'elle s'occupe de cette vaste science qui traite des conditions de la santé et des moyens qui sont au pouvoir de l'homme pour la conserver, si l'on songe aux remèdes qu'elle s'efforce d'apporter à ces redoutables calamités sociales dont les théories les plus généreuses ne sont jamais parvenues à empêcher le retour, on éprouve le besoin de rendre hommage à cette nombreuse légion des pionniers de l'humanité. C'est un devoir que de faire connaître à l'univers entier leur dévouement magnanime, le résultat des courageux efforts qu'ils tentent pour adoucir les souffrances de leurs frères malheureux et les rigueurs de ces prétendues nécessités sociales qu'on voit à certaines époques de cataclysme rougir le monde de sang et de feu.

Voilà pourquoi nous avons pris le parti de rendre compte aussi de l'Exposition d'hygiène et de sauvetage.

Certes, le lecteur ne recevra pas de nous une relation détaillée de tout ce que le génie humain a pu concevoir pour le salut de son semblable; nous laisserons cette tâche à nos confrères de la presse quotidienne. Nous ne voulons faire qu'une simple promenade dans l'enclos du Parc en annotant au passage tout ce qui nous paraîtra de plus nécessaire et de plus ingénieux. Nous espérons ainsi intéresser notre lecteur sans le fatiguer et nous serons contents si nous pouvons remplir ce devoir envers lui.

#### Aspect général de l'Exposition.

L'aspect général des bâtiments — vus de l'extérieur — est très-agréable à l'œil.

La Commission n'a pas élevé une de ces baraques disgracieuses dont le gouvernement a pris le monopole pour nos expositions de Beaux-Arts. Elle a voulu lutter le plus possible contre l'effet désagréable qu'aurait pu produire sur les visiteurs trop impressionnables la vue des nombreuses ambulances, des appareils de chirurgie, des fours crématoires... etc. Elle s'est dit et avec raison qu'il fallait n'exposer le hideux réalisme aux yeux de la foule qu'à travers un prisme trompeur, c'est pourquoi elle s'est efforcée de bien disposer le visiteur dès l'entrée en donnant aux bâtiments même de l'Exposition une décoration riante.

Le pavillon royal est vraiment d'une coquetterie extrême, d'un aspect charmant. Quant à la décoration des deux principales entrées, je la trouve un peu lourde. Les ornements ne sont pas assez dégagés et certes l'on aurait pu faire mieux, sans plus de frais, en remplaçant par exemple ces dessins d'architecture par une peinture plus légère et plus artistique dont on aurait pris le sujet dans les engins même de sauvetage. Il eut été si facile de décorer ces grands panneaux au moyen de motifs représentant des ancres, des cordages, etc.... Cela eut été plus léger, plus méritoire et plus en rapport avec sa destination.

Non, vraiment, pour des Français, cela n'est pas fort ! Car je ne puis cacher en passant — tant pis si je déplaît à MM. Tasson et Washer — que l'on a une fois de plus été demander à l'étranger ce que l'on peut trouver si facilement dans son propre pays.

L'intérieur de l'Exposition est habilement ménagé. On a profité avec beaucoup d'intelligence de l'espace relativement restreint dont on disposait.

La Russie et l'Allemagne sont admirablement représentées. L'Exposition anglaise, moins conséquente, ne manque pas non plus d'intérêt. La France seule est bien pauvre pour un aussi imposant pays. La Suède et la Norvège, le Danemark, l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, la Suisse et les Pays-Bas ont des exhibitions très-satisfaisantes.

La Belgique enfin, occupe une place très-honorable au milieu de ses importantes rivales.

#### Le Salon Royal.

Le salon royal est une merveille d'art industriel. Il est impossible de s'imaginer rien de plus élégant et de plus riche, et M. Léopold De Meuter, qui a présidé à son arrangement avec un bon goût exquis, mérite des félicitations sans réserves.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que la maison De Meuter se distingue dans nos expositions. A la dernière exhibitions des produits de l'art industriel, elle a déjà fait parler d'elle.

M. De Meuter est un véritable artiste. Tous ses ouvrages se font remarquer par leur cachet de luxe somptueux et leur caractère grandiose. Il excelle surtout dans les imitations de vieux velours et de tapisseries anciennes.

Pour arriver au salon royal établi à l'Exposition d'hygiène et de sauvetage, on traverse d'abord un long couloir dont les murs sont recouverts de tapisseries. A l'extrémité deux tableaux : des paysannes couchées dans la paille, de Deblock, et une marine, de François Musin

On entre ensuite dans l'antichambre dont les magnifiques tentures imitent les anciennes tapisseries d'Audenaerde.

Un des panneaux est recouvert d'une imitation de Gobelins enjolivée par le pinceau maître de Charles Albert. C'est une fête champêtre pendant la moisson, traitée largement d'après Teniers. On y reconnaît avec toute sa verve flamande le peintre des joies rustiques

L'ameublement remarquable est composé de six sièges anciens en cuir frappé. La garniture de cheminée en cuivre poli style Louis XIII, et plusieurs autres vases assortis sortent des ateliers de la Compagnie des bronzes.

Une collection de vases du Japon est très-remarquable. Les cinq pièces ont une valeur de 20,000 francs. Deux bahuts anciens, style flamand et un meuble cabinet, noir et écaillé sur fond rouge, du temps de Louis XIII, complètent cet ameublement.

De l'antichambre, conçue on le voit dans un style tout à fait ancien, on passe au salon qui est somptueux.

Les tentures velours grenat froissé imitent le vieux velours à s'y méprendre.

Les rideaux sont en satin olive antique avec bandeaux lambrequinés sur fond vieil or. Le dessin Louis XIII est une application de velours brodé de différents coloris.

Les passementeries sont dans les mêmes tons.

La garniture se compose de deux divans d'angle, d'un canapé à quatre places, d'un milieu et de deux petits canapés à deux places dos à dos, placés contre le mur. Tout cela est également en satin olive. C'est une garniture à la fois très-riche et très-simple. Au milieu du salon, une table et quatre fauteuils en bois doré, traités dans le même style que l'ensemble et recouverts de brocard d'or. Deux guéridons Louis XVI, en bois doré, complètent ces garnitures.

La cheminée en bois noir sculpté, est surmontée du portrait de Jacques II, roi d'Angleterre.

Dans la cheminée se trouve des chenêts en cuivre doré d'une grande richesse, sortant de la maison Toussaint de Bruxelles.

Nous avons vu également dans ce salon, un grand scribe ancien, noir, recouvert d'ivoire gravé. Cette gravure sur ivoire — exécutée d'après la méthode italienne — est un travail des plus délicats.

Les murs sont couverts de plusieurs portraits anciens, tels que ceux de Bylert, de Miereveld, etc. Ils appartiennent aux collections de MM. Jean Cardon, Slaes et Hollander.

La décoration du plafond est due à M. Jean Cardon.

Les moulures d'encadrement, en bois noir, et imitation en cuivre poli, ont été exécutées par la maison Bonnefoy et Cie, qui possède seule le moyen de faire ressembler au cuivre poli, le carton pierre ou le bois.

Les étoffes, toutes très-riche et d'un goût remarquable, ont été livrées par la maison Van Roy, une des plus importantes de Bruxelles.

Telle est la description fidèle de ce somptueux salon.

Si nous y avons attaché cette importance, c'est qu'il nous a paru digne de mériter une mention spéciale, et nous terminons cet aperçu en félicitant encore M. De Meuter du bon goût dont il a fait preuve, tant dans le choix que dans la disposition de toutes ces merveilles.

## LES THÉÂTRES. — LA REINE INDIGO

Madame veuve Indigo, après avoir tout tenté — même l'impossible — pour devenir la femme « d'un petit jeune homme, comme elle en a tant vu à Vienne, à Londres, à Paris... comme il y en a tout le long des boulevards de la Babylone moderne, gentil, frais, pommadé, distingué, avec une raie par derrière et des petites moustaches par devant », épouse en secondes noces un... *baryton* qui s'était fait passer jusqu'alors pour un... *soprano*. Telle est la trame du livret de MM. Adolphe Jaime et Victor Wilder.

Johann Strauss, le grand maître viennois, a profité de ce cas-venas pour faire danser son public.

La valse, cette bacchante, comme dit quelque part un certain M. de Prémaray, vous emporte, pendant trois actes, sur les ailes de son rythme divin.

Etrange idée — très-peu artistique — que de transporter sur la scène la musique des salles de bal. C'est Gounod qui, dans *Faust*, a le premier fait valser au théâtre. Depuis, que de valses théâtrales célèbres!... les *Cent Vierges*, la *Boîte de Pandore*, *Mireille*, la *Grande Duchesse*, etc.

Le *libretto* est insipide, comme celui de la plupart de nos opéras. La note gaie fait totalement défaut. Le public sourit à peine quand l'acteur lui dévoile sans pudeur les secrets de ces appartements mahométans décrits avec tant de vérité par Eugène Delacroix.

La musique est de Strauss, c'est tout dire! Qui ne la connaît pas? C'est remuant, pétillant, brillant, mélodieusement cadencé, divinement rythmé; c'est tout... excepté de la musique d'opéra!

Cela laisse l'artiste indifférent, mais cela amuse le public. Il se trémousse sur sa stalle, se dandine, chantonne et rêve qu'il est au bal pendant qu'il est au théâtre.

La musique étant caractérisée de la sorte, il faut avouer qu'il y a des perles dans l'écrin.

Au premier acte, l'apparition de la Reine au moment où le harem se révolte, est très-amusante. Aline Duval réédite là fort à propos le mot fameux de Ruy Blas, surprenant ses ministres occupés à se partager l'Espagne « Bon appétit, Mesdames, » dit-elle avec un geste emphatique plein de majesté. Le chœur d'ouverture *Sous les platanes*; les couplets: « *C'est plein de fantaisie et très-original; la chanson de l'anier*, le trio *laitou* et le *finale* sont dans leur genre de savoureux morceaux que le public a soulignés de ses applaudissements.

*Les Mille et une nuits*, que *Fantasqua* chante au second acte, et la valse du *Beau Danube bleu*, au troisième; sont bissés chaque soir.

La nouvelle administration de l'Alcazar a royalement monté l'opéra-bouffe de Strauss. Les figurantes sont jolies, les décors et les costumes sont très-riches.

L'interprétation n'est malheureusement pas à la hauteur de ces sacrifices.

Les rôles principaux — Anna Van Ghell exceptée — ne sont pas convenablement remplis, il faut bien le dire! Aline Duval est certes une excellente comédienne qui joue avec beaucoup de naturel et de brio, mais c'est positivement se moquer de son public que d'oser chanter quand on a perdu jusqu'au dernier atome de sa voix. Le public s'est montré brutal le premier soir. Il a eu tort, une femme a toujours droit à l'indulgence; mais il est excusable, il regrette M<sup>me</sup> Delorme que Paris nous a ravie.

Tout le succès est donc naturellement allé à Anna VanGhell. Succès de chanteuse, succès de comédienne et succès de femme!

Anna VanGhell a chanté en artiste, avec une voix bien fraîche et d'un timbre très-sympathique. Elle a joué comme elle a chanté. Aussi, le premier soir a-t-elle été couverte de fleurs.

Le public bruxellois a chaleureusement témoigné à sa compatriote ses vives et ardentes sympathies. La petite Anna, en grandissant, n'a rien perdu de ses charmes; nous l'avons retrouvée avec plus de qualités encore. Sa nature s'est développée en grandissant et elle nous est revenue belle femme dans toute l'acception du mot.

Le rôle de *Fantasqua* lui convient admirablement. Elle porte avec grâce sa jolie toilette de favorite du harem, et avec une crânerie toute militaire son brillant uniforme de lieutenant. Nous la préférons toutefois dans son coquet costume tyrolien qui lui va à ravir.

Cela dit, la *Reine Indigo* attirera-t-elle beaucoup de monde à l'Alcazar? Nous craignons que non, mais nous espérons que oui.

Certains de nos confrères ont écrit que c'était un grand succès, d'autres ont dit que c'était un four. L'opéra de Strauss, à notre avis, ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité, et nous croyons seulement qu'il peut faire passer une bonne soirée.

D'autre part, depuis plusieurs années, nous réclamons tout à cor et à cris — public et journalistes — que les théâtres restent ouverts pendant la saison d'été. Aujourd'hui qu'une administration intelligente, se passant de tout subside officiel, a pris cette initiative, il serait injuste de ne pas lui en savoir gré. D'autant plus que la nouvelle direction des Fantaisies-Parisiennes a tout fait pour rendre supportable la température d'une salle de spectacle, en plein été. Et nous devons à la vérité de dire qu'elle y a réussi! Après celui d'Anna VanGhell, le succès de température est peut-être le plus grand de la soirée.

MAURICE GEORGES.

## MUSIQUE RELIGIEUSE

La musique religieuse occupe dans l'art une place importante et il n'est pas de semaine à Bruxelles où l'on n'exécute dans ce genre des compositions nouvelles. Ces sortes de solennités attirent ordinairement beaucoup de monde.

Parmi les artistes qui s'occupent beaucoup de musique sacrée il faut citer M. Victor Ceuppens, un de nos bons compositeurs.

M. Ceuppens ne se contente pas de faire entendre ses œuvres; il a fait exécuter déjà un nombre considérable de messes nouvelles, facilitant ainsi la voie aux *jeunes*. A ce titre il a droit à des félicitations.

Nous avons assisté au salut solennel qu'il a fait exécuter vendredi dernier à l'église St-Michel. Voici les morceaux qui formaient le programme: *O Salutaris* d'Adam; *Memorare* de l'abbé Hecht; un remarquable *Te Deum* de l'éminent directeur



du Conservatoire d'Amsterdam, M. Verhulst. Cette œuvre qui se distingue par une manière noble et savante, une parfaite intelligence du texte si beau dans l'application de la forme musicale aux paroles sacrées, a obtenu un grand succès.

Nous avons été heureux d'apprendre que M. Victor Ceuppens nous fera apprécier d'autres œuvres de l'éminent compositeur hollandais. Nos débutants, souvent peu heureux dans le choix de leurs idées et de leurs manières, feraient bien d'aller écouter les compositions grandioses et vraies de M. Verhulst. Ils y puiseront de véritables leçons. La *Bénédiction* du regretté Stafeld a terminé cette audition.

Nous nous proposons d'examiner dans un prochain numéro, la musique religieuse, à divers points de vue, et nous faisons appel aux artistes qui auraient des idées à émettre sur cette partie si importante de l'art musical. Les colonnes de *l'Artiste* leur sont ouvertes.

v.

## NOUVELLES A LA MAIN

En publiant le travail de M. Vlinsi sur *l'Imagination et le beau dans les Arts*, nous disions que nous ne voulions pas assumer la responsabilité des opinions qui y étaient développées. Dès que cette étude sera terminée, l'un de nos collaborateurs se chargera de traiter la question au point de vue de nos idées.

Il y a quelques jours nous accusions la presse locale de manquer à ses devoirs en gardant le silence sur les derniers événements qui se sont passés au Conservatoire. Nous sommes heureux de pouvoir retirer aujourd'hui en faveur de la *Chronique*, notre motion de blâme.

Dans son numéro de dimanche dernier, elle reproduisait en effet sous la signature *S. Vray*, le dernier article que nous avons consacré aux professeurs du Conservatoire en y ajoutant des commentaires approbateurs. La *Chronique* s'est rappelée sans doute que, créée dans le but de flétrir les abus de tous genres, elle ne pouvait manquer d'élever la voix dans une polémique engagée au sujet d'aussi criantes injustices. C. VRAY.

La musique du 1<sup>er</sup> régiment des Guides est partie hier samedi pour la Hollande, où elle se fera entendre à Deventer et à Utrecht.

Nous sommes forcés de remettre à huitaine la suite de l'étude du Dr Brown sur Molière.

Une exposition de dessins et de travaux exécutés par les élèves de l'école de dessin, de peinture, d'architecture et de modelage, a été ouverte dimanche à Molenbeek Saint Jean.

L'Exposition est publique jusqu'au dimanche 2 juillet de une à cinq heures de relevée, au local de l'école, rue des Quatre Vents, n<sup>o</sup> 69.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de lux<sup>e</sup>, Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Broses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

PHOTOGRAPHIE HERICKX

80, rue de Laeken, 80

BRUXELLES

Successeur, M<sup>me</sup> GETAZ

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

KEYSERS-FONTEYN

10, RUE DE LA PUTTERIE

BRUXELLES

Fournitures de Bureau

PAPETERIE DE LUXE

PAPIERS DE DESSIN

ET DE MUSIQUE

Leçons de piano et d'allemand

THE BELGIAN NEWS

Seul journal anglais publié en Belgique.

PARAIT TOUTS LES SAMEDIS

Bureaux : 18, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 centimes le numéro, chez tous les marchands de journaux.

AVIS AUX ARTISTES

Casino de Flandre, à Ostende, D<sup>r</sup> G. Pélin

EXPOSITION DE TABLEAUX

ET D'OBJETS D'ART ET D'INDUSTRIE

Les artistes qui auraient des œuvres à vendre, peuvent les adresser à M. Pélin, Casino de Flandre, à Ostende. Ils sont indemnes de tous frais d'exposition ou de vente et jouissent de toutes les garanties désirables.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Broses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

742



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 27.

9 JUILLET 1876.

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an. . . . .	fr. 10 "
Id. six mois. . . . .	6 "
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id. six mois. . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne. . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

Exposition du Cercle artistique : les Animaliers. — Croquis rimé. — Molière, étude inédite. (Suite.) — Courrier de Londres. — Variétés : Exposition d'hygiène et de Sauvetage. — Les Livres. — Nouvelles à la main.

Pour répondre au désir exprimé par un grand nombre d'artistes et de lecteurs de notre journal, nous avons décidé que des abonnements de six mois seraient reçus à partir d'aujourd'hui, au prix de 6 francs pour la Belgique et de 7 francs pour l'étranger.

Les nouveaux abonnés recevront l'eau-forte de M. T. Hannon : *Le pignon de ma tante*, qui sera expédiée dans huit jours. Ils pourront aussi se procurer, moyennant 4 francs, les 26 numéros parus depuis le commencement de l'année; ils auront de cette manière un recueil complet des manifestations de l'Art en 1876. C'est à cette intention que nous avons fait numéroter les pages. Vers la fin de l'année nous offrirons à nos abonnés une seconde eau-forte qui servira de pendant à la première.

Nous profitons de cette annonce administrative pour rappeler qu'en matière d'art, nous suivrons toujours cette grande loi qui veut que tout marche

en avant, que le passé soit mort et que le présent et l'avenir seuls soient la vie et l'espoir.

**IV<sup>e</sup> EXPOSITION ANNUELLE**

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

3<sup>e</sup> ARTICLE

Nous allons passer en revue un groupe, éminemment réaliste, le groupe des animaliers.

Ma prosaïque admiration pour ces adorateurs du ruminant fera sans doute « l'épatement » de M. P. Vlinsi qui n'admet nullement le réalisme, « cette doctrine qui (selon lui) prétend que le but de l'Art est de copier, d'imiter la nature. » — « Plus la copie de la réalité sensible sera parfaite, plus l'œuvre d'art sera réussie. »

Comme on le voit, l'idéal du réalisme, pour Vlinsi, c'est le vulgaire trompe-l'œil.

Ah! s'il en soupçonnait seulement la nature, il

n'aurait point écrit (*scripta manent!*) que le réalisme rabaisse l'Art et fausse l'idée même de l'Art! Je crois P. Vlinsi de l'École — petite — pensionnaire de Joubert qui marmotte je ne sais où cette finale d'oraison : « Plus une œuvre d'art ressemble à une âme, et plus cette âme ressemble à Dieu, — plus cela est beau. »

Mais laissons ces mystiques obscurités où l'Art ne voit goutte et revenons à nos moutons... ou plutôt aux moutons de Robbe.

Je ne sais quel soleil éclaire son *Etable*, mais c'est assurément dans un tube de jaune de Naples qu'il puise ses rayons — aussi les « chères brebis » font-elles bien triste figure!

## V

Alf. Verwée, J. Montigny,  
C. Van Camp, Rosa Venneman, Lambrechts, Duyk,  
Vander Meulen, Van Hammée.

Commençons par le maître-peintre animalier. J'ai nommé Alfred Verwée!

Il expose cette année deux toiles de chevalet : *Environ de Blankenberghe* et *Bords de l'Escaut*, toutes deux superbes de couleur, de vie et d'intenses clartés. Dans la première, la pleine sablonneuse s'étale, blonde et glauque, éblouissante sous le soleil, et se déroule mouchetée de toits rouges à l'horizon. Deux bœufs mugissent en allongeant leur col puissant vers le village où ils sentent l'étable fraîche...

Les bœufs sont d'un dessin savant et sûr, précis sans petitesse, caressé sans amollissement. C'est amoureux poli à pinceaux souples et délicats. Verwée a peint ses bœufs avec la même volupté qu'il aurait ressentie en face d'un beau corps féminin.

Dans ses *Bords de l'Escaut*, où l'on voit deux autres ruminants qui paissent par les vertes et grasses prairies flamandes, le maître animalier possède les mêmes qualités de lumière franche, de finesse de ton, de forme voulue et de robuste personnalité.

Je ne reprocherai que l'*émail* à ces deux tableaux : Claudius-Popelin a-t-il passé par là? Je soupçonne fortement A. Verwée — il n'est pas le seul du reste au *Cercle* — d'avoir trouvé un truc pour remplir « le rôle du Temps » ce grand émailleur!...

Camille Van Camp — qui mord à tous les genres avec un égal appétit et un égal bonheur, — expose un haut lévrier à poils ras — très-ras. Dans l'*Antichambre*, calme et patient, le museau allongé du côté de la porte, il attend et guette son maître dont la canne, les gants et le chapeau se trouvent sur le divan bleu du fond. C'est une fort belle étude de chien, pleine de vie, savamment dessinée et consciencieusement modelée dans des tons chamôis d'une parfaite distinction. Les bleus de la tenture, les gris du tapis et les noirs des

lambris forment une grande et sourde harmonie qui fait valoir et vibrer la tonalité sobre du chien.

Comme pendant à l'*Antichambre*, *Irma*, autre lévrier, à longs poils celui-ci, de J. Lambrechts.

Au dernier Salon triennal l'artiste s'est vu reprocher le manque de soin accordé à son fond. Cette fois, il l'escamote en faisant se détacher sa bête sur quelque ciel d'orage, fond de cheminée, bouche de four ou tout ce que l'on voudra... de noir! Question du fond à part, *Irma*, levrette d'Ecosse à longs poils, est fort bien peinte, brossée largement dans une gamme colorée, très-amusante en ses roux.

Vander Meulen a cherché le tableau gai : dans un coin d'atelier, au milieu de vases hollandais, d'écrans japonais, de broches et de plumes de paon, se dresse un chien de faïence fantasque, dans sa robe jaune semée de cœurs bleus. Un dogue s'est élancé, renversant potiches, palette et plumes de paon, et le voilà en arrêt — autre chien de faïence — devant le chien enseriné... *Une méprise* — tel est le titre de la scène.

La *Tête de cheval*, de Van Hammée, allonge le col dans les frises du Salon. Cette étude possède certaines qualités de dessin et de ton, mais on ne peut la juger sûrement dans les altitudes où elle plane.

Duyk a peint son *Vieux cheval* dans une note mélancolique qui ne manque pas de charme. Seul, dans la vaste prairie estompée de brume, sous le ciel gris et froid, le vieux cheval semble se ressouvenir...

La *Matinée de Février*, de J. Montigny, est une toile claire et vibrante. Le fond, perdu dans le frais brouillard du matin, est à son plan. Les chevaux baignent bien dans l'atmosphère que pourrait cependant griser davantage leur robe un peu noire et juteuse. Il me semble que M. Montigny, depuis certain effet de brume qui, naguère, lui valut un franc succès, rabache son brouillard... Qu'il prenne garde, il finira par s'enrhumer!

Son cheval blanc, *au vert*, est parfaitement calé dans l'air et le soleil. On peut juger par le paysage de ce tableau combien l'animalier de Tervueren met de conscience dans l'exécution de ses sites — mais l'arrangement leur manque généralement : ils ne forment pas toujours tableau.

M<sup>me</sup> Rosa Venneman classe son *Matin* parmi les paysages (le catalogue l'indique), mais je me permettrai — le plus galamment possible! — de mettre cette toile — de par la superbe vache de l'avant-plan — au nombre des rares peintures animalières du Salon.

Une vache en robe grise, sous la surveillance d'une fillette qui repose à l'ombre des hauts rochers mauves, se complait en plein soleil, au bord d'une rivière, dans l'herbe drue et verte. Modelée en pleine pâte, dans des gris charmants et reflétés, elle possède d'étonnantes qualités de fines et lumineuses colorations. Le ton et la forme en sont également étudiés.

M<sup>lle</sup> Venneman manie la brosse et le tube avec une crânerie et une sûreté vraiment masculines...

Est-ce un compliment?

MARC VÉRY.

P. S. Un mot aux paysagistes trembleurs... pour les rassurer. Je viens de débarquer à Nieuport-bains, et j'y passe mes journées face à face avec la nature blonde et fine des dunes, avec la majesté bizarre de la mer... Ici exposés, exposants sont oubliés. Marc Véry s'est dédoublé: le critique est trépassé, le peintre seul existe encore.

A des temps « pires » donc, la fin de notre promenade au *Cercle*: je retourne ma plume du côté de la brosse...

M. V.

## CROQUIS RIMÉ

A Paul De Vigne.

*Hier, le long du boulevard,  
J'aperçus un marchand de plâtres  
Qui suivait le roulis bavard  
Des flâneurs joyeux et folâtres.*

*Aux promeneurs il présentait  
Sa marchandise éblouissante,  
Mais le passant, d'un air distrait,  
Restait sourd à sa voix pressante.*

*A chaque refus essuyé  
Il injurait la statue  
Et reprenait, fort ennuyé,  
Sa route et sa peine perdue...*

*C'était pourtant une Vénus  
Que dans ses bras portait le rustre,  
Une Vénus aux charmes nus,  
Du plus grand air, du plus beau lustre!*

*Sur sa lèvre aux plis amoureux  
Brillait un sourire adorable;  
Son œil s'abaissait, langoureux  
Et moqueur, sur le pauvre diable*

*Dont les doigts tachaient sans répit  
Sa blanche jambe, ô sacrilège!  
Et dont la joue, avec dépit,  
S'appuyait sur son sein de neige!*

T. H.

## MOLIÈRE

ÉTUDE MÉDICALE inédite TRADUITE DE L'ANGLAIS

III

SUITE. — (Voir L'ARTISTE n° 24).

De ces illustrations populaires, contemporaines de Molière, quelques noms sont arrivés jusqu'à nous, celui de l'italien Hieronimus Ferranti, par exemple, dont l'Orviétan eut un si grand renom — ou encore celui de Barry, plus fameux encore. Barry était le praticien le plus distingué du monde entier, et un vrai phénix parmi ses confrères; il s'intitulait gloire de la médecine, successeur d'Hippocrate, observateur de la nature, vainqueur de la maladie, terreur de toutes les Facultés... Les descendants de cet homme, souverain véritable de la tribu des vendeurs de remèdes, continuent à exploiter le public, avec autant de bonheur que jadis. Du reste, ce ne furent pas les seuls types que Molière rencontra dans sa carrière provinciale; et nous pouvons supposer qu'il puisa des inspirations parmi les véritables médecins, moins fantaisistes que les charlatans forains, mais comme eux remarquables par l'antiquité de leurs us et coutumes. M. Germain considère ceci comme indubitable et cite même des dates et des détails circonstanciés. Ce fut durant son séjour à Pézenas où il renoua connaissance avec le prince de Conti, que Molière trouva les matériaux qu'il devait plus tard utiliser si heureusement dans le *Malade imaginaire*. Il était là près de Montpellier dont la fameuse Faculté prétendait pouvoir accorder le droit d'exercer la médecine *hic et ubique terrarum*; comment donc aurait-il négligé d'assister aux cérémonies curieuses qui accompagnaient la prise de robe d'un Docteur? Ce serait chose impossible. Si le philosophe Locke trouvait de l'intérêt à cette étrange exhibition scolastique, notre comédien devait à plus forte raison se complaire à l'accumulation de formules et à la mise en scène de cette cérémonie, qu'il devait plus tard parodier avec tant d'humour. Quoiqu'il en soit de cette visite vraie ou fausse à Montpellier, il n'est pas moins évident que les imitations moqueuses du comédien tendaient à attaquer directement les doctrines et la pratique — que le candidat-bachelier devait solennellement jurer d'observer *usque ad effusionem sanguinis*.

En dépit du sentiment grotesque qu'éveillent les souvenirs du cérémonial universitaire, on ne pourrait sans injustice mettre les Docteurs d'une Faculté célèbre, sur le même rang que les praticiens populaires, quelque

distingués qu'ils fussent. Mais Molière prenait ses notes et ses croquis partout où il en trouvait l'occasion ; l'ordre des médecins était d'ailleurs prédestiné à devenir l'objet de ses immortelles critiques.

Débutant ainsi loin de la capitale, notre héros avait trouvé la comédie enveloppée de langes, pour ainsi dire, et dépendant du théâtre ambulant ; il n'y avait pas de distinction marquée entre les véritables comédiens et les héros de la foire. A Molière était réservé l'honneur de commencer vraiment à réhabiliter les artistes en relevant l'art. Celui-ci ne tarda pas à se transformer sous sa magique influence, donnant ainsi la mesure du pouvoir qu'il allait exercer. Rien de forcé du reste, rien de hâtif dans ce développement gradué et fécond ; Molière cherche sa voie ; il prend pour modèle le monde dans lequel il vit, et malgré ses pouvoirs d'imitation, reste toujours personnel. Les pédants traditionnels, les médecins ridicules sont transportés sur son théâtre, et, notablement perfectionnés, ces rôles lui demeurèrent chers entre tous dans le domaine de la comédie bouffonne. Il les reprendra plus tard et toujours nous retrouverons les qualités d'origine dans *Panrace*, dans *Sganarelle*, et dans ces fameux *Docteurs*, destinés à amuser éternellement les spectateurs les plus difficiles.

Le procédé est le même dans ses essais d'un genre plus relevé ; il s'inspire aux sources artistiques de la France et de l'étranger ; il y a des limites cependant à sa modestie, et lorsqu'il cesse de douter de lui-même on reconnaît aisément la main du maître.

Ce fut à Béziers, en 1656, qu'il risqua sa première production d'un genre plus élevé, en donnant au public le *Dépit amoureux*. On reconnaît dans cette pièce les traits distinctifs des comédies italiennes et espagnoles, mais dans la manière d'exprimer les troubles, les combats, les angoisses d'un amour naissant, il y a une abondance de sentiments qui n'appartient qu'à Molière. Dans l'*Etourdi* même, on peut entrevoir l'alliage ; les personnages bariolés qui encombrant la scène sont méridionaux par leur caractère, mais les saillies d'esprit et de fantaisie répandues dans la pièce sont bien originales. Quelle vivacité dans tout cela, quels charmes de style et de verve comique. Déjà l'on pressent que les types immortels d'*Alceste* et de *Tartuffe* pourront être créés par l'auteur de l'*Etourdi*.

Dans quelques années nous le verrons, parvenu à l'apogée de son génie rejeter les personnages vulgaires et les rôles qu'il avait empruntés à la comédie italienne. Dès lors avec une audace et une originalité qui devaient surprendre ses contemporains, il se met à reproduire les types vivants et nouveaux de la vie parisienne. Les fantaisistes excentricités, le langage des *Précieuses*, la philosophie sans profondeur, la science de mauvais aloi — en un mot, tout ce que peut produire une édu-

cation faussée devient pour lui matière à comédies.

#### IV.

Quand Molière amena sa troupe à Paris en 1658, il avait trente-six ans ; ses succès de province et la protection du Prince de Conti, lui avaient déjà aplani la route de la célébrité. L'expérience passée ne pouvait du reste être perdue pour un esprit doué comme le sien. Il connaissait le cœur humain, comme peu de ses contemporains, mais il se connaissait aussi lui-même, et son exquise sensibilité devait lui faire supporter difficilement le poids de la destinée, même à cette époque de la vie. Cette faiblesse, il l'avouait sans hésitation, et lorsque, peu de temps avant son arrivée à Paris, le Prince de Conti l'avait pressé de devenir son secrétaire, nous savons qu'il répondit : « Je suis « un acteur passable, et je puis être un fort mauvais « secrétaire, et quels services peut rendre un misanthrope et un capricieux comme moi ? » Il fit bien de refuser, car la position de secrétaire n'eût pas été propice à sa gloire, et n'eût pu sans doute diminuer des chagrins déjà trop profondément enracinés.

La capitale accueillit sans enthousiasme ses premiers essais. Le public parisien ne se laissait pas guider par la première impression comme le public des provinces, et avait plus de sens critique ; il fut donc moins prompt à rendre justice au mérite de Molière.

Celui-ci développa le goût de la véritable comédie et apprit ainsi lui-même au public à le juger plus sévèrement ; et, de fait, les mêmes spectateurs qui applaudissaient autre part la médiocrité se montraient impitoyables dans leur censure des fautes plus souvent imaginaires que réelles de notre héros. Depuis l'époque de Molière, on a souvent fait fausse route en voulant juger un auteur d'après les promesses de son début ; combien de génies dignes de gloire se sont ainsi vu étouffés !

Heureusement le chef de la « Troupe de Monsieur » eut un protecteur digne de lui dans la personne de Louis XIV, ce monarque doué d'un bon goût naturel et d'une délicatesse d'esprit que ne purent corrompre le vice et la flatterie. Le Roi comprit à quoi Molière pouvait prétendre et sut le protéger à un moment où sa puissante influence seule pouvait sauver le poète des attaques malicieuses de ses ennemis. Il eut sans doute mieux valu pour l'honneur de ses contemporains qu'ils l'eussent apprécié d'eux-mêmes à sa juste valeur ; mais le temps n'était pas encore venu..... Maintenant chacun reconnaît que la conduite de Louis XIV fut digne de racheter bien des fautes, qu'on eût pu justement lui reprocher.

Pendant les quinze années qui suivirent les débuts

de Molière, les plus belles de ses comédies régulières virent le jour de la rampe : les *Précieuses* d'abord, puis les *Fâcheux* et l'*Ecole des Femmes*, trois pièces qui brillent encore au répertoire classique.

La dernière de ces comédies eut un grand succès en dépit de l'opposition qu'elle rencontra dans la partie prude de la société, — où les sentiments des héros de la pièce furent sans doute mal interprétés. Devenu plus confiant en ses forces, Molière fit paraître la *Critique de l'Ecole des Femmes*, évidemment dans le but de répondre aux attaques dont sa comédie avait été l'objet. Il eut l'heureuse idée de dédier cette nouvelle pièce à la Reine-mère, qui représentait le parti religieux à la Cour et dans la noblesse. Et nous avons lieu de croire que cette marque de respectueux dévouement fut bien accueillie, car immédiatement après il reçut de la faveur royale des bienfaits qui le rendirent plus indépendant vis-à-vis des caprices du public. Il fut nommé *Poète comique* du Roi et reçut une pension annuelle de mille livres. Cela fut peut-être comme un aiguillon pour son génie; toujours est-il qu'il produisit à de rapides intervalles — à Paris comme à Versailles — trois chefs-d'œuvre dramatiques, qui furent autant de succès, malgré la jalousie des rivaux de Molière, et les attaques du fanatisme religieux.

En 1664, nous voyons Poquelin devenu, pour ainsi dire, le pourvoyeur des plaisirs de son généreux bienfaiteur, faire revivre le populaire Sganarelle — mais un Sganarelle vieilli de dix ans, et sur lequel reposent les amusantes intrigues du *Mariage forcé*. Aux fêtes de mai la *Princesse d'Elide* fut jouée en même temps que *Tartufe* ou l'*Imposteur*.

(A continuer.)

D<sup>r</sup> A. M. BROWN.

## COURRIER DE LONDRES

Mercredi 5.

Dans ma dernière lettre, que vous n'avez pas jugé à propos de reproduire *in extenso*, je m'étais borné à vous parler des arts plastiques et de l'exposition de *Noir et Blanc*. N'allez pas en conclure que l'élément musical fasse défaut à Londres cette saison.

Parmi les innombrables concerts du mois de juin, je mentionnerai seulement ceux qui doivent vous intéresser particulièrement, à raison de la nationalité des exécutants. Henry Logé — toujours artiste jusqu'à la pointe des cheveux ! — a recueilli de nouveaux lauriers à son concert annuel. S'il faut en croire les *on-dit*, une institution musicale importante aurait même fait des offres brillantes à votre jeune compatriote; la carrière professorale lui sourira-t-elle, c'est ce que l'avenir nous apprendra.

Edgard Tinel — autre Belge — s'est fait entendre avec succès dans un concert de bienfaisance. Ce jeune homme compte, dit-on, beaucoup d'amis à Londres; cela lui sera toujours utile pour *arriver*, et le talent n'a jamais pu de lui-même parvenir à la gloire.

Nous avons eu le bonheur d'applaudir la diva Patti dans *Aïda*, le nouvel opéra — je ne dirai pas le chef-d'œuvre — de Verdi. La marquise de Caux n'a rien perdu de sa belle voix, et a gagné encore en virtuosité et en puissance dramatique. Son visage, noirci pour les besoins scéniques, ne l'empêche pas d'être toujours séduisante.

\*\*

On a vendu la semaine dernière la galerie de tableaux de Lord Malmesbury; elle renfermait, entr'autres chefs-d'œuvre, la « Mort de Lucrèce » du *Titien*, le « Jugement de Paris » et un « Portrait » de *Giorgione*, et « Andréa Tarasconi », secrétaire du belliqueux Jules II, portrait attribué à Raphaël.

Les porcelaines et autres objets d'art délaissés par le comte de Jarnac, ambassadeur français, ont aussi subi le feu doré des enchères. Deux vases Vieux-Sèvres ont atteint le prix de 40,000 francs; un autre vase à figures pastorales d'après Berghem, a été adjugé pour 1,200 guinées.

\*\*

Henri Heine, ce satiriste allemand tout doublé de poésie, a un regain posthume de gloire parmi nous. M. T. S. Egan nous a donné une bonne traduction de quelques-uns de ses poèmes, entr'autres d'*Atta-Troll*. D'autre part, le *Times* consacrait la semaine dernière trois colonnes, un vrai « leader » au chantre heureux des *Reisebilder*. Serait-ce un symptôme de rénovation germanique en littérature? Cela ne pourrait que nous être utile, car nos poètes s'affadissent.

N. C. R.

## VARIÉTÉS

### EXPOSITION D'HYGIÈNE ET DE SAUVETAGE

#### La Belgique.

Nous avons dit que la Belgique occupait à l'Exposition une place importante et un rang certainement égal à celui des autres nations. Nous n'avions fait alors que parcourir « à vol d'oiseau » le compartiment de nos compatriotes. Aujourd'hui, après une visite attentive des productions de l'art et de l'industrie belges, appliquées à l'hygiène et au sauvetage, non-seulement notre première impression s'est confirmée, mais nous osons dire, avec tout le monde, que la Belgique est dans certaines branches

supérieure à ses rivales, qu'elle leur est partout égale, et que nulle part elle ne leur est inférieure. Nous mettons certes hors la question, l'organisation du sauvetage maritime, incontestablement plus complète chez les Anglais que chez nous et que partout ailleurs.

N'ayant sur ce terrain ni les mêmes intérêts, ni les mêmes devoirs, nous ne pouvons y engager de lutte, mais nous saurons sur ce point rendre justice à la supériorité de l'Exposition anglaise quand nous serons arrivés chez elle.

En admirant au Parc notre petit pays, aussi hygiénique et sauveur qu'artistique et industriel, nous avons regretté que l'espace qui nous fut réservé dans l'*Artiste*, soit forcément restreint et que nous devions modérer nos expansions de patriotique satisfaction.

Nous avons mille raisons de le regretter, mais surtout en visitant l'exhibition ridicule d'un pays à la reconnaissance duquel nous avons acquis des droits. Eh bien, au cours de nos visites à la galerie française, nous avons assisté au triste spectacle d'entendre quelques exposants de potages concentrés, de tapioca ou de savons parfumés, rééditer le sanglant affront qu'on nous fit après la guerre de 1870. Pour nous récompenser d'un dévouement dont toute la Belgique fit preuve avec une générosité et une abnégation exemplaires, on nous appela « poseurs de cataplasmes ».

L'autre jour, j'ai entendu se renouveler ces spirituelles élucubrations dans un groupe de trois ou quatre exposants français que le public qui visitera l'Exposition pourra facilement reconnaître à leur nez en trompette et à leur coiffure « à la chien. » Mais pourquoi nous arrêter à ces choses légendaires. Il y a si longtemps qu'on nous dit que nous ne sommes que des oies.

Quittons la galerie française et retournons à l'Exposition belge.

Les milliers d'étrangers qui se rendront au Parc cet été, iront dire chez eux où ils — auront trouvé le Capitole.

\*  
\*\*

Il nous sera difficile d'adopter dans notre compte-rendu une classification ou un ordre quelconque, ne pouvant que nous arrêter aux expositions révélant quelque progrès ou perfectionnement sensible. Allons donc à l'aventure ! Que la déesse Hygie nous conduise et nous protège !

Il y a quelques jours, je lisais dans le *Journal de pharmacie d'Anvers* que des expériences avaient été faites par M. Hamberg, dans une chambre dont le papier était peint avec du vert de Schweinfurt, et avaient démontré dans l'air la présence d'arsenic.

Cette analyse donne de l'importance aux procédés de peintures hygiéniques exposés en ce moment au Parc.

M. Gustave Leveaux a trouvé le moyen de préparer ses couleurs sans huile de lin, sans essence de térébenthine, sans céruse, sans siccatif et sans aucun sel métallique. Il prend pour base le savon panama liquéfié par un procédé nouveau.

Les imitations de tapisseries Gobelins qu'il a exposées, ont été peintes au moyen de ces nouvelles couleurs qui, au lieu de répandre des odeurs désagréables, dégagent au contraire un parfum qui embaume l'air des appartements et éloigne, paraît-il, les insectes.

M. Corduant offre à l'industrie trois inventions, destinées à préserver de cruelles maladies les ouvriers qui fabriquent certains produits nécessaires dans la peinture.

Il remplace d'abord le sesquioxyde de plomb ou minium, poudre rouge éclatante, très-insalubre, par le minium de fer qui lui est supérieur par sa composition vitreuse et métallique, sa solidité, l'économie qui résulte de son emploi et ses qualités

hygiéniques, qui permettent même de l'utiliser pour des objets culinaires.

Cette invention est appelée à un grand retentissement, surtout si on parvient à l'étendre, ce que l'inventeur ne dit pas, à d'autres industries que la peinture ; le minium est utilisé, en effet, dans la cristallerie, dans la fabrication des émaux, dans la poterie ; il sert à colorer les papiers de tenture, à fabriquer le strass, le flintglass, à colorer les cires molles et à cacheter et à la préparation de quelques mastics.

M. Corduant est également l'inventeur d'un nouvel appareil de fabrication du vernis, qui met les ouvriers à l'abri du danger d'incendie au moyen d'un foyer mobile et de la condensation des vapeurs essentielles en un liquide inoffensif.

Une troisième fabrication, celle de la céruse ou carbonate de plomb a été encore l'objet d'un perfectionnement de la part du même inventeur.

On sait que les ouvriers qui travaillent ou manient les sels de plomb, en absorbent constamment par la peau ou les voies respiratoires et sont sujets à une intoxication chronique, connue sous le nom de *colique des peintres*. Cet accident produit ordinairement des douleurs articulaires, une paralysie partielle des extrémités, parfois ces symptômes prennent une forme délirante et convulsive et provoquent même la mort.

L'appareil de M. Corduant est fermé et ne permet plus aucune émanation plombifère.

Voilà de l'hygiène sagement entendue !

Les produits de la Société Anonyme de la fabrique de céruse et de minium de fer d'Auderghem sont trop connus et ont été trop souvent médaillés pour qu'il nous soit nécessaire encore d'en mentionner la pureté.

M. F. Lahaye est l'inventeur d'une couleur incombustible qui peut être employée pour la peinture décorative à l'intérieur des bâtiments

M. Van Kemmel expose un spécimen de peinture hygiénique sur ciment contre l'humidité des murs, dont on dit le plus grand bien

La magnifique glace placée à l'entrée principale de l'Exposition, où elle attire tous les regards, est exposée par les verreries de Roux (Hainaut), comme spécimen d'étamage sans mercure.

La maison Ed. Demeuter et C<sup>ie</sup>, expose divers objets en nickelage galvanique. Tout en faisant nos réserves sur le peu de rapports que ce procédé peut avoir avec l'hygiène et le sauvetage, nous n'en admirons pas moins les avantages qu'il présente.

Les métaux nickelés par cette maison ressemblent, à s'y méprendre, à l'argent dont ils possèdent la couleur et le poli.

\*  
\*\*

L'exposition de M. D'Aoust est incontestablement l'une des plus intéressantes à visiter. C'est ce qui nous engage à commencer par elle, après le regard que nous venons de jeter sur des produits ayant avec l'art quelque connexité.

La voiture d'ambulance volante exécutée d'après ses plans et exposée par le Comité sectionnaire de Molenbeek-Laeken, de l'Alliance universelle de la Croix Rouge, est, de l'avis de tout le monde, supérieure à toutes les autres voitures exposées. C'est pourquoi nous en ferons une description détaillée qui nous dispensera de nous arrêter aux autres.

Elle est un peu plus grande que les voitures ordinaires et peut contenir une vingtaine de personnes dont quatre dans des lits, quatre dans des fauteuils-lits et douze assises ; de plus, un médecin et un infirmier également assis. Les banquettes peuvent être transformées en lits si l'état des blessés nécessite ce changement.

Aucune autre voiture ne peut contenir un nombre de blessés aussi grand, c'est déjà un avantage capital à signaler.

Les lits placés dans le haut de la voiture peuvent se détacher facilement et se transformer en civières au moyen desquelles l'on peut chercher les blessés à la place où ils sont tombés. Pour éviter en replaçant les civières dans la voiture, que le moindre choc vint importuner le malade, M. D'Aoust a disposé une poulie au moyen de laquelle la civière est remontée dans le haut de la voiture et remise à sa place.

Elle est alors attachée solidement de façon à ce que le blessé ne soit exposé à aucune secousse, la voiture une fois en mouvement.

On ne peut malheureusement en dire autant des voitures-ambulances du Ministère de la guerre, qui ne peuvent transporter qu'une demi-douzaine d'hommes sans pouvoir les garantir contre les chocs inévitables occasionnés par le roulement.

L'entrée de l'air est habilement ménagée aussi dans la voiture de M. D'Aoust et, en cas de beau temps, une grande partie du plafond peut s'ouvrir.

Le matériel que l'on peut transporter est très-complet.

Médicaments, ustensiles d'alimentation, vivres, objets de pansement, eau, etc..., rien ne manque.

M. D'Aoust a distribué sa place avec beaucoup d'intelligence. Les plus petits coins ont une destination et rien n'a été oublié.

Nous recommandons particulièrement cette voiture d'ambulance à ceux que la chose intéresse, comme étant la plus parfaite qui ait été construite jusqu'ici. Nous allons oublier de dire qu'elle sort des ateliers de carrosserie de M. Danseray.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la bride desûreté de M. D'Aoust. Cette bride, comme on le sait, sert au dressage et à l'assouplissement des chevaux et les empêche de s'emporter. Les médailles qu'elle a méritées aux expositions de Paris et de Londres et les nombreuses attestations de ceux qui l'ont employée, en démontrent suffisamment l'excellence.

Le nouveau système de harnachement imaginé également par M. D'Aoust est appelé au même succès.

Pas de jour ne se passe à Bruxelles sans que l'on ait à constater la chute de plusieurs chevaux et l'on sait les peines que nos cochers et nos charretiers ont souvent à les déceler.

Par le système de M. D'Aoust, le harnais peut être enlevé immédiatement en dé faisant une seule boucle.

L'échelle de sauvetage du même inventeur est très-simple. Elle est construite entièrement en fil de fer et enroulée dans le grenier autour d'un cylindre. Elle se déroule facilement en cas d'incendie, par une ouverture pratiquée dans la corniche du toit. Cette échelle convient surtout aux maisons renfermant dans les souterrains des matières inflammables, pour opérer le sauvetage des personnes se trouvant aux étages. Elle nous a paru l'emporter sur le sauveteur Lysen, dont l'usage est moins pratique pour des dames.

L'exposition de M. D'Aoust renferme enfin un boxe à plancher mobile pour bains, douches et suspension de chevaux et autres animaux. Les gens du métier connaissent les difficultés qu'il y a presque toujours à introduire dans un bain un animal quelconque.

L'appareil de M. D'Aoust remédie complètement à ces difficultés. L'animal se trouve dans son bain sans, pour ainsi dire, s'en être aperçu. Ce boxe adopté à l'École de médecine vétérinaire de l'Etat est indispensable dans tous les établissements de ce genre, dans les fermes et dans nos grandes écuries.

L'exposition de M. D'Aoust présente, comme on a pu en juger, une utilité incontestable dont il faut féliciter l'inventeur.

Si nous nous sommes arrêtés longtemps devant ses envois, c'est que tous nous ont paru basés sur une idée neuve et que

l'on ne peut en dire autant des prétendues inventions de beaucoup d'autres exposants.

Nous ferons la semaine prochaine une nouvelle visite à la Galerie belge — mais cette fois *currente calamo*.

V. R.

## LES LIVRES

Je viens de lire le *Crime du Substitut*, la dernière nouvelle de George Vautier, nouvelle de plus longue haleine cette fois.

Le *Crime du Substitut* nous fait oublier de plus en plus le temps où le courageux écrivain belge nous promenait à travers l'inextricable imbroglio des romans de cape et d'épée. Mais s'il a jeté aux orties le pourpoint de Pouson du Terrail, il tend de plus en plus à pasticher Gustave Droz, avec moins de légèreté pourtant que l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*.

Nous n'avons garde de reprocher à M. George Vautier cette tendance à l'imitation, nous savons trop les difficultés qu'il y a, en littérature comme en toutes choses, à rester toujours soi-même; l'auteur de la *Revanche du Mari* a d'ailleurs dans son style encore assez de qualités qui lui sont personnelles.

Le *Crime du Substitut* est intéressant à lire. C'est l'histoire d'un certain M. Grumon des Sorbeaux, substitut du procureur général de la République à Ponteville. Il est, grâce à sa position, sur le point d'épouser M<sup>lle</sup> Michonnet au détriment du cousin de celle-ci. M. Lucien Didier, un secrétaire du parquet qui aime et qui est aimé.

Mais un beau jour, M. Grumon des Sorbeaux est accusé d'assassinat avec quantité de circonstances aggravantes et plus ou moins drôlatiques. Le substitut est déjà arrêté quand la preuve de l'innocence du prévenu se révèle inattendue, lui rendant sa liberté.

Mais cette mise en prévention a mis au jour quelques peccadilles amoureuses qui font bientôt la joie de tout Ponteville. M. Grumon des Sorbeaux est forcé de fuir devant la risée publique, après avoir donné sa démission. Son successeur, comme bien on le pense, n'est autre que l'amoureux Lucien.

« M. Michonnet voulait que sa fille épousât le substitut. C'est le substitut qu'elle épousera. »

Tout est bien qui finit bien ! Le lecteur, après avoir été conduit à travers les moindres détails du crime dont on accuse M. Grumon des Sorbeaux, rit de bon cœur en apprenant qu'il n'y a pas même eu d'assassinat commis.

Le *Crime du Substitut* est simplement, mais correctement écrit dans un style sans aucune recherche que tout le monde comprend — et que les connaisseurs apprécient.

M. George Vautier est décidément un de nos meilleurs et un de nos plus prodigues écrivains. Il est un des rares qui s'efforcent de prouver que nous avons en Belgique des gens qui savent écrire et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'avoir une littérature.

Nous qui avons pris à tâche de signaler ceux qui, dans les lettres comme dans les arts, se montrent vraiment soucieux de la gloire de leur pays, nous félicitons M. Vautier de ses courageuses tentatives et nous applaudissons à son talent fin et délicat.

Dans le nouveau livre que vient d'éditer la maison Ghio, M. Vautier a fait insérer encore *Edgard* et *Marion*, deux comptes-rendus d'un premier bal et le *Voyage de noces*. Ces historiettes que l'*Office de Publicité* a publiées, nous les avons relues avec plaisir.

C'est un genre qui plaît et qui ne fatigue pas. On ne saurait mieux caractériser ces bluettes que ne l'a fait l'auteur de *Femme gênante*.

« De petites fantaisies sans prétention qui veulent être lues comme elles ont été écrites : gaiement, au coin du feu, et les pieds sur les chenets. »

V. R.

## NOUVELLES A LA MAIN

Nous apprenons que tous les artistes qui ont exposé au *Cercle artistique* ont pris la résolution de renouveler leurs tableaux le 15 de ce mois. C'est là une excellente idée qui nous vaudra en réalité deux expositions au lieu d'une.



..... Le *Cercle Bizet*, dirigé par M. Eugène Brassine, donnera un grand concert à Wavre le 30 de ce mois.

..... On va ouvrir à Prague une exposition de journaux. S'adresser à MM. Greg et F. Dattel, commissaires du Zeitschriften-Ausstellung in Prag.

..... Un peintre liégeois, M. Delperée, expose à la Société d'Emulation de cette ville un grand tableau représentant la notification du fameux arrêté Piercot, à l'Evêque de Liège, au moment où la procession se préparait à franchir le seuil de la cathédrale.

..... Le fameux opéra de Weber, *Freischütz* ou *Robin des Bois*, vient d'être représenté avec un très-grand luxe de décors, à l'Opéra de Paris. Le livret, quoique remanié, n'a pas gagné en clarté; la musique est toujours belle et profondément originale en dépit des réplacages de feu Castil Blaze.

..... Le gouvernement vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles le *Marien Van Rossum* de feu Joseph Lies.

Ce tableau, un des meilleurs du maître, allait être expédié en Amérique lorsque le gouvernement a eu la bonne idée d'en disputer la possession à l'amateur américain.

..... Un musicologue et esthéticien de grande valeur vient de mourir à Vienne. C'est M. A. W. Ambros, critique d'art du *Wiener Zeitung*.

..... Nous avons l'intention de parler cette semaine du chœur d'Etudiants de l'Université d'Upsal.

Mais comme nous aurons plusieurs fois encore l'occasion d'entendre cette phalange artistique, nous remettons à huitaine notre appréciation.

..... Un de nos collaborateurs a eu l'heur de voir cette semaine dans l'atelier de M. Thomas le portrait de Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine. Il nous dit du bien de cette œuvre qui renferme certaines qualités de réalisme — de photographie, dit M. Thomas! qu'on n'était pas en droit d'attendre du peintre académique de Judas et de Barabbas.

..... On nous dit que les Etudiants d'Upsal doivent chanter aujourd'hui au concert donné par la musique des Guides au bénéfice de l'Association pour secourir les pauvres honteux. Ce serait de la part de la phalange artistique suédoise une généreuse action qui clôturerait dignement la série des fêtes auxquelles elle nous a procuré le plaisir d'assister.

..... M. le secrétaire de la *Société des Aquafortistes* nous prie d'annoncer que l'ouverture de l'Exposition d'eaux-fortes qui devait avoir lieu aujourd'hui au *Cercle Artistique*, est remise au 1<sup>er</sup> septembre.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES  
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux  
PEINTURE SUR PORCELAINES  
COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE  
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.  
PLANCHES A DESSIN  
Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUTS LES SAMEDIS

Bureaux : 18, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE  
23. rue Neuve  
BRUXELLES

KEYSERS-FONTEYN

10, RUE DE LA PUTTERIE

BRUXELLES

Fournitures de Bureau

PAPETERIE DE LUXE

PAPIERS DE DESSIN

ET DE MUSIQUE

Leçons de piano et d'allemand

L'EXPOSITION D'OSTENDE

ET LES

SALLES DE JEUX DE FAMILLE

OUVRIRONT

le 16 courant

Passé cette époque on ne recevra plus rien.

A VENDRE :

UN

GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

## MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

742



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 28.

16 JUILLET 1876.

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique, un an. . . . .	fr. 10 »
Id. six mois. . . . .	6 »
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id. six mois. . . . .	7 »

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne. . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.  
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*Lettres d'un paysagiste, IV. — Portraits de LL. MM. le Roi et la Reine, par Gallait. — Lettres de Ludwig Wihl, III. — Le Beau dans les arts. — Sonnet : Marine sentimentale. — Molière, étude inédite. (Suite.) — Les concerts. — Variétés : Exposition d'hygiène et de sauvetage (la Belgique. — Suite. — Nouvelles à la main.*

LETTRES D'UN PAYSAGISTE

IV

Nieuport-bains, 12 juillet.

Comme tu me l'as demandé, mon cher Pantazis, et comme je te l'ai promis, je t'envoie mes premières notes — à la diable! — de Nieuport... Attention : je vide mon carnet dans ton ample parasol.

Aux sombres forêts, aux côteaux boisés, ont succédé les dunes scintillantes. Aux champs de blé — tout jaunes — aux carrés de betteraves — tout verts — a succédé la mer fantasque, la mer aux

fronts multiples, toujours grandiose, fine toujours et toujours d'un charme si puissant!

L'horizon s'est élargi, le regard se promène sans entraves sur l'immense océan que constellent les pittoresques bateaux de pêche aux voiles blanches ou rouges, ou sur cet autre blond océan, les dunes aux lourds flots de sable. .

Ici tout est grandeur, éclat et majesté! On a l'espace : on peut s'y griser d'air et de lumière. Pas de palette obscure possible : dans les sables, au ciel, sur l'eau, partout, les mauves les plus délicats, les plus exquises blondeurs... La Nature, cheveux au vent, court en coutil gris le long des plages éblouissantes — c'est charmant, et quelle belle cour à faire pour un artiste!...

Viens la lui faire, cette cour, mon cher Pantazis. La bionde sirène ne te sera point rebelle, tu as tout ce qu'il faut pour lui plaire, toi l'amoureux des finesses et des rayons.

Quitte tes chers rochers d'Anseremme, ils doivent avoir tort par ces jours bleus : la sève d'été ne leur vaut guère et combien gauchement ils portent le manteau vert terni par l'âtre poussière des

routes, que Juillet jette sur leurs hautes et majestueuses épaules.

La Meuse, notre belle Meuse qu'on endigue, saigne des briques et roule des ondes limoneuses... elle a dû changer sa joyeuse fanfare contre de bien tristes murmures... les myosotis sont coupés!

Viens ici, cher Maître, ton souple couteau lustrera des plages merveilleuses.

Accours avant l'arrivage folâtre des grands-hommes et des petites dames.

Le sable est vierge encore, vierge comme ta Neige du Cercle... Nul talon Louis XV n'en a martelé la face satinée, — seuls les pieds étoilés des mouettes que l'on voit se suivre par blanches files au long de l'eau en modulant leur double cri bizarre. Nul coup de fusil dans les dunes, les lapins alertes s'y ébattent en paix parmi les pensées naines et les luzernes roses, parfumées.

Ces parfums, ces clartés idéales, les bruissements du sable, les chants de la mer sont à nous! J'ai établi mon atelier sur la plus haute dune, en plein vent. — Viens! il est assez vaste pour deux: le ciel vibrant est son plafond, le sable clair et tiède, son plancher!

La brise marine y susurre ses fraîches mélodies par les hauts gramens glauques aux molles ondulations.

D'un côté, là-bas, au bout de la plaine tigrée et macelonnée, se profile la longue et sombre silhouette de Nieuport, dentelant sur le pâle horizon ses arbres singuliers, ses tourelles effilées, ses multiples cheminées et la tour carrée du gothique beffroi.

De l'autre côté la mer. éternelle magie!

Accours illuminer ta palette des bleus splendides des ciels marins et des ocres éclatantes des sables ensoleillés...

A toi de plume, de brosse et de cœur,

MARC VÉRY.

## PORTRAITS DE LEURS MAJESTÉS

Par GALLAIT

Marc Véry est un accapareur et n'aime pas à voir ses confrères de l'Artiste envahir les plates-bandes picturales dont il fait ses délices. Il me pardonnera cependant de n'avoir pas attendu son retour pour rendre compte — en peu de mots — des deux toiles vraiment royales, qui sont exposées au Musée de peinture, et que tout le monde artistique voudra voir.

Les portraits ont un caractère officiel évident, ce qui ne les empêche pas d'être remarquables, et bien supérieurs aux dernières œuvres de Gallait, qu'il nous avait été donné de voir. Le Roi est représenté « dans la

position qui lui est le plus habituelle », la main sur la formule du serment constitutionnel. La tête est frappante de ressemblance et de caractère, et l'ensemble se détache bien d'un fond traité avec un goût quelque peu minutieux. Léopold II est en costume officiel, — debout devant un trône.

Ce qui frappe au premier abord dans le portrait de la Reine, c'est la manière intelligente dont le peintre a traité le satin noir de la robe, et les draperies du fond. La ressemblance n'est pas aussi complète que dans le portrait du Roi. Sa Majesté m'a paru un peu amincie, idéalisée, si on me permet l'expression.

En résumé, l'exhibition vaut au moins une visite. Allez y voir, gentes lectrices, vous ferez en même temps œuvre pie, car c'est au bénéfice de la Caisse centrale des artistes, que les portraits sont exposés.

c.

## LETTRES DE LUDWIG WIHL

### III

Je ne connais aucun mot dans la langue, plus importun que celui de *mais*. Ce petit mot est l'opposition en personne; parlez-vous de Kant, il est de suite là, rapide comme l'éclair pour vous dire, *mais* Fichte, *mais* Schelling, *mais* Hegel, pour finir avec Schopenhauer ou Von Hartmann. Et si après avoir enseveli les philosophes, vous commencez avec les poètes, par exemple avec Goëthe, le bonhomme vous interrompt: *mais* Schiller! Le *mais* ressemble au pion du jeu d'échecs qui attend courageusement de front le roi; et parce qu'il se trouve partout, il est impossible de s'en passer.

Nous tolérons ce bonhomme, nous l'aimons même, quand il joue son rôle hors de nous; mais il nous devient insupportable lorsqu'il nous fait la guerre à nous-mêmes. Hors de nous il nous déchire les oreilles; en dedans de nous, il peut aller jusqu'à briser les cordes de notre cœur.

J'aurais trop de besogne et pas assez de poumons pour répondre à toutes ces interpellations lorsqu'il s'agit des Arts et des Lettres. Je serais dans l'embarras où se trouvait Emile Ollivier quand Jules Favre lui jetait ses *mais* à la figure. Le *Quos ego* du dieu Neptune n'est pas autre chose que ce terrible bonhomme de *mais*. Je recommandé cette traduction un peu libre aux jeunes lycéens.

Les anciens législateurs ont compris cela très-bien; ils ont fait dieter les lois par les dieux eux-mêmes. Le *mais* devait se taire devant une telle autorité. Les

dieux mêmes pouvaient être en désaccord, mais non les mortels lorsqu'ils se trouvaient avec eux. L'oracle avait parlé; mais aujourd'hui qu'il n'y a plus de dieux ni d'oracles, c'est le raisonnement qui doit nous guider et là le *mais* a sa place.

Il est des questions indifférentes, qui ne font ni chaud ni froid, où on peut se passer de ces *mais*. Ce sont des querelles pour le Roi de Prusse, comme disent les Français, — pour la barbe de l'Empereur, selon l'expression allemande. Ce sont justement ces questions qui occupent beaucoup les paresseux d'esprit et les indifférents aux choses les plus graves.

Cher ami, je voulais te parler aujourd'hui du Réalisme, mais ne m'accusera-t-on pas de traiter moi-même une question oiseuse. Ne dira-t-on pas : chacun sait ce que veut dire réalisme; c'est la chose la plus simple du monde; on représente la réalité des choses, et on est réaliste, et ceux qui ont agi autrement sont des farceurs, des idéalistes. L'idéal c'est quelque chose d'invisible, quelque chose qui manque de réalité; ni nos yeux, ni nos mains ne peuvent le saisir. C'est l'ancienne mythologie.

Pour les réalistes dans ce sens là, une larme n'est pas autre chose qu'une sécrétion de notre glande lacrymale; ce n'est nullement un cri étouffé de notre cœur. Le peintre qui la rend fidèlement est réaliste, mais il s'en faut de beaucoup qu'il me touche, et je l'échangerais volontiers contre celui qu'il nomme idéaliste, si celui-ci éveille en nous le sentiment de l'intérêt et de la pitié. Donc la définition arbitraire du réalisme cloche et doit être changée pour éviter une telle erreur fondamentale.

Les dénominations inposantes ne correspondent pas toujours aux choses. L'école romantique sous Louis-Philippe luttait déjà contre le *faux* idéal de l'école classique; elle a fait un grand pas, personne ne saurait le nier. Mais cette lutte était plutôt une lutte négative, une lutte contre l'erreur qu'une conquête positive. L'imagination dominait tant; c'était en général l'art pour l'art.

Dans les pays étrangers on cherchait l'Orient, les forêts vierges d'Amérique; mais le monde qui nous entourait immédiatement, les questions sociales et politiques, on les laissait de côté. Le pinceau aux peintres, la plume et la parole aux journalistes, aux poètes, aux orateurs. Chacun avait son domaine; il n'y avait aucune cohérence entre ces représentants de l'esprit humain et national.

LUDWIG WIII.

(La fin à un prochain numéro).

## LE BEAU DANS LES ARTS

Monsieur le Rédacteur,

Les idées que j'ai exposées dans mes deux premiers articles n'ont pas été goûtées par MM. les *Jeunes de l'Artiste*. Et votre collaborateur Marc Véry me plaisante agréablement dans son dernier compte-rendu de l'exposition du Cercle Artistique et Littéraire! Je suis heureux d'avoir pu lui procurer tant de plaisir et je lui souhaite d'avoir toujours autant d'agrément, à propos de choses si sérieuses.

Je n'ai donc nullement été « *épaté* » de sa *prosaïque admiration*, comme il aime à le dire.

Cependant, puisque vous annoncez que l'un de vos rédacteurs va traiter la question du Beau dans les Arts *au point de vue des principes de l'Artiste*, il convient pour faciliter la discussion que nous nous entendions quelque peu... Et d'abord, j'accepte cette discussion avec plaisir parce que, connaissant, au moins de nom, les rédacteurs de l'*Artiste*, je sais qu'elle sera courtoise et loyale. Toutefois, je tiens à ce que Marc Véry n'affirme plus avec tant de certitude comme étant miennes des idées que je n'ai jamais eues : c'est ainsi qu'il dit que P. Vlinsi n'admet *nullement* le réalisme. Cette affirmation catégorique m'étonne et n'a pas dû peu surprendre ceux des lecteurs de l'*Artiste* qui ont bien voulu jeter un coup d'œil sur mes articles. J'ai écrit, (et, comme aime tant à le dire Marc Véry, *scripta manent*) que le réalisme a quelque chose de vrai, c'est que l'art ne peut jamais défigurer ni travestir les êtres et qu'il doit observer scrupuleusement leurs lois.

Marc Véry — qui pose en réaliste irréprochable — paraît ne pas être très au courant des idées de l'école qu'il veut suivre.

Il soutient avec une énergie digne d'une meilleure cause que j'ai *seul* l'opinion que le « *réalisme a pour but de copier, d'imiter la nature!* » — Cher monsieur Marc Véry, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais vous devez être un excellent homme! Dites-nous seulement, *s'il vous plaît*, ce que c'est que le réalisme? Vous reculez devant la doctrine avouée et vous essayez d'en fabriquer une à votre guise. — Enfin, la votre vaudra peut-être mieux! Nous verrons bien! — J'ai écrit et je soutiens que le réalisme conséquent (je ne parle pas du réalisme *ensoleillé* de Marc Véry) rabaisse l'art et fausse l'idée même de l'art. — Dans sa complaisance toute généreuse Marc Véry me fait l'honneur de me ranger dans l'école *petite* de Joubert...

J'accepte de tout cœur... soit, je suis de l'Ecole de Joubert, et je *marmotterai* après lui que « *plus une*

*œuvre d'art ressemble à une âme et plus cette âme ressemble à Dieu, plus cela est beau!*

Je ne m'étonne pas, du reste, qu'un aveugle-né ne puisse rien voir dans cette *mystique* obscurité. — Toujours la fable du « Renard à qui l'on a coupé la queue ».

Maintenant, j'attends que mes honorables contradicteurs veillent bien entrer en lice, et avant de commencer cette lutte pacifique, je leur tends la main la plus amie.

Agrérez, etc...

PAUL VLINSI.

## SONNET

MARINE SENTIMENTALE.

*J'ai vu la mer : j'ai vu la mer immense et blonde.  
Elle étalait sa nappe au large horizon gris,  
Et l'on eut dit, là-bas, le firmament et l'onde,  
Deux lèvres de géant closes en un souris.*

*Au soleil emperlant son dos frangé, la vague  
S'en venait se rouler sur le sable étoilé  
De coquillages bleus où dort la plainte vague  
De quelque Néréide à l'amour envolé..*

*La mouette rayait blanche le flot qui gronde ..  
J'ai vu la mer, j'ai vu la mer immense et blonde :  
Elle poussait vers moi son grand mugissement.*

*Mais sa voix ne saurait étouffer dans mon âme  
L'inoubliable et doux et long bruissement  
Du chaud baiser d'adieu de sa lèvre de flamme.*

Oostduinkerke, Juillet.

T. H.

## MOLIÈRE

ÉTUDE MÉDICALE inédite TRADUITE DE L'ANGLAIS

V

SUITE. — (Voir L'ARTISTE n° 27).

D'après l'esquisse rapide que nous avons donnée de la carrière de Poquelin, depuis son enfance jusqu'au jour où fit il jouer *l'Amour Médecin*, nous pouvons nous le représenter comme un être assez pauvrement constitué, d'une sensibilité par trop exquise, et toujours en lutte avec mille embarras. Quelles que fussent ses

Nous sommes forcés d'écourter plus que nous ne le voudrions les extraits que le docteur Brown nous a communiqués, car il compte publier bientôt sous forme séparée l'étude complète. Dans le chapitre IV, l'auteur nous donne des détails curieux sur l'attitude de la censure civile et ecclésiastique envers Molière à propos de *Tartuffe* et de Don Juan il nous parle alors des aïeux du poète en esprit gaulois, Rabelais et les autres; puis conclut en revenant à ses... médecins. Nous commençons aujourd'hui le chapitre V.

idées particulières à l'endroit de la médecine, il est certain qu'il se soumettait passivement, comme le reste de l'humanité aux conseils des docteurs de la Faculté. Il est aussi très-probable qu'à l'exemple de tous les malades de son tempérament, il se connaissait mieux qu'il ne voulait l'avouer, en drogues et en science médicale. Quoiqu'il en soit, ses souffrances durent lui fournir l'occasion de se lier avec plusieurs médecins de son époque, du moins avec ceux d'entr'eux que leur développement intellectuel élevait au delà du cercle étroit de leur profession, et qui étaient à même d'apprécier la société de Molière, ainsi que ses écrits.

On ne croit pas qu'il ait connu Gabriel Naudé, ou Guy Patin, l'épistolier dont nous avons déjà parlé; mais il était fort attaché à son ancien condisciple Bernier, non moins célèbre que les précédents. Bernier était philosophe plus encore que docteur de la Faculté, car il avait été lié avec Gassendi, dont il avait édité et popularisé les œuvres. Mais l'influence de son intimité avec Molière fut contrebalancée par une autre liaison médicale. Il s'agit cette fois d'un courtisan enthousiaste, Nicolas Léonardi. On connaît peu de chose sur cet homme, mais nous savons qu'une certaine parité de goûts et de sentiments le mit en contact avec notre poète, et nous pouvons conjecturer que durant ces relations, Molière put se livrer à son penchant pour les discussions philosophiques. En compagnie de Léonardi comme de Chapelle, il dut s'entretenir souvent des théories métaphysiques et mécaniques de Descartes, avec la liberté d'allures que favorisait leur intimité. Il voyait donc beaucoup Léonardi, et l'on raconte même qu'il trouva en lui un collaborateur pour ses comédies médicales; mais à ce point de vue on cite plus souvent un autre nom, celui d'un homme célèbre, plutôt comme ami de Molière, que comme praticien. C'était Mauvilain, médecin ordinaire de notre poète, — auquel se rapporte l'anecdote bien connue de Molière malade, dinant à Versailles. On parlait de son état de santé, et le Roi lui demanda ce que le médecin qui le soignait faisait pour lui: « Mauvilain et moi, répondit le comédien, nous tenons une consultation, puis il me donne des avis. J'ai soin de ne les point suivre, et je me guéris. » Il y avait peut être du vrai dans cette boutade; son médecin se montrait sans doute fort indulgent avec lui, et, comme il arrive souvent, s'occupait plus de son esprit que de ses souffrances corporelles. Pour ne pas être conforme aux usages et ordonnances de la Faculté, le traitement n'en était peut-être que plus efficace. Quoiqu'il en soit Molière l'approuvait, et montrait à cet égard une gratitude qui témoigne de la plus grande confiance dans les conseils de son médecin. Ce fut en faveur du fils de Mauvilain que Molière écrivit le remarquable placet au Roi, que nous trouvons dans les pièces qui précèdent l'édition de *Tartuffe*. L'importance de ce document pour le sujet qui nous occupe est manifeste; et rien n'est plus à même de prouver le caractère généreux et bon de notre poète. Nous pouvons y lire, entre les lignes, le plaisir qu'il éprouve à faire amende honorable à la docte corporation qu'il avait si souvent attaquée, et cela pour ainsi dire, à travers la personne d'un ami.

(A continuer).

Dr A. M. BROWN

## LES CONCERTS

## LE CHŒUR SUÉDOIS DES ÉTUDIANTS D'UPSAL

Bruxelles a eu la bonne fortune d'entendre pendant ces derniers jours le chœur des étudiants d'Upsal. A vrai dire, cette phalange musicale a été reçue de prime abord avec défiance, le public croyait à une de ces mystifications malheureusement trop fréquentes, pratiquées généralement par des farceurs qui n'ont avec la musique que des rapports très-éloignés.

Les concerts donnés à la Grande-Harmonie n'ont eu qu'un médiocre succès de monde — la température aidant. Mais du premier coup le petit public d'élite qui assistait à ces auditions a acclamé les chanteurs suédois

Ce qui frappe d'abord chez eux, c'est leur grande sonorité ; ils font, avec leurs trente voix, autant d'effet que cinquante chanteurs ordinaires. Les basses et les barytons sont excellents. Les ténors, beaux aussi, ont l'émission trop gutturale — défaut commun aux races slaves et germaniques. — Le chœur suédois est remarquable par l'ensemble, par l'homogénéité des parties, par le fondu, en un mot, par une irréprochable et constante justesse, une grande intelligence des nuances et un grand fini d'exécution.

Le chef, M. Ivar Hedenblad, est un musicien de beaucoup de talent, dirigeant avec simplicité, du regard plutôt que de la main. Détail excellent à noter, tous les morceaux sont sur par cœur, les exécutants peuvent donc concentrer leurs regards sur le chef, suivre mieux ses mouvements, comprendre mieux ses intentions.

Quelques solistes remarquables se sont fait entendre dans la série des concerts donnés par le chœur suédois. Généralement ces solistes ont de magnifiques voix pleines, franches, vibrantes, ils chantent avec énormément de méthode et de goût.

Le répertoire des étudiants d'Upsal se compose de petits chœurs à quatre voix se rapprochant beaucoup des *lieder* allemands dont il ont la saveur piquante et l'originalité étrange. — Ces petits morceaux sont presque tous de véritables bijoux ; la mélodie y est abondante, riche, distinguée, ils ont des rythmes étranges, étonnants, une couleur particulière.

Nous ne citerons pas les titres des différents chœurs les plus fêtés par le public bruxellois, signalons en passant *Neeken*, la chanson populaire suédoise qu'Amb. Thomas a intercalée dans Hamlet en la mettant dans la bouche d'Ophélie. Cette chanson très-connue, vulgarisée par l'auteur de Mignon, est excellemment interprétée par les étudiants d'Upsal.

Cette exécution est comme une véritable révélation, bien des détails, des nuances que l'on ne soupçonnait guère sont mises en relief et produisent des effets inattendus.

En résumé, le chœur suédois est une société d'artistes véritables, sérieux, intelligents, travaillant, aimant la musique, sachant la comprendre et l'interpréter religieusement, sans exagération, sans prétentions à l'effet.

M. Ivar Hedenblad, est le vrai chef qui convient à ces jeunes gens ; il a toute la science, toute l'autorité nécessaires pour les diriger.

Puissent-ils trouver partout le succès qu'ils méritent.

LILAS PASTIAS.

## Au Waux-Hall.

Les amateurs de bonne musique se pressent nombreux tous les jeudis dans le charmant enclos du Waux-Hall.

Le concert de cette semaine — particulièrement extraordinaire — avait attiré notamment bon nombre de *dilletantes*.

Nous y avons entendu exécuter d'une manière irréprochable — entr'autres perles musicales — le *Scherzo de la Symphonie de Raff*, l'entraînante *Marche aux flambeaux* de Meyerbeer, une Fantaisie de Hanssens et les *Suites* de Massenet.

Mais la « *great attraction* » était la *Danse macabre* de Saint-Saëns, œuvre originale et pleine d'idées neuves.

On connaît le sujet de cette *Danse des Morts*. C'est une sorte de ronde infernale qu'on suppose dansée par des morts de toute condition et de tout âge, rois ou sujets, riches ou pauvres, vieillards ou enfants, et à laquelle préside la Mort.

On se figure aisément les excentricités d'une musique écrite sur pareil thème.

L'orchestre s'est habilement tiré des difficultés d'une exécution difficile. Tous les effets ont été admirablement bien rendus jusqu'au bruit fantasque des ossements qui s'entrechoquent, bruit que le xilophon rend avec un réalisme saisissant.

Nous profitons de ce compte-rendu pour féliciter M. Dupont du soin qu'il prend de faire connaître au public bruxellois ces nouveautés qui font valoir le talent des artistes de son orchestre. Il nous a donné ainsi l'occasion d'admirer encore M. Herrmann, notre violon-solo qui, dans la *Danse macabre*, rend avec un rare bonheur les nuances si nombreuses de cette étrange page musicale. Il a phrasé notamment avec beaucoup d'âme le chant plaintif qui accompagne la danse, et il a rendu avec brio la fougue satanique.

L'orchestre tout entier nous a, en somme, procuré là une excellente soirée

V. R.

\*  
\*\*

## Théâtre de Namur.

PREMIÈRE EXÉCUTION DE LA CANTATE : *Les Houilleurs*,  
PAROLES DE M. Delisse, MUSIQUE DE M. Balthazar-Florence.

(Correspondance particulière de L'ARTISTE.)

Namur, le 13 juillet 1876.

Tout ce que Namur et la Belgique renferment d'artistes et d'amateurs de bonne musique se trouvaient réunis au théâtre, le lundi 10 courant : La salle était comble et fort brillante. Disons de suite que M. Balthazar ne pouvait mieux choisir son librettiste..... Le sujet est parfaitement traité et très-mouvementé ; on y trouve une puissance d'imagination extraordinaire. La terrible catastrophe de Frameries a fourni à M. Delisse un sujet des plus intéressants. Le monologue est particulièrement remarquable ; en un mot, l'œuvre de M. Delisse fait honneur à l'écrivain. Sur ce libretto M. Balthazar a brodé une musique admirable : du reste, ce compositeur n'en est pas à ses débuts. Antérieurement il a composé une messe qui a été exécutée à Sainte Gudule. Les dessins d'orchestre sont traités de main de maître : tantôt il imite le feu grésou, les cris déchirants des pauvres victimes et les lamentations des malheureuses mères de famille qui perdent les unes leur fils, les autres leur époux.

La partition de M. Balthazar est admirable : les dissonances y abondent et frisent l'École de Wagner. La musique est travaillée et l'orchestration des plus complètes. Parmi les morceaux les plus remarquables on peut citer : le morceau d'ensemble à l'unisson du commencement pour voix d'hommes, chœur répété ensuite par les masses chorales. Après cela un

solo de violoncelle dans le monologue, exécuté par M. Richard, un amateur ou plutôt un artiste du plus grand mérite: impossible de mieux faire chanter le violoncelle! Que de pureté dans le son et que d'expression dans le jeu! M. Honnincks a de son côté déclamé en artiste accompli le monologue: son organe s'y prête parfaitement. On peut citer successivement: un duo entre M<sup>lle</sup> Henry (de Dinant) et M. Gilliaux, deux amateurs de la bonne école. La voix de M<sup>lle</sup> Henry a beaucoup plu: elle chante délicieusement et peut parvenir à une perfection extraordinaire quand sa voix sera formée. Et enfin un quintette, d'une grande difficulté, qui n'a point été enlevé comme il aurait pu l'être.

La plus belle page de l'œuvre de M. Balthazar est à mon avis le final *Invocation* qu'entonne d'abord M. Wesmael. Cet artiste possède une voix de ténor admirable; son succès a été très-vif et très-mérité.

Le thème est répété par les chœurs et produit un effet des plus grandioses. A peine les dernières mesures étaient-elles terminées qu'une ovation enthousiaste a été faite aux auteurs MM. Balthazar et Delisse. Les chœurs et l'orchestre ont droit à des éloges. Pour l'exécution de son œuvre, M. Balthazar avait fait appel à tous les amateurs de la ville; les dames y ont répondu particulièrement avec un empressement qui leur fait honneur. On est parvenu ainsi à réunir — chœurs et orchestre — un ensemble de 200 exécutants, chiffre étonnant pour une ville comme Namur. En un mot, M. Balthazar vient encore de remporter un nouveau triomphe qui fait honneur à l'artiste et à la Belgique.

Divers amateurs se sont fait entendre dans ce concert. D'abord M<sup>me</sup> Mignolet qui a chanté très-convenablement le grand air du *Prophète* (5<sup>e</sup> acte), « Comme l'éclair ». Je ne chacherai point cependant à M<sup>me</sup> Mignolet que ce morceau est un peu difficile pour un amateur, car, même des artistes de profession s'y fourvoient. Néanmoins, nos sincères félicitations à M<sup>me</sup> Mignolet.

M. Wesmael a chanté en artiste accompli l'air de la *Reine d'un jour* d'Adam; quelle voix fraîche et sympathique, que de méthode et de justesse! Bravo, M. Wesmael!

Le grand succès de la soirée a été pour M. Richard, violoncelliste, dont j'ai parlé plus haut, qui a exécuté dans la perfection deux fantaisies variées. On ne pourrait se lasser d'écouter cet artiste que nous espérons entendre un jour à Bruxelles.

Le concert se terminait par la splendide *Marche du Tamhauser*; chœurs et orchestre ont fort bien enlevé cette page magistrale de l'excellent compositeur Wagner.

La collecte faite dans la salle par les plus jolies dames des chœurs — dont trois surtout faisaient l'admiration générale — a été très-fructueuse.

Félicitons en terminant les organisateurs de cette magnifique fête et remercions-les au nom des malheureuses victimes de Frameries.

Un magnifique banquet a réuni mercredi les deux auteurs. La fête a été très-animée. Plusieurs toasts ont été portés. Celui de M. Delisse a été particulièrement applaudi. Un commissaire, M. Decamps a porté la santé des dames. Bravo pour sa galanterie que tout le monde connaît.

Z. E.

P. S. Nous avons entendu dire que l'œuvre de M. Balthazar serait prochainement exécutée à Bruxelles.

### Au Jardin zoologique

La foule se pressait jeudi soir dans les allées — un peu sombres — du Jardin zoologique; tout Bruxelles était là — en dépit des

attractions fleuries de la campagne et des charmes liquides d'Amphitrite ostendaise. C'était pour applaudir les compatriotes — au chant triste et beau — de la diva Nilsson que ce monde était réuni, mais je n'insisterai pas sur les qualités lyriques des étudiants d'Upsal; un de nos collaborateurs s'est chargé de ce soin. Ce que j'ai vu dans cette soirée, et ce que je veux vous dire en deux mots, c'est la résurrection possible de cette charmante oasis, qu'on appelle zoologique — *quasi lucus a non lucendo*.

Encore trois ou quatre soirées comme celle de jeudi, et la foule aura réappris le chemin, jadis si fréquenté, du Jardin.

Un conseil à l'administration intelligente de M. Bruynen. Pourquoi ne pas établir, comme au Waux-Hall, — autour du kiosque — de petites tables de fonte où de consommer bocks et glaces on ait la liberté? Si le service limonadier était bien organisé, le public serait souvent plus nombreux, et les recettes moins problématiques.

c.

## VARIÉTÉS

### EXPOSITION D'HYGIÈNE ET DE SAUVETAGE

#### La Belgique. (Suite.)

Les expositions scolaires excitent au point de vue de l'hygiène un intérêt exceptionnel.

Pour ne parler que des bancs et pupitres, les funestes effets que leur mauvaise disposition cause sur l'organisme des enfants n'est un mystère pour personne. Des sommités médicales se sont occupées de cette grave situation et toutes ont été unanimes à signaler les déplorables conséquences qu'exerce sur la santé des enfants un matériel scolaire mal aménagé.

Le nouveau banc-pupitre, exposé par M. Nagel, est peut-être ce qui a été fait de mieux jusqu'ici.

Les perfectionnements qui y sont apportés nous paraissent réaliser de grands progrès, tout en étant d'une étonnante simplicité.

Le banc est muni d'un dossier assez large, placé un peu plus haut que la hanche, de façon à soutenir les reins et à permettre aux enfants de se tenir droits. Le siège est assez large pour supporter presque toute la longueur de la cuisse. Le bord du pupitre est établi sur la perpendiculaire élevée à l'extrémité du siège, juste assez haut pour permettre de poser le coude sans déplacer l'épaule et enfin, point de la plus haute importance, la partie supérieure du pupitre est construite de manière à permettre d'obtenir à volonté une inclinaison de 40° pour la lecture et une autre de 20° pour l'écriture.

Ce banc-pupitre est adopté déjà en Angleterre et en Amérique.

Les expositions de MM. Belot et Henri Van Havermaet — la dernière surtout — sont encore particulièrement intéressantes.

M. Van Havermaet est le fournisseur de nos crèches et jardins d'enfants, de nos écoles gardiennes et primaires. Ses collections de roches et de minéraux employés dans les arts et l'industrie sont collationnées avec un soin et une science remarquables. Sa coupe géologique du bassin de Bruxelles est un ouvrage très-curieux et plein d'intérêt.

Nous sommes encore à nous demander à quoi peuvent servir au point de vue, de l'hygiène et du sauvetage, les figures géométriques de M. le professeur Stroesser.

Dans tous les cas son système d'enseignement est digne d'être répandu et grâce à ses modèles il doit être clair et lucide, si nous en jugeons par la figure démontrant le principe de la stéréoscopie.

Voilà en peu de mots ce que nous avons rencontré de plus intéressant dans l'exposition scolaire belge.

Pour le reste, nous n'y avons rien rencontré de bien neuf. Le matériel scolaire, en usage aujourd'hui, est à peu près celui qu'ont connu nos pères; on y retrouve jusqu'à l'antique

abaque commun à tous les peuples.. y compris même les Chinois.

Nous quittons à présent ce terrain pacifique où s'admirent les bienfaits de l'instruction et nous allons explorer ensemble le sol des ambulances où de tristes souvenirs nous rappellent les horreurs des combats. A voir ces mille engins de sauvetage, on éprouve du moins quelque consolation.

M. Hermant, médecin de régiment, a une collection complète d'appareils d'ambulance dont il a fait une étude spéciale.

Le sac d'ambulance a été surtout l'objet de ses préoccupations. La forme adoptée par lui est celle d'un grand sac de voyage qui, en s'ouvrant, laisse voir tout son contenu. Toute substance rigide, bois ou métal, susceptible de se briser ou de se déformer, ainsi que tout détail qui serait d'une réparation difficile en campagne en ont été complètement bannis.

M. Hermant est parvenu ainsi à créer un sac d'ambulance léger, d'un transport facile, d'une solidité suffisante pour mettre à l'abri des chocs les objets qu'il renferme, simple dans ses détails et pouvant s'ouvrir et se fermer rapidement.

La caisse à médicament, très-complète, est aménagée également, de façon à présenter les mêmes avantages que le sac à ambulance.

La cartouche Kips réunit dans un espace à peu près égal à celui d'une cartouche ordinaire, tous les objets de première nécessité dont le blessé peut se servir lui-même en attendant l'arrivée du médecin. Il n'a pas fallu à l'inventeur de la cartouche Kips dépenser autant d'intelligence que l'auteur du canon Krupp et pourtant quel rôle évidemment plus utile est-elle appelée à jouer!

Le lit mécanique de M. Personne est une invention appelée à rendre de grands services aux malades et aux blessés.

Au moyen de ce lit on peut soumettre le patient à toutes les opérations chirurgicales possibles, le suspendre, le changer de lit, le coucher sur le côté droit ou gauche, le transporter dans une baignoire, etc., tout cela, sans devoir le toucher et par conséquent en lui épargnant souvent de terribles souffrances. Nous ignorons si nos hôpitaux possèdent de pareils lits. S'ils n'en avaient pas, il y aurait là une lacune à combler.

Nous ne parlerons que pour mémoire des attelles estampées de M. le docteur Guillery adoptées récemment par l'armée belge. Ces attelles, de toutes formes et de toutes grandeurs, ont déjà acquis quelque vogue, paraît-il, malgré notre docte académicien qui n'a jamais pu les prendre au sérieux.

Les attelles Guillery sont un des grands progrès de la chirurgie et si elles ont trouvé des partisans, elles ont fait naître aussi des imitateurs. C'est le plus bel éloge que l'on puisse en faire.

Le sac-trousse d'ambulance du bataillon des chasseurs-éclaireurs de la garde civique de Bruxelles, fabriqué par M. Denonne et modifié par M. Vandam, médecin de bataillon, peut avec celui de M. Hermant être proposé comme modèle.

L'association belge de secours aux blessés expose une maquette représentant une baraque de l'ambulance de la Plaine des Manœuvres en 1870-1871. Les avantages de cette construction temporaire ont souvent déjà été indiqués. Constatons cependant encore, ce qui nous a frappé le plus, les excellentes conditions d'aérage.

Chaque hôpital-baraque que nous représente la maquette exposée, avait une longueur de 28 mètres, une largeur de 7 mètres et une hauteur de 4 mètres 75. On pouvait y disposer trente lits, ce qui faisait environ 28 mètres cubes d'espace par lit. Le plancher était élevé au-dessus du sol de 60 centimètres: le dessous étant libre, l'aération y était très-active.

La ventilation était un problème difficile à résoudre. On y parvint cependant: un renouvellement permanent de l'atmosphère des salles fut établi, tout en évitant les courants d'air et surtout le transport de l'air infecté d'un lit à un autre lit. L'espace dont nous disposons nous empêche de nous appesantir davantage sur ce système de ventilation dont nous recommandons, en pareil cas, l'emploi à tous ceux que la chose concerne.

L'Association des Hospitaliers de Saint-Josse expose une boîte de secours appartenant au prince Frédérick des Pays-Bas.

S. A. R. veut sans doute, à propos des blessés de la guerre, mettre en pratique ce distique de Voltaire:

Je les ai affligés c'est à moi d'adoucir  
Le déplaisir mortel qu'ils ont dû ressentir.

Avant de passer à une nouvelle classe d'appareils de sauve-

tage, citons encore l'excellent projet d'hôpital-baraque de M. le docteur Van Holsbeek.

Le fourgon de secours du chemin de fer de l'Etat dû aux études de M. l'ingénieur en chef Docteur est remarquable à tous les points de vue. Le wagon est divisé en deux parties. Dans l'une se trouvent une armoire à médicaments et objets de pansement, des attelles système Guillery, deux civières-hamacs (système Buys), une pompe à incendie et divers autres objets de secours; dans la seconde partie est renfermé un outillage complet pour collision ou déraillement de trains. Ce wagon, exposé par le ministère des travaux publics est appelé à rendre de très-grands services.

Les appareils de M. Devos, dont nous avons déjà lors de l'exposition des arts industriels aux Halles, rendu compte dans un autre journal sont encore très-remarqués ici et particulièrement son paratonnerre portatif pour campements et pour les gens travaillant aux champs, et ses télégraphes de secours à établir dans les rues à l'usage de la police. Ces appareils télégraphiques se trouvaient en communication avec les bureaux de police. Lorsqu'une demande de secours devrait être faite, l'agent de police de service qui posséderait la clef de l'appareil n'aurait qu'à l'ouvrir et conduire une aiguille sur le mot indiquant la demande de secours à transmettre. L'appareil exposé porte les mots: excavation, accident, blessé, rixe, feu de cheminée, crime, délit, incendie, explosion, on voit d'après cela quelle serait l'utilité d'un tel appareil!

M. Fondu, dont le nom s'est aussi déjà rencontré sous notre plume, expose ses différentes fermetures pour voitures de chemins de fer, appliquées déjà pour la plupart tant en Belgique qu'à l'étranger.

La Société anonyme de Marcinelle et Couillet expose un cabestan à vapeur sur roues pour porter un secours immédiat aux ouvriers d'une mine, lorsqu'un accident empêche la machine d'extraction de fonctionner. Près de lui, la Warocquière excite l'admiration générale.

La Société anonyme de la Vieille-Montagne a une installation très-complète et très-intéressante. Le zinc laminé au point de vue hygiénique et l'emploi des blancs de zinc et silicates ont là des applications diverses.

Nous avons remarqué aussi différents systèmes d'appareils pour préserver des chutes les gardes-convois.

Il nous serait assez difficile, après un examen aussi rapide que celui que nous avons fait, de dire quel est sur ce point l'inventeur dont le projet présente le plus de garanties. Dans l'un de ces projets les gardes convois sont porteurs d'une ceinture munie d'un anneau auquel ils sont attachés au moyen d'un porte-mousqueton, à la navette circulaire qui glisse sur une barre adhérente aux parois des voitures. Cette navette suit les employés d'un bout à l'autre du train sans gêner aucun de leurs mouvements. Nous voulons bien croire l'inventeur de ce système, M. Systemans, quand il nous dit que les gardes-convois, auxquels il serait appliqué, ne pourraient plus tomber s'ils venaient à perdre l'équilibre, mais seraient-ils cependant à l'abri de tout accident? Si le pied venait à leur manquer, ils pourraient, nous semble-t-il, être pris encore sous les roues ou tout au moins traînés sur la voie, ce qui pourrait présenter de bien grands dangers, le train étant lancé à toute vitesse.

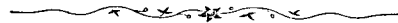
Le garde-corps Maquet nous paraît, sous ce rapport, plus simple et plus sûr. Il consiste, comme on le sait, en un couloir extérieur avec balustrade continue, régnant d'un côté des voitures et sur toute la longueur du train.

Le système Maquet n'a d'abord, je le sais bien, été considéré que comme un pis-aller en attendant les perfectionnements. Nous croyons, pour notre part, que c'est encore le meilleur qui ait été imaginé et nous engageons fort la Compagnie du Grand Central Belge qui l'a appliqué aux deux magnifiques voitures qu'elle expose, ainsi que toutes les exploitations de chemins de fer à l'adopter définitivement et à en décréter l'application immédiate.

Il serait impardonnable, le système Maquet ayant été inventé, d'abandonner plus longtemps les malheureux gardes-convois aux inévitables accidents auxquels les expose leur ingrate mission.

V. R.

(A continuer.)





## NOUVELLES A LA MAIN

..... M Louis Brassin vient de recevoir du Grand-Duc de Saxe-Gotha-Altenbourg, la croix de chevalier de l'ordre de la maison Ernestine de Saxe-Gotha-Altenbourg.

..... L'Académie des beaux-arts de La Haye, vient de décider la fondation en cette ville d'une école des arts appliqués à l'industrie.

..... Un léger retard dans le tirage de l'eau-forte que nous avons promise à nos abonnés, nous oblige à en différer l'envoi de quelques jours.

M. Th. Hannon a reproduit sur cuivre son tableau du dernier Salon de Bruxelles: *le Pignon de ma tante*, exclusivement pour nos abonnés.

..... Notre collaborateur Edgar Mey nous envoie trop tard pour être inséré aujourd'hui, un bout d'étude sur le Paysage contemporain. A huitaine donc !

..... Le public bruxellois apprendra avec étonnement et regret la mort de M<sup>me</sup> Pauline Lyon, décédée à Paris.

M<sup>me</sup> Lyon qui a rempli cet hiver au théâtre du Parc le rôle de la Comtesse Danicheff, avait été engagée par M. Humbert, en remplacement de M<sup>me</sup> Delorme.

La vaillante artiste a succombé à une maladie contractée il y a quelques mois pendant son séjour parmi nous.

M<sup>me</sup> Lyon était pour le public une actrice de mérite et pour les artistes dramatiques une excellente camarade.

..... M<sup>lle</sup> Rousseil a joué, ces jours derniers, à Vichy avec un grand succès *l'Idole*, de notre compatriote Stapleaux. La grande artiste qui revenait du château de Loo où S. M. Guillaume III l'avait priée de se faire entendre a été accueillie avec un véritable enthousiasme.

..... Les étudiants d'Upsal ayant dû quitter Bruxelles aujourd'hui, par suite d'engagements contractés, ne pourront chanter demain comme ils se l'étaient proposé, au concert organisé au bénéfice des Pauvres Honteux.

..... Les concours du Conservatoire auront lieu cette année

plus tôt que d'habitude Il faut -- paraît-il -- d'après un ordre de M. Gevaert, que tout soit terminé le 28 juillet prochain. Y a-t-il encore anguille sous roche? De nouvelles fêtes au château de Loo, suivies de nouvelles surprises! Couronne de chêne et mystère! Mystère et couronne de chêne!

..... On nous écrit de Valenciennes (France) que le brillant corps de musique du régiment des Grenadiers belges est attendu dans cette ville, où il donnera plusieurs concerts.

..... Le concours de la classe de M. Brassin au Conservatoire promet d'être extrêmement brillant à tous les points de vue. Il paraît que l'éminent professeur a l'intention de faire exécuter par toute sa classe *le Mouvement perpétuel*, de Weber. — Si l'exécution est bonne, M. Brassin pourra se flatter d'avoir gagné une remarquable bataille.

..... Une exposition des portraits en pied de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges, par M. Louis Gallait, est ouverte dans une des salles du Musée royal de peinture, place du Musée, au profit de la caisse centrale des artistes belges. Le prix d'entrée est de 50 centimes par personne; les mardis et samedis 1 franc.

..... C'est avec grand plaisir que nous apprenons l'engagement au Théâtre Lyrique de notre compatriote, M<sup>lle</sup> Singelee.

..... Une nouvelle regrettable: Il paraît que la commission du budget refuse d'acquiescer le matériel de l'Opéra-Comique, qui devait être prêté gratuitement par l'Etat au futur preneur de la salle Favart, ainsi que cela se fait pour la Comédie-Française, l'Odéon et l'Opéra. Si la commission persiste dans cette fâcheuse résolution, il est probable que l'Opéra-Comique ne trouvera pas facilement acquiescent, l'ancienne direction demandant, rien que pour ce matériel, plus de 250,000 fr., sans compter le prix de la vente du théâtre, du bail, etc., etc. Dans le cas où le budget ne serait pas voté avant le mois de novembre, le ministère chercherait une solution pour ne pas laisser l'Opéra-Comique fermé jusqu'à cette époque.

(Revue et Gazette des théâtres)

..... M Jourdan, l'ancien ténor du théâtre de la Monnaie, en dernier lieu à La Haye, quitte définitivement la carrière dramatique et s'établit à Bruxelles comme professeur de chant.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

## Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

## GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

## KEYSERS-FONTEYN

10, RUE DE LA PUTTERIE

BRUXELLES

Fournitures de Bureau

PAPETERIE DE LUXE

PAPIERS DE DESSIN

ET DE MUSIQUE

Leçons de piano et d'allemand

## THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux: 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

L'EXPOSITION D'OSTENDE

ET LES

SALLES DE JEUX DE FAMILLE

OUVRIRONT

le 16 courant

Passé cette époque on ne

recevra plus rien.

A VENDRE :

UN

GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées. Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 29

29 JUILLET 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an. . . . .	fr. 10 »
Id. six mois. . . . .	6 »
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id. six mois. . . . .	7 »

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne. . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera ren-tu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

*Le Paysage contemporain : Bout d'étude. — Lettres d'un paysagiste, V. — Le Beau dans les Arts (fin). — Lettre de Ludwig Wihl. — Poésies : Eté ; Sonnet électrique. — Patria Belgica. — Variétés : L'Exposition d'hygiène et de sawetage. (La Belgique. Suite).*

**LE PAYSAGE CONTEMPORAIN**

**BOUT D'ÉTUDE**

Puisque Marc Véry, en train de se bronzer l'épiderme dans les sables calcinants des plages Nieuportaises « face à face avec la nature blonde et fine des dunes, avec la majesté bizarre de la mer... » puisque Marc Véry, dis-je, a trempé sa plume dans l'huile — en attendant de tremper ses brosses dans l'encre ! — je vais profiter de sa fugue pour me promener un tantinet par ses plates-bandes, le plus

légèrement possible, s'entend ! et vous causer un brin de l'Exposition du *Cercle Artistique*.

Je ne me présente point comme guide-salonnier, à d'autres ! Nous allons passer en revue les œuvres sans voir les signatures et considérer non le paysage, mais le *paysagisme*.

La première impression qu'on reçoit en pénétrant dans les salons du Cercle, c'est l'air de jeunesse, de verveur et de riche santé des paysages exposés. Ils ont entre eux un certain air de famille, — qui provient de la conscience et de l'égalité sincérité des exécutants, — mais chaque production a sa note personnelle, sa marque particulière, — son cachet.

C'est que le paysagiste aujourd'hui n'est plus ce qu'il était hier. Il a horreur de l'atelier et de sa froide et traditionnelle fenêtre au nord ; il lui faut le plein air, la lumière : les bois aux mystérieuses profondeurs, les campagnes rayonnantes.

Là il improvise ses tableaux sur place, d'inspiration, et ne travaille ainsi jamais à froid : il reçoit l'émotion directement, il se grise d'air, s'enivre de rayons et c'est dans cette fièvre « sacrée » que peint l'artiste.

Voilà pourquoi dans son œuvre existera toujours de ce je ne sais quoi qui charme et captive dans la jolie femme...

La pléiade des paysagiers de 1830 « gardait » l'atelier : dans ses mystérieuses pénombres, elle maniait, arrangeait, tripotait un site d'après deux, trois et même quatre études différentes, ajoutant ici un clocher, là un moulin ou une vieille ruine, souvent quelque vache, toujours le petit bonhomme, la « tête de pipe » de rigueur.

Avant tout les maîtres d'alors cherchaient le « tableau fait » qui plait à tous et que tous comprennent... Le paysagiste contemporain est plus convaincu, plus sincère et plus intransigeant. Il nous présente son site tel qu'il existe, tel qu'il l'a vu, tel qu'il l'a senti. C'est pour ce motif que les niais lui reprochent ce qu'ils nomment la pauvreté et le manque d'imagination de ses paysages...

Mais lesquelles de ces productions nous charmeront et nous captiveront le plus ? Ces dernières évidemment, auprès desquelles les premières semblent revenir d'Épinal !

Le paysagiste, aujourd'hui, peint avec son cœur, avec son âme : il peint d'émotion et laisse toujours quelque chose de lui, quelque sainte étincelle dans chaque œuvre produite.

Voyez-le à la campagne, bois ou plaines, en quête du site : il ne plantera son chevalet que là où il aura éprouvé de l'émotion. où il se sera senti empoigné par le « démon », soit par la richesse de la ligne, soit par quelque friand rapport de tons et de colorations.

Car le paysagiste moderne est essentiellement coloriste — il l'est de race ! — aussi aime-t-il « les belles taches » et volontiers il se sert du couteau à palette, ce blaieau perfectionné, pour trueler ses pâtes vibrantes et pour les étendre sur la toile — voluptueusement !

Il est coloriste, dis-je, aussi la neige a-t-elle pour lui des charmes singuliers, d'étranges séductions...

Ce qu'il cherche encore dans ses paysages, c'est la lumière : ennemi déclaré des jus et des sauces classiques, il cherche à répandre par ses toiles cette atmosphère souple et délicate qui harmonise les tons les plus crus, cette gaze aérienne qui enveloppe, estompe et grise idéalement tous les objets, cette tonalité fluide qui baigne et calme les colorations... Aussi les continueteurs chenus du vieux jeu, qui partent de l'ocre jaune — leur tube de soleil — comme ton le plus lumineux, ont-ils nommé ces outranciers de la clarté « les peintres du gris et de la farine » — ne se doutant pas que ce sont eux mêmes qui mettent l'art dans le pétrin !

Aujourd'hui plus de ces soleils couchants criards, si chers aux vernisseurs d'antan, plus de ces sanglants

automne, l'idéal du paysagiste du « bon vieux temps » : des effets calmes, doux, reposants, des harmonies délicates et voilées...

Le paysage ému et vivant est une conquête de l'art contemporain ; c'est le genre compris et interprété de la façon la plus originale et la plus complète aujourd'hui.

Mais n'est-il pas à craindre que le *paysagisme* n'étouffe la *portraicture* ?

*Caveant pictores !*

EDGAR MEY.

## LETTRES D'UN PAYSAGISTE

V

Nieuport-bains, 17 juillet.

A MONSIEUR PAUL VLINSI.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre  
LA FONTAINE. *Les Compagnons d'Ulysse.*

Votre mystique ruade m'est venue saluer au cœur des dunes rayonnantes...

J'ai ouvert de bien grands yeux en lisant que j'étais un *aveugle-né* ! Non, Monsieur — *myope-né* — tout au plus... mais par contre, vous êtes atteint de double vue, car vous lisez dans mes lignes ce qui ne s'y trouve point.

J'ai dit, et je le répète, que vous n'admettez *nullement* le Réalisme, et j'ajoute que vous ne le pouvez faire pour rester conséquent avec vos théories — *choses si sérieuses* — comme vous l'écrivez — si sérieusement ! Mais pour me prouver que vous l'admettez, vous répondez, net comme Calino : « Le Réalisme a « quelque chose de vrai, c'est que l'art ne peut jamais « défigurer, ni travestir les êtres et qu'il doit observer « scrupuleusement leurs lois. » Ce qui revient à dire que l'on ne peut peindre bossus, veaux à deux têtes, chiens à cinq pattes...

Quel réalisme bizarre !

Jamais, d'ailleurs, il ne fut ce que vous pensez, et votre erreur provient sans doute du nom impropre donné au mouvement artistique contemporain — preuve que c'est bien vous qui « ne paraissez pas être très au « courant des idées de l'école que veut suivre Marc « Véry, au réalisme *ensoleillé* (?) »

(Je ne suis d'aucune école, Monsieur, vous soit dit en passant. En face de la nature je peins comme je vois, comme je sens, en tâchant de rendre et d'exprimer le plus naïvement — pour vous le faire partager — ce que j'ai vu et senti : sentir et exprimer, n'est-ce pas tout l'art ?)

Vous vous figurez, bon philosophe, qu'en définissant le mot *Réalisme*, vous avez défini l'école et ses tendances : Ce nom est impropre et peut être changé. Déjà Ludwig Wihl — dont les lettres sur la question qui nous touche s'impriment, je parie, au grand dam de vos nerfs spiritualistes — Ludwig Wihl, dis-je, a trouvé une plus juste dénomination — qu'il aura l'honneur de

vous faire connaître lui-même dans une lettre prochaine...

Votre réalisme *collodioné* est d'un naïf amusant qui devient de l'enfantillage quand vous enflez votre voix pour nous dire : « Copier la nature pour la copier » nous semble puéril : à quoi bon copier ce qui est toujours sous nos yeux ? »

Mais le réalisme « bien compris », d'après vous, serait « imiter la nature en y laissant la vie, le reflet « de l'idée supérieure que nous appellerons l'idée « divine. »

Et ce reflet de l'idée supérieure, divine, c'est... (vous nous l'indiquez dix lignes plus loin) c'est « quelque « trace humaine ou même animale, la traditionnelle « chaumière, le petit bonhomme obligé... » Car pour vous, cher endimancheur, « la nature, en tant qu'amas « de matière, n'est pas belle. » Il vous y faut « mot « qui effraie beaucoup de gens, parce qu'ils ne le comprennent pas, la manifestation vivante de Dieu, de « sa puissance et de sa grandeur. »

Mais, Vlinsi que vous êtes, la nature n'est-elle point une manifestation vivante de Dieu — puisqu'il faut l'appeler par son nom ?

Je suis ici vous griffonnant ces lignes dans les dunes — seul : devant moi, la mer s'étale, superbe et bleue, sous le ciel immense et rayonnant, pas un être vivant, « nulle trace humaine ou même animale », et je suis plus ému, je vous jure, devant cette majestueuse solitude que si je voyais défiler quelque nombreux régiment : pour moi ce n'est point une « image morte », ni « une nature insensible » : Je sens et je vis ce tableau !

Pendant que Verboeckhoven peuple de ses moutons vos paysages rêvés, le paysagisme contemporain rompt avec l'arbitraire de cette nature *idéale* : il a trouvé le sentiment, la vérité, l'émotion. Le peintre amoureux de la seule nature, l'aimant pour elle, a vu son intimité avec elle devenir plus directe et plus absolue, il ne l'a plus tronquée ni encombrée ; il ose la traduire dans sa vivante simplicité.

Ce n'est certes point vous, Monsieur, qui — comme Diderot — auriez dit à ce peintre qui lui faisait voir le portrait de son père, le coutelier, en habits de fête, au lieu de l'avoir fait en bure de travail : « Tu m'as fait « mon père des dimanches, et je voulais avoir mon « père de tous les jours. »

Votre idéal, ô Vlinsi, ce sont les peintres dont Montaigne déjà disait : « Au lieu de naturaliser l'art, ils « artialisent la nature. »

Murillo peignant son *Pouilleux* est aussi beau, et s'est soumis aux mêmes exquises lois du goût que Raphaël peignant ses Vierges les plus pures.

Comme péroraison, dans votre dernier sermon sur *l'Imagination et le Beau dans les Arts*, vous vous écriez béatement : Il nous est permis de conclure que l'Art doit être *religieux*. »

Non monsieur ! De l'idée du divin ne dépendent absolument pas les progrès ou les défaillances de l'art. Voyez ce que votre idée religieuse a produit au neuvième et au dixième siècles, ces tant chrétiennes époques, ces âges austères de foi et de religion ? — Rien. — Les plus purs chefs-d'œuvre ont été enfantés aux quinzième et seizième siècles, grandes époques de doute et de scepticisme. La Renaissance, railleuse et presque athée, ne nous fournit-elle pas des peintres merveilleux ?

La peinture a toujours servi les différents cultes, mais elle ne doit son existence à aucun d'eux : elle puise en elle-même sa force, sa vie et sa raison d'être. La production des chefs-d'œuvre est entièrement indépendante de l'idée religieuse, une foule de grands peintres ne le prouvent-ils pas à l'évidence ?

Bénin Vlinsi, pieux esthéticien, vous voilà échoué dans les *Chemins de la Croix* gouvernementaux !

Eh ! qu'importe à l'artiste en face de la nature et du chevalet toutes les théories oiseuses du *Beau dans les Arts* ? Songera-t-il même un instant à faire ressembler son paysage à « une âme qui ressemble à Dieu » selon Joubert — et vous, — ce qui est Joubert et Bertjou... ?

Que deviendrait, je vous prie, le charme de l'improvisation, le talisman de la spontanéité si le peintre devant les paysages se mettait à couvrir, à nourrir ses effets ?

Par Courbet ! que lui font alors toutes les découvertes d'esthétique, de philosophie, de spiritualisme, de La Pradisme dans l'œuvre de l'huile et de la brosse qui nous vaudront que :

Les peintres désormais, rangés sur une liste,  
Seront étiquetés par un naturaliste.

Lisez Millet, dans sa lettre à Théodore Pelloquet :

Quel est le plus beau d'un arbre droit ou d'un arbre tordu ? Celui qui est le mieux en situation — On peut dire que tout est beau pourvu que cela arrive en son temps et à sa place, et par contre que rien ne peut être beau arrivant à contre-temps.

Ah ! combien, mon pauvre monsieur, il y a loin de cette simple et pratique définition du Beau à vos variations quintessenciées et à vos subtilités mystiques sur ce thème obscur : « l'art doit être *spiritualiste*. »

Mais laissez-moi vous *achever*... c'est toujours Millet qui parle :

Je conclus donc à ceci : le Beau est ce qui convient. Il doit être bien entendu que je ne parle pas du Beau absolu, vu que je ne sais pas ce que c'est, et que cela me semble la plus belle de toutes les plaisanteries. Je crois bien que les gens qui s'en occupent ne le font que parce qu'ils n'ont pas d'yeux pour les choses naturelles, et qu'ils sont confits dans l'art accompli, ne croyant pas la nature assez riche pour toujours fournir. Braves gens ! ils sont de ceux qui font des poétiques au lieu d'être poètes.

La Beauté serait-elle donc astreinte à des lois mathématiques, soumises à des règles démontrables ? Peut-elle se mesurer au compas ? Ces lois, ces règles, ce compas sont-ils les mêmes pour toutes les manifestations du Beau ?

Pour vous — et vous en tirez gloire, — de l'école *petite pensionnaire* de Joubert, l'idéal du Beau c'est une âme à ressemblance — la plus garantie — avec Dieu...

Interrogez un nègre de Guinée, dit Voltaire, le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté. Interrogez le diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes, une queue.

Consultez les philosophes, il vous répondront par du galimatias ; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence.

N'êtes-vous pas un peu *cousin* de ces philosophes ?

Un mot encore.

Vous prétendez — à faux — que je soutiens avec une énergie digne d'une meilleure cause (elle est excellente, monsieur !) que *seul* vous avez l'opinion que « le *Réalisme* a pour but de copier, d'imiter la nature. » Hélas ! non, vous n'êtes pas le seul : Panurge avait

plus d'un mouton... Et vous me qualifiez pour cela d'excellent homme — sans me connaître! — Que ne puis-je vous adresser le même compliment! Car si je suis « renard à qu'il'on a coupé la queue » la vôtre est bien complète et c'est assurément là que vous puisez votre fiel : *in cauda venenum!*

De grâce, doux monsieur, passez chez le coupeur.

MARC VÉRY.

## LE BEAU DANS LES ARTS

(Fin).

Monsieur le Rédacteur,

Le dernier numéro de l'*Artiste* publie, en même temps que ma lettre, un article de Ludwig Wihl, vraisemblablement destiné à la combattre. Je ne sais si c'est là la première escarmonche de la campagne qui s'ouvre dans vos colonnes entre les partisans et les ennemis du Réalisme, mais je crois devoir répondre quelques mots au vieux poète. Je vous demande donc de m'accorder cette hospitalité impartiale que vous m'avez déjà donnée plusieurs fois. Je tâcherai du reste de n'en pas abuser.

Trois lettres de Wihl ont paru dans l'*Artiste*. Elles se distinguent par un style charmant vivifié par cet esprit fin et *caustiquement* railleur, particulier à leur auteur. Mais à côté de ces beautés de la forme, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, se trouvent de grandes erreurs. Il me semble intéressant de faire quelques extraits de ces trois lettres, attendu qu'elles font exactement apprécier les théories de Wihl. Je ne veux pas prodiguer ces citations que les lecteurs de l'*Artiste* retrouveront dans les numéros 22, 24 et 28; je n'en produirai que quelques-unes.

Nous croyons, nous, les *gueux*, que le néant vaut mieux que le faux. *Il n'existe plus d'autorité pour nous*: nous sommes individuels. (1<sup>re</sup> lettre).

*Il n'existe plus d'autorité pour nous...* Ce principe énoncé d'une façon absolue, est faux d'abord et on ne peut plus dangereux ensuite. On ne voit que trop bien où il mène directement : à l'anarchie et à la révolution. C'est la ruine de tout ordre social, la destruction du premier fondement de toute société. Si l'autorité n'existe plus, quelle sanction y a-t-il pour la responsabilité de chaque membre de la société. Et si la sanction manque, que devient la responsabilité? L'ordre moral est ébranlé en même temps que l'ordre social, car si nous sommes *individuels*, nous sommes entièrement libres de suivre tous nos penchants individuels. D'ailleurs le bien et le beau sont des lors individuels, relatifs, variables, etc.; il n'y a plus ni bien ni mal.

Mais pourquoi examiner et discuter cette sénile déclamation d'une intelligence jadis ferme et solide, et aujourd'hui affaiblie par le malheur et les années. C'est assez de l'avoir lue. Il conste de cette catégorique affirmation, que Wihl est socialiste et révolutionnaire. Passons. Veut-on savoir ce qu'il est en religion? Malgré tous ses efforts pour se raccrocher à une croyance théiste, Wihl est athée. Son imagination

encore teinte des fraîches couleurs de la poésie, recule devant le « Hazard borgne » auquel d'aucuns attribuent l'existence du monde. L'unité et la cohérence des choses lui montrent un lien secret et une cause intelligente; mais l'idée d'un Dieu personnel l'effraie et il n'ose s'y abandonner. L'idée de Dieu, c'est-à-dire, l'idée concrète de Dieu comme être réel, Wihl n'en veut point. Il ne connaît que l'idée vague et abstraite de la Divinité... C'est en quelque chose une *forme* de l'intelligence et voilà tout. On reconnaît vite l'influence de la philosophie Hegelienne: il ne manque que l'application de l'identité des contradictoires.

Wihl est rationaliste au plus haut point; il le dit lui-même: « Aujourd'hui il n'y a plus de dieux ni d'oracles, c'est le *raisonnement* qui doit nous guider. »

Le vieux poète se laisse parfois aller à d'inexplicables aberrations. Ecoutez celle-ci :

Lorsque tous les temples du paganisme antique ou moderne, seront démolis, on verra s'élever sur leurs décombres, la Poésie elle-même dans la grande figure d'un Jérémie de l'avenir.

*Verba et voces; sed praterea nihil!* — Explique qui pourra. — Wihl confond dans un même mépris le paganisme antique et le paganisme moderne. Qu'est ce qu'il appelle le paganisme moderne? Sans nul doute, le paganisme moderne, ce sont toutes les religions positives quelconques. Il est triste, profondément triste, de voir ce désordre dans un esprit sérieux. Wihl, en annonçant un nouveau Jérémie, oublie évidemment que Jérémie fut un *prophète de malheur*.

Si tous les temples étaient détruits, si l'homme n'avait plus d'affection supérieure aux affections terrestres, s'il n'avait plus à considérer que sa raison individuelle sans se préoccuper d'aucune autorité supérieure à la sienne, le prophète qui paraîtrait alors pleurerait sur les ruines amoncelées autour de lui, mais il ne se réjouirait pas! La poésie aurait à jamais disparu du monde en même temps que tous les grands sentiments.

Il y a dans les trois lettres publiées jusqu'ici, une foule de principes (?) étranges qu'il est inutile de relever, attendu qu'un esprit sain en aura vite fait justice. Les extraits que j'ai cités suffisent à montrer les tendances du poète devenu philosophe. Au fond il est matérialiste, athée et révolutionnaire. Dans ce dédale inextricable de toutes les erreurs, il reste poète, — mais poète malgré lui.

La troisième lettre nous offre une définition plus que drôle et qui prouve bien que Wihl n'a jamais conçu l'idéal.

L'idéal, dit-il, c'est quelque chose d'invisible (! quelque chose qui manque de réalité: ni nos yeux, ni nos mains ne peuvent le saisir. C'est l'ancienne mythologie (!!!))

D'abord l'idéal est *invisible*. C'est tout clair, attendu qu'il n'est qu'*intelligible*, étant une conception de l'esprit, *quelque chose qui manque de réalité*: d'accord, l'idéal n'a pas de *réalité sensible*, mais il a une réalité intelligible. *Ni nos yeux, ni nos mains ne peuvent le saisir*. Encore toujours d'accord; mais, Ludwig Wihl, oubliez-vous qu'il y a un autre moyen de connaître que par les sens extérieurs? Ne savez-vous pas ce que c'est que la *conscience*? Et le *sens intime*, ce regard direct de l'âme sur elle-même, ne vous apprend-il rien? Et puis... quel rapport y a-t-il entre la *mythologie an-*

*cienne et l'idéal? Ici, philosophe, vous déraisonnez... Un mot pour finir : Soyez réaliste, si vous avez des raisons pour cela, mais de grâce n'écrivez plus que :*

Ce prophète *chantera* des *soupirs* et des *larmes* qui feront épanouir les roses et éveilleront le rossignol.

Etiez-vous bien éveillé en écrivant ce très-peu réaliste amphigouri. Je crois modestement que non.

Agrérez, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, etc....,

PAUL VLINSI.

Nous insérons sans commentaires la lettre de M. Vlinsi. Ludwig Wihl tiendra probablement à y répondre lui-même.

N D. L. R.

### LETTRES DE LUDWIG WIHL

#### III

(Suite et fin.)

Ce n'était pas seulement à l'étranger qu'ils cherchaient leurs sujets; ils se nichèrent aussi aux châteaux gothiques du moyen-âge, ils montèrent aux dômes byzantins, aux minarets des Maures... Entre temps le bonhomme de *mais* marchait en battant le tambour sous le nom de Béranger, devant le char de l'Empire, trainé par des hyènes qui semblaient vouloir dévorer la Liberté qu'ils conduisaient. Le *mais* se couvrait aussi de la marotte des fous populaires et personnifiait Triboulet dans les bureaux du *Charivari*.

A côté de ces romantiques, trottait le fameux baron de Crac, nommé Munchausen en Allemagne; il trottait sur son palefroi, familiarisé avec tous les trucs des saltimbanques. Comme il aimait pasticher toutes les tendances politiques et sociales sans y mordre lui-même! Le bon *Joseph Prudhomme* s'amusait beaucoup d'écouter ses farces et saillies, en revenant du Temple de la Bourse.

Tous voulaient représenter le vrai romantisme; ils se ressemblaient plus ou moins par une couleur commune à l'époque et par une physionomie semblable malgré la différence de leurs tendances. C'est si vrai, que Chateaubriand donnait la main à Béranger et coquetait avec Louis Blanc. Je suis même convaincu que s'il avait connu Proudhon, il lui eut aussi fait la cour. Je ne saurais trouver une meilleure image pour caractériser cette époque bigarrée que celle du camp de Wallenstein, peint par notre grand Schiller.

On a décoré le temps de vêtements chrétiens et païens, plus ou moins, d'après les dessins de MM. Cousin, Thierry, Michelet et Martin; mais c'étaient des costumes de théâtre....

Je ne voudrais pas pourtant amoindrir la grandeur de ces essais, mais ce n'est pas avec des habits que l'on guérit les maladies. Or, la Société était malade, et l'Art qui représente la Société était malade également.

Et cette maladie n'a pas cessé. Nous sommes toujours les malades et les médecins en même temps. Ce que le roi Salomon et les sept sages de la Grèce n'auraient probablement pas trouvé pour nous guérir — nous devons nous mêmes le chercher. Les conseils ne font pas

défaut, mais malgré tout cela, nous sommes encore loin de la guérison. Les Français nomment cette maladie la *face voltairienne* (c'est « le hideux sourire » dont parle Musset); les penseurs allemands l'appellent *Kulturkampf*, et les utilitaires anglais *Struggle for life*. Mais là, où au lieu d'une vérité fondamentale semblable au soleil, des myriades de vérités gouvernent, je ne vois que la sombre figure de la nuit, qu'adorent les femmes, les poètes et les voleurs.

Je traiterai le prétendu réalisme qui n'est que le fils de cette nuit, dans une prochaine lettre; j'aime mieux que tu trouves la présente trop petite que trop longue.

Malheureusement, ce que nous nommons la vérité a souvent le sort du crâne de Raphaël, dont les restes mortels se trouvent dans l'église *Santa-Maria Rotunda* à Rome. L'Académie de Saint-Luc se glorifia longtemps de posséder ce crâne, et Goethe, le grand Goethe qui l'avait examiné et admiré, le regarda comme une relique indubitable. Mais l'an 1833 a montré que non-seulement l'Académie de Saint-Luc, mais Goethe lui-même, étaient dans l'erreur. On ouvrit le tombeau et on y trouva le vrai crâne de Raphaël qui n'avait jamais été séparé du reste de ses ossements.

LUDWIG WIHL.

Nous recevons à la fois de M. Gustave Lagye et de notre poète ordinaire, T. H., deux sonnets inspirés par l'été et qui offrent entr'eux certains points de ressemblance.

Cette parenté — toute fortuite — de tendances et de forme, s'explique naturellement par la chaleur *estivale*, comme dirait un de la Pléiade; et T. H., à qui nous avons fait part de la coïncidence, a voulu resserrer les liens des deux sonnets en dédiant le sien à Gustave Lagye.

### ÉTÉ

*Chants des prés et parfums des âmes  
Montent aux cieus incandescents;  
Le soleil brûle, il pleut des flammes  
Sur le monde enivré d'encens.*

*Partout de chauds épithalames  
S'élèvent des blés jaussants.  
L'insecte et l'oiseau prennent femmes,  
Les fleurs arrêtent les passants.*

*Et quand l'incendie en moi gronde,  
Tu restes plus froide que l'onde,  
Frissonnant aux creux du glacier.*

*Comme une forge mon cœur fume :  
Qu'à lui ton cœur de fer s'allume  
Et s'y trempe ainsi que l'acier.*

GUSTAVE LAGYE.

## SONNET ÉLECTRIQUE

A Gustave Lagye.

*Juin grise le bois endiablé,  
La fleur pâme aux gaxons ; la sève  
Vibrante bout ; l'insecte rêve  
Au bail d'amour renouvelé.*

*Les hannetons inséparables  
Volent de travers ; chaque nid  
Tressaille... Tout s'aime et jout  
En des ébats inénarrables.*

*Les Zéphires meurent, lascifs,  
Au creux des tièdes massifs  
Qui vont m'enlaçant, ô démence !*

*Et je m'enfuis, l'âme aux abois,  
Car du Saint-Sépulcre le bois  
Est certe un bois de tolérance !*

Nivelles.

T. H.

## PATRIA BELGICA!

Malgré le peu d'estime que nous professons pour les publications encyclopédiques en général, nous enregistrons avec plaisir la décision du jury chargé de décerner le prix Van Praet, et nous félicitons sincèrement M. Eugène Van Bommel, de la récompense accordée à sa grande et utile entreprise. Nous avouons que le titre de *Patria Belgica* n'a jamais eu nos sympathies, il est comme empreint d'un parfum professoral et fait trop penser à une classification de Linné. Ce nom latin sur le dos d'un ouvrage littéraire, le fait retarder de deux siècles, et c'est grand dommage, car l'encyclopédie nationale de M. Van Bommel, est bien moderne, tant pour les tendances mêmes de l'œuvre que par l'esprit des différents collaborateurs. Qu'il nous suffise de citer dans le domaine des arts, les études de MM. Emile Leclercq et Jean Rousseau, sur la peinture, celle de M. Buls sur l'architecture, et bien d'autres que reliront avec fruit ceux qui s'intéressent à notre individualité artistique.

Bien des parties du livre sont du reste incomplètes ou écourtées, mais à défaut de grives...

*Patria Belgica* vivra comme un monument de l'esprit scientifique et littéraire de la Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle. Et quand bien même la postérité ne tiendrait pas compte de la multitude de renseignements intéressants que contient l'œuvre récemment couronnée, elle ne pourra oublier que les écrivains de talent qui attachèrent leurs noms aux travaux multiples de la *Patria Belgica*, ont fait œuvre sainte en montrant à nos concitoyens, en cette époque peu féconde, qu'il ne fallait pas désespérer des lettres belges.

Puisse leur exemple être suivi!

c.

## VARIÉTÉS

## EXPOSITION D'HYGIÈNE ET DE SAUVETAGE

## La Belgique. (Suite.)

Un mot avant de poursuivre notre promenade.

La Commission de l'Exposition d'hygiène et de sauvetage vient d'accorder l'entrée libre aux enfants de nos écoles et aux pompiers.

C'est une mesure intelligente : les uns et les autres y trou-

veront des choses intéressantes et y puiseront de sérieux enseignements. Mais pourquoi n'a-t-on pas encore songé à faire profiter de cet avantage les *sauveteurs*? C'est en leur nom qu'a été organisée l'exhibition actuelle, et quand tout est prêt, on les laisse à la porte avec un sans-gêne impardonnable. S'il y a au monde des gens que l'Exposition d'hygiène et de sauvetage intéresse et qui y ont leur place marquée, ce sont certes ces courageux *sauveteurs*, dont tous les jours la presse est appelée à signaler le dévouement.

Il y a de ces malheureux qui se sont jetés vingt fois à l'eau avec une abnégation et un désintéressement admirables, et on leur refuse ce qu'on accorde à d'autres, l'entrée gratuite d'une exposition dont ils sont après tout les plus beaux ornements.

Dites donc aussi à ces braves gens, Messieurs de la Commission, qu'ils attachent sur leur poitrine les nombreuses médailles que leur a values leur modeste mais sublime dévouement et que les portes de votre Exposition leur seront grandes ouvertes quand ils voudront bien s'y présenter (1).

Vous aurez fait alors œuvre de justice et de reconnaissance! Cela dit, continuons notre revue:

A côté des blessés de la guerre, si dignes de nos soins et de nos dévouements, il y a les martyrs du travail, — martyrs de tous les jours. Nous devons dire à l'honneur de la Belgique, qu'elle ne néglige pas ses travailleurs et que l'industrie fait tout ce qu'elle peut pour diminuer chaque jour le nombre de ses victimes.

Beaucoup de nos grands industriels considèrent aujourd'hui comme un devoir leur intervention dans l'existence ouvrière. Ils croient qu'il ne leur est plus permis d'être seulement les maîtres de ces pauvres gens qu'ils occupent dans leurs fabriques, mais qu'il faut aussi qu'ils soient les pères de cette grande famille des travailleurs. Ils croient surtout qu'il leur appartient de protéger les enfants de la classe ouvrière — ces pauvres petits êtres si peu soignés souvent et pourtant si dignes de pitié. C'est pourquoi ils ont pris place au foyer du prolétaire, ils lui ont créé un intérieur, ils ont institué des écoles pour ses enfants et ils ont érigé des sociétés coopératives où il peut, pour une somme minime, se procurer une nourriture « saine et abondante ».

Et depuis nous avons vu s'élever les cités ouvrières de MM. Warocqué, d'Andrimont, De Nayer.....

Voilà des noms à citer et des hommes à récompenser! Ceux-là poursuivent une œuvre grande et belle, et méritent vraiment de l'humanité.

Nous avons eu le plaisir de visiter notamment la magnifique usine de Willebroeck, et nous avons appris à y connaître un homme de cœur dont toute la vie a été consacrée au bien-être des classes laborieuses. Mais aussi il faut voir M. De Nayer au milieu de ses ouvriers pour se faire une idée de l'amitié qu'il leur porte, de l'affection qu'ils lui rendent et du respect qu'ils lui témoignent.

Mais le nom de M. De Nayer nous éloigne de l'Exposition dont nous nous sommes proposés de rendre compte.

Nos lecteurs voudront bien nous pardonner cette courte digression, nous sommes si peu habitués, dans notre métier, de pouvoir louer sans réserves que nous ne pouvons laisser passer sous silence les rares occasions qui se présentent.

Revenons donc à l'Exposition d'hygiène et de sauvetage pour y constater que nos ouvriers n'y ont pas non plus été oubliés.

En première ligne il faut citer la *Société liégeoise des maisons ouvrières*, créée à Liège en 1867, qui a pour but l'amélioration des logements de la classe laborieuse.

Le premier devoir de la philanthropie était, en effet, de donner au travailleur une habitation convenable, salubre, où il put, sa besogne terminée, jouir d'un repos vraiment réparateur.

En moins de neuf ans, la Société liégeoise a élevé 303 maisons. Voilà un résultat qui en dit plus qu'on ne pourrait écrire.

Voilà donc 303 familles pauvres possédant une habitation distincte, où elles peuvent passer dans d'excellentes conditions leurs heures de loisir, jouissant d'un bien-être matériel qui ne doit pas manquer d'engendrer bientôt un bien-être moral tout aussi favorable à la tranquillité de nos centres industriels.

La question si importante de la nourriture a été réalisée, il y aura bientôt dix ans, par la Société coopérative alimentaire,

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que la Commission de l'Exposition a devancé notre juste observation.

Les *Sauveteurs* auront dorénavant l'entrée libre aux locaux du Parc. Nos félicitations à qui de droit!

les Ateliers Réunis de Bruxelles. Nous avons visité en détail ces fourneaux économiques dont la première idée revient à la loge des Amis philanthropes, et nous avons été frappés des avantages nombreux qu'ils présentent pour la classe ouvrière, ainsi que de l'organisation de ces établissements qui ne laisse rien à désirer. A notre grand regret, nous ne pouvons, faute d'espace, donner un aperçu de ces immenses restaurants populaires établis rue d'Ophem, près de l'ancienne caserne du Petit-Château et aux Halles du Parc. Disons seulement que dans ces locaux entretenus avec une propreté remarquable, l'ouvrier peut se procurer pour une cinquantaine de centimes un excellent et très-suffisant dîner composé de soupe, viande, légumes, bière et pain.

Aussi nous sommes heureux de constater que partout où ces avantages lui sont offerts, l'ouvrier s'empresse d'en profiter et toujours il s'en trouve bien.

L'Hôtel Louise, établi par la Société civile des charbonnages du Hasard à Micheroux, est encore une de ces admirables institutions ouvrières dont on ne saurait dire assez d'éloges et qui fait honneur à son directeur M. d'Andrimont.

M. d'Andrimont est encore un de ces pères d'ouvriers qui savent employer leur fortune à de bonnes et charitables actions, aussi jouit-il dans son pays d'une immense popularité.

La création de l'Hôtel Louise est pour beaucoup dans ces légitimes sympathies que lui vouent tous ses charbonniers.

Jugez plutôt des avantages de cette sublime institution :

L'ouvrier adulte peut prendre sa pension à l'Hôtel Louise, moyennant fr. 1-50 par jour. Il jouit pour cette somme d'une chambre particulière (service compris); il lui est servi quatre repas par jour et des repas qui comptent! Son lavage est gratuit; il lui est préparé de plus tous les jours, quand il revient de son travail, un bain avec savon pour lequel il ne paie absolument aucun supplément; il a enfin la jouissance gratuite de livres et de journaux.

Cet établissement auquel sont abonnés tous les ouvriers de M. d'Andrimont, est une belle construction possédant un vaste jardin. L'Hôtel Louise réunit donc toutes les conditions d'hygiène désirables.

Le règlement d'ordre ne contient qu'un seul article :

« L'ouvrier n'est logé à l'Hôtel Louise, qu'à la condition de travailler régulièrement pour la Société du Hazard et de se conduire honnêtement à l'égard de ses camarades et du personnel attaché à l'établissement ».

Voilà qui est court et bon à la fois!

Aussi M. d'Andrimont a-t-il trouvé des imitateurs!

L'Hôtel-restaurant d'Ougrée, créé par la Société Oeschger-Mesdach et C<sup>ie</sup>, n'est que la reproduction pure et simple, sur une petite échelle, du magnifique Hôtel-Louise.

Les constructions ouvrières du Bureau de bienfaisance d'Anvers sont encore remarquables.

Chaque habitation a son entrée séparée et contient une chambre commune, deux chambres à coucher, une cave, une cour et un lieu d'aisances séparé pour chaque ménage. L'ouvrier paie pour ces habitations aussi salubres que confortables fr. 4-00 à fr. 4-50 par semaine.

Citons encore, avant de terminer ce chapitre les plans d'habitations ouvrières de MM Bordiau, Demanet, Deprez, Dubrucq, Dumont, Limauge, de la Société de la Vieille-Montagne et de la Société de Marcinelle et Couillet. Chacun de ces plans possède des avantages particuliers que nous ne pouvons détailler.

Constatons seulement que partout le sort des travailleurs est entre les mains de quelques hommes dévoués, qui consacrent une grande partie de leur fortune à la santé et au bien-être de la classe ouvrière.

Ce dévouement qui chaque jour inspire de nouveaux industriels, nous fait espérer qu'un jour viendra où les grèves et les révoltes suscitées par les doctrines malsaines et subversives de l'Internationale, viendront échouer misérablement contre la barrière insurmontable de ces réformes humanitaires et vraiment progressistes.

(A continuer).

V. R.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FABRIQUE DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et remisage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE  
COULEURS POUR AQUARELLE

et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, le campagne et de lux. Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Couteaux, Brosses

Plaqueaux, Crayons, Billes à compas, etc.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

**GUNTHER**

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

### Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

### LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

### A VENDRE :

UN

GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'Impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

## MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par ALFRED CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE-LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N<sup>o</sup> 30.

30 JUILLET 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

## ABONNEMENTS

Belgique, un an. . . . .	fr. 10 "
Id. six mois. . . . .	6 "
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id. six mois. . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne. . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.  
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

## UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

*Exposition du Cercle artistique et littéraire : les Paysagistes. — Lettres de Ludwig Wihl, IV. — A propos du Beau. — Une primeur. — Les Vingt-quatre coups de sonnet de Théodore Hannon. — Concours du Conservatoire : Résultats. — L'Exposition d'Hygiène et de Sauvetage : la Belgique. — Nouvelles à la main.*

## V<sup>e</sup> EXPOSITION ANNUELLE

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

4<sup>e</sup> article.

Le Cercle artistique et littéraire nous a servi une seconde édition de son exposition annuelle.

La tâche générale, l'impression première restent les mêmes : lumière franche, saines colorations, jeunesse et conscience, voilà les vivaces qualités que l'on remarquait à l'exposition d'hier et que l'on admire encore à celle d'aujourd'hui.

Nous adresserons en passant nos félicitations à la

Commission organisatrice à qui nous devons d'avoir deux expositions au lieu d'une. C'est une heureuse innovation qui, nous l'espérons, et personne ne s'en plaindra, passera dans les habitudes exposantes du Cercle artistique et littéraire.

Ce second Salon, non moins riche et non moins complet que le premier, prouve que les exposants, féconds et travailleurs, n'ont pas qu'une seule œuvre à montrer, œuvre nourrie de longue main en prévision du public et de l'exposition — comme les peintres décorés le font lors de l'anti-artistique pilori triennal.

VI

### Les Paysagistes.

Th. Baron, J. Toussaint, Tscharner, L. Dubois, H. Van der Hecht, Heymans, A. Lacomblé, Pantazis, M. Hagemans, Vogels, Binder, Sembach, Berthe Becker, Louise Héger.

La presque totalité des artistes exposants a tenu à honneur de donner au Salon une « face nouvelle ». Chacun a fait de nouveaux envois : d'aucuns ont gagné, d'autres ont perdu au change.

Th. Baron est au nombre de ces derniers.

Nous préférons — et de beaucoup — son premier envoi : ses *Sables de Campine* si magistralement peints et si splendidement éclairés. Son mois de *Mars* ne possède point le caractère et le voulu habituel aux œuvres du maître ; mais la lumière y est toujours !

Une lumière blonde et printanière, — premier regard du soleil qui renaît, — baigne les terrains où transparaissent sous la rouille des jours froids, les jeunes verdeurs des jours tièdes qui vont éclore. Le ciel bleu lamé de blanc est riche en tendres promesses...

Sa neige de *Décembre*, par contre, est du plus puissant caractère — mais possède-t-elle la même sincérité ? En cherchant le côté dramatique de son tableau, Baron a forcé le ton : il est arrivé à d'incroyables noirs dans sa neige, lui, *grisiste*, lui, l'amoureux de l'air et des clartés.

Jules Toussaint est coloré, robuste et lumineux dans ses *Rochers*. Un superbe morceau dextrement échafaudé et truellé à pleine pâte dans des tons pleins de justesse et de vibration.

Toussaint a chaussé les bottes de sept lieues, — un peu celles de son maître, dit-on, — il est arrivé : s'il dégage son individualité il deviendra un solide paysager avec qui l'Art vieillot aura bellement à compter !

Que de charme pénétrant et de douce rêverie dans le *Soir* de Tscherner ! La plaine verte emmitouffée d'ombre se perd au loin dans la brume des belles vesprées de juin. Elle s'étale, grande et simple, coupée de flaques vibrantes répercutant les bleus pâlis du ciel d'où la nuit descend sereine et mélancolique.

Tscherner est l'un de nos rares artistes qui sentent vraiment et s'impressionnent, qui peignent avec leur cœur et qui laissent toujours quelque chose d'eux-mêmes dans l'œuvre créée.

Volontiers je le classe en tête des « émus » Amoureux sincère de la nature, il l'aime discrètement, en penseur, sans folle fièvre et sans hystérie. Il veut rendre tout ce qu'elle lui fait éprouver ; il la cherche dans ses formes les plus intimes, dans les détails les plus cachés : de là parfois son apparente sécheresse qui provient de sa trop grande conscience et de son excès d'honnêteté...

Ce n'est certes pas à Louis Dubois que l'on fera ce vertueux reproche : voyez les buissons d'avant-plan de son *Marais*. Ils deviennent tout ce que l'on veut : l'habile cuisine du couteau à palette y a mis tous les piments, mais la sincérité est absente...

C'est souvent une grande perte pour l'Art vrai, qu'un peintre arrive !

*Le moulin de Genval* de H. Van Der Hecht est empreint d'un je ne sais quoi qui vous impressionne. A droite un coin de ferme sèchement et nerveusement

exécuté ; à gauche une échappée — jaune — sur la campagne frigide et embaumée. De hauts arbres découpent leurs branchages dénudés sur un grand ciel clair où le soleil s'endort.

Les rapports de tons entre les blancs froids des murs et les ors pâlis du ciel sont parfaits.

La mélancolie du site et de l'heure sont délicatement compris et interprétés.

Son *Printemps* nous plaît moins : il nous semble crû et bien tapageur. Il est vrai qu'au sortir des hivers les yeux habitués aux tons neutres de la nature en léthargie s'exagèrent volontiers les verdeurs rayonnantes du printemps.

J. Goethals expose une plaque de neige qui pourrait s'intituler « terrains à vendre ». Voilà certes une page — blanche — qui ne fera guères d'enthousiastes. Par contre sa *Campine* a produit un enthousiasme — royal !

Le *Paysage à Vyle* de M<sup>lle</sup> Louise Héger est une étude enlevée haut la main avec bonheur et crânerie.

Pantazis a fait éclore de son magique couteau un *Avril* plein de charmes. L'herbe vivifiée s'illumine aux vergers, elle brille sous la printanière rosée, les cerisiers en fleurs secouent leur neige parfumée : tout renaît, s'égaie et bruit... C'est l'éternelle mélodie du Printemps et Pantazis, poète du couteau, en a transcrit un frais couplet sur sa toile émue !

Vogels suit un chemin qui mène en ligne droite aux fours du boulanger. ... Il cingle ses panneaux de tons faux, tapote ses paysages en furieux, sans souci du ton ni de la forme : c'est de la fougue mal entendue. On ne saurait être assez sévère pour soi-même, M. Vogels, la patte ne suffit point sans la conscience et la volonté.

L'*Avenue* de Binder fuit bien sous ses arbres aux verts intenses, on s'y promène à l'aise et avec plaisir. C'est de la peinture saine où le ton est consciencieusement cherché — et trouvé.

Aug. Sembach a carrément attaqué un coin aux verdeurs outrées, page riante arrachée au carnet de juin. Ces verts tripotés au couteau, un peu à la diable, rappellent la ragoûtante cuisine d'Hippolyte Boulenger.

A. Lacomblé est un peintre foncièrement honnête, sa sincérité est sans seconde : elle touche presque à la minutie. Amoureux du correct, il cherche le détail et la ligne. Son *Moulin en Campine* rappelle Fourmois, mais Fourmois amorti et sans ses éclats métalliques.

La *Solitude* de M<sup>lle</sup> Berthe Becker nous plaît énormément. Nous sommes étonnés et charmés de trouver dans une femme cette exubérance de forces vives, cette fougue virile, cet entrain endiablé !

C'est l'incontestable preuve d'un tempérament, et un tempérament devient chose bien rare à notre époque de chloroses et d'abâtardissement.

Berthe Becker charge à la brosse, sabre au couteau, enlève d'assaut ses paysages avec une audace, une

crânerie, une furia étonnantes qui font hurler les bonnets de coton qui hochent désespérément leur mèche devant cette grande et furieuse page. On y trouve des défauts, des inexpériences assurément — mais ce sont de ces défauts *de premier ordre* qui plus tard deviennent des qualités chez les natures telles que celles de M<sup>lle</sup> Berthe Becker.

Si les femmes-artistes possèdent parfois la virilité et la robustesse, apanage du sexe-fort! l'homme-artiste possède parfois des finesse, des grâces et des timidités que l'on ne penserait trouver que dans l'être féminin. Maurice Hagemans est de ceux-là. Son pinceau grêle et délicat possède des saveurs, des mièvreries et des distinctions essentiellement féminines. Sa touche est précise et précieuse, son exécution menue et coquette, sa gamme argentine et raffinée — presque décolorée à force d'idéale recherche.

Heymans est un maître. A son ombre est éclosé et grandit une pléiade d'imitateurs. Mais qu'ils ne se laissent point séduire : Heymans est un charmeur! Il voit la nature à travers des lunettes spéciales et volontiers il l'endimanche. Il raffole du ton suave, de la tache exquise, des délicieuses colorations — mais le caractère et la vérité en souffrent bien souvent...

Voyez les jolis tons roses - argentins et les jaunes superflins de sa mignarde *Campine*. C'est faux et charmant, c'est plein de séductions : partant, bien dangereux!

(A continuer).

MARC VÉRY.

#### LETTRES DE LUDWIG WIHL

##### IV

M. Vlinsi m'a mis inopinément hors de l'ornière. Qui est M. Vlinsi? Je ne saurais le dire; j'ignore même si les lecteurs de *l'Artiste* sont plus avancés que moi... Mais il faut supposer qu'ils le regardent comme un homme fort, puisque sa main a pu m'arrêter. Ce serait aller trop loin. Vous avez oui dire qu'il y avait des individus qui jetaient des cailloux sur le chemin de fer: ce n'est pas à dire qu'ils soient forts; et ils ont soin de se cacher pour ne pas être appréhendés au collet. Je relève la pierre que me jette Vlinsi — mais je ne la lui rejeterai pas... Dieu sait! je pourrais blesser une Madeleine!

M<sup>me</sup> Aurore Dudevant se voilait sous le nom de George Sand; il serait possible que Vlinsi fut le voile d'une dame quelconque. Sa dernière lettre, — j'allais dire la dernière pierre lancée contre moi, n'est pas du même caractère ni du même style que ses lettres précédentes.

Dans celle-là je vois les mains poilues d'Esau, dans celles-ci la face candide de Jacob, d'un Jacob qui bégayerait les premiers éléments de la philosophie pieusement douceuse... Serait-ce une application du proverbe italien : *La donna e mobile?*

Mais tout cela est mystère; il me laisse dans l'incertitude. S'il est si pieux qu'il veut le paraître, qu'il ou qu'elle croie réellement à l'infailibilité du Pape et du Beau absolu, à l'immaculée-conception de la Vierge et des œuvres d'art, à l'apparition de Lourdes et aux révélations académiques — avec tout le respect pour l'homme ou la femme, — je dirai que tout cela ne suffit pas pour lui accorder le diplôme de Docteur en philosophie ou même en théologie. J'avoue franchement que le mameluck de l'Eglise, M. Veuillot, qui croit ces choses au pied de la lettre; et que le paladin du positivisme, M. Littré, qui met le bon Dieu hors de son système, me paraissent plus forts que lui. S'il a pris la plume contre moi, c'est qu'il veut répandre la civilisation parmi les lecteurs de *l'Artiste* suivant l'exemple du Czar qui civilise en ce moment l'Europe du Sud-Est. Heureusement M. — ou M<sup>me</sup> — Vlinsi verse au lieu de sang, de l'encre seulement.

On ne peut lancer une plus grande injure à un membre de la Société de tempérance qu'en l'appelant ivrogne, s'est dit Vlinsi; donc, je dirai à Ludwig Wihl, le monothéiste, qu'il est athée. Cela suffira pour le mettre en colère, et *l'Artiste* se fera un plaisir de m'accueillir. Mais il s'est trompé. Plusieurs de ses rédacteurs m'ont lu et m'apprécient et ils se sont arrangés avec moi pour me défendre contre les attaques que je n'ai pas méritées.

Maintenant : *Amoto quæramus seria ludo.*

Si j'ai un mérite littéraire, je crois qu'il consiste surtout dans la cohérence de mes idées avec la forme qu'elles revêtent. M. Vlinsi montre beaucoup de déférence et même de respect pour le poète; pourquoi sépare-t-il le poète de l'homme et du penseur? C'est un parti pris. Moi, jamais je n'ai vendu mes convictions comme Esau vendit sa primogéniture; j'ai aussi une primogéniture, moi, celle du Monothéisme de mes ancêtres. C'est en lui seul que je trouve quelque chose de stable et de permanent lorsque tout chancelle et se brise.

Je ne suis pas seulement athée aux yeux de M. ou M<sup>me</sup> Vlinsi, je suis aussi socialiste. Ici je m'avoue coupable; je suis socialiste de tout mon cœur, et comme chaque honnête homme doit l'être, quelque soit d'ailleurs son parti. Fénelon l'était déjà. Un jour un curé, de ses curés, vint lui annoncer d'un air triomphant qu'il avait aboli la danse des paysans les jours de fêtes : « M. le curé, répondit le prélat humanitaire, vous avez aboli les fêtes. Ne dansons point, mais permettons à ces pauvres gens de danser. Pourquoi les empêcher un moment d'oublier qu'ils sont malheureux? » Moi, je vais plus loin; je danse avec.

J'ai à relever la dernière accusation. Suis-je révolutionnaire? Je le suis trop pour les réactionnaires et pas assez pour les révolutionnaires *ex professo*, les *pur-sang*. J'ai lutté pour la grande cause qui a, Dieu merci, triomphé; j'ai lutté pour l'unité allemande depuis que je tiens une plume à la main. J'ai payé ce péché d'un exil qui dura le quart d'un siècle. Je n'ai fait que mon devoir et je ne m'en flatte pas. Seulement qu'on ne me le reproche point!

Ayant dit cela, je salue Monsieur ou Madame Vlinsi. Je continuerai dans ma prochaine lettre mes études interrompues sur le réalisme dans l'Art.

LUDWIG WIHL.

## À PROPOS DU BEAU !

La guerre paraît déclarée entre les collaborateurs réguliers et irréguliers de l'*Artiste* sur le terrain — vague — du Beau dans les arts. Nous ne sommes pas fâchés de voir cette question intéressante se traiter par voie de polémique, et plus que personne nous sommes convaincus de la vérité de cet axiome banal : Du choc des idées jaillit la lumière, ou la vérité, ce qui est la même chose. Cependant il nous paraît urgent d'inviter nos irréguliers à ne pas allonger leurs exposés, à s'abstenir de personnalités, à songer constamment que les colonnes de l'*Artiste* sont bien petites... Nous avons à rendre compte des diverses expositions, des concours du Conservatoire, de cent autres choses *actuelles*. et nous aimons mieux avertir maintenant Messieurs les esthéticiens que de devoir plus tard écouter leurs articles.

Ce n'est pas à dire que la discussion soit inopportune, car les jeunes, auxquels nous nous faisons gloire d'appartenir, n'ont jusqu'ici guères songé à exprimer *ex cathedra* leur manière de voir sur la théorie de l'art, — si tant est qu'une telle théorie puisse exister. Quant au Beau absolu, nous sommes certes de l'avis de Millet, cité par Marc Véry ; mais à côté de la négation d'un principe par trop autoritaire, il y a place *peut-être* pour certaines thèses que nous pourrions énoncer un jour.

M. Vlinsi nous paraît s'être mépris étrangement sur les tendances des jeunes : la signification étroite qu'il donne au mot réalisme en fait foi. Ce n'est point dans les livres et parmi les distinctions subtiles des philosophes qu'il faut chercher les tendances d'une école en matière d'art ; mais bien en étudiant les œuvres des militants, en visitant leurs ateliers et leurs expositions. M. Vlinsi ne doit pas pousser l'amour de l'*idéalisme* jusqu'à ne point vouloir regarder autour de lui. Les idées abstraites ne lui feront pas découvrir le point de vue auquel nous nous plaçons pour « reproduire la nature », et ce n'est point dans son âme, — toute « consciente d'elle-même » qu'elle puisse être, — qu'il pourra admirer la poésie d'Huberti ou la finesse de Smits. Allez au Cercle artistique, M. Vlinsi, si toutefois vous ne craignez de vous y compromettre ; cette visite vous sera mieux utile que la lecture de plusieurs volumes d'abstractions esthétiques. Vous y verrez que l'art ne se dégrade point par l'imitation de la nature et par l'observation du précepte de Bacon : « L'art doit obéir à la nature comme une femme à son mari ». (Bacon : *Sagesse des anciens*, XXV in fin.)

Quant à Ludwig Wihl, comme il l'a dit lui-même, « sa parole est un cheval qui a le mors aux dents ». Pour bien le comprendre il faut être quelque peu poète soi-même, et nous ne nous étonnons pas que Vlinsi se soit mépris sur le sens de ses phrases ; d'ailleurs mieux valait se taire que tirer des conclusions erronées... Wihl a toujours combattu pour l'art vrai ; il suffit pour s'en assurer de relire les strophes d'introduction au *Mendiant pour la Pologne* (1). Nous traduisons quelques vers : « C'est dans la nature de l'art moderne qu'il n'ait pas besoin de « recourir aux tailleurs artistiques (*Artistischen Schneidern*), « et de leur demander des voiles symboliques, des allégories « ténébreuses, des suppléments à la nature. C'est là l'élément « que l'on appelle réalisme, c'est par là que l'art moderne se « distingue de l'art ancien. » Et plus haut : « L'art est beaucoup « pour moi, mais je préfère encore le sujet qu'il traite... « D'abord le verbe, ensuite le rythme ; ainsi le veut la pensée. « Le verbe est le tronc auquel le rythme s'attache comme un « rameau ».

(1) In 8°. Paris, Michel Lévy, 1864.

Voilà certes des paroles vraies et que M. Vlinsi même, terreur des poètes, ne pourra traiter d'*amphigouris*. C'est là un terme qu'il est malséant d'employer en parlant d'hommes qui sont « inscrits au livre d'or de la littérature ».

Mais il est temps de nous arrêter. Nous voulions — en deux mots, élucider la position des rédacteurs de l'*Artiste* dans la question du Beau ; le sujet nous a entraînés ; que le lecteur et M. Vlinsi nous pardonnent !

## UNE PRIMEUR

Connaissez-vous la bonne, l'excellente nouvelle, ami lecteur ? Nouvelle unique pour les bibliophiles, pour les artistes, pour quiconque aime et apprécie ce qui est œuvre d'humour, de grâce, de force, d'esprit...

Félicien Rops, ce maître universel que d'aucuns accusent — à tort — d'être tardigrade, comme dirait Balzac, Félicien Rops, dis-je, garde l'atelier — et travaille !

Il a dérouillé sa pointe (qui n'a jamais été rouillée), sa pointe magique, héritage merveilleux des Romeyn ; des de Hooghe, des Coypel, des Abraham Bosse, et traduit sur cuivre vibrant l'œuvre jeune éternellement d'Alfred de Musset, rééditée par Alphonse Lemerre.

Exquise trinité de noms : Musset, Rops, Lemerre ! Et quel régal pour les délicats et les voluptueux !

Marc Véry a rapporté de son pèlerinage au Salon Parisien la première des quarante planches qui orneront l'œuvre du chantre des *Nuits*,

C'est le Frontispice, réelle et savoureuse primeur de gourmet intelligent où se retrouvent toutes les puissances, toutes les délicatesses du maître aqua-fortiste très-aimable et très-spirituel.

Je vais tenter de vous en donner un avant-goût en vous le décalquant à la plume.

« Un Frontispice doit être non pas une vignette dans laquelle un artiste jette les lettres d'un titre ou d'un nom, comme on a coutume de le faire en ce bon dix-neuvième siècle où l'on a beaucoup plus soin de faire vite — et mal — que de faire juste et bien ; mais un *dessin condensant une œuvre littéraire dans un fronton*. »

Tel est l'avis même de Félicien Rops...

Son Frontispice du Musset représente donc un fronton de tournure moderne, mais dont l'ornementation est dans le goût du seizième siècle, époque qu'a choisie Musset pour ses drames et pour beaucoup de comédies.

Deux grandes figures ornent les pilastres de soutènement. D'un côté *Lorenzaccio* cache dans les plis de son manteau l'épée qui va tuer Alexandre de Médicis ; de l'autre, *Béatrix Donato*, masquée, en grand costume vénitien, attend Pippo, le fils du Titien.

Le « tableau » c'est-à-dire, le milieu du frontispice, représente les principaux personnages de l'œuvre, groupés sous un grand piédestal que surmonte un sphinx femelle étrange, un petit génie ailé vient baiser le sphinx sur la bouche.

L'idée énigmatique et non concluante de l'œuvre de Musset est heureusement rendue par cette figure. Aux pieds du sphinx : Fantasio avec sa guitare, Barberine, Alfred de Musset lui-même, personnifiant les *Confessions d'un enfant du siècle*, se penche sur M<sup>me</sup> de Léry, du *Caprice*. Mimi Pinson, Celio et Marianne, le capitaine Clavaroche, Fortunio, la Marquesa d'Amaëgui, etc., etc. Au dessous, dans des rinceaux très-ornementés, des enfants figurent la *Comédie* et le *Drame*, 'a *Poésie sérieuse* et la *Poésie légère*.

Sur l'entablement du couronnement, des amours chevauchent sur des chimères ailées, à la bouche de flamme, qui vont les emporter dans l'infini...

Comme on le voit, l'idée est complète, l'œuvre comprise et interprétée en vrai maître.

La morsure en est blonde et fine, d'une coloration discrète et sans noirs avec des gris charmants. Bref, la première des eaux-fortes de Musset nous fait merveilleusement présager de celles qui suivront et Rops pourra s'écrier en remettant sa pointe au fourreau : *Exegi monumentum!*

Terminons — fort à propos — en citant les vers adressés par Musset à une dame qui avait fait des dessins pour ses *Nouvelles* :

Pauvre et pâle bouquet, ô mes chères pensées ;  
Dans ce bruyant torrent où vous devez mourir,  
Heureuse soit la main qui vous a ramassées !  
Puisse-tu désormais modestement t'ouvrir,  
Petit livre, et songer qu'il te faut soutenir  
Dans ton sein tout ému ces perles enchassées !

EDGAR C. MEY.

## BIBLIOGRAPHIE

### Les vingt-quatre coups de Sonnet

par THÉODORE HANNON.

Nous devons avouer que nous éprouvâmes un certain embarras quand le *carillon* de notre féal et poétique ami se fit entendre dans le public... *L'Artiste* devait-il lâchement se récuser sous prétexte d'accointances avec l'auteur, — ou pouvait-il, sans chercher du reste à déguiser ses sympathies, promener le couteau de critique à travers les pages teintées du volume de Hannon? Ce dernier parti l'emporte décidément, et nous saisissons l'occasion d'affirmer combien nous aimons voir Messieurs les peintres s'occuper de choses littéraires, et manier la plume sans négliger le pinceau. *Ut pictura poësis* : Théodore Hannon s'est appliqué à montrer la vérité de cette parole romaine, et chacun de ses sonnets est un tableau, enlevé parfois comme une étude au couteau, parfois aussi repris et travaillé, — mais jeune toujours, plein de vie et de lumière.

Un homme d'esprit et de goût qualifiait, l'autre soir, le sonnet de *marquetterie littéraire*. C'est recommencer la vieille guerre contre cette forme poétique qu'un critique de 1830, Philarette Chasles, voulait proscrire des lettres françaises. « Le sonnet, disait-il, est le rythme spécial des idiomes riches, sonores, où la rime abonde, — comme l'italien et le portugais... » Hâtons-nous d'ajouter que le sonnet ne s'en est pas plus mal porté, et que nous ne pouvons blâmer le poète de *L'Artiste* d'avoir — après Soulayr — choisi cette forme pour son début.

Devenu aujourd'hui plus franc d'allures, le sonnet ne craint pas de sortir quelquefois de la robe classique où l'emprisonnent ses doubles rimes; d'autre part la variété de coloris de la langue contemporaine — chère à Hannon — facilite la tâche au *sonneur* en quête de rimes riches. La rime riche, cette monomanie des romantiques n'est pas dédaignée par les modernes; l'auteur des *Vingt-quatre coups* la trouve aisément et semble s'y complaire... Écoutez le début de *Thines*, un des sonnets les plus frais, éclos en pleine nature :

Thines !. . Parmi les monts où le printemps s'éveille  
Au milieu des vergers et des robustes champs,  
Comme elle épanouit son agreste merveille  
De fleurs et de parfums, de rayons et de chants !

Au creux des buissons verts le pinson s'émerveille,  
N'écoutant en avril que ses jeunes penchants...  
Oh ! sous ces chaumes sur qui la nature veille,  
Les pleurs sont moins amers, les hommes moins méchants.

N'est-ce pas que le paysage est joli ?

Si vous voulez à la fois une étude de *nu* et un tableau moderne, lisez la *Grosse femme* ; le réalisme en est amusant, et vous y verrez de beaux vers : Hogarth et Glatigny ! C'est du reste une esquisse enlevée en pleine pâte (!) sans longueurs ni chevilles.

La *Grosse femme* semble indiquer un progrès marqué dans le *faïte* de Hannon. Il avait maintes fois sacrifié à la recherche et s'était quelque peu égaré dans le sentier des Parnassiens, riches en forme, mais très indifférents vis-à-vis de l'idée. C'est le mal contemporain : le rythme tend à supplanter le verbe, la forme prime la pensée, on aime les descriptions recherchées; et, sous ce rapport, le sonnet intitulé : *Vieux coin*, restera comme un exemple de la première manière de Hannon.

Nous félicitons notre ami d'avoir échappé à ces tendances. Il est du reste bien moderne, même dans ces légers écarts.

Avant de fermer le volume, citons encore *Pompeia* (à Eugène Smits), une ancienne connaissance, *Mythologie*, odelette *légère* et *Marivaudage*, un sonnet plein de qualités. La dernière pièce du volume, *Cieux voilés*, est d'un excellent sentiment; après avoir décrit une froide et pluvieuse matinée d'octobre, le poète termine ainsi :

Mais que me fait la pluie ou l'aiglon fouetteur  
Le souvenir pour moi fait reflourir les roses  
Et dans mon cœur vibrant nichier l'oiseau chanteur.

C'est à Ludwig Wihl, le barde ami des souvenirs, que sont dédiés ces vers. Un critique sévère reprocherait à Hannon l'effet de ces deux épithètes (fouetteur, chanteur), rimant entr'elles. Mais la pensée est si bien trouvée qu'on aurait mauvaise grâce à s'arrêter aux détails.

Le frontispice à l'eau-forte est à lui seul un petit poème de grâce et d'humour; le caractère et les *blondeurs* du dessin révèlent l'école de Rops. A côté du frontispice notez les triolets d'entrée lestement enlevés et qui doivent disposer heureusement le lecteur :

Lecteur aimable et méritant  
Cy va grincer ma sonnerie...

En résumé, Hannon nous a donné un petit volume vraiment agréable, et qui le place d'emblée parmi nos rimeurs distingués. Il ne s'arrêtera pas en si bon chemin, nous y comptons bien, et nous donnera des poésies de plus longue haleine. Que la muse des peintres-poètes, cette muse qui inspira Jules Breton, l'ait toujours en bonne garde !

Un mot encore : Nous avons cru jusqu'ici que les éditeurs parisiens avaient la spécialité des jolies impressions. La maison Callewaert a du premier coup égalé les chefs-d'œuvre de Claye et de Jouaust dans le genre élégant.

c.

Nous avons reçu de la librairie Muquardt : le *Précis de l'Histoire des Beaux-Arts*, traduit de l'allemand du Dr Leibke. Nous en rendrons compte prochainement.

De même nous nous occuperons bientôt du *Traité d'eau-forte* de Raoul de Saint-Arroman.

## CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — RÉSULTATS.

## INSTRUMENTS DE CUIVRE.

Jury : MM. Gevaert, président ; Bender, Briffaut, Labory et Léonard.

*Trombone.* (Professeur, M. Paque.) — 4 concurrents. 1<sup>er</sup> prix, non décerné ; 2<sup>e</sup> prix, M. Deneufbourg ; accessit, M. Poffé.

*Cornet à pistons.* Professeurs, MM. Duhem et Van Hoesen.) — 2 concurrents. 1<sup>er</sup> prix, M. Eenhoes ; 2<sup>e</sup> prix, M. Lecail

*Bugle.* (Professeur, M. Van Hoesen.) — 2 concurrents. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> prix, non décernés ; accessit, MM. Restieaux et Coquiart.

*Trompette.* Professeur, M. Duhem.) — 2 concurrents. 1<sup>er</sup> prix, non décerné ; 2<sup>e</sup> prix, M. Penninckx.

*Cor.* (Professeur, M. Merckx.) — 4 concurrents. 1<sup>er</sup> prix, M. De Grom ; 2<sup>e</sup> prix, M. Gentsch ; accessit, MM. Doomst et Dubin.

## INSTRUMENTS EN BOIS.

Jury : MM. Gevaert, président ; Buziau, Miry, Tricot et Vandenhœvel.

*Hautbois.* (Professeur, M. Pletinckx.) — 2 concurrents. 1<sup>er</sup> prix, non décerné ; 2<sup>e</sup> prix, MM. André et Van Dam.

*Clarinette.* (Professeur, M. Poncelet.) — 4 concurrents. Le jury reconnaît à l'unanimité que M. Schreurs s'est montré digne d'obtenir un premier prix ; mais vu son jeune âge, et pour ne pas le priver prématurément des leçons de son professeur, il croit devoir se borner à lui accorder le 2<sup>e</sup> prix, avec mention très honorable. Le 2<sup>e</sup> prix est attribué également à MM. Delvaux et Jambroes ; accessit, M. Frelinckx.

*Flûte.* (Professeur M. Dumon.) — 3 concurrents. 1<sup>er</sup> prix, M. Gorin ; 2<sup>e</sup> prix, MM. Schmit et Van Elslande.

*Basson.* (Professeur, M. Neumans.) — 4 concurrents. 1<sup>er</sup> prix, M. Dieudonné ; 2<sup>e</sup> prix, M. Huysmans ; accessit, MM. Godefroid et Alph. Agniez.

## PIANO.

*Piano (hommes.)* Professeur, M. Brassin.

Jury : MM. Gevaert, président ; Creys, Delieux, Ghymers, Heynderickx et Lavainne.

4 concurrents. MM. A. Degreef, Laroche, Streeter et Kefer. 1<sup>er</sup> prix, à l'unanimité, à M. Streeter ; à la majorité de quatre voix, à M. Kefer ; 2<sup>e</sup> prix et accessit non décernés.

*Piano (demoiselles.)* Professeur, M. Auguste Dupont.

Jury : MM. Gevaert, président ; Glymers, Heynderickx, Lavainne et De Wulf.

4 concurrentes. 1<sup>er</sup> prix, à l'unanimité, à M<sup>lle</sup> Delhalle ; 2<sup>e</sup> prix, à l'unanimité, à M<sup>lle</sup> Lardinois ; par quatre voix contre une à M<sup>lle</sup> Vanderhaegen ; accessit non décerné.

## MUSIQUE DE CHAMBRE.

Professeur, M. Steveniers.

Jury : MM. Gevaert, président ; Leenders, prince de Caraman-Chimay, Miry, De Wulf et Ancelot

3 concurrentes, M<sup>lles</sup> Enderlé, Gérard et Peellaert. 1<sup>er</sup> prix, non décerné ; 2<sup>e</sup> prix, par quatre voix, à M<sup>lle</sup> Enderlé ; accessit par quatre voix, à M<sup>lle</sup> Gérard.

N. B. — Nous insérons ces résultats sans commentaires. Dès que tous les concours du Conservatoire seront terminés, nous leur consacrerons un long article d'appréciations.

Voici l'ordre dans lequel se continueront cette semaine les concours :

Lundi 31 juillet, à 10 heures, violon. (Classes de MM. Colyns et H. Wieniawski.) Morceau de concours : 17<sup>e</sup> concerto de Viotti ; à 2 heures, audition de la classe de quatuor de M. Wieniawski : 1. Quatuor (*ut* majeur) de Mozart ; 2. Quatuor n<sup>o</sup> 4 (*ut* mineur) de Beethoven.

Même jour, audition (piano) de M<sup>lle</sup> Zélie Moriamé, 1<sup>er</sup> prix de 1875.

Mercredi 2 août, à 11 heures, chant (hommes, classes de MM. Cornélis et Warnots). Morceaux de concours : Ténors : air d'*Iphigénie en Tauride* (Gluck). Barytons et basses : air d'*Anacréon* (Grétry).

A 1 1/2 heure, chant (demoiselles, classes de MM. Cornélis, Warnots et Chiaramonte). Morceaux de concours : Sopranos : air de *Didon* (Piccini) ; ariette des *Deux avars* (Grétry), et rondo de la *Cleoméza di Tito* (Mozart). Contraltos : cavatine de *Montezuma* (Sacchini).

Jeudi 3 août, à 2 heures, orgue (professeur : M. Mailly). Morceau de concours : fragment d'un concerto de Haendel.

Vendredi 4 août, à 2 heures, déclamation, (classe de M<sup>lle</sup> J. Tordeus et de M. Quélus).

Samedi 5 août, à 2 heures, M<sup>lle</sup> Dulait concourra pour le diplôme de capacité. Elle récitera les *Imprécations de Camille (les Horaces)*, morceau qu'elle a choisi, et elle se soumettra aux autres épreuves qui lui seront indiquées par le jury.

## VARIÉTÉS

## EXPOSITION D'HYGIÈNE ET DE SAUVETAGE

## La Belgique. (Suite.)

Je m'aperçois que je me suis arrêté longtemps déjà dans le compartiment belge, et pourtant, que de choses encore à décrire et à admirer avant de franchir nos frontières ! Je vais donc être forcé d'abrégier mes observations et de zigzaguer un peu à bâtons rompus sur notre territoire, pour pouvoir dire, en passant chez nos voisins, que j'ai cité au moins toutes nos plus intéressantes expositions.

Mais avant de continuer notre course — je ne ne dirai plus notre promenade — je tiens à dire un mot encore de cette magnifique voiture d'ambulance exécutée par M. G. Danseray, sous la direction de M. D'Aoust pour le compte du comité sectionnaire (Molenbeek-Laeken) de la Branche belge de l'Alliance universelle, présidée par M. Edg. Jette.

J'ai assisté aux expériences faites par ces messieurs en présence du jury, et j'ai même, à cette occasion, rempli le rôle de patient. J'ai donc pu mieux que personne constater les avantages de la voiture en question. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, j'étais ramassé sur le plancher de la galerie belge — le prétendu champ de bataille — placé sur un brancard, porté dans l'ambulance volante et commodément installé dans mon brancard-lit, sans avoir ressenti la moindre secousse.

Malgré cette expérience qui avait admirablement réussi de l'avis des quelques personnes qui y assistaient en simples spectateurs, le jury ne me parut cependant pas disposé à récompenser, comme elle mérite de l'être, cette voiture d'ambulance, dont la presse tout entière a reconnu la supériorité.

Il présenta quelques objections — je dois le dire — peu sérieuses, et qui me font craindre que la Belgique ne soit sacrifiée, comme je l'ai entendu dire autour de moi.

Pour le moment, je ne veux pas encore prêter l'oreille à ces rumeurs publiques — peut-être injustes ; — j'ai plus de confiance dans l'impartialité d'un jury remplissant une aussi importante mission. Mais je tiens à faire remarquer que la voiture du comité de Molenbeek-Laeken n'a pas de comparaison à soutenir à l'Exposition du Parc. Elle est créée pour remplir un but spécial qu'aucune autre ne tend à réaliser, et à ce titre, elle doit aussi faire partie d'un groupe particulier.

Sur les champs de bataille de Metz et de Sedan s'était manifestée une lacune importante dans l'organisation des ambulances de la Croix-Rouge. Le déblaiement du champ de bataille n'avait pu s'y faire assez rapidement. Dès lors, ce problème occupa activement les esprits, et aujourd'hui il vient d'être résolu par les exposants de la voiture construite par M. Danseray.

M. D'Aoust, dans ses plans et ceux qui l'ont aidé de leurs conseils, ont cherché à faire évacuer du champ de bataille le plus de blessés possible et dans le moins de temps possible. A ce double point de vue, leur voiture est parfaite, et c'est à ce double point de vue aussi qu'elle doit être récompensée. Nous pensions terminer aujourd'hui notre visite au compartiment belge. Mais si nous proposons, notre metteur en pages dispose ! A cause de l'abondance des matières donc... la suite à huitaine !

V. R.

## NOUVELLES A LA MAIN

Au profit de la Caisse des Artistes, tous les jours, au Musée, de 10 heures à 5 heures, exposition des portraits de LL. MM. le Roi et la Reine, par Gallait.

Société royale de Zoologie et d'Agrément. Concerts d'harmonie sous la direction de M. Cleemann.

.... *Waux-Hall*. Tous les soirs, concerts par l'orchestre du Théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont

Le jeudi, concert extraordinaire.

.... *Cercle artistique et littéraire*. Exposition d'arts plastiques, visible tous les jours.

.... La statue de Léopold I<sup>er</sup> est enfin arrivée à Mons en compagnie du fondeur, M. Graux Marly. L'époque de l'inauguration n'est pas encore fixée.

.... M. Gevaert représentera le gouvernement belge au festival de Bayreuth.

.... Offenbach est revenu de son voyage en Amérique.

.... M. Camille Gurickx, pianiste belge, vient d'obtenir à Londres un très-grand succès.

.... La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a adopté les questions suivantes pour le concours de 1878 :

I. Esquisser à grands traits l'histoire littéraire du Hainaut.

Les concurrents s'attacheront spécialement aux écrivains de premier ordre ; ils apprécieront leur influence sur le développement de la langue française et feront ressortir le caractère et le mérite de leurs travaux.

II. On demande une étude historique sur les institutions de charité en Belgique depuis l'époque carolingienne jusque vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle.

Faire connaître les sources de leurs revenus, leur administration, leurs rapports avec l'Église et avec le pouvoir temporel, leur régime intérieur ; apprécier leur influence sur la condition matérielle et morale des classes pauvres.

III. Exposer la nature, l'étendue et les limites de la mission de l'État par rapport aux divers éléments de la société humaine. (Individu, famille, association de tout genre, y compris la communion religieuse et l'instruction publique).

IV. Faire connaître les règles de la poésie et de la versification suivies par les Rederykers au xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècle.

V. Écrire l'histoire de la réunion aux Pays-Bas des provinces de Gueldre, Utrecht, de Frise et de Groningue.

L'auteur embrassera, à la fois, les faits militaires et les négociations diplomatiques qui ont amené cette réunion, en prenant pour point de départ, quant à la Gueldre, la cession qui fut faite de ce duché à Charles de Téméraire.

Le prix de la première et de la deuxième question sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs ; ce prix est porté à mille francs pour la troisième, la quatrième et la cinquième question.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être

rédigés en français, en flamand ou en latin ; ils devront être adressés, francs de port, avant le 1<sup>er</sup> février 1878, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

En ce qui concerne le prix de Stassart (concours pour une notice sur un Belge célèbre), la classe offre, pour la cinquième période de ce concours, un prix de six cents francs à l'auteur de la meilleure notice consacrée à Simon Stévin. Le terme fatal pour la remise des manuscrits expirera le 1<sup>er</sup> février 1881.

.... M. Anfriso Fialho, attaché militaire à la légation brésilienne à Bruxelles, vient de faire paraître chez Weissenbruch, rue du Poinçon, une intéressante étude biographique sur Don Pedro II. La visite de S. M. brésilienne en Belgique, donne une actualité particulière au travail de M. Fialho, — qui a du reste deux titres pour parler de cet empereur modèle : Il est Brésilien lui-même, et de plus, docteur en sciences politiques et administratives.

.... Un arrêté royal du 18 juillet modifie comme suit l'art. 64 du règlement du Conservatoire de Bruxelles :

« Art. 64. Les élèves qui ont obtenu soit un 1<sup>er</sup> prix dans les classes de déclamation, de chant ou d'instruments, soit une distinction dans la classe de composition, peuvent être admis, l'année suivante, à concourir pour le prix d'excellence. »

C'est en vertu de cette disposition que nous aurons samedi prochain le plaisir d'entendre encore M<sup>lle</sup> Adeline Dulait, la sympathique et brillante élève de M<sup>lle</sup> Tordeus, avant son départ pour la Comédie Française.

.... *L'Etrangère*, d'Alexandre Dumas fils, vient d'être jouée à Dijon, où elle a reçu un excellent accueil.

N'aurons-nous pas également l'hiver prochain l'occasion de juger la dernière œuvre du jeune académicien ?

.... Nos lecteurs se souviennent peut-être de l'article que nous consacra le 27 février au projet de célébration du centenaire de Rubens. Il paraît, dit le *Journal d'Anvers*, que les édiles anversoises n'ont pas réussi dans leur mission. La France aurait promis trois toiles, l'Espagne et l'Italie ont remis indéfiniment leur décision, et le musée de Dresde s'est montré récalcitrant. C'est vraiment grand dommage et nous regrettons d'avoir été prophètes de malheur.

.... Avis aux amateurs, s'il en est parmi nos abonnés. Un concours de peinture sera ouvert à l'Académie du 7 au 21 août, entre les élèves et anciens élèves, âgés de moins de 30 ans, qui ont obtenu une distinction dans les classes supérieures de dessin et de peinture. Prix : Mille francs.

On s'inscrit le 3 août, de 9 heures à midi, à l'Académie.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

#### GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

### Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

### LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

### A VENDRE :

UN

### GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par ALFRED CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE - LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 31.

6 AOUT 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an. . . . .	fr. 10 »
Id. six mois. . . . .	6 »
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id. six mois. . . . .	7 »

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne. . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

Exposition du Cercle Artistique. — Les Concours du Conservatoire. — Les Concerts : Concours international de chant d'ensemble à Namur. Au Waux-Hall. — Bibliographie : Précis de l'Histoire des Beaux-Arts, traduit de l'allemand du Dr Lubke, par M. E. Molle. — Nouvelles à la main.

**V<sup>e</sup> EXPOSITION ANNUELLE**

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

5<sup>e</sup> article.

**VI**

Huberti, C. Van Camp, Asselbergs, Raeymaekers, Le Mayeur, J. Verheyden, L. Speekaert, Røsseels, Meyers, Lambrechts, H. Stacquet.

Huberti, à chaque exposition nouvelle, nous apparaît plus jeune, plus tendre, plus charmeur. Je

soupçonne fermement ce pur artiste de peindre à l'eau de Jouvence...

Quoi de plus frais, en effet, de plus séduisant que son *Brouillard au printemps*? Quelles grâces de forme, quelles délicatesses de tons dans ce coin mignard de riantes verdure où rayonnent blanches marguerites, pourpres coquelicots! — Son *Matin*, plus robuste et tout personnel, est une étude enlevée avec bonheur en grandes taches justes et mordantes.

C. Van Camp est d'un sentiment doux et mélancolique dans son *Hiver*. La campagne étale ses blancheurs nacrées coupées d'un fauve rideau d'arbres à travers lesquels l'on découvre au loin les toits bordés de neiges d'un village engourdi. Une jeune fillette, les mains blotties sous le mince tablier, erre seule par la plaine muette.

Autre effet blanc: *Un hiver à Marlotte*, d'Alp. Asselberghs. Le soleil va disparaître. Il empourpre le ciel de ses lueurs dernières. La rue s'allonge, pittoresque, sous l'amoncellement de neige balayée; les toits se détachent brusquement en plaques violacées sur les pâleurs du ciel.

Nous ne félicitons guère M. Raeymaekers sur son *Effet de lune*. C'est faux d'un bout à l'autre et cela manque de caractère et de conscience, — cette vertu que tout peintre devrait cultiver à l'égal du dessin et de la couleur. M. Raeymaekers se consolera facilement de nos félicitations négatives, car son *Effet de lune* a trouvé amateur — payant.

Son *Soleil couchant* possède de meilleures qualités et le sentiment du soir qui tombe est bien interprété dans les verts assombrés des terrains. Mais la pâte n'en est pas appétissante et la touche, horizontalement traînée partout, a certaine lourdeur qui matérialise les délicates intentions de l'effet.

I. Verheyden nous semble faire quelque maladie. Son paysage est presque peint en fresque, neutre et décoloré, éclairé par je ne sais quel froid soleil. Le site a de la grandeur et l'exécution, de la fougue — trop de fougue!

Le *Rocher sur la Lesse*, de Gillemans, est une tache juste, saine et solide.

Le *Paysage* de Schmidt a d'appétissantes verdeurs, fraîches et printanières : voilà un artiste improvisé!

A. Le Mayeur a le sentiment frais et délicat, intime et fin — mais il est l'un de ceux qui doivent le plus se défier de l'influence polychrome d'Heymans... Son *Crépuscule* est une délicieuse impression pleine de saveur et de poésie.

L. Speekaert est un tempérament — chacun sait ça — doublé d'un chercheur intelligent. Voyez son paysage, il est long comme la main et malgré cela d'une grandeur surprenante. Quelle correction et quelle majesté dans la ligne! Quelle ampleur du faire! — La pâte vibrante et ensoleillée est pétrie avec science et volonté. Les figurines d'avant-plan, touchées d'une lèche sûre et savante, sont prestigieuses; bien à leur plan, bien dans l'air, ne disant pas plus qu'elles ne doivent dire dans le paysage.

De Lambrechts, le peintre d'*Irma*, une intéressante pochade enlevée un jour de pluie.

La *Crique* de Rosseels respire d'une belle lumière blonde, elle est modelée dans des pâtes vibrantes et délicatement colorées.

L'on connaît les sculpteurs qui cherchent à l'ébauchoir les effets du pinceau, voici venir les peintres qui cherchent au pinceau les effets de l'ébauchoir et du ciseau; voyez l'*Effet du matin* de Meyers. La pâte est étendue en creux et en reliefs habiles, et sculptés de manière à ce que l'ombre des clottes produise elle-même les tons voulus.

Où cela s'arrêtera-t-il? Eh! dites-moi, je vous prie, l'Art demande-t-il tant d'appâts et de bizarres recherches?

Voyez les aquarelles de Stacquet: ce ne sont que des taches faites à la diable, — semble-t-il! — et

comme tous ces paysages à l'eau vivent, parlent, impressionnent. C'est fin, ému, perlé, vibrant. Stacquet est assurément un virtuose de la couleur moite. Son *Effet du matin* a les fraîcheurs, les délicatesses et la poésie d'un Corot.

## VII

### Les Marinistes.

A. Bouvier, L. Artan, De Burbure, Barnaba.

Peu nombreux, comme on le voit, les peintres de la mer, cette grande fantasque.

Bouvier expose sa *Brise sur l'Escaut*, tableau qui obtint franc succès et les honneurs de la rampe au dernier salon parisien. Je ne puis que répéter ici ce que j'écrivais de cette toile à Paris: Elle est conçue dans une gamme blonde, souple, harmonieuse.

Le ciel bleu rayonnant a des fluidités exquises, l'Escaut des nacres ravissantes. C'est charmant de vie, de joie et de lumière.

Les *Barques de pêche à Ferck*, de L. Artan, comptent parmi les belles pages du maître. Le ciel est superbe d'allure et de mouvement, dans ses grands nuages gris et blancs qui roulent par l'azur indéfini. Les quilles noires et mates des bateaux qui s'en vont, tranchent sur les luisants glauques des flots.

Marine bien ordonnée et supérieurement comprise comme tableau.

De Burbure n'a pas une heureuse exposition: mieux vaut n'en point parler...

La *Rade de Penzance* (Angleterre) de Barnaba... Ah! mais non!...

## VIII

### Fleuristes et Bibelotiers.

Jules Ragot, Vander Meulen, Franz Meerts, M<sup>lle</sup> Rosa Venneman.

Le plus beau tableau de fleurs et de fruits est assurément celui de J. Ragot. Vraie toile de salle à manger: appétissante et décorative. Riche de ligne et d'arrangement, elle étale ses roses brillantes, ses géraniums éclatants et ses fruits parfumés: groseilles écarlates, abricots dorés, amandes vertes, ananas, citron éblouissant... tous les trésors de Flore et de Pomone!

C'est peint avec humour, par touches spirituelles, frolées par-ci, empâtées par-là, toujours frappées juste et du coup. D'un ragoût amusant et d'une coloration chaude et vibrante qui fait songer à Vollon.

Franz Meerts a quitté ses moines égrillards et ses robustes italiennes, pour peindre les fleurs de son jardin. Son bouquet a de l'éclat et de la richesse, mais le fond gris sur lequel il se détache manque de facture et de chaleur.

Ed. Vander Meulen a envoyé un *Déjeuner* devant lequel s'arrêtent les affamés. Les substantiels accessoires sont groupés avec art et ne sentent pas l'arrangement. C'est peint avec une entière conviction et une grande recherche de vérité dans le ton et la forme.

M<sup>lle</sup> Rosa Venneman a sabré des roses au couteau avec une désinvolture un peu outrée. A côté de ces coups larges et voulus, l'on trouve d'inconcevables petites choses : le vase de cristal et le tapis notamment. M<sup>lle</sup> Venneman cherche la lumière et la finesse des colorations, cela l'entraîne loin, bien loin. Qu'elle s'en revienne vite et peigne consciencieusement comme elle voit, comme elle sent, en faisant fi des tendances et des trucs à la mode. Elle a un talent trop solide et trop personnel pour ne pas voler de ses propres ailes et s'oublier à chercher midi à quatorze heures.

(A continuer).

MARC VÉRY.

## CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Les concours de cette année ont été extrêmement brillants. C'est une justice à rendre à M. Gevaert qu'il est arrivé à donner à l'enseignement musical une prospérité remarquable. Nous sommes heureux de saisir cette occasion de prouver que, si nous osons attaquer la direction du Conservatoire quand elle nous semble commettre des abus, nous savons aussi lui rendre justice quand elle le mérite. Nous n'avons jamais fait de personnalités ; nous avons plus que personne de l'admiration pour l'éminent musicien qui dirige notre Conservatoire, mais nous prétendons avoir le droit aussi de discuter ses actes publics lorsqu'ils nous semblent préjudiciables aux intérêts de l'art que nous défendrons toujours avec courage et persévérance.

L'Artiste n'a publié jusqu'ici que les résultats — sans commentaires, — des concours du Conservatoire, et nous y revenons dans cet article pour les examiner plus en détail. On a été fort surpris de voir la composition de certains jurys. Pour la classe de *cuivres*, par exemple, le jury se composait de deux clarinettes, d'un flûtiste et d'un seul membre qui connut un instrument de cuivre, indépendamment de M. Gevaert qui fait partie de tous les jurys. Il y a évidemment ici une défectuosité à corriger. Elle est trop claire pour que nous insistions davantage.

Ce défaut se reproduit dans presque tous les jurys des différents concours.

Autre remarque plus matérielle. On n'a permis au public que l'accès des stalles et des *quatrièmes*. Messieurs les gros bonnets de la finance, les attachés de légation et autres commis de bureaux plus au moins décorés, les étrangers en permanence et en passage à Bruxelles, les colonies hollandaises, turques et autres pouvaient librement disposer des loges d'avant-scènes, de huit rangs de stalles, des loges de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup>, et des baignoires. Nous voudrions bien savoir jusqu'à quel point, lorsqu'il s'agit — de concours publics — il peut être permis de réserver un aussi grand nombre de places dans un établissement construit aux frais de l'Etat et entretenu au moyen des deniers des contribuables. Nous protestons contre cette manière d'agir, et nous demandons que dorénavant un plus grand nombre de places soit accessible au public. Mais arrivons à nos concours :

Au concours de clarinette, le petit Scheurs, élève des plus

remarquables, après l'exécution du morceau imposé, fut acclamé et *rappelé* par le public. Le jury — M. Gevaert en tête — s'associa à cette ovation, en applaudissant à outrance. Tout le monde trouva la manifestation toute naturelle et très-légitime. Après que le jeune Lichtenberg eut concouru dans la classe de violon, le public enthousiasmé voulut lui faire le même honneur. On applaudit donc vigoureusement. M. Gevaert sonna avec fureur. Mais les applaudissements continuèrent en dépit de ses coups de sonnette. Exaspéré de tant d'audace, il se leva et s'adressant au public : « On ne vient pas ici, dit-il, pour faire des manifestations, mais pour entendre un concours. »

Nous n'avons pas à apprécier ces paroles. Nous admettons volontiers que ces applaudissements prolongés — en pareille circonstance — sont de mauvais goût, mais adressées à un enfant prodige, ils sont trop légitimes pour pouvoir être arrêtés. D'ailleurs nous ne voyons pas pourquoi le jeune Lichtenberg n'a pu, comme le jeune Scheurs, venir saluer une seconde fois le public. Mais passons.

Le concours d'instruments de cuivre a été beaucoup meilleur que les autres années. Les différentes classes ont présenté d'excellents élèves. Mais nous voudrions bien savoir pourquoi M. Gevaert tient tant à introduire les instruments de Sax, reconnus pour manquer de pureté et de justesse par presque tous les gens compétents ? M. Schyn, à ce que l'on nous dit, aurait été victime de cette manie. Trois semaines avant le concours on lui aurait enjoint de concourir avec un trombone Sax. C'était le condamner d'avance, et M. Schyn a échoué malgré ses capacités, malgré le brillant second prix qu'il avait remporté en 1874.

On nous a affirmé encore, mais la chose nous semble tellement inouïe que nous n'osons pas y croire, que M. Gevaert a empêché un élève de concourir sous prétexte que son instrument n'était pas juste. Notez que l'instrument avait été acheté par l'élève au professeur lui-même.

M. Merck a présenté de remarquables talents cette année. Parmi ses élèves se trouve M. De Grom qui a obtenu le 1<sup>er</sup> prix à l'unanimité. M. De Grom est déjà arrivé à un grand degré de perfection tant sous le rapport du jeu que sous celui de la sonorité.

Rarement nous avons entendu même chez les maîtres une précision et une correction aussi minutieuses. — Nul doute que ce brillant artiste ne soit appelé à recueillir d'immenses succès.

Un seul mot à propos du concours de flûte.

Trois concurrents se présentaient : MM. Gorin, Schmit et Van Elsland. — M. Gorin qui est déjà un *vieux* du Conservatoire possède un mécanisme sérieux et beaucoup de ces petits trucs à effet que quelques années de concours vous donnent aisément. Mais le son manque d'ampleur, les traits par là même n'ont pas beaucoup de netteté. Son concurrent principal, M. Van Elsland est un artiste fini et reconnu comme tel : malheureusement il concourt pour la première fois et *pour lui* c'était, paraît-il, un défaut. Il joint à un mécanisme tout aussi parfait que M. Gorin, une incomparable pureté de son, une ampleur et une netteté supérieure.

Le public s'attendait donc — comme tous les artistes présents — à deux premiers prix. Il n'en a rien été, M. Gorin a obtenu seul le 1<sup>er</sup> prix et M. Van Elsland un 2<sup>e</sup> prix. — M. Schmit, excellent flûtiste aussi, a partagé le 2<sup>e</sup> prix avec M. Van Elsland.

Le bruit courait à côté de moi parmi les artistes que M. Gevaert voulait conserver M. Van Elsland dans une classe de composition et que pour être sûr d'arriver à ses fins, il ne lui accorderait pas le 1<sup>er</sup> prix cette année. Voilà une singulière façon d'agir.

Dans la classe de hautbois, MM. André et Van Dam, âgé de 12 ans seulement — ont brillamment remporté leur 2<sup>e</sup> prix.

Les élèves de M. Neumans se sont distingués. On a remarqué le concours de M. Alphonse Agniez qui a obtenu l'accessit. Le son est très-puissant et expressif. M. Agniez aurait sans doute obtenu un prix si sa timidité ne l'avait fait presser trop le mouvement dans la sérénade de Haydn.

Tous les journaux ont mentionné le triomphe des élèves de M. Brassin. Quatre élèves se sont présentés : MM. De Greef, Laroche, Streeter et Kefer.

M. Streeter et Kefer sont deux talents hors ligne, mais la palme revient à M. Kefer dont le jeu est plus ferme et plus passionné que celui de M. Streeter, un peu flegmatique, malgré sa délicatesse. On ne peut réellement trouver de place pour la critique à l'égard de ces deux lauréats qui sont destinés sans nul doute à devenir l'un et l'autre des célébrités.

Nous tenons à les féliciter chaleureusement ainsi que leur éminent maître !

La classe de M. Dupont dite du *Stacato* perpétuel venant après l'audition de ces deux virtuoses, a naturellement souffert de ce rapprochement.

M<sup>lle</sup> Delhalle a obtenu le 1<sup>er</sup> prix et M<sup>lle</sup> Lardinois le 2<sup>e</sup> prix partagé avec M<sup>lle</sup> Vander Haegen.

Cette dernière s'est surtout distinguée. Son jeu est préférable à celui de M<sup>lle</sup> Delhalle.

M<sup>lle</sup> Enderlé, gracieuse jeune fille, a obtenu le 2<sup>e</sup> prix de musique de chambre et M<sup>lle</sup> Gerard l'accessit. Que signifie l'audition hors concours de M<sup>lle</sup> Briart.

Cette jeune fille ayant obtenu le second prix de piano l'année dernière dans la classe de M. Steveniers, nous nous sommes étonnés de ne pas l'avoir vue concourir cette année et nous avons pris des informations. Il paraît que huit jours avant le concours, M. Gevaert a fait savoir à M<sup>lle</sup> Briart qu'elle ne pourrait y prendre part, et cela, sans lui donner aucune raison. Ce fait nous paraît étrange, incroyable et il nous serait agréable de recevoir des explications à ce sujet — sinon nous y verrions un nouvel abus d'autorité contre lequel nous serions forcés de protester.

Nous n'avons pas assisté au concours de contrebasse.

Passons donc aux altos. L'alto est un instrument trop négligé et qui possède cependant des ressources prodigieuses. Nous étions curieux d'entendre le concerto écrit par M. Forket pour ses élèves, et nous n'avons pas été désillusionnés, bien au contraire, ni au point de vue de l'œuvre, ni au point de vue de son interprétation dont MM. Agniez, d'Absalmont et Dubois se sont très-bien acquittés. M. Agniez — neveu, croyons-nous, du célèbre Agniesz — a fait preuve d'une grande virtuosité. Il est regrettable que cet élève si distingué ait été astreint à jouer *de mémoire*. Deux fois elle lui a fait défaut et il s'est trouvé arrêté. Malgré cela, le jury, reconnaissant son mérite, lui a décerné le second prix, ainsi qu'à M. d'Absalmont. Celui-ci partage les qualités du jeu de M. Agniez, sa sûreté, sa précision, mais la sonorité n'est pas aussi belle. L'accessit a été décerné à M. Dubois un peu généreusement : ni comme justesse, ni comme mécanisme, M. Dubois n'atteint à *la cheville* de MM. Agniez et d'Absalmont.

La cadence du concerto de Forket m'a semblé trop longue et trop difficile. Un ou deux coups de crayon en feraient une cadence raisonnable...

M. Arnouts, élève de M. Servais, a remporté à l'unanimité le premier prix dans la classe de violoncelle, et M. Bouserez, le second prix.

On s'attendait à ce que M. Jacob concourût et on a été assez surpris de ne point le voir se présenter. M. Jacob n'ayant pas assisté au concert d'ouverture donné par les élèves, a été ren-

voyé du Conservatoire, la veille du concours. C'est bien dur et trop sévère !

Les deux classes de violon ont formé d'excellents élèves. — L'élève de M. Colyns, M. Houben, a distancé de loin ses concurrents de « chez M. Wieniawski ». — Bravo ! Mais ici encore, qu'est devenu M. Joseph Neury, moniteur de sa classe, un accessit d'il y a deux ans, je crois, et un sacrifié de l'an dernier ? A-t-il été sacrifié encore ? Mystère !

M. Gevaert a accordé une audition à M<sup>lle</sup> Zélie Moriamé, 1<sup>er</sup> prix de 1875. Franchement, cette audition n'a pas fait plaisir. On a applaudi la charmante jeune fille, et nullement la pianiste. M<sup>lle</sup> Moriamé a joué sans âme, avec dureté et brutalité, les variations de Beethoven et la nocturne en *fa mineur* de Chopin. Elle a pris le mors aux dents dans la *toccata* de Dupont, *staccatissimo* d'un bout à l'autre.

Les pianos mécaniques qui circulent depuis un an dans les rues de Bruxelles pourraient exécuter ce morceau à la plus grande satisfaction de M. Dupont. Nous l'engageons à s'adresser à M. Cavioli, facteur de ces instruments à *staccato*.

Comme exercice gymnastique et comme dislocation, nous reconnaissons que cette *toccata* est le nec plus *ultra*. Mais pour la jouer, il faut être... un peu *toccato*.

Que M<sup>lle</sup> Moriamé abandonne cette raideur et cette dureté qui sont sa *toquade*, et avec les dispositions qu'elle a, en adoucissant son jeu elle pourra devenir une bonne artiste — Et on parlera après cela de la dureté du jeu des élèves de M. Brassin ! — Nous en appelons à ceux qui ont entendu MM. Kefer et Streeter !

Voilà que nous avons déjà abusé de la patience de nos lecteurs sans être arrivé à la fin de notre tâche. A la semaine prochaine donc la suite de nos appréciations !

## CONCOURS DE DÉCLAMATION

Le concours de chant de cette année a été extraordinairement brillant. Les classes de MM. Chiamonte et Warnots ont produit de véritables *artistes* dont nous aurons l'occasion de parler dans notre prochain numéro.

Nous ne pouvons en dire autant du concours de déclamation qui a été très-inférieur à celui de l'année dernière où M<sup>lles</sup> Dulait et Thais enlevaient haut-la-main leur premier prix. Le jury n'a pu décerner aucun premier prix cette année, pas même dans la classe de M<sup>lle</sup> Tordeus qui compte cependant des *élèves* d'avenir. Et — je tiens à le dire de suite, tant la chose est étrange — le public a été d'accord avec le jury sur toutes ses décisions ; elles ont été justes, impartiales, et nous tenons à en féliciter. Sa mission est grande, les conséquences de ses jugements sont d'une importance incontestable, et il est regrettable de voir quelquefois des hommes éminents sacrifier leur conviction sincère à des sympathies personnelles. Aujourd'hui donc, rien de tout cela. Tout a été pour le mieux et tout le monde a été content !

Mais arrivons au concours même.

Quels sont généralement les défauts les plus saillants que révèlent les concours de déclamation ?

Avant de répondre à cette question, donnons la définition complète de la déclamation théâtrale. C'est l'art de débiter sur la scène la versification tragique, et de joindre à ces débits les gestes analogues, les poses, l'expression des traits, celle du regard surtout ; l'action mimique en est le complément indispensable, comme la noblesse doit en être le caractère distinctif.

Les concurrents et concurrentes satisfont généralement à la première partie de cette définition ; tous disent les vers plus ou moins bien avec les intonations indiquées par le professeur, mais tous aussi négligent le geste, l'expression et la pose. C'est ainsi que pendant que M<sup>lle</sup> Hallez *sommeillait* le songe d'Athalie, M. Castado, droit comme un I, les mains pendant perpendiculairement le long du corps, le petit doigt sur la couture du pantalon avait tout l'air d'un planton attendant les ordres de son capitaine. Il n'a pas bougé pendant cinq scènes. C'est un défaut intolérable chez cet élève.

D'autres pleurent en riant — comme M<sup>lle</sup> Hallez, émue par le douceur, l'enfance et la grâce de Joas.

D'autres encore vous racontent les choses les plus affreuses, les plus épouvantables sans changer même de visage ; d'autres enfin, comme M<sup>lles</sup> de Guffroy et Hallez (toujours elle !) manquent complètement de distinction.

L'enseignement de la déclamation nous a paru négligé sous ces différents rapports, surtout dans la classe de M. Quélius qui, du reste, — M. Davin à part — est d'une insignifiance incroyable.

Il est beau, j'en conviens, de savoir déclamer avec cette emphase classique des tirades de Corneille ou de Racine, mais il est beau aussi de savoir approprier le geste à la parole, de savoir refléter sur le visage, dans les yeux, ce miroir de l'âme, les sentiments qu'elle ressent et les émotions qui l'animent. Mais non, tout cela est question de détail, se disent les concurrents et ils arrivent en scène guindés, gênés dans leurs mouvements et dans leurs poses, ils ne savent que faire de leurs bras, qu'ils balancent invariablement le long du corps pour les relever automatiquement dans les passages à sensation. Il faut être dans la salle pour pouvoir juger des effets déplorables que ces défauts produisent. Aussi j'engage fortement les professeurs du Conservatoire à soigner dorénavant davantage la mimique et le maintien de leurs élèves.

Une autre observation dont il importe de tenir compte, lors de l'admission des jeunes filles dans les classes de chant et de déclamation, c'est la question du physique. Il serait sage — nous semble-t-il — de n'y admettre que des personnes, je ne dirai pas toutes jolies, mais possédant au moins toutes un extérieur plus ou moins en rapport avec le genre de rôles auquel elle se destinent. On éviterait ainsi plus tard de cruelles déceptions. Je sais bien que mon observation n'est pas compatible avec l'art, mais au théâtre c'est un fait trop avéré pour que j'insiste davantage, il faut avant tout savoir plaire. Comment voulez-vous, par exemple, que M<sup>lle</sup> Hallez — encore elle ! mais cette fois ce n'est pas de sa faute — puisse avec sa nature plastique ressentir les sensibilités nerveuses de la tragédienne. Cela est matériellement impossible et pour ne pas exposer de jeunes personnes à des échecs aussi malheureux que ceux subis aujourd'hui par l'élève de M. Quélius, il serait bon que l'on tînt compte dorénavant de l'observation que j'ai formulée plus haut.

Ces idées générales développées, je tiens à dire un mot particulier pour chacun des élèves. Commençons par la classe de M. Quélius et réservons celle de M<sup>lle</sup> Tordeus, pour la bonne bouche.

M<sup>lle</sup> de Guffroy a joué le rôle de la mère d'Orgon, madame Pernelle, au premier acte, scène première de Tartuffe. Cette élève manque complètement de distinction ; elle n'a pas la moindre idée du théâtre et sa prononciation laisse beaucoup à désirer. Le jury s'est montré indulgent en lui accordant l'accessit.

M. Castado possède la même inexpérience que sa condisciple, sans avoir pourtant ses défauts. Il gagnerait beaucoup à paraître plus modeste. Il a déclamé avec assez de brio la 7<sup>e</sup> scène du 4<sup>e</sup> acte de Démocrite, mais il aurait besoin de

prendre quelques leçons à l'école de M. Coquelin par qui nous avons vu jouer cette scène — d'une tout autre façon.

M. Castado a deux fois mérité son accessit, pour la façon dont il a interprété son morceau de concours et pour l'obligeance qu'il a montrée en donnant la réplique à tous ses condisciples.

M<sup>lle</sup> Hallez ferait bien de renoncer à la déclamation : elle ne réussira jamais au théâtre. Excellente élève de M. Wicart, possédant une voix très-belle et très-puissante, je lui conseille de s'adonner entièrement aux études musicales pour lesquelles elle a réellement plus d'aptitudes.

M. Davin a remporté un second prix et il l'a mérité, aussi le public l'a-t-il vivement acclamé.

M. Davin est né dans le midi de la France et il a conservé l'accent de sa langue maternelle, il a donc à lutter contre les difficultés de sa prononciation.

Il a déclamé la *Grève des Forgerons*, cet émouvant monologue de F. Coppée, avec beaucoup de feu et énormément de naturel. Le public empoigné lui a fait une chaleureuse ovation.

La vieille, M. Davin, qui possède une de ces chaudes voix italiennes, remportait l'accessit au concours de chant. L'artiste est doublé encore d'un homme charmant et beaucoup trop modeste.

La classe de M<sup>lle</sup> Tordeus possède de plus brillants éléments.

M<sup>lle</sup> Mestrez est une belle personne à qui conviennent on ne peut mieux les rôles de grande coquette dont elle porte admirablement la toilette. C'est au physique une vraie nature d'artiste.

Son talent est bien jeune encore et plein de petits défauts. Elle parle trop vite, ses gestes laissent à désirer, son attitude manque de naturel, tout cela se corrigera par l'étude mais nous craignons fort que son organe beaucoup trop faible ne se développe pas suffisamment. Le jury a bien fait de décerner à M<sup>lle</sup> Mestrez un accessit. C'est un encouragement qu'elle méritait.

M<sup>lle</sup> Gilbert qui concourait pour la première fois, a enlevé haut-la-main son deuxième prix et à l'unanimité du jury. C'est non seulement, comme extérieur, une nature d'artiste, mais elle en a le tempérament. Jolie comme un ange, elle possède une vraie physiognomie de tragédienne ; quoique jeune encore, elle a beaucoup d'expression et de sentiment et sa voix est d'un timbre des plus sympathiques.

Elle a déclamé avec beaucoup de passion, une scène de *Zaire*, ce rôle d'esclave amoureuse que Voltaire écrivit pour plaire à plusieurs dames qui lui avaient reproché qu'il n'y avait pas assez d'amour dans ses tragédies.

Nous félicitons sincèrement M<sup>lle</sup> Gilbert et nous sommes certains que si elle travaille, elle remportera facilement son premier prix l'an prochain.

M<sup>lle</sup> Heuse manque un peu de distinction.

Nous la préférons comme chanteuse. Cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas mérité son accessit. Elle a habilement interprété avec M<sup>lle</sup> Derette l'amusante scène des Bavardes, empruntée au *Mercurie galant* de Boursault.

M<sup>lle</sup> Derette (accessit en 1875) a mérité son second prix cette année à l'unanimité. Toutefois, elle excelle dans un genre dont il ne lui est pas permis de sortir. Elle a joué d'une façon amusante et avec beaucoup de brio et de naturel les deux premières scènes du second acte de *Par droit de conquête* de Legouvé.

M<sup>lle</sup> Van Hamme, enfin, (2<sup>e</sup> prix en 1875), a rempli les scènes principales du rôle d'Angélique dans l'*Epreuve de Mari-vaux*, rôle difficile, mais dont elle s'est acquittée habilement. M<sup>lle</sup> Van Hamme, est une charmante ingénue qui fera honneur au Conservatoire. Elle est spirituelle, elle détaille bien, avec beaucoup de vérité et de naturel, avec une mutinerie et une grâce charmantes. Elle a de plus une prononciation excellente, correcte. C'est un talent fin et délicat. Le jury s'est peut-être

montré un peu sévère en ne lui accordant pas son premier prix pour lequel elle a du reste obtenu trois voix.

Il a rappelé son second prix à l'unanimité, et le public l'a applaudie avec enthousiasme. Nous joignons à ces manifestations sympathiques et méritées nos félicitations personnelles.

Notre tâche est terminée! Il nous reste à remercier toutes les gracieuses lauréates de la journée qui nous l'ont rendue si agréable.

MAURICE GEORGES.

P. S. *Mademoiselle Adeline Dulait a remporté le premier prix d'excellence* (déclamation) à l'unanimité du jury et avec la plus grande distinction. *M<sup>lle</sup> Dulait a été acclamée avec un enthousiasme frénétique dont jamais encore nous n'avons été témoins. A huitaine les détails!*

M. G.

### RÉSULTATS DES DERNIERS CONCOURS

*Contrebasse* (professeur, M. Bernier).

Jury : MM. Gevaert, prés<sup>t</sup>; Fischer, Gangler, Miry et Rappé. 1<sup>er</sup> prix, à l'unanimité : M. Degreef; 2<sup>e</sup> prix, à l'unanimité : M. Gentzch; accessit, à l'unanimité : M. Moeremans, et par 3 voix contre 2 à M. Kruth.

*Alto* professeur, M. Firkel).

1<sup>er</sup> prix, non décerné; 2<sup>e</sup> prix, à l'unanimité : MM. Agniez et Dabsalmon; accessit, à l'unanimité : M. Dubois.

*Violoncelle* (professeur, M. Servais).

1<sup>er</sup> prix, à l'unanimité : M. Arnouts; 2<sup>e</sup> prix, à l'unanimité : M. Bouserez.

*Violon*.

Jury : MM. Gevaert, président; le prince de Caraman-Chimay, Vivien, Coonen, concertmeister d'Amsterdam, Krammer, directeur des fêtes du Palais de l'Industrie de la même ville.

Concurrents : (Classe de M. Colyns.) MM. Houben et Ronsen. (Classe de M. Wieniawski.) MM. Heimendahl et Lichtenberg. Les deux classes ont concouru ensemble.

Trois premiers prix : MM. Lichtenberg, âgé de 14 ans (à l'unanimité avec la grande distinction); Heimendahl et Houben; accessit : M. Ronsen.

*Concours de chant*. (Hommes.) — Jury : MM. Gevaert, président; Lavallée, Wiener, L. Cabel, Everardi et Wicard.

Classe de M. Cornélis. Deux concurrents. M. Davin, accessit.

Classe de M. Warnots. 2<sup>e</sup> prix, à l'unanimité à M. Tondeur, et accessit, par 5 voix, à M. Verhees.

*Concours de chant*. (Demoiselles.) — Jury : MM. Gevaert, président; Lavallée, Wiener, L. Cabel, Jourdan et Wicard.

Classe de M. Cornélis. Trois concurrentes. Accessit décerné par 4 voix à M<sup>lles</sup> De Guffroy et Verheyden.

Classe de M. Warnots. Trois concurrentes. 1<sup>er</sup> prix, à l'unanimité à M<sup>lle</sup> Heuse; par 4 voix à M<sup>lle</sup> Dufrane; M<sup>lle</sup> Huyghe : 2<sup>e</sup> prix.

Classe de M. Chiaramonte. Quatre concurrentes. 1<sup>er</sup> prix, à l'unanimité, avec grande distinction : M<sup>lle</sup> Beumer; 1<sup>er</sup> prix, à l'unanimité. M<sup>me</sup> Wouters Boutal; 2<sup>e</sup> prix, par 4 voix, à M<sup>me</sup> Corver. Accessit : M<sup>lle</sup> Jauquet.

*Orgue* (professeur, M. Alphonse Maily).

Jury : MM. Gevaert, président; Van Damme, Michotte, Vandenberghe, Van Elewyck. Quatre concurrents. Trois premiers prix, à l'unanimité : MM. Vastersavendts, Blanpain et Coppens; 2<sup>e</sup> prix, à l'unanimité à M. Danneels.

### CONCOURS INTERNATIONAL DE CHANT D'ENSEMBLE A NAMUR

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

Namur, 31 Juillet 1876

Le concours de chant d'ensemble de Namur a été des plus brillants. Trente-deux phalanges chorales, dont plusieurs sociétés étrangères, y ont pris part.

Je ne m'arrêterai pas aux concours secondaires, l'Artiste devant réserver cette semaine un espace déjà long aux concours du Conservatoire et j'arrive de suite au « great attraction », le concours de la division d'excellence.

Deux sociétés entraient en lice : la *Concorde* de Chénée (127 exécut<sup>s</sup>), dirigée par M. Alexis Collinet et l'*Orphéon royal* de Bruxelles (132 exécutants), dirigé par M. Edouard Bauwens. La *Ronde fantastique*, de Ad. Wouters, était le chœur imposé.

Les deux sociétés concurrentes ont chanté ensuite le *Réveil* de Gevaert.

Rarement nous avons assisté à une lutte plus acharnée.

Chénée a ouvert le feu en chantant presque dans la perfection le *Réveil*, avec une remarquable vigueur dans les attaques. L'observation des nuances a laissé à désirer. Les barytons et les seconds ténors ont été admirables, mais les basses m'ont paru plus faibles.

La *Ronde fantastique*, admirable composition de Ad. Wouters, a été chaleureusement applaudie, quoique l'exécution n'ait pas valu celle du *Réveil*. L'ensemble était défectueux et plusieurs phrases en ont été mal comprises. L'attaque du commencement enfin a été réellement mauvaise. M. Collinet n'a pas su saisir le vrai sens des idées de l'auteur.

L'*Orphéon* de Bruxelles s'est distingué. L'ensemble de ses exécutions n'a laissé à désirer sous aucun rapport et les nuances ont été toutes fidèlement observées, notamment les transitions du *forte* au *piano* et vice-versa, qui ont été soulignées avec une netteté extraordinaire. M. Bauwens a donné là les preuves d'un talent de musicien hors ligne.

L'*Orphéon* a montré plus d'assurance que sa rivale, mais comme il faut que nous fassions la juste part de chacun, disons qu'il a déployé moins de vigueur.

Le *Réveil* a été enlevé avec succès, la *Ronde fantastique* dans la perfection. Impossible de surpasser un pareil résultat! Aussi un tonnerre d'applaudissements a-t-il retenti à peine les dernières mesures étaient-elles achevées.

Le moment solennel était arrivé!

Le jury, composé de MM. Lemaître, président; Cornélis et Léon Jouret du Conservatoire de Bruxelles et Verken du Conservatoire de Liège a délibéré longtemps. Aussi l'impatience était-elle grande et l'émotion forte chez nos vaillants lutteurs.

Enfin le président agite sa sonnette et le secrétaire du jury proclame ce résultat : Par 7 voix contre 3, le 1<sup>er</sup> prix d'excellence est décerné à l'*Orphéon royal* de Bruxelles (1)

Des applaudissements prolongés ont accueilli cette décision. Les vainqueurs ne se possèdent plus, ce n'est plus de la joie, c'est du délire. On s'embrasse, on danse. Impossible de décrire cet enthousiasme. Le silence se rétablit... enfin, et le secrétaire du jury continue :

« Vu l'admirable exécution de la *Concorde* de Chénée, le jury lui vote par acclamation une médaille d'or. »

Nous félicitons à notre *Orphéon* et son directeur de ce nouveau triomphe — un des plus beaux qu'ils ont remporté.

Nous ne marchandons pas non plus nos éloges aux vaincus de Chénée. Il est des défaites qui honorent plus que des victoires! La *Concorde* avait affaire à rude partie, elle est tombée mais sa chute est glorieuse. Courage et persévérance!

Z. E.

N. B. Plusieurs artistes qui ont assisté au concours de Namur diffèrent complètement d'opinion avec notre correspondant au sujet de la *Ronde fantastique* de M. Wouters. D'après eux ce chœur est écrit hors des limites sages et raisonnables des registres de la voix. La conception en est faible, le rythme monotone et l'entente polyphonique, que l'on devrait trouver dans tout chœur, laissée à désirer. L'exécution a été fort convenable si l'on prend en considération le peu de temps — un mois — que les sociétés concourantes ont pu consacrer à l'étudier et les difficultés dont ce chœur est hérissé. Nous laissons à chacun son appréciation et nous nous prononcerons le jour où il nous sera donné d'entendre nous-mêmes l'œuvre de M. Wouters.

N. D. L. R.

### AU WAUX-HALL

Malgré le froid qu'il faisait jeudi soir, il y avait au Waux-Hall un public nombreux — public de vrais *dilletanti*, attirés par la composition du programme.

L'exécution des différents morceaux a été beaucoup applaudie.

L'*Ouverture* de Hanssens, composée pour le vingt-cinquième anniversaire de Léopold 1<sup>er</sup>, est une admirable page musicale que nous avons entendue déjà au concert des Artistes musiciens. Depuis, M. Hanssens avait retranché la *strette* du milieu — une coupure que nous conseillons à M. Dupont de rétablir. La cavatine d'Aug. Dupont a beaucoup plu et le solo de violon, exécuté par M. Th. Herrmann, a été chaleureusement applaudi. La *Fantaisie* pour orchestre de Vieuxtemps et la *Fantaisie sur Lohengrin* de J. Dupont ont produit un excellent effet.

(1) Le 1<sup>er</sup> prix consiste en une médaille d'or et une prime de 1,500 francs

La *Danse macabre* de C. Saint-Saëns (redemandée) a eu le même succès d'originalité que lors de sa première exécution. Etrange et amusant! Bonne soirée, en somme, comme dit le traditionnel cliché.

V. R.

## BIBLIOGRAPHIE

**Précis de l'Histoire des Beaux-Arts**, traduit de l'allemand, du Dr LÜBKE, par M. E. MOLLE. — Orné de 100 gravures, 1 vol. petit in-8°. — Bruxelles: Muquardt.

Comme le dit excellemment dans sa préface le traducteur de l'ouvrage que nous avons sous les yeux, l'art a acquis de nos jours une telle importance qu'il n'est plus permis à personne de se dérober à son action, ni d'ignorer les maîtres et leurs productions les plus remarquables. A ce point de vue le livre de M. Lübke comble une lacune (pour employer la phrase consacrée), car sous une forme suffisamment condensée, il présente un précis complet de l'Histoire des différents arts, architecture, sculpture, peinture et musique. Mais ce n'est pas seulement aux élèves et aux gens du monde que nous recommanderons la publication de M. Muquardt; nos amis les artistes y trouveront un guide sûr pour perfectionner leurs études esthétiques et historiques, par un coup-d'œil d'ensemble. Et qu'ils ne considèrent pas ces études comme inutiles, ainsi qu'il arrive généralement; c'est par l'histoire sainement entendue des beaux-arts qu'ils apprendront à distinguer les vrais maîtres des faux, les méthodes pures des trucs maniérés et dégénérés. Pour ne citer qu'un exemple, le Dr Lübke leur rappellera (p. 135) que Rubens peignait *alla prima*, c'est-à-dire, sans avoir recours à l'esquisse foncée, de couleur brune généralement, qu'employaient les anciens italiens et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les traditions académiques. Aujourd'hui tous les *Jeunes* peignent *alla prima*; mais combien d'entr'eux savent que le maître anversois, le peintre des chairs *nacrées*, leur a tracé la voie?

Nous avions l'intention d'examiner à un point de vue critique cette *Histoire des Beaux-Arts*; mais précisément parce que c'est un *Précis*, un abrégé, la tâche nous est rendue extrêmement difficile. Constatons que les indications nous ont paru en général aussi exactes que méthodiques, — à part quelques *coquilles* non corrigées, comme celle qui fait vivre Canova jusqu'à 1882! L'ouvrage est complet, autant que le permet son

cadre restreint et sauf une exception générale dont nous reparlerons. Parmi les musiciens nous avons regretté de ne pas voir figurer *Pèrgolèse*. A Londres, l'an dernier, nous eûmes l'occasion d'entendre une partie de son *Stabat*, le « *Vidit suum* », et nous ne pouvons concevoir que l'auteur de cette page vraiment sublime soit oublié dans une Histoire des Beaux-Arts, quelque abrégée qu'elle soit d'ailleurs.

Nous avons dit que l'ouvrage est complet, sauf une exception générale, c'est que les représentants des tendances vraiment modernes et contemporaines, les *jeunes* n'y sont pas mentionnés. Pour ne parler que de la peinture en Belgique, nous trouvons, il est vrai, les noms de MM Portaels, Verlat, Van Lerijs, Verbœckhoven, Tschaggeny..., mais Hermans, mais Baron. Van Camp, Huberti, et toute la vaillante pléiade, où êtes-vous? C'est dans le musée du Palais-Ducal que M. Lübke a étudié la peinture, et nous le regrettons, car le Gouvernement retarde considérablement en matière d'art, et craint évidemment, en favorisant les jeunes, de faire tort à sa féale Académie...! Quoiqu'il en soit, nous conseillons à M. Muquardt de faire ajouter à la prochaine édition de l'*Histoire des Beaux-Arts*, un appendice traitant de l'Art jeune et de ses représentants. La traduction pourrait être revue à quelques endroits un peu négligés, et les coquilles devraient disparaître. Alors tout sera pour le mieux.

L'ouvrage est du reste appelé à un grand succès. Il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques et dans tous les ateliers. La seconde édition que nous suggérons ne peut se faire attendre.

c.

## NOUVELLES A LA MAIN

Les comptes-rendus des concours du Conservatoire occupent une grande partie de nos colonnes, et nous forcent à remettre l'*Exposition d'hygiène*, une lettre de *Ludwig Wihl*, une *Poésie* de T. H. et une notice sur les pianos *Blüthner et Bechstein*.

— S'il faut en croire la *Gazette*, la Commission des Beaux-Arts d'Anvers vient de décider que les *nus* seraient impitoyablement exclus de la prochaine exposition. Serait-ce pas un *canard*...?

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'huile EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE  
COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MÉTIEN EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE  
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de lux., Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN  
Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

## Photographie

Les ateliers de EUGÈNE  
GUERIN, photographe, 32,  
rue de Louvain, sont transfé-  
rés, 142, rue Royale, en face  
de l'*Hôtel Mengelle*.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

## Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX: 2 FRANCS.

## A VENDRE :

UN

GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Admini-  
stration du Journal.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par ALFRED CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 32.

13 AOUT 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10 "
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . . 25 centimes  
Réclames, id. . . . . 2 francs.  
On traite à forfait.  
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

#### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZET, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

Les Concours du Conservatoire: Adeline Dulait. Concours de chant. — Lettres de Ludwig Wihl. — L'art musical à Mons. — Poésie: Les Deux coupes — Variétés: L'Exposition d'Hygiène et de Sauvetage. (La Belgique; Suite). — Les Pianos Blüthner et Bechstein. — Nouvelles à la main.

## AVIS

Pour conserver l'actualité à nos articles sur les concours du Conservatoire nous avons avancé la publication de ce numéro.

Le cuivre de l'eau-forte promise à nos abonnés, qui avait été envoyé à Paris pour être aciéré, nous est revenu avec un retard assez long. Nous venons de le confier aux mains habiles de M. Nys qui nous a assuré que notre prime pourrait être distribuée enfin avec le prochain numéro.

## LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

### ADELINE DULAIT

Il y a juste un an, une jeune et charmante élève du Conservatoire de Bruxelles remportait le premier prix de déclamation et le public qui se pressait dans la salle du théâtre du Parc sanctionnait par ses applaudissements et ses bravos le jugement du jury. La presse tout entière s'associe à cette manifestation méritée, reconnue à la jeune élève de M<sup>lle</sup> Jeanne Tordeus une nature exceptionnellement douée et lui prédit un brillant avenir.

Hier, la même jeune fille, après un an de nouvelles études, plus sérieuses et plus complètes, s'est représentée devant ce même jury et ce même public qui avaient consacré son premier succès.

Après avoir subi une rude et difficile épreuve, ses juges lui ont décerné à l'unanimité et avec la plus grande distinction le diplôme de capacité que le Conservatoire n'accorde qu'à ses étoiles et le public s'abandonnant à une de ces manifestations naturelles que provoque parfois l'admiration d'un talent exceptionnel, lui a fait un véritable triomphe qui a eu son écho jusque dans la rue où elle a été l'objet d'une ovation aussi enthousiaste que spontanée.

L'élève a fait de grands et incontestables progrès, ses qualités naturelles se sont développées, ses connaissances se

sont augmentées à l'école de son savant professeur et le brevet qu'elle a conquis hier est un brevet d'artiste qui lui ouvre — à juste titre — les portes de la Comédie-Française.

Car Adeline Dulait est déjà pensionnaire du Théâtre-Français, où elle débutera en septembre prochain soit dans ce magnifique rôle de *Camille des Horaces* qui lui a valu, comme nous le verrons tantôt un triomphe si éclatant à son concours, soit dans la création du rôle principal d'une tragédie nouvelle dont on dit le plus grand bien. C'est ce qui peut s'appeler, entrer au théâtre par la grande porte!

Adeline Dulait — qui peut avoir dix-huit ans — est réellement une de ces natures privilégiées que la baguette magique d'une fée a touchée au berceau, une de ces organisations idéales, artistes en un mot, nées pour la gloire et ne pouvant vivre sans elle. Trois carrières lui étaient ouvertes et dans chacune d'elles elle aurait réussi parce que vers chacune aussi l'appelaient des dispositions spéciales.

Admirablement douée sous le rapport de la voix elle aurait pu cueillir des lauriers sur cette route glorieusement parcourue par une Malibran, une Patti ou une Nillson; excellente pianiste elle aurait pu briller comme virtuose sur ce clavier qui a illustré M<sup>me</sup> Pleyel; elle a préféré le masque de la tragédie parce que sa nature vigoureuse et passionnée l'attirait plus spécialement vers ce théâtre vivant où la réalité humaine s'est vue incarnée dans une Rachel ou une Adrienne Lecouvreur.

Quel art, plus réaliste en effet, que la tragédie! Mais aussi quel art plus difficile et quel art plus beau!

La tragédienne doit connaître à fond le cœur humain, elle doit en avoir sondé les derniers replis et en avoir fait jouer tous les ressorts, pour avoir appris à la fois les douceurs et les brutalités dont il est capable, les émotions qu'il peut ressentir et produire, les sentiments de terreur et de pitié qu'il peut inspirer. Il faut qu'elle puisse sentir tout cela, vivre de toutes les vies et mourir de toutes les morts au point de faire partager aux autres toutes les impressions qu'elle ressent, faire croire à la sincérité des sentiments qu'elle éprouve et à la vérité des tableaux qu'elle reproduit.

C'est un art difficile que seules peuvent comprendre des organisations spéciales qui portent en elles toutes les tempêtes et toutes les mélodies de la passion, comme celle d'Adeline Dulait dont nous allons apprécier le talent.

Diverses épreuves ont été imposées par le jury à la jeune tragédienne. C'est ainsi qu'en moins de deux heures nous l'avons vue successivement remplir les rôles de *Christine de Falkenskiöld* au 5<sup>e</sup> acte de *Bertrand et Raton* et de *Camille* au 4<sup>e</sup> acte des *Horaces*; nous l'avons vue jouer des scènes de *Mithridate* et de *Britannicus* imposées séance tenante et enfin lire à vue l'*Enfant*, une *Orientale* de Victor Hugo. Nous ne dirons pas ce qu'Adeline Dulait s'est montrée dans chacune de ces épreuves, elles les a surmontées toutes avec un grand succès qui n'a trouvé de contestation nulle part et de l'admiration partout. Nous jugerons dans leur ensemble ses étonnantes qualités de diction et de mimique et nous verrons après cela si l'enthousiasme avec lequel elle a été acclamée n'était pas le résultat naturel d'une sorte d'enivrement qu'elle était parvenue à produire.

Adeline Dulait a d'abord au service de son prodigieux talent un extérieur et une physionomie qui le servent à merveille. C'est une jolie et charmante jeune fille, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne aux contours gracieux, très-distinguée dans sa démarche et ses mouvements.

Sa physionomie sympathique captive et charme le spectateur. Quand elle parle sous l'empire du *sentiment*, ses yeux intelligents ont des regards doux, tranquilles qui excitent l'admiration; quand elle s'anime, les pommettes de ses joues se colorent

et donnent à ses traits plus de vigueur et de vie; sa tête encadrée de longs cheveux blonds, ondulants sur les épaules et frissonnant aux tempes est remarquablement belle dans ces moments où l'âme reflète sur le visage ses expressions les plus vives; dans les scènes violentes où la *passion* l'agite, son masque saisit déjà cet effarement, ce trouble, ces étranges lueurs, ces convulsions même dont l'art est si difficile et que les plus grands artistes n'atteignent souvent qu'après une pratique déjà longue. Ses mouvements sont souples, dégagés. Son geste a été beaucoup travaillé — cela se voit. Il a de l'ampleur et de la distinction. Il est toujours juste, approprié à la parole. Elle dit le vers avec intelligence, avec juste ce qu'il faut d'emphase; l'accent est pur, correct.

Le timbre de sa voix est une des qualités dominantes de son talent. Il est sonore, harmonieux, vibrant.

Adeline Dulait possède en outre une connaissance merveilleuse de toutes les fibres auxquelles le cœur humain est attaché. Elle excelle dans les contrastes qui ont tant d'attrait pour les natures artistes et dont l'effet sur le public est à peu près infaillible. Elle possède au suprême degré le don de faire vibrer dans les moments pathétiques cette corde sensible qui comme un courant magnétique s'établit entre le cœur du public et celui de l'artiste.

L'on peut dire encore qu'elle a de l'intelligence, du sentiment, du souffle, qu'elle donne à toutes ses scènes une apparence, une réalité, une vie incroyables, et enfin qu'elle possède ce diable-au-corps dont parle Voltaire.

Certes, toutes ces qualités ne sont pas sans défauts, mais il est facile de voir qu'ils sont dus seulement à l'inexpérience de la jeune artiste et que quelques années de « planches » les corrigeront certainement.

Je n'ai voulu entrer dans aucun détail au sujet du concours de M<sup>lle</sup> Dulait. Je ne veux cependant pas terminer cet article — quoiqu'il soit déjà long — sans signaler la supériorité dont elle a fait preuve dans cette scène sublime des *Horaces* où Camille adresse à Rome ses terribles imprécations. Dans tous les détails de ce rôle pathétique où se succèdent les angoisses et les ivresses de l'amour, elle a dépassé les espérances de ses plus fervents admirateurs.

Jamais, nulle part et par aucune artiste, nous n'avons vu rendre avec plus de beauté et d'énergie cette admirable gradation, depuis le premier cri de la douleur jusqu'à cette extase de la vengeance satisfaite :

Voir le dernier Romain à son dernier soupir;  
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

Elle a eu dans cette courte scène des accents superbes, des gestes imposants, des attitudes admirables.

Ce vers seul :

Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore,

qui renferme toute l'explication de sa haine féroce a soulevé un de ces enthousiasmes spontanés pendant lesquels l'artiste applaudit sent se découpler sa puissance et sa force.

Je ne saurais dépeindre l'attitude et l'étonnement de la salle entière en présence de cette jeune artiste jouant, au sortir du Conservatoire, la tragédie avec une autorité et un talent que l'on ne rencontre pas toujours au théâtre, même chez nos premiers sujets.

Adeline Dulait a mis à détailler ces imprécations une vérité étonnante. Un seul regard brillait dans tous les yeux, un seul sentiment remplissait les poitrines! C'étaient le regard et le sentiment de l'amour dont brûlait la sœur d'Horace et qui trouvait son écho dans la salle. La tragédienne était parvenue à son but, elle avait su faire partager aux autres les sentiments qui l'animaient.

Aussi, nous qui ne voyons jamais applaudir que du bout des doigts un public qui semble toujours craindre de déchirer ses gants, nous avons vu cette fois le succès de M<sup>lle</sup> Dulait atteindre les proportions du *fanatissimo*. La salle debout trépignait, les bravos éclataient avec une véritable frénésie. Aussi ce triomphe lui assure-t-il cette consécration décisive et suprême que les applaudissements de Paris donnent à la célébrité des artistes.

C'est un grand honneur pour la Belgique, pour le Conservatoire et pour M<sup>lle</sup> Tordeus, qui peut revendiquer une large part de ces succès, que l'engagement de notre jeune compatriote sur la première scène du monde.

Nous nous sommes imposé la mission en créant l'*Artiste* de soutenir et d'encourager la jeune génération artistique. Aussi le jour où Adeline Dulait débute à la Comédie Française, nous serons à notre poste pour l'applaudir et transmettre à nos compatriotes le récit de ses succès. En attendant nos vœux et nos espérances l'accompagnent!

Puisse les souvenirs qu'elle emporte à Paris, égaler les regrets qu'elle laisse dans sa patrie! MAURICE GEORGES.

### LES CONCOURS DE CHANT.

Nous avons peu à dire des concours de chant qui ont été extrêmement brillants cette année. Seule la classe de M. Cornélis a laissé à désirer. Que voulez-vous, on n'a pas tous les ans des élèves aussi bien doués que M<sup>lle</sup> Ida Servais! M. Davin a de sérieuses dispositions; sa voix est claire et puissante et lorsqu'elle aura été travaillée avec intelligence, elle fera de M. Davin un artiste de grande valeur.

La classe de M. Warnots a fait honneur à l'excellent professeur et nous le félicitons sincèrement des succès remportés par ses élèves.

M<sup>lle</sup> Heuse vocalise et trille à merveille. Ce n'est pas une voix qu'elle possède, mais un écrin dont les trésors s'échappent sous forme de notes perlées. Le jury s'est montré injuste pour M<sup>lle</sup> Livain qui méritait bien un second prix.

La classe de M. Chiamonte a présenté un intérêt exceptionnel. Les quatre concurrentes ont du talent, la lutte était donc sérieuse.

M<sup>lle</sup> Beumer est une artiste accomplie et la critique saurait difficilement lui trouver quelque petit défaut. M<sup>me</sup> Wouters a chanté en excellente musicienne, mais sa voix est bien fatiguée. M<sup>me</sup> Corver a de grandes qualités naturelles et techniques. Sa voix est bien jolie mais elle manque de sentiment. Le public s'est montré sévère pour M<sup>me</sup> Corver alors que cette artiste avait droit à quelque indulgence. Elle devait chanter un air de *Beatrice di Tenda* qui lui a été enlevé quinze jours avant le concours et donné à M<sup>me</sup> Wouters. M<sup>me</sup> Corver a dû apprendre au pied levé l'air de *Suzanne des Noces de Figaro*, morceau dont l'effet sur le public est déjà froid par lui-même. M<sup>lle</sup> Jauquet qui possède une belle voix de *contralto*, méritait mieux qu'un accessit. Le jury aurait dû tenir compte de l'émotion grande que ressentait cette pauvre fille.

En somme donc, beau concours qui promet à l'art lyrique des artistes de valeur. V. R.

### LETTRES DE LUDWIG WIHL

#### V

L'histoire ressemble à l'eau bourbeuse et agitée au fond de laquelle on cherche à contempler son visage.

Ce visage flotte comme l'eau elle-même, et c'est à l'aide de l'imagination que nous lui donnons des contours. Ce ne sont que des membres dégagés; ici un œil, là un nez ou une oreille... Le tableau qu'ils forment sera toujours sujet à critique.

Or, si ce tableau — problème psychologique — est difficile à distinguer lorsqu'il reproduit le passé, il est plus énigmatique encore pour le présent. Ce qui nous vient en aide, c'est précisément l'épuisement ou la mort de celui auquel il succède.

Dans la langue du moyen-âge, le mot Noël personnifiait la rénovation, mais ce n'est pas tous les jours Noël, jour qui a ressuscité les morts, qui a fait marcher les boiteux et voir les aveugles, — un jour de Noël est rare comme un cygne noir.

On a tort de fixer notre Noël au temps de la réforme, de regarder Luther comme l'ange de la mort du moyen-âge. Luther avec Gutenberg sont sans doute les propagateurs d'idées qui, sans eux, ne pouvaient pas se frayer un chemin dans le cœur des nations modernes. Mais c'est avec Galilée que commence la maladie du scepticisme: depuis Galilée l'Europe entière est l'homme malade, et ce n'est pas seulement la Turquie.

J'ai donné une esquisse de la période romantique qui s'est regardée aussi comme un Noël littéraire. Nous avons vu que cette période fut courte, que la guerre se déclara entre ses propres membres, guerre fratricide. Les romantiques étaient des idéalistes rêveurs; ils fermaient les yeux aux choses réelles, ils créaient des fantômes... c'était un dimanche perpétuel, mais les faits politiques et sociaux ont chassé ces fantômes et ont poussé le monde à ne croire qu'à la réalité physique. L'estomac a mangé l'esprit. C'est l'origine du réalisme, vrai vis-à-vis des romantiques, faux vis-à-vis de la vraie réalité, car comme l'homme n'est pas seulement formé de poussière, qu'il a une étincelle divine qui l'anime, tout ce qui passe par lui et qui mérite d'être décrit ou peint, porte le sceau divin de l'idée.

Aussi un certain nombre de jeunes artistes, bien que rangés à tort sous l'étiquette de réalisme, montrent par leurs œuvres qu'ils comprennent la nécessité de l'idée dans la nature. Ils peuvent marcher derrière le drapeau du *naturalisme* bien entendu. Le naturalisme est mieux leur fait que le réalisme

LUDWIG WIHL.

(A suivre.)

### L'ART MUSICAL A MONS.

(Correspondance particulière de l'*Artiste*).

Mons, 5 août 1876.

La ville de Roland de Lattre, de Fétis, etc., a vu descendre son niveau artistique. Naguère nous possédions plusieurs sociétés de chœurs qui allaient faire briller au loin le nom montois. Ces sociétés ont disparu l'une après l'autre, et le seul cercle choral que nous possédions encore aujourd'hui, c'est la Société royale les *Ouvriers montois*, fondée en 1849, par M. Hyppolite Héro qui en est encore aujourd'hui le président. D'autre part, nous possédons une harmonie communale (la musique de la garde civique), mais elle ne se produit qu'à de rares intervalles et se compose d'artistes qui, pour la plupart ne cherchent point à faire de l'art pour l'art...

Ce n'est pas cependant que les bons éléments fassent défaut en notre ville. Nous possédons des musiciens distingués; mais

appelés à diriger de nombreuses sociétés du Borinage, ils ne trouvent aucun loisir à consacrer à la formation d'un cercle musical qui pourrait en excitant une noble émulation chez nos concitoyens réveiller le goût artistique en notre ville. D'ailleurs le Montois est en général si apathique, qu'il faudrait un courage surhumain pour s'aventurer dans cette voie périlleuse où l'on risquerait de ne point trouver l'appui nécessaire. Témoin le *Cercle Fétis* qui, créé sous les plus heureux auspices, est bientôt mort d'anémie.

Nos édiles ont compris qu'il était temps de travailler à la régénérescence de l'art musical en notre ville. Ils ont réorganisé notre école de musique, et en ont fait une Académie, qui fut placée sous la direction d'un jeune artiste de talent et de réputation, M. G. Huberti, auquel on adjoignit un corps professoral d'élite. Il y a deux ans à peine que cette excellente mesure fut mise à exécution. Mais on n'improvise pas des artistes, et il faudra quelques années encore avant que l'on puisse compter sur un résultat probant.

Aujourd'hui cependant nous en recueillons déjà les prémices. Les concours de l'Académie de musique qui viennent de se terminer, nous ont, en effet, donné les meilleures espérances. Dans presque toutes les classes, nous avons rencontré non pas des sujets hors ligne, mais des éléments jeunes et dénotant les plus heureuses dispositions.

Les concours d'instruments à vent en cuivre, ont marqué la valeur incontestable de l'enseignement de MM. Joseph Dubois et Paul Luyckx. Toute une pépinière de très-bons et très-solides instrumentistes nous est assurée pour l'avenir.

Les classes d'instruments à vent en bois et de violon nous ont moins satisfait. Elles sont cependant dirigées par des musiciens de grand talent. MM. Malissart (flûte), Gauthier (hautbois), Dongrie et Willame (violon), sont des professeurs dont les connaissances sont bien connues. Mais ils se sont trouvés en présence d'élèves fort jeunes dont ils ne pouvaient forcer le talent, mais dont ils feront certainement d'excellents sujets.

Le concours le plus brillant a été celui de la classe de piano. Ici nous n'avons que des éloges à décerner. L'excellent professeur Batta, il faut le dire, a trouvé dans les brillantes dispositions de ses jeunes élèves, cette émulation qui facilite la tâche et conduit aux succès. M<sup>lles</sup> Dercheid et Dutillœul et M. Victor Vandendriessche, en 1<sup>re</sup> division ; M<sup>lles</sup> Jeanne Bastien, Caroline Hoevenagel et Louise Luyckx, en seconde, ont donné des preuves d'un talent qui s'accroîtra par la suite.

La classe de chant était de formation trop récente pour que l'on pût affronter le concours avec espoir de succès. Les jeunes gens n'ont mérité que des accessits et encore le jury s'est-il montré indulgent. Quant aux demoiselles, elles ont mieux donné, et elles feront certainement honneur à l'Académie si, comme nous l'espérons, elles continuent à en suivre les cours. On a dit que l'une d'elles se dispose à entrer au théâtre, cette affirmation nous paraît fort prématurée et sujette à caution.

On le voit, la situation accuse un progrès sensible et nous espérons beaucoup dans l'avenir de notre institution musicale.

La transformation de notre école de musique n'aura pas eu pour unique résultat de produire de bons élèves, elle en a reçu un autre au point de vue artistique. Nous voulons parler des concerts de musique de chambre que les professeurs de notre Académie ont organisé l'hiver dernier et qui ont si parfaitement réussi. MM. Batta, Dongrie, Willame et Cockx, ont formé un excellent quatuor. Ils ont pris pour mission de nous faire goûter les charmes d'une musique classique peu en vogue chez les profanes, mais que les gourmets de l'art musical prisent fort. Nous espérons que l'an prochain ces excellents artistes continueront leur belle entreprise, et que je pourrai vous signaler la continuation de leur succès.

Je me reprocherais de ne pas vous dire un mot des concerts de notre Académie de musique. La forme télégraphique que j'ai donnée à cette causerie ne me permet pas de m'étendre sur ce sujet. Mais je dois vous faire remarquer que l'orchestre de notre Académie, composé des professeurs et des élèves anciens et nouveaux, nous a gratifié l'hiver dernier de charmants concerts de musique classique qui sous la direction ferme et artistique de M. Huberti, ont fait florès. C'est dans ces occasions que l'excellent directeur peut témoigner de l'heureuse impulsion qu'il a su donner aux études musicales. A l'œuvre on connaît l'artisan !

V. J.

## LES DEUX COUPES

*Te souvient-il de cette course  
Extravagante en le bois vert  
Et de cette amoureuse source  
Qui roucoulait sous le couvert ?*

*T'en souvient-il ? Mes mains joyeuses  
Remirent l'ordre en tes cheveux  
Dont les avalanches soyeuses  
Voilaient ton col souple et nerveux.*

*Puis, te souviens-tu ? Pour y boire  
Je désirai tes blanches mains ..  
Non jamais plus charmant ciboire  
Ne se vit aux autels romains !*

*Que d'idéale poésie.  
Dans les courbes de tes bras blancs !  
L'eau se changeait en ambroisie  
Prise ainsi dans tes doigts tremblants.*

*Mais la coupe était si mignonne  
Qu'elle ne pouvait enserrer  
Qu'une gorgée — et, Dieu pardonne !  
Cela suffit pour m'enivrer.*

*Las ! aujourd'hui dans la nuit noire  
Où me laisse ta flamme ailleurs,  
Il ne me reste plus pour boire  
Que la coupe de mes douleurs.*

THÉODORE HANNON.

## VARIÉTÉS

### EXPOSITION D'HYGIÈNE ET DE SAUVETAGE

#### La Belgique. (Suite.)

En parlant dernièrement des installations ouvrières, nous ne nous sommes pas arrêtés longtemps au nom de M. Denayer que nous croyions ne pas se trouver parmi les exposants. Nous n'avions pas alors aperçu dans l'enclos du Parc les chaudières qu'il nous a été donné d'admirer, il y a quelque temps dans la magnifique usine de Willebroeck.

En en parlant aujourd'hui, nous réparons un oubli qu'on aurait pu qualifier d'impardonnable.

Tout danger d'explosion a disparu dans les chaudières Denayer, les tubes étant tous mis à l'épreuve avant leur emploi et soumis à une pression *maxima* qu'ils ne devront jamais plus supporter dans la suite.

D'un autre côté, grâce au système multibulaire, si une explosion était encore possible, elle n'aurait lieu que dans l'un des tubes et, par conséquent, serait réduite à des proportions tellement minimes qu'un accident ne pourrait jamais avoir de fâcheuses conséquences.

Le montage et le démontage de ces chaudières sont des plus faciles; on peut donc vérifier souvent l'état dans lequel elles se trouvent et remédier facilement, s'il y a lieu, aux réparations nécessaires.

Ces générateurs, dont la vaporisation est d'environ 9 kilogrammes d'eau par kilogramme de charbon brûlé, présentent encore de nombreux perfectionnements que l'on peut apprécier en les visitant. Ils fonctionnent avec succès à la papeterie de Wilbroeck et nous souhaitons de les voir adopter dans toutes nos industries, tant à cause de leurs avantages matériels que des garanties de sécurité qu'ils présentent.

Nous tenons à revenir également sur l'exposition de M. le professeur de mathématiques J. P. Stroesser, aux envois duquel nous n'avons pas accordé l'attention qu'ils méritent.

Ses figures géométriques à arêtes en fil de fer constituent une installation modeste, mais remarquable et utile. Elles permettent non-seulement de prendre connaissance de la forme extérieure des corps, mais aussi de pénétrer dans leur intérieur et d'y voir toutes les lignes auxiliaires ou principales qui s'y trouvent.

L'importance de cette invention est capitale. Pour ne parler que des arts, l'architecture est une des applications les plus usuelles de la géométrie, et, s'il faut en croire Voltaire, il y a une *géométrie* cachée dans tous les arts de la main, sans que le plus grand nombre des artistes s'en doute.

Dans tous les cas, au point de vue pratique, les figures de M. Stroesser sont d'une utilité incontestable, et M. Delcour, notre ministre de l'intérieur, vient de les adopter pour l'enseignement du dessin dans les académies, écoles de dessin et écoles normales.

Nous nous demandions l'autre jour quels rapports pouvaient avoir avec le but poursuivi par l'Exposition d'hygiène et de sauvetage l'invention de M. Stroesser. Nous nous sommes rappelés depuis que le système de l'intelligent professeur pouvait rendre de grands services dans les cours de dessin à l'usage des ouvriers.

Un fait à noter à l'Exposition du Parc, c'est que les installations les plus modestes en apparence sont souvent les plus intéressantes et les plus utiles.

Nous venons de le voir pour les figures géométriques de M. le professeur Stroesser, nous allons le voir encore pour les corsets de M<sup>me</sup> veuve Loutrel-Bastin — dont les envois sont hygiéniques incontestablement.

L'usage du corset est ancien et, s'il faut en croire l'histoire, c'est en France qu'il est né. Dans tous les cas c'est une des plus déplorable inventions de la coquetterie.

Les femmes qui en font usage — y en a-t-il qui ne l'emploient pas? — ont pour but de donner à leur taille de l'élégance et de la grâce. C'est une fausse idée. Pour nous, réalistes, les formes naturelles sont les seules belles et le corset est un tyran ridicule et absurde — comme tous les tyrans, du reste. — Demandez plutôt à nos sculpteurs si nos jeunes filles fournissent à la statue les splendides modèles que lui apportent les femmes grecques et romaines.

Le corset a subi depuis sa naissance mille et mille transforma-

tions. Il ne se composait d'abord que d'une bande d'étoffe garnie de minces palettes en bois, serrant seulement la taille. Plus tard il s'agrandit et comprima également la poitrine et les hanches; après on a remplacé les petites planches par des baleines et enfin par des baguettes d'acier.

Aujourd'hui que la mode a des rigueurs à nulle autre pareille, toutes les femmes — dans nos pays — portent le corset. Puisque le mal existe — sans remède — il faut trouver le moyen d'en atténuer les effets.

C'est dans ce but que nous recommandons sincèrement les corsets sortant de la fabrique de M<sup>me</sup> Loutrel-Bastin.

Ils constituent de vrais appareils orthopédiques destinés à redresser la taille et à améliorer les vices de conformation.

Nous aurions tort donc de ne pas signaler aux mères de famille ces perfectionnements apportés à une industrie aussi vulgaire et nous leur recommandons particulièrement : un corset pour dame enceinte s'élargissant à mesure que la personne.... se fortifie! Une paire de *brassières* destinées à redresser les jeunes filles dont les omoplates sont proéminentes; une ceinture hygiénique pour personnes obèses, etc.

La maison Loutrel-Bastin connue depuis longtemps possède des ateliers de fabrication à Bruxelles et à Vilvorde.

Elle sera probablement récompensée — nous osons l'espérer du moins. — Son système, que nous avons examiné, est ingénieux et appelé à rendre de très-grands services.

S'il est parvenu à attirer l'attention du jury, la maison Loutrel pourra ajouter une nouvelle médaille à celles qu'elle a remportées déjà à Paris, à Amsterdam et à Vienne.

(A continuer).

V. R.

## LES PIANOS BLÜTHNER ET BECHSTEIN

Aux derniers concours de piano de cette année, au Conservatoire, le monde des pianistes s'est occupé avec intérêt des instruments de facture récente dont se sont servis les concurrents.

Nous avons voulu en faire un examen particulier et consciencieux. La qualité dominante des pianos à queue de MM. Blüthner et Bechstein consiste dans la puissance du son.

Un journal s'est demandé ce que deviendrait l'interprétation de la *musique de chambre*, avec des éléments de sonorité aussi éclatants.

Cette observation serait absolument fondée si, à côté de cette vigueur de timbre, on ne trouvait dans les instruments qui nous occupent de très-grandes ressources de mitigation.

En effet, la touche s'enfonce par un mécanisme de trois échappements très-correctement réglés. Le clavier, il est vrai, est un peu plus profond que celui des autres pianos; nous n'y voyons pas d'inconvénients; au contraire, il nous semble que le son ne peut qu'y gagner en durée et en longueur. De plus, au point de vue du travail de l'articulation, nous y découvrons de sérieux avantages.

Ces instruments se prêtent à la virtuosité brillante et bruyante, comme au jeu le plus nuancé et le plus expressif. Le timbre est toujours noble. Nous avons constaté une grande rondeur dans les basses qui ne laissent pas d'être veloutées dans les nuances délicates et fines. Une des qualités les plus remarquables à constater c'est la portée du son sans que celui-ci soit jamais dur ni sec.

Les étouffoirs fonctionnent logiquement. Nous nous exprimons ainsi parce que bien souvent la petite pédale brise complètement l'élan de la nappe sonore plutôt que de la diminuer dans une mesure relative et bien proportionnée.

Les pianos à buffet des mêmes facteurs offrent un toucher

très-agréable. Nous aimons surtout le registre élevé qui possède une teinte argentine et distinguée.

Nous pensons que ces instruments sont dignes de succès. Déjà, du reste, les pianistes les plus éminents s'en sont servis dans leurs tournées musicales et ont exprimé leur satisfaction artistique : citons Litz, Carl Tauzig, Antoine et Nicolas Rubinstein, Hans van Bulow.

M. Rummel qui doit donner à la fin du mois des concerts à Spa et M. Brassin qui doit se rendre au mois de septembre en Suède et en Norwège, se serviront des pianos Blüthner et Bechstein.

Au point de vue de l'exécution concertante, ces pianos doivent obtenir une faveur à tous égards méritée.

A.

## NOUVELLES A LA MAIN

Le *Graphic* nous parlait dernièrement du 38<sup>e</sup> régiment de volontaires londoniens, bien connu sous le nom de « Corps des artistes ».

La 1<sup>re</sup> et la 6<sup>e</sup> compagnie sont composées de peintres et de sculpteurs, la 2<sup>e</sup> de musiciens, la 3<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> d'architectes, et la 4<sup>e</sup> d'étudiants. Le colonel de ce galant régiment est M. Leighton, l'un des peintres anglais les plus célèbres, et l'état-major se trouve au *Arts club*, Hanover square !

Imaginez à Bruxelles un régiment de la sorte, avec discipline et bonne entente : 1<sup>er</sup> bataillon (vétérans) à l'*Observatoire* ; 2<sup>e</sup> bataillon au *Cercle artistique* ; et l'état-major ?

Le *Belgian News*, seul journal anglais publié en Belgique, vient d'entrer dans la troisième année de son existence littéraire. A ce propos il a fait parvenir à ses confrères de la presse un exposé de principes plein de bon sens et de prudence. Nos félicitations au *Belgian News* pour ce qu'il a déjà fait, et nos vœux pour l'avenir !

C'est à Bruxelles, du 27 au 30 août, que se tiendra le quinzième congrès néerlandais, sous la haute protection du Roi et du Comte de Flandre. Le Ministre de l'intérieur, M. Delcour, le Ministre des Pays-Bas, MM. Anspach, bourgmestre de Bruxelles, et Vandennepeereboom, Ministre d'Etat, ont accepté la présidence d'honneur en quadruple expédition.

La commission du Congrès (président, M. Hanau ; secrétaire général, le poète Hiel), s'occupe d'organiser des fêtes pour l'époque de la réunion. Il est, dès à présent, question d'un grand festival, sous la direction de H. Warnots ; plus de 400 chanteurs, chanteuses et instrumentistes y exécuteront la cantate *Van Artevelde*, de Gevaert, et les deux premières parties de l'oratorio *De Schelde*, de Benoît et Hiel.

Un grand concert sera donné par l'orchestre du Waux-Hall, dirigé par M. Dupont. Le programme ne comprendra que des œuvres belges.

D'autres fêtes sont en préparation, notamment au Jardin zoologique.

Le congrès sera divisé en quatre sections qui tiendront leurs séances à l'Université. Les littérateurs néerlandais seront en plus grand nombre ; du reste, plus de 300 artistes, hommes de lettres, professeurs et autres personnes éminentes du monde intellectuel ont dès à présent envoyé leur adhésion.

On lance dans le monde musical une liste de souscription dans le but d'élever à Vergnies canton de Beaumont, arrondissement de Thuin, Hainaut) un monument à la mémoire de F.-J. Gossec, né à Vergnies en 1734, mort à Passy le 16 février

1829. Ce compositeur fut un des créateurs de la symphonie ; après avoir produit divers opéras à succès, il fit la musique de presque toutes les fêtes patriotiques de la Révolution. Son chef-d'œuvre est la *Messe des Morts* (1762), et son principal titre de gloire, la création d'une école de chant (1784) qui devint le Conservatoire.

Le monument projeté est une fontaine en marbre surmontée du buste de Gossec. L'architecte Suys en a fourni les dessins, qui ont été approuvés jadis par M. Rogier, alors Ministre de l'intérieur.

Les souscriptions sont reçues chez le notaire Vandam, conseiller provincial, à Beaumont.

Nous apprenons que MM. J. De Haas, Claeys, W. Roelofs et de Schampheler viennent d'être nommés membre de l'Académie St-Ferdinand, à Madrid.

Une exposition des Beaux-Arts appliqués à l'industrie s'est ouverte cette semaine à Paris.

La Reine d'Angleterre vient de commander à M. Williamson, d'Esher, un monument de Léopold I<sup>er</sup>, Roi des Belges, destiné à être placé dans la chapelle de St-Georges, à Windsor.

Il y a en Angleterre 134 écoles de Beaux-Arts, fréquentées par 2.500 élèves ; 20.000 personnes suivent les cours du soir.

Le *Cercle des Amis des Arts* d'Ixelles, aux fêtes duquel nous avons jadis pris part et qui comptait dans son sein des représentants de toutes les branches artistiques, vient de se dissoudre.

Ce cercle, qui a eu ses heures de plaisir et de franche gaieté, a vécu comme vivent toutes choses....

Un de nos concitoyens, connu de tout le monde artiste, vient d'être l'objet d'une distinction flatteuse et méritée.

M. Arthur Stevens vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur par le président de la république pour les services qu'il a rendus à l'art et aux artistes français.

Concours de chant à Namur. — Division d'excellence. — 1<sup>er</sup> prix, l'*Orphéon* de Bruxelles ; 2<sup>e</sup> prix, la *Concorde* de Chénée.

I<sup>re</sup> catégorie. — 1<sup>er</sup> prix, Borcette près d'Aix-la-Chapelle ; 2<sup>e</sup> prix, Hazebrouck (France).

II<sup>e</sup> catégorie. — 1<sup>er</sup> prix, Jupille ; 2<sup>e</sup> prix, Glain ; 3<sup>e</sup> prix, Jallet ; 4<sup>e</sup> prix, Stembert.

III<sup>e</sup> catégorie. — 1<sup>er</sup> prix, Hodimont ; 2<sup>e</sup> prix, Andenne ; 3<sup>e</sup> prix, Sclessin ; 4<sup>e</sup> prix, Saint Nicolas lez-Liége.

IV<sup>e</sup> catégorie. — 1<sup>er</sup> prix, Ensival ; 2<sup>e</sup> prix, *Société Chorale*, Gand.

V<sup>e</sup> catégorie. — 2<sup>e</sup> prix, Lille.

Cercle artistique au Waux-Hall. — Exposition d'œuvres d'art, ouverte de 10 à 5 heures. — Entrée : 50 centimes.

Au Musée, au profit de la Caisse des Artistes, tous les jours de 10 à 5 heures, exposition des portraits de LL. MM. le Roi et la Reine, peints par Gallait. — Entrée : 50 centimes.

Théâtre Royal de la Monnaie. — Tout est bien qui finit bien ! On nous affirme que les directeurs de la Monnaie sont parvenus à s'entendre avec M. Devoyod et ont engagé l'excellent baryton pour la campagne prochaine.

Autre bonne nouvelle pour les abonnés et habitués de notre première scène : M<sup>lle</sup> Galli-Marié qui obtint, il y a deux ans, un si grand succès est engagée pour une série de représentations dans le courant du mois d'octobre. Elle chantera *Piccolino*, sa dernière création. (Etoile.)

Programme du festival d'Anvers, organisé par la Société de musique, avec le concours de l'Etat, de la ville et de la province — Solistes : M<sup>mes</sup> A. Biemans, V. de Give-Le Delier, M. Sleeckx; MM. H. C. E. Blauwaert, J. Van Cauteren.

Pianiste : M<sup>me</sup> Am. Sch.-S.

Organiste : M. J. Callaerts.

Direction de M. Pierre Benoît.

Neuf cents exécutants : chœurs, 750; orchestre, 150.

Le programme est ainsi composé :

**Dimanche 13 août.** — 1<sup>o</sup> Ouverture de l'opéra *Hamlet* (Alex. Stadtfeld). — 2<sup>o</sup> *De Levenstijden*, poème d'Emmanuel Hiel, 1<sup>re</sup> partie (Willem Demol). — 3<sup>o</sup> Fantaisie-ouverture n<sup>o</sup> 2 des Fragments symphoniques (Théodore Radoux). — 4<sup>o</sup> IX<sup>e</sup> symphonie avec chœur final *An die Freude* (Schiller) (Lod. Van Beethoven).

**Lundi 14 août.** — 1<sup>o</sup> *Wir danken dir, Gott!* cantate (J.-S. Bach). — 2<sup>o</sup> Ouverture de concert (J.-F. Fétis). — 3<sup>o</sup> *Het Woud*, poème de Karel Versnaeyen, chœur final (Leo Van Gheleuwe). — 4<sup>o</sup> *De Oorlog*, poème de Jan Van Beers, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties (Peter Benoît).

**Mardi 15 août.** — 1<sup>o</sup> III<sup>e</sup> symphonie (C.-L. Hanssens). — 2<sup>o</sup> *Jacoba Van Beijeren*, poème d'Emmanuel Hiel (Jan Van den Eeden). — 3<sup>o</sup> Andante de la 2<sup>e</sup> symphonie (chevalier Léon de Burbure). — 4<sup>o</sup> Introduction et chœur nuptial du 3<sup>e</sup> acte de l'opéra *Lohengrin* (Richard Wagner). — 5<sup>o</sup> Concerto pour piano (G. Huberti). — 6<sup>o</sup> *De Zege der Wapens*, poème du docteur Van Oye (H. Waelpuut).

Chaque jour, exécution à 2 heures.

Les places numérotées pour les trois concerts, coûtent

15 francs; par exécution, 8 francs. Celles des galeries supérieures coûtent 12 francs, et 5 francs par exécution.

Les répétitions générales auront lieu : samedi 12 août, à 8 heures du soir, pour le premier concert; lundi 14, pour le second, et mardi 15, pour le troisième, — ces deux dernières à 7 1/2 heures du matin. Prix des places par répétition : rez-de-chaussée, 3 francs; galerie, fr. 1-50.

Local : Grande salle de la *Société royale d'Harmonie*, place de l'Ancien Canal.

L'oratorio composé par M. Van den Eeden sur le poème de Hiel : *Jacoba Van Beijeren* et qui sera exécuté le dernier jour est une œuvre inédite, très-remarquable. La première répétition, qui vient d'avoir lieu, fait prévoir un grand et légitime succès. La partition du jeune compositeur est émaillée de choses charmantes; il y a, entre autres, un chœur de jeunes filles et une chanson de mariée d'un effet saisissant.

On annonce la prochaine arrivée de Coquelin au Théâtre Royal des Galeries St-Hubert.

MM. Delvil et Candeilh ne pouvaient mieux commencer l'année!

L'école de M. Wicard se fait remarquer depuis quelque temps par les nombreux engagements au théâtre que ses élèves obtiennent.

M. Maes, fort ténor, et M<sup>lle</sup> Denain, falcon, sont engagés au Théâtre Royal de La Haye; M. Verdhurt, baryton, au Théâtre-Lyrique de Paris; M<sup>lle</sup> Gaudrin, chanteuse légère, à Bruges, et M<sup>lle</sup> Nelis, à Dijon.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

### FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

### THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

#### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

#### GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

#### Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

#### LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

#### A VENDRE :

UN

GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

### MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**

742



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 33

20 AOUT 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10 "
Id. six mois . . . . .	6 "
Etranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "
Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.	
Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.
On traite à forfait.	
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.	

### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera ren-tu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

*Avis. — Le Salon d'Anvers. — Lettres de Ludwig Wihl, V. (Suite). — Lettres d'un paysagiste, VI. — Courrier de Londres. — Poésie : Marines. — Chronique musicale : Note à propos du Festival de Bayreuth; le Festival d'Anvers ; le Cercle Bizet; la Société Chorale; A l'Ecole de musique de St-Josse-ten-Noode - Schaerbeek; Distribution des prix aux élèves des écoles normales. — Bibliographie : La gravure à l'eau-forte, par Raoul de Saint-Arroman; L'Album de la Fédération artistique. — Variétés : Au Skating-Rink. — Nouvelles à la main.*

## LE SALON D'ANVERS

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

Anvers, le 17 août 1876.

Je viens de débarquer à notre métropole artistique.

Mon cœur a tressailli d'orgueil quand j'ai mis le pied dans cette antique cité flamande qui a vu naître le grand Rubens et qui célébrera dans un an le centenaire de son glorieux enfant.

Mais bientôt après je me suis souvenu... que j'étais aussi dans la ville des De Keyser, des Van Kuyck, des Van Luppen, dans la ville de cette *vieille* école anversoise qui vient de donner à l'Art un coup de pied de maître... aliboron.

Peut-on pousser plus loin l'aberration de l'esprit humain qu'en prononçant l'exclusion des nudités des expositions artistiques? C'est une mesure aussi ridicule qu'incompréhensible!

Pour vouloir condamner la peinture et la sculpture à délaisser la reproduction du *nu*, il faut ne pas avoir la moindre idée de ce que c'est que l'art

## AVIS

L'abondance des matières nous ayant obligé au dernier moment d'ajouter un supplément au numéro d'aujourd'hui, nous avons dû en retarder l'envoi. L'eau-forte-prime : *Le Pignon de ma tante à Nivelles*, reproduite sur cuivre par M. Théodore Hannon, d'après son tableau du dernier Salon triennal et pour nos abonnés seulement, sera expédiée immédiatement après le présent numéro. Nous prions nos abonnés qui ne l'auraient pas reçue, d'ici à quelques jours, de vouloir bien nous adresser immédiatement leur réclamation.

plastique; défendre à la brosse et au ciseau de tracer des formes naturelles, c'est en réalité tuer l'art, sous prétexte de vouloir le moraliser. Marc Véry, je n'en doute pas, relèvera en temps et lieu ce qu'on peut appeler sans crainte un scandale artistique. Je n'en ai touché un mot moi-même que parce que je me suis rappelé, qu'il y a quelques années, j'avais ameuté contre moi toute la presse orthodoxe pour avoir osé dire que rien de ce qui est artistique ne pouvait être immoral. J'avais haussé les épaules alors, en présence d'une polémique que je savais avoir été allumée par la prudence exagérée d'un scribe de sacristie, dont l'intelligence pouvait ne plus rien comprendre au delà de cette union sainte du goupillon et de la plume. Mais pareil acte posé par des artistes prend des proportions colossales. Il a soulevé du reste dans la presse tout entière des protestations légitimes dont nous nous faisons l'écho.

C'est en songeant à cet inqualifiable procédé que j'arrivai rue Vénus (un nom de rue prédestiné!) où est installé le Salon anversois.

Le thermomètre à ce moment marquait 40°. J'entrai ruisselant, dévisagé étrangement par les huissiers qui ne me trouvaient peut-être pas assez couvert — dans mon léger costume de nankin. La Commission eut l'insigne obligeance de me remettre un catalogue que j'ouvris en tremblant : 1,445 numéros !

40 degrés ! 1,445 numéros ! Transpiration et courage !

Placement bien ordonné commence par soi-même ! Toute l'École d'Anvers — toute — est à la rampe. Les jeunes — à part de rares exceptions — à la frise; d'autres, moins malheureux, à l'entresol ! Beaucoup de « croûtes », mais, soyons justes, beaucoup aussi de bons tableaux !

Faisons une rapide promenade dans les onze salons réservés à la peinture, et saluons au passage les amis et connaissances !

HENNEBIQ expose un *Intérieur d'église* très-bien traité. Les deux chœurs — qui ressemblent fort à celui du dernier Salon des Aquarellistes, — sont de bons types, étonnants de vérité.

LAMBRECHTS, Joseph, a presque envoyé toute sa meute : *Irma* vue au Cercle et son levrier au... pâturage du dernier Salon triennal.

Les ROBERT MOLS seront un des succès du Salon. *Burght*, près d'Anvers, est une toile mi-paysage, mi-marine d'où s'exhale beaucoup de fraîcheur et de vie. C'est un morceau de saine coloration.

Le ciel de son *Port de Bordeaux* est admirable, et le quai est très-animé.

BARON expose une *Clairière* (fin d'été) très-réelle et un *Automne* merveilleusement doré. HENRI ROBBE, comme toujours, de coquets et riants bouquets. STAL-

LAERT, une *Hébé*, rose depuis la pointe des pieds jusqu'à la filasse de son chignon. Une nudité... voilée ! PANTAZIS, un *Hiver* doublement rafraichissant par le temps qui court ! Mais que vois-je là-haut ? tout là-haut ? au troisième rang, à la frise, une tête de gamin, hardiment campée (sujet : *Préméditation*) et signée Pantazis. Pantazis à la frise ! Quel honneur pour toi, ô maître, d'avoir vu ton talent dédaigné par l'école classique d'Anvers ! Il ne manque plus à ta gloire que d'être refusé ! Attends avec patience, ce sera pour la prochaine fois !

RAGOT expose un bon bouquet : JAN STOBBAERTS, les *Flamants du Jardin zoologique d'Anvers*. Un *flamant* peint par un *Flamand* !

Les frères VERHAS sont encore très-remarqués. Jan surtout a un tableau admirable, la *Punition partagée*, à deux personnages : un chien adorable et une jeune fillette plus adorable encore.

HEYMANS expose son *Lever de lune*, vu au *Cercle*. On ne l'a pas trouvé digne d'être placé à la rampe ! On admire beaucoup aussi l'*Etang de la Ramée*, un Corot d'HUBERTI. Quelle poésie !

L'*Attelage brabançon* et le *Cheval échappé* de JOCHAMS, ont beaucoup de bon.

Saluons en passant la *Promenade à deux*, de VAN CAMP ; la femme en zinc de J. STARCK, à la rampe !!! la *Modiste* et la *Liseuse* d'EMILE SACRÉ ; *Douce Paresse* de DE LA HOESE ; le *Portrait de M<sup>me</sup> Servais*, de MEL-LERY, tous d'anciennes connaissances vues au *Cercle artistique*, de Bruxelles, et les *Niebelungen* de FRAUSTADT, que nous avons rencontrés déjà au dernier Salon triennal.

M<sup>lle</sup> ROSA VENNEMAN a deux toiles audacieusement brossées en pleine pâte, pleines de vie et de jeunesse.

Mais voici un nu — et un complet encore — qui est parvenu à forcer la consigne : le *Supplice des adultères*, de GARNIER. L'amant et sa maîtresse dans le costume primitif d'Adam et d'Eve, sont fustigés, nus, par la ville.

Jules DUBOIS expose une adorable tête d'enfant ; M<sup>me</sup> RONNER, une nature morte (étude) excellente ; Emile BRETON deux toiles superbes placées au second rang.

Les frères OYENS sont des travailleurs. Ils ont au Salon d'Anvers, six nouveaux tableaux appelés à faire sensation à cause de l'originalité, de la fantaisie de leurs sujets, de leur *réalisme* bien compris et de la puissance de leur coloration. Tous constituent de superbes morceaux de couleur. *Item*, pour la toile de Louis DUBOIS : *Chez Elle*.

T'SCHARNER expose un bien beau paysage ; GERVEX, un portrait vivant ; HUYGENS, un charmant bouquet avec accessoires ; FANTIN LA TOUR, une *Liseuse*, traitée avec beaucoup de science, reléguée dans un coin obscur.

A côté des artistes que je viens de citer se trouvent — voisins de rampe d'entresol ou de frise — Alma Tadmema, M<sup>lle</sup> Berthe Becker, Artan, M<sup>lle</sup> Beernaert, Cardon, Bouvier, Clays, De Haas, Cogen, De Keyser, Fontaine, De Schampheler, Gabriel, Dillens, Vander-Meulen, Hannon, Goupil, Herbo, Impens, Pio Joris, Kindermans, que la mort vient de nous ravir, Lamorinière, Adèle Kindt, Savile Lumley, Mesdag, Paul Parmentier, Ravet, Richter, Serrure, Van Beers, André Sodar, J. Vande Kerckhove, Soubre, Van Hammée, Stevens, Van Kuyck, Stobbaerts, Wilson, Van Lerius (décédé), Verhaeren, Verheyden, Vermeulen, Vervée, etc., etc.

Mais je n'ai plus le courage de poursuivre cette course extravagante ! 40 degrés et 1,445 numéros !

D'ailleurs je n'ai voulu qu'esquisser à grands traits la physionomie du Salon d'Anvers, en attendant que Marc Véry, s'arrachant à Nieuport, à sa mer bizarre, à ses dunes ensoleillées, puisse venir promener son crayon — plus autorisé — à travers les nouvelles productions des différents arts plastiques représentés au Salon de la rue Vénus.

V. R.

P.-S. J'apprends, au moment de fermer ma lettre, que le grand tableau de M. Delperée, représentant l'évêque de Liège sortant de la cathédrale à la tête de la procession et arrêté par la police locale, qui a disparu brusquement de Bruxelles, est visible en ce moment à Anvers, dans la salle de la Sodalité, où son Barnum l'exploite à grand renfort de réclames.

## LETTRÉS DE LUDWIG WIHL

V (Fin).

Qu'on le sache, le mot *réaliste* prête à l'erreur et on doit le bannir de l'atelier, comme celui de *cabotin* de la scène dramatique. Sans doute, nous comprenons bien que Frédérick Lemaître, avec le prestige de son nom, s'appelait lui-même un cabotin, mais dans la bouche d'un autre, et surtout d'un adversaire ou rival, ce nom n'a rien de recommandable. Il n'en est pas de même du mot *naturaliste*, car chaque artiste veut l'être autant que possible, sans cesser pour cela d'empreinter ses créations du cachet de son individualité.

Mais, ô comble de malheur, le mot *réaliste* a encore un inconvénient plus dangereux pour des artistes qui savent mieux peindre que penser. Et j'en ai connu beaucoup dont la bibliothèque consistait en les *trois cents calembours* pour un sou ! Et ce sont précisément ceux-ci, qui, lorsqu'ils déblatèrent contre les maîtres anciens, qu'ils voudraient détrôner — ils voient les taches, mais ils ne veulent pas voir le soleil — ne font que discréditer la meilleure chose dont ils ne sont pas

les meilleurs soldats. On n'est pas encore Coquelin parce qu'on a le nez en trompette ; on n'est pas précisément un génie parce qu'on ne pense pas. Selon moi, le génie est la pensée elle-même. Les grands artistes étaient également de grands penseurs ; ils sont analysables, hors leur génie.

Que l'idéal d'un artiste ne ressemble à celui de l'autre, je l'admets volontiers ; mais il y a toujours un idéal — idéal qui est la balance avec laquelle nous pesons leurs productions. Et cet idéal n'est pas autre chose que le contact, la tangente, pour m'exprimer mathématiquement, de notre être et de la nature qui nous entoure — la rencontre du *Moi* et du *Non-Moi* des philosophes.

N'est-ce pas lui qui métamorphose le foyer, qui n'est qu'un assemblage de briques, en un autel domestique sur lequel on sacrifie ses mauvaises passions ; n'est-ce pas lui que les anciens ont nommé les pénates et que le patriarche Jacob a remporté comme souvenir en quittant la maison de ses amours ? N'est-ce pas lui qui a inspiré le pinceau de Ruysdael, de Corot et de Troyon ? C'est lui, — je le soutiens — même s'ils osaient dire eux-mêmes le contraire.

Tout le monde sait cela : on peut faire de grandes choses sans savoir comment ; oui, c'est de cela, c'est de ce foyer que commence le rayonnement de l'art moderne et c'est aussi un titre de gloire et de noblesse pour la Belgique et la Hollande de l'avoir mis au jour.

Le bœuf, symbole de l'apôtre, est devenu l'apôtre pour Paul Potter. La Nature a mis l'ancienne couronne de la légende sur sa propre tête.

L'artiste, en imitant la Nature, crée une nouvelle Nature. Les différentes Natures des artistes nous donnent la mesure de leur valeur. Les uns arrivent à effacer les autres, et nous nous écrivons de temps en temps avec Lessing : beaucoup sont célèbres et d'autres devraient l'être !

M. ou M<sup>me</sup> Vlinsi finira — car il reste coi aujourd'hui comme un collégien un peu impertinent qui a reçu une leçon sensible sur la figure — par croire que l'on peut être réaliste, dans le vrai sens du mot, sans avoir le chapelet en main avec M. Veillot, sans manger chaque jour un Veillot avec M. Casse, sans se mettre volontiers à la porte de l'Académie française avec l'évêque d'Orléans, parce qu'un savant du nom et du mérite de Littré y est entré. *Est modus in rebus* a dit le payen Horace, le Théophile Gautier d'Auguste !

Cromwell, au moment où tomba la tête de Charles I<sup>er</sup>, dit au peintre qui avait succédé à Van Dyck, Peter Vander Faës, connu sous le nom du chevalier Lely : « Faites mon portrait avec exactitude et sans flatterie ; remarquez bien mes rugosités, mes bourgeons, mes verrues, enfin tous les détails de mon visage. Si tout cela n'est pas rigoureusement rendu, vous n'aurez pas un liard. »

J'en tire la conséquence que Cromwell n'était pas un romantique. Delacroix, que j'estime beaucoup, n'a pas pris cela assez en considération.

LUDWIG WIHL.

## LETTRES D'UN PAYSAGISTE

## VI

Nieuport-bains, mercredi.

Je ne sais, mon cher Pantazis, où te saluera ce griffon amer...

Dans quelque ombreuse Thébaïde sans doute, où tu mis *au vert* ton agile couteau. Et j'envie presque ta Thébaïde!

Que veux-tu ? Au sein des dunes nues et miroitantes j'ai peut-être la nostalgie des vertes, des massives frondaisons d'où descendent l'ombre et la fraîcheur..

Car Nieuport-bains n'est plus la naïve oasis que tu as quittée hier et dont nos seuls pas égratignaient les plages somnolentes.

*Quantum mutatus ab illo !*

*Illo*, chapeau bas ! c'est monsieur Benjamin Crombez, seigneur des dunes et maître d'icelles.

Des circulaires alléchantes furent lancées, d'optimistes affiches placardées, des invitations aimables partout éparpillées... Et le monde est venu et avec lui le bruit, l'étiquette et le spleen.

Je fais tache d'huile ici !

Qu'est devenue la calme et majestueuse solitude que tu as connue et que nous chérissions ? Notre blond éden, frémis en le lisant, s'est fait STATION BALNÉAIRE !

Et tout ici s'est endimanché ! Il n'est pas jusqu'aux cieux qui, bourgeoisement, n'ont pris un masque de circonstance. Pour plaire à ses colons mignards, Nieuport-bains s'est voué au bleu : tout s'est tendu d'un implacable azur. Le ciel, vil courtisan, s'est badigeonné d'outre-mer, et, sous son grand œil bleu, fashionablement l'océan frise des vagues d'indigo. De coquettes buées embleussent l'horizon.

Les villas, douce toquade, ont hissé de céruléennes oriflammes.

Les dames errent par la plage en collantes robes bleues... Palsembleu ! c'est à se croire en croupe nasale, d'irréremédiables lunettes bleues !

Aussi le cobalt fond-il dans les tubes : *Un vrai beurre !* aurait soupiré Vatel, un intrus en grand honneur ici pour le moment...

La plage, vierge naguères, se trouve présentement piétinée, creusée, ridée, fouillée, balafrée : l'on y joue au croquet ; les mioches blancs et roses bâtissent des forts ; de fringants cavaliers, de pimpantes amazones y caracolent honnêtement ; ânes, âniers et ânières s'y livrent à de pittoresque ébats. — Le sable tantôt sera encombré de tentes, chaises-ruches, cabines.

Car « l'heure du bain » a sonné pour Nieuport. Au grand dam de mes illusions sur la vénusté !...

Décidément je préfère encore voir passer les baigneuses en robes ouvrées, roses ou bleues, rayonnantes cocardes, caroubier flottant aux brises, minaudant et jouant de l'éventail, que de les contempler à l'eau grelottantes dans leurs maillots plaqués, éméchées et vertes sous la jaune coiffe de taffetas ciré.

Et à chaque bain une exception — superbement en chair — vient confirmer ma règle...

Puisque je suis à l'heure aquatique, laisse-moi te narrer ce que j'y ai vu hier.

A l'ombre fraîche des cabines je croquais les baigneuses — en album ! quand un vieux monsieur bien — mais dont la redingote empestait le *zaak* si cher à l'école d'Anvers, — vint se placer entre la mer et moi : il lorgna les baigneuses.

Toutes lui tournaient le dos...

Mais l'une d'elles s'étant retournée pour esquiver la vague, le vieux monsieur bien fit volte-face — instantanément ! Il accomplit ainsi nouvelle pirouette à chaque Néréide non vue de dos. Ce bizarre toton est sans nul doute l'une des pudeurs anversoises commises au chaste refus du nu au Salon de peinture...

Haro !

Tous les matins la place Henriette, que tu sais, fait sa toilette : deux êtres humains s'attèlent à un lourd rouleau de bois et lentement le traînent sur le sable. Hue ! dia ! pauvres hommes de trait : il ne leur manque vraiment qu'un grelot !

C'est que l'on donne des concerts sur cette place au fol écho, c'est qu'on danse au *Grand Hôtel des Bains*, c'est qu'on y fait de maîtresses courses asinantes, c'est qu'il s'y tire d'éblouissants feux d'artifice quand les ténèbres l'ont tout de noir habillée...

Hélas ! tu couvrirais de cendres ta robuste tête grecque !

J'ai du désertier la plus haute dune (*atelier à louer*), chevalet sous le bras, pour me réfugier dans quelque impénétrable repli, car les hauts gramens glauques et les luzernes roses sont livrés aux chasseurs. Pif ! paf ! dans tous les creux, sur toutes les crêtes détonnent coups de fusil, — cette faute d'orthographe de Dieu. (*V. Hugo. Les chansons des Rues et des Bois.*) — Pif ! les pauvres lapins dégringolent, sanglants, de leurs buttes sablonneuses et fleuries. Paf ! les blanches mouettes descendent, tourbillonnantes et fracassées, du haut des airs en fête d'où pleut du sang...

Un triste massacre !

Et l'on voit revenir les Nemrods, en gants glacés, fusil reluisant à l'épaule et triomphalement suivis de quelque enfanton débraillé, traînant la jambe et portant au poing chapelets d'oiseaux marins, ailes ballantes, et grappes de lapins des dunes frôlant de leurs museaux rougis l'herbe que tantôt ils émondaient en complète gaité et grande insouciance.

Un dernier coup — pour t'achever ! — J'ai trouvé au cœur des dunes immaculées, voletant au souffle des brises mélodieuses un chiffon à peindre bariolé de verts improbables et d'inénarrables bleus... Or, j'en suis resté plus atterré que Robinson découvrant des pas dans son île...

Ce barbare chiffon me chiffonnant, je regagnais mon gîte, songeur et inquiet, quand devant moi se dressa, archi-décoré, Monsieur Francia, patient coiffeur de marines, pliant sous le bras, chapel empourpré de bruyère...

Et je compris !

MARC VÉRY.

## COURRIER DE LONDRES

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

Londres, 18 août.

C'est à toi, Marc Véry, — à toi, l'amoureux des plages calcinantes de Nieuport — que je dédie ces quelques lignes. Je suis à Londres, pays de la mauvaise peinture, ville étrangère aux visites charmeresses des rayons du soleil, mais brûlante cependant : vide d'air pour le moment plus encore que de lumière. Ah ! que nous sommes loin de l'été que le spirituel Lagye nous décrivait en sonnet il y a quelques semaines. Il n'y a point ici de *fleurs pour arrêter les passants* ; ce ne sont point les *parfums des âmes* qui montent aux cieux incandescents, et je soup-

çonne le monde qui m'entoure d'être plus enivré de *gin* que d'*encens*. Quant aux *épithalames* ils ne nous font point défaut, et les orgues de barbarie — avec un *b* minuscule — prennent soin dès l'aurore de nous moudre les airs les plus passionnés du répertoire ancien et moderne.... Voilà trois jours que je suis réveillé au bruit — peu agréable — d'*Anna Bolena* du maestro Donizetti. Musique bien scandée au reste et faite à ravir pour les instruments mécaniques !

Je t'ai dit que Londres était le pays de la mauvaise peinture. Ah ! tu devrais voir ça, ô critique suave ; les Stallaert te paraîtraient pleins de vie, les Van Luppen beaux de perspective, les Tschaggeny (junior) étincelants de *jeunesse* à côté des Exhibitions, plus mercantiles qu'artistiques, de Londres. Je remarquais ce matin un petit tableau, coté 20 livres (500 balles) ; en m'approchant pour lire ce que je croyais être une notice explicative du sujet — je vis qu'une grande réduction serait faite aux commerçants qui prendraient au moins six exemplaires. Note bien qu'il ne s'agit pas de chromos plus ou moins huileux, mais de peinture, soi-disant originale et artistique : Grandeur et décadence du peuple Britannique !

Du reste, les artistes anglais dessinent bien — en général ; ils pèchent par le coloris, faux toujours, chatoyant, laid enfin. Ils affectionnent surtout la couleur *gorge de pigeon*, et aiment à en décorer leurs couchers de soleil. Ils ont aussi un faible pour les clairs de lune, couleur de rouille ; c'est peut-être par réminiscence de Catulle Mendès :

Ils faisaient un' patrouille  
Sous Philippe le tyran ;  
La lune aux taches de rouille  
Argentait leur fournement.

Je cite de mémoire, dirait un critique poncif, comme si pour citer on pouvait consulter une encyclopédie, et chercher l'à-propos comme d'aucuns cherchent le trait d'esprit, à renfort de dictionnaires.

Mais je divague un peu de mon sujet, et j'oublie l'art à Londres... Bast ! il fait trop chaud pour t'en parler aujourd'hui. Je t'ai donné la tache générale, mais ne va pas en conclure qu'il n'y ait absolument aucune œuvre de mérite — et surtout ne crois pas que j'incluse le National Gallery, ce temple d'Hogarth le réaliste, du poétique Reynolds, de Turner même, coloriste outré et cependant *naturaliste*, comme dirait notre ami Ludwig Wihl.

Et la musique ? ah ! mais je t'ai parlé de musique. Il y a les orgues de barbarie. Oui, mais après la musique mécanique, il y a la musique quasi-mécanique, exécutée au Palais de Cristal, à l'Alexandra Palace, un peu partout par des musiciens-doublures qui sont comme un faible écho des artistes de la Saison.

Voilà la première impression que fait Londres au mois d'Août. Puisse un examen plus attentif me conduire à la découverte de trésors artistiques cachés !

A bientôt.

c.

## MARINES

### I

#### Offertoire

*Il était nuit... La mer en grand deuil célébrait  
La mort du jour ! Le chœur des troublantes ténèbres  
Descendait du ciel triste et noir — qui s'éclairait  
D'étoiles, pleurs d'argent de ces crêpes funèbres.*

*Un vent morne courbait le front des flots hardis :  
L'océan larmoyait des hymnes mortuaires,  
Orgue géant qui râle un lent de profundis.*

*Et la vague agitait ses frigidés suaires...*

*Triomphante la lune — et ronde — arda soudain.  
Or son disque flottant sur la mer incertaine,  
Des grands oiseaux de nuit le funéraire essaim*

*S'en vint à très-longes cris baiser cette patène !*

### II

#### Heure du bain

*Sur le sable mouillé la lourde et large roue  
Crie : — Hop ! hop ! la cabine est à l'eau. — Bras menus,  
Cous bruns et ronds vont luire au rayon qui tatoue...*

*Et le chaud soleil mord cous bruns e' beaux bras nus !*

*Le torse cambre et craque au maillot qui frissonne ;  
L'âcre brise halète et moule à plans osés  
Le contour alléchant qui se désemprisonne...*

*Et l'immodeste vent souffle d'après baisers !*

*Agrafant des colliers aux gorges dédaigneuses,  
Quand la vague flagelle et bat leurs souples flancs,  
Jettent de mignons cris les folâtres baigneuses...*

*Et la vague lascive enlace ces corps blancs...*

### III

#### A deux grands yeux bizarres

*La mer bâille. Ses flots très-ennuyés font rage.  
La vague écume et siffle, échevelant dans l'air  
Comme un long coup de fouet sa crinière d'orage :*

*Fouet monstre — qu'on croirait effilé d'un éclair !*

*La mer est, ce matin, bien sombre, bien austère,  
Elle a d'étranges voix et de fantasques cris  
Que tremblante redit sa vieille sœur, la terre.*

*Et les échos au loin hurlent endoloris.*

*Or, devant cette mer aux farouches fanfares,  
Je songe à tes yeux noirs singuliers et profonds,  
Et terribles comme elle, — à tes grands yeux bizarres*

*Qui me tiennent noyé dans leurs gouffres sans fonds !*

Oostduinkerque. Août.

T. H.

## CHRONIQUE MUSICALE

La presse quotidienne ayant eu l'occasion de publier avant nous des comptes-rendus détaillés du festival de Bayreuth, que tout le monde a déjà lus, nous avons prié notre correspondant d'attendre que la *trilogie à quatre parties* ait été complètement exécutée, et de nous adresser alors un article d'ensemble qui paraîtra probablement dans notre prochain numéro.

\*  
\*  
\*

### LE FESTIVAL D'ANVERS

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste).

Anvers, le 17 août 1876.

Plusieurs journaux ont publié, à l'occasion du grand festival de musique classique, tenu à Anvers, les 13, 14 et 15 août, des critiques plus ou moins aigres-douces, écrites avec une malveillance peu déguisée, et d'après lesquelles on serait tenté de croire que la solennité organisée par la *Société de musique* n'aurait abouti qu'à un échec.

Selon nous, une appréciation pareille est complètement erronée. Le festival d'Anvers est un franc succès, et cela aux yeux de la masse du public aussi bien qu'aux yeux des compositeurs et des musiciens eux-mêmes.

Certes, tout n'a pas également bien marché; il y a eu quelques défaillances. La *Jacoba van Beieren* de Van den Eeden, par exemple, n'a pas été exécutée à souhait. Mais qui donc se ferait fort de diriger ces grandes masses chorales et orchestrales pendant trois jours, de faire exécuter par elles des œuvres de caractères si divers et parmi lesquelles il y en a plusieurs de très-difficiles, sans qu'il y eût jamais un seul instant de faiblesse?

Et puis, si une ou deux œuvres ont laissé quelque chose à désirer, combien d'autres ont été exécutées avec une rare perfection! Et précisément les plus importantes: la IX<sup>e</sup> symphonie de Beethoven, le *Oorlog* de Pierre Benoit, la *Cantate* de Bach, ont été interprétées magistralement.

Les œuvres symphoniques de Stadtfeld, Hanssens, Fétis, de Burbure ont été rendues par l'orchestre de façon à satisfaire les connaisseurs les plus difficiles et les plus autorisés.

Parmi les solistes, il n'est que de stricte justice, de citer M<sup>me</sup> Schnitzler, qui a exécuté le beau concerto pour piano de Huberti d'une façon à la fois gracieuse et énergique, M<sup>lle</sup> Biemans, qui a très-bien rendu le solo de la cantate de Bach, et M. Blauwaert qui, comme toujours, a fait merveille dans le rôle de l'*Esprit railleur* de l'*Oorlog*.

A part cette dernière œuvre, le finale de la IX<sup>e</sup> symphonie, le chœur final du *Woud* de Van Gheluwe, et la *Marche nuptiale* du *Lohengrin* ont permis de constater combien les chœurs de dames avaient dû sérieusement travailler pour arriver à cette sûreté, à ce fini dans l'expression des nuances, à toutes ces qualités enfin, qui leur ont valu les plus chaleureux applaudissements.

Mais tout cela — disons-le franchement — n'est encore que le petit côté de la question, relativement parlant, bien entendu; le grand côté est celui-ci: la *Société de Musique* d'Anvers a voulu faire un essai, elle a inauguré un système. Ce système, qui consiste à faire de nos festivals des occasions de produire au grand jour les œuvres les plus méritoires de nos artistes nationaux, peut ne pas plaire à tout le monde. Mais nous le

trouvons, pour ce qui nous concerne, parfaitement juste, parfaitement rationnel et équitable. Le festival d'Anvers a servi à faire connaître au public nos compatriotes Fétis, Radoux, Benoit, de Mol, Stadtfeld, Hanssens, Huberti, Van Gheluwe, Waelput, Van den Eeden et de Burbure. (Nous citons ces noms dans l'ordre où ils se présentent sous notre plume et sans y mettre la moindre intention de classification.)

Parmi les œuvres de ces compositeurs, il en est qui ont obtenu un succès plus franc et plus incontesté que d'autres. Mais tout le monde — ce nous semble, — doit se réjouir de ce que l'art national ait eu une aussi belle occasion de se montrer, de s'affirmer, et de figurer au programme avec les grandes œuvres des trois plus grands maîtres de l'art allemand, Bach, Beethoven et Wagner.

L'essai tenté par la *Société de Musique* a donc pleinement réussi. Elle a montré le chemin à suivre dans les festivals futurs, pour la glorification des artistes belges; c'est à ce point de vue là, qu'il faut se placer pour bien juger le festival anversoïis, et c'est à ce point de vue également, que nous exprimons franchement notre entière satisfaction.

x.

## CERCLE BIZET

Il y a trois mois à peine s'est formée à Bruxelles une société musicale, dont le but est de constituer avec ses propres éléments un orchestre de symphonie. L'organisateur de cette phalange, M. Eugène Brassine, est un musicien-amateur habile, et de plus, un compositeur possédant une nature distinguée. Ses vues étaient certes bien dignes d'intérêt; il restait à savoir si elles se réaliseraient, — le corps instrumental en question n'étant composé que de jeunes exécutants, n'ayant guère joué dans les orchestres, et ne se trouvant pas, par conséquent, rompus au *métier*. Mais à défaut de routine, ils avaient, hâtons-nous de le dire, de sérieuses aptitudes et avec cela l'ambition d'arriver à un résultat artistique.

Le *Cercle Bizet* a fait son premier pas, en donnant un concert à Wavre, au bénéfice de M. Eugène Baudot, violoniste, lauréat du Conservatoire de Bruxelles.

Nous sommes heureux de constater aujourd'hui que le nouvel orchestre est né viable.

L'enfant a grandi et il nous fait entrevoir les plus sérieuses espérances d'avenir.

Nous avons entendu l'ouverture de l'*Italienne à Alger* de Rossini, la *Polka des Mandolines* de Desorme, la *Marche alla turca* de Mozart, la *Marche nuptiale du Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn et enfin une valse, intitulée *Souvenir*, d'Eugène Brassine.

L'orchestre a bien exécuté la première de ces œuvres, toutefois avec une certaine timidité, bien naturelle lors d'un premier début.

La *Polka des Mandolines*, d'un effet pittoresque pour quatuor, en pizzicato persistant, a été *pincée* avec beaucoup plus de sûreté.

A part les cuivres un peu trop perçants (en proportion du nombre relativement restreint des violons) — bonne interprétation de la *Marche turque*, au point de vue du caractère, du rythme et de l'ensemble. La marche de Mendelssohn a été enlevée avec élan; — sonorité bien distribuée, précision dans les attaques.

La valse de M. Brassine possède la note gracieuse et entraînante. Elle nous paraît destinée à un succès du meilleur aloi.

Le public a salué l'auteur de longs applaudissements. C'était

justice. Il a acclamé le musicien de talent et a témoigné toute sa satisfaction au jeune et vaillant chef d'orchestre.

Cet heureux début promet au *Cercle Bizet* un avenir brillant.

Nous exprimons les sentiments de notre plus vive sympathie à cette institution symphonique.

Il nous reste à parler des solistes, qui se sont produits dans cette matinée musicale

Le bénéficiaire, M. Eugène Baudot, est un violoniste dont le talent révèle une distinction rare. Son archet, aussi souple que puissant sait tempérer la sonorité à tous ses degrés. Doué d'un sentiment musical profond, il dit bien, et ses impressions sont communicatives. Il sait donner à son jeu un cachet charmant de grâce et de coquetterie; dans l'*andante* du 7<sup>e</sup> concerto de de Bériot, peut-être affectionne-t-il trop ces jolies calineries d'archet, surtout à certaines fins de phrase où la note nous semble devoir être plutôt large et profonde.

Partout, du reste, le jeu et le style de cet instrumentiste sont absolument distingués.

L'*Allegro* du commencement et celui de la fin du même concerto ont été exécutés par lui d'une façon brillante et d'autant plus remarquable que les difficultés de mécanisme s'y trouvent multipliées. Très-piquant le final, et enlevé avec une verve et un brio tels, que le public prodigua à M. Baudot les honneurs du rappel et du bis.

Même succès dans la *Fantasia appassionata* de Vieuxtemps.

M. Léon De Grom, élève de M. Merck, 1<sup>er</sup> prix de cor de cette année au Conservatoire, a obtenu un grand et très-légitime succès, en interprétant une romance, intitulée *Adieu*, qu'il a dite avec un sentiment remarquable. Il parvient à obtenir du cor, cet instrument difficile et ingrat, une sonorité moëlleuse que l'on entend rarement.

Ce jeune artiste, d'un talent déjà fort distingué, possède un bel avenir.

MM. Van Elsland, flûtiste et Pierkot, cornetiste, sont respectivement élèves de l'école de MM. Dumon et Duhem, c'est dire assez qu'ils sont artistes.

Ajoutons que toute la salle a témoigné à ces excellents instrumentistes, une faveur hautement marquée. Le même accueil a été réservé à M. Schyn, tromboniste, également lauréat du Conservatoire.

Mentionnons encore M. Flon, lequel dans les modestes mais difficiles fonctions d'accompagnateur, a montré beaucoup de discrétion et d'habileté.

Ne terminons pas enfin sans féliciter les artistes-amateurs du Cercle Bizet qui contribuent en grande partie à sa prospérité, et sans constater l'accueil enthousiaste que M. Eugène Brassine et ses musiciens ont reçu dans la ville de Wavre.

\*  
\*\*

### LA SOCIÉTÉ CHORALE DE BRUXELLES

La phalange placée sous la direction magistrale de notre compatriote M. Fischer, ne s'est point endormie sur les brillants succès remportés dans la ville champenoise. En effet, dans un espace de temps restreint, ces valeureux chanteurs se sont fait entendre au Waux-Hall, au Bois de la Cambre et dernièrement à la Société royale de Zoologie. Ces exécutions à peine terminées, déjà on nous en annonce d'autres, très-prochaines.

Se souvenant de l'accueil bienveillant et sympathique qu'ils ont reçu à Huy, lors de l'excursion faite après le concours de

Beauvais, et voulant fêter leurs amis dans la capitale, tout en contribuant à une œuvre de bienfaisance, les membres de la *Chorale* ont décidé à l'unanimité de se joindre au *Cercle des Amateurs de Huy*, dans le concert du dimanche 27 août, à l'Exposition d'Hygiène et de Sauvetage.

Le soir, la *Société Chorale* chantera au Jardin Zoologique pendant la fête organisée par les *Amis Philanthropes*, au bénéfice de l'hôpital de Laeken. Si nos renseignements sont exacts, S. M. le Roi et la famille royale honoreront cette dernière audition de leur présence.

Espérons que cette fois au moins il ne sera plus organisé d'expédition aérostatique au Parc, à l'heure même d'une fête extraordinaire au Jardin. Ce cas s'est présenté récemment, et à ce propos qu'il nous soit permis d'émettre une réflexion : tout en félicitant hautement les organisateurs de ces fêtes de nuit, qui furent très-pittoresques, très-brillantes et dont le résultat fut efficace au point de vue de la charité, nous nous demandons si le Jardin de la Société de Zoologie ne pourrait point servir admirablement à ce même genre de fêtes. Il nous semble qu'il est assez digne d'intérêt ce pauvre délaissé!

Il ne faut pas de longues dissertations pour établir que, lorsqu'au Jardin, l'on promet quoi que ce soit d'extraordinaire, le public s'y rend fort nombreux. Nous en avons eu l'exemple pendant cette même soirée dont nous avons parlé plus haut; malgré l'ascension aérostatique offerte au Parc, le concert donné au Jardin Zoologique par la *Société Chorale*, avait attiré près de 10,000 personnes. La concurrence était pourtant quelque peu redoutable. Pensez donc! Un ballon, des fusées, des pétards! Quant à nous, nous avons préféré entendre la *Société Chorale* de Bruxelles. Les quatre chœurs annoncés au programme ont été interprétés avec une rare perfection. C'étaient la *Caravane perdue*, de Massenet, les *Soldats de Gédéon*, (deux chœurs imposés au concours de Reims), l'*Hymne du matin*, de Hanssens et enfin la *Nuit du Sabbat*, d'Ambroise Thomas. Avec la *maëstria* et l'intelligence artistique qu'on lui connaît, M. Fischer a su donner à ces œuvres bien différentes de caractère, de sujet et de style, un cachet tout particulier. La justesse, qualité si précieuse et si difficile à obtenir dans les ensembles vocaux, a été supérieurement conservée pendant l'exécution de chacun de ces chœurs.

Le public a particulièrement applaudi et à bon escient, l'interprétation de l'*Hymne du Matin*, qui est bien la plus belle page du répertoire choral, et la *Nuit du Sabbat*, ce chœur fantasmagorique, hérissé de difficultés multiples.

Malgré la toute belle exécution donnée au chœur, les *Soldats de Gédéon*, nous ne raffolerons jamais du final de cette composition; nous le trouvons suffisamment vulgaire. Le mot «Victoire» cent fois répété sur un rythme de pas redoublé trivial, ne présente rien de très... héroïque. A part cela, disons hautement qu'en maints endroits on retrouve bien la plume du grand et savant musicien qui s'appelle Saint-Saëns.

On a manifesté quelquefois certaine défiance relativement à la valeur acoustique du kiosque du Jardin Zoologique, lorsqu'il s'agit d'auditions vocales. Nous ne prétendons point avoir l'oreille plus fine que ne la possèdent d'autres, mais nous tenons à déclarer que pour notre part, nous avons pu saisir parfaitement les nuances les plus délicates et les moindres entrées à toutes les parties du chœur. Il est vrai que le temps était fort calme et que le feuillage se taisait, imitant en cela le public attentif.

Souhaitons semblable soirée pour la fête du 27. Nul doute que les allées du Jardin Zoologique ne soient envahies par une foule considérable et désireuse d'acclamer une nouvelle fois la vaillante *Société Chorale*.

A. T.



## A L'ÉCOLE DE MUSIQUE de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek

Une modeste mais bien intéressante cérémonie, à laquelle quelques artistes avaient seuls été invités, a eu lieu lundi, au local de l'École de musique dirigée par M. Warnots. Il s'agissait de récompenser les travaux des centaines de petits musiciens que forme tous les ans cette sublime institution présidée par M. Fourcault — un homme de cœur et d'intelligence.

N'ayant pu réunir tous les élèves dans l'étroit local de la rue de la Poste, c'est par classes qu'ils ont été introduits, devant un public restreint — trop restreint, car ces pauvres petits enfants méritaient certes une distribution des prix plus solennelle. Disons toutefois pour ce qui regarde le programme de la fête, que l'École de musique avait grandement fait les choses. Un programme — disons une affiche — de 93 centimètres de hauteur sur 63 centimètres de largeur !

Les élèves des cours élémentaires donnés par MM. Ganglier, Stengers et Van Droogenbroeck, ont été interrogés les premiers. C'est réellement un spectacle curieux de voir des bambins d'une dizaine d'années connaître déjà, comme de grands musiciens, la technique aride de la musique et répondre avec autant d'assurance aux questions qu'on leur pose. Avant même que la question n'est faite, leurs petites menottes sont déjà en l'air, demandant la permission de répondre, tant ces bambins sont sûrs de pouvoir le faire.

La classe de M. Ceuppens s'est particulièrement distinguée en lisant à vue une phrase musicale de quelque difficulté déjà, au point de vue surtout des intonations, improvisée pour trois voix par notre ami Alfred Tilman.

La classe de M. Bosselet, professeur aussi distingué qu'infatigable secrétaire de l'institution, renferme des jeunes gens qui connaissent déjà l'harmonie comme des petits maîtres. La classe de M. Warnots enfin, est une pépinière d'excellents chanteurs et chanteuses, qui manient leur voix — en artistes.

L'espace nous manque pour nous étendre aujourd'hui sur l'intéressant programme des études de l'École de musique, mais nous aurons certainement l'occasion d'y revenir un jour. Nous ne voulons cependant pas attendre cette nouvelle occasion pour féliciter le corps professoral tout entier, son habile chef en tête, des résultats que leur mode d'enseignement et leur dévouement sont parvenus à produire.

M. Henry Warnots qui tient toute l'École sous son intelligente direction, a acquis de grands et nouveaux titres à l'estime et à la considération du monde musical. Travailleur infatigable, il est partout et toujours sur la brèche. Hier nous applaudissions au magnifique succès remporté par ses élèves du Conservatoire, aujourd'hui, il nous a été donné de voir les progrès rapides accomplis sous sa direction à l'École de musique, et en ce moment encore il travaille à l'organisation du grand festival musical qui aura lieu le 28 courant, à l'occasion du Congrès Néerlandais. C'est un musicien aussi distingué que modeste qui ne compte pas les sacrifices que lui coûte la réalisation de ses projets ; mais s'il consacre à l'École de musique une grande partie de son temps, il peut dire aussi qu'il est celui qui a le plus contribué à sa prospérité.

La fête de lundi s'est terminée par un concert improvisé, dans lequel se sont fait entendre trois élèves de M. Warnots. M<sup>lles</sup> Jeanne Hennebert, Marie Wirix et M. Ambroise Vandenberghe.

Nous regrettons de ne pouvoir citer les noms de tous les lauréats. Nommons seulement M<sup>lle</sup> Maria Dehaen (classe de M. Ceuppens), M. Bernard Van Perck (classe de M. Bosselet)

et M<sup>lle</sup> Jeanne Hennebert (classe de M. Warnots qui ont obtenu une médaille en argent donnée par le Gouvernement.

N'oublions pas, enfin, de dire un mot d'un petit discours bien pensé, prononcé par M. Fourcault. « Nous voulons, a-t-il dit, que les enfants qui fréquentent notre École, deviennent non-seulement des chanteurs, mais aussi des musiciens. Il faut qu'ils puissent lire une partition comme ils liraient un journal ou un roman. Il importe aussi qu'ils sachent apprécier la musique. Et de même qu'un professeur de littérature aura fait son devoir si ses élèves sont parvenus à préférer une comédie de Molière aux drames de la Porte St-Martin, de même, nous aurons fait le nôtre, si nous parvenons à faire comprendre à nos enfants qu'une sonate de Mozart ou une marche de Meyerbeer est plus belle que les fions-fions de la *Mère Angot*. »

L'École de Musique a donc pour principal but de former des musiciens — et des musiciens intelligents. Ajoutons que nos masses chorales trouveront dans cette pléiade de jeunes gens des éléments sérieux qui rendront plus facile la tâche des directeurs. En un mot, des institutions de ce genre nous paraissent renfermer le germe de ces festivals gigantesques qui ont glorifié l'art musical allemand.

V. R.

## AUX ÉCOLES NORMALES

Les distributions de prix à cette saison de l'année se suivent et se ressemblent généralement par leur monotonie traditionnelle. Les Écoles normales réunies de Bruxelles et d'Ixelles, ont convié cependant ces jours-ci le public à une cérémonie intéressante.

Nous avons entendu chanter par un essaim de gentilles fillettes, de charmants petits chœurs, dits avec cette grâce naïve qui caractérise l'enfance.

Les élèves de M. Wattelle, un excellent musicien, ont délicatement interprété le chœur de *Mireille*, et une ravissante page de Léo Delibes, intitulée les *Norvégiennes*.

M. Van Lamperen, qui est comme on sait, professeur au Conservatoire et qui, comme bibliothécaire du même établissement musical, a publié un catalogue chronologique des plus remarquables) a fort habilement dirigé l'*Etoile du soir* de Jouret et *Gai printemps* de M. Alex. Lagye. Cette dernière œuvre était exécutée pour la première fois. Le chœur du nouveau chef d'orchestre de l'Alcazar, est bien écrit pour les voix ; peut-être un peu difficile à certain passage enharmonique, mais bien échafaudé. L'inspiration en est fraîche, et cette qualité se soutient, sans recherche prétentieuse.

Nous sommes heureux de féliciter l'auteur, imitant en cela le public entier qui a accueilli cette nouveauté musicale avec une faveur toute marquée et bien légitime.

A.

## BIBLIOGRAPHIE

### I

**La Gravure à l'Eau-forte.** *Essai historique* par RAOUÏ DE SAINT-ARROMAN. Paris. V<sup>o</sup>e CADART, éditeur-imprimeur. (chez ADÈLE DESWARTS, Rue de la Violette, à Bruxelles.)

Aujourd'hui que l'Eau-forte est partout en honneur, voici un livre que tous ceux qu'intéresse la « chose artistique » devraient posséder dans leur bibliothèque.

Chaque peintre veut graver des cuivres. N'avons-nous pas la *Société des Aquafortistes* ? Ne va-t-elle pas ouvrir bientôt une exposition ?

L'artiste, séduit par les charmes du mystérieux travail de l'acide bleu et de ses magiques résultats, désire manier la pointe et l'eau-forte. Mais combien peu connaissent l'histoire de ce mode idéal de graver ?

« En ce bon XIX<sup>e</sup> siècle, — comme a dit un grand homme, — les artistes ne lisent guère, si ce n'est le livret des expositions ou l'article *subsides et récompenses*. C'est tout ce qu'il faut pour orner leur tête, — à ce compte le persil remplirait le même office et serait plus joli à l'œil... »

En retranchant à la forme ce qu'elle a d'irrévérencieux pour la tête sacrée des peintres — *irritabile genus!* — le fond, hélas! n'en subsiste pas moins dans sa désespérante réalité. Mais nous sommes de ceux qui ne doutent point et qui croient fermement : les peintres-aquafortistes liront les pages de Raoul de Saint-Arroman.

Ils y apprendront « l'histoire d'un de nos arts les plus délicats et les plus puissants », comme dit l'auteur dans sa Préface à Emile Chasles. Ils y verront ce qu'a été l'Eau-forte jadis et ce qu'elle est aujourd'hui, depuis les primitifs essais des Mazzuoli, *il Parmigianino*, et des Wenceslas d'Olmütz, jusqu'aux tailles merveilleuses des Jacquemart et des Félicien Rops.

Le graveur y connaîtra l'état-civil de l'Eau-forte, son adolescence, sa virilité; il assistera à la lutte ouverte entre les « copistes méticuleux et les créateurs aventureux, les artisans et les artistes », ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en répétant le mot de la fin de notre ingénieux historien de la gravure à l'Eau-forte : « Je m'arrête ici et je m'efface devant l'arbitre suprême, devant le Public — qui juge si mal quand il ignore, — qui juge si bien quand il sait. »

Cette étude historique est suivie de COMMENT JE DEVINS GRAVEUR A L'EAU-FORTE. *Petite lettre à un ami*. Très-intéressante et très-instructive épître du comte Le Pic, fougueux tailleur de cuivres.

## II

## L'ALBUM de la FÉDÉRATION ARTISTIQUE.

La *Fédération artistique* vient d'inaugurer un système de prime assurément neuf en Belgique, et dû à l'imagination travailleuse et féconde de son directeur, Gustave Lagye.

C'est un *Album* qui contiendra des fac-simile nombreux de dessins faits expressément pour la *Fédération artistique* par les principaux artistes nationaux et étrangers.

Voilà certes une prime « utile et agréable », intelligente et artistique, qui sera fêtée également par l'abonné et par l'artiste dont elle va vulgariser l'œuvre et populariser le nom.

Le peintre, en effet, ne rencontre pas tous les jours pareille occasion de jeter son nom au Public, public si chiche en encouragements, public bien lent et bien froid quand il s'agit de choses d'art...

Déjà a paru la première — et bien intéressante — livraison de l'album. Elle renferme une douzaine de curieux dessins, fac-simile de tableaux du Salon anversois et « autographes » d'artistes-exposants.

Nous ne doutons nullement du double succès et de l'excellent résultat de cette artistique publication.

EDGAR MEY.

M. Adolphe Leclercq-Lechien vient de publier en brochure le *Thé de la Comtesse*, sa petite comédie qui a eu quelque succès l'hiver dernier au théâtre du Parc. M. Leclercq-Lechien se propose d'aborder une seconde fois la scène au début de la campagne prochaine.

Les auteurs dramatiques sont trop rares en Belgique pour que nous ne les encourageions pas. Aussi l'auteur du *Thé de la Comtesse* peut-il compter sur notre appui.

## VARIÉTÉS

## AU SKATING-RINK

*Patiner!* Ce mot seul nous rappelle de froids souvenirs et vient *rafraîchir* notre cerveau qui brûle depuis plus d'un mois sous les torrides ardeurs du soleil caniculaire.

C'est dans ce retour bienfaisant de nos pensées vers les plaisirs de la saison hivernale qu'il faut, je crois, chercher la raison de l'engouement que montre en ce moment la jeunesse bruxelloise pour cet art amusant — mais chaud — du *skatinage* à roulettes.

*Skatiner* par le temps qui court, quand le mercure des thermomètres s'élève à des altitudes fantastiques, est un supplice horrible. Mais les supplices sont des joies à vingt ans quand ils sont tempérés — comme c'est le cas ici — par des dédommagements irrésistibles.

Nous, jeunes gens, nous retrouvons sur la *glace* asphaltée nos souvenirs de la vraie glace d'hiver, nous nous rappelons ces caprices charmants qui nous ont souri, la saison passée, dans quelque Salon du monde, amourettes passagères qui naissent et meurent quelquefois en un soir, minutes d'amour que le *skatinage* nous rappelle et nous défend d'oublier!

Elles — celles qui nous causent toutes ces joies — revoient dans ces *rinks* ceux qu'elles ont caressés peut-être dans un rêve, dans une de ces nuits magiques, où elles se sont endormies encore dans l'enivrement du bal, quand le corps exténué de fatigue repose insensible et que l'esprit tourbillonne toujours au cerveau!

Elle et nous, nous nous y rencontrons... ensemble! Nous l'enlaçons dans nos bras, et étroitement serrés comme les lianes des forêts aux végétaux robustes, nous nous élançons dans l'espace et zigzaguant mollement, nous décrivons des courbes gracieuses et cadencées, suivis par l'œil attentif des mamans qui voient... mais n'entendent pas!... O charme indéfinissable!

Le *Skating-Rink* du Jardin Zoologique est établi, il faut le dire, dans des conditions exceptionnelles.

Le local est grand, spacieux. On peut, selon ses désirs, patiner sous une grande galerie qui, en cas de mauvais temps, vous abrite contre les intempéries de l'air, ou bien à ciel ouvert — ce qui a ses charmes en ce moment — par ces tièdes soirées, où une brise rafraîchissante vous prodigue ses caresses en même temps qu'elle vous murmure aux oreilles les mélodies de l'orchestre de la Zoologie, apportées dans ses souffles légers.

Le patin adopté dans l'établissement est basé sur un système cent fois perfectionné. Il permet de se livrer aux « grâces » les plus recherchées et ne donne lieu qu'à de très-rares chutes.

Le personnel qui dessert le *Skating-Rink*, jusqu'au dernier des employés, est poli et affable. Le directeur est un charmant homme, d'un abord très-sympathique.

Un buffet tenu par M. De Pature, des cabinets de toilette, des vestiaires sont à la disposition du public.

En somme, le *Skating-Rink* est un établissement modèle, recommandable à la jeunesse au double point de vue des plaisirs et de la santé, car le patinage est, de l'avis de tous nos Esculapes, un exercice à la fois hygiénique et gymnastique.

Nous sommes heureux de constater que le *Skatinage* est

entré dans nos mœurs et que le public s'y rend nombreux tous les jours.

De cette façon au *Skating-Rink* bruxellois tout marchera... sur des roulettes.

PAUL AUBRY.

## NOUVELLES A LA MAIN

... *J. B. Kindermans*, le peintre des bords charmants de l'Ourthe et de la Semois, vient de mourir. Il appartient à la pléiade paysagère éclosée après 1830. Artiste patient et laborieux, il eut son heure de gloire. Le gouvernement lui acheta deux toiles que l'on peut voir au Musée moderné. L'une, grand tableau décoratif, nous montre un paysage italien où se dressent d'imposantes ruines. A leur ombre, — dans l'atelier, — dans d'abord un chœur de nymphes mi-nues...! Mais le paysagiste les remplaça bien vite par des ronces, des orties et des broussailles... Le second tableau est un site pris sur les bords de l'Amblève. C'est l'une des plus complètes productions du peintre anversoïse qui vient de s'éteindre.

... *L'Art universel* cesse de paraître et son directeur, M. Camille Lemonnier, lui a déjà trouvé un successeur. La nouvelle publication qui n'a plus aucun rapport avec l'administration défunte a exclusivement pour directeur responsable notre estimable confrère. Nos souhaits de bienvenue au nouvel organe de la presse artistique.

*L'Art universel* est mort! Vive *l'Actualité*!

... Le théâtre de la Monnaie rouvrira ses portes le 2 septembre avec les *Huguenots*, probablement. Le 20 septembre

aura lieu la réouverture du théâtre flamand. C'est le drame couronné: *Jacques Van Artevelde*, par M. Van Geert, d'après le roman de Conscience, qui servira de début à la nouvelle troupe.

... La *Fédération Artistique* annonce à ses abonnés qu'à partir du numéro d'aujourd'hui, elle publiera un album composé de dessins originaux, reproduits au moyen des procédés photo-typiques de M. J. Maes d'Anvers, et transportés sur pierre par MM. Ratinckx frères, d'Anvers.

La première livraison ne contient pas moins de onze planches dues au crayon exercé de Madame Henriette Ronner et de MM. Lamorinière, Serrure, Nicolé, Goupil, Musin, Van Kuyck, Carabain.

Cette publication, unique en son genre dans notre pays, fait le plus grand honneur à la *Fédération Artistique* qui ne néglige aucun sacrifice pour se mettre à la hauteur des revues et journaux d'art les plus considérables de Paris, de Londres et de Vienne.

... La *Fédération artistique* publie aujourd'hui le deuxième fascicule de son album.

Il contient comme le numéro précédent, onze planches composées de dessins dus au crayon de MM. Auguste et François Musin, Verwée, Ch. Ooms, P. Verhaert, Théod. Gerard, Van Hagendoorn, Frans Meerts, Gabriel en Sebes.

Elle annonce également qu'elle fera incessamment une seconde édition de son numéro de la semaine dernière.

Cette publication nouvelle, nous sommes heureux de le dire, a rencontré dans le pays entier les plus vives sympathies.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'huile EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et remisage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de lux, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

**GUNTHER**

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

### Vient de Parafre

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX: 2 FRANCS.

### A VENDRE :

UN

GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 34

27 AOUT 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

## ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10 "
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.  
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

## UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZZE, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

Causerie. — Bazar d'Anvers. — Lettre de Ludwig Wihl, VI. — Courrier de Londres — Poésie : Sonnet d'un manteau rouge. — Pensées d'un rapin. — Exposition d'Hygiène et de Sauvetage (fin). — Nouvelles à la main. — Correspondance.

## CAUSERIE

Bruxelles, le 25 août 1876.

Les concours du Conservatoire sont bel et bien terminés, et professeurs et élèves jouissent en paix du doux *far-niente* des vacances. Parmi ceux-ci les lauréats (« où vont-ils ? ») « se reposent à l'ombre de leurs lauriers », les évincés (« Honneur au courage malheureux ! ») ont mis un terme aussi « aux pleurs et aux grincements de dents. »

Tout est donc plongé dans ce calme bienfaisant — calme, successeur des orages. C'est le moment de donner le jour à quelques critiques et observations que nous ont suggéré les derniers concours et dont nous nous sommes abstenus de parler plus tôt,

pour ne pas blesser ces susceptibilités outrées, qu'en un moment d'effervescence, on est certain de provoquer.

Quelle est — dans l'esprit des fondateurs de ces écoles musicales, nommées *Conservatoires* — l'idée qui leur a donné naissance ? Elle ne fait de doute pour personne.

Les Conservatoires sont institués pour donner l'enseignement artistique aux enfants sans fortune et révélant des dispositions suffisantes. Voyons si ce but généreux et louable est exactement rempli.

Parmi les élèves qui ont pris part aux derniers concours, nous en avons remarqué qui, soit par la position qu'ils ont dans le monde, soit par l'état de fortune de leur famille, se trouvent à même de faire des études musicales ailleurs que dans une institution populaire, alimentée par les deniers publics. Ces élèves auxquels je fais allusion, profitent là d'avantages auxquels ils n'ont en réalité aucun droit et occupent des places qui reviennent incontestablement à d'autres. Cet abus n'aurait que des consé-

quences insignifiantes, si quelques jeunes gens ou jeunes filles fortunés se bornaient à fréquenter les cours du Conservatoire — en amateurs. Mais ces mêmes élèves se présentent aux concours et c'est là que d'une façon évidente ils nuisent aux intérêts de leurs condisciples, dont souvent même ils compromettent l'avenir. La lutte devient inégale et injuste dans ces conditions. Les uns auront pu, grâce à leur état de fortune, se faire donner par leurs professeurs, des leçons particulières, inaccessibles aux autres. Il arrive ainsi qu'ils se présentent devant le jury avec des connaissances plus complètes que celles qu'auront pu acquérir des concurrents n'ayant fréquenté que les cours gratuits du Conservatoire et qu'ils remportent souvent un premier prix que leur talent mérite, mais auquel leur personnalité n'a en réalité pas droit. Nous voulons réagir à temps contre cet abus, espérant qu'il nous suffira de le signaler pour que dorénavant ceux à qui incombent les admissions au Conservatoire, veuillent bien prendre notre observation en sérieuse considération.

Les premiers Conservatoires furent créés en Italie. C'étaient des fondations hospitalières, établies et dotées par de riches citoyens, en faveur des enfants trouvés, des orphelins ou des enfants de familles pauvres, et c'est de ces pépinières que sont sortis la plupart des chanteurs et des compositeurs italiens.

Nous ne voulons pas précisément établir un aussi rigoureux système d'admission, mais nous croyons qu'un Conservatoire, soutenu par les revenus publics, ne peut être accessible qu'aux familles pauvres ou aux familles bourgeoises ne possédant pas une fortune suffisante pour donner à leurs enfants l'instruction artistique vers laquelle ils sont attirés par de sérieuses dispositions.

Plusieurs de nos confrères se sont demandés où vont les nombreux lauréats qui sortent tous les ans de nos différents Conservatoires. Hélas ! nous l'avouons, peu parviennent à la célébrité, et la plupart sont bien vite oubliés — heureux s'ils sont parvenus sur l'une ou l'autre scène à faire quelque timide apparition.

A quoi faut-il donc attribuer ce triste état de choses ? Il nous semble dû à un grand nombre de causes dont la principale, à notre avis, est l'admission dans nos écoles, d'éléments ne possédant pas les qualités naturelles nécessaires à la formation de véritables artistes, et, en second lieu, à la prodigalité que mettent ordinairement les jurys dans la distribution des récompenses. Une classe concourt, et bien souvent, nous y voyons décerner à la fois deux ou trois premiers prix, à des élèves possédant certes quelque talent, mais ayant presque toujours encore beaucoup à apprendre. Or, qu'arrive-t-il ? Celui qui a remporté son premier prix se croit un artiste fait, il se figure qu'il n'a plus rien à

connaître, et il s'endort tranquillement sur ses lauriers, attendant que la Gloire vienne le porter en triomphe et que la Renommée aux cent voix aille crier son nom à l'univers entier. Mais la Gloire et la Renommée ne viennent pas toujours, et après quelques années de découragement, d'amères déceptions, de tortures physiques et morales, l'artiste (!) n'est plus ! il s'est fait cabotin, si toutefois par amour de l'Art (!) il est parvenu à se maintenir à ce dernier échelon.

Un peu moins de premiers prix donc, messieurs du jury.

L'absence de sérieuses qualités naturelles cause souvent aussi ces tristes désillusions et nous ne saurions trop répéter, que l'on ne devrait admettre dans les Conservatoires que des élèves possédant des dispositions suffisantes pour pouvoir leur prédire un avenir brillant.

Mais non ! le premier venu se présente, il veut devenir artiste — et cela parce qu'il possède un filet de voix, ou bien parce qu'il a jadis remporté au collège un premier prix de prononciation et de débit. Il est jeune, inexpérimenté ; ses parents — aveugles comme ils le sont tous — voient déjà dans leur fils ou dans leur fille, un Faure ou une Malibran, un Talma ou une Rachel. On remet l'enfant entre les mains de l'un ou l'autre professeur en renom. Celui-ci le charge de méthodes et de théories, le bourre de notes ou de vers, le hérisse de tous les airs d'opéras ou de toutes les tirades de Corneille et de Racine, puis un beau jour, quand tout semble prêt, on lâche la détente. une explosion formidable se produit et... tout est dit ! Beaucoup des premiers prix de nos Conservatoires, me font encore l'effet de ces ballons majestueusement gonflés qui s'élèvent dans les airs ; on admire cette masse qui se balance, rehaussée de couleurs voyantes et de clinquant. Mais gare aux caprices du vent ! Le ballon est emporté par la tempête : tantôt trop de lest, tantôt trop peu ! Il se traîne bientôt contre terre et ses soubresauts prodigieux ne cessent qu'au moment où, rencontrant un épieu, l'enveloppe trop légère crève, et l'aérostat git piteusement avec sa baudruche dégonflée.

Non ! non ! comme l'écrivait si bien il y a huit jours notre ami, le poète Wihl, on n'est pas Coquelin parce qu'on a le nez en trompette et nous ajouterons, que l'on n'est pas Rachel quand on sait par cœur et que l'on déclame plus ou moins bien Athalie, Britannicus, Andromaque et les Horaces.

On ne devient pas, il faut naître artiste !

Pour ne parler que du dernier concours de déclamation au Conservatoire de Bruxelles, nous avons été étonnés de trouver si peu de dispositions naturelles chez

les neuf ou dix élèves de M<sup>lle</sup> Tordeus et de M. Quélus. Nous nous étions proposés alors d'appuyer à notre tour l'opinion de Maurice Georges, de reparler à l'occasion de ce concours et de tirer de pair quelques concurrentes qui nous avaient paru pouvoir arriver un jour au théâtre et y cueillir des succès. Il est inutile de citer encore le nom de M<sup>lle</sup> Adeline Dulait qui se présente naturellement le premier sous notre plume. Si M. Perrin s'est empressé après une seule audition d'attacher la brillante élève de M<sup>lle</sup> Tordeus à la Comédie Française, c'est qu'il a trouvé en elle des qualités réellement extraordinaires, et personne, dans ce nombreux public, qui se pressait il y a trois semaines dans la salle du Conservatoire, ne doute du succès réservé à la jeune tragédienne

M<sup>lle</sup> Van Hamme — dans un genre moins difficile et moins dangereux — a un petit talent gracieux qui lui gagnera toujours les sympathies de son auditoire, mais ce petit talent est arrivé à maturité; M<sup>lle</sup> Van Hamme possède la simplicité naïve de l'ingénue, qualité qu'elle n'a pas encore acquise par l'étude, mais que la nature seule a pu lui donner.

Quand nous aurons cité M<sup>lle</sup> Augusta Gilbert, nous aurons, je crois, à peu près fini — ou nous devrions nous tromper fort. Mais M<sup>lle</sup> Gilbert possède vraiment — et au plus haut degré — ce *tempérament* que nous voudrions voir dans chaque élève et sans lequel, nous ne saurions assez le répéter, — il n'y a pas moyen d'arriver à quelque chose. Son masque se prête merveilleusement à retracer les émotions de la tragédie, sa voix est chaude et sonore, comme disait notre confrère de l'*Indépendance*, et enfin, elle a du cœur et de l'énergie!

Voilà au moins des *natures* dont un professeur peut faire quelque chose et ceux ou celles qui les possèdent, sont certains, par le travail et l'étude, de devenir un jour des artistes de talent.

..

Dans notre prochaine causerie nous développerons une troisième et sérieuse critique que nous croyons devoir faire dans l'intérêt de l'enseignement artistique.

V. R.

## BAZAR D'ANVERS

### PRÉLUDES

Antwerpen, vendredi.

Hier je quittai les plages satinées où folâtraient les jolies baigneuses, Néréides d'un matin, et les dunes rayonnantes où l'on est si bien pour peindre. Hier je quittai la mer: les honneurs du moment sont au Salon d'Anvers.

Et comme c'est moi, — votre humble salonnier, Mesdames, Messieurs, — qui dois vous guider par les galeries embistrées d'icelui, l'*Artiste*, journal galant et dévoué, ne vous veut point faire languir, pas plus que je ne songe, moi, à vous donner force haut-le-cœur en servant complètes ces tranches à l'huile de lin, d'aspic ou de lavande. Nous écrèmerons ensemble la vaste *olla podrida* anversoise.

J'ai donc laissé — pour trois jours — Nieuport et ses brises marines. Le monstre de cuivre aux poumons d'acier m'a pris sur son aile tintamarrante et emporté vers « la noble, l'antique cité des Rubens et des Jordans », la moderne bourgeoise ville des Delaet et des Smekens.

Du fond de mon wagon ravisseur, je voyais tristement dans ma course furibonde s'éparpiller les blanches dunes, une à une s'envoler les plaines blondes aux larges horizons, les sables fins, lustrés, lumineux, — et je frissonnais, songeant à la vieille métropole du *zaak*, des bruns, des jus, des sauces et des bitumes.

Papillons noirs, les articles anversoises des journaux grands et petits, dévorés ces jours derniers, voltigeaient par mes esprits, voletaient à mes côtés; plaintes, exaspérations, anathèmes, haros, retentissaient à mes tympanes trembleurs...

Mais j'arrivai, je vis — et je compris plaintes, exaspérations, anathèmes, haros... Jamais salon de peinture ne me causa plus fâcheuse impression.

Autant l'Exposition bruxelloise du *Cercle artistique* était fraîche, vibrante, saine, autant la présente exhibition anversoise semble maussade, terne, figée.

« Elle est atteinte d'une *hépatite suraiguë avec ictère hémotogène!* » disait à mes côtés un célèbre docteur — la bonne jaunisse, pour mes lecteurs — s'il y en a, — qui n'ont pas compris!

La note dominante est rance et vulgaire. La tache générale malpropre.

Le catalogue, par bonheur, dans sa douce condescendance, nous fournit dès l'entrée le suivant renseignement: « Tous les ouvrages mentionnés dans ce catalogue sont des tableaux peints à l'huile, à moins que le contraire ne soit exprimé. » — La note est heureuse et bien nécessaire, car pour la grande majorité des œuvres exposées, l'on ne sait de quel corps elles sont formées: — un drôle de corps dans tous les cas!

De bons tableaux, de très-bons tableaux même ont été envoyés de Bruxelles, de Paris, d'Amsterdam et d'autres lieux. Mais la Commission — avec un soin jaloux — a caché dans les mystérieuses encoignures, relégué aux frises blafardes, enterré dans les coins ombreux tout ce qui pouvait causer gêne ou nuisance à ses chers amis de l'*Acole* d'Anvers.

Allez-y gaiement, bons placeurs! On vous abrègera la besogne dans trois ans: Nul artiste étranger ne vous

enverra plus ses toiles. Déjà nombre d'abstentions marquées et remarquées se font à vos expositions.... Et qui donc voudrait voir ses tableaux refusés ou sacrifiés par un placement habilement inhabile et intelligemment inintelligent?

Il restera vos seules toiles pour obscurcir les salons de la rue de Vénus (Vénus aux croûtons).

Je respecte trop mes lecteurs pour « remuer » cette fameuse question des nus — certains nus — refusés par d'inénarrables effarouchements. Au reste, la Commission anversoise n'en est pas à son coup d'essai. Je me souviens d'avoir remarqué au Musée Wierts, — au temps lointain où j'essayais encore de déchiffrer sa philosophie à l'huile — une statuette de femme au bain « dédiée à la pudibonde Commission d'Anvers » qui avait voulu lui faire mettre une feuille de vigne à son *Patrocle*...

Mais aujourd'hui, la Commission a changé l'ordre de ses pudeurs: elle joue pile ou face avec les nus qu'on lui envoie — et elle n'accepte que « pile », bizarre façon de tourner l'écu. — Enfin, la fille pourra « sans danger » promener sa mère par cette chaste galerie.

Ce n'est pas seulement aux nus que la Commission, cette colombe, a fait la guerre, ingénieusement elle s'y est prise pour buer aussi ceux qui peignent ou modèlent nus et nudités: La carte d'entrée des artistes, en effet, porte « au dos » une invite à visiter les églises (œuvre pie), la Cathédrale, Saint-Jacques, Saint-Georges et Saint-Augustin — saints très-vêtus comme on sait.

Pareillement, les primes devaient être moralisatrices: Une descente de croix et des Trentaines — l'on ne pouvait faire un choix plus vertueux. — Il y a bien une troisième prime, mais ma pudeur à moi (pourquoi pas!) me défend de vous la nommer...

A dimanche prochain, la première dizaine du cha-pelet anversois.

MARC VÉRY.

## LETTRES DE LUDWIG WUHL

### VI

Encore une fois: l'idéal est la digue du torrent envahisseur de la Réalité pétrie en chair et poussière! Encore une fois: l'idéal est l'arc-en-ciel dans l'obscurité des nuages ressemblant à la Danse Macabre! Vous voulez que cela ne soit qu'une fantasmagorie, mais, avouez-le, cette fantasmagorie est d'une telle vitalité morale qu'elle cause le suicide de milliers de Caton, qu'elle cause la mort au champ de bataille de milliers de Léonidas. L'idéal a un tel ascendant, même sur la

postérité, qu'il prête un éclat durable au tombeau du passé fugitif.

Or, l'artiste qui n'a pas d'idéal n'est, à mes yeux, qu'un simple teinturier. C'est en vain qu'il s'écrie avec le Corrège: « *Anch'io sono pittore!* » Credat Judaeus Appella!

J'ai soutenu, dans ma dernière lettre, que l'artiste crée une nouvelle nature; je n'ai rien dit de neuf, mais il y a des vérités qu'on doit répéter toujours, quand elles sont discutées. Il y a toujours des gens qui veulent même triompher de la vérité, ils nomment cela faire de l'esprit.

Ils veulent être le petit-fils de Voltaire, mais Voltaire ne les reconnaîtrait pas. Ils sont la grimace et non pas l'esprit de Voltaire.

Chez Voltaire, l'esprit est le glaive et le bouclier des idées qu'il défend, l'esprit de Voltaire a le rire divin d'un héros de l'humanité. Eux, ils ont le rictus affamé d'un saltimbanque.

Mais c'est à moi maintenant d'expliquer ce que veut dire: créer une autre nature.

L'artiste imite la nature; comment s'y prend-il pour arriver à son but? Ne doit-il pas succomber lorsqu'on pense que les moyens dont la nature est si riche lui font justement défaut. Il veut représenter un être animé, une existence organique, douée de sentiments et d'un mouvement arbitraire. Comment y arriver lorsque les sentiments sont latents, cachés à l'œil, que le mouvement est visible, mais qu'il doit fixer, pour m'expliquer ainsi, coller et clouer. Cette difficulté grandit encore s'il s'agit d'êtres inférieurs qui, pourtant, ne manquent pas de vie et qui ont des qualités analogues à celles que nous venons de nommer.

Les difficultés sont immensément grandes, mais l'artiste arrive précisément par la difficulté elle-même en fixant l'image, en disant au moment: reste! Il triomphe de la mort du temps! Cet acte, en lui-même, est déjà un acte d'idéalisation.

Il s'agit de choisir le moment et le lieu, le fluide et le constant. C'est ici que domine la pensée, que l'abstraction se change en os et chair.

La nature veut être comprise, mais parce que la parole lui manque, parole qui est le privilège de l'homme, la compréhension de la nature est accessible seulement à peu de monde. Aussi l'artiste peut-il plus aisément reproduire la physionomie humaine que celle de la nature. L'homme doit servir d'intermédiaire à l'aide des traits qu'il lui prête par son travail, surtout par sa maison et le temple. Ces deux choses sont le berceau de l'Art. Elles lui donnent un caractère monnayé, elles humanisent la nature. L'homme y trouve son propre destin. Un chêne parmi les arbres devient un héros, le lion un héros parmi les animaux. Le *Staffage* n'est pas seulement une décoration, il est un

complément du paysage. Nous, nous cherchons partout; le paysage le plus beau nous laisse un vide sans nous. Le goût blasé et raffiné de notre époque se réjouit de ce vide. Ce vide n'est pas de mon goût.

Mon goût n'est pas satisfait si le sentiment ne donne pas la main à la pensée, lorsqu'ils se tournent le dos l'un à l'autre. Le Beau n'est pas pour moi seulement le pittoresque, il exige aussi le moral. Je suis de l'avis de Cicéron qui reproche à Homère d'avoir voulu attribuer aux dieux les imperfections de l'homme, témoignant qu'il aurait été beaucoup plus à souhaiter qu'il eût donné aux hommes quelques-unes des excellentes qualités des dieux. *Humana ad deos transferebat, divina malem ad nos* (TUSCUL. I).

LUDWIG WIHL.

*Erratum*: A la fin de la lettre V de Ludwig Wihl, lisez Delaroché au lieu de Delacroix.

## GOURRIER DE LONDRES

Vendredi.

L'autre matin, un homme *jeune encore*, mais courbé sous le poids d'une préoccupation évidente, émergeait de Charing-Cross... C'était votre humble serviteur à la recherche de l'élément artistique londonien. Jusqu'alors je m'étais borné à la tâche générale — dont je vous ai parlé samedi dernier; j'avais vu même la peinture anglaise sous plusieurs de ses aspects, mais je ne connaissais point le dernier goût, la manifestation esthétique de l'actualité (rien de Camille Lemonnier). Voilà pourquoi l'autre matin je foulais, anxieux de découvertes, l'asphalte de Piccadilly.

Or, déjà je désespérais, car les *policemen* à qui je demandais dans le plus pur anglais, où étaient les exhibitions d'art, me répondaient unanimement: Gustave Doré! Et je prenais leur réponse pour un sarcasme...

Mais bientôt un homme-affiche, *doré* sur toutes les faces, parut devant moi. Je le suivis, fasciné, et j'arrivai de la sorte à la Doré Gallery, New Bond street. La qualité de rédacteur de l'*Artiste* fut pour moi le « Sésame, ouvre toi », et je pus renghâner le shelling que j'avais prudemment préparé. Il y avait foule dans la Galerie, et cette foule se pâmait d'admiration devant la grande machine multicolore du dernier Salon de Paris; vouloir faire de la peinture religieuse et dénuer de toute expression la figure du Christ, c'est ce à quoi Doré a réussi. Mais glissons! J'ai vu aussi le *Rêve de madame Pilate*, peinture à trucs et à effet, bien conçue d'ailleurs et meilleure que les autres; il y a un double effet de lumière électrique et de feu de bengale qui semble produit par vingt Schandelles (!), et qui semblerait prouver que Mme Pilate prévoyait les fêtes de Cremorne... A côté de cela, notons le *Néophyte*, bonne étude de moines, — le *Christ au prétoire*, grand tableau mieux entendu que l'*Entrée à Jérusalem*, et beaucoup de dessins connus et qui méritent de l'être.

Constatons en terminant que Gustave Doré a gagné énormément... de livres sterlings dans sa Galerie.

En sortant de ce qu'un critique aussi anglais qu'enthousiaste

a appelé l'*Eldorado*, je n'eus qu'à suivre Bond street pour trouver sur mon chemin deux autres exhibitions à succès: les tableaux de feu Mignot, peintre américain, — et la toile à succès du moment, le *Garden-party à Chiswick*, par Desanges. C'est un amalgame de deux cent six portraits très-ressemblants, paraît-il, de grands personnages réunis dans son jardin de Chiswick par le Prince de Galles; à part les portraits dont je ne suis pas juge, la toile est mauvaise en tout point.

Quant aux Mignot, je voudrais leur consacrer un article spécial. On sent le génie dans plusieurs de ces paysages aux couleurs outrées (pour nos yeux européens). Il y a là une largeur de touche surprenante; j'ai remarqué entr'autres quelques *Fleurs*, supérieurement enlevées, et dont la *manière* me rappelle certaines *pivoines* que j'ai vues avant leur départ pour Anvers. Mais je reviendrai sur Mignot, en même temps que sur le grand Aquarium-Exposition, (poissons et tableaux panachés) de Westminster.

Deux mots seulement sur l'exposition de Noir et Blanc, qui ferme aujourd'hui. Ce fut la dernière étape de mon voyage en *quête de l'art*, et j'eus lieu d'en être satisfait. Il y a là d'excellentes choses dans tous les genres, et j'espère que l'an prochain les œuvres belges y seront plus nombreuses. J'ai remarqué quelques bons dessins de *Danse*, et une épreuve cotée cinquante francs de son *Fétis* gravé. Un autre montois, *Lenain*, expose trois eaux-fortes.

Parmi les œuvres anglaises il y aurait beaucoup à citer. Mr N. C. R., notre correspondant irrégulier, nous avait parlé fort à propos des dessins de Du Maurier et de Keene, mais chacun peut en voir les reproductions dans *Punch*. Les illustrations de C. Green pour le *Graphic*, etc., sont spirituellement conçues, mais manquent de profondeur dans le dessin.

Je m'arrête, n'étant pas au bout de ma tâche. — « A huitaine donc ! »

C.

## LE SONNET

DU MANTEAU ROUGE

*J'aime en la plage blonde et vierge où se devine*

*Ta pantoufle de Cendrillon,*

*Voir ton manteau qui semble, à la brise marine,*

*L'aile en feu d'un grand papillon.*

*Lorsque de loin, rêvant, je te contemple au faite*

*De la dune au folâtre écho,*

*Je crois voir éclater dans l'air bleu, l'œil en fête,*

*Quelque idéal coquelicot !*

*Par les sables nacrés, quand le soleil les dore,*

*Et que ton manteau rouge y flotte, je crois voir*

*L'éveil empourpré de l'aurore ..*

*Mais au bord de la mer, si tu passes, le soir,*

*Fièvre, étrange et drapée en l'ardente oriflamme,*

*— C'est l'Astre au couchant — dans sa flamme !*

Nieuport-Bains. Août.

T. H.



## PENSÉES D'UN RAPIN

*Très instruits les Rapins, ne sont-ce pas eux qui font le plus d'études?*

*Epoux trembleurs, gardez-vous des graveurs : ce sont gens qui travaillent les bois.*

*L'Inquisition avait fait du chevalier une « question » qui vous... refroidissait. — Aujourd'hui la question est de prendre feu au chevalier!*

*Se défier surtout des hommes de lettres ; ils ont toujours des intentions au style.*

*Rapin, je voudrais percer, mais pas comme un clou — en crevant!*

*Ces dames du théâtre — mieux qu'Hermans et que Smits, peignent la figure, — la leur! — Aussi les met-on à la rampe.*

## VARIÉTÉS

## EXPOSITION D'HYGIÈNE ET DE SAUVETAGE

## La Belgique. (Suite et fin.)

Mais je m'aperçois que, contrairement à ma préméditation, ma revue s'allonge... s'allonge... s'allonge...

C'est le moment de zigzaguer comme je le disais en commençant, à bâtons rompus, en regrettant tout d'abord de ne pouvoir goûter un cigare Mottie, cigare hygiénique, sans nicotine. Mais la vente des objets exposés est expressément défendue. Regrettons et passons.

Voilà l'élixir belge contre le mal de mer, exposé par M. Tombeur, et dont l'efficacité est assurée dans les neuf dixièmes des cas où il est employé; la chauffelette Chaumont à bougies hygiéniques, pour voitures de chemins de fer, de ville, etc.

Mais qu'admire-t-on sur cette splendide balance en métal blanc, sous cage de verre supportée par un magnifique pied doré et entourée d'une élégante balustrade en acajou recouverte d'un coussin en velours rouge? C'est un chapeau hygiénique en feutre, de la manufacture de feutres et chapeaux de Bruxelles. Il ne pèse que 80 grammes!

Plus loin, on remarque le costume de plongeur de Jenatzy-Leleux, costume beaucoup plus simple que celui exposé dans les compartiments étrangers.

Plus loin encore, le public regarde avec stupéfaction des machines à coudre mises en mouvement par l'eau de la ville. Ceux qui savent combien l'emploi de la machine à coudre est préjudiciable à la santé de nos ouvrières, apprécieront ce perfectionnement.

L'exposition pharmaceutique ne présente pas un grand intérêt pour le visiteur. Toutes ces fioles, ces bocaux, sont autant de boîtes à secrets dont les savants seuls ont la clef. Citons pourtant un foie de mouton conservé dans du borax. A mettre en pratique par nos bouchers en ces temps caniculaires!

Une belle chose encore que le wagon employé au nettoyage des collecteurs de la Senne, et une exposition bien complète que celle des pompes à incendie de Jos. Beduwé, de Liège.

Encore des produits chimiques! La Carboazotine, employée

au lieu de poudre pour l'exploitation des mines et carrières. Cette composition n'offre, paraît-il, aucun danger dans sa fabrication, sa conservation, son transport et son emploi. Allons! tant mieux!

Voici un appareil breveté pour empêcher les déraillements de trains: trois rails au lieu de deux, celui du milieu en coulisse dans laquelle la roue entre complètement; plus loin un système d'accrochement automatique de wagons de chemins de fer qui mérite une mention particulière. L'inventeur est M. J. C. Wilmaers, chef de station à Termonde.

L'accrochement s'opère par un simple contact de wagons; le décrochement en levant un des petits leviers placés aux côtés des voitures.

Les avantages de ce système sont nombreux: célérité dans les manœuvres, économie de main-d'œuvre, diminution notable des dépenses résultant du bris de matériel et de la détérioration des marchandises et enfin, point capital, sécurité pour les ouvriers et pour les voyageurs.

Très-ingénieuses les échelles sans point d'appui de M. Couvert, et très-utiles en cas d'incendie, en hiver surtout quand les toits sont pleins de neige.

Ici, une étoffe ininflammable, là un magnifique vélocipède, adopté par le *Veloce-Club Bruxellois*. Mais que vient faire un vélocipède en cette affaire? Très-bon aussi le costume de pompier du Japon!

Une chose utile que l'on devrait avoir dans toutes les maisons c'est le marche-pied de sûreté pour le lavage des fenêtres, exposé par M. J. Rademeckers, de Liège.

Très-intéressants encore le lit-hamac et la voiture-idem exposées par le bureau d'hygiène de la ville de Bruxelles.

Et enfin quel superbe travail que le modèle d'un barrage mobile employé pour la canalisation de la Meuse entre Namur et la frontière!

Puisque nous y voilà, restons-y — à la frontière!

Lecteur, qui m'avez suivi, pardonnez-moi cet *olla podrida*, je vous avais annoncé une dernière visite « à vol d'oiseau »; j'espère que j'ai tenu parole!

Nous nous étions proposé au début de cette revue de visiter également les galeries étrangères, mais l'abondance toujours croissante des matières ne nous permettant plus de consacrer un espace aussi étendu à nos articles *Variétés*, nous nous voyons forcé d'abandonner ce projet.

V. R.

## NOUVELLES A LA MAIN

Le prix triennal de littérature dramatique vient d'être décerné à une comédie intitulée: *Le Talent de ma fille*. Auteur: un des rares écrivains qui n'ont pas cessé de lutter contre l'indifférence du public et le mauvais vouloir de la presse en Belgique, M. Henri Delmotte.

Nous espérons bien, pour notre part, avoir l'occasion cet hiver d'assister à la représentation de la comédie primée, sur une de nos principales scènes bruxelloises.

La direction du Parc, toujours si accueillante aux auteurs indigènes, tiendra sans doute à l'honneur de nous offrir la primeur de l'œuvre de M. Delmotte. (Chronique)

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE. — Direction de MM. Stoumon et Calabresi.

Voici le tableau du personnel pour l'année théâtrale 1876-1877:

*Chefs de service*. — MM. J. Dupont, premier chef d'orchestre; H. Warnots, chef d'orchestre; Lapissida, régisseur général; Masson, régisseur; Haesen, maître de ballet; Duchamp, régisseur du ballet; E. Mathieu, P. Mailly, pianistes accompagnateurs; F. Perrot, régisseur-avertisseur; Flévet, bibliothé-

caire; Bullens, chef de la comptabilité; C. Haeck, machiniste en chef; Feignaert, costumier; Bardin, coiffeur; Jean, préposé à la location, contrôleur en chef; Joseph, contrôleur; Maillard, percepteur de l'abonnement.

*Grand opéra, traduction, opéra-comique, etc., etc.* — *Artistes du chant.* — Ténors: Tournié, Bertin, Pellin, Lemerrier, Guérin, Masson. — Barytons: MM. Devoyod, Morlet. — Basses: MM. Montfort, Dauphin, Chappuis, Mechelaere, Boutigny.

*Chanteuses.* — M<sup>me</sup> J. Howe, M<sup>lle</sup> Haliez de Mons, élève de M. Vicart, M<sup>mes</sup> A. Bernardi, Hamaekers, Dérivis, A. Renaux, L. Crudère, A. Luigini, E. Richard, Ismael, L. Maes, Léonie.

*Coryphées.* — MM. Frennet, Genneville, Steps, Vanderlinden, Verbessem, Blondeau, Rullaert, Arnaud, Thonon.

*Artistes de la danse.* — Danseurs: MM. Poigny, Hansen, Duchamp, Wagner, De Ridder. — Danseuses: M<sup>mes</sup> J. David, R. Viale, E. Mauri, L. Zuliani. — Coryphées: M<sup>mes</sup> Zuliani, Dolorès, Bocalini, Duhamel, Huss, Perigalli. — 28 danseuses, 12 danseurs.

*Chœurs.* — 14 premiers dessus, 14 deuxièmes dessus, 18 enfants de chœurs, 13 premiers ténors, 10 seconds ténors, 10 premières basses, 12 secondes basses.

*Orchestre.* — 12 premiers violons, 11 deuxièmes violons, 8 altos, 8 violoncelles, 8 contrebasses, 3 flûtes, 3 hautbois, 3 clarinettes, 1 saxophone, 6 cors, 4 bassons, 2 cornets à piston, 2 trompettes, 1 tuba, 4 trombones, 1 grosse caisse, 1 triangle-tambour, 1 timbalier, 1 cymbalier, 1 harpe. — 81.

*Musique de scène.* — 1 chef, 12 musiciens. 20 machinistes — 20 employés placeurs et ouvreuses. — 30 habilleuses et habilleuses.

La campagne s'ouvrira le 3 septembre.

Paris. — Concours pour le grand prix de composition musicale :

*Premier grand prix* : M. Hillemacher;

*Deuxième premier grand prix (!)* : M. Véronge de la Nux, qui profitera du reliquat de pension auquel aurait eu droit le grand prix de 1874, Léon Ehrhart, mort l'année dernière;

*Premier second grand prix (!)* : M. Dutacq;

*Deuxième second grand prix (!)* : M. Rousseau.

A propos du *Deuxième premier grand prix (!!!)* nous demandons au gouvernement belge, qui profitera du reliquat auquel avait droit M. Devos, lauréat de notre dernier concours de composition musicale, mort il y a quelques mois.

Ne serait-il pas juste d'en faire profiter M. Alfred Tilman, qui, par le fait d'une injustice contre laquelle nous avons protesté, n'a obtenu que le second prix?

## CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de Mons une lettre qui proteste contre les appréciations de notre correspondant, à propos de son article sur la situation de l'art musical dans la ville de Roland de Latre et de Fétis. L'auteur en réclame l'insertion dans nos colonnes au nom des principes d'équité et de justice qui ont été depuis la fondation de *l'Artiste* sa seule ligne de conduite. Nous ne demanderions pas mieux que de lui donner satisfaction, mais malheureusement cette lettre renferme des personnalités qui n'ont pas le moindre rapport avec l'art et elle est signée d'un nom inconnu à Mons. L'auteur anonyme de cette missive ne pourra d'ailleurs que se réjouir de n'avoir pu la voir imprimée, car s'il est en contradiction avec notre correspondant ordinaire, il est dans de plus mauvais termes encore avec la grammaire française. C'est donc un service que nous lui rendons en jetant sa prose au panier.

V. R.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

## LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4<sup>o</sup>, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1<sup>er</sup> janvier et du 1<sup>er</sup> juillet.

*Sixième année d'existence.* — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre A. Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4<sup>o</sup>.

Prix : 7 francs par an.

Lettre B. Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accomp<sup>t</sup> de piano.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

## Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

## GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

## Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

## LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

## A VENDRE :

UN

GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pincaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 35

3 SEPTEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

#### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZÉZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

#### SOMMAIRE

Le Salon des Aqua-Fortistes. — Le Salon d'Anvers. — Poésie : Gros temps. — Vijftiende Nederlandsch Taal- en Letterkundig Congres. — Courrier de Londres. — Nouvelles à la main.

### LE SALON DES AQUA-FORTISTES

La gravure à l'eau-forte est un art qui a progressé bien rapidement et à part les remarquables travaux de pointe sèche que nous a laissés Rembrandt, nous n'en voyons pour ainsi dire aucune manifestation importante dans les siècles qui ont précédé le nôtre.

Aujourd'hui, chaque peintre veut être doublé d'un aqua-fortiste; des sociétés se sont formées, des expositions ont été organisées.

Bruxelles cependant n'avait pas encore osé inaugurer les Salons d'Eaux-fortes. Dorénavant nous n'aurons plus rien à envier sous ce rapport à Lon-

dres même où les expositions de « *White and Black* » sont en si grand honneur.

La Société internationale des Aqua-Fortistes, créée il y a deux ans, vient d'ouvrir au Cercle artistique et littéraire un Salon, au moment même où se ferme celui de la capitale anglaise.

LL. MM. le Roi et la Reine en ont fait l'ouverture vendredi et l'ont visité attentivement sous la conduite de S. Exc. J. Savile Lumley, président de la Société.

Nous ne voulons aujourd'hui que le parcourir rapidement, car nous nous proposons de revenir y faire une étude sérieuse.

Vue ainsi « à vol d'oiseau, » cette exposition nous paraît très-réussie; l'étranger a répondu avec beaucoup d'empressement à l'appel qui lui a été fait, et nos artistes eux-mêmes ne sont pas restés indifférents.

Les Anglais l'emportent haut-la-main dans cette lutte artistique.

Chez eux, cet art, où les oppositions d'ombres et de lumière produisent de si remarquables effets, est arrivé à un degré de prospérité étonnant.

Aussi le lion du Salon est sans contredit un des leurs, M. Seymour Haden.

Son *Port de Calais* d'après Turner, est une œuvre aussi importante par ses dimensions que par l'effet grandiose qu'elle produit.

MM. Slocombe sont encore deux des chefs de l'Exposition anglaise dans laquelle nous ne devons pas oublier de citer M. Savile Lumley.

La France — Jacquemart en tête — suit sa terrible rivale de bien près.

Les œuvres de Millet, de Flameng, de Waltner, de Martial, de Méryon, de Lalanne, de Roybét, de Daubigny, etc., sont dignes aussi de figurer au premier rang, ainsi que plusieurs eaux-fortes de l'important envoi de la maison Cadart de Paris.

Quant aux eaux-fortes du comte Lepic, il leur serait difficile de passer inaperçues. Il y en a une nombreuse collection et toutes en trois ou quatre états. Il est possible qu'il se trouve des admirateurs de ce talent tapageur mais là où d'autres voient de l'art, nous ne voyons nous, que du vulgaire procédé.

La Hollande occupe une place très-honorable où se font remarquer les œuvres de MM. Israels et Storm de Gravesande qui excelle dans les marines.

La Belgique enfin n'a rien à envier à ses voisines. Il y a très-peu de temps que l'eau-forte s'est régénérée chez nous et là vraiment, dans cet art comme dans tous les autres, il y a pour notre pays beaucoup d'avenir.

*L'abreuvoir* de Cogen ; *Un Taureau*, d'après Troyon, de Danse ; les envois de Lenain ; *Le docteur Faust* de Leys, appartenant à M. Nys, et plusieurs autres œuvres que j'oublie sont particulièrement remarquées. Citons encore le *Pignon de ma Tante*, l'eau-forte-prime de l'Artiste, que nous avons été heureux de revoir en si célèbre compagnie. Puis nous arrivons à une œuvre internationale par excellence, l'album de la *Société des Aqua-Fortistes* édité par la maison F. Callewaert père.

Si la Belgique n'exposait que cela ce serait le cas où jamais de dire : cela seul et c'est assez !

Nous ne saurions en effet, dire trop de bien de cette publication, qui chaque mois contient des œuvres remarquables d'artistes belges et étrangers.

Nous y reviendrons dans un prochain article, car aujourd'hui nous ne nous sommes proposés que de signaler les principaux envois. N'attendons pas cependant jusque là pour féliciter le Comité de la *Société Internationale des Aqua-Fortistes* des résultats artistiques auxquels il est arrivé. Et n'oublions pas dans nos éloges la part importante qui en revient à M. Nys, l'habile imprimeur de la Société et à la maison Callewaert qui édite son *Album* avec richesse et coquetterie. Cette coquetterie, nous la retrouvons du reste jusque dans le catalogue qui porte le cachet de la

Société gravé par Rops et sa devise : *Unquibus et morsu vives !*

V. R.

## SALON D'ANVERS

Nieuport-Bains. Mercredi.

C'est avec une joie non feinte que je date de Nieuport-Bains mes chastes notes.

Anvers m'étouffait. Je n'y voyais partout que bistres et bitumes, l'air était empesté de sauces, il pleuvait de la nicotine.

Je l'avouerai, je craignais la jaunisse !

Ici, en face de la mer blonde et des sables blancs, toute la cuisine anversoise est oubliée.

Mnésosyne et mes notes ne me rappellent que les toiles dignes d'être regardées, admirées, celles que les anti-nus et la *Société « royale » pour le découragement des Beaux-Arts* jugent indignes de leur salon *toni-astringent*, s'il faut en juger par les places insensées où elles sont mises en quarantaine !

Car à Antwerpen, la rampe est aux frises, il faudrait pouvoir faire « faire le poirier » aux panneaux pour juger les œuvres dignes.

C'est ce que nous allons accomplir ensemble, ami lecteur.

### I

#### Figures et Portraits.

Philippet, Jan Van Beers, C. Van Camp, G. Coppieters, L. Du Bois, Pantazis, E. Sacré, Wilson, Reinheimer, F. Pauwels, P. A. Huas, H. Juglar, Munkacsy, G. Butin, Clairin.

Bien haut, tout au-dessus de la plus haute porte, l'aréopage-placeur a juché l'Assassiné de Léon Philippet. Un pauvre romain, le flanc sanglant, git étendu sur la pierre qu'effrite le soleil. Un groupe de femmes, malsaine curiosité féminine ! s'est arrêté et contemple le mort.

Un gendarme, fusil au poing, est assis à côté. Quelque moine en cagoule, mystérieux et priant, s'allonge à la muraille.

Scène vue ; largement brossée et pétrie dans un rayon de soleil. Le groupe de femmes est crânement campé ; la victime, étendue simplement, est inerte et bien vraie.

Philippet a de la fougue et de l'audace : c'est un réel tempérament.

Combien auprès semble apprêté et théâtral le *Van Artevelde mort*, de Jan Van Beers, l'excentrique héros du Salon flamissant.

Au premier regard, l'œil ahuri se cogne à une palis-

sade — grandeur nature — qui s'en va cahin-caha par toute la toile : au-delà, une ville dans le brouillard, en-deçà, un ténor de grand opéra qui vient de mourir *fashionnablement*, les jambes croisées et un bras étendu après avoir fait « des effets de manteau... » Blanches marguerites, jaunes pissenlits hochent tristement la tête autour du joli mort qui semble sourire.

Le paysage est enfantin et le cadavre « du farouche Ruwaart » manque essentiellement de caractère.

Voilà *mynheer* Van Beers, un coup de pistolet qui a fait long feu !

Un autre coup de pistolet, le *garde-barrière*, me semble aussi raté.

Le vieux bonhomme est bien campé, d'une main, s'appuyant sur son étendard roulé, et de l'autre portant aux lèvres sa corne de cuivre..... Mais là devait s'arrêter le tableau. Que nous en font les neuf autres dixièmes : une étendue de neige assez sèche et durement peinte, et quatre rails fuyant à l'ombre des fils télégraphiques. C'est une excentricité inutile et déplaisante.

Son troisième coup de pistolet, (n'est-ce pas plutôt un revolver dont se sert le fantasque anversois?) *Funérailles de Charles le-Bon*, fait plus de bruit encore ; cette toile d'histoire s'étire, s'étire, s'étire sur tout un panneau d'une des salles latérales.

Au premier plan, une rangée d'ombres chinoises en cagoules, — la meilleure partie du tableau. — Au second plan, le défilé mortuaire : hommes d'armes, seigneurs, femmes, enfants, vieillards ; Louis-le-Gros dans un fauteuil et l'évêque Simon en chasuble du plus rutilant vert-pomme.

Cortège d'opéra s'il en fût ! Costumes clinquants, criards et neufs. Papillotant et sans ensemble, ni unité, ni perspective. Le même intérêt, les mêmes intenses couleurs attirent l'œil au premier comme au dernier plan — ce ruban historique peut indifféremment se dérouler par les deux bouts.

Et cependant il y a une grande somme de talent et de science dépensée dans cette fantaisiste trinité de toiles. Jan Van Beers n'est pas coloriste, mais il a une brosse large et souple, de la verve et de l'originalité ; il a de l'audace : c'est un oseur, — poseur, hélas !

Plus haut encore que l'*Assassiné* de Philippet, les lis du placement ont hissé la *Danse macabre* de G. Coppieters !

Esprit original, l'artiste a fait de son œuvre un projet de décoration pour une salle à manger. Il est bon de déclarer que c'est une danse macabre du genre gai, où la vie l'emporte et dans laquelle, au dernier panneau, la Mort en soutane, tricorne de travers, s'en va, titubant et abandonnant sa terrible faux à son joyeux amphytrion.

Scènes peintes avec humour dans des notes grises

agréables. C'est tout ce que l'on en peut juger à ces vertigineuses altitudes.

Non moins mal placée la *Faune* de C. Van Camp... Qui me dira par quel « charme » elle a su vaincre les pudibonds cerbères de la rue de Vénus !... Je me souviens d'un quatrain — le quatrain de la *Faunesse* — éelos au *Cercle Artistique*, à l'exposition d'antan où brillait cette même belle fille des bois ombreux :

O Faunesse, j'aime ta pose,  
Dans son abandon sans répiq',  
Ta croupe s'arque, vaste et rose  
Disant : Voilà pour le public !

Je ne sais ce que le public dira — toujours est-il que la nymphe Sylvestre est charmante dans sa pose allongée, sur sa peau de tigre, à l'ombre fraîche des vertes frondaisons où joue le soleil d'or.

Son doigt mignon lutine un chevreau... heureux chevreau !

La ligne serpentine qui court de la nuque à l'extrémité du pied est délicate, souple, gracieuse. Les chairs nacrées du dos dans l'ombre, sont exquis. La gamme ambrée est lumineuse et riche ; le dessin savant et distingué ; le modelé plein d'entente et de vérité.

Van Camp accompagne son « nu » de la *Promenade à deux*, si goûtée au *Cercle artistique* et qui « tot Antwerpen » semble un gai rayon de soleil au milieu des frigides et bitumineuses conceptions qui l'entourent.

Louis Du Bois nous montre *Chez elle*, en folle robe japonaise, une grande fille bizarre, mince, élancée, accoudée à la cheminée, éventail rouge aux doigts, et vous fixant fantasquement avec de longs yeux de sphynx.

Il y a là d'étonnants morceaux de savoureuse coloration : Le tapis de Smyrne, le lambris rouge et la lampe japonaise. La robe blanche aux plis singuliers, avec son feu d'artifice exotique — rouge, jaune, bleu, — éclate comme une queue de paon !

Les chairs sont blondes, fraîches, friandes... « Gauche de pose et manque de dessin, » s'écrieront les critiques austères ; — mais rappelons-leur le mot de Du Bois : « Quand je vends un tableau, je donne le dessin par dessus le marché ! »

Tout au plafond, dans un coin plaqué d'ombre, l'on découvre *Préméditation*, de Pantazis.

Est-ce le peintre ou le gamin préméditant que les *nudophobes* ont voulu punir en mettant cette toile « dans le coin ? »

La tête du moutard, bien éveillée, est vivante dans sa manière inattendue. Sa casquette noire, aux dents, il guigne de l'œil quelque beau fruit ou couve quelque mauvais coup... Fruitière ou bourgeois glabre, garc !

C'est on ne peut mieux compris comme expression, finement coloré et bien dans l'air comme tout ce qui sort de son souple couteau grec.

Dans le même minuscule Salon, sur un panneau à

contre jour, la *Lecture*, de Fantin. Une jeune femme peu jolie, mais au type sympathique, feuillette un livre d'une étonnante vérité dans le rendu. C'est peint avec onction dans des notes grises légèrement frolées par-ci, empâtées par-là, du plus heureux effet. Toute la silhouette est parfaitement établie et la tête, bien en vie, a le flou de la réalité.

*La modiste*, de Sacré, déjà vue au *Cercle*, habite un second étage à Anvers.

Rafraichissante tache grise par les aridités du bitume local!

J'ignore encore dans quel recoin ombreux les Eliacins du placement ont niché sa *Liseuse*.

Il ne peut cependant pas y en avoir de plus sombre que celui où l'on a perché la *Tête d'étude* de Wilson. Tête vigoureuse, brossée à grands plans. C'est tout ce que l'on en peut juger.

Dans les frises, semblablement, il faut chercher *Portraits* par Reinheimer, un essai heureux. C'est dans un intérieur bourgeois qu'il a placé ses modèles: un lecteur de l'*Echo du Parlement*, une bonne dame tricotant et un bébé, poupee sur les bras. Cette toile aux personnages, grandeur nature, a de l'intimité, de la vie et certaines qualités de brosse.

P.-A. Huas, a envoyé de Paris une belle jeune fille: *Rosette*. Blonde et mi-nue elle minaude sous bois avec une libellule. La tête est exquise, baignée d'air et de lumière, le blond des cheveux est charmant. C'est de la peinture gracieuse et coquette, qui doit plaire aux dames.

Henri Juglar, un autre parisien, a expédié trois toiles: *Un gentilhomme*, *Chez l'usurier*, *Entre amis*. C'est un émule de Roybet: ses personnages aux tons vifs, rouges, verts et jaunes, se meuvent sur des fonds chauds et corsés.

Le Hongrois Munkacsy et Georges Butin exposent, le premier, son superbe *Intérieur d'atelier*; le second, ses dramatiques *Femmes au cabestan*, deux toiles que l'*Artiste* a analysées — et louées — à Paris, la grand'ville.

Clairin, l'un des nombreux portraitistes de Sarah Bernhardt au dernier Salon parisien, nous montre un coin rutilant du palais de l'Alhambra, où l'on voit des Mauresques bizarrement attifées, dans des poses singulières, donnant à manger à des paons éclatants qui « font des manières ».

Peinture lumineuse et drôle, bien parisienne.

F. Pauwels (*Antwerpen*), à de sérieuses qualités d'exécutant dans ses peintures du XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Mais pourquoi s'acharner à nous représenter des scènes surannées, que nous n'avons ni senties ni vécues. La vie moderne n'a-t-elle pas ses drames et ses comédies?

Laissez-donc là le zinc et le fer-blanc des époques

passées — trépassées — et par Hermans! prenez l'or de la modernité!

(A continuer)

MARC VÉRY.

## GROS TEMPS

AU D<sup>r</sup> Rommelaere.

*Temps lugubres! Ciel morne au front chargé de haine  
Où galoppe en maudit le nuage au flanc lourd  
Qui s'abat sur la mer sinistre, s'y déchaîne,  
Crève et mêle son onde aux ondes du flot sourd.*

*Ni rires, ni rayons: les plages sont désertes!  
Comme un essaim poltron de mouettes ont fui  
Les baigneuses... Le sable est taché d'algues vertes  
Où brillaient les talons féminins au doux bruit.*

*En grand courroux la mer hurle, grince, se cabre,  
Conviant ses flots noirs à la valse macabre  
Que cingle en son vol l'aile âpre des goélands.*

*Loin, bien loin, par de là la vague aux cris troublants,  
— Comme au fond de mon cœur où vient sourdre une larme, —  
Gronde funèbrement quelque canon d'alarme!*

Nieuport-bains, Septembre.

T. H.

## GEPRAAFT

VIJFTIENDE NEDERLANDSCH TAAL- EN LETTERKUNDIG CONGRES.

Brussel, den 31 Augusti 1879.

L'événement de la semaine a été la réunion à Bruxelles du XV<sup>e</sup> Nederlandsch Taal — en Letterkundig Congrès.

Les Hollandais arrivés en grand nombre, ont été reçus par M. Anspach, le *ruwaert* de Bruxelles, qui leur a offert à l'Hotel de Ville, un raout où la plus franche cordialité n'a cessé de régner.

Nous ne prendrons pas part aux discussions qui, pendant trois jours, ont agité le mouvement flamand et dont nos confrères de la presse quotidienne ont publié des comptes-rendus détaillés, pressés que nous sommes d'arriver à la partie artistique des fêtes organisées en l'honneur des linguistes et littérateurs néerlandais.

La plus belle fête du Congrès était sans contredit le festival de musique flamande donné dans la salle du Palais-Ducal et auquel ont assisté LL. MM. le Roi et la Reine.

Les deux parties du programme n'auraient pu être mieux choisies: *De Schelde* door Hiel en Benoit en *Jakob van Artevelde* door Destanberg en Gevaert, rappelaient tous deux à l'esprit de nos hôtes néerlandais des pages importantes de leur histoire et à leur cœur des souvenirs patriotiques qui devaient le faire tressaillir.

Nous n'avons plus à faire de compte-rendu de ces deux importantes œuvres qui ont remporté un si grand succès au dernier festival gantois. *De Schelde* restera, à notre avis, le chef-d'œuvre de Benoit. C'est une composition gigantesque où, à côté d'orchestrations magistrales, se rencontrent des mélodies d'une indéfinissable poésie.

Dans la première partie, par exemple, les douceurs de l'amour sont dépeintes avec un sentiment exquis, un charme ravissant. Il s'exhale de ces scènes pastorales un parfum de fraîcheur suave et de douce simplicité qui captivent le cœur avant de l'émouvoir, car dans la seconde partie, Benoit déploie toute sa fougue et toute sa vigueur à caractériser les luttes de ces vaillantes communes flamandes contre la domination et le despotisme étrangers.

C'est une page sublime et vraiment empoignante que ce viril chant des gueux, entonné aux accents de l'air national néerlandais; aussi une ovation chaleureuse et enthousiaste à laquelle LL. MM. le Roi et la Reine se sont associées, a-t-elle salué les dernières mesures de la seconde partie du *Schelde*.

Si c'était là la musique de l'avenir, l'art n'aurait pas à s'en plaindre! La cantate de M. Gevaert a souffert beaucoup de se trouver ainsi rapprochée de l'œuvre de M. Benoit. Le *Jakob van Artevelde* du directeur de notre Conservatoire, a produit beaucoup moins d'effet qu'au festival de Gand. C'est pourtant une œuvre savante qu'une orchestration habile, étudiée et réellement supérieure, rend surtout remarquable; mais elle perd un peu de son mérite, au point de vue de l'imagination, aux yeux de ceux qui savent qu'elle n'est qu'une modification en *aggravato* d'une vieille chanson flamande intitulée: *le Tabac*.

Ces deux belles pages musicales ont été interprétées — on peut dire d'une façon irréprochable — par une masse instrumentale et chorale de 400 exécutants, placés sous la direction de M. Henry Warnots. Il y a quinze jours, ce nom se trouvait encore sous notre plume qui nous faisait écrire que celui qui le portait était un musicien consommé, aussi habile que modeste, dont l'existence tout entière, était vouée aux progrès de son art. Aujourd'hui, nous proclamons M. Warnots l'un de nos premiers *cappellmeisters*, et nous sommes certains de ne pas être démentis. Rarement nous avons pu admirer une telle entente des masses, rarement surtout, dans des exécutions aussi vastes, nous avons rencontré ce *fondue*, ce *fini* et cette clarté. Aussi, nous prions l'excellent musicien qui est parvenu à un tel résultat d'agréer nos félicitations et notre admiration la plus grande.

Un mot encore des solistes: M. Van Cauteren s'est tiré convenablement de son rôle; Mevr. Valentine De Give Ledelier est restée, malgré ses courageux et consciencieux efforts, au-dessous de sa tâche. Quant à M. Blauwaert, il est toujours l'excellent artiste dont si souvent déjà nous avons applaudi la superbe voix et les qualités musicales.

Le raouï offert par le *Kunst genootschap* au *Lucas Huys* présentait un aspect original et particulier, rappelant l'intimité des fêtes flamandes qui reposaient nos pères des luttes démocratiques du moyen-âge.

Je ne fais pas à mes lecteurs l'injure de supposer qu'ils n'ont pas encore été visiter cette curieuse habitation flamande de la rue Ducale, qui nous ramène en plein à ces foyers hospitaliers du XVI<sup>e</sup> siècle, et s'il en était parmi eux qui n'auraient pas encore vu le *Lucas Huys*, je les engagerais à faire cette intéressante visite.

L'autre jour donc le *Lucas Huys* avait un air de fête. Un éclairage « *a giorno* » répandait des torrents de lumière, je ne dirai pas sur d'obscurs blasphémateurs, puisqu'il ne s'y trouvait que des Flamands — tous amis de la maison. Des bougies donc, partout.

Au fond de la salle de réception, dans un parterre de verdure et de fleurs, la muse néerlandaise présidait à la fête, assise sur l'Escaut et sur la Meuse, ayant à ses côtés LL. MM. Léopold II et le roi Guillaume. La muse néerlandaise est une *posture* réaliste, modelée et moulée par Dillens en un jour!

Les murs étaient tapissés de quelques toiles exposées par des membres du Cercle et sur lesquelles nous allons jeter un rapide coup-d'œil. Peu de noms, du reste, Gérard, Permeke, Heymans, Dillens, Herbo, Bacvis, Franz Meerts, Dubois et trois ou quatre autres qui m'échappent.

Dillens et Herbo ont quelques bonnes choses à côté de non valeurs. Franz Meerts a son écrivain public, déjà vu au Cercle artistique, je crois; Dubois a une jolie marine et Heymans deux petits paysages, grands comme la main, mais enlevés à la mode du jour. C'est nature! — incontestablement.

Il y a quelque chose dans le faire de Permeke qui nous révèle certain talent. Son *Lever de soleil à Anvers* est une marine enlevée en pleine pâte et qui paraît ne pas se ressentir de l'influence néfaste de Stallaert dont Permeke a fréquenté l'atelier. Cela est pris sur nature et réellement il y a de l'effet. La silhouette d'Anvers qui se profile sur un ciel trop peu fondu et trop fantaisiste est bien rendue.

Elle est curieuse, l'histoire de ce Flamand!

Fils d'un peintre en bâtiments et lui-même ouvrier plombier, Permeke, depuis sa plus tendre enfance, dérobaient en cachette à son père des restes de couleurs qu'il emportait alors avec lui, soit à la campagne, soit à sa besogne et, en cachette, il improvisait quelque tableautin. Cette vie durait depuis longtemps quand, il y a trois ans, sur les conseils de plusieurs amis, Permeke abandonna complètement la *soudure* pour la palette et le pinceau.

En voilà un, s'il arrive, qui pourra se vanter d'être le fils de ses œuvres!

Voilà les quelques Flamands qui ont exposé au *Lucas Huys*. Ce ne sont pas eux encore qui ressusciteront l'école des Van Eyck, des Quentin Messis, des Breughel, des Rubens, des Van Dyck, des Teniers et des Rembrandt.

L'art pictural ne s'est pas manifesté seul au *Lucas Huys*. On y a fait également de la musique.

Un artiste du théâtre flamand a ouvert le concert en chantant, avec trop peu d'expression, *Droevé tijden*, une romance de feu Willem De Mol, un des plus brillants élèves de Benoit. M. Blauwaert a bien dit et bien chanté deux charmantes romances de Mertens. On a beaucoup applaudi aussi M<sup>me</sup> de Give, M<sup>lle</sup> Mina Sleenckx, fille du professeur de l'École normale de Lierré, qui chante avec beaucoup de sentiment, et la section chorale des *Jonghe Tonneeliehebbbers* qui a interprété très-convenablement un *Salut aux Néerlandais*, dont les paroles ont été écrites par M. Coopman, un jeune poète de talent.

Puis les petites flamandes — pas mal du tout! — qui assistaient à la fête, se sont mises à danser.

Le poète Niel, enfin, dans un petit *speech* entraînant, a dit que le *Kunst-genootschap* avait fait son possible pour bien recevoir ses hôtes, qu'il regrette que le local ait été trop petit pour contenir le nombre des invités et qu'il espérait que, quand la société aurait un local plus grand, il serait trop petit encore.

On s'est séparé vers minuit, enchanté d'avoir passé une agréable soirée et nous devons dire que rarement il nous a été donné d'assister à une fête plus cordiale et plus démocratique.

Un public très-peu nombreux et aussi froid que le temps assistait mardi soir au Concert essentiellement national du Waux-Hall. Il a accueilli avec indifférence les morceaux du programme. Il est vrai qu'ils étaient signés par des compositeurs belges — jeunes pour la plupart — et n'oublions pas que nous sommes en Belgique!

Nous n'avons pas entendu les œuvres de MM. Waelput, Willem de Mol, Gustaaf Huberti et Vanden Eeden qui composaient la première partie du concert, il nous est donc impossible d'en parler. Dans la seconde, nous avons admiré une *Vlaamsche Volkswijzen* de Hanssens, remarquable par l'enchaînement des motifs et où l'on retrouve cette orchestration savante à la fois puissante et fine, que possédait à un aussi haut degré le maître auquel notre confrère de la *Fédération Artistique* consacrait il y a huit jours un excellent article de réhabilitation.



Il en est plusieurs de ces musiciens — trop modestes — dont les compositions exécutées au grand jour feraient pâlir un peu le talent de certains autres, mais on s'efforce d'écarter leur nom de nos programmes et il est bon que de temps en temps un écrivain indépendant proteste contre cet ostracisme artistique, si funeste à l'Art. En ce moment nous travaillons à réunir les productions d'une autre victime de ces mesquineries indignes et nous espérons que bientôt, dans une biographie complète, nous pourrions faire connaître à sa juste valeur l'œuvre du regretté Charles Bosselet, un nom encore que l'on voudrait aussi faire peu à peu oublier.

Mais revenons à notre concert ! La *Feest-aanvangstuk* de Lassen est une ouverture très-belle et très-pittoresque, d'un sentiment distingué et parfois poétique.

La *Boheemsche dans* de Stadfeld, possède une allure très-caractéristique ; il est regrettable qu'une telle page musicale soit si courte, elle n'est au reste, si nous ne nous trompons pas, qu'un fragment du *Hamlet*, écrit par cet auteur, enlevé si prématurément à l'art musical dont il serait devenu un des plus brillants écrivains.

La *Poolsche fantasia* de P. Benoît, est très-entraînante ; quant au *Spaansche morceau* qui figurait au programme, ce devait être probablement un plat écbappé du menu flamand qui nous attendait le lendemain au banquet de la Zoologie — banquet qui naturellement a été le mot de la fin et de la faim !

C'est par des banquets qu'à présent on gouverne les hommes ! Ils n'ont pas trop lieu, ce me semble, de s'en plaindre.

Les vastes salons du restaurant avaient reçu une décoration de fête. Notre ami Bruynen avait présidé à ces préparatifs avec énormément de goût. Il avait répandu partout la verdure et les fleurs avec une profusion digne d'un *Jardin d'Horticulture*.

Deux cent dix convives se pressaient dans cette atmosphère parfumée. A la table d'honneur avaient pris place entr'autres membres de la Commission organisatrice du Congrès, MM. Van der Auwera, Van Vlotem, de Jaegher, de Jonghe van Ellemeet, ancien sénateur hollandais, Hiel, secrétaire général et Bruynen, directeur de la Zoologie. Vis à vis de la table d'honneur des places avaient été réservées à la presse flamande et à la presse française qui fraternisaient avec une touchante cordialité. A la table de la Presse avaient pris place encore, MM. Warnots, directeur du festival, Bender, chef de la musique des Grenadiers, Betzy Perk et Eliza Van Calcar, deux écrivains hollandais qui, depuis des années, luttent pour l'émancipation et les droits de la femme.

Le menu élaboré par Depature — le Vatel de l'endroit — n'a rien laissé à désirer.

Tout a été servi à souhait depuis la *Lentesoep* jusqu'aux *Ooft, Klein gebak en nagerech*, en passant successivement par les *Kraakpastein*, le *Rhynxalm*, le *Ossenharst met aard-appels*, le *Kalfskop*, le *Yorkschen ham met snijboonen*, les *Kapuinenvan Mans*, la *Latuwe sla*, le *Koude pudding* et les *IJsbommen met vanielje* !

L'heure des toast a sonné bien tôt !

Le premier nous a été servi en même temps que les *Kraakpastein* !

M. Vander Auwera a bu au Roi des Belges et au Roi de Hollande. M. Désiré Delcroix, délégué du Gouvernement, a bu aux arts et aux artistes flamands dans lesquels s'identifie, a-t-il dit, l'amour de la patrie flamande ; M. De Jonghe a bu à la ville de Bruxelles ; M. Hanau au Comte de Flandre et M. le professeur Beets à la Commission organisatrice du Congrès. A ce moment on servait la *Kalfskop*, et M. le président a clos la série des toasts officiels.

Puis ont commencé — on ne sait pas encore quand ils ont fini — les toasts non officiels. On a bu aux femmes flamandes, à la Presse.... au grand Turc !

La musique du régiment des Grenadiers a joué pendant tout le banquet dont l'organisation a fait vraiment honneur au

directeur de la Zoologie, M. Bruynen, à notre confrère du *Zweep*, M. Hoste, et au restaurateur Depature.

Un feu d'artifice contrarié quelque peu par le temps, a clôturé d'une façon brillante le *Vijftiende Nederlandsch Taal — en Letterkundig Congres*.

V. R.

## COURRIER DE LONDRES

1<sup>er</sup> Septembre.

Ma dernière lettre a dû sembler sévère aux lecteurs de *l'Artiste*, et cependant Dieu sait si, en parlant de Doré surtout, j'ai tâché d'être modéré. Les Anglais admirent de confiance les grandes toiles du grand dessinateur, et ils croient naïvement que ces chaires à fond brun, vert ou lilas sont la plus haute expression de l'art contemporain. Le goût bourgeois est faussé dans le pays d'Albion et les tableaux étrangers qu'on importe à Londres sont généralement du genre *chatoyant*. C'est ce qu'on me faisait encore remarquer l'autre matin dans la galerie Goupil, où les toiles italiennes et espagnoles sont en majorité. Cette galerie n'est du reste pas l'exposition que je vois fort bien décrite dans la *Fédération artistique*, mais qui est fermée, me dit-on, depuis six semaines.

La National Gallery a été cette année considérablement revue et augmentée. Je vous en parlerai bientôt, mais avant d'entamer ce sujet éminemment sérieux, et qui me permettra de faire une incursion sur le terrain du goût britannique et de ses modernes aberrations, — avant d'en venir à l'art proprement dit, je tiens à achever la petite revue que j'ai commencée samedi dernier.

J'en étais resté, je crois, à l'aquarium de Westminster, grand bâtiment du genre bazar, où l'on voit un peu de tout, un café-restaurant, un magasin de bijouterie fausse, un orchestre, quelques poissons et beaucoup de toiles assez malproprement peintes. Dans tout cela ce qui est le plus attachant, c'est, je crois, le héros des *Travailleurs de la Mer*, j'ai nommé l'octopus ou la pieuvre. Mais ne nous égarons pas dans l'histoire naturelle, qui n'a, du reste, rien à voir aux tableaux exposés dans l'aquarium. Nous devrions nous occuper de ces tableaux, au nombre de douze cents environ, mais il me paraît plus simple de déclarer que ce ne serait pas là dissenter de choses artistiques. Les toiles sont en général mauvaises, réunies dans un but purement mercantile par la commission de l'Aquarium, et il n'y a pas grand-chose à mettre hors de pair. Une *Vue du Zuider Zee*, de M. J. J. Everard est peut-être ce que j'ai vu de mieux. Je tiens cependant à désigner aux artistes belges cette exposition de l'Aquarium, un des nombreux débouchés qu'ils peuvent trouver à Londres ; commercialement parlant nos amis pourraient conclure *une bonne affaire*, et au point de vue artistique ils feraient œuvre pie en cherchant à répandre en Angleterre les principes de la peinture moderne.

A côté de ces sept ou huit grosses de cadres à vendre, se trouvent réunis de nombreux dessins originaux de George Bruikshank, le fameux caricaturiste anglais. C'est là une exhibition intéressante à tous les points de vue. On peut y suivre en même temps que le développement de l'artiste — de 1799 à 1875 ! — le progrès ou la décadence des modes, us et coutumes du peuple britannique. La série des caricatures ayant rapport à l'Exposition universelle de 1851 est vraiment amusante ; chaque dessin contient non pas un trait d'esprit, mais une série complète d'observations facétieuses chargées pour les besoins de la cause. Mais je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ce point, et je ne sais trop pourquoi je donnerais une appréciation détaillée d'œuvres que la plupart de nos lecteurs n'ont pas vues et ne verront point. Leur indiquer d'une manière aussi spéciale que possible les manifestations de l'art londonien, telle est la tâche que je me suis proposée. Jusqu'ici j'ai dû me borner à des essais de persiflage ; espérons que le moment viendra bientôt de parler mieux et plus sérieusement.

Pour finir, une anecdote des plus véridiques. Tandis que je déclinais mon titre de rédacteur de *l'Artiste* pour pénétrer — à l'œil — dans le pandémonium plus ou moins aquatique de Westminster, un petit monsieur d'âge moyen et qui semblait une illustration vivante des *snoles* de Thackeray, s'approcha de moi : Vous êtes rédacteur d'un journal belge ; vous vous connaissez donc en peintures ? Pour l'honneur du métier, je répondis affirmativement. Là dessus M. snob me déclara qu'il

possédait... mettons un Rubens, pour éviter les personnalités trop marquées; de plus qu'il voulait absolument me montrer cette toile authentique. Bref, ses instances furent si vives que je dus promettre de l'aller voir, ou plutôt d'aller voir son Rubens. Je tins parole dès le lendemain, et j'allai chez l'amateur en question qui me reçut comme un envoyé du ciel, c'est-à-dire, avec cigares et liquides de choix. Vint enfin le moment de voir le tableau, et je dois déclarer que mes anticipations mauvaises furent en tout point dépassées. Imaginez une croute véritable, copiée par quelque peintre d'enseigne sur une kermesse flamande d'un copiste de Teniers. C'était là le Rubens. « Mais, dis-je à l'heureux possesseur, cette toile est-elle signée? » — « Certainement fut la réponse, vous verrez cela au dos ». Le Rubens fut alors retourné contre la tapisserie, ce qui fut pour mes yeux un soulagement indicible, et j'aperçus en effet... un carré de papier imprimé et portant les mots magiques : CE TABLEAU EST DE MONSIEUR RUBENS (D'ANVERS'...

« Eh bien! doutez-vous encore? » me dit triomphalement le petit Anglais.

Que pouvais-je répondre? Que je ne doutais plus! Ainsi finit l'histoire.

Si l'amateur lit ces lignes, (ce qui lui sera difficile, car il ne connaît point la langue Galloise), ou si on les lui traduit, qu'il sache bien que j'admire et que j'envie sa confiance.

c.

## NOUVELLES A LA MAIN

Le Jury de l'Exposition des Arts industriels d'Utrecht a décerné la semaine dernière, une récompense des plus flatteuses à la manufacture de pianos : François Berden et Cie (Campo frères, neveux et successeurs), de notre ville. Il lui a voté le diplôme d'honneur, la plus grande distinction qu'il pouvait accorder, sans partage.

Ce succès est d'autant plus important, pour les successeurs de la firme Berden, que leurs pianos se trouvaient en concours

avec les produits de plusieurs facteurs en renom de Berlin, Stuttgart, Leipzig et Dusseldorf, dont on a beaucoup parlé dans le monde musical, ces derniers temps.

Ce n'est pas la première fois du reste que l'excellence des pianos Berden reçoit sa juste récompense. A Paris et à Londres déjà ils ont été médaillés plusieurs fois et la haute distinction obtenue à Utrecht vient confirmer et agrandir encore la réputation d'une de nos plus anciennes manufactures.

Nous apprenons que M. Vivien, notre brillant et sympathique violoniste, ouvre à Bruxelles une école de violon. Ceux qui connaissent la valeur artistique de M. Vivien, applaudiront à cette bonne nouvelle.

L'Événement annonce qu'un tournaïen, M. Adolphe Maton, vient d'être nommé chef d'orchestre à l'Opéra-Comique de Paris, dont la réouverture aura lieu le 1<sup>er</sup> octobre.

## NÉCROLOGIE

Eugène Fromentin et Félicien David viennent de grossir la liste noire, si nombreuse déjà, des gloires artistiques françaises, éteintes dans ces derniers temps.

Tous deux puisèrent en Orient leurs inspirations et mirent dans leurs œuvres l'azur des grands ciels et les rutillements du soleil oriental. *Le Désert*, *Herculanum*, *Lalla-Rouck* conserveront le nom de Félicien David aux générations futures.

L'œuvre de Fromentin ne périra pas avec lui. Talent fin, original et lumineux, il était peintre en littérature pareillement, et se complaisait à reproduire à la plume ses tableaux si riches de vie et de clartés. — *Sahel* et le *Sahara* sont des livres au style personnel, pittoresque et coloré, vus comme un peintre seul sait voir.

Le sympathique orientaliste est mort des suites d'un anthrax, à Saint-Maurice.

Il n'était âgé que de 56 ans.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES  
COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

### GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

### Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

### LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

### A VENDRE :

UN

### GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

### MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

## MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**

# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 36

10 SEPTEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

## ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

## UN NUMÉRO. 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera renvoyé en comote de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

Salon d'Anvers. (Suite.) — Les fêtes de la pacification de Gand. — Courrier de Londres. — Poésie. — Nouvelles à la main.

## LE SALON D'ANVERS

II<sup>e</sup> ARTICLE.

### Figures et Portraits.

(Suite.)

Aug. Serrure, G. De Jonghe, F. et J. Verhas, P. et D. Oyens, Dansaert, Paczka, Ringel, De La Mar, Meunier, Sibert, L. Verwée, Crabeels, C. Pabst, Charles Gussow, M. Carlier.

Auguste Serrure est le peintre des élégances raffinées de l'époque Louis XIV, peintre à la poudre de riz et aux parfums, il a la grâce, le goût et le sentiment Il est à la peinture, ce qu'Arsène Hous-

saye, le poète poudré et musqué, est à la littérature.

Ses trois tableaux : *A l'arbalète, chez Mademoiselle Clairon* et *La Lune de miel* — si douce et si reconfortante à Paris, au milieu des pétards du dernier Salon, — sont conçus dans une gamme blonde, argentine et précieuse. La composition en est pleine d'harmonie, la ligne élégante toujours.

Comme Serrure, Gustave De Jonghe, — un Belge émigré en la Grand'Ville, — nous chante à l'huile les élégances et les coquetteries parisiennes, mais il est moderne lui, essentiellement.

Pinceau souple, sympathique et délicat, au dessin châtié. Il a la note fine et claire. Ses tableaux du Salon anversoïis sont comme trois gouttes de lait au milieu des flots bitumineux qui obscurcissent les panneaux.

Dans *La Visite intime*, — où l'on voit une jeune femme en longue robe de soie bleue causant dans la chambre à coucher d'une amie occupée à la toilette de son enfant, tout est baigné d'une lumière douce et grise, — fort agréable.

Les blancs et les roses de l'ameublement, sont

d'une grande finesse de ton, la robe bleue est chatoyante et vit.

*Le travestissement*, composition pleine de charme intime, nous montre une jeune mère qui vient de déguiser sa fillette — en Espagnole et qui, agenouillée près d'elle, lui fait voir son gracieux minois dans une glace qu'elle tient à la main.

Dans *La réponse embarrassante* (tableau acheté pour le tirage), l'artiste nous présente une jeune et jolie femme, en robe rose, suave dans ses gris argentins reflétés, qui forment une si jolie harmonie avec le tapis noir ouvré d'arabesques d'argent où attend le papier blanc...

C'est finement observé jusque dans ses moindres détails, enlevé à la pointe, sans gêne et spirituellement.

Les frères Verhas exagèrent à plaisir leur procédé : les voilà engagés sur une pente bien fatale..... Leurs adorateurs vont hurler, mais ils tournent, ce nous semble, à l'écran japonais.

Les frères Oyens, au contraire, ne font que croître en force, en gaieté, en esprit et en couleur. Jamais ils n'ont été si bien inspirés que dans les six toiles qui ont à Anvers, ô bizarrerie ! les honneurs de la rampe.

Dansaert est guindé, figé, dans *La leçon de danse*. Ses personnages ont bien l'air de s'ennuyer dans ce vaste salon si clos et si sombre. Combien je préfère à cette froide composition son minuscule panneau : le *Toast* ! On est au dessert, l'heure du toast a sonné. L'orateur se lève, aviné un tantinet, sa coupe de champagne d'une main, s'appuyant de l'autre à la table, il cherche le mot heureux.... C'est spirituellement vu et spirituellement rendu.

Un des plus fiers envois parisiens est sans contredit la toile de François Paczka qu'il intitule *Consolation*. Un phthisique est étendu dans sa chaise de souffrance, ses mains pâles, amaigries tiennent la lettre consolatrice. Sa mère, assise auprès de lui, un bras sur le sien, exagère les consolations.

Peinture superbe, crâne et sincère (reléguée au second rang — naturellement !). Comme les chairs malades et pauvres du jeune homme sont bien comprises, faisant valoir la riche et pourpre carnation de la mère au visage si beau d'expression avec sa bouche — bizarrement entr'ouverte...

Ringel expose une *Fantaisie* (a-t-on abusé de ce titre FANTAISISTE depuis quelque temps ! Il est à remarquer que celles qui le portent ne sont nullement des *Fantaisies* !)

Ringel expose donc une *Fantaisie* qu'on pourrait croire quelque décapitée parlante, car le corps ne se sent ni ne se devine sous l'amas d'étoffes chatoyantes qui accompagne la tête, — tête pétrie dans des pâtes riches en tons fins sous le grand feutre gris à plumes.

L'on remarque également de séduisantes qualités de

coloration délicates et sobres dans sa *Perruche* et son *Atelier*.

David De La Mar a envoyé d'Amsterdam une *Laitière* blonde qui passe, les bras croisés, ses sceaux bleus pendus à l'épaule, par la campagne verte où paissent des vaches brunes.

C'est peint dans des notes claires et sobres, grassement à la façon de Blommers — qui expose un tableau de genre, *Le reste*. Mais on ne le peut voir ni juger grâce à l'aimable bienveillance des Tartufes du placement.

Tartufes qui, non contents de sacrifier les tableaux par un placement extravagant, se permettent de travestir les titres des mêmes œuvres. C'est ainsi que la *Faunesse* de Van Camp est devenue *Faune*. (Elle est vue de dos. — se sont dit les bonhommes, — en écrivant *Faune*, le public croira à un être masculin — et les mœurs seront sauvées !!!) C'est ainsi encore que pour ne point blesser certaines susceptibilités orthodoxes, Guillaume d'Aremberg, meurtrier de l'évêque de Liège, est devenu Guillaume de la Marck. (Ce qui a même procuré à Monsieur le très-lettré secrétaire de la Commission administrative, de par sa réponse à la lettre de Meunier, l'occasion d'étaler « à la rampe » son manque complet de tact et de savoir vivre.)

Mais revenons à nos *croûtons*... au jus ! Pour les éviter s'entend !

C. Meunier, plus haut cité, expose une tête de *Vieille femme*, type accompli de casse-noisettes, qui rappelle certaines caduques silhouettes du toujours regretté De Groux.

Il accompagne sa tête d'étude d'un drame historique : *Meurtre de l'évêque de Liège, Louis de Bourbon, par Guillaume d'Aremberg*.

(DE BARANTE. Histoire des Ducs de Bourgogne.)

Guillaume d'Aremberg, debout, en cuirasse, vient de larder l'évêque qui git à ses pieds, drapé dans son long manteau rouge ; il remet le lardoir, — pardon ! l'épée au fourreau. Dans le fond, un sombre groupe de cavaliers se profilant sur le ciel orageux. La scène est simple et dramatique, sans pose et sans surcharge. Le meurtrier, bardé de fer, tête nue, est d'un fier caractère.

Sibert (Antwerpen) possède certaines qualités de modernité dans son *Service funèbre au XIX<sup>e</sup> siècle, à la cathédrale d'Anvers*. Chacun voit la chose : Au centre, le catafalque noir croisé de jaune, — avec un gai rayon de soleil en croupe. Les prêtres aux blancs surplis brillant en rond leur morne *de profundis*, des deux côtés les gens du deuil, — navrés.

La touche est un peu sèche, la couleur métallique parfois, mais la scène est bien observée. Le groupe des parents et amis du défunt, surtout, est parfait comme allure et comme caractère.

Louis Verwée nous fait voir, l'indiscret ! le mariniste Artan *flirtant* auprès d'une jeune et jolie femme faisant du crochet..... Ces *Préliminaires* se font près de la joyeuse fenêtre déjà vue au *Cercle artistique*, cette fenêtre printanière qui s'ouvre sur des jardins en fleurs que termine cette adorable ligne de toits rouges ensoleillés...

La jeune femme baisse la tête, mi-rougissante.

Position touchante, honorable et comique.  
Cependant la senteur lointaine des bois frais  
S'élève lentement jusqu'à eux, balsamique...

Pendu, — pour la morale — au plafond d'un salon perdu !

Une *Jeune campinoise* de Crabeels (Antwerpen) a été reléguée tristement dans un coin plein d'ombre..... c'est-à-dire, qu'elle possède des qualités qui ont déplu aux *mimosa pudica* du placement. Le tableau en effet, est modelé dans des gris colorés, antipodes parfaits des jus et des bitumes des confrères anversois. La jeune campinoise ramène lentement sa chèvre par la campagne nue et grise. Elle est bien dans l'air, simple et vraie. Que fallait-il de plus pour indisposer les sensibles de Venus-sstraat ?

C. Pabst a envoyé de Paris un grand tableau harmonieux et doux que les végétaux susnommés ont logé dans les combles.

La scène représente une partie de *Jeu de quilles* en Alsace. Un joueur va lancer la lourde boule, un chien jaune en arrêt, s'apprête à la suivre en aboyant, tandis qu'un enfant rose se prépare à ramasser les quilles abattues. Dans le fond du tableau, des buveurs attablés sous la verte charmille et de blondes jeunes filles lutinées par de solides gars....

La scène a de l'intérêt et du mouvement.

Charles Gussow, de Weimar, a pétri un *Paysan de la forêt noire* dans des pâtes solides, ardentes comme les belles coulées de Véronèse, modelées avec la grandeur et la précision d'un Holbein. Son second envoi, le *Bibliophile*, possède les mêmes robustes qualités et reste une des choses étonnantes du Salon. L'Allemagne deviendrait-elle coloriste ? Ma foi ! le *paysan* de Gussow, hâlé, bronzé, est d'une trempe à faire pâlir même quelque Espagnol.

Modeste Carlier expose d'agréables paysanneries. Sa *Jeune fille à la chèvre* est d'un bien joli sentiment : la mignonne chevière rêve pendant que broute la capricieuse bête qu'elle tient en laisse distraitement. Le chemin ombreux allonge ses vertes et mystérieuses profondeurs...

*Repos sous bois*, du même, nous montre une fillette qui s'est endormie à l'ombre tiède des frondaisons de Juin. Sa tête brune repose sur son sac plein d'herbage frais-coupé.

Ces deux idylles sont pleines d'air, de vie et de douce

lumière. Peintes gaîment dans des verts riches, sains et colorés.

(A suivre.)

MARC VÉRY.

## LA PACIFICATION DE GAND

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

Gand, le 5 septembre 1876.

Jamais dans les annales de leur histoire, les Pays-Bas n'ont eu à supporter une domination aussi despotique que celle que leur imposa la cour de Philippe II; jamais, à aucune époque, les guerres de religion n'éclatèrent avec autant d'acharnement qu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, et si les sauvages et cruels auteurs des journées sanglantes de 93 ont pu trouver quelque excuse dans l'exaltation naturelle de leur esprit, jamais l'Espagne ne pourra se faire pardonner les horreurs de l'Inquisition.

Cette sinistre institution établie par Charles-Quint, avait persécuté le protestantisme naissant pendant plus de quarante ans quand une révolution légitime provoquée par le *Compromis des nobles*, fit naître les protestations les plus indignées, et marqua la première heure de cette tragédie funèbre, mais glorieuse, dont la *Pacification de Gand*, signée en 1576, fut l'heureux couronnement. Elle rendit aux Pays-Bas, si longtemps martyrisés, la paix et l'espérance.

C'est le 300<sup>e</sup> anniversaire de cet heureux événement que la ville de Gand a tenu à célébrer pompeusement et à rappeler au peuple d'une façon vivante par des fêtes splendides auxquelles nous venons d'assister, et elles ont gravé dans notre esprit des souvenirs qui ne s'en effaceront plus !

### Le cortège historique.

C'est dans ce cortège historique que résidait le principal attrait des fêtes. Nos confrères de la presse quotidienne en ont donné des descriptions détaillées que l'exiguité de nos colonnes ne nous permet pas de refaire. Nous ne pouvons cependant nous dispenser d'en parler à cause du concours que lui ont prêté plusieurs de nos principaux artistes.

L'art avait une part importante dans ces gigantesques chars et ces magnifiques costumes qui ont servi à nous représenter les incidents les plus mémorables de la domination espagnole sur les Pays-Bas. Il remplaçait en effet ce vulgaire « tape à l'œil » mis généralement à profit dans de pareilles circonstances pour frapper l'imagination de la foule. Ici rien de semblable, tout porte ce cachet artistique qui fait du cortège de Gand une page d'histoire vivante où la fidélité et la vérité historiques ont été scrupuleusement observées. C'est à ce point de vue surtout qu'il surpasse les cortèges mémorables de Tournai, de Malines et d'Anvers, que nous avons pu admirer récemment.

Tous les costumes ont été étudiés et dessinés avec un soin méticuleux, d'après des estampes du xv<sup>e</sup> siècle, par MM. Den Duyts et Jules Van Biesbroeck, artistes peintres, à Gand; les armes et les armures ont été exécutées sous la direction habile de M. F. Wante, sculpteur, à Gand. Ces artistes avaient là une rude tâche à remplir, et ils s'en sont acquittés avec honneur. Aucun reproche ne peut leur être adressé : costumes et armures sont exactement conformes aux modèles du temps.

L'exécution des chars a été confiée à plusieurs mains, toutes habiles au point qu'il serait assez difficile de dire celles qui ont apporté dans leur œuvre le plus d'exactitude et de précision.

Le premier char qui nous représente les nobles du fameux Compromis, remettant à Marguerite de Parme la requête de la noblesse des Pays Bas protestant contre les horreurs de l'Inquisition, a été conçu par M. Jules Dekeghel, artiste peintre, à Gand. Exécuté dans ce style si riche de la Renaissance flamande, il ouvre dignement le cortège. C'est quelque temps après cet incident que le peuple se souleva à son tour, et entreprit cette révolution qui devait faire disparaître, par le pillage, un nombre incalculable de chefs-d'œuvre des grands peintres et des sculpteurs du moyen-âge.

Le second char — celui du Tribunal de sang, a été exécuté d'après le projet de M. Louis Van Biesbroeck, sculpteur à Gand. Il nous rappelle l'exécution capitale des comtes d'Egmont et de Hornes, ces illustres victimes de l'Inquisition espagnole, dont le monument élevé sur la Grand' Place de Bruxelles, perpétue la mémoire.

Le char de l'Inquisition, conçu par M. Willem Geets, artiste peintre, à Malines, a produit sur la foule un effet terrifiant. Le groupe de l'avant-plan surtout est d'un réalisme qui effraye : un inquisiteur — véritable squelette — adossé contre la roue du bourreau et brandissant un étendard qui porte l'inscription suivante : *Triomphe de l'Inquisition*, domine deux figures allégoriques : la fausse Théologie, coiffée d'un bonnet d'âne et l'Hypocrisie aux regards louches et masquée. Ce groupe est dû au ciseau merveilleux de M. Paul De Vigne, l'excellent sculpteur bruxellois.

M. Adolphe Pauli de Gand a représenté avec un rare bonheur un épisode lugubre des désastres causés à Anvers par la furie espagnole. Son char, conçu habilement, nous montre une partie des fortifications d'Anvers simulée avec grande vérité : tous les détails sont largement traités.

La statue de la Furie due à M. Van Biesbroek est admirable. Elle personnifie avec beaucoup de réalisme la dévastation et le carnage. La torche à la main, elle semble exciter au pillage ces hordes espagnoles dont on se rappelle en frissonnant, les lugubres exploits.

Le char de M. Alfred Cluysenar, artiste peintre, à Bruxelles, nous rappelle un événement plus consolant, l'Union des seize provinces des Pays-Bas, représentées par seize jeunes filles se tenant par la main aux pieds de la Concorde, magnifique statue de M. Ch. Dekesel, sculpteur, à Gand. Ce char est très riche et sa décoration fait honneur à M. C. Peeters, un ouvrier intelligent.

La Trêve religieuse a fourni à M. Félix Metdenpenningen, artiste peintre, à Gand, le sujet d'un char également très-beau. La statue de la Paix aux pieds de laquelle catholiques et protestants se tendent une main amie, a été largement conçue et exécutée par M. F. Wante, sculpteur, à Gand.

Le septième groupe du cortège — le retour des Proscrits — nous montre le prince d'Orange, escorté de hérauts d'armes et de jeunes pages en riche costume officiel, de nombreux gueux et de nombreux soldats. Il est précédé d'un corps de musique qui joue l'émouvant *Wilhelmuslied* d'après la mélodie originale du *xv<sup>e</sup>* siècle et des proscrits — les membres de la *Société royale des Chœurs* — chantant des hymnes protestants.

Le char de la ville de Gand est précédé des confréries, des corporations, des chambres de rhétorique du *xv<sup>e</sup>* siècle. Cette partie du cortège est la plus riche... incontestablement. Les costumes sont d'une beauté inouïe. L'aspect du char dont le projet a été fourni par M. Louis Lebrun, artiste peintre, à Bruxelles, est imposant. Tout en haut, domptant son fier lion, la Pucelle de Gand — une des plus jolies ouvrières d'une des grandes manufactures de la ville — excite surtout l'admiration.

Le dernier char — la signature de la Pacification à l'hôtel de ville de Gand — est une véritable œuvre d'art. M. Jean Capei-

nick, artiste peintre, à Gand, a reproduit avec une fidélité remarquable le splendide perron de l'hôtel de ville si souvent cité comme un chef d'œuvre d'art gothique.

Voilà, décrits rapidement, les jalons de ce magnifique cortège. Nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, nous appesantir sur les parties qui forment les admirables traits d'union entre les différents chars et où l'art du dessinateur a dû déployer ses plus magiques ressources. Mais nous devons nous borner à en mentionner seulement la magnificence et la richesse, en constatant cependant que ce cortège — sans précédents — ne sera pas seulement un régal pour les yeux, mais il sera encore un puissant enseignement pour le peuple, qui, grâce à lui, connaîtra jusque dans ses moindres détails, puisqu'il l'aura vue se dérouler sous ses yeux, une des pages les plus mémorables de l'histoire, puisqu'il aura appris à connaître l'importance de cette *Pacification de Gand*, et à juger la malhonnêteté de la cause de ceux qui veulent aujourd'hui se faire ses détracteurs.

Nous sommes heureux, pour notre part, de constater le succès immense qui a couronné les fêtes organisées par l'édilité gantoise et nous félicitons tous ceux qui y ont pris part du résultat de leurs efforts et du courage qu'ils ont dû déployer pour triompher des obstacles mesquins suscités par leurs ennemis. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

..

LE DRAME *la Pacification de Gand*. PAROLES DE M. ÉMILE VAN GOETHEM, MUSIQUE DE M. P. BENOIT, REPRÉSENTÉ AU THÉÂTRE DE GAND, — OU *Le Cortège historique transporté sur la scène*.

Dans ces sept mots peut se résumer en effet l'œuvre de M. Van Goethem et, à ce point de vue, elle est parfaite. A notre avis, c'était le seul but à poursuivre et l'auteur l'a atteint ; aussi aurait-il pu sans inconvénient laisser de côté un semblant d'intrigue auquel la moitié des spectateurs n'a pas même fait attention tant elle était absorbée par l'intérêt qui s'attachait aux événements historiques.

Encore moins, M. Van Goethem avait-il besoin de marcher sur les brisées de Victorien Sardou !

M. Benoit a presque *improvisé* sur ce drame une musique savante, trop savante ! ce qui ne l'empêche pourtant pas de paraître en certains endroits quelque peu décousue, encore a-t-il dû pour avoir fini à temps emprunter à Meyerbeer *la bénédiction des poignards*, le chœur célèbre des *Huguenots*.

Quoiqu'il en soit, Benoit est un maître, il l'a prouvé ; et si la musique qu'il a brodée sur le drame de M. Van Goethem nous a paru plus embrouillée que ses mélodies et ses chants virils du *Schelde*, ce n'est pas là une raison pour discuter son talent. *De gustibus*, du reste, *non disputandum* : la foule essentiellement flamande qui se pressait au théâtre de Gand, a applaudi le directeur du Conservatoire d'Anvers avec une véritable frénésie.

J'allais oublier de vous dire que M. Benoit nous a régalé d'un petit orchestre invisible et, ce qui plus est, d'un petit chœur invisible. En effet, l'ouverture du cinquième acte de la *Pacification de Gand* s'est jouée en partie derrière le rideau tantôt sans, tantôt avec accompagnement du chœur. L'effet a été réellement charmant et fort goûté. L'innovation Wagnérienne commencerait-elle déjà à parcourir le monde ?

Tout cela dit, nous tenons à déclarer que nous ne prisons pas fort ces drames à musique.

Celle-ci doit nécessairement nuire à l'effet de la pièce comme il nous a été donné d'en juger. Il est assez désagréable, en effet, quand l'esprit du spectateur est tendu, quand dans les moments

pathétiques son cœur est suspendu aux lèvres de l'acteur, de voir celui-ci s'arrêter au plus fort de son pathos pour permettre à l'orchestre d'intercaler dans sa tirade une phrase symphonique. Passe encore pour le trémolo des grands criminels, mais là, me semble-t-il, devrait s'arrêter l'immixtion de la musique dans le drame.

En fait d'observations générales enfin, nous avons trouvé que les répétitions de la *Pacification de Gand* avaient dû être très-peu soignées. Les acteurs — à part deux ou trois — étaient d'une insuffisance manifeste; quant à l'orchestre et aux chœurs, ils semblaient avoir besoin encore d'une demi-douzaine de répétitions — au moins. Si l'on avait pris ce soin, M. Benoit n'aurait pas eu besoin de crier à tout instant aux choristes qui voulaient commencer trop tôt: « *Wacht en betche!* » Certes, il le disait avec plus de pureté et d'élégance, mais si j'emploie cette expression, c'est pour me faire mieux comprendre des Brusselers — mes compatriotes.

Cette représentation s'est terminée entre minuit et une heure du matin. On reconnaît bien là les auteurs flamands! Des longueurs incommensurables! Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire, a dit le classique Boileau; je rappelle ce précepte aux écrivains qui, comme M. Van Goethem, auraient la plume trop féconde.

### Le Concert des Mélomanes.

Quel concert! Quelle salle!! Quelle foule!!!

Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter, je suis forcé d'aborder de suite le programme de cette fête splendide — fête réussie de tous points.

La *Grande Marche* de Miry qui ouvrait le concert est bien rythmée et renferme des motifs très-entraînants; de *Nationale verjaardag*, cantate de P. Van Duyze, musique de Gevaert, est savamment orchestrée, ce qui ne l'a pas empêché d'être accueillie assez froidement. M. Gevaert est le seul compositeur belge dont le nom figurait au programme et qui n'ait pas été appelé. Ce fait est significatif dans sa ville natale, ai-je entendu dire autour de moi.

Les solistes étaient de choix: M<sup>lle</sup> Marimon, de l'Opéra de Paris, M. Mendioroz, des théâtres impériaux de Moscou et de Saint-Petersbourg, et M. Sarasate, violoniste de la Société des concerts du Conservatoire de Paris.

M<sup>lle</sup> Marimon est toujours la jolie femme que nous avons connue à la Monnaie. Sa voix a beaucoup gagné encore et nous paraît être arrivée à son complet épanouissement. M<sup>lle</sup> Marimon a chanté *Air des bijoux de Faust*, le duo du *Barbier de Séville* avec M. Mendioroz, la *valse du Pardon de Ploermel* et une toute nouvelle valse, genre Strauss, de T. Mattei, intitulée *Che Gioja*, et qui semble composée tout exprès dans le but de faire valoir les superbes qualités de vocalisation de la charmante cantatrice.

M. Mendioroz avait débuté il y a quelques années au théâtre de Gand; il revenait donc dans une ville où il avait laissé des souvenirs. Sa voix est superbe, malheureusement l'heure de son déclin semble devoir sonner bientôt. L'excellent baryton dit la romance avec beaucoup de sentiment — souvent trop!

M. Sarasate est toujours le violoniste distingué que nous avons applaudi il n'y a pas longtemps à Bruxelles. C'est un talent fin, délicat plutôt que sonore et passionné. M. Sarasate s'est fait applaudir chaleureusement comme virtuose, mais non comme compositeur, car sa *Fantaisie sur Faust* est vraiment par trop... fantaisiste.

Voici maintenant les deux morceaux à sensation du programme: *De Strijd*, ouverture historique de Vanden Eeden, et *De Pacificatie van Gent*, cantate historique de Emm. Hiel,

musique de Waelput. Autant l'œuvre du second nous a plu, autant celle du premier nous a emb...nuyé.

Le conseil communal avait demandé à M. J. Vanden Eeden une ouverture historique pour le Concert des mélomanes, or, le compositeur a complètement manqué son but: *de Strijd* est une véritable cantate — sans paroles — dont l'exécution dure à peu près une demi-heure. C'est trop long incontestablement, aussi cette œuvre, qui renferme certes des pages de valeur, n'a-t-elle obtenu qu'un succès d'estime.

M. Vanden Eeden décrit d'abord une bataille, il représente ensuite un tribunal et nous met enfin sous les yeux l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes. Cela finit par l'air de Nassau — naturellement — dont on a abusé un peu trop en ces derniers temps.

*De Pacificatie van Gent*, la cantate historique de Waelput est une œuvre magistrale, virile et forte, largement écrite. On y rencontre un souffle puissant et une vitalité rare qui dénotent un tempérament réellement artistique. L'orchestration surtout est soignée, quant à la partie vocale, la musique est écrite dans un ton beaucoup trop haut pour les voix, surtout pour les sopranos.

La partie la plus intéressante est sans contredit la marche des gueux, des catholiques, des protestants et des Gantois. Vrai cortège, dont chaque groupe est annoncé par une sonnerie de trompettes wagnériennes, Les gueux s'avancent aux accents de l'air de Nassau et au fracas des canons, les catholiques et les protestants, en chantant des couplets pacifiques sur des airs empruntés à leurs églises respectives, les Gantois enfin aux mâles accents de cette chanson flamande du XVI<sup>e</sup> siècle que nous disions l'autre jour avoir été traitée par M. Gevaert en *aggravato* dans son *Jacob Van Artevelde*. Le chœur général enfin est écrit sur un mélange très heureux de ces différents airs.

La fin est toute wagnérienne, les trompettes lancent leurs notes les plus sonores, les tambours battent, le canon tonne et la cloche du Roelandt sonne à toute volée. L'effet est sublime, grandiose, sans que les moyens soient pour cela trop exagérés. Aussi M. Waelput a-t-il été acclamé comme le héros de cette mémorable soirée.

L'exécution a été très-bonne, elle fait honneur aux dames qui ont bien voulu prêter leur concours à cette fête libérale, aux vaillants artistes de la Société des *Mélomanes* et à leur excellent chef, M. Nevejans.

A l'issue de ce concert — vers minuit — M. le comte Oswald de Kerckhove, président des *Mélomanes*, a convié les principaux organisateurs, quelques artistes et quelques journalistes à un super charmant.

Les invités peu nombreux étaient de choix: Samuel, Waelput, Benoît, Nevejans, Sarasate, Lagye, le père de notre excellent confrère de la *Fédération Artistique*, Van Gheluwe, Huberti, Léon Jouret, Miry, Mendioroz, Hiel, Warnots, etc. A l'heure des toast, M. de Kerckhove a bu à tous les artistes qui ont prêté quelque concours au concert des *Mélomanes*, il l'a fait en termes chaleureux et éloquents, sans oublier personne. Ce devait être, d'après le désir de l'amphytrion, le seul toast de la soirée, mais ce désir n'a pas été respecté. On a bu un peu à tout le monde.

Les ombres de la nuit se dissipaient quand nous quittâmes la table hospitalière de M. Oswald de Kerckhove. Ceux qui ont eu le bonheur de s'y asseoir auront pu se faire une idée d'une fête vraiment cordiale dont ils se souviendront longtemps.

V. R.



## COURRIER DE LONDRES

Non, je ne connais pas de métier plus honteux,  
Plus sot, plus dégradant pour la pensée humaine  
Que de se mettre ainsi la cervelle à la gêne  
Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux.

Ces vers de Musset me reviennent tout naturellement à la mémoire ce matin, alors que je me sens en tout point mal disposé pour le travail en général et la mission de correspondant en particulier. Est-ce l'effet du mauvais temps ou du brouillard naissant, ou simplement dégoût pour les œuvres artistiques anglaises, c'est ce que je ne saurais dire! Quoiqu'il en soit, puisque je dois vous écrire, je préfère vous parler des choses de tous les jours, de l'emploi d'une soirée par exemple, que d'exhibition d'art.

Et d'abord, il y a à Londres de beaux restaurants. Ne vous étonnez point de m'entendre parler cuisine; c'est par un dîner que l'on commence une soirée, et il faut au préalable se lester l'estomac pour goûter le style ronflant des acteurs anglais, ou le son plus ronflant encore, mais mieux harmonieux des trombones de *Covent Garden*.

Il y a donc de beaux restaurants à Londres, et parmi ceux-ci qu'il me soit permis de décerner une mention honorable au Saint-James-hall, véritable arche de Noé culinaire et à son habile gérant, M. Duret.

Le Saint-James est un bel établissement élégant autant qu'immense, et M. Duret est son prophète, — prophète savoyard, entre parenthèses, ce qui n'en est que mieux, car l'Anglais né rôtiisseur n'est pas devenu cuisinier, et l'on finit par se fatiguer du simple roast-beef. Or, M. Duret sait préparer un dîner dont notre ami Carle ne rougirait pas.

Mais en voilà assez sur l'art culinaire, un art dont notre journal devrait s'occuper plus souvent...

Revenons à la musique et aux théâtres. Je serai bref d'ailleurs, car j'ai beaucoup à dire et peu d'espace.

A tout seigneur tout honneur. L'Opéra italien de *Covent Garden*, transformé en concert promenade, est digne de la distinction. L'arrangement de la salle rappelle nos bals masqués, et l'orchestre dirigé par Ardit — se trouve au centre; le public circule autour de l'estrade, parmi de gros blocs de glace — je dis bien *des blocs de glace*, placés sous des candélabres.

Dans cette innovation se révèle l'esprit éminemment pratique du peuple anglais, et nous ne saurions trop recommander aux directeurs bruxellois d'étudier ce réfrigérateur primitif et charmant.

Quant à l'orchestre, il est fort satisfaisant et heureusement renforcé par la musique militaire des Coldstream Guards; cet ensemble marche à ravir sous l'impulsion de l'auteur fameux d'*Il Bacio*. Nos lecteurs se rappellent au reste, avoir vu Ardit avec la troupe italienne qui honora l'an dernier l'Alhambra de sa présence. Le maestro s'entend à ravir à composer un programme; parfois les Wagnériens sont avertis que tel soir ils pourront entendre à gogo la musique de leur maître favori; d'autres fois, Mozart, Beethoven, ou Verdi, Meyerbeer, ont exclusivement les honneurs de la soirée. A part ces soirées spéciales, l'orchestre et les solistes passent du *Tannhauser* à la *Ballade écossaise* (le grave et le doux), ou de la *Traviata* au *Lohengrin* (le plaisant et le sévère). Pendant ce temps, les dames anglaises bâillent dans leurs loges; et les gentlemen, tout en flirtant avec les *barmaids*, se montrent plus spiritueux que spirituels.

Après *Covent Garden*, il nous faut citer l'Adelphi, où nous avons revu avec plaisir *Arrah-na-Pogue*, dont *Jean-la-Poste* est la traduction française.

Ici, tout y est, guenilles irlandaises et accent irlandais; c'est ce qu'il faut pour empoigner la salle, et ça y est.

M. Hine, l'habile *manager* me dit qu'il refuse du monde tous les soirs.

Au Criterion theater, c'est autre chose. Nous assistons ici à une adaptation anglaise du *Procès Veauradieux*, un *Procès Veauradieux* à l'usage des demoiselles. Vous imaginez-vous ça, et ne croyez-vous point que c'est un tour de force difficile à réaliser? Le *tour* est assez bien réussi du reste, mais pourquoi le prestidigitateur anglais a-t-il escamoté le nom de M. Hennequin? Etre anglais n'est pas une raison suffisante pour faire de la piraterie; de grâce, Messieurs, appliquez à la cause littéraire vos lois navales, au moins en ce qui concerne les corsaires. Le *Procès Veauradieux* s'appelle en anglais *The Great Divorce case*, et se joue dans le plus mignon des théâtres. Tout y est en satin bouton d'or, et chaque fauteuil est recouvert d'ornements au crochet.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'en est pas de même dans tous les théâtres de Londres. Au *Marylebone*, par exemple, le luxe n'est pas grand et le public plus nombreux que choisi; les stalles coûtent, je crois, 3 pences, et on a une avant-scène complète pour 5 shellings. Cela n'empêche pas les acteurs d'être passables, que dis-je? excellents dans le drame à *horreurs*. L'empoisonneur — *The Poisoner and his Victim* — rappelle un procès récent, et c'est à deux fins que le public criait: Bravo!

J'avais encore beaucoup à vous narrer, chers lecteurs, mais je suis au bas de la colonne, et je dois vous dire adieu.

c.

Voici un sonnet charmant adressé à Théodore Hannon, dans le *Journal de Bruges*, après une savante critique de ses *Vingt-quatre coups de sonnet*. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en le leur faisant savourer ici:

*Sonneur de sonnets, somme encore, sonne;  
Laisse errer tes doigts sur ton luth vainqueur,  
Soit qu'un rais d'amour pénètre ton cœur,  
Soit qu'au glas de mort ton âme frissonne.*

*Lorsque en tes vingt ans circule et foisonne  
D'un sang généreux la rouge liqueur,  
Narguant du bourgeois le rire moqueur,  
Fais s'entre-choquer voyelle et consonne!*

*Dis ce que tu sens, dis ce que tu vois:  
L'harmonie abonde en ta jeune voix;  
D'un vert printanier ta pensée est teinte;*

*Les vieux sont bien vieux à l'heure où tu nais!  
Pour les rajeunir, que ta rime tinte  
Encore et toujours, sonneur de sonnets!*

F. G.

## NOUVELLES A LA MAIN

..... Faute d'espace, nous n'avons pas pu rendre compte dans notre dernier numéro d'une fête de philanthropie fort intéressante, donnée le 27 août à l'Exposition d'Hygiène et de Sauvetage.

Trois phalanges musicales se sont fait entendre dans cette

matinée : La *Société Chorale de Bruxelles*, le *Cercle des Amateurs de Huy* et la *Société de Pâturages*.

Ayant dans un précédent article mentionné en détail les victoires et les succès brillants remportés par la *Chorale*, nous ne ferons que constater ici que cette vaillante légion artistique a compté dans le concert qui nous occupe un triomphe de plus ; actons ce dernier en en prédisant un nouveau dans le concert du 17 courant, que la *Société Chorale* doit donner à la *Zoologie*, avec les *Amis Philanthropes* de Laeken et la *Musique des Grenadiers*.

La *Société de Pâturages* a fait bonne contenance à côté de ses voisines ; elle a été accueillie par les témoignages flatteurs du public nombreux qui se pressait dans le local affecté aux auditions.

Le *Cercle des amateurs* de Huy est de création récente. Dans l'espace de deux années à peine, un corps d'Harmonie de tous points distingué s'est constitué dans cette ville, petite et modeste, mais riche d'éléments.

M. Godin, le président du *Cercle*, en prenant la louable et généreuse initiative de fonder une véritable Ecole de musique accessible à toute la jeunesse de la ville, a posé un acte artistique qui devrait servir d'exemple à bien des localités malheureusement privées jusqu'ici des jouissances si élevées de l'art musical. C'est de cette institution que sont sortis la plupart des remarquables instrumentistes qui composent la section d'Harmonie ; à M. Dagnelies, l'habile artiste qui dirige celle-ci, s'adressent nos cordiales félicitations. Il a su donner aux différentes œuvres qu'il a conduites, une interprétation à la fois sage et brillante. — Dans ses applaudissements réitérés à chaque morceau du programme, le public a désigné par une faveur marquée deux charmantes compositions de M. Dagnelies.

Citons encore spécialement M. Bastin, clarinettiste solo. Ce musicien de talent possède une qualité de son que l'on entend rarement. En dehors des services qu'il rend à la division d'harmonie, M. Bastin donne avec infiniment de savoir et de zèle, différents cours d'instruments à vent, dans l'établissement musical proprement dit ; M. Royon, de son côté, dirige très-intelligemment les études de solfège et de lecture musicale.

On le voit, cette fondation artistique est en voie prospère ; M. Godin qui l'a conçue et qui passe noblement sa vie à aider puissamment les arts, aura répandu une nouvelle fois, de grands et précieux bienfaits. A. T.

On lit dans la correspondance parisienne de l'*Echo du Parlement* :

« On vient de mettre en répétition à la Comédie Française une pièce de M. Alexandre Parodi, *Rome vaincue*, dont on dit grand bien. Les principaux rôles seront remplis par M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt et M. Mounet Sully. C'est aussi dans cette tragédie que débiteront M<sup>lle</sup> Dulait, lauréat du Conservatoire royal de Bruxelles, et M<sup>lle</sup> Fayolle qui arrive, dit-on, en droite ligne du théâtre des Galeries Saint-Hubert. Les comédiens du Théâtre-Français ont été frappés, paraît-il, de l'accent énergique et de l'allure originale de M<sup>lle</sup> Dulait, sur laquelle on fonde les plus grandes espérances. »

Notre collaborateur L. F. nous envoie, au moment de mettre sous presse et trop tard pour être insérée aujourd'hui, sa causerie musicale sur le théâtre de la Monnaie. Nous sommes donc forcés de remettre à huitaine nos appréciations sur la nouvelle troupe de MM. Stoumon et Calabrési.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

### FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

### THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

#### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'*Hôtel Mengelle*.

#### GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

#### Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

#### LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

#### A VENDRE :

UN

GRAND PORTRAIT DÉCORATIF

de l'impératrice

MARIE-THÉRÈSE

Prendre l'adresse à l'Administration du Journal.

### MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

**Division des études.**

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

**A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.**

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**

742



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N<sup>O</sup> 37

17 SEPTEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Etranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

**Annonces, la ligne . . . . .** 25 centimes  
**Réclames, id. . . . .** 2 francs.  
 On traite à forfait.  
 Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*Nouveau scandale dans le monde musical. — Salon d'Anvers (suite). — VIII<sup>e</sup> Lettre d'un paysagiste. — Ludwig Wihl et la Réclame en voyage. — Poésie : Paysage Borain, sonnet. — Théâtre de la Monnaie. — Coquelin-Tartuffe. — Courrier de Londres. — Pensées d'un rapin. Nouvelles à la main.*

UN NOUVEAU SCANDALE

DANS LE MONDE MUSICAL.

On se rappelle encore l'émotion grande — émotion qui a eu son écho indigné dans la presse — produite par le jugement du dernier concours de Rome, jugement qui a porté ses fruits, malgré sa violation flagrante des articles 19 et 20 du règlement pour les concours de composition musicale, arrêté par dispositions ministérielles des 5 mars 1849 et 31 mai 1855.

M. Devos, que la mort a frappé depuis, était tombé malade en loge et avait été forcé de remettre son travail, NON ACHÉVÉ et SANS BILLET CACHETÉ, deux conditions essentielles de validité stipulées par les articles susmentionnés. Ce qui ne l'a pas empêché d'être proclamé lauréat PAR HUMANITÉ (le mot a été prononcé par un membre du jury) au détriment de M. Alfred Tilman, qui, par ce fait incompréhensible, n'obtenait que le second prix.

Non seulement la victime de cet acte inique mais aussi tous les autres concurrents ont adressé alors à qui de droit leurs légitimes protestations; la presse a dénoncé comme un intolérable abus de pouvoir l'étrange conduite des membres du jury en cette circonstance, et ces trop justes réclamations sont parvenues à produire dans le monde musical tout entier une émotion que le temps n'a pas vite calmée.

Mais tout cela a fait paraître l'effet d'un formidable coup de bâton dans l'eau et nous ne savons en vertu de quel inexplicable mystère M. Devos, est resté le lauréat de ce concours.

Nous le savons d'autant moins qu'il y a dix ans

M. Van Geluwe étant tombé malade en loge et ayant demandé une prolongation de quarante-huit heures pour terminer sa cantate, s'est vu refuser ce privilège parce qu'un seul des concurrents avait cru devoir s'y opposer, et M. Fétis, alors président du jury, fit à son grand regret respecter le règlement.

Voilà un précédent qui aurait dû faire, me semble-t-il, jurisprudence en la matière.

Quoi qu'il en soit, M. Tilman, indignement sacrifié à un passe-droit sans nom, passe droit abrité derrière les sentiments d'une générosité dont en pareil cas il ne pouvait pas être tenu compte, s'est résigné patiemment attendant le jour où conformément aux usages acquis, sa cantate serait soumise au jugement du public — jugement sain et vraiment impartial, celui-là !

Cette heure de satisfaction, devait sonner bientôt, apportant à M. Tilman un dédommagement bien petit de tous ses efforts méritants, injustement méconnus.

Mais, de par la volonté despotique de deux ou trois de ces personnalités odieuses dont le joug tyrannique se rencontre partout et toujours, cette heure ne sonnera pas !

Et ce jugement révoltant, mis en exécution en dépit des règlements les plus officiels et des droits les plus sacrés, va se consommer dans un véritable scandale.

Il est de notre devoir de mettre le public au courant de pareils faits, c'est pourquoi nous nous sommes empressés de recueillir sur ce nouvel incident musical des renseignements sérieux que nous allons publier dans leur exacte vérité.

Nous regrettons seulement d'avoir trop peu de place aujourd'hui pour faire voir à nos lecteurs l'acharnement que l'on met dans certaines sphères officielles, à entraver la production des jeunes talents. M. Alfred Tilman a été de tout temps une des victimes les plus tourmentées par les mesquineries indignes de ces potentats ambitieux qu'une position élevée met à l'abri de toute impunité ; nous reviendrons un jour sur ces faits qui constituent une petite histoire — toute de révélations piquantes — mais en ce moment nous sommes forcés de nous renfermer dans les bornes de notre sujet.

On sait que l'exécution de la cantate qui obtient au concours de Rome le second prix a toujours eu lieu jusqu'ici — « suivant un usage antique et solennel » — dans la séance tenue par l'Académie des Beaux-Arts aux fêtes de septembre de l'année suivant celle où le jugement a été rendu, et cela aux frais du gouvernement.

M. Tilman ayant obtenu l'année dernière le second prix de composition musicale écrivit le 8 juillet dernier au Ministre de l'Intérieur, pour lui demander les formalités qu'en pareil cas il avait à remplir. Le 19 août,

M. Delcour adressa au jeune compositeur une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« J'ai communiqué à la classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique la lettre que vous m'avez adressée le 8 juillet dernier...

« Par dépêche du 4 du courant, M. le secrétaire-perpétuel m'ayant informé que l'œuvre du lauréat, feu M. Devos, pourrait seule être entendue à cette époque, j'ai cru devoir faire immédiatement auprès de la classe une nouvelle démarche à l'effet de l'engager à revenir sur sa décision.

« Mais il résulte de la réponse qui m'a été faite par M. le secrétaire-perpétuel, que la classe a fixé sa prochaine séance au 21 septembre, et s'est déclarée en vacances, comme le prescrit son règlement.

« Il est donc impossible, ajoute-t-il, de la convoquer maintenant pour la prier de revenir sur le vote qu'elle a émis au sujet de l'audition de votre cantate. »

Il ressort tout d'abord et très-clairement de cette lettre, que M. le Ministre de l'Intérieur a envisagé la question comme nous l'envisageons nous-mêmes puisque après avoir reçu la première dépêche du secrétaire-perpétuel de l'Académie, il a « fait immédiatement auprès de la classe des Beaux-Arts une nouvelle démarche à l'effet de l'engager à revenir sur sa décision ». Nous n'avons donc plus qu'à examiner la conduite de cette fameuse classe des Beaux-Arts (!) Et tout d'abord, voyons dans cette affaire quels sont les hommes à qui le sort de M. Tilman et de sa cantate étaient confiés.

Toute question présentée à l'examen d'une classe de l'Académie est soumise à une section permanente de cette classe. Les membres de la section musicale sont : MM. *Gevaert, Samuel*, de Burbure, Limnander et Vieuxtemps. Les deux derniers étant absents, c'est donc aux trois premiers qu'est allée la lettre du Ministre, c'est-à-dire, au président du concours de Rome, au professeur de M. Devos et à M. de Burbure tout disposé, je suppose, à se placer avec ses deux grands chefs sur le plateau le plus pesant de la balance.

Que pouvait-on attendre d'un pareil trio académique ? Nous connaissons de longue date les différents poids et mesures du directeur du Conservatoire de Bruxelles, M. Samuel de son côté ne devait pas désirer ardemment que le public put, dans une même séance, établir une comparaison entre l'œuvre de son élève et celle de M. Tilman. Quant à M. de Burbure, en admettant que seul il eut été d'avis de faire exécuter les deux cantates le même jour, qu'eussiez-vous voulu qu'il fit contre les deux autres ?

La comédie qui a été si bien jouée n'a donc aucunement lieu de nous étonner, mais très-curieux est l'examen des procédés que l'on emploie et des raisons que l'on donne.

M. Tilman — en vertu de tous les précédents — devait voir sa cantate exécutée aux prochaines fêtes de Septembre. Pourquoi alors cette décision contraire du fameux Conseil des Trois? des Trois qui ne savent plus même se trouver une seconde fois ensemble pour examiner la nouvelle démarche du Ministre.

Il ne manque plus maintenant que le 21 septembre, le même Conseil des Trois ne décide que l'œuvre du second prix de Rome sera exécutée deux ou trois jours après. Ce serait à cette amusante comédie un dénouement amusant. Mais sous tout cela — s'en douterait-on? — il y a une raison sérieuse, raison qui n'est pas indiquée dans la lettre ministérielle adressée à M. Tilman. On ne voudrait pas que l'exécution des deux cantates ait lieu le même jour parcequ'elles sont écrites sur les mêmes paroles!!! *Risum teneatis amici*. C'est le comble ou je ne m'y reconnais plus!

D'abord, Messieurs de la commission de la section musicale permanente de l'Académie des Beaux-Arts de Belgique (!), si toutefois il se trouve des gens qui voudront se donner la peine de discuter le grave motif que vous alléguiez, je leur ferai remarquer qu'il est encore faux. L'une des cantates, en effet, est écrite sur des paroles françaises et l'autre sur des paroles flamandes. Or, il y a six ans, *La dernière nuit de Faust*, paroles françaises de notre confrère Gustave Lagye, musique de M. Mathieu, a été exécutée dans la même séance que *Faust laatste nacht*, traduction de Hiel, musique de M. Pardon.

Est-ce assez clair?

Il y a donc un parti pris évident, un nouvel abus d'autorité à inscrire au bilan de MM. Gevaert et consorts.

Comment, M. Tilman, par suite d'une inqualifiable violation de règlement, n'obtient pas son premier prix de Rome et lui enlève encore les avantages qui s'attachent au second! Il faut l'avouer, c'est trop fort! Aussi est-il possible, je le demande, de conserver son calme en présence de pareilles iniquités? Non! cent fois non!

Il est temps qu'un terme soit mis à ces excès despotiques, qu'une révolution, s'il le faut, se déclare et que tous les artistes, la main dans la main, protestent une bonne fois contre cette tyrannie malveillante et brutale qui tient depuis trop longtemps hélas! enchaînés sous sa funeste influence des enfants de l'Art qui, par leur talent, méritent quelque place au soleil.

Et si nous devons féliciter le gouvernement d'être intervenu dans la question qui nous occupe, nous devons le blâmer de n'avoir pas su accomplir jusqu'au bout sa mission de justice et de protection.

Du train où nous allons, nous n'aurons bientôt plus de jeunes gens qui voudront affronter tous les périls d'une carrière artistique. C'est donc à l'Etat — souverain juge et souverain maître — d'intervenir, d'im-

poser à son tour ses ordres et ses lois, et de rappeler à tous les grands lamas qu'il subsidie qu'ils doivent à ces lois respect et obéissance. C'est le seul moyen de ramener l'Art dans sa véritable voie — celle du progrès! Espérons que M. Delcour, qui a donné en ces circonstances une preuve évidente de l'intérêt qu'il lui porte, interviendra enfin pour donner quelque espérance aux artistes découragés par ces flagrantes injustices et ces tristes humiliations — trop souvent répétées.

V. R.

## LE SALON D'ANVERS

III- ARTICLE.

### Figures et Portraits.

(Suite.)

Anthonissen, J. Garnier, F. Meerts, L. Hayon, Verhaert, Max Liebermann, H. De Braekeleer, A. Ronner, J. Wagner, Henri Gervex.

Anthonissen (Antwerpen), *Le chiffonnier fumant*. Sa besogne est finie, le pittoresque gamin s'est assis sur son panier en flanc et essaie un à un la douzaine de bouts de cigares gisant à ses pieds.

C'est peint largement, à la Struys, dans une gamme très-montée — mais sent l'atelier qu'empestent les jus : le plein air grise les objets et ne les embistre jamais.

*Les Adultères* de J. Garnier ont franchi la frontière belge et celle de la chaste oasis anversoise. C'est pourtant bien nu ce tableau. Mais voilà, les nus y sont fouettés, et la rougissante Commission a trouvé là, traduite à l'huile, sa manière d'agir à l'égard des nudités que les artistes avaient eu la naïveté grande de lui envoyer.

Piètre tableau comme style et comme couleur, ce n'est qu'une grande image colorisée que ces adultères fustigés nus par la ville... C'est égal, si on en revenait à ce pittoresque et frappant usage aujourd'hui, cornes de Belzébuth! on pourrait effiler ses lanières!...

*Le Vieux marché à Florence*, de F. Meerts, tableau exposé avec succès au dernier Salon triennal de Bruxelles, conserve à Anvers toutes ses qualités d'arrangement et de robuste coloration.

*Les marguilliers* à leur banc sont une amusante composition, pittoresque de ligne et d'une humoristique observation.

L. Hayon envoie de Paris *Une famille de chiffonniers* qu'on a eu soin d'installer dans les combles à Anvers!

Les pauvres chiffonniers poussent leur carriole, à

l'aube grise, sous le brouillard qui mouille les pavés où se reflète leur maigre image.

Verhaert (Antwerpen) expose deux cadres renfermant six scènes amusantes. Toutes sont lestement croquées, bien vues et spirituellement traitées. Les détails parfois sont trop soulignés, puis pourquoi baigner ses personnages dans cette maudite atmosphère brune... Verhaert a le pinceau acéré comme la pointe du graveur à l'eau-forte

Une œuvre originale et superbe, complètement sacrifiée par le mauvais vouloir des bedeaux du placement, c'est la grande toile de Max Liebermann : *Travailleurs cultivant un champ de betteraves*.

Peinture farouche et du plus âpre caractère Personnelle et hors de pair. Les travailleurs s'alignent sombres et puissants, courbés sur le sol fouillé, sous le ciel aux lourds nuages gros de menaces. Toute la toile est conçue dans une gamme sourde, d'une tonalité étrange et montée du plus saisissant effet.

Henri De Braekeleer (Antwerpen) emploie toujours les mêmes ficelles et sa même mise en scène : un homme rigidement dessiné, assis près d'une fenêtre d'où s'élançait un jet électrique, dans des appartements gothiquement fouillés.

*La Salle de la maison hydraulique*, où l'on admire une prestigieuse tapisserie en vieux Cordoue exécutée avec une patience de bénédictin, et *Le Ménétrier*, vieux bonhomme râclant du violon dans sa mansarde nue, près de la fenêtre ouverte, sont conçus dans ces données habituelles au patient anversoïse.

*Un postulant* d'Alf. Ronner possède des qualités de composition et de coloration grise — trop sourde. Mais le tableau manque un peu d'intérêt. La tendance est bonne.

J. Wagner (Antwerpen) expose une *Gardeuse de chèvres*, à la tête candide et douce. Peinture calme, sympathique et chaste (à la rampe), d'un fin parfum sentimental. Mais en exagérant l'idéal de sa note, l'artiste a presque fait des chairs en papier huilé.

Henri Gervex, l'un des héros du dernier Salon parisien, a envoyé un vivant portrait d'homme, robustement établi et bien personnel.

Aussi les colombes de la rue de Vénus l'ont-ils logé au second étage — naturellement.

Anversoïse, Anversoïse, l'on ne peut être plus hospitalier... *envers soi !*

MARC VÉRY.

## LETTRES D'UN PAYSAGISTE

### VII

Paturages, jeudi.

Pauvre porion belge à trois cents pieds sous terre...

Cecy, — ami lecteur, — n'est pas un voyage dans la lune !...

Sur la très-aimable invitation de M. Léon Navez, directeur-gérant des charbonnages de St-Félix, et sous la conduite intelligente et toute gracieuse du directeur des travaux, M. Albert Ruelle, nous fûmes admis, deux copains et votre serviteur, à visiter à fond les entrailles du charbonnage sus-nommé, l'un des plus importants de la localité...

Vers huit heures du matin, dans un café voisin, nous formulons nos dernières volontés : je léguai solennellement la vieille dent que j'ai contre le *Zaak* d'Anvers, *ma bête noire*, à M. Smekens, grand contemplateur du nu devant Dieu et devant les dames. Puis, nous étant fait administrer les saints liquides, nous primes bravement le chemin de la houillère.

Il nous fallait passer par le vestiaire pour y faire la toilette — des condamnés, allais-je dire ! — la toilette du mineur. La *wardresse*, ainsi s'attire l'être féminin commis à la garde des effets, alla nous quérir notre *attelle*. Je me trouvai à la tête d'une longue et lourde chemise bleue, d'une veste en coutil gris et d'un pantalon *idem*, d'un serre-tête en toile blanche et d'une pesante calotte en cuir bouilli qui devait préserver mon chef des bosses inévitables mais non prévues par Gall ni Spurzheim.

Comme complément de l'attelle, la lampe qui s'éteint quand on l'incline et une paire de rigides souliers ou de sabots sonores, car il faut laisser ses chaussures au bord du gouffre : tel Empédocle au bord de l'Etna...

En un clin d'œil nous eûmes échangé nos habits étriqués et bourgeois contre la pittoresque et flottante défroque du tailleur de charbons.

M. Ruelle, notre guide, calotte en tête et lampe au poing, attendait : nous le suivîmes rêveurs et non sans une certaine vague appréhension.

Le ciel était bleu, l'air tiède, le soleil joyeux pompaient les brouillards qui voilaient les horizons d'où émergeaient les interminables cheminées boraines fumant silencieusement leur pipe dans la nue. Les oiseaux insouciantes célébraient cette belle matinée de septembre, fraîche et brumeuse...

Ah ! qu'il aurait fait bon, sous ce beau ciel en fête, peindre quelque site ensoleillé... Et devant nous se dressaient les hautes et noires murailles de Saint-Félix; nous entendions la rude cloche du mécanicien qui devait être le signal de notre chute dans le noir inconnu.

Les vers éplorés de Gilbert navraient notre mémoire :

Adieu, ciel que j'aimais, rayonnante nature...

Mais déjà nous gravissions l'escalier poudreux ; nous voici au bord de la bure, un grand trou tendu de soutanes. Les courroies claquent sur les poulies, la vapeur ronronne, le sifflet grince, la fatale sonnette retentit. Un wagon vide est placé dans la cage et nous nous pelotonnons à trois dans son flanc ténébreux. « Ne laissez passer ni pieds, ni mains, ni tête ! » nous crie notre guide qui s'est perché au dessus de nous. La recommandation n'est certes point futile car l'on serait décapité plus sûrement que par la guillotine !

Nous nous recroquevillons de notre mieux, la lanterne appendue au col de la veste, puis nous attendons, immobiles et cois...

Nous balançons suspendus au dessus de l'abîme : quelques centimètres de chêne nous séparaient de ses effrayantes profondeurs...

Un coup de cloche vibra, une secousse se produisit accompagnée d'un grand bruit de ferraille puis plus rien, — le silence et la nuit...

Nous descendions.

Le chariot où nous gîsons, ramassés sur nous mêmes, n'osant bouger, éclairé bizarrement par nos lampes fumeuses, filait sourdement entre les murailles qui s'accrochaient parfois d'un luisant à nos minuscules fallots. Murailles interminables d'où l'eau suintait, jaillissant noire, glacée et bruyante : parfois l'on aurait cru au bruissement d'une averse.

Et nous descendions toujours, toujours, lentement, doucement sans heurt et sans vacarme.

Enfin nous entendîmes des bruits et des voix humaines — rauques et dures, mais d'une bien suave musique pour nos oreilles. Nous allions toucher aux galeries d'extraction. Notre guide héla et nous pûmes atterrir sans secousse aucune.

Notre trajet avait duré quatre minutes et nous avions franchi perpendiculairement cinq cent quarante mètres.

Nous quittâmes notre véhicule, remplacé aussitôt par un wagon de charbon qui prit son vol vers l'air bleu tandis que nous nous enfoncions dans les sépulcrales profondeurs.

Nos yeux s'étaient habitués en route aux ténèbres et nos prunelles dilatées purent distinguer. Nous étions en une sorte de carrefour bas et frigide, fantasquement échafaudé. Des lampes fichées par un croc à la paroi, papillotaient dans les ténèbres plaquant de clairs fugitifs les sombres travailleurs qui amenaient à la cage les wagons chargés de houille.

Nous primes le *bouvau* qui allongeait devant nous ses rigides méandres.

• C'était une galerie taillée en plein roc, schistes gris et phanites, et où l'on pouvait s'aventurer debout. C'est par ces bouvaux que roulent les wagons trainés par les chevaux, poneys ou mignons pyrénéens.

Nous défilons silencieux par les interminables et silencieuses galeries. A nos pieds luisent les rails et clapotent les *rebactages*, sortes de conduits en bois destinés à mener l'eau qui suinte des parois dans la *potelle*, fond suprême de la bure. — Un bruit lointain et assez semblable au roulement du tonnerre se fait entendre, puis une lueur étoile les ténèbres : c'est une file de wagons qui arrive tintamarrante. Il faut se garer en s'allongeant au schiste. Le chapelet bruyant s'égrène poney soufflant en tête et suivi du *meneu* qui siffle gaîment et rit de son compagnon le *suiveu d'cars*.

Nous passons près du travail où se ferrent les chevaux et près des écuries formées d'un retrait de la galerie. Il y a des chevaux qui voient le jour — ou plutôt la nuit — au fond de la houillère et que n'éblouira peut-être jamais le soleil.... ils n'en voient que plus clair dans leurs ténèbres !

Vint ensuite une galerie plus basse, curieusement étançonnée de sapin. L'on y doit avancer de profil et baisser la tête en dépit des torticolis !... Gare ! c'est une porte en bois qui bouche la voie : le *cloveu d'huches*, moutard chargé de les ouvrir et de les fermer, nous salue au passage. Le plafond de cette galerie est en schiste noir luisant et poli comme le marbre. Ça et là, quelque cristal de pyrite étincelle ou quelque empreinte de fougère fossile arrondit ses frondes élégantes..... L'un de nous ayant élevé sa lampe-Muselaere pour admirer ce curieux plafond la vit se couronner d'une grande flamme bleue puis, à son grand dam, s'éteindre bruyamment et instantanément. C'était un des tours du grisou, car nous voyagions en sa compagnie : ce mauvais génie planait sur nos têtes...

Un nouveau roulement gronde, c'est une file nouvelle de wagons, mais plus de poney cette fois, le *scloneur*, large bretelle à l'épaule, s'attèle dans ces galeries trop basses. Il passe devant nous rapide, couché et s'aidant de deux épieux longs et pointus. Après avoir franchi une poudreuse portière faite d'un vieux sac, nous arrivons au bout de la galerie. Deux ouvriers viennent de forer un trou dans le schiste compacte : la mine est prête. Ces *caloniers* sont nus jusqu'à la ceinture ; là en effet, la chaleur est intolérable, l'atmosphère lourde, viciée : l'air ne circule point. Nous nous sauvons dans une galerie voisine où l'on ne peut avancer qu'accroupi sur ses talons ! Les filons de houille courent à nos côtés, les mineurs *accroupés* donnent par la veine noire de grands coups de *raveline* qui lui font saigner sa houille.

Nous gravissons les *caïas* sur le ventre, nous dégringolons les *vallées* sur le dos, nous garant des



wagons qui montent et descendent, la lampe toujours au poing — bien droite — car la moindre oscillation l'éteint et l'on ne peut la rallumer.

Bientôt nous reprenons la bure au premier *accrochage*, c'est-à-dire, au niveau des premières galeries, car il y en a une plus profonde série que nous allons visiter et qui entrecroise ses noirs réseaux à six cent et douze mètres au dessous du niveau des plages blondes.

Nous nous désossons une seconde fois et nous réintégréons le wagon suspendu. La cloche tinte, le câble se roidit et nous descendons, descendons, descendons... L'eau nous tombe dans le dos, dans le cou, noire et glacée, mais nous abordons bientôt. *Sclo-neurs* et *sclo-neuses*, chantant, riant, amènent et emportent le charbon.

Nous prenons l'un des *bouveaux* qui nous font face, nous traversons sur les genoux quelques *caches* en extraction, puis nous voilà rampant et soufflant par une veine étroite et tortueuse, un *maintenage* disent les mineurs. Nous avançons péniblement, jouant des coudes et des genoux, nous roidissant sur la pointe des pieds, le corps raelé par les charbons pointus qui roulent et s'effritent sous nous, au grand plaisir des houilleurs collés aux parois sous les étais de sapin ! Parfois un fer de pelle ou d'*apiette*, nous crève le coutil, mais il faut ramper, ramper toujours en avant... La voie se retrécit, les obstacles se multiplient, les noirs débris s'amoncellent ; on respire, on boit, on mange du charbon ! Il faut passer par des trous d'aiguille... et malheur à vous si la lampe s'éteint.

Mais nous voici culbutant dans une voie plus large où l'on peut se glisser à genoux... Des *bouteuses*, leur pelle en main, nous demandent des poires ! Les mineurs empêtrés dans la houille comme de grandes larves humaines et portant leur lumière comme des vers-luisants, nous interpellent gaiement dans leur patois sauvage.

Nous nous vautreions et nous ébouillions depuis plus de deux heures à travers ces voies basses, étroites et tortues, nous allongeant comme des chenilles et regrettant de n'avoir point mille pattes... Nous étions roués, moulus, courbaturés, genoux et coudes entamés et marbrés, aussi reprimes-nous sans tarder la bure au second *accrochage*. Ereintés — mais contents, — nous nous recroquevillons dans notre véhicule — ascenseur cette fois, — et nous voilà remontant vers le jour.

Les voix et les bruits s'éteignent, le silence se fait, seul le bruit monotone et sonore de l'eau qui suinte et tombe au fond de la potelle — et sur nos têtes ! Puis une lueur blafarde comme un clair de lune vient argenter les sombres parois de la bure. Bientôt une lumière aveuglante nous inonde, aussi intense que la lumière électrique et verte comme elle...

C'était le jour!!!

Jamais le ciel ne me sembla si beau, ni la nature si rayonnante. Les oiseaux chantaient toujours dans les arbres en fête...

Nous nous regardâmes et ce fut d'interminables éclats de rire : nous étions noircis, défaits, maculés, trempés... Aussi avec quel bonheur fimes-nous nos ablutions et rentrâmes-nous dans nos linges respectifs.

Il me reste à remercier ici — *du fond* du cœur — MM. Léon Navez et Albert Ruelle, notre complaisant et hardi pilote, de leur charmante et complète affabilité...

Et mes charitables lecteurs de m'avoir suivi jusqu'au bord de ma fosse !

MARC VÉRY.

## LUDWIG WIHL ET LA RÉCLAME EN VOYAGE

Ils bourdonnent comme les frelons de la ruche.

On a dit en ville, surtout dans les brasseries, que les Flamands et les Hollandais réunis — une armée de deux cents personnes et demie — avaient l'intention d'annexer l'Allemagne à l'aide du bas-allemand (*Plattdeutsch*). L'idée ne manquait pas d'originalité, mais je trouvais pourtant la chose un peu difficile. Et parce que j'aime beaucoup à rire, je n'hésitai pas un seul instant à payer cinq francs pour être admis à cette Comédie. En vérité, on a fait venir exprès de Hambourg un professeur de bas-allemand. On avait annoncé encore d'autres auxiliaires, mais il est resté seul ! Moi, j'ai payé la somme susdite, mais les hommes du bas-allemand avaient leur entrée à moitié prix !

On n'a qu'à jeter les regards sur le programme de la Comédie, on verra quelles graves questions de haute politique et de haute littérature devaient être traitées devant ce monde d'élite, devant ces illustrations européennes pour éprouver, même en entrant, une espèce de démangeaison qui excite le rire. Il paraît qu'on a vu ce rire sur ma figure et on m'a défendu de parler le haut-allemand (*Hochdeutsch*) en déclarant que la *docte* société ne le comprenait pas et on voulait me faire néanmoins la grâce de parler, mais seulement peu de mots.

Je protestai vivement. J'ai payé, messieurs, mon entrée, et je veux m'amuser ici. Je veux rire et vous ne me le défendez pas. Car vous vous nommez savants, vous traitez la linguistique, l'archéologie, l'esthétique, l'histoire et le subjonctif flamand, *les Carillons* des Pays-Bas. Je sortis ainsi de la docte boutique. Je les laissai faire jusqu'au lendemain.

Justement le professeur de Hambourg démontrait dans un pot-pourri de bas et de haut-allemand, je ne

sais pas quoi, mais il disait nettement pour se sauver qu'en vérité le bas allemand n'était pas encore en état de traiter des questions philosophiques. N'est-ce pas charmant cela ? Je voulais parler, et m'appuyer sur l'autorité hambourgeoise, mais le régent de l'Université de Gand, après m'avoir accordé la parole — même en haut-allemand — a tourné casaque et m'a interdit d'ouvrir la bouche. Je me sauvai en déclarant à haute voix que *dehors* gouverne la Liberté. Et sous son drapeau majestueux je ferai usage de mes armes — de ma bonne plume !

Il paraît qu'ils sont bien en Cour, car les gazettes racontent que le Roi a familièrement parlé en bas-allemand au Hambourgeois, de même que le bourgmestre, M. Anspach a eu l'honneur de s'entretenir avec lui en bon français, mais trois fois hélas ! je ne crois pas que ce langage lui ait fait plaisir, car un allemand du bas-allemand est obligé de détester la France, sa langue et sa civilisation détestable.

Pour un Allemand de bas-allemand le ronflement en ce langage vaut mieux que la musique de Schiller et de Goëthe ; je regrette de ne pas appartenir à cette jeune école ; je préfère le chant du rossignol aux ronrons du chat.

Les Flamands ont pourtant un excellent romancier qui s'appelle Henri Conscience qu'on lit en Allemagne et en France. Pourquoi ? parce qu'on l'a traduit en haut-allemand et en français. Or, on n'a pas besoin de suer sang et eau pour arriver à le comprendre.

Un autre inconvénient est que les Hollandais n'acceptent nullement comme classiques les Flamands. Ils soutiennent que Cats et Bilderdyck sont les seuls modèles qui méritent d'être imités. Et à leur point de vue, ils n'ont pas tort, car l'art classique si riche en locutions, aussi pompeuses que soporifiques, est cultivé en Hollande comme les tulipes. La longue pipe en terre à la bouche, le crachoir sur la table, la lecture de ces classiques chasse la mélancolie solennelle, maladie des Pays-Bas, mieux que la hardiesse poétique de l'ancien Reineke de Voss flamand qui évoque des idées révolutionnaires, anti-cléricales et même socialistes.

Rien au monde n'est plus conciliant qu'un bon verre de champagne. Il est gai comme la France, et rend gai même un cœur Hollandais qui s'épanouit comme les calices de ses tulipes dans des pots d'ancien Delft. Mais aussi le cœur du poète s'est ouvert, semblable à la rose de Saron, au grand diner dans le Jardin Zoologique où deux cents personnes et demie se trouvaient à table. Cette fois, après un quart d'heure d'orages — les deux cent personnes et demie hurlaient plus fort que le tonnerre — j'ai enfin réussi à porter un toast dans lequel j'ai déclaré que dès ce soir je ne croyais plus à leur attentat à l'honneur et à l'innocence de la vieille Germanie qui a oublié en se transformant son bas-alle-

mand, que dès ce soir j'avais la conviction que les fleuves continuaient à chercher l'Océan et non l'Océan les fleuves et que la Hollande et le Brabant feraient mieux d'étudier le « *Hochdeutsch* » du révolutionnaire Schiller et du Jupiter Goëthe que de se nourrir de rêveries archaïques et d'étymologies impossibles.

« Je tends la main à tout le monde, ai-je dit, et j'embrasse tout le monde, — hommes et femmes, sans exceptions. (*Diesen Kuss der ganzen Welt* !) Je me sens ici dans l'Allemagne du haut et du bas-allemand. L'Allemand a un mot d'or que toutes les nations lui envient. Seulement la langue grecque a un mot de la même origine, le mot : *Gemuthlichkeit*, (*ἡμῆς* en grec). J'éprouve ici parmi vous ce que ce mot renferme de chaleur cordiale. La « *Gemuthlichkeit* » est la racine la plus profonde de l'arbre Germanique. « *Gemuthlichkeit* » vaut plus que cordialité. Je ne suis pas venu ici pour faire une propagande des idées germaniques, ni religieuses ; je veux que chaque nation se développe librement et à sa façon. Je souhaite que la Belgique garde sa liberté, qu'elle marche vers des idées humaines, vers des idées qui sont la gloire du dernier siècle.

Moi je chante « les Hirondelles, le Pays bleu et le Mendiant pour la Pologne », tandis qu'eux ronflent le bas-allemand.

Cessez, Messieurs, de planer dans les régions brumeuses de « *Thiois* » et de la grammaire flottante du bas-allemand ; inspirez-vous plutôt des principes éternels de l'humanité et la Mort d'Ypres ne vous effrayera pas, sachez combattre le grand combat ; l'heure en a sonné ! Faites la musique de l'avenir dont le prince de fer en Allemagne est le maître de Chapelle. La tragédie est à la porte et vous, — vous jouez la comédie — la comédie de la réclame.

LUDWIG WIHL.

## PAYSAGE BORAIN

*La plaine se déroule en océan de toits,  
Où, comme des steamers échoués. les fabriques  
Hérissent dans les airs leurs antennes de briques  
Et crachent la fumée en torrents noirs et droits.*

*Les vieux saules tordus étalent leurs nécroses ;  
Un gazon maigre et roux mordore les terris  
Etageant vers les cieux embrumés leurs francs gris  
Qui marbrent les champs verts de leurs taches moroses.*

*L'air morne et flagellé de maint sifflet strident  
Ou de la sonnerie aigre et sinistre aidant  
Le hâve porion au cœur de la houillère...*

*Et par ces sites froids, sous le ciel gris de lin,  
Erre — déshabillée en coutil masculin  
Et sifflant sa chanson drôle, — la Carbenière !*

T. H.

## CHRONIQUE MUSICALE

## Théâtre de la Monnaie.

LE GRAND OPÉRA ET L'OPÉRA-COMIQUE. — LES *Huguenots* ET LA *Favorite*. — *Philémon et Baucis* ET LE *Barbier*. — *Coppélia* ET LE *Ballet*.

Je suis arrivé trop tard la semaine dernière : le metteur en pages — impitoyable — m'a fermé la porte au nez en me disant : « Il n'y a plus de place. » Et je suis revenu chez moi, ma copie — un volume — sous le bras, comptant bien vous la faire goûter aujourd'hui. Mais non ! Que de feuillets j'ai déchirés depuis huit jours, et que mes impressions premières ont changé ; je me félicite d'avoir manqué le coche parce que maintenant mes appréciations seront plus nettes et plus justes.

Les *Huguenots* ont fait les frais de la réouverture du théâtre.

Le chef-d'œuvre de Meyerbeer n'est pas précisément une nouveauté, mais il a le privilège de plaire, de charmer sans cesse. Aussi la salle était-elle comble le 3 septembre. — Grand est l'attrait d'artistes nouveaux. Le public aime à s'ériger en aréopage sévère jugeant du premier coup les chanteurs nouveaux — tremblants d'émotion.

Quel opéra plus que les *Huguenots* est favorable à cet examen de la troupe. Le ténor, la falcon, la basse, le baryton, la basse chantante, la première chanteuse, la dugazon, le second ténor ; tous les rôles, tous les emplois sont renfermés dans cette œuvre, et chacun a une scène, une phrase importante dans laquelle se révéleront ses qualités ou ressortiront ses défauts.

Le ténor intéresse particulièrement ; c'est sur lui que repose tout. Celui de cette année, M. Tournié, nous est arrivé précédé d'une réputation énorme. On se disait à l'oreille que son apparition sur la scène de la Monnaie serait un coup de foudre.

Il faut malheureusement en rabattre — et beaucoup. — M. Tournié est un bel homme, grand, élancé, d'une figure agréable ; il est bien en scène, il sait se servir de ses bras, de ses jambes... dont il ne paraît pas embarrassé comme certains de ses confrères qui voudraient être amputés des quatre membres.

La voix de M. Tournié a quelque chose d'étrange, c'est une voix indéfinissable, à mille registres que l'artiste emploie avec une surprenante habileté et à l'aide de mille ficelles. M. Tournié abuse de la voix mixte et le son sort toujours mal posé. C'est une sorte de chevrottement, de bêlement continu, du plus désagréable effet. Dans les passages où il faut de la force et de l'éclat, ce défaut capital du nouveau ténor apparaît davantage encore. M. Tournié est heureusement un chanteur intelligent et un excellent musicien, il dit avec beaucoup de charme, beaucoup de finesse et quelquefois même avec une certaine afféterie. Ajoutez à cela qu'il chante juste et qu'il ne se permet pas de mettre des points d'orgue où il n'y en a pas, — ce qui est devenu une qualité aujourd'hui.

Avant de juger définitivement M. Tournié, il faudra qu'il ait joué des rôles comme ceux de Robert et d'Arnold. Alors seulement nous pourrons dire s'il est de force à porter tout le poids du répertoire.

Le rôle de Fernand, de la *Favorite*, a été moins favorable à M. Tournié, qui a eu cependant de bons moments au quatrième acte.

M<sup>me</sup> Howe — la Falcon — est une grande et belle femme, un type de juive rappelant un peu M<sup>lle</sup> Ferrucci. L'organe de la nouvelle forte chanteuse est excellent : voix chaude, vibrante,

étendue. Mais quelle inexpérience chez l'artiste et quel dommage de manier avec cette maladresse un pareil instrument ! M<sup>me</sup> Howe, qui n'est pas tragédienne non plus, ne me paraît pas destinée à rester longtemps sur la scène de la Monnaie où elle aura bien difficile de cueillir des lauriers.

M. Montfort est la nouvelle basse : bon physique, bon jeu, bonnes attitudes en scène, bonne voix, surtout dans le médium, mais... intonations souvent fausses. Dans les *Huguenots*, il a chanté trop haut tout le temps. Au surplus, la nouvelle basse est très-satisfaisante et pourra fort bien tenir son emploi.

Le second ténor nous a paru convenable. Je vous demanderai la permission de ne pas parler de M<sup>lle</sup> Richard, troisième ou quatrième dugazon, et de vous dire quelques mots des anciens.

Avec grande joie tout le monde a revu M<sup>lle</sup> Hamaekers, cette délicieuse chanteuse, que les bruxellois chérissent. Que dirai-je de la voix de M<sup>lle</sup> Hamaekers qui n'ait été dit cent fois, et n'est-ce pas une banalité que d'admirer la vocalisation prestigieuse de notre première chanteuse ? On a fait une chaude ovation à la rentrée de l'excellente artiste et l'on a bien fait.

M. Devoyod qui a eu aussi sa bruyante rentrée, a toujours sa belle voix de baryton, mais il ne nous paraît pas avoir fait beaucoup de progrès depuis quatre mois.

M<sup>lle</sup> Renaud — devenue première dugazon — s'est fort bien acquittée du rôle d'Urbain, le joli page.

Les chœurs ont été passables et l'orchestre assez bon. Pour terminer cette trop longue causerie sur les artistes du Grand-Opéra, je me permettrai humblement de faire à l'intelligent cappelmeister M. Jos. Dupont, une petite observation :

Il y a dans la troupe de la Monnaie un chanteur de grand talent, doué d'une superbe voix, j'ai nommé M. Devoyod. Mais cet artiste a deux défauts énormes : il se permet d'abord de faire des changements du plus mauvais goût dans les morceaux qu'il chante et ensuite il n'a pas la moindre idée du rythme et de la mesure.

J'ai entendu cette semaine M. Devoyod supprimer trois temps sur quatre dans une mesure, à tel point que l'orchestre a dû cesser l'accompagnement. — M<sup>lle</sup> Howe a le même défaut.

Je demande à M. J. Dupont s'il ne serait pas bon qu'il usât de son autorité de chef d'orchestre pour faire respecter les textes et les mouvements et les rythmes et les mesures ? Que d'un bâton ferme, il oblige les artistes à marcher droit, dût il se lever à son pupitre et battre la mesure à coups secs. Le mauvais goût, le style ou plutôt l'absence de style sévit parmi les chanteurs de tout poil qui se croient appelés — par leurs interprétations fantaisistes à accentuer les beautés d'un ouvrage. Ils se trompent étrangement et je crois que c'est au chef d'orchestre à le leur dire et à exiger d'eux qu'ils ne chantent que ce qui est écrit, ni plus ni moins.

Si la troupe de grand-opéra laissée à désirer, la troupe d'opéra-comique est — au contraire — très-satisfaisante.

Les artistes de l'année dernière sont tous revenus. M. Neveu — seul — a cédé la place à une ancienne connaissance du public bruxellois : M. Dauphin.

La rentrée de la troupe s'est faite par *Philémon et Baucis*, une perle de l'écrin si riche de Gounod. *Philémon et Baucis* est la vieille histoire des deux vieillards s'aimant d'amour tendre, mise à sa sauce bouffe. Il y a entre le poème de MM. Carré et Barbier et le livret de la *Belle Hélène* plus d'affinité que cela ne paraît. Cette affinité cesse là, car la musique n'a rien de commun avec les flons-flons d'Offenbach. La partition entière est charmante, c'est de délicieuse, de ravissante musique que chante ces héros de carton et que gémit l'orchestre, musique qui peint dans une gamme sourde les amours purs de Philémon et de sa fidèle Baucis. A peine y a-t-il quelques

éclats pour accompagner les foudres du maître des Dieux, de Jupiter lui-même.

Que de morceaux, que de phrases pleines de poésie et de de passion, mais de passion contenue, car Gounod bande toujours son arc, mais ne tire que rarement.

M. Bertin-Philémon, nous est revenu — plus complet ; sa voix — toujours gutturale — nous a semblé plus ferme, plus claire. Il joue très-bien son rôle, assez ingrat, en somme.

M. Morlet est toujours excellent, et M. Dauphin a satisfait chacun : voix fraîche et chaude, bonne manière de chanter, façon de jouer fort intelligente, que voudrait-on de plus ?

L'on voudrait que M. Dauphin se méfiât des éclats de voix et qu'il ne se laissât pas aller à crier comme les artistes de Quimper... Nous avons remarqué chez lui des tendances—des tendances seulement — à ce défaut. Casse-cou !

Voilà donc un trio d'hommes très-convenable et qui suffirait à nous promettre d'excellentes soirées si M<sup>lle</sup> Dérivis était à la hauteur de son emploi.

Malheureusement — malgré son intelligence et son travail opiniâtre — notre prima-donna n'a pas fait de progrès. C'est décourageant. Il manque à M<sup>lle</sup> Dérivis une chose à laquelle l'étude ne supplée pas : la voix. Il est impossible — quoique l'on fasse — de vocaliser avec un organe aussi dur, aussi rocailleux. — Je préfère ne pas parler des différents morceaux que chante M<sup>lle</sup> Dérivis dans l'opéra de Gounod, et me contente de signaler quelques élans heureux, quelques difficultés vaincues, quelques phrases bien dites par elle.

J'ajouterai en terminant que M<sup>lle</sup> Dérivis ferait bien de ne pas dire le dialogue avec affectation.

Les chœurs ont très-bien marché. Le chœur des bacchantes a été bissé.

La représentation du *Barbier* a été très-bonne et a confirmé l'opinion favorable du premier jour.

Le papier disparaît sous ma plume, et je n'ai pas encore dit un mot du ballet.

Pour les débuts de la première danseuse, M<sup>lle</sup> David, on a remonté *Coppélia*, ce modèle du ballet demi-caractère dont on nous avait sevré depuis plus d'un an.

La nouvelle danseuse qui succède à M<sup>me</sup> Lamy est ravissante : petite, mignonne, à la tête intelligente, spirituelle, elle même avec beaucoup de clarté et de finesse, avec mille mutineries... mille gamineries, dirais-je, pleines de séductions et de charmes. Si M<sup>lle</sup> David ne danse pas comme Fanny Essler, ni même comme M<sup>me</sup> Lamy, son joli minois suffira pour faire oublier les imperfections de sa chorégraphie.

M. Hansen nous est revenu comme maître de ballet.

Telle que la troupe est composée, en faisant quelques changements dans le personnel du grand opéra, le théâtre de la Monnaie fera une brillante campagne qui récompensera les directeurs de leurs efforts intelligents.

L.

## COQUELIN-TARTUFFE

Coquelin a provoqué cette semaine un petit événement littéraire et dramatique en s'essayant, lui aussi, dans ce rôle de Tartuffe abordé par les plus grands acteurs de la scène française.

Après Bocage, Samson, Beauvallet, Geoffroy, Dumaine, Bressant... qui tous ont marqué de leur cachet personnel la triste figure du héros de Molière, il était curieux de voir le meilleur des *Mascarille* s'affubler de la défroque du faux dévôt et se livrer à son tour à ses agissements hypocrites.

C'était une grande bataille ! Disons de suite, qu'elle a été gagnée.

Coquelin n'a pas eu peur d'abandonner complètement l'interprétation classique et traditionnelle. Laissant audacieusement de côté toute règle et toute convention, ne cherchant ses inspirations que dans la vérité, il nous a donné un Tartuffe vivant et réel, pris et étudié sur le vif.

Le Tartuffe du XIX<sup>e</sup> siècle est toujours, du reste, le Tartuffe du temps de Molière — avec une dose d'effronterie de plus.

C'est toujours ce même personnage menteur, jésuite et sensuel qui pénètre au foyer de la famille, y rampe astucieusement, épie sous ses airs de faux-bonhomme tout ce qui se passe dans cette atmosphère calme et honnête jusqu'au jour où, démasqué, il lève la tête audacieusement et s'impose en maître dans l'intérieur où sans respect il a tout déshonoré.

Coquelin a fait une étude minutieuse de la vie de cet indigne personnage et il la réalise avec une vérité sublime.

Il s'incarne dans son Tartuffe.

Et l'on peut dire que jamais la figure du cafard — dont le portrait restera le chef-d'œuvre de Molière — n'a reçu une interprétation aussi sincère et aussi travaillée.

C'est à peine si dans deux ou trois courtes scènes, Coquelin laisse entrevoir sa *nature*. Ces souvenirs de Mascarille, de Scapin, de Gros-René ou de monsieur Bourgeois devaient se faire évidemment jour dans un rôle aussi long, abordé pour la première fois par un artiste dont le caractère semblait devoir en être si éloigné. Car Coquelin a accompli là un tour de force qui peut, à mon avis, lui être compté comme la plus grande de ses victoires et on doit s'étonner de ce que l'acteur n'ait pas eu plus souvent de ces retours vers le passé.

Coquelin a fait mentir le proverbe : Chassez le naturel, il revient au galop.

Enfin, cette résurrection de Tartuffe sur la scène des Galeries a ranimé l'admiration qui doit s'attacher à pareille pièce et confirmé la réalité du type qui en est le héros.

Aussi pouvons-nous hardiment redire avec Voltaire, que le chef-d'œuvre de Molière durera, tant qu'il y aura du goût et des hypocrites.

MAURICE GEORGES.

## COURRIER DE LONDRES

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste).

Windsor, vendredi.

Sir Edwin Landseer était un grand peintre d'animaux. Ses quadrupèdes généralement trop *blaireautés*, sont ravissants d'expression, et si la théorie Darwinienne tend à rabaisser l'humanité, le pinceau de feu le peintre anglais élève la gent animale bien au dessus du niveau que nous sommes tentés de lui assigner. Ses chiens surtout ont une expression non-seulement humaine, mais grandement intellectuelle, et, sans le vouloir peut-être, il a fait beaucoup pour la vulgarisation des doctrines modernes sur l'origine des espèces. Mais telle n'est pas la question ; je reviendrai sur Landseer en parlant du *National Gallery*. Je ne mentionne son nom aujourd'hui que pour constater qu'une véritable épidémie Landseerienne semble s'être abattue sur l'Angleterre ; ce ne sont partout que gravures des tableaux du maître, et à Windsor surtout cette nouvelle espèce de peste bovine et canine sévit avec rage. *Windsor castle in the present*

day a dû passer pour un excellent morceau de peinture ; on y voit la famille royale d'Angleterre, telle qu'elle était vers l'année académique 1845, avec force griffons et autres individus de la race aboyeuse. Or, les hôtels de la ville royale croient ne pouvoir se passer de la reproduction de cet ex-chef d'œuvre, et je vous laisse à penser les crispations que cela occasionne au voyageur nerveux.

A part cela, Windsor est une ville charmante, pleine de caractère. La résidence royale, immense enceinte qui rappelle l'époque féodale, occupe le sommet d'une colline; tout autour s'étalent les maisons bourgeoises qui semblent avoir voulu se mettre à l'ombre des grands murs gris. Au bas, la Tamise coule tranquille, et ses eaux claires et bleues sont encore étrangères à l'influence délétère et malpropre de la métropole. Plus loin, le collège d'Eton, une des pépinières de la jeune aristocratie, s'étale majestueux. Admirons ces vieux cloîtres, ces salles grandioses « que le temps épargne, ou qu'il ne peut atteindre », comme dit à peu près Lamartine en parlant des rochers de son Lac. La bibliothèque est remarquable; on y trouve de nombreux ouvrages, écrits par d'anciens élèves du collège, et offerts par eux à leur *Alma Mater*, beau nom moyen-âge pour les écoles, ces « mères nourricières » de tant de grands esprits.

Mais je m'égaré... Vous me demanderez peut-être ce qu'il y a d'artistique au château de Windsor ? A cela je pourrais vous répondre que l'aspect extérieur des bâtiments est imposant et remarquable; mais ici encore le goût anglais a cru devoir se manifester, en couvrant de parterres multicolores et mesquins, le gazon des anciens talus. Imaginez des fleurs rouges, jaunes et violettes disposées en *mosaïque* au centre de notre hôtel de ville.

A l'intérieur, beaucoup de portraits très-officiels, naturellement. N'oublions pas de mentionner la salle Van Dyck, entièrement garnie d'œuvres signées par l'illustre Anversois. Il y a là bien des toiles célèbres : *Charles I<sup>er</sup>*, les *Enfants de Charles I<sup>er</sup>* et bien d'autres. Les chairs n'ont certes pas le coloris brillant de l'école purement flamande, mais on sent la main d'un maître. Du reste ce serait sortir de ma province que de disserter sur Van Dyck, dans un courrier fantaisiste, écrit un peu à bâtons rompus.

J'aurais voulu vous parler du festival de Hereford, grande exhibition périodique de musique sacrée, où les œuvres de Hændel, de Haydn, de Bishop, sont exécutées en succession dans une cathédrale, avec le concours d'artistes de valeur. Mais Hereford est à quarante lieues de Londres, et un « vieux routier » m'a dit que je regretterais fort de m'être dérangé pour la circonstance. Je me suis donc tenu coi, me bornant à lire les comptes-rendus des journaux quotidiens; ces messieurs les critiques musicaux semblent se préoccuper surtout du nombre de livres sterlings que rapporte chaque audition. La messe de Gounod (messe de Sainte-Cécile 1849) a obtenu un grand succès à Hereford, mais les gens sérieux trouvent que ce n'est point là de la musique sacrée. Les œuvres qui leur plaisent sont sans doute de celles dont on peut dire, comme Voltaire disait des poèmes de Pompignan : « Sacrés ils sont, car personne n'y touche ».

Cette semaine ont eu lieu les courses de Doncaster, et la lutte pour le prix de Saint-Léger. C'est un cheval nommé Pétrarque qui a remporté la victoire, contrairement à l'attente de tous. Puisse ce nom former présage, et dans le grand tournoi des forces vitales de l'Angleterre, puissent la poésie et l'harmonie — que personnifiait l'amant de Laure — ne jamais se laisser devancer par la classique *soif de l'or* !

c.

## PENSÉES D'UN RAPIN

*Les rapins sont généralement très-sobres; ils vivent de croûtes.*

*Croûte. peinture qui n'en produit guère.*

*La pluie est le dimanche des paysagistes.*

*Le corset, après tout, chez les personnes maigres, n'est qu'un vulgaire garde-côtes.*

*Les poules d'eau sont assurément des poules mouillées.*

*Le fruit volé semble si bon parce que c'est du fruit qu'on fit....*

*Les peintres sont des gens heureux: ils ont toutes les grâces, toutes les beautés, toutes les richesses colorées de la Nature en tubes étiquetés et numérotés au fond de leur boîte à peindre !*

## NOUVELLES A LA MAIN

... Le concert alléchant d'aujourd'hui avait attiré de nombreux mélomanes à la funèbre Exposition d'Hygiène et de Sauvetage. Quatre sociétés de fanfares et d'harmonie ont fait retentir de leurs sonorités les voûtes enrubannées du lazaret international du Parc.

La *Société de Sainte-Barbe de Pâturages* — ou plutôt du hameau du *Q du q'vau* — sous la calme et sûre direction de M. Hyppolite Verlot a conquis d'emblée, tous cuivres dehors, la sympathie et les applaudissements des auditeurs. La société boraine a joué la *Marche Persane* imposée au dernier concours de Reims et qui valut, comme on sait, le premier prix aux fanfares de *Sainte-Barbe*.

Les salves, pareillement, ne furent point marchandées à l'*Harmonie des charbonnages de Charleroi* et à son habile directeur M. Marc Hauptert.

La *Société du Casino de Saint-Nicolas* que dirige avec tant d'harmonie M. Julien Wittcock eut aussi sa part de bravos et d'applaudissements.

Mais pourquoi avoir donné la place d'honneur aux cuivres — orthodoxes — des *Amis de la Concorde de Nivelles*. Beau bouquet ! Fin dessert ! Pour de la musique sacrée voilà de la sacrée musique, allant jusqu'au blasphème à l'égard de MM. Krein et Labory dont a goûté *quand même* les saines et brillantes compositions.

Somme toute une musique à faire fuir le chien de Jean de Nivelles, — sans l'appeler !

EDGAR MEY.

... L'*Etrangère* d'Alexandre Dumas fils a ouvert hier soir au théâtre du Parc la campagne théâtrale. La pièce accueillie au début très-froidement a provoqué après les deux derniers actes de chaleureux applaudissements. La nouvelle troupe ne nous a pas paru étonnamment brillante, et à part deux ou trois rôles, l'interprétation a laissé — nous regrettons de devoir le dire — beaucoup à désirer. A huitaine, les détails !

... Le *Requiem* de notre compatriote Alfred Tilman, — composé expressément et exécuté avec tant de succès à Laeken,

en octobre dernier, pour la célébration du xxv<sup>e</sup> anniversaire de la mort de la Reine des Belges, sera exécuté de nouveau à l'occasion des fêtes de Septembre, le samedi 23, à 11 heures du matin, en l'église cathédrale de Sainte-Gudule, sous la direction de M. Fischer, maître de chapelle.

Les personnes qui ont été visiter l'Exposition d'Hygiène et de Sauvetage, lundi dernier ont eu l'occasion d'entendre un concert donné par la musique de la Garde civique de Laeken.

Cette phalange, née d'hier, a obtenu un très-vif succès. Elle nous fait espérer dans un avenir très-prochain un brillant corps de musique.

M. J. Heymans, qui la dirige avec autant de talent que de sûreté, est un artiste de mérite dont l'éloge n'est plus à faire. Le public a particulièrement remarqué une *ronde* espagnole due à la composition de ce musicien. Ce morceau est plein d'originalité, aussi bien au point de vue de la coupe mélodique que de la couleur orchestrale.

## EXPOSITIONS — SPECTACLES — CONCERTS

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition d'eaux-fortes, organisée par la Société internationale des Aqua-fortistes.

GALERIES-ST-HUBERT. — *Les Pirates de la Savane*. A l'étude : *Les Dominos roses*, de Hennequin.

PARC. — *L'Etrangère*, d'Alex. Dumas fils.

FANTAISIES PARISIENNES. — *La Petite Mariée*.

Le 27 août, pour les représentations d'Anna Van Ghell : la *Boulangère a des écus*.

JARDIN ZOOLOGIQUE. — Les dimanche et jeudi, concert d'harmonie, sous la direction de M. Cleemann. Le mardi, concert de musique militaire.

SKATING-RINK. — Société royale de Zoologie, rue Wiertz, ouvert tous les jours de 9 heures à midi, de 2 à 5 heures de relevée et de 6 1/2 à 10 heures du soir.

Mardi soir, éclairage du Skating-Rink à la lumière électrique.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES  
COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE  
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelines de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de lux., Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN  
Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUTS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

## Photographie

Les ateliers de EUGÈNE  
GUERIN, photographe, 32,  
rue de Louvain, sont transfé-  
rés, 142, rue Royale, en face  
de l'Hôtel Mengelle.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

## Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

## LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

## PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Ru-  
binstein, H. von Bulow, etc.

## MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 38

24 SEPTEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "
Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.	
Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.
On traite à forfait.	
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.	

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

Un mot aux évincés du prix de Rome : Peinture — Salon d'Anvers (VI<sup>e</sup> article). — Molière et LE TARTUFFE. — Causerie théâtrale : l'Étrangère. — Poésie : Modernité. — Courrier de Londres. — Pensées d'un rapin. — Nouvelles à la main.

**UN MOT**

**AUX ÉVINCÉS DU PRIX DE ROME**

(Section de la Peinture.)

Soyez plutôt.... si c'est votre métier.  
BOILEAU.

MESSIEURS,

Hélas! et moi aussi j'ai gravi les escaliers pompeux du Musée moderne et j'ai vu vos tentatives d'ascension au mât de cocagne romain...

Je m'en suis retourné navré.

Certains ont eu le décourageant courage de rire de vous. Pour moi, infortunés jouvenceaux, je vous plains — et du plus profond de mon cœur, —

de vous être aussi désespérément fourvoyés : votre cas me semble presque invouable.

Et voilà le fruit — très-sec — que vous aurez récolté de deux lustres d'études forcées! Dix années perdues...

Ah! combien il eût été préférable pour vous de passer ces jours nombreux dans les bois, dans les prés, face à face avec la saine nature, ce seul guide, cette seule académie!

Au bout de ces dix ans pendant lesquels vous vous êtes cramponnés à la stérile mamelle académique y suçant distraitement l'esthétique, l'archéologie, l'étude fastidieuse des costumes et de la fabuleuse composition historique, l'on vous a, néophytes, — à titre de suprême épreuve et pour vous diplômer comme ces dames les accoucheuses, — enfermé seul à seul dans une cellule, loin du modèle, loin de la nature. Vous étiez forcé de représenter la malédiction de Noé, un bonhomme qui vous intéresse peu ni prou, et vous voilà vous creusant l'esprit et la joue pour mettre en scène des pantins bibliques qu'on ne vites; vous voilà palissant sur d'improbables costumes et vivant par



vosre imagination faussée dans des contrées bizarres que vous n'avez jamais visitées.

Quelque portrait sévère et consciencieux de Monsieur tel ou tel, bien vivant et bien expressif, ne serait-il pas cent fois préférable à ces antédiluviennes compositions où l'Art n'a rien à voir. Le docte jury pourrait ainsi plus sûrement juger vosre science et vos aptitudes à l'huile.

Vous laissez-t-on dans ces pédantes académies de « teinture, » vous laissez-t-on, élèves naïfs, la libre manifestation de vosre sentiment personnel? Permet-on à vosre instinct artistique de se développer comme il l'entend? Non. M. le professeur est toujours derrière vous, le sécateur de la routine au poing, pour couper tout ce qui dépasse la régulière et conventionnelle ordonnance académique!

Vosre juvénile exubérance, la verve et la fougue des vingt ans, la sève impétueuse des premières années y sont vite refroidies, tarées, annihilées. L'anémie et la chlorose remplacent les richesses d'un sang oseur et généreux. Le génie s'étirole et se meurt bientôt sous ces éteignoirs gouvernementaux.

Là c'est vosre main — instrument passif — et non point vosre cœur, qui apprend ou se forme : c'est la facture et non le sentiment que l'on vous enseigne, et quelle facture! Petite elle est, figée et de convention, jamais d'élan inattendu : le pas régulier et pesant du bœuf à la charrue!

Puisque, vos dix ans écoulés, vous voilà libres des influences néfastes et stérilisantes, toujours des fossiles enseignements, puisque un vieux reste de pudeur et de retenue de vosre grave aréopage, — incompréhensible chez un corps aussi blasé, — vous a refusé le Prix de Rome et sauvé du *laisser-passer* pour l'Italie, mère des arts! hâtez-vous d'oublier ce monumental axiome d'un de vos fétiches, Ingres : « Si vous êtes coloriste, fuyez Anvers, allez à Venise. »

Restez au contraire dans vosre pays, le vieux pays flamand qu'il faut faire revivre! Jetez au feu tubes de bitume et terres de Sienne; brisez martres et blaireaux; courez chez Adèle Deswarte choisir les blancs les plus éclatants, les verts les plus intenses, les bleus splendides. Suspendez-vous à l'épaule la gaillarde boîte du paysagiste et volez établir vosre atelier en plein air, dans la brise troublante, sous le ciel d'azur ou sous les massives frondaisons des bois aux mystérieuses influences.

Campez vosre modèle — plus le mannequin cette fois! — mais l'espiègle gamin des villes ou le naïf et rose enfant des campagnes, au milieu des sourires de la nature, des mélodies des forêts et du flamboiement magique du soleil!

Vosre œil s'ouvrira et se formera, vosre cœur ému bondira, l'inspiration guidera vosre main, l'émotion

vous chassera de la mémoire — et des doigts, — trucs, ficelles, chics, poncifs, — ces fleurs mortes des académies.

Prix de Rome ratés, — écoutez-moi! Courez par monts et par vaux, boîte au dos, — et désapprenant.

Là, pour tous, est la seule vraie voie; là, pour tous, est le seul vivace espoir!

EDGAR MEY.

## LE SALON D'ANVERS

VI<sup>e</sup> ARTICLE.

### Paysages et marines.

La Morinière, Van Luppen, J. Quinaux, Euphrosine Beernaert, Coosemans, Asselberghs. T'Scharner, Bouvier, Artan, R. Mols, Pantazis, Gilleman, Den Duyts.

Cependant qu'à Anvers les figuriers de genre et d'histoire s'entêtent à coiffer la toque de De Keyser, à se draper dans le manteau de Wappers ou à chausser les poulaines de Leys, les paysagistes emboitent le pas derrière MM. La Morinière et Van Luppen, les porte-labarum du paysagisme anversoï.

Tous deux ont leurs fanatiques qui s'écrieront : « Ne touchez pas à nos dieux! » mais le fanatisme est aveugle, et au risque de me faire passer pour un *iconoclaste* de basse envie, je vais porter une main irrespectueuse sur leur auréole et en écorner un brin les rayons... Mieux vaut cela que de leur casser l'organe olfactif à coups d'encensoir ou de pavé de l'ours!

M. La Morinière — chacun sait ça — est un travailleur besogneux et méticuleux qui possède une apparente conscience. On sent dans ses toiles une immense prétention au style et à la grandeur, mais le souffle inspiré lui manque: son génie a les ailes faibles et jamais il ne s'enlève vers les hauts sommets où plane Hobbema dont le paysagiste anversoï se tourmente visiblement. Mais les hobbemas de M. La Morinière sont pleins de lourdeurs: vit-on jamais ombres plus pesantes et atmosphère plus coupable au couteau que dans le paysage que lui vient d'acheter le Musée d'Anvers.

M. La Morinière est-il coloriste? Non. — Pour d'aucuns il rachète ce don absent par l'exécution — exécution *chiquée* — mais dont raffole l'amateur qui aime pouvoir compter les feuilles des arbres et les brins d'herbe des talus qu'il achète...

« Il vend — donc, c'est un bon peintre. » Parfait! Je me tais.

M. Van Luppen est ancré en pleine terre de Sienne, et peint de préférence ses paysages quand il vient de pleuvoir de la nicotine — cette huitième plaie d'Anvers! — Voyez son trio de toiles : dans toutes, les terrains sont trempés de jus, les taillis baignés de sauces, dans ses arbres au dessin petit, la sève est au goudron... C'est la négation absolue de l'air qui grise, de la lumière qui blondit. On étouffe par ces campagnes où doit régner la fièvre jaune.

Depuis longtemps — mais comme sœur Anne — nous faisons des vœux pour que le peintre du *Matin* abandonne ses lunettes jaunes : il est trop tard sans doute, elles font aujourd'hui partie de son nasal.

Jos. Quinaux, un grand-prêtre du vieux jeu, s'est aperçu que la facture apparemment lâchée des jeunes pouvait bien contenir l'expression de la vie et de la vérité. Il a laissé sa brosse besogneuse pour la souple lame d'acier... Il s'en sert parfois avec audace et bonheur, mais la conversion est bien tardive: pourrait-il encore envoyer son œil faussé où il a envoyé ses vieilles brosses et prendre aux jeunes outre l'agile couteau l'œil sincère et sain — qui voit juste.

M<sup>lle</sup> Euphrosine Beernaert vise au style et l'atteint d'aucunes fois. La ligne est ample, la composition a de l'harmonie et de la pondération, mais le ton est absent: tout se fige, se décolore, la vie s'éteint... O fulgurantes et vivaces clartés du plein air sur quelle palette vous êtes-vous réfugiées?...

*La route des artistes* — la bien nommée! — de Coosemans, l'émigré de Tervueren, nous conduit à cette palette privilégiée...

Ici, en effet, le soleil éclate et rit. La sève chante dans les ramures géantes où gazouillent les oiseaux. Les gramens altiers et les hautes fougères allument leur vert feu d'artifice sous les chênes séculaires.

C'est la vie et c'est le rayonnement du chaud soleil dans les âpres verdures de juillet.

La toile bien en pâte est conçue dans une gamme de verts riches et colorés; superbe d'ordonnance, elle possède le style et la vraie grandeur. Coosemans accompagne son *Chemin des artistes*, du *Chemin de la Mare aux Fées* et de *l'Entrée de la gorge aux loups*, sites grandioses pris dans l'antique forêt de Fontainebleau et déjà justement loués au dernier Salon parisien.

Asselbergs — lui aussi à Barbison, — nous envoie des paysages de la célèbre forêt.

*Une mare dans la forêt de Fontainebleau*, déjà vue à Paris. C'est l'hiver: la campagne étale au loin son hermine. Au premier plan sous un bloc de rochers poudrés à blanc, une mare prise par la gelée fait sa tache assombrie. Un chêne moussu et encuirassé de givre tord dans l'air froid ses branches vigoureuses.

La neige est sincère, savamment modelée et le chêne, d'un dessin correct, est plein de caractère.

Son *Beau jour d'hiver* est une toile bien nommée. Sous le ciel bleu, profond et souriant, la Mare aux Fées étale ses glaçons aux teintes plombées où se hérissent fauves buissons et grêles roseaux. Dans le fond la plus ravissante lisière de bois, délicatement fouillée dans des tons fluides et gais. Ça et là émergent des hêtres et des chênes d'un dessin exquis. Tout est plein d'air pur, de franche lumière et l'on reçoit bien l'impression d'une belle journée d'hiver, claire et froide.

Je ne reprocherai à cette toile superbe que son aspect un peu couleur et le sombre repoussoir d'avant-plan qui pouvait se supprimer avantageusement.

Asselbergs complète sa trinité de toiles par ses *Sables de Campine*, grande étude modelée grassement dans des tons chamouis du plus haut ragoût.

T'Scharner n'a envoyé qu'un unique tableau: *Une matinée de Printemps en Campine*. Avril riche en promesses, s'éveille et chante sous le ciel bleu! Les terrains s'illuminent des premiers verts où vient sourire l'astre rajeuni. La sève printanière vibre, circule partout, hâtant l'explosion des bourgeons. Les beaux jours sont là: des bruits de baisers volent

par l'air tiède... Voilà ce que conte la toile de T'Scharner, frais poème du Printemps qui vient rafraîchir le cœur et charmer les regards au milieu des navrantes images anversoises.

L'une des œuvres sans conteste la plus complète du Salon est la marine *Gros temps* d'A. Bouvier.

Temps lugubres. Ciel morne au front chargé de haine,  
Où galoppe en maudit le nuage au flanc lourd  
Qui s'abat sur la mer sinistre, s'y déchaîne,  
Crève et mêle son onde aux ondes du flot sourd...

Un navire se cabre désespérément sur la crête des vagues furibondes qui le battent et l'envahissent.

L'impression saisissante du drame vous empoigne d'emblée et l'artiste y est arrivé sans forcer la note, comme les vrais maîtres. La composition trouve sa grandeur dans la simplicité de ses lignes et sa puissance dans ses notes si sobrement colorées, d'une étrange et poignante harmonie.

Du même encore de ravissants *Bords de l'Escaut*. Le soir tombe, l'eau se voile discrètement des premières ombres... Toile charmante au ciel plein de fines sonorités, souple et très-colorée dans ses tons d'argent bruni.

Comme complément son *Automne*. — *Forêt de l'Hunsrück*, déjà admiré au *Cercle Artistique*.

L'on ne peut séparer Artan de Bouvier. Le sympathique mariniste a envoyé à Anvers la toile que les placeurs français avaient perdue dans les frises du dernier Salon parisien.

Les placeurs anversois n'ont guère fait montre de plus d'intelligence... Je ne puis donc faire mieux qu'en répétant ici ce que j'ai écrit à Paris: *La plage de Berck* de Louis Artan placée si haut qu'on y sent presque le mauvais vouloir, n'est pas dans son jour du tout. C'est à peine si l'on y peut distinguer la mer descendue après une forte marée et quelques flaques d'eau sur la plage reflétant les bleus superbes du ciel en mouvement. Il y a cependant là d'indéniables qualités d'air et de coloration à la fois fine et montée.

Robert Mols, est plein de vibration et de lumière, mais manque d'air dans son *Burght*. Le coin de gauche avec ses vieilles masures en planches grises est parfaitement compris et rendu; la femme qui donne à manger à ses poules est prestigieuse. Mais le coin de droite est sec, dur et couleur.

Son *Quai des Chartrons* qui lui valut à Paris la médaille de deuxième classe, est une œuvre complète: l'artiste a laissé cette fois sa gamme un peu métallique et devient doux, ambré, presque chaud. Les maisons s'alignent blanches et grises au long du quai, déhanchant sur le grand ciel aux teintes d'ardoise leurs silhouettes accidentées. L'eau glauque est chargée de vaisseaux et de bateaux-marchands dont l'inextricable fouillis est habilement et nerveusement rendu.

Pantazis nous fait grimper à ses chers rochers de Meuse par une belle matinée d'hiver. La neige a poudré le chemin étroit et vierge qui serpente à travers les rocs capitonnés et embroussaillés. Un hêtre dresse bien haut son stipe d'acier bruni et découpe sur les turquoises du ciel ses ramures délicatement ouvrées par le souple couteau du maître athénien.

Gilleman dont le couteau, sans venir d'Athènes, est cousin quelque peu de celui de Pantazis, a étendu sur toile le *Canal de Willebroek*. C'est d'une tonalité grise un peu froide mais d'un principe sain et bien réconfortant au Salon Anversois.

Den Duyts, peint à volets fermés... Qu'un coup de soleil lui

ferait de bien ! Ses toiles sont d'une tonalité boueuse très-déplaisante : ce n'est ni sain, ni vrai, ni vu. Puis, pourquoi, enserrer tous ses contours dans un fil de fer rouillé ? Je terminerai en me permettant de donner un léger conseil à l'antigrisiste gantois. C'est de conduire sans retard sa palette chez M. Purgon, car elle a la langue chargée énormément !

(A continuer.)

MARC VÉRY.

## MOLIÈRE ET LE TARTUFFE

Permettez-moi, Monsieur le Directeur, de réclamer aujourd'hui, pour ces quelques lignes, l'hospitalité dont vous me fîtes la promesse il y a peu de jours. Les lecteurs de *l'Artiste* prêteront, j'espère, autant de complaisante attention à cette courte digression dans le domaine historico-linguistique, que vous avez mis d'empressement à l'accueillir.

C'est à la suite d'une discussion assez vive dont je fus témoin à la dernière représentation de *Coquelin* — discussion dont les deux *ff* du *Tartuffe* firent les frais — que je conçus la pensée de vous envoyer les notes suivantes, sur l'origine et l'orthographe du mot *Tartuffe*, dans le but de rétablir la bonne harmonie entre deux forts en thème, égarés au rez-de-chaussée des *Galeries*, et d'éclaircir — sinon de trancher définitivement — cette question linguistique.

Donc, on jouait le *Tartuffe*, cet incomparable chef-d'œuvre dans lequel l'excellent sociétaire de la Comédie-Française a essayé — essai très honorable — de s'incarner dans la peau du noir personnage que Molière appelait « mon scélérat ». Deux siècles ont passé sur la tête de ce type éternellement vrai, créé par le grand moraliste français. *Tartuffe*, au fond, n'a point changé, mais il a modifié ses moyens d'action, il a cherché et trouvé des ruses plus conformes à nos mœurs, aux exigences d'une civilisation à toute vapeur, avec lesquelles les faux dévots des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles n'eurent pas à compter. C'est surtout par ces côtés du rôle qui marquent les transformations du personnage, par ces allures, ces audaces nouvelles ; par cette stratégie neuve, en un mot ; c'est par là, dis-je, que *Coquelin* a supérieurement établi l'incontestable autorité de son talent. Interprétation toute particulière du personnage du *Tartuffe* ! Et pourtant, je ne puis louer sans réserve : il y a certains détails qui réclament une étude plus approfondie de la part du comédien — le côté rampant lui échappe encore. — Ces restrictions ne m'empêchent pas de louer absolument et d'applaudir avec vous à la tentative heureuse de *Coquelin* dans ce rôle aux faces multiples.

Mais où diable vais-je?... Je reviens à ma stalle et je me retrouve en présence de deux spectateurs, très-

acharnés dans une discussion à laquelle *l'Homme malade* et les débuts prochains de M<sup>lle</sup> Dulait étaient parfaitement étrangers. L'un d'eux reprochait à la direction des *Galeries*, d'avoir laissé mettre sur l'affiche *Tartuffe* avec une seule *f*. L'autre, s'appuyant sur les six éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* soutenait la direction. J'apporte à ces adversaires d'un soir ce qu'il faut pour les mettre d'accord.

Et d'abord, quelle est l'origine du mot *Tartuffe* ?

Puisons ensemble aux sources :

— Dans le *Dictionnaire étymologique de la langue française*, de Ménage, (Paris, 1750), nous trouvons la note ci-dessous de Le Duchat :

« Je suis très-persuadé que le *Tartuffe* de Molière est pris de *tartufolo* ou *tartufo* qui signifie une truffe, ou, comme on parlait autrefois, truffe. Or, comme notre vieux mot *truffer* signifiait tromper et qu'on a même dit *se tromper* de quelqu'un, pour *se truffer* de quelqu'un, Molière a appelé *Tartuffe* un homme trompeur, et aussi difficile à pénétrer que les truffes ou truffes qu'on ne trouve et qu'on ne découvre qu'avec beaucoup de difficulté. Nous avons dit autrefois *tartuffe* pour truffe ou truffe et c'est probablement de ce vieux mot français que Molière a pris son *Tartuffe*, dans la signification de truffeur ou de trompeur. »

Voici pour l'étymologie. Voyons maintenant le pour et le contre.

Le *Dictionnaire de l'Académie* (1694-1835) a toujours écrit *Tartufe*.

Le célèbre linguiste Génin, fait venir le mot *Tartufe* de *tartufo*, employé par Lippi pour désigner « un petit homme de méchant caractère » et ne veut qu'une seule *f*.

Le *Dictionnaire* de Trévoux donne également *Tartufe*.

Voltaire, La Harpe, Chamfort écrivent *Tartufe*. MM. Didot, dans leurs éditions de Molière et tous les éditeurs touchant de près ou de loin à l'Académie — sauf quelques exceptions ; — Napoléon Landais, dans son *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français* ; Bescherelle, dans son *Dictionnaire national* ; de Roquefort dans son *Dictionnaire étymologique*, sont du même avis.

— Mais Moreri, dans son *Grand dictionnaire historique* ; Furetière, dans son *Dictionnaire français* ; Chandon et Delaudine, dans leur *Nouveau dictionnaire historique* ; de Beauchamps ; l'abbé de La Porte ; Court de Gébelin ; Pierre Bayle ; l'abbé Ph. L. Joly ; le P. Nicéron ; Maurice Lachâtre ; Desbarreaux-Bernard ; Deschanel ; Larousse et Littré écrivent *Tartuffe*.

Il faut remarquer d'ailleurs que si nous consultons les premières éditions du *Tartuffe*, la façon d'écrire ce mot est unanime ; et, dans le XVII<sup>e</sup> siècle, *Tartuffe* n'est écrit avec une seule *f*, que dans le Diction-

naire publié par l'Académie dont Molière ne faisait pas partie. Les éditions des Elzeviers (1671 et 1679), celles de Toulouse (1597, 1699), etc., portent les deux ff.

En outre, deux autorités en pareille matière, MM. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) et Brunet (*Manuel du libraire et de l'amateur de livres*) mettent les deux ff. J. Taschereau (*Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*) emploie aussi la double consonne.

Dans les éditions du XIX<sup>e</sup> siècle, entr'autres celles d'Aimé Martin et d'Etienne, nous trouvons partout *Tartuffe*.

Depuis longtemps le Théâtre-Français et l'Odéon mettent sur leur affiche les deux ff.

Enfin, comme autorité suprême, nous invoquerons le témoignage de Molière lui-même.

Dans deux brochures publiées l'une avant la représentation de *l'Imposteur*, l'autre avant l'impression de la comédie (cette dernière attribuée à Molière par le *Journal encyclopédique*), le mot *Tartuffe* est constamment écrit avec deux ff.

Nous arrivons à l'édition princeps du chef-d'œuvre de Molière, édition dont le titre est ainsi conçu :

*L'Imposteur, ou le Tartuffe*, comédie (5 a. v.) par J.-B.-P. de Molière. Imprimé aux dépens de l'auteur, et se vend à Paris, chez Jean Ribou, 1669. 2 ff. et 96 p. in-12.

Dans les *Placets* que Molière adressa au Roi pour obtenir la représentation de sa pièce en public, nous lisons constamment *Tartuffe*.

« Or, si, comme presque tous les linguistes s'accordent à le reconnaître, dit M. Desbarreaux-Bernard (\*), le mot *Tartuffe* a été inventé par Molière, toutes les Académies du monde ne peuvent contester à ce grand homme le droit d'en avoir fixé l'orthographe, et nous devons respecter celle qu'il a suivie ».

Je partage entièrement cet avis. Les raisons me paraissent péremptoires et je n'hésite pas, en écrivant *Tartuffe*, à prendre parti pour Molière contre l'Académie.

L.-F. D.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

### THÉÂTRE DU PARC

#### L'Étrangère, d'ALEX. DUMAS FILS.

Notre correspondant de Paris a rendu compte ici de *l'Étrangère* lors de sa première apparition sur la scène de la Comédie Française et j'ai pu à ajouter aux observations qu'il a présentées alors et que je partage presque entièrement.

La dernière pièce de Dumas est un audacieux défi porté à la moralité sociale et je ne comprends pas les critiques qui, comme Henri de Lapommeraye, ont écrit « que si trop de hardiesse pouvait heurter certaines habitudes d'esprit et choquer certains

(\*) Nous empruntons la majeure partie de ces renseignements à l'excellente note publiée par M. Desbarreaux-Bernard dans le *Bulletin du bibliophile* (janvier 1859).

préjugés, personne ne contesterait la portée morale de *l'Étrangère*. »

J'ai eu beau chercher dans les cinq actes de M. Dumas, je me demande toujours quel est le remède qu'ils pourront apporter à l'immoralité de la société !

L'héroïne, d'abord, est une créature essentiellement immorale. Fille naturelle d'un blanc et d'une négresse, elle a vu sa mère abandonnée par son père et depuis elle a juré à toute la race blanche une haine féroce et immortelle. La Cora d'Adolphe Belot se vengeant de Georges Duhamel !

*L'Étrangère* est une de ces beautés exotiques, natures mystérieuses qui, une fois arrivées dans une capitale, deviennent tout à coup « de cercle » vers lequel sont dirigées les convoitises de tous ces gentilshommes dégénérés que Dumas appelle audacieusement les « vibrions » de la société.

Le duc de Septmonts est un échantillon réussi de cette race dégradée. Il n'a rien trouvé de mieux pour sa réhabilitation que de redorer son blason passablement détérioré, au moyen d'or roturier, volé à une naïve petite bourgeoise qui s'est donnée à lui aveuglément parce que M. Moriceau, un père de l'école des Brigard, des Jourdain et des Poirier, a trouvé tout naturellement que M<sup>lle</sup> Moriceau serait la plus heureuse des femmes dès le jour où elle pourrait s'appeler la duchesse de Septmonts.

Tristes personnages que tout cela et tristes exemples ! Il n'y a pas jusqu'à cette petite bourgeoise ennoblie qui n'ait aussi sa chute et il faut que ce soit l'homme dont elle veut faire son amant qui doive la rappeler à ses devoirs et au respect d'elle-même.

Mais Dumas entend la morale à sa façon et c'est perdre son temps que de discuter ses thèses.

A part cela, *l'Étrangère* est un chef-d'œuvre digne de la plume qui a signé le *Demi-Monde*, les *Idées de Madame Aubray* et plus récemment la *Princesse Georges* et *Monsieur Alphonse*.

Dumas sera toujours l'auteur dramatique le plus complet de son temps. Et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus chez lui de son esprit ou de son habileté scénique.

Malgré cela le public Bruxellois n'a fait à *l'Étrangère* qu'un demi-succès et nous attribuons cette attitude à deux différentes raisons. D'abord, nous n'avions plus ce qu'on avait à Paris : l'imprévu. Nous connaissions d'avance toutes les péripéties de l'action jusqu'à son dénouement et quand Gérard indigné provoquait le duc de Septmonts, quand il faisait à la duchesse qu'il adorait, ses adieux désespérés, quand celle-ci lui jurait de mourir aussi s'il succombait, nous savions déjà tous que le duc de Septmonts périrait de la main de Clarkson. Il faut avouer que cette connaissance de la pièce que tous les journaux ont racontée l'hiver dernier, devait nécessairement nous laisser plus calmes que si nous avions ignoré tous ces détails.

D'un autre côté — il faut bien l'avouer — ces théories scientifiques philosophiques qui sont très-compréhensibles à Paris, où tout le monde est « dans le mouvement », sont souvent un peu fortes pour nous qui n'entendons rien aux phénomènes passagers de l'amour, qui font de ce sentiment une manifestation physique ; aux combinaisons permanentes qui font du mariage une opération de laboratoire et des enfants des produits chimiques ; à cette physiologie curieuse, enfin, du vibrion humain.

Il faut tenir compte de tout cela pour expliquer la quasi-indifférence de notre public à l'égard d'une pièce en somme très-méritante et qui renferme quelques scènes réellement admirables.

Celle notamment où mistress Clarkson fait demander à la duchesse de Septmonts si elle consent à la recevoir chez elle le jour de sa grande fête de charité, et à lui offrir, moyennant vingt-cinq mille francs au profit des pauvres, une tasse de thé.

Cette scène est sublime quand la duchesse se lève et d'une voix indignée répond « que mistress Clarkson sera reçue si un parent ou un ami de la duchesse de Septmonts consent à offrir son bras pour l'introduire ; » quand le duc — son mari — se présente seul, quand *l'Étrangère* s'avance — la tête haute — à son bras, quand madame de Septmonts enfin brise la tasse dans laquelle vient de boire sa rivale et fait après son départ ouvrir les fenêtres pour que les émanations impures qu'elle a laissées dans son boudoir, disparaissent.

Quelles belles situations encore que celle où Gérard refuse les faveurs de la duchesse de Septmonts, parce qu'il a pour elle trop d'amour et trop de respect, que celle enfin où la duchesse reproche à son mari son indigne conduite, au point de le tenir humilié à ses pieds.

Mais il est dommage qu'entre ces scènes réellement supérieures, il y ait quelquefois des faiblesses grandes et des dé-

fauts impardonnables. La fin notamment n'est pas heureuse : le docteur simulant par son *hu-u-u*, le vol vers l'éternité de l'âme du « *Vibrion* » commet là un acte de mauvais goût. Ce n'est assurément pas le moment de rire ! Et cette plaisanterie est aussi déplacée dans la circonstance que le mot de la fin est brutal : « Docteur, voulez-vous venir constater la mort. » « Avec plaisir ! »

L'interprétation de cette pièce est d'une difficulté inouïe, et il faut des artistes vraiment supérieurs, pour en dissimuler les passages scabreux et mettre en relief les scènes les plus émouvantes.

Cette interprétation ne trouve pas, il faut le dire, dans la nouvelle troupe du Parc, des éléments suffisants. M<sup>lle</sup> Andrée Kelly pourtant a droit à une mention spéciale et elle a été bien justement rappelée, après la scène entre la duchesse et son mari.

Elle a beaucoup de sentiment et de vigueur, et si parfois elle manque un peu de distinction, elle a une physionomie sympathique qui lui mérite vite son pardon.

M<sup>lle</sup> Alice Chêne n'est pas tout à fait à la hauteur de son rôle, mais elle le remplit consciencieusement avec un accent étranger qui lui convient et une figure tragique qui rappelle un peu l'*Etrangère* de Sarah Bernhardt.

M. Lebrun est un docteur Remonin assez spirituel. M. Tony-Riom sauve autant qu'il le peut l'atrocité d'un rôle ingrat.

Quant à M. Serret, c'est un vrai Américain ; mais ne disons rien des autres pour ne pas en dire de mal.

L'*Etrangère*, en somme, fera au Parc de fructueuses recettes. Tout le monde voudra la voir, ne fut-ce que par curiosité. Madame Micheau a d'ailleurs entouré l'œuvre de Dumas d'une mise en scène vraiment somptueuse, à laquelle on aurait vraiment tort de ne pas faire honneur.

Mais tout en promettant une excellente soirée à ceux de mes lecteurs qui voudraient connaître ce type étrange qu'on rencontre réellement dans des capitales comme celle de la France, je suis d'avis que l'*Etrangère* est une pièce écrite exclusivement pour Paris et pour la Comédie-Française. Là seulement elle peut être comprise et jouée.

MAURICE GEORGES.

## MODERNITÉ

*Sous les arbres des boulevards,  
Alors que le soleil s'y joue,  
L'on voit passer, pantins bavards,  
Nos freluquets faisant la roue.*

*Gants paille, veston de satin,  
Peinturlurés comme les sèvres,  
Cristal dans l'œil et stick aux lèvres,  
Ils toisent le menu fretin.*

*Le gandin aime les manchettes,  
Pour ses poignets roi de prison,  
Ses bagues à ses mains blanchettes  
Répercutent son cher blason.*

*Gilet en cœur, bouche de même,  
Aux salons toujours il entra  
Aristocratiquement blême,  
Et musant un air d'opéra...*

*Caricatures de la mode,  
Tous ces beaux messieurs en corset  
Qu'un seul pli de rose incommode,  
Faisant chanter à leur gousset*

*L'hymne que Satan continue,  
Aux parcs, aux bois, aux squares vont  
Dressant leur piège à l'ingénue  
Colombe sur qui l'autour fond !*

*Et ces fats à l'âme ternie  
Pour qui l'honneur est un mot vain  
N'ont qu'un souci : garer du grain  
Fangeux leur chaussure vernie !*

T. H.

## COURRIER DE LONDRES

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste).

Londres, vendredi.

Le docteur Lübke, que j'eus l'honneur de présenter aux lecteurs de l'*Artiste* comme auteur d'une histoire des Beaux-Arts, peu de jours avant mon départ pour Londres, — le Docteur Lübke, dis-je, enseigne que la sculpture est médiocre et généralement négligée en Angleterre. Ce n'est point là mon opinion ; n'allez pas en conclure, d'ailleurs, que je veuille comparer à Praxitèle, ou même au signor Canova, les enfants d'Albion qui manient l'ébauchoir.

... Leur faire est souvent sec et guidé : leur marbre ne laisse pas *transparer* la vie, mais au moins ont-ils du style et des traditions, — choses bien classiques, il est vrai, mais qui conviennent à la raideur du marbre. Quoiqu'il en soit du talent, l'auteur du *Précis d'histoire* devait être distrait ou myope, pour déclarer que la sculpture était négligée en terre britannique. C'est trop encouragée qu'il eût fallu dire, et je ne sache pas de ville hors de l'Italie où les statues s'étaient plus nombreuses que dans Londres ; on croirait vraiment que son ciel humide et pluvieux a fait pousser comme des champignons ces bonshommes de bronze, de marbre, ou simplement de pain d'épices. Wellington est partout pour rappeler Waterloo... Waterloo, Wellington, mots inséparables dans la bouche d'un Anglais ; et malgré soi, l'on pense au dire de Méry :

Ces mots plus durs encor dans leur bouche bretonne,  
Étaient comme le son d'un timbre monotone,  
Qui toujours répétait : Waterloo, Wellington.

A propos de sculpture, de Waterloo et de Wellington, qu'il me soit permis de vous parler d'une visite que j'eus l'honneur de rendre à M. Geo. G. Adams, auteur du buste Wellingtonien exposé à la vénération anglaise dans l'Eglise de Waterloo. M. Adams est un des meilleurs graveurs de médailles du Royaume-Uni, en même temps qu'un des plus corrects ciseleurs de marbre. Son atelier est donc doublement intéressant, et l'on y admire, outre les modèles des nombreuses statues officielles, appréciées en Angleterre, quelques œuvres de fantaisie, où la pensée de l'artiste se révèle dégagée d'entraves. Je citerai le *Plongeur*, fort en vue à la dernière exposition annuelle. C'est un marbre original d'idée et de facture : un plongeur dans l'exercice de ses fonctions, c'est-à-dire, pieds en l'air, écarte des mains les herbes marines qui gênent son passage. La position du sujet me faisait penser involontairement à notre confrère Lagye, « faisant le poirier pour voir les tableaux impressionnistes au Zaak d'Anvers ». Mais l'illusion n'était pas complète ; jamais « les colombes de la rue de Vénus » n'eussent laissé pénétrer un monsieur si peu vêtu... Trêve de plaisanteries, car ma lettre s'allonge ! Parmi les œuvres de M. Adams, que j'ai le plus admirées, citons encore le *Massacre des Innocents*, d'un faire un peu classique, que l'Académie a récompensé par une médaille d'or, l'*Espion breton*, excellente étude largement travaillée, la *Nymphe Eglé*, gracieuse fantaisie, le buste du *Shah* (qui ne put poser qu'une fois), etc.

Les médailles de M. Adams sont distinguées, on reconnaît en elles l'œuvre du pourvoyeur ordinaire de la famille royale britannique.

A Windsor, l'autre semaine, j'ai pu contempler le fameux tombeau de la Princesse Charlotte et le groupe tant admiré des anges pleureurs, par le sculpteur Wyatt. Je confesse que mon admiration a été négative ; l'on avait pourtant réussi à faire couler sur le marbre une lumière rose et rien moins que funéraire.

Un fait curieux pour terminer ces lignes discursives. J'étais l'autre matin au National Gallery, et, dans l'intérêt de l'étude que je prépare pour l'*Artiste* (lecteurs, tremblez !), je me fendis

d'un catalogue, selon l'expression du grand Racine. Or, sachez que le catalogue, comme le musée lui-même, se divise en deux parties bien distinctes : Artistes anglais et Artistes étrangers. Quelle ne fut pas ma surprise de voir figurer parmi les peintres Anglais, MM. Clays, Charles P. Tschaggeny et Dyckmans (ce dernier avec son illustre *Aveugle*, délices de l'école anversoise, ainsi que M<sup>lle</sup> Rosa Bonheur! Après les noms de Tschaggeny et de Dyckmans se trouvent les mots *flemish school*, et puis c'est tout. Le catalogue (33<sup>e</sup> édition 1876), dit expressément que la partie britannique renferme exclusivement l'œuvre des peintres nés dans le Royaume-Uni. Je m'abstiendrai de commentaires pour ne pas allonger démesurément mon courrier, mais n'est-il point vrai que voilà un exemple d'annexion artistique, et qu'il est bon d'y prendre garde en principe? Vouloir s'approprier l'œuvre d'un artiste belge, c'est chercher à dérober la vraie richesse de notre soi, car comme dit Théodore de Banville :

... L'or sur notre chemin  
C'est l'art sacré dont la main  
Embellit les horizons  
De nos prisons.

c.

### PENSÉES D'UN RAPIN

*Un rapin qui broie du noir peut fort bien voir la vie en rose.*

*On a raison de dire qu'un décapité est toujours mort sur le cou.*

*Le tampon de tabac que le marin se met sous la molaire est une prise de bec.*

*A Hoeylaert, chassez le naturel il revient en sabots.*

*Du papier pour dépêches n'est point du papier pour des prunes.*

*Deux copains à moi font des métiers bizarres : l'un remonte les horloges électriques, l'autre vend du fumier de vélocipède.*

### NOUVELLES A LA MAIN

Hier a été exécuté à Sainte-Gudule le *Requiem* composé par M. Alfred Tilman à l'occasion du xxv<sup>e</sup> anniversaire de la mort de la Reine Marie-Louise.

Une foule extraordinaire — beaucoup plus nombreuse que de coutume — se pressait dans les vastes nefs de notre gothique collégiale. Nous y avons remarqué aussi un grand nombre d'artistes musiciens et parmi eux plusieurs professeurs du Conservatoire.

L'œuvre de notre compatriote est une composition admirable, d'un sentiment élevé et imposant. C'est surtout une œuvre savante, hérissée de difficultés et qui dénote un talent déjà exercé et réellement magistral.

Nous ne savons vraiment quelles pages citer particulièrement; toutes ont produit une profonde émotion.

Le *Requiem* (Introit) est écrit dans le style sévère qui convient à cette funèbre composition. Le *Benedictus* et l'*Agnus Dei* ont fourni à M. Tilman le thème d'admirables solos qu'ont interprétés très-convenablement MM. Mechelaere et Tyckaert.

Mais ce qui surpasse tout cela c'est un magnifique *Kyrie* — grande fugue à huit voix réelles — qui constitue un morceau sublime. Ce *Kyrie* est une véritable œuvre scientifique au bas de laquelle bien peu de nos compositeurs pourraient mettre leur griffe.

Nous félicitons sincèrement M. Alfred Tilman et nous lui promettons de revenir la semaine prochaine sur son *Requiem*, dont — faute de place — nous ne pouvons dire qu'un mot aujourd'hui.

V. R.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

### FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

### THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 18, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

### GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

### Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

### LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

### PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

### MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**

# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 39

1 OCTOBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

Feu l'exposition internationale des aquafortistes. — Salon d'Anvers (V<sup>e</sup> article). — Causerie théâtrale : Rome vaincue! les débuts de M<sup>lle</sup> Adeline Dulait. — Courrier de Londres.

## FEU L'EXPOSITION

DE LA

### SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DES AQUAFORTISTES

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses...

MALHERBE.

Et la rose subitement s'est fanée, — et je ne sais quelle barbare chiquenaude en a éparpillé à tous les vents les feuilles — écloses cependant des presses des Liénart, Salmon, Cadart, Delâtre, Nys et autres....!

Quoiqu'il en soit, jeudi dernier, en dépit des mul-

tiples et lourdes averses, voulant errer un brin par les calmes salons du *Cercle artistique* où rayonnait l'œuvre internationale des Eaux-fortiers, je me trouvai brusquement en face d'une « porte de bois »!

Des affiches avaient été placardées annonçant la fermeture momentanée du Salon noir et blanc, à cause du Raout de samedi. Mais ces affiches eurent tort, on les voila : ainsi fut close l'Exposition irrévocablement, irrémisiblement.

A quelle cause faut-il attribuer cette fermeture inopinée?

Peut-être au dégoût et à l'écœurement de la Commission organisatrice qui voyait ses salons — si riches pourtant et si intéressants, — demeurer vides, et ses efforts rester non récompensés...

Assurément les audacieux organisateurs de l'Exposition internationale d'eaux-fortes avaient le droit de s'attendre à un plus franc succès, à une plus éclatante réussite. Mais l'incomplet résultat de leur entreprise n'est-il pas de leur faute un tantinet et ne pourrait-on point leur jeter quelque pierrette?...

L'affaire, dès l'abord, fut-elle lancée avec tout le feu et tout l'entrain voulu? A-t-on fait le grand



bruit et la juste réclame que méritait, qu'appelait une telle œuvre, importante et hardie ?

A-t-on crevé la grosse caisse, en un mot !

Non. Et cependant MM. les organisateurs devaient connaître depuis toujours l'inertie et l'indifférence du public pour la chose artistique...

Lançant une idée nouvelle — tâche délicate, ingrate toujours, dangereuse souvent — il fallait plus de soins et plus de diable au corps.

Vous organisez une Exposition d'eaux-fortes Messieurs, — une exposition demi-deuil, — et le public n'aime que les couleurs voyantes, le tape à l'œil et les feux d'artifice... Il fallait le séduire d'abord et le charmer. Eh ! combien savent en quoi consiste l'eau-forte ? N'avons-nous pas vu nombre de gens s'étonner en entrant à l'Exposition d'Eaux-fortes de ne la point voir en fioles et en dames-jeannes !

Si vous aviez ouvert quelque polychrome exhibition de chromolithographie point n'aurait été besoin de coups de tam-tam ni d'irrésistibles affiches pour entraîner et fixer le public...

Bruxelles tout entier et sa nombreuse banlieue passera, je vous jure, par vos salons le jour — néfaste — où vous y organiserez une Exposition de ces tableaux animés que toujours l'on voit aux kermesses et dont les personnages défilent graves, remuant tête, bras et jambes au son mélancolique de quelque orgue de Barbarie...

Hélas ! voilà ce qu'il faut au public, ce grand enfant terrible !

EDGAR MEY.

## LE SALON D'ANVERS

V<sup>e</sup> ARTICLE.

### Paysages et marines.

Chabry, Mesdag, Munthe Apol, Savile-Lumley, Baron, Huberti, Heymans, Roelofs, Rosseels, Gabriel, Stroobant, Verheyden, Leemans, Van Seben.

Un des exposants le plus injustement victime de l'inintelligence des placeurs anversoises, est Léonce Chabry, c'est indéniable.

Ses trois tableaux, — trinité d'œuvres complètes, — ont été vilainement dissimulés dans les recoins impénétrables, dans les frises nébuleuses. Malgré leur placement — *anversoises* — ces toiles attirent et retiennent le public qui sait, le seul public du reste avec lequel comptent les artistes.

Son grand effet de neige *Les bois de Carnines* est logé dans un retrait obscur à l'ombre des hautes colonnes... sans nul doute pour le sauver des rayons de soleil qui dans d'autres salles errent joyeusement par les panneaux. Et de fait la neige

y est d'une étonnante sincérité. Le bois nu étale ses froides profondeurs où les premières ombres du jour qui s'éteint, sèment leur mystère. La neige partout : tapie au sol, plaquée aux troncs, collée aux branchages muets.

Des chênes bardés de givre étirent leurs formidables bras où s'accroche le disque flamboyant d'un soleil au déclin. Seule sous les hauts arbres, par les naissantes ténèbres et dans la neige que zèbrent les noires ornières, une vieille lie son fagot de branches mortes...

Je ne sais rien de plus poignant, de plus puissant, de plus souverain au Salon flamand que cette page du maître-paysagiste belge émigré naguère à Paris. — La touche nerveuse, charmeresse, abrège et résume ; la ligne est ample, harmonieuse, pondérée. Le ton peut manquer de vérité rigoureuse et d'aucunes fois, malgré nous, nous faire songer à la palette et à l'atelier, mais le peintre s'en sauve magiquement toujours par son réel sentiment poétique, par son âme d'élite et par son pur tempérament d'artiste que je n'hésiterai point à qualifier de merveilleux.

Dans des coins semblablement il faut découvrir son *Ravin à Olhesse*, toile très-corsée de ton, où l'on voit un torrent écumer, roulant sur les galets emmitouffés de mousses ses ondes sonores sous le ciel verdâtre où courent les jaunissants nuages du crépuscule, — et sa *Plage de Saint-Jean de Lux*, si imprévue avec sa ligne de montagnes découpant brusquement sur le ciel effumé de brumes sanguinolentes son profil indigo et mamelonné.

Stroobant, habile leveur de plans, est l'inventeur des vues de ville colorées sous le récipient de la pompe pneumatique. Voyez ses deux vues de Bruges : l'air a été soigneusement extrait des rues et du ciel, tout s'est figé, décoloré, les tuiles sont anémiques et les briques ont la chlorose !...

Mais sauvons-nous par les paysages pleins d'air sain et de pure lumière de Théodore Baron. Sa *Clairière* où le peintre a cherché ses plus fines harmonies ses plus savoureux bouquets de colorations évoque l'adieu des beaux jours d'été... Les arbres arborent les premières feuilles jaunes, — elles vont tomber bientôt, une à une, jaunes, puis rouges, puis brunes... elles craqueront tristement sous le pied, puis la neige leur coudra un linceul...

Car devant les sites de Baron l'on songe, l'on rêve : la poésie niche au creux de ces buissons qui frissonnent, au sein de ces eaux jasées, par ces ciels fluides et mouvants !

Son *Ruisseau des bois blancs, en Automne*, fait naître de plus riantes pensées : c'est le sourire dernier de la nature qui va s'engourdir. Le ciel ouvre une dernière fois son grand œil bleu, les bouleaux en blanc satin éclatent dans l'air en fête, les ors et les pourpres de l'arrière-saison encadrent la petite mare qui reluit dans l'herbe, et au bord de laquelle un héron, sur une patte, songe mélancoliquement...

Ces deux paysages aux lignes élégantes sont modelés dans des pâtes grasses et riches et savoureuses.

Roelofs a trouvé la note étrange et bien personnelle dans son *Paysage aux environs de Leyde*.

Un moulin bizarrement échafaudé domine la plaine et se découpe en X blanc sur le ciel maçonné de larges nuages gris. Le fond, d'une vraie puissance, est rempli de jolis détails. Une flaque d'eau, tigrée de fleurs aquatiques, scinde la plaine verdoyante.

La touche, fraîche et preste, a de l'ampleur; le ton est souple, coloré, plein de mordant.

Leemans reste le chantre — à l'huile — de Phœbé la blonde. Elle a trouvé en lui un poète fin et convaincu qui sent et sait rendre, les blafardes vibrations et la sourde atmosphère des nuits sereines; qui peut traduire les fluidités des paysages lunaires et les fantasques amoncellements des ciels où roule le pâle soleil des nuits.

*Le soir sur l'Amstel et la Rosée*, les deux nocturnes de M. Leemans sont là pour affirmer mon dire.

Sir Savile-Lumley, le galant ambassadeur, a osé à Anvers ! Il y expose une toile énorme : *Sur la côte de Cornouailles*, qui vraiment ne manque pas d'allure. La mer furibonde bat les rochers altiers d'où s'éparpille effaré un vol nombreux d'éclatantes mouettes.

Le site a de la grandeur et la composition, dans ses lignes simples, est d'une belle ordonnance.

Sa *Pêcherie à l'embouchure de la Néva* possède de l'originalité dans le ton et dans l'arrangement.

Van Seben depuis ses récents succès reste perdu dans ses neiges. *Le Patinage, la Grande boule de neige, Au bois (Hiver)* comptent toujours les mêmes qualités d'air et de vibration... Mais le vrai talent se doit-il parquer dans une spécialité ou moudre toujours le même effet ? Non. Et pour notre part nous voudrions bien voir reverdir un brin la palette poudrée à frimas du peintre ixellois.

Un autre coin neigeux plein de mélancolie et de sentiment, c'est la toile que Louis Apol intitule *A la ferme*. Toile habilement brossée et bien en vie.

Henri Marcette pareillement expose un savoureux petit bout de neige : *Cabane du Vallon d'Alsa* qui méritait mieux sans contester que le recoin poussiéreux où les aigles du placement l'ont mis à l'ombre.

Mesdag outre les deux grandes émouvantes marines qui lui valurent franc succès au dernier salon parisien, expose rue de Vénus : *Temps orageux à la plage de Scheveningen*. Sous un ciel furieux où se cabrent les nuages noirs et pesants au sein desquels crèvent les rayons lumineux avec des éclats de bombe, la mer monte farouche et mouille avec de tumultueux clapotis la plage où font leur tache les sombres coques des bateaux à l'ancre.

L'effet général est superbe dans ses tons gris d'acier, plein d'allure et d'entrain : le ciel marche, l'air circule, l'eau galoppe... c'est une parlante instantanéité.

Gabriel envoie des sites hollandais pris à des heures différentes : *L'Après-midi et Le soir* sont deux toiles friandes riches en délicates blondeurs et d'un amusant brio.

Sa *Vue dans les polders de la Hollande* est connue, c'est une toile voyageuse : après Bruxelles, Paris; après Paris, Anvers; après Anvers... Gand sans doute — au revoir alors!

Mais auparavant nous nous permettrons humblement un conseil, c'est de compléter le talus de gauche... Car M. Gabriel qui passe ses soirées à l'*Observatoire* plutôt qu'au *Cercle Artistique* sous prétexte que les jeunes « n'achèvent pas assez » pourrait bien se montrer conséquent avec ses reproches et ses remontrances.

A voir encore d'intéressants *Environs de la Hulpe* par I. Verheyden, conçus dans une gamme grise, sobre et colorée d'une facture ragoûtante et sans gêne. Sous un joli ciel de

turquoises fondues où volètent des nuages ambrés, paissent dans l'herbe drue et haute des vaches brunes et blanches, rousses et noires; au loin les toits de chaume bossèlent l'horizon.

Jacques Rosseels, le directeur de l'Académie de Termonde, au naturalisme ardent et convaincu, expose à Anvers son souple *Hiver du Cercle Artistique*. Il l'accompagne d'un *Mois de juin*, délicieuse symphonie de l'été, site charmant plein de tendre lumière et baigné d'air tiède et pur. Une mare miroite dans l'herbe savoureuse, sous les saules d'argent qui agitent leurs branchages avec de doux bruissements. Là-bas un toit rouge éclate dans l'air bleu plein de joyeux cris d'oiseaux...

C'est peint en maître, modelé savamment dans des pâtes solides, vibrantes, délicatement colorées, rompues aux jeux de la lumière qui dore et de l'air qui grise... Si toutes les Académies, — ces éteignoirs assermentés, — avaient à leur tête un artiste aussi sincère, aussi consciencieux que M. Rosseels, l'on n'aurait plus les regards navrés par les honteuses imageries de l'aspirant — Prix de Rome.

Munthe s'est vu acheter son *Paysage d'hiver* par le Musée d'Anvers, — et c'est justice. Nul mieux que lui ne sait allumer des flamboiements du soleil couchant les flaques et les ornières qui sillonnent les routes neigeuses de ses sites favoris. Nul mieux que lui ne peut y semer les gamins pittoresques et débraillés, se vautrant dans la neige ou s'en bombardant sous les bouleaux aux délicates ramures plaquées de givre mordoré aux lueurs crépusculaires.

C'est un exécutant friand et savoureux, plein de santé et de volonté, et coloriste, don bien rare chez un Allemand!

Quel exposant plus qu'Heymans a le droit de se plaindre de l'incompétence ou de la mauvaise volonté du Jury-Midas ? Dessus de porte, frises à reflets, tout s'est trouvé trop bon pour le peintre du *Lever de lune* tant applaudi au *Cercle Artistique* et préseatement perdu dans les plafonds embistrés du Salon anversois... Le nom de De Haas, par bonheur se trouvait au bas de son troisième envoi *Bestiaux au pâturage*!

Sans cela cette œuvre de premier ordre s'en serait allée rejoindre ses sœurs dans le cinquième dessus du Bazar de Venus-sstraat.

Huberti !... Huberti !... Quel parfum de jeunesse et de fraîche poésie évoque le nom de ce pur artiste ! Que de grâce et de délicatesse, que d'intime attrait dans les moindres manifestations de ce talent si personnel et tant curieux !

Voyez et savourez sa toile souple et délicate : *En Campine*. Arrêtez-vous à rêver au bord de *L'Étang de la Ramée*, sous les hauts arbres que les premiers froids ont jaunés.

Promenez-vous sous les ramures élégantes et sveltes qui se reflètent dans l'eau calme et susurrante... Cela vous consolera des inénarrables prétentions et des sites à la nicotine des grands prêtres anversois.

Chez Huberti nulle vaine ambition, nulle prétentieuse recherche : un bouquet d'arbres se mirant au cristal de l'étang, un toit qui rougit ses tuiles sous les verdure hâlées, un ciel gris — et c'est tout. Mais ce rien est un grand poème, c'est la nature prise sur le vif dans sa charmeresse intimité et dans ses discrets talismans...

Et quelle facture ! Jamais de lourdeurs, de superfluités, jamais de défaillance : la touche est vive, alerte, frôlée et le

beau mot si pittoresque et si juste de Jules Dupré parlant de Corot, pourrait s'appliquer à Huberti : « Corot, éthéré, peignait, pour ainsi dire, avec des ailes dans le dos ».

MARC VÉRY.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

### ROME VAINCUE!

A LA COMÉDIE FRANÇAISE

Débuts de M<sup>lle</sup> Adeline Dulait

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste).

Paris, 28 Septembre 1876.

La Comédie-Française a livré hier une des plus grandes batailles qu'il soit possible d'engager sur le terrain de l'art dramatique. Elle présentait à ce public d'élite que seule la maison de Molière sait réunir, deux artistes jeunes, étrangers à la France, accourus tous deux à Paris pour y chercher une gloire dont l'un, il y a bien peu de temps, a cueilli les premiers lauriers qu'il n'avait pas encore été donné à l'autre d'effeuiller.

L'un est M. Parodi, l'auteur de *Rome vaincue*, l'autre est Adeline Dulait, l'une des principales interprètes de la nouvelle tragédie.

M. Parodi est né en Grèce et a longtemps habité l'Italie. Enfant de ces berceaux de l'art et de la poésie, il a sucé avec le lait de sa mère cet enthousiasme, cette ardeur et cette vie que la nature n'inspire pas sous des cieux comme le nôtre et lorsqu'il a senti déborder de son cœur ces sentiments nobles et généreux qui élèvent les hommes en leur donnant des âmes de poètes et d'artistes, il est venu puiser la science dans les chefs-d'œuvre de la littérature française.

Arrivé à Paris sans fortune et sans appui, il a travaillé à la conquête d'un avenir dont *Ulm le Parricide*, représenté aux matinées de la Porte-St-Martin, avait laissé entrevoir la première espérance et dont *Rome vaincue* a marqué le premier succès.

Adeline Dulait est connue à Bruxelles où elle s'est déjà fait un nom depuis le petit triomphe qu'elle a remporté il y a deux mois au Conservatoire. Orpheline à dix-huit ans, abandonnée à elle-même à peine au sortir de l'enfance, elle est venue, elle aussi, demander à Paris de juger ses premiers essais et c'est hier que, toute tremblante, elle a paru devant ce redoutable public des « premières » du Théâtre Français.

Il fallait une *nature* comme la sienne, aiguillonnée par le malheur, il lui fallait toutes ces inquiétudes et toutes ces angoisses à l'horizon de son avenir pour la faire agir et parler à côté de cette tragédienne qui s'appelle Sarah Bernhardt, sur le premier théâtre du monde.

Et dire qu'il ne lui a fallu que paraître pour avoir vaincu ! qu'il lui a suffi d'un seul geste pour avoir conquis à Paris, et au Théâtre-Français, son droit de cité !

Nous nous rappelons qu'à Bruxelles, certains de nos confrères ont trouvé exagéré l'éloge que nous avons fait d'Adeline Dulait quand elle y a remporté à l'unanimité du jury son prix d'excellence. La presse parisienne leur dira bientôt si nos prévisions se sont réalisées.

La jeune tragédienne — j'oubliais de le dire — a, sur les conseils d'amis probablement, pris un nom de théâtre. Elle s'appelle ici Adeline Dudley, pour dépister, paraît-il, l'esprit

Gaulois qui n'eût pas manqué de jeter son nom en pâture au calembourg. Ce qui n'a pas empêché le *Figaro* de parler de « son teint mat et blanc comme... du lait. » Il est étonnant que « le Monsieur de l'orchestre » n'ait point trouvé aussi que *Rome vaincue* dont quelques vers rappellent l'emphase de Corneille et dont le sujet ressemble fort au poème de M. de Jouy, qui inspira la magnifique partition de Spontini, n'est qu'une *parodie*.

Mais laissons là ces banalités, car le rideau vient de se lever et le Sénat romain est réuni dans la curie Hostilia.

On est au lendemain de la bataille de Cannes. Rome encore une fois a dû céder devant Carthage.

Lentulus, le neveu de Paul Emile, tué dans la bataille, vient faire au Sénat un récit déchirant de ce terrible désastre :

..... Annibal survient, et, voyant immobile  
Et voilé ce Romain assis parmi les morts,  
Se penche, et de la toge il écarte les bords.  
Il reconnaît Emile et pâlit : sur sa bouche  
Du triomphe s'éteint le sourire farouche ;  
Il se trouble : on dirait qu'il a honte, en son cœur,  
Lorsqu'Emile est vaincu, d'en être le vainqueur !  
Peut-être, à cet instant, la majesté romaine  
Paraît sur sa victoire et domine sa haine ;  
Ou Rome ensanglantée, apparue à ses yeux,  
Peut-être, à cet instant, lui nommait nos aïeux :  
Il crut les voir revivre, il se sentit barbare ;  
Et, des siens arrêtant les cris et la fanfare,  
Vainqueur découragé, dans sa tente il s'enfuit !

Cette description dont nous ne reproduisons que les derniers vers, est sublime et Laroche qui en fait le récit s'y est positivement surpassé. Il y a apporté une chaleur convaincue, inspirée du reste par de nobles et grandes pensées :

Un Romain qui périt, périt déjà vengé !

La gloire du vaincu, c'est de mourir !

Le Sénat délibère.....

Faut-il continuer la guerre ? Les pères conscrits découragés, croient qu'il n'y a plus que des larmes à opposer au vainqueur, mais Fabius, dans un patriotique discours, cherche à ranimer leur ardeur. Si Rome est sans défense, qu'on affranchisse les esclaves, qu'on les rende à la liberté !

Mais le pontife Lucius Cornélius, persuadé que la colère des dieux a seule pu décider de la défaite de Rome, a consulté l'oracle et l'oracle a dit :

Du lion tu briseras la griffe ;  
Tu verras Mars sourire à ton glaive rouillé  
Quand le feu de Vesta, par un crime souillé,  
Ayant repris du jour la clarté diaphane,  
Brillera sur l'autel qu'un autre feu profane.

Prediction qui signifie qu'une des vestales préposées à la garde du temple de Vesta, a failli à ses vœux de chasteté. Lentulus se trouble... trouble que le Sénat s'explique, puisque une des sœurs du courageux soldat est parmi les vestales.

Le deuxième acte se passe dans l'atrium du temple de Vesta où le feu sacré brûle aux pieds de la statue de la déesse. L'aspect de ce temple païen a un caractère grand et imposant.

L'acte commence par un dialogue trop long entre Fabius et Ennius, un poète libre-penseur qui renie « l'usage antique et solennel » et trouve stupide cette coutume barbare d'immoler une vestale coupable... d'amour.

.....  
Qui peut croire aujourd'hui que, pourvu qu'on enterre  
Toute vive une femme, on soumettra la terre ?  
Si les vœux parjurés, les amours d'une enfant  
Ont teint du sang de Rome Annibal triomphant ;  
S'il a vaincu par elle, et s'il n'a pour gêne

Que le crime incertain d'une Vierge impunie ;  
 Emile ne fut pas plus sage que Varron,  
 Le plus grand des héros est l'égal du poltron !  
 Et pourquoi vous armer ? Que servent des cohortes ?  
 La Vestale en mourant garantira vos portes ;  
 Sa tombe est un écueil où viendra naufrager  
 Le superbe ennemi qui met Rome en danger.  
 Tu peux dans le tombeau dormir en paix, *Camille* : (!)  
 C'est un prêtre aujourd'hui qui sauvera la ville ! (!)

Fabius de son côté défend énergiquement les traditions,  
 car,

Vesta, c'est la patrie !

Rome sur ces trépieds, au feu de la pudeur,  
 Forge, sous l'œil des dieux, l'accès de sa grandeur.  
 Divin palladium, égide de Minerve,  
 C'est le trésor des mœurs que ce temple conserve,  
 Le seul trésor fertile en âmes de vainqueurs :  
 C'est dans les chastes corps que vivent les grands cœurs.

A partir de ce moment tous les moyens sont employés, tous les stratagèmes mis en action pour découvrir la vestale coupable. C'est d'abord un vieux Gaulois, préposé à la propreté du temple, qu'on interroge. Il connaît la vierge qui a failli, mais, ennemi de Rome, il ne veut pas livrer son nom, car, lui aussi, il croit que de cette faute dépend le triomphe d'Annibal.

Ce sont les vestales elles-mêmes ensuite dont l'entrée en scène excite la curiosité du public.

Adeline Dudley (puisque c'est sous ce nom anglais que débute notre compatriote) paraît pour la première fois. Elle est belle sous son grand voile blanc, dans cette pâleur inquiète que fait ressortir encore l'expression touchante de ses grands yeux intelligents.

Les chuchotements qui partent des baignoires, au bourrelet desquelles trônent toutes les actrices en renom de Paris, apportent à nos oreilles la confirmation de ce succès de beauté. Et l'on sait si les femmes entre elles se font souvent pareilles concessions !

Sous d'autres costumes de vestales nous voyons M<sup>lle</sup> Reichemberg, la toute gracieuse et gentille ingénue du Théâtre Français, puis aussi M<sup>lle</sup> Fayolle que nous avons vue à Bruxelles au théâtre des Galeries Saint-Hubert, dans le *Sphinx*.

La comédie lui sied mieux sans contredit que la tragédie.

Ces jeunes vierges sont interrogées :

Une de vous a juré ses vœux ;  
 Un mortel dans ce temple a reçu ses vœux.

L'une des vestales, Junia, s'avance et raconte avec son innocente ingénuité que dans un rêve, en effet, Cupidon lui est apparu, prêt à la percer d'une flèche, mais..... ce n'était qu'un rêve.

Le pontife Lucius, jugeant que Vesta n'a pas pu pour si peu de chose déchaîner sa colère et se rappelant le trouble de Lentulus, apprenant le soupçon qui pesait sur l'une des vestales, suppose un instant ce trouble provoqué par un amour autre que l'amour fraternel, aussi se décide-t-il à frapper un grand coup.

— Quelle est la sœur de Lentulus ?  
 — Junia.  
 — Junia, votre frère n'est plus ?

Opimia pâlit à ce moment, pousse un cri et tombe sans connaissance dans les bras de ses compagnes.

Le Pontife s'adresse alors à Fabius, l'oncle d'Opimia :

— ..... Que faut-il faire ?  
 — Votre devoir !

C'est Adeline Dudley qui remplit le rôle d'Opimia. Elle a joué cette scène avec beaucoup de sentiment et une grande science déjà.

Le troisième acte se déroule dans le bois sacré de Vesta qu'illumine le brillant soleil d'Italie.

Le Gaulois Vestaepor, que nous avons vu à l'acte précédent, a juré pour perdre Rome de sauver Opimia. Il propose aux deux amants la fuite que Lentulus accepte.

Opimia, elle, se débat dans une lutte acharnée. Le respect d'elle-même, de son nom et de sa famille, la religion, son aïeule ; autant de chaînes qui la retiennent à Rome !

L'amour, puissant aimant qui l'attire et lui conseille la fuite ! C'est l'amour qui l'emporte ! Et Vestaepor est surpris par le Pontife au moment où il renferme sur les deux amants la lourde porte qui scelle l'obscur aqueduc de Tarquin.

Adeline Dudley a rendu cette partie de la pièce — la plus importante pour elle — avec beaucoup de vigueur et d'intelligence. Aussi a-t-elle été rappelée chaleureusement. Et le croirait-on, un seul geste lui a valu dans cette scène une longue salve d'applaudissements.

Son succès était décidé ! Celui de M. Parodi ne devait l'être qu'à la fin de l'acte suivant qui est de beaucoup supérieur aux autres.

Opimia, prise d'un remord tardif et persuadée que l'expiation de son crime sauvera sa patrie, est revenue à Rome où elle vient se traîner aux pieds de son oncle et lui demander en sanglotant le pardon de sa faute. Elle est coupable mais elle va mourir et elle ne veut pas mourir maudite par les siens.

Scène touchante qu'Adeline Dudley rend avec une émotion vraie et empoignante.

Fabius lui pardonne et lorsqu'elle se relève pour marcher à la mort : « Sois Romaine », dit-il.

On la couvre du voile noir de l'infamie et le Pontife donne l'heure du sacrifice. Heure suprême qui va retarder encore l'arrivée de Posthumia, l'aïeule de la pauvre victime.

Posthumia qui est aveugle, presse son enfant sur son sein, mais en voulant l'embrasser, elle sent le voile qui la recouvre, s'inquiète, interroge et apprend l'affreuse vérité.

Ici se place une scène indescriptible.

La pauvre vieille rampe aux pieds des bourreaux de sa fille, elle baise leurs genoux, leur rappelle son passé douloureux et implore la grâce de son enfant avec un désespoir navrant qu'aucune plume ne saurait rendre. Puis enfin, épuisée de fatigue, brisée par cette émotion trop forte, elle tombe anéantie.

Cette scène n'a qu'un défaut : il réside dans l'attitude impossible d'Opimia. La pauvre fille est forcée de rester là pendant un temps excessivement long sans pouvoir proférer une parole, couverte toujours de ce long voile noir qui dérobe au public tout le jeu et toute l'expression de sa physionomie. Il y a là un remaniement que l'on pourrait facilement apporter à cette scène.

Le décor du cinquième acte est de toute beauté. La tombe où l'infortunée Opimia va descendre vivante est là, entr'ouverte, éclairée par une lampe funéraire. Agenouillée au bord de ce gouffre béant, la pauvre fille, toujours couverte de son voile d'infamie, attend, recueillie, qu'on l'y précipite. Des soldats romains éclairent de leurs flambeaux ce lugubre tableau.

Le sacrifice va se consommer, quand Posthumia accourt et demande à embrasser une dernière fois sa petite fille. Elle la serre dans ses bras, cherche en tâtonnant la place de son cœur, et lorsqu'elle en ressent les battements sous sa main, elle y plonge un poignard et Opimia morte tombe à ses pieds.

Cette scène est saisissante, et Sarah Bernhardt l'a rendue dans toute son atroce réalité, avec un talent remarquable. Le corps de la défunte est porté ensuite dans le caveau funéraire, et si immédiatement après ce touchant ensevelissement, Posthumia fut allé rejoindre sa petite-fille dans la mort, la pièce de M. Parodi

eût eu un dénouement suffisant. Mais non !... l'auteur a voulu produire un effet plus qu'extraordinaire, c'est pourquoi il s'est préoccupé d'accumuler dans ce dernier acte une quantité d'incidents — tous très-beaux, pris en eux-mêmes, — mais dont le public eut pu se passer quand il connaissait déjà le sort des personnages principaux.

C'est ainsi qu'entre la mort d'Opimia et le dévouement si beau de son aïeule, il y a un long armistice pour permettre à des sonneries de trompette — d'un bel effet, je n'en disconviens pas — d'annoncer la retraite d'Annibal sur Capoue et à Vestaepor que la délivrance de Rome désespère, de se poignarder sur un rocher.

Cet incident nouveau ne fait, en retardant le dénouement final, qu'enlever à l'action ce caractère de spontanéité qui y attacherait évidemment plus de grandeur et plus de gloire.

Et puis cette série de dénouements fait qu'à chaque instant, le spectateur se demande quel sera le vrai ? Ce cinquième acte de la tragédie de M. Parodi me fait assez l'effet d'un de ces feux d'artifice où dans chaque explosion d'un groupe de chandelles romaines, le public croit voir « le bouquet ».

Quoi qu'il en soit, *Rome vaincue* est l'œuvre d'un vrai poète que remue un sentiment dramatique très-profond. Il y a là plus que du talent, il y a le cachet d'une organisation virile et forte, d'un tempérament artistique incontestable. Il y a du souffle, de l'émotion et de la vie.

C'est à cause de cela que nous ne voulons pas chercher la petite bête dans la tragédie de M. Parodi, sinon nous y trouverions plus d'une imperfection littéraire, plus d'un défaut prosodique dans le genre de certaine rime que nous avons soulignée à dessein dans le cours de ce compte-rendu. Nous préférons conseiller à l'auteur de soigner dorénavant « sa forme » plus qu'il ne l'a fait et pour le reste, nous nous associons volontiers au public qui, après la chute du rideau, a demandé son nom pour l'acclamer.

L'interprétation a été digne de la Comédie Française. Sarah Bernhardt a trouvé dans le rôle de Posthumia une création qui lui vaudra plus de succès encore que celle de *la fille de Roland*. Il serait difficile d'être plus tragique et plus vraie.

Maubant n'a plus l'âge qui permet la critique. C'est un acteur qui a brillé au premier rang au Théâtre Français et il est soucieux de conserver les traditions du passé. Si pourtant, il pouvait d'un coup de pédale étouffer un peu la force de son organe !

Mounet-Sully a fait des progrès immenses depuis quelques années. Quelle admirable voix et quelle souplesse dans sa plastique ! Avec quel soin il détaille les moindres choses ! C'est un ciseleur jaloux de son art, un Benvenuto Cellini ! Nous conseillons toutefois à Mounet-Sully de se modérer dans ces poses et ces regards affectés où, à propos de rien, il cherche des effets.

Quant à notre compatriote, nous n'en reparlons pas pour refaire ce que nous avons fait dans d'autres circonstances, l'analyse complète de son talent. Jugeons-là aujourd'hui par l'effet produit sur le public parisien en faisant ressortir celles de ses qualités qui l'ont le plus étonné.

Et constatons d'abord que le succès d'Adeline Dudley est d'autant plus grand que son rôle est ingrat. Pas une de ces tirades pathétiques dans lesquelles l'artiste peut mettre à profit et cette emphase tragique et ces vibrations de voix qui transportent et *empeignent* les publics, mais une continuelle et difficile mimique !

Aussi la mobilité de son masque a-t-elle surpris ici bien des gens qui ne croyaient pas qu'à dix-huit ans, on put déjà posséder à ce point la science de l'art, car il y a plus que des qualités naturelles dans cette création d'Opimia, il y a une étude consciencieuse et même savante du rôle, il y a des gestes

mesurés, des effets préparés, toutes choses qui dénotent une connaissance déjà grande de la tactique du métier. Le geste surtout, toujours noble, distingué, plein d'ampleur, a été admiré chez la jeune tragédienne.

La seule critique qui ait été faite, lui reproche un léger défaut de prononciation que M<sup>lle</sup> Tordeus avait, paraît-il, aussi quand elle débuta au Théâtre Français. Ces imperfections et ces impuretés de langue, nous ne pouvons pas les remarquer, nous autres et il faut pour les découvrir des publics comme celui qui assistait à la première de *Rome vaincue*.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que M<sup>lle</sup> Dudley ne se corrige bien vite de ce qui est plus une habitude qu'un défaut.

Le jugement de Paris a donc consacré son talent et telles se sont réalisées les espérances qu'en Belgique on avait conçues après les succès du Conservatoire remportés par l'élève de M<sup>lle</sup> Tordeus.

Et puisque le nom du professeur se trouve sous notre plume, nous voulons nous y arrêter pour payer à l'intelligente femme un juste tribut de reconnaissance.

Depuis bien longtemps déjà, elle avait voué à Adeline Dudley un intérêt et un soin particuliers parce qu'elle aussi, elle avait entrevu l'avenir glorieux que pouvait espérer sa jeune élève. Il y a deux mois, elle l'a suivie à Paris, où, mettant à profit les loisirs que le chômage des cours du Conservatoire de Bruxelles lui accordait, et sacrifiant ses vacances entières, elle a accompli un travail, sans relâche, travail de tous les jours et de toutes les heures. Il fallait voir hier soir dans la loge d'Adeline Dudley, l'inquiétude et l'émotion de M<sup>lle</sup> Tordeus pour comprendre tout l'intérêt que lui inspirait le début de son élève. On a paru oublier trop dans les récents succès de M<sup>lle</sup> Dudley, la part importante qui en revient à son professeur et nous nous empressons de faire cette réparation . . . . .

J'ai toujours dit à Bruxelles qu'Adeline Dudley aurait même à Paris remporté un grand succès. Vous verrez que dans bien peu de temps, elle sera ici ce qu'elle est presque déjà, l'enfant gâté de la Comédie Française.

Déjà hier, la Ristori enthousiasmée allait la trouver au foyer des artistes pour lui exprimer toute sa satisfaction. Le jugement d'une telle célébrité vaut autant que ce que le monde entier pourrait dire et écrire.

*Rome vaincue*, à partir d'aujourd'hui, sera jouée à la Comédie Française trois fois par semaine, puis Adeline Dudley interprétera le rôle de Camille des *Horaces* où l'attend, sans aucun doute, un succès plus grand encore.

MAURICE GEORGES.

## COURRIER D'ANGLETERRE

Brighton.

Malheur au paysagiste ou au poète qui débarquerait ici dans l'espoir de contempler la tranquille majesté de la mer et les plages aux tons ambrés ! La nature est absente de Brighton, ou plutôt elle y est tellement endimanchée qu'elle devient méconnaissable sous les falbalas. Et quels falbalas ! Les rochers de la côte, ces fameux *cliffs* bretons, si pittoresques et si terribles, sont recouverts d'un quai magnifique, bien nivelé, bien élégant, bien façonné. Deux jetées monumentales s'avancent au loin dans l'Océan, comme les bras gigantesques de la « Reine des villes d'eaux anglaises, » reine avide d'étendre son empire ; l'une de ces jetées, surtout le *West-Pier*, est anglaise au possible, c'est-à-dire foraine et confortable ; un orchestre d'occasion est installé à l'extrémité de la jetée, à 600 mètres de la plage, et le bruit sourd des lames qui se brisent semble une basse conti-

nuelle et puissante; tout autour des buvettes, un fumoir, des magasins de fantaisie, distraient le promeneur de la poésie marine. Des centaines d'embarcations, diversement peintes et pavoisées, sautillent sur l'Océan, en face de la *Parade*, c'est le nom bien choisi dont on a décoré la longue ligne de quais, qui figurent la plage. Beaucoup de monde au reste sur cette pseudo-plage, et surtout beaucoup de Londoniens, car ce n'est point sans raison que l'on nomme Brighton *London-super-mare*. Chaque jour des milliers de personnes quittent Londres de grand matin, et franchissent les 25 lieues qui les séparent de Brighton, pour respirer un peu d'air frais; puis, rafraîchis, retrempés par la vue de la mer, ils réintègrent le soir les foyers empestés que le nom de *House* seul leur rend supportables. D'autre part, de nombreux hommes d'affaires résident à Brighton, et franchissent 50 lieues par jour pour aller de leur résidence à leurs bureaux, et vice-versâ. C'est un chassé-croisé continu, et qui rend enviable la position d'actionnaire du L. B. and S. C. railway!

Je vous ai parlé brièvement de la plage; j'en viens à la ville même, si tant est qu'il faille s'en occuper. Il y a quatre-vingts ans c'était un hameau de pêcheurs, quand le galant George IV, alors prince de Galles, s'y fit construire un palais symbolique en style oriental. Aujourd'hui le hameau du comté de Sussex est devenu une ville de 100,000 habitants, sans compter la population flottante; et autour du Pavillon royal de l'ami de Brummel s'alignent de nombreuses rues, la plupart affectant des prétentions marquées à l'architecture. Très-anglais tous ces édifices, et souvent remarquables par un air de fausse grandeur. J'aurai, du reste, occasion de revenir plus *in extenso* dans un autre courrier, sur la manière dont les bâtisseurs anglais comprennent l'art de Vitruve et de Buonarrotti, celui que Barbier appelle: ô grand tailleur de pierres.

Le nom de Barbier me remet tout naturellement en mémoire son poème de Lazare, où les mauvais côtés de l'Angleterre sont dépeints avec assez de réalisme. Or, dans Lazare se trouve une pièce intitulée *le Minotaure*, vous savez, le monstre qui dévore les jeunes filles... A Brighton, l'air de l'Océan semble avoir

aiguisé particulièrement l'appétit du monstre, et l'on voit à la vesprée, ses victimes défilant par la plage, en montrant leurs grands pieds:

Prête-moi ton soulier pour aller en chaloupe!

comme dit l'auteur liégeois des *Blondes Miss*.

Les peintures faciales ne me sont point excuse suffisante pour m'occuper de diables roses. En fait de monstres, je devrais vous parler des lions marins, tortues, pieuvres, etc., que renferme l'aquarium monumental de Brighton, mais je préfère vous renvoyer à Jules Verne. On se croirait en effet *sous les mers* quand on parcourt les sombres galeries de ce palais marin; le jour n'y pénètre qu'à travers l'eau, et les ombres féminines qui se glissent le long des rochers artificiels (rien de Blaton-Aubert) apparaissent comme autant de syrènes... En ce moment des accords se font entendre: c'est le concert qui commence dans la galerie du milieu. Une romance fort passable vient compléter l'illusion mythologique, et, malgré soi, l'on regarde tendrement ses voisines dans la pénombre aquatique. Mais l'eau nous entoure de toutes parts, et nous rappelle forcément le dire du poète: *Perfide comme l'onde!*

Ouf! nous voilà sortis, et nous dirigeant vers la galerie de tableaux, car l'exposition annuelle de Brighton vient de s'ouvrir. Ici je m'assombris, bons lecteurs, et je ne puis que vous dire: Ce n'est pas bon. Je m'abstiens même prudemment d'entrer dans des détails; le mauvais goût pourrait être contagieux! Si ces toiles sont peintes à Brighton, il y a circonstance atténuante: la verdure y paraît inconnue et, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire plus haut, la nature y est couverte de faiblas.....

C.

BRUXELLES. — IMP. FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, rue de l'Industrie.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES  
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES  
COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

### GUNTHER

PHOTOGRAPHE  
23, rue Neuve  
BRUXELLES

### Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

### LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX: 2 FRANCS.

### PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,

en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES:

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H von Bulow, etc.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**

742



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N<sup>o</sup> 40

8 OCTOBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.  
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu com. de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

Salon d'Anvers (suite). — Notes Parisiennes. — Courrier d'Angleterre. — Causerie théâtrale : la Monnaie. — Poésies : Les amis de l'Humanité, Amours maudites. — Musique religieuse. — Nouvelles à la main.

## LE SALON D'ANVERS

VI<sup>e</sup> ARTICLE.

### Fleurs et Bêtes.

J. Ragot, Van den Bosch, De Prater, Van der Meulen, Schaefels, Rosa Venneman, Duyk, Adrienne Haanen, Jochams, Marguerite Roosenboom, A. Verwée, M<sup>me</sup> Ronner, M<sup>lle</sup> H. Ronner, Montigny, Huygens, Delvin, Verhaeren, Storm de Gravesande, Courtens, Dubourg, Bellis, Prévost, Fantin-Latour, Otto Von Thoren, Anna Peeters.

Jules Ragot — incontestablement — brille au tout premier rang des peintres de Flore, à Anvers.

Ses fleurs, ses accessoires comptent parmi les plus artistes dans l'ordonnance et l'arrangement : un jeté voulu ;

dans le choix des harmonies : des bouquets de vibrantes et fines colorations ; dans la facture : une lèche savante et preste, une touche qui tantôt volète et papillonne, tantôt se pose et s'accroche, libre toujours, large et frémissante.

Les toiles de Ragot forment « tableau », ce qui n'est point le cas partout à Anvers, où les peintres fleuristes et bibelotiers se contentent de copier servilement le modèle qui pose devant eux, appuyant partout avec une égale force, donnant aux détails le même intérêt qu'aux grandes lignes, et se bornant ainsi à faire une étude plus ou moins fidèle, mais ne formant tableau jamais.

Voyez les *Fleurs* et la *Nature morte* de Ragot : l'habile pinceau tantôt glissant par ici pour appuyer par là, tantôt sous entendant puis soulignant, a fait jaillir deux compositions homogènes, vous captivant et « artistes » dans le beau sens du mot. Aussi ces deux maîtresses toiles, grâce aux soins du placement sont elles, l'une perdue au second rang, l'autre cachée dans un ténébreux recoin.

Ah ! combien avantageusement elles occuperaient les places « de choix » où se pavent les énormes natures mortes — très-mortes ! — de M. Schaefels ; pancartes médusées où détonnent fruits en marbre, fleurs en émail, légumes en bois peint, chat de faïence et poissons-rouges en verre filé. Et cet artificiel clinquant en pleine rampe, — sans vergogne !



Mais tout le monde ne peut pas accoupler à son paraphe quelque *Antwerpen* bien embistré!

Eugène Petit, un maître aussi et naturellement aux frontons, envoie des *Fleurs* déjà admirées à Paris, et des pêches sur un plateau d'argent, nature morte — vivante — qui, par le ton solide, corsé, par ses qualités aériennes et sa simple ordonnance, rappelle Philippe Rousseau.

Van der Meulen nous apparaît en grand progrès dans ses frises antwerpiennes.

Sa manière se dégage, sa palette s'éclaire, sa touche s'allège et se simplifie. Ses trois tableaux : *Chasse au rat*, *le Droit du plus fort*, *le Retour du marché*, sont pétris dans une gamme grise, sobre à la fois et mordante.

Ses compositions ont de l'intérêt et savent amuser.

Voici M. Van der Meulen qui sort peu à peu du rang des simples amateurs... cette ambition nous plaît et nous l'encourageons.

G. De Prater nous montre un *Valet de chiens au rendez-vous de chasse* : de hauts lévriers, blancs et roux, profilant leurs fins museaux sur les dunes lumineuses.

Les souples bêtes sont bien dessinées et modelées grassement dans des pâtes saines et vibrantes.

Toute la toile est inondée de gai soleil.

M<sup>lle</sup> Adrienne Haanen tire un séduisant feu d'artifice de roses blanches, jaunes, rouges. Le feu y est, mais gare au trop grand souci de la facture qui refroidit et pétrifie !...

Jochams, avec son *Attelage brabançon* et son *Cheval échappé* nous découvre de sérieuses qualités de dessin et de composition.

Il ose, c'est un grand point. Mais le style est absent encore et l'influence de De Haas, son maître, perce partout : même procédé, identiques colorations blondes enveloppantes. Que Jochams s'en libère : il a du nerf et des espérances... qui se réaliseront.

M<sup>lle</sup> Marguerite Roosenboom — un vrai nom de fleuriste ! — jette artistement sur un socle de pierre des camélias blancs et des rhododendrons mauves, sincères, peints savamment et rehaussés de quelques empâtements osés et « portant ». La gamme est chaude, colorée, très-agréable.

De M<sup>lle</sup> Rosa Venneman une *Métairie* où l'on voit de plantureuses vaches paître et ruminer à l'ombre fraîche de la ferme dans l'herbe drue et friande. Une mignonnette enfant arrive portant laborieusement un haut panier de fourrages.

Toute la toile est ruisselante de pure lumière, conçue dans une gamme pleine d'exquises sonorités, enlevée dans des huiles savoureuses.

La touche est alerte, preste, sans gêne, jetée : elle vole, effleure, se pose comme un papillon...

Mais cette virtuosité, cette étonnante facilité de moyens, pourraient mener la sympathique artiste à cette chose néfaste qu'on nomme *le chic* ! Appelles l'en préserve ! Je le dis surtout à propos de son *Bétail dans la prairie*, truclé un peu trop « à la diablesse » (pardon !) sans souci très-grand du ton, semble-t-il, et enlevé avec un prestigieux brio... Humblement nous engagerons M<sup>lle</sup> Venneman à suivre avec une plus profonde dévotion la nature, — le seul vrai maître, — à bien voir et à concentrer davantage les forces vives qui débordent dans toutes ses manifestations artistiques.

Quelles taches sercines et réconfortantes que ses deux

tableaux rayonnant de printanières verdeurs et de vie au milieu des bitumineuses momies anversoises ?

Duyk, en progrès, nous promène par un clair verger où se reposent de beaux échantillons de « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite... »

Duyk a de la volonté, il arrivera. Nous avons revu avec plaisir son tableau du *Cercle Artistique : le Vieux cheval*, plus mélancolique que jamais... peut-être l'atmosphère anversoise ne lui vaut-elle guères...

Alfred Verwée reste le pur flamand, le maître animalier que l'on connaît. Sa pâte est toujours aussi solide, aussi saine, aussi frémissante. Il expose à Anvers son tableau de Paris : *En Hollande*, dont les vaches robustes et flamandes brusquaient si singulièrement les mièvres, les coquets ruminants parisiens !

*Aux bords de l'Escaut* restera une œuvre hors de pair. L'Escaut sombre coupe la campagne en deux : au fond pétaradent les toits rouges et le clocheton d'un village ; à l'avant-plan, dans l'herbe verdoyante et ensoleillée, trois bœufs puissants paissent et reposent.

La toile a du style, les coulées hardies et voulues sont trempées d'air et de lumière blonde.

Mais il y a le bizarre enchevêtrement de pattes que l'on remarque dans presque toutes les toiles du maître et qui parfois ferait croire à des bêtes à cinq pattes... Il y a là un travail préliminaire d'arrangement à chercher davantage et nul doute que, le voulant, Verwée le pourra.

*Les débutants* de M<sup>me</sup> Ronner nous font voir une mignonne nichée de chats qui a pris possession d'une guitare et s'en donne à griffes-joie !

Le tableau est harmonieux et clair, la composition amusante et trouvée. La fourrure noire et blanche des chats est habilement exécutée, souple et douce : on y soufflerait ! Trop de reprises finales et brunes au pinceau menu : elles pourraient bien rendre la facture petite et enlever l'unité.

De M<sup>lle</sup> Henriette Ronner — un début — une *Nature morte* étudiée consciencieusement et rendue avec bonheur.

*Le chat s'amuse*, d'E. Van den Bosch, remporte le même succès à Anvers qu'à Bruxelles et qu'à Paris. Il accompagne cette toile connue d'un tableau d'*Accessoires* : parchemin à large scel rouge, ciboire d'ivoire ouvré et jauni, antique coffret et couronne de laurier desséché. Dans un coin du fond sombre un blason rayonne discrètement... Pâles reliques d'un grand siècle oublié...

C'est peint, — comme il convenait, — dans une gamme fumeuse et mélancolique, à pinceaux menus et religieux.

*Les pieds dans le plat*, nous montre un écureuil sauvé de sa cage, et s'épatant au milieu d'un plat d'amandes et de raisins secs... La composition a de l'élégance dans la ligne, du charme et de la saveur dans les colorations.

La *Prairie*, de Montigny, a de l'air et de la profondeur. Les chevaux à l'ombre du hêtre sont modelés dans des pâtes aériennes et bien en demi-teinte. C'est observé, sincère, d'un dessin voulu et serré, qualités habituelles à l'animalier de Terwueren.

La chatoyante composition de Huygens, — casque ciselé, ciboire, roses noisettes, véroniques bleues, blanches aubépines, — ne manque ni de fraîcheur, ni de brillant, mais la trop grande recherche, le trop grand fini dans le détail et le soin

égal donné à toutes les parties de la composition pourraient finir par enlever l'air et la vie et donner trop de sécheresse à la touche... Que M. Huygens se mette en garde contre sa trop grande conscience!

De G. J. Van de Sande-Bakhuyzen, des oranges mi-disparues sous de gracieux bouquets de viole. Fleurs et fruits sont jetés avec bonheur, d'un ton plein de rayons et d'une large exécution.

Jean Delvin a de l'allure et du mouvement dans sa grande toile : *Fuyant devant l'inondation*. Drame poignant où l'on voit sous le grand ciel sinistre que le couchant chauffe à blanc à l'horizon, fuir entre deux rangées d'yeuses hérissant leurs branches nues, un misérable chariot emportant une famille d'inondés... Un vol de corbeaux flairant des proies les suit et tourbillonne sur leurs têtes.

C'est peint largement, en artiste, avec émotion, dans des tons sobres et colorés. — Page dramatique et point banale.

Verhaeren a du style et de bien ragoûtantes qualités dans sa *Nature morte*. Bêtes et fruits sont baignés d'air, lissés au couteau dans des pâtes sourdes, robustes, colorées. Toute la composition est harmonieuse et très-étalée : c'est presque un Dubois — avec le dessin en plus.

Storm de Gravesande, expose une corbeille de fleurs : clématites, roses, liserons, — d'un ton très-riche et très-gourmet. C'est mordant et d'une étonnante puissance de coloration. L'on se souvient encore de ses flamboyants *Azaleas* du dernier Salon bruxellois...

Counters franchement a brossé en pleine coulée et dans des notes sourdes et grises de démocratiques accessoires : un cruchon de Diest, un pot d'allumettes, une pipe d'un liard, plus le cornet de *caporal* pour l'appétit d'icelle...

Les fleurs de serre, de M<sup>lle</sup> Dubourg, ont de la richesse et de l'élégance, mais pourquoi les faire éclater sur un fond noir et sans air? Le rôle des fonds est de soutenir et de compléter la composition, la faire valoir et ne lui nuire aucunement : là est le grand art!

Bellis expose une savoureuse *Nature morte*. C'est un frais étalage de légumes habilement jeté et peint à la volée dans des taches claires et sonores.

Prévost a la facture large et franche dans ses *Fruits de Malaga*; la vibration leur manque cependant. Peut-être la faute en est-elle à leur placement éminemment... anversois.

Bien peu auront sans doute remarqué les *Roses* de Fantin-Latour, que l'ineptie du jury a dissimulées dans la plus détestable des entre-portes. C'est un bouquet de roses vivantes et vibrantes, plein de saveur et d'originalité, modelé curieusement fleur par fleur, pétale par pétale...

De M<sup>lle</sup> Anna Peeters, un friand ragoût de pivoines roses, narcisses blancs, tulipes feu, sous les verts branchages d'un marronnier. Pleine de goût et de distinction, cette brassée de fleurs est savamment et adorablement cuisinée.

M. Otto von Thoren expose son *Déjeuner du berger* déjà vu à Paris, au dernier salon annuel. Le peintre s'est contenté d'y changer sa signature : Dans la grand' ville, il signait Othon de Thoren, à Anvers, il signe Otto von Thoren... *Mynheer* Hiel me pardonne! Voilà du mouvement flamand bien entendu....

Bizarre!

MARC VÉRY.

## NOTES PARISIENNES

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

Paris, 5 septembre 1876.

Je ne connais pas au monde de supplice plus horrible que de devoir se recueillir au milieu de l'agitation fébrile qui règne ici pour noter ce que l'on voit et rendre compte de ce que l'on éprouve. Il faut être habitué à ce mouvement continu, à cette animation extraordinaire et à cette existence infernale pour avoir la force de s'arrêter quelquefois dans ce tourbillon de la vie parisienne qui tout entraîne, et le pouvoir d'imposer, quand il le faut, le calme à ses idées et à son esprit une heure de recueillement. Aussi, je préfère transcrire pour les lecteurs de l'Artiste quelques notes jetées à la hâte sur mon carnet que de lutter contre l'impossible en essayant d'apporter quelque lumière dans mon imagination bouleversée et d'établir quelque ordre dans le chaos de mes idées.

L'art dramatique occupe dans l'existence parisienne une place tellement importante qu'il en est question ici un peu partout, du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au matin. On ne peut se figurer l'intérêt que les théâtres excitent à Paris, le bruit qui se fait autour d'eux, le nombre de conversations dont ils sont le sujet et la place qu'ils occupent même dans les comptes-rendus de la presse. C'est une véritable passion pour tout ce qui y touche de près ou de loin, et c'est à qui sera le mieux au courant des bruits et des secrets de coulisses.

Ici le lendemain d'un début ou d'une « première », tout Paris connaît la valeur de l'artiste et celle de la pièce; tout Paris sait aussi l'opéra, la comédie ou le drame qui demain remplacera sur l'affiche le succès du jour et connaît déjà la distribution exacte des rôles d'une œuvre qui ne passera que dans plusieurs semaines. On est au courant des heures de répétition dans les différents théâtres, on sait les cafés que les artistes fréquentent, on sait où ils doivent passer, où ils mangent, où ils boivent, et partout on court les voir passer, manger et boire. Il est ainsi des établissements où, à certaines heures, on peut assister à un véritable défilé d'artistes dramatiques, et on ne manque pas d'y rencontrer un public nombreux que ce défilé attire et intéresse. C'est ainsi que chaque soir, un mien ami, au courant de ces étrangetés parisiennes, me conduisait, après dîner, boire la demitasse traditionnelle et la fine champagne que l'on vous sert en petites carafes graduées, au café des Variétés sur le boulevard Montmartre, qui présentait alors une physionomie curieuse et réellement intéressante.

Les abords des théâtres aux heures des représentations ont aussi une animation incroyable qui donne une idée de cet engouement du public pour un art qui, il le faut le dire, est l'objet à Paris de soins constants et de préoccupations extraordinaires. Une foule compacte retenue avec peine par les soldats de la garde municipale assiège de bonne heure les différents bureaux où il y a ordinairement plus d'appelés que d'élus, la salle étant la plupart du temps presque entièrement louée, et ce qui donne surtout à ces abords une vie aussi bruyante et aussi agitée, ce sont les vendeurs de billets qui, quelquefois, ont retenu le matin la moitié de la salle et qui, le soir, se livrent à un véritable trafic. Nous les avons vu vendre des stalles à trente francs pour une représentation de la *Belle-Hélène*. C'est payer un peu cher les fions fions — pas neufs précisément! — d'Ossebach!

Cette animation dont à Bruxelles nous n'avons aucune idée devrait, croirait-on, ne pas se prolonger au delà de l'heure

d'ouverture des portes alors que le spectacle semble devoir être seulement dans la salle, mais non ! si la foule se retire ce n'est que pour revenir plus tard se poster à la sortie des artistes où, de pied ferme, elle attend jusqu'au dernier pompier. Alors seulement elle s'écoule... lentement.

C'est ainsi qu'après chacune des représentations de *Rome vaincue*, nous avons pu voir aux portes de la Comédie Française un public nombreux attendre la sortie de Sarah Bernhardt, comme pour avoir, à l'aspect de cette nature physiquement délicate et de cette beauté diaphane, une idée plus nette de l'étrange et sublime transformation que la grande artiste subit dans ce rôle de Posthuma dont elle a fait une si remarquable création.

Tout cela nous prouve que le théâtre est une partie essentielle de la vie parisienne et c'est pourquoi nous nous en occupons encore dans cette lettre.

\*  
\*  
\*

J'ai eu le bonheur, grâce à l'obligeance de M. Halanzier, d'assister à une représentation à l'Opéra. C'était la première fois qu'il m'était donné de voir ce théâtre dont partout on a dit merveilles.

Les espérances que naturellement j'avais dû concevoir après avoir lu les descriptions enthousiastes du nouvel Opéra de Paris, ont été, je tiens à le dire de suite, largement dépassées. Je ne connais nulle part de palais plus splendide et plus riche, et je comprends maintenant la popularité qui s'est faite ainsi tout à coup autour du nom et du talent de M. Charles Garnier.

Je ne puis, à mon tour, entreprendre la description, même sommaire, de ce splendide édifice, auquel il faudrait au préalable consacrer une visite attentive et minutieuse ; je puis tout au plus, après le rapide coup d'œil que j'y ai jeté, faire part simplement de mes impressions. Eh bien ! j'avoue qu'une représentation à l'Opéra de Paris m'a tout bonnement émerveillé. Tout y est marqué d'un cachet grandiose qui étonne et tout y est empreint d'un caractère imposant qu'on admire et qui frappe avant même qu'on ne soit entré.

Les rues avoisinant le théâtre sont occupées par des gardes municipaux à cheval qui, sabre au clair, opposent à toute circulation une barrière immobile. Les abords de l'Opéra ainsi dégagés permettent de contempler dans son majestueux aspect cet édifice monumental.

Une fois entré, c'est à ne plus en croire ses yeux. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus de cette salle — dont les dimensions ne sont pas pourtant beaucoup plus grandes que celle de l'Opéra de Bruxelles — et de ce foyer aux mille ors mats ou étincelants, ou bien de ce splendide vestibule aux marbres si divers, où retentissent chaque soir de spectacle, les cris d'admiration et les exclamations enthousiastes du public que, dans ce palais merveilleux, semblent préoccuper très-peu l'opéra qui se joue sur la scène et la valeur de son interprétation.

On va à l'Opéra de Paris, non pour la pièce, mais pour le vestibule ! M. Halanzier le sait bien, et c'est ce qui m'explique la faiblesse d'interprétation de *Faust*, l'opéra qu'il m'a été donné d'entendre.

Mais revenons encore à notre vestibule dont le regard ne peut que difficilement se détacher. Il constitue une alliance gigantesque des marbres les plus rares et les plus divers. Les merveilles de Carrare, de Naxos, de Lesbos, de Chio, de Ténédos,

Les marbres de Paros, les marbres de Nubie,  
Ceux qui dorment au sein de l'ardente Arabie,  
Aux grottes de Memphis, aux rives des Génois,  
En formes tour à tour pompeuses ou riantes,  
Sont là, développant leurs veines ondoyantes.

Et, sous la main de nos Praxitèles, ces masses de calcaire, de

porphyre et de granit aux taches infinies, aux veines et aux couleurs innombrables ont souffert les entailles du ciseau et ont subi les transformations que nous admirons.

Je le répète, l'escalier d'entrée à l'Opéra de Paris est ce que l'art et le génie humain peuvent concevoir de plus riche et de plus grandiose.

Mais revenons dans la salle..

Nous avons dit que l'interprétation de *Faust* laissait à désirer, nous ajouterons qu'à Bruxelles le public de la Monnaie ne se contenterait certainement pas d'un ensemble aussi faible que celui que constituent M<sup>mes</sup> Arnaud (*Siebel*), Geismar (*Marthe*), MM. Bosquin (*Faust*), Bataille (*Méphistophélès*) et Caron (*Valentin*). Il est vrai que nous avons mal choisi notre jour, car on nous a dit le plus grand bien de l'interprétation du *Prophète* où Sylva notamment a remporté un grand succès.

L'opéra de Gounod servait de rentrée à M<sup>me</sup> M. Carvalho, dont le temps semble avoir respecté l'organe et que le public a sincèrement applaudie.

Ce que, par exemple, il faut louer sans réserves à Paris, c'est la mise en scène, la richesse des décors et des costumes, l'orchestre, les chœurs et le ballet. Dans tout cela on reconnaît la main d'un directeur habile et d'un véritable artiste, soucieux de conserver au premier Opéra du monde, pour la partie matérielle, son cachet de richesse et de somptuosité, pour la partie musicale, son caractère de supériorité et de perfection.

(A continuer.)

MAURICE GEORGES.

## COURRIER D'ANGLETERRE

Worthing.

A propos de mon dernier courrier, en date de Brighton, plusieurs lecteurs bien intentionnés m'ont appris que j'avais avec les guides du voyageur de trop nombreuses accointances. D'après eux ma dernière lettre a plutôt l'air d'un abrégé de Baedeker que d'une correspondance artistique, et c'est assurément de ma part preuve de mauvais goût, ou d'ignorance..... Je n'essaierai point de me justifier, et je n'eusse pas même cité l'opinion des susdits lecteurs, si je n'y avais trouvé un prétexte honnête à ne vous point décrire la côte méridionale de l'Angleterre où je me trouve présentement cantonné.

Et de fait, que vous dire de cette plage monotone, si ce n'est qu'on y jouit d'une température délicieuse ? J'ai beau chercher autour de moi, je ne trouve rien de pittoresque à vous citer dans les environs de Worthing, si ce n'est peut-être le castel d'Arundel, et son voisinage immédiat... Arundel, nom tout empreint d'harmonie et de féodalité ; et ceux de mes lecteurs qui roucoulent la romance, doivent se rappeler une guitare, fantaisie et pas méchante, de Peter Benoit :

N'approchez qu'avez crainte  
Cette enceinte,  
La mort veille au castel  
D'Arundel.

Et ainsi de suite. Il y avait de quoi époumonner une douzaine de barytons convaincus et mélodramatiques. Quant à la rime, vous pouvez juger par le quatrain cité, qu'elle ne brillait pas par la richesse ou l'originalité. La musique valait mieux, un peu mieux.

Mais si le pittoresque fait défaut, on n'a point sans cesse devant les yeux la mer endimanchée de Brighton, et son luxe de mauvais aloi. La nuit venue, *il fait grand*, pour ainsi dire, et je ne sais rien de mieux adapté pour la réflexion qu'une

promenade bien solitaire sur la plage obscurcie. Puissante apparaît la nature dans chaque vague qui meurt à mes pieds, et je me demande alors comment l'Anglais, qui mieux que tout autre est à même d'observer la grandeur et la beauté de la mer, ne comprend pas que la nature est la seule source de l'art... Amèrement je regrette de ne point être peintre moi-même, et de ne pas connaître l'usage du couteau à palette. C'est là ce qui manque aux Anglais; ils ne copient pas la grande nature, parce que leur *faire* est petit et mesquin; ils suppléent à la tache vraie, qu'ils ignorent, par les jus de l'atelier, et, au lieu de « lustrer des plages au couteau » comme Pantazis, ils *blaireautent* maigrement des bateaux qui ne pourraient pas tenir l'eau, et une mer aussi solide que le skating rink voisin. A qui la faute? A l'ignorance avant tout et au mauvais goût du public; et puis un peu à cette mer qu'ils ne peuvent peindre, à cette mer qui les entoure comme un gigantesque isolement, et les préserve des courants artistiques du continent.

Venez peindre en Angleterre, ô jeunes de l'école ensoleillée; je vous l'ai déjà dit, et je le redirai encore. Il y a ici toute une révolution à effectuer en matière d'art, une révolution dont les fauteurs recueilleront honneur et profit. Les talents ne manquent pas en Angleterre, et j'ai même occasion de vous parler bientôt de toute une famille célèbre du reste, et qu'un peu plus de modernité rendrait presque parfaite au point de vue artistique. Les talents ne manquent pas et la matière non plus; la matière, c'est la déesse nature, belle partout, plus belle en Angleterre que vous ne vous imaginez. Venez montrer à la génération artistique naissante, comment il faut s'y prendre pour copier cette nature, puis ensuite et surtout pour la comprendre et l'interpréter.

c.

## GAUSERIE THÉÂTRALE

### Théâtre Royal de la Monnaie.

#### REPRISE DU *Prophète* ET DES *Noces de Jeannette*.

Je demande bien pardon aux lecteurs de l'*Artiste* de ne pas avoir rempli depuis quinze jours, ma tâche habituelle. Je n'ai rien dit des débuts de M<sup>lle</sup> Donadio, dans *la Fille du Régiment* et rien dit non plus de la reprise de *Carmen*.

Il est un peu tard. Je crois, pour vous entretenir de ces deux « événements » qui se perdent déjà dans la nuit des temps et je me permettrai simplement de rendre compte de la reprise du *Prophète* et de celle des *Noces de Jeannette*.

Le *Prophète* — épreuve décisive pour M. Tournié — a réussi.

Notre fort ténor a chanté avec grand art le rôle hérissé de difficultés de Jean de Leyde. Excellent dans le second acte et au commencement du troisième, il a eu dans l'air vulgaire de « Roi du ciel et des anges » des défaillances déplorables — le premier soir.

A la seconde représentation, M. Tournié, qui est intelligent et sait profiter des bons conseils a supprimé ou modifié quelques fioritures de très-mauvais goût qu'il avait intercalées dans le finale du troisième acte.

Cette seconde représentation a d'ailleurs été infiniment supérieure à la première. M. Tournié a chanté son rôle — d'un bout à l'autre — avec du goût et quelquefois de la force.

M<sup>me</sup> Bernardi — dans le rôle de Fidès — a eu un succès très-mérité. Notre contralto est en progrès. Sa voix, dans les notes élevées a plus de sûreté, les notes graves ont plus de sonorité et le médium a beaucoup de charme. Malheureusement les intonations sont quelquefois douteuses.

La basse, M. Montfort, est jugée dès à présent. Elle est insuffisante.

Après diverses épreuves : dans les *Huguenots*, dans *Robert*, dans la *Favorite* et enfin dans le rôle de Zacharie du *Prophète*, il n'a pas réussi. Il chante faux, dit faux et joue faux.

M. Pellin (Jonas) n'aurait jamais dû sortir du ventre de la baleine pour venir chanter ce rôle d'Anabaptiste.

Je doute fort que son organe nasal, son air famélique et ses gestes désespérés convertissent quelque paysan de Dordrecht à la religion nouvelle.

M. Mechelaere ne réussira pas davantage.

L'orchestre et les chœurs ont été convenables — tout juste.

M<sup>lle</sup> Judith David — la première danseuse — a retrouvé dans le ballet du troisième acte, son succès de *Coppélia*, succès de grâce, de souplesse et de légèreté.

A propos de M<sup>lle</sup> David, je constaterai en passant le succès que cette charmante danseuse a remporté dans les *Fumeurs de Kiff*, qu'elle mime à ravir, avec des élans voluptueux.

Le ballet du *Prophète* est bien réglé par M. Hanssen.

En résumé, très-satisfaisante reprise.

Les *Noces de Jeannette* — ce charmant opéra-comique que l'on n'avait plus joué depuis le commencement de l'année dernière — a été repris avec succès pour le second début de M<sup>lle</sup> Donadio.

Cette épreuve a été moins favorable à la jeune chanteuse que celle de la *Fille du Régiment*.

La Jeannette qu'elle nous montre est une gentille paysanne, qui dit le poème avec charme et qui manie avec goût une petite voix frêle et mal posée dans le haut. Les vocalises ne sont pas faites, elle sont simplement indiquées. Il y a d'excellentes intentions et de grandes dispositions chez M<sup>lle</sup> Donadio. L'étude et le temps développeront ses qualités naturelles.

M. Morlet est très-bon dans le rôle de Jean, il a retrouvé son succès de l'année passée.

L.

Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs le texte des couplets improvisés par ANT. CLESSE et chantés par l'auteur pendant le raout offert par le Cercle artistique et littéraire aux membres du Congrès d'hygiène et de sauvetage. Le succès du chansonnier belge a été très-grand; et ce ne fut pas un des moindres attraits de cette intéressante soirée que de voir, groupés autour du poète montois, des hommes appartenant aux divers pays de l'Europe et confondant leurs voix, dans le refrain de ces couplets, pour acclamer les bienfaiteurs de la grande famille humaine.

### LES AMIS DE L'HUMANITÉ

*Pour les princes de la Science  
Du Progrès traçant le chemin,  
Il n'est qu'une famille immense  
Qui s'appelle le genre humain.  
Ici, nous les voyons ensemble  
Inspirés par la charité.  
Honneur au pays qui rassemble  
Les amis de l'humanité!*

*Dans leur dévouement pour les autres  
Devant les fléaux destructeurs,  
Si nous admirons les apôtres,  
Nous saluons les inventeurs.  
Par leur labeur et par leurs veilles,  
Rêve devient réalité....  
Bardes, célébrez les merveilles  
Des amis de l'humanité!*

*Quand la guerre sur nous s'élançe,  
La Science aide à ses forfaits;  
D'Achille, dit-on, c'est la lance  
Qui guérit les maux qu'elle a faits.  
Ça me paraît bien difficile,  
Je n'oserais, en vérité,  
Frapper de la lance d'Achille  
Les amis de l'humanité.*

*Mais, dans notre lutte infinie,  
Par nous, jusques au dernier jour,  
Que la Science soit bénie  
Qui parle de paix et d'amour.  
Elle ouvre l'hospice et l'école  
En prêchant la fraternité:  
Peuples, écoutez la parole  
Des amis de l'humanité.*

*Partout des étreintes mortelles  
Menaçaient les navigateurs;  
La Science prête des ailes  
A ces hardis explorateurs.  
Dominant l'espace et les ondes,  
Atomes dans l'immensité,  
Ils ont relié les Deux-Mondes,  
Les amis de l'humanité.*

*Les peuples de l'Europe entière  
Ont ici leurs représentants....  
Quand l'amitié nous tend son verre  
Pour fêter d'illustres savants,  
Ah! que la haine soit flétrie,  
L'amour, c'est Dieu dans sa bonté:  
Buwons, au nom de la patrie,  
Aux amis de l'humanité.*

33 Septembre 1876.

ANTOINE CLESSE.

### AMOURS MAUDITES

*Votre amour est un sombre livre  
Que j'épelle tout hésitant.  
Je n'ose le lire, et pourtant  
Ce poème étrange m'enivre....*

*O charmeresse, bien des pleurs  
Que ma lèvre en tremblant recueille,  
Comme l'aube diapre les fleurs,  
Viennent emperler chaque feuille...*

*Avec ce livre redouté  
Adieu, rêves; adieu, mirages;  
C'est Satan qui tourne les pages,  
Le nom d'auteur: Fatalité!*

T. H

### MUSIQUE RELIGIEUSE

Nous avons sous les yeux différentes œuvres de musique religieuse, récemment parues. Plusieurs méritent de fixer l'attention; parmi celles-ci, nous nous plaignons à signaler spécialement à nos lecteurs un *Ave verum* et un *Ave Maria* de Balthasar Florence, — et un *Jesu Salvator* de Désiré Van den Plas.

L'*Ave verum* de M. Florence est écrit pour contralto ou baryton, violoncelle obligé, et accompagnement d'orgue ou d'orchestre. La figure mélodique principale possède la précieuse qualité d'être, à la fois, simple et intéressante. Le *Vere passum immolatum* du milieu, est empreint d'un carac-

tère plus agité et aussi plus profond qui apporte une diversion bien comprise entre la sérénité du début et les mesures plaintives de la fin.

L'*Ave Maria* du même auteur, révèle un sentiment tendre et poétique. L'inspiration est peut-être moins distinguée et paraît gênée dans la modulation en *La b.*; mais elle se retrouve bientôt et cette fois se maintient.

C'est là une page musicale heureusement conçue et d'une couleur tout artistique.

Il nous reste à parler du *Jesu Salvator* — pour chœurs, orchestre et orgue — de M. Van den Plas.

Dès les premiers accents de la phrase initiale, exprimée par les altos, violoncelles et contrebasses, on constate avec satisfaction que le compositeur a eu surtout à cœur d'écrire de la musique en relation avec l'esprit liturgique. Cette remarque élogieuse, il est rare qu'on la puisse appliquer. En effet, il n'existe malheureusement que trop de ces compositions de musique *sacrée*, qui cachent l'ignorance la plus profonde de ce que contient le texte employé; cela dit, aussi bien au point de vue du sens particulier des paroles que de la pensée générale.

Sous ces différents rapports, l'œuvre du Maître de chapelle de l'église Saint-Jacques, de Louvain, est écrite consciencieusement.

Le thème principal, présenté d'abord par les basses et les ténors seuls, est redit ensuite par les sopranos et les altos, auxquels cette fois les voix d'hommes servent d'accompagnement.

Le même thème est repris par l'orchestre, pendant un court solo de ténor qui s'efface à son tour pour permettre à la phrase d'entrée de reparaitre sous un intéressant dessin des instruments à cordes.

Ici se trouve accentuée, peut-être trop, l'apparence d'une véritable cadence finale. — Question d'appréciation qui n'offre, du reste, que peu d'importance.

Le motet se termine par un quatuor de voix d'enfants, légèrement soutenu par des pizzicati et en *decrescendo* habilement ménagé.

Le *Jesu Salvator* se chante spécialement, pensons-nous, pendant l'*Octave des Morts*, qui suit la *Toussaint*. Tout nous porte à croire, dès lors, que nous aurons prochainement l'occasion d'entendre cette composition religieuse et d'en constater le succès qu'elle mérite.

L'œuvre de M. Désiré Van den Plas avec celles de M. Balthasar Florence, nous paraissent, en effet, destinées à prendre une place honorable dans le répertoire de nos principales maîtrises.

### NOUVELLES A LA MAIN

..... Nous apprenons que, par suite d'un différend survenu entre le directeur du théâtre de La Haye et son pensionnaire, le ténor Maes, notre compatriote vient de résilier son engagement.

..... *Anvers a clos ses portes brunes,  
Grisistes, revenez à vous!  
Adieu Smekens, — et sans rancunes!  
Anvers a clos ses portes brunes.  
Le zaak, les sauces importunes  
Sont dans le trentième dessous...  
Anvers a clos ses portes brunes,  
Grisistes, revenez à vous!*

..... Les leçons de l'Ecole industrielle, annexée au Musée Royal de l'Industrie, recommenceront le lundi 9 octobre, à 8 heures du soir. Le cours de dessin de machines aura lieu le même jour de 10 heures à midi. Celui de dessin à l'usage des ouvriers en bâtiment, commencera le dimanche 15 octobre, à 9 heures du matin, rue des Douze-Apôtres, 1. L'instruction est gratuite.

La bibliothèque scolaire et la bibliothèque des arts industriels, composées d'ouvrages utiles aux diverses professions, sont ouvertes au public, pendant toute l'année, de 7 heures 1/2 à 10 heures du soir.

Les inscriptions pour l'Ecole industrielle, sont reçues par le Directeur, à partir du 5 octobre de 11 à 4 heures et de 8 à 9 heures du soir, au local du Musée de l'Industrie, place du Musée.

**N. WANSDORFF**  
 PEINTURE ET DÉCORS  
 Place Sainte-Gudule, 9, Bruxelles.

**LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE**  
 ET SUR ÉVENTAILS  
 par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN  
 11, rue de la Prévôté, 11, Bruxelles.

Etude de M<sup>e</sup> FRAEYS, Notaire à Bruges.

## VENTE DE TABLEAUX MODERNES

Collection J. DE POORTERE, de Bruges.

Le Notaire FRAEYS, de résidence à Bruges, procédera à la vente de la *Magnifique collection de Tableaux modernes* de feu M. François de Poortere, en son vivant greffier du Tribunal de première instance, à Bruges, les **MERCREDI 25 ET JEUDI 26 OCTOBRE 1876**, chaque fois à 10 heures du matin, en la demeure du défunt, rue Espagnole, 4, à Bruges.

Cette collection comprend des tableaux de P. Clays, Corot, Jules Breton, Victor Van Hove, Diaz, Eug. Verboekoven, Robert, Lamorinière, Madou, Dansaert, De Groux, Ronner Henriette, Verlat, etc., etc.

*Exposition particulière*, les dimanche 22 et lundi 23 octobre 1876, le matin de 10 à 1 h., et l'après-midi de 2 1/2 à 4 h. 1/2. Prix payable au comptant, avec augmentation de 10 0/0.

On peut se procurer le catalogue et tous les renseignements chez : M. Vidal, marchand de tableaux, rue Villa Hermosa, 16, Bruxelles; M<sup>e</sup> Fraeys, notaire, rue Espagnole, à Bruges, et M<sup>e</sup> De Poortere, avocat, à Bruges.

**FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR**  
 BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES  
 TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE  
 Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.  
 IMPRESSIONS DE LUXE

**THE BELGIAN NEWS**  
*and Continental Advertiser*  
 Seul journal anglais publié en Belgique  
 PARAÎT TOUS LES SAMEDIS  
 Bureaux : 18, rue Bréderode, à Bruxelles.  
 20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

## LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4<sup>o</sup>, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1<sup>er</sup> janvier et du 1<sup>er</sup> juillet.

*Sixième année d'existence.* — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre **A.** Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4<sup>o</sup>.

Lettre **B.** Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accom<sup>t</sup> de piano.

Prix : 7 francs par an.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

**GUNTHER**  
 PHOTOGRAPHE  
 23, rue Neuve  
 BRUXELLES

### Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

### LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE  
 DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

Echange, Réparation, Accordage.

### PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
 en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 41

15 OCTOBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . . 25 centimes  
Réclames, id. . . . . 2 francs.  
On traite à forfait.  
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

UN NUMÉRO: 20 CENTIMES

En vente: chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

Le dernier mot du concours de Rome. — Salon d'Anvers (suite). — Notes parisiennes (suite). — Sonnet illustré: L'Automne. — Courrier des Ventes. — Enseignement artistique. — Pensées d'un rapin. — Nouvelles à la main.

LE DERNIER MOT DU CONCOURS  
DE ROME

Nous n'avons pas rendu compte de la séance annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, la place nous ayant fait défaut jusqu'ici. Il est trop tard aujourd'hui pour revenir en détail sur cette cérémonie publique à laquelle n'est invité du reste qu'un monde restreint et particulier.

M. Gevaert y a prononcé un remarquable discours dont nous partageons entièrement plusieurs des idées. Comme le directeur de la classe des Beaux-Arts, nous pensons que l'enseignement musi-

cal doit être donné de bonne heure aux enfants et nous nous proposons même de faire un jour de cette question l'objet d'une causerie. Nous avons déjà l'École de musique, dirigée par M. Warnots, qui constitue une véritable pépinière de petits artistes, mais cela ne suffit pas, les bonnes choses doivent servir d'exemples et leurs auteurs doivent trouver des imitateurs.

Nous avons peu de chose à dire de la cantate de M. Devos, le lauréat, *par humanité*, du concours de Rome.

Elle renferme des fragments de pages empreints véritablement de quelque souffle, mais tout cela est décousu, *inachevé* et, par là même, se dérobe à toute critique sérieuse.

La remise du second prix, décerné à M. Tilman, a provoqué un petit incident dont nous n'avons pas voulu parler avant que les esprits fussent un peu calmés.

On sait que M. Tilman a *arraché* des mains de M. Gevaert, la palme et le diplôme que celui-ci lui remettait au nom de l'Académie.

Nous sommes les premiers à blâmer hautement ce



qui — il est inutile de voiler les choses et d'atténuer les expressions — constitue un véritable acte d'inconvenance. Mais si nous condamnons aussi sévèrement la façon d'agir de M. Tilman, nous tenons à dire également que nous le comprenons et que nous l'excusons presque.

Comment! depuis des années vous êtes la victime malheureuse des injustices les plus flagrantes et des vilénies les plus cruelles, vous voyez vos efforts, vos peines, vos heures de labeurs, les productions de votre talent, venir échouer impitoyablement contre un parti pris évident, contre un despotisme inviolable; vous vous retrouvez tout à coup en présence de l'homme qu'à tort ou à raison vous supposez votre principal ennemi, cela dans une circonstance où vous êtes une fois de plus sa victime, et l'on dirait qu'il n'est pas excusable celui qui, en ce moment, sentant renaître tous les phases de cette persécution, se laisserait aller à quelque acte regrettable comme celui que nous reprochons à M. Tilman. Non! la vérité est qu'il a mal fait, mais que nous aurions tort de le cribler de pierres et de l'accabler trop. D'autant plus que M. Gevaert avait eu le tort déjà, de ne pas conduire lui-même, comme il l'avait fait pour les autres lauréats de cette journée, M. Tilman auprès de Leurs Majestés. D'autant plus encore, qu'il paraît qu'après que le Roi eût adressé au second prix de Rome dont la cantate, contrairement à tous les précédents, n'était pas exécutée, des paroles de consolation, le directeur de la classe des Beaux-Arts lui remit la palme et le diplôme en lui disant brusquement avec un sourire ironique :

« Monsieur, voilà ce qui vous revient! »

Si ce fait est vrai, et on nous l'a affirmé, il est évident qu'il est de nature encore à atténuer l'acte d'impolitesse commis par M. Tilman.

Après tout cela, nous sommes bien curieux de voir si le Gouvernement n'interviendra pas sérieusement pour réviser ce règlement des concours de Rome avant le concours de l'an prochain; car si les épreuves exigées pour prétendre au prix de composition musicale devaient continuer à avoir lieu dans les mêmes conditions, mieux vaudrait les supprimer du coup. Les cantates de Rome ne seront quand même jamais que des œuvres menteuses, écloses en « serre chaude, » qui ne pourront donner aucune idée sérieuse du talent de leurs auteurs.

Il y a beaucoup à dire à propos de ce grand concours de composition musicale, nous en avons déjà parlé souvent et nous serons forcés d'y revenir encore. Contentons-nous d'indiquer pour le moment les deux révisions principales qu'il importe d'apporter d'abord à leur règlement, l'un concerne la formation du jury, l'autre l'exécution même du concours. Il importe que dorénavant le jury ne soit plus composé des professeurs

mêmes des concurrents, mais qu'il soit recruté parmi des artistes étrangers plus incapables évidemment de partialité; il importe aussi que l'exécution de toutes les cantates ait lieu successivement dans la même séance, non à huis clos mais en public. De cette façon, le jugement rendu aura au besoin la confirmation de l'opinion publique.

Nous appelons ces réformes à grands cris parce qu'elles sont impérieuses et, quoique nous sachions que dans certaines sphères officielles la routine soit plus forte que le progrès, nous ne désespérons pas de voir un jour quelque autorité plus intelligente et plus soucieuse des véritables intérêts de l'Art, user enfin de ses influences et de ses droits.

V. R.

## LE SALON D'ANVERS

VII<sup>e</sup> ARTICLE.

### Aquarelles, Faïences. Gravures.

Stacquet, Heurteloup, Sembach, Evrard, Prévost, Gavarret, Chauvet, Doncker, Delin, Dauge, Tourteau, Danse, Lenain, Robert Mols, Biot.

Le minuscule Salon qu'étoile l'aquarelle, nous apparaît comme un frais et rayonnant oasis au milieu de l'aride et sombre désert de la rue de Vénus.

L'œil agréablement se repose sur ces taches claires et saines des discordantes notes qui vont hurlant par les « boudoirs » voisins.

En tête de l'aimable phalange des *painters of watercolours*, brillent Stacquet et Heurteloup.

Stacquet, fin, souple, aérien, lumineux, rempli de grâce et coloriste délicat; Heurteloup, souple aussi, mais plus sec, soulignant davantage, moins poète, coloriste aux harmonies grises et plutôt mélancolique alors que Stacquet tient la note gaie.

Ces deux virtuoses de la couleur moite, sont représentés de maîtresse façon au Salon anversois; Heurteloup, avec son site hollandais, gris, nerveux, plein d'air: *By Broeck in Vaterland*. — Stacquet, avec ses trois brillantes perles: *l'Hiver à Haeren*, *Paysage à Hoeylaert*, *Marais à Schaerbeck*; trois gouttes de rosée qui se sont idéalement colorées à la pointe frémissante de ses martres avant de choir sur le friand papier, rugueux ou menu-grain.

M<sup>lle</sup> Sembach a lavé librement dans des eaux brillantes et colorées *Ocillels panachés*, *Roses rouges*, *Fleurs des champs*, délicate trinité!

Chauvet se peut ranger parmi les habiles de la peinture à l'eau. Il envoie un grand cadre renfermant aquarelles et dessins où nous retrouvons *la Japonaise* d'Agnessens, et le *Paysan au repos*, de Taclémans. C'est savamment touché et lestement enlevé, avec adresse et bonheur.

De M<sup>me</sup> E. Gavarret, un bouquet de vibrantes giroflées ébouriffant un vase de Ghien à ramages bleus, verts, jaunes,

— fantasques; c'est gouaché sur toile écrue, à la volée, sans gêne et très-artistement.

Prévoist nous met l'eau à la bouche en nous présentant *Poires et pommes* à rutilant épiderme : or et pourpre et bronze vert !

E. Doneker expose un bout de marine habilement grisaille et lavé dans des tons neutres, rompus et cependant plein de saveur.

De Henri Evrard, — un tout jeune homme que tourmente le démon de l'Art, — une aquarelle mordante et bien originale : *Crépuscule à Forest*. Les peupliers balancent dans l'air calmé leur panache assombri qui fait sa tache bizarre sur l'or brillant du ciel crépusculaire.

Dessin naïvement aquarellisé dans des valeurs corsées et personnelles, égayées çà et là de quelque heureux rehaut.

\* \*

Parmi les rares peintres à l'essence qui comprennent et cultivent leur art en artiste et ne font pas un métier du décor sur faïence, on remarque Delin, qui nous montre un plat où se hérissent une *Tête de bélier* modelée à grands plans, et des assiettes : *Automne* et *Le petit chat*, sujets charmants, conçus librement et richement ornés.

De François Dauge, un haut vase où s'enroule un *Faune* jouant de la flûte. Déjà admiré sur la cheminée du fumoir au *Cercle Artistique*. Peinture habile et bien décorative.

Tourteau a fait cuire de spirituelles faïences, aux silhouettes élégantes et comprises dans de riches données : *Marche de Sylène*, *Soins maternels*, plus un heureux *Plat décoratif*.

\* \*

Peu nombreux et médiocrement représentés sont les peintres sur cuivre.

Ecrémons :

Robert Mois envoie la reproduction par l'eau-forte de sa toile fameuse : *Anvers en 1875*. L'acide bleu en a fait une planche fine et colorée sans noirs brutaux.

D'A. Danse, le maître Montois, un *Taureau, d'après Troyon*. Taureau robustement fouillé à la pointe et coloré par une morsure nette, puissante et entendue.

Il accompagne son eau-forte de deux gravures grises et délicates : *Portrait de feu M. F. Fétis*, et une *Sorcière*, d'après Portaels.

De Lenain, élève de M. Danse, d'honnêtes manifestations sur cuivre. Lenain n'est pas un géant... mais la *Tête de satyre* qu'il expose est remplie de sérieuses promesses.

*Le triomphe de Galathée* — et de Biot — (médaillon unique du dernier Salon parisien) reste le modèle de la gravure savante, empreinte d'un doux charme, riche en les plus délicates blondeurs; aussi trouve-t-elle à Anvers autant d'admirateurs fervents qu'à Paris et qu'à Bruxelles... Le vrai talent est par tous et partout admiré!

\* \*

Faut-il le dire? L'on ne découvre aucun exposant anversoisis parmi les artistes du godet et de la palette de faïence!

Cela devait être ainsi. Le lavis n'est nullement reçu dans la métropole embistrée: l'eau n'est-elle point claire, fluide,

limpide? — et que faut-il aux *Zaakistes*? La lourde sauce, les pâtes boueuses de Sienna et de Judée, les décoctions à la nicotine, les huiles rancées...

Puis l'aquarelle, cette rosière, exige l'impromptu naïf, elle veut un crayon primesautier, du brio et de la spontanéité. Et les trouve-t-on, je vous prie, au Capharnaüm des anti-nus?

Le fini bourgeois, le ponce, le sur-léché, l'insipide figolé, telles sont les fleurs — du mal — qui végètent au bitumineux potager!

La fatigue, sous le vain prétexte d'*achevé*, le soûte quand même de la facture, facture petite et figée, la pétrification des arbres et des fleurs et des fruits par la touche fausse-savante, habile prétendument, — vraie lèche de Méduse.

MM. Lamorinière et Van Luppen me pardonnent! Mais je vais terminer en citant, — c'est le cas ou jamais, — quelques sages paroles de Millet, ce dieu: « Y a-t-il rien de plus insipide et de plus écœurant que de montrer le plus ou moins d'habitude que l'on a de l'exercice d'une profession? On appelle cela de l'habileté et ceux qui en font commerce sont grandement loués... »

Par les *philistins*!

MARC VÉRY.

## NOTES PARISIENNES

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'ARTISTE.)

(Suite.)

A la Comédie Française, le succès de *Rome vaincue* s'accroît de représentation en représentation, et l'on peut dès à présent prédire à l'œuvre de M. Parodi, une soixantaine de représentations.

Notre jeune compatriote, M<sup>lle</sup> Dudley, continue à partager avec Sarah Bernhardt, les applaudissements du public et les éloges de la presse: depuis Francisque Sarcey — le roi des critiques — jusqu'au dernier reporter, tous les journalistes parisiens lui trouvent des qualités extraordinaires, étonnantes même. On a beaucoup loué sa physionomie tragique et sa beauté expressive et si dans la plupart des comptes-rendus on a *noirci* ses grands yeux bleus, tout le monde, d'un commun accord, a remarqué justement l'intelligence de son regard traduisant, fidèlement toujours, les impressions et les émotions de son âme. Rarement pareille unanimité s'est rencontrée sur le terrain de la critique où presque toujours il y a des mécontents, « les grincheux ». Et cet hommage rendu au talent de M<sup>lle</sup> Dudley par une presse et un public étrangers, est d'autant plus précieux pour elle qu'elle appartient à cette grande famille de « petits Belges » si peu souvent épargnés par les morsures envenimées de l'esprit parisien.

Notre compatriote a été reçue à bras ouverts partout, jusqu'au sein même de la Comédie Française où elle a conquis de suite l'affection de Sarah Bernhardt, l'amitié de tous les sociétaires, de tous ceux enfin qu'au théâtre on est convenu d'appeler « les camarades. » « Que pensez-vous sincèrement de ma compatriote, » demandai-je l'autre soir au foyer des artistes, à l'un d'entre eux qui compte déjà bon nombre d'années de succès à la Comédie Française? « Ce début là est sans précédent au théâtre, me répondit-il, et cette petite deviendra certainement une bien grande artiste. » Décidément le Conservatoire de

Bruxelles peut être fier d'avoir compté M<sup>lle</sup> Dudley au nombre de ses élèves. Ces *natures* là sont rares et il est juste qu'on en fasse quelque cas lorsqu'il s'en rencontre. Et dire que pour que M. Gevaert accordât son appui à cette jeune tragédienne, alors qu'elle en avait besoin pour traverser de douloureuses épreuves, il a fallu le prier et mettre en jeu de hautes influences. Il craignait peut-être de se compromettre, le grand homme, en délivrant à M<sup>lle</sup> Dudley, alors déjà premier prix du Conservatoire, un certificat constatant les dispositions extraordinaires de cette jeune fille qui, le jour de sa première apparition sur la scène était acclamée par le public sévère du Théâtre Français ! M. Gevaert, en ces circonstances malheureuses que le public ignore, s'est-il montré peu généreux ou mauvais prophète ? J'aime mieux rappeler que nul n'est prophète en son pays.....

\*  
\*\*

Voici maintenant les rôles successifs dans lesquels M<sup>lle</sup> Dudley sera appelée à faire ses prochains débuts tant aux soirées ordinaires qu'aux matinées dramatiques du Théâtre-Français.

Après sa création d'Opimie — où dans *Rome vaincue* elle a pu faire valoir son talent extraordinaire de mimique elle jouera Camille des *Horaces*, rôle dont elle rend avec tant de passion les alternatives continuelles d'amour et de haine. Puis le public français la verra dans *Andromaque*, où elle devra sous les traits d'Hermione, faire preuve surtout de chaleur et d'enthousiasme ; enfin l'on parle déjà de la produire encore dans *Mithridate* où le personnage de Monime, ce portrait de fille grecque qui est un vrai chef-d'œuvre, lui imposera beaucoup de noblesse, de retenue et de décence.

Nous ne doutons pas de la réussite de notre compatriote dans ces diverses épreuves, mais nous croyons que les *Horaces* lui fourniront surtout l'occasion de remporter devant le public français un de ces succès qui comptent au début d'une carrière d'artiste.

\*  
\*\*

L'Opéra Comique, lui, a rouvert ses portes — enfin ! Et *Piccolino*, dont le succès avait été forcément interrompu, a repris sa place sur la scène dirigée par M. Carvalho. La valeur de l'œuvre de M. Guiraud, que nous allons avoir le plaisir de voir représenter à Bruxelles n'a fait que se confirmer ; c'est décidément une page admirable, exquise surtout de grâce et de légèreté.

Sardou, lui, a modifié son dénouement : *Piccolino*, après avoir été chassé par Frédéric, redevient Marthe en reprenant ses habits de femme et se jette dans le Tibre ; repêchée, elle est ramenée chez Frédéric au moment où celui-ci se désole d'avoir causé sa mort. Elle revient à la vie et... le reste se devine.

La plupart des interprètes sont ceux de la création, à part MM. Ismaël et Duwast — ce dernier, transfuge du Théâtre Lyrique, a repris d'Achard le rôle de Frédéric.

M. Ismaël possède une voix chevrotante qui convient à son rôle de vieux pasteur ; quant à M. Duwast, il est meilleur comédien que chanteur. Il dit bien, avec intelligence et avec cœur mais sa voix beaucoup trop faible est réellement insuffisante dans les scènes passionnées.

Galli-Marié, elle, est restée le joyau de cette interprétation. Aussi lui a-t-on fait une rentrée triomphale. Le premier soir, la scène était littéralement jonchée de bouquets.

\*  
\*\*

Trop de fleurs ! s'écriait en même temps Calchas, sur la scène des Variétés où l'on reprenait avec Judic, cette légendaire *Belle Hélène*, qui rappelait Hortense Schneider.

S'il est facile de jouer un rôle qui a été créé par d'autres, en s'inspirant du caractère que lui a donné son prédécesseur, il est au contraire presque plus difficile dans les mêmes circonstances d'oser et de savoir imprimer à ce rôle son cachet personnel que d'en faire la création.

Toutes les *Belle Hélène* que nous avons connues jusqu'ici faisaient de la fille de Lédèa une évaporée du demi-monde aussi excentrique que cascadeuse. Judic, elle, répudiant audacieusement ces traditions, a créé une *Belle Hélène* plus réservée et plus distinguée. Elle dit avec moins de malice et de *sous-entendu*, elle chante avec plus de soin et plus d'art incontestablement.

Ainsi comprise, la *Belle Hélène* devient plus une physiologie d'opéra-comique que d'opéra-bouffe, et s'éloigne un peu de « la pochade » que nous ont donnée il y a quelque temps par exemple, les *Fantaisies Parisiennes*, à Bruxelles.

\*  
\*\*

Le Théâtre Lyrique est véritablement peuplé d'artistes belges. M. Petit y a remporté quelque succès ; M<sup>lle</sup> Louise Singelée ou Louisa Singelli, y débutera bientôt dans *Giralda*, et en attendant nous pouvons rendre compte de la première apparition sur la scène de M<sup>lle</sup> Soubre qui a rempli le rôle de Marina dans *Dimitri* de façon à donner pour l'avenir les plus sérieuses assurances de succès.

M<sup>lle</sup> Soubre est une charmante blonde, très-jeune encore et douée d'une physionomie très-sympathique. Jamais une débutante n'a abordé la scène avec autant de crainte et d'émotion et l'on peut dire que ses moyens ont été presque complètement paralysés. Néanmoins, et malgré cette peur qui l'étranglait elle a révélé de très sérieuses qualités, au dernier acte même, quelque peu familiarisée déjà avec le public et « les planches, » elle s'est tirée avec beaucoup d'honneur de son duo avec Marpha.

Il faut ajouter encore que ce rôle de soprano suraigu ne convient nullement à M<sup>lle</sup> Soubre, qui possède une voix de mezzo-soprano. Quand M. Vizentini confiera à sa nouvelle pensionnaire des rôles de ce genre, il s'apercevra qu'il a fait en M<sup>lle</sup> Soubre une sérieuse acquisition, car notre compatriote possède non-seulement une voix fraîche et juste, mais la chanteuse est doublée d'une musicienne comme on en rencontre rarement.

\*  
\*\*

Le Vaudeville donne en ce moment *Fromont jeune et Risler aîné*, le drame de MM. Daudet et Belot qui à l'heure où paraîtront ces lignes, aura été représenté à Bruxelles, au théâtre du Parc.

Cette œuvre due à l'imagination de M. Alphonse Daudet n'en est pas à recueillir son premier succès. Publiée en feuilleton, elle a été dévorée par des milliers de lecteurs ; en librairie, elle est arrivée à sa dix-neuvième édition ; elle a été couronnée par l'Académie française et voilà qu'elle vient de remporter au théâtre du Vaudeville un succès bruyant.

Ce succès est-il une nouvelle consécration de la valeur de l'œuvre ? Nous le pensons pas. L'histoire décrite si simplement, avec tant de finesse, de sentiment et surtout de personnalité par l'auteur des *Lettres de mon Moulin*, a perdu en passant par les mains moins délicates qui ont signé l'*Article 47* et la *Femme de feu*. Mais le public avait trop présent encore à la mémoire le récit touchant de cette catastrophe qui un triste jour est venue ruiner la maison *Fromont et Risler*, et il eut été ingrat de sa part de refuser à M. Daudet un succès d'estime.

Cela ne veut pas dire que la pièce n'ait droit, elle aussi, aux applaudissements du public, mais la collaboration de M. Belot



Les bois vont chamoissant les sylvestres, le feux d'été  
 l'été brun, l'été caché dans les plus murs, l'automne  
 comme les premiers, clairs de soleil morales  
 Dans les bruyères, ils ont et sa pourpie étendue.  
 Le bruyère pousse à fleur les horizons perdus.  
 Le bœuf auvergnat (l'arbre s'envoie, l'ogive)  
 Les rochers sur leurs fronts riches et les ardoises  
 Le mettez par Octobres un chignon de lierre...

L'automne est pour d'anciens la Nymphes qui rugit  
 Le vin tournant sa tête échouée et saupê  
 Ou la Bacchante en feu qui pour dantes de troupe.  
 Pour moi c'est une vierge au front pur, qui rugit  
 De voir le frêle la mette, on son cygne même usigne,  
 Que - et ne lui laissez qu'une feuille de vigne !

qui nuit évidemment à M. Daudet, doit en ravir une bonne part au détriment de ce dernier.

(A continuer.)

MAURICE GEORGES.

## COURRIER DES VENTES

### La Galerie de feu M<sup>r</sup> F. De Poortere

Les amateurs intelligents et sérieux se donneront assurément rendez-vous à Bruges, le mercredi 25 et le jeudi 26 octobre, rue Espagnole n<sup>o</sup> 4, en la galerie de feu M<sup>r</sup> De Poortere où va prendre son vol au sonore marteau du commissaire-priseur, la riche collection de peintures.

Vont s'éparpiller au souffle des enchères de nombreux tableaux de maîtres connus et révérisés : un *Matin* mouillé de Corot ; de robustes paysages de Chabry et de Richet ; un truculent *Fontainebleau* de Diaz ; un Victor Dupré, un rutilant Fourmois ; un lumineux Gabriel ; *Avant l'orage*, toile dramatique de Ch. Jacque ; une vivante *Vue de la Hollande* par Roelofs ; un *Champ de blé* de De Schampeleer, qui fut le peintre de Cérès ; une superbe étude de Troyon ; *La femme du pêcheur d'Heyrst*, tableau d'un saisissant réalisme par Van Hove, et du même *A la grâce de Dieu*. D'étincelantes vues d'Italie par Ziem et par Van Moer, des marines limpides de Clays...

Viennent ensuite les peintres moins soucieux de l'art pour l'art et dont les toiles — c'est fatal ! — se couvrent d'or : MM. Bossuet, Lamorinière, les frères Devriendt, Durand-Brager, Génisson, Gudin, Jacob-Jacobs, Keelhof, Kindermans, Klombeek, Lieckert, Jos. Lies, Schelfhout, Schaeffels, les frères Ten Kate, Tschaggeny, Verboekhoven, Bosboem, Verschuur, Van Schendel, Woutermaertens, — tous noms assez indifférents à l'*excelsior* artistique, mais dont le bataillon doré forme la pièce de résistance des ventes de tableaux et dont les œuvres se troquent contre jaunes piécettes trébuchantes et bien sonnantes !

Parmi les *genristes* en renom, citons : Alf. Stevens avec une intéressante *Bretagne en prières* ; la *Toilette* de Bakalowicz, le parisien de Pologne, Toulmouche, Pécrus, Plassan, M<sup>me</sup> Ronner ; H. Scheffer, le frère d'Ary ; un Jules Breton de premier ordre exposé avec grand succès en 1863 à Bruxelles ; un amusant *Avant la vente de Dansaert* ; la *Joie d'une mère* de G. De Jonghe, curieux tableau de la première manière du maître élégant ; *La prière*, l'une des viriles œuvres du toujours regretté Ch. De Groux. Des sujets intéressants de Dell'Acqua, Dillens, F. De Vigne, Jan Stobbaerts ; un puissant Israëls, des De Block, Col, De Braeckeleer, Bles, Cériez.

Des fruits et des fleurs de Robie. De Noter, Huyghens, Lieberg, Corneille Van Spaendonck ; *Les Politiques* de Madou, le *Prêt sur gage* de Victor Lagye, d'humoristiques scènes italiennes de Frans Meerts ; des *Chiens* de De Praterre et des *Canards* de M<sup>me</sup> Peyrol-Bonheur. Des toiles — graves — de Gallait, Verlat, De Keyser, Alexandre Robert.

J'en passe et des meilleurs !

Mais j'en ai dit assez pour montrer que j'avais raison d'affirmer plus haut que les amateurs intelligents et sérieux se donneront assurément rendez-vous le vendredi 26 et le jeudi 27 octobre, rue Espagnole n<sup>o</sup> 4, en la galerie de feu M<sup>r</sup> F. De Poortere.

EDGAR MEY.

## ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE

Nombre de dames aujourd'hui s'occupent de peinture. Un plus grand nombre encore s'adonnerait à cet art charmant, si elles savaient où trouver les conseils désintéressés, où puiser les sains enseignements.

Constantin Meunier, le sympathique, l'éminent artiste que chacun connaît, estime et apprécie, vient galamment résoudre le problème en ouvrant un cours de peinture pour les dames.

De la sorte sera comblée la lacune : que d'innocentes victimes arrachées ainsi au minotaure académique !

Car Meunier, partisan ardent et convaincu de l'art vrai, entend ne faire aucune concession aux routines, aux conventions, aux malingres préjugés d'école...

Nous souhaitons à l'œuvre éminemment artiste du peintre de la *Guerre des Paysans* une complète et durable réussite.

Il fait bien, voir aujourd'hui les artistes sincères et indépendants contrebalancer l'inerte force des Académies et arracher le bandeau, le faux-nez et le bâillon qu'on met à l'art en ces comptoirs avec g. d. g.

D'autre part, on nous annonce que M. Émile Mathieu ouvre un cours de composition musicale.

M. Émile Mathieu est un de nos jeunes artistes les plus sympathiques et un de nos compositeurs les mieux doués sous le rapport du talent. A ce double titre nous sommes certains que son cours sera suivi et produira de sérieux résultats.

Nous applaudirons toujours, nous le répétons, à la création de ces cours libres ou l'élève, à l'abri de toute pression despotique, peut marcher à l'aise dans la voie féconde du progrès.

## PENSÉES D'UN RAPIN

*En voyant les panneaux bruns du Salon d'Anvers, on peut dire que l'Art anversois fait des siennes.*

*Mourir du charbon n'est pas l'idée noire du charbonnier.*

*Les flamants se tiennent sur une patte : les boiteux sont du mouvement flamant.*

*Les pommes d'arrosoir sont des pommes pour la soif.*

*J'aime Thomyris : c'était l'arène des sites !*

*Le Maître d'Ornans est l'initiateur dans la peinture au couteau, — chacun sait ça. — L'on devrait dire peindre au courbet.*

## NOUVELLES A LA MAIN

.... M. Parodi, le jeune auteur de *Rome vaincue*, vient d'être nommé par le roi Victor-Emmanuel, chevalier de la Couronne d'Italie.

.... Deux anciens élèves de M. A. Mailly, professeur d'orgue au Conservatoire de Bruxelles, MM. De Pauw et Maës, viennent d'être appelés à Amsterdam pour toucher l'orgue monumental construit par Cavallé-Coll, pour le Palais de l'Industrie.

.... Voici la distribution des cours du soir et du dimanche pour les adultes (hommes), qui seront donnés au Conservatoire de Bruxelles :

Théorie musicale et solfège : M. Stengers, mercredi et samedi, à 8 h. 1/2. — Chant d'ensemble : M. L. Jouret. — Solfège appliqué, étude des parties de chœur : M. Ed. Bauwens, mardi et vendredi, à 8 h. 1/2. — Chant individuel : M. Cornelis, mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, et dimanche, à 11 h. du matin. — Déclamation française : M. Quélus, dimanche, à 10 h. — Déclamation néerlandaise : M. Hiel, mercredi et vendredi, à 8 h. 1/2. Les inscriptions sont reçues au Conservatoire, aux heures des cours désignés ci-dessus. — Tous ces cours sont gratuits.

## EXPOSITIONS — SPECTACLES — CONCERTS

PARC. — *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce en 5 actes, de MM. Daudet et Belot

GALERIES-ST-HUBERT. — *Les Dominos roses*, pièce en 3 actes de MM. Hennequin et Delacour.

FANTAISIES PARISIENNES. — *La Boulangère a des écus*, opérette en 3 actes, musique d'Offenbach.

JARDIN ZOOLOGIQUE. — Tous les dimanches et jeudis, à 3 h., concert par une des musiques de la garnison.

SKATING-RINK, rue Wiertz, ouvert tous les jours. Entrée : 1 fr. 50. — Concert mardi 17 et jeudi 19 à 8 h. du soir. Entrée : 1 fr. ; patins : 1 fr.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Place Sainte-Gudule, 9, Bruxelles.

LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

11, rue de la Prévôté, 11, Bruxelles.

Etude de M<sup>e</sup> FRAEYS, Notaire à Bruges.

## VENTE DE TABLEAUX MODERNES

Collection J. DE POORTERE, de Bruges.

Le Notaire FRAEYS, de résidence à Bruges, procédera à la vente de la *Magnifique collection de Tableaux modernes* de feu M. François de Poortere, en son vivant greffier du Tribunal de première instance, à Bruges, les MERCREDI, 25 ET JEUDI 26 OCTOBRE 1876, chaque fois à 10 heures du matin, en la demeure du défunt, rue Espagnole, 4, à Bruges.

Cette collection comprend des tableaux de P. Clays, Corot, Jules Breton, Victor Van Hove, Diaz, Eug. Verboeckoven, Robert, Lamorinière, Madou, Dansaert, De Groux, Ronner Henriette, Verlat, etc., etc.

*Exposition particulière*, les dimanche 22 et lundi 23 octobre 1876, le matin de 10 à 4 h., et l'après-midi de 2 1/2 à 4 h. 1/2. Prix payable au comptant, avec augmentation de 10 0/0.

On peut se procurer le catalogue et tous les renseignements chez : M. Vidal, marchand de tableaux, rue Villa Hermosa, 16, Bruxelles; M<sup>e</sup> Fraeys, notaire, rue Espagnole, à Bruges, et M<sup>e</sup> De Poortere, avocat, à Bruges.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONSFABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBESVENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et vernissage de tableauxPEINTURE SUR PORCELAINE  
COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

## Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

## Vient de Paraître

Chez FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, éditeur

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

## LES VINGT-QUATRE COUPS DE SONNET

AVEC FRONTISPICE A L'EAU-FORTE

DE

Théodore Hannon.

ÉDITION DE LUXE. — PRIX : 2 FRANCS.

Echange, Réparation, Accordage.

## PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**

742



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 42

22 OCTOBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

### ABONNEMENTS

Belgique, un an. . . . .	fr. 10
Id. six mois. . . . .	6 "
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id. six mois. . . . .	7 "
Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.	
Annonces, la ligne. . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.
On traite à forfait.	
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.	

### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZET, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

Salon d'Anvers (fin: la Sculpture). — Variétés : Eugène Fromentin. — Causerie théâtrale : Fromont jeune et Risler aîné; Kosiki. — Courrier d'Angleterre. — Pensées d'un Rapin. — Nouvelle à la main.

## LE SALON D'ANVERS

VIII<sup>e</sup> ARTICLE.

(Fin.)

### La Sculpture.

Lambeaux, J. Dillens, Samain,  
Van der Linden, Jules Pécher, Van den Kerchove,  
A. Navez, Paul De Vigne.

Commençons par un haro ! sonore, prolongé et perceur de tympan : ceux du jury de placement, — chacun s'en doute, — car un aussi digne haro ne peut s'adresser qu'à ces Messieurs de la feuille de vigne !

Quoi de moins artistique, en effet, que la façon dont ils ont placé l'envoi de la sculpture dans leur étonnant Salon ? La presque totalité des bustes, statues et statuettes se trouve alignée sur des étagères avec le même soin de

bonne femme et le même ordre bourgeois que l'épicier du coin met à ranger ses bocaux sur ses rayons.

Bronzes et plâtres, marbres et terres-cuites, pressés, serrés, étouffés les uns contre les autres se coudoient désagréablement et produisent l'effet le plus grotesque. Impossible d'en faire le tour et l'on dirait de ces loteries (vases et potiches) que l'on voit aux kermesses...

Triste !

Mais on en a trouvé le pourquoi dans la *Chronique des Arts*, de Paris : « Je dois déclarer, pour la dignité de l'art, qu'il y avait plus de marchands de bonnets de coton que d'artistes dans la Commission. »

Du sein de la phalange anversoise des pétrisseurs de glaise, cuiseurs de terre, tailleurs de marbre, fondeurs de bronze, ne se dégage guère qu'une individualité bien tranchée : j'ai nommé Lambeaux.

Pour d'aucuns la statuaire est une langue primitive, exigeant la grandeur et la simplicité dans les idées, immuable en sa majesté ! — Le marbre rigide, le bronze altier ne demanderaient pas à être fouillés par un ciseau subtil ou seulement ingénieux : ce serait profaner la pure matière qui, selon eux, doit être *dieu* toujours, *table ou cuvette* jamais !

Telle n'est pas l'esthétique de Lambeaux. Le jeune maître anversois s'allume aux luttes et aux fièvres de la vie réelle



s'efforçant de la rendre dans son art, — non comme l'entendaient les romantiques à la violente époque où les immortelles audaces de Delacroix allaient se reflétant par les bronzes et par les marbres, — mais en *réaliste* ardent et convaincu.

Comme Carpeaux, ce flamand tour à tour italien et parisien, Lambeaux, a pour idéal la passion et le mouvement : c'est une façon de Carpeaux anversois.

Talent souple et pantelant, créé de verve et d'humour, ébauchoir preste et hardi, pouce nerveux et large, pétrissant la glaise parfois en furieux.

Lambeaux est un franc rieur — chose rare aujourd'hui que l'art minaude et grimace le sourire guindé, — son rire est flamand, le bon vieux rire de Brouwer et de Teniers, de Jean Steen et de Joordaens...

Voyez son *Bouffon* allonger sa lippe de si expressive façon, se plisser, se plisser ses yeux et sa bouche hilare s'arquer pour décocher quelque inénarrable folie. N'est-ce le rire communicatif et réconfortant ?

Quels éclats encore et quel vertige — dans le *Bon numéro* ! L'heureux conscrit accourt en brandissant le triomphant 1781!!! Affolée de joie, sa mère le tiraille d'un côté, sa sœur de l'autre, son frère en délire le pousse en avant, le chien les précède jappant et sautant, un mioche accroché à la pelisse de la mère a roulé et se traîne au ruisseau — et tout cela s'élançe, vit, rit, crie avec un étourdissant entrain, une fougue endiablée!...

Le *Bain forcé* nous apparaît plus calme. C'est un grand jeune homme gambadant et portant sur sa tête son tout jeune frère qui braille et pleurniche pressentant l'eau forcée.

Sincère étude de nu, où, sous l'épiderme d'une étonnante réalité l'on sent les froissements des muscles et les palpitations de la vie. Le mouvement a de la grâce, de l'originalité, et la composition est du plus heureux agencement.

Julien Dillens procède des mêmes bruyantes techniques. Comme Lambeaux il cherche à rendre l'allure endiablée et les battements de la vie : il veut animer la glaise et le marbre du souffle des passions.

Il expose à Anvers sa mégère exangue du dernier Salon bruxellois. Elle s'intitulait alors *Une femme*; depuis elle s'est bronzée et a suivi le mouvement flamand, s'étiquetant aujourd'hui : *Een Raadsel*. — *Une énigme* — au catalogue!

Enigme, sphinx ou logogriphe, n'importe? l'étude de nu est d'une effrayante réalité. Cette fantasque femelle, décharnée et farouche, accroupie, vous navre bizarrement en sa funèbre vérité, conçue ainsi avec les audaces d'un moulage sur nature et les étranges lignes rêvées par un cerveau que hante la fièvre.

Allons à la sculpture reposante et gracieuse de Louis Samain qui a envoyé l'*Affût*, statue en marbre. Nous y voyons le petit *Dardant* prêt à lancer sa flèche d'entre les genoux de sa mère, Vénus la blonde.

Groupe élégant à la très-harmonieuse disposition des lignes, mais d'un modelé rond qui demanderait peut-être à être *pimenté* çà et là de quelque accent nerveux.

Les bustes de M. Van der Linden-Van Ryswyck : *Portrait du père de l'artiste*, *Portrait de Willie B...*, *Portrait de*

*M. Alph. Janssens*, sont marqués au coin de la finesse et de la vie.

Jules Pécher possède d'étonnantes qualités de style, de vérité et d'allure dans les bustes de MM. Van Lerijs, Van der Linden et Victor Lagye : sous son palpitant ciseau le marbre froid s'est animé : le sang circule, la pensée s'y meut!

M. Van den Kerckove-Nelson, expose le buste de *Chapuis*. Il possède grande allure et la tête rayonne en sa noble expression.

D'Auguste Navez un *Buste* consciencieusement cherché et naïvement trouvé. Ebauchoir souple et sincère.

Paul De Vigne, le sympathique sculpteur bruxellois, a représenté avec une aimable distinction de ciseau une jeune italienne agenouillée, *Domenica*. La pose est simple, naïve et d'une douce émotion.

Son buste d'Emmanuel Hiel est largement exécuté, modelé à grands plans, avec audace et sincérité : le bronze vit et pense.

Sa barbe en pointe, ses cheveux en ondes, son profil droit, camus légèrement, en font une sorte de Christ... Mais, ô grand poète, n'est-tu pas le Rédempteur du mouvement flamand ?

Puis défile l'inévitable et longue fournée des statuettes aimables et bénignes, des sujets à esprit, des bons mots en glaise ou en marbre, des bustes poncifs et clichés reflétant tous l'ennui et sonnante creux. Car seul le véritable artiste peut illuminer du rayonnement de l'intelligence le masque neutre et banal du premier venu, seul il y saura creuser les sillons de la pensée et y faire saillir les fières bosses de l'entendement.

En somme, à part quelques nobles efforts dignement couronnés, l'on découvre par tous ces bustes, par toutes ces statues et statuette de certaines dépenses d'imagination, mais rarement l'idée est féconde et le sentiment vraiment générateur.

L'on rencontre d'étonnantes facilités, l'on trouve de la main, l'entente complète du métier, — mais le style, mais la noblesse, mais le génie? De fins tailleurs de carrare, bons ouvriers en marbre — mais les créateurs, où sont-ils ?

L'habileté, la pratique d'un art ne suffisent point : l'on doit en faire jaillir le sentiment artiste, et comme on possède la routine d'un métier, il faut, si je puis dire ainsi, il faut avoir la routine de la réflexion et de la coordination des idées. De même qu'on apprend à manier l'ébauchoir, à pétrir la glaise, il faut apprendre à manier, à pétrir la pensée.

La pensée! C'est le baiser de Pygmalion, c'est l'étincelle de Prométhée... et comment animer la statue si l'on n'a point l'amour, et comment l'embraser si l'on n'a point le feu!

MARC VÉRY.

## VARIÉTÉS

EUGÈNE FROMENTIN

Peu nombreux, sans nul doute, sont nos lecteurs qui ont eu l'occasion d'apprécier en Eugène Fromentin le mérite de l'écrivain. Il ne nous semble aucunement oiseux d'emprunter aujourd'hui au célèbre orientaliste qui vient de mourir, l'un de ses tableaux à la plume, plume magique où flambaient l'implacable soleil et les fauves rutillements du désert.

C'est un extrait du *Voyage dans le Sahara*, que George Sand n'hésita pas à qualifier de *chef-d'œuvre*, et qui allait ouvrir toutes grandes à Eugène Fromentin, les portes de l'Académie.

### LE SAHARA

Juin 1853.

C'est sur les hauteurs, le plus souvent au pied de la tour de l'Est, en face de cet énorme horizon libre de toutes parts, sans obstacle pour la vue, dominant tout, de l'est à l'ouest, du sud au nord, montagnes, villes et désert, que je passe mes meilleures heures, celles qui seront un jour pour moi les plus regrettables ; j'y suis le matin, j'y suis à midi, j'y retourne le soir ; j'y suis seul et n'y vois personne, hormis de rares visiteurs qui s'approchent attirés par le signal blanc de mon ombrelle et sans doute étonnés du goût que j'ai pour ces lieux élevés. C'est une sorte de plate-forme entourée de murs à hauteur d'appui, où l'on parvient, du côté de la ville, par une pente assez roide, encombrée de rochers, mais sans issue du côté sud, et d'où l'on tomberait presque à pic dans les jardins.

A l'heure où j'arrive, un peu après le lever du soleil, j'y trouve une sentinelle indigène encore endormie et couchée contre le pied de la tour. Presque aussitôt, on vient la relever, car ce poste n'est gardé que la nuit. A cette heure-là, le pays tout entier est rose, d'un rose vif avec des fonds fleur de pêcher ; la ville est criblée de points d'ombre et quelques petits marabouts blancs, répandus sur la lisière des palmiers, brillent assez gaiement dans cette morne campagne, qui semble, pendant un court moment de fraîcheur, sourire au soleil levant. Il y a dans l'air de vagues bruits et je ne sais quoi de presque chantant, qui fait comprendre que tous les pays du monde ont le réveil joyeux.

Alors, et presque à la même minute, et tous les jours, on entend arriver du sud d'innombrables chuchotements d'oiseaux. Ce sont les *gangas* qui viennent du désert et vont boire aux sources. Ils passent au-dessus de la ville, divisés par bandes, et pour ainsi dire par petits bataillons. Ils ont le vol rapide ; on distingue le battement précipité de leurs ailes aigües, et leur cri bizarre et tumultueux se ralentit ou s'accélère avec leur vol. J'éprouve une émotion véritable à reconnaître de loin leur avant-garde ; je compte les légions qui se succèdent ; il y en a presque toujours le même nombre ; ils filent toujours dans le même sens, du sud au nord, et m'arrivent par la diagonale de la ville. Leurs plumes, colorées par le soleil, couvrent un moment le ciel bleu de paillettes lumineuses ; je les suis de l'œil du côté de Rass-el-Aïoun, je les perds de vue quand ils ont atteint la moitié de l'oasis, mais je continue souvent de les entendre jusqu'au moment où la dernière bande est descendue à l'abreuvoir. Il est alors six heures et demie.

Une heure après, les mêmes cris se réveillent tout à coup dans le nord ; les mêmes bandes repassent une à une sur ma tête dans le même ordre, en nombre égal et, l'une après l'autre, regagnent leurs plaines désertes ; cette fois seulement, au lieu de cesser brusquement, le bruit s'affaiblit, diminue, et par degrés s'évanouit dans le silence. On peut dire que la matinée

est finie, et la seule heure à peu près riante de la journée s'est écoulée entre l'aller et le retour des *gangas*. Le paysage, de rose qu'il était, est déjà devenu fauve ; la ville a beaucoup moins de petites ombres ; elle devient grise à mesure que le soleil s'élève ; à mesure qu'il s'éclaire davantage, le désert paraît s'assombrir, les collines seules restent rougeâtres. S'il y avait du vent, il tombe ; des exhalaisons chaudes commencent à se répandre dans l'air, comme si elles montaient des sables. Deux heures après, on entend sonner la retraite, tout mouvement cesse à la fois, et au dernier son de clairon c'est le midi qui commence.

A cette heure-là je n'ai plus à craindre aucune visite, car personne autre que moi n'aurait l'idée de s'aventurer là-haut. Le soleil monte, abrégant l'ombre de la tour, et finit par être directement sur ma tête. Je n'ai plus que l'abri étroit de mon parasol, et je m'y rassemble ; mes pieds posent dans le sable ou sur des grès étincelants, mon carton se tord à côté de moi sous le soleil ; ma boîte à couleurs craque comme du bois qui brûle. On n'entend plus rien. Il y a là quatre heures d'un calme et d'une stupeur incroyable. La ville dort au-dessous de moi, muette et comme une masse alors toute violette, avec ses terrasses vides, où le soleil éclaire une multitude de claires pleines de petits abricots roses, exposés là pour sécher. — Ça et là quelques trous noirs marquent des fenêtres, des portes intérieures, et de minces lignes d'un violet foncé indiquent qu'il n'y a plus qu'une ou deux raies d'ombre dans toutes les rues de la ville. Un filet de lumière plus vive, qui borde le contour des terrasses, aide à distinguer les unes des autres toutes ces constructions de boue, amoncelées plutôt que bâties sur leurs trois collines.

De chaque côté de la ville s'étend l'oasis, aussi nette et comme endormie de même sous la pesanteur du jour. Elle paraît toute petite, et se presse entre les deux flancs de la ville, avec l'air de vouloir la défendre au besoin, plutôt que l'égayer. Je l'embrasse en entier ; elle ressemble à deux carrés de feuilles enveloppés d'un long mur, comme un parc, et dessinés crûment sur la plaine stérile.

Les arbres ne remuent pas ; on devine dans l'épaisseur de la forêt certaines trouées sombres, où l'on peut supposer qu'il y a des oiseaux cachés et qui dorment en attendant leur second réveil du soir.

C'est aussi l'heure, je l'avais remarqué dès le jour de mon arrivée, où le désert se transforme en une plaine obscure. Le soleil suspendu à son centre, l'inscrit dans un cercle de lumière dont les rayons égaux la frappent en plein, dans tous les sens et partout à la fois. Ce n'est plus de la clarté, ni de l'ombre ; la perspective indiquée par les couleurs fuyantes cesse à peu près de mesurer les distances ; tout se couvre d'un ton brun, prolongé, sans rayure, sans mélange ; ce sont quinze ou vingt lieues d'un pays uniforme et plat comme un plancher. Il semble que le plus petit objet saillant y devrait apparaître, pourtant on n'y découvre rien ; même, on ne saurait plus dire où il y a du sable, de la terre ou des parties pierreuses, et l'immobilité de cette mer solide devient alors plus frappante que jamais.

On se demande, en le voyant commencer à ses pieds, puis s'étendre, s'enfoncer vers le sud, vers l'est, vers l'ouest, sans route tracée, sans inflexion, quel peut-être ce pays si heureux, revêtu d'un ton douteux qui semble la couleur du vide ; d'où personne ne vient, où personne ne s'en va, et qui se termine par une raie si droite et si nette sur le ciel. L'ignorât-on ? on

sent qu'il ne finit pas là, et que ce n'est, pour ainsi dire, que l'entrée de la haute mer.

Alors, ajoutez à toutes ces rêveries le prestige des noms qu'on a vus sur la carte, des lieux qu'on sait être là-bas dans telle ou telle direction, à cinq, à dix, à vingt, à cinquante journées de marche, les uns comme les autres seulement indiqués, puis d'autres de plus en plus obscurs : puis, le pays nègre, dont on n'entrevoit que le bord ; deux ou trois noms de villes, avec une capitale comme pour un royaume, des lacs, des forêts, une grande mer à gauche, peut-être de grands fleuves, des intempéries extraordinaires sous l'Equateur, des produits bizarres, des animaux monstrueux, des moutons à poil, des éléphants ; et puis, quoi ? Plus rien de distinct, des distances qu'on ignore, une incertitude, une énigme. J'ai devant moi le commencement de cette énigme, et le spectacle est étrange sous ce clair soleil de midi. C'est ici que je voudrais voir le sphinx égyptien.

On a beau regarder tout autour de soi, près ou loin, on ne distingue rien qui bouge. Quelquefois, par hasard, un petit convoi de chameaux chargés apparaît comme une file de points noirâtres, montant avec lenteur les pentes sablonneuses ; on l'aperçoit seulement quand il aborde au pied des collines. Ce sont des voyageurs, qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? Ils ont traversé, sans qu'on les ait vus, tout l'horizon que j'ai sous les yeux. Ou bien, c'est une trombe de sable qui se détache tout à coup du sol comme une mince fumée, s'élève en spirale, parcourt un certain espace, inclinée sous le vent, puis s'évapore au bout de quelques secondes.

La journée est lente à s'écouler ; elle finit, comme elle a commencé, par des demi-rougeurs, un ciel ambré, des fonds qui se colorent, de longues flammes obliques qui vont empourprer à leur tour les montagnes, les sables, les rochers de l'est ; l'ombre s'empare du côté du pays que la chaleur a fatigué pendant l'autre moitié du jour ; tout semble un peu soulagé. Les moineaux et les tourterelles se mettent à chanter dans les palmiers ; il se fait comme un mouvement de résurrection dans la ville, on voit des gens qui se montrent sur les terrasses et viennent secouer les claies ; on entend des voix d'animaux sur les places, des chevaux qu'on mène boire et qui hennissent, des chameaux qui beuglent ; le désert ressemble à une plaque d'or ; le soleil descend sur des montagnes violettes et la nuit s'apprête à venir.

Quand je rentre, après une journée passée ainsi, j'éprouve comme une certaine ivresse causée, je crois, par la quantité de lumières que j'ai absorbée pendant cette immersion solaire de plus de douze heures, et je suis dans un état d'esprit que je voudrais te bien expliquer.

C'est une sorte de clarté intérieure qui demeure après le soir venu, et se réfracte encore à travers mon sommeil. Je ne cesse pas de rêver lumières ; je ferme les yeux et je vois des flammes, des orbes rayonnants ou bien de vagues réverbérations qui grandissent, pareilles aux approches de l'aube ; je n'ai pour ainsi dire pas de nuit. Cette perception du jour, même en l'absence du soleil, ce repos transparent traversé de lueurs comme les nuits d'été le sont de météores, ce cauchemar singulier qui ne m'accorde aucun moment d'obscurité, tout cela ressemble beaucoup à de la fièvre. Pourtant je ne ressens aucune fatigue ; je devais m'y attendre, et je ne m'en plains pas.

EUGÈNE FROMENTIN.

## GAUSERIE THÉÂTRALE

Fromont jeune et Risler aîné, 5 actes et 6 tableaux, de  
MM. DAUDET et BELOT.

Nous avons vu la pièce au Vaudeville, et dans nos *Notes parisiennes*, nous avons dit en deux mots ce que nous en pensions. Nous venons de revoir au théâtre du Parc *Fromont jeune et Risler aîné*, et en rendant compte de la première bruxelloise, nous nous efforcerons le plus possible de ne pas nous souvenir de Paris. La pièce est la même là-bas comme ici, mais les interprétations diffèrent et ne se comparent pas.

Nous n'aimons pas les romans transportés sur la scène, les plus belles œuvres s'y transforment au point de devenir presque méconnaissables. Nous aimons peu surtout de voir l'auteur d'un livre bien pensé et bien écrit obligé de s'adjoindre la collaboration d'un arrangeur plus ou moins habile qui taille impitoyablement dans son œuvre plusieurs actes et plusieurs tableaux, dénaturant ou sacrifiant tout à fait ce qu'il ne trouve pas à sa convenance. Les meilleures choses deviennent souvent ainsi terriblement mauvaises, et c'est le cas du *Fromont jeune et Risler aîné*, de M. Daudet.

Il est inutile, croyons-nous, de raconter encore le sujet d'un livre dont dix-neuf éditions ont consacré le mérite. Rappelons seulement que Fromont a associé à sa maison un ancien ouvrier du nom de Risler, que celui-ci a épousé une jeune ouvrière parisienne dont son associé ne tarde pas à devenir l'amant ; que ce dernier enfin, pour satisfaire les caprices de sa folle maîtresse, conduit à un doigt de la ruine l'important établissement commercial dont il est l'un des directeurs.

Ce sujet a été traité par M. Daudet avec une délicatesse et un sentiment exquis. Son roman constitue une des plus belles études de mœurs et un des plus justes tableaux d'observation que nous connaissions. Toutes les scènes en sont décrites avec une vérité irréfutable, et les personnages qui s'y meuvent sont des « types » étudiés sur nature et calqués fidèlement.

La pièce a naturellement conservé quelques-unes de ces qualités, mais à côté des finesses d'esprit de M. Daudet, combien font mal les terribles exigences de la scène, et les lourdeurs mélodramatiques de M. Belot.

Certaines choses racontées dans un livre avec un raffinement de ménagements et de précautions, peuvent paraître très-naturelles tout en étant excessivement étranges ; mais au théâtre, où le spectateur n'a pas sous les yeux, décrite dans des centaines de pages, l'explication de ce qu'il voit, où il est obligé de faire lui-même des réflexions sur les situations qui se déroulent devant lui, les mêmes choses apparaissent comme des coups de foudre qu'on appelle des coups de théâtre, et révoltent par leur repoussante brutalité.

C'est ainsi que le rôle horrible de cette petite parisienne dévergondée, qui a jugé bon d'attacher jusqu'aux rideaux de son alcôve la firme de la maison Fromont et Risler, et d'observer le principe d'association jusque dans sa couche nuptiale, a eu énormément de peine à se faire accepter par le public. Sidonie, transportée ainsi sur la scène, où elle apparaît sans aucun voile, n'a plus rien de l'ouvrière ; c'est la plus rouée des cocottes.

Le théâtre du Parc a monté avec un grand luxe de décors la pièce de MM. Daudet et Belot, et l'on voit qu'il en a soigné l'interprétation. M<sup>me</sup> Clarence ne sauve pas aussi habilement que M<sup>me</sup> Blanche Pierson — n'en déplaît au chroniqueur de *l'Echo du Parlement* — le personnage ingrat de Sidonie. Mais il faut nécessairement tenir compte des difficultés du rôle. Elle a fait ce qu'elle a pu, la pauvre femme, mais parfois elle semblait voir elle-même que son infamie dépassait par trop la réalité.

M<sup>me</sup> Andrée Kelly a joué avec beaucoup de grâce et énormément de charmes. Blessée dans sa candeur de femme par une rivale jalouse et frappée dans sa dignité d'épouse par un mari ingrat, madame Fromont a des scènes difficiles où elle doit contenir son indignation et tempérer sa colère. Elle a trouvé au théâtre du Parc une interprète qui nous a paru même plus parfaite qu'à Paris. M<sup>me</sup> Kelly a compris on ne peut mieux le caractère de son personnage et elle l'a rendu avec un réel talent. L'expression belle et douce de sa physionomie n'a pas peu contribué à rendre plus sympathique encore cette figure d'honnête femme, qui repose un peu après l'impudent et cynique étalage du vice que nous fait la triste héroïne de la pièce.

M<sup>lle</sup> Caron, MM. Serret, Legrenay et Lebrun ont droit encore à des éloges.

M. Darmand pleure tout ce qu'il dit, M. Tetrel est d'une froideur désespérante et M. Tony-Riom exagère le type du père Chêbe qu'il ne paraît pas du tout avoir compris.

Il nous reste à féliciter M<sup>me</sup> Micheau de l'empressement qu'elle met à présenter au public bruxellois les nouveautés parisiennes. Il est de ces pièces qui constituent de petits événements littéraires et que doivent voir absolument ceux qui tiennent à être quelque peu au courant du mouvement dramatique.

C'est pourquoi nous vous engageons, cher lecteur, à aller voir *Fromont jeune et Risler aîné*.

MAURICE GEORGES.

**Kosiki**, 3 actes de CH. LECOQC.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste.)

Paris, le 20 octobre 1876.

*Kosiki* tout bien considéré est un succès. Succès de libretto, de partition, d'interprétation, de décors et de costumes !

Ce n'est pas la première fois que Lecocq écrit de la musique orientale. Après s'être inspiré de la Chine dans *Fleur de Thé*, le voilà transporté au Japon. C'est une de ses grandes qualités d'ailleurs, de savoir donner à ses œuvres un caractère de vérité et un cachet toujours nouveau d'originalité. Ses mélodies décrivent les mœurs et les coutumes d'un peuple tout aussi bien que le pinceau d'un peintre les retracerait sur la toile. Aussi, de même que *Fleur de Thé* est bien chinoise, *Kosiki* est un opéra-comique bien japonais.

Je vous rendrai compte avec quelques détails de la représentation de cette œuvre que vous aurez bientôt l'occasion d'applaudir à Bruxelles.

L'ouverture du premier acte annonce déjà le pays du soleil levant. La toile se lève et un murmure d'admiration parcourt la salle. Le peuple est prosterné aux pieds du trône que vient de laisser vacant la mort du Mikado. « Le souverain est mort, vive le souverain ! » s'écrie Berthelier dans le rôle du grand Taïcoun. Kosiki va être couronné bientôt. Marie Harlem (Nousima) paraît, adorable dans son charmant costume japonais, bleu de ciel brodé d'or avec écharpe rose et collet noir sur lequel un amoureux papillon est venu se poser. Votre compatriote porte crânement son joli costume que vient relever encore le petit minois que vous connaissez, encadré d'une belle chevelure d'un blond cendré. Nousima sort de pension et vient exprimer sa joie à son père : « plus d'étude, de solitude » chante-t-elle avec beaucoup de délicatesse. On lui prend sa poupée qui sera remplacée par un mari. « Est-ce amusant, demande-t-elle ? » « Cela dépend des moments », répond le père qui ambitionne déjà pour gendre le Mikado en personne.

Entrée subite de Namitou : emprisonné depuis dix-sept ans, il est parvenu à s'échapper et il veut qu'on le proclame roi. Kosiki, dit-il, est une fille qui a été substituée au véritable héritier par la nourrice à ce dernier. Il raconte sa vie de prison où il tressait par jour cinquante chapeaux de paille, « c'est un métier peu récréatif pour un héritier présomptif ».

Kosiki survient, suivi du grand Taïcoun et de son peuple. Il aperçoit une poupée et chante « par Boudha, par Boudha, le joli joujou que voilà. » La mariée revient aussi dans un nouveau costume plus riche encore que le premier : jupe blanche brodée de bleu et d'or.

Un tumulte se fait dans la rue. Kosiki apprend que l'on va noyer des jongleurs, il s'y oppose et ordonne qu'on les lui amène.

Ils entrent et viennent donner un échantillon de leur talent au roi en faisant danser les chapeaux de ses mandarins. Kosiki invite à sa table le jongleur Fitzo au grand ébahissement du Taïcoun qui trouve le nouveau prince bien révolutionnaire. A peine le roi s'est-il éloigné avec sa suite, que Namitou nous explique que « par un été plus chaud que de coutume », un héritier était né à l'ancien Mikado, mais comme cela gênait ses desseins il avait gagné la nourrice et substitué une fille au jeune prince : cette fille est Kosiki, mais comme la femme ne règne point au Japon, c'est lui, cousin et héritier direct qui gravira les marches du trône. Mais le grand Taïcoun, croyant reconnaître en Namitou un fonctionnaire disparu pour vol, lui attache le croissant et le fait jeter à l'eau par ses gardes.

Mais le cortège de la mariée apparaît au loin et Kosiki, qui n'a pour le mariage aucune sympathie, ne peut s'empêcher de demander « me marier et pourquoi faire ? » Il a des idées plus larges sous ce rapport que son prédécesseur, il prend n'importe quelle femme et nomme conseiller intime, Fitzo, le jongleur. Stupéfaction du Taïcoun qui convoitait cette place pour son neveu, mais le Mikado est inexorable.

Le deuxième acte nous transporte dans les appartements de Kosiki, nous y rencontrons le grand Taïcoun, son neveu et Fitzo, charmant trio, qui a une couleur locale très accentuée. Le nouveau conseiller apprend les charges de ses nouvelles fonctions, il doit remettre au prince la clef du coffre-fort, puis le déshabiller la première nuit de ses noces. Un chœur très-original « Voici le coffre » nous annonce l'arrivée des bijoux royaux ; mais, ô surprise ! ceux-ci ont disparu et on ne trouve à leur place qu'un billet laissé par leur ancien gardien, que Zulma Bouffar lit d'une façon ravissante. Cette scène rappelle les lettres de la *Périchole* et du 3<sup>e</sup> acte de la *Jolie Parfumeuse*. Dans ce billet l'infidèle fonctionnaire explique qu'amoureux d'une danseuse il a enlevé les bijoux pour les lui donner. « Voilà pourquoi le coffre est vide » mais où pourrait bien être le voleur ? « En Belgique » répond le neveu.

Mais il est temps de laisser les époux royaux à leur tête-à-tête, et le grand Taïcoun leur explique la situation par des couplets qu'il dit admirablement. « C'est une fleur... » est un rien, mais un rien adorable « Piété, dit-il, pour la nature humaine, conservez en la graine » puis il se retire et laisse les époux seuls.

Kosiki qui ne se sent aucune attraction vers sa nouvelle épouse, lui parle politique et lui annonce « que la récolte du riz est suffisante. » La jeune femme trouve que son royal époux n'est pas... galant et elle regrette son cousin. Kosiki veut recevoir une leçon d'amour qu'un charmant trio vient lui donner. Kosiki, le neveu et la mariée chantent ensemble « Va donc, mon garçon, puisque c'est une leçon... » mais Kosiki a beau serrer la jeune femme dans ses bras et la couvrir de baisers, il ne ressent rien, absolument rien.

Peu après, Fitzo apprend par son père que Kosiki n'est pas un homme. Il va du reste devoir déshabiller le prétendu prince, et alors il verra. Mais il n'ose pas entreprendre cette besogne. Kosiki a beau lui découvrir le bas de sa jambe et chanter « Allons que rien ne t'effarouche, » il n'ose pas Zulma Bouffar détailler ce dernier couplet avec un esprit adorable, elle en accuse jusqu'aux moindres intentions. Enfin Fitzo approche et à peine a-t-il effleuré le pied de son prince que celui-ci frémit à ce contact. Zulma Bouffar, là encore, raconte et détaille les sensations qu'elle éprouve, avec une polissonnerie charmante.

Mais voilà qu'on a repêché Namitou. Heureusement, car le grand Taïcoun reconnaît son erreur. Namitou est bien le prince héritier. Attiré par les charmes de Kosiki, il lui fait une déclaration. Elle résiste et chante avec Fitzo un charmant duo « C'était la voix de la nature... » Namitou est proclamé roi par le peuple qui entonne à cette occasion un chœur remarquable et tout japonais. Mais le nouveau souverain ne veut pas abandonner Kosiki, qu'il trouve un mets de roi. « A bas les pattes, chante Zulma Bouffar, vous voilà fixé, fixé désormais, je vous le dis en Lon japonais. » Namitou furieux ordonne l'arrestation des amants. « Voilà, dit-il, comment je comprends le gouvernement. »

Ce deuxième acte est charmant d'un bout à l'autre. C'est le meilleur comme libretto et comme partition. On a bissé chaque refrain, chaque couplet.

Au 3<sup>e</sup> acte, nous sommes dans le palais de Namitou, palais splendide que représente un décor de toute beauté. Les Japonais s'y promènent avec des lanternes multicolores qui produisent un effet merveilleux. Kosiki s'est échappée des mains des gardiens, grâce à quelque baisers qui les ont désarmés et elle s'éloigne avec Fitzo.

Rentrée de Namitou avec deux baladines qu'il a rencontrées dans la rue. Il veut s'amuser, rattraper le temps perdu. Aussi décide-t-il que les affaires sérieuses se traiteront en dansant. Et voilà le prince, les ministres et la Cour dansant en gérant les intérêts du peuple. Berthelier est admirable dans cette scène qui provoque un long éclat de rire. Mais dans cette sauterie effrénée il a perdu son portefeuille. Bast ! « un portefeuille sans ministre, ça ne dure pas longtemps. » Sur ces entrefaites, on découvre que Namitou n'était pas du tout l'héritier du trône, et cette révélation ne tarde pas à être confirmée.

Fitzo, redevenu jongleur, exécute ses tours avec sa compagne Kosiki, il lui lance des couteaux qu'elle saisit au vol et retient

entre ses doigts. Le père de Fitzo veut également essayer ces jongleries, mais moins adroit, il lance les couteaux dans le ventre du grand Taïcoun. Celui-ci, malgré sa douleur, reconnaît les couteaux volés à la Cour. Le prétendu père de Fitzo est forcé d'avouer que ce dernier n'est pas son fils, c'est la nourrice du prince qui lui a donné l'enfant royal en lui vendant les couteaux.

Le grand Taïcoun triomphe donc, il a enfin trouvé le vrai Mikado, et il proclame roi Fitzo qui, en ce moment encore, est occupé à faire des tours.

Namitou, qui n'est plus rien, entrera dans l'opposition, et Kosiki, au lieu d'être la femme d'un jongleur, sera la femme d'un souverain. Tout finit donc pour le mieux.

J'oubliais de vous dire encore que Zulma Bouffar, dans un couplet final, a réclamé pour ses tours les applaudissements du public. Elle veut qu'on dise d'elle : « Elle a pu gouverner le monde, elle ? préféré l'amuser ».

Et le public a applaudi avec chaleur et rappelé avec frénésie.

Tel est le libretto.

Les descriptions de pièces sont toujours plus ou moins obscures, mais à la scène, les diverses situations de *Kosiki* se déroulent avec beaucoup de clarté. Quant à la musique, elle est originale et locale avant tout, elle fourmille d'amusants couplets et d'entraînants refrains. C'est du Lecocq tout pur, presque sans réminiscences.

La mise en scène, je l'ai dit, est somptueuse, les costumes sont de Grévin, c'est tout dire, et l'interprétation est remarquable.

Zulma Bouffar a trouvé dans le rôle de *Kosiki* une création qui lui fait honneur. Bonne chanteuse et excellente comédienne, elle excelle surtout comme Judic et Théo, ces autres étoiles de l'opérette, à détailler les couplets grivois et à nuancer les situations scabreuses, et elle y apporte beaucoup de grâce et de finesse. MM. Vauthier, Puget et Berthelier secondent admirablement Zulma Bouffar.

Quant à votre compatriote, M<sup>lle</sup> Harlem, elle s'est acquittée de sa tâche avec talent et même avec certaine habileté. Son rôle dans *Kosiki* est malheureusement assez insignifiant et ne lui a pas permis de mettre en relief comme à Bruxelles dans la *Petite Mariée* toutes ses qualités de chanteuse et de comédienne. Néanmoins elle a fait grand plaisir et, comme M<sup>lle</sup> Dudlay aux Français, Marie Harlem à la Renaissance a, je crois, conquis aussi ses lettres de naturalisation. Tâche facile, du reste, avec une nature aussi gracieuse et aussi sympathique que la sienne. Décidément votre Conservatoire se met sérieusement à alimenter nos théâtres, tandis que le nôtre ne produit plus rien. On me dit que M<sup>lle</sup> Harlem fut, elle aussi, l'une des plus brillantes élèves de M<sup>lle</sup> Tordeus, je le crois sans peine, tant sa diction est correcte et son jeu distingué.

GEORGES LÉONARD.

## COURRIER D'ANGLETERRE

20 octobre.

Le chroniqueur de je ne sais quel journal parisien avait l'autre semaine — à propos de feu Jules Janin — une pensée charmante : « Le meilleur d'un écrivain, disait-il, passe en fumée dans ses lectures ; ce qu'on fait ne vaut pas ce qu'on rêve. Il faudrait une machine qui fixe les pensées les plus subtiles et les plus flottantes... » Le sculpteur et le peintre sont plus heureux que l'homme de lettres. Sans doute, bien des créatures de leur imagination ne parviennent jamais à la vie de l'art, mais que de rêveries délicates et heureuses survivent à l'état d'ébauche ou d'esquisse, conservées dans quelque coin de l'atelier. On me dira que l'écrivain a son carnet de notes... quelquefois, mais qui feuillette un cahier de notes ? L'artiste, lui, a toujours un atelier, véritable album ouvert à qui veut y lire et dont chaque page révèle le génie intime, bien mieux que l'œuvre la mieux finie. Dans le désordre ingénieux des studios, la pensée apparaît sans fard, non gâtée par le conventionnalisme de l'expression ; on cause avec l'artiste quand on regarde ses « études » ; on lit une page — souvent trop corrigée — lorsqu'on critique ses œuvres faites. Voilà pourquoi j'aime visiter les ateliers ; voilà pourquoi je regrette que l'*Artiste* ait borné à Baron et à Pantazis son étude des sanctuaires où les jeunes enferment leurs esquisses conçues en pleine nature.

A Londres — où me voici revenu après une quinzaine à Brighton et à Worthing — je butine un peu partout, en quête d'art primesautier. Or, j'ai eu occasion, il y a quelques semaines, de lier connaissance avec toute une famille d'artistes qui jouissent ici d'un renom mérité. Je vous ai déjà touché un mot de ce foyer d'élite autour duquel se réunissent les *Thornycroft* ; c'est là un nom complexe qui s'applique à trois sculpteurs et à trois peintres, tous de talent. Du reste, tous ont le même atelier, et de la sorte s'opère entre ces six esprits un échange continu et nécessaire d'idées et d'inspirations.

T. Thornycroft père réussit à merveille la statue équestre. J'ai vu chez lui une *Boadicea*, de conception grandiose ; la Reine des Bretons est debout dans son char, que deux coursiers à peine domptés entraînent au combat. Les proportions sont colossales, et cette œuvre d'un sculpteur aimé du public ferait merveille dans un des immenses parcs de Londres. Combien ce plâtre, non commandé à l'artiste, mais conçu par lui et travaillé amoureuxment, l'emporterait sur les bonshommes trop officiels qui, d'ordinaire, décorent les placés publics.

M. Thornycroft père s'est attribué la belle part ; sa manière est large et son ébauchoir ferme d'allures. Sa femme, avec un faire plus naturel peut-être et une grâce toute féminine, travaille le portrait : mais que de fantaisie charmante dans ses statues d'enfants, que de souplesse dans les lignes de ses bustes ! M<sup>me</sup> Thornycroft a modelé quatre générations de princes royaux, et aucune de ses œuvres n'a la tache officielle. Elle adoucit souvent par l'allégorie la rudesse du portrait ; dans ses draperies elle est styliste, et de la bonne école. — on voit « qu'il y a quelque chose là-dessous ». Je citerai une *Jeune fille se dépouillant de ses vêtements*, qui est d'un modelé admirable. J'aimerais un peu plus de rudesse dans le traitement, mais les jours de Michel-Ange ne sont pas revenus. Vous verrez d'ailleurs, j'y compte bien, aux prochaines expositions belges les œuvres de Thornycroft fils, qui procède du père et de la mère, et exagérera leurs qualités. Il mérite d'autant mieux le succès que, malgré la médaille d'or que son *Guerrier portant un blessé* remporta à la dernière exhibition, il comprend que la nature surtout, et non l'Académie, est en fait d'art la vraie institutrice. En Angleterre, cette théorie paraît osée ; les meilleurs sculpteurs ont le faire sèchement classique, et bien que, comme M. Adam dont je vous ai parlé, ils puissent produire des œuvres de valeur, leur plastique a grand besoin de rénovation. Les Thornycroft sont en avant du mouvement ; puissent-ils continuer !

Je m'aperçois que déjà j'ai dépassé ma ration habituelle de lignes d'impression, sans vous avoir parlé de la seconde trinité qui remplit l'atelier de Wilton place, trois charmantes filles qui demandent plutôt au pinceau qu'à l'ébauchoir de parler pour elles la langue artistique. Les demoiselles Thornycroft ont toutes trois exposé avec succès aux expositions annuelles de Burlington. L'aînée peint le portrait, et réussit surtout à rendre :

..... L'âge le plus charmant

Que l'homme, astre qui passe, ait sous le firmament.

La seconde, Miss Helen, peint la figure, et procède des mystiques pour l'expression ; j'ai vu d'elle un *Saint Etienne mourant*, dont le regard eut plu à Quentin Metsys.

Miss Theresa, enfin, possède une légèreté de crayon et de pinceau en tout point remarquable ; mais qu'elle se défie des tentations de la peinture sacrée et des sujets académiques. La vie moderne offre tant de sujets, Mademoiselle, et vous les rendez si bien au crayon. Pourquoi ne pas les rendre en belle et bonne huile ?

J'aurais voulu vous citer les œuvres publiques de cette famille aimable, chers lecteurs, mais l'espace me fait défaut, et peut-être aussi votre patience. La fontaine de Park-Lane, supportée par les statues de Chancer, de Shakespeare et de Milton, est due au ciseau des Thornycroft. D'ailleurs, un peu partout, à Westminster, à la Chambre des Lords, à la résidence royale d'Osborne, l'on peut voir des marbres signés du nom que je vous ai fait connaître aujourd'hui, comme celui d'une famille qui cultive l'art sans restrictions, et donne un exemple que bien des artistes devraient suivre. Combien, en effet, laissent éteindre dans leurs familles les belles traditions de l'art !

c.

## PENSÉES D'UN RAPIN

SEL BIBLIQUE.

*Josué arrêta le soleil... c'était un fameux gendarme!**Le fruit défendu fut une poire d'angoisse.**Au sortir de Sodome, M<sup>me</sup> Loth se change en sel: de là se trouva si salée la conversation de Loth avec ses filles.**Le manteau de Joseph devint une veste pour Putiphar.**On prône les quinze jours de Jonas dans la baleine. Ma femme, — de par son corset, — s'y trouve toute l'année.**Noé peignit son arche au bitume, — ce fut le premier anversoïis!*

## NOUVELLES A LA MAIN

On nous écrit de Liège :

« M. Maurice Devries vient de terminer ses débuts à notre théâtre, où il a été admis en qualité de baryton de grand opéra. M. Devries dès son premier début, dans le rôle de Nevers, avait conquis tous les suffrages et toutes les sympathies de son public ».

Maurice Devries appartient du reste à une famille d'artistes. Ses deux sœurs, Jeanne et Fidès, ont remporté sur la scène de brillants succès et son frère Marcel, doit débiter un de ces jours à Bauxelles, au théâtre Flamand. Notre nouveau baryton a fait ses études musicales sous la direction de sa mère, et depuis quelques temps, il fréquentait pour se perfectionner, le cours de l'excellent professeur M. Henry Warnots.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

## FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

## THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 18, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

Echange, Réparation, Accordage.

## PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

## Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

## GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmonium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

## N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Place Sainte-Gudule, 9,  
Bruxelles.

## LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

11, rue de la Prévôté, 11, Bruxelles.

Etude de M<sup>e</sup> FRAEYS, Notaire à Bruges.

## VENTE DE TABLEAUX MODERNES

Collection J. DE POORTERE, de Bruges.

Le Notaire FRAEYS, de résidence à Bruges, procédera à la vente de la *Magnifique collection de Tableaux modernes* de feu M. François de Poortere, en son vivant greffier du Tribunal de première instance, à Bruges, les MERCREDI 25 ET JEUDI 26 OCTOBRE 1876, chaque fois à 10 heures du matin, en la demeure du défunt, rue Espagnole, 4, à Bruges.

Cette collection comprend des tableaux de P. Clays, Corot, Jules Breton, Victor Van Hove, Diaz, Eug. Verboeckoven, Robert, Lamorinière, Madou, Dansaert, De Groux, Ronner Henriette, Verlat, etc., etc.

*Exposition particulière*, les dimanche 22 et lundi 23 octobre 1876, le matin de 10 à 1 h., et l'après-midi de 2 1/2 à 4 h. 1/2. Prix payable au comptant, avec augmentation de 10 0/0.

On peut se procurer le catalogue et tous les renseignements chez : M. Vidal, marchand de tableaux, rue Villa Hermosa, 16, Bruxelles; M<sup>e</sup> Fraeys, notaire, rue Espagnole, à Bruges, et M<sup>e</sup> De Poortere, avocat, à Bruges.

## MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 43

29 OCTOBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ECRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

#### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

#### SOMMAIRE

A Bruges. — Quelques réflexions à propos du Buehmen-festspiel de Bayreuth. — Courrier de Londres. — Courrier de Paris. — Poésie : Le Bon Coin. — Causerie théâtrale. — Pensées d'un rapin. — Nouvelles à la main.

#### A BRUGES

C'est le moment pour les coquecigrues.  
TH. DE BANVILLE.

Bruges, par ces temps froids, se réchauffe au feu des révolutions : la guerre civile a éclaté au sein de son Académie des Beaux-Arts et va brandissant sa torche par les rues !

Aujourd'hui qu'une première bataille a été livrée — et gagnée, il en faut parler et l'on peut chaudement féliciter les esprits droits, éclairés et probes qui ont remporté la victoire sur l'ignorance et les absurdes prétentions d'une lancette en délire et d'un tricorne lourd de grotesques orgueils.

Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de livrer le sanctuaire de l'Art brugeois — l'Académie — à des griffes aussi sacrées en Foy que profanes en Art...

Quelqu'un avait caressé le rêve fantasque de faire de l'Académie des Beaux-Arts une sainte pépinière d'anti-nus, destinés à alimenter les futures Expositions d'Anvers, sachant bien que nul artiste ne voudra dorénavant se contaminer en envoyant des toiles à « la nécropole artistique. »

On voulait dans la ville de Hemling, implanter les toiles orthodoxes brossées au goupillon, la peinture aux huiles saintes, l'aquarelle à l'eau-bénite!...

L'incroyable campagne s'ouvrit sous la maligne direction de M. le docteur Vanden Abeele, — chapeaux bas, très-bas! — fidèle croyant qui voulait à tout prix introduire dans l'arche académique son Excellence M. Van Hove, — *vicairé général!*

Heureusement que les honnêtes gens — en majorité à Bruges, — ont renvoyé l'Esculape à ses charpies, le porte-missel à ses encensoirs.

Nous allons, pour la haute édification de nos lec-



teurs, narrer par le menu le plaisant « s'en va-t-en guerre » de nos deux purgons : l'un, Purgon des corps ; l'autre, Purgon des âmes !

La plupart des Académies du pays sont des institutions communales. L'Académie brugeoise — l'honneur en revient à Marie-Thérèse, — est l'œuvre d'une association privée et se trouve régie par un conseil de direction plus ou moins directement choisi par les sociétaires.

L'Etat et la commune interviennent par voie de subsides.

Cette manière de *Self-gouvernement* artistique devrait produire les meilleurs, les plus sûrs résultats, étant donnés surtout les goûts élevés et le tempérament artiste de la population, qui fournit chaque année plus de 500 élèves à la dite Académie.

Comment cependant admettre la presque complète nullité des résultats ?

C'est que l'enseignement des arts du dessin se trouvait *dans son principe même* étrangement vicié. Depuis un grand nombre d'années, le Conseil de direction de l'Académie était au pouvoir d'une coterie dont les seules préoccupations consistaient à cacher sa faiblesse et son insuffisance sous de ronflants rapports, tirades à effet, phrases à double fond, feux d'artifice de rhétorique ; coterie dont l'unique souci était d'écartier soigneusement de son sein infécond tout esprit capable, toute compétente personnalité. Son mauvais vouloir allait jusqu'à tracasser les professeurs dont le mérite portait ombrage à l'ignorante vanité de la Direction et de ses créatures.

Le chef attiré de la clique académique, était certain docteur omniscient, dévoré vif par l'ambition et chez qui l'amour-propre remplaçait l'amour du Beau — ces deux amours étant incompatibles chez notre académique Diafoirus !

Tenaillé par le désir de se mettre en vue, notre homme de l'Art — pas du bel Art ! — grimpa à l'Académie brugeoise comme on grimpe sur un piédestal.

Il en fit sa chosette, sa marotte et, l'on doit le reconnaître, s'en servit le plus habilement *ad majorem Vanden Abeeli gloriam*.

Quant aux études artistiques... nenni ! Faut-il l'écrire ? L'enseignement bientôt s'appauvrit et périclita : à part les cours d'Architecture et de Modelage, les classes supérieures furent envahies par le faux-goût et la convention. Le *chic* devint irrémédiablement la lèpre de l'établissement.

C'est alors que « les pilules » du secrétaire-médecin, auraient été les bien acclamées !

Les élèves déroutés pataugeaient dans l'ornière des routines, les cultes du Beau et du Vrai s'en allaient à la débandade, mis en fuite par je ne sais quelles formes conventionnelles et quel genre de mauvais aloi !

D'autre part, le relâchement général s'étendit jusqu'aux concours qui, dans certaines classes, devinrent souvent la cause d'abus inouïs.

Ce fut l'Académie du docteur Pétaud !

Enfin les sociétaires s'émurent, levèrent la tête, et l'an 1872 vit se former une vivace opposition qui patronna la candidature de M. Dobbelaere, peintre-verrier fort estimé et que l'Académie aurait dû être heureuse et fière de s'attacher.

Mais la coterie jalouse renversa M. Dobbelaere.

L'année suivante, l'opposition mit en avant M. Van Hollebeke, dont deux portraits ont été grandement remarqués au dernier Salon de Bruxelles.

Mais la coterie jalouse renversa M. Van Hollebeke comme elle avait renversé M. Dobbelaere, et glorieusement élut un épicier.

Cependant grandissait, grandissait l'opposition.

Les académistes acculés dans leur impasse, durent chercher de nouveaux expédients. M. Vanden Abeele, le docteur dirigeant, est, comme on l'a vu plus haut, un fervent soutien de l'Eglise. Il s'avisait de faire entendre aux siens que l'opposition en voulait non à son administration, mais à l'orthodoxie de ses opinions.

Cette ruade suffit pour plonger dans un saint émoi, bans et arrières-bans, le banc tout entier ! Mettant dévotement à profit certaine lacune dans le règlement de la Société, la coterie fit, l'avant-veille de l'élection pour le renouvellement du conseil académique, inscrire clandestinement une cinquantaine de nouveaux sociétaires, destinés à créer une majorité factice mais bien pensante.

Car le choix du docteur s'était incontinent porté sur M. Van Hove, de son état vicair-général.

Le moindre badigeonneur eut certes été moins étranger aux Beaux-Arts ! Mais il fallait à tout prix un chapel noir à trois cornes...

L'assemblée répondit à ce barbare défi en nommant — à soixante voix de majorité — MM. Devaux, Van Heerswyngels et De Meyer.

Pour le coup, voici perdues les illusions et l'influence de notre saint Hippocrate qui reste seul entre sa veste et sa soutane.

Cependant ses copains de l'Administration communale laissent entendre dans leurs feuilles officieuses que la ville de Bruges pourrait bel et bien supprimer le subside dont jouit l'Académie.

Infortunée institution, ta destinée serait-elle donc liée jusques au bout au sort d'un bavard ? L'Académie brugeoise, après avoir servi de tremplin et de pavois à quelques bourgeoises vanités, se verrait-elle condamnée à mort parce que les sociétaires, justement indignés, n'ont point voulu la laisser opiniâtrement victime de l'incurie et de l'ignorante suffisance d'un secrétaire

*bien-pensant* peut-être, mais sans conteste *mal-agissant* ?  
C'est ce qui serait bel à voir !

MARC VÉRY.

## QUELQUES RÉFLEXIONS

à propos du *Buehnenfestspiel* de Bayreuth.

### I

Les fêtes de Bayreuth sont terminées depuis longtemps ; peut-être même sont-elles déjà oubliées, par ceux du moins qui n'ont pas eu la bonne inspiration d'aller juger par eux-mêmes de la plus grande entreprise musicale, dont on ait jamais conçu la pensée ; je crois cependant que le moment n'est pas mal choisi, pour donner mon appréciation sur ces fêtes, ainsi que sur l'œuvre de Wagner en général. En effet, le brillant succès obtenu à Bayreuth cette année, a décidé les organisateurs du *Buehnenfestspiel*, à donner au mois d'août prochain une nouvelle série de représentations. Il me semble dès lors opportun de mettre les lecteurs de l'*Artiste* à même de juger s'ils feront sagement d'y assister.

Le début de cet article montre déjà suffisamment, que je n'ai nullement regretté ni le temps ni l'argent, que j'ai consacrés à mon excursion de Bayreuth. Bien que grand admirateur de *Tannhaeuser* et de *Lohengrin*, je n'avais pas l'intention d'aller entendre l'*Anneau du Nibelung*, œuvre bien plus *Wagnérienne* que les précédentes, au dire de chacun. Néanmoins, à la dernière heure, je me décidai à partir et je me félicite chaque jour de cette résolution, car le seul regret que j'éprouvai, comme bien d'autres d'ailleurs, fut de ne pouvoir assister à une nouvelle série de représentations. Est-ce à dire qu'il n'y a pas eu de note discordante au milieu de ce concert d'éloges des auditeurs de l'*Anneau du Nibelung*. Nullement. Je n'ignore pas, et la lecture des journaux me l'a prouvé, qu'à côté des détracteurs systématiques, des rivalités mesquines de certains compositeurs, des concessions d'opinion de certains journalistes aux préjugés de leurs lecteurs(1), il y a eu des hommes sincères qui, attachés aux procédés anciens, ou partisans exclusifs des airs faciles et populaires, des mélodies gracieuses, ne trouvèrent pas dans l'*Anneau du Nibelung* la gaieté, ni les délassements de l'opéra italien ; mais les vrais amateurs de musique, ceux qui ne vont pas au théâtre pour tuer le temps, ou charmer les intervalles de leurs conversations par l'audition de quelques jolis airs, pour y admirer la virtuosité d'une prima donna ou les charmes des ballerines, ont trouvé à Bayreuth ces vraies jouissances musicales, qui loin de s'affaiblir par des auditions répétées, s'accroissent à mesure que l'on s'initie davantage aux beautés réelles qu'elles vous font connaître. Ici la musique au lieu d'être *exclusivement* une distraction, un amusement pour une population ennuyée et avide de plaisirs, la musique remplit son véritable rôle : celui de s'appliquer à arracher un peuple aux intérêts

(1) L'un d'eux transporté d'enthousiasme disait là-bas : Dussè-je perdre ma place au..... (l'un des journaux les plus répandus de Paris), je dirai combien cette musique est splendide. Cela ne l'empêcha pas de publier le contraire.

vulgaires qui l'occupent tout le jour, pour l'élever au culte et à l'intelligence de ce que l'esprit humain peut concevoir de plus grand et plus profond.

Pour faire une étude complète du sujet qui m'occupe, je devrais traiter séparément et en détail les différents côtés de l'œuvre Wagnérienne représentée à Bayreuth : la juger au point de vue de l'œuvre poétique ; parler de la mise en scène ; m'occuper de la musique proprement dite ainsi que de l'interprétation ; mais mon but étant presque exclusivement musical et les journaux ayant suffisamment traité les autres points, je n'en dirai que peu de chose, et pour autant que cela serve de complément nécessaire au sujet principal de mon entretien.

Avant d'entrer sérieusement en matière, je crois utile de dire un mot des idées Wagnériennes en général et d'expliquer en quoi consiste la réforme inaugurée par le grand compositeur. J'emprunterai quelques passages à la lettre qu'il écrivit en 1860 à Fréd. Villot et ferai remarquer en passant que ses théories, loin d'être antérieures à ses compositions, ne sont que des déductions, qu'il s'est efforcé de tirer de ses opéras, tels que l'inspiration les lui avait fait écrire.

Tout le monde parle de la *mélodie continue*, mais bien peu d'amateurs connaissent la signification véritable de cette expression ; à peine quelques-uns ont-ils une idée vague de ce qu'ils appellent le système Wagnérien, ou le traitent ironiquement du nom de *musique de l'avenir*. Je vais essayer d'en donner une idée, nécessairement bien imparfaite, vu le cadre restreint qui m'est imposé.

Pour mieux me faire comprendre, je comparerai l'opéra *dans sa forme la plus simple et la plus primitive*, à ces pièces avec chant que nous avons entendues. Bien qu'ici la musique ne soit qu'un accessoire, tandis que dans les pièces lyriques elle devrait jouer le rôle important, je retrouve dans la plupart des opéras italiens et mêmes français, une grande analogie avec cette disposition, c'est-à-dire, un sujet servant de prétexte pour amener des morceaux de chant cadencés en périodes régulières, comme les airs de danse, sur un certain nombre de types déterminés, et auxquels l'orchestre, véritable accessoire, joint un accompagnement monotone. L'orchestre me rappelle ici en plus grand le rôle de la guitare dans les romances du commencement du siècle.

À mesure que le genre se modifie, le dialogue parlé est remplacé par un récitatif, accompagné de quelques maigres accords, et que les Italiens récitent aussi rapidement que possible, reconnaissant intuitivement qu'il n'a rien de musical et sert à peine de remplissage, de trait d'union entre les airs destinés à mettre en évidence les moyens vocaux et la virtuosité des chanteurs.

Plus tard, cependant, l'opéra se perfectionne. Quelques hommes supérieurs à leur époque entrevoient par moment l'idéal. Ils ont compris que l'opéra doit être une action dramatique lyrique représentée sur la scène, et certains effets qu'ils ont produits montrent la puissance incomparable de la musique. Dans leurs opéras, se trouvent des pages admirables où l'inspiration a fait irruption, où elle a brisé les barrières étroites dans lesquelles la routine et les idées fausses et conventionnelles l'avaient renfermée. Pourquoi hélas ! trouve-t-on même dans ces œuvres de premier ordre, à côté des choses les plus parfaites, des plus nobles beautés, des passages d'une

absurdité inconcevable, qui tombent jusqu'à la trivialité! Pourquoi faut-il que ces hommes de talent aient sacrifié à l'amour de la popularité et aux préjugés de l'époque!

Dans les œuvres des compositeurs dont je parle, le courant musical est interrompu à tout moment par cette pernicieuse juxtaposition du récitatif absolu et de l'air absolu, qui oppose à toute espèce de grand style un invincible obstacle. En effet, la mélodie s'y trouve par morceaux isolés, entre lesquels s'étendent des intervalles remplis par un semblant de musique, que l'on ne peut caractériser autrement que par l'absence de toute mélodie. Ces phrases banales se montrent sous un aspect trivial, semblable à celui de la musique de table, c'est-à-dire, une musique qui, entre les agréables mélodies qu'elle fait entendre par intervalles, offre encore un bruit propre à exciter la conversation.

N'est-ce pas aux grands hommes qu'il appartient, en sortant des routes frayées, de former le goût du public, de créer des modèles pour leurs successeurs, au lieu d'emprisonner leur génie dans le cadre étroit, dont leurs devanciers n'ont pu sortir.

(A continuer.)

RÉAL.

## COURRIER D'ANGLETERRE

Liverpool, 26 octobre.

J'ai repris ma vie errante avant d'avoir pu compléter les notes que je vous destinai sur quelques ateliers londoniens, depuis le musée de Val Prinsep, peintre fortuné qui reçoit 150,000 fr. pour aller passer quatre mois à Delhi, dans l'Inde, et y croquer la physionomie caractéristique de quelques rajahs, — jusqu'au palais d'Alma Tadema, l'auteur des tableaux *peints à la grecque* (sans double entente). Notons en passant que depuis son dernier voyage à Rome, Alma Tadema semble être dans une voie nouvelle, toute claire et lumineuse; le soleil tend à remplacer dans ses dernières œuvres la lampe de l'atrium, et un ciel d'Italie fort bien traité nous fait mieux plaisir que les plafonds pompéiens. Mais laissons cela, et n'oublions pas que nous sommes à Liverpool, grande machine commerciale et fort peu artistique, où je ne ferai pas long séjour.

Les émigrants y pullulent par les rues, essayant de tromper par des libations de *gin* le regret dû à la patrie que l'on quitte. C'est un triste spectacle que celui de l'embarquement; rangés sur le pont du navire, les pauvres gens poussent trois hourras « pour la vieille Angleterre » qu'ils ne reverront jamais. Le capitaine marque le temps par les hip! hip! traditionnels, mais malgré ses efforts pour paraître joyeux, on voit que le brave homme entend les sanglots qui s'échappent en guise de *hourras*. Cependant les amis (?) de ceux qui partent et les autorités du port, debout dans le remorqueur voisin, répondent à l'adieu du navire, mais d'une voix ferme, ceux-ci, et presque indifférente. Un coup de canon annonce le départ, et filant devant les chantiers de Birkenhead, le vaisseau-transport s'engage dans le Mersey, et prend sa course fantasque vers Natal, les îles Bermudes, ou le Canada. Notre remorqueur nous ramène au rivage où nous arrivons plus émus que nous ne le voudrions.

C'est à Liverpool que s'est tenu cette année le congrès des sciences sociales. Il y avait une section d'art, présidée par

M. Paynter, et honorée de la présence d'un grand nombre de notabilités artistiques... d'Angleterre.

M. Paynter, dans son grand discours d'ouverture, a avoué que les Anglais ne peignaient pas avec autant de facilité que les artistes de l'école française, et qu'ils ne disposaient pas des mêmes ressources techniques. « Mais s'est-il écrié, nous les surpassons par la profondeur de notre sentiment, et l'éclat poétique de notre imagination... » En admettant que ce fatras fut vrai, cela ne rendrait pas la peinture anglaise meilleure.

Le fait est que l'Anglais supplée souvent par des ficelles à ce qu'il appelle la facilité technique de l'école belge et française, c'est-à-dire, à notre facture plus large, à notre peinture *au courbet*, comme dit le Rapin de *l'Artiste*.

Je trouve précisément dans mon carnet quelques notes sur la « dixième exposition d'hiver des peintres de cabinet (cabinet pictures in ail) » ouverte à la Dudley Gallery, depuis lundi dernier. Je n'ai pu y faire qu'une seule visite, mais cela m'a tellement suffi que... le lendemain je quittais Londres. Je voudrais ne rien vous dire de plus sur cette galerie, dont rougissent les Anglais eux-mêmes, et que regrettent les artistes exposants. Y a-t-il dix toiles passables, me demandait quelqu'un qui hésitait avant d'entrer; et d'honneur je ne savais que répondre. Voyons, il y avait une étude espagnole, quelque peu calquée sur Regnault, de *Burgers*, — des études bretonnes de *Hovenden*; celui-ci est presque dans le vrai, — une Gretchen au rouet de *Herkomer*, avec une épigraphe allemande; drôle de peinture, et cependant il y a du sentiment et de la couleur, mais trop délayée, — des fleurs de *Helen Thornycroft*, bien comprises, mais pourquoi ce fonds terreux? — un soleil levant à Venise, de *Osborn*, etc., etc. En somme assez triste exhibition, à laquelle je suis heureux d'échapper, et qui me fait trouver moins noirs les pontons de Liverpool.

Je pars demain pour l'Irlande, et ma prochaine lettre sera datée de la *Verte Eryn*.

c.

## COURRIER DE PARIS

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'ARTISTE).

Paris, le 27 octobre 1876

La semaine qui vient de s'écouler n'a pas été bien féconde en incidents artistiques. Cette disette de nouvelles rend ma tâche assez difficile et d'autant plus que je ne puis vous rendre compte des innombrables « premières théâtrales » qui se succèdent ici sans relâche — je serais forcé de dépasser l'espace qui m'est réservé dans les colonnes de *l'Artiste* et réellement cela n'en vaut guères la peine.

Mais je viens d'apprendre à l'instant que votre Opéra va représenter un de ces jours le *Piccolino* de M. Guiraud et j'ai pensé que vous liriez au préalable avec quelque intérêt un compte-rendu sommaire de cette perle musicale qui fait courir tout Paris au théâtre de M. Carvalho — l'homme le plus occupé, paraît-il, de France et de Navarre.

*Piccolino*, vous le savez probablement, n'est pas né d'hier: il vint au monde sous les lambris dorés du Gymnase en 1861, et ce n'est qu'au mois d'avril dernier qu'il fut transformé en opéra-comique, de par M. Guiraud, un prix de Rome. Le lendemain de la première représentation, tout Paris connut le succès de la veille et le nom de l'auteur fut dans toutes les

bouches. Pensez donc, un prix de Rome arriver à la célébrité ! Le fait est rare, en vérité. Combien en effet de ces lauréats de l'art classique ne remportent en leur vie qu'une seule palme — celle de l'Académie.

Cela me rappelle cette définition satirique mais bien vraie d'un grand écrivain : « le prix de Rome est un billet de correspondance pour l'omnibus de la célébrité, mais l'omnibus passe toujours « complet » et le malheureux lauréat ne parvient jamais à y trouver la moindre place.

Mais revenons dans la salle de la rue Feydeau.

Après une ouverture savamment orchestrée, la toile se lève et montre au public l'intérieur d'un chalet suisse dans lequel on célèbre la fête de Noël. La maisonnette est habitée par le pasteur Tidman, sa femme, ses deux filles et une pauvre orpheline dont la mère y est morte et que les braves gens ont adoptée. Mais Marthe n'est pas gaie comme ses sœurs d'adoption, un chagrin secret lui ronge le cœur. Jadis un artiste — ces gens sont sans pitié — passa, en se rendant à Rome, par le hameau où habite la charmante enfant et séduisit la pauvre fille en lui promettant de l'épouser.

Deux autres artistes, se rendant également dans la capitale italienne où ils vont retrouver un ami qui n'est autre que Frédéric Auvray, l'infâme séducteur, viennent en s'arrêtant à l'habitation de Tidman, rouvrir les plaies qui saignent encore au cœur de Marthe. Tous les souvenirs du passé se réveillent et, malgré les prières et les supplications de ses bienfaiteurs, elle part aussi pour Rome.

Le second acte se passe dans une maison de campagne des Strozzi dont la sœur aime Frédéric. Mais la vie de ce dernier est en danger et il doit songer à partir. Ses amis découvrent sa retraite, lui offrent un joyeux repas, au dessert duquel chaque convive chante les charmes de sa dulcinée. L'un d'eux aime les femmes chauves : « la plus belle, je vous jure, est la femme sans cheveux, car elle change sa coiffure au gré de ses amoureux : la plus belle, à mon avis, est la chauve, mes amis, car le moment le plus doux, sans contredit, est quand la chauve sourit ». Ce jeu de mots est accueilli par des oh ! oh ! énergiques, ce qui n'empêche que chaque soir le couplet est redemandé.

Le repas est sur le point de se terminer quand soudain un jeune Italien, marchand de statuettes, qui n'est autre que Marthe, vient charmer les convives de sa voix fraîche et jeune. Le petit artiste est admis dans la bande joyeuse, à l'unanimité. Il va bientôt payer sa bienvenue.

Des assassins se jettent soudainement sur Frédéric ; Piccolino intervient, pare le coup destiné à son ingrat amant et tombe blessé.

Au 3<sup>e</sup> acte, nous sommes dans l'atelier de Frédéric où il a donné rendez-vous à sa dulcinée ; celle-ci s'y introduit à la faveur d'un déguisement et c'est Piccolino qui la reçoit. Il devine sa rivale sous ce masque et il ne lui épargne aucune humiliation, il lui fait comprendre qu'elle ne doit plus compter sur l'amour de Frédéric.

La pauvre Hélène désespérée prend la résolution d'entrer au couvent.

Frédéric, à son arrivée, apprend ce qui s'est passé et chasse Piccolino, qui, fou de douleur, cherche dans le suicide une fin à ses malheurs. Mais il est sauvé heureusement et Frédéric, reconnaissant Marthe dans le petit italien qui lui a sauvé la vie, rachète en l'épousant son ingratitude passée.

Ce libretto est un mélange curieux de drame, de comédie, d'opéra-comique et d'opérette, et c'est le principal reproche qu'on lui adresse. Heureusement la partition en rachète amplement les faiblesses.

Je ne veux pas l'analyser, c'est une tâche qui revient naturel-

lement à votre critique ordinaire chargé de la causerie musicale.

Ce que je regrette pour vous, c'est que vous n'avez pas à Bruxelles Galli-Marié, qui fait de *Piccolino* une création supérieure encore à celles si belles pourtant de *Mignon* et de *Carmen*.

\* \*

J'apprends à l'instant que *Kosiki* ne sera pas joué aux Fantaisies-Parisiennes. On annonce, mais sous toutes réserves, que M. Delvil a acheté la partition. Je le souhaite pour vous et j'assure d'avance d'amples recettes au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, s'il monte toutefois la nouvelle opérette de Lecocq, avec le même luxe qu'à la Renaissance.

\* \*

Hier aux Folies-Dramatiques a eu lieu la première de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, de Lacombe, un jeune qui promet. Je crois pouvoir vous annoncer que M. Humbert s'est réservé le droit de représenter la pièce à Bruxelles.

GEORGES LÉONARD.

## LE BON COIN

A ALEXANDRE DE ST-MOULIN.

*Dans la cave obscure est une  
Place antique, coin sacré,  
Dont nulle main importune  
Ne touche au seuil révééré.*

*Arachné, sans nul déboire,  
Sa dentelle y va plaçant,  
Ou bien fait la balançoire  
Au bout d'un fil qui descend.*

*La limace voyageant  
Fait luire au mur qui s'éraïlle  
Ses arabesques d'argent  
Qui décorent la muraille.*

*Des légions de cloportes  
A la cuirasse aux tons gris  
Font des jeux de toutes sortes  
Sous les dalles en débris.*

*Vétu d'un foin respectable,  
Là, le vin des bons aïeux  
Dort d'un somme inimitable  
Qui date d'un siècle — ou deux !*

*C'est la santé, c'est la joie  
Que recèlent ces flacons  
Dont le verre noir chatoie  
Sous de poussiéreux flocons.*

*C'est pour les amis qu'on garde  
Ce nectar si précieux ;  
Ou lorsque la fièvre farde  
L'un de nos fronts soucieux...*

*Dans la cave obscure est une  
Place antique, coin sacré,  
Dont nulle main importune  
Ne touche au seuil vénéré.*

T. H.

## CAUSERIE THÉÂTRALE

### THÉÂTRE DES DÉLASSEMENTS

Nous n'avions jamais été au théâtre de la rue de Brabant et nous mettions peu d'empressement, du reste, à faire la connaissance de sa troupe, que nous nous figurions composée de cabotins recrutés un peu partout, et parmi les étoiles foraines et parmi les invalides d'autres scènes. Ce n'est donc pas sans de légitimes appréhensions de fou rire que nous allâmes ces jours derniers entendre déclamer aux Délassements le magnifique drame de Victor Hugo, dans lequel, sous la livrée et le pourpoint de *Ruy-Blas*, Frédérick Lemaître avait trouvé jadis une de ses plus belles créations.

L'aspect de la salle aux lambris fanés dont le temps n'a respecté ni l'or, ni le coloris, n'était pas fait pour nous rassurer beaucoup.

Le proverbe « pauvreté n'est pas vice » nous semblait, malgré nous, devoir mentir ce soir-là et nous plaignions d'avance les malheureux qui, sans douter de rien, revêtaient à cette heure la riche toilette de la reine d'Espagne et le pourpoint de Don César de Bazan.

Nos réflexions n'étaient interrompues que par le bruit des spectateurs qui, à notre grand étonnement, accouraient en foule et par le sifflement plaintif et lugubre, que gémissaient sur le chemin de fer voisin, les « monstres aux poumons d'acier » et qui retentissait, sinistre, jusque dans l'avant-scène que nous occupions.

Soudain le signal traditionnel annonça le lever du rideau et le drame commença.

Que pourrions-nous vous en dire ? Vous connaissez *Ruy-Blas*. C'est un chef-d'œuvre du bon temps de Victor Hugo. Et l'interprétation ? Très-couvenable, cher lecteur. Vous pensez si nous avons été surpris. Nous étions venus pour rire, mais nous n'en avons vraiment pas eu l'occasion.

La troupe des Délassements est composée d'acteurs consciencieux, non dépourvus de mérite.

Presque tous disent le vers correctement et non sans intelligence. Nous dirons plus, il y en a deux ou trois qui ont réellement du talent.

Les Délassements ont entr'autres un premier rôle, dont plusieurs scènes supérieures ne seraient pas dégoûtées. M. Nersant est un véritable artiste qui brillera bientôt dans un théâtre plus important — nous n'en doutons pas.

En somme, nous le répétons, une interprétation très-convenable qui respecte assez bien les beautés littéraires et scéniques de l'œuvre.

Nous en félicitons M. Laborde, le directeur des Délassements. Son théâtre est avant tout une scène populaire, la seule, qui grâce au prix raisonnable des places, soit encore accessible aux petits bourgeois et aux ouvriers ; et là, vraiment, quand on leur offre des spectacles comme celui auquel nous avons assisté, ils n'ont à regretter ni leur temps, ni leur argent.

MAURICE GEORGES.

## PENSÉES D'UN RAPIN

*Les barbiers sont gens sans gêne : ils prennent tout le monde par le menton...*

*Et gens bien dangereux : ils ne vous parlent jamais que le couteau sur la gorge !*

*Quand je monte ma garde et qu'il pleut, comme Faust, j'aime ma guérite.*

*Quand la plante des pieds fleurit, ce sont des oignons qui poussent.*

*Un bossu a toujours la bosse de quelque chose.*

*L'Histoire est presbyte ; elle n'y voit clair que de loin.*

## NOUVELLES A LA MAIN

Nous enregistrons avec plaisir le succès que vient d'obtenir à Rennes un de nos compatriotes, lauréat du Conservatoire de Bruxelles, et élève de M. Warnots.

M. Tollenboom, dont le nom de théâtre est Tollens, a débuté dans *Lucie*. Rappelé après les trois premiers actes, il lui a été fait une véritable ovation au quatrième, après la romance : *Mon bel ange, ma Lucie*.

Ce début promet au jeune ténor une brillante carrière. M. Warnots peut s'attribuer une large part de ce succès que M. Tollenboom doit aux leçons de son savant professeur.

Une représentation de *Faust* a été tout aussi heureuse. Un troisième début dans les *Mousquetaires de la Reine* a clôturé les épreuves.

M. Tollenboom a été admis en qualité de premier ténor par 34 voix contre 11.

— Nous allons être privés cet hiver d'un de nos plus grands et de nos plus sympathiques artistes.

Le violoniste Vivien va parcourir avec Madame Essipoff et différents autres artistes, les principales villes de l'Amérique telles que : Chicago, Philadelphie, Boston, New-York, etc.

Son absence sera au moins de six mois.

M. Vivien recevra pour cent concerts la somme de vingt-cinq mille francs.

Tout en regrettant pour nous le départ de M. Vivien, nous ne pouvons que le féliciter de ce brillant engagement, et son talent est trop universellement reconnu, pour que nous ayons besoin de lui souhaiter des succès.

— M. V. Ceuppens, maître de chapelle de l'église St-Boniface à Ixelles fera exécuter le jour de la Toussaint, à 10 heures, pour la première fois, la messe en *mi* de J. Verhulst, le savant directeur du Conservatoire d'Amsterdam, ainsi qu'un *Tantum Ergo*, composé à Paris en 1849, par notre regretté Alexandre Stadtfeld.

Le lendemain 2 novembre, jour des Trépassés, au salut de 7 heures, dans la même église, ainsi qu'à celui de l'église Saint-Michel, rue du Poinçon, à 8 heures, M. Ceuppens fera exécuter le *Jesu Salvator*, de Vandenplas, dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros.

### EXPOSITIONS — SPECTACLES — CONCERTS

MONNAIE. — Incessamment : *Piccolino*, opéra-comique en 3 actes, de Guiraud.

PARC. — *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce en 5 actes, de MM. Daudet et Belot.

GALERIES-ST-HUBERT. — *Les Dominos roses*, pièce en 3 actes de MM. Hennequin et Delacour.

Mardi 31 octobre, une représentation de M<sup>lle</sup> Agar.

Incessamment cinq représentations de M<sup>lle</sup> Delaporte.

FANTAISIES PARISIENNES. — *La Boulangère a des écus*, opérette en 3 actes, musique d'Offenbach.

THÉÂTRE DES DÉLASSEMENTS. — *Ruy-Blas*, drame en 5 actes, de Victor Hugo.

JARDIN ZOOLOGIQUE. — Tous les dimanches et jeudis, à 3 h., concert par une des musiques de la garnison.

CERCLE D'HIVER. rue Vautier. — Aujourd'hui dimanche, soirée intime suivie de Cotillon.

SKATING-RINK, rue Wiertz. — Ouvert tous les jours. Les mardis, jeudis et samedis soir, de 7 1/2 à 11 1/2 heures, concert.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et remisage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES  
COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobeilins de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAÎT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

Echange, Réparation, Accordage.

PIANOS

de  
J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

Photographie

Les ateliers de EUGÈNE  
GUERIN, photographe, 32,  
rue de Louvain, sont transfé-  
rés, 142, rue Royale, en face  
de l'Hôtel Mengelle.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmo-  
nium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Place Sainte-Gudule, 9,  
Bruxelles.

LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

11, rue de la Prévôté, 11, Bruxelles.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigé par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N<sup>o</sup> 44

5 NOVEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

#### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

*Libres propos.* — *La Bonne Cause.* — *Quelques réflexions à propos du Buehnenfestspiel de Bayreuth (suite).* — *Le Jour des morts: Stances noires.* — *Courrier de Paris.* — *Poésie: Immortelles.* — *Pensées d'un rayon.* — *Expositions.* — *Théâtres.*

## LIBRES PROPOS

1<sup>er</sup> Novembre 1876.

Voulez-vous me permettre, M. le Directeur ou MM. les rédacteurs de l'Artiste — je ne sais si l'Artiste reçoit l'impulsion d'un chef ou si les collaborateurs sont égaux sous la bannière qu'ils déploient avec une courageuse ardeur — de vous présenter, de temps à autre, sous ce titre : LIBRES PROPOS, quelques réflexions sur les événements artistiques qui se produisent en Europe, réflexions purement critiques que me suggère la façon bizarre

avec laquelle on envisage et on résout toutes les questions touchant à l'Art.

Je dois vous déclarer, tout d'abord, que je hais l'exclusivisme : le beau, d'où qu'il vienne, est toujours le beau. La perfectibilité — non pas la perfection, ce sommet inaccessible — se rencontre chez les artistes de tous les pays. En fait d'art, je ne suis *absolument* ni Belge, ni Français, ni Anglais, ni Italien, ni Espagnol, ni Russe : j'admire les chefs-d'œuvre, quels que soient les maîtres, et j'exprime mon avis sans tenir compte des susceptibilités de telle ou telle école.

Ceci soit dit en matière de préambule.

Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous parlerons musique.

Vous avez appris comme moi, par les journaux, le fait inqualifiable que Paris vient de laisser commettre. M. Padeloup, directeur des Concerts populaires, donnait aux Parisiens, dimanche dernier 30 octobre, une audition de la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, de Richard Wagner (1)

(1) Cette marche fait partie de la *Tétralogie*, exécutée dernièrement aux fêtes musicales de Bayreuth.



Cette marche a été sifflée à outrance, et avant le premier coup d'archet, par une partie du public.

J'ignore dans quelles conditions l'exécution a eu lieu ; je ne sais si cette page musicale a perdu de sa valeur, présentée au public sans les chœurs, sans le concours de l'orchestre invisible de Bayreuth : je suis donc tout à fait désintéressé dans la question et je puis dire ce que je pense : l'acte seul des siffleurs m'occupe. Eh bien ! je l'avoue en toute sincérité, Paris a perdu l'occasion de se montrer grand, artistiquement parlant. Quand je dis Paris, je vais trop loin : il ne s'agit heureusement que d'un groupe de siffleurs à tous crins. Il n'en est pas moins vrai que dans cette ville qui se glorifie, non sans raison, d'être le foyer de l'intelligence, l'œuvre d'un artiste de grande valeur a été sifflée avant qu'on puisse l'entendre.

— Ah ! voici les railleurs qui s'exclament : « Nous n'avons que faire d'écouter les monstruosité musicales de Wagner. »

Il s'agit bien vraiment de la personnalité de Richard Wagner, cette personnalité orgueilleuse au point de contester à quiconque le droit d'écrire de la musique. M. Wagner a dit beaucoup de mal de la France ; il en dit encore tous les jours, il en dira davantage encore maintenant. Mais, voyons, franchement, la France peut-elle être atteinte par les appréciations chagrines et fielleuses de M. Wagner : n'a-t-elle point son passé, son présent artistique qui la défendent et réduisent à néant les malversations de cet esprit malade qui ne peut se consoler d'être un artiste de génie et qui voudrait s'entendre proclamer le Dieu de la musique présente et future.

Tout cela n'est pas sérieux et je ne saurais voir dans cet aveugle tumulte l'expression d'un jugement qu'on doit, même à ses ennemis. Les choses qui relèvent du domaine de l'art demandent à être envisagées plus sainement. Si d'absurdes considérations de chauvinisme, ô Parisiens, vous interdisent d'applaudir Richard Wagner, que du moins, s'il présente une de ses œuvres à votre verdict — dont il reconnaît par ce fait seul l'autorité — vous ayez la sagesse d'écouter. Faites, si vous le voulez, des réserves ; jugez sévèrement. Mais enfin siffler n'est pas juger.

Vous avez, d'ailleurs, le droit de ne pas applaudir ; vous pouvez vous montrer injustes dans votre appréciation, en accueillant par le silence l'œuvre exécutée, fût-elle de première valeur ; vous pouvez même aller jusqu'à siffler l'œuvre wagnérienne, après l'avoir entendue. Mais aujourd'hui, quel jugement pouvez-vous formuler, puisque vous sifflez avant d'avoir entendu ? Votre acharnement fut tel que les femmes ont énergiquement protesté — non pas par sympathie pour la personne de Richard Wagner — et votre rage ne s'est

point arrêtée devant l'exécution de l'admirable ouverture du *Freyschütz*.

Est-ce bien là, je vous le demande, le fait d'hommes appartenant à la nation chevaleresque et généreuse par excellence et qui, pour une vaine question d'amour-propre, compromettent si légèrement la réputation artistique de leur pays.

— Richard Wagner est un ennemi, répondez-vous, nous ne souffrirons pas qu'on joue ses œuvres en France !

Outre que ces raisons sont mauvaises au fond — car on peut ne pas aimer la France et être un homme de génie — cet exclusivisme peut conduire très-loin. Les raisons d'animosité entre les peuples sont entretenues assez soigneusement par les intéressés, sans qu'il soit besoin d'ajouter à ces rivalités d'aussi mesquines provocations. Certes, M. Wagner n'en sera ni plus ni moins M. Wagner — c'est-à-dire, un musicien de grand talent — parce que des sifflets ont accueilli à Paris son *Crépuscule des Dieux* ; mais cette dernière ville vient de poser un acte d'ostracisme dont elle pourrait être la première à se repentir.

Voyons : supposons que sous le même prétexte — car il s'agit bien plus d'un froissement patriotique que d'un sentiment artistique — l'Allemagne rende la pareille aux compositeurs français.

— Ce serait de bonne guerre, dit-on.

— Mais ne sentez-vous pas que vous faites purement et simplement le jeu des politiciens et que vous étouffez dans leur germe toutes les tentatives artistiques. Les musiciens français ont à Berlin de sincères et passionnés admirateurs : admettriez-vous que demain, sur un mot d'ordre donné par l'homme que vous venez de siffler, toutes les œuvres françaises soient conspuées sans merci. Demain les Allemands ne peuvent-ils pas siffler le *Polyucte* de Gounod, le *Paul et Virginie* de Victor Massé !

Mais, je vous prie, me demande un de ces siffleurs, qu'aurait fait l'Allemagne si Richard Wagner eût été Français et que le *Crépuscule des Dieux* ait été exécuté à Berlin. J'aime à penser pour cette dernière ville que les choses se seraient passées d'autre sorte, et si je faisais partie de la grande et intelligente famille parisienne, je blâmerais ouvertement la conduite de mes compatriotes assez osés, pour prendre devant l'Europe la responsabilité d'un acte aussi injuste et si contraire à la libre manifestation et au développement de l'art musical.

Je me résume : mettant de côté la personnalité bruyante de Richard Wagner, pour laquelle je ne saurais avoir la moindre sympathie, l'auteur du *Tannhauser*, de *Rienzi*, de *Lohengrin*, des *Maîtres chanteurs*, etc., mérite toute notre attention. Tous ceux

que préoccupent les destinées de l'art véritable se doivent à eux-mêmes d'entendre les œuvres d'un compositeur dont le talent s'élève parfois plus haut que son orgueil.

Et cet orgueil n'a point de limites !

C'est alors qu'il sera possible de se prononcer sur les audaces du promoteur du grand mouvement musical qui se produit au delà du Rhin.

Pourquoi renouveler ces enfantillages devant lesquels n'ont pas trouvé grâce Meyerbeer et Rossini, et qui sont impardonnables à une nation chez laquelle le goût artistique est développé à un si haut degré. Ces démanagements patriotiques sont tout à fait hors de saison, et nous sommes certains que les désordres de dimanche sont désavoués par tous les esprits indépendants qui sont soucieux de leur dignité et ne reconnaissent pas à une poignée de fanatiques — wagnériens ou anti-wagnériens, c'est même chose — le droit de rendre des arrêts inspirés par la seule rancune. L'art est au-dessus de ces inqualifiables menées et j'estime la France trop éclairée pour donner raison à des maladresses aussi compromettantes. Aussi ai-je l'espoir que l'appel de M. Pasedeloup sera entendu.

« Le devoir des Concerts populaires qui ont tous ces jours marché en avant, dit-il, est de faire connaître à Paris des œuvres qu'on peut ne pas admirer, mais qu'il n'est pas permis d'ignorer et qu'une très-grande partie de mon public est curieuse d'entendre... »

... « Je n'ai pas plus le droit d'imposer Wagner aux uns que d'en priver les autres. Je ne puis que supplier tout le monde d'apporter moins de passion dans une question purement artistique et de laisser la musique de Wagner s'abriter à l'ombre des grands compositeurs classiques dans le culte desquels nous sommes tous unis par un même sentiment d'admiration. »

— Allons, messieurs, au nom de l'art, brisez vos sifflets ! Et, pour vous-mêmes, puissiez-vous avoir la sagesse d'étouffer ces accès de fièvre *Saint-Genestique* qui jettent le désarroi dans le monde musical, tout en vous couvrant de ridicule aux yeux de l'Europe !

G. D. NOEL.

## LA BONNE CAUSE

Un clou. — si je puis dire ainsi — un clou sur lequel nous devons taper encore et drû, souvent et toujours pour le faire entrer bien avant dans la tête de nos gens de plume et de verbe, c'est la fameuse question de fonder une *Société de Gens de Lettres* en Belgique. Société destinée à anéantir cette funeste « conspiration du silence » qui, systématiquement, se fait en

notre pays autour des écrivains et de leurs œuvres. Déjà, dans notre n° 27, notre collaborateur C. a lancé une première fanfare...

La Belgique, affirmons-le hautement, compte assez d'hommes de style et de parole pour former, en se coalisant, un groupe sérieux et fort. Pléiade militante qui réagirait contre l'apathie, l'inertie, la chronique indifférence du public... Elle se créerait des lecteurs et des auditeurs — et des éditeurs.

Ecoutez et méditez les dernières paroles de Tiel, le spirituel chroniqueur de l'*Actualité*, paroles sagement pensées et parfaitement exprimées :

« S'il y a un pays où la république des lettres n'existe pas du tout — mais pas du tout, c'est bien en Belgique.

« Non pas qu'il n'y ait des gens de lettres : il y en a, et quelques-uns même vivent de leur plume. Le cas est assez extraordinaire pour qu'on le mentionne.

« Mais il n'y a ni public, ni compétition, ni lettres, ni quoi que ce soit qui ressemble à un mouvement ; ces lettrés, pour si peu qu'ils soient, semblent vivre sous une cloche pneumatique ; de temps en temps un petit spasme les prend, alors ils font un article de journal ou un livre ; puis l'immobilité les reprend : ils ferment l'œil et s'endorment d'un sommeil de plomb.

« Il demeure entendu que tout homme qui écrit est, dans l'ordre moral, un peu plus bas que le dernier épicier ronté. C'est un paria. Son métier est celui d'un homme qui n'a pu être ni avocat, ni notaire, ni médecin et qui, de guerre lasse, s'est fait homme de lettres.

« Entrez dans nos librairies ; le libraire est somnolent ; il dort sur son pupitre ; des ombres de commis flânent mélancoliquement derrière les comptoirs. Par moments — très-rarement — un drelin drelin ; c'est le client. Il se faufile parmi les bouquins, achète parcimonieusement la nouveauté d'il y a six mois, et sort — un peu honteux d'avoir fait une si grande dépense.

« C'est qu'on ne lit pas. C'est qu'un livre pèse aux mains, c'est qu'on aime mieux, chez nous, nourrir son corps que son esprit.

« Nos gens de lettres s'étiolent dans cette atmosphère ; à peine éclos, ils tournent au champignon ; on les voit moisir sur place ; le peu qu'il en reste s'éreinte dans les journaux pour un salaire de commis de bureau. Très-tôt ils ont la honte de leur art : s'ils ont une personnalité, ils l'étouffent ; ils se montrent par les rues, avec la tête de tout le monde, habillés comme des clercs de notaire. Il y a loin de là aux types de Paris, romanciers, poètes, journalistes, sur lesquels le métier a mis son sceau et qui se voient et se font reconnaître à distance.

« En public, en soirée, ils évitent de parler d'eux-mêmes ; s'ils le font, on est bien près de les renvoyer à la taverne ; ils ne sont admis qu'à la condition d'être neutres. Aussi, pas d'écho, pas d'inspiration : — la pompe pneumatique ; on leur pompe la poésie, l'intelligence, la sensation — tout ce dont ils devraient vivre.

« Entre eux, ils font le mort. Jamais ils ne se parlent de leurs travaux ; on dirait des rentiers. A peine se connaissent-ils.

« Très-haut pourtant ils accablent le public : c'est lui l'auteur de tout le mal. Ils ne voient pas que la faute en est surtout à eux mêmes. Au lieu de faire de l'air et de la lumière autour d'eux, ils font le vide. Ils ont des plumes — et ne veulent pas écrire ; ils ont des voix — et ne veulent pas crier. Hors la politique et la baliverne, néant. Si pourtant Paris a un mouvement puissant, ses lettres et ses littérateurs, c'est qu'un immense va-et-vient de curiosité se fait incessamment autour d'eux. Les gazettes sont bourrées de mots, d'aventures, de portraits de gens de lettres. Un livre paraît-il ? En bien ou en mal tout le monde en parle ; les journaux sont remplis du livre et de l'auteur. A l'avance il est annoncé ; on le suit à travers ses éditions ; il trouve de suite une famille.

« Ce qu'il faudrait, mes amis, c'est faire entre nous la ligue de la presse, nous entendre, fraternellement, nous aider, pousser à la lumière nos œuvres... Et pourquoi n'aurions-nous pas notre Société des gens de lettres ? Pourquoi ne soutiendrions-nous pas mutuellement nos droits ? Pourquoi ne pas nous défendre contre ce qu'on appelle l'indifférence du public ? »

Tiel a raison — indubitablement : *l'union fait la force*, le moindre centime belge nous le dit !

Unissons-nous, mes frères de plume et d'éloquence, fusion-

nous nos ardeurs, créons enfin cette ligue littéraire qui doit faire éclore les talents, aider aux humbles, prôner les forts, exalter les oseurs.

L'indifférence est plus funeste cent fois que la critique la plus acerbe, la plus injuste. La critique, c'est le coup de fouet qui réveille et enflamme; l'indifférence, c'est la mortelle poussière qui vient poudrer les livres inréveillés. C'est la muette araignée qui en coud les pages oubliées et leur tisse de sa toile ténue un irrémédiable linceul.

De cette funéraire toile, de cette poudre mortelle sauvons nos œuvres; arrachons-les à l'oubli prématuré. Frères, réagissons contre l'indifférence aveugle et l'opiniâtre apathie! Coalisons nos forces éparpillées. Rassemblons nos styles en faisceaux et armons enfin la ligue militante des gens de verbe et de lettres!

MARC VÉRY.

## QUELQUES RÉFLEXIONS

à propos du Buehnenfestspiel de Bayreuth.

(Suite).

### II

Wagner, frappé des défauts inhérents à ce système conventionnel, profond admirateur de Beethoven, retrouvant dans les œuvres symphoniques de ce grand génie la sincérité, la forme idéale qu'il recherchait et dont les compositeurs d'opéras s'étaient tant éloignés, rêva la rénovation de l'opéra sur des bases identiques à celles que Beethoven avait suivies pour réformer la symphonie. La possibilité d'atteindre ce but lui était du reste démontrée par les essais tentés dans cette voie par Weber, noble et grand esprit, qui malheureusement avait, lui aussi, en dépit des exigences du style, fait des concessions à l'esprit du temps. Wagner, qui ne voulait faire de l'art que pour l'art, et qui, du reste, avait été littérateur avant d'être musicien, Wagner était tellement pénétré de la nécessité de l'accord intime entre le sujet et la musique, que pour y arriver plus sûrement, il voulut écrire lui-même les sujets de ses opéras, menant jusqu'à un certain point de pair la création du sujet et de la partie musicale de ses œuvres. Il résolut d'appliquer au drame lyrique la manière de Beethoven, c'est-à-dire, de supprimer jusqu'aux dernières traces de ces fatales périodes intermédiaires, tant en usage chez ses prédécesseurs et de donner aux liaisons mêmes des mélodies, tout le caractère de la mélodie. Il évite avec soin d'écrire des œuvres musicales dans le but de faire valoir les chanteurs, comprenant qu'il ne devait se servir du talent de ceux-ci que pour dramatiser l'action davantage.

Cela ne lui suffisait pas. Il rêvait de pousser la sincérité dramatique aussi loin que possible dans une représentation théâtrale. Il voulait écarter les causes d'in vraisemblance scénique et obtenir au théâtre une illusion presque complète. Pour atteindre ce but il fallait s'efforcer de chanter comme l'on parle. La parole, suite de sons produits par la voix, n'est en définitive qu'un chant, que seul le développement de plus en plus conventionnel des langues, a écarté de son origine.

Nous retrouvons encore aujourd'hui dans les racines des mots, la preuve que dans le principe la formation de l'idée d'un objet correspondait avec la sensation personnelle qu'il cause. La musique est une langue universelle que tous comprennent au milieu de la confusion des langues parlées. La mélodie telle qu'on devrait l'entendre en musique ne serait plus qu'une manifestation mieux marquée des sentiments que la conversation exprime. Elle doit donc procéder comme le langage. Vit-on jamais dans une conversation plusieurs personnes parler simultanément et se comprendre? Celles qui en agiraient ainsi seraient taxées d'absurdité. Comment donc admettre les morceaux d'ensemble tels que nous les trouvons dans les opéras. Ces conventions scéniques sont fausses et détruisent l'illusion. Aussi Wagner les rejette-t-il. Selon les lois de la logique, il faut que dans un dialogue chaque personnage chante séparément sans répéter indéfiniment les mêmes mots ou les dissimuler sous des roulades. Quant aux couplets et ritournelles, jamais l'idée ne lui viendrait d'en faire usage.

On me demandera quel doit être le rôle de l'orchestre dans l'opéra. Wagner a compris que ce puissant moyen harmonique ne doit plus servir de machine à accompagner. L'orchestre doit jouer un rôle analogue à celui du chœur tragique des Grecs.

Dans les tragédies de ces littérateurs modèles, le chœur était toujours présent, il cherchait à sonder les motifs de l'action qui se déroulait sous ses yeux. Seulement le chœur restait étranger à l'action. L'orchestre au contraire y participe intimement et tout en concourant à l'action précise de la mélodie, il entretient le cours interrompu de celle-ci et la fait comprendre. Grâce à lui on sait ce qui se passe dans l'âme des personnages, on pénètre les replis les plus intimes de leurs secrètes pensées, pendant que le chant explique les actes extérieurs et nuisibles du drame.

J'espère que ces trop courtes explications, empruntées en partie à Wagner lui-même, auront montré l'enchaînement logique du système Wagnérien et donné à mes lecteurs une idée de la mélodie continue. Reste à voir si en maintenant la musique dans les limites du vraisemblable, le Maître n'a pas sacrifié le charme mélodique et la séduction musicale. Mais avant d'entamer ce sujet, je veux achever l'étude des moyens employés par lui pour arriver à l'illusion scénique.

En premier lieu parlons de l'orchestre: la réputation de l'orchestre invisible n'est plus à faire. Il n'y a qu'une voix pour reconnaître l'effet magique qu'il produit. Il soutient le chant sans l'écraser, comme dans nos théâtres, et les divers instruments se fondent tellement qu'ils forment un ensemble d'une harmonie parfaite. Qu'on ne dise plus à présent que la musique de Wagner est *bruyante*. Lorsque son orchestre se trouve dans les conditions, qu'il lui a assignées, en aucune circonstance, il ne mérite ce reproche: les critiques les plus difficiles sont forcés de l'avouer.

La mise en scène du théâtre de Bayreuth était vraiment splendide. Selon les idées du maître, loin de détruire l'illusion, les accessoires doivent contribuer à la produire. Afin de tout mettre en relief sur le théâtre, il pourvoit celui-ci d'un éclairage remarquable, tandis que la salle rentre dans une obscurité presque complète pendant l'exécution. Comme, d'un autre côté, rien ne trouble la vue, que l'accès des portes est interdit pendant la représentation, que les applaudissements et les

rappels ne sont pas tolérés, rien ne distrait le spectateur, rien ne détourne son attention. On le comprend, dans de pareilles conditions, le drame lyrique l'absorbe complètement et le transporte dans les sphères de l'illusion.

(A continuer.)

RÉAL.

## LE JOUR DES MORTS

### Stances Noires.

Un crêpe enveloppait le manche de ma plume.

H. MURGER.



Bim, bam, bum! Bim, bam, bum! Bim, bam, bum!... râlent opiniâtement là-haut les voix d'airain. Et les hiboux et les corbeaux nichés dans les clochers d'ombre et de poussière emmitouffés, s'envolent à grands bruits d'ailes, lugubres, effarés!

Bim, bam, bum!... Ainsi désespérément nos pensées, oiseaux noirs, s'envolent de nos âmes endolories, à ce long jour de deuil.

Le ciel clôt sa reconfortante prunelle bleue et d'un crêpe voile son front. Par les mornes cheminées où se cabre la girouette, la bise geint et brame. Lentement, sourdement la brume tombe, tombe, glaçant les près, glaçant les villes, glaçant nos cœurs.



Bim, bam, bum! Bim, bam, bum!...

Au long des interminables murs des cimetières sans échos se glissent de sombres groupes... De malingres enfantelets en deuil, cheveux au vent, balbutient d'incomprises prières et versent d'inconscientes larmes. Des vieux, aux pas mal assurés, s'en viennent, moribonds, porter mainte pâle couronne, et verser le suprême pleur, peut-être sur des tombes rouillées et moussues qu'allument les flaves immortelles. Les veuves inconsolées errent, long-voilées et les yeux rougis, à travers les chemins étroits et glissants, ourlés de buis, s'agenouillant, éplorées, mains jointes, fatales, au coin des froides dalles sonores.



Bim, bam, bum!...

Bien des tombes sans fleurs nouvelles! Pauvres tombeaux délaissés où l'araignée tisse sa toile, où le mulot creuse son trou, où le ver file ses cocons muets.

Ni bouquets noués d'un crêpe, ni palmes trempées de larmes: l'ortie cruelle hérisse ses feuilles acérées; la ciguë hausse sa tige vénéneuse aux nœuds ensanglantés; la ronce enchevêtre sa trame, étouffant les frères Myosotis qui protègent d'oubli, étouffant les larges Pensées qui gardent la mémoire...

Nul soupir, nul regret, nul sanglot. Seul le cliquetis étouffé des feuilles mortes, glissant parfois sur les grès noircis, ou le bruissement discret des hauts gramens glauques qui frissonnent s'emmêlant, s'entrefrôlant, ou le cri funéraire de quelque

oiseau nocturne renfrogné au creux d'un saule éventré, évidé, ébranché.

Vagues tombes abandonnées, l'oubli, seconde mort, vous recouvre d'un manteau plus froid, hélas! plus lourd que l'implacable dalle.



Et le soir tombant, quand la nuit eût enténébré de son crêpe sinistre les façades moroses qui rougeoient aux feux des fauves reverbères, seul, je m'en fus lentement, sûrement, fatalement vers ma chère nécropole... le cœur féminin où, vivant, mon cœur s'est enterré, urne fantaisie où gisent ses pantelants débris, irrémisiblement.

L'huis dolent, tant de fois ouvert, se referma avec les bruits malsains des planches du cercueil... Rayonnante, ELLE m'ouvrit ses bras aimants et robustes; mais ses baisers fleuriraient je ne sais quel amer relent, — et, dans le fond tendu d'étranges ténèbres, l'alcôve mi-close revêtait pour moi l'aspect irritant et possédait les bizarres, les indicibles attirances d'un catafalque...

EDGARD MEY.

Jeudi 2 novembre.

## COURRIER DE PARIS

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste).

Paris, le 2 novembre 1876

*Jeanne, Jeannette et Jeanneton* ne passera à Bruxelles, aux Fantaisies-Parisiennes, que dans un mois.

Est-ce un succès? Est-ce un four? Je crois que l'opéra de Lacombe ne mérite

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Le libretto est assez faible, mais ça et là émergent quelques jolis mots, qui éclatent comme des pétards. Cela ressemble assez à ces bouquets de feu d'artifice trop peu fournis qui désappointent les publics, mais dont les rares chandelles romaines lancées une à une, lui feraient pousser des exclamations d'admiration.

En résumé, c'est assez gentil et assez amusant. Chaque éclat de rire désarme et fait excuser les faiblesses.

La musique est d'un jeune, pleine donc d'inexpériences, mais ce jeune promet et ira loin.

L'interprétation des Folies-Dramatiques est faible, et il est vraiment regrettable que les premiers frimas d'hiver aient ainsi enrôlé la jolie voix de M<sup>lle</sup> Preilly.

M Humbert a tort, à mon avis, de monter *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, qui ne tiendra pas plus l'affiche que *Rien qu'un jour* qu'il fait répéter en ce moment et dont Bruxelles aura la toute première.

Demain nous aurons encore deux premières: *Le Grand Frère* à l'Odéon et la *Boîte au lait* aux Bouffes. Je vous en dirai un mot la semaine prochaine.

Le succès de *Kosiki* grandit chaque jour. Dimanche dernier on a fait une recette de 5,217 francs, la plus forte qu'ait jamais encaissée la Renaissance. Je ne me suis donc pas trompé en constatant le succès de l'opérette japonaise et en le proclamant hautement et contrairement à l'avis d'un grand nombre de mes confrères. M. Humbert a lâché là une bien belle occasion de faire de l'argent !

J'apprends à l'instant que l'*Ami Fritz* ne sera joué que l'année prochaine. On a repris au théâtre Français *Paul Forestier* avec une interprétation hors ligne : M<sup>me</sup> Favart, MM. Got, Delaunay et Coquelin. Jugez donc !

Vous aurez appris la mort de cette pauvre Priola qui a succombé à une maladie de cœur. Et dire que ce petit cœur agonisant a été lacéré dans ses dernières émotions par les sifflets de la populace marseillaise. Il y a tout un petit drame à méditer, pour nos publics en général et pour la Cannebière en particulier, dans la mort de cette malheureuse artiste enlevée ainsi à la fleur de l'âge. Ce sont de ces assassinats que la justice n'atteint pas, mais qui révoltent la raisonnable opinion publique.

La ville de Paris organise pour l'an prochain un concours musical pour lequel elle vient de voter une somme de dix mille francs.

Les concurrents qui doivent être Français, ont le choix du sujet et peuvent s'adjoindre un collaborateur littéraire.

A l'œuvre donc, enfants de Sainte-Cécile !

Le sculpteur Perraud, membre de l'Institut, est gravement malade. Ses amis MM. Bouguereau et Thomas lui prodiguent les soins les plus dévoués, mais on a peu d'espoir de le sauver.

Tant qu'il y a vie pourtant... espérons que le nom de Perraud ne viendra pas grossir la liste nécrologique, déjà si longue, de nos grands artistes.

GEORGES LÉONARD.

P. S. Au moment de fermer mon courrier, j'apprends que M. Perraud est mort.

### IMMORTELLÉS

« O toi pour qui je respire,  
Toi pour qui mon cœur soupire,  
Daigne accepter ces humbles fleurs.

« Sur ton cœur, sous tes dentelles  
Mets ces pures Immortelles  
Que l'aube baigna de ses pleurs... »

« Je connais leur doux langage  
Et je les prends comme gage  
D'un amour tendre et sérieux... »

« Mais, sur leur jaune pétale  
Quelle ombre triste s'étale ?  
Et quel parfum mystérieux ?... »

« Ces fleurs tristes et pâlies,  
Ma chère, furent cueillies  
A la lune, sur des tombeaux ! »

T. H.

### PENSÉES D'UN RAPIN

*Modernes Putiphars que ces dames du vestiaire : qui de nous ne leur a laissé son manteau ?*

*Les plâtres font toujours des yeux blancs.*

*Viole. — Instrument à manivelle qui mène en cour d'assises.*

*Aux grands l'on donne du chapeau, aux humbles de la botte... c'est souvent le contraire qui se devrait voir.*

*Les cuivres repoussés sont ceux que j'accepte le plus volontiers.*

*Oscar adore sa femme ; l'argot dira : il en est coiffé... O l'argot !*

### EXPOSITIONS

Hier samedi, *Au Ballon*, rue de la Cantersteen, s'est ouverte à huit heures du soir, une Exposition de peinture, composée d'œuvres *jeunes* et fortes des membres de la *Chrysalide*. Cette *Chrysalide* aux plus brillantes promesses, rassemble sous sa coque une vaillante pléiade d'artistes chercheurs et convaincus.

L'exposition est accessible — GRATIS — au public, tous les soirs de 7 à 9 heures — car nos peintres de l'Art pour l'Art, sont amis des lumières et les *Sun-burners* remplacent avantageusement les rayons blêmes de novembre.

L'élite du public, les gourmets de la peinture, les dilettanti de l'Art se donneront assurément rendez-vous au *Ballon* : les œuvres d'Artan, Pantazis, Stacquet, Heurteloup, Sembach, Navez, Verhaeren, Wilson, Fontaine, Agnesseens — et bien d'autres, répondent du succès de l'audacieuse tentative des lutteurs de la *Chrysalide*.

A dimanche prochain de plus nombreux détails.

M. V.

### THÉÂTRES

On a servi mercredi, chez Molière, la fine et spirituelle comédie de Louis Leroy, intitulée : *le Cousin Jacques*. Les types

du garçon coureur d'aventures, toujours insouciant, railleur et franc, et de la vieille fille hargneuse, y sont dépeints avec une habile vérité.

M<sup>me</sup> Lecomte et M. Fournier, qui tiennent ces rôles, en ont saisi heureusement les caractères; H. Fournier surtout, quoi qu'il soit un peu saccadé dans les gestes et dans l'élocution.

On a ri beaucoup ensuite dans les *Deux Ménages*, autre comédie, du genre où trône l'infidélité conjugale et toutes les péripéties qu'elle amène. M<sup>me</sup> Marie Georges, M<sup>me</sup> Cornu ainsi que M. Florval, y ont montré un jeu entraînant, vif et pétillant de gaieté.

PROSPERO.

Nous avons reçu cette semaine, de la province et de l'étranger, diverses correspondances théâtrales, dont nous extrayons les nouvelles que nous croyons pouvoir intéresser nos lecteurs.

A Liège, M<sup>lle</sup> Leslino, falcon, a remporté un grand succès dans la *Juive*; elle a bien dit surtout son air du second acte et

y a révélé des qualités dramatiques fort appréciables, mais elle fera bien de modifier certains éclats de voix intempestifs.

A Marseille, M<sup>lle</sup> Reine a obtenu, dans le rôle de Rose Fiquet, un véritable triomphe. L'admission de M. Echetto, qui dans Bertram, a eu quelque succès, a été néanmoins contestée.

A Rouen, *Bagatelle* a fourni à M<sup>lle</sup> Lucy Abel, l'occasion d'un succès complet. Prochainement aura lieu dans cette ville, la première de *Rome vaincue*.

A Lyon, l'*Hôtel Godelot*, que l'on va jouer au Parc, n'a pas obtenu autant de succès que les *Domino roses* qui font toujours salle comble, mais c'est cependant une comédie fort amusante. On va y jouer prochainement *Fromont jeune et Risler aîné*, avec le concours de M. Lafontaine de la Comédie Française.

A Grenoble enfin, M<sup>lle</sup> Derette, forte chanteuse, ancienne élève du Conservatoire de Bruxelles, sera, selon toutes les prévisions admise à l'unanimité.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

### FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

### THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

Echange, Réparation, Accordage.

## PIANOS

de  
J. Blüthner et C. Bechstein  
SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'*Hôtel Mengelle*.

### GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmonium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

### N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8  
Bruxelles.

### LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

11, rue de la Prévôté, 11, Bruxelles.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

## LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4°, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1<sup>er</sup> janvier et du 1<sup>er</sup> juillet.

Sixième année d'existence. — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre A. Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4°.

Prix : 7 francs par an.

Lettre B. Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accompt de piano.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

## MAISON ADELE DESWARTÉ

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fins en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 45

12 NOVEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

UN NUMÉRO. 20 CENTIMES

En vente: chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

Sonnet du jour : Le Cercle La Chrysalide. — Rabelais caricaturiste. — Quelques réflexions à propos du Buehnenfestspiel de Bayreuth (suite). — Gravures de mode : Plus ça change... — Courrier d'Angleterre : Irlande. — La Semaine Parisienne. — Théâtres et concerts. — Nouvelles à la main.

Nargue au cocon des Vieux, cocon marmoréen  
D'où jadis s'évada, par la nuit, invalide,  
Cette noctuelle: Ars academica. — Rien! —

Les Jeunes, à leur tour, ont fait leur Chrysalide :  
Les roses en émoi hâtent leur floraison....

Sacrebleu! C'est qu'on sait quelqu'un dans la maison!

T. H.

X SONNET DU JOUR

Le Cercle LA CHRYSALIDE

A Henri Staquet.

Bonsoir aux Vieux! Aux Vieux, ces larves endormies,  
Qui filent à rebours de funèbres cocons  
Où gît leur art, plus mort que les roides momies  
Qu'on trempa de bitume au temps des Pharaons.

Bonsoir aux Vieux! Salut aux Jeunes! Vers luisants  
Par les prés, par les bois portant leur étincelle,  
Et qui butineront, papillons séduisants,  
Le suc divin que l'Art, le seul Art vrai recèle.

RABELAIS CARICATURISTE

Le présent article que nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs, est le dernier chapitre de l'Histoire de la caricature au Moyen-Age et sous la Renaissance, par Champfleury, le très-pur et très-conscientieux écrivain.

Nous reviendrons sur ce livre curieux et bien intéressant.

Un des caractères particuliers du génie et qui bizarrement le consacre, c'est à la fois le rayonnement qui entoure l'œuvre et l'obscurité qui se fait autour de la vie de l'homme. Le nom est éclatant,



l'être s'efface parfois à tel point qu'on se demande s'il a existé. De sa dépouille il ne reste qu'une trace immatérielle et lumineuse qui s'adresse à la seule pensée. Shakspeare et Rabelais en sont des exemples, et, par certains points, Molière, quoique bien plus rapproché de nous.

Où se trouvent les véritables portraits de Shakspeare et de Rabelais? Qui les a vus? Le rôle de ces penseurs dans la société de leur temps est presque aussi obscur que leurs traits.

De tels hommes avaient assez à faire de songer sans se répandre au dehors, et comme ils pensaient trop fortement pour leur époque, ils comptaient peu d'amis véritables parmi ceux qui étaient en état de les comprendre. De ceci ils durent se préoccuper médiocrement; les encouragements réconfortants, les grands génies les trouvent en eux mêmes. Mieux que le public, ils savent qu'à tel jour, à telle heure, le plus pur de leur esprit est venu se fixer sur le papier; le reste leur importe peu: devoirs et plaisirs du monde, honneurs et dignités, ils les fuient pour étudier à leurs heures, à leur guise. Ils travaillent pour l'humanité et ne cherchent qu'à échapper aux misères de leur temps.

Mais quand a sonné l'heure du repos éternel, qui décharge ces hommes de leurs fatigues, c'est alors seulement que le public leur permet de penser en liberté; alors on s'aperçoit que ces indépendants, si dépendants des médiocrités qui les entouraient, représentaient un siècle, une époque, leur temps; alors les vivants reconnaissent la perte qu'ils ont faite, quel trésor de connaissances est enfoui à jamais dans la tombe du penseur, et une admiration sans bornes succède à la défiance, s'augmente de siècle en siècle et quelquefois outre la mesure.

Arrivent des générations qui ne croient jamais assez payer les mines d'observations découvertes par ces hommes et dont ils ont enrichi le fonds commun. De philosophes graves ou railleurs si contestés, quelquefois persécutés de leur vivant, on fait le parangon de toute science, aucunes connaissances de leur époque, prétend-on, ne leur étaient inconnues; politique, lettres, sciences et arts n'avaient aucun secret pour eux.

C'est ainsi que des qualités de science universelle ont été attribuées à Shakspeare, à Rabelais et à Molière.

Rabelais était un véritable savant: savait-il vraiment tout?

Telle est la question que d'autres se sont déjà posée et que je vais étudier par un côté bien menu, à savoir si l'auteur de *Gargantua*, médecin, poète, philosophe, doit être compté parmi les habiles dessinateurs, ses contemporains.

Les libraires du seizième siècle n'en doutent pas. Le premier exemplaire connu des *Songes drolatiques*, de Rabelais, porte sur le titre même que les figures sont « de l'invention » de Rabelais et sa dernière œuvre (1). Antoine Leroy, qui a laissé un manuscrit sur la vie du conteur, le *Rabelaisina Elogia*, exalte ses talents de dessinateur et d'architecte au point d'en faire un collaborateur de Philibert Delorme, pour les plans du château de Meudon.

Les divers éditeurs du *Pantagruel*, qui ont fait précéder leurs publications de Notices sur Rabelais, n'élèvent point d'objections sur ce talent de dessinateur; on doit même à M. Ch. Lenormant, une brochure où la science architecturale de Rabelais est déduite de la description de l'abbaye de Thélème, par le conteur (2).

Mais il s'agit ici des *Songes drolatiques de Pantagruel*, et non d'architecture. Ces caprices qui ne furent réimprimés qu'en 1823 pour le *Rabelais variorum*, de M. Eloi Johanneau, une vogue nouvelle et inattendue fait qu'on vient, en deux ans, d'en publier quatre éditions, trois à Paris, une à Genève.

Ils sont bien nommés: *Songes drolatiques*. En effet, le grotesque s'est donné ample carrière dans ces personnages où la bizarrerie le dispute à la variété. Celui qui a dessiné de tels croquis avait une certaine imagination fantaisique; mais parce que ces figures sont curieuses et bien dans l'esprit du temps, s'ensuit-il qu'elles aient été dessinées par Rabelais?

Rabelais était mort en 1553. Son œuvre augmentait naturellement de portée; la librairie du seizième siècle, qui usait déjà de supercherics, telles que fausses éditions, titres réimprimés avec variantes, etc..., fit acte de spéculation en affirmant que l'illustration du livre d'un conteur célèbre était de la main de l'auteur lui-même.

Il est vrai qu'à s'appuyer sur le texte même de *Gargantua*, on pourrait en inférer que Rabelais connaissait le dessin linéaire et le dessin artistique. Entre les diverses connaissances dont le conteur enrichit le cerveau de Gargantua, connaissances que, pour la plupart Rabelais avait approfondies, se place l'art de tracer des figures géométriques, comme aussi l'art de peindre et de sculpter.

(1) *Les Songes drolatiques de Pantagruel*, où sont contenues plusieurs figures de l'invention de maître François Rabelais: et dernière œuvre d'iceluy pour la récréation des bons esprits. Paris, Richard Breton, M. D. LXXV.

(2) *Rabelais et l'architecture de la Renaissance. Restitution de l'abbaye de Thélème*, par Ch. Lenormant, Paris, 1840, in-8° avec 2 planches gravées. J'ai déjà, dans *l'Histoire de la caricature antique*, prévenu les lecteurs de se tenir en garde à propos des inductions auxquelles M. Lenormant se laisse trop aller. Son érudition, qui est réelle, est sans cesse éperonnée par une imagination sans limites.

Au chapitre XXIII, Ponocrate apprend à son élève à dessiner « mille joyeux instruments et figures Géométriques ». De même Rabelais fait entrer au chapitre XXIV, « l'art de peinture et de sculpture » dans le complément de l'éducation.

Dans ces admirables chapitres sur l'éducation, où l'auteur dénoue le cordon de son masque bouffon, chaque ligne a sa portée, surtout celle relative à l'étude du dessin, qui concorde avec les idées modernes.

Beaucoup de bons esprits ne proposent-ils par la pratique du dessin comme une écriture qu'on devrait, dès la plus tendre jeunesse, apprendre aux enfants en même temps que la calligraphie ?

Rabelais semble partager cet avis.

Cependant, parce qu'il représente Gargantua dessinant et peignant, s'ensuit-il absolument que Rabelais dessinait et peignait ? Combien d'esprits modernes vantent les avantages du dessin, qui ne savent pas se servir d'un crayon !

Certains commentateurs se sont prévalu, pour faire un dessinateur de Rabelais, d'un passage d'une de ses lettres dans lequel le conteur est censé avoir relevé quelques plans de monuments.

« *Urbis faciem calamo perinde ne penecillo depingere* », écrit de Lyon, en septembre 1534, Rabelais au cardinal du Bellay.

Passage que M. Paul Lacroix (1) a ainsi interprété : « Enfin il voulait employer la plume et le crayon pour faire une description topographique de la ville de Rome. »

Cette version n'est pas absolument exacte. *Perinde ac* n'a jamais eu le sens que lui donne ici M. Lacroix. *Perinde* signifie quasi, comme avec ; pour rendre le sens de la phrase latine de Rabelais, il faut traduire que l'érudite dépeignait de sa plume les monuments romains *comme avec* un crayon.

Ce passage de la lettre de Rabelais au cardinal du Bellay doit donc être retiré du débat, et il ne reste véritablement comme document dans l'introduction relative aux *Songes drolatiques*, que la mention des arts du dessin dans les chapitres sur l'éducation, ce qui n'est pas suffisant.

Je cherche d'autres moyens d'élucider la question, et c'est de l'essence même des images que je tâcherai de faire sortir la vérité. Elles offrent le fait particulier que, datées de 1565, ces figures ne paraissent se rattacher à aucune publication française du même ordre, et qu'elles semblent une création, une trouvaille dans l'ordre comique.

Un éditeur, M. Tross, qui a donné une bonne reproduction des *Songes drolatiques*, dit que les illustrations des *Devises héroïques* de Claude Paradin et de la *Vita e*

*Metamorfoseo d'Ovidio*, deux ouvrages publiés à Lyon en 1557, par le libraire Jan de Tournes, ne furent pas sans influence sur les *Songes drolatiques*.

Dans les figures sur bois des *Métamorphoses d'Ovide*, attribuées par les uns à Salomon Bernard, par les autres à José Amman, de Nuremberg, je ne vois que des encadrements de pages composés d'arabesques au milieu desquelles se jouent des Pygmées, qui n'offrent pas avec les *Songes* de Pantagruel cette « ressemblance des plus frappantes » dont parle M. Tross.

Ces figurines, en tant que jalons des caprices au seizième siècle, n'en sont pas moins curieuses ; et sur les trois entourages différents qui, à diverses reprises, sont répétés dans l'*Ovide*, j'en donne un qui sert économiquement de frontispice aux *devises héroïques* du même libraire lyonnais.

Si les figures des *Songes drolatiques* parurent originales en France en 1565, date de leur publication, il n'en dut pas être de même à l'étranger. Celui qui dessina ces caprices avait dû voir les images flamandes sorties du magasin de Cock, l'éditeur breveté de toutes sortes d'estampes (1).

Un graveur dont le monogramme  $M^P E$  n'a pu faire découvrir le véritable nom, travaillait pour Cock et vulgarisait avec son burin les tableaux de « Hieronimus Bos » et de « P. Bruegel ». Or, les diableries de Jérôme Bosch et de Pierre Breughel, surtout celles de ce dernier, popularisées par la gravure et publiées antérieurement aux *Songes drolatiques*, devaient avoir une réelle influence sur le dessinateur de ces caprices. Il ne faut, pour s'en assurer, que confronter les figures attribuées à Rabelais et les compositions symboliques de celui qu'on a surnommé avec raison Breughel le drôle.

Le vieux maître flamand a fait preuve d'une grande imagination dans ses compositions fantastiques, et quoique sa pensée soit souvent obscure, elle se rattache à la symbolisation satirique des vices et des passions.

Dans les *Songes drolatiques* attribués à Rabelais, les personnages ne se mêlent pas à une action déterminée ; ces types bizarres, dont quelques-uns semblent la caricature de personnages connus, ont un parfum néerlandais ; en les regardant, un souvenir d'anciennes gravures hollandaises se représentait à mon esprit. Ce sont bien là, des fantaisies du Nord, épaisses et lourdes, qui ne se rattachent qu'indirectement à l'art de la Renaissance en France.

Je remarque combien de poissons, dans les *Songes drolatiques*, viennent se mêler aux grotesques et danser des rondes autour d'eux. Ces détails se présentent fréquemment au souvenir des vieux maîtres néerlandais,

(1) *François Rabelais, sa vie et ses ouvrages*, notice en tête de l'édition de J. Bry, 1854.

(1) *H. Cock excud, cum gratia et privilegio* : telle est la légende reproduite au bas de la plupart des gravures de ce marchand.

et comme les peintres, gens souvent de peu d'imagination, se servent volontiers des objets et des choses qui les entourent, le poisson joue un grand rôle dans les accessoires des maîtres flamands et hollandais.

On ne peut guère admettre ces caprices maritimes dans les *Songes drôlatiques* publiés à Paris, qu'en se disant qu'un graveur flamand a passé par là. Ce sont des minuties. Un juge d'instruction s'inquiète des plus petits faits, et tout commentateur doit contenir un juge d'instruction.

On voit souvent, dans les prétendus dessins de Rabelais, des personnages coiffés de larges feutres, dans la lisière desquels sont passés des couteaux ou des cuillers à pot, détail qui se retrouve également dans mainte composition de maîtres flamands. — C'est l'arme du paysan, du pêcheur, toujours prêts à éventrer les quelques poissons apportés par les flots sur la plage : en une seconde, le poisson est jeté dans la marmite. — L'homme n'a pas besoin d'un grand attirail de cuisine pour se mettre à table : une cuiller à pot lui suffit.

L'auteur des *Songes drôlatiques* s'est plu à représenter des personnages enserrés dans des tonneaux ou des pâtés au travers desquels ils passent leurs bras armés de couteaux et de scies pour en fendre la croûte : on retrouve certains gestes et actes analogues dans les pêcheurs du maître de Breughel, Jérôme Bosch, et dans Breughel lui-même, qui a représenté des gens avalés par des poissons, et se frayant un passage avec leur couteau, en coupant à même de l'animal des tranches de chair.

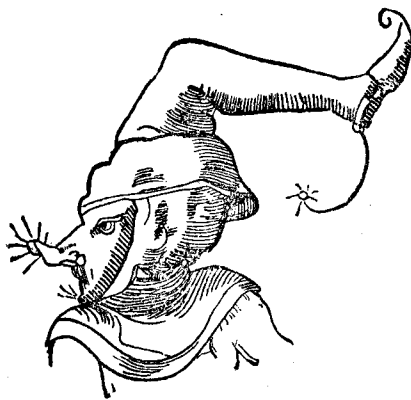
Ces analogies deviennent plus marquées dans la planche *Invidia* qui fait partie de la série des péchés capitaux peints par Pierre Breughel. Ici des détails tout à fait identiques ont été empruntés par le graveur des *Songes drôlatiques*.

Breughel imagine une tente terminée par deux jambes bottées s'agitant en l'air.



Une semblable jambe avec la même botte est repré-

sentée formant le chapeau d'une des figures pantagruéliques (la cinquième du recueil).



(A continuer.)

CHAMPFLEURY.

## QUELQUES RÉFLEXIONS

à propos du Buehnenfestspiel de Bayreuth.

(Suite).

Après ces préliminaires, je vais exposer ce que je pense de la musique de la tétralogie : Cette œuvre colossale bien qu'ayant paru récemment était aussi bien pour la musique que pour les poèmes presque entièrement terminée en 1853. Wagner ne comptait pas, néanmoins, la faire jamais exécuter. En 1860 il écrivait encore dans la lettre que j'ai citée plus haut. « J'ébauchai et je réalisai un plan dramatique de proportions si vastes (la tétralogie) que, ne suivant que les exigences de mon sujet, je renonçai de parti pris, à toute possibilité de la voir entrer jamais dans notre répertoire d'opéra. Il eut fallu des circonstances extraordinaires pour que ce drame musical put jamais être exécuté en public. » Comment en est-il venu à réaliser en 1876, ce qu'en 1860, il jugeait inexécutable : c'est ce que je vais dire, tout en montrant ce qui différencie cette dernière œuvre des précédentes.

*Rienzi*, le premier opéra de Wagner écrit avec feu et dans lequel on trouve l'éclat que cherche la jeunesse, fut conçu et exécuté sous l'empire de l'émulation dont l'avait rempli le genre brillant du grand opéra de Paris, où l'on représentait Auber, Halévy et Meyerbeer. Ce premier essai ne marque encore, d'une façon bien claire, aucune phase essentielle dans le développement de ses vues sur l'art. Son seul but était alors de faire un opéra qui lui permit de réunir, avec toute la richesse possible, les formes admises : introductions, finals, chœurs, etc.

Dans le *Vaisseau Fantôme*, le maître rompt déjà avec la routine et pour ne pas être resserré dans les détails qu'exige l'histoire, il abandonne celle-ci pour la légende. Quoiqu'encore préoccupé de la forme traditionnelle de l'opéra, il commence à s'affranchir.

Dans *Tannhaeuser* et *Lohengrin*, il se pose plus carrément encore. Il se donne libre carrière. Ces deux opéras reçus d'abord avec défiance, eurent bientôt beaucoup de succès, grâce peut-être, aux analogies qui les relient, le premier surtout, à ceux de ses devanciers et principalement aux œuvres de Weber. Ceux-ci avaient déjà élargi beaucoup les formes tradi-

tionnelles de l'opéra, formes suffisantes quand une situation dramatique un peu forte les soutenait, mais jamais les avantages sans pareils de la musique dramatique n'avaient été soutenus au point de former un tout vaste et continu empreint d'un style égal et pur.

Dans *Tannhäuser*, on ne rencontre pas de ces concessions au mauvais goût. Le poème contient une action dramatique développée avec suite, à laquelle la partie musicale contribue constamment. *Lohengrin* marque encore un pas plus décisif dans cette voie.

Je ne connais encore que fort peu *Tristan et Iseult*, mais ce que j'en ai entendu est superbe et l'on m'assure que cette partition est bien supérieure à celles que je viens de citer. Quant aux *Maîtres chanteurs*, je les considère comme étant à tous les points de vue, l'un des plus grands chefs-d'œuvre de l'opéra.

Les premiers opéras de Wagner avaient obtenu un succès qui de jour en jour s'accroissait davantage. Le public vint en foule aux représentations de ses productions nouvelles. L'auteur, se débarrassant par degrés des formes conventionnelles, familiarisa petit à petit ses auditeurs avec la nouvelle tendance du drame lyrique. Bien que dérouter dans les commencements, ils se sentirent bientôt entraînés par la grandeur inusitée des inspirations du maître. Ses partisans devenaient chaque jour plus nombreux et plus enthousiastes, ses adversaires lui faisaient cette guerre acharnée, à laquelle les hommes de génie doivent s'attendre. Ces succès croissants lui montrèrent qu'il commençait à être compris; aussi, lorsque les admirateurs de son talent lui proposèrent d'entreprendre l'exécution de sa tétralogie, put-il se dire que l'intelligence musicale s'était développée au point de rendre certain le succès de cette tentative. Il consentit donc à l'expérience proposée. Les artistes auxquels on s'adressa, prêtèrent, avec un désintéressement rare, leur concours à cette grande œuvre, en se contentant d'une indemnité pour leurs frais. On put donc affronter sans crainte les énormes dépenses de construction d'un théâtre modèle, d'une mise en scène splendide, des répétitions nombreuses, d'un personnel considérable, et enfin de l'exécution. Vit-on jamais autre compositeur dramatique ou musical réussir aussi complètement et dans des conditions pareilles? Vit-on jamais une légion des meilleurs artistes du monde se dévouer aussi généreusement au succès d'un maître adoré? Vit-on jamais, en dépit des haines jalouses ameutées contre lui, un homme de génie se refuser à la moindre concession, et ne voulant devoir son succès qu'à son œuvre, oser refuser à la presse elle-même ses entrées traditionnelles (1).

(A continuer.)

RÉAL.

#### Erratum :

Dans le deuxième article sur le *Buehnenfestspiel* de Bayreuth (n° 44), il faut lire, page 362, deuxième colonne, ligne 33 : actes extérieurs et *visibles* du drame au lieu de *nuisibles*.

## COURRIER D'ANGLETERRE

Dublin, 8 novembre.

### Irlande.

Ce n'est point dans un but artistique que le touriste étranger franchit le bras de mer qui sépare l'Angleterre de l'île-émeraude, comme disent volontiers les bardes de ce pays.

La contrée est pittoresque, il est vrai, et pleine d'attractions

(1) Je lui eusse voulu cependant plus de considération pour les personnes. Mais il faut avouer, qu'un succès aussi franc, obtenu dans de telles conditions, contraste singulièrement avec la réussite en France de beaucoup d'opéras, à grand renfort de claque, de billets de faveur et de dépenses personnelles du compositeur.

pour le paysagiste à tempérament; mais au livre d'or des arts plastiques on ne trouve guère de noms irlandais. Chose d'autant plus étrange que la nature de l'indigène est ici poétique au possible, et facile au sentiment du Beau. Le sol est donc on ne peut mieux disposé pour la bonne semence, et s'il ne produit pas, c'est qu'on néglige de le faire produire. L'enseignement fait défaut.

Non-seulement il y a absence totale de traditions académiques, ce qui serait un bien; mais l'A B C artistique fait défaut, et en Irlande plus qu'ailleurs, on semble ignorer en général le pouvoir du pinceau et l'usage des couleurs.

Pénétré sans doute de cette vérité, un M. Doyle a voulu créer une galerie publique de tableaux, et mettre quelques chefs-d'œuvre sous les yeux des Dublinois étonnés. Jusque-là rien de mieux. Une galerie fut construite aux frais du Gouvernement, dans des conditions excellentes de lumière et d'exposition; on pava les salles de carreaux rouge-foncé, ce qui devait constituer un fond charmant pour les tableaux à venir, on remplit un vestibule de reproductions en plâtre des grandes œuvres de la sculpture grecque; bref, rien ne faisait défaut... hors les quelques cent mètres de toile peinte, qui devaient constituer l'âme de la galerie. C'est à ce moment que M. Doyle, de par la grâce de son mérite propre et la nomination du Gouvernement, directeur du Musée; — c'est à ce moment, dis-je, que M. Doyle oublia ce grand précepte de tous les collectionneurs qu'il faut se hâter lentement. Il acheta un peu partout, reçut en outre beaucoup de toiles en cadeau, mais eut tort de s'imaginer qu'il était dès l'abord à la tête d'une galerie. Ca n'est point à dire qu'il n'y ait là de bonnes choses, mais le choix n'est guère judicieux. Il y a un *Rubens* dans une gamme sombre qui ferait merveille dans une collection particulière, mais qui n'est pas fait pour donner au grand public une idée assez lumineuse du coloriste anversois. De même un *Taureau couronné de fleurs*, attribué à *Paul Potter*, semble destiné à fausser la notion qu'un écolier d'art doit se faire de cet animalier à poigne. Le taureau du Musée de Dublin est *peigné* gracieusement, et la lumière argentée qui tombe obliquement sur lui procède de Paul Veronèse plutôt que de Potter. C'est ce que me faisait remarquer un connaisseur, qui a dans sa salle à dîner une demi-douzaine de raisons de se connaître en tableaux anciens.

Je ne citerai pas plusieurs Titien, Tintoret, Murillo, que sais-je? Il est du reste bon de se souvenir que les 3/5 de ces chefs-d'œuvre sont seulement « attribués » aux maîtres. Il y a un bon portrait de Marselaer, bourgmestre de Bruxelles, que l'on attribue à Van Dyck, je ne sais sur quelle autorité.

Mais venons-en aux nationaux. *Burton*, talent gracieux et délicat, maître aquarelliste, aujourd'hui conservateur du Musée national de Londres, n'est pas représenté dans sa ville natale. En revanche le nom d'un certain *Francis Dauby* est livré à la postérité sous une toile mystique et laide, étalage de poncifs, qui illustre un passage de l'Apocalypse. Un *Matin* du même peintre nous prouve qu'il pouvait mieux. Pour mémoire les noms de *O'Connor*, *Chan*, *Grey*, *M. d. Shee*. Vous voyez que le bagage irlandais n'est pas lourd.

Ne quittons pas la Galerie de Dublin sans signaler quelques dessins charmants de *Turner*, le grand peintre dont j'espère vous dire un jour merveille à propos de la *National Gallery* de Londres. Il y a de lui à Dublin des croquis en couleur d'une grâce infinie, des lavis merveilleux, véritables taches, larmes lumineuses de l'inspiration.

En terminant cette courte notice, je dois encore exprimer le regret qu'une galerie si bien aménagée ne renferme pas plus de toiles marquantes. Espérons que M. Doyle prendra soin de ne pas se hâter trop vite et que, grâce à son bon goût, les murs du Musée s'enrichiront pour de vrai.

J'aurais voulu vous décrire un peu le pays d'Irlande, et les montagnes violettes, du comté Wicklow, mes amours. Ce sera, si vous le voulez partie remise. Il ne faut pas que j'oublie de mentionner le goût des Irlandais pour la musique, la justesse de leurs critiques en fait d'art musical, et l'originalité de leurs productions.

c.

## GRAVURES DE MODE

## Plus ça change....

Nos aieules jadis, sous l'habit des bergères,  
Avaient, pour rehausser leurs attraits printaniers,  
De jolis compléments qu'elles nommaient paniers,  
Paniers à recueillir vos fleurs, amours légères!

Nos tantes, on le sait, y mirent des façons.  
« Point d'appas mensongers!... Vérité, sois mon code! »  
Disaient elles! — Pourtant, sous leur jupe commode,  
Vous saviez vous glisser, ô charmants polissons.

Plus austères encor, nos sœurs, de leurs parures  
Voulurent à jamais voir ces atours proscrits,  
Car... vous leur suffisiez, ravissantes tournures.

Tournures, Polissons, Paniers avaient leur prix.  
Mais on trouva ces mots trop libres créatures  
Et l'on vous adopta, Petits culs de Paris!

ALFRED HERMAN.

## LA SEMAINE PARISIENNE

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste).

**Vendredi.** — L'Odéon a donné la première représentation du *Grand frère*, pièce en vers de M. Pierre Elzéar

Deux frères, orphelins, aiment la même jeune fille. L'un l'ainé, apprenant de la bouche même de Marthe l'amour qu'elle porte à l'autre, se sacrifie et court rejoindre ses compagnons d'armes pour marcher à la guerre qui se prépare.

Ce libretto a beaucoup d'analogie avec celui du *Luthier de Crémone*, et quoique bien faible au point de vue dramatique, il trahit un poète sachant exprimer d'une façon charmante les sentiments les plus délicats.

Nous avons revu avec grand plaisir deux artistes qui ont brillé au théâtre des Galeries à Bruxelles: M<sup>me</sup> Marais (Hélène Petit) et M. Grandier, deux des meilleurs pensionnaires de l'Odéon.

Les répétitions de *l'Ami Fritz*, un instant interrompues, viennent d'être reprises activement. La pièce passera à la fin du mois.

**Samedi.** — L'exposition annuelle des Prix de Rome (peinture, sculpture et gravure) qui avait eu lieu au Palais des Beaux-Arts, vient de se fermer. Le dernier jour on a compté plus de 1,500 entrées.

A propos du Prix de Rome, on vient de prendre une curieuse détermination.

Avant la guerre et jusqu'aujourd'hui, les prix de Rome avaient été exempts du service militaire; on vient de décider que dorénavant les jeunes gens qui remporteront cette distinction et qui n'auront pas satisfait encore aux lois militaires, devront faire leur volontariat avant leur départ pour l'étranger.

**Dimanche.** — Aujourd'hui ont eu lieu à l'église de N.-D. des Champs les funérailles du sculpteur Perraud: on y remarquait toutes nos célébrités artistiques qui étaient venues rendre un dernier hommage à leur regretté camarade.

La mort de MM David et Perraud laisse deux sièges vacants à l'Institut de France. Je crois être bien renseigné en vous annonçant que M. Reyer pour la musique et M. Dubois pour la sculpture remporteront, selon toutes les probabilités, la majorité des suffrages.

**Lundi.** — Nous apprenons qu'un comité vient de se former à Vienne dans le but d'organiser des expositions annuelles dans le genre du Salon de Paris. C'est une bonne idée — incontestablement.

**Mardi.** — Enfin nous sommes fixés! Depuis quelques jours, le bruit courait de la reprise de *l'Ambigu* par le tragédien E. Rossi. Le grand artiste vient de le démentir dans une lettre adressée au *Figaro*.

M. Rossi se propose de faire une tournée en Belgique et en

Hollande; je vous indiquerai bientôt la date exacte de ses débuts dans votre capitale.

**Mercredi.** — Une actrice des plus sympathiques au public Parisien, M<sup>lle</sup> Alice Lody, la Reichemberg de l'Odéon, va devoir abandonner la scène. Elle était souffrante depuis quelque temps et la Faculté vient de lui conseiller un voyage dans le midi. Puisse ce climat bienfaisant la rétablir et nous la rendre bientôt!

**Jeudi.** — Les Bouffes Parisiens ont donné la première représentation de la *Boîte au lait*, opéra-bouffe d'Offenbach. Grand succès. Paola Marié a paru ravissante sous les différents costumes de *Mistigris*; Théo en Cupidon est l'amour en personne. Daubray et Colombey ont été intarissables de verve.

La première représentation de *Paul et Virginie* aura lieu lundi prochain.

Tout Paris se fait une fête d'applaudir ce brave Massé qui ne lui en a plus fourni l'occasion depuis si longtemps, de revoir Capoul, cet enfant prodigue, et d'assister au début de M<sup>lle</sup> Cécile Ritter, une charmante jeune fille de dix-sept ans, sœur de l'éminent pianiste.

On parle aussi, mais bien bas, du mariage de M<sup>lle</sup> Salla, en ce moment au théâtre Lyrique, qui épouserait un jeune homme bien connu à Bruxelles.

GEORGES LÉONARD.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

Au moment de mettre sous presse, nous n'avons pas encore reçu le compte-rendu de *Piccolino*. Nous sommes donc forcé le retarder de huit jours.

Bientôt Bruxelles aura comme Paris, ses trois théâtres Français. Les Délassements nous ont représenté hier *Ruy Blas*, le drame fameux de Victor Hugo; ce soir, le Parc donne *Rome Vaincue* qui vient de poser M. Parodi dans le monde des lettres et du théâtre, et demain les Galeries donneront *l'Ami Fritz*. Ajoutez à cela encore que M. Laborde monte en ce moment *la Fille de Roland* et vous conviendrez que je ne me suis pas trompé en faisant remarquer qu'ici « comme à Paris », nous allons avoir nos trois « Français ».

Le Parc a donné la semaine dernière un spectacle que nous pourrions appeler digestif et dont nous avions sincèrement un peu besoin après le drame vraiment trop lourd de MM. Daudet et Belot.

La fine et spirituelle comédie de de Prémaray qu'un de nos confrères — ignorant certainement *les Droits de l'Homme* — osait appeler une *nouvelle* pièce de la Comédie Française, et *l'Hôtel Godelot* qui a remporté l'an dernier quelque succès au Gymnase, nous ont fait passer quelques bonnes soirées et attendre patiemment la représentation d'œuvres plus importantes.

*L'Hôtel Godelot* est de M. Crisafulli, — incontestablement; il n'y a pas à s'y tromper. Ce n'est ni une œuvre littéraire, ni une œuvre dramatique.

C'est une bonne bouffonnerie, amusante, très-amusante même, dans laquelle il n'y a aucune intrigue, mais une succession d'incidents plus ou moins drôles.

C'est l'histoire d'un jeune homme à marier qui venant tomber dans l'hôtel de celui qui sera un jour son beau père, prend celui-ci pour un « gargotier », son hôtel pour une auberge, et sa fille pour une servante. On voit d'ici les situations burlesques que doivent faire naître ces quiproquos.

Comme action, on conviendra que ce n'est pas assez; au premier acte tout le secret est dévoilé, au second l'intérêt qu'il excite se maintient encore, mais au troisième il se perd dans l'ennui qui naît naturellement de cette uniformité dans le sujet.

Il y a moyen de faire rire aux larmes tout en écrivant de spirituelles comédies, et l'un de nos compatriotes est passé maître dans ce genre. Inspirez-vous du *Procès Veauradieux*, et des *Dominos Roses*, M. Crisafulli, votre verve y gagnera encore quelque chose et votre imagination beaucoup.

Ce spectacle servait de rentrée à M<sup>me</sup> Hélène Emma, dont les habitués du Parc commençaient à regretter la trop longue vacance. La femme, depuis l'hiver dernier, n'a rien perdu de

ses grâces, et l'artiste, rien de ses qualités. C'est toujours la même nature gracieuse et distinguée qui convient si admirablement aux ingénues. Son talent du reste se prête assez facilement aux différents genres d'un répertoire. Nous l'avons vue jouer avec succès, la grande coquette, dans les *Danicheff* et c'est avec beaucoup de cranerie aussi que dans les *Droits de l'Homme*, elle porte l'amazone de Gabrielle.

Sous les traits de M<sup>lle</sup> Miette Godelot, elle est irréprochable et elle a interprété dans la perfection avec Tony-Riom, une petite scène amoureuse très fine et très-spirituelle, qui se trouve un peu dépaycée au milieu du grotesque qui l'entoure.

L'interprétation de l'*Hôtel Godelot* a d'ailleurs été en général très-bonne et beaucoup meilleure que celle d'œuvres plus importantes, telles que *l'Etrangère*, *Fromont jeune et Risler aîné*, qui laissent un peu à désirer.

Que sera celle de *Rome vaincue*, qui aura été représentée au moment où paraîtront ces lignes. Je crains fort qu'elle ne m'enlève un peu de l'admiration que j'ai témoignée à l'œuvre du jeune poète italien, lors de sa première apparition à Paris, où une interprétation, on peut dire sans reproche, en sauvait les défaillances et jusqu'aux moindres faiblesses.

MAURICE GEORGES.

Dimanche a eu lieu le premier concert populaire de la saison. La symphonie n° 2 de Beethoven a beaucoup intéressé le public. Le *larghetto* surtout ainsi que le *scherzo* ont provoqué des applaudissements bien nourris.

M<sup>lle</sup> Anna Mehlig s'est fait entendre ensuite dans plusieurs morceaux de piano. Les qualités qu'elle possédait l'année dernière se sont encore développées depuis : mécanisme étonnant, grâce et délicatesse dans le jeu, en un mot virtuosité rare. Aussi a-t-elle été rappelée à trois reprises après l'exécution des valse de Schubert transcrites par Listz. Quant au splendide *concerto* de Schumann, elle le joue autrement que ses devanciers. Est-ce un bien? je ne le crois pas. J'avoue qu'elle m'a fait regretter l'exécution si brillante et si intelligente de Brassin.

Le public bruxellois attendait avec impatience l'occasion de

juger la nouvelle scène du *Venusberg* écrite par Wagner pour le *Tannhaeuser*. Ce morceau est splendide à tous égards. Il commence comme autrefois par des accents voluptueux, qui s'élèvent pleins de séductions. Bientôt l'on entend les mouvements de la danse luxuriante des nymphes. Les faunes et les satyres poursuivent avec des cris d'allégresse et de convoitise les danseuses échevelées. Par une gradation superbe la ronde prend des proportions fantastiques, elle devient irrésistible, vertigineuse. Peu à peu la bacchanale s'éloigne, le tourbillon s'apaise, le calme renaît et un doux chant d'amoureuse volupté répand son charme séducteur sur *Tannhaeuser*, l'enveloppant dans la trame séductrice que la déesse a tissée pour son héros. Cette œuvre grandiose, vraie merveille d'orchestration, a été rendue avec le talent et l'entrain que sait communiquer à sa phalange d'artistes, l'excellent directeur des concerts populaires, M. Dupont. Exprimons ici le vœu de réentendre dans un prochain concert cette splendide page symphonique.

Le *Carnaval de Pesth* est comme, toutes les œuvres du célèbre compositeur, orchestré d'une façon très-brillante et très-originale. Cependant il contient des passages moins heureux que les autres rapsodies du même auteur.

A bientôt le second concert dont le programme est plein de promesses.

RÉAL.

## NOUVELLES A LA MAIN

— Nous venons de recevoir un chœur à quatre voix d'hommes de M. Ad. Wouters, poésie de Lamartine. Cette composition nous semble écrite dans de sages données. Contrairement à la plupart des chœurs sans accompagnement, qui servent uniquement de prétexte à faire de la *virtuosité chorale*, M. Wouters nous offre de la *musique*. Nous l'en félicitons et l'engageons à perséverer dans cette voie.

— C'est le dimanche 26 courant, qu'aura lieu la distribution des prix aux lauréats des derniers concours du Conservatoire.

— MM. Jourdan et Wicart vont être nommés professeurs de perfectionnement au Conservatoire de Bruxelles.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et nettoyage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAIN

COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de lux., Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

Echange, Réparation, Accordage.

PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

Photographie

Les ateliers de EUGÈNE  
GUERIN, photographe, 32,  
rue de Louvain, sont transférés,  
142, rue Royale, en face  
de l'*Hôtel Mengelle*.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmo-  
nium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8  
Bruxelles.

LEÇONS DE PEINTURE CERAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

11, rue de la Prévôté, 11, Bruxelles.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 46

19 NOVEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique, un an. . . . .	fr. 10
Id. six mois. . . . .	6 "
Étranger, un an. . . . .	12 50
Id. six mois. . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne. . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

#### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

*La Presse et la Chrysalide.* — *Le Courrier d'Angleterre.*  
— *Théâtres et Concerts.* — *La Semaine Parisienne.* —  
*Sonnet du Jour.* — *Nouvelles à la main.*

### LA PRESSE ET LA CHRYSALIDE (1)

Donc la Presse a officié : Faringhea a parlé !

Pesons dans notre humble balance ce que peuvent valoir les solennelles appréciations de MM. les critiques qui ont bien voulu noircir leurs plumes à propos de la première Exposition du Cercle *La Chrysalide*.

En premier lieu déposons respectueusement sur le cuivre de notre plateau, le journal qui a égrené le plus de mois sur la chose : *La Fédération artistique*, journal hebdomadaire, organe des intérêts artistiques, littéraires, scientifiques et industriels.

(1) Nous n'analysons que les articles venus à notre connaissance, nous attendons les autres, l'encrier bouche en cœur et la plume au vent. N. D. L. R.

La page critique commence par une description du rez-de-chaussée du *Ballon*, « honnête et vieux cabaret flamand qui serait un Teniers, un Brauwer, un Van Ostade, n'étaient deux grands diables de billards. »

En passant nous engageons les correcteurs à mieux s'acquitter de leur tâche : C'est en effet dans « l'hôtelier » lui-même que Teniers, Brauwer, Van Ostade transporteraient de tout cœur leurs chevalets ! Plus haut le *Ballon* s'ancre « au ciel » ! Bizarre ! mais l'on sait déjà que la *Fédération* (vendredi 8 septembre 1876, n° 49, page 160) examinait les tableaux des *jeunes* à Anvers, en faisant le *poirier*... (1).

Mais revenons à notre *Ballon*.

« C'est là que s'est réfugié un cercle de jeunes artistes décorés du nom quelque peu sybillin de la *Chrysalide*... »

« Malgré son titre bénin, la *Chrysalide* a des visées assez ambitieuses... »

Ni si jeunes, Monsieur, ni si réfugiés, ni sybillins, ni si bénins !... Ambitieuses, nos visées ? — Point ! — Nous ne sommes nullement là « une ou deux douzaines de révolutionnaires ayant prêté ténébreusement le serment d'Annibal et qui comptent bien danser avant qu'il soit peu le *Çà ira* triomphal sur les ruines de l'art *perruque* et *officiel*. »

(1) La *Fédération* a peut-être un *œil de perdrix*. N. D. L. R.



Eh ! comment jeter bas ce qui jamais ne s'est édifié ? A quoi bon tirer sur un cadavre !

« Le caustique Rops a célébré au dit art des funérailles *anticipées*... » Posthumes, cher caustique, posthumes irrémédiablement ! Et Rops, pas plus que « l'illustrateur du catalogue », ne chercheront jamais à « rétablir l'union et la concorde dans le camp d'Agramant » : ils laissent les *vieux* laver leur bitume en famille.

« Les *anciens* ne tiennent pas non plus les *nouveaux* en odeur de sainteté, et, le cas échéant, ils les paieraient de la même monnaie. »

Le cas est échu : ce sont les *anciens* qui ont commencé. Et de quelle monnaie, je vous prie, paient-ils les nouveaux à chacune des Expositions officielles ?...

A Anvers assurément *ce fut de la monnaie papale* !

Si parmi les vingt ou trente soi-disant chrysalides, qui ont bravement attaché le grelot des expositions partielles (1), il y a encore quelques larves, attendant le soleil du succès pour se dépouiller de leur écaille, en revanche, pas mal d'entre eux ont déjà commencé à dévider leur cocon et quelque peu papillonné dans les magnaneries artistiques qu'on appelle expositions officielles. Agneessens, Meunier, Vander Stappen, Artan, etc., sont loin d'être fraîchement éclos de leurs carapaces. Ces brillants et dédaigneux phalènes (phalènes est ici par rapport à l'exposition au gaz), ces phalènes, dis-je, n'ont pas hésité à butiner dans les bosquets corrompueurs où croissent les fleurs empoisonnées qu'on nomme médailles et commandes du gouvernement. Ils sont pour le moins aussi *anciens* que Gabriel, par exemple, dont les toiles valétudinaires n'auraient pas fait trop mauvais effet, au milieu des rugueuses impressions de ses *jeunes* compétiteurs. Un hiver de Van Seben, une charge de cavalerie du capitaine Hubert, ou un tableau d'animaux et d'accessoires de Vanden Bosch, ne sont pas, que je pense, démodés au point de devoir être rangés déjà dans un musée d'antiquités.

Sans chicaner entomologiquement « sur ces chrysalides parmi lesquelles sont des larves qui se dépouillent de leur écaille, dévident leur cocon et papillonnent, fraîchement éclos de leurs carapaces, dans les magnaneries, nous demanderons sérieusement où sont les *jeunes* compétiteurs de l'*ancien* (?) Gabriel ?

Ni Gabriel, ni Van Seben, ni le capitaine Hubert, ni Vanden Bosch n'ont manifesté le désir d'entrer à la *Chrysalide*. Et voilà comme leurs toiles ne sont pas là pour ne pas « faire trop mauvais effet au milieu des rugueuses impressions. »

« Décidément le besoin d'un Roméo et d'une Juliette se fait vivement sentir pour rapprocher enfin tant d'hommes plus faits pour s'entendre que pour se renvoyer de puérides charges de rapins... »

Soit ! Stallaert sera Roméo... Pantazis deviendra Juliette... A quand la noce ?

Suit le classique soupir :

« La gamme qui domine malheureusement chez nos chrysalides, c'est le gris collectif, sempiternel, je dirai presque d'ordonnance, s'il ne commençait chez quelques-uns à s'iriser enfin, de teintes plus chaudes et plus colorées. »

Gris collectif, gris d'ordonnance !... (2) Evohé ! puisqu'il s'*irise* : bientôt il passera à l'arc-en-ciel, — signe de paix !

(1) Rien de neuf sous le soleil du succès : La *Société de l'Art Libre*, depuis longtemps et avec gloire, avait « attaché le grelot » de ce mode excellent d'expositions. N. D. L. R.

(2) Ne se vend pas chez Tyck, à Anvers. N. D. L. R.

S'aligne ensuite la critique des œuvres exposées. Ce qui nous fournit l'occasion de donner un bon point à la *Fédération* pour sa rude franchise ; elle avoue sans détours son incompetence à découvrir les beautés cachées dans « les *pay-sages mercredi des cendres* de Pantazis, l'un des chefs d'emplois de la troupe, et dans sa *Bonne femme brûlant du café*, maçonnie à coups de truelle. »

L'Organe des intérêts artistiques, littéraires, scientifiques et industriels ne prétend point « ranger dans la catégorie des jeunes feu Boulenger. »

Le chef de l'Ecole de Tervueren à l'*Observatoire* !...

Un blasphème, confrère, un pur blasphème !

« Tout artiste a été jeune, c'est-à-dire, débutant, et Boulenger comme les autres... »

Ah ! ça ! les critiques auraient-ils le privilège de naître vieux ?... C'est à le croire parfois !

« Mais quel prodigieux écart entre les premières et les dernières œuvres !... »

Voilà qui est lumineusement saisi !

Analysant la *Messe de Saint-Hubert*, le critique s'écrie : « Aucun parti-pris n'a assourdi la tonalité restée fraîche et lumineuse, comme en sortant des mains de l'artiste, qui constituent l'antipode de sa manière, à lui, de comprendre l'art. »

Phrase incompréhensible... En confrontant ces lignes de la *Fédération* avec les mêmes lignes de la *Gazette*, la lumière se fait : « Aucun parti-pris n'a assourdi la tonalité restée fraîche et lumineuse, comme en sortant des mains de l'artiste. Comme Louis Dubois, ce Frans Hals moderne mitigé de Jordans, Boulenger a toujours ignoré les procédés ridicules par lesquels certaine école enfarine uniformément ses produits et qui constituent l'antipode de sa manière, à lui, de comprendre l'art. »

Le nom de maître Louis Dubois sympathique à la *Gazette* serait-il antipathique à Anvers, berceau de la *Fédération*... ou bien serait-ce encore un tour pendable du correcteur ?...

Comme finale de singuliers hommages : « L'Exposition du *Cercle de la Chrysalide* est faite pour attirer l'attention, il serait injuste de faire fi et de traiter de haut la tentative d'artistes entiers peut-être, et jaloux de disputer le succès aux représentants attitrés de notre école... »

Jaloux, les *chrysalidiens* ? Non pas. Où donc rayonnent ces heureux jalosés ?

Sont-ce Van Lupp', Lamorinière,  
Ces représentants attitrés ?  
Peut-être Devrient, — frère et frère ?  
Sont-ce Van Lupp', Lamorinière ?  
Serait-ce point Slingenevère  
Ou Coomans aux nougats sacrés ?  
Sont-ce Van Lupp', Lamorinière  
Ces représentants attitrés ?

..

*Les Nouvelles du Jour*, journal politique, littéraire et financier, ont envoyé dans ce « cénacle mystérieux que l'on nomme le *Cercle de la Chrysalide* », un critique qui dès l'abord se fait dire ingénument par un collaborateur qu'il n'a pas « la moindre notion de peinture et qu'il distinguerait difficilement un jaune de chrome d'une terre de sienne ». Le cénacle mystérieux n'a donc point à s'en occuper. Passons (1).

(1) Au moment d'imprimer ces « pesées » de Marc Very, nous arrivent *Les Nouvelles* avec le « compte-rendu officiel » de l'Exposition. Ces lignes bienveillantes mettent un baume sur les blessures — curables — de la *Chrysalide*. N. D. L. R.

..

Le *Cercle de la Chrysalide* doit remercier sincèrement, ce nous semble, le critique de l'*Étoile Belge*, pour ses lignes bienveillantes.

Les Chrysalidiens le doivent, non parce que l'article était élogieux pour eux, mais parce que l'exposition lui est sympathique.

« Il y a dans la jeunesse une chaleur communicative qui électrise même ceux qui ne comptent plus précisément dans ses rangs. »

Le bois vert est donc bon à quelque chose. Tant mieux et merci pour cette bonne déclaration!

..

Et cette bonne vieille *Chronique* qui gagne tranquillement son petit pain quotidien. Voyons donc de quel œil elle a lorgné la *Chrysalide*.

Le très-sympathique J. d'A., lui a d'abord fait les doux yeux et servi quelques caresses — puis est venu Jacques avec son assommoir de poche, — pour une *Chrysalide*!

Jacques l'austère, fut bien *aristo* ce soir-là : « modeste réduit... on respire là assez difficilement... plafond très-bas... éclairage insuffisant... »

Que voulez-vous, cher critique, au *Ballon*, il n'y a ni maître d'hôtel, ni garçons portant chaîne d'argent au cou ; l'on n'y trouve ni vieux notaires, ni vieux généraux, ni vieux sénateurs, ni vieux docteurs, ni vieux débiteurs, ni vieilles idées, ni beaux locaux, ni bons tapis, ni mauvaises peintures... Quand on a l'habitude de ce confort, il est naturel que l'on se trouve dépaysé dans un cabaret où l'on boit, où l'on rit, où l'on fume.

Aussi, comme son impression se ressent de sa gêne pudibonde : il se trouve ennuyé — presque ennuyant : *longuet*. Mais un moment de honte est vite passé, l'assommoir sort de la poche et vlan, la *Chrysalide* n'est plus! « L'impression est mauvaise, — tout à fait. »

« Les œuvres exposées par la société *La Chrysalide*, sont des esquisses, des à peu-près, des embryons, des tentatives. Rien que des promesses, des espérances, des vagissements. »

Ah ! si seulement il se fut trouvé parmi les œuvres exposées, le portrait d'un monsieur ou d'une dame, peint par un officiel et payé 100,000 francs, il y aurait eu au moins une œuvre de quelqu'un « en progrès ! »

« Ces études ne sont certainement pas sans mérite, il y a beaucoup de qualités qui ne demandent que leur développement naturel... »

Petit poisson deviendra grand. Seriez-vous pas de ceux qui, pêchant une épinoche, s'imaginent tenir un requin et, craignant qu'il ne devienne grand, l'étouffent pour plus de sûreté.

« L'Exposition de la *Chrysalide* ne me dit rien. » C'est carré. Mais avait-elle quelque chose à vous dire ?

« Lorsque je vais visiter un atelier, je vois accrochées aux murailles un nombre considérable de notes prises sur nature et qui ont une saveur parce qu'elles représentent un coin de la réalité. »

Comment se fait-il que ces mêmes notes perdent leur saveur dans les Expositions et que vous disant quelque chose

à l'atelier, elles deviennent muettes à la cymaise ou dans les frises ?

« Une des maladies du moment c'est de se contenter de peu, sinon de rien. »

C'est grande sagesse cela, et vous êtes bien exigeant aujourd'hui, austère Jacques.

« On s'arrête devant le premier coin venu et on tâche d'en tirer une image d'une gamme plus ou moins harmonieuse... »

Chercher cela ne nous semble déjà pas si morbide et ne doit pas être assimilé aux « maladies du moment » ; on peut, le front haut, montrer qu'on a cherché, qu'on a voulu, qu'on a essayé... le faire voir est courageux et louable.

Suivent de dolentes représentations aux artistes qui s'entêtent à n'exposer que des études... Mais laissons Jacques s'entendre avec J. d'A., car si l'un a raison, l'autre a tort : Jean trouve au titre *La Chrysalide* « de la modestie », Jacques le déclare « un peu prétentieux » ; Jean trouve que l'art représenté à cette Exposition « n'est pas précisément l'art de l'enfance, — ni l'enfance de l'art... » Jacques le proclame « embryon !... »

..

Le talent jamais ne se mesura au mètre de toile, à l'exigüité ou à la grandeur du local, au nombre d'œuvres exposées. Eh ! qu'importe que l'Exposition se fasse dans un cabaret ou dans un palais, voire même dans une baraque en planches !

Ce qu'il importe aux peintres de la *Chrysalide*, c'est de n'être pas traités à la légère ; ce qu'ils veulent, c'est être jugés sainement et raisonnablement.

Il ne faut pas que la critique d'une œuvre dépende de l'impression du moment : douce si luit un rayon de joie, acerbé si vient un succès d'humeur noire ! Il ne faut point non plus qu'elle se montre bénignement bienveillante...

C'est parce que nous avons vu tout cela dans les appréciations qui ont pris leur vol à propos de la Première Exposition du *Cercle de la Chrysalide*, que nous avons élevé la voix — et pris notre balance.

Les jeunes ne demandent pas mieux que d'avoir des conseils désintéressés de gens loyaux, justes, capables, jugeant sans parti-pris d'aucune sorte et venant chez eux sans assommoir.

Pour les *Chrysalides*, s'il vous plaît !

MARC VÉRY.

## COURRIER D'ANGLETERRE

Londres 17 novembre.

Les rigueurs hivernales sont venues tout à coup interrompre mes promenades à travers les campagnes superbes de l'Irlande. J'aurais vingt choses à vous dépeindre : la cascade de Powerscourt, le Loch Bray, le château de Kilruddery, les montagnes dites *Pains de sucre*, que sais-je encore ! Mais tandis que je cherchais des mots pittoresques et des expressions vraies pour vous mettre sous les yeux cette nature, resplendissante des mille teintes de l'automne, — l'hiver congelait malignement l'encre où je devais tremper ma plume. Les teintes violettes ou mordorées de la plaine et des monts disparaissaient à la fois

sous un linceul éclatant. Tout perclus de froid, je me laissai bien vite transporter loin du ciel inclément de l'Irlande. Tel est sur moi l'effet de l'hiver que je revis presque avec reconnaissance les brouillards épais de la métropole, préservatif désagréable, mais sûr, contre les trop grandes rigueurs de décembre.

Je ne vous dirai rien du voyage, par la raison fort simple qu'à travers les vitres couvertes d'arabesques glacées, je n'ai rien vu de l'éblouissant pays de Galles, que nous traversâmes de Holyhead à Chester. Il devait y avoir de merveilleux effets de neige à travers cette contrée au sol tourmenté et le long des rivages de la presqu'île d'Anglesey; mais je ne vous décrirai point des choses que je n'ai point vues et que je ne pouvais voir.

Un roman nouveau, *Joan*, de Rhoda Broughton, me servit à tromper l'ennui. C'est un livre réaliste, plein de situations vraies et d'observations piquantes; aussi les organes conservateurs de la littérature et de l'art tiennent-ils rancune à l'*authoressse*.

Pourquoi, s'écrient-ils, nous parler de tapis troués et de sonnettes féliées? Pourquoi nous montrer un héros qui, quoique homme du monde, n'est pas en tout point parfait? Oh! dignes Aristarques de l'*Athenæum*, continuez sur ce ton; votre blâme empêchera tout au plus quelque vieille fille à lunettes de lire *Joan*. Mais déjà tout le monde liseur de ce pays des lectures a parcouru le livre de Miss Broughton, et le *telum imbelle* des Priams de la critique est venu s'émousser contre le goût public. Nous reviendrons peut-être quelque jour sur ce roman de mœurs qui nous montre à nu divers côtés de la vie anglaise. Il y a là matière à plus d'une étude intéressante; Taine, écrivain spirituel et philosophe positiviste, nous a montré à diverses reprises dans ses *Notes sur l'Angleterre* et sur Paris, comment d'une œuvre de fiction — roman ou comédie — on pouvait tirer des conclusions sérieuses sur la nature d'un peuple.

Mais laissons là pour le moment la race virile — oui, virile — des *authoresses* anglaises, et passons rapidement en revue les nouveautés artistiques de la bonne ville de Londres. Et d'abord, il y a trois ou quatre exhibitions fraîs écloses, la douzième exposition des Aquarellistes, une collection de tableaux anglais à la Galerie Deschamps, des œuvres anglaises et étrangères à la Galerie française, etc. etc. Je vous dirai prochainement la substance de toutes ces belles choses qui, je le crains bien, n'ont avec la *Chrysalide* aucune espèce d'accointances.

Les théâtres ont aussi renouvelé leurs programmes, en attendant les pantomimes de Noël. On joue en anglais et en français la *Boule* et les *Trente millions de Gladiateur*; malgré de nombreuses expurgations, la critique sérieuse trouve ces comédies par trop légères et de plus « improbables comme peintures de mœurs ». N'est-ce pas que ces braves gens ont besoin de lire *Candide*!

La troupe d'opéra anglais dirigée par Carl Rosa, joue alternativement *Faust*, *Zampa*, *Joconde*, etc., et ne se risque guère au grand opéra, qui doit être italien, paraît-il, pour plaire aux Insulaires.

Beaucoup de *Burlesques*, c'est-à-dire, de pièces sans queue ni tête, demi-parodies, demi-revues, demi-ballets comiques, le tout sur un pot-pourri de musique d'opérettes, avec addition de chants populaires. Citons parmi ces œuvres d'art le *Petit Don César de Bazan*, par H. Byron, l'auteur-écrivain; la *Princesse Toto* et la *Dernière édition de Robinson Crusoe*.

c.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

Le *Piccolino*, de Guiraud a fait son apparition sur la scène de la Monnaie, où il n'a pas eu tout le succès qu'il mérite.

Ce *Piccolino* est celui de Victorien Sardou, transformé en opéra-comique. On connaît l'histoire de Marthe, cette jeune fille abandonnée par son amant, qu'elle va retrouver à Rome, en se cachant sous l'habit masculin.

Je me dispenserai de faire une analyse détaillée du livret fort connu et dont l'*Artiste* a d'ailleurs dit quelques mots dans un de ses derniers numéros.

Ce qui est intéressant, c'est de voir le parti que le musicien a tiré de ce libretto étrange, incohérent, qui procède à la fois de la comédie, du mélodrame et du vaudeville, de veine comment il a interprété et fait vivre cette intéressante figure de Piccolino.

La partition, — depuis la première portée jusqu'à la dernière, dénote un musicien de haute valeur, musicien d'inspiration et de science, connaissant à fond les ressources de son art.

Son orchestration est toujours distinguée, quelquefois un peu tourmentée, les accompagnements sont discrets; ils enlacent la phrase comme une guirlande de fleurs, la couvrent sans l'étouffer, l'animent, l'embellissent et la parfument.

L'ouverture un peu longue — est bien écrite, elle contient une fuguette joliment traitée, — en revanche, on pourrait en retrancher sans inconvénient certain allegro peu distingué, d'un rythme vulgaire.

Le premier acte s'ouvre par un trio charmant, d'une grande finesse, et de beaucoup d'esprit, traité avec goût et habileté — malheureusement les beautés de ce trio n'ont pu être appréciées par le public, tant l'interprétation en a été médiocre.

Marthe entre en scène, elle pleure l'absence de son amant, de ce Frédéric qui lui avait juré un amour éternel et qui l'a abandonnée lâchement. — La cavatine que chante la malheureuse enfant, est empreinte d'un profond sentiment de tristesse bien rendu par une mélodie plaintive. C'est de bonne musique.

Le morceau capital du premier acte est le *Noël*. Voilà vraiment une scène qui suffirait à assurer le succès de *Piccolino* — si le public ne préférerait les banalités musicales aux véritables beautés.

Ce *Noël* d'un rythme carré, rappelle la scène des Athlètes dans le ballet d'*Orphée* de Gluck.

Le motif principal en est de grand caractère, large et religieux.

Les développements de cette idée principale sont magistralement traités; la combinaison des voix, l'orchestration sont de main de maître.

Nous citerons pour mémoire — les couplets de Musaraigne :

Adieu la Suisse  
Et que Dieu la bénisse...

C'est assez vulgaire et tout à fait au goût de certain public, mais cela n'a guère de valeur musicale.

J'aime mieux le final que M. Dauphin, le pasteur Tidman chante, de sa belle et ample voix; la phrase principale pourtant a le tort de ressembler un peu au sermon du père de Mireille.

Ce premier acte, en résumé, est très-musical, il est fin, élégant, distingué, la mélodie y abonde toute parfumée d'ambre; à part la malencontreuse valse de Musaraigne, tout y est empreint d'un cachet COMME IL FAUT!

On ne peut en dire autant du second acte qui s'ouvre cependant par un chœur de mendiants fort original et de bon style.

L'air du ténor : *Je l'ai revue*, renferme de jolies phrases, que M. Bertin n'a pas suffisamment fait comprendre.

Le duo entre Hélène et Frédéric est habilement fait.

C'est ici que se place une série de plaisanteries musicales, plutôt du domaine de l'opéra-bouffe que de l'opéra-comique.

La sérénade d'abord, originale, très-amusante mais très-déplacée; ensuite les couplets des coiffeurs, assez vifs, assez spirituellement troussés, mais d'une vulgarité indiscutable.

La Sorrentine — heureusement — rachète ces erreurs d'un homme de talent. Cette chanson de *Piccolino*, éclosée sous le beau ciel de Sorrente, en face de la Méditerranée et de ses ondes bleues est charmante avec son rythme et sa couleur étranges.

En résumé, ce deuxième acte — au milieu duquel s'étalent trop complaisamment des banalités nombreuses — est loin d'avoir la valeur musicale du premier. L'esprit de Sardou domine dans ces scènes amusantes, drôles, qui font rire. Malheureusement, le musicien n'a pu sur ce thème léger, sur ces mille incidents qui ne sont, en somme, que des pointes spirituelles, faire une musique aussi fine, aussi gracieuse, aussi distinguée que dans le reste de l'ouvrage.

Cette manière spéciale à Sardou, cet esprit de mots ne semble pas avoir inspiré Guiraud, qui — en voulant être spirituel — s'est éloigné de la vraie distinction.

Le troisième acte — long et triste — n'excite pas un fort grand intérêt, mais renferme cependant des morceaux remarquables.

Le mélodrame mi-majeur (un solo de violon), est une page exquise, ravissante; il y a bien un peu de Gounod dans cette suave et poétique musique, mais qu'importe, c'est si fin, si délicat, que l'on oublie cette ressemblance et que l'on se laisse bercer par cette mélodie facile et pénétrante.

Les variations que chante Piccolino sur l'air bien connu :

Il était une bergère...

sont fort habilement faites.

Les airs de ballet, tirés des notes d'orchestre de Guiraud, sont connus depuis longtemps à Bruxelles. L'auteur a eu grand'raison d'intercaler cette musique très-caractéristique dans son opéra. Elle vient en *sa place*, en son lieu, et produit tout l'effet désirable.

Un mot de l'interprétation !

La création si remarquable de Galli-Marié dans le rôle de Marthe-Piccolino, à Paris, devait nécessairement former une comparaison écrasante pour toute actrice interprétant ce rôle après elle. M<sup>lle</sup> Dérisis, dont la voix certainement n'a pas toute l'ampleur désirable, a néanmoins fait preuve de qualités très-sérieuses, et nous dirons même que, comme comédienne, notre chanteuse légère a été remarquable dans ce rôle si difficile et si ingrat. Chaque soir, du reste, elle obtient les honneurs du *bis* dans la *Sorrentine* du second acte.

M. Morlet s'est acquitté de son rôle d'une façon également remarquable.

Quant à M. Bertin — je l'ai dit plus haut — il me semble avoir peu compris le sien. Il a omis notamment de souligner bien des beautés. — M<sup>lle</sup> Renaud est une très-élégante Elena.

M. Pellin joue bien Annibal, mais le chante du nez et de la gorge.

Le trio des dames est maigre; la nouvelle dugazon, M<sup>lle</sup> Tostani est charmante et ne manque pas de voix.

Les chœurs ont marché convenablement.

L'orchestre n'a pas été discret dans les accompagnements...

Les décors sont fort beaux, la mise en scène est bien réglée par M. Lapissida, qui joue d'une façon satisfaisante son bout de rôle.

En somme, *Piccolino* sera un succès durable. C'est, d'ailleurs, une œuvre très-remarquable qui fait honneur au jeune et savant compositeur.

A. T.

Le public des concerts de l'*Association des Artistes*, diffère beaucoup de celui des *Concerts populaires*. Ce dernier est

composé en majeure partie d'admirateurs des œuvres classiques. Aux concerts des *Artistes*, dominent les partisans de la musique facile, des variations, des tours de force des instrumentistes. L'on comprendra dès lors, que M. Ysaye ait obtenu le plus grand succès de la soirée, dans un morceau très-peu musical, mais hérissé de difficultés: les airs hongrois de Ernst.

Je préfère de beaucoup le jeune artiste dans les passages mélodiques de la *fantaisie appassionata* de Vieuxtemps. Quel talent fin et délicat, quelle charmante manière de phraser! Que M. Ysaye continue à travailler courageusement, qu'il acquière une sonorité plus vigoureuse et le plus brillant avenir lui est réservé.

Les nombreux amis de M<sup>lle</sup> Depature attendaient avec curiosité, sa première apparition devant le public bruxellois. L'accueil bienveillant qu'elle a reçu samedi est de nature à l'encourager.

Sa voix fraîche et sympathique a donné lieu à des appréciations assez plaisantes. Un chroniqueur musical lui trouve une voix superbe dans le médium, sans éclat dans les notes élevées. Un autre, et celui-là est dans le vrai, pense que le médium laisse un peu à désirer, mais que les notes élevées ont beaucoup d'ampleur et de puissance. Quand la sonorité des notes moyennes se sera développée, M<sup>lle</sup> Depature pourra sans nul doute, occuper une belle position au théâtre. L'expression qu'elle a su mettre et l'observation des nuances dont elle a fait preuve, en dépit de l'émotion qui la paralysait, nous en sont les garants.

M. Morlet, bien qu'indisposé, n'avait pas voulu désappointer le public. Il a chanté avec son talent habituel, l'air de *Richard Cœur de Lion* et un air de *Joconde*.

Que dirai-je de l'orchestre, si ce n'est qu'on l'a retrouvé ce qu'il est toujours sous l'habile direction de M. Dupont, et qu'il a supérieurement exécuté la belle ouverture de *Stadtelt*, la *Berceuse*, de Schumann, le *Rouet d'Omphale*, de St-Saëns et un *Allegro* symphonique de Lalo.

RÉAL.

..

Une troupe ambulante a donné cette semaine au théâtre du Parc, quatre représentations de *Rome vaincue*. Nous avons vu la pièce au Théâtre Français et nous avons parlé longuement alors de cette œuvre, au double point de vue dramatique et littéraire; dans un de nos prochains numéros nous examinerons la tragédie de M. Parodi au point de vue de la conception du sujet et des idées qui y sont développées. Mais nous ne nous sentons vraiment pas le courage de rendre compte de son interprétation à Bruxelles avec des acteurs impossibles et une mise en scène fantaisiste.

La pièce de M. Parodi est de celles, du reste, dont un seul théâtre au monde peut se permettre la représentation. A la Comédie Française, en effet, mais là seulement, les beautés sont mises en relief par des artistes hors ligne et les faiblesses adroitement dissimulées sous une mise en scène irréprochable.

..

Vendredi soir j'étais allé au théâtre Molière comptant bien revoir le *Procès Veauradieux* de notre compatriote Hennequin. Mais à ma grande surprise le spectacle avait été changé. On donnait *Le Vrai Courage* (2 actes) et un *Mariage de Paris* (3 actes). Quoique l'intérêt du spectacle ne me parut pas palpitant, n'ayant rien de mieux à faire, j'y restai passer ma soirée. Je n'eus pas lieu de le regretter: ces deux comédies furent enlevées avec brio par de véritables artistes et je fus tellement étonné que je communiquai, après le spectacle, ma satisfaction à un mien ami qui ressemblait furieusement à un des acteurs que j'avais vu en scène quelques instants auparavant.

— Le Molière a une bonne troupe cette année, lui disais-je.

Et lui me regardant :

— Mais ce n'est pas la troupe du Molière, ce sont des ama-

teurs du *Cercle symphonique et dramatique* qui ont joué au bénéfice de la *Société protectrice de l'Enfance*.

— Alors, c'est toi qui...

— Parbleu!

Et moi qui les avais pris pour de vrais acteurs!

Vraiment, s'ils m'eussent demandé de consacrer dans *l'Artiste* un mot à leur charitable soirée, je n'aurais pu leur adresser de plus bel éloge. J'y joins l'expression de mon admiration pour la généreuse idée qu'ils ont de placer leurs plaisirs sous le cachet de la charité. M. G.

A l'occasion de la fête de la *Toussaint*, le jubé de l'église St-Boniface, sous la direction habile de M. V. Ceuppens, a exécuté pour la première fois, la messe en *mi* de J. Verhulst. Cette œuvre, écrite pour voix d'hommes, présente un réel intérêt artistique, en ce sens qu'elle s'écarte, d'une façon heureuse, des formes routinières trop généralement usitées dans ce genre de composition. La *manière* employée par le maître constitue une sorte de dialogue en *récitatif*, établi entre les voix et la partie instrumentale. Hâtons-nous de dire que ces *récitatifs* n'excluent point la coupe mélodique et qu'en maints endroits on y découvre des chants mesurés, d'une inspiration longue et puissante.

Les morceaux les plus saillants de l'œuvre sont, croyons-nous, le *Kyrie*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*.

Nous n'aimons point le rythme précipité du *Credo*; on y sent trop la préoccupation de l'auteur d'avoir rempli à temps donné le texte liturgique fort long de cette partie de l'office.

La messe du savant directeur du Conservatoire d'Amsterdam a peut-être le défaut de ses qualités. Le compositeur a su trouver des procédés originaux, habilement présentés, et c'est là un rare mérite.

Mais il nous semble qu'il s'en est trop servi et n'a point ménagé suffisamment le besoin de variété qu'éprouve nécessairement l'oreille. Presque toutes les parties de la messe sont conduites par des moyens identiques, et partant de là, s'engendre certaine monotonie causée par l'uniformité de l'allure.

Toutefois, nous n'hésitons point à exprimer que cette œuvre possède un vrai mérite et révèle un caractère artistique extrêmement distingué.

Nous ne nous trompons point lorsque, dans un de nos derniers numéros, nous prédisions le succès à une œuvre religieuse récemment parue, le *Jesu Salvator* de Van den Plas. Nous apprenons, en effet, que la plupart des grandes églises de la capitale, de la province et même de l'étranger ont, pendant l'*octave des morts*, exécuté ce remarquable motet funèbre. Citons les églises Ste-Gudule, St-Boniface, St-Michel, à Bruxelles; St-Georges, St-Jacques, à Anvers, etc.

Nous avons fait déjà au point de vue artistique, l'analyse de l'œuvre du maître de chapelle de Louvain; il ne nous reste plus aujourd'hui qu'à constater la faveur marquée avec laquelle cette composition a été généralement appréciée par les maîtres et par le public.

Nous sommes heureux d'en pouvoir féliciter l'auteur et nous espérons qu'il nous donnera bientôt l'occasion d'entendre des productions nouvelles, dignes de leur aînée. A. T.

Dimanche dernier le *Cercle d'Hiver* réunissait sous les plafonds à fresques de ses coquets salons, l'élite de ses sociétaires. — Fraîches toilettes, gais sourires, fleurs aux corsages et sur les joues, perles au col et dans les yeux... La salle était éblouissante sous les lustres.

Pan, pan, pan! Et le rideau s'ouvrit... Je ne vous détaillerai point le menu de cette charmante soirée musicale et dramatique. Je me contenterai de vous dire tout bas (il ne faut pas froisser les modestes), qu'il y a là une jeunesse d'esprit

et de vaillance, sachant intelligemment s'amuser et intéresser, chose rare en cette époque de « gomme » et de « fondants »! J'ajouterai que s'envoleront là bien des soirées d'hiver, — trop courtes, — de délicieuse et instructive manière.

Nos sincères félicitations aux jeunes et zélés organisateurs de cette fête. E.M.

Le concert organisé par le *Cercle du denier de la Crèche-Ecole-Gardiennne d'Ixelles*, a obtenu dimanche dernier, dans l'ancienne salle Molière, un brillant succès.

Le programme fort bien composé nous rappelait de vieilles connaissances M<sup>lle</sup> ..., MM. Neury, Van Cotthem, Hotton, Galeslout et Nicol (Colin).

C'était une œuvre de charité — ils étaient à leur poste: inutile de dire s'ils ont été applaudis.

M<sup>lle</sup> ..., charmante petite fleur qui a tort de se cacher, a conquis la sympathie du public en chantant la valse de *Mireille* et en se faisant entendre avec M. Neury, dans le duo de *Philémon et Baucis*.

M. Neury a parfaitement chanté la cavatine de *Faust*, et il a enlevé la fantaisie de Bériot (ballet pour violon) avec un rare entrain.

M. Hotton a joué avec un vrai talent la fantaisie pour violoncelle (*Guido et Ginevra*, de Servais).

M. Galeslout, qui a chanté le grand air de *Brutus*, a fait des progrès extraordinaires depuis l'an dernier.

Et M. Nicol était — ce qu'il est toujours — très-réussi dans ses chansonnettes.

Cette petite troupe d'artistes philanthropes s'est renforcée d'une recrue — M. Gorain, flutiste. — Ce jeune artiste a montré de sérieuses qualités et il arrivera certainement à un brillant avenir.

Quant à M. Van Cotthem, il a fait preuve d'une grande habileté dans le rôle si difficile d'accompagnateur.

En somme, charmant concert et bonne soirée pour la Crèche d'Ixelles. N.

## LA SEMAINE PARISIENNE

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste).

Du 10 au 17 novembre 1876.

*Vendredi*. — Une dépêche reçue à Paris nous apprend que Faure, atteint d'une laryngite, a dû interrompre la série de ses concerts. Espérons qu'il pourra reprendre bientôt sa tournée artistique.

*Samedi*. — L'Institut a procédé à l'élection du successeur de Félicien David. Comme je vous l'avais annoncé, c'est M. Rey qui a été élu au deuxième tour de scrutin par 20 voix sur 36 votants.

*Dimanche*. — Les artistes médaillés, décorés, prix de Rome et prix du Salon réunis à l'Institut, ont élu quatorze membres appelés à former le tiers du jury de l'Exposition universelle de 1878. On sait que les deux autres tiers se composent de quatorze membres de l'Institut et de quatorze membres nommés par l'Administration.

Ont été élus par le groupe des artistes: MM. Laurens, Bonnat, Lefebvre, Delaunay, Henner, Vollon, Bernier, Boullanger, Breton, Busson, Louis Leloir, Dubufe, Jalabert et Ph. Rousseau.

*Lundi*. — La *première* de *Paul et Virginie* est retardée jusqu'à mercredi par suite d'un léger accident de voiture dont fut victime M. Capoul. La répétition générale a été un avant-coureur du succès que l'œuvre de Massé obtiendra certainement. Il eut été impossible de trouver deux acteurs mieux dans leurs rôles que M<sup>lle</sup> Ritter et M. Capoul.

*Mardi*. — Encore une *première* remise. A l'Odéon, cette fois, M<sup>lle</sup> Rousseil devait y faire sa rentrée dans *Dédamie*, pièce héroïque en trois actes.

La nouvelle pièce passera samedi.

*Mercredi. — Première, au Lyrique, de Paul et Virginie.*  
Grand succès pour l'auteur et les acteurs.

*Jeudi. — Première au Gymnase, de la Comtesse Romani,*  
pièce due à la collaboration de deux écrivains de mérite dont l'un est M. Alexandre Dumas. Mais l'auteur anonyme des *Danicheff*, a, cette fois encore, gardé l'incognito.

Rossi commencera ses représentations à Bruxelles le 8 décembre prochain.

GEORGES LÉONARD.

## SONNET DU JOUR.

Novembre

A Louis Fonsny.

*Dans la rue où le gaz blafard  
Au cœur des ombres papillote,  
Mainte fille de feu grelotte  
Sous le froid lui plaquant son fard.*

*Aux gouttières le chat sanglote  
Et va, scandant par le brouillard  
Le hoquet du maigre vieillard  
Qui passe et dans son col tremblote.*

*Novembre souffle dans ses doigts,  
L'autan, organiste des toits,  
D'Hiver gronde la ritournelle...*

*Ah! qu'il fait bon, alors, un peu  
Dans sa chambrette, près du feu,  
Friper quelque bout de dentelle!*

T. H.

## NOUVELLES A LA MAIN

Aujourd'hui dimanche, à 1 heure 1/2, à l'Alhambra, deuxième  
Concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont.

Programme : 1° *Fragments symphoniques* (opus. 52). Schumann. 2° *Concerto* (1<sup>re</sup> partie pour violoncelle, avec accompagnement d'orchestre, Vieuxtemps. Exécuté par M. Joseph Servais (1<sup>re</sup> exécution à Bruxelles). 3° *Concerto* (2<sup>e</sup> partie). Vieuxtemps. 4° *Réverie*, andante de la suite n° 2. Raff. (1<sup>re</sup> exécution à Bruxelles). 5° *Danse macabre*, poème symphonique. Saint-Saëns. 6° *Ouverture d'Eléonore*. Beethoven.

— On nous annonce que le lundi 20 novembre courant, doit avoir lieu dans la salle de la Nouvelle Cour de Bruxelles, un brillant concert organisé par MM. Vermeyley, Thienpont, Hennis, Snyers et Fierens. Plusieurs autres artistes de talent prêteront leur concours à cette soirée.

Tout fait espérer que le public se rendra nombreux à cette fête musicale.

— Malgré les colères, — désormais célèbres, — de Jacques, l'Exposition de la *Chrysalide* chaque soir regorge de monde. Plus de 3,000 billets de tombola ont déjà trouvé leur placement. Sept tableaux-lots ont été acquis jusqu'à ce jour. Ce sont : *Flessingue*, aquarelle de Heurteloup. Un *Printemps*, de Hagemans. Une *Fillette*, de Meunier. *La Dentellière*, de Van Leemputten. Des *Fleurs*, de Pantazis. Des *Bruyères*, de Gillemans. *Nos Barques de Pêche*, de Artan.

Toute série de dix billets procure en prime, l'eau-forte mordante et bien mordue, de Rops : *La Cuisinière wallonne*. La série de vingt billets donne droit à la superbe lithographie d'E. Dubois : *Bébé*, d'après le tableau de C. Meunier.

— Quoique le Conservatoire ne donne pas signe de vie, nous croyons pouvoir maintenir comme exacte la date de la distribution des prix, annoncée par nous dans notre dernier numéro.

M<sup>lle</sup> Adeline Dudlay reviendra à cette occasion, expressément de Paris.

C'est la première fois assurément qu'une artiste du Théâtre Français aura dû demander à M. Perrin, un congé pour aller chercher un prix de Conservatoire.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Echange, Réparation, Accordage.

### PIANOS

de  
J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

### GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmonium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8  
Bruxelles.

### LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

72, rue Haute, 72, Bruxelles.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Canes, etc.

Mannquins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Étude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 47

26 NOVEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

#### UN NUMÉRO. 20 CENTIMES

En vente: chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

*La Presse et la Chrysalide (suite).* — *Rabelais caricaturiste (suite et fin)* — *Sonnet: Ces bons Pochards.* — *Diaz.* — *Skating-Rink, sonnet.* — *Bulletin bibliographique.* — *Théâtres et concerts.* — *Nécrologie.* — *Nouvelles à la main.*

### LA PRESSE ET LA CHRYSALIDE

Nous continuerons les « pesées » commencées dans notre précédent numéro, en poursuivant cette revue — qui, vous soit dit en passant, MM. de la grincherie, — nous a valu nombre de lettres flatteuses nous assurant aide et appui...

Toujours nous serons là pour défendre l'Art vrai, l'Art jeune et ses sincères représentants.

Nous sommes forcés de revenir au critique des *Nouvelles*

*du Jour*, critique fort aimable, à la vérité, mais bien mal renseigné.

Prouvons — et rectifions :

« Les membres du Cercle *la Chrysalide*, qui sont de jeunes artistes, ont voulu se payer le luxe d'une exposition et, dans le but de la rendre plus attrayante, ont demandé à certains artistes de réputation de leur adresser quelques envois.

« Agnessens, Artan, Pantazis, C. Meunier, Vanderstappen, ont très-gracieusement envoyé des esquisses, des tableaux même, et un bronze.

Si M. Camille de Roddaz s'était donné la peine d'interroger, — comme il le devait — quelque Chrysalidien, il aurait appris que pas n'était besoin de recourir à la gracieuseté de MM. Agnessens, Artan, Pantazis, C. Meunier, Vanderstappen, pour se faire adresser quelques envois: *Ces artistes étant membres du Cercle de la Chrysalide*, se sont fait un honneur et un devoir d'envoyer leurs œuvres.

Tout naturellement!

L'*Actualité* fut aussi de la fête.

La *Chrysalide* lui est sympathique, elle est sympathique à la *Chrysalide*.



C'est que l'*Actualité*, elle aussi, est *jeune* : elle a tous ses cheveux, tous ses ongles, toutes ses dents !

Camille Lemonnier, son Directeur, a bien fait les choses pour les Chrysalidiens : il les a présentés aux Parisiens dans son humoristique et bienveillant article de la *Chronique des Arts*, de Paris, — article que chacun a lu dans l'*Actualité*.

Le styliste raffiné a, — de cette plume pittoresque, vivante, colorée, que l'on sait, — ciselé un médaillon pour chacune des œuvres exposées...

Souhaitons éternelle verdure à cette plume *irisée* qui donne des névralgies aux pauvres de style et aux manchots de la phrase !

MARC VÉRY.

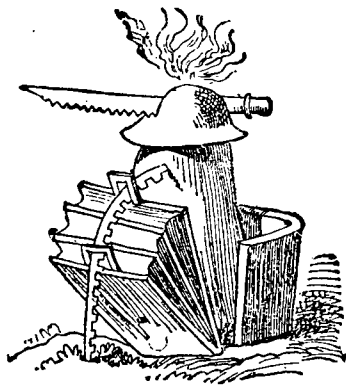
## RABELAIS CARICATURISTE

*Suite et fin.*

Toujours dans la planche flamande : *Invidia*. Petit personnage fantastique dont la figure est formée par un pot servant de perchoir à des oiseaux. *Songes drolatiques*, même détail (1).

Le hasard seul a-t-il pu faire que deux détails de la même planche se retrouvent dans les caprices attribués à Rabelais ?

Ce n'est pas tout. Au nombre des personnages symboliques qui figurent dans la composition de l'*Avaritia* de Breughel, on remarque un homme dont la figure est entièrement cachée par un grand feutre dans la lisière duquel est passé un couteau. Du haut de ce chapeau s'échappent des nuages de fumée qui semblent avoir une relation avec un soufflet accolé à la panse de ce fantastique personnage. Quoique le titre, *Avaritia*, indique que chaque figure doit représenter l'amour de l'argent, le sens de ce personnage m'échappe absolument. Ce ne peut être la représentation d'un alchi-



(1) Pot encapuchonné qui porte plusieurs plumes d'oiseau de paradis, « allusion à la triple couronne papale, » dit un commentateur plein d'imagination.

miste avec son soufflet. Breughel n'eût pas manqué d'y adjoindre soit un matras, soit une cornue.

Quelle que soit la portée de ce symbole, le graveur des *Songes drolatiques* l'a reprise à son compte. Trait pour trait il a copié cette figure, y ajoutant seulement un essaim de mouches, une ganse de chapeau de cardinal flottant au chapeau, sur l'épaule un stylet et une coquille de pèlerin. Et c'est là que pourraient être mis au pied du mur les commentateurs qui prétendent tout expliquer.

Sans hésiter M. Eloi Johanneau dit que « ce person-



nage ténébreux est le pape Jules II. Le tourbillon de flammes et l'essaim de mouches qui lui sortent de la tête, ainsi que le triple soufflet, figurent l'humeur de ce pape ambitieux et le feu de la guerre qu'il soufflait partout (1).

L'éditeur a annoncé en tête de son Rabelais un nouveau commentaire ; en effet, il est de toute nouveauté.

« Quant à la scie qu'on voit ici dans un tourbillon de flammes, ajoutent MM. Esmangart et Johanneau, je la crois une allusion aux malheurs de Bentivoglio, dont la scie était l'emblème, et que Jules II a chassé de Bologne. »

(1) *Œuvres de Rabelais, édition variorum*, augmentées d'un nouveau commentaire historique et philologique par Esmangart et Eloi Johanneau. Dalibon, 1823, t. IX, in-8.

Et voilà pourquoi votre fille est muette ! Jamais ces critiques ne sont embarrassés : ce grotesque, c'est Louis XII ; cet autre Henri II ; celui-ci, le cardinal de Lorraine ; celui-là, le cardinal du Bellay, etc.

Il n'y a que les commentateurs pour ne douter de rien. « Ils ont les premiers, disent d'eux-mêmes MM. Esmangart et Johanneau, rattaché au texte de *Gargantua* et de *Pantagruel* les caricatures des *Songes drolatiques*, où l'on admire le cachet de l'auteur, sa folie et son originalité, jointes à l'esprit et à la malignité du burin de Callot, et où l'on voit paraître, sous les figures les plus grotesques, tous les personnages tant réels qu'allégoriques de ces deux romans ; ils ont prouvé que les sujets en étaient tirés, et qu'ils servaient comme de pièces justificatives à ce commentaire historique, qui révèle enfin au grand jour ce qui était resté jusqu'ici couvert, sinon d'un voile épais, au moins d'incertitudes. »

Les annotateurs de l'édition de 1823 n'eussent-ils pas rabattu fortement de leurs affirmations si on leur eût montré les emprunts faits aux compositions de Pierre Breughel ?

M. Paul Lacroix, qui, dans ces dernières années, a donné une nouvelle édition des *Songes drolatiques* (1), est un peu moins affirmatif.

« Il y a, dit-il, dans les figures de ce recueil tant de physionomies expressives et caractérisées qu'on les reconnaît sans doute parmi les contemporains de l'auteur. Ce seraient alors des portraits grotesques, tout à fait distincts de ceux qui forment la galerie de personnages du *Gargantua* et du *Pantagruel*.

« Ainsi la figure 106 ressemble beaucoup à François I<sup>er</sup>.

« La figure 108, qui représente un ouvrier emprisonné dans une fontaine et taillant une pièce de bois avec une doloire, pourrait être Etienne Dolet ou Charles Fontaine.

« Par des motifs analogues, nous serions disposé à reconnaître Geoffroy Tory dans la figure 78, dont la tête est coiffée d'un pot cassé, » etc.

La découverte des emprunts faits à un graveur de 1558 (2) par un graveur de 1565, l'impossibilité pour deux dessinateurs de se rencontrer dans l'attifement de semblables figures, la possibilité pour les érudits de trouver de nouvelles traces d'imitations aussi flagrantes, me paraissent devoir arrêter les recherches des commentateurs en ce qui touche les personnages.

Le premier éditeur, du reste, avertissait les gens de ne pas trop s'en préoccuper :

« Ce sont, disait-il, figures d'une aussi étrange façon

qu'il s'en pourroit trouver par toute la terre. » Suivant le libraire Richard Breton, ces inventions étaient bonnes « tant pour faire crotesses que pour établir mascarades » ; mais quant aux noms et qualités des personnages, l'éditeur s'en tirait habilement : « J'ai laissé ce labeur à ceux qui ont versé en ceste faculté et y sont plus suffisants que moy : voire pour en déclarer le sens mystique ou allégorique, aussi pour leur imposer les noms qui à chacun seroient convenables ».

Pour qui sait lire, ceci signifie qu'il n'y a ni sens mystique ni allégorique dans ces figures ; que chacun peut les baptiser à sa fantaisie, mais qu'il en résultera un « labeur » considérable. Ce qui est arrivé.

Il résulte toutefois de l'examen de quelques-unes de ces figures grotesques une allusion à des princes, à des dignitaires de la cour papale. On entrevoit des satires confuses, des sortes de cauchemars qui prennent une vague configuration de cardinaux. A quoi bon mettre un nom au bas de ces silhouettes grimaçantes ? Toute une armée de commentateurs s'est ruée sur le texte même de Rabelais et a échoué à en faire jaillir la lumière ; le crayon est resté plus mystérieux encore que le roman.

Il faut attendre la Réforme pour faire parler à ses partisans un langage plus net, plus grossier, plus cru. C'est ce que je montrerai dans le prochain volume. Rabelais est le plus utile trait-d'union entre le moyen âge et les manifestations luthériennes. Aussi devais-je étudier avec détails quelle était la part de Rabelais dans ces caprices ? J'ai donné les raisons prouvant qu'il comprenait l'utilité des arts du dessin. De là à dessiner de semblables figures il y a un grand pas.

Celui qui, avec son crayon, a donné naissance à ces images burlesques était un artiste habile. Ce que le graveur rêvait a été rendu par son crayon sans hésitation, et déjà dans le harnachement bizarre de ces figures apparaît une certaine adresse de main. Les détails sont présentés d'une façon burlesque, mais ingénieuse. L'auteur n'a pas voulu rendre autre chose, et c'est déjà beaucoup que de l'énoncer clairement avec le crayon. Sans doute les emprunts sont visibles, et je crois l'avoir montré suffisamment, mais tout en empruntant il faut avoir beaucoup dessiné pour arriver à ce résultat, et les études profondes et diverses, les connaissances multiples de Rabelais, surtout sa probité de conteur, ne me semblent l'avoir prédisposé ni à acquérir une telle adresse de main, ni surtout à piller les compositions d'un maître étranger.

CHAMPFLEURY.

(1) In-8. Genève, Gay, 1868.

(2) La série des *Vices*, d'après Breughel, publiée par Cock, est datée de 1558.

## DES BONS FOCHARDS

AU POÈTE DE LA CREVILLE

*Si le gros Saint-Amant revenait en ce monde,  
Je voudrais avec lui, mieux que l'ami Faret,  
Que la peur de passer pour ivrogne effarait,  
Boire et rivaliser avec lui de faconde.*

*Et si mon ventre creux gênait sa panse ronde,  
Je saurais lui prouver qu'un maigre, au cabaret,  
Autant que le plus gras sait à fond ce secret :  
Boire, manger d'autant et chiffonner la blonde.*

*Lors, nous ferions tous deux, rivaux mais bons amis,  
Des sonnets éclatants, aux règles peu soumis,  
Mais qu'apprendraient par cœur les buveurs et les femmes.*

*Puis, titubant gaiement, — dédaignant les façons  
De ceux dont l'idéal élève au ciel les âmes,  
On entendrait nos voix commander aux garçons :*

« Du Vin ! Du Vin ! »

ALFRED HERMAN.

## DIAZ

Narcisso Virgilio Diaz de la Pena, naquit le 20 août 1807 à Bordeaux, où Thomas Diaz de la Pena, son père, chassé d'Espagne à la suite d'un complot contre le roi Joseph Bonaparte, avait cherché asile.

Le proscrit de Salamanque, forcé de fuir, se réfugia en Norvège, puis en Angleterre et, trois ans après, mourut à Londres.

Maria-Manuela Belasco, sa veuve, se retira à Paris où, pour vivre, elle dut enseigner les langues. Narcisse Diaz avait dix ans quand il perdit sa mère. Un pasteur protestant, qui habitait Bellevue, recueillit l'orphelin et, comme on l'a dit, Diaz, avant d'avoir Souchon pour maître, fut l'élève des bois de Sèvres, des côteaux de Bellevue, des ombrages de Fleury, de ces sentiers charmants où l'idylle se fait accessible et quasi provocante.

L'orphelin grandissant dut songer bientôt à sa subsistance. Il entra comme apprenti chez un imprimeur; mais son instinct de peintre lui fit abandonner l'encre grasse pour l'essence et les couleurs: il peignit sur porcelaine — en compagnie de Raffet, Cabat et Jules Dupré!

Bientôt la porcelaine ne lui sembla jolie que *pour faire des castagnettes*, comme il disait à M<sup>me</sup> Peyrat, sa mère adoptive, et c'est dans l'atelier de Souchon qu'il alla puiser les premières notions du dessin.

Le Salon de 1835 vit sa première œuvre: *la Bataille de Medina-Cœli...* que ses amis baptisèrent « *la Bataille des Pots-Cassés.* »

Le croirait-on, sa palette lumineuse et si chatoyante, se trouva terne et presque sombre aux débuts. Ce n'est guère qu'en 1844 qu'elle commence à flamboyer. Diaz expose alors sa *Vue du Bas-Bréau*, son *Orientale* et ses *Bohémiens se rendant à une fête*, toiles brillantes qui laissent entrevoir déjà sa couleur et sa personnalité.

Il se prend à parcourir, boîte à peindre au dos, Chailly, Marlotte, Fontainebleau et sa forêt qui fut son Orient. Car, chose étrange, ce peintre oriental n'est jamais allé en Orient *qu'en imagination*, comme il l'a écrit lui-même.

La chanson des *Peintres de Barbizon* qui célèbre l'auberge légendaire, conserve le souvenir de son passage :

On y voit des *pétarades*

De Diaz de la Pena!...

Ses premiers succès comme paysagiste furent grands, très-grands: Théophile Gautier disait de lui en 1855, lors de l'*Exposition universelle*: « S'il n'est pas un peintre d'histoire, M. Diaz est un peintre de paysage de la force de Rousseau, de Troyon et de Français. »

En 1858, Pelloquet écrivait: « Diaz aurait été, s'il l'avait voulu, peut-être le plus grand paysagiste de son temps. »

Par malheur Diaz « n'a pas voulu! » Son goût effréné du luxe, des riches étoffes, des bibelots bizarres, des étincelantes friperies, le firent se tourner vers les marchands: il « bâcla » de la peinture de vente. Car Diaz, vrai *sauvage* sur ce point, avait le culte de la verroterie.

Son pays était au pays des féeries! Comme une pluie d'or, le soleil inonde ses feuillages aux chatolements de satin; ses ciels se tendent de soie et de brocart; ses troncs possèdent le sombre rayonnement des velours sous leurs rutilantes frondaisons qui éclatent, détonnent et s'éparpillent en gerbes de feu comme les fusées; les perles de la rosée irisent les pointes de ses herbes où rayonne quelque nymphe aux chairs de nacre, ou quelque Vénus aux cheveux d'or fin. Dans l'ombre des buissons mordorés passe Diane, à ses côtés bondit quelque grand épagneul aux poils tachetés. De petits Turcs, étranchements chamarrés, des Odalisques éblouissantes, des Amours, éclairs roses, fuient sous les branches miroitantes de ces forêts enchantées...

Il y eut en Diaz deux personnalités. La première: le peintre magique des chênes de Fontainebleau. La seconde: l'imitateur irrésolu du Corrège et de Prud'hon. Il suivit leur sillage sans grandement comprendre ces deux illustres maîtres.

Diaz obtint la *troisième* médaille au Salon de 1844, la *deuxième* à celui de 1846; en 1848, le jury lui décernait la médaille de première classe. Il fut fait chevalier de la Légion d'Honneur, au Salon de 1851. Dans les derniers temps de sa vie, Diaz n'exposa plus.

Son talent s'est éteint ne devant rien à ses devanciers en Art, mais ceux qui viendront après lui n'y pourront guère puiser d'enseignement.

Ennemi déclaré des principes de l'Ecole, il aimait la nature et ne reconnaissait d'autre guide. Pourquoi la vit-il toujours à travers un kaléidoscope? Il était né ainsi et inconsciemment il posséda toujours au fond de sa noire prunelle castillane un rayon du soleil des Espagnes.

MARC VÉRY.

## SKATING-RINK

A deux yeux bleu-marine.

*Un long susurrement de soie et de velours  
Se mêlant au roulis du patin sur la dalle,  
De frous-frous et de tons un élégant dédale :  
Des taches à tenter oil and water-colours !*

*Un gandin, haut-juché sur ses aigres roulettes,  
Béat, griffait au sol son chiffre, bras ballant.  
Sous le lustre un vieux beau, miroir aux alouettes,  
Un pied levé, semblait le Mercure... galant.*

*En leurs collants atours passaient les demoiselles.  
Les traînes, fouettant l'air, semblaient de folles ailes,  
Au rire était la lèvre et la joue, au carmin*

*Enlaçantes, flottaient aux brises les ceintures,  
Et parfois un bas blanc luisait sous les guipures...  
Ces dames patinaient, l'éventail à la main.*

T. H.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

**Marthe.** — *Histoire d'une fille*, par J.-K. HUYSMANS. Bruxelles, chez Jean Gay, libraire-éditeur, 5, place de la Monnaie. 1876.

Ce livre certes n'est point du roman. Car qui dit roman, dit imprévu, idéal, merveilleux. Ici rien d'idéal ni de merveilleux : c'est l'histoire d'une fille, c'est une navrante biographie. Jour par jour, heure par heure, se trouve narrée la vie de Marthe, depuis le premier faux pas de la petite ouvrière en perles fausses jusqu'à l'irréversible dernière chute de la fille attirée.

Ce que nous reprocherons à l'auteur, c'est le choix de son héroïne, chez qui ne se sent pas assez le côté « féminin » : toujours un peu de mysticisme existe au fond de ces cœurs étranges.

Marthe n'est point femme. Elle nous apparaît crue et cynique dès l'abord, puis roule de boue en fange, se vautre aux bourbiers, simplement, gaiement, fatalement.

La figure de la fille eut été pour nous moins répulsive et d'un plus poignant intérêt, si au milieu de ces hontes et de ces turpitudes se fut senti un regret, eut percé quelque remords.

De même, pêche le dénouement. C'est un personnage secondaire, Ginginet, cabotin-mastroquet et ami de Marthe, qui accapare l'attention finale. Ginginet meurt à l'hôpital et sert de *sujet* à la leçon d'anatomie...

C'est Marthe qui aurait dû mourir à l'hôpital et c'est son cadavre que les carabins auraient dû disséquer !

L'impression qui se dégage de cette histoire, est un sentiment de vague tristesse et d'écœurement. Pourquoi mettre ainsi notre doigt dans la plaie ? A quoi bon nous faire assister à « l'épanouissement » de cette fleur vénéneuse ?

Une phrase du livre, reproduite en préface, nous montre le but — moral quand même. — de l'auteur :

« ... Les filles comme Marthe, ont cela de bon qu'elles font aimer celles qui ne leur ressemblent pas ; elles servent de repoussoir à l'honnêteté... »

Ce qui surtout fait accepter la crudité du sujet, et l'âpreté de certains détails, c'est le style. Un style fouillé, travaillé, ciselé, car M. Huysmans est un styliste de l'école réaliste des Zola. Il cherche la juste et pittoresque expression, le mot sonore et coloré qui font à la phrase sa musique et sa couleur. Sa langue est riche et souple : archaïsmes heureux, tours rabelaisiens, naïvetés cherchées, argot bizarre, termes formant

accord, parfum, image, n'ont nul secret pour sa plume ingénieuse et preste. Les moindres détails sont observés, vécus, dirais-je. Partout se sent l'observateur enfiévré et constant, à l'esprit prompt et sûr, s'assimilant tout, n'oubliant rien, à l'œil du peintre : gardant la forme et la tache.

Le livre, coquettement imprimé en caractères elzéviriens sur vélin anglais, ton chamois, aux pages encadrées d'un filet, rehaussées de fleurons, culs-de-lampe, lettres ornées, sort des presses de la maison F. Callewaert Père, qui fait, ce nous semble, concurrence sérieuse aux faiseurs en renom de Paris. Les auteurs et les bibliophiles ne pourront plus reprocher à l'impression belge le manque de goût et de coquetterie.

**Le Protestantisme et l'Athéisme en Belgique**, par LOUIS EVANS. (En vente chez tous les libraires).

« La propagande du protestantisme et celle des doctrines athées et matérialistes doivent se faire simultanément, car l'un et l'autre contribueront au succès du libéralisme. »

Telle est la première conclusion de la brochure de M. Evans. Donc deux religions pour battre en brèche celle « de nos pères. » Le Protestantisme et l'Athéisme — car l'Athéisme est religion .. seulement l'autel est vide.

L'homme digne de ce nom ne prend pour guide que son honneur et ne se soumet qu'à sa conscience : une niche avec un dieu anglais ou belge, ou même une niche sans dieu... c'est toujours une niche... Qu'on nous y mette la Liberté !

La brochure est écrite dans un style plein de clarté et de concision. L'auteur a, pour exprimer son idée, une plume facile correcte, mordante, vraie plume de combat : sous l'encre l'on sent bien le rostre d'acier !

Le même noble souffle règne par le nouvel organe de notre jeunesse des écoles : **l'Université libre**, journal des étudiants *libéraux belges*, et qui a pris pour devise : *Hors le libre examen, point de salut*.

Il y a là des styles acérés et dextrement maniés, des esprits pleins de force et de verveur. Nous souhaitons au belliqueux confrère, carrière longue et dûment remplie, triomphantes luttes et glorieuses victoires.

EDGAR MEY.

**La Grève des Femmes**, par G. VAUTHIER. Édité par Ghio, à Paris. En vente à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

Le nouveau livre du rédacteur de la *Gazette* est plein d'humour et de fantaisie, il est écrit avec cet esprit boulevardier auquel nous commençons à nous acclimater, et, sous son apparence quelque peu frivole, contient néanmoins un fonds de vérité que la plus laide moitié du genre humain fera bien d'approfondir.

En effet, de tout temps la toute puissance était du côté de la barbe. Les hommes se sont arrogés des droits qu'ils refusent à la femme, et telle action qui chez celle-ci est un grand vice, n'est plus chez celui-là, à peine qu'un petit défaut, et encore !!!

Pour équilibrer cet état de choses anormal, les femmes, veuves et demoiselles, y compris les belles-mères, de la ville de \*\*\* ont résolu de se mettre en grève jusqu'à ce que leurs tyrans consentent à intervertir les rôles ; partant de cette donnée, l'écrivain passe en revue une foule de tableaux qui nous montrent le spectacle de cette vie à rebours. On voit où ce système peut conduire l'imagination d'une plume humoriste et féconde.

Mais M. Vauthier, qui est aussi galant que spirituel, ne veut pas que l'aimable sexe auquel nous devons notre mère, se dépare de ce prestige qui nous le rend si cher, et nos héroïnes préfèrent abdiquer plutôt que de faillir à leur mission sainte et dévouée.

L'ouvrage de M. Vauthier, fort intéressant d'ailleurs, appartient à ce genre de littérature dont M. Pierre Véron semble être le prophète.

Comme je l'ai dit plus haut, c'est pétillant de verve et de gaité, mais le talent observateur et délicat de l'auteur aurait grand tort de trop cultiver une manière qui use vite les plus belles renommées, et nous attendons une prochaine œuvre pour analyser plus complètement le mérite réel et incontesté de notre excellent confrère.

A. D.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

Le succès obtenu par la Lucca l'année dernière, s'est encore accentué cette année. Sa voix n'a rien perdu de son moelleux, de son ampleur, de sa limpidité.

Son timbre est sympathique et enchanteur, ses vocalises nettes et faciles. A tous moments elle charme par la perfection qu'elle met dans sa manière de phraser. Mais ce qui la caractérise principalement, c'est l'art qu'elle possède de dramatiser ses rôles tout en paraissant n'y mettre aucune étude, c'est pardessus tout l'élan, la passion qui, dans les scènes principales, semblent l'entraîner, lui faire oublier qu'elle est au théâtre et la livrer à la fougue de sa nature passionnée. Au quatrième acte de l'*Africaine*, un rappel intempestif l'ayant interrompue au milieu de son duo, je la vis haletante, électrisée, sortant comme d'un rêve pour venir recueillir les bravos enthousiastes du public transporté. Au quatrième acte du *Trouvère*, pendant la fameuse scène de la tour, elle a trouvé des accents si pathétiques, son jeu énergique exprimait un désespoir si déchirant, que les spectateurs les plus froids se sentaient pénétrés d'émotion, s'associaient à sa douleur poignante.

On peut reprocher à la Lucca de ralentir un peu trop certains mouvements et de sacrifier le rythme à l'expression qu'elle veut mettre. Ces défauts momentanés sont du reste rachetés amplement par ses autres qualités qui la mettent au rang des tragédiennes et des cantatrices de premier ordre.

M. Devoyod a retrouvé ses succès habituels dans l'*Africaine*.

M<sup>me</sup> Bernardi a montré beaucoup de talent et d'émotion dans le *Trouvère*.

M. Tournié a soulevé plusieurs fois des applaudissements bien mérités dans les deux opéras. Il a surtout dit avec beaucoup de délicatesse et de sentiment l'avant-dernier morceau du troisième acte du *Trouvère*. Le public commence à comprendre que le théâtre de la Monnaie a fait une heureuse acquisition en s'attachant M. Tournié.

Le *Deuxième Concert populaire* est très discuté. Quant à moi, je suis de ceux qui le trouvent bon dans son ensemble.

L'administration avait eu recours cette fois à Jos. Servais, un violoncelliste de premier ordre. Cet artiste possède à un haut degré toutes les qualités qui caractérisent les maîtres. Virtuosité remarquable, sonorité puissante, justesse et clarté, phrasé admirable et style magistral. Il exécutait le *concerto* de Vieuxtemps. Ce morceau est écrit avec la préoccupation évidente de faire valoir son interprète. L'orchestration en est vulgaire. Il contient cependant une ou deux phrases mélodiques assez bien traitées. Comme toutes les compositions du célèbre violoniste, il renferme un point d'orgue d'une trivialité déplorable, aux sonorités les plus grotesques.

Malheureusement pour l'art et ses interprètes, ces tours de force anti-musicaux sont toujours pour l'artiste une source de succès enthousiastes auprès d'une partie du public.

Jos. Servais possède un talent trop remarquable pour ne pas dédaigner des applaudissements de mauvais aloi. Suivant l'exemple de Brassin et d'autres musiciens de premier ordre, il peut renoncer aux morceaux où l'art est sacrifié à la virtuosité, pour se borner à rehausser par une exécution hors ligne des œuvres musicales sérieuses.

Les ravissants *fragments symphoniques* de Schumann, réservés aux amateurs de bonne musique, ces plaisirs vrais, que les idées mélodiques, simples, sans artifices mais profondément senties, font seules éprouver. L'orchestration n'y a peut-être pas toute la puissance qui caractérise certains modernes, mais en revanche quel charme, quelle délicatesse, que de fraîcheur et de distinction! On retrouve là le penseur, le vrai poète aux sentiments profonds.

Raff, au contraire, brille par son orchestration vigoureuse. Peu de compositeurs possèdent à pareil degré, l'art de tirer des instruments à cordes toute la sonorité dont ils sont susceptibles. Il sait demander à chacun des autres instruments les effets qu'il est dans son essence de produire. Sa *rêverie* n° 2, est malheureusement trop monotone, elle ne possède pas cette tendresse passionnée qui se retrouve partout dans Schumann.

La mélodie, bien développée dans certaines parties de l'œuvre, ne présente pas cet enchaînement clair qui charme les auditeurs en les initiant à la pensée du musicien.

La *Danse Macabre* de Saint-Saëns gagne beaucoup à être entendue dans une salle. L'interprétation en a été excellente, aussi le public l'a-t-il redemandée. Ce morceau curieux et original est un développement fidèle de la singulière poésie qui l'a inspirée. Il intéresse et électrise par ses mélodies étranges, son caractère fantastique et ses rythmes mordants.

La splendide ouverture de *Léonore* de Beethoven, terminait le concert. Il n'est plus nécessaire de revenir sur les beautés tant de fois décrites de cette œuvre magistrale. Une chose m'a frappé en la réentendant : c'est l'analogie qui, dans une autre sphère, existe entre Beethoven et Wagner pour la manière d'orchestrer et de développer les idées.

J'avais donc bien raison, dans mon article sur Bayreuth, de dire que Wagner est le continuateur de Beethoven, et qu'il a réformé l'opéra d'après les principes que Beethoven avait suivis pour la transformation de la symphonie.

RÉAL.

On a joué cette semaine au théâtre du Parc la *Comtesse de Lérins*, due à la collaboration de MM. Dennery, le *charpentier* habile, et Davyl, l'heureux auteur de la *Maitresse légitime*.

Le genre de la nouvelle comédie n'est pas suffisamment caractérisé, c'est une sorte de mélodrame où les rires se mêlent souvent bizarrement aux larmes. Sur ce fond un peu disparate, sont mises en relief des parties vraiment belles et émouvantes, notamment une scène de folie magistralement comprise et écrite. Pour le reste, la *Comtesse de Lérins* ressemble assez à toutes les pièces *en costume*, dont l'action se passe au siècle de Louis XIV ou de Louis XV. Ce sont toujours les mêmes intrigues à la fois déloyales et immorales, les mêmes duels et guets-apens, les mêmes fins soupers, les mêmes orgies *Régence*. Tout cela est bien usé aujourd'hui.

L'interprétation de la *Comtesse de Lérins* a trouvé en M<sup>me</sup> Othon une artiste de grande valeur qui a compris le caractère de son rôle et a su y produire de réelles émotions.

M<sup>lle</sup> André Kelly a joué avec beaucoup de sentiment un rôle de jeune fille bien approprié à sa nature.

Je ne dirai rien des hommes.

M<sup>me</sup> Micheau a fait à la *Comtesse de Lérins* les honneurs d'une mise en scène luxueuse.

MAURICE GEORGES.

L'exécution de la messe pour voix d'hommes et orchestre, de notre compatriote François Riga, avait attiré à Sainte-Gudule, le jour de la Sainte-Cécile, une foule considérable. Cette composition religieuse a été très-appréciée. Elle offre en effet des côtés extrêmement remarquables et l'on pourrait examiner en détail chacune des parties de cette messe, parce que toutes présentent des saillies artistiques dignes de remarque.

Pour nous, la plus belle page de l'œuvre est le *Credo*. L'inspiration s'y trouve puissante et se soutient; l'instrumentation qui accompagne en fortifie l'allure, sans nulle part la gêner. Après le *Credo*, citons particulièrement le *qui tollis* renfermé dans le *Gloria*; c'est mélodique et d'un sentiment très-communiqué. Le *Kyrie* et l'*Agnus Dei* sont encore deux morceaux d'une conception heureuse. L'*Agnus* principalement possède de l'originalité dans la facture.

En résumé, la messe de François Riga est une œuvre d'un mérite réel et distingué.

L'interprétation, sous la conduite de l'habile maître de chapelle, Joseph Fischer, a été excellente, tant au point de vue vocal qu'orchestral.

Le *Cercle d'Hiver* de la Société de Zoologie, a donné, dimanche dernier, un concert d'un attrait exceptionnel. Au programme en effet, figurait le nom de deux cantatrices qui se faisaient entendre en public pour la première fois, — M<sup>lles</sup> Marie et Helena Fischer. L'auditoire, fort nombreux, a accueilli avec des marques chaleureuses de sympathie et d'encouragement, le talent naissant mais déjà remarquable de ces artistes jeunes et jolies... ce qui ne nuit pas.

M<sup>lle</sup> Marie Fischer a chanté l'air de *Chérubin* des *Noces de Figaro* et la romance du 1<sup>er</sup> acte de la *Reine de Saba*. C'est principalement dans ce dernier morceau qu'elle a conquis la faveur de la salle entière.

M<sup>lle</sup> Hélène Fischer a dit avec beaucoup de sentiment le grand air de la *Reine de Saba*.

Enfin, l'interprétation du duo des *Diamants de la Couronne*, a valu à M<sup>lles</sup> Fischer les honneurs du rappel et du bis. Après un début aussi marquant, on peut avec certitude espérer pour ces deux disciples de la savante école Wicart, un avenir artistique des plus brillants.

Dans la même soirée trois instrumentistes distingués se sont fait applaudir. Citons en première ligne M. Louis Hemelsoet, un pianiste d'une virtuosité rare, possédant en outre des qualités fort aimables comme compositeur. Une particularité du jeu de cet exécutant, c'est la vélocité extraordinaire avec laquelle il produit, aussi bien des deux mains, les traits d'octaves les plus ardu. Ajoutons qu'il possède un sentiment profond et pénétrant.

Le *Nocturne n° 3* et le *Scherzo-valse de concert*, composés par lui, ont valu à ce musicien les appréciations les plus flatteuses.

MM. Schmidt, flûtiste, et Lecail, cornettiste, ont obtenu aussi un succès très-légitime. A. T.

### NÉCROLOGIE

Il y a quelques jours est morte à Gand, M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Lagye, parente de MM. Victor et Benoît Lagye, bien connus dans le monde artistique, et de Gustave Lagye, directeur de la *Fédération artistique*.

Nous nous associons au deuil de notre confrère et nous saisissons cette triste circonstance pour lui donner une nouvelle assurance de nos sympathies.

### NOUVELLES A LA MAIN

... CERCLE DE LA CHRYSALIDE. Deux nouvelles œuvres ont été acquises pour la Tombola. Ce sont : *le village de Heyst*, de Navez, et l'humoristique terre-cuite de Harzé : *Ayez pitié de nous!*...

Le séduisant Salon ne se désemplit pas, les billets de tombola se placent comme des billets de mille, les tableaux se vendent... Que faut-il de plus pour satisfaire public et artistes?

Seule, la critique grince de son perchoir...

... Nous apprenons que M. A. Robert s'est occupé à l'Académie de Belgique de cette délicate question : *la propriété artistique*. Nous l'avons effleurée déjà, nous y reviendrons bientôt. Espérons que le Gouvernement, enfin, prendra des mesures définitives qui sauront sauvegarder les artistes et mettre leurs œuvres à l'abri de nos faussaires à l'huile de lin.

... Dimanche dernier, le Parc a enterré *Fromont jeune et Risler aîné*...

En un *triolet*, Barbanchu a fait leur oraison funèbre :

Où, j'ai lu ton livre, Daudet,  
Et de Belot j'ai vu la pièce,  
On traitera comme un baudet  
Qui n'a lu ton livre, Daudet,  
Mais comme chacun clabaudait,  
Alors que pour te faire pièce  
Ou vit, de ton livre, Daudet,  
Belot tira si pierre pièce !

... C'est aujourd'hui à une heure qu'a lieu au Conservatoire, la distribution des prix aux lauréats des derniers concours.

Outre un chœur de Haendel et plusieurs morceaux d'orchestre, nous aurons le plaisir d'entendre M<sup>me</sup> Wouters, M. Kefer et le jeune Lichtenberg.

Nous regrettons de ne pas voir figurer au programme le nom de M<sup>lle</sup> Adeline Dudlay qui, comme nous l'avons annoncé, revient expressément de Paris. Mais nous avons appris indirectement que si la demande lui en est faite, notre compatriote récitera une pièce de vers intitulée : *Adieux à la patrie*.

... M<sup>lle</sup> Adeline Dudlay a obtenu de M. Perrin, un congé de deux jours. Elle doit jouer *Rome vaincue*, à la Comédie-Française, samedi et mardi. C'est dans l'intervalle de ces deux soirées qu'elle viendra chercher son prix d'excellence au Conservatoire de Bruxelles.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Broses

Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

Echange, Réparation, Accordage.

PIANOS

de  
J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubin-  
stein, H. von Bulow, etc.

Photographie

Les ateliers de EUGÈNE  
GUERIN, photographe, 32,  
rue de Louvain, sont transfé-  
rés, 142, rue Royale, en face  
de l'*Hôtel Mengelle*.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmo-  
nium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8  
Bruxelles.

LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

72, rue Haute, 72, Bruxelles.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de *Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris*

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Étude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 48

3 DÉCEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

#### UN NUMÉRO. 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

### SOMMAIRE

Écho du Salon d'Anvers. — Une idée ! — A M. Gustave Lagye. — Sonnets : Oh ! les hommes ; Hiver Rococo. — Les Théâtres Italiens — Théâtres et Concerts. — Nouvelles à la main.

### ÉCHO DU SALON D'ANVERS.

L'on oublie vite aujourd'hui. Qui de vous songeait encore à la burlesque commission des anti-nus ?

L'on avait brûlé des parfums. — Ces chastes bedaines digéraient en silence...

Pan ! ils viennent de recevoir sur leur joue grasse et fleurie, — la joue de Tartuffe, — un camouflet d'artiste qui doit les avoir rendus plus rouges que les vestes de leurs cardinaux !

A eux maintenant de se rendre blancs !

Ce maître camouflet leur fut appliqué sous

forme de circulaire émanant du Cercle Artistique et Littéraire anversoïse « qui comprend la presque totalité des artistes d'Anvers. »

Voici quelques marques de ce fer rouge :

« Nous protestons contre la mesure d'exclusion qui a frappé des œuvres d'une valeur incontestée, parce que pour en trouver le motif ou l'explication, nous devrions supposer à la direction des Beaux-Arts non-seulement l'oubli des traditions de notre École, mais peut-être même un esprit d'opposition à l'une des bases de l'éducation artistique de toutes les Écoles et de toutes les époques, à l'expression la plus belle et la plus élevée de l'art, LE NU.

« Nous protestons contre toute idée de solidarité avec cette Société parce que, par sa constitution même, elle nous exclut, nous artistes, de toute participation à ses travaux.

« La Direction des Beaux-Arts se compose, en effet, en grande partie de personnes entièrement étrangères à l'art, et si des artistes y ont trouvé place, ils sont nommés sans notre concours et nous ne pouvons par conséquent, les considérer comme nos délégués. Bien plus, les artistes d'An-



vers, n'ont pas même le droit de nommer des représentants pour la Commission de placement, droit accordé aux exposants de toutes les autres villes du pays. »

Entendites-vous jamais parler d'une *Société des Beaux-Arts*, qui, par sa constitution même, exclut les artistes de toute participation à ses travaux ?

Quoi d'étonnant alors à ce que la Direction de cette abracadabrante Société se compose de personnes entièrement étrangères à l'art ?... On les choisit sans doute dans la mercerie, la droguerie et la charcuterie...

*Les artistes d'Anvers n'ont pas même le droit de nommer des représentants pour la commission de placement.* — Parbleu ! les artistes d'Anvers ont-ils l'habitude de flâner par les sacristies ? Or, — on l'a vu — c'est dans ces saints parterres que la funambulesque Société a cueilli ses plus beaux lis du placement.

La roide circulaire ainsi prend fin :

« En protestant contre ce qui s'est passé, nous aimons à croire toutefois, que la Société des Beaux-Arts qui a joui pendant tant d'années de la confiance des artistes et de la population d'Anvers, et qui a rendu tant de services à l'art comprendra que l'erreur dans laquelle elle est tombée compromet la bonne renommée de notre École et reviendra aux principes dont elle s'est toujours inspirée »

Qui a rougi, rougira...

MM. les peintres d'Anvers, unissez vos brosses en faisceau et vous en servez comme d'un maître balai pour nettoyer enfin votre maison, et faites — vous-mêmes — vos affaires. Car la décourageante Société pour l'encouragement des Beaux-Arts, ne prendra plus d'exposant étranger dans ses chastes filets.

La prude n'a plus qu'une chose à faire : reprendre quelque fonds de cierges bénits ou d'imagerie religieuse...

Aux artistes, l'Art !

Aux sacristains, la sacristie !

AMEN !

MARC VÉRY.

## UNE IDÉE !

Le *Cercle artistique et littéraire* va reprendre probablement bientôt ses fêtes d'hiver — c'est-à-dire, les séances de musique de chambre de MM. Wieniawski, Brassin et Servais.

Ajoutez à cela une exposition d'arts plastiques et le *Cercle* aura rempli — avec peu de variété il est vrai, — son but artistique.

Quant à la partie littéraire, le Conseil d'administration croira avoir tout fait, quand il aura procuré à ses

membres quelques conférences — d'ordinaire plus scientifiques que littéraires.

Pourquoi le *Cercle* ne renouvellerait-il pas plus souvent des soirées dans le genre de celle qu'y donna Coquelin il y a de cela un ou deux hivers et qui eut un si grand succès.

Pourquoi, par exemple, ne demanderait-il pas à M<sup>lle</sup> Adeline Dudlay, de venir y jouer en compagnie d'un ou deux acteurs du Théâtre-Français quelques scènes littéraires et dramatiques.

Notre jeune compatriote, depuis son brillant début à la Comédie-Française, a provoqué chez un grand nombre de personnes le désir de la voir et de l'entendre ; une telle soirée serait donc d'un grand intérêt.

Aussi engageons-nous fortement la Commission du *Cercle artistique et littéraire* à en poursuivre la réalisation.

Les frais d'une telle soirée ne doivent pas être bien grands, et pour notre part, nous aimerions mieux voir le *Cercle* donner un peu moins de raouts et plus de soirées littéraires.

V. R.

## A M. GUSTAVE LAGYE

... Nos fronts sont baignés d'aurore.

TH. DE BANVILLE.

Je ne sais pourquoi l'on ne se peut figurer qu'un conseil soit sage à moins qu'il ne soit donné par quelque vieille tête toute chenue et toute grisé, comme si avoir été bête 60 ans, pouvait vous rendre spirituel.

TH. GAUTIER.

M. Gustave Lagye, directeur de la *Fédération artistique*, a riposté à nos « deux pages aigres-douces. » Il s'est étonné de ce qu'il nomme à tort la « singulière acrimonie » apportée dans nos commentaires.

La critique fait sonner haut ses bonnes intentions : « *Je croyais avoir été d'une bienveillance extrême.* » Corbleu ! Monsieur, quel autre reproche vous a-t-on adressé ? N'avons-nous pas dit en effet :

« *Il ne faut point que la critique se montre bénévolement bienveillante.* »

On réserve sa bienveillance pour l'enfance et la vieillesse... Ce que demande l'artiste, c'est une analyse sérieuse et raisonnée de son œuvre, sans atténuation, mais aussi sans exagération dans la critique.

« Jacques, de la *Chronique*, qui n'est point suspect d'engouement pour les vieux et qui, à l'occasion a donné aux jeunes plus d'un coup d'épaupe, n'a pas imité ma « réserve. »

Jacques depuis longtemps souffrait d'une idée rentrée : « les artistes n'exposent plus que des études, » et l'homme sévère a profité du début des Chrysalidiens, pour se débarrasser de son

idée. Là se trouve son tort : Jacques aurait dû saisir une plus opportune et plus juste occasion.

« Et cependant, il était un peu de la maison, lui, tandis que moi, je ne me trouvais là qu'en simple visiteur, accomplissant ma tâche accoutumée, le mieux possible... »

Halte-là ! critique, c'est avouer que vous n'avez aucunement pris cette Exposition au sérieux et que vous y étiez venu simplement pour y trouver matière à copie et y pêcher à la ligne... C'est précisément cette désinvolture que nous vous avons reprochée : « Ce qu'il importe aux peintres de la *Chrysalide*, c'est de n'être pas traités à la légère. »

La *Chrysalide* n'est pas votre maison. Soit ! Mais pourrait-on sans trop d'indiscrétion savoir quelle est votre maison... en passant ?

« Et si peu disposé à me ranger dans un camp ou dans l'autre, qu'à soumettre mes appréciations au contrôle de M. Adolphe Siret ou de M. Marc Véry. »

Pourquoi, s'il en est ainsi, terminer aussi candidement votre riposte :

« Je livre d'ailleurs avec la meilleure grâce du monde, mes articles à l'appréciation de mes confrères. »

Pourquoi cette exception au détriment de Monsieur Adolphe Siret et de votre serviteur ?

« J'admets pour un instant que mon article ait été désagréable à quelques-uns. De quel droit, Monsieur, me défendez-vous d'exprimer mes idées comme je les entends... »

Libre à vous, Monsieur, d'exprimer vos idées comme vous l'entendez. — Mais, libre à nous aussi, de les peser et de les discuter. L'Artiste est créé pour défendre les jeunes : vous les attaquez — l'Artiste naturellement, trie, épiluche et cogne.

N'est-ce pas son droit — un peu ?

Mais vous-même, nous reprochez de « larder à coups d'épingle nos patiras. » C'est que nos patiras, à notre sens, ne valent pas un coup de rapière :

Le ridicule est plus tranchant  
Que le fer de la guillotine...

Et les adversaires que nous citons « si gaillardement au tribunal de Tabarin, » « ces artistes que nous éclaboussons irrévérencieusement de notre encre » « ceux pour qui notre plume n'a pas assez de bavochures et notre lèvres assez de quolibets, » « ces pauvres VIEUX dont les chiens ne voudraient plus après qu'ils nous ont passés par les mains, (en voudraient-ils avant ?) sont précisément « ces natures routinières, exhumant aux heures de lutte et de combat, les enseignements étroits de l'école, les éternels pasticheurs, exploitant les genres à succès, dont vous nous accordez la prescription et qui, vous nous l'assurez, vous inspirent aussi peu d'intérêt qu'à nous-mêmes. »

Ci-gît l'École. Voilà les vieux !

Jamais nous n'avons attaqué que les natures routinières, les pasticheurs et les exploités...

Car lorsque nous parlons de *jeunes* et de *vieux*, nous n'entendons nullement parler de l'âge du peintre : ce sont les artificiels et les naturalistes, les zaakistes et les grisistes, les imitateurs sans souffle, les sempiternels d'un art éteint et les novateurs, les natures primesautières et personnelles.

La plupart de nos *jeunes* ont des cheveux gris, vous le savez. Il y a des *vieux* de vingt ans, rapins frais émoulus des Académies.

Les *jeunes* prennent la nature pour guide et pour maîtresse : les *vieux*, dans l'ombre de leur atelier, classiquement embrassent des déesses de carton, des friperies surannées et, par métier, lissent des paysages de bois peint.

Les *jeunes* s'avancent dans la lumière, l'étincelle sacrée au front... Les *vieux*, perdus dans la nuit, sont les commis-voyageurs de l'huile de lin.

Entre eux existe le gouffre qui sépare le Commerce de l'Art.

Vous reproduisez notre sonnet à la *Chrysalide* en le traduisant : « Eh ! là-bas, vous autres, est-ce que vous n'avez pas fini vos bêtises ! Otez-vous de là que nous nous y mettions. »

Vous n'y êtes point, cher fantaisiste ; voici le sens exact du sonnet : « l'art des vieux est stérile, l'art des *jeunes* est fécond. »

Et qui le pourra démentir ?

« Quel est mon crime au fait ? »

« D'avoir eu de bonnes paroles et des encouragements pour un groupe d'artistes dont je n'ai pas plus déprécié les tâtonnements, que je n'aurais consenti à les surfaire. Parbleu ! cela me fait souvenir que vous avez eu votre compliment dans le nombre. »

Je ne suis pas ingrat, mon cher critique, et le suis d'autant moins que c'est à votre compliment peut-être, que je dois d'avoir vendu mes « tâtonnements » du *Ballon*.

« Je crois que si vous promenez un peu votre étincelle du côté où les génies des temps passés ont allumé d'éternels foyers de lumière, vous n'y perdriez pas. »

Affaire de sentiment et d'appréciation ! Nous nous récrions, nous, et comme vous le dites au sujet de Courbet dans votre numéro du 10 novembre, auquel vous nous renvoyez : « Nous ne faisons que répondre à une tendance particulière de notre époque. Nous sommes avides de remonter aux sources de l'inspiration et nous sommes dégoûtés des divins modèles offerts imperturbablement à de routinières imitations. »

Quelles sont ces sources de l'inspiration ? La Nature, incontestablement. Les bois, les prés, la mer, voilà nos musées ! Les amis, les voisins, les riches, les pauvres, les types familiers, voilà nos anciens !

D'ailleurs, vous-même, ô critique, que dites-vous de ces « foyers de lumière » dans votre susdit numéro ?

« Réalistes que Van Eyck, Van der Weyden, Maubeuge et Quentin Massys ; réalistes, Beukelaer, Breughel, Pourbus, Van Ostade, Teniers, Velasquez, Murillo et Frans Hals, car, tout en tenant compte des progrès de l'art, comme un écrivain est tenu d'être au courant de la grammaire et de la syntaxe, ils ne procédaient que d'eux-mêmes et de leurs inspirations et prenaient la nature, elle seule, comme guide et comme modèle. »

Ce que vous approuvez chez ces maîtres, pourquoi nous en faire un grief, à nous ? Comme eux, nous voulons prendre la seule nature comme guide et comme modèle ; nous ne voulons procéder que de nous-mêmes et de notre inspiration. C'est en nous que nous voulons puiser notre force et non chez autrui. Il faut être soi avant tout : l'originalité est une qualité de premier ordre ! Et nous applaudissons Proudhon quand il estime que pour produire un art nouveau il faudrait fermer pendant cinquante ans tous les musées...

Que deviennent, dites-moi, tous les Prix de Rome qu'on envoie chaque année en Italie « du côté où les génies des

temps passés ont allumé d'éternels foyers de lumière? »

Par contre, que sont devenus Coosemans, Artan, Bouvier, Huberti, Baron, Crépin... Tous jeunes et qui jamais ne furent élèves de l'Académie?

Il n'y a pas dix ans, tous ces artistes suivaient une route complètement opposée à celle où ils marchent aujourd'hui avec tant de gloire:

Coosemans, était entrepreneur de diligences; Artan, sergent aux chasseurs; Bouvier, étudiant en droit; Huberti pianiste; Baron, peintre-décorateur; Crepin, statuaire.

Maître Louis Du Bois fut jeté à la porte de l'Académie!...

Boulangier que, vivant, l'on conspuait et que, mort, l'on déifie, a-t-il jamais franchi le seuil de nos Académies?

L'Art ne s'apprend pas: l'observation, la nature, le penser intime, voilà ce qui crée l'artiste.

SAVOIR POUR POUVOIR, est la devise de Courbet, — au nom de qui vous ôtez votre chapeau, quand vous vous le renfoncez jusqu'aux yeux pour Pantazis, le Courbet grec! — SAVOIR POUR POUVOIR. Et vous ajoutez:

« C'est parce que Courbet savait qu'il a pu. C'est parce que vous et quelques-uns de vos amis négligez de savoir que vous resterez forcément impuissants. »

Courbet savait-il tant? — Lisez ce qu'en écrit Théophile Sylvestre, qui fut son historien et ami: » Courbet serait fort aimable si la culture de son intelligence était en rapport avec sa prétention de tout connaître et de tout juger... Il a longtemps cherché à me prouver qu'il avait fait de profondes études en littérature, en histoire, en philosophie. J'ai reconnu, sans le contrarier, qu'il ne sait rien... »

« C'est parce que vous et quelques-uns de vos amis négligez de savoir... »

Patience, cher critique, patience! Et puisque cette flèche nous est personnelle, je vous confierai qu'il n'y a guère plus de deux ans, j'étais élève en médecine. Ayant troqué mon scalpel contre le pinceau, j'ai su éviter l'Académie, ce minotaure. Chaque jour je bénis cette fortune, quoiqu'il en doive advenir, et je ne dédaigne aucunement de savoir.

« Lorsqu'on est orfèvre, il faut laisser l'éloge de sa marchandise aux yeux qui n'ont pas d'intérêt à la prôner. »

Orfèvre, nous n'avons point fait l'éloge des diamants de la *Chrysalide*: nous les avons défendus, ce qui est une autre affaire.

Puis, nous estimons qu'un orfèvre est à même de mieux apprécier sa marchandise, que le premier grand homme — qui n'est pas du métier.

MARC VÉRY.

## OH! LES HOMMES!

### Un homme du monde

*Il est père de trois beaux enfants. Il adore  
Sa femme et celle-ci, chose rare en tout temps,  
Mérite plus d'amour et plus d'estime encore  
Et paraît une fleur vivante du printemps.*

*Ils se sont mariés depuis tantôt quatre ans.  
Cependant elle est triste et seule. Elle dévore  
En silence ses pleurs, car vraiment elle ignore  
Pour quel motif il la délaisse aussi longtemps.*

« Minuit!... Où donc est-il? dit-elle. — « Où donc, Madame?  
« Ce n'est pas que son cœur, de vous soit déjà las!  
« Oh! non. — Mais vous savez... il est du monde. hélas! »

*Et l'on a tant raillé l'amoureux de sa femme,  
Qu'il a craint de paraître homme de mauvais ton  
Et qu'il s'enivre auprès d'une vieille Gothon!...*

ALFRED HERMAN.

## HIVER ROCOCO

*Hélas! Hélas! la pâle Automne  
Au front couvert de fruits pourprés,  
A vu s'effeuiller sa couronne  
A ses pieds frileux et nacrés.*

*Et dans la forêt dépouillée  
Que l'Hiver vêt de son linceul,  
L'autan, sur la feuille rouillée,  
Râle en courroux son chant de deuil.*

*L'oiseau, plaintif, à l'aventure  
Tristement erre aux mornes bois;  
Joyeux chanter de la nature,  
Il perd et la force et la voix.*

*Mais qu'un rayon vienne sourire  
Aux branches du bois demi-mort,  
Et de nouveau la fleur soupire  
Et l'oiseau redit ses mots d'or.*

*Au fond de mon âme épuisée,  
Dans mon cœur aux sombres émois,  
De même ta douce pensée  
Fait vibrer d'amoureuses voix!*

T. H.

## LES THÉÂTRES ITALIENS.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'Artiste).

Milano, 28 novembre 1876.

L'Italie, si productive en œuvres musicales, se trouve, sous le rapport de la tragédie et de la comédie, incontestablement inférieure à la France. Ce n'est pas à dire que de ci et de là, elle ne possède pas quelque vrai talent, quelque dramaturge célèbre. Loin de là! Témoins, Ferrari, Cossa, Pepoli et tant d'autres. Mais à l'insatiable curiosité d'un peuple qui court aux théâtres comme ses ancêtres aux cirques, les travaux d'une étroite phalange nationale ne suffisent pas.

Il en résulte que l'Italie emprunte largement au répertoire français.

Mais elle le fait sans honte, ayant beaucoup donné, et sans aucun parti-pris, souligne toujours le vrai mérite, par de nombreux et sincères applaudissements.

C'est ainsi que les *Dominos Roses* ont déjà fait le tour de la Péninsule, répandant partout cette franche gaîté que les Bruxellois sont allés goûter en foule au Théâtre des Galeries.

*Rome Vaincue* est jouée à Naples depuis quinze jours; traduite en italien par le chevalier d'Aste, beau-frère de Parodi, elle a eu le même succès d'ensemble qu'à Paris.

Les deux premiers actes, à l'exception du récit de Lentulus, ont laissé le public assez froid, mais les derniers ont électrisé la salle.

*L'Étrangère*, dont la traduction est achevée, nous sera bientôt soumise.

En fait de musique, on s'étonne beaucoup du jugement rendu à Paris, à propos de la *Forza del Destino*. Personne ne conteste l'absurdité du libretto, mais certes, tous sont d'accord pour protester énergiquement contre l'accueil fait par les Parisiens, à l'un des chefs-d'œuvre de Verdi.

Pendant qu'en France on subit Verdi en rechignant, on fait à Turin ovations sur ovations à Flotow, et à Bologne on applaudit à outrance le grand maître allemand Wagner, si outrageusement sifflé aux concerts de M. Padeloup.

Le *Cola da Rienzi*, que l'on représente en ce moment à Bologne, appartient à la première manière du maître.

Il fut écrit en 1842, proposé à Paris, et rejeté, puis finalement joué à Dresde avec un succès qui valut à son auteur le titre de maître de Chapelle près la Cour de Saxe.

C'est un mélodrame en cinq actes, dont le sujet, puisé dans un roman de Bulwer, fut arrangé par Wagner lui-même.

La musique ne contient pas encore les hardies innovations apportées dans le *Tannhäuser* et le *Vaisseau Fantôme*.

Les formes sont encore celles consacrées par l'usage et on y rencontre en assez grand nombre des mélodies, faciles, enchaînées, véritablement italiennes. Cependant on y pressent l'avenir et le quatrième acte est à la hauteur du *Lohengrin*.

On a dit que Wagner ne se vantait pas trop de la paternité de cette œuvre de sa jeunesse. Je ne sais jusqu'à quel point cette rumeur est fondée et il me semble difficile que Wagner rougisse de ses premiers efforts.

Le *Cola da Rienzi*, en dépit de quelques longueurs, n'en est pas moins une œuvre aux vastes proportions et qui suffirait à elle seule à perpétuer le nom du maître dont l'Allemagne s'honore.

AMO RIDERE.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

La Lucca s'est fait entendre cette semaine dans Marguerite, de *Faust*, et Valentine, des *Huguenots*. Elle s'est souvenue des critiques auxquelles sa pantomime par trop véhémente avait donné lieu l'année dernière. Notamment, dans la scène de l'église, elle a modéré ces mouvements quasi-épileptiques dont l'exagération avait déplu aux gens de goût. Elle n'a pas eu lieu de le regretter, en présence des rappels qu'on lui a prodigués.

Dans la phrase d'entrée, elle n'atteint ni la grâce, ni la perfection pleine de simplicité auxquelles Milan nous avait accoutumés. Le public lui reproche aussi de faire des cou-

pures dans ses rôles. Comment, par exemple, justifier la suppression du second couplet du Roi de Thulé, couplet si peu fatigant pour la cantatrice? Je ne me l'expliquerais pas si je n'avais été souvent à l'Opéra de Londres. L'enthousiasme anglais est tellement délirant que les principaux motifs sont redemandés. (Les Anglais veulent en avoir pour leur argent.) Force est donc aux chanteurs de se borner au premier couplet et de réserver le deuxième pour le *bis*. Cette coutume n'existant pas ici, et notre public étant essentiellement froid, la cantatrice n'a aucun motif de transporter à Bruxelles les usages exotiques.

Inutile de dire que la Lucca a su rendre le deuxième acte de façon à transporter toute la salle. J'ai dit plus haut qu'elle avait été plus véritablement dramatique dans la scène de l'église. La scène de la prison a été pour elle l'occasion de déployer les splendeurs de sa voix vraiment exceptionnelle. Je connais peu de chanteuses dont les notes au timbre velouté ont autant d'ampleur sans être criardes. Il en est moins encore, dont la voix ait une égalité aussi parfaite dans tous les registres.

Devoyod a été, comme toujours, le type idéal de Valentin.

Tournié a montré une fois de plus dans Faust les qualités sérieuses, la distinction, la délicatesse, qui, en dépit des mauvaises humeurs de quelques grincheux à la digestion bilieuse, feront de lui l'un des meilleurs ténors que Bruxelles ait possédés.

Dauphin n'est pas un Méphisto assez sarcastique. Il est trop bon enfant. Néanmoins, il ne dépare pas l'ensemble et sa voix pleine, sauf dans les notes profondes, fait très-bon effet, surtout dans la ronde du Veau d'or et la scène de l'église. Sa pantomime à la vue de la croix, est trop peu expressive aussi. Son visage demeure presque impassible. Ce n'est pas là l'horreur traditionnelle du diable pour le signe de la rédemption.

Le début de M<sup>lle</sup> Blum dans Siebel n'a pas été brillant. Nous ne voulons néanmoins pas la juger à la première audition. L'émotion la dominait évidemment.

\*\*

Le rôle de Valentine offrait à la Lucca, l'occasion de déployer ses qualités de chanteuse dramatique et cette passion qui lui sont inhérentes. Aussi les duos des troisième et quatrième actes, ainsi que le trio final, lui ont-ils valu des rappels nombreux.

Elle fera bien néanmoins, de modérer la brusquerie de certains mouvements et de respecter scrupuleusement la mesure et le rythme.

Tournié avait fait réclamer l'indulgence du public. Il a néanmoins retrouvé par moments la plénitude de ses moyens, notamment, dans le duo du quatrième acte. Je ferai remarquer en passant, que notre fort ténor avait chanté dimanche, dans la *Reine de Chypre*; lundi, dans *Faust*; jeudi, dans les *Huguenots*; et qu'il doit chanter samedi dans la *Favorite*.

Il me semble que c'est trop. Les meilleures voix s'usent rapidement lorsqu'on en abuse.

Devoyod est toujours le beau Nevers que l'on connaît.

Dauphin remplit convenablement le rôle de Saint-Bris et M<sup>lle</sup> Hamackers est l'enfant gâtée du public dans celui de Marguerite de Navarre.

Une bonne nouvelle pour finir. La Lucca nous reviendra.

dit-on, en février pour jouer le rôle d'Elsa dans *Lohengrin*. Si ce fait se réalise les flots du Pactole couleront certainement dans les caisses de MM. Stoumon et Calabresi et nous ne nous en plaindrons pas.

Dimanche a eu lieu la distribution des prix aux élèves du Conservatoire de musique.

M. le Général Goethals a fait à cette occasion une nouvelle apologie de l'art classique et officiel... naturellement ! puis a commencé la distribution des récompenses. Les noms de MM. Schreurs (2<sup>me</sup> prix de clarinette), Lichtenberg (1<sup>er</sup> prix de violon), Heimendahl (1<sup>er</sup> prix de violon et 1<sup>er</sup> prix d'harmonie), Arnouts (1<sup>er</sup> prix de violoncelle), Kefer (1<sup>er</sup> prix de piano), et Jehin (1<sup>er</sup> prix de contre-point); ceux de M<sup>mes</sup> Wouters (1<sup>er</sup> prix de chant italien), et Corver (2<sup>me</sup> prix), de M<sup>lles</sup> Beumer (1<sup>er</sup> prix de chant italien), et Gilbert (2<sup>me</sup> prix de déclamation), ont été particulièrement acclamés.

Mais la « great attraction » de la fête était la remise du diplôme de capacité accordé, avec la plus grande distinction (ce que le programme a oublié de mentionner), à M<sup>lle</sup> Dudlay, aujourd'hui pensionnaire de la Comédie Française. La jeune tragédienne, comme nous l'avons annoncé, est revenue à cette occasion expressément de Paris, et ce n'est pas sans éprouver une légitime émotion qu'elle s'est retrouvée au milieu de ses compatriotes, de ses professeurs et de ses camarades d'étude, dans ce milieu témoin de ses premiers succès. M. Gevaert et M. Delcour, ministre de l'intérieur, ont chaleureusement félicité M<sup>lle</sup> Dudlay du début si heureux fait par elle sur la première scène du monde, et lui ont demandé de réciter quelques vers. L'ancienne élève de M<sup>lle</sup> Tordeus, prise à Paris d'un souvenir de la patrie absente, avait appris un fragment de poésie d'un auteur belge, M. Potvin. Ce morceau, tout de circonstance, que l'on a intitulé *Retour à la patrie*, répondait bien aux sentiments du public et de l'artiste. Aussi l'émotion vraie, sentie qu'elle sut mettre dans sa diction, trouva-t-elle un écho sympathique dans tous les cœurs. Des applaudissements enthousiastes et prolongés auront dit à cette charmante jeune fille les regrets que son départ a laissés parmi nous, mais aussi l'intérêt que nous attachons à ses succès à l'étranger.

S. M. la Reine, qui assistait à cette distribution de prix, s'est fait l'interprète de tous les Belges en disant à Adeline Dudlay combien pour la Belgique elle était fière d'elle.

La récompense attachée au prix d'excellence avait un double mérite. Outre le diplôme et la médaille d'or, M. Gevaert, ce que le public ignore généralement, a remis à la jeune lauréate, de la part de M<sup>lle</sup> Agar, une édition de luxe des classiques français. Nous remercions publiquement, puisque le Conservatoire a oublié de le faire, la grande tragédienne de cette généreuse marque d'attention envers notre jeune compatriote.

Après ces préliminaires a commencé le concert. Un enfant de quatorze ans, Léopold Lichtenberg, de San Francisco, s'est fait entendre dans le *concerto* de Mendelssohn, avec un très-grand succès. Espérons que ce jeune prodige ne se laissera pas éblouir par les applaudissements qui lui ont été décernés, et qu'il continuera à travailler avec ardeur.

M<sup>me</sup> Wouters n'a pas chanté aussi bien que lors des concours un air très-difficile de *Beatrice di Tenda*. Mais nous savons que l'élève de M. Chiaramonte ne pêche pas habituellement contre la justesse, aussi ne lui adressons-nous aucun reproche et rendons-nous hommage à ses belles qualités.

M. Kefer s'est fait applaudir, lui aussi, dans une composition de Rubinstein.

L'orchestre et les chœurs ont convenablement marché, sous la direction de M. Joseph Dupont. Ils auraient pu marcher mieux, mais leur chef peut-il leur consacrer tout le temps nécessaire aux répétitions? Sincèrement, nous ne le pensons pas. Le plus habile chef d'orchestre, quand il est aussi occupé que M. Dupont, ne peut donner que le temps qu'il a.

A propos de l'orchestre, un vœu à M. Gevaert!

Beaucoup de personnes expriment le désir de voir apporter un peu plus de variété dans les concerts du Conservatoire. La *Marche nuptiale* de Mendelssohn est exécutée dans presque toutes les réunions musicales. Pourquoi, par exemple, ne nous ferait-on pas entendre du Schumann! La *Vie d'une rose*, entre autres, est une perle musicale trop peu connue que nous recommandons au Directeur du Conservatoire. Avec les éléments dont il possède, il pourrait nous en donner une excellente exécution. Le fera-t-il? Nous l'espérons.

RÉAL.

Les personnes qui ont assisté aux derniers concours de notre Conservatoire se souviennent encore de M<sup>me</sup> Corver, l'élève de M. Chiaramonte, qui remporta le second prix de chant italien.

M<sup>me</sup> Corver — aujourd'hui Stella Corva — vient de débiter comme cantatrice dans un concert donné en Hollande, en attendant son apparition sur la scène — car nous avons appris que M<sup>me</sup> Corver était sur le point de signer un brillant engagement à Paris.

Voici comment un journal local apprécie son talent:

« M<sup>lle</sup> Stella Corva, possède une belle voix de soprano, pure comme le cristal; elle jouit en outre de l'avantage de pouvoir modérer ses élans. Accompagnée successivement par l'orchestre et le piano, elle a admirablement chanté les divers morceaux portés au programme et après chacun d'eux elle a été applaudie avec enthousiasme et rappelée. »

M<sup>lle</sup> Stella Corva — puisque tel est son nom de théâtre — a l'avantage de connaître différentes langues. C'est ainsi qu'à la *Liedertafel oefening en Uispanning*, elle a chanté successivement *Jeannot et Collin*, grand air de Nicolo; *Schweizer Heimweh*, air allemand de Proch; un grand air de Bellini de l'opéra *Beatrice di Tenda* et *Ce n'est pas vrai*, romance de Tito Matei.

M. Jos. Hollman, violoncelliste solo de S. M. le roi des Pays-Bas, prêtait également son concours à ce concert qui avait attiré un public d'élite.

M. G.

## AVIS

**Le succès toujours croissant de notre publication nous permettra d'y apporter l'année prochaine de grandes améliorations.**

**Les personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1877, recevront gratuitement le journal à dater de ce jour jusqu'au 31 décembre courant.**

**Les anciens abonnés qui feront renouveler leur abonnement et tous nos nouveaux abonnés recevront gratuitement au 1<sup>er</sup> janvier une eau-forte de M. De Witte, l'original aqua-fortiste de Liège.**

## NOUVELLES A LA MAIN

..... CERCLE DE LA CHRYSALIDE. — C'est demain lundi, à neuf heures du soir — sans rémission — que se fermera l'intéressant Salon. Le tirage de la tombola aura lieu le samedi suivant.

L'Exposition de la *Chrysalide* aura réussi en tous points, malgré les orages qui ont salué son éclosion. Les 4,000 billets de tombola ont trouvé leur placement. Huit lots ont été acquis, ce sont :

*Nos barques de pêche*, Artan. *Bruyères*, Gillemann. *Ayez pitié de nous !... terre cuite de Harzé*, Flessingue, Heurteloup. *Une Fillette*, C. Meunier. *Le village de Heyst*, Navez. *Fleurs*, Pantazis. *Une Dentellière*, Van Leemputten.

Seize tableaux encore ont trouvé acquéreurs. En voici la liste :

*Tête d'étude*, Agneessens. *Une faïence* de Brugada. *Quatre aquarelles* d'Eug. Dubois. *Portraits, Fleurs, Femme au papillon*, V. Fontaine. *Bruyères*, Gillemann. *Soir d'été*, Hagemans. *Les Pivoines*, Hannon. *Flessingue*, Heurteloup. *Un Dimanche matin*, Reinheimer. *Forêt de Soignes*, L. Schmidt. *Chemin du Canal*, Stacquet. *Paysage*, Verhaeren.

Donc, vingt-quatre tableaux vendus, soit le tiers des œuvres exposées.

Y a-t-il beaucoup de grandes Expositions officielles qui en pourraient dire autant ?

Vous voilà vengés, ô *Chrysalidiens* !

..... On mande de Philadelphie : Le nombre total des entrées à l'Exposition universelle du Centenaire s'est élevé à 9,789,392 personnes, dont 8,004,325 payant entrée. Les recettes se montent à 3,813,749 dollars. La moyenne des visiteurs a été de 61,568 par jour.

..... JURISPRUDENCE. — On sait que Courbet a été condamné à d'importantes restitutions envers l'Etat pour avoir contribué au déboulonnement de la colonne Vendôme ; l'administration des domaines s'est mise en possession, à titre de séquestre, des biens et valeurs de toute nature appartenant au peintre d'Ornans. Les *Demoiselles de village* ont subi le sort commun, bien que ce tableau appartint à la famille de Morny ; Courbet se l'était fait remettre pour le faire figurer dans son exposition de l'avenue Montaigne, en 1867, où on a pu le voir entre l'*Enterrement à Ornans* et le *Casseur de pierres*.

M. le marquis de La Valette, tuteur des héritiers de Morny, a assigné en référé Courbet et le directeur des Domaines, afin de faire restituer les *Demoiselles de village* à leur propriétaire.

Ni Courbet ni le directeur des Domaines ne se sont présentés.

M. le président s'est déclaré incompétent, vu qu'il s'agissait d'une question de propriété. (*Moniteur des Arts.*)

..... *Musées royaux de peinture et de sculpture*. — Le premier et le troisième lundi de chaque mois, les galeries du Musée royal de peinture ne seront ouvertes au public qu'à partir de midi. Cette mesure est prise pour exécuter les travaux de nettoyage et d'entretien que réclament les collections.

..... M. Aug Defossés, administrateur des concerts populaires de musique classique, vient de fonder à Bruxelles, une agence musicale pour le pays et l'étranger.

Il se charge de la formation d'orchestres de théâtres, bals, soirées, concerts, matinées musicales ainsi que des quatuors pour musique de chambre, et de la fourniture des partitions et parties séparées.

Cette agence rendra incontestablement de grands services, M. Defossés, étant en correspondance directe avec les artistes, (chanteurs et instrumentistes) les plus en renom du continent, et l'on peut dire qu'elle comble une véritable lacune dans les Beaux-Arts en Belgique.

Nous félicitons M. Defossés, de l'intelligente idée qu'il a eue et nous souhaitons grand succès à son entreprise.

..... La grande commission des fêtes pour le centenaire de Rubens à Anvers, présidée par le bourgmestre, a décidé que cinq commissions, composées chacune de 7 membres, seront nommées pour faire un rapport sur les projets suivants :

1° Monument durable ; a) Nouveau piedestal de la statue de Rubens ; b) Arc-de-triomphe ; c) Achat de la maison de Rubens. 2° Congrès artistique. 3° Festivité musicale. 4° Ornementation des rues. 5° a) Exposition d'œuvres des peintres belges depuis 1830 jusqu'à nos jours ; b) de tableaux anciens ; c) d'œuvres de maîtres contemporains ; d) des gravures des tableaux de Rubens.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

## CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Echange, Réparation, Accordage.

PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUÉRIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmonium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8

Bruxelles.

LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

72, rue Haute, 72, Bruxelles.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Pannaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



# L'ARTISTE

1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 49

10 DÉCEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

#### ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

#### UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

## SOMMAIRE

*Avis.* — A l'Académie. — La bonne cause. — A Londres.  
— La Sacristie artistique. — Théâtres et Concerts.  
— Nouvelles à la main. — Pensées d'un rapin.

## AVIS

Le succès toujours croissant de notre publication nous permettra d'y apporter l'année prochaine de grandes améliorations.

Les personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1877, recevront gratuitement le journal à dater de ce jour jusqu'au 31 décembre courant.

Les anciens abonnés qui feront renouveler leur abonnement et tous nos nouveaux abonnés recevront gratuitement au 1<sup>er</sup> janvier une eau-forte de M. de Witte, l'original aqua-fortiste de Liège.

## A L'ACADÉMIE

Au lieu de naturaliser l'Art  
ils artialisent la nature...  
MONTAIGNE.

De son interminable bras, le pion — un pion toujours a le bras long, — trace à la craie des jambages éperdus qui s'alignent tant bien que mal, blêmes rides, au front de la planche noire.

Les élèves attendent, la pointe du crayon aux lèvres et le cahier baillant.

Monsieur le professeur vient et va, impassible. ■

L'interminable bras a fini ses pérégrinations, et la craie, son grincement. Le blanc griffonné rayonne et l'élève charmé, peut lire :

#### COMPOSITION DE PAYSAGE.

*Une chaumière pittoresque ombragée par des saules au bord d'un ruisseau.*

*Second plan, le clocher du village.*

*Horizon.*

Aimé lecteur, où vous croyez-vous en lisant ces lignes ? — En province, dans quelque pensionnat



de bambins ou dans quelque institution « de demoiselles... » Point! Vous êtes à Bruxelles, en l'Académie Royale des Beaux-Arts...

Oui, lecteur incrédule, cette *composition de paysage* fut textuellement copiée dans le cahier d'un de ces malheureux surnuméraires de l'Art qu'on nomme élèves de l'Académie.

Le peintre d'histoire se meurt, le peintre d'histoire est mort! On n'en trouve guère plus, par-ci, par-là, que quelque débris fossile... Ainsi du *mammouth* et du *megathérium*!

Mais on veut remplacer l'espèce perdue par le paysagier officiel : coiffeur d'arbres décoré, lisseur de ciels en rosette...

N'est-ce pas un symptôme certain de gâtisme que d'armer de crayons l'innocente jeunesse et de lui faire « piocher » en chambre des paysages sur mesure, des sites sur commande, où l'inspiration n'a rien à voir, où l'Art désespérément trouve « porte de bois » ?

Et quels modèles, je vous prie, fait-on copier à ces pauvres élèves que l'on ne mène pas à la campagne? Ils font des paysages d'après des lithographies de Calame, — ô calamité!

La nature n'est-elle pas toujours là, grande, saine, parée, et nous ouvrant ses bras aimants? Ses jeunes amoureux — j'entends les amoureux transis des Académies, — bien loin d'elle la caressent en effigie : caresses à l'équerre, baisers au poids!

Quand donc verrons-nous enterrer tout ce fatras académique qui fait ressembler l'Art aux coulisses de quelque théâtre : les casques grecs et les romains ont fait leur temps, les araignées y tissent leurs toiles ; le péplum à plis droits est mangé aux vers... Mais aujourd'hui pousse sur ces décombres — comme un champignon vénéneux, — le paysage en chambre; arbres en bois peint, feuillage de zinc, rochers en carton-pierre, animaux en drap sur socle à roulettes pouvant se trimballer par les tableaux et poser où l'on veut...

Et c'est ainsi, grotesque prétention! que l'on pense régénérer l'Art et créer des Hobbema, des Van Goyen, et des Ruysdaël futurs...

Hélas!

Voici un extrait du programme du concours de 1827 :

PAYSAGE.

*Les dimensions du tableau sont fixées à 65 pouces sur 81. Il est de rigueur que la composition soit ornée de figures et d'animaux.*

O Routine, que tes ornières sont profondes et que de préjugés il y faudra entasser pour les combler! En 1876, les centimètres ont remplacé les pouces, et l'on compose le menu du paysage :

« *Une chaumière pittoresque...*

Sans nul doute une chaumière qui s'effrite, encadrant de vigne sa lucarne à la taie de papier sur l'œil; au chaume hérissé de joubarbe et où la mousse arrondit ses taches de velours...

« *Ombragée de saules...*

Le saule, blond plumeau, panache argentin... l'arbre pittoresque par excellence des académistes.

« *Au bord d'un ruisseau...*

De l'eau inévitablement. Selon la formule classique!

« *Second plan, le clocher du village...*

Avec le petit coq d'or, bijou chéri des poules, battant neuf, tournant aux brises et miroitant dans l'air bleu... Ce doigt d'ardoises levé vers le ciel donne la note « candide » au paysage!

« *Horizon.* »

Le traditionnel horizon : quelques moulins perdus dans une brume violâtre...

Ne croit-on point rêver?

Où donc, dans ce site arrangé, ces innocentes victimes de l'école pourront-elles puiser l'inspiration? Quel résultat sérieux peut amener un semblable système?

Composer des paysages, arranger des aspects, idéaliser la nature, ô piteux endimancheurs, combien grande est votre folie! Quoi de plus coquet que la nature en mai? Quoi de plus idéal que son sourire et de plus farouche que ses colères?...

Et vous, ô faiseurs diplômés, vous voulez ajouter à ces tableaux merveilleux les enjolivements mesquins, et le clinquant de votre mauvais goût... Phébus me pardonne! L'un de ces jours l'on vous verra badigeonner de chrome le soleil — pour le faire luire davantage!

Combien belles sont les forêts toujours et le ciel immense! Combien semble plus hideux encore le « tableau noir » où se griffonne la *composition de paysage*!

Qu'on le scie en planches, ce désespérant tableau, en cinq planches — et qu'on en cloue un cercueil : le grand cercueil que demande Heine dans l'*Intermezzo* : « Il s'agit d'enterrer les vieilles et méchantes chansons, les lourds et tristes rêves. Allez me chercher un grand cercueil. J'y mettrai bien des choses.

Nous y ensevelirons, nous, ce cadavre qui n'a jamais vécu : ARS ACADEMICA!

MARC VÉRY.



## LA BONNE CAUSE

« La littérature nationale en langue française, n'a pas encore produit de chef-d'œuvre, et le public n'a pas été réduit au point d'acheter de confiance...

« Quant à organiser une « Société de gens de lettres » c'est une mauvaise idée : Bruxelles a eu sa Société de gens lettres ; elle n'a rien produit. » (*Chronique* du 8).

Et Jacques le Sibylle, ayant dit, dégringola de son trépied.

Oracle rendu ! Messieurs de la phrase et du style, de la plume et du verbe, littérateurs « en langue française » n'ont plus qu'à se faire expéditionnaires, — à moins qu'ils ne se veulent lancer dans le mouvement néerlandais.

Qu'avez vous fait là, *Monsieur maître Jacques* ? comme dit Valère, dans *l'Avaro*.

Et cependant dans la *Chronique* du 27 juin, vous sembliez apprécier les bienfaits de la Société des gens de lettres, de Paris, et nous crûmes nous faire l'écho de votre pensée en préconisant dans le vingt-sixième numéro de *l'Artiste*, la fondation d'une Société de littérateurs belges. Vous déclarez aujourd'hui que c'est « une mauvaise idée, » — en oubliant toutefois d'en donner les raisons.

Bruxelles a eu, dites-vous, sa Société de gens de lettres.... C'était, si nous ne nous trompons, vers 1836. Geelhand, personnage influent, écrivain lui-même, et signant : *Louis Schoonen*, ses poésies, se mit à la tête de la Société. Quelques ouvrages furent publiés, mais l'association mal constituée, bientôt fut dissoute sans avoir produit un sérieux résultat.... A qui la faute ?

Plus tard se fonda une soi-disant Société d'hommes de lettres. Elle florissait avant le coup d'Etat ; la convention de 1852 sur la librairie française réduisit à néant cet essai. Etait-ce bien là une association telle que nous la voulons. Et la re-publication d'œuvres françaises, — la contre-façon littéraire, — n'était-elle point une des bases de cette Société ?

C'est du moins ce que la date de la dissolution semble indiquer. Au reste, qui se souvient encore de son existence ? Peu de gens de lettres assurément.

« La littérature nationale en langue française n'a pas encore produit de chef-d'œuvre... », dites-vous. Est-ce bien nécessaire au but que nous poursuivons ? Ce n'est pas sur des chefs-d'œuvre que vit une littérature mais bien sur un ensemble d'œuvres : intéresser le plus d'écrivains, voilà ce qui est opportun... Un chef-d'œuvre !!! Combien en comptez-vous chez nos voisins ? Et d'abord, si vous voulez voir germer cette plante rare, ne vous opposez pas à la culture en général ! Le sol n'est pas mauvais, soyez-en certain ; mais il importe de ne point décourager les pionniers qui le travaillent. Laissez éclore les fleurs de chaque jour en attendant que fleurisse l'aloès : cela n'arrive qu'une fois par siècle !

Faut-il vous citer ces pionniers ? Et faut-il vous rappeler à vous, Jacques, qu'il existe en Belgique un certain Emile Leclercq qui ne manque assurément pas de talent... Vous faut-il citer Jean Rousseau, Camille Lemonnier, Van Bommel, Dulieu ? Charles Potvin, Frenay, Antoine Clesse, Alfred Herman, parmi les poètes ! MM. Laurent, Tiberghien, Altmeyer, Goblet d'Alviella, plumes sérieuses ? Ferdinand Loize, Eugène

Gens ? M<sup>me</sup> Poppe, M<sup>me</sup> Langlet, M<sup>lle</sup> Gatti de Gamond, Caroline Gravière, du côté des dames ? Vanden Haeghen...

Vous en faut-il encore ? Greyson, De Linge. Prins, Pergameni, Pirmez, Deulin, Landoy, Louis et Henri Hymans, De Reuil, Hirsch, Maurage... Faut-il les nommer tous ? Fétis, Siret, Van Soust, Henri Delmotte, Théodore Jouret, Stapleaux, Charles De Coster, Hennequin, Delisse, Georges Vautier, Charles Buls, E. Lefèvre, Génissieu, Ch. Ruelens — et bien d'autres encore dont les noms nous échappent !

Il nous semble que si tous ces écrivains, romanciers, publicistes, poètes voulaient s'entendre — et agir — *organiser une société de gens de lettres* ne serait pas *une mauvaise idée*, comme vous l'avez écrit, cher Jacques, nous aimons à le croire, dans un moment de mauvaise humeur. Certes, Monsieur, nous ne nous attendions pas à vous voir donner le mauvais exemple !

« *Bruxelles a eu sa société de gens de lettres, elle n'a rien produit.* » A qui la faute ? je le répète. En 1836 florissaient surtout les règlements, ce qu'il nous faut aujourd'hui c'est l'entente parfaite, la foi, une persévérante volonté, — et surtout point de désertion. c.

## À LONDRES !

Baudelaire est un penseur subtil qui malgré son goût avoué pour l'Artificiel a semé bien des vérités parmi les fleurs bizarres et *malsaines* de sa poésie. Une phrase des *Petits poèmes en prose*, que je relisais hier, a pour moi le mérite de donner une forme originale à certaine banalité que je voulais vous exprimer. « Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde par une fenêtre fermée ». Ce théorème posé, je le spécialise en disant qu'après avoir eu l'Angleterre artistique sous les yeux pendant quatre mois, j'aperçois bien des choses auxquelles je n'avais pas songé précédemment, maintenant que j'ai réintégré les bureaux de *l'Artiste*, et que je regarde Londres comme « une fenêtre fermée ».

Si vous avez lu les notes hâtives que j'adressais à nos lecteurs pendant mon absence, à travers les exclamations de dépit que m'arrachait une interprétation faussée des principes de l'Art, vous aurez pu constater que les manifestations plastiques étaient loin de faire défaut en la terre d'Albion. Les expositions de tableaux sont de fait plus nombreuses à Londres que partout ailleurs, et jamais les visiteurs ne font défaut dans les galeries plus ou moins mercantiles du West-End.

Maintenant que *la fenêtre est fermée*, je me prends à réfléchir à ce fait, je récapitule mes impressions, et je conclus que les Anglais, gens peu artistiques, et néanmoins, en matière d'art, la bosse de la curiosité singulièrement développée. Ils demandent à s'instruire, ces pauvres gens ; instruisez-les, Messieurs de la Chrysalide, dans la science de ces procédés simplifiés, de cette habileté de métier — dont M. Poynter entretenait les artistes britanniques au congrès de Liverpool. Le moment me semble venu d'ouvrir à Londres une exposition d'œuvres belges, éminemment *jeunes*. Les Anglais ont

quelques peintres très-forts — mieux vaut le reconnaître tard que jamais — mais les plus forts mêmes ignorent l'art de la tache à la moderne, et il importe de leur montrer.

Je crois pouvoir garantir que les Belges disposés à transporter là-bas les « études » antipathiques à Jacques, que ces Belges, dis-je, auront maintes raisons de revenir satisfaits. Le succès de curiosité serait grand; les anciens de la critique d'art ne manqueront pas du reste d'attirer l'attention du public par quelques coups de boutoir bien sentis, et il n'est rien de tel qu'un coup de boutoir pour ouvrir toute grande, à ceux qu'il vise, la fameuse porte d'or du palais de la Renommée. Les Anglais accourent en foule voir les œuvres de ceux qu'ils appelleront les novateurs d'Outre-Mer; et je m'étonnerais fort si lesdits novateurs ne faisaient pas quelque peu école. Le but artistique à atteindre est des plus importants, et d'autant plus à rechercher que les résultats matériels marcheront de pair. L'important pour les exposants futurs est de former au plus tôt un comité. La rédaction de l'*Artiste* sera heureuse de se mettre à leur disposition; moi-même, forcé de regagner bientôt la ville des brouillards roux, je me ferai fête de leur fournir tous les renseignements désirables.

Voilà l'idée émise; à vous, Messieurs les intéressés, de la discuter et de peser les chances de réussite.

Ce qui vous amusera sans doute, quand vous aurez mené votre *Chrysalide* aux squares londoniens, sera d'entendre la manière philosophique avec laquelle vos œuvres seront discutées par les connaisseurs de là-bas. Ces excellents critiques ont la rage d'approfondir la pensée de l'artiste, à la manière des commentateurs de Shakespeare.

M. Alma Tadema me racontait sur ce point un trait d'expérience personnelle. Il avait exposé un tableau, bien connu du reste, où se trouvent représentées des dames antiques, occupées de leur toilette, autour du bassin de marbre qu'un Sphinx-fontaine remplit d'eau fraîche. Un amateur du *genus* précité exprimait à haute voix son admiration: Grande pensée! s'écriait ce Mentor! quelle idée ingénieuse sous des dehors séduisants! Tadema, enchanté de l'admiration évidente, mais surpris de la forme qu'elle prenait ne savait que répondre. Enfin, une dame présente usa du privilège de son sexe pour demander au profond connaisseur quelle était la grande idée. « Comment, exclama celui-ci, vous ne la voyez pas? Mais tandis que ces êtres futiles perdent à se parfumer le temps, qui fuit irréparable, le Sphinx, emblème de la sagesse, exprime son dédain en crachant sur eux!!! »

Le peintre fut abasourdi, comme bien vous pensez.

Je vois d'ici cette critique philosophique appliquée à un gamin de *Pantaxis*, ou peut-être à une plage d'*Artan*. N'irait-on pas exposer à Londres rien que pour entendre cela?

c.

## LA SACRISTIE ARTISTIQUE

Une feuille d'art nouvelle vient de pousser en l'orthodoxe potager anversoïse: la *Chronique des Arts*, dont le « programme tout entier se trouve dans cette

phrase unique: l'Art n'a pas de patrie, l'Art n'a pas d'opinion! »

*Les diverses écoles de peinture au Salon d'Anvers*, tel est le titre de l'article de fond du premier numéro. Nous y lisons:

Depuis un siècle à quel mouvement psychologique assistons-nous? Le schisme d'Orient et Luther avaient déjà ébréché l'unité religieuse, lorsque le dix-huitième siècle, en France surtout, attaqua toute idée révélée. Puis vint la Révolution de quatre-vingt-neuf qui bouleversa l'ancien monde, et sur ses ruines poussèrent les idées les plus disparates et les plus opposées. L'école positiviste représentée par Comte, Taine, Littré, faisant litière de toute révélation, ne chercha l'origine du monde que dans les transformations matérielles instinctives. D'un autre côté, Ozanam, Lacordaire, Chateaubriand défendirent avec génie et conviction cette grande et sublime école catholique. Entre deux, Cousin, Simon et tant d'autres recherchèrent la religion naturelle et tâchèrent de louvoyer entre le dogme et la matière. Reflet du mouvement des idées, l'Art pictural participa à toutes ces tendances et c'est ainsi que se forma le classicisme, le réalisme, le spiritualisme, l'Art chrétien et tant d'autres encore. »

Voici comment la *Chronique des Arts* entend l'Ecole réaliste:

« Elle essaye de produire sur toile le monde matériel observé mais non senti; elle se plaît à faire litière de tout sentiment, de toute idéalisation et, ce qui est pis, elle affecte un véritable goût pour le laid. Cette école s'est étudiée à suivre la nature, à saisir ses effets d'ensemble, à fixer ses variantes tonalités et à produire ses contrastes les plus bizarres; mais elle emprisonne toute émotion et s'évertue sans y parvenir à étouffer la grande âme qui circule dans l'univers. »

La Commission du nu n'aurait pas mieux écrit!... Est-ce que par hasard...

Savourez la péroration:

« Nous ne pouvons terminer notre examen bien incomplet sans rappeler ce qu'est encore l'Art religieux, celui-dont vécut tout le moyen-âge et qui nous a légué tant de chefs-d'œuvre. Beaucoup disent qu'il a cessé d'exister; d'autres, moins décisifs, lui reconnaissent encore quelques adeptes à leurs moments perdus et forcés par les circonstances à lui sacrifier: au contraire, nous croyons à un retour sérieux vers cette époque: alors que tant d'âmes prient comme leurs aînées des siècles de foi, des artistes se produiront pour continuer la tradition religieuse brisée presque complètement par la Renaissance. »

Et c'est signé... SIMPLICE...

Vrai, cher frère, point n'était besoin de signer.

La *Chronique des Arts* nous donne des nouvelles du *Cercle catholique d'Anvers*: « Disons tout d'abord que

le *Cercle catholique* de notre ville s'organise de manière à se mettre en peu de temps au niveau de nos meilleures sociétés musicales. »

Puis vient le compte-rendu du « premier concert de la saison » — divinement réussi, — le reporter n'a pas assez d'encens... Par contre les deux derniers concerts du *Cercle artistique* d'Anvers « ont été pour ainsi dire nuls, sauf peut-être celui de M<sup>lle</sup> V. Rutphen, qui tapotte (un seul t, cher frère) assez agilement du piano, le talent de ces dames est assez médiocre. Leur répertoire, quoique assez varié, n'en est pas moins d'une monotonie désespérante, et leur interprétation un genre bâtard qui tient le milieu entre le concert et le café-chantant, mieux que celui-ci et beaucoup moins bien que celui-là. »

... Comme quoi Basile aurait dû couper ses bouts d'oreilles.

Quoiqu'il en soit, puisque « l'Art n'a pas d'opinion, » nous souhaitons jours nombreux et lecteurs plus nombreux encore à notre nouveau confrère anversoïse, la *Sacristie artistique*.

MARC VÉRY.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

Rossi nous est revenu ! C'est dans *Othello* que nous l'avons revu : comme l'an dernier, les bravos et les rappels ont témoigné de l'admiration que provoque son remarquable talent. Qu'il nous soit permis toutefois de regretter les vides que nous avons remarqués dans la salle : la raison en est due sans nul doute à cette double circonstance atténuante d'une représentation extraordinaire de Coquelin — l'acteur aimé des Bruxellois — et d'une représentation de la Lucca.

Nous sommes certains qu'aux représentations suivantes du grand tragédien, la salle de l'Alhambra sera pleine. Il faut tout dire d'ailleurs — et nous avons fait la même remarque l'année dernière — la tragédie d'*Othello*, cette œuvre essentiellement humaine, plaît moins à la majeure partie du public qu'*Hamlet*, par exemple. Cela tient, croyons-nous, à ce que les malheurs de la blonde Ophélie et les tourments du prince de Danemark sont plus connus que la farouche jalousie du More et l'implacable haine d'Iago. — Et mieux compris peut-être ? — Il est impossible d'exprimer avec plus de saisissante vérité que ne le fait Rossi, toutes les tendresses, toutes les terreurs, toutes les colères qui assaillent tour à tour le cœur d'*Othello*.

Et quels admirables gestes ! quelle perfection dans tous les mouvements ! Rossi fait du cinquième acte d'*Othello* tout un drame saisissant ; et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus du jeu remarquable du tragédien ou des pensées de Shakspeare que Rossi traduit avec tant de puissance et de vérité.

Demain Samedi : *Hamlet* ; mardi : le *Roi Lear*, tragédie qui n'a point encore été jouée à Bruxelles.

Nous remettons à la semaine prochaine un article dans

lequel nous reviendrons sur cette représentation d'*Othello*, et nous parlerons de Rossi dans *Hamlet* et dans le *Roi Lear*.

D. G. NOEL.

..

La représentation de la *Favorite* avait attiré peu de monde. Rien d'étonnant ! Cette partition n'a plus guères d'attraits pour les amateurs de musique.

Joignez à cela le prix élevé des places dans un moment où chacun restreint ses dépenses. Et l'on comprendra facilement que le public se réserve pour des œuvres de plus de mérite.

A l'époque où parut la *Favorite*, l'éducation musicale était presque nulle, les romances d'une sentimentalité pleine de mièvrerie étaient fort goûtées.

L'opéra de Donizetti sembla donc un chef-d'œuvre.

Actuellement on apprécie à leur juste valeur la pauvreté et la vulgarité de cette orchestration ; le bon goût public fait justice de ces mélodies communes dont la partition est parsemée. C'est à peine si quelques inspirations plus heureuses, secouent de temps en temps la torpeur, dont on se sent envahi.

Aussi la *Favorite* ne règne-t-elle plus que sur les scènes secondaires. Je me trompe. Elle fait aussi les délices des joueurs d'orgues de Barbarie.

M<sup>me</sup> Lucca tire néanmoins un bon parti de ces pauvres éléments. Nous l'avons retrouvée là ce qu'elle est dans tous ses rôles, et le public lui a prodigué les applaudissements et les rappels. Que pourrais-je ajouter qui ne soit une répétition de mes appréciations antérieures.

MM. Tournié et Devoyod, à part quelques chevrottements, ont fait très-bonne figure à côté de la Lucca.

A lundi les adieux de la charmante actrice dans *Faust*. Nul doute que le public ne vienne en foule l'applaudir dans le rôle de Marguerite auquel elle donne une physionomie si dramatique.

REAL.

..

Au théâtre des Bouffes-Bruxellois, plus connu sous son ancien nom de Casino St-Hubert, se joue en ce moment, une grande pièce intitulée « *Le Tour de la Belgique* », qui a été l'objet d'un véritable succès.

Je n'entreprendrai pas l'analyse des six tableaux dûs à la plume féconde de notre spirituel confrère Flor O'Squarr ; le sujet, d'ailleurs fort gai, de l'œuvre étant avant tout un prétexte à décors représentant les principales villes du pays.

On y voit Spa, Rochefort, Anvers, Ostende, et le splendide panorama de Dinant à Liège, vu de la rive gauche de la Meuse. MM. Amand et Valbrun, les auteurs de cette toile qui mesure 300 mètres de long, ont droit aux plus grands éloges pour la façon artistique dont ils se sont acquittés de leur tâche. Cela dépasse de beaucoup les limites de la peinture décorative et joint au talent de l'exécution le mérite de la plus scrupuleuse exactitude.

L'interprétation ne laisse rien à désirer, mais une mention spéciale doit être faite en faveur de M. Crosaz, chargé du rôle typique de Van Koppennolle, auquel il donne un cachet particulier de couleur locale.

J'adresse donc mes plus franches félicitations à M. Boyer, l'intelligent directeur dont les efforts tendent constamment à élever le niveau de la scène qu'il exploite, efforts qui sont, je suis heureux de le constater, couronnés du meilleur résultat.

Je ne dois pas oublier M. Salvator, qui a composé pour le *Tour de la Belgique*, une musique gracieuse et facile, et qui peut revendiquer une part du succès obtenu.

A. D.

La « première » de l'*Ami Fritz*, au Théâtre Français, s'est passée dans le plus grand calme, malgré les bruits alarmants qu'avaient fait naître les fureurs de M. de Saint-Genest et du parti bonapartiste.

La pièce de MM. Erckmann-Chatrian a remporté un franc succès. Il y a longtemps que l'on n'avait vu représenter au théâtre une œuvre aussi simple et aussi bourgeoisement morale et il était facile de prévoir que l'*Ami Fritz* n'aurait pas été l'ami du *Figaro* et de sa clientèle qui préfère à l'amour naïf et pur des Gretchen les passions adultérines des héroïnes de Dumas.

L'*Ami Fritz* écrit dans ce style correct et facile qui a valu à ses auteurs une si juste popularité, met en scène quelques tableaux de la vie rustique empreints d'une grande sincérité; et les personnages qui s'y meuvent sont bien naturels et bien vrais. Ils parlent un langage que tout le monde comprend et dont le grand mérite est de ne ressembler en rien aux déclamations emphatiques et aux théories philosophiques du théâtre contemporain.

La Comédie Française a accueilli l'*Ami Fritz* avec beaucoup d'égarde.

Et l'interprétation a voulu être à la hauteur de la mise en scène que lui a faite M. Perrin. M. Got, côté des hommes et M<sup>lle</sup> Reichemberg, côté des femmes, ont déployé les plus belles ressources de leur talent.

Aussi vous voyez d'ici la tête du parti *Saint-Genestique*.

MAURICE GEORGES.

Un public aussi choisi que nombreux s'est rendu mercredi soir, à la fabrique de MM. Schyven et C<sup>ie</sup>, afin d'y entendre les grandes orgues nouvellement construites pour l'église de Charleville (France).

Notre éminent compatriote Alphonse Mailly a fait admirablement ressortir les ressources considérables de ce magnifique instrument. Chacun des registres, en particulier, mériterait de fixer l'analyse.

Citons spécialement les *jeux de fonds* qui possèdent un caractère de solennelle ampleur. La *voix céleste*, la *voix humaine*, la *flûte*, le *hautbois* et généralement les *jeux doux*, renferment des effets de sonorité très-heureux. Le *grand jeu* est puissant et dépouillé d'éclat vulgaire.

Le programme, sur lequel figuraient des œuvres différentes de styles et d'époques, avait été habilement conçu de manière à faire valoir l'instrument sous les aspects les plus variés.

M. Alphonse Mailly a su trouver des combinaisons de timbres d'une grande richesse d'invention et d'un goût hautement artistique.

Au point de vue de l'interprétation, le talent de l'artiste s'est élevé dans cette séance à une rare perfection. Il a joué tout particulièrement la fugue en *sol* mineur de Bach avec une pureté et une précision de mécanisme remarquable à tous égards.

L'*Allegro Maestoso* et l'*Andante* de la sonate en *ré* mineur, ont été supérieurement exécutés par l'auteur; l'auditoire a apprécié à la fois le compositeur et l'exécutant.

Mentionnons encore sa *Méditation*, petite pièce détachée qui exhale un parfum de poésie toute sentimentale et aimable.

La *Toccata* et fugue en *ré* mineur de Bach, un *Aria* du XII<sup>e</sup> Concerto de Hændel, une *prière* de Guilmant et un chœur de la *Création* de Haydn ont été rendus par le brillant orga-

niste avec une virtuosité et une couleur d'expression tour à tour puissantes ou délicates, souvent pittoresques, et partout distinguées.

A. I.

## PENSÉES D'UN RAPIN

*J'aime les brunes avec des blondes autour du cou.*

*On devrait mettre les pianistes au violon.*

*Un homme chauve a toujours l'air crâne.*

*De même que les gens barbus ont toujours du poil aux dents!*

*C'est en hiver que les secrets transpirent le moins.*

## NOUVELLES A LA MAIN

Un arrêté du ministre des Beaux-Arts, en date du 4 de ce mois, décide que l'exposition des ouvrages des artistes vivants aura lieu au palais des Champs Élysées, du 1<sup>er</sup> mai au 20 juin 1877.

Les ouvrages de peinture, architecture, gravure, devront être déposés du 8 au 20 mars :

Les ouvrages de sculpture, dans leur forme définitive, devront être déposés du 8 mars au 5 avril.

Aujourd'hui a lieu à l'Alhambra le troisième concert populaire de musique classique.

M. Alfred Jaëll y exécutera le *Concerto* de Brahms.

L'orchestre fera entendre la *Symphonie* inédite de Schubert; l'*Ouverture de Jubel* de Weber, et le *Venusberg*, scène nouvelle composée pour le premier acte de *Tannhauser*, de Wagner.

On annonce pour la fin du mois, un concert au Conservatoire.

Nous avons visité cette semaine les ateliers de M. Gunther, le photographe-artiste de la rue Neuve.

Nous y avons revu avec plaisir la belle tête-étude de Ludwig Wihl, — burinée par le soleil dans une gamme vibrante et lumineuse. Bien d'autres portraits attestent que M. Gunther est non-seulement un véritable expert en l'art de photographier, mais un portraitiste de goût et de style.

Le *Cercle artistique et littéraire* annonce les conférences suivantes :

Mardi 12 décembre, à huit heures et demie du soir, M. A. Réville. — *La Tragédie contemporaine*.

Jeudi 14 du même mois, à la même heure, M. Goblet d'Alviella. — *Les Explorations de l'Afrique Centrale*,

Lundi 18 du même mois, à la même heure, causerie par M<sup>me</sup> Dumas de Baiglié. — *L'Influence littéraire de la femme*.

La chapelle de l'église Saint-Boniface, sous la direction de M. V. Ceuppens, donnera le lundi 12 courant à 7 1/2 heures dans l'ancienne Salle Molière à Ixelles, une soirée de musique religieuse avec le concours de M. Maes, organiste.

Le principal attrait du programme est la première exécution publique du *Stabat Mater* pour solo, chœur, piano et harmonium du Marquis Imperiali.

**Erratum.** — Dans notre dernier numéro, page 394, 1<sup>re</sup> colonne, 30<sup>e</sup> ligne, lisez : « à ceux qui n'ont pas d'intérêts » en place de *aux yeux*.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS  
**FABRIQUE**  
**DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES**  
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS  
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux  
PEINTURE SUR PORCELAINES  
**COULEURS POUR AQUARELLE**  
et papiers de tous pays

**BREVETÉ**  
25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

**ARTICLES POUR EAU-FORTE**

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE - EXPOSITION D'AMSTERDAM

**FABRIQUE SPÉCIALE**  
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN  
**Tés, Équerres, Courbes, Brosses**  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

Echange, Réparation, Accordage.

### PIANOS

de  
**J. Blüthner et C. Bechstein**  
SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubin-  
stein, H. von Bulow, etc.

### Photographie

Les ateliers de EUGÈNE  
GUERIN, photographe, 32,  
rue de Louvain, sont transfé-  
rés, 142, rue Royale, en face  
de l'Hôtel Mengelle.

### GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmo-  
nium et d'accompagnement,

### KEYSERS

10, rue de la Putterie.

### N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8  
Bruxelles.

### LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

72, rue Haute, 72, Bruxelles.

### FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

### THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 18, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

## CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

## LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4°, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1<sup>er</sup> janvier et du 1<sup>er</sup> juillet.

Sixième année d'existence. — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre A. Abonnement aux 24 morceaux de piano seul,  
grand format in-4°.

Prix : 7 francs par an.

Lettre B. Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux  
de piano seul et 12 morceaux de chant avec accompt de piano.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

## MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

LEÇONS PARTICULIÈRES



1<sup>RE</sup> ANNÉE. - N° 50

17 DÉCEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

ABONNEMENTS

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.  
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

UN NUMÉRO . 20 CENTIMES

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE

*Le Mot de la fin. — Shakespeare et Rossi. — Théâtres et concerts. — Les Conférences du Cercle artistique et littéraire. — Nouvelles à la main.*

Le succès toujours croissant de notre publication nous permettra d'y apporter l'année prochaine de grandes améliorations.

Les personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1877, recevront gratuitement le journal à dater de ce jour jusqu'au 31 décembre courant.

Les anciens abonnés qui feront renouveler leur abonnement et tous nos nouveaux abonnés recevront gratuitement au 1<sup>er</sup> janvier une eau-forte de M de Witte, l'original aqua-fortiste de Liège.

LE MOT DE LA FIN

A M. CAMILLE DE RODDAZ.

Et patati ! Et patata !  
(Dragons de Villars.)

M. Camille de Roddaz à qui, fort obligeamment, nous avons retiré « le doigt de l'œil » s'y est remis le poing avec une amusante désinvolture.

Les *Nouvelles du jour*, feuille sensée, livrant au panier la prétendue réponse de son « collaborateur et ami », avait envoyé M. de Roddaz « à l'ours » qui se trouva être la *Fédération artistique*. Colonnes grandes ouvertes, y fut accueillie l'incohérente épistole.

C'était de bonne guerre...

Pourtant, M. Camille de Roddaz qui trouve les *Chrysalidiens* égoïstes et vaniteux, nous semble lui-même d'une assez aimable suffisance : jamais notre fronde ne l'avait visé, et le voilà qui ramasse toutes nos pierres — et s'en fait un piédestal !

« Les *Chrysalidiens* (?) devraient être très-satisfaits du bruit qui s'est fait autour d'eux. Il paraît, cependant, qu'il s'est trouvé quelques mécontents, quoiqu'en dise le jeune journaliste qui s'est constitué leur défenseur attitré; les *grincheux*, pour me servir de l'épithète qu'il nous applique, ne sont pas ceux que l'on pense.

« M. Marc Véry, qui a entrepris de mettre la presse à la raison, et, parce que nous n'avons pas jugé à propos d'user du style dythyrambique à l'endroit de ses camarades, nous traite de manchots de la phrase ».

Autant de mots, autant de bizarreries !

Nulle part nous n'avons écrit le mot *grincheux*, — mais... qui se sent parfumé, se fleur.



Nous ne nous sommes aucunement « constitué le défenseur attitré » de La Chrysalide. Elle est solide assez pour résister aux boutoirs ! Mais notre but et notre devoir sont de défendre partout l'œuvre jeune et consciencieuse, injustement attaquée. Hier, nous l'avons défendue à Anvers, nous la défendons aujourd'hui au Ballon, c'est au *Cercle Artistique* que nous la défendrons demain.

« Mettre la presse à la raison », ô ineptie ! Jamais « le jeune Marc Véry » n'eût ce rêve fantasque, à d'autres ! Mais « le jeune journaliste » — qui, vous soit dit en passant, préfère ses cheveux à votre calvitie, — mettra sa plume dans vos roues chaque fois que « s'emballera » votre vigilante !

« Oui, je savais que les artistes dont j'ai cité les noms comme invités : MM. Artan, Agneessens, Meunier, Vanden Stappen, etc., (pourquoi retrancher cette fois le nom de Pantazis, je vous prie ?) étaient membres du Cercle ».

Si vous le saviez, Monsieur, pourquoi avoir écrit le contraire dans votre compte-rendu ?

C'est sur ce point unique que nous vous avons repris — comme c'était notre droit et notre devoir.

Suit cahin-caha une phrase qui nous semble bien outrageante pour les Chrysalidiens :

« Si votre égoïsme et votre vanité n'eussent point prévalu, si vous n'aviez eu pour but le triomphe de l'idée pour laquelle je combats avec vous, vous ne vous seriez point mis au rang des champions d'un art que vous commencez seulement à comprendre. »

Ce qui signifie : les artistes de la *Chrysalide* sont des moutards égoïstes et vaniteux qui devraient avoir le tact de ne point souiller de leurs toiles les salons où brillent Artan, Agneessens, Vanden Stappen, Meunier, etc., etc., champions éprouvés d'un art qu'ils commencent seulement à comprendre... — C'est charmant !

Plus loin, M. de Roddaz enfle sa voix et arrondit son geste :

« Champions de l'art contemporain, nous avons à lutter contre une école qui, à défaut de génie *ou même de sincérité*, possède tous les procédés dus au talent et à l'expérience (?) ».

« Cette école a momentanément, grâce à la force de ses traditions, un semblant de supériorité sur la nôtre, car nous cherchons *encore* la vérité en dehors de la forme convenue et de la nature... »

Et voilà pourquoi votre fille est muette !

« Nos maîtres doivent donc, SEULS, prendre l'initiative d'une manifestation, et si nous exposons, avec l'intention de prouver l'absurdité de la vieille peinture, nous ne devons montrer que des œuvres sérieusement conçues. »

Parfait ! Mais à votre tour !

Vous venez de publier un roman — qui, vous soit dit sans blesser votre susceptibilité grande, n'a pas fait autant de bruit que la *Chrysalide* — vous venez de publier un roman, la critique a jugé : « C'est très-décousu, ébauché seulement dans bien des parties, « écrit rapidement, tout plein d'inexpérience... La mahladie du moment, qui est de faire vite, sans mûrir « son idée, maladie dont souffrent les peintres comme « les écrivains, a produit *le Fils de la Toupin*. »

Or, c'est vous, le père du *Fils de la Toupin*.

Avez-vous le droit, vous *malade*, de reprocher aux autres leur *maladie* ? Si nous vous disions : Brisez

votre plume, les Flaubert et les Dumas, doivent SEULS, prendre l'initiative d'une manifestation, et si vous écrivez, vous ne devez montrer que des œuvres sérieusement conçues. Quels seraient vos cris, ô vous qui vous froissez à l'égal des fruits mûrs !

Est-ce bien à vous encore qu'il appartient de poser, comme vous le faites, en grand prêtre du mouvement ? Partout, dans votre lettre, vous vous écriez : Notre parti, notre cause, notre école, nos tendances... Puis dans votre article : « *A propos de Rossi* » (car de dépit notre critique s'est jeté, corps et plume, dans la *Fé-dération*), vous terminez, avec votre sans-gêne de Parisien : « Cependant, grâce à Rossi, nous pourrions continuer la lutte avec plus d'énergie, nous possédons un homme qui fera *comprendre* notre théorie au public, *en lui arrachant des larmes*. »

Bien heureusement, car jusqu'ici « votre théorie » ne lui a guère arraché que de furieux éclats de rire ! Mais nous voici à la finale de la lettre :

« Enfin, et pour terminer, jamais ceux-là que nous aimons, (comme nous vous aimerons plus tard, si vous tenez vos promesses), et qui sont les représentants les plus remarquables de notre jeune, mais non débutante école, n'eussent songé à protester, ainsi que vous l'avez fait, par l'intermédiaire d'un M. Marc Véry, contre la critique, quelle qu'elle fût.

« C'est ce que vous ne devez pas oublier. »

Voilà un « un M. Marc Véry » qui nous semble plus qu'impertinent ! Citoyen policé de Paris, vous avez rompu avec la vieille galanterie française... Nous, Flamand, nous pourrions — sans blâme — vous payer de semblable monnaie, mais nous n'en faisons point usage, Monsieur, et nous vous laisserons le nez dans votre incongruité !

Car, sans nul doute, c'est le dépit de voir MM. les artistes de la *Chrysalide* nous choisir pour « intermédiaire de leurs protestations » (?) en place de vous, Messire de Roddaz et de bien d'autres lieux, qui seul a pu vous faire oublier, à vous Français, l'antique urbanité française.

*C'est ce que vous ne devez pas oublier !*

UN M. MARC VÉRY.

## SHAKESPEARE ET ROSSI

Pour la seconde fois, à plusieurs mois d'intervalle, nous avons le bonheur d'applaudir Rossi. Assurément, les échos du Théâtre de l'*Alhambra* n'ont jamais répété de plus sublimes accents ; jamais la voix d'un tragédien plus grand que Rossi ne les a réveillés. Nous rendrons compte, dans une série d'articles, des représentations données à l'*Alhambra*. Nous dirons ce qu'a été Rossi dans *Othello*, *Hamlet*, le *Roi Lear*, *Roméo et Juliette*, *Kean*, *Macbeth*, et tout en suivant pas à pas l'interprète, nous ferons ressortir l'importance des œuvres admirables de Shakespeare, au point de vue philosophique et humain.

« Les grands esprits, a dit Émile Deschanel, s'aiment les uns les autres. Ces génies, comme des étoiles, croisent leurs rayons à travers le ciel, en répandant leur divine lumière sur l'univers et sur l'humanité. »

— « Ah ! que n'ai-je été comme lui, s'écriait Michel-Ange en

parlant du Dante. Pour son dur exil avec sa vertu, je donnerais la plus heureuse vie. » — L'Arioste et le Titien s'inspirent l'un et l'autre. — Le Tasse, dans sa reconnaissance, écrit à Camoëns, que les vaisseaux éprouvés de Vasco de Gama ne purent atteindre les rives entrevues dans son vol glorieux — Molière s'est abreuvé de Rabelais. — Goëthe interroge Molière, Schiller et Kant. — Le poète Milton fait pour Shakespeare l'épithaphe suivante : « Qu'à besoin mon Shakespeare pour ses os vénérés que tout un siècle s'épuise à entasser des pierres ou que ses restes consacrés soient cachés sous une pyramide à pointe étoilée ? Fils chéri de la mémoire, grand héritier de la renommée, que te sert un si faible témoignage pour ton nom, à toi qui t'es bâti dans notre étonnement, dans notre admiration un monument de longue vie ? Tu reposes enseveli dans une telle pompe, que les rois, pour un pareil tombeau voudraient mourir. »

— Victor Hugo a étudié, compris, aimé Shakespeare, et nous possédons un bien curieux livre du grand poète sur l'illustre auteur tragique anglais. Déjà, en 1834, Victor Hugo écrivait ceci : « Peu d'hommes dans chaque génération lisent avec intelligence Homère, Dante, Shakespeare ; tous s'inclinent devant ces colosses. Les grands hommes sont de hautes montagnes dont la cime reste inhabitée, mais domine toujours l'horizon..... Combien peu d'esprits sont montés sur le sommet de Dante et de Shakespeare ! Combien peu de regards ont pu contempler l'immense mappemonde qui se découvre de ces hauteurs ! Qu'importe ! Tous les yeux n'en sont pas moins éternellement fixés à ces points culminants du monde intellectuel, montagnes dont la cime est si haute que le dernier rayon des siècles depuis longtemps couchés derrière l'horizon y resplendit encore ! »

Shakespeare a été pour Rossi l'aimant irrésistible et l'immortel tragique anglais ne pouvait trouver un interprète de ses œuvres plus vivant et plus complet. Peu nombreux sont les tragédiens qui ont osé entreprendre pareille tâche : ce sera l'éternel honneur de Rossi, d'avoir eu cette audace heureuse et les triomphes éclatants partout recueillis, sont la garantie certaine de l'impérissable souvenir qui doit s'attacher à son nom, comme aux noms de Talma et de Frédérick-Lemaître.

Talma a été l'incarnation la plus parfaite, le plus admirable modèle du tragédien classique ; Frédérick-Lemaître a été le plus puissant interprète des tragédies et des drames romantiques, le plus grand comédien peut-être qui ait jamais existé ; Rossi, classique et romantique tout à la fois, s'inspirant surtout de Shakespeare dont les tendances réalistes nettement accusées conviennent à son tempérament, restera sans nul doute le tragédien shakespearien par excellence, le vaillant interprète du drame humain.

La tragédie classique avait horreur de l'action et n'autorisait l'emploi que de certaines formes de langage. Voltaire ne disait-il pas que « l'embarras de trouver une rime convenable, fait souvent beaucoup de tort au génie. » Boileau ne souffrait pas qu'on parlât des *ânes* en vers. Corneille et Molière furent considérés comme des romantiques par les classiques de leur temps. — Ne savons-nous pas que le *Don Juan* de Molière, a été refait par Thomas Corneille et que M. Planat, de douce mémoire, a osé récrire le *Don Sanche*, de Corneille. Les classiques ne reconnaissent encore aujourd'hui que trois grands siècles littéraires : celui de Périclès, celui d'Auguste et celui de Louis XIV. Et Homère, et Dante, et Shakespeare ? Oubliés, méconnus !

Le romantisme est venu, transportant sur le théâtre la vie, l'action, l'intérêt, en un mot, la réalité, souvent même l'exagération de la réalité.

Victor Hugo est et restera le chef incontestable et incontesté

de cette glorieuse phalange littéraire dont les œuvres ont jeté tant d'éclat. Le drame qui, pour Victor Hugo, doit être l'expression la plus puissante et la plus saisissante de l'art, remplaça la tragédie, la convention. Sans proscrire la forme, le drame contemporain voulut satisfaire à la fois, l'artiste et le philosophe, mêler la beauté à l'utilité, l'idéal au terrestre.

Shakespeare avait depuis longtemps frayé la route aux romantiques ; mais le grand tragique anglais est, avant tout, le poète de l'humanité. Shakespeare, c'est le drame gigantesque, idéal et réel, sinistre et joyeux, tendre et cruel ; toujours vrai. Ah ! si Frédérick eût été familiarisé avec la langue anglaise, si Frédérick eût pu se mesurer avec les conceptions originales de Shakespeare (non point avec les contrefaçons de Ducis), quelle gloire n'eût-il point ajouté à son nom, que de triomphes éclatants n'aurions-nous point enregistré ! Ce que cet admirable comédien n'a pu faire, Rossi l'a tenté. Servi par son merveilleux instinct, par la souplesse et la puissance de son talent, par une connaissance profonde du cœur humain, et par de solides connaissances, il a su s'identifier avec les héros de Shakespeare et les faire revivre pour nous ! — Revivre ! Non, ils n'ont jamais cessé d'être : ne sont-ils pas humains ! — Mais il nous fait vivre de leur vie, il nous fait partager leurs joies et leurs misères ; leurs tendresses et leurs colères ; leur haine, leur amour.

Le regret que nous exprimions au sujet de Frédérick-Lemaître peut s'appliquer à Rossi, qui n'interprète pas les œuvres dramatiques françaises, car s'il n'était Hamlet ou Othello, Rossi pourrait être Ruy Blas ! Et pourtant, nous pensons que Frédérick, comédien français, a bien fait de parler toujours la langue de Voltaire : Rossi est plus complet en restant italien, et surtout en n'abandonnant jamais Shakespeare dont la grande ombre a protégé ses débuts. D'ailleurs, la reconnaissance et le souci de sa propre réputation ne lui font-ils pas une loi de revenir sans cesse à l'interprétation de ces œuvres immortelles qui fut la source de sa gloire et de sa fortune.

Ernesto Rossi est né à Livourne (Toscane). La date exacte de sa naissance ne nous est pas connue ; mais la précision ici importe peu : il ne s'agit point d'une tragédienne.

Rossi est âgé, croyons-nous, de quarante-six ans. — D'aucuns disent que la date de sa naissance remonte à 1827. — Il appartient à la grande et forte génération qui connut les généreux enthousiasmes et se passionna pour la liberté. Les premières années de la vie du tragédien furent pénibles. Faisant partie d'une troupe de comédiens nomades qui parcourait la Toscane, il dut plus d'une fois se contenter pour toute nourriture des figues tombées des arbres qui bordaient la route. Coucher sur la dure, le ventre creux : tel était souvent l'ordinaire. Mais ces épreuves, aux portes mêmes de la vie, fortifient l'homme et le rendent meilleur. Ce pénible apprentissage est un écueil pour les âmes mal trempées, heureusement Rossi avait le courage ; et depuis ses débuts, à douze ans, il eut foi dans l'avenir. Le comédien Modena ne lui avait-il pas dit : « Tu seras la gloire de la scène italienne. » Rossi crut à ces paroles prophétiques et voulut qu'elles devinssent une réalité. Il trouva sans doute dans cette pensée l'énergie nécessaire pour supporter les privations de toute nature. A seize ans il joua le rôle de *Paolo* dans *Francesca di Rimini*. Cette date marque l'aurore de sa réputation. Le grand-duc lui offrit un engagement dans sa troupe : les mauvais jours étaient passés.

C'est l'Italie, sa patrie, qui vit naître et grandir son talent. Nombreuses et curieuses sont les anecdotes qui forment le côté intime et personnel des années de jeunesse du comédien. Nature ardente, passionnée, brave jusqu'à l'excès, il rappelle par certains côtés Frédérick-Lemaître avec lequel il a, comme tragédien,

tant de ressemblance. Pas plus que Frédéric, Rossi ne souffrait les interruptions intempestives. Un jour, à Casale, il jouait *Hamlet* dans une représentation d'adieu : il devait le lendemain partir pour Milan. Des jeunes gens, placés dans une avant-scène, conversaient à haute voix. Tout à coup, Rossi s'arrêta, se posta devant la loge et dit aux interrupteurs. « Je cesserai de parler si vous ne vous taisez. » Grand fut le tumulte, comme bien on pense : les perturbateurs furent expulsés, mais Rossi dut se battre en duel. C'est à l'admiration du juge de paix de Casale pour son talent qu'il dut de ne pas faire de prison. Rossi possède encore peut-être, la bague que ce magistrat lui donna en témoignage de sa sympathie : il ne doit certainement pas avoir oublié les facilités qui lui furent procurées pour sa fuite.

Après l'Italie, ce fut l'Espagne qui l'applaudit, non-seulement comme tragédien, mais encore comme orateur. Il fit un jour à l'*Athenæum* de cette ville une conférence très-savante sur *Hamlet*.

Le roi Ferdinand voulut le nommer directeur du Conservatoire de déclamation ; mais Rossi, ennemi né des académies et des conservatoires, préféra l'indépendance et la liberté.

Il partit pour l'Amérique. Les succès s'accrochèrent et devinrent des triomphes. Ici se place, dans la vie de Rossi, un fait dont le souvenir doit lui être bien précieux. Après une représentation d'*Hamlet*, donnée à Coimbre (Portugal), les étudiants enthousiasmés l'attendirent à la sortie du théâtre et lui firent de leurs manteaux, un tapis sur lequel il regagna triomphalement sa demeure.

En 1863, par une faveur interdite jusqu'alors aux acteurs étrangers, il joua le *Cid* au Théâtre Français. Paris l'applaudit et consacra la prophétie du comédien Modéna.

Il revint en France en 1866. C'est à la fin d'une représentation d'*Othello*, que Napoléon III le fit venir dans sa loge, pour lui témoigner la profonde impression que lui avait produit le dénouement si tragique de ce drame.

La réputation de Rossi est universelle aujourd'hui. Les grandes capitales de l'Europe l'ont tour à tour acclamé. Les Anglais, très-sévères dans leurs appréciations, quand il s'agit du grand Shakespeare, ont fait leurs réserves pour *Hamlet*, mais ont sincèrement applaudi l'interprète hors ligne du *Roi Lear* et de *Macbeth*.

Rossi est fort sobre et dort très-peu. Si nous ajoutons foi aux indiscretions de ceux qui le connaissent intimement, son caractère fougueux et distrait, est fort peu commode. Il faut consulter à ce sujet le serviteur qui est parvenu, à force de philosophie, à rester auprès de lui. Le célèbre tragédien dessine lui-même ses costumes, dans l'arrangement desquels il apporte un goût et une science rares. Rossi possède à Florence un palais dans lequel il vient se reposer de ses courses triomphales à travers l'Europe. Tout, dans cette demeure princière, trahit l'artiste millionnaire. Rossi ne serait pas complet si, comme tous les êtres exceptionnellement doués, il n'avait une manie. Il croit être le rival de Delie-Sédie, l'illustre baryton avec lequel il jouait à ses débuts. Il a chanté *Rigoletto* et les malicieux prétendent que ce ne fut point une révélation. Mais qu'importe, le tragédien est assez puissant pour faire excuser l'insuffisance du chanteur !

Nous n'entreprendrons pas de détailler une à une les qualités de Rossi qui font de ce grand tragédien une des figures les plus complètes du drame contemporain. Nous ferons ressortir plus loin tous les côtés de son merveilleux talent en le suivant dans l'interprétation des œuvres multiples de son répertoire.

(A continuer.)

D. G. NOEL.



## THÉÂTRES ET CONCERTS

Chaque semaine — à peu près — nous avons à signaler l'apparition de quelque nouveauté sur la scène du Théâtre du Parc.

M<sup>me</sup> Michaux — on l'a dit souvent déjà — se montre surtout soucieuse d'offrir à ses habitués la primeur des productions théâtrales nouvelles, sitôt faite la proclamation de leur succès à Paris : aussi ne laisse-t-elle à la critique aucun répit.

Ces jours écoulés, nous avons été appelés à nous prononcer sur une tentative honorable d'un quasi-débutant, M. Abraham Dreyfus.

Si les *Mariages Riches* ont été favorablement accueillis et applaudis par les publics du Vaudeville et du Parc, — il ne faut voir dans cet accueil et ces applaudissements qu'un encouragement donné à un auteur aussi plein de promesses que d'expériences. Car M. Dreyfus n'a conçu là ni œuvre bien importante, ni œuvre bien nouvelle.

Le *quiproquo* de notre compatriote Hennequin, fait journellement école, sans que ses imitateurs atteignent jamais pour cela la verve endiablée, l'esprit pétillant et l'intrigue compréhensible quand même du *Procès Veauradieux* et des *Dominoes Roses*.

M. Abraham Dreyfus — cela est facile à voir — ne sera jamais qu'au second rang avec Crisafulli, l'auteur de l'*Hôtel Godelot*, dans ce nouveau genre de littérature (!) dramatique qui a trouvé un maître — incontestablement — dans le collaborateur de M. Delacour.

Ces productions — à la mode de Hennequin — ont souvent le tort, à force d'imbroglios, de devenir pour ainsi dire incompréhensibles.

Cela est vrai surtout pour les *Mariages Riches*, et nous nous rappelons avoir fait, en avril dernier, la même réflexion lors de la « première » au Vaudeville de la *Sortie de Bal*, un acte de MM. Delacour et Roger, d'une désespérante complication.

Le théâtre n'a pas pour but — que je sache — de mettre à la torture, l'esprit du spectateur en lui imposant à déchiffrer des énigmes et des logoglyphes.

A part cette juste observation, la tentative de M. Dreyfus est — je le répète — pleine de promesses.

Les *Mariages Riches* ont eu une interprétation d'ensemble très-satisfaisante.

..

Vendredi soir, la salle du Parc était bondée — d'un public choisi.

Bien rarement — je crois — on a vu à Bruxelles pareille réunion de dillettantes et de lettrés.

Mais aussi quel spectacle : SARAH BERNHARDT dans l'*Étrangère*.

J'ai eu le plaisir de voir récemment dans *Rome Vaincue* la comédienne-statuaire, et j'ai dit alors aux lecteurs de l'*Artiste*, l'admiration que m'avait fait éprouver cette nature si poétique et ce talent si réel. Sarah — comme on l'appelle là-bas — est aujourd'hui l'une des étoiles de la Comédie Française, tout Paris l'a vue et acclamée. Mais ici nous ne la connaissons que par son nom apporté jusqu'à nous par l'écho de ses succès et de ses triomphes. C'est la première fois qu'elle joue à Bruxelles, et l'on peut dire aussi, que c'est la première fois qu'elle y vient — car elle n'y a jamais passé qu'une couple d'heures et il y a de cela longtemps déjà.

Le public bruxellois lui a fait un succès qui comptera dans sa carrière d'artiste. Il l'a comblée de fleurs et de rappels. Et c'était justice! Sarah Bernhardt n'a à vrai dire qu'une seule scène dans *l'Etrangère* — au troisième acte — mais cette scène suffit à faire apprécier son talent si complet. Cette femme, plus frêle qu'un roseau et qu'un souffle semble pouvoir renverser, est douée en réalité d'une nature nerveuse et puissante. Et, contraste bizarre avec ce corps frêle et diaphane, c'est dans les situations qui commandent de la force et de l'énergie, dans l'explosion des passions les plus véhémentes qu'elle est surtout belle.

Sa voix, d'un timbre sympathique et doux, semble veloutée, même quand elle pousse des cris d'horreur ou des exclamations de haine. Sa plastique est tout un art, elle a des poses de statue grecque et sous ses toilettes on sent le modèle que le sculpteur a drapé.

Son masque, d'une mobilité rare, est tout entier dans ces quelques traits de plume de Théodore de Banville : « Front étroit avec la peau très-tendre et très-luisante, sourcils un peu rapprochés et plus touffus à la naissance du nez, yeux bruns très-longuement fendus et peu ouverts, ordinairement langoureux, mais quand elle s'anime, s'éveillant et sautillant comme des diamants noirs; prunelle excessivement petite, qui, lorsque la comédienne dit un mot ironique, semble se jeter hors de de l'œil et vous percer; nez hébraïque; menton bien arrêté, résolu; bouche gracieuse aux lèvres rouges, très-fines, qui laisse voir un magnifique et terrible éblouissement de dents blanches! »

L'espace et le temps nous manquent aujourd'hui pour étudier comme nous le voudrions et comme il le mérite, ce tempérament d'artiste, si original et si merveilleux. Mais nous y reviendrons bientôt, cette étude présentant un réel et bien vif intérêt.

Il était évident que Sarah Bernhardt — sur toute autre scène que celle de la Comédie Française — devait écraser son entourage. M<sup>lle</sup> Andrée Kelly pourtant, a trouvé l'occasion de se faire rappeler après le quatrième acte, qu'elle a joué avec beaucoup d'énergie.

Il est bon de se trouver au contact d'artistes supérieurs, cela excite l'amour-propre et double le talent. M<sup>lle</sup> Andrée Kelly se rappelait aussi sans aucun doute, le temps où elle jouait à côté de cette pauvre Desclée, il y a de cela quelques années.

Sarah Bernhardt donne ce soir, dimanche, sa troisième et dernière représentation. Demain elle regagnera Paris où l'appellent en hâte les répétitions d'*Andromaque*, tragédie dans laquelle notre compatriote, M<sup>lle</sup> Adeline Dudlay, doit prochainement remplir le rôle d'Hermione.

L'abondance des matières ne nous permet pas de rendre compte de la représentation de la *Comtesse Romani* au Théâtre royal des Galeries Saint-Hubert; la presse quotidienne en a, du reste, publié des compte-rendus détaillés lors de son apparition à Paris.

La Comtesse Romani — on le sait — est une comédienne née sous le ciel d'Italie, dans ce pays de la poésie et de l'amour; elle a épousé un gentilhomme noble, dans le seul but de le ruiner et de le tromper.

La pièce est signée du pseudonyme de Gustave de Jalin, sous lequel se cachent MM. Gustave Fould et Alexandre Dumas.

L'idée pourrait bien être du premier, mais son développement est bien de l'auteur du *Demi-Monde*. On y retrouve toute sa manière, des mots spirituels, des scènes puissantes et des sermons philosophiques.

La *Comtesse Romani* est bien jouée — surtout par M<sup>lle</sup> Pazzi qui mérite une mention particulière.

Nous venons à peine d'annoncer le départ du violoniste Vivien, et déjà la presse américaine nous apporte la relation des brillants succès qu'il remporte.

*Le Courrier des Etats-Unis*, que nous avons sous les yeux, parle ainsi du sympathique artiste :

« M. Vivien joue avec beaucoup d'élégance, de délicatesse et de charme. Les difficultés ne semblent pas exister pour lui tant il les aborde avec certitude. Une *Fantaisie*, de Vieuxtemps, la *Polonaise*, de Wieniawski et surtout une délicieuse *Fantaisie pastorale*, de Prume, ont classé d'emblée M. Vivien parmi les sommités, dans ce pays où nulle sommité réelle n'est inconnue. M. Vivien, par sa belle méthode et par la supériorité de son exécution, prouve surabondamment qu'il appartient à cette belle école française qu'ont illustrée les Bériot, les Baillot, etc. »

Nos renseignements personnels nous permettent d'annoncer qu'un nouvel et brillant engagement avait été offert à M. Vivien pour donner avec Carlotta Patti, une série de concerts en Californie, à l'expiration de la tournée qu'il fait en ce moment avec M<sup>me</sup> Esipoff. Mais les liens qui le retiennent à la Belgique depuis son récent mariage ne lui ont pas permis, malgré tous les avantages qu'il devait en retirer, de signer un contrat qui aurait prolongé encore son absence déjà si longue.

MAURICE GEORGES.

La soirée de musique religieuse, annoncée dans notre dernier numéro, a répondu entièrement aux vœux de son organisatrice, la chapelle de l'église Saint-Boniface, à Ixelles.

Il y avait beaucoup de monde et, pour le bien recevoir, un programme composé par M. V. Ceuppens... ce qui est tout dire.

Pour la première fois le *Stabat Mater*, pour solo, chœur, piano et harmonium, du marquis Imperiali, était exécuté en public. Ce morceau, d'une beauté vraiment magistrale, a été admirablement rendu. MM. Ceuppens, Dewilde, Galesloot (père) et Tyckaert qui chantaient les solis, ont été très-applaudis.

Mais aussi quels excellents interprètes de musique religieuse!

Et quel charmant artiste que M. Maes! Avec quel talent il a exécuté sur l'harmonium — (a) *Coucou*, (b) *Pastorale*, (c) *Capriccioso* — trois bluettes dont il est l'auteur.

MM. Costenoble et Cordens ont assez bien exécuté la première partie et l'andante *du trio en ré majeur*, de J. Raff.

M. Cordens avait parfaitement commencé l'andante et l'allegro du *Concerto militaire*, pour violoncelle de Servais, — malheureusement, pour une... raison que nous ignorons, il a quitté la scène après l'andante, laissant l'accompagnateur — qui n'avait dû s'apercevoir de ce départ — continuer sa partie.

Par quel excès de modestie M. Cordens s'est-il dérobé aux applaudissements?

Le quatuor du *Comte Ory*, le trio du *Docteur Crispino*, et le septuor des *Huguenots*, ont été chantés avec une vraie perfection par MM. Ceuppens, Dewilde, Lacroix, Galesloot (père), et Tyckaert.

M. V. Ceuppens qui dirigeait toute cette troupe s'est montré habile général.

Enfin, pour terminer, disons que M. De Pauw, — dont le talent est connu de tous nos lecteurs — avait bien voulu prêter son concours à ce concert.

N.

Le grand succès du dernier *concert populaire* a été pour le *Venusberg*. L'orchestre a rendu cette œuvre colossale avec plus d'ensemble, plus d'entrain et surtout plus de clarté que lors de sa première exécution. Aussi, M. Dupont a-t-il été rappelé avec enthousiasme. Peu s'en est fallu que le morceau ne fut bissé. Décidément Wagner gagne chaque jour du terrain à Bruxelles.

La symphonie de Schubert (sonate pour piano à quatre mains, opus, 140), a paru excessivement longue. Raccourcie de moitié elle eut conquis les suffrages du public. Elle contient un nombre de motifs très-restreints dont le retour continu engendre la monotonie. D'un autre côté, Schubert ne sait se décider à finir. Il me rappelle ces visiteurs qui, après s'être levés pour vous quitter, renouvellent leurs adieux à plusieurs reprises avant de s'en aller. La symphonie renferme plusieurs réminiscences de Beethoven. La vie qui faisait défaut dans l'*allegro* et l'*andante*, se réveille dans un *scherzo* bien rythmé et dont la mélodie est charmante. Le final renferme des passages pleins d'originalité. L'orchestration de Joachim décèle une prédilection un peu trop exclusive pour les instruments à cordes.

Le *concerto* de Brahms, est autrement animé, d'une orchestration bien plus colorée. C'est une belle symphonie en même temps qu'un excellent morceau pour piano. On y retrouve celui que Schumann appelait son continuateur, non pas dans la facture de l'œuvre, car la grande allure de l'introduction fait songer à Beethoven, tandis que le *rondo* présente des rythmes caractérisés comme ceux de Bach, mais bien dans les détails de mille nuances et dans des chants pleins de poésie tels que les thèmes du cor dans la première partie et du haut-bois, dans l'*adagio*. Si je ne me trompe, Brassin se proposait de jouer ce même *concerto* dans un prochain concert populaire. Le fera-t-il, ayant été devancé par Jaëll? Je l'ignore, mais je crois qu'il n'a rien à y perdre. D'abord, le public comprendra mieux le morceau, l'ayant entendu une première fois; ensuite, il sera très-curieux de comparer sur un même terrain deux artistes dont le talent diffère tant: Jaëll, au jeu fin, moelleux, perlé; Brassin qui a fait du style sa principale étude.

Une remarque en passant, M. Jaëll a soulevé de vifs applaudissements en exécutant avec une perfection rare un *trille en crescendo et decrescendo*.

Il m'a semblé toutefois qu'il était d'une longueur démesurée et de mauvais goût. Je doute que Brahms l'ait voulu tel.

Pour satisfaire les amateurs de virtuosité, Jaëll a exécuté une sérénade de Rubinstein et un caprice de sa composition, enfin, une valse de Chopin. Son succès a été très-vif. Je me permettrai toutefois de lui faire remarquer que la vélocité excessive dont il a fait preuve dans cette dernière, en dénature le caractère.

En fait de *nouveautés*, on a terminé le concert par la *Jubelouverture*, de Weber.

Le concert que les *Artisans-Réunis* ont donné à la Grande-Harmonie avait attiré énormément de monde. Ils ont chanté avec beaucoup d'ensemble, de justesse et d'entrain, neuf chœurs d'un caractère fort différent, et d'une difficulté très-grande. J'ai surtout admiré le style qu'ils ont su mettre dans plusieurs de ces œuvres et notamment dans la mélodie de Lindpainter. Ce dont je suis moins partisan, tout en rendant justice à la perfection de l'exécution, ce sont les solis chantés à l'unisson: l'air de la *Flûte enchantée*, par toutes les basses, et le solo de ténor du *Stabat*, par tous les ténors. Je préfère ces morceaux par une voix isolée.

M. Outtelet, outre le solo du chœur: *Au tombeau des Janissaires*, a chanté le grand air du *Siège de Corinthe*. Il a fait preuve de qualités rares chez un amateur et donné ample carrière à sa belle voix de basse. Mais pourquoi choisir un pareil morceau? Rossini a fait de très-beaux opéras. Mais quant au *Siège de Corinthe* et à *Semiramide*, ils appartiennent à ce genre faux et ridicule qui caractérisa un grand nombre des premières compositions du maestro. Les roulades dont ils sont parsemés, outre qu'elles sont de purs hors-d'œuvre, ne sont nullement en situation. Elles sont plus ridicules encore lorsqu'elles se présentent dans des airs guerriers où elles se transforment en véritables aboiements. Quand donc vouera-t-on à l'oubli ces absurdes procédés qui contribuent à l'abaissement du goût musical.

M<sup>lle</sup> Gobaerts, elle aussi, avait choisi un air de *Semiramide*. La voix de cette cantatrice n'a pas tout le moelleux et la sonorité désirables, mais elle vocalise avec facilité. La chanson de l'*Abeille de la Reine Topaze*, lui a valu des applaudissements chaleureux.

L'on annonce une nouvelle série de représentations des *Nibelungen*, à Bayreuth, pour l'année 1877. La première exécution des quatre opéras, aura lieu du 29 juillet au 1<sup>er</sup> août, la deuxième du 5 au 8 août, la dernière du 12 au 15 août.

La Belgique fournira vraisemblablement un fort contingent à ces fêtes musicales. Presque tous les Bruxellois qui se sont rendus à Bayreuth cette année y retourneront, accompagnés de leurs amis. L'un d'entre eux a déjà fait 17 prosélytes à lui seul.

REAL.

## LES CONFÉRENCES DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

I

La Tragédie contemporaine, par M. A. RÉVILLE.

Le *Cercle Artistique — et Littéraire*, cette fois, — a repris ses causeries d'hiver. C'est M. A. Réville qui a inauguré, mardi, l'intéressante série.

Le conférencier prit comme types de la tragédie contemporaine, *La Fille de Roland* et *Rome vaincue*. M. Réville, un peu sévère pour M. Parodi, ne trouve qu'une seule figure dans *Rome vaincue*: Posthumia, et qu'une seule scène: celle où Posthumia aveugle, palpe la poitrine de sa fille: « *Est-ce là ton cœur?* » pour y enfoncer le poignard.

Les vers sont durs et rocailleux, de difficile compréhension et d'idée surannée: le courroux de la Divinité apaisé par un sacrifice humain.

Le conférencier fit ensuite l'analyse de la *Fille de Roland*, pour montrer la grandeur du but final, but atteint dans *Rome vaincue*, l'honneur et le devoir triomphant, le dévouement, l'abnégation du héros se sacrifiant à quelque grande cause... car comme l'étaient celles de la tragédie cornélienne, voilà les nobles et saines tendances de la tragédie contemporaine qui vient détrôner le drame romantique — trop cru — (c'est M. Réville qui parle) des Hugo et des Dumas père.

Grâce à Ponsard, à Augier, l'on crut un moment que la grande Tragédie était ressuscitée...

Vers 1869 enfin se produisit dans le public écœuré une réaction contre la comédie licencieuse et malsaine. Aujourd'hui, nous assure M. Réville, le mouvement s'est accentué, et malheur à celui qui offrirait une œuvre où ne triompherait point la vertu!

Le public est prêt à prodiguer ses bravos aux beaux vers, aux nobles tragédies. Poètes, semez, le terrain est bon! Et nous, ne

désespérons point : l'esprit qui dort n'est pas l'esprit absent. Divin de son essence, au cours de son apparente léthargie se produit un travail intime et mystérieux, qui fait qu'il se réveille plus vaillant, plus fort et plus pur !

M. H. Réville possède une façon claire d'exposer sa pensée. La sonorité de son timbre est parfois un peu forte et son geste trop emphatique peut-être. La *Chanson des épées*, Joyeuse et Durandal, lui valut de chauds applaudissements.

## II

**L'Exploration de l'Afrique centrale**, par M. GOBLET D'ALVIELLA.

Chambrée complète ce soir-là ! Tout ce que Bruxelles contient de savants s'était donné rendez-vous dans le salon des conférences, chacun sachant que l'illustre voyageur fait partie de la Commission internationale présidée par le Roi.

L'attachant causeur commença par une description géographique et pittoresque de l'Afrique, puis détailla les mœurs et coutumes de ses farouches habitants, parla des voyageurs célèbres qui ont voulu ouvrir l'Afrique centrale et qui sont morts misérablement à la tâche.

Il fit voir d'une façon émue la grandeur, la sagesse et la nature du projet que patronne notre Roi, nous montrant à l'œuvre les sanguinaires peuplades qu'il importe de civiliser, dépeignant sous les plus sombres couleurs l'horrible traite des nègres qu'il faut combattre et abolir. Et, dans sa victorieuse péroraison, sa voix s'éleva, puissante, contre ceux qui s'obstinent à voir dans cette humaine « croisade » autre chose qu'une entreprise internationale, humanitaire, — non politique et point religieuse.

M. Goblet d'Alviella, dont le verbe est facile, sûr et persuasif, a, dans cette conférence justement acclamée, duement gagné la cause de l'Afrique centrale.

EDGAR MEY.

## NOUVELLES A LA MAIN

— Samedi dernier a eu lieu le tirage de la tombola organisée par le *Cercle de la Chrysalide*,

Voici la liste des numéros gagnants :

Le n° 136 gagne la *Dentellière*, de Van Leemputten ;  
 » 280 » la *Bruyère*, de Gillemans ;  
 » 562 » le paysage de Verhaeren ;  
 » 668 » l'étude de vache de Wilson ;  
 » 1099 » l'aquarelle d'Uytterschaut ;  
 » 2051 » les fleurs de Pantazis ;  
 » 2625 » *Flessingue*, de Sembach ;  
 » 2629 » la statuette de Harzé ;  
 » 2824 » l'aquarelle de Heurteloup ;  
 » 3947 » le *Coin d'atelier*, de Meunier ;  
 » 4069 » la marine d'Artan,

— Le concert du Conservatoire que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, aura lieu dimanche prochain 24 courant.

— Il y a quelques jours, nous demandions à la Commission du *Cercle artistique et littéraire*, d'apporter plus de variété dans le programme de ses fêtes, et nous l'engagions à s'assurer pour une soirée, le concours de M<sup>lle</sup> Adeline Dudley.

Nous avons appris l'autre soir au *Cercle* la réalisation du désir que nous avions exprimé.

Notre compatriote s'y fera entendre dans le courant du mois de janvier.

Nos félicitations à la Commission administrative !

— On parle vaguement aussi de quelques représentations à Bruxelles de *Rome vaincue*, avec Sarah Bernhardt dans le rôle de Posthumia et Adeline Dudley dans celui d'Opimia.

La tragédie de M. Parodi, quittera bientôt l'affiche du Français pour faire place aux *Horaces* ou à *Andromaque*.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Vient de Paraître, à la Librairie MUQUARDT, rue de la Régence, à Bruxelles :

## L'ART ET LES ARTISTES, par Emile LECLERCQ

Echange, Réparation, Accordage.

## PIANOS

de  
J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

## Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'*Hôtel Mengelle*.

## GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve

BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmonium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8  
Bruxelles.

## LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

72, rue Haute, 72, Bruxelles.

## CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

## MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N° 51

24 DÉCEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.  
Annonces, la ligne. . . . . 25 centimes  
Réclames, id. . . . . 2 francs.  
On traite à forfait.  
Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

**UN NUMÉRO : 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Régence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries-Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera rendu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

Avis. — Notre Programme. — Shakespeare et Rossi (suite). — Sonnet pour Marion. — Courier de Londres. — Théâtres et Concerts. — Nouvelles à la main. — Nécrologie.

**NOTRE PROGRAMME**

La Peinture, les Lettres, la Musique, obéissent fatalement aujourd'hui à une merveilleuse poussée en avant. Nous assistons à leur rationnelle transfiguration, face neuve mieux en rapport avec les larges idées qui nous hantent, idées de progrès et de liberté dans les Arts.

*L'Artiste* veut être l'écho de ces tendances, et le reporter loyal du mouvement littéraire, musical, artistique, — contemporain. Pleins d'ardeur et de foi, nous marcherons bravement par la grande voie moderne : la seule qui puisse mener au Vrai, au Beau !

NATURALISME, MODERNITÉ ! voilà les mots de ralliement des Peintres, des Musiciens et des Poètes...

Ces deux mots, nous les gravons au front de notre journal. C'est leur principe qui nous guidera, c'est leur cause que nous défendrons. En communion parfaite avec nos usages, nos aspirations, nos

**AVIS IMPORTANT**

Le succès toujours croissant de notre publication, nous permettra d'y apporter l'année prochaine de grandes améliorations et d'accorder à nos abonnés des avantages nouveaux.

Toutes les personnes qui prendront un abonnement d'un an à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1877, recevront gratuitement une eau-forte de M. A. de Witte, l'original aqua-fortiste de Liège, et participeront au tirage au sort d'

**un tableau richement encadré.**

Cette toile, œuvre de Théodore Hannon, sera exposée prochainement au public.

Ces primes sont indépendantes de celles que nous offrirons à nos abonnés dans le courant de l'année.

Les abonnements sont reçus à l'Administration du journal, 26, rue de l'Industrie.



besoins et nos mœurs, ne renferment-ils pas la somme de nos intérêts actuels et de nos rapports avec la postérité?

Le NATURALISME prend sa force dans l'observation constante, dans le culte ému, dans la mystérieuse intuition de la Nature, cette sûre Maitresse qui sans répit ouvre aux créateurs ses bras toujours beaux, robustes et jeunes éternellement!

C'est autour de ses franches et saines doctrines que nous nous groupons : les partisans de la liberté individuelle en matière d'Art, seront avec nous. Plus de bandeau sur les yeux, plus de chaînes à l'esprit ni au cœur! La convention et la routine s'en sont allées : comblons leurs ornières avec les formes démodées, les méthodes rancies, les préjugés d'antan.

Comme d'une coque grossière, l'éclatant papillon s'envole, comme la fleur suave s'épanouit de l'informe bouton, l'Art, ainsi affranchi, jaillira plus beau, plus grand, plus fort!...

*L'Artiste* entre dans sa deuxième année. L'âge importe peu : l'on vit double par ce temps de fièvres et de luttes! Ses bégaiements premiers ont cessé, il sait aujourd'hui ce qu'il veut.

Le front haut, la plume crâne, *L'Artiste* inscrit sur son drapeau ces mots qui sont l'expression exacte de l'Art contemporain : NATURALISME, MODERNITÉ!

LA RÉDACTION.

## SHAKESPEARE ET ROSSI

SUITE (1)

Avant d'aborder l'examen des œuvres de Shakespeare et de donner notre appréciation sur l'interprète dans chacune des tragédies ; qu'il nous soit permis de répondre en passant à quelques objections que nous avons entendu formuler.

Tout d'abord, nous regrettons, pour notre part, que les représentations de Rossi n'aient pu avoir lieu à la Monnaie. Cette vaste salle de l'Alhambra — que l'on pourrait faire si belle — si mal éclairée, si froide, avec ses portes criant sur leurs gonds, n'a rien d'un théâtre qui se respecte. Partout on devine l'abandon : la première impression ressentie par le spectateur est défavorable. Pour ceux qui savent s'isoler, qui viennent là pour écouter et songer, ces détails ont peu d'importance, mais pour la masse du public ils ne doivent pas être négligés. Et les décors? Quelle pénurie! Quelle misère digne de satisfaire les adorateurs de la tragédie classique qui prétendent que les vers de Shakespeare et de Corneille perdraient

(1) Voir le n° 50.

tout charme et toute valeur si l'on jouait *Macbeth* et *le Cid* dans de beaux décors!

Ces remarques n'établissent-elles pas d'une manière plus irréfutable encore la puissance communicative du grand interprète qui peut triompher de ces obstacles et faire oublier au public qu'il a payé bien cher de mauvaises places, dans une grange ouverte à tous les vents. Lorsque la féerie régnait triomphante dans la salle du Cirque, on lui donnait certes, un cadre plus merveilleux. Il fallait bien masquer l'insanité. Mais passons.

Certaines personnes se sont élevées, non sans raison, contre les mutilations qu'on a fait subir au texte des œuvres de Shakespeare. Acte impardonnable. Cependant, tel quel, ce salmigondis nous donne encore une idée de Shakespeare. Nous connaissons en anglais, en français d'excellentes traductions des œuvres du tragique anglais, mais elles ne sauraient être adaptées aux exigences de la scène. Que des érudits, que des écrivains compétents se permettent d'exprimer des regrets au sujet de ces suppressions, de certaines transformations, cela nous semble naturel, mais les gommeux les colportent en les accentuant, et vont partout répétant que ces amputations sont déplorables, que le théâtre anglais a plus de pudeur. Mais pardon, Messieurs, les arrangeurs sont aussi peu scrupuleux là-bas. Les Anglais applaudissent le *Roi Lear* arrangé par Nahum Tate. Kemble, Davenant, Hawkins, Dennis, Sheridan, Shadwell et tant d'autres ont arrangé — s'ils n'ont pas défiguré — Shakespeare.

Tout ceci n'infirmes en rien la justesse des critiques sensées, mais entre deux maux — connaître à peu près Shakespeare par le théâtre ou l'ignorer tout à fait — il faut préférer le moindre. La gloire de Shakespeare ne saurait être amoindrie par ces mutilations et nous avons, du moins, le bonheur d'applaudir des beautés dont la plupart de nos compatriotes ne soupçonnaient même pas l'existence.

A ce sujet nous avons retenu d'un de nos amis cette réflexion très-juste : « La seconde série des représentations de Rossi à Bruxelles, n'a pas eu le retentissement et le succès qu'elles méritaient. » Assurément. Cela tient surtout au goût du public, qui va se déformant sans cesse. Les scènes pimantées des comédies modernes, les insanités et les licences égrillardes de l'opérette passionnent davantage le spectateur d'aujourd'hui, que les beautés du drame tel que le comprenait Shakespeare. Et nous pouvons, sans scrupule, nous appliquer les paroles suivantes, écrites il y a un an, au moment où la mort vint frapper Frédéric-Lemaître :

« Allons, ne faisons pas les fiers! Nous ne valons pas ceux « qui nous ont précédés. Nous n'avons pas leurs admirables « enthousiasmes, leur divine foi en l'art. Nous n'avons pas « d'idéal. Nous nous noyons dans le réalisme (matérialisme « serait plus juste) et le bien-être . . . . . »

Ce n'est pas sans un profond étonnement que nous avons entendu, à l'une des dernières représentations de Rossi, l'étrange appréciation d'un ex-directeur de théâtre se permettant de contester le succès d'*argent* obtenu à Paris par le tragédien italien. Ce critique maladroit, pensant que le salut du théâtre est dans le maillot ou plutôt dans l'absence du maillot, doit comprendre avec peine l'engouement et l'admiration pour un pareil talent. Il ne faut pas demander à certaines natures ce qu'elles ne peuvent donner. Il entre dans les réflexions de ce genre, une somme de sottise qui n'a d'égale que la vanité et l'ignorance ; malheureusement pour notre temps, la plupart des intelligences tendent à se mettre à ce niveau : l'horizon, pour elles, ne dépasse pas la rampe et la hanche des danseuses.

Laissons donc tout cela de côté.

Bien à plaindre sont ceux qui ne peuvent pas admirer de telles beautés ! Bien attardés sont ceux qui reprochent à Rossi de ne pas être assez classique, assez *distingué* — mais Shakespeare était-il distingué ? la distinction peut-elle être un des côtés du génie ! — Bien piètres esprits sont ceux qui reprochent à Rossi l'exagération ! Cet artiste est admirablement vrai. Comme Shakespeare, il déborde : c'est la vie ! C'est la lutte des passions dans laquelle il se complait et ces oppositions violentes des sentiments humains mettent bien en relief son talent de premier ordre. D'ailleurs Rossi, doué comme il l'est, intellectuellement et physiquement, devait être l'interprète de Shakespeare avec lequel il est digne de se mesurer. Comme le dit Jean du Marchais dans *l'Esprit moderne* : « Rossi n'est pas écrasé par Shakespeare... là, on ne peut le comparer à aucun acteur connu. Rossi est un tragédien dans toute la force du terme, c'est-à-dire, un artiste de génie qui doit se tenir au-dessus de toutes les épopées de boulevard et n'abandonner jamais le poète le plus humain et le plus profond qui ait existé. »

C'est par *Othello* que Rossi a commencé la série de ses représentations. Qu'est-ce qu'*Othello* ? La jalousie. « C'est la Nuit, répond Victor Hugo. Immense figure fatale. La nuit est amoureuse du jour. La noirceur aime l'aurore. L'africain adore la blanche. *Othello* a pour clarté et pour folie Desdemona. Aussi comme la jalousie lui est facile ! Il est grand, il est auguste, il est majestueux, il est au-dessus de toutes les têtes, il a pour cortège la bravoure, la bataille, la fanfare, la bannière, la renommée, la gloire, il a le rayonnement de vingt victoires, il est plein d'astres, cet *Othello*, mais il est noir. Aussi comme, jaloux, le héros est vite monstre ! Le noir devient nègre. Comme la nuit a vite fait signe à la mort ! »

Shakespeare a placé près d'*Othello*, d'un côté Iago, l'envie, la haine, la perfidie, le mensonge ; en un mot, le mal. De l'autre, Desdemona, la candeur, la tendresse, la confiance. La haine et l'envie du traître Iago font d'*Othello* un meurtrier, de Desdemona une victime : là est le drame. Quel amour que celui d'*Othello* ! De quels regards ardents et protecteurs il couvre sa Desdemona devant les sénateurs assemblés ! Mais dans ces caresses il y a du tigre. Avec quelle noblesse il explique à Brabantio l'amour qu'il a su inspirer à Desdemona. Ce père ne pouvait comprendre l'étrange attachement de sa fille pour un nègre ! Et comme Iago, ce menteur et ce perfide, glisse adroitement le soupçon au cœur du More. L'âme d'*Othello*, partagée entre le doute et la crainte, n'a plus de point d'appui. La colère monte, sourde, dans ce cœur dévoré d'angoisses et Iago frémit de plaisir en contemplant son œuvre de dévastation. Il sacrifie à sa haine *Othello*, Desdemona, Cassius ; il endort le dévouement de sa femme Emilia à sa maîtresse, et son infernal génie triomphe quand le More étouffe Desdemona « l'infidèle et la prostituée » sous cet oreiller « qui a eu le premier baiser et qui a le dernier souffle. » Mais Emilia dévoile la vérité en accusant Iago d'infamie et ses cris déchirants, ses protestations indignées viennent mettre le comble à la douleur du More. Desdemona était innocente ! « N'y a-t-il donc plus de foudre dans le ciel ! A quoi sert donc le tonnerre ! s'écrie *Othello*. » Sa rage se tourne contre Iago qu'il frappe mortellement ; après s'être réconcilié avec Cassius, il se donne la mort et vient expirer aux pieds de la malheureuse enfant. « Je t'ai embrassée avant de te tuer, soupire-t-il, maintenant je me tue et je veux mourir en t'embrassant. »

De toutes les œuvres de Shakespeare, *Othello* est peut-être la mieux réussie au point de vue scénique. C'est assurément dans cette tragédie que Rossi trouve l'un de ses meilleurs rôles.

Là pas la moindre convention : le tragédien s'abandonne aux emportements de sa nature : il cesse d'être Rossi pour devenir *Othello* ; l'incarnation est absolue. C'est avec un réalisme exact qu'il traduit toutes les sauvages ardeurs, toutes les brutalités de cette nature indomptée ; mais il ne dépasse jamais la mesure. Art infini des nuances : c'est là la grande force de ce tragédien.

Rien n'est comparable à l'expression donnée par Rossi aux tortures et à la douleur d'*Othello*.

C'est avec une puissance surhumaine — puissance véritablement géniale — qu'il rend les angoisses d'un cœur torturé par la jalousie : les perfidies d'Iago le troublent, l'épouvantent ; amène la malédiction sur ses lèvres et le livrent au désespoir. Quelle noblesse et quelle force dans cet adieu éternel aux bataillons au casque empanaché, aux coursiers hennissants, à la pompe, à la gloire des batailles. Rossi est admirable dans ces diverses scènes : c'est bien l'effondrement, l'anéantissement du bonheur. La sobriété du geste indique le respect et la connaissance des traditions sagement comprises. (Ces qualités essentielles peuvent être mieux appréciées dans *Hamlet*, le *Roi Lear* et *Macbeth*). Par quelles railleries d'un effet savamment étudié, il accueille les paroles de Desdemona, ses supplications en faveur de Cassius ; combien sa parole est cruelle quand il la repousse ; avec quel accent de profonde douleur, Rossi lui demande de s'éloigner ; des larmes sont dans ses yeux et dans sa voix ; mais le calme de Desdemona l'exaspère, il va l'outrager : « Qu'as-tu fait ? lui crie-t-il, le ciel révolté couvre son visage, les astres ferment leurs yeux et le vent lascif fuit dans les entrailles de la terre... Qu'as-tu fait, concubine infâme ? » L'étouffement de Desdemona et la mort d'*Othello* forment le point culminant du drame shakespearien, dans lequel Rossi se montre si grand. Cette scène de l'étouffement est rendue par lui avec une saisissante vérité, il en fait d'ailleurs un véritable tableau, par l'arrangement des draperies, par le désordre voulu de ses vêtements, par ses gestes : au point de vue de l'art plastique, c'est merveilleux.

Salvini, nous dit-on, est plus beau que Rossi dans *Othello*. Plus beau, peut-être, mais Rossi est plus *humain* et partant plus vrai.

L'interprétation dans l'ensemble n'a point été mauvaise. Iago (C. Brizzi), est un comédien de valeur : il joue avec aisance, dit juste : il a parfaitement compris le rôle et en a rendu heureusement toutes les beautés. Cassius (S. Cristini), a de la chaleur, mais l'inexpérience lui fait souvent manquer le but. M<sup>lle</sup> Cattaneo (Desdemona), élève de Rossi, est déjà une tragédienne de grand mérite ; elle possède à un très-haut degré le sentiment dramatique ; elle a, en outre, une voix d'un timbre adorable et une diction très-pure. Nous l'avons trouvée presque irréprochable dans *Hamlet*, supérieurement belle dans *Roméo et Juliette*, mais elle nous a moins satisfait sous les traits de Desdemona. M<sup>me</sup> Dare (Emilia), nous paraît avoir de sérieuses qualités. Elle a dit avec beaucoup de vigueur et de vérité la scène du cinquième acte.

Au prochain numéro *Hamlet*, le *Roi Lear*, *Roméo et Juliette*.

D. G. NOEL.

## SONNET POUR MARION

A l'égal des beaux soirs qu'empourpre le soleil,  
 Votre chevelure flamboie,  
 Votre front radieux et calme, c'est l'éveil  
 De l'Aurore en robe de soie.

Semblable est votre bouche à quelque fleur de sang,  
 Fleur qui consume, fleur qui glace!  
 Votre bras, des lys frère en blancheurs, est puissant  
 Comme un serpent qui vous enlace.

Dans votre rire ailé je bois l'oubli vainqueur!  
 Ils rappellent, vos yeux, la mer profonde et brune.  
 La morne mer des nuits sans lune.

Et, comme cette mer sombre et sans fond, mon cœur  
 Entr'ouvre son abîme où mon œil en vain plonge...  
 — Ha ! qui dira ce qui le ronge ?

T. H.

## COURRIER DE LONDRES

Vendredi.

Je dois avouer à ma honte que j'ai sacrifié cette semaine à la divine paresse, et que j'ai négligé de battre les rues boueuses de Londres, en quête de nouvelles ou d'un sujet de chronique. N'allez pas croire que je me tiens entre quatre murs ; oh ! non, par ma foi, le ciel est trop clément, et je ne me voudrais point priver du spectacle inouï que présente une flaque d'eau, éclairée par le pâle soleil d'hiver ! Il a plu toute la nuit, mais vers midi le ciel s'éclaircit, de noir-de-pêche il devient gris-de-lin : et tout à coup perce un rayon... C'est le moment précis où il convient d'admirer le pavé mi-noyé qui brille de mille facettes. On ne saurait croire ce que ce spectacle a d'imprévu ; les Anglais mêmes l'admirent, sans perdre de temps et tout en pataugeant par cette boue lumineuse faite d'asphalte et de rayons. D'ailleurs, cette clarté ne tarde pas à s'éteindre, et la boue demeure malpropre comme la *Tierre de Sienne* du dernier Salon d'Anvers. Ainsi des choses du monde, n'est-ce pas, MM. les moralistes ?

L'approche de Noël met tous les cœurs en fermentation ; le sang circule plus rapidement dans les vaisseaux, tandis que les livres sterlings sont plus actives à passer d'une bourse à l'autre. Mystérieux rapport de causalité.

Les étalages regorgent, et c'est un mélange d'utile et d'agréable, à pâmer d'aise le vieil Horace. On voit surtout beaucoup de dînes, des mieux truffées et décorées. Il y a aussi les jambons qui rutilent, et autres délicatesses propres à la patrie de Falstaff. Surtout n'allez pas entendre de travers ce que je vous narre ici, et point ne me prenez pour un Rabelaisien échoué dans la charcuterie.

Avec toutes ces belles et grosses choses sous les yeux, comment pouvais-je songer à l'art immatériel. D'ailleurs, morbleu ! je suis trop content de voir MM. les Anglais dans leur élément. A la bonne heure, ici point de prétentions, ni de réputation mal acquise.

C'est à bon escient que s'allume le regard plein de matérialité de ces bons insulaires, devant les victuailles qui doivent les réjouir au jour du Christmas.

Ils comprennent le réalisme, en face d'une oie grasse et du *plum-pudding* traditionnel. Comme c'est ça ! Soyez plutôt gourmand, si telle est votre inclination...

Béranger a chanté les *Ventrus* ; nous ne savons si ses couplets ont passé la Manche, mais la satire serait ici sans effet. John Bull est ventru, mais à la bonne façon : il aime faire *chère lie*, et personne ne s'en trouve plus mal. Je me souviens d'un tableau que je vis au Musée de Dublin, — si je ne me trompe. C'était mal exécuté, pauvre et faux en couleur, et cependant je pris à le regarder un certain plaisir. Cela représentait le dîner de Noël dans un château féodal : *Christmas in the Baronial hall*. Le seigneur, assis au haut de la table, apparaît gorgé de victuailles et de gaîté ; sa famille, ses vassaux, sa valetaille, groupés autour de lui, participent à la fête sans arrière-pensée. Lazare a plus que les miettes de la table ce jour-là : il a une part de bonne humeur. Il y a dans l'air des vibrations de *hurrahs* !

Tel était autrefois le Noël de la vieille Angleterre ; tel il serait encore aujourd'hui sans quelques fâcheux qui trouvent que toutes fêtes sont insupportables. *It bores me!* Littéralement : cela me perce. Et quoi donc ? Le crâne ou le tympan ? Dans l'un ou l'autre cas, prenez donc garde de laisser échapper votre cervelle liquéfiée. Pourquoi haïr ce temps de réjouissances publiques ? Cela ne fait-il pas bien au cœur ? Laissez donc se *dé-galvaniser* vos nerfs, songez que c'est dans la gaîté pantagruélique que vous apparaissez le plus à votre avantage, et n'oubliez pas que :

*Christmas comes but once a year  
 And when it comes, it brings good cheer.*

c.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

Deux concerts ont été donnés récemment à la Grande-Harmonie, celui des *Artistes-Musiciens*, et celui de l'*Orphéon*. Tous deux ont attiré beaucoup de monde.

Dans le premier, l'orchestre a fort bien exécuté la *Tempête* de Taubert, la *Jota Aragonesa* de Glinka, le *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns et la *Danse Bohémienne* de Stadfeld.

M. Bertin s'est fait entendre dans un air de la *Fiancée* d'Auber. Ses vocalises un peu lourdes et le passage de la voix de poitrine à la voix de tête laissent à désirer. Il ne se corrige guères de son habitude de chanter de la gorge. M. Bertin a tout ce qu'il faut pour être un excellent ténor d'opéra-comique. Je lui reconnais assez de talent et de ressources pour lui adresser en passant un avis sincère et amical. Qu'il demande des conseils à Jourdan. Ce délicieux chanteur lui enseignera sa manière de poser la voix, son style charmant et toutes ces qualités qui ont fait sa réputation. A quand donc sa nomination de professeur au Conservatoire ?

M<sup>lle</sup> Derivis a obtenu dans plusieurs morceaux un succès bien mérité. Le morceau de *Mireille* lui a été particulièrement favorable.

M<sup>lle</sup> Reutinck, premier prix du Conservatoire, manque par moments d'énergie. A part cela, elle a fait preuve d'un talent plus qu'ordinaire. Nul doute que le plus bel avenir ne lui soit réservé.

M. Hermann, dans l'*Abendlied* de Schumann, a déployé les

ressources habituelles de son talent et recueilli de vifs applaudissements.

L'*Orphéon*, sous la direction de M. Bauwens, a montré beaucoup d'énergie, d'expression et d'ensemble dans l'exécution des quatre chœurs inscrits au programme de son concert.

Les autres morceaux étaient confiés — et je ne m'en plains pas — à la génération des jeunes, car Jourdan peut être compté au nombre de ceux-ci. Sa voix reposée avait repris ce soir-là toute sa fraîcheur et son éclat. Il a excité un enthousiasme vraiment indicible, comparable à ses triomphes d'autrefois. M<sup>lle</sup> Ida Servais a été associée à ses rappels. C'est en ce moment notre meilleure cantatrice de concerts. Elle fait honneur à l'enseignement de son maître, M. Cornélis.

MM. Heimendahl, Jacobs et Rummel ont joué avec beaucoup de talent un morceau d'ensemble et plusieurs soli. Ils ont vivement intéressé le public, charmé de rencontrer dans ces jeunes gens autant d'acquit et de sentiment musical.

RÉAL.

La distribution des prix au *Conservatoire de Liège* a présenté un caractère nouveau, la partie orchestrale étant composée de productions émanant de la classe de composition. On comprend aisément les avantages que cette bienveillante mesure de M. Radoux procure aux jeunes musiciens. Nous recommandons cet exemple à M. Gevaert.

Quatre œuvres de jeunes gens figuraient au programme. Une ouverture de M. Dupuis, prouvant du talent mais encore un peu de tâtonnement. Une cantate de M. Antoine annonçant la connaissance des effets vocaux, mais hélas! l'école!!! M. Dethier possède un tempérament vigoureux. L'idée de son *andante* n'est pas neuve, mais néanmoins belle et bien développée. Reste le *Scherzo* de M. Léon Soubre. Ici nous nous trouvons en présence d'un musicien dirigé dans les grands principes de l'art par son père, M. Et. Soubre, qui a tant contribué à élever le Conservatoire de Liège au rang où il se trouve aujourd'hui. M. Léon Soubre ne sacrifie pas à l'idée banale ou à la futilité du détail. Les thèmes de son *Scherzo* une fois posés, chacun reparait en son lieu et place et contribue à faire de cette petite page symphonique une œuvre intéressante au plus haut point. Le chant des violoncelles va directement à l'âme et frappe par sa grandeur.

Quant au reste du concert, l'ami Réal en aurait fait une maladie. Concerto pour piano, pour piston, cor, flûte, hautbois, etc., etc., etc. M<sup>lle</sup> Malherbe a néanmoins intéressé par les délicatesses et le perlé de son jeu et M. Ledent, n'était une peur horrible qui le paralysait par moments, s'est montré grand virtuose dans le *concerto* de Schumann.

En somme, excellente séance dont l'honneur revient à M. Radoux.

X.

Le *Cercle Bizet* a donné le 16 décembre sa troisième soirée musicale. Ce concert coïncidant avec celui de l'*Association des Artistes-Musiciens*, un assez grand nombre de membres du Cercle a dû se détacher de la section symphonique pour fournir son contingent ordinaire à la fête de la Grande-Harmonie.

A cause des vides laissés dans l'orchestre lequel, en cette circonstance, a été réduit au quatuor), le public a eu l'occasion d'assister à une audition de quelques musiciens solistes de cette phalange instrumentale. Nous ne tarderons point de dire que ceux-ci ont recueilli les marques d'intérêt les plus flatteuses et les plus sympathiques.

M. Emile Agniez a exécuté un *Concerstück* pour alto, — nouveau et intéressant — de la composition de notre compatriote M. Firket.

Au point de vue du mécanisme comme de l'interprétation, ce musicien a révélé les qualités artistiques les plus estimables. Il a obtenu un succès de très-bon aloi.

M. Kefer est un pianiste d'une virtuosité remarquable. Son jeu est parfois trop peu nuancé, mais il est fort correct.

L'interprétation brillante qu'il a donnée à la fantaisie sur *Rigoletto* de Liszt, lui a valu la faveur la plus légitime du public.

Un violoniste-amateur, M. Ad Gregorius, a fait entendre un *impromptu-valse* de sa composition. C'est un morceau d'une allure aimable et qui, écrié sans prétention, renferme certainement quelque valeur musicale.

L'exécuteur a su bien faire valoir son œuvre, et l'un et l'autre ont reçu fort bon accueil.

Dans une mélodie de Schubert, transcrite pour hautbois, M. Van Dam a fait montre d'aptitudes musicales qui peuvent faire concevoir d'excellentes espérances d'avenir. Il possède du son et un doigter déjà sûr.

Nous voudrions parler encore de M. Bouserez, violoncelliste, de M. Alphonse Agniez, bassoniste, et de M. Léon Dubois, dont le *Cercle Bizet* a exécuté, pour la première fois, une *Berceuse* et un *Menuet* de quatuor à cordes.

Mais le défaut de temps nous a forcés de quitter cette intéressante séance musicale avant qu'elle ne fût entièrement terminée.

Il nous revient toutefois que les musiciens dont nous avons cité les noms plus haut, ont eu leur grande part de succès.

Nous constatons avec le plus grand plaisir la prospérité croissante du *Cercle Bizet*.

Les félicitations les plus complètes reviennent à M. Eugène Brassine, président et directeur de cette institution symphonique, due à son initiative.

Grâce à ses soins artistiques et intelligents, il est permis d'entrevoir pour ce corps instrumental des destinées brillantes.

On nous annonce qu'une quatrième soirée musicale sera donnée très-prochainement par l'orchestre.

Nos meilleurs vœux.

A. T.

Les artistes de la troupe d'Anvers, dirigée par M. Jahn, ont commencé leurs représentations hebdomadaires au théâtre de Louvain.

Disons de suite que nous avons pu constater la présence d'éléments fort remarquables et qui font heureusement augurer de l'avenir.

Les *Dragons de Villars*, *Guillaume Tell* et la *Petite Mariée* ont successivement tenu l'affiche, et la Direction nous promet encore d'intéressantes soirées.

M<sup>me</sup> Claire Cordier, dans le rôle de *Rose Friquet*, s'est montrée, dès son entrée en scène, non-seulement bonne chanteuse, mais aussi bonne comédienne, possédant beaucoup de naturel et de charme dans le jeu; elle a parfaitement dit l'air — *Il m'aime* — et s'est fait surtout applaudir dans le duo — *Moi, jolie* — qu'elle a chanté avec M. Cabel. Celui-ci, peut-être un peu froid au premier acte, s'est distingué aux deux derniers et a révélé comme chanteur des qualités extrêmement estimables.

M<sup>me</sup> Justin Née, dans le rôle de Georgette, a su mériter la faveur du public, lequel ne lui a pas marchandé ses applaudissements.

N'oublions pas MM. Gerpré Thibaut, Arsандаux (Belamy). Le premier a été excellent et a su imprimer une note très-comique à son rôle; le second chante bien et porte avec aisance le costume de dragon.

Dans *Guillaume Tell*, nous avons entendu un fort ténor, M. Doria, qui a des cordes vocales puissantes et le registre supérieur très-étendu.

Dans le grand trio et surtout au fameux — *Suivez-moi* — il a été vraiment grand.

M. Monier (Guillaume) possède un beau timbre de voix ; il est tout à la fois chanteur et comédien ; cet acteur a, de plus, le physique qui convient à son rôle.

M. Christophe a une voix de basse peu commune qu'il conduit avec talent. Il apporte aussi une grande noblesse dans l'attitude de son maintien.

M. Boyer fait un fort bon Gessler.

Citons aussi MM. Justin Née et Marcel.

Du côté des dames, le rôle de Mathilde était confié à M<sup>me</sup> Christophe ; elle a chanté avec goût l'air — *Sombre forêt* — et avec beaucoup de passion le grand *duo* avec Arnold.

M<sup>mes</sup> Justin Née et Léonti se sont bien acquittées de leur tâche.

La *Petite Mariée* a reçu une interprétation remarquable.

M<sup>me</sup> Justin Née y est une charmante *Graziella* d'un bout à l'autre de son rôle.

M<sup>me</sup> Leonti (Lucrezia) remplit son personnage avec le maintien pittoresque qui lui convient.

M. Boyer est un magnifique *Podestat*, comédien consommé, surtout dans la scène du *bosquet* ; il chante de plus avec un talent réel.

M. Justin Née est bien dans son rôle, et nous pouvons en dire autant de M. Gerpré, qui a fait de *Raphaël de Montefiasco* un type fort amusant.

Que dire de M. Mengal, un artiste que Bruxelles n'a pas encore oublié et que Louvain aime à connaître.

Nos félicitations aux charmants *Postillons*, et n'oublions pas de dire que les chœurs, en général, chantent avec justesse et ensemble.

Plusieurs ballerines sont charmantes ; mentionnons spécialement M<sup>lles</sup> Jaquetti, Gauthier et Thibout.

Quant à M. Alessandri, c'est un danseur dont la réputation est faite.

Il nous reste à parler de l'orchestre ; celui-ci renferme des éléments dignes d'attention. Nous avons regretté que les cors et bassons ne fussent pas en nombre dans l'ouverture de *Guillaume Tell* ; à part ce vide qui, paraît-il, du reste, n'a été dû qu'à un obstacle fortuit, l'orchestre s'est distingué en maints endroits.

Nous aimons à rendre hommage aux soins et au talent réel qu'apporte M. Jahn à la direction de ce corps symphonique.

Le public s'est montré fort satisfait de la troupe d'Anvers en général ; il a manifesté son opinion par des applaudissements et des rappels fréquents.

Espérons que M. le Directeur Jahn, dont nous louons le zèle à faire bien les choses, et qui, certainement, s'est imposé des sacrifices importants, aura à se féliciter de l'exploitation de la scène de Louvain.

DÉSIRÉ V. D. P.

## NOUVELLES A LA MAIN

Le *Cercle d'anciens et nouveaux élèves des Académies des Beaux-Arts* vient d'organiser une exposition au *Lucas Huys*, rue Ducale.

Ouverte le 20 décembre, elle prendra fin au 20 janvier. Le public est admis à visiter l'intéressant salon de 11 à 2 h. et de 8 à 10 h. du soir.

Charles Vanderstappen, le très-crâne et très-sympathique sculpteur, à la veille de partir pour Rome, a organisé dans son atelier une bien marquante exhibition de ses œuvres : bronzes, marbres, plâtres, cires et terres cuites, sont là un petit peuple choisi, ayant pour roi un merveilleux éphèbe ! *l'homme à l'épée!*

Dans son prochain numéro, *l'Artiste* y conduira ses lecteurs.

L'abondance des matières nous force à remettre à dimanche le compte-rendu de *l'Art et les Artistes contemporains*, dernier ouvrage paru d'Emile Leclercq.

Un jeune, M. Alexandre Brogniez vient de faire paraître son troisième essai musical, une *Redowa* intitulée : *Plus de Larmes!*

Le chant est très-mélodieux et au point de vue de l'harmonie, c'est assez correctement écrit : tout ce qu'il faut donc pour assurer à la nouvelle danse une place honorable sur nos carnets de bal.

L'op. 3 de M. Brogniez se vend chez tous les marchands de musique.

MM. Édouard Samuel, Al. Cornélis et T. Jacobs ont organisé dans la salle Günther, rue Thérésienne, des séances de musique de chambre qui seront consacrées principalement à l'exécution de sonates, trios, quatuors — œuvres de compositeurs classiques, d'auteurs contemporains et de jeunes compatriotes.

C'est là une idée excellente — assurément ! Et nous ne doutons pas que le nom et le talent déjà connus des organisateurs de ces intéressantes soirées ne leur assurent un plein succès.

La première séance a eu lieu mercredi dernier et a réussi, nous dit-on, — car un empêchement ne nous a pas permis d'y assister. Mais à la seconde, nous serons à notre poste.

*La Revue et Gazette des théâtres* nous apporte des nouvelles de M<sup>lle</sup> Thais, une ancienne élève de notre Conservatoire qui remporta en même temps que M<sup>lle</sup> Dudlay le premier prix de déclamation. Tandis que l'une brille à la Comédie Française, l'autre, après n'avoir fait que passer sur la scène des Galeries St-Hubert, remporte en ce moment à Rennes de très-jolis succès.

Voici à ce propos le charmant portrait que publie la feuille parisienne :

« M<sup>lle</sup> Thais est plus jolie que belle, plus gracieuse que jolie, plus piquante que gracieuse, mieux que tout cela, comme la *Philiberte* d'Emile Augier : « Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante. » Une petite figure qu'éclaire un mutin sourire, des quenottes blanches qui brillent sous des lèvres minces, et une petite voix de sauvette parisienne, une démarche de pensionnaire espiègle échappée du couvent : telle est M<sup>lle</sup> Thais, une fillette qui sera un jour une grande artiste. Beaucoup de naturel et d'animation dans le jeu et la diction ; elle rit aux larmes et pleure à faire plaisir. Alice, de *Par Droit de Conquête* ; Lucile, des *Vivacités du Capitaine Tic* ; Geneviève, du *Vieux Caporal*, et dimanche, Louise, des *Deux Orphelines*, ont été pour elle autant de succès, disons mieux, autant de triomphes. »

*The illustrated Figaro* de New-York, parle encore cette semaine, dans les termes les plus flatteurs, du violoniste Vivien.

Nous cueillons dans l'article de notre confrère Yankee une phrase qui nous semble avoir pour notre compatriote une portée considérable.

« M<sup>me</sup> Esipoff et M. Vivien, dit-il, ont exécuté la *sonate en ut mineur*, de Rubinstein. Les quatre mouvements ont été bien définis, quoique dans les deux premiers le violon ait surpassé de beaucoup le piano en faisant valoir plus avantageusement son interprète ; les deux derniers mouvements cependant ont démontré la force unie des exécutants. »

Pour ceux qui connaissent le talent de M<sup>me</sup> Esipoff, ces lignes sont caractéristiques et honorent certainement M. Vivien que nous avons toujours considéré comme un violoniste extraordinaire.

Notre confrère, le *Figaro Belge*, devient journal quotidien. Il annonce la publication simultanée de deux romans : les *Mystères de Bruxelles*, par H. Catulle, et les *Démons de la nuit*, de Paul Féval.

..... Le progrès artistique qui fait la guerre aux enluminures léchées du pinceau et aux virtuosités musicales, continue à battre en brèche aussi le « clinquant » de l'art industriel. C'est ainsi que les lustres à lacés, avec leurs mille cristaux étincelants, vont disparaître entièrement de nos salons pour faire place à un « genre » plus simple et plus artistique.

Nous avons vu cette semaine les modèles de quelques-uns de ces appareils lumineux fabriqués par la maison Vandevelde, de Bruxelles.

Les nouveaux lustres sont en cuivre poli, d'un style sévère et grandiose. Ils ont été dessinés par M. Félix Vandevelde lui-même, un artiste dont la maison, sise place du Grand-Sablon, constitue un véritable musée.

..... Encore un..... en villégiature!

M. Brassin, professeur au Conservatoire, jaloux du congé indéfini accordé à son confrère Wieniawski, vient aussi de boucler ses malles et d'entreprendre une nouvelle tournée artistique.

Nous demandons sérieusement à M. Ministre de l'Intérieur qu'il veuille bien mettre un terme à ces absences trop fréquentes et assurer à nos enfants le concours régulier de leurs maîtres, que nous payons un peu pour cela, — nous semble-t-il?

..... Demain lundi, à 3 1/2 h. de relevée, — à l'occasion de la Noël, — le jubé de l'église Sainte-Marie, rue Royale, exécutera, sous la direction de M. Roulet, maître de chapelle, l'hymne religieux, *O Sacrum*, pour orchestre et chœurs, d'Alfred Tilman; *l'Alma Redemptoris*, de Bartholomeus, et le *Tantum ergo*, de Gustave Roulet.

### NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec regret la mort de M. J. Jorez, parent d'un de nos artistes les plus distingués.

M. Jorez fut aussi un remarquable virtuose-amateur. Elève de Tulon, le célèbre flûtiste, il obtint bien souvent les suffrages du dilettantisme bruxellois et notamment dans les concerts donnés lors de l'inauguration de la salle de la Grande Harmonie. Il reçut la palme décernée aux instruments solistes dans les concours de Lille et de Gand.

Les funérailles de M. Jorez ont eu lieu hier au milieu d'un grand concours de monde.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE  
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et remisage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES

COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE-EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de lux., Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

Vient de Paraître, à la Librairie MUQUARDT, rue de la Régence, à Bruxelles:

L'ART ET LES ARTISTES, par Emile LECLERCQ

Echange, Réparation, Accordage.

PIANOS

de

J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmonium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8  
Bruxelles.

LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

72, rue Haute, 72, Bruxelles.

## CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

## MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie, — application de la parole à la musique.

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**



1<sup>RE</sup> ANNÉE. — N<sup>O</sup> 52

31 DÉCEMBRE 1876

ADMINISTRATION, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

RÉDACTION, RUE DE L'INDUSTRIE, 30  
BRUXELLES

Toutes les communications doivent être adressées PAR ÉCRIT au Comité de rédaction.

**ABONNEMENTS**

Belgique, un an . . . . .	fr. 10
Id. six mois . . . . .	6 "
Étranger, un an . . . . .	12 50
Id. six mois . . . . .	7 "

Les abonnements sont reçus RUE DE L'INDUSTRIE, 30.

Annonces, la ligne . . . . .	25 centimes
Réclames, id. . . . .	2 francs.

On traite à forfait.

Les annonces sont reçues RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

**UN NUMÉRO. 20 CENTIMES**

En vente : chez MUQUARDT, rue de la Regence; ROZEZ, rue de la Madeleine; SARDOU, Galeries Saint-Hubert; ARMES, rue de Namur; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine, et chez les principaux marchands de journaux.

Il sera ren-tu compte de toutes les productions artistiques, musicales et littéraires dont deux exemplaires auront été envoyés au Comité de rédaction.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

**SOMMAIRE**

*Avis. — Notre Programme. — Shakespeare et Rossi (suite). — Poésie: Amour, tyran des hommes. — Quelques réflexions à propos du Buehnenfestpiel de Bayreuth (suite et fin.) — Sonnet au chat. — Soirée au Cercle artistique et littéraire. — Théâtres et Concerts. — Nouv. lle à la main.*

**AVIS IMPORTANT**

Le succès toujours croissant de notre publication, nous permettra d'y apporter l'année prochaine de grandes améliorations et d'accorder à nos abonnés des avantages nouveaux.

Toutes les personnes qui prendront un abonnement d'un an à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1877, recevront gratuitement une eau-forte de M. A. de Witte, l'original aqua-fortiste de Liège, et participeront au tirage au sort d'

**un tableau richement encadré.**

Cette toile, œuvre de Théodore Hannon, sera exposée prochainement au public.

Ces primes sont indépendantes de celles que nous offrons à nos abonnés dans le courant de l'année.

Les abonnements sont reçus à l'Administration du journal, 26, rue de l'Industrie.

**NOTRE PROGRAMME**

La Peinture, les Lettres, la Musique, obéissent fatalement aujourd'hui à une merveilleuse poussée en avant. Nous assistons à leur rationnelle transfiguration, face neuve mieux en rapport avec les larges idées qui nous hantent, idées de progrès et de liberté dans les Arts.

*L'Artiste* veut être l'écho de ces tendances, et le reporter loyal du mouvement littéraire, musical, artistique, — contemporain. Pleins d'ardeur et de foi, nous marcherons bravement par la grande voie moderne : la seule qui puisse mener au Vrai, au Beau !

NATURALISME, MODERNITÉ ! voilà les mots de ralliement des Peintres, des Musiciens et des Poètes...

Ces deux mots, nous les gravons au front de notre journal. C'est leur principe qui nous guidera, c'est leur cause que nous défendrons. En communion parfaite avec nos usages, nos aspirations, nos besoins et nos mœurs, ne renferment-ils pas la somme de nos intérêts actuels et de nos rapports avec la postérité ?



Le NATURALISME prend sa force dans l'observation constante, dans le culte ému, dans la mystérieuse intuition de la Nature, cette sûre Maîtresse qui sans répéter ouvre aux créateurs ses bras toujours beaux, robustes et jeunes éternellement !

C'est autour de ses franches et saines doctrines que nous nous groupons : les partisans de la liberté individuelle en matière d'Art, seront avec nous. Plus de bandeau sur les yeux, plus de chaînes à l'esprit ni au cœur ! La convention et la routine s'en sont allées : comblons leurs ornières avec les formes démodées, les méthodes rancies, les préjugés d'antan.

Comme d'une coque grossière, l'éclatant papillon s'envole, comme la fleur suave s'épanouit de l'informe bouton, l'Art, ainsi affranchi, jaillira plus beau, plus grand, plus fort !...

*L'Artiste* entre dans sa deuxième année. L'âge importe peu : l'on vit double par ce temps de fièvres et de luttes ! Ses bégaiements premiers ont cessé, il sait aujourd'hui ce qu'il veut.

Le front haut, la plume crâne, *L'Artiste* inscrit sur son drapeau ces mots qui sont l'expression exacte de l'Art contemporain : NATURALISME, MODERNITÉ !

LA RÉDACTION.

## SHAKESPEARE ET ROSSI

SUITE (1)

On a souvent comparé la tragédie d'Eschyle : *Oreste*, avec la tragédie de Shakespeare : *Hamlet*; les envieux et les impuissants ont même utilisé cette comparaison pour accuser Shakespeare de plagiat. Assurément l'identité du sujet est complète, et pourtant nous préférons avec Victor Hugo la confrontation mystérieuse de ces deux enchaînés ; Prométhée et Hamlet. « Prométhée, c'est l'action : Hamlet, c'est l'hésitation. Prométhée, pour être libre, n'a qu'un carcan de bronze à briser et qu'un dieu à vaincre : il faut que Hamlet se brise lui-même et se vainque lui-même. Prométhée peut se dresser debout, quitte à soulever une montagne ; pour que Hamlet se redresse, il faut qu'il soulève sa pensée. Que Prométhée s'arrache de la poitrine le vautour, tout est dit ; il faut que Hamlet s'arrache du flanc Hamlet. Prométhée et Hamlet, ce sont deux fois à nu : de l'un coule le sang, de l'autre le doute. »

Hamlet n'est point géant comme Prométhée ; mais il est plus homme. Hamlet est un mélange effrayant et bizarre d'extravagance et de sagacité, de sagesse et de frivolité. Vivant, il doute s'il vit. C'est l'indécision constante. Même après l'entrevue avec le spectre, entrevue dans laquelle il apprend l'empoisonnement de son père perpétré par sa propre mère, conseillée par son amant, il ne sait encore ce qu'il fera. « Être ou ne pas être », dit-il, dans le magnifique monologue du troisième acte, « voilà le grand problème ». C'est tout Hamlet. Nous ne croyons pas qu'il existe dans les créations de l'esprit humain une œuvre plus vaste et plus multiple. Quelle lutte entre tous les sentiments humains : la mort même de Hamlet n'est point la conclusion d'une vie faite de chimères et de réalités : l'esprit est déconcerté d'une indécision qui se prolonge jusqu'au delà du tombeau. Figure étrange que celle de ce vivant guidé par un fantôme et qui semble s'agiter en dehors de tout ce qui l'entoure. Être malade dont l'état exprime un état permanent de

l'homme ; car nous pouvons tous nous reconnaître en lui, certaines circonstances étant données.

Hamlet représente « le malaise de l'âme dans la vie pas assez faite pour elle ». Que pourrions-nous dire encore d'*Hamlet* que nous avons lu tant de fois, que nous avons entendu par Rossi à Paris, à Bruxelles. Nous pensons avoir compris et nous avons admiré ; mais que valent nos appréciations et nos éloges devant cette œuvre immense. « Louer *Hamlet*, écrivait Théodore de Banville, qui l'ose ? qui s'en arrogerait le droit ? si comme on l'a justement dit, comprendre c'est égaler, qui aura la fatuité de vouloir comprendre ce foudroyant chef-d'œuvre, qui remue tout en nous et qui nous laisse brisés par sa commotion électrique ». Victor Hugo ne disait-il pas qu'il considérerait *Hamlet*, ce chef-d'œuvre de la tragédie rêve, comme l'œuvre capitale de Shakespeare, si l'œuvre capitale de Shakespeare n'était pas tout Shakespeare.

Beaucoup de personnes répondent, quand on leur demande ce qu'est Hamlet : c'est un fou. Mais ce fou qui tient à cacher sa pensée sous les apparences de l'imbécillité, veut avant tout se mettre en sûreté. Hamlet sait que Claudius a empoisonné le roi son père : à partir de ce moment, Hamlet est en danger ; il le sait et fait le fou pour détourner tous les soupçons. L'histoire mentionne plusieurs cas de folie feinte par des témoins d'actes sanguinaires ou honteux commis par des rois. Voltaire ne dit-il pas qu'Ovide fut exilé de Rome pour avoir vu quelque acte honteux dans la maison d'Auguste. La chronique saxonne de 1016 nous dit que le chambellan Hugolin simula l'hébètement après qu'il eût trouvé la broche de fer avec laquelle Edrick l'acquéreur avait empalé Edmond II. Cette feinte préserva ses jours. Héraclien de Nisibe, ayant appris que le Rhinomète était fraticide, obtint des médecins des attestations de folie à l'aide desquelles il put entrer dans un cloître où il mourut paisiblement.

*Paraître fou est le secret du sage.* Ces paroles qu'Eschyle fait adresser par l'Océan à Prométhée, semblent être la cause déterminante de toutes les actions d'Hamlet.

Dans *Hamlet*, Rossi est incomparable. Nous avons entendu dire par plusieurs personnes que Rossi leur paraissait dans ce rôle plus complet et plus supérieur que dans les autres tragédies de Shakespeare. Nous ne partageons pas entièrement cet avis : ce rôle d'Hamlet est composé par le tragédien italien avec une science infinie ; la somme de talent dépensée suffirait pour consacrer à jamais la réputation de ce grand artiste ; mais il y a ceci de tout particulier pour Rossi, c'est que le critique impartial a peine à classer par ordre de mérite les interprétations de ses divers rôles.

Les Anglais n'ont pas aimé Rossi dans *Hamlet*. Cela ne nous surprend point. Le tragédien italien dérange toutes les conventions et donne à ce rôle une interprétation bien personnelle. Rossi n'a point suivi de modèle et nous ne craignons pas d'affirmer que pas un tragédien n'a jusqu'aujourd'hui compris Hamlet d'une manière aussi large et aussi vraie. Les Anglais ont émis cet avis que Rossi n'était pas « suffisamment prince ». « Le prince de Galles, disent-ils, ne se tiendrait pas ainsi. » Peut-on bien rapetisser de la sorte une question pareille ! L'âme d'Hamlet est logée dans le corps d'un prince danois, oui ; mais il n'est pas indispensable qu'Hamlet soit prince pour être Hamlet. Ce type, malgré le mystère qui l'enveloppe, est essentiellement humain ; c'est la mélancolie, c'est le doute, c'est l'indécision. Hamlet porte un fardeau sous lequel nous plions tous : le sort ; les princes n'ont pas le privilège de sentir seuls ce poids écrasant. En un mot, Hamlet est un homme et dans cette tragi-philosophie, c'est l'homme que nous devons retrouver, non le prince. Mais les Anglais, espérons-le pour eux, reviendront d'une erreur à laquelle la cabale envieuse a pris quelque part. Dans *Hamlet*, Rossi est tour à tour ému devant l'ombre de son père, amer et railleur comme la mort même avec Ophélie, mordant et fin avec les comédiens ; agile et superbe lorsqu'il se roule aux pieds d'Ophélie et qu'il brise l'éventail avec lequel il joue, insouciant, en suivant attentivement sur le visage du roi l'effet produit par l'empoisonnement de Gonzague ; fantaisiste et plein de verve, pendant la scène du nuage et de la flûte. Rossi s'élève jusqu'au sublime quand il reproche à sa mère Gertrude le crime dont elle est noire : que de colère dans sa voix et ses gestes ; quel attendrissement lorsqu'il parle de son père ; avec quel mépris il détaille les défauts physiques et les vices du fraticide : de quelle idéale pitié il enveloppe sa mère épouvantée lorsqu'il cède au pardon que vient lui commander « l'Ombre tant chérie, tant regrettée ». Admirable encore lorsque, dans le cimetière, Hamlet s'entretient avec le fossoyeur et quand il interroge, pensif, le

(1) Voir les nos 50 et 51

crâne de Yorick. La mort même d'Hamlet est rendue par Rossi avec tant de simple grandeur que l'esprit du spectateur reste déconcerté. Impression sincère produite par la conclusion de ce drame sévère, si vaste et si subtil à la fois.

L'interprétation générale d'*Hamlet* est excellente. M<sup>lle</sup> Cattaneo, très-poétique dans le rôle d'Ophélie, a rendu la scène de la folie avec beaucoup de naturel : elle montre dans cette partie du rôle de très-précieuses qualités. M<sup>me</sup> Da Re, donne à la Reine un grand caractère tragique. M. Cristini (Laërte), a traduit avec beaucoup de sentiment et de force le chagrin et le ressentiment qu'il éprouve à la nouvelle de la mort de sa sœur. M. Buffi (le Roi), complète bien, sauf quelques observations légères, le précieux ensemble qu'il serait difficile sans conteste de rencontrer ailleurs.

*Othello*, *Hamlet* : deux des quatre grandes cariatides qui s'élèvent aux quatre angles de l'édifice shakespearien. *Le Roi Lear* et *Macbeth* sont les deux autres. Quelle grandiose conception que le *Roi Lear* et quelle admirable création humaine que ce père méconnu, méprisé, chassé par des filles dénaturées; errant, pauvre fou, par les chemins battus par les orages, la pluie, les vents qui se déchainent et crient toutes ses douleurs. Nous ne connaissons dans le passé, ni dans le présent, et nous ne connaissons jamais dans l'avenir aucune œuvre qui puisse surpasser cette tragédie « une des plus sublimes expressions du génie, ainsi que le dit J. d'Ardenne, et un des plus grands spectacles qui aient été représentées au théâtre ». La folie du roi Lear est épique et l'on s'explique jusqu'à un certain point les réflexions des spectateurs, réflexions entendues à plusieurs reprises lors de la représentation donnée par Rossi. « C'est insensé! — C'est de la folie! » Mais oui, c'est de la folie; folie immense, née de l'indignation et du désespoir, entretenue par l'isolement, la misère : folie à laquelle les éléments déchainés s'associent. « Pourquoi me haïssez-vous, tempêtes? crie-t-il, pourquoi me persécutez-vous? Vous n'êtes pas mes filles! »

Comme opposition à cette démence, Shakespeare a placé Cordélia, l'ineffable douceur.

« Le père est la prétexte de la fille, dit Victor Hugo,..... Tout ce chaos de crimes, de vices, de démences et de misères a pour raison d'être l'apparition splendide de la vertu. Shakespeare portant Cordélia dans sa pensée, a créé cette tragédie comme un dieu qui, ayant une aurore à placer, ferait tout exprès un monde pour l'y mettre ».

Quels douloureux accents de profonde haine s'échappent du cœur du vieux roi maudissant sa fille Gonerille. Il se rattache à Regane, mais elle aussi le méconnaît et le repousse. Lear se prend à pleurer et rougit de ses larmes : c'est dans un mouvement d'indignation suprême qu'il menace ces deux « monstres dénaturés » d'une vengeance « dont la terre frémissa ».

Glocester, cet autre père trahi par son enfant, retrouve le roi Lear, et ces deux victimes de l'ingratitude filiale se complètent l'une par l'autre. (A ce propos, il faut remarquer que dans le *Roi Lear* l'action est double : d'un côté, Lear, abandonné par ses deux filles; de l'autre, Glocester, victime de son fils bâtard Edmond. Cette remarque est à faire également dans *Hamlet*. Laërte, en tuant Hamlet, venge son père Polonius, absolument comme Hamlet se venge sur Polonius de l'empoisonnement du roi).

Le roi Lear divague, et parfois l'extravagance de ses réflexions dépasse celle du bouffon qui le suit; mais sa folie est traversée par des éclairs de raison. « Quel était ton crime, demande-t-il à Glocester? L'adultère! Eh bien! tu ne mourras pas. Mourir pour l'adultère? Jamais... Que l'adultère fleurisse tant qu'il veut, car le bâtard de Glocester a été plus humain envers son père que ne l'ont été pour moi mes filles, engendrées dans un lit légitime... ». Cette boutade audacieuse est vieille de trois cents ans bientôt; et nos dramaturges depuis vingt ans tournent autour de cette question qu'ils n'osent point aborder de face. « Cache ton vice sous une pièce d'or et l'épée de la justice passera tout près sans le toucher... ». Quelle amère ironie, quel trait sanglant à l'adresse de la justice humaine!

A quelle hauteur vertigineuse s'élève le drame lorsque désespéré, éperdu, le vieux Lear dont le cœur semblait ne plus pouvoir contenir que de la haine, répond à Cordélia qui lui demande s'il la reconnaît : « Je sais que vous êtes un esprit ». A la voix de Cordélia l'amour, l'espérance, la confiance et la raison reviennent au cœur troublé du roi Lear. Mais le bonheur de l'infortuné doit être de courte durée. Cordélia meurt bientôt et Shakespeare n'a point voulu que Lear puisse survivre à sa fille bien-aimée. N'était-ce point assez de douleurs

subies par ce vieillard, sans ajouter encore cette torture de vivre après avoir senti mourir entre ses bras l'enfant méconnue qui le ramenait à la vie par le bonheur!

Au point de vue de l'intérêt dramatique, la tragédie du *Roi Lear* est nulle : c'est plutôt une succession, un enchevêtrement de scènes destinées à mettre en relief les diverses phases de la folie du roi. Il faut tout le talent, toute la souplesse et toute l'énergie de Rossi pour rendre possible au théâtre cette figure du roi Lear. Assurément c'est une des études les plus curieuses qu'il soit donné de faire, que de suivre l'acteur dans l'interprétation de ce rôle gigantesque. Si le tragédien n'était sublime, il serait ridicule; et nous ne pouvons adresser à Rossi de plus sincère éloge que le répéter ici l'exclamation d'un spectateur, peu satisfait sans doute d'avoir été si fortement troublé : « C'est l'œuvre d'un fou jouée par un fou! ».

(A continuer).

D. G. NOEL.

## AMOUR! TYRAN DES HOMMES!

### Dans les mansardes (\*).

*Pauvre mignonne! — En Décembre,  
Que fais-tu, seule, dans ta chambre?  
— Chantant pour tromper tes ennuis,  
Toujours au travail asservie,  
Sans presque jouir de la vie,  
Tu passes la moitié des nuits.*

*Ah! c'est folie et non courage!  
— Toute la journée à l'ouvrage,...  
N'est-ce donc pas encore assez?  
Alors qu'au repos tout t'invite,  
A peine rentrée, ... au plus vite,  
Chiffons sur toi sont entassés.*

*Toujours à l'œuvre la première,  
Puis, quand tout dort, à la lumière  
Fatiguant tes charmants yeux bleus,  
Tu restes clouée à ta chaise,  
N'ayant souvent qu'un peu de braise  
Pour chauffer tes membres frileux.*

*Et, lorsque enfin, anéantie,  
Sur ta paupière appesantie,  
Le sommeil descend se poser, ...  
Pour toi, ce n'est pas une trêve,  
Car ce sommeil court et sans rêve  
Ne peut jamais te reposer.*

*Mais aussi ta peau devient rêche,  
Et ta voix autrefois si fraîche  
A des sons rauques maintenant.  
Dans ta prunelle claire et vive  
Luit une lueur malade,  
Et tout ton corps va s'inclinant.*

*Japerçois souvent sur ta lèvres  
Comme des tremblements de fièvre.  
Enfin, et pour me courroucer,  
Sans demander aucun remède,  
Sans appeler même à ton aide,  
La nuit tu n'as fait que tousser.*

(\*) Cette poésie est prise au nouveau recueil du chantre humoristique des *Blonde miss*, recueil dont l'*Artiste*, pour le plus grand charme de ses lecteurs, publiera quelques extraits encore et qui, sous le titre : *Amour! tyran des hommes!* paraîtra au printemps prochain avec les premiers rayons et les premières fleurs.

*Ce labeur insensé te tue!...  
A le dire, je m'évertue,  
Bientôt le mal aura vaincu.  
— Tiens, vois, tu te soutiens à peine.  
— Veux-tu succomber à la peine  
Et mourir sans avoir vécu?*

*Voyons! — Pose là ton aiguille,  
Dans ma chambre un grand feu pétille.  
Qu'il ne pétille pas en vain! —  
Puis, je me suis mis en dépense  
Et, — tu vas sourire, — je pense,  
J'ai fait pour toi chauffer du vin.*

*Ah! Mignonnette, quelle fête!  
Nous allons nous monter la tête.  
Nous nous croirons riches, ce soir.  
Tu seras une grande dame,  
Je serai vicomte ou vidame, ..  
A tes genoux j'irai m'asseoir.*

*Mais non. — Point de cérémonie.  
Que l'étiquette soit bannie...  
Ou du moins, prenons entre nous  
Une étiquette peu sévère,  
Car nous boirons au même verre  
Et nous rirons comme des fous!*

*Si tu te couches un peu grise,  
De doux rêves, — quelle surprise! —  
Te viendront quand tu dormiras.  
Et le matin, bien reposée,  
En te voyant fraîche et rosée,  
A ton miroir tu souriras.*

ALFRED HERMAN.

## QUELQUES RÉFLEXIONS

à propos du Buehnenfestspiel de Bayreuth.

(Fin).

La représentation du *Rheingold* dure deux heures et demie et aucun entr'acte ne vient l'interrompre, cependant tel est le charme de cette musique tour à tour séduisante et terrible, toujours mélodieuse, toujours en rapport avec les situations, que les heures s'écoulent comme par enchantement, et que l'on regrette de voir le rideau s'abaisser après la scène finale.

Après cette première représentation, la cause est gagnée et les spectateurs séduits n'ont qu'une crainte, c'est que Wagner ne puisse se soutenir dans les opéras suivants. Cependant la *Walkure* vous réserve des surprises dont on ne se fait pas une idée. Le premier acte vous fait passer successivement par toutes les métamorphoses du sentiment, commençant par la compassion et la sympathie pour se terminer par l'amour le plus passionné qui ait jamais été dépeint. Aussi se trouve-t-on pendant tout le temps que dure cet acte, sous l'empire d'un ravissement, d'un enivrement poussé au paroxysme.

Le deuxième acte, moins généralement compris a été critiqué par suite de la longueur des dialogues. Bien que parsemé de beautés, il n'offre pas, après les scènes si passionnées du premier acte, cet ensemble dramatique qui transporte les auditeurs. Cependant l'orage et le combat qui le

terminent, ramènent de nouveau l'émotion et l'enthousiasme dans l'âme des assistants.

Le troisième acte débute par la célèbre, fantastique et colossale chevauchée des Walkures, dont l'effet dépasse toute attente. Il se termine par un duo d'une beauté et d'une puissance exceptionnelles, qui diffère essentiellement du duo du premier acte. Rien ne peut rendre l'effet étonnant que produit ce magnifique dialogue. Il vous pénètre d'émotion et vous laisse un délicieux souvenir.

Le premier acte de *Stegfried*, est une remarquable étude de caractères. Le contraste entre l'insouciant et aventureux héros et le fourbe et rampant Nibelung qui l'a élevé, est non moins marqué dans la musique que dans le poème. Là se trouvent des passages d'un comique du meilleur aloi, et tout l'acte est un chef-d'œuvre de délicatesse et d'esprit. La splendide scène de la forge termine cet acte, véritable trouvaille d'une finesse et d'une facilité d'allures vraiment remarquables.

Le deuxième acte est moins saillant; il offre peut-être plus de prises à la critique dans certains détails; mais la splendide scène de la forêt, est un véritable chef-d'œuvre. Le bruissement des feuilles mêlé aux gazouillements des oiseaux, fait vraiment illusion, et lorsqu'on songe que Wagner n'a eu recours qu'aux seules ressources de l'orchestre pour obtenir des effets d'un coloris aussi délicat on se demande si plus belle page symphonique a jamais été composée.

Quelles expressions employer pour exprimer la magnificence de la Walkure au troisième acte. Jamais la passion ne s'est élevée à une telle sublimité. L'art incomparable avec lequel Wagner sait atteindre le plus haut degré des sentiments voluptueux sans jamais être vulgaire ou sensuel, montre la supériorité de son génie. On comprend le motif qui lui a fait choisir pour héros une race demi-divine. Il lui fallait des mobiles plus grandioses que les passions purement terrestres pour donner l'essor à ses inspirations.

Le *Götterdämmerung* (le Crépuscule des dieux) a produit généralement une impression moins profonde, du moins pendant les deux premiers actes, cependant je m'étonne que tous n'aient pas apprécié les beautés de la scène des Nornes, d'un caractère fatidique si remarquable. Le final du premier acte a du reste vivement impressionné.

Le deuxième acte renferme une scène d'un effet puissant: l'apparition du Nibelung à son fils. Le lever du jour sur les bords du Rhin, est aussi une page symphonique lumineuse et grandiose. Le final amène une scène dramatique magistrale pendant laquelle on entend un chœur écrit dans de nouvelles données. Ce chœur produit un effet d'autant plus considérable, qu'il est mis en lumière par l'absence totale de morceaux d'ensemble dans le restant du drame.

Le troisième acte couronne dignement la splendide œuvre de la tétralogie. C'est lui qui contient la marche célèbre connue sous le nom de: Mort de Siegfried. Cette scène produit un effet gigantesque. Elle est digne à tous égards d'une catastrophe telle que la chute des dieux.

Pour expliquer toutes les beautés musicales de l'œuvre, il me faudrait écrire des volumes, m'étendre sur le sujet ainsi que sur les idées philosophiques dont il est la manifestation, enfin détailler scène par scène les motifs musicaux dans leur développement harmonique et mélodique. Je me bornerai à dire l'impression générale produite par chacun des actes.

Le *Rheingold* (l'or du Rhin) est un prologue, une sorte d'exposé préliminaire, où sont présentés les éléments de l'action dramatique développée dans les trois autres parties de l'œuvre. C'est aussi la partie la moins saillante de la tétralogie. Il y règne un plus grand calme, une plus grande sérénité. Bien que ces belles pages aient été écrites depuis bon nombre d'années, Wagner s'y montre déjà dans ses conceptions caractéristiques. Il y repousse complètement ces conventions admises qui lui répugnent tant, pour rechercher sans arrière-pensée l'idéal qu'il a rêvé. Pour y parvenir, Wagner inconsciemment, en vertu de la logique de ses conceptions, caractérise, rend palpables par des motifs déterminés, les sentiments, les intentions, les influences, etc. Ces motifs sont

doués d'une grande vérité, d'une harmonie imitative, si je puis m'exprimer ainsi. En les entendant, non-seulement l'artiste, mais le profane lui-même peut se rendre compte de l'idée qu'ils représentent : l'amour, le découragement, l'héroïsme et ainsi de suite. S'il dépeint les Nibelung, l'on discerne au rythme qui les caractérise, une race de forgerons ; de lourds accents marquent le pas des géants, tandis qu'une majesté toute divine accompagne le motif du Walhall. Grâce à ces thèmes que l'orchestre nous ramène sous les formes les plus variées, avant même qu'un personnage ait exprimé sa pensée, celle-ci nous est connue sans détour, et lorsque l'influence fatale d'une action antérieure vient peser sur le cours des événements, nous en sommes prévenus d'une manière analogue.

Je ne puis terminer cette courte étude sur l'*Anneau du Nibelung*, sans dire un mot de sa remarquable interprétation. Jamais pareille réunion de chanteurs de premier ordre ne s'est fait entendre et quelques-uns, entr'autres Schloesser, Vogl, Nieman, etc., et par dessus tout l'incomparable Materna ont montré un talent hors ligne. L'orchestre dirigé par l'illustre Richter, touchait à la perfection.

Les représentations de Bayreuth ont été le plus grand événement musical qui se soit jamais produit. Ceux qui y ont assisté en garderont un impérissable souvenir. Si, comme on l'annonce, ces fêtes se reproduisent l'année prochaine, je ne puis assez engager mes lecteurs à ne pas négliger cette occasion. Ceux qui ne suivront pas ce conseil, s'exposeront à regretter plus tard de ne s'être pas procuré une des plus grandes jouissances artistiques qui nous ait jamais été offerte. Jamais compositeur n'a pu célébrer pareil triomphe. Jamais auteur n'a été acclamé avec un enthousiasme pareil à celui dont Wagner a été l'objet à la fin du Buehnenfestspiel.

Mais aussi l'*Anneau du Nibelung* a tenu ce qu'on en attendait : c'est le drame lyrique le plus grandiose, qui ait jamais été composé. L'intérêt y est toujours soutenu, toujours grandissant. On y trouve la *mélodie continue*, non interrompue par des sonorités anti-musicales ; la mélodie vraie et sincère, toujours en rapport avec les situations. Rien n'y est sacrifié à la virtuosité. Le talent des exécutants contribue exclusivement à rendre le sujet plus dramatique et plus vraisemblable. Et surtout : l'inspiration anime de son souffle puissant l'œuvre tout entière, et fait planer les assistants dans le royaume de l'idéal.

RÉAL.

## SONNET AU CHAT

O bête féminine, aimable, énigmatique,  
Tu volas ta prunelle à Marion, nos amours,  
Quand tu laissas ta griffe à ses doigts de velours  
Où vient s'électriser ton beau corps élastique.

De son épaule, en Sphynx tu nous dardes, jaloux  
De nos caresses, chat, exquises chatteries !  
Scandant de tes rons-rons nos lentes causeries  
Tu t'engourdis souvent au creux de ses genoux...

Lors je t'aime, ô félin, car sa main te caresse,  
Car sa bouche me baise et, comme à toi, me dit :  
« Mon chat ! » O mot troublant et fort qui m'étourdit !

Mais j'adore surtout ta lascive paresse  
Lorsque ton corps roidit ses membres embrasés,  
Devant l'âtre, — aux grelots mignards de nos baisers.

T. H.

## CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

### Séance musicale et littéraire du vendredi 22 décembre.

Ce fut une intéressante soirée — pour l'esprit et pour l'oreille.

Le *Trio* de W. Bargiel a été parfaitement enlevé. La première partie ne renferme point une grande somme d'inspiration, mais les trois autres sont d'une parfaite musique.

C'est avec un charme toujours neuf que l'on ré-entend la sonate en *si bémol* de Mendelssohn. M<sup>me</sup> Blauwaert et MM. Jacobs et Cornélis ont fait preuve de beaucoup de talent.

A part certaines incertitudes momentanées, nuisant quelque peu à l'ensemble, l'exécution a été brillante. M. Cornélis surtout a soulevé à plusieurs reprises des murmures d'admiration pour le style qu'il a su mettre dans la sonate.

C'est d'une très-belle voix que M. Blauwaert a chanté les *lieder* de Schuman. Il semble ignorer cependant que ce genre exige la plus grande simplicité : nulle affectation, nul éclat de voix... En étudiant les chanteurs allemands dans l'interprétation de ces *lieder*, M. Blauwaert découvrira que moins on y cherche l'effet et plus on en produit.

M<sup>lle</sup> Marie Delaporte a détaillé ces trois monologues, *Embaras du choix*, *Le premier pas*, *Le petit Didier*, avec ce fin et délicat esprit qu'on lui sait ; effleurant ceci, soulignant cela, insistant parfois, avec tact, avec grande délicatesse toujours. La pensionnaire du *Gymnase* joue avec un naturel exquis, sans recherche, sans fatigue ; l'aimable artiste se montre en scène comme dans son salon : vive et gaie, spirituelle. — charmante !

EDGARD MEY.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

Enfin le *Conservatoire* a rouvert ses portes. Dimanche a eu le premier concert. Un acte de la *Vestale* de Spontini formait la pièce de résistance. Le public était curieux de faire connaissance avec cette musique si célèbre au commencement du siècle. Disons de suite que *grâce surtout* à une exécution extrêmement soignée, la *Vestale* a eu du succès. Quant à la valeur musicale de la partition, les avis sont partagés. La plupart de mes confrères ont accueilli l'œuvre avec enthousiasme. Pour moi, j'avoue franchement que je ne puis admettre leur appréciation. Sans nul doute, il y a des passages bien inspirés ; ainsi, l'air de Julia :

O des infortunés, déesse tutélaire.

Mais en revanche, on rencontre trop de contradictions entre les situations et leur expression musicale. Il y a surtout trop peu de puissance et de véritable émotion dans l'ensemble pour que cette partition puisse être considérée comme un chef-d'œuvre.

Quant à ceux qui ne s'attachant aucunement au sujet, ne regardent pas comme une nécessité la corrélation logique de la partie musicale avec le texte, je comprends qu'ils aient pu être charmés. Que leur importe, par exemple, de voir suivre par un air de danse assez trivial les paroles du chœur : « Et livrons sa tête coupable aux mains sanglantes des licteurs ? » Le principal est que cet air soit « joli ». Du reste, tous les maestri Italiens n'ont-ils pas fait de même.

L'interprétation de la *Vestale* a été fort remarquable. L'orchestre s'est montré digne de son chef. Les chœurs ont chanté avec justesse et ensemble, ils ont mis beaucoup de finesse dans les nuances. Les solistes étaient choisis parmi les meilleurs. Citer Sylva, Morlet, Dauphin, M<sup>lles</sup> Battu et Ida Servais, c'est tout dire.

M<sup>lle</sup> Battu n'a plus sa voix d'autrefois, on s'en aperçoit surtout dans les *piani*, mais elle chante avec beaucoup d'art, peut-être même avec trop d'art.

M. Sylva a la plus belle voix qu'on puisse rêver. Il articule avec clarté et phrase bien, mais il ne s'est pas encore défait de ses chevrottements, ni de ses éclats de voix parfaitement inutiles. M. Sylva semble prendre à tâche de détruire au plus vite le splendide instrument dont la nature l'a gratifié. Combien je lui ai préféré M. Morlet dans le duo : « Une fièvre brûlante ». M. Morlet est un ravissant chanteur. M. Dauphin aussi possède

un vrai talent. Il est bien regrettable que MM. Stoumon et Calabresi n'aient pas pu s'attacher ces artistes pour l'année prochaine.

M<sup>lle</sup> Ida Servais a fait très-bonne figure à côté de ses redoutables partenaires.

Mes compliments aux chœurs pour le fini admirable avec lequel ils ont rendu : « *Résonnez, tendres musettes* », de Rameau.

Enfin l'orchestre a détaillé, avec une perfection rare, l'ouverture de *Médée* et la *Bacchanale d'Achille à Scyros*, de Cherubini. La musique de ces deux morceaux est savante et jolie, l'orchestration brillante, mais encore une fois, ce n'est pas là que je trouve la grande musique dramatique.

En résumé, le succès de Spontini et Cherubini dans ce concert peut être revendiqué en grande partie par M. Gevaert. Interprétés moins parfaitement, ils eussent laissé le public complètement froid.

Un mot encore. Un confrère a exprimé le vœu de ré-entendre la *Vestale*. Soit ! Mais à mon avis, le nombre des concerts étant très-limité, il serait mieux d'en varier les programmes. Je trouverais plus intéressant d'entendre prochainement les productions de l'Allemagne à la même époque. Néanmoins, M. Gevaert pourrait donner une deuxième audition du concert de dimanche dans une séance *supplémentaire, en dehors* de l'abonnement. Il satisfierait ainsi tout le monde et ferait probablement une belle recette.

RÉAL.

Parmi les œuvres de musique religieuse, récemment éditées, la messe de Ste-Cécile de M. Adolphe Wouters, mérite une mention spéciale

Cette œuvre est écrite pour solos et chœurs avec accompagnement d'orchestre, orgue et harpe.

La phrase initiale du *Kyrie*, est d'une conception heureuse; elle éveille favorablement l'attention, par le caractère assez mystérieux de son allure et de sa couleur harmonique.

Vers le milieu, — à partir de l'entrée de soprano solo, sur l'accord de *la bémol* jusqu'à la reprise du chœur dans le ton primitif — le thème subit une fluctuation de tonalités quelque peu fatigante. Ce même thème, nous le retrouvons plus tard très-habilement adapté au *donna nobis pacem* qui termine la messe; mais cette fois il se trouve dépouillé de ce passage guindé que nous venons de signaler et l'effet, grâce à cette suppression, gagne considérablement.

Le *Gloria* renferme maints côtés estimables.

Le *Qui tollis* entre autres, est une page inspirée, sentimentale et bien conduite au point de vue de la facture.

Le motif, présenté d'abord par le ténor solo, puis coupé par un chœur *p p*, est répété, à la quinte inférieure, par la basse solo. Le chœur termine le morceau d'une façon expressive en même temps qu'originale.

Moins bien traité est le sujet de fugue; celui-ci nous semble charpenté péniblement. Exposé d'abord en *attacco* sur le *Gloria in excelsis* de la même manière que le *quoniam tu solus*, il est converti ensuite, sur le *cum sancto spiritu*, en courte fugue avec contre-sujet. Ici, — à la suite de la première exposition, — se place un épisode d'imitations rythmiques, qui ne manque pas d'intérêt.

Mais après les deux dernières entrées de cette exposition, il nous semble que l'intervalle épisodique qui amène la *strette*, est trop restreint. De là, certaine monotonie engendrée par l'uniformité de la modulation, laquelle ne fait guère que passer de la *tonique* à la *dominante* et vice-versa.

La *strette* ensuite ne vient pas davantage raviver l'intérêt, parce que l'*attacco* que l'on a entendu précédemment était lui-même déjà plus serré et plus mouvementé que la *strette* finale.

Il existe, sous ce rapport, des règles et des principes que les maîtres et les traditions ont consacrés. Il ne ressort pas de là cependant, qu'on ne puisse quelquefois s'en départir pour suivre une initiative personnelle, qu'après raisonnement l'on croit être bonne, judicieuse et partant, acceptable.

Nous n'avons donc émis nos réflexions que sous la nuance de simples questions d'appréciation. Elles laissent intacte la valeur du musicien.

Le *Graduale (Veni Sponsa Christi)* pour solo de soprano et accompagnement de voix d'hommes avec *bouche fermée*, est empreint d'un caractère d'austérité qui apporte de la diversion entre les sonorités plus puissantes du *Gloria* et du *Credo*.

Ce dernier morceau est écrit pour toutes les voix à l'unisson sur un *continuo* des basses instrumentales. Le rythme n'en est

peut-être pas très-distingué, mais il conserve assez d'aisance dans sa marche.

L'expression terne que renferment l'*Incarnatus* et le *Crucifixus* est bien la couleur voulue qui convient.

Le prélude de l'*Offertorium*, est d'un travail intéressant.

Le solo du *Cantantibus* est peu important. L'*Alleluia* qui le précède et qui le suit est échafaudé sur le rythme du prélude.

L'*Hosanna* du *Sanctus* est bien tracé, a de la chaleur, et possède même un certain degré d'élévation.

A part quelques agrégations harmoniques qui décèlent la recherche, on peut placer l'*Agnus Dei* à peu près au même rang que le *Qui tollis*.

Il est, du reste, de la même coupe, hormis le choix du motif et la disposition des voix. Ici, c'est l'alto qui entame le chant, redit plus loin par le ténor. Même classement dans les chœurs.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le thème du *Donna nobis pacem* est le même que celui du *Kyrie*.

Ajoutons, en outre, qu'il y a lieu de féliciter l'auteur d'avoir su dans cette partie finale de son œuvre, éviter la vulgarité que l'on peut constater à cet endroit dans plusieurs messes, signées même des noms les plus recommandables.

La messe de M. Wouters, jugée dans son ensemble, a du mérite. L'inspiration ne s'y montre pas partout prodigue; on reconnaît toutefois les traces de son souffle en différents endroits.

En résumé, cette composition religieuse est d'un musicien de savoir.

ALFRED TILMAN.

Le premier concert annuel de l'Académie de Musique de Mons, a été, pour M. Huberti et notre orchestre, l'occasion d'un succès très-brillant et surtout très-justifié.

Notre directeur nous a fait entendre la *Symphonie pastorale*, et ce, avec de tels soins et une caractéristique si juste, que notre public, ordinairement froid, s'est laissé aller à ses impressions et a vivement applaudi ces pages si belles et si pures. On sent que M. Huberti a étudié Beethoven et qu'il s'est efforcé de se pénétrer de l'esprit de ce génie sublime. C'est assez dire qu'il le fait interpréter intelligemment, et c'est aussi, pensons-nous, le plus bel éloge que nous puissions lui adresser.

L'orchestre nous a également joué une gracieuse ouverture de J.-T. Radoux, et la valse si piquante de Benoît, extraite du drame *Charlotte Corday* M<sup>me</sup> Degive-Ledelier, cantatrice anversoise, et M. Bricourt, l'habile professeur de clarinette de notre Académie, complétaient le programme de cette soirée artistique, qui restera parmi nos bons souvenirs. X.

Nous apprenons que *Le Thé de la Comtesse*, comédie en un acte, de notre compatriote A. Leclercq, jouée avec succès en avril dernier, sur la scène du Parc, sera représentée le 10 janvier prochain à Liège, au théâtre du Pavillon de Flore.

Vers le 17 du même mois doit passer audit théâtre, un drame inédit du même auteur. Nous souhaitons à M. A. Leclercq, le même succès qu'il a remporté à Bruxelles.

## NOUVELLE A LA MAIN

MÉDAILLES NOUVELLES. Nos lecteurs se souviendront de la lettre que notre Rédacteur C. nous adressa de Londres relativement à l'atelier de M. G. Adams, l'excellent sculpteur et graveur anglais.

Nous avons eu occasion de voir aujourd'hui la médaille de « Victoria, impératrice des Indes », dont l'exécution a été confiée à Adams. La médaille est admirablement réussie, et la physionomie quelque peu germanique de l'Impératrice-Reine de détache, pleine de vérité, et sans aucune de ces flatteries auxquelles nous ont accoutumés les graveurs ordinaires de têtes couronnées. Cette médaille sera présentée lundi prochain aux principaux dignitaires de l'Inde, réunis à Delhi.

M. Adams (que plusieurs de nos compatriotes se rappelleront comme capitaine d'artillerie dans les volontaires anglais), travaille en ce moment à la médaille que S. M. Victoria destine aux officiers et marins de l'expédition récemment revenue du Pôle Nord.

Il est également chargé de la médaille de la Société protectrice des animaux; c'est là une commande de Lady Burdett Coutts. Qui dira encore qu'en Angleterre on n'encourage pas les arts ?

Vient de Paraître, à la Librairie MUQUARDT, rue de la Régence, à Bruxelles :

**L'ART ET LES ARTISTES**, par Emile LECLERCQ.

Echange, Réparation, Accordage.

## PIANOS

de  
**J. Blüthner et C. Bechstein**  
SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,  
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Listz, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

## Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'Hôtel Mengelle.

## GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve  
BRUXELLES

Leçons d'orgue, d'harmou-  
nium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie.

N. WANSDORFF

PEINTURE ET DÉCORS

Rue du Remorqueur, 8  
Bruxelles.

LEÇONS DE PEINTURE CÉRAMIQUE

ET SUR ÉVENTAILS

par M<sup>lle</sup> A. NORDMANN

72, rue Haute, 72, Bruxelles.

## MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT  
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE

DE COULEURS À L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES

COULEURS POUR AQUARELLE  
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,  
Tissus, Gobelines de toutes dimensions,  
Meubles d'atelier anciens et modernes,  
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne  
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,  
chaises, etc.

PLANCHES À DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses  
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

## LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4°, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1<sup>er</sup> janvier et du 1<sup>er</sup> juillet.

Sixième année d'existence. — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre A. Abonnement aux 24 morceaux de piano seul,  
grand format in-4°.

Prix : 7 francs par an.

Lettre B. Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux  
de piano seul et 12 morceaux de chant avec accompt de piano.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

## CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

## MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs  
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs  
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,  
Chevalets de Campagne et d'Atelier.  
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs  
et à compas. — Pastels, Crayons,  
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

# INSTITUTION LYRIQUE ET DRAMATIQUE

**Dirigée par Alfred CABEL**

SOUS LE PATRONAGE

DE SON EXCELLENCE M. J. SAVILE LUMLEY, MINISTRE D'ANGLETERRE

---

## COURS DE CHANT

Division des études.

PREMIÈRE PARTIE. — TECHNIQUE DE L'ART DU CHANT : respiration, — émission du son, — union des registres et développement de la voix au point de vue de l'étendue, de la force, de l'égalité et de la souplesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Etude de la prononciation, de l'articulation, de l'accentuation, de la prosodie. — application de la parole à la musique.

---

## COURS DE DÉCLAMATION LYRIQUE

A l'usage des élèves qui se destinent à la carrière théâtrale.

Cette partie de l'enseignement comprend tout ce qui a rapport à l'art théâtral lyrique : analyse des pièces des répertoires italien, anglais et français anciens et modernes, — style, — déclamation, — expression dramatique, — maintien, — physionomie, — gesticulation et, comme complément, mise en scène des rôles. — Cette étude se fait sur le théâtre de l'école et des représentations seront organisées afin de donner aux élèves l'habitude de paraître en public et de faciliter leur début sur les scènes lyriques.

**LES COURS DE CHANT SE DONNENT, 8, RUE DU PARCHEMIN, 8**

*Les Cours de Déclamation lyrique se donnent sur le Théâtre de l'École.*

**LEÇONS PARTICULIÈRES**

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B ont pris le soin de conclure un accord avec leurs auteurs ou ayant droits afin de permettre leur numérisation, le cas échéant, leur mise à disposition en ligne et leur utilisation dans les conditions régies par les règles d'utilisation précisées dans le présent texte. Ces conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication du document numérisé sont précisées sur la dernière page du document protégé.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre de l'œuvre, le titre de la revue ou de l'ouvrage dont l'œuvre est extraite, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.



#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, titre de la revue ou de l'ouvrage dont l'œuvre est extraite, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.